Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest07unse

Bendietines of our Lady of Angels.
Princethorpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME SEPTIÈME

AVIS IMPORTANT

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la Vie de Saint Jean Chrysostome, par l'abbé ***Martin*** *; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.*

LOUIS GUÉRIN & C[ie],

ÉDITEURS.

SAINT JEAN
CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, préfet des études au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TROISIÈME ÉDITION

TOME SEPTIÈME

Commentaires sur l'Evangile selon saint Matthieu

BAR-LE-DUC. — TYPOGRAPHIE DES CELESTINS

ANCIENNE MAISON L. GUÉRIN, ÉDITEUR

36, RUE DE LA BANQUE, 36

—

1874

86839

BR
65
C5
1864
V.1

AVERTISSEMENT.

I.

Les homélies de saint Chrysostome sur saint Matthieu, au nombre de quatre-vingt-dix, ont toutes été prononcées à Antioche, sans qu'on puisse déterminer d'une manière précise en quel temps elles le furent. On a fait des conjectures. On a dit : saint Chrysostome passa toute l'année 388 à parler contre les jurements, notamment dans les homélies *sur les Statues ;* or, dans tout le *Commentaire sur saint Matthieu,* c'est à peine s'il en parle deux fois et encore sans insister ; donc, les habitants d'Antioche s'étaient corrigés et ne juraient plus ou presque plus à l'époque où se prêchèrent les homélies sur saint Matthieu ; il faut donc rapporter ces homélies aux dernières années que saint Chrysostome passa dans la ville d'Antioche, c'est-à-dire entre 390 et 398.

Ces quatre-vingt-dix homélies ont, de tout temps, été regardées non-seulement comme le chef-d'œuvre de saint Chrysostome, mais même comme ce qu'il y a au monde de plus complet et de plus excellent sur la morale chrétienne. Là, toutes les vertus, avec la manière de les acquérir et de les pratiquer ; tous les vices, avec les moyens à mettre en œuvre pour les éviter et s'en corriger, sont définis, décrits, expliqués : là, rien n'est omis de ce qui concerne la vie sainte et la vie vicieuse, pour attirer à l'une et éloigner de l'autre. Nulle part saint Jean Chrysostome n'a montré tant d'invention, tant d'éloquence, tant de sagacité dans la formation des mœurs. C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin disait, au rapport de Papire-Masson *(De Romanis pontif., in Joanne XXI)*, qu'il attachait plus de prix à l'ouvrage de saint Chrysostome sur saint Matthieu, qu'à la possession de toute la ville de Paris.

II.

La méthode suivie par saint Chrysostome est celle-ci : il cite le texte sacré verset par verset, phrase par phrase, puis il fait ressortir le sens littéral souvent avec tout le soin que pourrait y apporter un grammairien sagace, et cela sans cesser d'être orateur, orateur chaleureux, rapide, entraînant. Il assigne à chaque fait son temps, son occasion, ses circonstances qu'il demande aux autres Evangélistes lorsqu'ils en rapportent qui ne se trouvent pas dans saint Matthieu. Il insiste sur les miracles en s'attachant à en démontrer l'à-propos, le but, toutes les raisons.

Il rapporte parfois, surtout quand il s'agit de passages difficiles, les opinions de divers interprètes, et si ces opinions exigent une réfutation, il s'en acquitte avec un rare talent ; sa polémique est expéditive, spirituelle, caustique. Il a grand soin de montrer que les oppositions, que quelques-uns veulent trouver entre les évangélistes, ne sont qu'apparentes, qu'elles n'ont rien de réel au fond, qu'elles s'expliquent toutes aisément et qu'elles viennent, soit de ce que les écrivains sacrés envisagent les faits chacun à son point de vue et sous une face différente, comme il arrive tous les jours, lorsque plusieurs sont témoins du même fait, que l'un remarque plus spécialement tel détail, l'autre, tel autre ; soit de ce que les évangélistes racontent effectivement des miracles et des prodiges différents, ce qui, non-seulement est très-probable, mais a dû avoir lieu nécessairement. Et en effet, les miracles opérés par le divin Sauveur, ne sont pas en petit nombre, ils sont, au contraire, selon les Evangélistes eux-mêmes, innombrables. Dès lors, quoi d'étonnant s'ils n'ont pas tous raconté les mêmes ? N'y aurait-il pas lieu de s'étonner qu'il en fût autrement ? N'est-il pas vrai que les légères différences qui se remarquent entre les dépositions de ces quatre témoins du Christ, sont beaucoup plus faites pour augmenter que pour diminuer le poids de leur témoignage collectif ?

Toutes ces homélies se terminent par une exhortation morale où le saint orateur fait à son peuple l'application de la doctrine qu'il vient de lui exposer. Il attaque les uns après les autres les vices régnants : les peintures qu'il en fait, pour en inspirer l'horreur à ceux qui l'écoutent, sont animées des couleurs les plus fortes, et c'est ordinairement aux prophètes qu'il les emprunte. Il n'a pas moins de mouvement que de couleur. Ses réprimandes sont hardies, sévères, âpres même sans cesser d'être paternelles et charitables. Sa parole est un glaive qui frappe pour guérir ensuite.

Il réprimande souvent les riches qui abusaient de leur fortune, toujours en-

tourés de parasites, et ne s'occupant que de bonne chère et continuellement plongés dans l'ivresse. Il poursuit principalement ceux qui s'enrichissaient par la rapine et par l'usure. C'est contre cette espèce d'hommes qu'il lance ses plus terribles invectives; il les menace, il les effraye en leur montrant l'enfer qui les attend dans ses gouffres où brûle un feu inextinguible. Et ces voluptueux, ces mauvais riches, il les terrifiait au point qu'ils donnaient souvent des signes publics de contrition et de repentir; mais, dit le saint orateur, à peine avaient-ils franchi le seuil de l'église qu'ils retournaient à leurs habitudes; c'est que la crainte n'est pas le maître qu'il faut pour enseigner la persévérance dans le devoir, c'est l'affaire de l'amour et de l'affection. Son perpétuel refrain c'est qu'il faut déposer ses richesses en lieu sûr, c'est-à-dire au ciel, et les y faire porter par la main des pauvres. Dans ces avis souvent répétés, il donne à entendre qu'il y avait alors à Antioche nombre d'usuriers qui grossissaient leur avoir par la spoliation des pauvres.

Censeur infatigable du faste, de la vanité et de l'arrogance, il harcèle sans cesse ceux qui se construisaient de splendides demeures, qui entassaient un mobilier sans fin, qui avaient des voitures toutes brillantes d'or et d'argent, et ne sortaient jamais que suivis d'une légion de serviteurs. C'est encore le luxe des femmes, qui est l'objet de ses fréquentes, comme de ses plus piquantes invectives; il jette le ridicule à pleines mains sur leurs fards, leurs enluminures, leurs faux cheveux, leur or, leurs pierreries, sur tout l'attirail de la coquetterie. Il fait honte aux jeunes gens de leurs mœurs molles, efféminées, corrompues, de leurs toilettes presque aussi recherchées que celles des femmes. Il proscrit les rixes et les inimitiés comme diamétralement opposées à l'esprit du christianisme, il recommande la charité fraternelle comme le caractère spécial qui distingue le disciple de Jésus-Christ.

Il parle aussi fort souvent contre l'art des histrions, des comédiens, contre les spectacles et les théâtres, et ce n'était pas sans raison, car rien de plus impur que la scène d'alors, rien de plus impudent et de plus obscène que les comédiens et les comédiennes. Celles-ci paraissaient toutes nues sur la scène, elles nageaient toutes nues dans des bassins disposés pour cela.

Sa voix n'est pas moins éloquente pour faire aimer la vertu que pour faire détester le vice : il recommande surtout la chasteté, la charité envers le prochain, l'oubli des injures, la patience dans l'adversité, l'aumône, etc.

Tout en édifiant la foi et en formant les mœurs des chrétiens, l'orateur n'oublie pas de combattre les ennemis de nos croyances. Les Juifs, les Manichéens, les Marcionites, les Valentiniens sont ceux qu'il prend le plus souvent à partie. L'élément apologétique tient donc une assez grande place dans ce commentaire, et si certain mauvais livre qui a fait tant de bruit et de scandale ces temps passés n'avait pas déjà

trouvé, dans l'oubli où il est maintenant tombé, sa plus convenable et sa plus péremptoire réfutation, nous oserions présenter le commentaire de saint Matthieu par saint Chrysostome, comme le meilleur ouvrage à y opposer.

Une traduction des homélies sur saint Matthieu fut donnée, en 1665, par Le Maistre de Sacy, sous le pseudonyme d'Antoine de Marsilly. Les docteurs chargés de l'examen de cette traduction, s'exprimèrent ainsi dans l'*approbation* donnée par eux à l'ouvrage : « Cette traduction étant aussi fidèle que juste, et conforme à l'expression du style et des pensées du Saint, on peut dire que les beautés naturelles de ce Père si éloquent, ne paraissent pas moins sous la plume de cet excellent interprète que sous celle de ce saint... Il semble que ce soit lui-même qui se soit expliqué une seconde fois en notre langue. » Bossuet a parlé de cette traduction, et voici son suffrage : « A l'égard de saint Chrysostome, son ouvrage *sur saint Matthieu* l'emporte à mon jugement. Il est *bien* traduit en français ; et on pourrait tout ensemble *apprendre les choses et former le style.* » On conçoit que nous n'ayons pas négligé de tirer profit d'un tel travail ; nous l'avons donc eu constamment sous les yeux, d'abord pour ne rester jamais au-dessous, ce que nos lecteurs auraient raison de ne pas nous pardonner ; ensuite pour faire mieux toutes les fois que la chose a été possible ; enfin pour le suivre quand il nous était impossible de mieux faire.

J.-B. JEANNIN.

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

ANALYSE.

1. D'où vient que Dieu a donné l'Ecriture aux hommes. Quand et comment furent promulguées la loi ancienne et la loi nouvelle
2. Heureux effets de l'Evangile. — Des différences qui existent entre les évangiles.
3. A quelle occasion saint Matthieu écrivit son évangile.
4. Des pêcheurs et des gens sans lettres n'eussent pas été susceptibles d'une si haute sagesse sans le secours de la puissance divine.
5. La sagesse évangélique, bien supérieure à la philosophie ancienne, règne par tout l'univers chez les barbares comme chez les peuples civilisés et jusque dans les déserts habités par les solitaires.
6. Des questions à résoudre touchant la généalogie du Sauveur.
7. et 8. Nécessité d'écouter la parole de Dieu. Entrons dans la cité céleste à la suite de saint Matthieu qui nous y servira de guide et nous en montrera toutes les beautés.

1. Nous devrions, mes Frères, n'avoir pas besoin du secours des Ecritures ; si notre vie était assez pure, la grâce du Saint-Esprit nous tiendrait lieu de tous les livres. Tout ce qu'on écrit sur le papier avec de l'encre, l'Esprit l'imprimerait lui-même dans nos cœurs. Déchus de cet avantage, attachons-nous du moins résolûment à la planche de salut qui nous reste. Cette première manière de communiquer avec Dieu valait mieux. Dieu lui-même nous l'a bien montré par ses actes non moins que par ses paroles. Il a parlé à Noé, à Abraham, et aux descendants d'Abraham, Job, et Moïse, non par des caractères et par des lettres, mais immédiatement par lui-même : parce que la pureté de cœur qu'il avait trouvée en eux, les avait rendus susceptibles de cette grâce. Mais le peuple juif étant tombé depuis dans l'abîme de tous les vices, il fallut nécessairement que Dieu se servît de lettres et de tables, et qu'il traitât avec lui par le moyen de l'écriture.

Dieu a gardé dans le Nouveau Testament la conduite qu'il avait suivie dans l'Ancien, et il en a usé avec les apôtres comme il avait fait avec les patriarches. Car Jésus-Christ n'a rien

laissé par écrit à ses apôtres, mais il leur a promis au lieu de livres la grâce de son Esprit-Saint : « Il vous fera, » dit-il, « souvenir de « toutes choses. » (Jean, XIV, 26.) Pour comprendre l'avantage que cette instruction intérieure a sur l'autre, il ne faut qu'écouter ce que Dieu nous dit par son Prophète : « Je ferai « un Testament nouveau : j'écrirai ma loi « dans leurs âmes, et je la graverai dans leurs « cœurs; et ils seront tous les disciples de « Dieu. » (Jérém. XXXI, 33.) Saint Paul nous marquant aussi l'excellence de cette loi du Saint-Esprit, dit : « Qu'il avait reçu la loi non « sur des tables de pierre, mais sur les tables « d'un cœur de chair. » (Jean, VI, 45; II Cor. III, 3.)

Mais, parce que dans la suite des temps, les hommes avaient malheureusement dévié du droit chemin, les uns par la dépravation de leur doctrine, les autres par la corruption de leur vie et de leurs mœurs, nous avons eu besoin de nouveau que Dieu nous donnât par écrit ses instructions et ses préceptes.

Que nous sommes coupables ! Notre vie devrait être tellement pure, que sans avoir besoin de livres, nos cœurs fussent toujours exposés au Saint-Esprit, comme des tables vivantes où il écrirait tout ce qu'il voudrait nous apprendre; et après avoir perdu un si grand honneur, et avoir eu besoin que Dieu nous donnât ses instructions par écrit, nous ne nous servons pas même de ce second remède qu'il nous a donné pour guérir nos âmes ! Si c'est déjà une faute de nous être rendu l'Ecriture nécessaire, et d'avoir cessé d'attirer en nous par nous-mêmes la grâce du Saint-Esprit; quel crime sera-ce de ne vouloir pas même user de ce nouveau secours pour nous avancer dans la piété ; de mépriser ces écrits divins, comme des choses vaines et inutiles ; et de nous exposer à une condamnation encore plus grande par cette négligence et par ce mépris ? Pour éviter ce malheur lisons avec soin l'Ecriture, et apprenons comment l'ancienne et la nouvelle loi ont été données.

Vous savez de quelle manière, en quel lieu, et en quel temps Dieu publia l'ancienne loi. Vous vous souvenez que ce fut après la ruine des Egyptiens, que ce fut dans un désert, sur la montagne de Sina, au milieu du feu et de la fumée qui s'élevaient de cette montagne, au son de la trompette, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et après que Moïse fut entré dans l'obscurité de la nuée.

La loi nouvelle ne fut point promulguée de cette manière. Ce ne fut ni dans le désert, ni sur une montagne, ni parmi la fumée et l'obscurité, ni parmi les nuages et les tempêtes ; mais elle fut donnée vers la première heure du jour ; les disciples étaient assis ; tout se passa dans la tranquillité et dans le calme. Les Juifs, dont l'intelligence était bornée, et les passions effrénées, avaient besoin d'un appareil qui frappât les sens, d'un désert, d'une montagne, de la fumée, du bruit des trompettes, et de tout cet appareil extérieur ; mais les disciples qui avaient l'âme plus sublime et plus docile, et qui s'étaient déjà élevés au-dessus des impressions du corps, n'avaient point besoin de toutes ces choses. Que si le Saint-Esprit descendit alors avec un grand bruit, ce ne fut pas pour les apôtres que ce signe extérieur arriva, mais pour les Juifs, aussi bien que ces langues de feu qui apparurent en même temps. Car si après cela même, ils osèrent dire que les apôtres étaient ivres, combien l'auraient-ils dit davantage, s'ils n'eussent point vu cette merveille ?

Dans l'Ancien Testament, Dieu descend sur la montagne après que Moïse y est monté ; mais dans le Nouveau, le Saint-Esprit descend du ciel après que notre nature y a été élevée comme sur le trône de sa royale grandeur. Et ceci même nous fait voir que le Saint-Esprit n'est pas moins grand que le Père, puisque la loi nouvelle qu'il a donnée est si élevée audessus de l'Ancienne. Car ces tables de la seconde alliance sont, sans comparaison, supérieures à celles de la première, et leur vertu a été beaucoup plus noble et plus excellente. Les apôtres ne descendirent point d'une montagne, comme Moïse, portant des tables de pierre dans leurs mains ; ils descendirent du cénacle de Jérusalem, portant le Saint-Esprit dans leur cœur. Ils avaient en eux un trésor de science, des sources de grâces et de dons spirituels qu'ils répandaient de toutes parts ; et ils allèrent prêcher dans toute la terre, étant devenus comme une loi vivante, et comme des livres spirituels et animés par la grâce du Saint-Esprit. C'est ainsi qu'ils convertirent d'abord trois mille hommes, et cinq mille ensuite. C'est ainsi qu'ils ont depuis converti tous les peuples, Dieu se servant de leur langue pour parler lui-même à tous les habitants de la terre.

C'est sous l'inspiration de ce même Esprit, dont il était rempli, que saint Matthieu a écrit tout son évangile. C'est ce Matthieu qui avait été publicain. Car je ne rougis point d'avouer ce qu'il était, ni ce qu'ont été les autres apôtres, avant que Jésus-Christ les eût appelés. C'est cela même qui relève d'autant plus la grâce du Saint-Esprit en eux, et l'excellence de leur vertu.

Il a appelé son livre « l'Evangile, » c'est-à-dire, « la bonne nouvelle. » Car il annonce à tous, aux méchants, aux impies, aux ennemis de Dieu, et à des aveugles assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, la délivrance des peines, le pardon des péchés, la justice, la sanctification, la rédemption, l'adoption des enfants de Dieu, l'héritage de son royaume, et la gloire de devenir les frères de son Fils unique.

Y a-t-il rien de si grand que « ces nouvelles » qu'il nous apporte ? Un Dieu sur la terre, et l'homme dans le ciel ; un concert admirable rétabli dans toute la hiérarchie des êtres ; les anges qui chantent avec les hommes, les hommes qui entrent en société avec les anges, avec les vertus et les plus sublimes de ces esprits célestes. Quel spectacle plus grand et plus divin, que de voir une guerre aussi ancienne que le monde cesser tout d'un coup ; Dieu réconcilié avec les hommes ; le diable confondu ; les démons en fuite ; la mort vaincue ; le paradis ouvert ; la malédiction détruite ; le péché banni ; l'erreur étouffée ; la vérité rétablie ; la parole divine semée et fructifiant de toutes parts ; la vie du ciel introduite sur la terre ; les anges descendre souvent ici-bas ; les puissances et les vertus se familiariser avec les hommes, et la possession de ces biens présents affermie en nous par l'espérance des biens futurs ?

C'est donc avec grande raison qu'on donne le nom « d'Evangile » à cette histoire sacrée. Tous les autres écrits qui ne promettent que l'abondance des richesses, la grandeur de la puissance, la principauté, la gloire, les honneurs, et tout ce que les hommes croient être des biens, ne sont que vanité et que mensonge. Mais ce que les pêcheurs nous annoncent est avec raison appelé « l'Evangile, » c'est-à-dire, « la bonne nouvelle ; » non-seulement parce qu'ils nous promettent des biens stables, immuables, et qui sont beaucoup au-dessus de nous, mais encore parce que nous en jouissons sans aucune peine. Car ce n'est ni par nos travaux, ni par nos peines, ni par nos douleurs et nos afflictions que nous nous sommes procuré ces biens. La seule charité que Dieu a pour nous a tout fait, et ce n'est que d'elle que nous avons reçu ces grâces.

Mais pourquoi, sur les douze apôtres qu'avait Jésus-Christ, n'y en a-t-il que deux, Jean et Matthieu qui aient écrit l'Evangile, avec deux disciples, Marc, disciple de saint Pierre, et Luc, disciple de saint Paul ? C'est parce que ces hommes, oubliant la vaine gloire, ne consultaient pour agir que la simple utilité.

Mais à ce compte, me direz-vous, un seul évangéliste ne suffisait-il pas pour tout dire ? C'est vrai, mais lorsqu'on voit quatre personnes écrire chacune son évangile en divers temps, en divers lieux, sans s'assembler ou conférer ensemble, et parler tous néanmoins, comme s'ils n'avaient qu'une même bouche ; cette union de sentiments et de paroles est une puissante preuve de la vérité.

Il semble, dites-vous, qu'on en pourrait croire le contraire, puisqu'ils se trouvent différents en plusieurs choses. Je vous réponds que ces différences sont précisément la plus forte preuve de la véracité des évangélistes. Car s'ils étaient si conformes entre eux, et s'ils s'accordaient jusqu'aux moindres circonstances des lieux et des temps, et jusque dans les expressions qu'ils emploient, vous entendriez les ennemis de l'Eglise dire qu'ils ont écrit de concert, et qu'une conformité si exacte ne peut être que le fruit d'une entente préalable et d'un arrangement tout humain. Mais maintenant ces petites différences qui se trouvent entre les évangélistes les purgent visiblement de ce soupçon, et justifient la sincérité de leur conduite. S'ils ont quelquefois parlé différemment des lieux ou des temps, cette diversité ne nuit en aucune sorte aux vérités qu'ils annoncent, comme nous espérons avec le secours de Dieu de le faire voir dans la suite.

Mais nous vous prions cependant de remarquer, que pour ce qui regarde les vérités capitales qui renferment la vie de l'âme et l'essence de la prédication évangélique, on ne trouvera jamais qu'il y ait la moindre opposition entre eux. Ils disent tous qu'un Dieu s'est fait homme ; qu'il a fait de grands miracles ; qu'il a été crucifié et enseveli ; qu'il est ressuscité et monté au ciel ; qu'il viendra un jour juger le monde ; qu'il a établi une loi très-

sainte, et nullement contraire à la première; qu'il était le Fils unique de Dieu, consubstantiel à son Père, et autres choses semblables, sur lesquelles tous les évangélistes s'accordent parfaitement.

Que s'ils n'ont pas tous rapporté les mêmes circonstances de quelques miracles, et si nous en lisons quelques-unes dans les uns et quelques autres dans les autres, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Si un seul évangéliste avait tout dit, c'est en vain qu'il y en aurait eu plusieurs; et s'ils eussent tous dit des choses nouvelles et différentes, on n'aurait pu faire voir comment ils s'accordent entre eux. C'est pourquoi ils disent tous des choses communes à tous; et chacun d'eux en dit aussi qui lui sont propres; afin qu'il parût qu'il était nécessaire qu'il y en eût plusieurs, et afin que chacun d'eux dans ce qu'il rapporte rendît témoignage à la vérité.

3. C'est là la raison qui l'a porté saint Luc à écrire son évangile, « afin, » dit-il, « que vous « soyez persuadé de la vérité des choses que l'on « vous a enseignées (Luc, I, 4); » c'est-à-dire, afin qu'en voyant tant de personnes vous confirmer les mêmes choses, vous n'en puissiez plus douter, et que vous en demeuriez parfaitement assuré.

Quant à saint Jean, quoiqu'il supprime la cause qui l'a porté à écrire son évangile, nous apprenons néanmoins de la tradition de nos pères qu'il a eu aussi une raison particulière qui l'y a engagé. Comme les trois autres avaient eu principalement pour but d'écrire de Jésus-Christ comme homme, qu'ils s'étaient davantage arrêtés sur son humanité, et qu'il y avait à craindre que ce qui regardait sa divinité ne demeurât enseveli dans le silence; il se résolut par un mouvement particulier de Jésus-Christ à composer son évangile dans ce dessein, comme il est aisé de s'en convaincre tant par l'ensemble de son œuvre que par ses premières paroles. Car il ne commence pas comme les autres par la naissance temporelle; il s'élève tout d'un coup à cette génération divine et éternelle, comme à ce qui le pressait davantage, à ce qu'il s'était proposé principalement en écrivant l'Evangile. C'est pourquoi il parle non-seulement dans ce commencement, mais dans toute la suite même de son livre, d'une manière plus grande et plus relevée que les autres.

Pour saint Matthieu, on dit qu'il écrivit à la prière des Juifs qui s'étaient convertis à la foi; ceux-ci le conjurèrent de leur laisser par écrit les préceptes qu'il leur avait donnés de vive voix, il se rendit à leurs prières, et écrivit en hébreu son évangile. Saint Marc écrivit aussi le sien en Egypte pour satisfaire aux vœux de ses disciples. Ecrivant pour les Juifs, saint Matthieu ne s'est mis en peine que de faire voir que Jésus-Christ descendait de la race d'Abraham et de David. Mais saint Luc, qui s'adresse généralement à tous les hommes, passe plus avant, et fait remonter cette génération jusqu'à Adam. Saint Matthieu commence d'abord son évangile par la généalogie de Jésus-Christ; parce que rien ne pouvait être plus agréable aux Juifs que de leur dire que Jésus-Christ descendait d'Abraham et de David: mais saint Luc rapporte d'abord plusieurs autres choses et descend ensuite à la généalogie de Jésus-Christ.

Nous ferons donc voir l'union et la conformité de ces historiens sacrés par le consentement de toute la terre qui a reçu comme vrai ce qu'ils ont écrit, et par le témoignage même des ennemis de la vérité. Car il s'est élevé après eux plusieurs hérésies, qui ont publié des dogmes contraires à l'Evangile; les unes ont reçu généralement tout ce que les évangélistes ont écrit, et les autres retranchant ce qui leur déplaisait, n'ont plus eu qu'un évangile mutilé. S'il se fût trouvé quelque contradiction dans l'évangile, les hérétiques qui prêchaient des choses toutes contraires, ne l'eussent pas reçu tout entier, mais seulement ce qu'ils auraient cru leur être favorable; et ceux qui ne le reçoivent qu'en partie, n'auraient pas pu être réfutés au moyen de cette partie; s'ils l'ont été, c'est que tout est si lié dans l'évangile, que la moindre partie fait voir le rapport qui la joint au tout. Lorsque l'on coupe une petite partie du corps d'un homme, on y trouve de la chair, des os, des nerfs, des veines, des artères et du sang, et l'on peut juger, par cette seule partie, ce que renferme tout notre corps. Il en est de même de l'Ecriture. Chaque parole en contient tout l'esprit, et elle a une liaison inséparable avec tout le reste.

Que si les évangélistes étaient contraires les uns aux autres, l'Evangile n'aurait jamais été reçu; et il se serait détruit lui-même, selon cet oracle que nous y lisons: « Tout royaume « divisé sera renversé. » (Luc, XI, 17.) Mais ce

qui fait aujourd'hui éclater davantage la force du Saint-Esprit, c'est de persuader ainsi aux hommes de s'attacher si fermement aux points capitaux, et aux maximes fondamentales de l'Evangile, sans se blesser de ces petites différences qui y paraissent.

4. Il est inutile de rechercher en quel lieu chaque évangéliste a écrit; j'aime mieux m'attacher à vous faire voir dans toute la suite de cette prédication, qu'ils ne se sont point combattus l'un l'autre; et il semble lorsqu'on les accuse de ces petites contradictions apparentes, qu'on leur aurait voulu imposer une loi sévère de se servir tous des mêmes mots et des mêmes expressions.

Je pourrais parler ici de beaucoup d'écrivains, très-fiers de leur éloquence et de leur savoir, qui ont composé des livres sur une même matière et qui ont été non-seulement différents entre eux, mais même entièrement contraires les uns aux autres. Il y a bien de la différence entre ne dire pas les mêmes choses, ou en dire d'entièrement opposées. Mais je ne m'arrête pas à cela. Dieu me garde de chercher l'apologie des saints évangélistes dans l'extravagance de ces faux sages. Je ne prétends point me servir du mensonge pour établir la vérité. Je me bornerai à demander si une doctrine contradictoire dans ses parties aurait acquis une bien grande autorité dans le monde, si elle aurait prévalu sur les autres, si enfin des hommes dont les discours se seraient détruits réciproquement, auraient pu s'acquérir la créance et l'admiration de toute la terre. On sait de plus qu'ils avaient beaucoup de témoins et d'ennemis de leur doctrine. Car ils n'écrivaient point dans un coin du monde, et ils ne cachaient rien de leurs dogmes; ils couraient les terres et les mers, et ils parlaient devant tous les peuples : ils lisaient alors comme nous lisons encore aujourd'hui, ces livres saints en présence de leurs ennemis; néanmoins leur doctrine n'a jamais blessé personne par ses contradictions. Et nous ne devons pas nous en étonner, puisque la force et la vertu de Dieu même les accompagnait partout, et leur faisait faire tout ce qu'ils faisaient.

A moins de cela comment un publicain, un pêcheur, des hommes grossiers et ignorants eussent-ils pu annoncer des vérités si grandes et si relevées ? Car ils publiaient et persuadaient avec une certitude merveilleuse des mystères dont les anciens philosophes n'ont pu même se former la moindre idée; et ils les ont publiées non-seulement durant leur vie, mais encore après leur mort; et non à quinze ou vingt personnes, non à cent, non à mille ou à dix mille, mais à des villes, et à des peuples entiers, aux Grecs et aux barbares, sur mer et sur terre, dans les lieux habités, et dans le fond des déserts.

Mais de plus ils annonçaient aux hommes une doctrine élevée au-dessus de la nature humaine. Ils ne disaient rien de terrestre, et ils ne parlaient que des choses du ciel. Ils prêchaient une vie et un royaume dont on n'avait jamais entendu parler. Ils découvraient d'autres richesses et une autre pauvreté; une autre liberté, et une autre servitude; une autre vie, et une autre mort; un nouveau monde, et une manière de vie toute nouvelle; et enfin un changement, et comme un renouvellement général de toutes choses.

Ils étaient bien éloignés ou d'un Platon qui a tracé l'idée de cette république ridicule, ou d'un Zénon, ou de ces autres philosophes qui ont formé des projets de gouvernements et de républiques, et qui ont voulu se rendre les législateurs des peuples. Il ne faut que lire ces auteurs pour voir que c'est le démon, ce tyran des âmes, cet ennemi de la chasteté, et de toutes les vertus qui les a animés, et qui a répandu de si profondes ténèbres dans leur esprit pour confondre par eux tout l'ordre des choses. Car si l'on considère cette communauté des femmes qu'ils ont voulu introduire; ces spectacles honteux et publics de filles nues ; ces mariages clandestins qu'ils autorisaient; et ce renversement universel de ce qu'il y a de plus naturel et de plus juste dans le monde; que peut-on dire autre chose sinon que toutes ces maximes étaient des inventions du démon, qui voulait détruire par eux les lois les plus inviolables de la nature ? Et certainement toutes ces choses qu'ils soutiennent lui sont tellement contraires, qu'elle se rend témoignage à elle-même en les abhorrant, et en ne voulant pas seulement les entendre nommer. Et cependant ces philosophes avaient alors la liberté tout entière de publier ces maximes si étranges, sans craindre ni les persécutions ni les périls; et ils s'efforçaient de les insinuer dans les esprits, en les parant de tous les plus beaux ornements de l'éloquence.

L'Evangile au contraire qui n'était prêché que par des pauvres et des pêcheurs persécutés

de tout le monde, traités comme des esclaves, et exposés à tous les périls, a été embrassé tout d'un coup avec un profond respect par les savants et par les ignorants; par les libres et par les esclaves; par les gens de guerre et par les princes, en un mot par les Grecs et par les peuples les plus barbares.

5. On ne peut pas dire que ce soit la bassesse et pour ainsi dire le terre à terre de la doctrine des apôtres qui l'aient fait recevoir aussi facilement par tout le monde, puisqu'au contraire elle est infiniment plus sublime que tous les systèmes des philosophes. Ni l'idée, ni le nom même de la virginité, de la pauvreté chétienne, du jeûne et des autres points les plus élevés de notre morale n'avaient été dans le cerveau ou sur les lèvres d'un seul parmi les sages du paganisme; tant ils étaient éloignés de ces premiers docteurs du christianisme qui ne condamnaient pas seulement les mauvaises actions et les mauvais désirs, mais encore les regards impudiques, les paroles déshonnêtes, les ris immodérés, qui étendaient même leur sollicitude jusqu'à régler les plus petites choses, comme la contenance extérieure, la démarche, le son de la voix, et qui ont propagé par toute la terre la plante sacrée de la virginité. Ils ont inspiré aux hommes des sentiments de Dieu et des choses du ciel, que nul de tous ces sages n'avait jamais pu même soupçonner.

Et en effet, comment ces adorateurs de serpents, de monstres, et des animaux les plus vils et les plus horribles, eussent-ils été capables de comprendre ces vérités? Cependant ces maximes si relevées que les apôtres ont annoncées, ont été reçues et embrassées avec amour par tout le genre humain; elles fleurissent et se multiplient de jour en jour, pendant que les vaines idées de ces philosophes s'effacent tous les jours de plus en plus, et disparaissent plus facilement que des toiles d'araignées, parce que ce sont les ouvrages des démons.

Outre l'impudicité qui les déshonore, leurs écrits sont encore enveloppés de tant d'obscurités et de ténèbres, qu'on ne les peut comprendre sans un grand travail. Y a-t-il rien de plus ridicule que de remplir comme ils font, des volumes entiers, pour expliquer ce que c'est que la justice, et de noyer et faire disparaître le sujet qu'ils traitent, sous les flots débordés d'une intarissable faconde. Quand même ils auraient quelque chose de bon, cette prolixité démesurée les rendrait inutiles pour le règlement de la vie des hommes. Car si un laboureur, ou un maçon, ou un marinier, ou quelque autre artisan que ce soit, qui gagne sa vie de son travail, voulait apprendre de ces personnes ce que c'est que la justice, il faudrait pour cela qu'il quittât son art et ses occupations les plus nécessaires; et ainsi après avoir passé plusieurs années sans rien faire, il se trouverait que pour avoir voulu apprendre à bien vivre, il se serait mis en danger de mourir de faim.

Rien de semblable dans les préceptes de l'Evangile. Jésus-Christ nous y enseigne ce qui est juste, honnête, utile, et généralement toutes les vertus, en très-peu de paroles, claires et intelligibles pour tout le monde, comme quand il dit : « Toute la loi et les prophètes « consistent en ces deux commandements « (Matth. XXII, 40); » c'est-à-dire, dans l'amour de Dieu et du prochain; ou lorsqu'il nous donne cette règle : « Faites aux autres tout ce que « vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-« mêmes; car tel est le résumé de la loi et des « prophètes. » (Matth. VII, 12.) Il n'y a point de laboureur, ni d'esclave, ni de femme si simple, ni d'enfant, ni de personne de si peu d'esprit, qui ne comprenne ces maximes sans aucune peine : et cette clarté même est la marque, et comme le caractère de la vérité.

C'est ce que l'expérience a fait voir. Tout le monde non-seulement a compris ces règles divines, mais les a même pratiquées soit au milieu des villes, soit dans les déserts et sur le haut des montagnes. C'est là qu'on peut voir des chœurs d'anges revêtus d'un corps, et la vie du ciel fleurir sur la terre. Ce sont des pêcheurs qui nous ont appris cette divine philosophie. Ils n'ont pas eu besoin pour cela d'y élever les hommes dès leur enfance, selon la méthode de ces philosophes, et ils n'ont pas limité l'étude de la vertu à un certain nombre d'années; mais ils ont prescrit des règles pour tous les âges. La manière d'instruire des philosophes n'est qu'un jeu d'enfants, au lieu que la nôtre est l'ouvrage de la vérité même. Le lieu que nos saints docteurs ont choisi pour leur école est le ciel, et Dieu même est le maître de l'art qu'ils nous ont appris, et le législateur des lois qu'ils ont promulguées. Le prix qui nous est proposé dans cette céleste académie, ce n'est pas un rameau d'olivier ou

une couronne de laurier, ni l'honneur d'être nourri aux dépens du public, ou une statue d'airain, choses trop vaines et trop basses; mais c'est la gloire de jouir dans le ciel d'une vie sans fin, de devenir enfant de Dieu, d'être associé aux chœurs des anges, d'assister devant le trône de Dieu, et de demeurer éternellement avec Jésus-Christ. Les princes de cette république sont des pêcheurs, des publicains, des faiseurs de tentes, qui n'ont pas vécu seulement un petit nombre d'années, mais qui sont vivants dans l'éternité, et qui peuvent aider encore leurs imitateurs et leurs disciples, et les soutenir même après leur mort.

6. Dans cette sainte république on ne fait pas la guerre contre les hommes, mais contre les démons et les puissances spirituelles. C'est pourquoi elle n'a pour chef dans ces combats invisibles ni un homme ni un ange, mais Dieu même. Les armes aussi de ces soldats sont bien différentes de ces armes d'ici-bas. Elles ne sont formées ni de peaux de bêtes, ni de fer, mais de la vérité, de la foi, de la justice, et de toutes les vertus.

Puis donc que le livre que nous entreprenons d'expliquer, contient les lois de cette divine république; écoutons avec soin saint Matthieu, qui en parle très-clairement, ou plutôt Jésus-Christ qui en est le législateur, qui parle lui-même par la bouche de son saint évangéliste. Appliquons-nous à ces divines instructions, afin de pouvoir être un jour du nombre de ses heureux citoyens, de ceux qui se sont rendus illustres en suivant ses lois, et qui se sont acquis des couronnes immortelles.

Plusieurs croient que ce livre est facile, et qu'il n'y a que les Prophètes qui soient difficiles; mais ce sentiment est celui de ceux qui ne connaissent pas assez la profondeur des mystères de l'Evangile. C'est pourquoi je vous conjure de me suivre avec soin, afin que nous entrions ensemble dans cette vaste mer des vérités évangéliques, sous la conduite de Jésus-Christ, qui nous servira de guide. Afin que vous compreniez mieux mes explications, je vous engagerai fortement, suivant mon habitude, à lire d'avance en votre particulier le passage de la sainte Ecriture que je dois vous expliquer. Ainsi la lecture servira de préparation à l'enseignement, comme il arriva à l'eunuque dont parlent les Actes, et nous facilitera à nous-mêmes l'accomplissement de notre tâche. Sur notre route les questions vont se presser en foule les unes sur les autres.

Considérez combien, dès l'entrée de l'Evangile, il se présente de difficultés à éclaircir! Premièrement, d'où vient qu'on fait descendre la généalogie de Jésus-Christ par Joseph, qu'on sait n'être pas le père de Jésus-Christ?

En second lieu comment peut-on connaître que le Sauveur vient de la tige de David, puisque les parents de Marie, sa mère, sont entièrement inconnus, et que cette généalogie de l'Evangile ne se tire point du côté de Marie?

En troisième lieu, pourquoi l'Evangile rapporte-t-il la généalogie de Joseph qui est complétement étranger à la naissance de Jésus-Christ, sans se mettre en peine de rechercher les parents et les aïeux de la Vierge dont il était fils?

Pourquoi tirant cette généalogie des hommes, y nomme-t-il aussi quelques femmes?

Pourquoi en ayant nommé quelques-unes, ne les a-t-il pas toutes nommées? Et pourquoi passant les plus saintes, comme Sara et Rébecca, et d'autres semblables, ne nomme-t-il que celles qui sont connues par quelque vice, comme par la fornication, par l'adultère, par des mariages illégitimes, ou par la qualité d'étrangères et de barbares à l'égard du peuple de Dieu? Car l'évangéliste parle de Ruth, de la femme d'Urie, et de Thamar, dont l'une était étrangère, l'autre une impudique, et l'autre une incestueuse, qui voulut concevoir de son beau-père, non selon la loi du mariage, mais par une surprise qu'elle lui fit sous l'habit d'une courtisane. Tout le monde sait quelle était la femme d'Urie, et l'adultère qu'elle commit avec David. Cependant l'Evangile, passant toutes les autres femmes, ne parle que de celle-ci dans cette généalogie. N'était-il pas raisonnable, si on voulait parler des femmes, de les nommer toutes, ou s'il n'en fallait nommer que quelques-unes, de choisir plutôt celles qui étaient recommandables par leur vertu, que celles qui étaient décriées pour le déréglement de leur vie?

Il est donc aisé de voir combien ce commencement même est difficile, quoiqu'il paraisse clair à tout le monde, et même superflu à plusieurs, qui n'y voient autre chose qu'une liste de quelques noms propres.

Nous devons encore rechercher pourquoi l'on passe trois rois dans la suite de cette généalogie. Si l'on dit que c'est à cause de leur impiété, n'en devait-on pas aussi retrancher

beaucoup d'autres qui ont été aussi méchants que ceux-ci ?

On demande encore pourquoi, lorsque saint Matthieu dit expressément que la généalogie du Christ jusqu'à Abraham contient trois séries, chacune de quatorze générations, ce nombre se trouve incomplet dans la troisième série telle qu'il la donne ?

On demande enfin pourquoi saint Luc et saint Matthieu ayant fait la généalogie de Jésus-Christ, saint Luc ne rapporte pas les mêmes noms, et en rapporte beaucoup plus que saint Matthieu ; en d'autres termes pourquoi saint Matthieu marque moins de noms et des noms différents de ceux de saint Luc, quoique l'un et l'autre continuent la généalogie de Jésus-Christ jusqu'à Joseph ?

Comprenez donc combien il faudra d'application pour éclaircir ces choses, puisqu'il en faut même pour discerner ce qui a besoin d'éclaircissement. Car ce n'est pas un petit avantage, que de bien discerner ce qui est douteux, et ce qui peut donner lieu à des difficultés.

Par exemple on fait encore cette question : Pourquoi sainte Elisabeth, étant de la tribu de Lévi, est appelée la cousine de la sainte Vierge ?

7. Mais pour ne pas accabler votre mémoire, finissons ici ce discours. Il suffit pour vous donner de l'ardeur, de vous avoir proposé les questions que nous aurons à résoudre. Si les solutions vous intéressent, il dépendra de vous de les connaître en assistant à nos entretiens. Car si je vois en vous un véritable désir de vous instruire, je tâcherai de vous satisfaire en répondant à ces questions. Mais si je vous vois dans l'indifférence et dans la froideur, je vous cacherai et les difficultés et les réponses qu'on y pourrait faire, parce que la loi de Dieu me défend « de donner les choses saintes « aux chiens, et de jeter les perles devant les « pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux « pieds. » (Matth. VII, 6.)

Mais qui est celui qui voudrait fouler des perles aux pieds, me dites-vous ? C'est celui qui ne les croit pas précieuses, et qui n'a pas pour elles toute l'estime qu'elles méritent. Et qui est assez malheureux, dites-vous, pour ne pas les apprécier, et pour ne les pas préférer à tout ? C'est celui qui s'y applique avec moins d'ardeur qu'il n'en a pour voir d'infâmes comédiennes dans des spectacles diaboliques. Car on en voit plusieurs passer là les jours entiers ; mettre les affaires de leur famille en désordre pour satisfaire cette passion ; ne rien perdre de ce qu'ils entendent ; et conserver précieusement dans leur mémoire ce qui doit perdre et tuer leurs âmes. Mais lorsque ces mêmes personnes sont dans l'Eglise, où Dieu même leur parle, elles n'y peuvent demeurer un moment sans entrer dans l'impatience. C'est pour cela que notre vie qui devrait être toute céleste, n'a rien de commun avec le ciel, et que nous ne sommes plus chrétiens que de nom et en apparence.

C'est pour cela que Dieu nous menace de l'enfer, non pour nous y jeter, mais pour nous en préserver par ses menaces, en nous portant à fuir une si détestable coutume. Cependant nous faisons tout le contraire de ce qu'il désire. Nous entendons qu'il nous menace de l'enfer, et nous courons tous les jours à ce qui nous y mène, à ce qui nous damne. Dieu nous commande non-seulement d'écouter, mais même de faire ce qu'il nous dit : et nous n'avons pas seulement la patience de l'entendre. Quand donc ferons-nous ce qu'il nous ordonne, si nous ne pouvons pas seulement souffrir qu'il nous parle ; si nous nous ennuyons, si nous nous impatientons aussitôt, si nous ne pouvons pas lui donner seulement un quart d'heure de notre temps ?

Lorsque, dans une conversation, nos paroles n'obtiennent pas l'attention des personnes présentes, nous nous en offensons comme d'une injure, quelque vaines que soient d'ailleurs les choses que nous disons ; et nous croyons que Dieu ne s'offensera pas, lorsque les grandes vérités qu'il nous annonce nous laissent indifférents, que nous avons l'esprit ailleurs, et que nous ne daignons pas seulement nous y appliquer ? On prend plaisir à écouter des personnes qui ont vieilli dans les voyages, qui savent et qui rapportent exactement la distance, la situation, la grandeur, les places publiques, et les ports des villes qu'elles ont vues : et nous autres qui sommes voyageurs en cette vie, et qui marchons vers le ciel, nous ne nous mettons pas seulement en peine de savoir combien nous en sommes encore éloignés. Si nous y pensions, cependant, nous nous hâterions peut-être davantage pour y arriver. Si nous nous négligeons dans ce chemin qui mène à Dieu, nous sommes infiniment plus éloignés du but que la terre ne l'est du ciel ; mais si nous nous hâtons

d'aller vers cette cité bienheureuse, nous nous trouverons bientôt à ses portes ; car son éloignement ne vient point de la distance des lieux, mais de la disproportion de notre conduite et de notre vie.

Vous avez soin de vous rendre habiles dans l'histoire de ce monde, d'en connaître le présent et le passé. Vous vous souvenez des rois sous qui vous avez porté les armes, des officiers particuliers qui vous commandaient, des jeux publics qui se sont donnés, des gladiateurs qui y ont combattu, de ceux qui ont remporté le prix, et de cent autres choses qui ne vous regardent point, et vous n'avez pas seulement la moindre pensée de considérer quel est le prince de cette cité céleste, quels sont ceux qui y tiennent le premier, le second ou le troisième rang, combien chacun d'eux a combattu, et par quelles actions il s'est signalé. Enfin vous ne vous donnez pas seulement la patience d'entendre ceux qui vous proposent les lois de cette sainte cité. Après cela comment oseriez-vous espérer de jouir un jour de ces biens suprêmes, puisque vous ne daignez pas seulement écouter maintenant ceux qui vous en parlent ?

Faisons donc au moins aujourd'hui, mes Frères, ce que jusqu'ici nous avons toujours négligé de faire. Puisque la miséricorde de Dieu nous fait espérer d'entrer un jour dans cette ville toute d'or, comme parle l'Ecriture, et qui, en vérité, est infiniment plus précieuse que l'or ; apprenons quels en sont les fondements, et quelles sont ces portes toutes composées de perles et de diamants. Nous avons un excellent guide qui est saint Matthieu, et nous commençons aujourd'hui d'entrer par la porte qu'il nous ouvre. Redoublons notre attention de peur que s'il remarque que quelqu'un l'écoute négligemment, il ne le bannisse de cette ville céleste.

Car cette ville, mes Frères, est une ville vraiment royale et magnifique, elle n'est pas comme nos villes d'ici-bas, divisée en rues, en palais et en places. Elle n'est toute que le palais de son Roi. Ouvrons donc les portes de nos âmes, ouvrons l'oreille de nos cœurs, et, sur le point d'entrer dans cette ville éternelle, adorons avec une frayeur respectueuse le Roi qui y règne. Celui qui désire d'en contempler les merveilles, peut être d'abord frappé de terreur, car ces portes nous sont encore fermées maintenant; mais quand nous les verrons ouvertes, c'est-à-dire, quand nous aurons découvert les mystères que nous vous avons proposés, nous verrons alors l'éclat qui brille au dedans. Ce bienheureux publicain vous conduira par les yeux de l'esprit, et il vous promet de vous montrer tout. Il vous fera voir où est le trône du Roi, quels sont les soldats qui l'environnent, où sont les anges et les archanges, quel est le lieu destiné pour les nouveaux citoyens de cette ville, par quels chemins on y va, quel honneur on rend à ceux qui y tiennent ou le premier, ou le second, ou le troisième rang, et combien il y a de dignités différentes, soit dans le sénat, soit dans le peuple de cette cité divine.

C'est pourquoi n'entrons point ici avec bruit et avec tumulte, mais avec un respect et un silence digne de ces grands mystères. Si l'on entre dans un silence si profond lorsqu'on doit lire les lettres du roi dans une assemblée publique, quel doit être le vôtre, lorsqu'on doit vous rapporter, non les ordonnances d'un prince de la terre, mais les oracles du Roi du ciel ? Si nous agissons de la sorte, le Saint-Esprit nous conduira lui-même, par sa grâce, jusqu'au dedans de ce palais, et jusqu'au trône du Roi, pour y jouir des biens infinis, par la grâce et par la miséricorde de Jésus-Christ notre Seigneur, auquel est la gloire et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

ANALYSE.

1. Description du royaume du ciel. Pourquoi David est mentionné le premier dans la généalogie du Christ.
2. Le Christ est le lien qui unit les deux Testaments et les deux natures divine et humaine.
3. L'Ancien Testament contient la figure, le Nouveau, la vérité. — Gloire de David. — Question touchant la généalogie du Christ.
4. Pourquoi saint Matthieu décrit-il la généalogie de Joseph et non celle de Marie?
5 et 6. Exhortation à écouter et à pratiquer la parole de Dieu. — Qu'il est nécessaire à tout le monde de lire l'Ecriture sainte.

1. Je crois que vous vous souvenez, mes Frères, de la prière que je vous fis hier, de vous recueillir dans un respectueux silence et dans la paix du cœur et de l'esprit, pour écouter la parole de Dieu. Comme nous allons franchir aujourd'hui le seuil sacré du temple où réside le Verbe divin, je suis obligé de vous renouveler cet avis. Car, si autrefois, lorsque les Juifs furent à la veille d'approcher de la montagne de Sinaï, de ce feu, de cette fumée, de ces ténèbres et de ces tourbillons, ou plutôt à la veille de regarder de loin un rayon de la gloire de Dieu, et d'entendre à distance quelques mots de sa bouche; si, dis-je, on leur commanda de se séparer de leurs femmes durant trois jours, et de laver leurs vêtements; s'ils étaient, ainsi que Moïse lui-même, dans la crainte et le tremblement, il est bien plus raisonnable que, sur le point d'entendre des paroles si saintes et non pas de regarder de loin une montagne ardente, mais d'entrer dans le ciel même, vous témoigniez une disposition plus parfaite, que vous laviez non les vêtements du corps mais ceux de l'âme, et que vous vous sépariez de tout le commerce de la vie du monde.

Vous ne verrez point ici de fumée, ni de tourbillons, ni de ténèbres, mais le Roi même assis sur son trône dans une gloire ineffable, accompagné de ses anges et de ses archanges, et de la troupe des saints, joints au nombre infini de ces bienheureux esprits. Telle est la sainte cité, elle contient, dit saint Paul, « l'Église des premiers-nés, les esprits des justes, « les troupes des anges, et le sang dont l'aspersion a réconcilié toutes choses. » (Héb. XII, 20.) Car le ciel a reçu ce qui était sur la terre, la terre a reçu ce qui était dans le ciel, et ainsi s'est faite cette paix des hommes et des anges qui avait été souhaitée durant tant de siècles.

Le trophée qui brille dans cette cité sainte est la croix, les dépouilles qui y sont attachées sont notre nature même, dont Jésus-Christ a fait sa proie et sa conquête, comme vous le verrez dans la suite de l'Evangile. Si vous voulez me suivre avec un profond silence, j'espère vous faire voir la mort terrassée et détruite, le péché crucifié, et les monuments illustres de la victoire que Jésus-Christ a remportée dans cette guerre. Vous verrez le tyran enchaîné, une multitude de captifs qui suivent leur libérateur, et la forteresse où le démon s'était renfermé depuis tant de siècles, et d'où il faisait ses sorties sur les hommes, forcée en un moment et renversée par terre. Vous verrez la caverne même et les antres profonds de ce prince des ténèbres, qui ont été découverts à nos yeux, parce que notre Roi vainqueur a bien voulu y descendre lui-même en personne et y faire luire l'éclat de sa gloire.

Ne craignez point que ce récit vous soit ennuyeux. Si, lorsque quelqu'un vous raconte les guerres et les victoires des hommes, bien loin d'en concevoir de l'ennui, vous perdez même le manger et le boire pour les écouter, combien trouverez-vous plus de goût aux choses beaucoup plus admirables dont nous devons vous parler? Considérez ce que c'est que de voir un Dieu qui vient du ciel, et qui descend du plus haut de son trône sur la terre et jusqu'au fond des enfers, pour en combattre le prince; de voir le démon lutter contre un

Dieu qui s'est caché sous la forme de l'homme, et ce qu'on ne peut assez admirer, la mort détruite par la mort, la malédiction abolie par la malédiction, et la tyrannie du démon renversée par les mêmes armes dont il s'était servi pour l'établir.

Sortons donc de notre assoupissement et réveillons-nous. Je vois déjà les portes ouvertes. Entrons avec une modestie respectueuse et une sainte frayeur. Mais quelles sont ces portes?

Quoi, dites-vous? Vous promettez de parler du Fils unique de Dieu, et vous nous parlez du fils de David, un homme qui vivait il y a plusieurs siècles, et vous l'appelez le père et l'aïeul de Jésus-Christ? Mais attendez un peu, ne désirez pas savoir tout d'un coup toutes choses, apprenez peu à peu et par degrés. Souvenez-vous que vous n'êtes qu'à la porte et encore dans le vestibule. Pourquoi vous hâtez-vous de pénétrer jusque dans le fond du sanctuaire lorsque vous n'avez pas encore bien considéré ce qui est au dehors?

Ce n'est pas la naissance divine du Sauveur que je vais vous expliquer maintenant, ni même dans la suite. Je sais qu'elle est incompréhensible et ineffable. Le prophète Isaïe l'a dit avant moi. Car, après avoir prédit la passion du Sauveur, et l'extrême charité qu'il a eue pour tous les hommes, et admiré de quel comble de gloire il était descendu dans le dernier abaissement, il s'écrie : « Qui pourra « dire quelle est sa génération? » (Is. LIII, 8.)

Ce n'est donc point de cette première naissance que je parle ici; c'est sa naissance terrestre prouvée par une infinité de témoins, dont je tâcherai de vous dire ce que la grâce du Saint-Esprit aura daigné m'en apprendre.

Il n'est pas même possible d'expliquer celle-ci bien clairement, parce qu'elle est elle-même un mystère grand et redoutable. Ne la considérez donc pas comme peu importante lorsqu'on vous en parle, mais au contraire soutenez votre attention, et tremblez lorsque vous entendez dire qu'un Dieu est venu sur la terre. C'est une merveille si étonnante et tellement inouie, que les anges en chœur en ont rendu gloire à Dieu au nom de toute la terre, par leurs acclamations et par leurs louanges. Les prophètes mêmes se sont longtemps auparavant écriés avec une profonde admiration : « Enfin « il a été vu sur la terre, et il a conversé parmi « les hommes! » (Bar. III, 38.) Car c'est un étrange prodige que ce Dieu ineffable, incompréhensible, égal en tout à son Père, soit venu à nous en passant par le sein d'une vierge, et qu'il se soit rabaissé jusqu'à naître d'une femme; qu'il ait bien voulu avoir David et Abraham pour ses ancêtres, et non-seulement David et Abraham, mais ce qui est encore plus étonnant, des femmes semblables à celles dont nous vous avons déjà parlé.

Lors donc que vous entendez de si grandes choses, élevez votre esprit et ne concevez rien de bas, que votre admiration redouble en voyant le vrai et unique Fils du Père, souffrir d'être appelé fils de David, pour vous rendre enfant de Dieu, et ne refuser pas d'avoir pour père son esclave, afin que vous qui étiez esclave ayez Dieu pour père. Voyez combien cet Evangile, c'est-à-dire, cette bonne nouvelle qu'on nous annonce est admirable dès l'entrée.

Si vous doutez de la gloire qui vous est promise, soyez-en persuadé par l'humiliation de Jésus-Christ. Car la raison de l'homme a bien plus de peine à comprendre qu'un Dieu soit devenu homme, qu'à s'expliquer qu'un homme puisse devenir enfant de Dieu. Lors donc que vous entendez dire que le Fils de Dieu est aussi fils de David et d'Abraham, ne doutez plus que vous, qui êtes enfant d'Adam, vous ne soyez aussi enfant de Dieu. Car ce serait en vain qu'un Dieu se fût abaissé si profondément, si ce n'avait été pour relever l'homme. Il est né selon la chair afin que vous renaissiez selon l'esprit. Il est né d'une femme, afin que vous cessiez d'être le fils d'une femme.

C'est pourquoi il est né en deux manières différentes, dont l'une est semblable à notre naissance, et l'autre est infiniment élevée au-dessus de nous : car il a cela de commun avec nous, qu'il est né d'une femme, mais ce qu'il a de particulier c'est : « Qu'il n'est point né « du sang, ni de la volonté de l'homme ou de « la chair (Jean, I, 13), » mais du Saint-Esprit, et que sa naissance en ce point était la figure de cette renaissance divine, qu'il nous devait donner par la grâce du Saint-Esprit. On peut dire la même chose de tous ses autres mystères. Son baptême avait quelque chose de l'Ancien Testament et du Nouveau; de l'Ancien, en ce qu'il l'a reçu d'un prophète; du Nouveau, en ce qu'il reçut visiblement le Saint-Esprit. Jésus-Christ, en s'incarnant, a fait comme une per-

sonne qui, voyant deux hommes se battre, les prendrait tous deux par la main et les réconcilierait ensemble. Ainsi, en venant au monde, il a réuni la nature humaine avec la nature divine; la grandeur de Dieu avec la bassesse de l'homme; et la loi ancienne avec la nouvelle.

Vous voyez donc, dès l'entrée, quel est l'éclat de cette ville sainte; et comme le Roi y paraît d'abord revêtu de notre chair, ainsi qu'un prince au milieu de son armée. Souvent un roi dans le combat ne porte point les marques de sa dignité et de sa puissance. Il quitte la pourpre et le diadème, et s'habille comme l'un de ses soldats. Mais les rois de la terre se déguisent de la sorte de peur d'attirer sur eux, en se faisant connaître, tous les efforts de leurs ennemis, au lieu que le nôtre l'a fait pour ne pas mettre d'abord tous ses ennemis en fuite, et ne pas épouvanter ses amis. Il était venu, non pour nous effrayer, mais pour nous sauver. C'est pourquoi, dès le commencement de l'Evangile, il est appelé Jésus; et ce mot qui est hébreu et non grec, signifie « Sauveur, » parce que, dit l'Evangile, « il sauvera son peuple. » (Matth. I, 21.)

3. Considérez comme l'écrivain sacré élève nos esprits, et comment, en ne nous disant que des choses communes, il nous découvre des merveilles qui dépassent toutes nos espérances. Car ces deux noms du Fils de Dieu, celui de Jésus et celui de Christ, étaient tous deux connus de tous les Juifs. Dieu prévoyant que les mystères qu'il devait accomplir seraient incroyables, a voulu qu'il y eût même des anciennes figures de ce nom divin, pour prévenir ainsi tous les troubles que la nouveauté cause d'ordinaire. Car Josué qui succéda à Moïse, et qui fit entrer le peuple dans la terre promise, s'appelait aussi Jésus. Vous voyez la figure, comprenez-en maintenant la vérité. Jésus a fait autrefois entrer les Juifs dans la terre promise : Jésus nous fait entrer dans le ciel et dans la jouissance des biens éternels. Le premier fait cette merveille après la mort de Moïse; le second la fait après la fin de la loi de Moïse; le premier a été le chef du peuple de Dieu; le second en a été le Roi et le Souverain.

Mais de peur qu'en entendant ce nom de Jésus, vous n'hésitiez entre lui et ses homonymes, l'évangéliste ajoute aussitôt le surnom de Christ : « De Jésus-Christ fils de David. » Josué n'était pas de la tribu de David, mais d'une autre.

Vous me demanderez peut-être pourquoi saint Matthieu appelle son livre « le livre de « la génération de Jésus-Christ, » puisqu'il ne contient pas seulement sa naissance, mais encore toute la suite de sa vie. C'est parce que la naissance de Jésus-Christ est le principe, et comme la racine de tous ses autres mystères, et l'unique source de tous nos biens. Et comme Moïse a appelé son livre le livre de la création du ciel et de la terre, quoiqu'il y parle aussi de beaucoup d'autres choses, de même l'évangéliste nomme son livre du mystère qui est la source et le principe de tous les autres. Car c'était une chose bien pleine d'étonnement, et qui surpassait l'espérance et l'attente de tous les hommes qu'un Dieu se fît homme; mais après une si grande merveille, tout le reste suit naturellement de ce principe.

Mais pourquoi ne le nomme-t-il pas d'abord « fils d'Abraham, » et ensuite, « fils de David? » Ce n'est pas, comme disent quelques-uns, pour remonter du dernier au premier, puisqu'il l'aurait fait dans tout le reste comme saint Luc, ce qu'il ne fait pas néanmoins. Pourquoi donc nomme-t-il d'abord David? Parce que le nom de David, prince illustre, et beaucoup moins ancien qu'Abraham, était alors dans toutes les bouches. Quoique Dieu leur eût fait à tous deux la même promesse, néanmoins la longue suite du temps faisait que l'on ne se souvenait plus de l'une, et qu'on ne parlait que de l'autre, comme plus nouvelle et plus récente. Les Juifs disent eux-mêmes dans l'Evangile : « Ne savons-nous pas que le Christ « doit venir de la race de David, et de la ville « de Bethléem où était David? » (Jean, VII, 42.) Nul d'entre eux ne l'appelait fils d'Abraham, et tous l'appelaient fils de David. Je le répète, on se souvenait beaucoup plus de David, et parce qu'il était moins ancien, et parce qu'il avait été roi.

C'est pourquoi ils appelaient de son nom les rois qu'ils voulaient le plus honorer. Dieu même use de cette manière de parler. Ezéchiel et les autres prophètes disent que « David « s'élèvera et qu'il régnera. » (Ezéch. XXXVII, 24.) ce qu'il ne disait pas de David qui était mort, mais des autres rois qui devaient être les imitateurs de sa piété. Dieu dit encore à Ezéchias : « Je protégerai cette ville, à « cause de moi, et à cause de David mon ser-« viteur. » (IV Rois, XIX, 34.) Il promet aussi à Salomon, « que de son vivant il ne détruirait

« pas son royaume, à cause de son serviteur « David. » (III Rois, II, 34.) Ce roi était dans une grande gloire devant Dieu et devant les hommes. C'est pourquoi l'Evangéliste commence d'abord par lui, et il passe aussitôt au plus ancien de ses pères; croyant qu'il était superflu, au moins à l'égard des Juifs, de remonter encore plus haut dans le dénombrement de ses ancêtres, parce que ces deux-là étaient les plus illustres de tous, l'un parce qu'il était roi et prophète, et l'autre parce qu'il était prophète et patriarche.

Mais comment peut-on prouver, me direz-vous, que Jésus-Christ descende de la race de David? Car s'il n'est pas né d'un homme mais seulement d'une vierge dont on ne rapporte point la généalogie, comment saurons-nous qu'il soit de la race de ce roi? Voici donc deux difficultés qui se présentent : l'une pourquoi l'on ne rapporte point la généalogie de la Vierge, et l'autre pourquoi on rapporte celle de saint Joseph, entièrement étranger à la naissance du Sauveur. Il semble que la première de ces généalogies était seule nécessaire, et que la seconde était inutile.

Que répondrons-nous donc à cela? Comment montrerons-nous que la Vierge descendait de David? Comment le prouverons-nous? Ecoutez ce que Dieu dit à l'ange Gabriel : « Allez, « lui dit-il, » à une vierge fiancée à un « homme qu'on nomme Joseph, qui est de la « maison et de la famille de David. » (Luc, I, 27.) Que voulez-vous de plus clair, puisque Joseph était de la maison et de la famille de David, il est démontré que la Vierge en était aussi? Car il était défendu par la loi de chercher une femme hors de sa tribu, et d'en épouser une qui n'en fût pas.

Le patriarche Jacob avait prédit que Jésus-Christ naîtrait de la tribu de Juda, lorsqu'il dit : « Les princes ne cesseront point dans la « tribu de Juda et les chefs sortiront toujours « de sa chair jusqu'à ce que Celui qui a été des-« tiné de Dieu soit venu, et il sera l'attente des « nations. » (Gen. XLIV, 10.) Cette prophétie nous assure d'abord que Jésus-Christ est sorti de la tribu de Juda, mais elle ne montre pas qu'il soit de celle de David. Est-ce que toute la tribu de Juda n'était composée que de la famille de David? n'y en avait-il pas beaucoup d'autres? Beaucoup au contraire étaient de la tribu de Juda sans être de la race de David. Mais pour vous empêcher de vous arrêter à cette pensée, l'Evangéliste dit formellement, que Joseph était « de la maison et de la famille « de David. » (Luc, I. 27.)

Si vous voulez encore d'autres preuves, nous en avons une très-constante. Il n'était pas permis pour se marier, de sortir, non-seulement de sa tribu, mais même de sa famille et de sa parenté. Ainsi que ces paroles « de la famille « et de la maison de David, » s'entendent ou de la Vierge ou de Joseph, on n'en peut tirer que la même conséquence. Car si Joseph était de la maison et de la famille de David, il n'a pris certainement une femme que de la famille d'où il était descendu.

Mais si Joseph, dites-vous, a violé l'ordonnance de la loi? L'Evangéliste prévient cette objection, lorsqu'il dit « qu'il était juste, « (Matth. I, 19) », afin qu'en reconnaissant sa vertu, on ne l'accusât point de violation de la loi. Comment un homme qui était si charitable et si modéré qu'il ne voulut pas même penser à faire punir la Vierge, quoique toutes les apparences semblassent l'y forcer, comment, dis-je, un homme si vertueux aurait-il pu violer la loi pour satisfaire sa passion? Comment un homme dont la vertu allait au delà même de la loi, comme on le voit par le dessein qu'il prit de quitter sa femme en secret, eût-il pu se résoudre à pécher ouvertement contre la loi, sans y être contraint par aucune nécessité?

Il est donc évident par ces preuves que la Vierge était de la race de David. Voyons maintenant pourquoi l'Evangéliste ne rapporte point sa généalogie, mais seulement celle de Joseph.

C'est parce que ce n'était point l'ordinaire parmi les Juifs de tirer la généalogie du côté des femmes. Ainsi pour garder cette coutume, et pour ne point troubler les esprits par aucune nouveauté, il ne parle point des parents de la Vierge; mais il se contente, pour nous la faire connaître, de nous rapporter la généalogie de Joseph. Si donc il eût rapporté la généalogie de la Vierge, il n'aurait pas gardé l'ordre commun, et s'il n'eût point rapporté celle de saint Joseph, nous n'aurions point su de quelle tribu était la Vierge. C'est pourquoi, afin que nous connussions qui était Marie et d'où elle descendait, et que la coutume des Juifs fût gardée, l'Evangéliste décrit la généalogie de Joseph l'époux de la Vierge, et montre qu'il était de la famille de David. Il s'ensuivait que la Vierge en était aussi, puisque indubitablement un homme si juste, comme j'ai déjà dit,

n'aurait point voulu épouser une femme d'une autre tribu que de la sienne.

Nous pourrions encore rapporter une autre raison plus mystérieuse, pour montrer pourquoi on n'a rien dit de la généalogie de la Vierge, mais ce n'est pas ici le lieu de la dire, parce qu'il y a trop longtemps que nous sommes sur ce sujet.

Il vaut mieux terminer ce discours, et retenir avec soin ces points que nous avons tâché d'expliquer : Pourquoi l'Evangéliste parle d'abord de David ; pourquoi il appelle ce livre le livre de la génération du Sauveur ; pourquoi il lui donne le nom de Jésus, et de Jésus-Christ; ce que cette naissance a de commun ou de différent avec la nôtre ; comment on fait voir que Marie était de la race de David, et enfin pourquoi on rapporte la généalogie de Joseph, et non celle de la Vierge.

Si vous avez soin de vous souvenir de ces choses, vous nous donnerez du courage pour continuer; mais si vous êtes indifférents, et que vous laissiez tout échapper de votre mémoire, votre froideur nous rendra plus froid et plus lent dans toute la suite. Car un laboureur ne se porte pas aisément à cultiver une terre où il voit que ce qu'il sème se perd et ne lève point. c'est pourquoi je vous conjure de faire croître cette semence, puisque ce soin vous produira de grands biens pour le salut de vos âmes. Ce saint exercice vous rendra agréables à Jésus-Christ, et en méditant les paroles sorties de sa bouche, vous apprendrez à purifier la vôtre de toutes les paroles déshonnêtes et injurieuses. Nous deviendrons ainsi terribles aux démons lorsqu'ils verront notre langue armée de ces paroles de feu : nous nous attirerons une plus grande grâce de Dieu, et cette lecture assidue rendra les yeux de notre cœur plus vifs et plus éclairés.

Dieu nous a donné des yeux, une bouche et des oreilles, afin que nous les consacrions à son service, afin que nous ne parlions que de lui, que nous n'agissions que pour lui, que nous ne chantions que ses louanges, que nous lui rendions de continuelles actions de grâces, et que par ces saints exercices nous purifiions le fond de nos cœurs. Car, comme la pureté de l'air rend le corps sain, ainsi la sainteté de ces occupations rend l'âme plus sainte et plus pure.

5. Ne voyez-vous pas que les yeux nous pleurent dans un lieu plein de fumée, et qu'aussitôt que nous passons au grand air, que nous considérons la beauté des campagnes, les fleurs des prés et les eaux courantes, ils reprennent leur première vigueur ? Il en est ainsi de l'œil de l'âme. S'il se plaît dans les Ecritures comme dans un pré spirituel, il deviendra plus sain, plus pur, et plus pénétrant; mais s'il se laisse obscurcir par la fumée des choses du siècle, il se trouvera réduit à pleurer et en ce monde et en l'autre. Car tout ce qui est en ce monde est semblable à la fumée ; ce qui fait dire à David: « Mes jours se sont « évanouis comme la fumée. » (Ps. CI, 12.) Il l'entendait de la brièveté et de l'instabilité de la vie ; mais je crois qu'on peut dire encore que les choses du monde nous aveuglent comme la fumée;et qu'elles nous enveloppent par des liens semblables aux toiles d'araignées.

Car il n'y a rien qui blesse et qui trouble plus les yeux de l'âme que cet embarras des soins et des affaires du monde, et cette multiplicité de désirs et de passions, qui sont comme le bois qui produit ensuite cette fumée. Et comme le feu fume beaucoup lorsqu'il s'attache à une matière humide ; ainsi lorsqu'un désir ardent entre dans une âme qui est comme humide par son relâchement et par sa paresse, il faut nécessairement qu'il y excite une effroyable fumée. C'est pourquoi nous avons besoin de la rosée du Saint-Esprit, et de ce souffle bienheureux, afin d'éteindre ce feu des passions, de dissiper cette fumée, et de rendre notre cœur plus libre et plus dégagé. Car il est impossible qu'une âme appesantie de tant de soins puisse s'élever en haut pour voler au ciel. Nous devons nous dégager de tout, pour pouvoir courir dans la voie de Dieu. Et nous ne le pourrons faire à moins que d'être soulevés sur les ailes du Saint-Esprit.

S'il faut donc que notre âme soit non-seulement déchargée des soins du siècle, mais qu'elle soit encore soutenue de la grâce de Dieu pour nous élever en-haut, comment le pourrons-nous faire, puisque, bien loin d'avoir cette disposition, nous nous engageons tous les jours dans une autre toute contraire, et qu'au lieu de voler au ciel, nous nous laissons charger de ce poids insupportable, dont le démon nous accable, et par lequel il nous entraîne toujours en bas? Car si on voulait peser tous nos discours dans une juste balance, je ne crois pas que, pour mille talents qu'on trouverait d'entretiens tout séculiers, on pût trouver je

ne dis pas pour cent deniers, mais pour dix oboles de paroles vraiment chrétiennes et spirituelles.

N'est-ce pas une chose honteuse et ridicule, tandis que nous ne nous servons de nos domestiques, quand nous en avons, que pour des affaires qui sont pour la plupart nécessaires, d'employer notre bouche à des choses où nous rougirions d'employer le dernier de nos serviteurs, c'est-à-dire, toutes vaines et superflues? Et plût à Dieu même qu'elles ne fussent que superflues, et non mauvaises et dangereuses! Si nos paroles nous étaient utiles, il est certain qu'elles seraient aussi agréables à Dieu; mais nous disons au contraire tout ce que le démon nous inspire : des railleries et des bons mots, des imprécations et des injures, des jurements, des mensonges, des parjures; des cris de colère et des futilités, des contes de vieilles femmes, des questions oiseuses et sans intérêt, voilà ce qui sort continuellement de notre bouche.

Quel est celui de vous tous qui m'écoutez maintenant, qui pourrait me dire par cœur ou un psaume ou quelque autre partie de l'Ecriture, si je le lui demandais? Il ne s'en trouverait pas un seul. Et ce qui est encore plus à déplorer, c'est que, étant si indifférents pour les choses saintes, vous êtes tout de feu pour les choses du diable. Car si l'on vous priait au contraire de dire quelqu'une de ces chansons infâmes, quelques-uns de ces vers lascifs et honteux, il s'en trouverait plusieurs qui les auraient appris avec soin, et qui les réciteraient avec plaisir.

Mais comment excuse-t-on de si grands excès? Je ne suis pas religieux ni solitaire, dit-on, j'ai une femme et des enfants, et j'ai le soin d'un ménage. Telle est en effet la grande plaie de notre temps, on croit que la lecture de l'Ecriture n'est bonne que pour les religieux, au lieu que les gens du monde en ont encore plus besoin qu'eux. Car ceux qui sont au milieu du combat, et qui reçoivent tous les jours de nouvelles plaies, ont plus besoin de remèdes que les autres. C'est un grand mal de ne pas lire les livres qui contiennent la parole de Dieu, mais il y a quelque chose de pire encore, c'est de se persuader que cette lecture est inutile. Une telle pensée ne peut venir que du démon.

N'entendez-vous point ce que dit saint Paul : « Que tout ce qui est écrit, est écrit pour notre « instruction? » (Rom. xv, 4.) Si l'on voulait vous faire toucher l'Evangile avec des mains malpropres, vous ne voudriez jamais le faire, et cependant vous ne croyez pas qu'il soit nécessaire de savoir ce qu'il enseigne. C'est là la cause du déréglement général que l'on voit aujourd'hui parmi les hommes.

Si vous voulez éprouver combien la lecture de l'Ecriture sainte est utile, examinez-vous vous-mêmes. Voyez dans quelle disposition vous êtes, ou lorsque vous écoutez des psaumes, ou lorsque vous entendez ces chansons diaboliques; lorsque vous êtes à l'église, ou lorsque vous êtes au théâtre; et vous serez surpris de voir combien votre âme étant la même, est néanmoins différente d'elle-même dans ces rencontres. C'est pourquoi saint Paul disait : « Les mauvais entretiens corrompent « les bonnes mœurs. » (I Cor. xv, 33.) Nous avons continuellement besoin des cantiques du Saint-Esprit. Chanter les louanges de Dieu est le plus beau privilége de l'homme, rien ne le distingue autant des bêtes qui ont cependant sur lui de nombreux avantages. C'est là, la nourriture de l'âme; c'est là son ornement; c'est là son assurance; au contraire la négligence de la parole de Dieu lui cause la faim et la mort : « Je leur enverrai, » dit Dieu, « non « la famine du pain ni la soif de l'eau, mais la « famine de la parole de Dieu. » (Amos, VIII, 11.)

Qu'y a-t-il de plus déplorable que d'attirer volontairement sur vous un malheur dont Dieu menace les hommes comme d'un très-grand supplice, et de réduire vous-même votre âme à une faim cruelle qui la met dans une extrême langueur? Car c'est par la parole que l'âme se perd ou qu'elle se sauve. Un mot l'enflamme de colère, et un mot l'appaise; une parole déshonnête la jette dans une passion brutale, et une parole modeste et grave la rend chaste et pure. Si donc la parole d'un homme produit de si grands effets, comment pouvez-vous mépriser la parole de Dieu même? Et si l'exhortation d'un homme est si puissante, combien celle de l'Esprit-Saint le sera-t-elle davantage?

Une parole de l'Ecriture excite souvent dans l'âme une flamme plus vive que le feu, et la rend capable des actions les plus belles. C'est ainsi qu'autrefois saint Paul abaissa l'orgueil des Corinthiens, qui se glorifiaient d'une chose dont ils eussent dû rougir, et qu'ils devaient étouffer dans un éternel silence. Mais lorsque

cet apôtre leur eût écrit, voyez quel changement ses paroles firent en eux, comme il leur en rend témoignage lui-même : « Voyez, en « effet, » dit-il, « ce qu'a produit en vous cette « tristesse selon Dieu que vous avez ressentie : « quelle sollicitude, quel soin de vous justifier, « quelle indignation, quelle crainte, quel dé- « sir, quel zèle, quelle ardeur pour punir le « crime ! » (II Cor. VII, 11.)

C'est ainsi que vous réglerez vos serviteurs, vos enfants, vos femmes et vos amis, et que vous forcerez vos ennemis mêmes à vous aimer. C'est par ces paroles saintes, que tant de grands hommes si chéris de Dieu, se sont avancés dans la vertu. David après son péché écouta la parole du Prophète, et il embrassa aussitôt cette pénitence, qui est devenue le modèle de tous les pénitents. C'est par ces paroles saintes, que les apôtres sont devenus ce qu'ils ont été, et qu'ils ont attiré à eux toute la terre.

Mais que sert, dites-vous, d'entendre la parole de Dieu, lorsqu'on ne la pratique pas ? On ne laisse pas d'en retirer même alors une utilité très-considérable. Car on s'accusera soi-même, on soupirera, on gémira, et on se mettra enfin en état de faire ce qu'on nous apprend. Mais lorsqu'on ne comprend pas même le mal qu'on fait, comment peut-on s'en retirer ou s'en repentir ?

Ne négligeons donc point d'entendre l'Ecriture sainte. C'est le démon qui nous inspire ce dégoût, parce qu'il ne peut souffrir que nous approchions de ce trésor, de peur qu'il ne nous en demeure des perles et des diamants qui nous enrichissent. C'est pourquoi il nous persuade qu'il nous est inutile d'entendre la parole de Dieu, afin qu'il n'ait pas le regret de nous la voir mettre en pratique après que nous l'aurons entendue. Reconnaissons donc cet artifice si dangereux, et fortifions-nous de toutes parts contre ces attaques ; afin que couverts de cette armure spirituelle, nous soyons invulnérables à notre ennemi, et que l'ayant vaincu et portant les marques de notre victoire, nous jouissions à jamais des biens du ciel, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

LIVRE DE LA GÉNÉRATION DE JÉSUS-CHRIST, FILS DE DAVID, FILS D'ABRAHAM. (CHAP. I, V. 1, JUSQU'AU VERSET 16.)

ANALYSE.

1. Pourquoi c'est la généalogie de Joseph et non celle de Marie qui se trouve ici décrite ?
2. Pourquoi nommer Thamar dans une généalogie du Fils de Dieu ? Qu'il ne faut pas rougir de ses ancêtres.
3. et 4. Pourquoi Zara et Pharès sont-ils nommés tous les deux dans la généalogie du Christ ? L'iniquité des parents ne nuît pas aux enfants qui ont de la piété, et réciproquement.
5. Exhortation : il faut sanctifier toutes les bonnes œuvres par l'humilité.

1. J'avais raison de le dire, ces paroles divines ont une admirable profondeur, puisque après tout ce que nous avons déjà dit, nous n'avons pas encore achevé d'expliquer ce commencement. Achevons donc aujourd'hui ce qui nous en reste.

La question que nous avons à traiter est celle-ci : Pourquoi l'évangéliste donne-t-il la généalogie de Joseph qui est étranger à la naissance du Fils de Dieu ? Nous en avons déjà rapporté une raison, mais il faut en ajouter une autre plus mystérieuse et plus cachée. Quelle est donc cette raison ? L'Evangéliste ne voulait pas que les Juifs connussent sitôt le secret de cet enfantement divin, et que Jésus-Christ était né d'une vierge. Ne vous troublez pas de l'apparente étrangeté de cette raison : elle n'est pas de moi ; je vous dis ce que j'ai

reçu de nos pères, de ces hommes illustres et admirables. Si Jésus-Christ lui-même a d'abord caché beaucoup de choses, en s'appelant fils de l'homme, en ne déclarant pas nettement partout qu'il était égal à son Père, doit-on s'étonner s'il a voulu céler aussi quelque temps le mystère de sa naissance, par une conduite pleine de sagesse, et pour de très-importantes raisons?

Quelles sont, dites-vous, ces raisons si importantes? C'était pour épargner la Vierge, sa mère, et pour la défendre d'un fâcheux soupçon. Si les Juifs eussent su d'abord cette merveille, ils n'auraient pas manqué de l'interpréter malignement, et peut-être auraient-ils lapidé la Vierge après l'avoir condamnée comme adultère : car si leur impudence combattait en Jésus-Christ des actions dont ils avaient vu des exemples dans l'Ancien Testament; s'ils appelaient démoniaque Celui qui chassait les démons; et ennemi de Dieu celui qui faisait des miracles le jour du sabbat, quoique le sabbat eût été souvent violé sans aucun crime, que n'eussent-ils point dit en écoutant cette naissance si miraculeuse, puisqu'ils avaient pour eux l'autorité de tous les siècles passés, où l'on n'avait jamais rien vu de semblable? Si après tant de miracles ils ne laissaient pas de l'appeler fils de Joseph, comment l'auraient-ils cru fils d'une Vierge avant ces miracles? C'est pourquoi l'Evangéliste fait la généalogie de Joseph, où il rapporte qu'il épousa la Vierge. Si Joseph même, quoique si saint et si juste, a besoin de tant de preuves pour croire cette merveille; s'il faut qu'un ange lui parle, qu'il ait des révélations durant la nuit, qu'il soit rassuré par le témoignage des prophètes; comment les Juifs si aveugles, si corrompus, et si déclarés contre Jésus-Christ, eussent-ils pu se rendre à cette vérité? Une merveille si rare et si inouie dans toute l'antiquité, les aurait jetés sans doute dans un trouble étrange.

Une fois bien persuadé que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, on ne s'étonne plus de sa merveilleuse naissance; mais comment ceux qui l'ont appelé depuis un séducteur et l'ennemi de Dieu, n'eussent-ils pas été scandalisés de cette vérité, et n'en eussent-ils pas conçu quelque soupçon détestable? C'est pourquoi les apôtres ne se hâtent point d'annoncer d'abord cette naissance merveilleuse de Jésus-Christ. Ils établissent fortement sa résurrection, fait qui était plus à la portée des Juifs, parce qu'il y avait eu, autrefois, des exemples de personnes ressuscitées, quoique d'une manière bien différente de la sienne; mais ils ne publient point d'abord que Jésus-Christ est né d'une vierge. Sa mère même n'ose pas en découvrir le secret; et on voit qu'elle dit à Jésus-Christ, lorsqu'elle le trouva dans le temple : « Nous vous cherchions, votre père et moi. » (Luc, II, 48.)

Si les Juifs eussent eu quelque connaissance de ce mystère, jamais ils n'auraient cru que Jésus-Christ était fils de David, et leur incrédulité, sur ce point, aurait eu les plus funestes conséquences. Aussi les anges mêmes ne révèlent point ce secret; ils ne le découvrent qu'à Joseph et à Marie; et lorsqu'ils annoncèrent aux pasteurs la naissance du Sauveur, ils ne leur dirent point de quelle manière elle s'était faite.

Mais d'où vient que l'Evangile, en parlant d'Abraham, dit qu'il a engendré Isaac, et qu'Isaac a engendré Jacob, sans dire un seul mot d'Esaü, son frère, au lieu que parlant de Jacob, il dit expressément qu'il engendra Juda *et ses frères?*

Quelques-uns disent que c'est parce qu'Esaü et ceux de sa race ont été méchants; mais je ne crois pas que cette raison soit bonne; si elle l'était, pourquoi un peu après nommerait-on des femmes qui ont été fameuses par leur déshonneur? Il semble plutôt que l'Evangéliste a eu dessein de relever la gloire de Jésus-Christ par l'effet d'un contraste, par la petitesse et la vulgarité de ses ancêtres plutôt que par leur gloire; car rien n'est plus glorieux à Celui qui est infiniment grand, que d'avoir bien voulu se rabaisser de la sorte.

Pourquoi donc l'Evangéliste ne dit-il rien d'Esaü et de sa race? C'est parce que les Sarrasins, les Ismaélites, les Arabes, et tous les autres peuples descendus de lui n'avaient rien de commun avec les Israélites. C'est pour ce sujet que saint Matthieu n'en dit rien, pour passer plus vite à ceux qui entraient dans la généalogie de Jésus-Christ, et qui étaient du peuple juif. Il dit donc : « Jacob engendra « Juda et ses frères, » parole qui marque la race des Juifs.

2. « Juda engendra Pharès et Zara, de Tha« mar. » Que faites-vous saint évangéliste, de rapporter ainsi une histoire, qui nous fait souvenir d'un inceste? — Mais de quoi vous

étonnez-vous? vous dira-t-il. Si je ne rapportais la généalogie que d'un simple homme, je pourrais dissimuler quelque chose ; mais puisque nous parlons du mystère d'un Dieu incarné, non-seulement nous ne devons pas taire ces choses, mais nous devons même en faire gloire, parce qu'elles relèvent davantage sa bonté et sa puissance, puisqu'il est venu, non pour éviter notre ignominie, mais pour l'effacer. Il en est de sa naissance comme de sa mort; sa mort serait moins admirable sans la croix, qui en a été l'instrument infâme, mais dont l'infamie fait d'autant mieux éclater la bonté de Celui qui n'a pas craint de l'affronter pour l'amour des hommes ; de même, ce qu'il faut admirer dans sa naissance, ce n'est pas seulement qu'il ait pris un corps et se soit fait homme, mais encore qu'il ait daigné descendre de parents comme ceux que nous venons de voir sans rougir d'aucun des maux propres à l'humanité.

Il voulait nous déclarer hautement, dès sa naissance, qu'il ne dédaignait point nos bassesses, et nous apprendre en même temps qu'il ne faut point rougir des vices et des défauts de nos parents, mais ne penser, nous-mêmes, qu'à nous rendre vertueux. Car celui qui l'est, ne reçoit aucune tache de l'obscurité ou de l'infamie de sa naissance, quand il serait né d'une mère étrangère, ou d'une femme impudique. Que si le fornicateur, qui s'est converti, n'a plus à rougir de sa première vie, nous rougirons bien moins du désordre de nos parents, lorsque nous effacerons par notre vertu la honte de notre naissance.

Mais Jésus-Christ n'a pas voulu seulement nous donner cette instruction, il a voulu encore réprimer l'orgueil des Juifs : car ce peuple négligeant la vraie noblesse de l'âme, avait sans cesse le nom d'Abraham à la bouche, comme si la vertu de ses pères devait être la justification de ses vices. Jésus-Christ détruit d'abord cette erreur, et il leur apprend à ne se pas appuyer sur la vertu des autres, mais sur la leur propre. Il voulait encore leur représenter que leurs pères avaient été vicieux, et que Juda même, qui était le patriarche dont ils tiraient leur nom, était tombé dans un grand crime, puisque Thamar, qu'on nomme aussitôt, semble s'élever contre lui, et lui reprocher son impudicité. David aussi eut son fils Salomon de cette même femme d'Urie, avec laquelle il avait commis auparavant un adultère.

Si donc, ces grands hommes n'avaient pas toujours accompli la loi de Dieu, leurs descendants, moins bons qu'eux, étaient bien plus éloignés de le faire. Et si personne n'a parfaitement accompli la loi, tous ont donc péché, et la venue de Jésus-Christ était entièrement nécessaire.

C'est aussi dans ce dessein que l'Evangile nomme les douze patriarches, afin d'abattre l'orgueil que les Juifs tiraient de la noblesse de leurs ancêtres : car plusieurs d'entre les patriarches étaient nés de mères esclaves. Cependant la différence des mères ne causa point de différence entre les enfants, et ils furent tous également patriarches et princes de leurs tribus. Cette égalité marquait déjà le privilége de l'Eglise. Car tel est l'avantage des Chrétiens, telle est la noblesse que nous tirons de Dieu même : que l'on soit libre, que l'on soit esclave, on a droit aux mêmes grâces. On ne considère dans cette cité du Christ que la seule bonne volonté et la noblesse de l'âme.

3. Outre ces raisons, il y en a encore une autre. Car ce n'est pas sans sujet, qu'après avoir dit : « Juda engendra Pharès, » l'Evangéliste ajoute aussitôt, « et Zara. » Il paraissait assez inutile, après avoir nommé Pharès d'où Jésus-Christ descendait, de parler encore de Zara. Pourquoi donc le fait-il? En voici la raison. Lorsque Thamar accouchait de ces deux enfants, Zara fit passer le premier sa main dehors, que la sage-femme lia d'un cordon rouge, afin de connaître lequel des deux était l'aîné. Mais Zara retirant aussitôt son bras et s'étant renfermé dans le ventre de sa mère, Pharès en sortit le premier et Zara ensuite. La sage-femme dit à Pharès en voyant ce qui était arrivé : « Pourquoi la haie a-t-elle été « coupée à cause de vous? » (Gen. XXXVIII, 29.) Considérez-vous les figures et les énigmes de nos mystères? Ce n'est point sans un motif grave que Dieu a fait marquer ces particularités dans l'Ecriture. Sans cela il aurait été indigne de la majesté de cette histoire, de rapporter les paroles d'une sage-femme et de particulariser ces circonstances, que l'un passa sa main le premier, quoiqu'il ne soit sorti qu'après son frère.

Que veut donc dire cette énigme? Car tout y est mystérieux, jusqu'au nom même de cet enfant. Car le mot de « Pharès » veut dire, « séparation et division. » Voyons donc ce qu'un événement si extraordinaire nous mar-

quait. Ce n'était point un effet naturel, que cet enfant qui avait passé sa main le premier, la retirât ensuite après qu'on lui eût lié le bras. Cela était contre tout l'ordre de la raison et de la nature. Il pouvait se faire assez naturellement que le premier ayant passé sa main, l'autre le prévînt pour sortir ; mais qu'il retirât sa main pour laisser passer l'autre, ce n'était plus la loi de la nature, mais celle de Dieu et de sa grâce, qui était présente à ces enfants et qui traçait en eux une image des choses futures.

Ceux qui ont examiné avec le plus de soin cette histoire, ont dit que ces deux enfants figuraient deux peuples, les Juifs et les Gentils. Et afin que nous comprenions que le dernier de ces deux peuples a brillé même avant le premier, l'un de ces deux petits enfants fait sortir sa main sans faire voir tout son corps, et après que son frère est sorti il paraît et se montre tout entier. C'est ce qui est arrivé dans l'un et l'autre des peuples. Car l'Eglise après avoir commencé à briller vers le temps d'Abraham, s'arrêta comme au milieu de sa course pour laisser passer tout le peuple juif et toutes ses cérémonies ; et ce nouveau peuple parut ensuite avec toutes ses lois et toutes ses maximes saintes. C'est pour cela que cette sage-femme dit : « Pourquoi la haie a-t-elle été « rompue à cause de vous ? » la loi est survenue et a comme divisé et entrecoupé ce peuple libre qui l'avait devancée. Car l'Ecriture appelle assez ordinairement la loi du nom de haie : « Vous avez détruit la haie, » dit David, « et tous ceux qui passent par la voie ruinent « cette vigne. » (Ps. LXXIX, 13.) Et ailleurs : « Il l'a environnée d'une haie. » (Matth. XXI, 33.) Et saint Paul dit : « Que Jésus-Christ a « rompu la haie et la muraille de séparation. » (Eph. II, 14.)

4. D'autres néanmoins entendent ces paroles : « Pourquoi la haie a-t-elle été rompue à cause « de vous? (Gen. XXXVIII, 29), » du peuple nouveau, parce qu'il est venu après la loi et qu'il l'a détruite. Ainsi vous voyez que ce n'est pas sans grand mystère que l'Evangéliste nous fait souvenir de cette histoire de Juda.

C'est par la même raison qu'il rapporte aussi celle de Ruth et de Raab, dont l'une était étrangère et l'autre une prostituée, afin de nous assurer que Jésus-Christ était descendu du ciel pour nous guérir de tous nos maux. Car il est venu dans le monde pour être le médecin et non le juge des hommes. Comme donc quelques-uns de ces patriarches ont épousé des femmes prostituées, ainsi Jésus-Christ s'est uni à nous et a épousé la nature humaine, qui était prostituée à tous les vices. Les prophètes ont souvent dit que Dieu avait épousé la synagogue, mais elle a toujours été ingrate après un si grand bienfait, au lieu que l'Eglise, une fois délivrée de la corruption de ses pères, s'est attachée ensuite inviolablement à son époux.

Considérez encore dans Ruth la figure de ce qui devait arriver. Elle était étrangère et dans la dernière indigence. Et cependant Booz ne méprisa ni sa bassesse, ni sa pauvreté ; comme Jésus-Christ a pris l'Eglise quoiqu'étrangère et pauvre pour l'épouser et lui faire part de tous ses biens. Mais comme Ruth n'eût jamais été honorée de cette alliance, si elle n'eût quitté son père, renoncé à son pays et méprisé sa maison, sa race et tous ses parents ; l'Eglise de même n'est devenue agréable à son Epoux, qu'après avoir quitté sa première vie et tout le déréglement de ses pères. C'est pourquoi le Prophète lui dit : « Oubliez votre peu« ple et la maison de votre père, et le Roi ai« mera votre beauté. » (Ps. XLIV, 11.) C'est ce qu'a fait Ruth et ce qui l'a rendue ensuite comme l'Eglise, la mère des rois. Car c'est de sa race qu'est sorti David.

L'Evangéliste donc pour confondre les Juifs, et pour leur apprendre à ne point s'élever, nomme ici ces femmes impudiques ou étrangères, et il leur fait voir que David même descendait de Ruth et que ce grand roi n'en rougissait point. Ainsi, mes frères, nul homme n'est digne de blâme ou de louange par la vertu ou par le déréglement de ses pères. Ce n'est point là ce qui peut nous relever ou nous rabaisser. Mais s'il est permis de dire un paradoxe, je soutiens au contraire que celui-là est le plus illustre, qui devient très-vertueux quoique né de pères qui ne l'étaient pas.

Que personne donc ne tire vanité de la gloire de ses ancêtres ; mais que chacun jetant les yeux sur la généalogie du Sauveur, étouffe toutes les pensées d'orgueil, et ne se glorifie que de ses seules vertus ; ou plutôt qu'il ne s'en glorifie pas même, puisque ce fut ainsi que le pharisien devint pire que le publicain. Si vous voulez que votre vertu soit grande, n'en ayez pas une grande estime, et alors elle sera véritablement grande. Croyez ne rien faire et vous ferez tout.

Car, si lors même qu'étant pécheurs nous sommes justifiés, pourvu que nous nous croyions tels que nous sommes, comme on le voit par l'exemple du publicain; combien serons-nous plus agréables à Dieu, si étant justes, nous croyons être pécheurs? Si l'humilité justifie le pécheur, quoiqu'elle soit en lui plutôt une confession de son indignité qu'une humilité véritable; combien sera-t-elle puissante dans le juste même? Ne perdez point le fruit de vos travaux. Ne rendez point inutiles toutes vos peines; et ne vous exposez point à demeurer sans récompenses, après avoir fait une longue course. Dieu connaît mieux que vous le bien que vous faites. Quand vous ne donneriez qu'un verre d'eau, il ne le méprise pas. Il compte jusqu'à la plus petite aumône, jusqu'à un soupir même. Il reçoit tout; il se souvient de tout; et il vous prépare une grande récompense.

Pourquoi donc comptez-vous si exactement vous-même vos bonnes œuvres? Pourquoi nous en parlez-vous si souvent? Ignorez-vous que si vous vous louez vous-même, Dieu ne vous louera jamais? Et que si au contraire vous pleurez sur vous-même comme étant digne de compassion, il ne cessera point de publier vos louanges? Il ne veut point diminuer le fruit de vos travaux. Que dis-je, diminuer? Il fait tout, il ménage tout afin de vous couronner pour de très-petites choses, et il cherche par tous les moyens à vous délivrer de l'enfer.

5. C'est pourquoi, quand vous n'auriez commencé qu'à travailler à la dernière heure, il ne laissera pas de vous donner la récompense tout entière. « Quand il n'y aurait rien en « vous qui contribuât à votre salut, néanmoins « c'est pour moi-même que je vous fais grâce, » dit le Seigneur, « afin que mon nom ne soit « point blasphémé. » (Ezéch. XXXVI, 22.) Vous ne laisseriez échapper qu'un soupir, qu'une larme, il la prend aussitôt, et il s'en sert pour vous guérir.

Ainsi évitons surtout de nous élever dans des sentiments d'orgueil. Protestons que nous sommes des serviteurs inutiles, afin que Dieu nous rende dignes de le servir. Si vous vous croyez un bon serviteur, vous deviendrez inutile quand vous seriez bon; si vous vous croyez mauvais, vous deviendrez bon quand vous seriez inutile. C'est ce qui fait voir la nécessité d'oublier ses bonnes œuvres.

Mais comment cela se peut-il faire? dites-vous. Comment pouvons-nous ignorer ce que nous savons? Quoi! vous offensez Dieu tout le jour, et après cela vous vous divertissez, vous riez, tant vous savez bien oublier les nombreux péchés que vous commettez, et vous ne pouvez oublier le peu de bien que vous faites? La crainte néanmoins des jugements de Dieu nous devrait bien plus toucher que la complaisance d'une bonne œuvre. Et néanmoins il arrive tout le contraire. Nous offensons Dieu tous les jours et nous n'y faisons pas la moindre réflexion, et si nous donnons à un pauvre la moindre chose, nous sommes prêts à le publier partout. C'est certainement de la folie. C'est dissiper les richesses spirituelles au lieu de les amasser.

L'oubli de nos bonnes œuvres en est le trésor et la garde la plus assurée. Lorsqu'on porte publiquement de l'or ou des vêtements précieux, on invite les voleurs à chercher les moyens de les voler; mais lorsqu'on les tient cachés dans sa maison, on les y conserve en sûreté. Il en est de même des richesses des vertus. Si nous les retenons toujours dans notre mémoire, d'abord nous irritons Dieu, puis nous armons notre ennemi contre nous, et nous l'invitons à les dérober; mais si elles ne sont connues que de Celui qui doit les connaître, nous les posséderons dans une pleine assurance.

N'exposez donc pas les richesses de vos vertus, de peur qu'on ne vous les ravisse, et qu'il ne vous arrive ce qui arriva au pharisien, qui portait sur ses lèvres le trésor de ses bonnes œuvres et donna ainsi au démon le moyen de le dérober. Il ne parlait de ses vertus qu'avec actions de grâces et il les rapportait toutes à Dieu, et néanmoins cela ne le sauva point. Car ce n'est pas rendre grâce à Dieu que de rechercher sa propre gloire, que d'insulter aux autres, et de s'élever au-dessus d'eux. Si vous rendez grâces à Dieu, ne pensez qu'à plaire à lui seul; ne cherchez point à être connu des hommes; ne jugez point votre prochain; autrement votre action de grâces n'est point véritable.

Voulez-vous voir un modèle admirable de la reconnaissance des bienfaits de Dieu? Ecoutez ces trois jeunes hommes au milieu de la fournaise : « Nous avons péché, » disent-ils, « nous avons commis l'iniquité; vous êtes « juste, Seigneur, dans tout ce que vous nous « avez fait, parce que vous avez fait tomber « ces maux sur nous par un effet de votre jus-

« tice. » (Dan. III, 28.) Oui, c'est rendre grâces à Dieu que de lui confesser ses péchés, que de reconnaître qu'on est digne de tous les supplices, et qu'on ne souffre jamais autant qu'on devrait. C'est en cela que consiste l'action de grâces.

Prenons donc garde, mes frères, de ne point parler avantageusement de nous, puisque cette vanité nous rend odieux aux hommes, et abominables devant Dieu. Que nos paroles soient d'autant plus humbles que nos actions seront plus grandes ; et cette modestie nous attirera l'estime des hommes et la gloire de Dieu même ; ou plutôt non-seulement la gloire de Dieu, mais ses récompenses infinies. N'exigez point votre récompense afin que vous méritiez de la recevoir. Reconnaissez que c'est la grâce de Dieu qui vous sauve, et Dieu agira comme s'il était votre débiteur, en récompensant non-seulement vos bonnes œuvres, mais même cette humble reconnaissance.

Lorsque nous faisons des bonnes œuvres, Dieu ne nous doit récompense que pour ce que nous faisons ; mais lorsque nous croyons n'avoir rien fait, nous nous attirons une récompense encore plus grande que par toutes nos vertus. Car l'humilité seule n'est pas moins considérable que les plus grandes œuvres, puisqu'elles ne sont grandes qu'avec elle, et que sans elle, elles ne sont rien. Nous-mêmes, quand nous avons des serviteurs, nous ne les estimons jamais davantage que lorsque nous ayant servi avec une pleine volonté, ils croient néanmoins n'avoir rien fait. Si vous voulez donc que le bien que vous faites soit véritablement grand, croyez qu'il n'est rien, et il sera grand.

C'est dans ce sentiment que le centenier disait autrefois: « Je ne suis pas digne, Seigneur, « que vous entriez dans ma maison. » (Matt. VIII, 8.) C'est par cette humilité qu'il en devint digne, et qu'il mérita d'être préféré par Jésus-Christ à tous les Juifs. Ainsi saint Paul dit : « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, « (I Cor. XV, 9), » et c'est par là qu'il a mérité d'être le premier de tous. Ainsi saint Jean dit : « Je ne suis pas digne de dénouer le cordon de « ses souliers » (Luc, III, 16), et il mérite par là de devenir l'ami de l'époux, et cette main qu'il ne croyait pas digne de toucher aux sandales du Christ, le Christ voulut qu'il la posât sur sa tête divine elle-même. Ainsi saint Pierre dit : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je « suis un homme pécheur (Luc, V, 8), » et il devient par là le fondement de l'Eglise.

Car rien ne plaît tant à Dieu que de voir qu'on se met au rang des plus grands pécheurs. C'est là le principe de toute sagesse. Celui qui a le cœur humilié et brisé, ne sera point touché ni de vaine gloire ni d'envie, ni de colère contre son prochain ; il ne sera point sujet à quelque autre passion que ce puisse être. Comme lorsqu'un homme a le bras rompu, quelque effort qu'il puisse faire, il ne peut jamais le lever en haut, ainsi lorsque notre cœur sera vraiment contrit et brisé, quelque violence que les passions lui fassent pour le piquer de vanité, il ne pourra jamais s'élever. Que si celui qui pleure une perte temporelle, est alors comme insensible à toutes les passions de l'âme ; combien celui qui pleure ses péchés, jouira-t-il plutôt de la paix et de la tranquillité de la vertu ?

Mais qui peut, dites-vous, briser son cœur jusqu'à ce point ? Ecoutez David en qui cette vertu a brillé de son éclat le plus vif. Voyez jusqu'où allait ce brisement de son cœur ! Car après avoir fait autrefois tant d'actions excellentes, lorsqu'il fut chassé de sa maison et de sa ville, et qu'il se trouva même en danger de sa vie, voyant un homme vil et méprisable qui l'insultait, et qui le chargeait d'injures, non-seulement il ne lui dit aucune parole fâcheuse, mais il arrêta même un de ses capitaines qui allait le tuer, en lui disant : « Laissez-le dire ; car le Seigneur le lui a com« mandé. » (II Rois, XIX, 6.) Les prêtres lui offraient de l'accompagner partout dans sa fuite avec l'arche, mais il ne le souffrit pas, et il leur répondit : « Reportez l'arche de Dieu « dans la ville, et remettez-la dans sa place ; « et si je trouve grâce auprès du Seigneur, « et qu'il me délivre des maux qui m'acca« blent, je reverrai son tabernacle ; mais s'il « me dit : Je ne veux point de vous, me voici « tout prêt, qu'il me traite comme il lui « plaira. » (II Rois, XV, 25.)

Ne voyons-nous pas aussi le comble de la vertu dans cette modération, dont il usa envers Saül, non une ou deux fois, mais plusieurs ? Car il s'était déjà élevé au-dessus de toute la loi ancienne, et il approchait de la perfection de la vie apostolique. C'est pourquoi il agréait tout ce qui lui venait de la part de Dieu, sans demander le pourquoi de rien, sans avoir d'autre souci que d'obéir à la divine volonté et de

la suivre en tout. Lorsqu'après avoir fait tant d'actions illustres, il vit son fils Absalon, ce tyran cruel, ce parricide, ce meurtrier de son frère, cet insolent et ce furieux, qui voulait se faire roi au lieu de lui, il ne fut point ébranlé par une si rude épreuve: Si la volonté de Dieu, dit-il, est que je sois chassé, que je sois errant et fugitif, et que mon fils soit en honneur, je le veux de tout mon cœur, et je rends grâces à mon Dieu pour cette foule de maux dont il m'accable.

Il était bien différent de ces hommes téméraires jusqu'à l'effronterie contre la Majesté divine, lesquels, sans posséder la moindre partie des mérites de ce saint roi, s'irritent de la plus petite contrariété qui leur arrive, surtout s'ils voient les autres dans la prospérité, et perdent leurs âmes en éclatant en mille blasphèmes. David au contraire, au milieu des maux, fait voir une douceur, une modération, et une patience admirables; ce qui fait dire à Dieu: « J'ai trouvé David, fils de Jessé, qui est un « homme selon mon cœur. » (Act. XXII.) Imitons nous-mêmes cette disposition de David. Quoi que nous souffrions, souffrons-le avec courage, pour recevoir, avant la récompense qui nous est promise, le fruit de notre humilité, selon la parole de Jésus-Christ: « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur, « et vous trouverez le repos de vos âmes. » (Matth. II, 26.) Pour jouir de ce repos et en ce monde et dans l'autre, ayons soin de graver profondément dans nos cœurs cette humilité sainte, qui est la mère de toutes les vertus. Ainsi nous jouirons d'un calme continuel parmi les tempêtes de cette vie, et nous arriverons enfin à ce port de l'éternité, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

DONC, D'ABRAHAM JUSQU'A DAVID, QUATORZE GÉNÉRATIONS; DE DAVID JUSQU'A LA TRANSMIGRATION DE BABYLONE, QUATORZE GÉNÉRATIONS; ET DE LA TRANSMIGRATION DE BABYLONE JRSQU'A JÉSUS-CHRIST, QUATORZE GÉNÉRATIONS (CHAP. I, 17, JUSQU'AU VERS. 21).

ANALYSE.

1. Diverses questions sur la manière dont chaque Evangéliste a procédé. Miracles plus ou moins nécessaires et plus ou moins nombreux suivant les temps. Qu'on en vit sous Julien l'Apostat.
2. Diverses remarques sur la généalogie de Jésus-Christ par saint Matthieu.
3. Si nous ne pouvons savoir même comment la nature agit dans les autres femmes, serait-il convenable de scruter dans la Vierge l'opération du Saint-Esprit ?
4. Eloge de saint Joseph.
5. Apparition de l'ange à Joseph.
6. et 7. Explication des paroles que l'ange adresse à Joseph.
8.-12. Exhortation à combattre ses passions et à faire l'aumône. Eloge de la pauvreté. Il la compare à la fournaise de Babylone.

1. L'Evangéliste divise en trois parties toutes ces générations, pour montrer aux Juifs que toutes leurs transformations politiques n'ont pu les rendre meilleurs, que sous tous les gouvernements, aristocratique, monarchique, oligarchique, ils ont toujours vécu dans les mêmes misères morales; sans que ni leurs juges, ni leurs rois, ni leurs prêtres aient pu les faire avancer d'un pas dans la voie de la vertu.

Mais pourquoi dans la seconde partie passe-t-il trois rois de suite? ou pourquoi dans la dernière, n'ayant mis que douze générations, en compte-t-il néanmoins quatorze ? Je vous laisse à résoudre la première de ces difficultés. Car il n'est pas nécessaire que je le fasse toujours moi-même, afin que vous ne deveniez pas lents et paresseux. Je passe donc à la seconde. Pour moi, je crois qu'il compte le temps de la captivité pour une génération, et la naissance de Jésus-Christ pour une autre, car tout ce qui rapproche le Christ de l'humanité, notre Evangéliste le rapporte avec un soin particulier. Et il rappelle le souvenir de cette captivité fort à propos, pour leur montrer qu'ils

n'en sont pas revenus meilleurs et qu'il était nécessaire que Dieu lui-même vînt habiter parmi eux pour les corriger.

Mais saint Marc, direz-vous, procède autrement : il ne dit rien de la généalogie de Jésus-Christ, et il abrège tout ; pourquoi cela ? Je crois que saint Matthieu a écrit le premier de tous, et que c'est ce qui l'a obligé à rapporter exactement cette généalogie, et à s'étendre assez au long sur ce qu'il était urgent de dire ; au lieu que saint Marc écrivant après lui, a tout naturellement abrégé ce qu'un autre avait déjà rapporté en détail, et ce que tout le monde connaissait. Vous me direz peut-être que cette raison n'a pas empêché saint Luc de donner la généalogie du Seigneur, et même plus longuement que ne fait saint Matthieu. A quoi je réponds que c'est parce qu'ayant été prévenu par saint Matthieu, il tâchait d'ajouter quelque chose à la relation de son devancier. Chacun d'eux imitant son maître, saint Marc reproduit le laconisme de saint Pierre, et saint Luc l'abondance de saint Paul, qui coule et se répand comme un grand fleuve.

2. Mais pourquoi saint Matthieu ne dit-il pas comme les prophètes au commencement de son évangile : « Voici la vision qui m'a ap« paru (Isaïe, I, 1); » ou : « Voici la parole que « le Seigneur m'a adressée ? » (Jérém. II, 1.) C'est parce qu'il écrivait pour des personnes dociles et remplies de déférence et d'attention. D'ailleurs les miracles mêmes rendaient témoignage à ses paroles, et les chrétiens pour qui il composait son évangile étaient déjà affermis dans la foi. Mais les prophètes ne faisaient pas tant de miracles, et ils étaient combattus par beaucoup de faux prophètes, auxquels les Juifs ajoutaient plus de foi qu'aux véritables. Voilà pourquoi ils usaient de ce genre de début.

S'ils ont fait des miracles en certains temps, c'était à cause des étrangers et des barbares, afin d'augmenter le nombre des prosélytes, et pour donner quelque marque de la toute-puissance de Dieu, de peur que les ennemis de son peuple ne crussent l'avoir vaincu par la puissance de leurs idoles. Ainsi il est marqué qu'après les miracles opérés en Egypte, beaucoup d'Egyptiens suivirent les Israélites dans le désert. C'est ce qui arriva encore en Babylone après le miracle de la fournaise, ou l'interprétation des songes. Ils en virent aussi éclater beaucoup, lorsqu'ils étaient dans le désert, comme il s'en est fait aussi parmi nous pour l'établissement du christianisme, lorsque nous sommes sortis de l'erreur pour embrasser la loi du Sauveur. Mais ils ont cessé après que la religion a eu pris racine dans tout l'univers. Après ces deux époques, les miracles ont été rares, et pour ainsi dire clair-semés, chez les Hébreux comme parmi les chrétiens ; ainsi Josué arrêta le soleil au milieu de sa course, et Isaïe le fit retourner en arrière. De nouveaux miracles ont également éclaté parmi nous, par exemple de notre temps sous l'empereur Julien, le plus impie de tous les princes. Car lorsque les Juifs entreprirent de rebâtir leur temple de Jérusalem, on a vu sortir des fondations un feu qui mit en fuite ceux qui y travaillaient. Lorsque cet impie porta sa fureur jusqu'à profaner les vases sacrés, on a vu son trésorier, et son oncle qui portait le même nom que lui, mourir tous deux : l'un fut mangé des vers, et l'autre creva tout d'un coup par le milieu du corps. On a vu des fleuves cesser de couler dans des pays, à cause des sacrifices abominables qu'on y avait faits. On a vu enfin une famine se répandre sur toute la terre, en même temps que cet empereur impie y répandait ses désordres. Et ce sont là certes de grands miracles. Dieu fait d'ordinaire ces prodiges lorsque le mal se multiplie sur la terre ; lorsqu'il voit que les siens sont dans les dernières extrémités, et que leurs ennemis, enivrés de leur prospérité, les tyrannisent avec violence. Il a coutume de se déclarer alors, et de signaler sa puissance par des miracles, comme il le fit dans la Perse en faveur des Juifs.

Il est donc clair par ce que nous avons dit, que ce n'est pas sans raison que l'Evangéliste divise en trois parties la liste des ancêtres du Christ. Voyez maintenant où il commence chacune de ces parties, et où il la finit. La première commence à Abraham, et finit à David. La seconde commence à David, et finit à la transmigration de Babylone ; et la troisième commence à la transmigration de Babylone, et finit à Jésus-Christ. Bien que dès le commencement de cette généalogie, il nomme David et Abraham l'un à la suite de l'autre, il ne laisse pas de les nommer encore en leur rang ; s'il les nomme ensemble et à part des autres, c'est parce qu'ils étaient les deux hommes à qui Dieu avait particulièrement promis le Messie.

Mais puisque l'Evangéliste parle de la captivité de Babylone, pourquoi ne parle-t-il pas de même de celle d'Egypte? C'est parce que les Juifs ne craignaient point alors les Egyptiens, et qu'ils tremblaient au contraire au seul nom de Babylone. La servitude de l'Egypte était une chose fort ancienne, mais celle de Babylone était toute récente. D'ailleurs ils n'avaient pas été envoyés en Egypte pour leurs péchés, tandis qu'ils furent transportés à Babylone, en punition de leurs crimes et de leur idolâtrie.

Si l'on voulait examiner le sens des noms hébreux, on y trouverait de grands mystères, qui ne servent pas peu à l'intelligence du Nouveau Testament, comme dans les noms d'Abraham, de Jacob, de Salomon, de Zorobabel, parce que ces noms n'ont été donnés que pour des raisons très-importantes. Mais je passe ces choses pour ne point vous ennuyer par des longueurs, et pour venir à d'autres remarques plus considérables.

Après avoir énuméré tous les ancêtres de Jésus-Christ, lorsqu'il vient à Joseph, il ne le nomme pas simplement comme les autres; mais il ajoute : « Qui était l'époux de Marie, » afin de nous apprendre par ces mots que c'était à cause de Marie qu'il avait rapporté la généalogie de Joseph. Mais de peur qu'en lisant ces mots : « Qui était l'époux de Marie, » on ne crût que Jésus-Christ serait né par la voie ordinaire du mariage, voyez comment il prévient cette pensée. Vous avez entendu, semble-t-il nous dire, le nom de l'époux, celui de la mère, et celui de l'enfant : écoutez maintenant comment cette naissance s'est passée.

Or Jésus-Christ « naquit de cette manière. » De quelle naissance allez-vous parler, saint Evangéliste, puisque vous avez déjà nommé tous les ancêtres de Jésus-Christ? Je veux, nous répond-il, vous expliquer la manière dont il est né. Voyez comme il excite l'attention du lecteur; il va raconter une chose nouvelle et extraordinaire, il prend donc une précaution et promet de dire la manière dont elle s'est faite.

Considérez, je vous prie, l'ordre admirable qu'il garde dans ce qu'il dit. Il ne rapporte point d'abord comment Jésus-Christ est né. Il prend soin auparavant de nous dire de combien de degrés Jésus était éloigné d'Abraham, de David, et de la transmigration en Babylone, il avertit ainsi le lecteur d'avoir soin de bien supputer les temps, afin de se convaincre que le Christ dont on parle, est celui-là même qui a été prédit par les prophètes. Quand on aura compté les générations, et reconnu par la supputation des temps que Jésus-Christ est le Messie, le miracle de sa naissance se fera croire plus aisément. Comme il devait dire une grande chose, savoir, que Jésus-Christ est né d'une vierge, avant d'arrêter l'attention sur le compte des temps il couvre en quelque sorte délicatement ce mystère en nommant Joseph « l'époux « de Marie. » Puis il divise la suite de cette généalogie, et il marque les temps pour donner sujet au lecteur de considérer que Jésus-Christ est Celui dont le patriarche Jacob avait prédit la naissance lorsque la race des princes de Juda cesserait; Celui que le prophète Daniel avait aussi annoncé devoir venir au monde après ces semaines si fameuses dont il précise le nombre. En effet que l'on compte les années écoulées depuis le rétablissement de Jérusalem jusqu'à Jésus-Christ, et l'on trouvera que leur nombre concorde exactement avec le nombre révélé par l'ange à Daniel. Mais comment donc est né Jésus-Christ?

« Joseph, » dit l'Evangile, « ayant épousé « Marie sa mère. » Il ne dit pas la Vierge; mais simplement « sa mère, » afin que ce qu'il dirait fût reçu plus aisément. Et après avoir préparé le lecteur en se retenant d'abord, et en ne lui faisant entendre qu'une chose commune et ordinaire, il le frappe ensuite par une merveille surprenante en disant : « Avant « qu'ils eussent été ensemble elle fut reconnue « grosse ayant conçu du Saint-Esprit. » Il ne dit pas avant qu'elle fût entrée dans la maison de son époux, parce qu'elle y était déjà. La coutume était autrefois de faire venir les fiancées dans la maison de leurs futurs maris; ce qui se fait encore quelquefois. On voit que les gendres de Loth demeuraient chez leur beau-père avec leurs épouses. Marie demeurait donc ainsi avec Joseph son époux.

3. Mais pourquoi la Vierge ne conçut-elle point avant que Joseph l'eût épousée? C'était, comme j'ai déjà dit, afin que ce mystère demeurât caché, et que la Vierge fût exempte de tout soupçon. Ensuite lorsqu'on voit un homme si juste qui eût dû plus que tout autre être jaloux en pareil cas, non-seulement ne pas rejeter ni déshonorer son épouse, mais la garder avec lui respectueusement, mais la servir et la protéger pendant sa grossesse, on

doit reconnaître que s'il n'eût été convaincu que tout ce mystère était du Saint-Esprit, il n'eût jamais voulu la retenir auprès de lui, ni lui rendre les assistances qu'il lui a rendues.

3. Cette expression, « elle fut trouvée grosse, » est parfaitement choisie, elle marque une chose extraordinaire, surprenante, inattendue. N'allez donc pas plus loin dans ce mystère, et n'en demandez pas plus qu'on ne vous en dit. Ne dites point : Comment le Saint-Esprit a-t-il pu opérer cette merveille dans la Vierge? Car s'il est impossible d'expliquer la manière dont se fait la génération des hommes, lors même que la nature agit toute seule; comment le pourrons-nous faire, lorsque le Saint-Esprit agit lui-même, et d'une manière si ineffable? Aussi l'Evangéliste voulant arrêter votre curiosité, et couper court à toutes vos questions sur ce sujet, dit d'abord qui est Celui qui a fait cette merveille. Tout ce que je sais, dit-il c'est que le Saint-Esprit a opéré.

Que ces esprits curieux rougissent ici de la témérité, avec laquelle ils veulent expliquer la naissance éternelle du Fils de Dieu. Car si cette naissance temporelle qui est prouvée par mille témoins, qui a été prédite avant tant de siècles, qui selon l'expression de saint Jean, « a été vue et touchée au doigt, » est néanmoins ineffable, quel n'est pas l'excès de ceux qui osent sonder avec un œil curieux l'abîme profond de la génération divine? C'est pourquoi l'archange saint Gabriel et l'évangéliste saint Matthieu n'en peuvent dire rien autre chose, sinon que c'est l'ouvrage du Saint-Esprit seul. Ni l'un ni l'autre n'entreprend d'expliquer comment et en quelle manière le Saint-Esprit a fait ce grand œuvre, parce qu'ils savaient que ce secret est entièrement inexplicable.

Mais après que l'Evangile vous a enseigné que Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit, ne croyez pas pour cela comprendre tout ce mystère. Il reste encore après cela beaucoup d'autres choses que nous ignorons. Car, comprenons-nous comment un Dieu infini s'est renfermé dans sa créature? comment Celui qui contient tout est porté dans le sein d'une femme? comment une vierge peut enfanter et demeurer toujours vierge? comment le Saint-Esprit a formé ce temple de chair? Pourquoi il n'a pas pris d'abord toute sa chair de la Vierge, mais seulement une partie, qui a pris son accroissement et sa forme dans la suite de l'âge? Car on ne peut pas douter qu'il ne soit né de la Vierge après ce que dit l'Evangile : « Ce qui « est né dans elle. » Saint Paul dit aussi : « Dieu a envoyé son Fils né d'une femme « (Gal. IV, 4); » ce qui ferme la bouche à ceux qui disent que Jésus-Christ n'a passé par Marie que comme par un canal. Car si cela était, qu'aurait-il eu besoin d'être conçu dans le sein de la Vierge? qu'aurait-il de commun avec nous, puisque sa chair aurait été différente de celle des hommes, n'étant pas prise de la même masse que la nôtre? Comment donc est-il de la tige de Jessé? comment en est-il un rejeton et une fleur? comment est-il fils de l'homme? comment Marie est-elle sa mère? comment vient-il de la race de David? comment a-t-il pris la forme d'esclave? comment le Verbe s'est-il fait chair? comment saint Paul dit-il aux Romains : « Jésus-Christ est né « des Juifs selon la chair, lui qui est Dieu élevé « au-dessus de tout? » (Rom. IX, 5.) Nous voyons par toutes ces preuves et par beaucoup d'autres, que la chair de Jésus-Christ a été semblable à la nôtre et qu'il est né d'une mère vierge; mais nous ne voyons pas de même comment ces merveilles ont été faites. Ne vous mettez donc point en peine de les pénétrer. Recevez humblement ce que Dieu vous découvre et ne recherchez point curieusement ce qu'il vous cache.

Il ne se contente pas de dire que cette naissance venait toute du Saint-Esprit, et qu'elle n'était pas le fruit d'un mariage ordinaire, il le prouve encore. Car pour empêcher qu'on ne dît : comment peut-on savoir cela? qui a jamais vu, qui a jamais entendu rien de semblable? et pour prévenir le soupçon qu'on aurait pu avoir que le disciple eût inventé cette fiction afin de favoriser son maître, il fait paraître Joseph qui prouve la vérité de cet événement par la peine qu'il en a soufferte, comme s'il disait : Si vous ne voulez pas me croire, si mon témoignage vous est suspect, croyez au moins celui de l'époux de cette Vierge : « Joseph, » dit-il, « son époux, étant « juste, » etc. Ce mot de « juste, » en cet endroit, marque un homme qui avait toutes les vertus. Car le mot de justice se prend quelquefois particulièrement et pour une seule vertu, comme lorsqu'on dit : Celui qui n'est point avare est juste. Mais il se prend aussi généralement et pour la perfection de toutes les vertus. L'Ecriture sainte le prend le plus

souvent dans ce dernier sens, comme lorsqu'elle dit d'un homme qu'il est juste et véridique : « Ils étaient tous deux, » dit saint Luc, « justes devant Dieu. » (Luc, I, 6.)

4. « Joseph » donc « étant juste, » c'est-à-dire, étant bon et charitable, « voulut quitter « Marie secrètement. » L'Evangile nous fait savoir les pensées de ce saint homme avant qu'il connût ce mystère, afin que nous ne doutions pas nous-mêmes de ce qui se passa quand il l'eut connu. Si Marie eût été telle qu'il la croyait, elle ne méritait pas seulement d'être déférée ou déshonorée en public, mais encore d'être condamnée au supplice qu'ordonnait la loi. Cependant Joseph épargne non-seulement la vie, mais même l'honneur de la Vierge; et bien loin de la punir, il évite même de la décrier. Que cette sagesse et cette vertu est extraordinaire, et combien ce saint était-il éloigné de cette passion, qui tyrannise les hommes avec tant de violence ! Car vous savez jusqu'où vont les ressentiments de la jalousie. Salomon qui les connaissait parfaitement, disait : « La jalousie du mari sera pleine de fu« reur, il ne pardonnera point au jour de la « vengeance. » (Prov. VI, 34.) Et ailleurs : « La « jalousie est dure comme l'enfer (Cant. VIII, « 6), » et nous connaissons plusieurs personnes qui aimeraient mieux mourir que d'être exposées à ces soupçons qui déchirent l'âme.

Mais il y avait ici bien plus qu'un simple soupçon, puisque la grossesse de la Vierge paraissait une preuve convaincante de ce qu'il craignait. Cependant il est si pur et si exempt de passion, qu'il ne veut pas même affliger Marie dans la moindre chose. Comme d'une part il aurait cru violer la loi en la retenant chez lui, et que de l'autre la déshonorer et l'appeler en jugement, c'était l'exposer à la mort, il ne fait ni l'un ni l'autre, mais il tient une conduite qui est déjà bien supérieure à la loi ancienne. Il convenait qu'aux approches de la grâce du Sauveur, il parût déjà beaucoup de marques d'une perfection plus haute. Comme lorsque le soleil se lève, avant même qu'il répande ses rayons sur l'horizon, on voit paraître de loin une lumière qui éclaire une partie de la terre ; ainsi Jésus-Christ près de sortir du sein de la Vierge éclairait déjà le monde avant que de naître. C'est pourquoi longtemps avant ce divin enfantement, les prophètes ont tressailli d'allégresse, les femmes ont prédit l'avenir, et saint Jean, encore dans le sein de sa mère, a bondi dans l'excès de sa joie. Telle est aussi l'origine de la vertu sublime que Joseph fit paraître en cette occasion. Il n'accuse point la Vierge, il ne lui reproche rien : il se contente de se séparer d'elle en secret.

Les choses en étaient là, l'embarras du saint patriarche était extrême lorsque l'ange survient tout à coup et dissipe toutes ces ténèbres. Il y a sujet de s'étonner pourquoi l'ange ne prévient pas plus tôt le trouble et les pensées de Joseph, et pourquoi il ne l'informe de ce mystère qu'après que ce soupçon est entré dans son esprit.

D'où vient que l'ange n'avertit point d'abord Joseph comme il avait averti la Vierge avant qu'elle eût conçu du Saint-Esprit? Et ceci donne lieu encore à une nouvelle difficulté. Car, si l'ange ne découvrait rien à Joseph, pourquoi la Vierge, qui avait tout appris de l'ange, ne l'en avertissait-elle pas ? Comment, en voyant son fiancé si troublé, ne lui donnait-elle point la lumière qui eût dissipé ses doutes?

Pour résoudre ces deux questions, je dis que l'ange n'apparut point d'abord à Joseph, de peur qu'il ne demeurât incrédule, et qu'il n'éprouvât la même défiance que Zacharie. Lorsqu'on voit une chose de ses yeux, il est aisé de la croire ; mais lorsqu'il n'en paraît encore rien, on ne la croit pas si facilement. C'est pourquoi l'ange ne prévient point Joseph, et c'est pour la même raison que la Vierge garde le silence. Elle ne comptait pas être crue de son fiancé, si elle lui annonçait elle-même une chose si extraordinaire, elle appréhendait même de l'irriter, et qu'il ne prît ce qu'elle lui dirait pour une excuse dont elle voudrait couvrir sa faute. Que si la Vierge qui allait être comblée d'une si grande grâce, éprouve elle-même quelque effet de la faiblesse humaine, et dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, « puisque je ne connais point d'homme ? (Luc, « I, 34), » saint Joseph aurait eu plus de raison de douter de ce mystère, lorsqu'il l'aurait appris de son épouse, et dans le temps même où elle lui était devenue suspecte. Voilà pourquoi la Vierge garde le silence, et pourquoi l'ange attend pour le rompre le temps propice et favorable.

5. Pourquoi Dieu, dites-vous, ne garde-t-il pas la même conduite à l'égard de la Vierge, en ne lui annonçant ce mystère qu'après la conception ? Pour lui épargner une grave inquiétude

et un grand trouble. Si le mystère de la conception divine se fût opéré en elle sans qu'elle eût été prévenue, songez à quelle extrémité elle aurait pu se porter pour échapper à l'infamie. Car cette vierge était admirable, et saint Luc montre quelle était sa vertu, lorsqu'il dit qu'à la salutation de l'ange, elle ne se livra pas incontinent à la joie, et ne crut pas légèrement ce qu'on lui disait, mais « qu'elle fut « troublée, et qu'elle considérait en elle-même « quelle pouvait être cette salutation. » (Luc, I, 29.)

Oui, une vierge si pure et si sainte, eût pu mourir de regret dans la seule vue de l'opprobre dont elle était menacée. En effet à qui eût-elle fait croire que sa grossesse venait d'ailleurs que de l'adultère ? C'est donc pour éviter ce désordre que l'ange vient la trouver avant qu'elle eût conçu Jésus-Christ. Il convenait souverainement que le sein si pur où le Créateur du monde devait s'incarner ne fût altéré par aucun trouble, et que l'âme de celle qui avait été choisie pour avoir tant de part à ce grand mystère, conservât toujours une paix profonde. Ce sont là les raisons pour lesquelles l'ange parle à Marie avant la conception, et à Joseph lorsque la grossesse était déjà avancée.

Quelques personnes peu intelligentes ont dit qu'il y avait ici de la contradiction, parce que saint Luc dit que ce fut à Marie, et saint Matthieu que ce fut à Joseph que l'ange annonça le mystère de l'Incarnation. Mais elles n'ont pas vu que cette révélation fut faite à l'un et à l'autre ; et c'est une règle que nous aurons besoin de garder dans la suite, afin de concilier plusieurs endroits des évangélistes qui paraissent se combattre.

L'ange donc vint trouver Joseph, lorsque celui-ci était dans le trouble ; il avait différé de lui parler pour la raison que nous avons dite, et pour faire mieux connaître la grandeur de sa vertu ; mais le mystère allait s'accomplir, et enfin l'ange apparaît : « Joseph, » dit l'Evangile, « était dans ces pensées, lorsque l'ange « du Seigneur lui apparut en songe. » Considérez la modération de ce saint homme! non-seulement il ne punit point son épouse, mais il ne découvre pas même ses pensées à celle qui lui était si suspecte. Il retenait tous ces mouvements dans son cœur, cachant même à la Vierge tous ses ressentiments et toute sa peine. Car l'évangile ne dit pas qu'il voulut la chasser de son logis, mais la quitter en secret, tant cet homme était doux et modéré.

« Lors donc que Joseph était dans ces pen« sées, l'ange lui apparut en songe. » Pourquoi pas manifestement comme aux pasteurs, à Zacharie et à la Vierge ? C'est parce que Joseph avait beaucoup de foi, et qu'il n'avait aucun besoin d'une révélation plus claire. Pour la Vierge, en raison des grandes choses qu'on avait à lui annoncer, choses beaucoup plus incroyables que tout ce qu'on avait dit à Zacharie, il fallait non-seulement la prévenir avant l'accomplissement, mais le faire par une révélation manifeste. Les pasteurs, hommes grossiers, avaient aussi besoin d'une vision très-claire. Mais Joseph, qui avait vu la grossesse de Marie, qui était troublé de soupçons très-fâcheux, et tout prêt à changer sa douleur en joie, si quelqu'un lui en donnait l'ouverture, Joseph reçoit de tout son cœur la révélation de l'ange. L'ange attend donc après le soupçon, pour accomplir son message, parce que cette disposition d'esprit devait incliner Joseph à croire plus facilement ce qu'on lui dirait. En effet Joseph n'avait dit ses craintes à personne, il les avait concentrées dans son cœur, et il entendait l'ange lui en parler : n'était-ce pas une preuve indubitable que c'était Dieu qui le lui avait envoyé, Dieu qui seul sonde le fond des cœurs ?

Considérez donc combien cette conduite a été sage, puisqu'elle a servi et à faire voir l'excellence de la vertu de Joseph, à le disposer à la foi par le temps même où cette révélation lui a été faite, et à rendre l'histoire évangélique plus croyable en ce que Joseph passa par tous les sentiments qu'un homme devait nécessairement éprouver en pareille circonstance.

6. Mais comment l'ange le persuade-t-il? Ecoutez et admirez avec quelle sagesse il lui parle : « Joseph, fils de David, ne craignez point « de prendre avec vous Marie votre épouse (20). » Il nomme d'abord David de qui le Messie devait naître ; il apaise tout d'un coup ses doutes en le faisant souvenir, par le nom d'un de ses ancêtres, de la promesse que Dieu avait faite à tout le peuple Juif. Du reste il indique pourquoi il l'appelle « fils de David, » en ajoutant aussitôt : « Ne craignez point. » Dieu n'agit pas ainsi dans une autre occasion que nous marque l'Ecriture. En effet Abimélech entretenant en lui-même des pensées illicites au sujet

de la femme d'Abraham, Dieu lui parla d'une manière terrible et menaçante, quoique ce prince eût agi par ignorance et qu'il ne sût pas que Sara était la femme d'Abraham. Dieu parle ici plus doucement, mais aussi quelle différence entre les choses qui se passaient dans l'un et l'autre cas, entre la disposition de Joseph et celle d'Abimélech ! Celle de Joseph ne comportait aucunement la réprimande.

Ces paroles, « ne craignez point, » marquent qu'il craignait d'offenser Dieu en retenant auprès de lui une adultère, et que sans cela il n'eût jamais pensé à la quitter.

Je le répète, en entretenant Joseph de ses plus secrètes pensées, de ses sentiments les plus intimes, l'ange veut prouver, et il prouve suffisamment qu'il vient de la part de Dieu. Mais quand il a dit : « Ne craignez point de « prendre avec vous Marie, » pourquoi ajoute-t-il « votre épouse ? » C'est pour justifier la Vierge par un seul mot, car il ne donnerait pas ce titre à une adultère. Ce mot d'*épouse* ici veut dire fiancée, comme l'Ecriture appelle gendres ceux qui ne sont encore qu'à la veille de le devenir. Et ce mot « prenez Marie, » que veut-il dire? Rien, sinon que Joseph garde Marie dans sa maison ; car il avait déjà résolu de la quitter. Retenez, lui dit l'ange, votre épouse que vous méditez de quitter, puisque c'est Dieu même qui vous la donne, et non ses parents. Il vous la donne non pour l'usage ordinaire du mariage, mais seulement pour demeurer avec vous, et il l'unit avec vous par moi qui vous parle.

Jésus-Christ confie sa mère à Joseph, comme il la recommandera plus tard à son disciple. L'ange ne touche qu'obscurément ce qui se passait, et sans parler à Joseph du soupçon qu'il avait formé, il le détruit d'une manière bien plus noble et bien plus avantageuse, et il tire le saint homme de toutes ses craintes en lui expliquant le secret de cette conception, et en lui montrant que ce qui lui faisait craindre de retenir Marie, et ce qui le portait à la quitter, devait au contraire le porter, étant juste comme il était, à la garder avec lui. Non-seulement, lui dit-il, elle n'a rien fait contre la loi de Dieu, mais elle a conçu même d'une manière qui est élevée au-dessus des lois de la nature. Quittez donc toutes ces frayeurs, et entrez dans des transports de joie.

« Car ce qui est né en elle, est du Saint-Es« prit (20). » Paroles certes tout à fait surprenantes, et qui surpassent toutes les pensées des hommes, et toute la puissance de la nature ! Comment donc un homme qui n'a jamais rien ouï de pareil, peut-il croire cette vérité ? C'est parce que l'ange lui avait découvert tout ce qui était caché dans le fond de son cœur, tout ce qu'il souffrait, tout ce qu'il craignait, et tout ce qu'il était résolu de faire; oui, cette connaissance si extraordinaire et si divine que l'ange avait des plus secrètes pensées de Joseph contraignit celui-ci à croire. L'ange aussi ne se sert pas seulement du passé pour le rassurer, mais encore de l'avenir.

« Elle enfantera un fils, » lui dit-il, « à qui « vous donnerez le nom de Jésus (21). » Car bien que cet enfant soit conçu du Saint-Esprit, ne croyez pas néanmoins que vous soyez dispensé d'en prendre soin, et de le servir en toutes choses. Quoique vous soyez étranger à sa naissance, et que Marie soit toujours demeurée parfaitement vierge, je vous donne néanmoins à l'égard de cet enfant la qualité de père en tout ce qui ne blessera point celle de vierge, et je vous laisse le pouvoir de le nommer. Ce sera vous qui lui donnerez son nom; et quoiqu'il ne soit pas votre fils, vous ne laisserez pas d'avoir pour lui l'affection et le soin d'un père. C'est pour cette raison que je vous permets de le nommer vous-même, afin de vous unir d'abord très-étroitement avec cet enfant.

Mais pour empêcher qne cela ne fît croire que Joseph était véritablement son père, voyez ce qui suit, et avec quelle exactitude l'ange lui parle : « Elle enfantera, » dit-il. Il ne dit pas qu'elle enfanterait pour lui, mais il dit indéterminément qu'elle enfantera parce qu'elle n'a pas enfanté Jésus-Christ pour Joseph seul, mais pour tous les hommes.

7. C'est pour la même raison que l'ange apporte du ciel à Joseph le nom qu'il faudra donner à l'enfant ; il montre ainsi combien admirable devait être Celui que Dieu lui-même prenait le soin de nommer. Et le nom qu'il lui donne n'est pas un nom ordinaire, mais c'est un nom qui renferme comme dans un trésor la somme de tous les biens. C'est pourquoi l'ange l'interprète, pour exciter encore la foi de Joseph par l'espérance des grands biens qu'il lui promet. Car l'homme se porte naturellement à ce qui lui plaît, et il croit aisément ce qu'il désire.

Après donc que l'ange pour persuader Joseph,

s'est servi du présent, du passé et de l'avenir, et de la gloire infinie de l'enfant qu'il lui prédit, il scelle tout ce qu'il a dit par le témoignage des prophètes. Mais il le fait précéder de l'annonce des grands biens que cette naissance devait apporter au monde. Et quels sont ces grands biens? C'est la réconciliation des hommes avec Dieu, et la destruction du péché.

« Parce que ce sera lui, » dit-il, « qui sauvera son peuple de leurs péchés (22). » Cette grâce qu'il promet est une grâce bien nouvelle. Il ne promet point d'apaiser les guerres, et de défaire les barbares et les ennemis visibles, il promet de détruire et de guérir le péché, dont la plaie a toujours été incurable à tous les hommes.

Mais, dites-vous, pourquoi ce mot, « son « peuple? » Que n'étend-il cette grâce à toutes les nations? C'était afin de ne point causer un étonnement trop fort; du reste ce terme, si l'on y prend bien garde, comprend aussi toutes les nations de la terre. Car ce ne sont pas les Juifs seuls qui sont le peuple de Jésus-Christ, mais tous ceux qui viennent à lui, et qui connaissent son nom. Remarquez encore comment l'ange présage la grandeur de Jésus-Christ en disant « qu'il sauvera son peuple de « leurs péchés. » C'était déclarer on ne peut plus expressément que l'enfant dont il parle, n'est point un roi de la terre, mais un Roi du ciel, et qu'il est le Fils de Dieu, puisqu'il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés.

Puis donc que Dieu nous a comblés de tant de grâces, vivons de telle sorte que nous ne déshonorions pas un si grand don. Car si même avant que d'avoir reçu une faveur si ineffable nous méritions d'être punis pour nos péchés, combien le mériterons-nous davantage après l'avoir reçue? Je ne vous dis point ceci sans sujet. Je vous le dis, parce que j'en vois plusieurs qui vivent d'une manière plus relâchée après le baptême que ceux même qui ne l'ont point reçu, et qui ne font voir par aucune marque qu'ils sont chrétiens. On ne peut distinguer aujourd'hui ni dans les assemblées publiques ni dans l'Eglise même celui qui est fidèle d'avec celui qui ne l'est pas. Tout ce qui les distingue l'un de l'autre, c'est que lorsqu'on est près de célébrer les saints mystères, les uns sont chassés du temple, et que les autres y demeurent. Cependant ce ne devrait point être le lieu, mais la vie de chacun qui fît remarquer quel il est.

Les dignités du monde se font reconnaître par des marques extérieures: mais les signes de ce que nous sommes, nous chrétiens, doivent venir de l'âme et du fond du cœur. Un fidèle doit faire voir ce qu'il est, non par la seule participation des choses saintes, mais par la sainteté et par le renouvellement de sa vie. Il faut qu'un chrétien, selon l'Evangile, soit la lumière et le sel du monde. Si donc vous ne vous éclairez pas vous-même, et si vous n'empêchez pas votre propre corruption, à quoi pourrai-je juger que vous êtes un chrétien? Sera-ce parce que vous avez été régénéré dans les eaux sacrées du baptême? C'est ce qui vous rend encore plus coupable. Car plus ce qu'on a reçu est excellent, plus il attire de supplices sur celui dont la vie ne répond pas à la dignité d'un si grand don. Il faut qu'un chrétien montre ce qu'il est, non-seulement par ce qu'il a reçu de Dieu, mais encore par ce qu'il offre lui-même à Dieu. Il faut que sa vertu éclate au dehors par sa démarche, par ses regards, par sa contenance, par ses paroles.

Je vous dis ceci afin que nous soyons réglés en toutes choses, non pour plaire aux hommes, mais pour les édifier. Mais lorsque je cherche en vous des marques de ce que vous êtes, j'en trouve de toutes contraires. Si j'en juge par le lieu, je vous vois passer les jours dans les spectacles, dans le cirque, dans le théâtre, dans les assemblées publiques, et dans la compagnie de personnes toutes corrompues. Si je considère votre extérieur, je vois des ris immodérés, et des effusions de joie semblables à celles des femmes perdues. Que si je m'arrête à vos habits, je ne puis les discerner d'avec les habits des comédiens. Si je juge de vous par ceux qui vous suivent, je ne vois que des flatteurs et des gens de bonne chère. Si j'examine vos paroles, je n'y vois rien d'utile, rien de sérieux, ni rien qui ressente ce que nous sommes. Enfin si j'en juge par votre table, c'est encore où je trouve plus de sujet de vous accuser.

8. Que me reste-t-il donc pour reconnaître que vous êtes chrétiens, puisque tout ce qui paraît en vous publie le contraire? Mais que dis-je, si vous êtes chrétiens? Je ne puis même juger si vous êtes hommes? Car lorsque vous êtes, pour user des expressions de l'Ecriture, récalcitrants comme les ânes; que vous folâtrez comme les jeunes taureaux; que vous courez après les femmes, comme les chevaux

hennissent après les cavales; que vous êtes avides et gourmands comme les ours; que vous vous engraissez comme les mulets; que vous êtes vindicatifs comme les chameaux; ravisseurs comme les loups; colères comme les serpents ; que vous piquez comme les scorpions; que vous êtes déguisés comme les renards; pleins de venin et de fureur comme l'aspic et la vipère; et enfin lorsque vous êtes méchants comme le démon, et que vous vous plaisez comme lui à faire une guerre cruelle à vos frères : comment vous puis-je mettre au rang des hommes, puisque je ne vois point en vous les traits et les caractères de la nature des hommes?

Je cherchais à discerner un chrétien d'avec un catéchumène, et je suis en peine maintenant de distinguer un homme d'avec une bête. Que dirai-je donc que vous êtes? Vous mettrai-je au nombre des bêtes? Les bêtes n'ont chacune qu'un vice qui leur est particulier; mais vous les rassemblez tous en vous seul, et ainsi vous allez plus loin dans la déraison que les bêtes mêmes. Vous appellerai-je un démon? Mais le démon n'est l'esclave ni de l'intempérance du manger ni des richesses. Si donc vous vous êtes mis au-dessous même des bêtes et des démons, comment vous appellerons-nous hommes, et si vous ne méritez pas d'être appelés hommes, comment vous appellerons-nous chrétiens?

Mais ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'étant dans un état si funeste, nous ne comprenons pas même quelle est la laideur et la difformité de notre âme. Lorsqu'on vous fait les cheveux, vous avez soin qu'un cheveu ne passe pas l'autre. Vous consultez le miroir, vous demandez l'avis de ceux qui sont présents, et du coiffeur même, pour voir si tout est bien ajusté, et tout vieux que vous êtes, vous ne rougissez point d'être encore aussi léger et aussi ardent dans ces folles passions que les jeunes gens. Et lorsque notre âme est non-seulement défigurée, mais aussi difforme que les monstres des fables, aussi hideuse qu'une Scylla ou qu'une chimère, nous n'en avons pas le moindre souci! Cependant l'âme a son miroir aussi bien que le corps, et un miroir beaucoup plus clair et plus avantageux. Il ne découvre pas seulement nos laideurs; mais il nous montre encore la manière de les changer, si nous le voulons, en une rare beauté.

Ce miroir, mes frères, est le souvenir des Saints, l'histoire de leur bienheureuse vie; la lecture de l'Ecriture sainte, et la loi de Dieu. Si vous vous appliquez une fois à considérer l'image de ces saints hommes, vous reconnaîtrez aussitôt toutes les laideurs de votre âme, et quand vous les aurez reconnues, vous n'aurez besoin que de ce même miroir pour vous en pouvoir délivrer. Tant l'usage que nous en faisons est puissant, et tant il nous donne de facilité pour nous convertir!

Que personne donc ne demeure plus dans cet état de bête. Car si le serviteur n'a pas droit d'entrer dans la maison du père, comment celui qui est devenu bête, pourra-t-il seulement approcher de la porte? Que dis-je celui qui est devenu bête? Ces sortes de personnes sont pires que toutes les bêtes. Les bêtes, quoique naturellement farouches, s'apprivoisent par l'artifice des hommes, mais vous qui les rendez douces de sauvages qu'elles étaient, comment pouvez-vous vous excuser, puisque vous vous dépouillez de la douceur qui vous était naturelle, pour vous revêtir de la cruauté des bêtes, après avoir forcé les bêtes à quitter leur cruauté naturelle, pour imiter la douceur des hommes?

Vous apprivoisez le lion, et vous le rendez traitable; et vous devenez vous-même plus furieux et plus intraitable que les lions. Cette bête a deux grands obstacles pour être apprivoisée, l'un qu'elle n'a point de raison, et l'autre qu'elle est pleine de fureur. Cependant l'adresse que Dieu vous a donnée, fait que vous trouvez le moyen de l'adoucir, et de forcer la nature même. Comment donc vous, qui vous rendez maître de la nature dans les bêtes, trahissez-vous vous-même et votre nature et votre raison? Si je vous donnais un autre homme à apprivoiser, je ne vous demanderais rien de fort difficile; quoique vous pourriez me dire, que vous n'êtes pas maître de la volonté d'un autre, et que ce que je vous demanderais ne dépendrait point de vous. Mais ici je vous donne à apprivoiser votre naturel qui est en vous, et qui vous est assujéti.

9. Quelle excuse donc vous restera-t-il, quel spécieux prétexte aurez-vous à mettre en avant, vous qui forcez en quelque sorte un lion à devenir homme, pendant que vous ne vous mettez pas en peine de ce qu'étant homme, vous agissez en lion? Vous donnez à l'un ce que la nature lui refuse, et vous vous

ôtez à vous-même ce que la nature vous avait donné. Vous élevez les bêtes farouches à la dignité de l'homme, et vous descendez vous-même de votre trône, pour vous rabaisser à l'état de bête.

Considérez la colère comme une bête farouche, et appliquez-vous à l'apprivoiser, et à la vaincre par la douceur, avec le même soin que les autres apprivoisent les lions. Cette passion a ses dents et ses ongles dont elle est armée ; et si on ne l'adoucit, elle mettra tout en pièces. Le lion ou la vipère ne déchire pas tant les entrailles, que la colère les déchire comme par des ongles de fer. Elle ne tyrannise pas seulement le corps, elle passe jusqu'à l'âme, attaquant ce qu'elle a de plus sain, corrompant ce qu'elle a de plus pur, paralysant sa force, et la rendant inutile à tout. Si ceux qui ont les entrailles rongées de vers, ne peuvent pas même respirer : comment pourrons-nous former aucune pensée sainte et généreuse, tant que nous entretiendrons en nous cette passion, qui comme une cruelle vipère nous ronge le cœur ?

Quel est donc le moyen, dites-vous, de chasser de nous cette bête si cruelle? C'est de boire un breuvage qui puisse tuer, au dedans de nous, tous ces vers et tous ces serpents. Quel est ce breuvage, me répondrez-vous, et comment pourrait-il avoir tant de force ? C'est le précieux sang du Sauveur, si on le prend avec une sainte confiance. Car il n'y a point de maladie qui ne cède à la vertu de ce remède.

Mais il faut ajouter l'amour et la pratique de la parole de Dieu, avec le soin de faire l'aumône. C'est par ces remèdes que nous ferons mourir toutes ces passions qui empoisonnent notre âme. C'est ainsi que nous vivrons véritablement, au lieu que maintenant nous ne différons guère des morts. Car il est impossible que notre âme vive, pendant que ces vices vivront dans nous. Travaillons donc sans cesse à les étouffer. Car si nous ne nous hâtons de les faire mourir ici, ils nous feront mourir en l'autre monde et avant même notre mort, ils nous feront souffrir mille maux.

Chacune de ces passions est cruelle, violente et insatiable, et, elle nous dévore tous les jours sans nous donner de relâche. Leurs dents, comme dit l'Ecriture, sont des dents de lion, et elles sont encore plus cruelles. Le lion quitte sa proie quand il est rassasié, mais ces passions ne s'assouvissent point et ne quittent point celui qu'elles ont commencé une fois à dévorer, jusqu'à ce qu'elles l'aient rendu semblable au démon. Elles ont un tel empire sur leurs esclaves, qu'elles exigent d'eux le même assujétissement que saint Paul rendait volontairement à Jésus-Christ, lorsqu'il méprisait pour lui l'enfer et le ciel. Quand un homme est une fois possédé de l'amour des beautés charnelles, ou des richesses ou de la gloire, il se rit de l'enfer et méprise le ciel pour exécuter ce que sa passion lui commande.

Après cela pourrons-nous douter de ce que saint Paul a dit de la violence de l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ ? Car s'il se trouve des personnes qui servent leurs passions avec une semblable violence, pourquoi trouverons-nous incroyable l'ardeur que le saint Apôtre témoigne pour le service du Sauveur du monde? Et d'où vient que notre amour pour Jésus-Christ est si faible, sinon de ce que nous épuisons toute la force de nos âmes dans ces vaines passions ; que nous ravissons le bien d'autrui, que nous sommes avares et esclaves de la vaine gloire, ce qui est la dernière et la plus méprisable de toutes les servitudes ? Tant que vous serez possédé de cette passion, on aura beau vous estimer grand et illustre, vous n'aurez rien au-dessus du dernier des hommes. Votre grandeur au contraire sera votre confusion et votre honte. Ces flatteurs qui s'empressent de vous louer, se jouent de vous par cela même que vous aimez leur louange. Ainsi en cherchant à vous élever, vous vous ravalez jusqu'à vous rendre ridicule. Car l'amour de la vaine gloire est une chose mauvaise et blâmable par elle-même.

10. Comme donc si on louait et si on flattait un homme qui se vante de son impudicité, on deviendrait plus criminel par ces louanges, que celui même qui commet ces brutalités ; ainsi lorsque nous louons ceux qui recherchent la gloire, nous ne les rendons pas pour cela plus louables, mais nous nous rendons plus coupables qu'eux.

Pourquoi cherchez-vous avec tant de passion ce qui produit un effet tout contraire à ce que vous désirez? Si vous voulez posséder la gloire, méprisez-la et vous deviendrez véritablement digne de gloire. Pourquoi, étant chrétien, entrez-vous dans la disposition où était le roi Nabuchodonosor, dont il est parlé dans l'Ecriture? Ce prince se fit dresser une statue. Il s'imagina que cette figure vaine serait son

honneur, et quoiqu'il fût vivant lui-même et cette image, morte, il crut néanmoins que ce qui n'avait point de vie, lui donnerait de la gloire à lui qui vivait. Qui n'admirera cette extravagance et cette folie? Plus il tend à s'élever, plus il se rabaisse. Il met sa confiance dans une chose sans âme plutôt qu'en lui-même, qui était vivant et animé. Il veut diviniser du bois ou de l'or, et il se rend d'autant plus ridicule, qu'il espère acquérir plus d'estime par cette vile matière qui est hors de lui, que par sa vertu propre et par le mérite de sa vie. C'est comme si un homme se croyait plus estimable, de ce qu'il a une grande maison et un escalier magnifique, que de ce qu'il est homme.

Plusieurs encore aujourd'hui imitent ce prince. Il se voulait faire estimer par une statue, ils veulent se signaler, ou par leurs habits, ou par leurs chevaux, ou par leurs chariots superbes, ou par leurs maisons et leurs colonnes magnifiques. Car après avoir perdu la gloire propre à la dignité d'hommes, ils cherchent de tous côtés une gloire misérable et digne du dernier mépris.

Ce n'est pas ainsi que ces trois généreux serviteurs de Dieu tâchèrent de se signaler autrefois. Ils s'attachèrent au véritable honneur; jeunes, étrangers, captifs, esclaves et manquant de tout, ils ne laissèrent pas d'être plus glorieux que ceux qui étaient au faîte des honneurs et des biens du monde. Toutes les richesses de Nabuchodonosor, cette statue, ces gouverneurs de provinces, ces officiers, ces gens de guerre sans nombre, enfin tout ce qu'il pouvait avoir ou en vérité ou en apparence, ne lui suffit pas pour le faire paraître aussi grand qu'il l'aurait souhaité. Et ces trois jeunes hommes, qui n'ont rien de toutes ces choses, trouvent que leur seule vertu leur suffit, et tout pauvres qu'ils sont, ils sont à l'égard de ce prince paré de sa pourpre et de son diadème, ce qu'est la lumière du soleil à l'égard d'une pierre qui a quelque éclat.

Ces jeunes captifs et ces admirables esclaves sont conduits devant tout le monde. Ils sont présentés devant ce roi, qui fait allumer sous leurs yeux une fournaise épouvantable. Tout ce qu'il y avait de grand dans le royaume, les gouverneurs, les généraux, les satrapes, et tout cet appareil du diable y était. Le bruit des trompettes et des clairons, et le son de tous les instruments de musique, frappait l'air et l'oreille de tous côtés. On allumait cependant la fournaise et sa flamme s'élevait jusqu'aux nuées. Tout était rempli de frayeur et de tremblement. Il n'y a que ces trois jeunes hommes qui demeurent intrépides. Ils se rient de cet appareil tragique comme d'un jeu d'enfants. Ils montrent un courage et une humilité admirable. Et parlant à ce prince d'une voix qui s'élève au-dessus du bruit des trompettes, ils lui disent : « Sachez, roi (Dan. III, 17) ; » ils l'appellent de la sorte, quoique ce fût un tyran, parce que leur dessein n'était pas de lui dire quelque parole injurieuse, mais seulement de donner des preuves de leur piété. C'est pourquoi ils ne lui font pas de longs discours, mais ils lui disent en un mot : « Il y a un Dieu dans le ciel qui « peut nous délivrer de vos mains (Ibid.). » Pourquoi nous effrayez-vous de ces troupes si nombreuses, de cette fournaise ardente, de ces épées qui nous menacent et de ces gardes qui nous environnent ? Le Dieu que nous adorons est au-dessus de tout cela et il peut tout.

Mais comme ils savaient que Dieu pouvait permettre qu'ils fussent brûlés, et craignant, si cela arrivait, de passer pour menteurs, ils ajoutent : « Et quand il ne plairait pas à Dieu « de nous retirer de vos mains, sachez, ô roi, « que nous n'adorerons point vos dieux. » (Dan. III, 18.)

11. S'ils eussent dit : S'il ne plaît pas à Dieu de nous délivrer, c'est à cause de nos péchés, ces impies ne l'eussent pas cru. C'est pourquoi ils n'en disent rien alors; mais ils le font dans la fournaise, où ils avouent et répètent sans cesse qu'ils ont péché, et qu'ils sont punis pour leurs péchés. Devant le roi, ils ne disent rien de semblable, ils déclarent simplement que quand ils devraient être brûlés, ils ne trahiront point leur religion. Car ils ne cherchaient point ici leur récompense, mais ils faisaient tout pour le seul amour de Dieu. Cependant ils étaient dans la servitude, ils gémissaient dans la captivité, et ne jouissaient d'aucune douceur de la vie; ils avaient perdu leur pays, leur liberté et leurs biens.

Et ne dites point qu'on les honorait dans la cour de ce prince. Car saints et justes comme ils étaient, ils eussent mieux aimé mille fois mendier leur pain en leur pays, et avoir la joie d'adorer Dieu dans son temple, que d'être honorés parmi ces barbares. Ils disaient comme David : « J'aime mieux être vil et abject dans

« la maison de Dieu, que de demeurer dans la « tente des pécheurs. Un seul jour, mon Dieu, « vaut mieux dans votre temple que mille par- « tout ailleurs. » (Ps. LXXXIII, 11.) Ils auraient cent fois mieux aimé être les derniers dans le peuple de Dieu que de régner dans Babylone. Ils le font assez voir par ce qu'ils disent dans la fournaise, où ils témoignent que la demeure de ce pays leur était insupportable. Car quelque honneur qu'on leur rendît dans la maison de ce prince, ils ne pouvaient être sans douleur, en voyant leurs frères dans les dernières extrémités du malheur. Et c'est le propre des saints de ne préférer jamais la gloire et l'honneur, ni toute autre chose, au salut et à l'avantage de leurs frères.

Considérez donc comment ces saints, lorsqu'ils étaient dans les flammes, prient pour tout le peuple, au lieu que nous oublions, nous, de prier pour nos frères, lorsque nous sommes dans l'état le plus tranquille. En interprétant le songe du roi, ils n'avaient eu aucun égard à leurs intérêts, mais au bien des autres. Car ils firent assez voir depuis combien ils méprisaient la mort. Ils s'offrent dans toutes les rencontres pour fléchir la colère de Dieu, et ne croyant pas le mériter par eux-mêmes, ils ont recours aux mérites de leurs pères, et ils protestent qu'ils ne peuvent offrir à Dieu « qu'un esprit humilié et un cœur « contrit. » (Dan. III, 39.)

Imitons donc, mes frères, ces jeunes hommes. Il y a encore aujourd'hui une statue d'or que le démon veut nous faire adorer, c'est l'amour de l'argent : mais demeurons toujours fermes. Que le bruit des trompettes, le concert des instruments, ni tous les attraits de ces biens trompeurs ne nous touchent point. Quand nous devrions tomber dans la fournaise de la pauvreté, entrons-y plutôt que d'adorer cette idole, et nous trouverons que les flammes deviendront pour nous une rosée rafraîchissante. N'appréhendez point la pauvreté, quoique nous l'appelions une fournaise. Car, jetés dans la fournaise, ces jeunes hommes en devinrent plus purs et plus éclatants; au lieu que la flamme qui en sortit consuma ceux qui avaient adoré l'idole.

Tout se passa alors en un même temps et visiblement; mais Dieu n'accomplit aujourd'hui ces choses qu'en partie, et il réserve le reste en l'autre vie. Ceux qui aiment mieux souffrir dans la fournaise de la pauvreté que d'être idolâtres des richesses, brillent déjà dès ici-bas, mais ils brilleront encore plus dans le ciel : et ceux au contraire qui amassent des richesses d'iniquité, souffriront alors les plus grands supplices. Le Lazare est sorti de cette fournaise aussi éclatant que ces trois jeunes hommes, et le mauvais riche, qui était du nombre de ceux qui adorèrent l'idole, fut condamné au feu éternel.

Ce qui est arrivé à ces jeunes hommes n'était qu'une figure de l'avenir. De même que, jetés dans la fournaise, ils n'éprouvèrent aucun mal, et qu'il en sortit un feu qui dévora ceux qui étaient au dehors, ainsi les saints passent sans douleur par la fournaise de la pauvreté, et ils en deviennent même plus éclatants; au lieu que la flamme se lancera sur les idolâtres de la richesse avec plus de violence que les bêtes les plus farouches, et les entraînera dans l'abîme du feu éternel.

Si quelqu'un ne croit pas à l'enfer, qu'il jette les yeux sur cette fournaise de Babylone. Que la créance des choses passées l'aide à croire celles qui sont à venir, et qu'il n'appréhende pas la fournaise où le pauvre est éprouvé, mais celle où les péchés seront punis. Dans celle-là, il n'y a que paix et que rosée; dans celle-ci il n'y a que flammes et que douleur. Les anges sont dans la première pour en adoucir l'ardeur, et les démons sont dans la seconde pour en rendre le feu encore plus brûlant.

12. Que les riches écoutent ceci, eux qui allument la fournaise de la pauvreté, pour y consumer les pauvres. Les pauvres n'y trouveront rien qui leur nuise, parce que Dieu leur fera ressentir la douceur d'une rosée céleste, mais les riches seront eux-mêmes la proie des flammes qu'ils ont allumées de leurs propres mains. L'ange descendit alors pour soulager ces jeunes hommes. Allons de même soulager ceux qui sont dans la fournaise de la pauvreté. Que nos aumônes soient comme une rosée qui les rafraîchisse. Eloignons d'eux les flammes qui les environnent, afin d'avoir quelque part à la couronne que Dieu leur prépare. C'est ainsi que nous mériterons d'éloigner de nous le feu de l'enfer par cette parole que Jésus-Christ nous dira : « J'ai eu faim, et « vous m'avez nourri (Matth. XXV, 35), » laquelle dans le dernier jour nous tiendra lieu d'une divine rosée, pour nous rafraîchir au milieu des flammes.

Allons avec nos aumônes dans le fond de cette fournaise. Voyons-y ces pauvres évangéliques qui y marchent au milieu des flammes. Voyons-y un prodige nouveau, un homme qui, au milieu du feu de l'indigence, chante des cantiques à Dieu, qui lui rend des actions de grâces, et qui, pressé de la misère la plus extrême, n'a la bouche ouverte que pour le louer. Car ceux qui souffrent leur pauvreté avec action de grâces, sont égaux en mérites à ces trois jeunes hommes, puisque la pauvreté est plus terrible, et qu'elle brûle encore plus que le feu même. Mais le feu ne brûla point ces jeunes hommes, il consuma seulement leurs liens aussitôt qu'ils commencèrent à louer Dieu; de même, si lorsque vous tombez dans la pauvreté, vous en rendez des actions de grâces, vos liens seront brûlés, et le feu qui vous environnait s'éteindra. Que s'il ne s'éteint pas, il se changera par un miracle encore plus grand en une rosée, comme il arriva alors, puisque, sans que ce feu s'éteignît, ces jeunes hommes ne laissèrent pas d'y jouir d'une fraîcheur très-agréable, qui les empêcha d'y brûler. C'est ce qui se voit dans les pauvres évangéliques, qui trouvent plus de repos et plus de joie dans leur pauvreté, que les riches n'en trouvent dans leurs richesses.

Ne nous tenons point auprès de cette fournaise sans y entrer, en considérant sans compassion les nécessités des pauvres, afin de n'être point enveloppés dans le malheur que souffrirent les ministres du prince. Si vous descendez au fond de ces feux, ils ne vous toucheront pas plus que ces jeunes hommes; mais si les regardant d'en-haut vous méprisez ceux qui y souffrent, vous vous en trouverez enveloppés. Descendez donc dans cette fournaise pour n'en être pas brûlés. Ne vous tenez pas au dehors, de peur que ces flammes ne vous attaquent. Si vous êtes avec les pauvres, elles ne vous blesseront pas, mais si vous en êtes séparés, elles vous dévoreront.

Ne vous éloignez donc point de ceux qui souffrent dans ces flammes, et lorsque le démon commande qu'on jette dans la fournaise ceux qui refusent d'adorer l'or, ne soyez pas du nombre de ceux qui y jettent les autres, mais de ceux qui y sont jetés afin que vous soyez aussi du nombre de ceux qui seront sauvés, et non de ceux qui seront brûlés : car il n'y a pas de rosée plus abondante ni plus douce que le détachement des richesses et la compagnie des pauvres. Les plus riches de tous les hommes sont ceux qui foulent aux pieds l'amour des richesses; comme ces jeunes hommes devinrent par le mépris qu'ils firent du roi, plus glorieux que ce roi même. Si vous méprisez tout ce qu'il y a dans ce monde, vous serez plus grands que le monde, comme ont été autrefois ces saints, dont le monde n'était pas digne. Méprisez tous les biens d'ici-bas, pour vous rendre dignes de ceux du ciel. Car c'est ainsi que vous serez grands en cette vie et heureux en l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« OR TOUT CECI S'EST FAIT POUR ACCOMPLIR CE QUE LE SEIGNEUR AVAIT DIT PAR LE PROPHÈTE EN CES TERMES : UNE VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA UN FILS, A QUI ON DONNERA LE NOM D'EMMANUEL, C'EST-A-DIRE, DIEU AVEC NOUS, ETC. » (CHAP. I, 22, JUSQU'AU CHAP. II, 23.)

—

ANALYSE.

1. Que le tumulte du monde fait perdre le fruit de l'instruction entendue à l'Eglise.
2. Pourquoi l'ange renvoie Joseph au prophète Isaïe ? Pourquoi le Christ n'est pas appelé vulgairement Emmanuel. Que la version des Septante est préférable aux autres.
3. Marie demeure vierge après l'enfantement.
4. et 5. Exhortation : Qu'il faut joindre à l'invocation des Saints la pratique des bonnes œuvres. Que l'aumône est une usure très-avantageuse et très-sainte.

1. Voici ce que disent beaucoup d'entre vous : « Lorsque nous sommes à l'église et que nous écoutons la parole de Dieu, touchés de componction, nous devenons tout à coup meilleurs, mais à peine sommes-nous dehors que notre ferveur s'éteint et que notre disposition change complétement. » Y aurait-il un moyen de faire cesser une instabilité si fâcheuse? Considérons d'abord quelle en est la cause. D'où vient donc un changement si prompt et si grand? De vos mauvaises fréquentations, de vos relations avec les hommes de péché. Vous ne devriez pas, dès que vous êtes sortis de l'église, vous jeter dans des occupations qui contredisent ce que vous avez entendu à l'église : aussitôt que vous êtes rentrés chez vous, vous devriez prendre l'Ecriture sainte, et, avec votre femme et vos enfants, repasser ensemble les instructions qu'on vous a données, et, après cela, reprendre le soin de vos affaires temporelles.

Que si vous évitez de vous trouver dans des lieux d'affaires en sortant du bain, pour n'en pas empêcher l'effet par une trop grande application : combien cette précaution vous est-elle plus nécessaire, lorsque vous sortez de l'église pour aller chez vous? Mais nous faisons tout le contraire et nous perdons ainsi tout le fruit de cette divine semence : car avant qu'elle ait eu le temps de prendre racine dans notre âme, un torrent d'affaires l'emporte et l'arrache de notre cœur. Afin donc que ce malheur ne vous arrive plus, n'ayez rien de plus pressé, au sortir de cette assemblée, que de recueillir par la méditation les leçons salutaires et les pieuses impressions que vous en rapportez chaque fois.

Ce serait une extrême ingratitude de donner cinq ou six jours aux affaires de ce monde, et de refuser un jour, ou même une partie d'un jour, aux choses de Dieu. Ne voyez-vous pas que vos enfants étudient, et répètent depuis le matin jusqu'au soir ce qu'on leur a donné à apprendre? Imitons-les donc en ce point, puisqu'à moins de cela, c'est en vain que nous nous assemblons ici. C'est puiser l'eau dans un vase percé, et n'avoir pas, tant s'en faut, le même soin pour conserver la parole de Dieu dans notre cœur, que nous en avons pour garder l'or et l'argent. Lorsqu'un homme a reçu quelque argent, il l'enferme avec soin dans un sac, et il y met son cachet; mais nous, après avoir écouté des paroles infiniment plus précieuses que l'argent et que les pierreries, après que Dieu a répandu sur nous les trésors et les richesses de son esprit, nous n'avons pas le soin de les tenir cachées dans notre cœur; mais nous les laissons se perdre avec indifférence et se dissiper à l'aventure. Qui pourra avoir quelque compassion de nous, puisque nous sommes si impitoyables envers nous-mêmes, et que nous nous réduisons à une si extrême pauvreté?

Pour empêcher ce désordre, imposez-vous

à vous-mêmes, à vos femmes et à vos enfants, l'inviolable loi de consacrer tout ce jour du dimanche à écouter d'abord, puis à méditer la parole de Dieu. Cette application vous disposera à mieux comprendre ce que nous vous dirons dans la suite; vous nous épargnerez ainsi un grand travail, en même temps que vous retirerez plus de profit de nos instructions, quand vous y viendrez, ayant encore l'esprit rempli de ce que vous y aurez entendu auparavant. Car il importe beaucoup, pour bien comprendre ce que nous disons, d'en retenir avec exactitude la suite et l'enchaînement. Comme il est impossible de dire tout en un jour, votre mémoire doit rejoindre ce que nous sommes forcé de diviser par parties, et en faire comme une longue chaîne; afin que vous puissiez voir de l'œil de l'esprit toute l'Ecriture réunie en elle-même, et comme recueillie en un corps.

Souvenez-vous donc de ce que nous vous avons déjà expliqué de l'Evangile, afin que nous passions à ce qui nous reste. Voici l'endroit dont nous devons vous parler aujourd'hui.

2. « Or tout cela s'est fait pour accomplir ce « que le Seigneur avait dit par le Prophète (23).» L'écrivain sacré s'exprime d'une manière aussi digne que possible, du grand mystère qu'il raconte, lorsqu'il dit : « Tout cela s'est fait. » Cet abîme de l'amour de Dieu; cet océan de miséricorde; ces grâces inespérées; ce renversement de toutes les lois de la nature; cette réconciliation de Dieu avec les hommes; cet abaissement de Celui qui était au-dessus de tout, jusqu'à l'état le plus humble; la destruction de « cette muraille de séparation « (Ephés. II, 14), » dont parle saint Paul; tous les obstacles de notre salut entièrement levés, et ce grand nombre de merveilles renfermées dans ce mystère, il les embrasse toutes d'un coup d'œil, il les exprime toutes par ce mot : « Tout cela s'est fait pour accomplir ce que le « Seigneur avait dit par son Prophète. » Ne considérez pas ce qui se passe maintenant, dit-il, comme une œuvre dont l'idée soit nouvelle dans les desseins de Dieu, il y a longtemps qu'il l'a prédite et préfigurée; saint Paul s'applique à le démontrer partout dans ses écrits.

L'ange renvoie Joseph à Isaïe, afin que s'il oubliait à son réveil ce qu'il entendait en songe, les paroles du Prophète, dans la lecture desquelles il avait été nourri, l'en fissent souvenir. L'ange ne cite pas de même des prophéties à la Vierge, parce que n'étant encore qu'une jeune fille, elle pouvait n'en avoir pas connaissance; mais lorsqu'il parle à un homme, et à un homme juste, qui s'appliquait à la lecture des Prophètes, il a soin de lui citer leur témoignage. Remarquez aussi comment l'ange, avant d'avoir cité le Prophète, ajoute au nom de « Marie » les mots « votre femme ; » et comment, après avoir invoqué l'autorité d'Isaïe, il ne craint plus de lui donner le nom de « vierge. » Car Joseph n'eût pas été si disposé à croire Marie vierge et mère tout ensemble, si l'ange ne lui eût fait voir auparavant qu'Isaïe autorisait cette vérité. Mais pour un homme qui avait longuement médité le Prophète, la merveille d'une vierge mère cessait d'être étrange pour devenir une idée familière et parfaitement admissible. C'est donc pour préparer l'esprit de Joseph à entendre ce miracle, que l'ange en appelle d'abord à Isaïe.

Il ne s'arrête pas encore là, mais il s'autorise par le témoignage de Dieu-même. Car il ne dit pas : « Tout cela s'est fait pour accomplir ce « qui a été dit par Isaïe en ces termes : » mais « ce qui a été dit par le Seigneur.» Dieu même était celui qui avait prononcé cet oracle; Isaïe n'avait été que sa langue et sa voix. Mais que dit cet oracle? « Une vierge concevra et enfan« tera un fils, à qui on donnera le nom d'Em« manuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (23). »

Pourquoi donc, me direz-vous, ne lui a-t-on pas donné le nom « d'Emmanuel, » mais celui de Jésus-Christ? C'est parce que l'ange ne dit pas, « vous l'appellerez, » mais indéterminément, « on lui donnera, » c'est-à-dire, que les peuples lui donneront ce nom, d'après l'événement. Ce terme d'Emmanuel définit un événement selon la coutume de l'Ecriture. Et lorsque l'ange dit : « On lui donnera le nom « d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous, » c'est comme s'il disait : Les hommes verront Dieu vivant avec eux. Car bien que Dieu ait toujours été avec eux, il n'y était pas néanmoins d'une manière visible et sensible, comme depuis l'incarnation. Que si les Juifs osent s'opposer à ce que je dis, je leur ferai remarquer qu'on n'a jamais donné non plus à Jésus-Christ un autre nom marqué par le Prophète, et qui veut dire : « Hâtez-vous de pren« dre les dépouilles, hâtez-vous de ravir votre « butin. » (Isaïe, VIII, 3.) Et qu'auront-ils à ré-

pondre? Pourquoi donc Isaïe dit-il : « Appelez « son nom, » c'est parce qu'aussitôt qu'il est né, il a remporté les dépouilles du démon, et le Prophète lui attribue comme son nom propre, cet effet si glorieux du pouvoir qu'il a eu dès sa naissance.

Il est dit de même que la ville de Jérusalem sera appelée : « Une ville de justice, la mère « des cités, la fidèle Sion. » (Isaïe, I, 26.) Cependant nous ne voyons point que Jérusalem ait porté le nom de « ville de justice ; » et elle a toujours conservé son premier nom ; et lorsque le Prophète dit qu'elle portera ce nom, c'est un tour particulier qu'il emploie pour exprimer le fait de sa conversion au bien et à la justice. Lorsqu'une action d'éclat signale davantage celui qui l'a accomplie, que ne pourrait faire son nom propre, on lui donne un autre nom qui rappelle ce qu'il a fait.

Refoulés sur ce point, les Juifs reviennent à la charge sur un autre, ils s'en prennent à la virginité que nous attribuons à la mère du Messie, ils objectent que tous les interprètes n'entendent pas comme nous ce passage d'Isaïe, qu'ils traduisent non pas « une vierge, » mais « une jeune fille. » A cela nous répondrons que les plus sûrs interprètes sont les Septante, qu'il n'y en a pas dont l'autorité soit égale à la leur; les autres ont écrit depuis Jésus-Christ, ils sont juifs, et par conséquent suspects, parce qu'ils ont malicieusement corrompu beaucoup d'endroits, et qu'ils ont tâché d'obscurcir les Prophètes. Au contraire les Septante ont fait leur version plus de cent ans avant Jésus-Christ et ils étaient plusieurs ensemble : ils évitent par là jusqu'à l'ombre du soupçon; leur temps, leur nombre et leur union leur donnent une autorité que les autres ne peuvent avoir.

3. Mais quand même nos adversaires voudraient s'appuyer sur ces interprètes nouveaux, ce que nous disons subsisterait toujours, puisque l'Ecriture marque ordinairement une vierge par le mot de « jeune fille, » comme elle marque un garçon par le mot de jeune homme ; comme lorsqu'elle dit dans le psaume : « Vous, jeunes hommes, et vous, « vierges, louez le Seigneur. » (Ps. 148.) Et l'Ecriture parlant d'une vierge à laquelle on voudrait faire violence dit : « si cette jeune fille, » c'est-à-dire, si cette vierge « a élevé sa voix « pour crier. » (Deut. XXII, 27.)

Mais ce qui précède dans ce prophète, confirme assez ce que nous disons. Car il ne dit pas simplement : « La vierge concevra et en- « fantera un fils, » mais il dit : « Le Seigneur « vous donnera un signe miraculeux, » et il ajoute aussitôt : « La vierge concevra. » Si celle qui devait enfanter n'était vierge, ou qu'elle n'eût conçu que par la voie ordinaire du mariage, où serait le prodige et le miracle que Dieu promet? Un prodige est nécessairement une chose extraordinaire ; et l'on ne peut donner ce nom à rien de ce qui arrive dans l'ordre commun de la nature.

« Joseph donc étant réveillé de son sommeil « fit ce que l'ange du Seigneur lui avait ordonné « et il prit sa femme avec lui (24). » Considérez l'obéissance de ce saint homme, et la docilité de son esprit : voyez la circonspection et la pureté incorruptible de son âme. Lors même qu'il a lieu de soupçonner la Vierge, il ne veut rien faire qui la déshonore ; et aussitôt qu'il est délivré de son doute, il ne pense plus à la quitter, mais il la retient avec lui, et devient le ministre et comme le dispensateur de ce mystère.

« Et il prit sa femme avec lui. » Remarquez comme l'évangéliste nomme souvent ainsi la Vierge, parce qu'il ne voulait pas trop découvrir cette merveille, et qu'il en avait dit assez pour ôter le soupçon que Jésus-Christ fût né comme le reste des hommes.

« Et il ne l'avait point connue, jusqu'à ce « qu'elle enfanta son fils premier-né (25). » Ce mot, « jusqu'à ce que, » ne vous doit pas faire croire que Joseph la connut ensuite ; mais seulement qu'il ne l'avait point connue avant ce divin enfantement, et que la mère de Jésus était toujours demeurée vierge. L'Ecriture a coutume de se servir ainsi de ce mot, « jusqu'à « ce que, » sans marquer un temps limité. Elle dit quand le corbeau sortit de l'arche, « qu'il « n'y rentra point jusqu'à ce que la terre fut « desséchée (Genès. III, 4) ; » cependant il n'y rentra point non plus après. En parlant de Dieu elle dit aussi : « Vous êtes depuis l'éternité « jusqu'à l'éternité (Ps. LXXXIX, 2), » sans prétendre lui donner des bornes. De même quand elle annonce la naissance de Jésus-Christ elle dit : « La justice s'élèvera dans ses jours « avec une abondance de paix jusqu'à ce que « la lune passe (Ps. LXXI, 7), » ce qui ne marque pas néanmoins que la lune doive ensuite cesser d'être.

L'évangéliste donc ne se sert ici de ce mot, que pour lever tout soupçon sur ce qui s'était passé avant la naissance de Jésus-Christ, vous

laissant après juger vous-même de ce qui avait pu suivre. Il dit ce que vous ne pouviez apprendre que de lui, c'est-à-dire, que Marie était toujours demeurée vierge jusqu'à son enfantement ; mais il vous laisse à conclure vous-mêmes, ce qui n'est qu'une suite claire et comme nécessaire de ce qu'il dit, savoir, qu'un homme si juste n'a eu garde depuis de penser à s'approcher de celle qui était devenue mère si divinement, et qui avait été honorée d'une fécondité si miraculeuse. Si Joseph eût depuis vécu avec Marie comme avec sa femme, et qu'il eût eu des enfants d'elle comme quelques-uns ont osé dire, pourquoi Jésus-Christ sur la croix, l'eût-il recommandée à son disciple, afin qu'il la prît avec lui comme n'ayant personne qui pût avoir soin d'elle ?

D'ou vient donc, me direz-vous, que Jacques et Jean sont appelés dans l'Evangile « frères « de Jésus-Christ ? » (Matth. XIII, 55.) Ils ont été appelés frères de Jésus de la même manière que Joseph était appelé époux de Marie. Dieu a voulu couvrir comme de beaucoup de voiles ce grand mystère, afin que ce divin enfantement demeurât quelque temps caché. C'est pourquoi saint Jean les appelle lui-même dans son évangile frères du Seigneur, lorsqu'il dit : « Ses frères ne croyaient pas en lui. » (Jean, VII, 5.) Mais ceux qui ne croyaient pas alors en lui se sont signalés depuis par la grandeur de leur foi. Car lorsque saint Paul monta à Jérusalem, pour conférer avec les autres apôtres des vérités qu'il prêchait, il vint d'abord trouver saint Jacques, dont la vertu était si grande qu'il mérita d'être le premier évêque de Jérusalem. On dit de lui qu'il négligeait tellement son corps que tous ses membres étaient comme morts, et qu'il s'agenouillait et se prosternait si souvent en terre pour faire oraison, que son front et ses genoux s'étaient endurcis comme la peau d'un chameau.

Ce fut lui aussi qui, lorsque saint Paul monta de nouveau à Jérusalem, lui parla avec tant de prudence, et qui lui dit : « Vous savez, mon « frère, quelle multitude de juifs se sont con- « vertis à la foi de Jésus-Christ. » (Act. XXI, 20.) Telle était sa prudence et son zèle, ou plutôt la puissance de Jésus-Christ. Ceux qui murmuraient si souvent contre Jésus-Christ vivant l'admirèrent après sa mort jusqu'à mourir eux-mêmes pour lui avec joie ; quelle marque visible de la vertu de sa résurrection ! Il a réservé à dessein après sa mort ces grands effets de sa puissance pour s'en servir comme d'une preuve indubitable de ce qu'il était. Car si nous oublions aisément après leur mort ceux même que nous avons le plus admirés durant leur vie : comment ceux qui avaient méprisé Jésus-Christ durant sa vie, l'auraient-ils regardé comme un Dieu après sa mort, s'il n'eût été qu'un pur homme ? Comment se seraient-ils fait égorger pour lui, s'ils n'eussent eu des preuves certaines de sa résurrection ?

4. Je vous dis ceci, mes frères, non pour vous causer une stérile admiration, mais afin que vous imitiez cette constance, cette fermeté, et cette justice, afin que nul ne désespère de lui-même, quelque lâche qu'il ait été jusqu'ici, et qu'après la grâce de Dieu, personne ne mette sa confiance que dans la sainteté de sa vie. S'il n'a servi de rien aux apôtres d'être unis à Jésus-Christ par des liens de patrie, de maison et de parenté, jusqu'à ce qu'ils se soient rendus recommandables par leur vertu ; comment serons-nous excusables, nous autres, de nous vanter d'avoir des frères et des proches vertueux sans nous mettre en peine de les imiter ?

C'est cette même vérité que David insinue lorsqu'il dit : « Le frère ne délivre point, c'est « l'homme qui délivrera. » (Ps. XLVIII, 8.) Quand Moïse, Samuel ou Jérémie, prieraient pour leurs parents, ils ne seraient point exaucés. Voyez ce que Dieu dit à Jérémie : « Ne me « priez plus pour ce peuple, car je ne vous « écouterai point. » (Jérém. II, 14.) Ne vous en étonnez pas, saint prophète, Moïse ou Samuel prieraient pour des pécheurs obstinés, que le Seigneur ne les exaucerait pas, il le déclare lui-même. Les supplications d'Ezéchiel n'obtiendront pas davantage, il lui sera répondu comme à vous : « Quand Noé, Job et « Daniel se présenteraient devant moi, ils ne « sauveront pas leurs fils et leurs filles. » (Ezéch. XIV, 14.) Quand le patriarche Abraham prierait pour ceux qui demeurent volontairement dans le vice, et qui rendent leurs maladies incurables, Dieu détournerait sa face, et n'écouterait point ses prières. Quand Samuel ferait la même chose, Dieu lui dirait aussitôt : « Ne « pleurez point Saül. » (I Rois, XVI, 1.) Quand quelqu'un prierait à contre-temps pour sa propre sœur, Dieu lui dirait comme Moïse : « Si « son père lui avait craché au visage, n'aurait- « elle pas dû être couverte de confusion ? » (Nomb. XII, 14.)

Ne nous appuyons donc point lâchement sur

le mérite des autres. Il est vrai que les prières des saints ont beaucoup de force, mais c'est lorsque nous y joignons notre pénitence, et que nous changeons de vie. Sans cela Moïse lui-même, qui avait délivré son frère, et six cent mille hommes de la colère de Dieu, n'a pas le pouvoir de délivrer sa sœur, quoique son péché fût beaucoup moindre. Elle n'avait murmuré que contre Moïse son frère, mais le crime des autres était une impiété contre Dieu même. Je vous laisse à examiner la conduite de Dieu en cette rencontre, et je passe à d'autres choses plus difficiles. Car pourquoi parler de la sœur, puisque Moïse lui-même, ce grand conducteur du peuple de Dieu, n'a pu obtenir ce qu'il désirait, et qu'après mille travaux et mille peines, après un gouvernement de quarante ans, Dieu lui refuse d'entrer dans cette terre si souvent promise?

Quelle est donc la raison de cette conduite? C'est parce que cette grâce, qu'on eût faite à Moïse, n'eût pas été avantageuse pour tout le peuple, et qu'elle eût pu être une occasion de chute et de ruine à un grand nombre de Juifs. Car si après avoir été seulement délivrés de la servitude de l'Egypte, ils quittaient Dieu pour ne s'attacher qu'à Moïse, qu'ils regardaient comme l'unique auteur de toutes ces grâces, s'il les eût encore introduits dans cette terre promise, à quelle impiété ne se fussent-ils point emportés? C'est pour ce sujet que Dieu leur a même voulu cacher son sépulcre.

Samuel aussi a souvent sauvé tout le peuple juif, mais il n'a pu sauver Saül de la colère de Dieu. Jérémie ne put rien pour le peuple juif, quoiqu'il soit marqué qu'il en sauva d'autres. Daniel put bien délivrer de la mort les sages de Babylone, mais il ne put délivrer les Juifs de la servitude. Ce prophète alors délivra les uns, et ne put délivrer les autres; mais nous voyons dans l'Evangile qu'un même homme qui avait pu se délivrer en un temps, ne put plus se délivrer en un autre; celui qui devait les dix mille talents, obtint d'abord la remise de sa dette, et ne la put obtenir ensuite. Un autre, au contraire, s'étant perdu d'abord, se sauva depuis, comme cet enfant prodigue, qui, après avoir dissipé le bien de son père, revint à lui et obtint le pardon de sa faute.

Si donc nous sommes lâches et paresseux, les autres ne nous pourront secourir: mais si nous veillons sur nous, nous nous secourrons nous-mêmes, et beaucoup mieux que les autres ne le pourraient faire. Dieu aime bien mieux accorder sa grâce aux prières que nous lui en faisons nous-mêmes, qu'à celles que lui font les autres pour nous, parce que l'application même avec laquelle nous nous mettons en peine de détourner sa colère, fait que nous approchons de lui avec plus de confiance, et que nous réglons notre vie avec plus de soin. C'est ainsi qu'il fit autrefois miséricorde à la Chananéenne, qu'il guérit Madeleine, et qu'il fit passer ce saint larron de la croix dans le paradis, sans aucun médiateur qui priât pour eux.

5. Je vous dis ceci, mes frères, non pour vous détourner de prier les saints, mais de peur que vous ne vous abandonniez à la négligence, et que demeurant vous-mêmes dans un profond sommeil, vous ne vous contentiez de charger les autres du soin de votre salut. Quand Jésus-Christ dit : « Faites-vous des « amis (Luc, XVI, 9), » il ne s'arrête pas là, mais il ajoute : avec les biens que vous avez acquis injustement, afin de concourir vous-mêmes à l'œuvre de votre salut. Car il ne recommande par là que l'aumône, et ce qui est admirable, il n'entre point avec nous dans un compte exact et rigoureux, pourvu que nous nous retirions de l'iniquité. Il semble qu'il dise : Vous avez jusqu'ici acquis du bien par de mauvaises voies, employez-le maintenant en de bonnes œuvres. Vous l'avez amassé par vos injustices, répandez-le selon la justice.

Est-ce une vertu bien haute de donner ce qui n'est pas à soi? Cependant Dieu, dans l'amour extrême qu'il a pour les hommes, porte la condescendance jusqu'à nous promettre de grands biens, si nous en usons de la sorte. Mais nous sommes dans une insensibilité si grande, que nous ne faisons pas même l'aumône d'un bien acquis injustement, et que si après avoir volé des millions nous en donnons une très-petite partie, nous croyons nous être acquittés de tout. Avez-vous oublié ce que dit saint Paul : Que « qui sème peu recueillera « peu? » (I Cor. IX, 6.) Pourquoi donc semez-vous avec parcimonie? Ce n'est pas perdre, mais gagner, que de semer avec abondance; ce n'est pas répandre, mais amasser. Après la semence, la moisson; avec la semence, la multiplication.

Si vous aviez à cultiver une bonne terre et qui pourrait rapporter beaucoup, vous ne

vous contenteriez pas d'y mettre le blé que vous avez, mais vous en emprunteriez même pour pouvoir la semer comme il faut, et vous croiriez que ménager en cette occasion ce serait perdre. Et lorsque vous avez à cultiver non la terre, mais le ciel, qui n'est sujet à aucune inégalité de saisons, et qui infailliblement rend avec usure ce qu'on lui confie, vous hésitez, vous tremblez et vous ne comprenez pas que c'est perdre alors que d'épargner et gagner que de dépenser. Répandez donc afin de ménager ; n'amassez point afin d'amasser ; perdez afin de conserver, prodiguez afin de gagner.

S'il faut conserver votre bien, ne vous en chargez pas vous-même, car vous perdriez tout; laissez-le à Dieu en dépôt et nul ne pourra le lui ravir. Ne faites pas valoir vous-même votre argent, vous ne vous entendez pas à le faire profiter, prêtez sinon tout du moins la plus grande partie de votre capital à Celui qui vous le rendra avec les intérêts. Déposez-le là où il ne sera exposé ni aux surprises, ni aux craintes, ni aux accusations, ni à l'envie. Donnez votre argent à Celui qui n'a besoin de rien et qui est néanmoins dans la nécessité à cause de vous. Donnez-le à Celui qui nourrit toutes choses et qui a faim néanmoins pour empêcher que vous ne mouriez de faim. Donnez-le à Celui qui s'est fait pauvre, afin de vous enrichir. Pratiquez cette usure qui vous donnera non la mort, mais la vie. L'autre usure mène en enfer, celle-ci ouvre le paradis. L'une est un effet de l'avarice et l'autre de la vertu; l'une vient de la cruauté et l'autre de la charité.

Quelle excuse donc nous restera-t-il, si nous rejetons un gain si grand, si avantageux, si assuré, si favorable, exempt de contrainte, d'appréhension, de reproche et de péril, pour en chercher un autre si vil, si honteux, si fragile, si incertain, où nous ne trouvons que notre éternelle damnation ? Car il n'y a rien de plus infâme ni de plus cruel que l'usure terrestre. L'usurier trafique du malheur des autres. Il s'enrichit de leur pauvreté ; il exige ensuite ses intérêts, comme s'ils étaient dus à sa charité. Il est impitoyable, et il a peur de paraître tel. Il semble qu'il veut obliger le pauvre, et il l'accable davantage ; sous une apparence d'humanité, il creuse de plus en plus l'abîme sous les pas de son frère. Il lui tend une main, et il le pousse de l'autre dans le précipice. Il s'offre pour secourir celui qui périt, et au lieu de le mener dans le port, il le jette contre les écueils, et le brise sur les rochers.

Mais que ferai-je donc, dites-vous ? Irai-je donner un argent que j'ai gagné, et qui m'est si nécessaire, afin qu'un autre en profite, sans que j'en retire moi-même aucun avantage ? Je ne vous dis pas cela. Je veux que vous en retiriez de l'avantage, et un plus grand même, que vous ne pouviez désirer. Je veux qu'au lieu de l'or vous acquériez le ciel même. Pourquoi vous procurez-vous une pauvreté si extrême, en vous tenant toujours attaché à la terre, et en préférant un petit gain à une si grande récompense ? N'est-ce pas ignorer le véritable moyen de s'enrichir ? Quand Dieu vous promet au lieu d'un peu d'argent tous les biens du ciel, et que vous le priez au contraire de ne vous point donner le ciel, mais un peu d'argent, qu'est-ce autre chose, que de le prier de vous laisser toujours pauvre ? Celui au contraire qui veut devenir véritablement riche, préfère les grands biens aux petits ; les certains aux incertains ; les célestes aux terrestres ; les incorruptibles aux périssables, et c'est ainsi qu'il se rend digne de posséder les uns et les autres. Car celui qui préfère la terre au ciel, perdra l'un et l'autre, mais celui qui préfère le ciel à la terre, jouira de tous les deux, et d'une manière sans comparaison plus stable et plus heureuse. Méprisons donc les biens présents, et n'aspirons qu'aux biens à venir, pour jouir ainsi des biens présents et des biens futurs, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« JÉSUS DONC ÉTANT NÉ A BETHLÉEM, QUI EST DANS LA TRIBU DE JUDA AU TEMPS DU ROI HÉRODE, DES MAGES VINRENT DE L'ORIENT A JÉRUSALEM. — ET ILS DEMANDÈRENT, OU EST LE ROI DES JUIFS QUI EST NOUVELLEMENT NÉ? CAR NOUS AVONS VU SON ÉTOILE DANS L'ORIENT, ET NOUS SOMMES VENUS L'ADORER, ETC. » (CHAP. II, 1, JUSQU'AU VERSET 4.)

ANALYSE.

1. L'étoile qui apparut aux mages ne prouve pas que l'astrologie soit une science vraie, autrement comment expliquer que le Christ l'eût fait cesser ainsi que les autres prestiges des démons.
2. L'étoile qui annonça la naissance du Christ n'était pas du nombre des autres étoiles.
3. Pourquoi l'étoile apparut.
4. C'est par l'action de la grâce que les mages, en voyant l'étoile, prirent la résolution d'adorer Jésus. — Dieu influence la volonté sans détruire le libre arbitre. — Pourquoi Jérusalem se troubla en apprenant la naissance du Christ.
5. Les Juifs ne suivirent pas les mages, tant était grande leur insouciance des choses du ciel — Ils n'avaient pas la moindre étincelle de ce feu spirituel qui détruit dans le cœur l'amour des choses du siècle.
6. Contre le rire dissolu.
7 et 8. Contre les spectacles.

1. Nous avons besoin, mes frères, d'une grande attention, et de beaucoup de prières, pour expliquer toutes les difficultés qui se trouvent dans ces paroles de notre Evangile, et pour savoir qui sont ces mages, d'où ils sont venus; qui leur a fait entreprendre ce voyage; et quelle était cette étoile qui les a conduits.

Commençons, si vous voulez, par ce que disent sur ce sujet les ennemis de la vérité: car le démon les aveugle de telle sorte, qu'ils croient trouver dans cette histoire des armes pour combattre cette même vérité. Aussitôt, disent-ils, que Jésus-Christ fut né, il parut une étoile, ce qui est une preuve claire de la certitude et de la solidité de l'astrologie. Mais qu'y a-t-il de plus faux que ce raisonnement? Si Jésus était né selon la loi de l'astrologie, comment l'aurait-il détruite après, en renversant l'erreur du destin, en fermant la bouche aux démons, et en détruisant toutes les illusions de cet art de prédire et de deviner?

Comment les mages ont-ils pu aussi comprendre par cette étoile que cet enfant fût le roi des Juifs, puisque assurément il n'était pas roi de ce royaume terrestre, comme il le dit lui-même à Pilate : « Mon royaume n'est pas « de ce monde? » (Jean, XVIII, 36.) Il n'a rien eu à l'extérieur de ce qui accompagne les rois. Il n'a point eu auprès de lui de gardes, d'hommes de guerre, de chevaux, d'attelages de mules, ni d'autres choses semblables. Il a choisi une vie basse et méprisable, et il ne s'est fait suivre que de douze hommes fort pauvres.

Mais quand même les mages eussent reconnu Jésus-Christ comme un prince temporel, pourquoi le viennent-ils trouver? Ce n'est point l'effet de l'art des astrologues de connaître par les astres ceux qui sont nés, mais de prédire, à ce qu'ils prétendent, ce qui doit arriver à l'enfant, en observant quelle était la disposition des étoiles au moment de sa naissance. Cependant les mages ne s'étaient point trouvés auprès de la mère pour remarquer le point de son accouchement. Ils n'avaient point su le temps auquel était né Jésus-Christ, pour que cette connaissance fût le fondement des prédictions qu'ils auraient pu faire pour l'avenir. Au contraire, après avoir vu luire longtemps auparavant une étoile dans leur pays, ils viennent pour voir celui qui était né, ce qui surprend encore plus que tout le reste.

Car quelle raison les pouvait porter à ce voyage? Quel bien espéraient-ils en venant de si loin adorer un roi? Quand ce prince eût dû un jour être leur roi, cette raison n'aurait pas

encore été suffisante pour les engager à ce long chemin. S'il fût né dans un palais et qu'il eût eu un roi pour père, on pourrait peut-être dire que le désir de complaire au père les eût portés à venir saluer l'enfant, afin de s'en faire un mérite, et de s'attirer son amitié; mais ils n'espèrent point qu'il soit jamais leur roi : il sera, tout au plus, celui d'un peuple étranger et très-éloigné de leur pays, ce n'est encore qu'un enfant, pourquoi donc entreprendre un voyage si pénible ? pourquoi offrir des présents, principalement lorsqu'ils ne le peuvent faire qu'en s'exposant à un grand péril ? « Car Hérode, entendant cela, en fut trou« blé, et avec lui tout le peuple. » Mais, dira-t-on, ils ne prévoyaient pas ce trouble ni ces périls. Objection invraisemblable ; à moins d'être entièrement dépourvus de sens, ils devaient savoir qu'en entrant dans une ville gouvernée par un roi, en y annonçant ce qu'ils annonçaient, en indiquant un autre roi que le roi régnant, ils s'exposeraient infailliblement à mille dangers mortels.

Mais pourquoi adorent-ils un enfant encore dans les langes ? Si c'eût été un prince d'âge viril, on pourrait encore dire que l'espérance d'en tirer quelque secours les aurait portés à s'exposer pour lui à tous ces périls. Et néanmoins ç'aurait encore été une extrême folie à des Perses et à des étrangers, qui n'avaient aucune liaison avec les Juifs, de quitter pays, maison, parents, pour venir se mettre sous la domination d'un roi étranger.

Que s'il y eût eu en cela de la folie, il y en avait bien davantage à ce que des personnes sages vinssent de si loin adorer un enfant, exciter de grands troubles, et s'en retourner aussitôt. Car enfin quelle marque de royauté virent-ils en voyant une étable, une crèche, un enfant enveloppé de langes, et une mère très-pauvre ?

Mais à qui font-ils ces présents qu'ils lui offrent, et pourquoi les lui offrent-ils ? Est-ce qu'il y avait quelque loi ou quelque coutume qui obligeât à rendre cet honneur à tous les rois à leur naissance ? Dira-t-on que ces mages parcouraient toute la terre, pour adorer ceux qu'ils savaient devoir un jour de pauvres devenir rois, et pour leur rendre leurs hommages avant qu'ils montassent sur le trône ? Cette supposition ne serait pas sérieuse.

Pourquoi donc l'adorent-ils ? Si c'était dans la vue de quelque avantage présent, que pouvaient-ils attendre d'un enfant, et d'une mère pauvre ? Si c'était pour quelque avantage à venir, d'où pouvaient-ils savoir que cet enfant se ressouviendrait un jour qu'ils l'auraient adoré dans le berceau ? Si l'on dit que la mère l'en eût pu faire souvenir, je réponds qu'ils devaient alors s'attendre à recevoir non la récompense, mais le châtiment pour l'avoir exposé à un danger évident. Car ils furent cause qu'Hérode, troublé par cette nouvelle, s'enquit avec soin du lieu où était cet enfant, et fit tout ce qu'il put pour le découvrir, et pour le tuer. En effet, publier qu'un particulier doit un jour devenir roi, n'est-ce pas le désigner au poignard, et lui susciter de toutes parts mille hostilités ?

Vous voyez donc combien on trouverait ici d'absurdités, si on considérait cette histoire humainement. Celles que je viens de relever ne sont pas les seules, une réflexion attentive en découvrirait bien d'autres. Mais en entassant trop de questions les unes sur les autres je n'arriverais qu'à vous causer une sorte d'éblouissement et de vertige ; contentons-nous de celles que nous avons proposées et cherchons-en la solution en commençant par l'étoile que virent les mages. Lorsque nous aurons examiné quel était cet astre ; d'où il était, s'il était de la nature des autres, si c'en était un nouveau, et d'une espèce différente, si c'était un astre en réalité ou seulement en apparence, nous comprendrons ensuite aisément le reste.

2. D'où nous viendra l'éclaircissement de ces doutes ? De l'Evangile même. Car pour juger que cette étoile n'était pas une étoile ordinaire, ni même une étoile, mais une vertu invisible, qui se cachait sous cette forme extérieure, il ne faut que considérer quel était son cours et son mouvement. Il n'y a pas un astre, pas un seul, qui suive la même direction que celui-ci. Le soleil et la lune et toutes les planètes et les étoiles, vont de l'Orient à l'Occident ; au lieu que cette étoile allait du Septentrion au Midi, selon la situation de la Palestine à l'égard de la Perse.

On peut prouver encore la même chose par le temps où cette étoile paraît. Car elle ne brille pas la nuit comme les autres, mais au milieu du jour et en plein midi, ce que ne peuvent faire les autres étoiles, ni la lune même, qui, bien que plus éclatante que les autres astres, disparaît néanmoins aussitôt que le

soleil commence à paraître. Cependant cette étoile avait un éclat qui surpassait celui du soleil, et jetait une clarté plus vive et plus brillante.

La troisième preuve qui fait voir que cette étoile n'était point ordinaire, c'est qu'elle paraît et se cache ensuite. Elle guida les mages tout le long de la route jusqu'en Palestine. Aussitôt qu'ils entrent à Jérusalem elle se cache ; et quand ils ont quitté Hérode après lui avoir fait connaître l'objet de leur voyage, et qu'ils continuent leur chemin, elle se remontre encore, ce qui ne peut être l'effet d'un astre ordinaire, mais seulement d'une vertu vivante et surtout intelligente. Car elle n'avait point comme les autres un mouvement fixe et invariable. Elle allait quand il fallait aller ; elle s'arrêtait quand il fallait s'arrêter, modifiant suivant les convenances, sa marche et son état, à l'exemple de cette colonne de feu qui paraissait devant les Israélites, et qui faisait ou marcher, ou arrêter l'armée lorsqu'il le fallait.

La même chose se prouve en quatrième lieu par les indications que donnait cette étoile. Elle n'était point au haut du ciel, lorsqu'elle marqua aux mages le lieu où ils devaient aller, puisqu'elle n'aurait pu le leur faire reconnaître de cette manière ; mais elle descendit pour cela dans la plus basse région de l'air. Car vous jugez bien qu'une étoile n'eût pas pu marquer une cabane étroite, le point précis occupé par le corps d'un enfant. Non, à une si grande hauteur, elle n'aurait pu désigner, indiquer exactement un si petit objet aux regards. Considérez la lune, ses dimensions sont bien autres que celle des étoiles, et cependant tous les habitants de la terre, de quelque point de cette vaste étendue qu'ils la regardent, l'aperçoivent toujours près d'eux. Comment donc, dites-le moi, une simple étoile aurait-elle indiqué des objets aussi petits que le sont une grotte et une crèche autrement qu'en descendant de ces hauteurs du ciel, pour venir s'arrêter en quelque sorte sur la tête même de l'enfant ? C'est ce que l'évangéliste marque un peu après par ces paroles : « L'étoile qu'ils « avaient vue en Orient commença d'aller de- « vant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le « lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. » Vous voyez donc par combien de preuves l'Evangile montre que cette étoile n'était pas une étoile ordinaire, et que ce n'était point par les règles de l'astrologie qu'elle découvrait cet enfant aux mages.

3. Mais pourquoi Dieu fit-il paraître cette étoile ? C'était pour convaincre l'infidélité des Juifs, et pour rendre leur ingratitude inexcusable. Venant sur la terre pour faire cesser l'Ancien Testament, pour appeler tout le monde à la connaissance de son nom, et pour se faire adorer dans toute la terre, et au delà des mers, Jésus-Christ ouvre d'abord aux Gentils la porte de la foi, et il instruit son propre peuple par des étrangers. Dieu voyant l'indifférence avec laquelle les Juifs écoutaient toutes les prophéties qui promettaient la naissance du Sauveur, fait venir de loin des barbares chercher le roi des Juifs au milieu des Juifs, et il veut que des Perses leur apprennent les premiers ce qu'ils ne voulaient pas apprendre eux-mêmes des oracles de leurs prophètes : afin que s'ils avaient quelque reste de bonne volonté, cette occasion les portât à croire, et que s'ils voulaient toujours être rebelles, il ne leur restât plus aucune excuse. Car que pouvaient-ils dire en rejetant Jésus-Christ après tant de témoignages des prophètes, lorsqu'ils voyaient ces mages le chercher à la seule apparition d'une étoile, et l'adorer aussitôt qu'ils l'ont trouvé ?

Dieu se sert aujourd'hui des mages de la même manière qu'il s'était servi autrefois des Ninivites, auxquels il envoya Jonas, de la même manière qu'il se servira plus tard de la Samaritaine et de la Chananéenne, c'est-à-dire pour confondre les Juifs ; et l'on peut appliquer ici cette parole de Jésus-Christ : « Les Ninivites « s'élèveront contre ce peuple et le condamne- « ront. La reine de Saba accusera cette race « infidèle (Matth. XII, 41), » puisqu'ils ont cru aux moindres signes, et que ce peuple ne se rend pas aux plus grands.

Vous me demanderez peut-être pourquoi Dieu se sert de cette étoile pour attirer les mages à lui. Mais de quel autre moyen aurait-il dû se servir ? Devait-il leur envoyer des prophètes ? Les mages ne les eussent jamais reçus. Leur devait-il parler du Ciel ? Ils ne l'eussent point écouté. Leur devait-il envoyer un ange ? Ils l'auraient aussi négligé. C'est pourquoi, laissant de côté tous ces moyens extraordinaires, il les appelle par des choses qui leur étaient communes et familières ; et, usant ainsi d'une admirable condescendance pour s'accommoder à leur faiblesse, il fait luire sur eux un

grand astre, très-différent de tous les autres, afin de les frapper par sa grandeur, par sa beauté et par la nouveauté de son mouvement.

C'est à l'imitation de cette condescendance, que saint Paul prit autrefois occasion d'un autel qu'il vit à Athènes, pour prêcher Jésus-Christ aux Athéniens, et qu'il se servit du témoignage de leurs poètes. C'est de circoncision qu'il parle lorsqu'il s'adresse aux Juifs; c'est des sacrifices qu'il part pour annoncer la doctrine à ceux qui vivent encore sous la loi ancienne. Comme les hommes sont tout attachés à leurs coutumes et à ce qu'ils voient d'ordinaire, Dieu et tous ceux qu'il envoie pour travailler au salut des peuples s'en servent souvent pour les faire entrer dans la vérité.

Ne regardez donc point comme une chose indigne de la grandeur de Dieu d'appeler à lui les mages par une étoile, puisque vous blâmeriez par la même raison les cérémonies des Juifs, leurs sacrifices, leurs purifications, leurs néoménies, leur arche et le temple même. Toutes ces choses n'ont point eu d'autre origine qu'une grossièreté toute païenne. Dieu cependant, pour le salut d'un peuple enfoncé dans l'erreur, permit que les Hébreux l'honorassent comme les païens honoraient les démons, à quelques petites différences près, afin qu'en les retirant peu à peu de ces coutumes, il les élevât dans la suite jusqu'au faîte de la sagesse évangélique.

Il use donc de cette condescendance envers les mages, et il les appelle à lui par une étoile, afin de les faire passer ensuite à un état plus parfait et plus élevé. Mais après qu'il les a ainsi conduits comme par la main jusqu'à la crèche, il ne leur parle plus par une étoile, mais par un ange, parce qu'ils sont devenus plus parfaits et plus éclairés.

Dieu traita ainsi autrefois les Ascalonites et les peuples de Gaza. (I Rois, v.) Car les cinq villes des Philistins ayant été frappées d'une plaie mortelle après la prise de l'arche, et ne pouvant trouver aucun moyen de s'en délivrer, ils assemblèrent les devins, et s'informèrent du moyen de faire cesser cette plaie. Leurs devins leur répondirent qu'il fallait prendre des génisses qui n'eussent pas encore été domptées, et qui n'eussent porté qu'une fois, et les atteler au chariot où était l'arche, afin de les laisser aller où elles voudraient sans que personne les conduisît; et ils assurèrent qu'on reconnaîtrait par là si cette plaie venait de Dieu, ou si elle était arrivée par hasard. Car si, dirent-ils, elles secouent le joug, auquel elles n'ont pas été accoutumées; si le cri de leurs veaux les fait retourner à leur étable, ce sera une preuve que cette plaie est arrivée par hasard ; mais si elles marchent droit dans leur chemin sans s'y égarer, quoiqu'elles ne le sachent pas, et sans être touchées par le cri de leurs petits, ce sera une marque certaine, que c'est la main de Dieu qui aura frappé nos villes. Comme donc ces peuples crurent alors ces devins, et firent ce qu'ils leur avaient ordonné, Dieu, par une admirable condescendance, voulut bien se conformer à la parole des devins, et il ne crut pas indigne de lui de seconder leurs prédictions, et d'accomplir ce qu'ils avaient dit. Sa gloire alors éclata d'autant plus, que ses propres ennemis reconnurent sa grandeur, et rendirent témoignage à sa souveraine puissance.

On pourrait citer plusieurs autres exemples d'une semblable condescendance de Dieu ; l'apparition de l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse (I Rois, XXVIII), s'expliquerait suivant le même principe, et cette explication, vous la trouverez aisément vous-mêmes après ce que je viens de vous dire. Voilà les réflexions que je me borne à vous présenter sur l'étoile, mais en y songeant vous en trouverez bien davantage.

4. Maintenant reprenons le commencement du passage que nous avons lu : « Jésus donc « étant né à Bethléem, qui est dans la tribu « de Juda, au temps du roi Hérode, des mages « vinrent d'Orient à Jérusalem (2). » Ces mages suivent la lumière d'une étoile, et les Juifs ne croient pas à tant de prophètes, qui avaient annoncé la naissance du Fils de Dieu ! Mais pourquoi l'évangéliste marque-t-il avec tant de soin le lieu et le temps de cette histoire? « Dans Bethléem, » dit-il, « et au temps du « roi Hérode. » Pourquoi encore a-t-il soin d'indiquer la dignité d'Hérode en ajoutant le mot de roi? C'est pour distinguer cet Hérode de celui qui fit mourir saint Jean, qui était Tétrarque, et non pas roi. Quant au lieu et au temps, il les rapporte pour rappeler à notre mémoire d'anciennes prophéties, l'une du prophète Michée qui avait dit : « Et toi Bethléem, « terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre « les villes de Juda (Mich. v, 2); » et l'autre du patriarche Jacob, qui avait marqué exactement le temps de la venue du Messie, et qui

pour en donner un signe évident, avait dit : « Les princes ne cesseront point dans la tribu « de Juda, et les chefs sortiront toujours de sa « chair, jusqu'à ce que Celui qui a été destiné « de Dieu soit venu, et il sera l'attente des na- « tions. » (Gen., XLIX, 10.)

Mais il faut voir d'où vint aux mages la pensée qu'ils eurent, ainsi que la résolution qu'ils prirent. Car je crois que leur foi n'a pas été l'ouvrage de cette étoile, mais de Dieu même, qui agissait dans leurs âmes, comme il agit autrefois sur l'esprit du roi Cyrus, pour le disposer à délivrer le peuple juif. Lorsque Dieu agit de la sorte, il le fait sans détruire le libre arbitre, puisque, lorsqu'il convertit saint Paul par une voix qu'il fit entendre du ciel, il voulut, en faisant voir sa grâce, faire voir en même temps la soumission et l'obéissance de cet apôtre.

Mais pourquoi, dites-vous, Dieu ne fit-il pas cette révélation à tous les mages? C'est parce qu'ils n'y auraient pas tous ajouté foi, et que ceux-ci étaient mieux disposés que les autres. C'est ainsi que parmi tant de peuples sur le point de périr, Dieu n'envoya un prophète qu'aux seuls Ninivites, et que de deux larrons crucifiés avec Jésus-Christ, il n'y en eut qu'un qui fut sauvé. Admirez donc la vertu des mages, admirez non-seulement le courage qu'ils ont eu de venir de si loin, mais la franchise qu'ils montrent envers Hérode. Pour qu'on ne les prenne pas pour des espions, ils s'expliquent franchement sur le guide qui les a conduits, comme sur la longueur de la route qu'ils ont parcourue.

« Et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs « qui est nouvellement né ? Car nous avons vu « son étoile en Orient, et nous sommes venus « l'adorer (2). » Ils ne craignent ni la colère du peuple ni la tyrannie du roi. C'est ce qui me fait croire que ces mages devinrent ensuite dans leur pays les prédicateurs de la vérité. Car après avoir parlé si hardiment à un peuple étranger, ils l'auront fait encore beaucoup plus dans leur propre pays, principalement après avoir été instruits depuis par la parole d'un ange, et par le témoignage des prophètes.

« Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en « fut troublé, et avec lui toute la ville de Jéru- « salem (3). » Hérode pouvait raisonnablement craindre parce qu'il était roi, et qu'il craignait pour lui et pour ses enfants. Mais quel sujet de crainte pouvait avoir Jérusalem, à qui depuis si longtemps les prophètes promettaient un Messie sauveur, bienfaiteur, libérateur ? D'où venait donc le trouble de ce peuple ? De la même aberration d'esprit qui tant de fois lui avait fait mépriser Dieu lors même qu'il le comblait de biens, et qui lui faisait regretter les viandes d'Egypte au mépris de sa liberté si miraculeusement recouvrée. Mais considérez l'exactitude des prophéties. Car Isaïe avait annoncé ces choses longtemps auparavant : « Ils « désireront, » dit-il, « ils seront consumés, « parce qu'un petit enfant nous est né et qu'un « fils nous a été donné. » (Isaïe, IX, 6.) Cependant quelque trouble qu'ils ressentent, ils ne s'informent point de cette merveille qu'on leur annonce : ils ne suivent point les mages, ils ne témoignent pas la moindre curiosité en cette rencontre ; mais ils allient dans eux en même temps une négligence incroyable, avec une opiniâtreté inflexible. Ils devaient tenir au contraire, à grand honneur, la naissance de ce nouveau roi, qui déjà s'attirait l'hommage des Perses, et sous le règne duquel ils pouvaient se promettre de se rendre les maîtres du monde, puisqu'un commencement si illustre ne pouvait avoir que des suites glorieuses. Mais rien ne put changer leurs mauvaises dispositions, pas même le souvenir de la domination persane, à laquelle cependant il n'y avait pas encore très-longtemps qu'ils avaient échappé. Quand même ils n'auraient eu aucune connaissance des sublimes mystères que Dieu devait accomplir, en ne consultant que l'événement dont ils étaient témoins, ils devaient tout naturellement se dire en eux-mêmes : Si ces étrangers tremblent déjà, et craignent si fort notre roi, lorsqu'il ne fait que de naître ; combien le craindront-ils davantage quand il sera grand ! combien donc allons-nous devenir plus puissants et plus glorieux que les autres peuples ? Mais rien de tout cela ne les peut toucher. Tel est l'assoupissement de leur indifférence, telle est la malignité de leur envie ; double vice que nous devons avec soin expulser de notre âme ; mais pour le combattre avec succès, il faut être plus brûlant que le feu. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : « Je suis « venu apporter un feu sur la terre, et que dé- « siré-je sinon qu'il s'allume ? » (Luc, XII, 49.) C'est aussi pourquoi le Saint-Esprit a paru en forme de feu.

5. Et après cela néanmoins nous demeurons plus froids que la cendre et plus insensibles

que les morts. Nous ne sommes point touchés en voyant le bienheureux Paul s'élever au-dessus du ciel et passer même le ciel du ciel, voler plus vite qu'une flamme, vaincre tous les obstacles qui se présentent à lui et se mettre au-dessus du ciel et de l'enfer, du présent et de l'avenir, de ce qui est et de ce qui n'est pas.

Si ce modèle est trop grand pour vous, c'est une marque de votre lâcheté. Qu'est-ce que saint Paul a eu de plus que vous, pour croire qu'il vous soit impossible de l'imiter? Mais n'insistons pas sur ce point, laissons saint Paul à part et jetons la vue sur les premiers chrétiens; argent, propriétés, soucis mondains, occupations séculières, ils rejetaient tout ces hommes, pour se donner à Dieu tout entiers et pour méditer jour et nuit ses enseignements.

Car tel est le feu du Saint-Esprit : il ne souffre point que le cœur qu'il enflamme désire aucune des choses de ce monde, mais il nous porte à un autre amour. C'est pourquoi celui qui suivait d'abord ses passions et ses désirs, deviendra prêt tout d'un coup à donner tout ce qu'il possède, à mépriser la gloire, à quitter les délices et même à exposer sa vie, s'il est nécessaire, et il fera tout cela avec une facilité merveilleuse, parce que lorsque l'ardeur de ce feu est entrée dans l'âme de quelqu'un, elle en chasse toute froideur et toute lâcheté. Elle la rend plus légère que n'est un oiseau et lui donne un mépris général de toutes les choses présentes.

Cette personne commence aussitôt à ressentir sans relâche les mouvements du repentir et de la componction. Elle pleure sans cesse avec abondance et trouve mille plaisirs et mille délices dans ses larmes. Et certes il n'y a rien qui nous attache plus fortement à Dieu que ces larmes. Celui qui est en cet état a beau demeurer dans une ville, il ne laisse pas d'y vivre comme s'il était retiré dans un désert, sur une montagne ou dans le creux d'un rocher. Il ne regarde plus rien des choses présentes et il ne se lasse point de gémir et de pleurer, soit qu'il pleure ses propres péchés, soit qu'il pleure ceux des autres. C'est pourquoi Jésus-Christ déclare que ceux-là sont bienheureux : « Heureux, » dit-il, « ceux qui « pleurent ! » (Matth. v, 5; Phil. iv, 4.)

Mais comment donc, me direz-vous, saint Paul a-t-il dit : « Réjouissez-vous sans cesse « en Notre-Seigneur? » Il l'a dit pour exprimer le plaisir qui naît de ces larmes. Car comme la joie du monde a toujours la tristesse pour compagne, de même les larmes que l'on verse selon Dieu, font croître dans l'âme une fleur de joie qui ne meurt ni ne se fane jamais.

Ce fut ainsi que cette courtisane de l'Evangile devint plus pure que les vierges même, ayant été embrasée de ce feu divin. Dès qu'elle eut passé par les flammes de la pénitence, son amour pour Jésus-Christ alla jusqu'au transport. Elle vint toute échevelée, elle arrosa ses pieds sacrés de ses larmes, les essuya de ses cheveux et versa dessus des parfums. Mais combien ces marques extérieures de son amour étaient encore au-dessous des saintes ardeurs de son âme, que Dieu seul voyait! Aussi tous ceux qui entendent raconter cette histoire, se réjouissent de ses actions si saintes et la tiennent déjà purifiée de tous ses péchés.

Si nous qui avons tant de malice, nous portons ce jugement sur sa conversion, considérons quelles grâces elle aura reçues de Dieu, dont la bonté est infinie, et combien elle-même a recueilli de fruits de sa pénitence, avant même que Dieu l'ait comblée de ses dons et de ses faveurs. Comme l'air devient pur après une grande pluie, ainsi après cette pluie de larmes, l'esprit devient serein et tranquille, et les nuages des péchés se dissipent entièrement. Et comme nous avons été purifiés la première fois dans le baptême par l'eau et par l'esprit, nous le sommes une seconde fois dans la pénitence, par les larmes et par la confession, pourvu que nous n'agissions point par ostentation et par vaine gloire. Car celle qui pleure de la sorte est encore plus digne de blâme, que celle qui se peint le visage de blanc et de rouge par le désir qu'elle a de paraître belle.

Pour moi je veux des larmes qu'on ne donne pas à l'hypocrisie, mais à la componction. Je veux des larmes que l'on répande en secret dans le lieu le plus retiré de sa maison, et hors de la vue des hommes; des larmes que l'on verse dans un grand silence, et dans un profond repos, et qui sortent du fond du cœur, qui naissent de la douleur et de la tristesse, et que l'on ne présente qu'aux yeux de Dieu seul. Telles étaient celles d'Anne, dont l'Ecriture dit : « Qu'elle remuait les lèvres, sans qu'on en- « tendît sa voix. » (I Rois, i, 13.) Mais ses larmes retentissaient plus haut devant Dieu que toutes les trompettes du monde. C'est pourquoi Dieu

la guérit de sa stérilité, et d'une roche dure fit un champ fertile.

6. Vous imiterez encore votre Seigneur et votre Dieu, si vous pleurez de cette manière, puisqu'il a pleuré lui-même la mort de Lazare et la ruine de Jérusalem, et qu'il a été ému et troublé de la perte de Judas. Enfin on le trouve souvent pleurant, mais on ne le trouve point riant, il ne souriait même jamais. Au moins nul des évangélistes ne l'a marqué. L'Ecriture aussi rapporte que saint Paul « a pleuré la nuit et le « jour durant trois ans. » (Act. xx, 31.) Lui-même le dit, et d'autres encore l'ont dit de lui ; mais ni lui ni personne n'a point écrit qu'il ait ri ; et nul des Saints ne l'a écrit aussi ni de soi-même ni d'un autre. On n'a dit cela que de Sara, qui en fut aussitôt reprise, et de l'un des fils de Noé, qui de libre qu'il était en devint esclave. Ce que je ne dis pas toutefois pour défendre absolument de rire jamais, mais pour bannir la dissipation.

Et véritablement quel sujet avez-vous tant de vous réjouir, et d'éclater de rire, puisque vous êtes encore si redevables à la justice divine, puisque vous devez comparaître devant un tribunal si terrible, et rendre un compte exact de toutes vos actions ? Fautes volontaires et même involontaires, nous rendrons raison de tout : « Si quelqu'un, » dit le Sauveur, « me re« nonce devant les hommes, je le renoncerai de« vant mon Père, qui est dans les cieux. » (Matth. x, 33.) Et ainsi quoique ce renoncement ait été involontaire, on n'évitera pas le supplice.

Nous répondrons encore et de ce que nous savons, et de ce que nous ne savons pas, puisque l'Apôtre dit : « Je ne me sens coupable de « rien, mais cela ne me justifie pas. » (I Cor. iv, 4.) Et il montre encore que l'ignorance n'excuse point, lorsqu'il dit des Juifs : « Je puis « leur rendre ce témoignage, qu'ils ont du zèle « pour Dieu, mais leur zèle n'est pas selon la « science (Rom. x, 2), » ce qui néanmoins ne suffit pas pour les excuser. Et écrivant aux Corinthiens, il leur dit : « Je crains que comme « le serpent trompa Eve par sa malice, on ne « vous corrompe l'esprit, et que vous ne per« diez la simplicité qui est selon Jésus-Christ. » (II Cor. xi, 3.)

Comment ! vous avez à rendre compte de tant de péchés, et vous vous amusez à rire, à dire des plaisanteries, et à rechercher les délices de la vie ? Mais que gagnerai-je, me direz-vous, quand je pleurerai au lieu de rire ? Vous y gagnerez infiniment. Dans la justice du siècle un criminel a beau pleurer ; on ne rétractera point pour cela l'arrêt de sa condamnation. Mais dans l'église si vous soupirez seulement, vos soupirs feront révoquer votre sentence, et vous obtiendront le pardon. C'est pour cette raison que Jésus-Christ nous recommande tant les larmes, et qu'il appelle heureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient.

L'église n'est point un théâtre, et nous ne nous y assemblons point pour rire aux éclats, mais pour gémir, et pour acquérir un royaume par nos pleurs et par nos soupirs. Quand vous êtes devant un roi de la terre, vous n'osez pas même sourire ; et lorsque le Seigneur des anges habite au milieu de vous, vous ne paraissez point devant lui avec la bienséance et la frayeur respectueuse qu'il demande ; mais vous riez même souvent, lorsqu'il est en colère contre vous. Ne voyez-vous pas que vous irritez encore plus Dieu par ce mépris, que par tous vos crimes ? Dieu d'ordinaire n'a pas tant d'horreur de ceux qui pèchent, que de ceux qui ne se repentent point après leurs péchés.

Cependant il y a des personnes assez insensibles pour pouvoir dire après tout ceci : Dieu me garde de pleurer jamais ; mais le don que je lui demande c'est de rire et de me divertir toute ma vie. Y a-t-il rien de plus bas et de plus puéril que cette pensée ? Les divertissements ne sont pas un don de Dieu, mais du diable. Ecoutez ce qui arriva autrefois à ceux qui se divertissaient : « Le peuple, » dit l'Ecriture, « s'assit pour manger et pour boire ; et il se « leva ensuite pour jouer. » (Exod., xxxii, 6.) Tel était le peuple de Sodome ; tels étaient ceux qui vivaient avant le déluge. Car Dieu dit des premiers qu' « ils étaient plongés dans les dé« lices, dans l'orgueil, dans les festins, et dans « l'abondance de toutes choses. » (Ezéch. xvi, 49.) Et les seconds qui vivaient du temps de Noé, le voyant devant leurs yeux bâtir l'arche durant tant de temps, ne pensèrent qu'à prendre leurs divertissements, sans être touchés de douleur pour leurs péchés, et sans se mettre en peine de l'avenir. C'est pourquoi le déluge venant, les enveloppa tous, et ils périrent dans ce naufrage commun de toute la terre.

7. N'attendez donc point de Dieu ce que le démon seul donne aux hommes. Le don que Dieu nous fait est un cœur contrit et humilié, qui veille sur soi-même avec une grande cir-

conspection, et qui est touché du repentir et de la componction de ses fautes. Ce sont là les présents que Dieu nous fait parce qu'ils nous sont les plus utiles. Nous avons à soutenir une rude guerre. Nous avons à combattre contre des ennemis invisibles, contre des esprits de malice, contre les principautés et les puissances, et nous sommes trop heureux si par tous nos soins, toute notre vigilance, et tous nos efforts, nous pouvons résister à une phalange si redoutable. Mais si nous devenons lâches et paresseux, si nous nous amusons à nous divertir et à rire, nous serons vaincus par notre mollesse, même avant que de combattre.

Ce n'est point à nous à passer le temps dans les ris, dans les divertissements, et dans les délices. Cela n'est bon que pour les prostituées de théâtre, et pour les hommes qui les fréquentent, et particulièrement pour ces flatteurs qui cherchent les bonnes tables. Ce n'est point là l'esprit de ceux qui sont appelés à une vie céleste; dont les noms sont déjà écrits dans l'éternelle cité, et qui font profession d'une milice toute spirituelle : mais c'est l'esprit de ceux qui combattent sous les enseignes du démon.

Oui, mes frères, c'est le démon qui a fait un art de ces divertissements et de ces jeux, pour attirer à lui les soldats de Jésus-Christ, et pour relâcher toute la vigueur, et comme les nerfs de leur vertu. C'est pour ce sujet qu'il a fait dresser des théâtres dans les places publiques, et qu'exerçant et formant lui-même ces bouffons, il s'en sert comme d'une peste dont il infecte toute la ville. Saint Paul nous a défendu les paroles impertinentes, et celles qui ne tendent qu'à un vain divertissement : mais le démon nous persuade d'aimer les unes et les autres.

Ce qui est encore plus dangereux, est le sujet pour lequel éclatent ces ris immodérés. Dès que ces bouffons ridicules ont proféré quelque blasphème, ou quelque parole déshonnête, aussitôt une multitude de fous se mettent à rire et à montrer de la joie. Ils les applaudissent pour des choses qui devraient les faire lapider et ils s'attirent ainsi sur eux-mêmes, par ce plaisir malheureux, le supplice d'un feu éternel. Car en les louant de ces folies, on leur persuade de les faire, et on se rend encore plus digne qu'eux de la condamnation qu'ils ont méritée. Si tout le monde s'accordait à ne vouloir point regarder leurs sottises, ils cesseraient bientôt de les faire : mais lorsqu'ils vous voient tous les jours quitter vos occupations, vos travaux, et l'argent qui vous en revient; en un mot, renoncer à tout pour assister à ces spectacles, ils redoublent d'ardeur, et ils s'appliquent bien davantage à ces folies.

Je ne dis pas ceci pour les excuser, mais pour vous faire voir que c'est vous principalement qui êtes la source de tous ces dérèglements, en assistant à leurs jeux, et y passant les journées entières. C'est vous qui dans ces représentations malheureuses profanez la sainteté du mariage, et qui déshonorez devant tout le monde ce grand sacrement. Car celui qui représente ces personnages infâmes, est moins coupable que vous qui les faites représenter, que vous qui l'animez de plus en plus par votre passion, par vos ravissements, par vos éclats et par vos louanges, et qui travaillez de toutes manières à embellir et à relever cet ouvrage du démon. Avec quels yeux pourrez-vous regarder chez vous votre femme, après l'avoir vue si outragée en la personne de ces comédiennes? Comment ne rougissez-vous point en pensant à elle, en voyant son sexe si déshonoré par ces infamies?

8. Ne me dites point que tout ce qui se fait alors n'est qu'une fiction. Cette fiction a fait beaucoup d'adultères véritables, et a renversé beaucoup de familles. C'est ce qui m'afflige davantage, que ce mal étant si grand, on ne le regarde pas même comme un mal, et que lorsqu'on représente un crime aussi grave que l'est l'adultère, on n'entende que des applaudissements et des cris de joie. Ce n'est qu'une feinte, dites-vous. C'est donc pour cela même que ces personnes sont dignes de mille morts, d'oser exposer aux yeux de tout le monde des désordres qui sont défendus par toutes les lois. Si l'adultère est un mal, c'est un mal aussi que de le représenter.

Qui pourrait dire combien ces représentations dramatiques de l'adultère font d'adultères, et combien elles inspirent l'impudence et l'impureté à tous ceux qui les regardent? Car il n'y a rien de plus impudique que l'œil, qui peut souffrir de voir ces obscénités. Vous auriez horreur qu'une femme nue se présentât à vous dans une place publique, ou dans une maison, et vous vous croiriez offensé si elle le faisait : et cependant vous ne craignez pas d'aller au théâtre, pour déshonorer publi-

quement l'un et l'autre sexe, et pour souiller vos yeux par la vue de ces impuretés.

Ne dites point que celle qui paraît de la sorte est une femme prostituée. Car c'est toujours une femme, et qu'elle soit libre ou esclave, son déshonneur est celui du sexe et de la nature. S'il n'y avait point de mal en cela, pourquoi vous retireriez-vous, si cela vous arrivait dans une rue? Pourquoi vous emporteriez-vous contre celle qui commettrait cette infamie? Est-ce que ce qui blesse l'honnêteté lorsqu'on est seul, ne la blesse plus lorsqu'on est plusieurs ensemble? Cette pensée n'est-elle pas ridicule, et entièrement extravagante? Il vaudrait mieux couvrir tout son visage de boue, que de souiller sa vue par ces spectacles honteux. Car la boue blesse moins les yeux du corps, que la vue de cette femme impudique ne blesse ceux de l'âme.

Souvenez-vous d'où est venue d'abord la nudité dans le premier homme, et appréhendez la cause de cet état si honteux. Qu'est-ce qui causa cette nudité, sinon la désobéissance d'Adam, et l'inspiration du démon? Tant il est vrai que c'est le démon qui s'est plu d'abord à mettre les hommes dans cet état! Mais nos premiers pères se voyant nus rougirent au moins de leur nudité: et vous autres vous vous en glorifiez; et « vous mettez votre gloire « dans votre confusion (Phil. III, 13), » selon la parole de l'Apôtre. De quels yeux vous regardera votre femme, lorsque vous revenez de ces lieux impurs? comment vous recevra-t-elle? comment vous parlera-t-elle, après que vous avez fait cet outrage à son sexe, et que la vue d'une prostituée vous a peut-être rendu son esclave par une détestable passion?

Si vous vous affligez lorsque je vous parle de la sorte, je bénirai Dieu de la grâce qu'il vous fait. Car « qui peut me donner plus de joie, » comme disait saint Paul, « que celui qui s'attriste par ce que je dis? » (II Cor. II, 2.) Ne cessez donc point de pleurer et de soupirer de ces désordres, puisque la douleur que vous en ressentirez sera le commencement de votre conversion. C'est pour cette raison que je vous ai parlé avec plus de force; j'ai voulu par une incision plus profonde vous guérir de la gangrène que vous communiquent ces corrupteurs publics, et vous rendre une parfaite santé. C'est ce que je vous souhaite à tous avec ces récompenses éternelles que Dieu promet à nos bonnes œuvres, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« HÉRODE AYANT ASSEMBLÉ TOUS LES PRINCES DES PRÊTRES ET LES DOCTEURS DU PEUPLE, S'ENQUIT D'EUX OU DEVAIT NAITRE LE CHRIST. — ET ILS LUI DIRENT QUE C'ÉTAIT A BETHLÉEM DE LA TRIBU DE JUDA, SELON CE QUI A ÉTÉ ÉCRIT PAR LE PROPHÈTE : — ET VOUS, BETHLÉEM, TERRE DE JUDA, VOUS N'ÊTES PAS LA PLUS PETITE PARMI LES PRINCIPALES VILLES DE JUDA ; CAR DE VOUS SORTIRA LE PRINCE QUI SERA LE PASTEUR DE MON PEUPLE D'ISRAEL, » ETC. (CHAP. II, 4, 5, 6, JUSQU'AU VERSET 12.)

—

ANALYSE.

1. Des signes qui marquèrent la venue de Jésus-Christ.
2. *Il sortira de Bethléem.* Quelques-uns ont l'audace d'appliquer cet oracle à Zorobabel ; vive réfutation de cette erreur.
3. Aveuglement et inconséquence d'Hérode.
4. Sortie contre Marcion, Paul de Samozate et les Juifs.

5-7. Comment on doit aller à la sainte communion. — Que les préceptes de l'Evangile sont communs à tous. — Péroraison éloquente contre les spectacles.

1. Voyez-vous, mes frères, comment tout dans cette histoire tourne à la condamnation des Juifs? Tant qu'ils n'ont pas encore vu Jésus-Christ, tant que l'envie ne s'est pas emparée d'eux, ils rapportent fidèlement ce que les prophètes en avaient prédit; et lorsqu'ils ont vu depuis sa gloire établie par ses miracles, l'envie dont ils ont été prévenus leur a fait trahir la vérité. Mais plus elle a rencontré d'obstacles, plus elle s'est élevée, et les persécutions n'ont servi qu'à la propager.

Cependant admirez ici un étonnant effet de la sagesse de Dieu. On voit les Juifs et ces étrangers s'instruire mutuellement les uns les autres. Les Juifs apprennent des mages qu'une étoile avait annoncé le Messie dans leur pays ; et les mages apprennent des Juifs que Celui que cette étoile annonçait, avait été longtemps auparavant prédit par les prophètes. Cette exacte information d'Hérode est cause que les uns et les autres connaissent plus clairement la vérité. Ceux même qui la combattaient sont forcés malgré eux de lire les Ecritures qui la démontrent, et d'interpréter les prophéties, quoiqu'ils ne l'aient fait qu'imparfaitement. Car après avoir dit que Jésus naîtrait dans Bethléem, et que d'elle sortirait le pasteur d'Israël, ils suppriment, pour flatter Hérode, ces paroles que le Prophète ajoute : « Il sortira dès le « commencement des jours de l'éternité. » (Mich. v, 2.)

Vous me direz peut-être : Puisque le Messie devait sortir de Bethléem, pourquoi demeure-t-il dans Nazareth un peu après sa naissance, et jette-t-il ainsi quelque obscurité sur les prophéties? Je vous réponds que ce n'était point obscurcir la vérité, mais que c'était au contraire la découvrir davantage. En effet, s'il est né à Bethléem, quoique ordinairement sa mère demeurât à Nazareth, n'est-ce pas un signe de l'action mystérieuse de la divine Providence? C'est pourquoi il ne quitte point Bethléem aussitôt après qu'il y est né, mais il y demeure quarante jours, afin de donner à ceux qui voudraient en prendre la peine, la faculté de faire à son sujet une enquête exacte et complète.

Il y avait plusieurs raisons qui devaient porter les Juifs à cette recherche, s'ils eussent voulu s'y appliquer. Lorsque les mages arrivent, toute la ville et le roi même est frappé d'étonnement. On consulte les prophètes ; on assemble les docteurs de la loi ; sans compter beaucoup d'autres faits encore que saint Luc rapporte très-exactement, comme ce qu'il dit d'Anne, de Siméon, de Zacharie, des anges et des pasteurs, toutes choses qui pouvaient suffire à des personnes un peu curieuses, pour leur donner occasion de connaître ce qui se

passait. Si les mages venant de la Perse purent bien trouver le lieu de sa naissance, combien plus ceux qui étaient sur les lieux mêmes pouvaient-ils s'en instruire plus aisément?

Il se découvre donc aussitôt après sa naissance par plusieurs miracles; mais parce qu'ils ferment les yeux pour ne pas les voir, le Sauveur se cache quelque temps, afin de se produire ensuite d'une manière plus éclatante. Ce ne seront plus alors les mages ni l'étoile, ce sera son Père même qui le révélera et l'annoncera sur le fleuve du Jourdain. Le Saint-Esprit descendra sur sa tête lorsqu'il sera baptisé, et il lui rendra témoignage par une voix qui viendra du ciel. Jean son précurseur le publiera dans toute la Judée à haute voix, et le bruit de sa prédication remplira le désert comme les lieux habités; ses miracles lui rendront témoignage, et la terre, la mer, et toutes les créatures élèveront leurs voix pour faire connaître sa grandeur. Ce n'est pas qu'au temps même de sa naissance, il n'ait fait assez de miracles pour découvrir qui il était. En effet, pour que les Juifs ne pussent dire: Nous ne savons ni quand ni où il est né, Dieu fait venir les mages avec tout ce qui arriva alors, pour les rendre entièrement inexcusables d'avoir négligé de s'instruire de tout ce qui se passait.

2. Mais remarquez avec quelle exactitude le Prophète parle. Il ne dit pas que le Messie demeurerait dans Bethléem, mais seulement qu'*il en sortirait ;* ce qui marquait expressément qu'il ne ferait que naître en ce lieu. Quelques téméraires ont osé soutenir que cette prophétie regardait Zorobabel et non Jésus-Christ. Mais quelles raisons peuvent-ils apporter, puisqu'on ne peut pas dire de Zorobabel comme de Jésus-Christ : « Qu'il soit sorti dès le « commencement des jours de l'éternité? » (Mich. V, 2.) Comment aussi cette parole seraitelle vraie : « Il sortira de Juda un Roi (Matth. II, 6), » puisque Zorobabel ne naquit point dans la Judée, mais à Babylone, circonstance à laquelle il dut même son nom, comme le savent ceux qui connaissent la langue syriaque?

Mais, outre ces preuves, toute la suite des temps confirme assez cette prophétie. Que dit la prophétie? *Tu n'es pas la moindre entre les princes de Juda ;* pourquoi? De qui te viendra ta gloire? De Celui qui *sortira de toi.* Or, de cette petite bourgade, il n'est sorti personne qui l'ait illustrée et rendue glorieuse, si ce n'est Jésus-Christ seul. Mais à présent, depuis cette naissance admirable, on vient des extrémités de la terre voir cette étable et le lieu de cette crèche. C'est ce que le Prophète marquait par ces paroles : « Vous n'êtes pas la plus pe« tite entre les princes de Juda (Matth. II, 6), » c'est-à-dire entre les princes des tribus, ce qui comprenait Jérusalem même.

Cependant les Juifs ne donnèrent aucune attention à une affaire qui leur importait si fort. Et c'est pour cette raison que les prophéties ont moins insisté d'abord sur la grandeur de Jésus-Christ que sur les grâces qu'il devait apporter aux Juifs. Lorsqu'il était encore dans le sein de la Vierge, l'ange dit à Joseph : « Vous « le nommerez Jésus, parce que ce sera lui « qui sauvera son peuple de ses péchés. » Les mages de même ne demandent point « où était « né » le Fils de Dieu, mais « le Roi des Juifs. » Et il n'est pas dit ici de Bethléem : « Il sortira « de vous » le Fils de Dieu, mais « le Prince qui « sera le Pasteur de mon peuple d'Israël. » Il convenait que Dieu, dans les commencements, usât de condescendance en son langage pour ne scandaliser personne, et que, pour mieux attirer les Juifs, il publiât d'abord ce qui concernait leur salut.

Aussi les premières prophéties citées par l'Evangéliste, celles qui ont rapport au temps de sa naissance, ne disent-elles rien de grand ni de sublime à son sujet; il n'en est pas de même de celles qui regardent la période de temps où éclatent ses miracles; celles-ci parlent beaucoup plus clairement de sa divinité. Lorsque le Prophète parle des enfants qui chantèrent dans le temple les louanges du Sauveur après les œuvres miraculeuses qu'il avait faites, il dit : « Vous avez tiré votre louange de la « bouche des enfants qui étaient à la mamelle « (Ps. VIII, 4), » mais il ajoute ensuite : « Je verrai « vos cieux, qui sont les ouvrages de vos mains, » pour marquer clairement qu'il est le créateur de toutes choses. De même les prophéties qui parlent de son ascension font voir son égalité avec le Père, comme on le voit par ces paroles : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite. » (Ps. CIX, 1.) Isaïe dit aussi : « Il s'est levé afin d'être le Prince « des nations, et les nations espéreront en lui. » (Isaïe, XI, 10.)

Mais comment le Prophète dit-il : « Que « Bethléem n'est pas la plus petite entre les « principales villes de Juda, » puisqu'elle est devenue célèbre non-seulement dans la Judée,

mais dans tout le monde? C'est parce que le Prophète ne parle ici qu'aux Juifs, et c'est pour cela qu'il ajoute : « Il sera le Pasteur de mon « peuple d'Israël, » quoiqu'il l'ait été de toute la terre. Mais, comme je l'ai déjà dit, il ne voulait point d'abord offenser les Juifs, et il cache à dessein le mystère de la vocation des Gentils. Et comment, me direz-vous, n'a-t-il pas été le pasteur du peuple juif? Mais il l'a été au contraire, puisque par ce mot d'Israël l'Evangile entend ceux des Juifs qui ont cru en Jésus-Christ. C'est ainsi que saint Paul le prend en disant : « Tous ceux qui sont d'Israël « ne sont pas Israélites, mais tous ceux qui « sont nés par la foi qu'ils ont eue aux pro- « messes. » (Rom. IX, 6.) S'il n'a pas été le roi de tous les Israélites, c'est uniquement leur faute et leur crime. Car, au lieu de l'adorer avec les mages, et de rendre gloire à Dieu de ce qu'enfin le temps s'approchait de remettre leurs péchés, puisqu'on ne leur parlait point de la terreur des jugements de Dieu, ni de sa vengeance, mais qu'on ne leur représentait Jésus-Christ que comme un pasteur très-doux, ils ne font au contraire qu'exciter des troubles et des tumultes, et lui dresser mille piéges pour le perdre.

« Alors Hérode ayant appelé les mages en « secret, s'enquit d'eux avec grand soin du « temps que l'étoile leur était apparue (7). » Il voulait tuer cet enfant par un dessein aussi cruel qu'il était extravagant. Car tout ce qui était arrivé et tout ce qu'on lui avait dit au sujet de cet enfant, devait suffire pour le détourner de cette entreprise.

On ne pouvait expliquer humainement ce qui s'était passé. Un avertissement envoyé du ciel aux mages par le moyen d'une étoile, un si long voyage entrepris par des étrangers pour venir adorer un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche, enfin ces événements si longtemps d'avance annoncés par les prophètes, il n'y avait rien dans tout cela qui ne surpassât l'homme. Néanmoins rien n'arrêta Hérode. Telle est la méchanceté, elle se combat elle-même, elle se heurte opiniâtrément à l'impossible.

3. Mais voyez l'absurdité. Si Hérode croyait à la prophétie, et s'il était persuadé que rien n'en pourrait détourner l'effet, il devait aussi comprendre l'inanité de ses efforts pour empêcher ce qui ne pouvait être empêché. Si, au contraire, il n'y ajoutait pas foi et ne comptait pas que les choses prédites dussent arriver, pourquoi appréhender et craindre, pourquoi dresser des embûches? Ainsi, d'une manière comme de l'autre, sa ruse était superflue. C'était aussi le comble de l'extravagance d'espérer que les mages feraient plus d'état de lui que de l'enfant pour lequel ils avaient fait un si long voyage. Si, avant même que de l'avoir vu, ils avaient témoigné tant d'ardeur pour le chercher, comment espérer qu'après l'avoir vu, et avoir été confirmés dans leur foi par les prophètes, ils le trahiraient et le livreraient à son ennemi? Malgré tant de raisons qui devaient le retenir, le tyran passe outre.

« Il appelle les mages en secret. » Il garde le secret, parce qu'il pensait que les Juifs se mettraient en peine de sauver cet enfant et qu'il ne les croyait pas assez plongés dans la folie, pour vouloir livrer entre les mains d'un tyran celui qui venait être leur Sauveur, leur protecteur et le libérateur de leur pays. C'est pourquoi « il les appelle en secret et il s'informe « avec soin du temps, » non de l'enfant, mais « de l'étoile; » le tigre fait un détour pour tomber plus sûrement sur sa proie. Car il me semble qu'il y avait assez longtemps déjà que l'étoile s'était montrée pour la première fois. Comme les mages devaient employer beaucoup de temps à ce voyage et qu'il était utile, pour faire éclater davantage cet événement, qu'ils adorassent l'enfant lorsqu'il était encore au maillot, il fallait nécessairement que l'étoile leur eût apparu longtemps d'avance. Si elle n'eût commencé à paraître en Orient que lorsque Jésus-Christ naissait dans la Judée, la longueur du chemin ne leur eût pas permis d'arriver à temps pour le voir dans ses langes. Ne nous étonnons donc pas qu'Hérode fasse périr les enfants de deux ans et au-dessous. D'ailleurs la fureur et la crainte dont il était agité le portaient, pour plus de sûreté, à ajouter encore au temps indiqué par les mages, afin que nul enfant de cet âge ne pût lui échapper.

« Et les envoyant à Bethléem il leur dit : « Allez, informez-vous exactement de cet en- « fant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le- « moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer (8). » Voyez la déraison! Si tu parles sincèrement, pourquoi le fais-tu en secret? Et si c'est dans le dessein de dresser quelque piége, comment ne vois-tu pas que les mages pourront s'en défier après ces informations si secrètes? Mais

comme j'ai déjà dit, l'excès de la passion porte une âme au comble de la folie.

Il ne leur dit pas : « Allez, informez-vous de « ce roi, » mais de cet « enfant, » parce qu'il ne pouvait même se résoudre à lui donner le nom de roi. Cependant les mages, bons et sincères, ne soupçonnent rien dans ces paroles. Comment en effet supposer qu'un homme se porte à cet excès de malice, et entreprenne de s'opposer à l'œuvre la plus merveilleuse de la bonté divine? Ils sortent de devant Hérode sans penser à rien de mal, jugeant par leur propre sincérité de celle des autres.

« Ils partirent donc après ces paroles du roi, « et aussitôt l'étoile qu'ils avaient vue en Orient « commença d'aller devant eux, jusqu'à ce « qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, « elle s'y arrêta (9). » Elle ne s'était cachée qu'afin que privés de ce guide, ils fussent forcés d'interroger les Juifs, et de publier ainsi cette naissance devant tout le monde. Dès qu'ils eurent interrogé les Juifs et que ceux-ci les ont instruits, l'étoile reparaît aussitôt. Admirez, je vous prie, la conduite de Dieu en cette rencontre. Aussitôt qu'ils cessent d'être conduits par l'étoile, les Juifs les reçoivent avec leur roi, et leur rapportent les prophéties qui parlaient de cet enfant. Quand les prophètes les ont instruits, l'ange le fait ensuite, et les informe de tout; et cette même étoile les conduit encore de Jérusalem à Bethléem. De nouveau elle fait route avec eux pour nous faire encore une fois comprendre qu'elle n'est point une étoile ordinaire. Dans quelle autre en effet a-t-on remarqué rien de pareil? Elle ne luisait pas simplement comme les autres, mais elle allait devant les mages, et les conduisait en plein midi.

4. Mais quelle nécessité, dites-vous, avaient-ils de cette étoile, puisqu'ils savaient déjà le lieu de la naissance de Jésus-Christ? Ce n'était plus pour apprendre simplement la ville, mais pour savoir en particulier le lieu où pouvait être cet enfant. Car la maison où il était n'avait rien de grand, et sa mère n'avait rien qui attirât les regards et l'attention. Il fallait donc que l'étoile s'arrêtât sur le toit de la maison. C'est pourquoi ils la revoient en sortant de Jérusalem, et elle ne s'arrête plus qu'elle ne soit arrivée sur l'étable, et qu'elle n'ait ajouté un miracle à un miracle, le miracle de l'adoration des mages au miracle des mages guidés par une étoile. Ce double miracle me paraît si grand qu'il devait, ce me semble, attirer à Jésus-Christ des âmes de pierre. Si les mages eussent dit qu'ils avaient appris cette naissance des prophètes, ou que les anges la leur avaient annoncée, on ne les aurait pas crus, mais l'apparition d'une étoile dans le ciel était un prodige capable de fermer la bouche aux plus impudents. Lorsque l'étoile fut au-dessus du Sauveur, elle s'arrêta encore une fois; or c'est une puissance qui n'est point ordinaire aux astres, de se cacher et de paraître de nouveau, et de s'arrêter lorsqu'elle paraît. A cette vue sans doute les mages sentirent croître leur foi. Ils se réjouirent d'avoir trouvé enfin celui qu'ils avaient tant cherché, d'avoir été les prédicateurs de la vérité, et de n'avoir pas entrepris inutilement un si long voyage; et cette joie naissait de l'amour dont ils brûlaient pour Jésus-Christ.

L'étoile s'arrêta sur la tête de l'enfant, pour apprendre qu'il était le Fils de Dieu. Elle porte à l'adorer non de simples étrangers, mais les plus sages d'entre eux. Ainsi vous voyez avec combien de raison l'étoile leur a paru de nouveau, puisqu'ils ont eu besoin d'elle après même le témoignage des prophètes, et les instructions qu'ils avaient reçues des scribes et des princes des prêtres.

Que l'hérétique Marcion, que l'impie Paul de Samosate rougissent, eux qui n'ont pas voulu reconnaître ce qu'ont vu les mages, ces premiers Pères de l'Eglise. Car je ne rougis point de les appeler de la sorte. Que Marcion soit couvert de honte, en voyant un Dieu adoré en sa chair, et que l'impie Paul soit confondu, en voyant adoré comme Dieu Celui qu'il ne croit qu'un homme. Les langes et la crèche font assez voir qu'il est homme; mais l'adoration que les mages lui rendent, fait voir qu'il est plus qu'un homme. Ils montrent assez qu'il est Dieu, en lui offrant dans son enfance même des présents qu'on ne peut offrir qu'à Dieu. Que les Juifs rougissent aussi avec eux, en voyant que des barbares et des mages les devancent, et qu'ils n'ont pas même assez de foi pour les suivre. Mais ce qui se passait alors était une figure de l'avenir, qui marquait que les gentils préviendraient dans la foi le peuple juif.

Pourquoi donc, me direz-vous, Jésus-Christ ne dit-il pas d'abord à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations (Matth. XXVIII, 19.), » et qu'il réserve ce commandement à la fin de sa vie? C'est parce que ce qui est arrivé aux mages

était, comme j'ai dit, une prédiction de l'avenir. Il était plus juste que ce fût d'abord le peuple juif qui embrassât la foi de Jésus-Christ. Mais ce peuple ayant volontairement renoncé à la grâce qui lui était offerte, Dieu a changé l'ordre des choses. Ce n'était pas sans doute l'ordre le plus naturel que les mages adorassent Jésus-Christ avant les Juifs ; que des hommes si éloignés prévinssent ceux qui avaient cet enfant au milieu d'eux ; et que des étrangers qui n'avaient rien entendu de ces mystères, eussent l'avantage sur ceux qui avaient été nourris dans la connaissance des prophètes. Mais parce qu'ils n'ont pas connu le trésor qu'ils avaient reçu de Dieu, les Perses le leur ont ravi au milieu même de Jérusalem.

C'est ce que saint Paul leur reproche : « C'était à vous, » dit-il, « qu'on devait annon-« cer d'abord la parole de Dieu, mais puisque « vous vous en êtes jugés indignes, nous nous « tournons vers les gentils. » (Act. XIII, 46.) Quelque incrédulité qu'ils eussent témoignée jusqu'alors, ils devaient au moins, après avoir vu les mages, suivre leur exemple et courir à Jésus-Christ. Mais ils ne l'ont pas voulu ; et les mages les préviennent et se hâtent d'aller au Sauveur, pendant que les autres sont assoupis d'un profond sommeil.

5. Suivons donc nous autres les mages. Quittons le pays barbare de nos mauvaises habitudes, et faisons un long voyage pour voir Jésus-Christ, puisque si les mages n'eussent fait un si long chemin, ils n'auraient jamais eu ce bonheur. Séparons-nous de tous les embarras de la terre. Tant que les mages demeurèrent dans la Perse, ils ne virent qu'une étoile, mais lorsqu'ils l'eurent quittée, ils méritèrent de voir le Soleil même de justice. Et l'on peut dire que cette étoile ne leur eût pas lui longtemps, s'ils ne fussent sortis promptement de leur pays.

Levons-nous aussi nous autres, et quand toute la terre serait en trouble, hâtons-nous d'aller à la maison de cet enfant. Quand les rois, quand les peuples, quand les tyrans voudraient nous en couper le chemin, ne laissons point éteindre notre ardeur par ces obstacles, puisque c'est ainsi que nous les vaincrons. Si les mages n'eussent été constants jusqu'à la fin, et n'eussent vu l'enfant, ils n'auraient point évité les maux dont ils étaient menacés par Hérode. Ils sont environnés de craintes, de périls et de troubles, avant que d'adorer l'enfant, mais aussitôt après, ils sont dans la paix et dans le calme. Ce n'est plus une étoile qui les instruit, mais un ange qui leur parle, parce qu'ils étaient devenus prêtres en adorant Jésus-Christ, et en lui offrant leurs dons.

Quittez aussi vous-mêmes le peuple juif ; quittez cette ville troublée, ce tyran altéré de sang, et tout ce vain éclat du siècle, pour courir à Bethléem, à cette maison du pain céleste et spirituel. Quand vous ne seriez qu'un berger, si vous vous hâtez d'aller à cette étable, vous y verrez l'enfant. Mais quand vous seriez roi, si vous n'y venez, votre pourpre ne pourra pas vous sauver. Quand vous seriez étranger et barbare comme les mages, rien ne vous empêchera de voir l'enfant, pourvu que vous veniez pour adorer le Fils de Dieu, et non pour le fouler aux pieds, comme dit saint Paul, et que vous vous présentiez devant lui avec frayeur, et avec joie, deux choses qui peuvent fort bien s'allier ensemble.

Mais gardez-vous de ressembler à Hérode, et, en disant comme lui que vous viendrez l'adorer, de venir en effet pour le tuer. Tous ceux qui approchent indignement des sacrés mystères, se rendent semblables à ce tyran : « Celui qui mange indignement ce pain, » dit saint Paul, « est coupable du corps et du sang « du Seigneur. » (I Cor. II, 27.) Car ils ont en eux-mêmes un tyran qui est encore plus méchant qu'Hérode, et plus ennemi de la gloire et du royaume de Jésus-Christ : c'est le démon de l'avarice. Ce tyran veut seul régner dans notre âme, et envoie ses sujets pour adorer Jésus-Christ en apparence, et pour le tuer en effet.

Craignons donc aussi nous-mêmes d'être en apparence les adorateurs de Dieu, et d'être en effet dans une disposition toute contraire. Renonçons à tout lorsque nous allons adorer Jésus-Christ. Si nous avons de l'or, offrons-le-lui plutôt que de le cacher en terre. Si les mages lui en présentèrent alors seulement par honneur et comme par hommage, que deviendrez-vous si vous lui en refusez lorsqu'il est pauvre ? Si ces hommes font un si long voyage pour le venir adorer enfant, quelle excuse vous peut-il rester de refuser de faire trois pas pour l'aller visiter malade, et en prison ? Nos ennemis même nous font compassion lorsqu'ils sont malades ou captifs ; et vous n'en avez point de votre Seigneur qui vous a fait tant de grâces, lorsque vous le voyez en cet état ?

Les mages lui donnèrent de l'or, et vous

avez peine même à lui donner du pain. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent ravis de joie, et vous voyez Jésus-Christ devant vous sans habits, et sans retraite, et vous n'en êtes point touchés ? Qui de vous, après avoir reçu de si grandes grâces du Sauveur, a fait pour lui un aussi long chemin que ces étrangers et ces barbares, qui étaient en effet plus sages que les sages mêmes ? Mais que dis-je, un aussi long chemin ? La plupart des femmes aujourd'hui sont dans une si grande mollesse, qu'elles ne peuvent faire trois pas pour venir l'adorer sur cette crèche sacrée de l'autel sans se faire traîner par des mules. Les autres qui n'épargnent pas leurs pas, préfèrent néanmoins les affaires du siècle à celles de leur salut, et le théâtre à l'église.

6. Quoi ! les mages font un voyage si pénible avant que d'avoir vu Jésus-Christ, et vous ne voulez pas les imiter après même que vous l'avez vu ? Vous le quittez aussitôt pour courir aux spectacles, car je ne crains pas de vous parler encore sur ce sujet. Vous quittez Jésus-Christ que vous voyez dans cette crèche, pour aller voir des femmes impudiques sur le théâtre. Quels supplices sont assez grands pour punir un si grand excès ? Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un vous offrait de vous mener au palais du roi, et de vous le faire voir sur son trône, aimeriez-vous mieux alors aller au théâtre ? D'ailleurs que gagnez-vous à ces spectacles ? Ici au contraire vous trouvez une source de feu, source spirituelle qui jaillit de l'autel. Et néanmoins vous ne craignez point de la quitter pour courir au théâtre, voir des femmes qui nagent, et pour être témoins de cette infamie publique, dont on déshonore la nature ?

Jésus-Christ est ici présent, il est assis proche de cette fontaine céleste, pour parler non à une femme seule, comme autrefois à la Samaritaine, mais à tout un peuple. Et peut-être qu'il n'y est que pour une personne seule, puisqu'on ne se met point en peine de le venir voir. Quelques-uns viennent, mais de corps seulement, et les autres ne viennent pas même de cette manière. Cependant Jésus-Christ ne se retire point ; il demeure, et ne cesse point de nous demander à boire, non de l'eau, mais notre sanctification dont il est altéré. Car il est ici pour donner aux saints les choses saintes. Il ne nous présente point de cette divine source, une eau corruptible à boire, mais son sang vivant, qui est en même temps le symbole de sa mort, et la cause de notre vie.

Cependant vous quittez cette source de sang divin, et ce breuvage terrible, pour voir dans une même eau une prostituée qui nage, et votre ame qui se noie et périt malheureusement. Car cette eau est une mer d'impudicité, où se perdent tous les jours non les corps, mais les âmes. Ces femmes se jouent dans ces eaux, et vous périssez en les regardant. Ce sont là les piéges du démon. Il submerge dans ces eaux, non-seulement ceux qui y descendent, mais encore plus ceux qui sont au-dessus pour voir ce spectacle. Ils périssent là plus cruellement, qu'autrefois Pharaon dans la mer Rouge, « lors« que les chevaux et les cavaliers, » comme dit l'Ecriture, « furent ensevelis dans les eaux. » (Exod. XV, 1.) Si les âmes étaient visibles, je vous les ferais voir mortes sur les eaux, comme on y vit alors les corps des Egyptiens.

Mais ce qui est plus déplorable, c'est qu'on fait passer cette peste pour un divertissement, et qu'on appelle cet abîme de perdition, une mer de volupté. On se sauvera plus aisément de tous les écueils de la mer Egée et de la mer Tyrrhénienne, que des périls de ces spectacles. Le démon d'abord inquiète les esprits toute la nuit par l'attente ; puis leur faisant voir ce qu'ils avaient tant désiré, il les enchaîne et les emmène comme ses captifs. Ne croyez pas que vous soyez sans crime, parce que vous n'avez point approché de ces personnes infâmes. Tout le mal a été consommé dans la disposition de la volonté. Si l'impureté vous possédait déjà, vous avez mis de l'huile dans sa flamme. Que si vous avez pu voir ces choses sans en recevoir de l'impression, vous en êtes encore plus coupable, parce que vous êtes devenu un sujet de scandale et de chute pour les autres, en les invitant à ces spectacles par votre exemple, et en y souillant en même temps vos yeux et votre âme.

Mais ce n'est pas assez de vous avoir montré vos plaies. Voyons maintenant le moyen de les guérir. Où chercherons-nous des remèdes à ce mal ? Je veux vous renvoyer aujourd'hui à vos femmes, afin qu'elles vous instruisent elles-mêmes, au lieu que, selon saint Paul, vous devriez être leurs maîtres. Mais puisque le péché a renversé cet ordre, et que le corps a pris le dessus, et la tête le dessous, usons au moins de cette voie pour rétablir toutes choses. Que si vous rougissez d'être le disciple de votre

femme, cessez de pécher, et vous remonterez bientôt sur ce trône où Dieu vous a mis d'abord. Tant que vous serez l'esclave du péché, l'Ecriture vous renverra pour vous instruire, non-seulement à vos femmes, mais même aux plus viles d'entre les bêtes. En effet, l'Ecriture ne craint pas d'envoyer l'homme quoique honoré de la raison, à l'école de la fourmi. S'il y a du désordre en cela, ce n'est pas la faute de l'Ecriture, mais de l'homme qui a dégénéré de sa grandeur.

C'est donc pour suivre cet exemple que nous vous rendons les disciples de vos femmes; et si vous méprisez leurs instructions, nous vous renverrons à l'école même des bêtes; et nous vous ferons voir combien d'animaux dans l'air, sur la mer et sur la terre, sont beaucoup plus chastes et réservés que vous n'êtes. Si cette comparaison vous fait rougir, rentrez en vous-mêmes, et que le souvenir de ce que vous êtes, que la frayeur de cet abîme de l'enfer, et de ce fleuve de feu, vous fasse renoncer pour jamais aux eaux meurtrières du théâtre. Car c'est cette eau qui précipite dans l'enfer, et qui allume ce feu qui ne s'éteindra jamais.

7. Si celui qui regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère, comment ne deviendra-t-il pas mille fois adultère, celui qui veut bien la voir dans cette nudité? Le déluge autrefois ne submergea pas tant d'hommes, que ces femmes qui nagent n'en noient dans la honte. Si les eaux du déluge ont tué les corps, elles ont arrêté les déréglements des âmes; mais celles-ci au contraire tuent les âmes sans perdre les corps.

Lorsqu'il s'agit de l'honneur de votre ville, vous voulez l'emporter sur toute la terre, parce qu'elle est la première qui a donné aux fidèles le nom de chrétiens : et lorsqu'il s'agit de la vertu et de la modestie chrétienne, vous souffrez que les plus petits villages l'emportent sur vous.

Que voulez-vous donc que nous fassions, me direz-vous? Irons-nous sur les montagnes pour nous faire moines? C'est cela même que je déplore, que vous vous imaginiez qu'il faille être solitaire pour devenir chaste. Les lois que Jésus-Christ a établies sont communes à tous. Lorsqu'il dit : « Si quelqu'un voit une femme « avec un mauvais désir (Matth. v, 28), » il ne le dit pas à un solitaire, mais à celui qui est engagé dans le mariage, puisque la montagne où il donnait ces divines lois n'était pleine alors que de personnes mariées.

Considérez donc par la foi ce qui se passe à ces théâtres, et renoncez pour jamais à ces spectacles diaboliques. N'accusez point la sévérité de mes paroles. Je ne vous interdis point le mariage, je ne vous empêche point de vous divertir, mais je souhaite seulement que ce soit avec modestie, et non d'une manière brutale et honteuse. Je ne vous oblige point de vous retirer dans les déserts et sur les montagnes, mais d'être modestes, réglés, humbles et charitables au milieu des villes.

Tous les préceptes de l'Evangile nous sont communs avec les religieux, excepté le mariage; et en ce point même saint Paul veut nous égaler à eux, lorsqu'il dit : « Que ceux « qui ont des femmes, soient comme s'ils n'en « avaient point, parce que la figure de ce « monde passe (I Cor. VII, 29); » comme s'il disait : je ne vous commande point de fuir sur les montagnes, quoique cela serait à désirer, puisque les villes aujourd'hui imitent les crimes de Sodome et de Gomorrhe; mais je ne l'exige point de vous. Demeurez dans votre maison avec votre femme et vos enfants; mais ne déshonorez point votre femme, ne corrompez point vos enfants, et n'infectez point votre famille par cette peste du théâtre.

N'entendez-vous pas saint Paul qui dit : « L'homme n'a point la puissance de son corps, « mais c'est sa femme (I Cor. VII, 4), » et qui vous impose à tous deux un devoir réciproque? Cependant si votre femme va souvent à l'église, vous l'en accusez comme d'un crime; et vous ne croyez pas qu'elle ait droit de vous accuser, lorsque vous passez les jours entiers au théâtre. Vous demandez à votre femme une si exacte retenue, que vous passez même au delà des bornes, en ne lui permettant pas de sortir, lorsqu'il y aurait nécessité de le faire; et vous croyez que pour vous, tout vous est permis.

Saint Paul ne vous permet point cela néanmoins, puisqu'il donne en ceci à votre femme le même pouvoir qu'à vous : « Que l'homme, » dit-il, « rende à sa femme l'honneur qu'il lui « doit. » (I Cor. VII, 3.) Quel est le respect que vous avez pour elle, lorsque vous abandonnez à une prostituée ce qui est à elle? Car votre corps est à votre femme. Comment lui rendez-vous l'honneur que vous lui devez, lorsque vous introduisez le tumulte et le désordre chez vous; lorsque rapportant dans votre maison ce que vous avez fait dans la ville, vous couvrez de con-

fusion et votre femme et votre fille qui vous écoutent, et vous encore plus qu'elles? Il vaudrait bien mieux se taire, que de dire ce qu'on ne peut écouter sans rougir, et ce qu'on croirait digne de châtiment dans la bouche d'un esclave. Quelle excuse donc vous restera-t-il, lorsque vous allez voir avec tant d'ardeur ces objets infâmes, et que vous préférez à toute chose ce qu'il n'est pas même permis de dire?

Je finis ici ce discours, afin de ne point paraître trop sévère. Mais si vous ne vous corrigez, je me servirai d'un fer encore plus tranchant, et je vous ferai une incision plus profonde. Je ne vous donnerai point de relâche, que je n'aie entièrement renversé ce théâtre diabolique, afin de rendre pure et sans tache l'assemblée de notre église. C'est ainsi que nous serons délivrés de tous les déréglements de cette vie, et que nous mériterons le bonheur de l'autre, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« ET ÉTANT ENTRÉS DANS LA MAISON, ILS TROUVÈRENT L'ENFANT AVEC MARIE SA MÈRE, ET SE PROSTERNANT EN TERRE, ILS L'ADORÈRENT. ET OUVRANT LEURS TRÉSORS, ILS LUI OFFRIRENT POUR PRÉSENTS, DE L'OR, DE L'ENCENS ET DE LA MYRRHE, » ETC. (CHAP. II, 2, JUSQU'AU VERSET 16.)

ANALYSE.

1. Les Mages adorent Jésus-Christ comme Dieu.
2. La fuite du Christ enfant en Egypte.
3. Eloge de saint Joseph.
4. La Judée chasse le Christ et l'Egypte le reçoit. — Etat florissant de la religion chrétienne en Egypte à l'époque de saint Chrysostome.
5. Saint Chrysostome propose à son peuple l'exemple des solitaires d'Egypte, et particulièrement de saint Antoine.

1. Comment donc saint Luc dit-il que l'enfant était couché dans une crèche? Voici: Joseph et Marie n'ayant pu trouver asile dans une maison, à cause du grand nombre d'étrangers venus à Bethléem pour le recensement, s'étaient réfugiés dans une étable; la Vierge mit alors au monde l'enfant-Dieu, et le coucha dans la crèche de l'étable. Cette explication, saint Luc lui-même la donne en disant: « Elle coucha l'enfant dans la crèche, parce « qu'il n'y avait point de place pour eux dans « l'hôtellerie. » (Luc, II, 7.) Mais ensuite elle le retira de là et le prit sur ses genoux.

A peine arrivée à Bethléem, la Vierge accouche; cette circonstance n'a rien de fortuit, elle fait partie du plan divin touchant le mystère de l'Incarnation, elle est nécessaire pour l'accomplissement des prophéties.

Mais qui put porter les mages à adorer l'enfant? Ce n'était pas l'extérieur de la Vierge qui n'avait rien d'extraordinaire, ni l'apparence de la maison qui était loin d'être magnifique, ni le reste de l'entourage où l'on ne voyait rien qui pût frapper et captiver. Cependant non-seulement ils l'adorent; mais ils ouvrent leurs trésors, et lui font des présents, plutôt comme à un Dieu que comme à un homme, puisque la myrrhe et l'encens sont particulièrement dus à Dieu. Qu'est-ce donc qui les prosternait en adoration devant un enfant, sinon ce qui les avait déjà portés à quitter leur maison pour faire un si long

voyage, c'est-à-dire, l'étoile d'abord, puis la lumière que Dieu répandit en même temps dans leurs âmes, et qui les conduisit peu à peu, et les éclaira de plus en plus? Sans cela comment expliquer ces honneurs divins rendus à un enfant entouré d'un si pauvre appareil ? Mais parce qu'il n'y a ici rien de grand pour les sens, parce que les yeux n'aperçoivent qu'une crèche, qu'une étable, qu'une mère pauvre, la grande sagesse des mages, se montrant seule, n'en éclate que mieux, et il faut nécessairement que vous compreniez que ce n'est pas vers un pur homme qu'ils viennent, mais vers Dieu même, et vers le Sauveur du monde. C'est dans cette vive foi que, bien loin de s'offenser de toute cette bassesse extérieure, ils se prosternent devant l'enfant, et lui offrent des présents qui n'avaient rien de charnel comme les offrandes des Juifs. Car ils ne lui immolent point des brebis ni des veaux, mais des dons mystérieux très-rapprochés de la grâce et de l'excellence de l'Eglise, et qui sont les symboles de la science, de l'obéissance et de la charité.

« Et ayant reçu en songe un avertissement « du ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils « s'en retournèrent à leur pays par un autre « chemin (12). » Admirez encore ici la foi des mages. Car comment ne sont-ils point scandalisés, ni surpris de cet avis ? comment sont-ils demeurés fermes dans l'obéissance, sans se troubler et sans raisonner ainsi en eux-mêmes ? Si cet enfant était quelque chose de grand, et s'il avait quelque puissance, pourquoi serions-nous obligés de nous enfuir, et de nous retirer si secrètement? pourquoi, après que nous avons paru librement et hardiment devant tout un peuple, sans craindre le bruit et l'étonnement de la ville ni la fureur du tyran, un ange vient-il maintenant nous chasser d'ici, comme des esclaves et des fugitifs ? Mais ils n'ont ni ces pensées dans l'âme, ni ces paroles dans la bouche. Car c'est en cela proprement que consiste la foi, de ne point chercher les raisons de ce qu'on nous dit, mais d'obéir simplement à ce qu'on nous ordonne.

2. « Or après que les mages s'en furent allés, « l'ange du Seigneur apparut en songe à Jo« seph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant « et sa mère et fuyez en Egypte, et demeurez-y « jusqu'à ce que je vous dise d'en partir (13). » On peut ici être en suspens, en considérant et les mages et l'enfant. Car bien qu'ils n'aient point été troublés, et qu'ils aient reçu avec foi ce qu'on leur a dit, ne peut-on pas néanmoins demander pourquoi Dieu ne les sauve pas hautement de la fureur d'Hérode, eux et l'enfant, sans que les uns soient obligés de fuir en Perse, et l'autre en Egypte avec sa mère ? Mais que vouliez-vous que Dieu fît en cette rencontre? Voudriez-vous que Jésus-Christ tombât entre les mains d'Hérode, et que néanmoins il ne reçût de lui aucun mal, après y être tombé? S'il eût agi de la sorte, on n'aurait pas cru qu'il eût pris véritablement notre chair, et on aurait douté de la vérité de son incarnation. Car si en dépit de ce qu'il a fait, et de toutes les preuves qu'il a données de son humanité quelques-uns néanmoins ont osé dire que son incarnation n'était qu'une fable, dans quel excès d'impiété ne fussent-ils point tombés, s'il eût toujours agi en Dieu, et dans toute l'étendue de sa puissance ?

L'ange donc renvoie ainsi ces mages, tant pour les rendre comme les prédicateurs de Jésus-Christ en leur pays, que pour faire voir en même temps à Hérode, que son dessein cruel ne lui réussirait pas ; qu'il entreprenait une chose impossible ; que sa fureur était vaine, et que tous ses travaux seraient sans effet. Car il est digne de la grandeur et de la puissance de Dieu, non-seulement de vaincre hautement et sans peine ses ennemis, mais encore de les tromper et de les surprendre. C'est ainsi qu'il voulut autrefois tromper les Egyptiens par les Juifs, et que pouvant faire passer visiblement toutes leurs richesses entre les mains des Israélites, il aima mieux le faire secrètement et par une adresse, qui ne jeta pas moins de terreur dans l'esprit de ses ennemis, que les prodiges qu'il avait fait auparavant?

2. En effet, les Ascalonites et les autres peuples voisins, lorsqu'ils eurent pris l'arche, qu'ils eurent été frappés d'une grande plaie, conseillaient à ceux de leur nation de ne pas lutter contre Dieu, de ne pas lui résister, et entre autres merveilles, ils leur rappelaient comment Dieu s'était joué des Egyptiens : « Pourquoi, » disaient-ils, « appesantissez-vous « vos cœurs, comme autrefois l'Egypte et Pha« raon ? Lorsque Dieu se fut joué d'eux, ne « laissèrent-ils pas aller son peuple ? » (I Rois, 6, VI.) Ils parlaient ainsi persuadés que cette conduite adroite n'était pas inférieure à tant de prodiges éclatants, ni moins propre à démontrer la puissance et la grandeur de Dieu.

Ce qui arriva à Hérode à l'occasion des mages n'était-il pas de nature aussi à le frapper fortement ? Se voir ainsi trompé et joué par les mages, n'était-ce pas à crever de dépit ? que s'il n'en devint pas meilleur, ce n'est pas la faute de Dieu qui lui avait ménagé cette leçon : il faut l'attribuer à l'excès de folie du tyran qui, loin de céder à ces avertissements, et de revenir de sa méchanceté, s'emporta plus avant dans le crime et ne fut pas arrêté par la crainte d'encourir un châtiment plus sévère par un excès d'endurcissement et de démence.

Mais pourquoi Dieu choisit-il l'Egypte, pour y envoyer cet enfant ? L'Evangile en marque la principale raison, qui était d'accomplir cette parole : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte. » (Osée, II, 1.) C'était aussi pour annoncer dès lors à toute la terre les grandes espérances qu'elle devait concevoir pour l'avenir. Car, comme l'Egypte et Babylone avaient plus que tout le reste du monde, brûlé des flammes de l'impiété, Dieu voulait marquer d'abord qu'il convertirait l'une et l'autre, et qu'il les purifierait de leurs vices ; et donner par là l'espérance d'un semblable changement à toute la terre. C'est pourquoi il envoie les mages à Babylone, et va lui-même dans l'Egypte avec sa mère.

Outre ces raisons, nous avons encore ici une autre instruction très-utile, pour nous établir dans une solide vertu ; c'est de nous préparer dès les premiers jours de notre vie, aux tentations et aux maux. Car considérez que ce fut dès le berceau que Jésus-Christ se vit obligé de fuir. A peine est-il né que la fureur d'un tyran s'allume contre lui. Elle l'oblige de se sauver dans un pays étranger, et sa mère si pure et si innocente est contrainte de s'enfuir, et d'aller vivre avec des barbares.

Cette conduite de Dieu vous apprend que lorsque vous avez l'honneur d'être employé dans quelque affaire spirituelle, et que vous vous voyez ensuite accablé de maux et environné de dangers, vous ne devez pas en être troublé ni dire en vous-même : D'où vient que je suis ainsi traité, moi qui m'attendais à la couronne, aux éloges, à la gloire, aux brillantes récompenses après avoir si bien accompli la volonté de Dieu ? Mais que cet exemple vous anime à souffrir généreusement et vous fasse connaître que la suite ordinaire des vocations spirituelles fidèlement remplies, c'est la souffrance, et que les afflictions sont les compagnes inséparables de la vertu.

Remarquez aujourd'hui cette vérité, non-seulement dans la mère de Jésus, mais encore dans les mages. Car ils se retirent en secret comme des fugitifs, et la Vierge qui n'était jamais sortie du secret d'une maison, est contrainte de faire un chemin très-pénible, à cause de cet enfantement tout spirituel et tout divin. Admirez une merveille si étrange. La Judée persécute Jésus-Christ, et l'Egypte le reçoit et le sauve de ceux qui le persécutent. Ceci fait bien voir que Dieu n'a pas seulement tracé dans les enfants des patriarches les figures de l'avenir, mais encore dans Jésus-Christ même, car il est certain que beaucoup de choses qu'il a faites alors étaient des figures de ce qui devait arriver après ; je citerais par exemple l'ânesse et l'ânon qu'il monta pour faire son entrée à Jérusalem.

L'ange donc apparut non à Marie, mais à Joseph, et lui dit : « Levez-vous, et prenez l'en« fant et sa mère. » Il ne dit plus comme auparavant : « Prenez Marie votre femme ; » mais « prenez la mère de l'enfant, » parce qu'il ne restait plus à Joseph aucun doute après l'enfantement, et qu'il croyait fermement la vérité du mystère. L'ange lui parle donc avec plus de liberté, et n'appelle plus Marie « sa femme, » mais « la mère de l'enfant. Et fuyez en Egypte, » dit-il. Et il lui en dit en même temps la raison : « Car Hérode cherchera l'enfant pour le per« dre (13.) »

3. Joseph écoutant ces paroles n'en est point scandalisé. Il ne dit point à l'ange : voici une chose bien étrange. Vous me disiez il n'y a pas longtemps que cet enfant sauverait son peuple, et il ne se peut sauver aujourd'hui lui-même. Il faut que nous nous retirions dans une terre étrangère. Ce que vous me commandez de faire est contraire à votre promesse. Joseph ne dit rien de semblable, parce que c'était un homme fidèle. Il ne témoigne point de curiosité pour savoir le temps de son retour, quoique l'ange ne le lui eût point marqué en particulier, lui disant en général : « Demeurez-là jusqu'à ce « que je vous dise d'en sortir. » Cependant il n'en témoigne pas moins d'ardeur à croire et à obéir, et il souffre avec joie toutes ces épreuves. La bonté de Dieu mêle en cette rencontre la joie avec la tristesse et tempère l'une par l'autre. C'est ainsi qu'il a coutume d'agir envers tous les saints. Il ne les laisse pas toujours

ni dans les périls ni dans la sécurité, mais il fait de la suite de leur vie comme un tissu et une chaîne admirable de biens et de maux. C'est ce qu'il pratique envers Joseph, et je vous prie de le remarquer.

Il voit la grossesse de Marie, et il entre aussitôt dans le trouble et dans la peine, soupçonnant sa jeune femme d'adultère; mais l'ange survient en même temps qui le guérit de ses soupçons et le délivre de ses craintes. L'enfant naît ensuite. Il en conçoit une extrême joie; mais elle est aussitôt suivie d'une douleur étrange, lorsqu'il voit toute la ville troublée et un roi furieux résolu de perdre l'enfant. Peu de temps après, cette tristesse est encore tempérée par la joie que lui causent l'étoile et l'adoration des mages; mais elle est aussitôt changée en une nouvelle frayeur lorsqu'on lui dit : « qu'Hérode cherche l'enfant pour le perdre, » et que l'ange l'oblige à fuir pour le sauver.

Car Jésus-Christ devait agir alors d'une manière humaine. Le temps d'agir en Dieu n'était pas encore venu. S'il avait commencé de faire des miracles de si bonne heure, on n'aurait pas cru qu'il fût homme. C'est pourquoi il ne vient pas au monde tout d'un coup; mais il est conçu d'abord, il demeure neuf mois entiers dans le sein de Marie, il naît, il est nourri de lait, il se cache durant tant de temps et attend que par la succession des années il soit devenu homme, afin que cette conduite persuade à tout le monde la vérité de son incarnation. Mais pourquoi donc, direz-vous, parut-il d'abord quelques miracles? C'était à cause de sa mère, de Joseph, de Siméon qui était près de mourir, des pasteurs, des mages et des Juifs mêmes, puisque s'ils eussent voulu examiner avec soin tout ce qui se passait, ils en eussent retiré un grand avantage. Que si vous ne voyez rien dans les prophètes touchant les mages, ne vous en étonnez pas. Les prophètes ne devaient ni tout prédire, ni ne rien prédire absolument. Si tant de prodiges s'étaient opérés tout à coup sans être annoncés, ils eussent trop frappé les hommes, trop bouleversé leurs idées. D'un autre côté, s'ils avaient connu d'avance tout le détail des mystères, ils en eussent accueilli l'événement avec trop d'indifférence, et les évangélistes n'auraient plus rien eu de nouveau à dire.

« Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère « durant la nuit et se retira en Egypte (14), où « il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin « que cette parole que le Seigneur avait dite « par le Prophète fût accomplie : J'ai appelé « mon fils de l'Egypte (15). » Si les Juifs doutent de cette prophétie et prétendent que cette parole : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte (Osée, XI, 1), » doit s'entendre d'eux-mêmes, nous leur répondrons que la coutume des prophètes est de dire des choses qui ne s'accomplissent pas en ceux-là même dont ils les disent. Ainsi, lorsque l'Ecriture dit de Siméon et de Lévi : « Je les diviserai dans Jacob et je les « disperserai dans Israël (Gen. XLIX, 7); » cette prophétie ne s'est pas accomplie dans ces deux patriarches, mais seulement dans leurs descendants. Ce que Noé dit de Chanaan ne s'est pas non plus accompli dans lui, mais dans les Gabaonites qui en sont sortis. La même chose se remarque encore dans le patriarche Jacob. Car cette bénédiction que son père lui donna : « Soyez le seigneur de vos frères, et que les « enfants de votre père vous adorent (Gen. XXVII, 29), » ne s'est point certainement accomplie en lui, puisqu'au contraire Jacob eut tant de crainte et de frayeur de son frère Esaü, et que nous voyons dans l'Ecriture qu'il se prosterna plusieurs fois en terre pour l'adorer, mais cela s'est vérifié dans ses enfants.

On peut dire ici la même chose. Car, qui des deux est plus véritablement Fils de Dieu, de celui qui adore un veau d'or, qui se consacre au culte de Beelphégor et qui immole ses enfants au démon, ou de celui qui est le Fils de Dieu par sa nature, et qui rend un souverain honneur à son Père? C'est pourquoi si Jésus-Christ n'était venu, cette prophétie n'aurait point été assez dignement accomplie. Et remarquez que l'Evangéliste insinue ceci lorsqu'il dit : « Afin que la parole du prophète fût accom« plie, » montrant assez par là qu'elle ne l'eût point été si le Fils de Dieu ne fût venu.

4. C'est aussi ce qui relève extraordinairement la gloire de la Vierge, puisqu'elle possède seule par un titre tout particulier, un avantage dont le peuple juif se vantait si hautement en publiant que Dieu l'avait retiré de l'Egypte. Le Prophète marque ceci obscurément lorsqu'il dit : « N'ai-je pas fait venir les étrangers « de Cappadoce, et les Assyriens de la fosse? » (Amos, IX, 7, selon les Sept.) C'est donc là, comme je viens de dire, l'avantage et le privilége particulier de la Vierge. On peut dire même que ce peuple, autrefois, et le patriar-

che Jacob ne descendirent en Egypte et n'en revinrent que pour être la figure de ce qui arrive ici à Jésus-Christ. Ce peuple alla dans l'Egypte pour éviter la mort dont il était menacé par la famine; et Jésus-Christ y va pour éviter celle dont Hérode le menaçait. Ce peuple se délivra seulement de la famine, et Jésus-Christ entrant en Egypte sanctifia tout le pays par sa présence. Mais admirez, je vous prie, comment Jésus-Christ allie la bassesse de l'homme avec la grandeur d'un Dieu. Car l'ange dit à Joseph et à Marie : « Fuyez en « Egypte ; » mais il ne leur promet point de les accompagner en ce voyage, ni dans leur retour ; c'était leur donner à entendre qu'ils avaient un grand conducteur avec eux, savoir cet enfant qui change dès sa naissance tout l'ordre des choses et qui force ses plus grands ennemis de contribuer eux-mêmes à l'exécution de ses desseins. Car les mages, qui étaient barbares et idolâtres, quittent toutes leurs superstitions pour le venir adorer ; et l'empereur Auguste sert par son édit à faire que Jésus-Christ naisse à Bethléem.

L'Egypte le reçoit dans sa fuite, et le sauve de son ennemi, et elle tire de sa présence comme une disposition à se convertir, afin qu'aussitôt qu'elle entendra les apôtres annoncer sa foi, elle se puisse vanter d'avoir été la première à le recevoir. Ce devait être là le privilége de la Judée, mais l'Egypte le lui a ravi par son zèle. Allez aujourd'hui dans les solitudes d'Egypte, vous y verrez un désert changé en un paradis, bien plus beau que tous les jardins du monde ; des troupes innombrables d'anges revêtus d'un corps ; des peuples entiers de martyrs ; des assemblées de vierges; enfin toute la tyrannie du démon détruite, et le royaume de Jésus-Christ florissant de toutes parts.

Vous verrez cette Egypte, cette mère des poëtes, des philosophes et des magiciens, qui se vantait d'avoir trouvé toutes sortes de superstitions, et de les avoir enseignées aux autres, se glorifier maintenant d'être la fidèle disciple des pêcheurs, renoncer à toute la science de ces faux sages ; avoir toujours dans les mains les écrits d'un publicain et d'un faiseur de tentes, et mettre toute sa gloire dans la croix de Jésus-Christ. Ce sont les miracles que l'Egypte fait voir, non-seulement dans ses villes, mais plus encore dans ses déserts. On y voit de tous côtés les soldats de Jésus-Christ, une assemblée royale et auguste de solitaires et une image de la vie des anges.

Cette gloire n'est point particulière aux hommes, les femmes la partagent avec eux. Elles n'ont pas moins de force que les hommes, non pour monter à cheval, et pour savoir se bien servir des armes, comme l'ordonnent les plus graves d'entre les législateurs et les philosophes grecs, mais pour entreprendre une guerre bien plus rude et bien plus pénible, qui leur est commune avec les hommes. Car elles ont comme eux à combattre le démon même, et les puissances des ténèbres ; sans que la faiblesse de leur sexe leur puisse interdire ces combats, parce qu'ils ne demandent point la force du corps, mais la bonne disposition de l'âme et du cœur. C'est pourquoi on a vu souvent dans cette sorte de guerre, les femmes témoigner plus de courage et de générosité que les hommes, et remporter de plus glorieuses victoires.

5. Le ciel n'éclate pas d'une aussi grande variété d'étoiles, que les déserts de l'Egypte ne brillent aujourd'hui par une infinité de monastères, et de maisons saintes. Celui qui se souviendra quelle était autrefois cette Egypte si rebelle à Dieu , si plongée dans la superstition ; qui adorait jusqu'à des chats ; et qui avait une frayeur respectueuse pour des poireaux et pour des oignons : comprendra en la comparant avec ce que nous y voyons maintenant, quelle est la force et la toute-puissance de Jésus-Christ. Nous n'avons pas même besoin de rappeller en notre mémoire les siècles passés, pour concevoir quel a été l'excès des superstitions de l'Egypte. Il n'en reste encore aujourd'hui que trop de traces parmi ses habitants.

Cependant ceux mêmes qui se plongeaient autrefois dans des déréglements si étranges, ne s'occupent maintenant que des choses du ciel, et de ce qui est au-dessus du ciel. Ils ont en horreur les coutumes impies de leurs pères. Ils ont compassion de leurs aïeux, et ils n'ont que du mépris pour tous leurs sages, et leurs philosophes. Car ils ont enfin reconnu par expérience, que les maximes de ces sages n'étaient que des imaginations de personnes ivres, ou des contes semblables à ceux que les vieilles femmes font aux enfants ; mais que la sagesse véritable et digne du ciel était celle que des pêcheurs leur ont enseignée.

C'est pourquoi ils joignent à l'amour extrême de la vérité, l'éclat d'une vie très-réglée et très-parfaite. Après s'être dépouillés de tout, et s'être crucifiés au monde, ils portent encore leur zèle plus loin ; et ils travaillent de leurs propres mains, pour gagner de quoi soulager les pauvres. Ils ne prétendent point que, parce qu'ils jeûnent ou qu'ils veillent, ils doivent être oisifs durant le jour ; mais ils emploient la nuit à chanter des hymnes et à veiller, et le jour à prier et à travailler des mains, imitant en cela le zèle du grand Apôtre. Car si lorsque toute la terre le regardait comme le prédicateur de la vérité, il a voulu néanmoins s'occuper comme un artisan, et travailler de ses mains, jusqu'à passer les nuits sans dormir pour gagner de quoi soulager les pauvres : combien plus, disent ces saints hommes, nous qui jouissons de la solitude, et qui n'avons rien de commun avec le tumulte des villes, devons-nous consacrer ce repos à quelque travail utile et spirituel ?

Rougissons donc ici nous autres, et pauvres et riches, de ce que pendant que ces saints solitaires, qui n'ont rien que leurs corps et que leurs bras, se font violence pour trouver dans leur travail de quoi faire subsister les pauvres : nous au contraire qui avons tant de bien dans nos maisons, n'employons pas seulement notre superflu pour le soulagement des misérables. Comment excuserons-nous une si grande dureté? Comment pourrons-nous en obtenir le pardon ?

Souvenez-vous combien ces Egyptiens autrefois étaient avares ; combien ils étaient esclaves de l'intempérance de la bouche, et des autres vices. Il y avait là, comme dit l'Ecriture, « des « marmites pleines de viande (Exod. XVI, 3), » que les juifs même regrettaient dans le désert. L'intempérance donc dominait dans l'Egypte. Et cependant lorsqu'ils l'ont voulu, ils se sont convertis et se sont changés, et étant embrasés du feu de Jésus-Christ, ils se sont aussitôt élevés au ciel. Après avoir été et plus colères et plus voluptueux que les autres peuples, ils imitent maintenant les anges par leur tempérance, et par toutes leurs autres vertus.

Tous ceux qui ont été en ce pays, savent que ce que je dis est vrai. Mais si quelqu'un n'a pas eu le bonheur de voir ces saints monastères, qu'il considère le grand et le bienheureux Antoine, qui est encore maintenant l'admiration de toute la terre, et que l'Egypte a produit presque égal aux apôtres. Qu'il se souvienne que ce saint homme est né du même pays que Pharaon, sans que pour cela il en ait été moins saint. Il a même été digne que Dieu se soit montré à lui d'une manière toute particulière, et toute sa vie n'a été qu'une pratique très-exacte de ce que Jésus-Christ ordonne dans l'Evangile.

Ceux qui liront sa Vie reconnaîtront la vérité de ce que je dis, et ils y verront en beaucoup d'endroits qu'il a eu le don de prophétie. Car il a découvert et prédit les maux que l'hérésie arienne produirait dans l'Eglise, Dieu les lui révélant dès lors, et lui mettant tout l'avenir devant les yeux. Il est constant qu'outre toutes les autres preuves de la vérité de l'Eglise, celle-ci en est une bien claire, qu'on ne voit point parmi tous les hérétiques un seul homme qui soit semblable à celui-ci. Et afin que vous ne m'en croyiez pas seul, lisez le livre de sa Vie, où vous verrez toutes ses actions en détail, et où vous trouverez beaucoup de choses qui vous porteront au comble de la vertu.

Méditons cette vie si sainte, et ayons soin en même temps de l'imiter, sans nous excuser jamais, ou sur le lieu où nous vivons ; ou sur notre mauvaise éducation ; ou sur le dérèglement de nos pères. Car si nous veillons exactement sur nous-mêmes, nulle de ces choses ne nous pourra nuire. Abraham avait un père impie et idolâtre, et il ne fut pas néanmoins l'héritier de son impiété. Ezéchias était fils du détestable roi Achas, et cela ne l'empêcha pas de devenir l'ami de Dieu. Joseph au milieu même de l'Egypte, s'acquit la couronne d'une inviolable chasteté. Et ces trois jeunes hommes au milieu de Babylone, et au milieu de la cour, ne laissèrent pas parmi ces viandes délicieuses dont leur table était servie, de conserver un amour ferme et inébranlable pour la plus haute vertu. Ainsi Moïse vécut dans l'Egypte, et Paul dans tous les endroits de la terre, sans que leur vertu ait été moins parfaite pour avoir vécu parmi des méchants.

Représentons-nous ces exemples, mes frères, cessons d'alléguer ces vaines excuses ; retranchons tous ces faux prétextes; embrassons généreusement tous les travaux nécessaires, pour nous établir dans une vie sainte. C'est ainsi que nous obligerons Dieu à nous aimer de plus en plus, que nous le porterons à nous soutenir

dans nos combats, et que nous recevrons enfin ces biens éternels que je vous souhaite, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« ALORS HÉRODE VOYANT QUE LES MAGES S'ÉTAIENT MOQUÉS DE LUI, ENTRA EN UNE EXTRÊME COLÈRE, ET ENVOYANT DE SES GENS, IL FIT TUER TOUS LES ENFANTS QUI ÉTAIENT DANS BETHLÉEM ET DANS TOUT LE PAYS D'ALENTOUR, AGÉS DE DEUX ANS ET AU-DESSOUS, SELON LE TEMPS QU'IL S'ÉTAIT FAIT MARQUER EXACTEMENT PAR LES MAGES, » ETC. (CHAP. II, 16, JUSQU'AU CHAP. III.)

ANALYSE.

1. Colère d'Hérode, il massacre les Innocents.
2. L'orateur repousse divers reproches faits à la divine providence, à propos du massacre des jeunes enfants de Bethléem. — Ceux qui supportent courageusement l'injustice n'en sont point lésés, quoiqu'ils paraissent l'être.
3. L'historien Josèphe et le roi Hérode. — Dieu accomplit ses desseins par les efforts que font les hommes pour les entraver et les contrarier.
4. La paix succède à l'épreuve.
5. et 6. Qu'il ne faut point s'enorgueillir des avantages de la naissance et des richesses.

1. Hérode ne devait point ainsi entrer en colère. Il devait craindre, s'humilier, et reconnaître la vanité de son entreprise. Mais rien ne l'arrête. Car lorsqu'une âme est une fois devenue impie et désespérément malade, elle rejette tous les remèdes que Dieu lui offre pour la guérir. Considérez donc combien ce prince ajoute à ses premiers crimes, prolonge la chaîne de ses homicides, et se jette de lui-même de précipice en précipice. Sa colère, son envie est comme un démon qui l'agite et qui le transporte, sans que rien puisse l'arrêter. L'insensé se déclare contre la nature même; et furieux d'avoir été joué par les mages, il tourne sa fureur contre des enfants innocents. Il semble qu'il veuille faire dans la Judée, ce que Pharaon fit autrefois dans l'Egypte.

« Hérode envoyant de ses gens, » dit l'Evangile, « fit tuer tout les enfants qui étaient dans « Bethléem, et dans tous le pays d'alentour, « âgés de deux ans et au-dessous, selon le « temps qu'il s'était fait marquer exactement « par les mages. » Prêtez-moi ici toute votre attention. Plusieurs parlent bien légèrement de ces enfants, leur sort, à les en croire, accuserait la justice divine. Les plus modérés d'entre eux suspendent seulement leur jugement; mais les autres sont plus hardis et plus emportés. Permettez que nous nous arrêtions un peu sur ce sujet, afin de guérir les uns de leur ignorance et de leur doute, et les autres de leur excès et de leur folie. Si l'on ose accuser Dieu d'avoir laissé tuer ces enfants, qu'on l'accuse donc aussi de la mort du soldat qui gardait saint Pierre. Comme ces petits enfants meurent ici au lieu de l'enfant Jésus, qui se sauve et qu'on voulait perdre; de même lorsque saint Pierre fut délivré par un ange de ses chaînes et de sa prison, le tyran qui ressemblait à celui-ci et de nom et de cruauté, ne l'ayant point trouvé, fit mourir à sa place les soldats qui le gardaient.

Mais à quoi sert cet exemple, me direz-vous? C'est augmenter la difficulté et non pas la résoudre. Je vous le dis aussi à ce dessein, et si je joins une seconde difficulté à la première, c'est afin de répondre en même temps à toutes les deux. Quelle est donc cette réponse; et que

pouvons-nous dire de probable sur ce sujet ? C'est que ce n'est point l'enfant Jésus qui cause la mort de ces enfants, mais la seule cruauté d'Hérode; comme ce ne fut point saint Pierre qui fit mourir les soldats, mais la brutalité du prince. S'il eût trouvé les portes de la prison brisées, ou les murailles percées, Hérode aurait eu peut-être un juste sujet de condamner la négligence des gardes. Mais puisque tout était dans le même état, les portes toujours fermées, les soldats encore munis des chaînes dont on les avait liés avec l'Apôtre, il devait conclure, s'il eût pu juger sainement des choses, que ce n'était point là l'ouvrage de la force et de l'artifice des hommes, mais l'effet d'une puissance tout extraordinaire et toute divine. Il devait adorer l'auteur d'un si grand miracle au lieu d'exercer sa cruauté sur les soldats. Dieu, dans l'opération de ce miracle, avait fait ce qu'il fallait, non-seulement pour ne pas exposer les gardes à la mort, mais encore pour amener le prince à la connaissance de la vérité. Si le tyran persista dans son impiété, pourquoi attribuer au sage médecin des âmes, à celui qui est bienfaisant en toutes ses œuvres, un mal qui n'est arrivé que par le déréglement du malade ?

Nous pouvons dire la même chose ici. Pourquoi, ô Hérode, vous mettez-vous en colère, lorsque vous vous croyez trompé par les mages? Ne savez-vous pas que cet enfantement est divin ? N'avez-vous pas assemblé les prêtres et les scribes ? N'ont-ils pas fait voir que le prophète avait jugé par avance de cette affaire, et que longtemps auparavant il avait prophétisé cette naissance ? N'avez-vous pas vu cet admirable rapport du présent avec le passé ? N'avez-vous pas su qu'une étoile avait conduit les mages? N'avez-vous pas rougi du zèle de ces étrangers ? N'avez-vous pas admiré leur liberté de langage ? N'avez-vous pas tremblé à l'oracle du prophète ? N'avez-vous pas dû comprendre aisément quelle devait être la suite de tant de merveilles ? Ne jugiez-vous pas de l'avenir par le passé ? Pourquoi donc toutes ces choses ne vous faisaient-elles pas conclure en vous-même, que ce n'était point là l'ouvrage de la tromperie des mages, mais de la puissance de Dieu, qui conduisait tout avec une admirable sagesse ? Mais quand même les mages se seraient joués de vous, pourquoi vous en prendre à ces enfants, qui ne vous ont fait aucun mal?

2. Fort bien, direz-vous, vous montrez parfaitement qu'Hérode était un homme de sang, et que sa cruauté est inexcusable ; mais vous n'avez pas résolu l'objection concernant l'injustice du fait. C'était Hérode qui commettait l'injustice, soit, mais pourquoi Dieu la laissait-il commettre ?

Que répondrai-je ici, sinon ce que j'ai coutume de vous représenter souvent, et dans l'église et partout ailleurs, et que je vous prie de bien retenir ? Car c'est une règle qui doit vous servir pour d'autres semblables difficultés. Voici donc ce que je vous réponds. Il se trouve beaucoup de personnes qui veulent faire du mal aux autres. Mais je soutiens qu'il n'y a point d'homme qui puisse faire un mal véritable à un autre homme. Et pour ne pas vous tenir en suspens, je dis en un mot, que, qui que ce soit d'entre les hommes qui nous offense, Dieu tourne le mal qu'il nous fait à notre avantage, et s'en sert ou pour nous pardonner ou pour augmenter notre récompense. Afin d'éclaircir ce que je dis, je vous en donne un exemple. Supposons qu'un serviteur soit redevable d'une somme considérable à son maître, que des hommes injustes le maltraitent, qu'on lui ravisse une partie de ce qu'il a; supposons encore que le maître puisse empêcher le vol, commander la restitution, et qu'au lieu d'agir de la sorte, il prenne sur ses comptes pour dédommager son serviteur, pourrait-on dire que celui-ci a été lésé ? pas le moins du monde. Mais si le maître remet au serviteur plus qu'on ne lui a pris, celui-ci n'aura-t-il pas gagné au lieu de perdre. Evidemment si.

Ayons ces pensées dans les maux dont on nous afflige injustement. Soyons certains que les afflictions ou nous obtiendront la rémission de tous nos péchés, ou que si nos péchés ne sont pas en si grand nombre qu'elles, elles nous mériteront une plus riche couronne. Vous en avez la preuve dans ce que dit saint Paul de celui qui était tombé dans la fornication : « Livrez, » dit-il, « cet homme à Satan « pour faire mourir sa chair, afin que son âme « soit sauvée. » (I Cor. v, 5.) Vous me direz qu'il s'agit ici des maux que nos ennemis nous font souffrir, et non pas des corrections que nos pasteurs nous imposent avec justice. Mais si vous voulez considérer avec soin les uns et les autres, vous n'y trouverez aucune différence. Notre difficulté était de savoir si le mal qu'on souffre est véritablement un mal pour

celui qui le souffre. Mais je puis vous apporter un exemple qui se rapproche davantage de la question qui nous occupe. Souvenez-vous de David insulté dans son malheur par ce Séméi qui faisait pleuvoir sur lui les plus violentes injures; ses soldats voulaient tuer cet insulteur, mais il les retint, et leur dit : « Laissez-le « faire, laissez-le maudire. Peut-être que le « Seigneur regardera mon affliction, et qu'il « me fera quelque grâce pour ces malédic- « tions que j'endure. » (II Rois, XVI, 10.) C'est ce qu'il dit aussi dans ses psaumes : « Voyez « combien mes ennemis se sont multipliés, et « combien est injuste la haine qu'ils me por- « tent et remettez-moi tous mes péchés. » (Ps. XXIV, 18, 19.) Le Lazare de même entra dans le repos, parce qu'il avait souffert en cette vie une infinité de maux. Ceux donc à qui on veut faire du mal, n'en reçoivent point en effet, s'ils le souffrent avec patience ; au contraire ce mal se change pour eux en un grand bien, soit que Dieu les châtie par l'affliction, ou que le démon les persécute.

Mais quels crimes, me direz-vous, ces enfants avaient-ils fait pour qu'ils dussent les expier par une mort si sanglante ? Ce que vous dites peut être vrai pour les personnes avancées en âge, et qui ont commis beaucoup de péchés; mais pour ces innocents qui meurent dans le berceau, quel péché avaient-ils pu faire, qui dût être lavé de leur sang ? — Souvenez-vous que je vous ai dit, que si l'injustice qu'on nous fait, ne trouvait point de péchés à punir en nous, elle nous mériterait une grande récompense. Quel mal est-il donc arrivé à ces enfants, lorsque, mourant pour un tel sujet, ils ont passé par une mort si prompte, comme par une courte tempête, au port éternel d'une heureuse paix?

Ils eussent pu, dites-vous, devenir de grands saints , s'ils eussent longtemps vécu. Mais croyez-vous que leur récompense ait été médiocre, pour avoir été tués à la place de Jésus-Christ? Et nous pouvons dire encore que si Dieu eût prévu que ces enfants eussent dû s'élever un jour à un grand mérite, il n'eût pas permis qu'ils eussent été tués dans le berceau. Car s'il tolère avec une patience si infatigable, ceux même qu'il sait devoir toujours demeurer dans le crime, il aurait bien plutôt empêché la mort de ceux-ci, s'il avait prévu qu'ils dussent un jour parvenir à un haut degré de vertu.

3. Voilà ce que nous pouvons dire sur ce sujet, mais il y a d'autres raisons bien plus secrètes de cette conduite, qui ne sont connues que de Celui qui a réglé ces événements, avec une providence incompréhensible. Remettant donc à Dieu la connaissance exacte et entière de ce secret, passons à la suite et apprenons de l'affliction des autres à souffrir avec courage tous les maux qui pourront nous arriver. Quelle tragique calamité en effet frappa alors Bethléem, où l'on voyait de tous côtés les enfants arrachés du sein de leur mère , pour être cruellement immolés à la fureur d'un tyran !

Que si vous êtes encore faible, si souffrir avec patience et sans se plaindre vous semble une sagesse au-dessus de vos forces, jetez les yeux sur la mort d'Hérode et respirez un peu à cette vue. La justice de Dieu fut prompte à le frapper, elle lui infligea une punition proportionnée à son crime, en lui faisant souffrir une mort cruelle, plus déplorable que tout ce qu'il fait endurer à ces innocents ; elle l'accabla de mille maux, que savent ceux qui ont lu son histoire dans Josèphe. Je ne la rapporte point ici pour n'être pas trop long et pour ne pas interrompre la suite de notre Evangile.

« Ce fut alors qu'on vit l'accomplissement « de ce qui avait été prédit par le prophète « Jérémie. — Un grand bruit a été entendu « en Rama, on y a entendu des plaintes, des « pleurs et des cris lamentables ; Rachel pleu- « rant ses enfants et ne voulant point recevoir « de consolation parce qu'ils ne sont plus. » Comme l'évangéliste avait rempli l'esprit du lecteur d'horreur et d'épouvante, en lui représentant un carnage si inhumain, si injuste, si cruel et si barbare, il le console ensuite en disant qu'il n'était point arrivé, ou par l'impuissance, ou par l'ignorance de Dieu ; puisqu'au contraire il l'avait prévu longtemps auparavant et l'avait prédit par son prophète. Relevez donc votre courage, ne craignez plus lorsque vous jetez les yeux sur cette providence de Dieu, qui se montre également et dans ce qu'elle fait elle-même et dans ce qu'elle laisse faire aux hommes.

C'est ce que Jésus-Christ disait autrefois à ses apôtres. Après leur avoir prédit qu'ils seraient traînés devant les tribunaux et menés au supplice ; que toute la terre s'élèverait contre eux et leur ferait une guerre irréconciliable, il ajoute aussitôt pour les consoler :

« N'est-il pas vrai qu'on a deux passereaux pour « une obole? Et néanmoins il n'en tombe pas « un seul sur la terre, sans la volonté de votre « Père céleste. » (Matth. x, 29.) Il leur parlait de la sorte, pour leur apprendre que rien ne lui est caché; et qu'il voit tout, quoiqu'il ne fasse pas tout. Ne craignez point, leur dit-il, ne vous troublez point. Celui qui voit ce que vous souffrez et qui le pourrait empêcher s'il le voulait, montre assez que s'il permet que vous souffriez quelque chose, c'est parce qu'il a soin de vous et qu'il vous aime. Ce sont les sentiments que nous devons avoir dans toutes nos afflictions, et nous y trouverons toute la consolation que nous pouvons souhaiter.

Mais quelqu'un dira peut-être : Qu'a de commun Rachel avec Bethléem? « Rachel, » dit l'Evangile, « pleure ses enfants. » Qu'a aussi de commun Rama avec Rachel? Rachel, mes frères, était la mère de Benjamin, et elle fut enterrée après sa mort dans un champ près de Bethléem. Comme donc son sépulcre était fort proche, que ce champ était échu à la tribu de Benjamin et que Rama était aussi de cette même tribu, l'Evangile appelle ces petits innocents les enfants de Rachel, à cause du chef de cette tribu et du lieu de sa sépulture. Et pour marquer que cette plaie était cruelle et incurable, il ajoute: « Elle n'a point « voulu se consoler parce qu'ils ne sont plus. »

Nous apprenons encore ici ce que j'ai déjà dit, que nous ne devons jamais nous troubler, lorsqu'il nous arrive des choses contraires aux promesses que Dieu nous a faites. Car aussitôt que Celui qui venait pour sauver son peuple, ou plutôt toute la terre, est né, considérez par quelles épreuves il commence un si grand œuvre. Sa mère s'enfuit, son pays tombe dans la dernière affliction, on fait un carnage d'enfants le plus lamentable qu'on eût jamais vu, et on n'entend de toutes parts que les pleurs, les soupirs et les cris des mères désespérées. Cependant ne vous troublez point. Dieu d'ordinaire accomplit ses desseins par des voies qui leur semblent tout opposées, pour nous faire admirer davantage sa toute-puissance. C'est ainsi qu'il a formé ses disciples, les préparant à de grandes actions par des moyens qui semblent tout contraires à ce dessein, afin que ce miracle parût plus grand. Car en souffrant les fouets, les exils et mille autres maux, ils sont devenus les maîtres de ceux même qui les ont traités de cette sorte.

4. « Depuis, Hérode étant mort, un ange du « Seigneur apparut aussitôt en songe à Joseph « qui était en Egypte (19). »

« Et lui dit : Levez-vous et prenez l'enfant « et sa mère et allez dans la terre d'Israël (20). »

« Et Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa « mère, et s'en vint en la terre d'Israël (21). » L'ange ne dit plus ici : « Fuyez, » mais, « allez. » Vous voyez encore que le calme succède à l'orage et que l'orage revient après le calme. Car en quittant cette terre étrangère, il retourne dans son pays, où il apprend la mort funeste de ce meurtrier de tant d'enfants. Mais dès qu'il y est arrivé, il trouve encore un reste de ses précédents périls, le fils du tyran était vivant et régnait en Judée. « Mais ayant ap- « pris qu'Archélaüs régnait en Judée à la « place d'Hérode son père, il appréhenda d'y « aller, et ayant été averti en songe de la part « de Dieu, il se retira au pays de Galilée (22). » Mais comment Archélaüs régnait-il dans la Judée, puisqu'il est dit dans l'Evangile que Ponce-Pilate en était gouverneur? Il n'y avait pas longtemps qu'Hérode était mort et son royaume n'était pas encore divisé en plusieurs parties. Donc pour un temps Archélaüs régnait au lieu d'Hérode, qui est appelé son père, pour le distinguer d'un autre Hérode, fils de ce premier et frère d'Archélaüs.

Mais, dira quelqu'un, si Joseph craignait d'aller en Judée à cause d'Archélaüs, il devait craindre aussi la Galilée à cause d'Hérode son frère, et fils du tyran. Je réponds que Joseph se mettait suffisamment à couvert de ce qu'il pouvait craindre, en ne demeurant point dans la Judée; parce que toute la fureur d'Hérode était tombée sur Bethléem, et sur le pays d'alentour. Archélaüs croyait qu'après ces sanglantes précautions il n'y avait plus rien à craindre; et que cet enfant qu'on cherchait seul, avait été tué avec les autres. D'ailleurs après avoir vu son père finir sa vie comme il l'avait finie, il devait craindre de continuer ses excès, et de lutter avec lui de cruauté.

« Et il vint demeurer en une ville appelée « Nazareth, afin que ce qui avait été dit par le « Prophète fût accompli : Il sera appelé Naza- « réen. » Joseph vient à Nazareth, pour éviter le péril, et pour revoir son pays qui lui était cher; et pour le faire avec plus de sûreté, il en reçoit l'ordre d'un ange. Saint Luc ne dit point que Joseph soit allé là par le commandement de l'ange: mais seulement que la purification

de la Vierge ayant été accomplie, ils s'en retournèrent à Nazareth. Que dirons-nous pour concilier ces deux évangélistes, sinon que le retour à Nazareth dont parle saint Luc, précéda la fuite en Egypte : Car Dieu ne leur commanda pas d'aller en Egypte avant la purification, de peur que la loi ne fût violée en quelque chose ; mais cette cérémonie une fois accomplie, ils retournèrent d'eux-mêmes à Nazareth, où ils reçurent l'ordre de fuir en Egypte. Et ce fut au retour de ce bannissement que l'ange leur ordonna de demeurer en Nazareth, où ils étaient retournés d'eux-mêmes la première fois, par le plaisir qu'ils avaient de demeurer en leur pays. Comme ils n'étaient venus à Bethléem que pour obéir au commandement de l'empereur, sans y trouver presque de lieu pour s'y loger : aussitôt ils s'en retournèrent à Nazareth; c'est pourquoi l'ange au retour de l'Egypte pour les mettre plus en repos, les renvoie encore en leur pays. Ce qui ne se fait pas sans une grande raison, puisque les prophètes l'avaient prédit : « Afin d'accom« plir, » dit l'Evangile, « ce qui avait été prédit « par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen. »

Quel est le prophète qui a dit cela ? Ne soyez point en ceci trop curieux ni trop pointilleux. Car il y a beaucoup de prophéties qui se sont perdues, comme on en peut juger par le livre des Paralipomènes. La négligence et la paresse des Juifs a laissé perdre beaucoup de livres saints, comme leur impiété en a brûlé et détruit un grand nombre. Le prophète Jérémie se plaint de leur impiété; et leur négligence est attestée dans le quatrième livre des Rois, où il est marqué qu'après un long temps on eut peine à trouver le livre du Deutéronome, qui avait été caché en terre, et dont les caractères étaient presque effacés. Si lorsque leur pays était en paix, ils ont laissé périr ces livres si saints : combien l'auront-ils fait davantage au milieu de tant d'irruptions des peuples étrangers ? Rien n'est plus certain, les prophètes avaient prédit que Jésus-Christ serait appelé « Nazaréen, » et c'est pourquoi les apôtres lui donnent souvent ce nom.

Les Juifs étaient donc excusables, me direz-vous, de ne pouvoir comprendre la prophétie de Bethléem ? Nullement. C'était au contraire cela même qui devait exciter leur curiosité, ils auraient dû chercher à concilier entre eux des oracles qui paraissaient se combattre. C'est le nom de Nazareth qui détermina Nathanaël à s'enquérir de Jésus, et il vint disant : « Peut« il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » (Jean, I, 46.) Car ce lieu était petit et méprisable; et non-seulement ce lieu, mais tout le pays de la Galilée. C'est pourquoi les Pharisiens dirent à Nicodème : « Lisez bien l'Ecri« ture, et vous trouverez qu'il ne doit point « sortir de prophète de la Galilée. » (Jean, VII, 12.) Cependant Jésus-Christ ne rougit point d'être appelé de ce nom, pour nous faire voir qu'il n'a nul besoin de tout ce qui paraît grand selon les hommes. Il choisit ses apôtres en Galilée, pays méprisé des Juifs, pour ôter toute excuse aux personnes lâches, et pour leur apprendre que rien de tout ce qui est extérieur ne leur peut nuire, s'ils s'appliquent sérieusement à la vertu. C'est pourquoi le Fils de Dieu n'a point voulu avoir de maison qui fût à lui : « Le Fils de l'homme, » dit-il, « n'a « pas où reposer sa tête. » (Matth. VIII, 20.) C'est pour ce même sujet qu'il s'enfuit lorsqu'Hérode le veut tuer; qu'étant né il est mis dans une crèche ; qu'il demeure dans une hôtellerie, et qu'il choisit une mère pauvre : pour nous accoutumer à ne point rougir de toutes ces choses ; pour nous apprendre, dès son entrée en ce monde, à fouler aux pieds tout l'orgueil du siècle, et à ne rechercher que les biens de l'âme qui sont les vertus ?

5. Pourquoi, semble-t-il nous dire, être si fier de votre patrie, puisqu'en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous commande d'y demeurer comme un étranger; puisque si vous m'obéissez, vous pouvez devenir si grand, que tout le monde ensemble ne sera pas digne de vous ? Pouvez-vous estimer ces choses, après que les philosophes païens les ont si méprisées, et qu'il les ont considérées comme étant hors de nous, et comme ne devant tenir que le dernier rang dans les biens du monde ?

Cependant saint Paul, dites-vous, ne rejette pas ces avantages, lorsqu'il dit : « Quant à « l'élection divine Dieu les aime, à cause des « patriarches qui sont leurs pères. » (Rom. XI, 28.) Mais considérez je vous prie, à qui saint Paul parle; et de qui il parle, et en quel temps. Il écrit à des païens, qui, devenus fidèles, s'enorgueillissaient de leur foi, traitaient les Juifs avec mépris, et les voulaient comme retrancher du rang des fidèles. C'est pourquoi saint Paul tâche de réprimer leur orgueil, et d'exciter en même temps les Juifs à la foi, et de les encourager à embrasser le culte de

Jésus-Christ. Mais lorsqu'il parle des plus grands hommes de l'Ancien Testament, voyez ce qu'il en dit : « Ceux, » dit-il, « qui parlent « de la sorte font bien voir qu'ils cherchent « leur patrie. Que s'ils avaient dans l'esprit « celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu « assez de temps pour y retourner ; mais ils « en désirent une meilleure, qui est la patrie « céleste. » (Hébr. II, 14, 15.) Et un peu auparavant : « Tous ceux-ci sont morts dans la foi « n'ayant point reçu les biens que Dieu leur « avait promis ; mais les voyant et comme les « saluant de loin. » (Ibid. 13.)

Saint Jean dit aussi à ceux qui venaient à son baptême : « Ne dites point : Nous avons « Abraham pour père. » (Luc, III, 2.) Et saint Paul : « Tous ceux qui sont d'Israël ne sont « pas Israélites, et les enfants de la chair ne « sont pas les enfants de Dieu. » (Rom. IX, 6.) Quel avantage ont tiré les fils de Samuël d'avoir été les enfants d'un tel père, sans être les héritiers de sa vertu ? De quoi a-t-il servi aux enfants de Moïse de l'avoir eu pour père, puisqu'ils ont dégénéré de son zèle ? C'est pourquoi ils ne furent point les successeurs de son autorité après sa mort, parce qu'ils s'étaient contentés d'être ses enfants de nom ; et le gouvernement du peuple passa aux mains d'un autre qui était son fils, non par sa naissance, mais par sa vertu. Timothée était fils d'un païen, en quoi son origine lui a-t-elle nui ? Quel gain le fils de Noé a-t-il retiré de la vertu de son père, puisque de libre qu'il était, il n'a pas laissé de devenir esclave ? Illustre exemple qui prouve que la noblesse du père ne suffit pas toujours à préserver le fils de toute déchéance ; le dérèglement de la volonté prévalut alors sur la loi de la nature, et non-seulement priva ce fils coupable des avantages de sa naissance, mais lui fit perdre jusqu'à la liberté.

Esaü n'était-il pas aussi fils d'Isaac, et chéri très-particulièrement de son père ? Isaac ne voulait-il pas lui donner sa bénédiction comme à son aîné ; ce qui portait aussi Esaü à lui complaire en toutes choses ? Cependant parce qu'il était méchant, ces avantages ne lui servirent de rien. Quoique la nature lui eût donné le droit d'aînesse, et que son père voulût le lui conserver, il perdit tout, parce qu'il n'avait pas Dieu pour lui. Mais, pour ne point parler davantage de quelques particuliers, les Juifs ont été les enfants de Dieu, et cependant ce titre si glorieux leur a été inutile. Si donc ceux mêmes qui deviennent enfants de Dieu, à moins que de répondre à la dignité d'une si haute naissance, en sont encore punis davantage : comment pouvez-vous vous vanter de la noblesse de vos pères et de vos ancêtres ?

Ce que je dis n'est pas moins vrai dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament : « Tous « ceux qui l'ont reçu, » dit saint Jean, « ont « eu de Dieu la puissance de devenir les « enfants de Dieu. » (Jean, I, 12.) Cependant saint Paul déclare que cette divine adoption sera inutile à plusieurs d'entre eux, lorsqu'il dit : « Si vous vous faites circoncire, Jésus-« Christ ne vous servira de rien. » (Gal. V, 2.) Que s'il ne sert de rien d'être à Jésus-Christ à ceux qui ne veillent pas à la garde de leurs âmes, de quoi leur pourra-t-il servir d'être nés d'un homme ? Ne soyons donc orgueilleux ni de notre naissance, ni de nos richesses, et méprisons ceux qui ont cet orgueil.

Ne soyons pas honteux d'être pauvres, travaillons à devenir riches en bonnes œuvres. Fuyons cette pauvreté, qui est la compagne des vices, et qui réduisit à une si extrême indigence le riche de l'Evangile. Car il ne put pas seulement obtenir une goutte d'eau, quoiqu'il la demandât avec tant d'instance. Quel est l'homme parmi nous qui soit aussi pauvre que ce riche l'était alors ? Ceux mêmes qui meurent de faim ont au moins de l'eau, et non-seulement par gouttes, mais en abondance, sans parler des autres soulagements. Mais ce mauvais riche est pauvre, jusqu'à n'avoir pas même cette goutte qu'il demande ; et ce qui est encore plus horrible, jusqu'à n'avoir pas le moindre soulagement dans ses maux.

Pourquoi avons-nous tant d'avidité pour les richesses, puisqu'elles ne peuvent nous faire acquérir le ciel ? Si un roi de la terre déclarait que nul d'entre les riches ne serait en honneur dans sa cour, et n'y aurait aucune charge, tout le monde ne renoncerait-il pas aux richesses ? Quoi ! le danger d'être mal à la cour d'un prince, nous rendrait les richesses méprisables ; et quand le roi du ciel nous crie tous les jours : « Qu'il est difficile qu'un « riche entre dans les cieux, » nous hésitons, et nous ne renonçons pas à tout, pour pouvoir entrer avec confiance dans ce royaume éternel ?

6. Après cela serons-nous excusables d'amasser ainsi avec tant d'ardeur ce qui ne peut servir qu'à nous fermer la porte du ciel ? Mais

nous n'amassons pas seulement cet argent dans nos coffres, nous le cachons encore dans la terre, lorsque nous pourrions le donner à Dieu, qui nous le conserverait pour l'autre vie? N'êtes-vous pas semblables à un laboureur, qui ayant reçu du blé pour le semer dans une terre bien préparée, le jetterait dans un lac où il périrait aussitôt, bien loin d'y pouvoir porter aucun fruit?

Mais que disent ces personnes, lorsque nous leur faisons ce reproche? Ce n'est pas pour nous une petite consolation, disent-elles, de voir chez nous ces trésors en assurance. C'est au contraire une grande consolation de savoir qu'on n'a point de trésor à garder chez soi. Car si vous ne craignez plus la famine, vous ne pouvez néanmoins éviter d'autres craintes plus fâcheuses; la mort, la guerre, et les violences secrètes de vos ennemis. S'il arrive une famine, le peuple, pressé par le besoin, viendra à main armée envahir votre demeure. Ainsi vous contribuez vous-même par votre avarice à affamer toute une ville, et vous exposez votre maison à un plus grand mal que n'est celui que la faim et la pauvreté vous auraient pu faire.

Je n'ai point encore ouï dire de notre temps, que quelque pauvre soit tout à coup mort de faim. Il y a une infinité de remèdes contre ce mal. Mais je puis faire voir combien de personnes ont été tuées, ou en secret ou en public, pour leurs biens et leurs richesses, ou pour des sujets semblables. On en voit mille exemples dans les rues, dans les places publiques, et dans les lieux même où l'on exerce la justice. Toute la terre en est pleine. Mais que dis-je, toute la terre? La mer même est très-souvent teinte du sang de ceux qui y vont chercher des richesses. Tel s'expose sur la mer pour chercher de l'or, qui y trouve un pirate qui le tue pour avoir cet or. Ainsi le même désir des richesses, qui fait l'un marchand, fait l'autre pirate et homicide. Qu'y a-t-il donc de plus perfide que l'argent, puisqu'il engage tant de monde, ou à des bannissements volontaires, ou à des périls extrêmes, ou à des morts sanglantes et malheureuses? « Qui « aura compassion, » dit l'Ecclésiaste, « de « l'enchanteur qui est mordu d'un serpent? » (Eccl. XII, 13.) Il faudrait au moins que la connaissance qu'ont les hommes de la cruelle domination de l'avarice, les empêchât de s'y soumettre, et les délivrât d'une passion si violente et si tyrannique.

Mais comment cela se peut-il faire, me direz-vous? Vous le ferez si vous substituez à cet amour de l'or, un autre amour, le désir des choses du ciel. Celui qui soupire après ce royaume, se rit de la passion de l'avarice. Le véritable serviteur de Jésus-Christ ne sera jamais l'esclave, mais le maître de l'argent. Car pour l'ordinaire l'argent poursuit qui le fuit; et fuit qui le cherche. Il respecte moins celui qui le souhaite que celui qui le méprise. Il se moque de celui qui court après lui; et non-seulement il s'en moque, mais il le charge de mille chaînes.

Rompons, mes Frères, ces fers si pesants. Pourquoi asservissez-vous une âme raisonnable à une matière morte et sans raison, qui est la mère de mille maux? Mais, ô folie inconcevable des hommes! nous faisons la guerre à l'avarice en paroles, et elle nous assujétit en effet. Elle nous traîne partout après elle comme des âmes vénales; et comme des esclaves qu'elle a achetés avec de l'argent. Y a-t-il rien au monde de plus honteux et de plus infâme pour des chrétiens? si nous ne pouvons pas nous élever au-dessus d'une matière sans âme et sans mouvement, comment pourrons-nous vaincre ces puissances spirituelles qui nous attaquent? Si nous ne pouvons mépriser un peu de terre, et quelques petites pierres qui ont de l'éclat; comment nous assujétirons-nous les principautés et les puissances? Comment pourrons-nous pratiquer la chasteté, si nous ne pouvons résister à l'avarice? Si l'éclat de l'argent nous fascine, comment résisterons-nous à l'attrait d'un beau visage? Il y en a même qui sont tellement passionnés pour l'argent, qu'ils ne peuvent le regarder sans en être transportés, et qu'ils disent en plaisantant « que la vue de l'or est la joie « des yeux. » Ne faites pas de ces plaisanteries, ô homme. Rien au contraire n'est plus pernicieux pour les yeux du corps et de l'âme, qu'un regard de convoitise jeté sur l'argent. C'est un tel regard qui a éteint les lampes des vierges folles, et qui les a exclues de la chambre de l'époux. Cette vue de l'or que vous dites être si agréable aux yeux, est ce qui a aveuglé Judas, qui lui a fermé le cœur pour ne pas se rendre à la voix de son maître; qui l'a contraint de se tuer et de se perdre lui-même; et qui a fait tomber en même temps ses entrailles sur la terre, et son âme dans l'enfer.

Qu'y a-t-il de plus funeste que cette passion? Qu'y a-t-il de plus dangereux? Je ne parle point de la matière même de l'or, je ne parle que du désir furieux qu'ont les hommes de le posséder. C'est cette passion qui rougit si souvent la terre du sang des hommes, qui la remplit de meurtres; et qui est plus cruelle que les bêtes les plus farouches. Car elle met en pièces tous ceux qu'elle possède, et ce qui est effroyable, elle les déchire sans qu'ils le sentent. Nous devrions, lorsque nous sommes exposés à ses violences, tendre la main à ceux qui passent, et les appeler à notre secours, et nous nous tenons au contraire heureux de ce qu'elle nous dévore, et nous aimons ses blessures, ce qui est le comble de tous les maux. Pénétrons-nous donc de ces vérités si utiles; fuyons cette maladie incurable ; guérissons ces morsures envenimées ; et retirons-nous bien loin d'une peste si dangereuse: afin de pouvoir mener ici une vie tranquille, et obtenir un jour les trésors du ciel par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui est au Père, ainsi qu'à l'Esprit-Saint la gloire, la force, et l'honneur maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE X.

« EN CE TEMPS-LA JEAN-BAPTISTE VINT PRÊCHER AU DÉSERT DE LA JUDÉE, — EN DISANT : FAITES PÉNITENCE, CAR LE ROYAUME DES CIEUX EST PROCHE, » ETC. (CHAP. III, 1, JUSQU'AU VERSET 7.)

ANALYSE.

1. Pourquoi le Christ se fait baptiser à l'âge de trente ans.
2. Saint Jean et son Baptême.
3. Accord de saint Jean-Baptiste et du prophète Isaïe.
4. Genre de vie de saint Jean-Baptiste.
5. La pénitence et les délices.
6. Saint Chrysostome exhorte son peuple à la vie réglée, à la pénitence, à la patience dans les afflictions.

1. Quel est ce temps dont parle l'Evangéliste? Car il ne marque pas le temps auquel Jésus étant encore enfant vint à Nazareth, puisque saint Jean ne vint que près de trente ans après, comme saint Luc le témoigne. Comment donc l'Evangéliste dit-il, « en ce temps-là? » L'Ecriture se sert d'ordinaire de cette manière de parler, non-seulement lorsqu'elle joint une histoire à une autre qui l'avait immédiatement précédée, mais encore lorsqu'elle parle de choses qui ne sont arrivées que longtemps après.

C'est ainsi que Notre-Seigneur étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples l'interrogèrent touchant la captivité de Jérusalem, et son dernier avènement, deux choses, vous le savez, très-éloignées l'une de l'autre. Et néanmoins après que Jésus-Christ eut achevé de leur parler de la destruction de Jérusalem, en passant du premier sujet au second, il dit : « Alors » il arrivera, etc, ne voulant pas dire que ces deux événements se suivraient sans intervalle, mais seulement que le dernier arriverait en son temps. C'est dans le même sens qu'on doit prendre ici ces paroles: « En ce « temps-là, » par lesquelles l'évangéliste n'entend nullement exprimer la succession non interrompue des deux événements ; mais seulement distinguer le temps du second d'avec celui du premier.

Pourquoi Jésus-Christ laisse-t-il passer trente ans avant que de se faire baptiser? C'est parce qu'après son baptême, il devait anéantir la loi. Il voulut d'abord s'y assujétir entièrement,

et l'accomplir avec exactitude jusqu'à l'âge de trente ans, âge qui comporte tous les péchés que l'homme peut commettre, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait aboli la loi, parce qu'il n'avait pu l'accomplir. Car tout âge n'est pas attaqué par toutes sortes de vices. Les premières années de la vie sont remplies d'imprudence et de faiblesse d'esprit. L'âge un peu plus avancé, est plus sujet aux plaisirs et aux passions : et le reste de la vie est principalement exposé à l'avarice. C'est pour ce sujet que Jésus-Christ attend jusqu'à trente ans ; qu'il passe par la suite de tous les âges, en y accomplissant la loi très-exactement; et qu'il vient enfin au baptême, dernière observance qui doit compléter sa soumission à la loi antique. Je dis que le baptême était la dernière prescription légale qui lui restât à remplir, et j'en trouve la preuve dans ce qu'il dit lui-même à saint Jean : « Il faut que nous accomplissions ainsi toute la justice ; » comme s'il disait : Nous avons jusqu'ici accompli tout ce qui est commandé par la loi, sans violer la moindre de ses prescriptions. Il ne reste plus que cette seule satisfaction à lui accorder, il faut donc encore nous y soumettre afin d'accomplir ainsi toute justice. Car Jésus-Christ appelle ici « justice, » l'accomplissement de toutes les ordonnances légales. C'est donc pour cette raison, comme nous venons de le faire voir, que Jésus-Christ vient aujourd'hui recevoir le baptême.

Mais d'où est venue l'institution de ce baptême ? Car saint Luc marque clairement que le fils de Zacharie ne l'a pas établi de lui-même, mais par le mouvement de Dieu : « Dieu, » dit cet évangéliste, « fit entendre sa « parole, c'est-à-dire son ordre, à Jean fils de « Zacharie. » (Luc, III, 2.) Et saint Jean dit de lui-même : « Celui qui m'a envoyé baptiser « dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit, est « celui qui baptise par le Saint-Esprit. » (Jean, I, 33.)

Pourquoi donc Dieu l'envoie-t-il baptiser ? Il nous le déclare lui-même, lorsqu'il dit : « Pour moi je ne le connaissais pas ; mais je « suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit « connu dans Israël. » (Ibid. 31.) Mais si c'était là l'unique cause de son baptême, pourquoi saint Luc dit-il : « Que Jean vint dans tout le « pays proche du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés ; » quoique ce baptême ne donnât pas la rémission des péchés, qui était réservée à celui que Jésus-Christ a institué depuis ? Car c'est en ce second baptême, que nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ, et que notre vieil homme a été crucifié avec lui, et avant la croix de Jésus-Christ, il n'y a point eu de rémission des péchés, grâce qui est toujours attribuée au sang du Sauveur, comme saint Paul l'assure par ces paroles : « Vous avez été « lavés, vous avez été sanctifiés (I Cor. VI, 11), » non par le baptême de Jean, « mais au nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'es- « prit de notre Dieu. » Et le même apôtre dit ailleurs : « Jean a prêché le baptême de la « pénitence. » Il ne dit pas de la rémission des péchés, « afin qu'on crût en celui qui de- « vait venir après lui. » (Act. XIII, 24.) Car, avant que l'hostie eût été offerte, que le Saint-Esprit fût descendu, que le péché eût été payé, l'inimitié entre Dieu et les hommes détruite, la malédiction levée, comment la rémission eût-elle pu avoir lieu ?

2. Pourquoi donc l'évangéliste dit-il, « pour la rémission des péchés ? » Les Juifs avaient le cœur si dur, qu'ils n'avaient pas même le sentiment de leurs péchés. Leur aveuglement était tel, que, plongés dans les plus grands désordres, ils ne laissaient pas de se croire justes. C'est ce qui a été la principale cause de leur perte, et ce qui les a le plus empêchés d'embrasser la foi. Saint Paul leur fait ce reproche, lorsqu'il dit : « Qu'ayant ignoré la jus- « tice de Dieu, et cherchant à établir leur pro- « pre justice, ils n'ont pas été soumis à celle « de Dieu. » (Rom. X, 3.) Et ailleurs : « Que di- « rons-nous donc, sinon que les Gentils qui ne « cherchaient point la justice, ont trouvé et « embrassé la justice, et que les Juifs au con- « traire qui recherchaient la loi de la justice, « ne sont point parvenus à la loi de la justice ? « Pourquoi cela ? Parce qu'ils ne l'ont pas re- « cherchée par la foi, mais comme s'ils eussent « pu y parvenir par les œuvres de la loi. » (Rom. XIX, 30.)

Comme c'était là la source de tous les maux des Juifs, saint Jean vient principalement pour les faire rentrer en eux-mêmes, et pour les rappeler à la connaissance de leurs fautes. Sa vie même et son vêtement prêchait la pénitence, et s'accordait parfaitement avec sa prédication, puisqu'il ne leur disait autre chose que ces paroles : « Faites de dignes fruits

« de pénitence. » (Matth. III, 8.) Saint Paul nous enseigne que ce qui a éloigné les Juifs de Jésus-Christ, c'est de n'avoir pas voulu reconnaître et condamner leurs péchés. Comme le souvenir et le regret de leurs fautes était le plus puissant aiguillon qui pût les porter à désirer un Sauveur, c'est pourquoi Jean vient au monde pour les faire entrer dans une disposition si sainte. Il les exhorte d'avoir recours à la pénitence, non pas pour être punis de leurs crimes, mais afin que leur pénitence les rendant plus humbles, et que s'accusant eux-mêmes de leurs désordres, ils se hâtassent de courir au pardon que Dieu leur offrait.

C'est ce que l'Evangile marque très-exactement. Car après avoir dit : « Qu'il était venu « prêcher le baptême de la pénitence dans le « désert de la Judée. » (Luc, III, 3.) Il ajoute aussitôt : « Pour la rémission des péchés ; » comme s'il disait, qu'il est venu pour les exhorter à confesser leurs péchés, et à en faire pénitence, non pas pour les en punir, mais pour leur en faire recevoir plus aisément la rémission. Car s'ils ne se fussent point condamnés eux-mêmes, ils n'eussent point eu recours à la grâce; et ne cherchant point la grâce du Sauveur, ils n'eussent pu obtenir la rémission de leurs péchés. Le baptême de saint Jean était donc une préparation à celui de Jésus-Christ. Et c'est pour ce sujet que l'Evangile ajoute : « Afin qu'ils crussent en celui qui de« vait venir après lui, » marquant ainsi une autre raison du baptême qu'il prêchait. Car il n'eût pas été convenable que saint Jean allât de maison en maison mener Jésus-Christ comme par la main, et exhorter chacun en particulier de croire en lui ; mais il fallait qu'en présence de tout le monde et à la vue de tous, cette voix de tonnerre descendît du ciel, et que tout le reste s'accomplît comme il l'a été.

C'est donc dans ce dessein que Jean est venu baptiser. Car la réputation de celui qui baptisait, et le sujet pour lequel il le faisait, attirait en foule tout le peuple au Jourdain, comme à un théâtre célèbre. Il commence par réprimer leur orgueil. Il leur persuade de ne point avoir des sentiments élevés d'eux-mêmes : et il leur représente qu'ils s'exposent aux plus grands supplices, s'ils ne font une prompte pénitence, et si, renonçant à cette vanité qu'ils tiraient d'être sortis d'Abraham et de leurs autres aïeux, ils ne recevaient de tout leur cœur la grâce de Jésus-Christ.

Il leur parlait en un temps où non-seulement la grandeur, mais encore la présence de Jésus-Christ était cachée aux hommes, et quelques-uns même le croyaient mort et enveloppé dans ce massacre de Bethléem. S'il se montra dès l'âge de douze ans dans le temple, ce ne fut que pour un moment, et il rentra aussitôt dans sa vie obscure et cachée. Il avait donc besoin pour se faire connaître sur la terre d'un début éclatant, et qui fît beaucoup de bruit. C'est dans ce dessein que saint Jean commence à leur dire clairement des choses que jamais les Juifs n'avaient entendues des prophètes, ni d'aucune autre personne. Il ne leur parle plus comme on avait toujours fait, d'un bonheur terrestre et passager. Il leur annonce le royaume des cieux et par ce royaume il marque le premier et le second avènement de Jésus-Christ.

Mais d'où vient qu'il parlait ainsi aux Juifs, puisqu'ils ne comprenaient pas ce qu'il disait? Saint Jean répondrait ainsi lui-même à cette demande : Je leur parle de ce qu'ils ne comprennent pas, afin que l'obscurité même de ce que je leur dis les réveille, et les porte à rechercher celui que je leur annonce. Nous voyons aussi qu'il a tellement tâché de les animer et de relever leurs espérances, que les publicains et les soldats même venaient lui demander ce qu'ils devaient faire pour régler leur vie : ce qui fait bien voir qu'ils s'étaient déjà dégagés des soins de la terre, qu'ils jetaient la vue sur des biens plus grands, et qu'ils s'occupaient l'esprit de ce qui devait arriver un jour. Car tout ce qu'ils voyaient dans saint Jean, et tout ce qu'ils lui entendaient dire, les portait à des sentiments plus purs et plus élevés.

Représentez-vous, je vous prie, quel étrange prodige c'était de voir paraître tout d'un coup sur le bord du Jourdain un homme qui venait de passer trente années dans le fond d'un désert, qui était fils d'un pontife, qui s'était toujours privé des choses les plus nécessaires à la vie et qui, admirable en toutes choses, était encore recommandable par le témoignage et par l'éloge du prophète Isaïe qui semblait dire clairement : Voilà celui que je vous ai prédit il y a si longtemps et que je vous ai marqué comme devant crier et prêcher dans le désert. Les prophètes avaient pris le soin d'annoncer si exactement tout ce qui se devait faire alors, qu'ils ne s'étaient pas con-

tentés de parler du Maître, mais qu'ils avaient dit même beaucoup de siècles auparavant quel devait être son précurseur, qu'ils n'avaient pas seulement marqué sa personne , mais même le lieu où il devait demeurer, la prédication qu'il devait faire et le fruit qu'elle devait produire parmi le peuple.

3. « C'est lui dont il a été dit par le prophète « Isaïe. On entendra dans le désert la voix de « celui qui crie : Préparez la voie du Sei- « gneur, rendez droits ses sentiers. » Il est bon de considérer le rapport qui se trouve sinon dans les paroles, du moins dans les pensées d'Isaïe et de saint Jean. Isaïe dit de saint Jean, que lorsqu'il viendra il criera : « Préparez la voie du Seigneur, « rendez droits ses sentiers. » (Is. XL, 3.) Et saint Jean disait : « Faites de dignes fruits de pénitence. » (Luc, III, 8.) Vous le voyez, et la prédiction d'Isaïe et la prédication de Jean montraient une seule et même chose, savoir : que Jean était le précurseur du Messie et qu'il lui préparerait la voie, non en donnant la grâce et en remettant les péchés ; mais en disposant les cœurs à recevoir le Seigneur et le Dieu de l'univers.

Saint Luc va plus loin, il ne se contente pas de rapporter seulement le commencement de la prophétie, il y ajoute encore la suite : « Toute « vallée, » dit-il, « sera remplie, et toute mon- « tagne et toute colline sera abaissée. Les che- « mins tortus deviendront droits, et les rabo- « teux seront aplanis et tout homme verra le Sau- « veur envoyé de Dieu. » (Luc, III, 5.) Voyez-vous comme le prophète embrasse tous les événements, et le concours du peuple, et l'heureux changement qui devait s'opérer, et la facilité de la doctrine, et la cause qui devait tout mettre en mouvement? Isaïe s'exprime allégoriquement à la manière des prophètes. Car en disant : « Que toute vallée sera remplie et « que toute montagne et toute colline sera « abaissée, et que les chemins tortus devien- « dront droits et que les raboteux seront apla- « nis (Luc, III, 5), » il montre les humbles élevés, les grands abaissés, et les rigueurs et les difficultés de la loi ancienne cédant à la douceur et à la facilité de la loi de l'Evangile. Ce ne sont plus, dit-il, les peines et les travaux qu'on vous présente, mais on vous offre la grâce et la rémission des péchés, qui vous donnera une grande facilité pour acquérir le salut. Et pour marquer la cause de ces grands biens, il ajoute aussitôt : « Et toute chair verra « le Sauveur envoyé de Dieu. » « Toute chair, » dit l'évangéliste ; ce ne sont plus seulement les juifs, ni les prosélytes qui le verront, mais la terre et la mer, et généralement tous les hommes. Il entend par ces « chemins tortus, » tout ce qu'il y a de corrompu parmi les hommes, les publicains, les prostituées, les voleurs et les magiciens, qui égarés auparavant ont marché ensuite par un chemin droit. C'est ce que le Fils de Dieu a marqué lui-même, lorsqu'il a dit aux Juifs : « Les publicains et « les femmes perdues vous précéderont dans « le royaume des cieux. » (Matth. XXI, 31.)

Le Prophète dit la même chose par une autre expression : « Alors, » dit-il, « les loups « et les agneaux viendront paître ensemble. » (Is. LXV, 25.) De même que par ces vallées remplies, par ces collines abaissées, le Prophète a voulu nous marquer l'anomalie des mœurs des hommes changée dans l'uniformité de la vie évangélique, de même par ce passage où il fait paître ensemble les bêtes du caractère le plus opposé, il veut encore nous faire entendre que les mœurs et les habitudes des hommes les plus différentes se réuniront dans la paix et l'harmonie d'une même charité. Et Isaïe montre quelle sera la cause de cette réunion, en disant : « On verra alors celui qui « doit être le Prince des nations, et les nations « espéreront en lui. » (Is. XI, 10.) C'est encore la même pensée qu'il exprime après par ces autres termes : « Et toute chair verra le Sau- « veur envoyé de Dieu. » (Is. XXV, 10.) Il fait voir par toutes ces paroles que la connaissance et la vertu de l'Evangile se répandront jusqu'aux extrémités du monde , retirant les hommes de la brutalité de leurs mœurs, amollissant la dureté de leurs cœurs et leur communiquant la douceur et la simplicité des enfants de Dieu.

4. « Or Jean avait un habillement de poils « de chameau, une ceinture de cuir autour de « ses reins, et pour son manger des sauterelles « et du miel sauvage. » Vous voyez comme les prophètes ont dit certaines choses et qu'ils ont laissé aux évangélistes à dire les autres. Saint Matthieu commence donc par les paroles du Prophète et parle ensuite lui-même, et il n'a pas cru inutile de décrire le vêtement du saint Précurseur. C'était en effet une chose admirable, étonnante, de voir que le corps d'un homme fût capable de supporter une vie si

dure. Aussi était-ce ce qui attirait le plus les Juifs ; ils voyaient revivre en saint Jean le grand prophète Elie, et dans le spectacle qu'ils avaient sous les yeux la mémoire vénérée de ce bienheureux des anciens âges.

La vie même de Jean leur paraissait encore plus admirable. Car Elie allait dans les villes et dans les maisons, et il y trouvait de quoi se nourrir, au lieu que celui-ci avait vécu dans le désert depuis le berceau. Il fallait que le précurseur de Celui qui devait détruire tout l'ancien état de l'homme, la peine, la malédiction, les travaux et la douleur, portât par avance sur lui-même quelques marques de cette grâce nouvelle, et qu'il parût déjà élevé au-dessus des choses auxquelles les hommes avaient été premièrement condamnés. C'est pourquoi il ne travaille point à la terre; il ne l'ouvre point avec la charrue, il ne mange point son pain à la sueur de son visage, mais il trouve une nourriture sans préparation, un habillement moins recherché que la nourriture et une demeure encore plus aisée que l'un et l'autre. Il n'avait besoin ni de maison, ni de lit, ni de table, ni d'aucune chose semblable. Il faisait éclater dans un corps mortel une vie tout angélique.

Il avait un habit de poil de chameau, pour apprendre aux hommes par son vêtement même à mépriser tout ce qui est humain, à n'avoir rien de commun avec la terre, mais à retourner à cette première noblesse dont le premier homme a joui durant son état d'innocence, avant qu'il fût obligé d'avoir le soin de la nourriture et du vêtement. Ainsi son vêtement était un symbole et de royauté et de pénitence tout ensemble.

Après cela, ne me demandez point où il pouvait avoir pris dans le fond d'un désert cet habit de poil et cette ceinture. Si vous vous arrêtez à ces sortes de questions, vous en ferez encore une infinité d'autres; comment il a pu dans ce désert supporter les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été, surtout avec un corps et dans un âge encore tendres; comment une complexion si délicate a pu résister aux incommodités de toutes les saisons, s'accommoder d'une nourriture si nouvelle et souffrir mille autres difficultés qui se rencontrent dans le désert?

Où sont maintenant ces philosophes grecs qui, par une imagination si fausse et si vaine, considèrent comme quelque chose de grand l'impudence d'un cynique? Quelle est cette belle vertu de s'enfermer pour un temps dans un tonneau et de se répandre ensuite dans toute sorte de luxe? de s'orner de bagues de prix, de se faire servir par de jeunes garçons et de jeunes filles, de se faire environner d'une pompe magnifique et de s'abandonner, sous prétexte qu'on est philosophe, dans deux excès si contraires? Saint Jean-Baptiste ne s'est point conduit de cette sorte. Il est demeuré dans le désert comme dans un ciel. Il y a excellé en toutes sortes de vertus, et il a passé du désert dans les villes comme un ange qui viendrait du ciel sur la terre. Il a paru comme un athlète de piété, comme un homme qui méritait d'être couronné aux yeux de toute la terre, comme un véritable philosophe qui faisait profession d'une philosophie digne du ciel. Et il a été si excellent et si admirable en un temps où le péché n'était pas encore détruit, ni la loi abolie, ni la mort vaincue; lorsque les portes de l'enfer n'avaient pas encore été brisées et que le démon régnait encore dans le monde. Tant il est vrai qu'il n'y a rien d'impossible à une âme forte et généreuse, qui entreprend tout avec ardeur et qui s'élève au-dessus de tous les obstacles qu'elle rencontre. Enfin, il s'est conduit dans l'Ancien Testament, comme saint Paul s'est conduit dans le Nouveau.

L'Evangile marque que ce saint portait une ceinture, parce que c'était alors la coutume de nos pères, avant que la mollesse de nos temps eût dégénéré en ces sortes d'habits d'aujourd'hui qui nous font rougir de leur luxe et de leur délicatesse. On voit par les Actes que saint Pierre et saint Paul usaient de ceintures, selon qu'il est dit du dernier : « Les Juifs lieront « celui à qui est cette ceinture. » (Act. XII, 8; XXI, 11.) Elie même en a porté une, comme aussi tous les autres saints, parce qu'ils travaillaient sans cesse, ou qu'ils faisaient des voyages, ou qu'ils s'appliquaient à quelque autre travail utile ou nécessaire à la vie. Ils affectaient de porter une ceinture, pour retrancher de leurs habits toute la vanité et l'orgueil, et pour témoigner à tout le monde qu'ils faisaient profession d'une vie dure et austère. Aussi Jésus-Christ loue particulièrement saint Jean de l'austérité de son habit : « Qu'êtes-« vous allés voir dans le désert, » dit-il aux Juifs? « un homme vêtu avec mollesse? Ceux « qui sont vêtus magnifiquement et qui vivent

« dans les délices demeurent dans les palais « des rois. » (Luc, VII, 25.)

Si donc, mes frères, un homme dont toute la vie a été si sainte, qui était plus pur que le ciel même, le plus excellent des prophètes, le plus grand de tous les hommes, et qui s'approchait de Dieu avec tant de liberté et de confiance, ne laisse pas néanmoins de souffrir tant de travaux, de mépriser si hautement les délices et de passer toute sa vie dans les rigueurs et dans les austérités, comment pourrons-nous, nous autres, excuser notre délicatesse, puisqu'après tant de grâces que nous avons reçues, après tant de péchés qui nous accablent, nous n'imitons pas la moindre partie de sa pénitence? Nous nous plongeons dans les festins et dans les excès de table; nous recherchons les plus excellents parfums; nous nous habillons comme ces femmes perdues qui montent sur le théâtre; et, dans cette mollesse générale à laquelle nous nous abandonnons, nous ouvrons cent portes au démon afin qu'il entre dans notre âme et s'en rende maître.

5. « Alors ceux de Jérusalem, de toute la Judée, « et de toute la contrée des environs du Jour« dain venaient à lui, et confessant leurs pé« chés, ils étaient baptisés par lui dans le Jour« dain. » Vous voyez par là quelle force avait la présence de ce saint homme, combien de peuples il s'attirait de toutes parts, et comment il les faisait rentrer en eux-mêmes et se souvenir de leurs péchés. Car c'était un miracle de voir un homme dans un tel habit, qui parlait avec tant de liberté ; qui reprenait tous les hommes comme des enfants ; et dont le visage même rayonnait de l'éclat d'une grâce tout extraordinaire.

Mais ce qui redoublait encore leur admiration, c'est qu'il y avait fort longtemps qu'ils n'avaient vu de prophète, car cette grâce leur avait été retirée, et elle apparaissait de nouveau après une longue disparition, c'était encore la prédication de saint Jean qui était nouvelle et fort différente de celle des autres prophètes. Il ne prédisait point comme eux des guerres, des combats, des victoires ; ni ces autres fléaux de Dieu, la peste et la famine ; les irruptions de Babylone et de la Perse ; la captivité de leur ville, ni rien de semblable. Il ne parlait que du ciel, que d'un royaume sans fin, et des supplices de l'enfer.

Le souvenir du massacre encore récent des factieux qui s'étaient rassemblés autour de Judas et de Theudas dans le désert, n'empêchait pas cette foule d'hommes de quitter les villes et les bourgades pour courir aux prédications du nouveau prophète. C'est que les discours de Jean étaient bien différents de ceux de ces imposteurs ; il ne portait ceux qui l'approchaient ni à usurper la royauté, ni à la révolte, ni à des entreprises nouvelles ; mais il ne pensait qu'à les faire entrer dans le royaume du ciel. Il ne les retenait point auprès de lui, il ne les emmenait point dans le désert, mais après les avoir baptisés et instruits de la plus haute sagesse, il les renvoyait chez eux. Il ne leur apprenait qu'à mépriser tout ce qui est de la terre, qu'à désirer les biens éternels, et à les rechercher chaque jour avec plus d'ardeur.

6. Tâchons, mes frères, d'imiter ce Saint ; renonçons à toute sorte d'excès et de débauches, et réduisons-nous à une vie sobre et tempérante. Voici le temps solennel de la pénitence qui approche, tant pour ceux qui ont été baptisés, que pour les catéchumènes : pour les baptisés, afin qu'ayant fait pénitence ils soient reçus à la participation des mystères sacrés ; pour les catéchumènes, afin que les taches de leurs péchés étant effacées par les eaux du baptême, ils approchent de la table du Seigneur avec une conscience pure. Quittons donc nos débauches et nos dissolutions. Car les larmes de la pénitence, et les plaisirs du corps ne peuvent s'accorder ensemble. Que la vie de saint Jean-Baptiste, son habit, son manger, et sa demeure, nous servent d'instruction et d'exemple.

Mais quoi, me direz-vous, voulez-vous nous obliger à mener une vie si austère et si pénible? Je ne vous y oblige pas absolument, mais je vous conseille et vous exhorte de l'embrasser. Que si vous ne pouvez pas la suivre, faites au moins paraître des actions de pénitence en demeurant dans les villes. Car le jugement est proche, et quand il serait éloigné, on ne devrait pas vivre avec moins de crainte, puisque la fin particulière de chacun de nous nous tient lieu de la fin générale du monde. Mais pour vous montrer qu'il est proche, et à notre porte, écoutez saint Paul qui dit : « La nuit est « avancée et le jour approche. » (Rom. III, 12.) Et en un autre endroit : « Celui qui doit venir « viendra et ne tardera point. » (Hébr. X, 37.)

Il est certain que nous voyons déjà presque arrivés les signes qui semblent comme appeler

ce jour-là. « Cet Evangile, » dit le Fils de Dieu, « sera prêché par tout le monde en témoignage « à toutes les nations. » (Matth. XXIV, 14.) Comprenez bien cette parole : l'auteur sacré ne dit pas que le dernier jour viendra lorsque l'Evangile aura été « cru », mais prêché par toute la terre. Quant à ce terme : « En témoignage, » il signifie pour l'accusation, pour la conviction, et pour la condamnation de tous ceux qui n'auront pas cru. Nous entendons ces paroles, nous voyons ces signes, et néanmoins nous sommeillons toujours, tout occupés à considérer des fantômes, comme si nous étions assoupis dans l'obscurité d'une nuit profonde. Sont-elles, en effet, autre chose que des fantômes les choses de la vie présente, heureuses ou malheureuses?

Commencez donc, je vous prie, à vous réveiller. Ouvrez les yeux pour regarder le soleil de justice. Celui qui dort, ne peut voir le soleil, ni réjouir ses yeux par la beauté de ses rayons. S'il voit quelque chose, il ne le voit qu'en songe. C'est pourquoi nous avons grand besoin de la confession, de la pénitence, et de beaucoup de larmes; tant parce que nous ne sommes point touchés de regrets lorsque nous péchons, que parce que nous commettons de grands péchés, des péchés qui ne méritent point de pardon. Plusieurs de ceux qui m'entendent, savent que ce que je dis est véritable. Toutefois bien que nos crimes ne méritent point de pardon, ne laissons pas de faire pénitence, et nous recevrons la couronne.

La pénitence dont je parle, ne consiste pas seulement à s'abstenir du mal que l'on faisait, mais ce qui est encore meilleur, à faire de bonnes œuvres. « Faites, » dit saint Jean-Baptiste, « de dignes fruits de pénitence. » (Matth. III, 8.) Et comment les ferons-nous? Si nous faisons des actions contraires aux péchés passés. Par exemple, vous avez pris le bien d'autrui ; donnez désormais de votre bien propre. Vous avez vécu longtemps dans la fornication; abstenez-vous même de votre femme durant le temps que l'Eglise ordonne de s'en séparer, et exercez-vous à la continence. Avez-vous médit de votre prochain, lui avez-vous fait violence en sa personne? Bénissez désormais ceux qui médiront de vous, et rendez de bons offices pour les violences qu'on vous aura faites. Car pour nous guérir, il ne suffit pas de tirer le fer de la plaie, il faut encore appliquer des remèdes sur le mal. Avez-vous fait des excès de bonne chair et de vin? Jeûnez et buvez de l'eau, et travaillez à retrancher la corruption qui vous en est demeurée. Avez-vous regardé la beauté d'une femme avec des yeux impudiques? Ne voyez plus désormais aucunes femmes, afin que vous soyez plus en sûreté. « Abs« tenez-vous du mal, » dit l'Ecriture, « et faites « le bien ; défendez à votre langue de parler « mal, et à vos lèvres de dire des paroles trom« peuses. » (Ps. XXXIII, 12.)

Mais quel est ce bien, dites-vous, que vous nous ordonnez de faire ? « Cherchez la paix, » ajoute le Prophète, « et poursuivez-la. » (Ibid.) Je n'entends pas seulement cette paix qui est avec les hommes ; mais celle que nous devons avoir avec Dieu. Et c'est avec grande raison que le Prophète nous commande de la poursuivre, puisqu'elle a été comme chassée et bannie du monde et, qu'ayant quitté la terre, elle est retournée au ciel. Mais nous pouvons encore l'en faire descendre et la rappeler ici-bas, si nous voulons renoncer pour jamais à la colère, à la vanité, à l'orgueil et à toutes les autres passions semblables, qui sont comme autant d'obstacles à la paix; pour vivre ensuite dans la modération et la pureté. Car il n'y a rien de plus dangereux que l'audace et que la colère. Cette passion rend les hommes tout ensemble orgueilleux et serviles, odieux et ridicules, et devient ainsi la source de deux vices contraires, l'arrogance et l'adulation. C'est pourquoi si nous nous guérissons de cet emportement de la colère, nous pourrons alors être humbles sans abaissement et élevés sans présomption. L'excès de nourriture produit la mauvaise mixtion des humeurs dans le corps humain, et lorsque les éléments dont celui-ci se compose ont cessé d'être en harmonie, il s'ensuit des maladies graves qui amènent la mort : eh bien ! le même phénomène se remarque aussi dans nos âmes.

7. Retranchons pour jamais, mes chers frères, et rejetons cette intempérance de notre âme. Prenons le breuvage salutaire d'une modération sainte, et demeurons toujours dans une vie égale et bien réglée. Appliquons-nous à la prière avec persévérance, et quoique nous ne recevions pas aussitôt de Dieu ce que nous lui demandons, ne laissons pas de le lui demander toujours, afin que nous méritions enfin de le recevoir. Le dessein de Dieu n'est pas de différer à nous accorder ce que nous lui demandons; et s'il le fait quelquefois, c'est

par un artifice de son amour, pour nous rendre plus assidus auprès de lui, et plus attachés à la prière. Il use de ces délais, et souvent même il permet qu'il nous arrive des tentations et des maux, pour nous obliger à avoir sans cesse recours à lui et à demeurer en lui comme dans notre asile.

Nous voyons tous les jours un exemple de cette conduite dans les pères et les mères qui ont le plus de tendresse pour leurs enfants. Lorsqu'ils voient qu'ils quittent leur compagnie pour aller jouer avec les enfants de leur âge, ils commandent à leurs serviteurs de leur représenter des choses qui les étonnent et qui les épouvantent : afin que cette frayeur même les oblige de s'aller jeter entre les bras de leur mère. Ainsi Dieu nous menace souvent des plus grands maux, non pour nous les faire souffrir, mais pour nous obliger à nous jeter dans son sein. Et lorsqu'il voit que nous sommes revenus à lui, il dissipe aussitôt toutes ces craintes. Si nous avions assez de force pour nous conduire avec autant de sagesse dans la prospérité que dans l'adversité, nous n'aurions aucun besoin de ces épreuves.

Mais pourquoi m'arrêté-je à parler de nous, puisque nous voyons que les plus grands saints ont tiré de très-grands avantages de l'affliction? David dit de lui-même : « Il m'est « bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, « afin que j'apprenne vos commandements. » (Ps. CXVIII, 71.) Le Sauveur dit à ses disciples : « Vous aurez des afflictions dans le « monde. » (Jean, XVI, 33.) Saint Paul marque expressément qu'il a passé par cette épreuve lorsqu'il dit : « Dieu a permis que je ressen« tisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange « de Satan qui me donne des soufflets. » (II Cor. XII, 7.) C'est pour ce sujet qu'il a prié le Seigneur par trois fois, afin que cette tentation le quittât; mais Dieu ne l'exauça pas, parce qu'il tirait un grand avantage de ces épreuves.

Si nous jetons les yeux sur la vie du saint prophète David, nous trouverons que sa vertu a été toujours plus éclatante dans les périls. Il est aisé aussi de remarquer la même chose dans les autres saints. Jamais la piété du saint homme Job n'a été plus brillante que lorsqu'il a été le plus affligé. Joseph ne fut jamais plus agréable à Dieu que lorsqu'il était le plus persécuté ; Jacob, Isaac son père, et Abraham, et tous ces autres grands saints ont toujours été plus glorieux dans les maux, et ils s'en sont servis pour mériter de plus brillantes couronnes.

Considérons ceci, mes Frères, et selon l'avis du Sage, ne soyons point impatients : « Et ne « nous hâtons point au temps de la tentation « (Ecclés. II, 2) ; » mais travaillons à souffrir tout courageusement sans nous agiter l'esprit par des demandes et des réflexions inutiles, et sans raisonner sur les choses à venir. C'est à Dieu qui permet la tentation, de savoir quand elle doit finir ; mais c'est à l'homme qui est dans l'épreuve, à la souffrir avec une patience toujours égale, et avec de sincères actions de grâces. Lorsqu'on souffre de la sorte, les plus grands maux ne peuvent produire que de très-grands biens.

Afin donc que notre vertu soit plus éprouvée en cette vie, et plus récompensée dans l'autre, supportons avec courage tout ce qui nous arrivera. Rendons grâces à Celui qui sait mieux que nous ce qui nous est utile ; et qui nous aime avec plus de tendresse que n'en ont les pères et les mères pour leurs enfants. Que la considération de cette sagesse et de cette bonté infinie de Dieu nous serve à enchanter tous nos maux et à étouffer toutes les impressions de la tristesse : afin que nous rendions gloire en toutes choses à Celui qui fait tout, et qui ménage tout pour notre salut. C'est ainsi que nous éviterons aisément toutes les embûches de notre ennemi, et que nous nous rendrons dignes de la couronne éternelle, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« MAIS JEAN VOYANT PLUSIEURS DES PHARISIENS ET DES SADDUCÉENS QUI VENAIENT A SON BAPTÊME, IL LEUR DIT : RACE DE VIPÈRES, QUI VOUS A AVERTIS DE FUIR DEVANT LA COLÈRE, QUI EST PRÊTE A TOMBER SUR VOUS ? » ETC. (CHAP. III, 7, JUSQU'AU VERSET 12.)

ANALYSE.

1. Pourquoi saint Jean-Baptiste s'indignait contre les pharisiens.
2. *Ne dites pas : Nous avons Abraham pour père.*
3. La crainte conduit à la pénitence.
4. L'efficace de la grâce. — Gratiæ τὸ ἀκάθεκτον.
5. et 6. Prédication de saint Jean-Baptiste, effrayante et rassurante à la fois.
7. et 8. Combien on doit craindre les supplices dont Dieu nous menace. — Comment il faut régler toute sa vie, et graver dans son cœur les vérités de l'Evangile.

1. Comment s'accordent ces paroles avec ce que Jésus-Christ dit : Que les Juifs n'avaient point cru saint Jean? C'est parce que c'était ne pas croire saint Jean, que de ne vouloir pas recevoir Jésus-Christ qu'il annonçait. C'est ainsi que bien qu'ils parussent écouter extérieurement Moïse et les prophètes, il les accuse néanmoins de ne pas leur obéir; parce qu'ils ne voulaient pas croire en celui dont ils avaient prédit l'avènement : « Si vous croyiez « à Moïse, » leur dit-il, « vous croiriez aussi en « moi. » (Jean, v, 46.) Et lorsqu'il leur demandait d'où était le baptême de Jean, ils disaient entre eux : « Si nous disons qu'il est de la « terre, nous craignons le peuple : et si nous « disons qu'il est du ciel, il nous dira; pour-« quoi ne l'avez-vous donc pas cru ? » (Matth. xxi, 26.) D'où nous pouvons conclure qu'ils vinrent bien écouter Jean, et qu'ils reçurent son baptême, mais qu'ils ne crurent point à ses prédications. L'évangéliste saint Jean montre encore clairement quelle était leur malignité, lorsqu'ils députèrent vers le saint précurseur pour lui demander s'il était Elie, ou s'il était le Christ : et c'est pour ce sujet qu'il marque, que « ceux qui lui avaient été « envoyés étaient des pharisiens. » (Jean, i, 24.)

Mais le peuple, me dites-vous, ne croyait-il pas que saint Jean était le Messie ? Il est vrai, il le croyait; parce qu'il l'écoutait dans une grande simplicité de cœur et d'esprit. Mais les pharisiens au contraire, en feignant d'avoir de lui cette opinion, voulaient lui dresser un piége pour le surprendre. Comme ils savaient certainement que le Christ devait venir de la ville du roi David, et qu'il était constant d'ailleurs que saint Jean venait de la tribu de Lévi, ils lui firent cette demande avec le dessein artificieux de tirer de lui quelque réponse compromettante dont ils se serviraient pour l'accuser. La suite de leurs demandes fait assez voir qu'ils avaient cette pensée. Car Jean ne leur confessant rien de ce qu'ils s'étaient imaginé, ils trouvent aussitôt un autre sujet de l'accuser, lorsqu'ils lui disent : « Pourquoi « donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, « ni Elie, ni prophète ? » (Jean, i, 25.)

L'évangéliste nous fait encore assez voir que le peuple et les pharisiens venaient trouver saint Jean dans une disposition bien différente, lorsqu'il marque que le peuple venait à lui pour être baptisé en s'accusant de ses péchés, et qu'il ne dit rien de semblable touchant les pharisiens. Jean, dit-il, voyant que beaucoup de scribes et de pharisiens venaient à son baptême, leur dit : « Race de vipères, qui vous a « avertis de fuir devant la colère, qui est « prête à tomber sur vous ? » O courage prodigieux ! ô fermeté admirable ! Avec quelle liberté parle ce saint à des hommes altérés du sang de tous les prophètes, et qui avaient dans le cœur le venin des serpents les plus dangereux ? Avec quelle constance et quelle

hardiesse s'élève-t-il, et contre eux, et contre leurs pères?

Vous me direz peut-être qu'il les reprend en effet avec une grande liberté; mais que la question est de savoir s'il a raison de le faire. Car saint Jean n'avait point vu pécher les pharisiens, et il voyait leur conversion. Ne devait-il donc pas les louer plutôt, bien loin de leur dire des injures, et de leur faire des reproches? Ne devait-il pas les recevoir avec joie, lorsqu'ils quittaient les villes pour venir dans le fond d'un désert entendre prêcher la vérité?

Nous répondons à cela, que ce saint prophète ne s'arrêtait point à considérer l'état présent de ces personnes, mais que Dieu lui avait découvert le fond de leurs cœurs. Comme il savait que la noblesse et la sainteté de leurs pères les enflait d'orgueil, et que la vanité était la cause de leur perte, et de cette extrême négligence où ils étaient tombés; il était nécessaire qu'il coupât d'abord la racine de cette vaine présomption. C'est dans ce même dessein qu'Isaïe les appelle « Princes de Sodome et de « Gomorrhe (Isaïe, I, 10); » et que Dieu leur dit par un autre prophète : « N'êtes-vous pas « devant mes yeux comme les enfants des « Ethiopiens? » (Amos, IX, 7.) Enfin tous les prophètes tâchent de leur ôter cette fausse persuasion, et de réprimer cet orgueil qui était pour eux la cause d'une infinité de maux.

On me dira peut-être que les prophètes avaient raison de traiter les Juifs de la sorte, puisqu'ils les voyaient pécher tous les jours; mais avec quelle justice saint Jean le pouvait-il faire; puisqu'il les voyait si disposés à faire tout ce qu'il aurait voulu leur ordonner? Nous répondrons à cela, qu'il les traitait de la sorte pour amollir la dureté de leur cœur. En considérant attentivement ce qu'il leur dit, on remarque que la louange s'y mêle aux reproches. Un sentiment de surprise pour ces hommes qui accomplissent enfin, quoique tard, ce qui leur avait toujours paru impossible, est empreint dans ses paroles. Ainsi ces reproches renferment une exhortation, par laquelle il les invite et les dispose à rentrer dans de meilleurs sentiments. L'étonnement qu'il laisse paraître montre assez combien leur malice était grande, et leur conversion inattendue et étrange. Le vrai sens de ses paroles est celui-ci : Comment se peut-il faire qu'étant fils de tels pères, et qu'ayant été formés à si mauvaise école, vous embrassiez aujourd'hui la pénitence? D'où peut venir un si grand changement? Qui a pu amollir la dureté de ces cœurs? Qui a guéri des plaies si incurables?

Et remarquez comment il les épouvante d'abord en leur parlant des feux et des tourments de l'enfer. Il ne leur fait point ces menaces ordinaires aux autres prophètes : Qui vous a appris à fuir la guerre, les irruptions des barbares, la captivité, la peste ou la famine? Il leur représente d'autres peines et d'autres supplices qu'on ne leur avait point encore fait comprendre : « Qui vous a avertis, » dit-il, « de fuir devant la colère, qui est prête à tom« ber sur vous?»

2. C'est aussi avec grande raison qu'il les appelle « race de vipères, » car on rapporte de cette espèce de serpent, qu'il tue la mère qui le porte, et qu'il n'entre au monde qu'en lui déchirant le sein. C'est là proprement ce qu'ont fait les Juifs. Ils ont été les parricides de leurs pères et de leurs mères, et ils ont trempé leurs mains dans le sang de ceux qui leur annonçaient la vérité. Mais il n'en demeure pas à ces reproches; il y ajoute encore un conseil.

« Faites donc de dignes fruits de pénitence « (8). » Il ne vous suffit pas de cesser de faire du mal : il faut encore faire beaucoup de bien. Ne venez point à moi avec cette légèreté qui vous est si ordinaire, en vous convertissant pour un moment, et devenant ensuite aussi méchants que jamais. Je ne viens pas pour la même mission que les prophètes qui m'ont précédé. Ce que Dieu opère aujourd'hui dans le monde est beaucoup plus important que ce qu'il y a jamais fait. C'est le juge même des hommes, et le souverain de ce royaume éternel, qui vient en personne apprendre aux hommes les règles d'une sagesse plus sublime, et qui les appelle au ciel, et à une vie toute céleste. C'est pourquoi je vous parle des supplices de l'enfer qu'on vous a cachés jusqu'ici et je vous apprends que les biens et les maux que vous devez attendre sont éternels. Renoncez donc enfin à vos vices, et ne les couvrez plus selon votre coutume, de ce vain prétexte, que vous êtes les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, cessez de mettre toujours en avant la noblesse et la sainteté de vos pères. Il ne leur parle pas ainsi pour leur défendre de se dire fils de ces saints hommes, mais pour les empêcher de fonder tout leur espoir dans les vertus de leurs pères sans se mettre en peine d'en acquérir eux-mêmes. Il leur découvre ce qu'ils ont de

caché dans le cœur, et il prophétise en même temps ce qui devait leur arriver. Car il se trouve qu'en effet ils dirent à Jésus-Christ : « Nous sommes la race d'Abraham, et nous « n'avons jamais été esclaves de personne. » (Jean, VIII, 33.) Saint Jean commence donc par rabaisser cet avantage qui faisait le principal sujet de leur orgueil. Mais remarquez comme il les redresse sur ce point, sans déprécier aucunement le mérite du saint patriarche. Après avoir dit : « Ne songez pas à dire : nous avons « Abraham pour père, » il n'ajoute pas : parce que le patriarche ne vous servira de rien; mais, employant une expression plus douce et en quelque sorte plus polie, il dit :

« Car je vous déclare que Dieu peut faire « naître de ces pierres même des enfants à « Abraham (9). » Quelques-uns croient que ce prophète par cette métaphore, et ce mot de « pierres », a marqué la conversion des Gentils. Mais je crois qu'il y a encore un autre sens sous ces paroles. C'est comme si le prophète leur disait : Ne croyez pas, quand même vous péririez tous, que le saint patriarche demeure privé de postérité. Non, Dieu ne le souffrira pas, parce qu'il peut de ces pierres même faire naître des hommes qui seront fils d'Abraham. Aussi bien l'a-t-il déjà fait, car il n'est pas plus difficile de faire naître un homme d'une pierre que d'une mère stérile. C'est ce que le prophète insinue par ces paroles : « Regardez la pierre dure dont vous avez été « taillés, et l'abîme de la fosse dont vous avez « été tirés. Regardez Abraham votre père, et « Sara qui vous a mis au monde. » (Isaïe, LI, 1.) Saint Jean donc les fait souvenir ici de cette prophétie, et leur montre que si Dieu rendit autrefois Abraham père d'une manière aussi miraculeuse que s'il avait forcé les pierres à lui donner des enfants, il lui était facile d'opérer encore aujourd'hui le même prodige.

Mais considérez de quelle manière il cherche à les ébranler par la menace d'être un jour séparés de Dieu. Il ne dit point, de peur de les jeter dans le désespoir : Dieu a déjà suscité, mais « peut susciter. » Il ne dit pas seulement que Dieu peut de ces pierres « susciter des « hommes; » mais ce qui est beaucoup plus, qu'il en « peut faire naître des enfants à Abra- « ham. » Vous voyez comme il essaye de les détacher de ces illusions dont ils se berçaient en songeant à leur filiation charnelle, ainsi qu'au crédit de leurs ancêtres auprès de Dieu, pour les amener à fonder toutes leurs espérances de salut sur le mérite personnel d'une sincère pénitence et d'une sainte vie ; vous voyez comme il donne l'exclusion à la parenté selon la chair, et fait prévaloir la parenté selon la foi.

3. Remarquez encore comme il augmente leur crainte et redouble leur terreur par les paroles qui suivent. En effet, il vient de dire : « Dieu peut de ces pierres même susciter des « enfants à Abraham, » et il ajoute : « Déjà la « cognée est à la racine de l'arbre (10); » quoi de plus menaçant et de plus terrible ? L'austérité de sa vie lui donnait le droit de parler avec cette liberté; d'ailleurs ceux à qui il s'adressait, avaient besoin d'être repris avec cette sévérité à cause de la dureté de cœur dans laquelle ils avaient si longtemps vécu. Non-seulement, leur dit-il, vous serez désavoués pour fils d'Abraham, et retranchés de sa race, mais vous en verrez d'autres sortir des pierres même pour prendre votre place ; que dis-je ? là ne s'arrêtera pas votre punition : il y a un châtiment plus insupportable que vous subirez.

« La cognée, » leur dit-il, « est déjà mise « à la racine de l'arbre. » Il n'y a rien de plus terrible que cette sorte d'expression. Car il ne les menace plus comme les prophètes autrefois, d'une faux volante, de la destruction d'une haie, et d'une vigne foulée aux pieds. Il les menace d'une hache tranchante, et ce qui est plus épouvantable, qui était prête à donner le coup. Comme ils étaient accoutumés à ne rien croire de ce que les prophètes leur prédisaient, et qu'ils répondaient hardiment à toutes leurs menaces : « Où est le jour du Sei- « gneur, et que l'arrêt du saint d'Israël s'exé- « cute, afin que nous en voyions la vérité « (Isaïe, XIII, 9); » parce que les malheurs qu'on leur prédisait n'arrivaient pour l'ordinaire qu'après une longue suite d'années, saint Jean jugea qu'il était nécessaire de les retirer de cet assoupissement, en leur représentant les maux dont il les menaçait, comme tout près de fondre sur eux. La cognée « est déjà » prête, dit-il : elle est déjà appliquée à la racine. Il n'y a rien entre deux : elle va couper non-seulement les branches ou les fruits, mais la racine même. Ainsi il leur témoigne que s'ils demeurent dans leur négligence, ils vont être frappés d'une plaie profonde, sans pouvoir espérer d'en guérir jamais. Comme s'il leur disait :

celui qui est venu sur la terre, et que je vous annonce, n'est pas un serviteur comme les autres prophètes; c'est le Seigneur de tout le monde, qui doit tirer une vengeance terrible de tous ceux qui mépriseront sa parole.

Mais après les avoir frappés de terreur, il ne les laisse point tomber dans l'abattement. Comme il avait évité d'abord de dire que Dieu eût déjà fait naître de ces pierres des enfants à Abraham, mais seulement qu'il lui était aisé de le faire; il évite de même de dire ici que le coup est déjà donné, pour ne les pas désespérer; mais il se contente de dire que la cognée est à la racine. Quelque proche qu'elle soit de la racine pour la couper, il dépend encore de vous d'arrêter le coup. Si vous voulez changer de vie et devenir meilleurs que vous n'êtes, Dieu retirera la cognée, et elle ne vous fera aucun mal; mais si vous demeurez toujours les mêmes, l'arbre sera coupé jusqu'à la racine. Dieu donc fait deux choses en même temps. Il approche la cognée, et néanmoins il ne coupe pas. Il l'approche pour vous tenir toujours dans la crainte; et il ne coupe pas, pour vous montrer que si vous vous convertissez, vous pourrez bientôt être sauvés.

Ainsi il les épouvante de tous côtés pour les porter, et comme pour les forcer à la pénitence. Car les menaces qu'il leur fait d'être exclus de la gloire de leurs ancêtres, de la voir transférée à d'autres, et d'être exposés à des maux irréparables qui étaient déjà présents, et qu'il a marqués par cette cognée prête à couper la racine; ces menaces, dis-je, étaient capables de réveiller les âmes les plus assoupies, et de leur inspirer le désir de la vertu.

Saint Paul use de la même conduite, lorsqu'il écrit aux Romains: « Que Dieu réduirait « son peuple à un très-petit nombre. » (Rom. IX.) Mais ne craignez point quand vous entendez ces menaces, ou plutôt craignez beaucoup, mais ne perdez point la confiance, puisque vous pouvez encore espérer de vous convertir. Dieu n'a pas prononcé la sentence. Ce fer tranchant ne devait pas couper l'arbre. Car qui l'en aurait empêché, puisqu'il était déjà près de la racine; mais il ne devait que vous donner de la crainte pour vous rendre meilleurs, et pour vous forcer à porter du fruit. C'est pour ce sujet qu'il ajoute :

« Tout arbre qui ne produit point de bon « fruit sera coupé et jeté dans le feu (10). » Quand il dit « tout arbre», il n'excepte aucune grandeur, ni aucune dignité du monde. Quand vous descendriez d'Abraham, et que vous compteriez mille patriarches entre vos pères, cela ne servira qu'à augmenter votre punition, si vous ne portez de bons fruits. Ce fut par la sévérité de ces paroles qu'il porta la terreur et l'épouvante dans le cœur des publicains, et qu'il fit trembler les soldats, non pour les jeter dans le désespoir, mais pour les délivrer de leur indifférence. Car il les intimide de telle sorte qu'il les console en même temps, parce qu'en menaçant l'arbre qui ne porte pas de bons fruits, il fait assez voir que celui qui en porte de bons n'aura rien à craindre.

4. Vous me direz peut-être : comment pouvons-nous porter ces fruits en si peu de temps, pour prevenir le coup d'une hache qui est déjà à la racine, sans qu'on nous donne un peu de trève et qu'on nous accorde quelque délai? Vous pouvez prévenir ce coup. Ce fruit que l'on exige de vous n'est pas comme ce fruit qui vient sur nos arbres; il n'a pas besoin d'un si long temps : il n'est point assujéti à la vicissitude des saisons, ni à tant de travaux nécessaires à la culture; il suffit de vouloir, et l'arbre germe et pousse aussitôt. Ce n'est pas seulement la racine de l'arbre, mais c'est principalement le soin et l'art du jardinier qui lui font porter ses fruits. Afin donc que ce peuple ne pût pas dire : vous nous remplissez de trouble, vous nous pressez trop, et vous nous réduisez à ne savoir plus que faire, puisqu'en nous menaçant d'une cognée qui va couper l'arbre, vous nous demandez que nous portions du fruit dans le temps même où vous ne nous parlez que de supplice, il les encourage, en leur montrant combien était facile la production de ce fruit.

« Pour moi, je vous baptise avec l'eau, » leur dit-il; « mais celui qui vient après moi est « plus puissant que moi, et je ne suis pas digne « de dénouer les cordons de ses souliers. C'est « lui qui vous baptisera par le Saint-Esprit et « par le feu (11). » Il montre assez clairement par ces paroles, qu'il ne faut pour recevoir ce baptême que la foi et la volonté, et non les travaux et les sueurs; et qu'il n'est pas moins aisé à Dieu de nous changer et de nous rendre meilleurs, qu'il ne lui est facile de nous baptiser.

Après donc qu'il a étonné les Juifs par la terreur du jugement, par l'attente du supplice, par les menaces de les couper comme un

arbre par le pied, de les priver de l'héritage de leurs ancêtres, en le donnant à d'autres enfants, et enfin par cette double peine d'être retranchés et jetés au feu ; après avoir en tant de manières amolli leur cœur endurci et les avoir enfin portés à désirer de se voir délivrés de tant de maux, il leur parle ensuite de Jésus-Christ d'une manière qui témoigne le profond respect qu'il a pour lui. Car, ayant fait voir la grande différence qui était entre eux deux, pour empêcher qu'on ne la regardât comme un respect et une déférence volontaires qu'il lui rendait, il l'appuie et l'autorise par la comparaison de leur ministère. Il ne commence pas par dire qu'il n'est pas digne de délier les cordons de ses souliers, il ne le fait qu'après avoir montré combien son baptême était imparfait, en témoignant que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de les porter à la pénitence.

« Je vous baptise dans l'eau, » dit-il, non de la rémission des péchés, mais « de la péni-« tence. » Et il parle ensuite du baptême de Jésus-Christ comme étant rempli d'un don et d'une grâce ineffable. Il semble qu'il leur dise : quoique Celui que je vous annonce ne soit venu qu'après moi, ne croyez pas pour cela qu'il n'ait point d'avantage sur moi. Apprenez quelle est la grandeur de la grâce qu'il vous doit faire, et vous comprendrez aisément que je n'ai rien dit de trop, ni même d'assez grand, quand j'ai protesté que je n'étais pas digne de délier le cordon de ses souliers. Et quand vous m'entendez dire « qu'il est plus fort que moi, » ne croyez pas que je veuille par là me comparer avec lui, puisque je ne mérite pas même d'être au nombre des moindres de ses serviteurs, ni de lui rendre les derniers services. C'est pourquoi il ne se contente pas de nommer les souliers, il parle même d'en « délier « les cordons, » voulant marquer par là le service le plus bas qu'on lui pouvait rendre. Enfin, pour que l'on ne crût pas qu'il parlait ainsi seulement par humilité, mais par un sentiment sincère de la vérité, il cite des faits pour le prouver.

« Il vous baptisera, » dit-il, « dans le Saint-« Esprit et dans le feu. » Qui n'admirera ici la sagesse de ce saint précurseur du Sauveur ? Lorsqu'il prêche de lui-même, il ne fait entendre que des paroles de menace et de terreur ; et lorsqu'il envoie vers le Christ, il ne promet que des biens et des consolations. Il ne parle plus d'une hache tranchante, d'un arbre coupé et jeté au feu, ni de la colère à venir ; mais de la rémission des péchés, de la destruction de l'enfer et de la mort, de justification, de sanctification, de délivrance, d'adoption au nombre des enfants de Dieu, d'union avec Jésus-Christ, dont les hommes doivent devenir les frères et les cohéritiers, et enfin des dons ineffables du Saint-Esprit. Il comprend toutes ces grâces en disant : « Il vous baptisera dans le « Saint-Esprit. » Cette expression figurée marque encore davantage l'abondance de la grâce qu'ils devaient attendre. Car il ne dit pas : « Il « vous donnera le Saint-Esprit, » mais : « il vous « baptisera dans le Saint-Esprit. » Et ce mot même « de feu » qu'il met ensuite, marque encore davantage la force et l'efficace de la grâce.

5. Dans quels sentiments et dans quelle disposition devaient entrer ceux qui écoutaient ce saint homme, lorsqu'ils voyaient qu'ils pouvaient tout d'un coup devenir semblables aux plus grands des prophètes ! Car s'il leur parle « de feu », c'est sans doute pour les faire souvenir des prophètes, dans les visions de qui il paraît toujours du feu ; car ce fut ainsi que Dieu parla à Moïse dans le buisson ardent, à tout le peuple sur la montagne de Sina, et à Ezéchiel, du milieu de ces chérubins ardents.

Il veut bien même pour les encourager davantage, leur parler d'abord du mystère qui ne devait s'accomplir qu'après tous les autres, c'est-à-dire le don du Saint-Esprit. Car il fallait auparavant que l'agneau fût égorgé, que le péché fût détruit, que l'inimitié qui existait entre Dieu et les hommes fût abolie. Il fallait que Jésus-Christ fût enseveli et qu'il ressuscitât, et ce n'était qu'après toutes ces choses que le Saint-Esprit devait venir. Il ne garde point cet ordre ; il commence à leur parler du don qui devait être la suite nécessaire, l'accomplissement et la fin de tous les autres, et faire éclater avec le plus de force par la prédication, la gloire de Jésus-Christ. Par l'annonce du Saint-Esprit, Jean veut d'abord frapper l'esprit de l'auditeur, l'amener à réfléchir en lui-même comment un tel présent sera accordé à la terre inondée d'un déluge de péchés ; puis, lorsque cette préoccupation dans laquelle il le jette, l'aura préparé à recevoir une révélation plus complète, il lui découvrira le mystère de la passion dont il pourra alors lui parler sans le scandaliser, à cause de l'attente d'un si admirable don, qui devait en être la suite. Les

esprits étant donc ainsi préparés, il s'écrie: « Voilà l'agneau de Dieu qui porte les péchés « du monde. » (Jean, I, 29.) Il ne dit pas, « qui « remet, » mais, ce qui marque plus d'amour, « qui porte les péchés du monde. » Il y a bien de la différence entre pardonner le péché ou s'en charger. Le premier se fait sans peine, mais le dernier coûte la vie.

Il leur marque aussi par ces paroles, quoique d'une manière obscure, que Jésus-Christ est le fils de Dieu. Ils n'avaient pas su encore qu'il fût le fils véritable et naturel de Dieu: mais en leur promettant que Jésus-Christ leur donnerait le Saint-Esprit, il leur révélait implicitement cette vérité. C'est pour cette raison que Dieu le Père donna à saint Jean une marque particulière pour reconnaître son fils en lui disant: « Celui sur qui vous verrez descendre « et demeurer le Saint-Esprit, est Celui qui « baptise dans le Saint-Esprit. » (Jean, I, 33.) Aussi saint Jean dit-il: « Je l'ai vu, et je rends « témoignage qu'il est Fils de Dieu (Ibid. 34), » faisant voir que cette descente du Saint-Esprit sur le Fils, était une preuve claire qu'il était Dieu.

Puis, quand entretenant ses auditeurs de l'espérance de ces grands biens, il les a ainsi traités avec quelque douceur et quelque indulgence, il revient tout à coup à ses premières sévérités, de peur qu'ils ne tombent dans la sécurité et la négligence. Car tel était l'esprit des Juifs; la prospérité les portait au relâchement et au vice. Saint Jean a donc de nouveau recours aux menaces et à la terreur.

« Il a le van en main, et il nettoiera parfai« tement son aire. Il amassera son blé dans le « grenier, mais il brûlera la paille dans un feu « qui ne s'éteindra jamais (12). » Plus haut nous avons vu le Dieu vengeur du péché, ici c'est le juge que nous apercevons en même temps que l'éternité des peines: « Il brûlera la paille « dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » Ce verset nous montre encore en Dieu le Seigneur de toutes choses, le commun Père et le vigneron mystique. Jésus-Christ lui-même donne ce dernier nom à son père dans un autre endroit: « Mon Père est le Vigneron. » (Jean, XV, 1.) Comme ces mots: « La cognée est à la racine « de l'arbre » ne s'opposaient pas à l'idée d'une difficulté quelconque que Dieu pourrait rencontrer à distinguer ce qui mériterait d'être coupé de ce qui devrait être épargné, le Prophète se sert d'une autre comparaison qui fait évanouir cette idée, en montrant que le monde entier est dans la main de Dieu et qu'il peut châtier qui lui appartient. Tout est maintenant confus dans le monde. Quelque beau que puisse être le bon grain, il est mêlé avec la paille, parce qu'il est dans l'aire et non dans le grenier, mais alors il se fera un discernement et une séparation épouvantable.

Où sont maintenant ceux qui ne croient pas à l'enfer? L'Evangile dit deux choses en même temps, que ceux qui croiront seront baptisés dans le Saint-Esprit, et que les incrédules seront brûlés éternellement. Si donc la première est véritable, la seconde le doit être aussi. C'est pour cela qu'il allie ensemble ces deux choses; afin que la certitude de celle qui est déjà arrivée, nous assure de celle qui doit arriver. Au reste Jésus-Christ parlant de choses, ou semblables ou contraires, allie souvent deux prophéties, dont l'une doit s'accomplir en ce monde, et l'autre dans l'autre; afin que les plus opiniâtres et les plus rebelles soient forcés de croire que la seconde s'accomplira en voyant la première déjà accomplie. Par exemple, il promet à ceux qui renonceront à tout pour l'amour de lui, le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre, afin que les grâces qu'il leur donne dès ici-bas, les assurent de la vérité des promesses qu'il leur a faites pour l'avenir. C'est ce que saint Jean fait en cet endroit où il unit ensemble le baptême du Saint-Esprit, et le feu qui brûlera éternellement.

6. Si Jésus-Christ n'avait baptisé les apôtres dans le Saint-Esprit, et s'il ne faisait encore tous les jours la même grâce à tous ceux qui croient, on aurait peut-être quelque raison de douter de l'autre chose que le Prophète joint à cette première. Mais si nous voyons s'accomplir tous les jours ce qui paraissait le plus grand et le plus incroyable, ce qui dépasse infiniment la portée de la raison humaine, sur quel fondement refuserons-nous de croire une chose plus facile, plus naturelle et plus conforme à notre raison? A peine saint Jean a-t-il dit aux Juifs que Jésus-Christ les « baptisera « dans le Saint-Esprit et dans le feu, » à peine leur a-t-il fait entrevoir la merveille de ce baptême nouveau, qu'il leur parle aussitôt de ce « van » terrible, qui marque le jugement, pour les empêcher de tomber dans le relâchement et dans la paresse. Ne croyez pas, leur dit-il, qu'il vous suffise d'avoir été baptisés, si vous continuez de vivre mal après avoir reçu le

baptême. Vous avez besoin après cela d'une grande vertu, et d'un grand amour de la sagesse. Ainsi donc pour leur faire désirer la grâce du baptême, il les émeut par la menace de cette hache qui est déjà à la racine de l'arbre, puis après leur avoir fait envisager la grâce baptismale, il les effraye de nouveau par la menace de ce « van » impitoyable et de ce feu inextinguible. Il ne fait donc aucune distinction entre ceux qui n'ont pas reçu le baptême, et il déclare simplement que « tout arbre « qui ne produit pas de bon fruit sera coupé, » englobant dans le même châtiment tous les incroyants. Mais parmi ceux qui ont reçu le baptême il distingue, il sépare avec « le van » (Luc, III, 9), ceux qui honorent leur foi par leur vie de ceux qui la déshonorent.

Que personne donc, mes Frères, ne devienne la paille de l'Eglise. Que personne n'ait une âme légère et flottante dans la foi, abandonnée aux pensées mauvaises, qui comme des vents l'agitent de toutes parts. Si vous avez la solidité du bon grain, nulle affliction ne vous pourra nuire; comme dans l'aire les grains de froment ne sont point broyés, lorsque les roues dentelées passent dessus. Mais si vous devenez inconsistants comme la paille, vous souffrirez ici-bas mille maux, vous serez déjà broyés dans l'aire de cette vie, et vous subirez dans l'autre des supplices éternels. Car tous ceux qui sont en cet état, après avoir été en ce monde la proie des passions comme la paille est mangée par les bêtes, seront en l'autre la nourriture du feu.

Si saint Jean eût dit tout simplement aux Juifs que Dieu jugera tous les hommes selon leurs œuvres, son discours n'eût pas été si bien reçu : mais en y mêlant cette comparaison et cette expression figurée, il leur persuade cette vérité avec plus de force, et il entre plus agréablement dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. C'est ainsi que Jésus-Christ s'est conduit dans l'Evangile. Car nous voyons que pour se faire entendre, il se sert souvent des comparaisons d'un champ, d'une aire, d'une moisson, d'une vigne, d'un pressoir, d'un filet, d'une pêche de poissons, et de beaucoup d'autres choses semblables, qui sont dans l'usage ordinaire de la vie des hommes. C'est ce que fait ici saint Jean, et comme preuve solide des choses qu'il annonce, il présente le don que Dieu devait faire du Saint-Esprit aux hommes, comme s'il disait : Celui qui est assez puissant pour remettre les péchés, et pour donner son Esprit-Saint, le sera encore assez pour faire ce que je vous dis. Voyez-vous maintenant pour quelle raison il parle du baptême dans le Saint-Esprit avant de parler de la résurrection et du jugement.

Mais d'où vient, dira quelqu'un, que saint Jean ne parle point des prodiges et des miracles que Jésus-Christ devait faire pendant sa vie? C'est parce que la descente du Saint-Esprit a été le plus grand miracle qu'il ait fait, et la fin de tous ses miracles. Dire le don qui résume tous les autres, c'était tout dire : la ruine de la mort; la destruction du péché; la fin de la malédiction ; la réconciliation de l'homme avec Dieu, après une guerre de tant de siècles ; le retour au ciel ; l'entrée du paradis ; la société des anges ; et la participation des biens éternels. En promettant lé Saint-Esprit, il a promis toutes ces grâces ; parce qu'il en est le gage. Il nous marque encore en le nommant, la résurrection des corps, les miracles qui se doivent faire alors, l'héritage du royaume, et la jouissance de ces biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et qui ne sont jamais montés dans le cœur d'aucun homme, puisque toutes ces grâces ne sont qu'une suite de l'infusion du Saint-Esprit.

Il était donc inutile de parler des miracles que le Sauveur devait faire à la vue de tout le monde, mais il était bon de parler des choses qui étaient plus cachées, et dont les hommes pouvaient douter, comme sont celles-ci : que Jésus-Christ était fils de Dieu ; qu'il était sans comparaison plus grand que saint Jean ; qu'il se chargeait de tous les péchés du monde ; qu'il redemanderait aux hommes un compte exact de toutes leurs œuvres ; et que nos espérances ne devaient point se borner aux choses présentes, puisque chacun de nous devait recevoir après cette vie, ou la récompense, ou la peine qu'il aurait méritée. Ce sont là les choses dont il fallait parler, parce qu'elles ne tombent point sous le sens des hommes.

7. Que la connaissance de ces vérités, mes frères, nous rende fervents de plus en plus dans la vertu, pendant que nous sommes encore dans cette vie, comme dans l'aire. Car tant que nous vivons ici-bas, nous pouvons de paille, devenir froment, comme plusieurs sont devenus paille, de froment qu'ils étaient auparavant. Ne nous laissons point abattre ni emporter à tout vent comme les pailles; et ne

nous séparons jamais de nos frères, quelque vils et méprisables qu'ils nous paraissent. Car le froment est moins grand et moins étendu que la paille, mais il est sans comparaison plus précieux.

Ne désirez point toutes ces choses qui n'ont qu'une lueur et une apparence passagère, parce qu'elles mènent aux feux éternels. Embrassez une humilité qui soit selon Dieu, qui demeure comme le diamant, toujours ferme et indissoluble, sans pouvoir être ni divisée par le fer, ni brûlée par le feu. C'est en considération de ce bon grain que la patience de Dieu épargne si longtemps la paille, dans l'espérance que les bons vivant en paix avec les méchants, ils les pourront rendre semblables à eux. C'est pour cela qu'il diffère son jugement, afin que plusieurs passant du vice à la vertu, reçoivent la couronne avec tous les saints.

Tremblons, mes frères, tremblons quand on nous parle « d'un feu qui ne s'éteindra jamais. » Un feu, dites-vous, qui ne s'éteindra jamais? Comment cela se peut-il faire? Et comment se fait-il que le soleil que vous voyez tous les jours soit toujours ardent, et qu'il ne s'éteigne jamais? Comment se pouvait-il faire autrefois que ce buisson miraculeux brûlait toujours sans se consumer? Si donc vous voulez éviter ce feu si redoutable, allumez dans vous-mêmes un autre feu, qui est celui de la charité, et ce second vous délivrera du premier. Si vous croyez ce que nous vous disons, vous serez à couvert de ces flammes ; mais si vous demeurez incrédules, vous apprendrez par une cruelle expérience, qu'il n'y a que la foi qui les évite. Quiconque ne règle pas sa vie selon Dieu, tombera indubitablement dans ce supplice.

Car la foi ne suffit pas seule pour être sauvé. Les démons croient; ils tremblent même, et néanmoins ils seront punis éternellement. Il faut donc joindre à cette foi le règlement de toute la vie, et la réformation des mœurs. C'est pour ce sujet que vous vous assemblez si souvent dans nos églises, non pour y venir simplement, mais pour retirer de grands avantages des instructions que vous recevez. Que si vous y assistez de telle sorte, que vous en sortiez sans aucun fruit, tout ce soin et cette assiduité vous est inutile.

Si, lorsqu'ayant donné vos enfants à des maîtres, vous vous apercevez qu'ils n'apprennent rien ; vous querellez ceux qui les instruisent, et vous les leur ôtez souvent pour les donner à d'autres ; quelle excuse pourrons-nous présenter au grand Juge, nous qui ne donnons pas autant de temps au soin de notre âme, que nous en donnons aux affaires de ce monde ; qui sortons toujours de l'église sans avoir rien appris de nouveau ; et qui ne retirons aucun avantage de ces grands et de ces incomparables maîtres qui nous instruisent? Ces maîtres sont les prophètes, les apôtres, les patriarches, et en un mot tous ces grands justes que nous vous proposons dans nos assemblées, comme les docteurs de la piété. Et après cela néanmoins, vous sortez d'ici sans aucun fruit. Quand vous avez chanté deux ou trois psaumes, et récité les prières accoutumées négligemment et comme par routine, vous croyez en avoir assez fait pour votre salut.

Ne savez-vous pas ce que dit le Prophète, ou plutôt ce que dit Dieu par son prophète : « Ce « peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur « est loin de moi. » (Isaïe, XXIX, 13.) Si vous voulez que ce malheur ne vous arrive pas, effacez de votre esprit ces caractères de mort, que le démon y a gravés ; et apportez ici un cœur libre, et dégagé du tumulte des choses du monde, afin que j'y puisse imprimer sans peine tout ce que je désirerai. Je ne vois sur les tables de vos âmes, que les traits que le démon y a imprimés, l'avarice, les rapines, les fourberies, l'envie, et la jalousie. Lorsque j'entre un peu dans le fond de votre cœur, je n'y remarque que des lettres et des caractères qui me sont inconnus ; et je n'y reconnais plus rien, de ce que je tâche d'y graver tous les saints jours du dimanche. Je n'y vois que des traits barbares et confus, au lieu de ceux que j'y avais gravés. Et lorsque je les ai effacés pour y en imprimer d'autres par l'Esprit de Dieu, vous allez aussitôt vous présenter au démon, afin qu'il y retrace les siens.

Jusqu'à quand agirez-vous de la sorte? Quand je ne vous dirais point ces vérités, votre propre conscience ne vous les ferait-elle pas assez connaître? Mais pour moi je ne cesserai point d'accomplir mon ministère en tâchant de graver dans vos âmes les caractères de Dieu. Que si vous continuez de détruire ce que je tâche d'établir dans vous, nous espérons de la miséricorde de Dieu d'en recevoir notre récompense ; mais je n'ose vous dire pour vous, ce que vous devez attendre.

8. Je vous conjure encore une fois, mes frères, de vous appliquer à ce que je vous dis. Imitez au moins les petits enfants, qui s'étudient d'abord à connaître les lettres, puis à les distinguer, lors même qu'elles sont renversées ou mal formées, et qui apprennent ainsi à bien lire. Faisons la même chose dans l'étude de la vertu. Apprenons-la par parties, et commençons par le plus aisé. Retranchez d'abord les jurements, les parjures, et les médisances. Passez ensuite à bannir de vous l'envie, les affections impures, l'intempérance, les excès de vin, la cruauté, l'insensibilité, et toutes les autres passions. Appliquez-vous après aux choses plus spirituelles : embrassez la continence, le jeûne, la chasteté, la justice : renoncez à la vaine gloire : aimez la modestie et la componction du cœur : inspirez ces vertus aux autres, et après les avoir imprimées au dedans de vous-mêmes, occupez-vous-en sans cesse chez vous, et pratiquez-les envers vos amis, et envers vos femmes, et vos enfants.

Mais commencez, comme j'ai dit, par ce qui est plus facile, comme de ne point jurer, principalement lorsque vous êtes chez vous. Car c'est là que vous trouvez d'ordinaire plus de sujets qui vous portent à le faire. Souvent un serviteur vous irrite ; une femme vous fâche ; un enfant indocile et déréglé vous fait jurer en le menaçant. Que si dans ces épreuves vous pouvez retenir vos emportements ordinaires, et vous empêcher de jurer, il vous sera aisé de vous modérer lorsque vous serez en public, et vous vous accoutumerez de la sorte à être paisible chez vous. Ce sera ainsi que vous vous étudierez à n'offenser personne, lorsque vous ne traiterez jamais mal ni votre femme, ni vos enfants, ni vos domestiques.

Souvent une femme louant quelque autre personne, ou se plaignant de son état, excite contre elle la colère de son mari. Pour vous, modérez-vous en ces rencontres. Ne l'obligez point à blâmer celui qu'elle avait loué. Souffrez tout courageusement. De même lorsque vos serviteurs loueront en votre présence d'autres maîtres, ne vous en troublez point, et demeurez ferme. Que votre maison soit pour vous un lieu d'exercice et de combat, afin que vous y étant fortifié, vous puissiez sans aucun danger vous trouver avec les personnes de dehors.

Faites de même à l'égard de la vaine gloire. Si vous la pouvez vaincre, lorsque vous êtes avec votre femme et avec vos enfants, il vous sera aisé de n'en être point surpris ailleurs. Car quoique cette passion soit très-dangereuse partout, et très-violente, elle l'est néanmoins encore davantage pour vous, lorsque vous êtes dans votre maison avec votre femme. Si donc vous y résistez alors, vous pourrez aisément la vaincre ailleurs.

Travaillons ainsi, mes frères, à combattre d'abord tous les vices dans le secret de notre logis ; afin que par cet exercice, et comme par cette lutte domestique où nous nous exercerons chaque jour, nous devenions plus forts et plus fermes contre les occasions du dehors. Pour nous rendre même cet exercice plus facile et plus avantageux, imposons-nous quelque peine volontaire, pour nous punir nous-mêmes d'avoir violé nos résolutions ; et que ce châtiment que nous exigeons de nous, soit tel qu'il ne tourne pas à notre malheur, mais à notre bien et à notre avancement. Condamnons-nous à de plus grands jeûnes qu'à l'ordinaire, à coucher sur la terre, et à d'autres austérités semblables. Nous tirerons de là de grands avantages. La vertu même nous rendra la vie plus douce, elle nous procurera les biens à venir ; et elle nous mettra au nombre des amis de Dieu.

Prenez garde, mes frères, qu'il ne vous arrive encore aujourd'hui ce qui vous est arrivé déjà tant de fois, et qu'après avoir admiré les instructions si saintes que nous vous donnons, vous n'alliez au sortir d'ici, par votre paresse et votre négligence, mettre votre cœur entre les mains de votre ennemi, afin qu'il en efface les avis salutaires que nous y avons imprimés. Pour remédier à ce désordre, je vous conseille lorsque vous serez retournés chez vous, d'appeler vos femmes ; de leur faire un fidèle rapport de tout ce que je viens de dire, de leur témoigner votre nouveau désir, de les prier de vous aider dans cette résolution, et depuis ce jour vous rendre toujours assidus dans cette sainte école, pour y attirer dans votre cœur la grâce du Saint-Esprit, comme une huile sainte qui le doit guérir.

Si après cela vous tombez une fois, deux fois et davantage même, ne vous découragez pas : mais relevez-vous autant de fois que vous tomberez, sans cesser jamais de combattre, jusqu'à ce que vous ayez vaincu le démon, que vous ayez gagné la couronne, et que vous ayez mis le trésor de vos vertus dans un asile et un lieu

de sûreté. Que si vous vous établissez par une sainte habitude dans l'amour de la vertu et de la sagesse, quand même vous tomberiez dans quelque négligence, elle ne pourra pas aller jusqu'à vous faire violer le commandement de Dieu : parce que cette longue accoutumance sera devenue en vous comme une seconde nature. Car lorsque la vertu est passée en habitude, nous sentons une facilité à faire le bien, comme nous en avons à dormir, à manger, à boire, et à respirer. C'est ainsi que nous jouirons d'un plaisir céleste, que notre âme se trouvera comme dans un port tranquille et un calme perpétuel, et qu'au dernier jour nous paraîtrons comme un vaisseau chargé de richesses, pour recevoir la couronne immortelle que je demande à Dieu pour vous tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« ALORS JÉSUS VINT DE GALILÉE AU JOURDAIN TROUVER JEAN POUR ÊTRE BAPTISÉ PAR LUI. MAIS JEAN L'EN EMPÊCHAIT EN DISANT : C'EST MOI QUI AI BESOIN D'ÊTRE BAPTISÉ PAR VOUS, ET VOUS VENEZ A MOI. » (CHAP. III, 13-14, JUSQU'AU CHAP. IV.)

ANALYSE.

1. Pourquoi Jésus-Christ, le Juste par excellence, vient-il au baptême, confondu dans la foule des pécheurs ?
2. *Celui-ci est mon Fils bien-aimé ;* comment les Juifs sont-ils restés incrédules après avoir entendu venir du ciel cette voix miraculeuse ?
3. La foi se passe de la vision. — L'Esprit-Saint n'est pas moindre que le Christ. — Le Christ abroge le baptême et la pâque des Juifs.
4. et 5. Un chrétien doit mépriser tous les biens du monde comme indignes et rendre sa vie conforme à sa foi.

1. Le Seigneur, mes frères, vient se faire baptiser avec des esclaves, et le juge avec des criminels. Mais que cette humilité d'un Dieu ne vous trouble point, car c'est dans ses plus grands abaissements, qu'il fait paraître sa plus grande gloire. Vous étonnez-vous que Celui qui a bien voulu être durant plusieurs mois dans le sein d'une vierge, et en sortir revêtu de notre nature, qui a bien voulu depuis souffrir les soufflets, le tourment de la croix, et tant d'autres maux auxquels il s'est soumis pour l'amour de nous, ait voulu aussi recevoir le baptême, et s'humilier devant son serviteur, en se mêlant avec la foule des pécheurs ? Ce qui doit nous surprendre, c'est qu'un Dieu n'ait pas dédaigné de se faire homme. Mais après ce premier abaissement, tout le reste n'en est qu'une suite naturelle.

Aussi saint Jean, pour nous préparer à cette humiliation du Fils de Dieu, dit de lui auparavant, qu'il n'est pas digne de délier le cordon de ses souliers ; qu'il était le juge universel ; qu'il rendrait à chacun selon ses œuvres, et qu'il répandrait les grâces du Saint-Esprit sur tous les hommes, afin qu'en le voyant venir au baptême, vous ne soupçonniez rien de bas sous cette humilité. C'est dans ce même dessein que lorsqu'il le voit présent devant lui, saint Jean lui dit pour l'empêcher :

« C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par « vous, et vous venez à moi (14) ? » Comme le baptême de Jean était un baptême de pénitence, et qui portait ceux qui le recevaient à s'accuser de leurs péchés, saint Jean pour prévenir les Juifs, et les empêcher de croire que Jésus-Christ venait dans cette disposition à son baptême, l'appelle auparavant devant le peuple l'Agneau de Dieu, et le Sauveur qui devait effacer les péchés de tout le monde. Car Celui qui avait le pouvoir d'effacer tous les péchés du genre humain, devait à plus forte raison être lui-même exempt de péché. C'est pourquoi saint Jean ne dit pas : « Voilà celui qui « est exempt de péché, » mais ce qui est beaucoup plus : « Voilà celui qui porte sur soi, et « qui ôte le péché du monde (Jean, I, 29.) ; » afin que cette dernière vérité admise fît, à plus forte raison, admettre la première, et qu'on

reconnût ainsi que c'était pour d'autres raisons que Jésus-Christ venait à ce baptême. C'est pour cela que saint Jean dit à Jésus lorsqu'il vient à lui : « C'est moi qui ai besoin « d'être baptisé par vous, et vous venez à moi? » Il ne dit pas : Et vous voulez que je vous baptise? Car il n'osait parler de la sorte ; mais seulement : « Vous venez à moi ? » Que fait donc Jésus-Christ en cette rencontre?

« Et Jésus répondant lui dit : Laissez-moi « faire pour cette heure : car c'est ainsi qu'il « convient que nous accomplissions toute justice (15). » Il agit avec saint Jean comme il agit depuis avec saint Pierre. Cet apôtre refusait de se laisser laver les pieds par son maître. Mais quand il eut entendu cette parole : « Vous ne « comprenez pas maintenant ce que je fais, mais « vous le comprendrez après. » (Jean, XIII, 7.) Et cette autre : « Vous n'aurez point de part avec « moi (Ibid 8) ; » il cessa aussitôt de résister et il s'offrit même à faire plus qu'on ne lui avait demandé. De même lorsque saint Jean eut entendu ces paroles : « Laissez-moi faire mainte- « nant : car c'est ainsi qu'il convient que nous « accomplissions toute justice, » il se résolut aussitôt de faire ce que Jésus lui commandait. Ces saints hommes n'étaient point opiniâtres ; mais ils montraient autant d'obéissance que d'amour, et ils n'avaient rien plus à cœur que de faire tout ce que leur commandait le maître.

Mais remarquez comment Jésus oblige Jean à le baptiser par les raisons mêmes pour lesquelles celui-ci ne croyait pas devoir le faire. Car il ne dit pas : « Il est juste, » mais, « il con- « vient. » Comme saint Jean croyait qu'il y avait de « l'inconvenance » à un serviteur de baptiser son maître, Jésus-Christ fait voir au contraire qu'il n'y en avait aucune. Vous hésitez, lui dit-il, à me baptiser, parce que vous le croyez contre la bienséance : c'est au contraire, parce que cela est dans la bienséance, que je viens recevoir votre baptême. Et il ne dit pas simplement : « Laissez-moi faire, » mais il ajoute : « maintenant. » Comme s'il disait : Cela ne durera pas toujours : vous me verrez bientôt dans l'état où vous souhaitez de me voir ; mais maintenant, laissez-moi recevoir votre baptême.

Et pour marquer en quoi consistait cette bienséance, il ajoute : « Car c'est ainsi qu'il « faut que nous accomplissions toute justice. » La justice n'est autre chose qu'un parfait accomplissement de tous les commandements de Dieu. Comme nous avons, dit-il, accompli jusqu'ici tous ses ordres, et qu'il ne reste plus que ce dernier à exécuter, il faut nous en acquitter aujourd'hui. Je suis venu pour lever la malédiction où l'homme était tombé par la violation de la loi. Ainsi il faut que je commence par accomplir la loi parfaitement, afin que vous ayant délivrés de la condamnation, j'abolisse ensuite la loi même. C'est aussi pour cette raison que je me suis revêtu de votre chair, et que je suis venu en ce monde.

2. « Alors Jean ne lui résista plus (15). »

« Et Jésus, après avoir été baptisé, ne fut pas « plus tôt monté hors de l'eau, que les cieux lui « furent ouverts ; et il vit l'Esprit de Dieu des- « cendant en forme de colombe venant sur « lui (16). » Les Juifs croyaient que saint Jean était beaucoup plus que Jésus-Christ, parce qu'il avait passé sa vie dans le désert ; qu'il était le fils d'un grand-prêtre ; qu'il portait un vêtement si austère ; qu'il appelait tout le monde à son baptême ; et enfin qu'il était né d'une mère stérile. Ils voyaient au contraire Jésus-Christ né d'une pauvre femme, dont le divin enfantement leur était entièrement inconnu. Ils savaient qu'il avait été élevé non dans le désert, mais dans une maison, comme les autres enfants, qu'il avait vécu au milieu des hommes, vêtu comme les autres, sans qu'il parût rien d'extraordinaire en sa personne. Ils le croyaient donc inférieur à saint Jean, parce qu'ils ne savaient rien des divines merveilles de sa naissance. D'ailleurs le baptême que Jésus reçut de Jean, était de nature à faire naître cette opinion, lui seul, et à la corroborer. On se disait que Jésus devait être un homme comme les autres, puisqu'il venait au baptême confondu dans la foule des autres, ce qu'il n'eût pas fait, pensait-on, s'il était supérieur au commun des hommes. Donc Jean passait pour plus grand que Jésus et était beaucoup plus admiré. Ce fut pour empêcher que cette opinion ne se fortifiât de plus en plus dans les esprits, qu'après le baptême de Jésus, les cieux s'ouvrirent sur lui et qu'on entendit la voix du Père qui publiait la gloire de son Fils unique.

« Et en même temps une voix du ciel se fit « entendre : C'est là mon Fils bien-aimé, dans « lequel j'ai mis toute mon affection (17). » Mais comme cette voix eût pu être appliquée par la plupart de ceux qui étaient là, plutôt à

saint Jean qu'à Jésus-Christ, parce qu'elle n'avait pas dit : Celui qui vient d'être baptisé est mon Fils, mais simplement : « C'est là mon Fils « bien-aimé, » parole que tout le monde eût bien plutôt crue de celui qui baptisait, que de celui qui était baptisé, à cause de la dignité de saint Jean Baptiste, et des autres raisons que j'ai dites ; le Saint-Esprit descendit en forme de colombe, afin d'indiquer Jésus comme celui que désignait la voix, et de montrer que cette parole : « C'est là mon Fils, » devait s'entendre de celui qui venait d'être baptisé, et non de celui qui le baptisait.

Mais comment se fait-il, me direz-vous, que les Juifs n'ont pas cru en Jésus-Christ, après avoir vu un si grand miracle ? Mais comment, vous demanderai-je à mon tour, se fait-il que sous Moïse, lorsque s'opéraient tant de miracles, qui, sans égaler celui-ci, étaient néanmoins si extraordinaires, comment se fait-il qu'après ces voix tonnantes, ces trompettes, ces éclairs, ces tonnerres, et tant d'autres choses effrayantes, les Juifs ne laissèrent pas de se faire un veau d'or pour l'adorer, et de se consacrer aux sacrifices de Beelphégor ? Est-ce que ces mêmes Juifs, qui entendirent la voix céleste au baptême de Jésus-Christ, ne virent pas un peu plus tard, de leurs yeux, la résurrection de Lazare ? et néanmoins ils furent si éloignés de croire à l'auteur d'une si prodigieuse résurrection, qu'ils tentèrent plus d'une fois de tuer celui qui avait été ressuscité. Si donc la malignité de leur cœur ne se rendait pas en voyant de leurs yeux les morts ressuscités ; vous étonnez-vous s'ils ne se rendent pas à une voix qui vient du ciel, et qui ne frappe que leurs oreilles.

Lorsqu'une âme est ingrate et corrompue, et possédée de la passion de l'envie, il n'y a point de miracle qui puisse la guérir : comme au contraire, lorsqu'elle est simple et bien disposée, elle a peu besoin de miracles pour se rendre à Dieu. Ne demandez donc pas pourquoi les Juifs n'ont pas cru ; mais considérez si Dieu n'a pas fait tout ce qui était nécessaire afin qu'ils crussent. Au reste Dieu lui-même a pris soin de se justifier à cet égard, et comme il voyait les Juifs endurcis et opiniâtrés à se perdre, sans que rien les pût sauver de la dernière punition, il a voulu au moins empêcher que l'on ne fît retomber sur sa bonté, ce qui ne doit être imputé qu'à leur malice, en disant : « Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je ne « lui aie pas fait? (Isaïe, v, 4.) » C'est donc là ce que nous devons considérer ici, savoir si Dieu, pour rendre ce peuple fidèle, devait faire quelque chose qu'il n'ait pas fait. Que si, mes frères, vous voyez quelqu'un qui accuse ainsi la providence de Dieu, et qui veuille la rendre responsable de la malice des hommes ; vous lui ferez la réponse que vous venez d'entendre.

Mais réservons à parler ailleurs contre l'infidélité des Juifs, et arrêtons-nous maintenant à considérer le grand miracle qui arriva tout après le baptême du Sauveur, et qui était le prélude de ceux qui allaient bientôt s'opérer. Car c'est le ciel seulement, et non pas le paradis qui s'ouvre alors : « Jésus ne fut pas plus « tôt baptisé, que les cieux lui furent ouverts. » Pourquoi le ciel s'ouvrit-il lorsque Jésus-Christ fut baptisé ? Pour vous apprendre que la même chose arrive invisiblement à votre baptême, où Dieu vous appelle à votre patrie qui est dans le ciel, et vous excite à ne plus avoir rien de commun avec la terre. Quoique ce miracle ne s'opère pas visiblement pour vous, ne laissez cependant pas que d'y croire.

Dieu, dans la première institution de ses mystères, a coutume de faire voir quelque signe et quelque prodige extérieur pour les âmes les plus grossières, qui ne peuvent comprendre rien de spirituel, et qui ne sont touchées que de ce qui frappe les sens ; afin que lorsqu'on nous propose ces mêmes mystères, sans être accompagnés de ces miracles, nous les embrassions aussitôt avec une foi ferme et docile. Ainsi lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, on entendit le bruit d'un souffle violent, et il parut des langues de feu. Et ce miracle ne se fit point pour les apôtres, mais pour les Juifs qui étaient présents. Si nous ne voyons plus maintenant les mêmes signes, nous recevons néanmoins les mêmes grâces, dont ces signes étaient la figure.

3. Il parut alors une colombe sur Jésus-Christ, afin qu'elle fût comme un doigt du ciel, qui indiquât et aux Juifs et à saint Jean, que Jésus-Christ était Fils de Dieu. De plus, elle devait apprendre à chacun de nous, que lorsqu'il est baptisé, le Saint-Esprit descend dans son âme, quoique ce ne soit plus dans une forme visible parce que nous n'en avons plus besoin, et que la foi maintenant suffit seule sans aucun miracle. Car les miracles, comme dit saint Paul, ne sont pas pour les fidèles, mais pour les infidèles.

Mais pourquoi, me direz-vous, le Saint-Esprit paraît-il sous la forme d'une colombe ? C'est parce que la colombe est douce et pure, et le Saint-Esprit, qui est un esprit de douceur et de paix, a voulu paraître sous cette figure. Cette colombe nous fait aussi souvenir d'un fait que nous lisons dans l'Ancien Testament. Lorsque toute la terre fut inondée par le déluge, et toute la race des hommes en danger de périr, la colombe parut pour annoncer la fin du cataclysme, elle parut avec un rameau d'olivier, apportant la bonne nouvelle du rétablissement de la paix dans le monde. Or tout cela était une figure de l'avenir. Les affaires des hommes étaient alors dans une bien pire condition qu'aujourd'hui, et le châtiment qu'ils avaient mérité, plus terrible. Il y a donc pour nous, dans la réminiscence de cette antique histoire, un motif de ne pas désespérer, puisque l'issue d'un état de choses si désespéré fut une délivrance et un amendement. Mais ce qui se fit alors par le déluge des eaux, s'opère aujourd'hui comme par un déluge de grâce et de miséricorde. La colombe ne porte plus maintenant un rameau d'olivier, mais elle montre aux hommes Celui qui va les délivrer de tous leurs maux, et elle nous marque les grandes espérances que nous devons concevoir. Elle ne fait point sortir de l'arche un seul homme pour repeupler la terre, mais elle attire toute la terre au ciel, et au lieu d'un rameau d'olivier elle apporte aux hommes l'adoption des enfants de Dieu.

Reconnaissez, mes frères, la grandeur de ce don, et ne croyez pas que, parce que le Saint-Esprit paraît ici sous cette forme, il soit en quelque chose inférieur à Jésus-Christ. Car je sais que quelques personnes disent qu'il se trouve autant de différence entre Jésus-Christ et le Saint-Esprit, qu'il y en a entre un homme et une colombe, puisque l'un a paru revêtu de notre nature, et l'autre seulement sous la forme d'une colombe. Que répondre à cela, sinon que le Fils de Dieu a pris la nature de l'homme, mais que le Saint-Esprit n'a pas pris la nature d'une colombe ? C'est pourquoi l'évangéliste ne dit pas que le Saint-Esprit ait paru dans la nature, mais sous « la forme » d'une colombe. Et, depuis ce temps, il n'a plus paru sous cette figure. Si de là vous concluez que le Saint-Esprit est moindre que Jésus-Christ, vous pourriez dire de même que les chérubins sont autant au-dessus du Saint-Esprit, que l'aigle est au-dessus de la colombe, puisqu'ils ont souvent paru sous la figure d'un aigle. Les anges aussi seraient plus grands que le Saint-Esprit, puisque souvent ils se sont revêtus de la figure d'un homme. Mais à Dieu ne plaise, que nous ayons cette pensée ! Il y a bien de la différence entre la vérité de l'Incarnation de Jésus-Christ, et la condescendance dont Dieu se sert, pour s'accommoder à la faiblesse des hommes.

Ne soyez donc pas si peu reconnaissants envers celui qui vous comble de tant de bienfaits, et n'opposez pas une extrême ingratitude à cette source de grâces qu'il verse sur vous, pour vous rendre heureux. Car cette seule dignité d'enfants adoptifs de Dieu entraîne nécessairement la destruction de tous les maux, et l'effusion de tous les biens. C'est pour cette raison que le baptême des Juifs finit aussitôt après, et que le nôtre commence, et qu'il arrive la même chose dans le renouvellement du baptême, que dans le changement de la Pâque. Car de même que Jésus-Christ célébra d'abord l'ancienne Pâque avant que de l'abolir et d'établir la nouvelle ; de même ici ce n'est qu'après avoir reçu le baptême judaïque qu'il le fait cesser, et qu'il commence d'ouvrir le mystère du baptême et de la grâce de son Eglise. Ce qu'il fera plus tard sur la même table il le fait maintenant dans le même fleuve, il retrace l'ombre, puis immédiatement après il offre la vérité. Car la grâce du Saint-Esprit ne se trouve que dans le baptême de Jésus-Christ, et elle n'était point dans celui de Jean. C'est pour ce sujet que le Saint-Esprit n'est descendu sur aucun de ceux que saint Jean a baptisés, mais seulement sur Celui qui nous devait donner la grâce de ce second baptême, afin que nous reconnussions, avec les choses déjà dites, que ce n'était point la pureté ni le mérite de celui qui baptisait, mais la puissance de Celui qui était baptisé qui a fait cette merveille. Ce fut donc alors qu'on vit les cieux s'ouvrir, et le Saint-Esprit descendre sur la terre. Jésus-Christ voulait nous transférer de l'ancienne alliance à la nouvelle. C'est pourquoi il ouvre ces portes célestes, et il fait descendre son Saint-Esprit pour rappeler les hommes à cette patrie divine. Et il ne les y appelle pas seulement, mais il le fait en les honorant d'une souveraine dignité. Car il nous attire en ce séjour bienheureux après nous avoir faits non anges, non archanges, mais

les enfants de Dieu, et ses enfants bien-aimés.

4. Considérons, mes frères, l'amour de Celui qui nous a appelés, l'état heureux auquel il nous appelle, et la gloire qu'il nous a donnée; et menons une vie qui soit digne de ces grands dons. Crucifions-nous pour le monde, et crucifions le monde pour nous; et employons tous nos soins à vivre ici-bas comme l'on vit dans les cieux. Ne croyons pas avoir quelque chose de commun avec la terre, parce que notre corps n'est pas encore élevé dans le ciel, car notre chef y règne déjà. Le Fils de Dieu est venu dans le monde avec les anges, et ayant pris la nature humaine, il l'a élevée dans les cieux lorsqu'il y est retourné, afin qu'avant que nous y montions aussi nous sussions qu'il ne nous est pas impossible de vivre dans la terre comme dans un ciel.

Tâchons de conserver la naissance illustre que nous avons reçue par notre baptême. Cherchons tous les jours ce royaume éternel, et considérons toutes les choses présentes comme des ombres et comme des songes. Si un roi de la terre vous avait trouvé pauvre et mendiant, et vous avait tout d'un coup adopté pour son fils, vous ne penseriez plus à votre misère passée, ni à la bassesse de votre cabane, quoique d'ailleurs il n'y ait pas une fort grande différence entre ces deux choses. Ne pensez donc plus à votre première condition, puisque l'état auquel vous avez été appelé, est sans comparaison plus illustre que la dignité royale. Car Celui qui nous a appelés est le Seigneur des anges; et les biens qu'il vous donnera ne sont pas seulement au-dessus de toutes paroles, mais même au delà de toutes pensées. Il ne vous fait point passer de la terre à la terre comme ce roi pourrait faire; mais il vous élève de la terre au ciel, et d'une nature mortelle à une gloire immortelle et ineffable, qui ne sera bien connue de nous, que lorsque nous la posséderons.

Comment donc, vous qui devez être admis au partage de ces grands biens, vous souvenez-vous encore des richesses de la terre? et comment vous amusez-vous encore à des fantômes et à des images vaines? Ne croyez-vous pas que toutes les choses que nous voyons sont plus viles et plus basses que les haillons des pauvres et des mendiants? Et comment donc serez-vous dignes de l'honneur auquel vous êtes appelés? Quelle excuse vous restera-t-il, ou plutôt quelle punition ne souffrirez-vous point, si après avoir reçu une si grande grâce, « vous « retournez à votre premier vomissement? » (Pierre, II, 22.) Vous ne serez pas punis simplement comme un homme qui pèche, mais comme un enfant de Dieu qui lui est rebelle, et l'éminence de la dignité à laquelle vous étiez élevés, ne servira qu'à rendre plus grand votre supplice. Ce qui certes est bien raisonnable, puisque nous-mêmes nous châtions nos enfants plus sévèrement que nos serviteurs, lorsqu'ils n'ont commis que la même faute, principalement quand nous les avons comblés de bienfaits.

Que si Adam, que Dieu avait mis dans le paradis terrestre, a souffert tant de maux après l'honneur qu'il avait reçu, à cause seulement d'un péché qu'il commit, comment, nous qui avons reçu le ciel et qui avons été faits cohéritiers du Fils unique de Dieu, pourrons-nous espérer quelque pardon, si nous quittons la colombe pour suivre le serpent? On ne nous dira pas comme à Adam : «Vous êtes terre, vous « retournerez en terre, et vous cultiverez la « terre (Gen. III, 19) ; » mais on nous prononcera une sentence bien plus effroyable; puisqu'on nous condamnera aux ténèbres extérieures, aux chaînes éternelles, au ver qui ronge et envenime tout ensemble, et au grincement de dents. Et il est bien juste qu'après que tant de grâces et de faveurs n'ont pu vous rendre meilleurs, vous enduriez ces derniers et ces horribles supplices.

Elie autrefois a ouvert et fermé le ciel, mais ce n'était que pour faire descendre ou pour arrêter la pluie. Dieu vous ouvre maintenant les cieux, mais c'est pour vous y faire monter; et non-seulement afin que vous y montiez, mais, ce qui est encore plus, afin que, si vous le voulez, vous y fassiez aussi monter les autres, tant est grande la bonté avec laquelle il vous traite et la puissance qu'il vous donne sur tout ce qui est à lui. Puis donc que c'est là qu'est notre maison et notre patrie, mettons-y en dépôt tout ce que nous possédons, et ne laissons rien ici-bas, de peur de le perdre.

Quand vous tiendriez ici vos trésors enfermés sous cent clés et sous cent verroux, et gardés par des milliers de serviteurs; quand vous auriez évité tous les piéges de vos ennemis et tous les artifices de vos envieux, quand la rouille épargnerait votre argent, quand la longueur du temps ne porterait aucune atteinte à

tout ce que vous possédez ; quand, dis-je, tout cela arriverait, ce qui est impossible, vous n'éviterez jamais la mort, vous n'empêcherez jamais qu'elle ne vous ravisse tout votre bien en un moment, et peut-être même qu'elle ne le fasse passer entre les mains de vos plus grands ennemis. Mais si vous mettez en dépôt de bonne heure toutes vos richesses dans le ciel, vous vous mettrez au-dessus de tous ces maux. Il n'est point besoin en ce lieu ni de portes, ni de serrures, ni de verroux. La ville où l'on vous appelle est si assurée, elle est un asile si inviolable et si inaccessible à toute la malignité de l'envie, que votre dépôt n'y pourra périr.

5. N'est-ce donc pas un étrange aveuglement, d'amasser et de garder tant de trésors dans un lieu où ils se corrompent, et de n'en pas confier la moindre partie à un autre lieu où ils ne se peuvent perdre et où ils s'augmentent même beaucoup, alors surtout que nous savons que c'est en ce lieu que nous devons vivre pour jamais? De là vient que les païens ne croient rien de tout ce que nous leur disons, parce qu'ils veulent reconnaître la vérité de notre religion, non par nos paroles, mais par nos actions et par la conduite de notre vie. Lorsqu'ils nous voient occupés à bâtir des maisons magnifiques, à embellir nos jardins, à faire faire des bains délicieux et à acheter de grandes terres, ils ne peuvent croire que nous nous regardions ici comme des étrangers qui se préparent à quitter la terre pour aller vivre en un autre lieu. Si cela était ainsi, disent-ils, ils vendraient tout ce qu'ils ont ici et l'enverraient par avance au lieu où ils désirent d'aller. Voilà la manière dont ils raisonnent, en considérant ce qui se passe tous les jours dans le monde. Car nous voyons que les personnes riches achètent des maisons principalement dans les villes et dans les lieux où ils croient qu'ils doivent passer leur vie.

Nous faisons nous autres tout le contraire. Nous nous tuons, et nous consumons tout notre temps et tout notre bien pour avoir quelques champs et quelques maisons sur cette terre où nous nous croyons étrangers et que nous devons bientôt quitter, et nous ne donnons pas même de notre superflu pour acheter le ciel, quoique nous puissions le faire avec si peu d'argent, et que l'ayant acheté une fois, nous devions le posséder éternellement.

C'est pour cela que, sortant de cette vie tout pauvres et tout nus, nous serons punis du plus grand supplice, et nous tomberons dans cet extrême malheur, non-seulement pour avoir vécu dans cette indifférence, mais encore pour avoir rendu les autres semblables à nous. Car, lorsque les païens voient que ceux qui ont part à de si grands mystères sont si passionnés pour les choses présentes, ils s'y attachent eux-mêmes bien plus fortement ; et ainsi : « Ils amassent, » comme dit saint Paul, « des charbons « de feu sur notre tête. » (Rom. XII, 10.) Que si nous leur apprenons ainsi à désirer avec plus d'ardeur les choses de la terre, nous qui devrions leur apprendre à les mépriser, comment pourrons-nous être sauvés, puisque nous mériterons d'être perdus, pour cela même que nous aurons contribué à perdre les autres?

Ne savez-vous pas que Jésus-Christ dit que nous devons être « le sel et la lumière du « monde » ; le sel pour conserver ceux qui se corrompent par les délices, et la lumière pour éclairer ceux qui s'aveuglent par l'amour des biens d'ici-bas? Lors donc qu'au lieu de les éclairer, nous augmentons leurs ténèbres, et qu'au lieu de les préserver de la corruption, nous les corrompons, quelle espérance nous reste-t-il de notre salut? Certes, mes frères, il ne nous en reste aucune, et nous ne devons nous attendre qu'à nous voir lier les pieds et les mains, pour être jetés dans l'enfer, où le feu nous dévorera, après que l'amour de l'argent nous aura déchirés et consumés sur la terre.

Considérons ces choses, mes frères, et rompons les liens de cette erreur qui nous trompe, pour ne pas tomber dans des fautes qui nous conduiront au feu éternel ; car celui qui est esclave de l'argent, est chargé de chaînes dès cette vie et s'en prépare d'éternelles pour l'autre. Mais celui qui se dégage de cette passion sera libre et durant sa vie et après sa mort. C'est dans cette liberté que je prie Dieu de nous établir, afin que, brisant le joug si pesant de l'avarice, nous puissions trouver dans la charité des ailes qui nous élèvent jusqu'au ciel, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« ALORS JÉSUS FUT EMMENÉ PAR L'ESPRIT DANS LE DÉSERT POUR ÊTRE TENTÉ PAR LE DÉMON, » ETC. (CHAP. XIV, 1, JUSQU'AU VERSET 12.)

ANALYSE.

1. Le jeûne, moyen efficace pour vaincre la tentation.
2. *Si tu es le Fils de Dieu...* Le démon avait entendu la voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; et en ce moment il voyait Jésus-Christ tourmenté par la faim. Ce qu'il voyait lui semblait contredire ce qu'il avait entendu, et il ne savait à quoi s'en tenir, de là cette question : *Si vous êtes le Fils de Dieu.*
3. C'est par la patience que l'on triomphe du démon.
4. Rien ne rend esclave du démon comme la soif des richesses.
5. et 6. Combien nous devons veiller sur nous-mêmes et contre le démon qui nous tente sans cesse. — Que personne n'est exempt de tentations et que ce serait un grand mal de n'être pas tenté.

1. « Alors » : qu'est-ce à dire ? c'est-à-dire, après la descente du Saint-Esprit sur Jésus, après que cette voix divine se fut fait entendre du ciel : « C'est là mon fils bien-aimé « dans lequel j'ai mis toute mon affection. » Qui n'admirera, mes frères, que l'Esprit de Dieu ait conduit Jésus-Christ dans le désert, afin d'y être tenté par le démon ? Car c'est le Saint-Esprit lui-même qui l'y a conduit. Comme Jésus-Christ était venu au monde pour nous servir de modèle, et avait résolu pour cela de tout faire et de tout souffrir, il veut bien se laisser aussi conduire dans le désert, et lutter contre le démon ; afin que les nouveaux baptisés se voyant pressés de quelques grandes tentations après le baptême, n'entrent point dans le trouble et le découragement, comme s'il leur était arrivé quelque chose contre leur attente, mais qu'ils souffrent cette épreuve avec constance, comme une suite nécessaire de la profession qu'ils ont embrassée.

Vous avez reçu des armes, non pour demeurer dans un lâche repos, mais pour combattre. Si Dieu n'arrête point les tentations dont vous êtes attaqués, il le fait pour plusieurs raisons qui vous sont avantageuses. Car premièrement il veut que vous reconnaissiez par expérience que vous êtes devenu plus fort. Il veut encore que vous conserviez la modestie, et que la grandeur des grâces reçues ne vous enfle pas d'orgueil, vous qui êtes encore exposés à l'épreuve des tentations. Dieu permet aussi que vous soyez tentés; afin que le démon qui doute toujours si c'est sincèrement que vous avez renoncé à lui, s'assure par votre patience que ce renoncement est véritable. De plus le dessein de Dieu est que votre âme se fortifie par la tentation, et qu'elle devienne aussi plus ferme que le fer. Enfin Dieu permet que l'ennemi vous attaque, afin que vous conceviez par là combien est grand et précieux le trésor qui vous a été confié. Car le démon ne vous attaquerait point avec tant de violence, s'il ne vous voyait élevés en un état plus glorieux que vous n'étiez auparavant. C'est ce qui l'irrita autrefois contre Adam, lorsqu'il le vit dans une si grande gloire. C'est encore ce qui l'irrita contre Job de voir que Dieu même lui donnait tant de louanges.

Mais d'où vient donc, me direz-vous, que Jésus-Christ nous a dit : « Priez afin que vous « n'entriez point dans la tentation ? » (Matth. XXVI, 30.) Je vous réponds que cette parole s'accorde parfaitement avec ce que nous disons puisqu'il est marqué dans notre Evangile que Jésus-Christ n'alla pas de lui-même dans le désert, mais qu'il y fut conduit par l'Esprit. Ce qui nous montre admirablement que nous ne devons pas nous jeter de nous-mêmes dans les tentations, mais seulement les souffrir avec courage, lorsqu'elles nous arrivent.

Et remarquez, je vous prie, où le Saint-Esprit mène le Sauveur. Ce n'est point dans une

ville, ni dans une place publique, mais dans le désert. Comme il voulait attirer le démon à ce combat, il ne lui en donne pas seulement l'occasion par la faim et par le jeûne; mais encore par la solitude. Car le démon attaque bien davantage les hommes lorsqu'il les voit seuls et séparés de tous les autres. Ce fut ainsi qu'il attaqua Eve autrefois, lorsqu'il la vit seule et séparée d'Adam. Quand il nous voit unis avec d'autres, il n'a pas la même hardiesse. Et c'est pour cette raison que nous devons nous trouver le plus souvent que nous pouvons dans la compagnie des gens de bien, afin de n'être pas si exposés aux attaques de notre ennemi.

Ainsi le diable va trouver Jésus-Christ dans le fond d'un désert inaccessible, ce que saint Marc fait assez voir lorsqu'il dit : « Qu'il était « avec les bêtes. » (Marc, I, 13.) Et considérez avec quelle malice il l'attaque, et comme il sait prendre son temps. Il le tente non durant son jeûne, mais lorsqu'il est ensuite pressé de la faim ; afin que nous apprenions quel grand bien c'est que le jeûne; que c'est l'arme la plus forte que nous ayons pour combattre le démon, et qu'après le baptême un chrétien ne doit plus s'adonner à la bonne chère, aux délices des festins; mais aux jeûnes et à l'abstinence. C'est pour cela que Jésus-Christ jeûne; non qu'il eût aucun besoin de jeûner, mais pour nous instruire de notre devoir. Comme les péchés que nous avions commis avant le baptême avaient pour cause l'intempérance dont nous étions les esclaves, Jésus-Christ nous commande de jeûner après le baptême. Et il fait en cela comme un sage médecin, qui, après avoir guéri un malade, lui ordonne de s'abstenir de ce qui lui avait causé son mal.

Considérez, je vous prie, combien l'intempérance a produit de maux. C'est elle qui a chassé Adam du Paradis; qui a répandu sur la terre les eaux du déluge, et qui a fait tomber sur Sodome les foudres du ciel. Si ce fut le péché de luxure qui, dans ces deux derniers exemples, attira directement la punition, l'intempérance néanmoins en fut la racine, selon qu'Ezéchiel le remarque par ces paroles : « Le péché de Sodome a été l'orgueil, l'abon« dance de pain, et les délices de la table. » Ainsi les Juifs sont tombés souvent dans les plus grands crimes par l'amour du vin et de la bonne chère.

2. C'est pour cette raison que Jésus-Christ jeûne quarante jours, pour nous apprendre à chercher dans l'abstinence les remèdes de notre salut. Il ne jeûne pas plus de quarante jours, de peur que l'excès du miracle n'empêchât de croire à la vérité de l'incarnation. Car Moïse et Elie soutenus de la force de Dieu ont jeûné aussi quarante jours. Mais si le jeûne du Seigneur eût été plus long, plusieurs auraient pu douter qu'il eût véritablement pris notre chair.

« Et ayant jeûné quarante jours et quarante « nuits, il eut faim ensuite (2). » Jésus-Christ souffre la faim pour donner sujet au démon de le tenter : il lutte le premier, pour apprendre aux autres la manière de surmonter et de vaincre l'ennemi. C'est ce que les athlètes font tous les jours, lorsqu'ils veulent instruire leurs disciples à surmonter leur adversaire. Ils combattent eux-mêmes en leur présence, afin qu'ils remarquent dans le mouvement de leurs corps, ce qu'ils doivent faire pour terrasser leur antagoniste. C'est ainsi que Jésus-Christ se rend notre chef et notre modèle. Il attire le démon au combat. Il lui fait remarquer la faim qu'il endure ; et il ne le rejette pas lorsqu'il approche : mais après qu'il s'est laissé attaquer, il le terrasse par trois diverses fois avec une facilité toute-puissante.

Mais de peur qu'en passant légèrement sur ces trois victoires, je ne vous prive d'une instruction très-importante, nous examinerons chaque tentation en particulier, et nous commencerons par la première.

« Et le tentateur s'approchant de lui, lui « dit : Si vous êtes Fils de Dieu, dites que ces « pierres deviennent des pains (3). » Cet Esprit de malice ayant entendu la voix du ciel, qui disait clairement ; « Voilà mon fils bien« aimé, » et les témoignages si illustres de saint Jean qui assuraient la même chose, se trouvait dans une étrange perplexité en voyant aussitôt après Jésus-Christ pressé de la faim. D'une part la voix du ciel lui persuadait que Jésus-Christ n'était pas un homme ; et de l'autre cette faim qu'il souffrait l'empêchait de croire qu'il fût Fils de Dieu. C'est pourquoi dans ce doute et dans cette incertitude il parle à Jésus-Christ d'une manière qui témoignait assez l'agitation de ses pensées.

Autrefois pour tenter Eve et Adam il feignit ce qui n'était pas, pour savoir ce qui était; il suit encore ici la même conduite : et ne sachant pas au vrai le mystère ineffable de l'incarna-

tion, il use d'un artifice qui lui paraît propre pour en découvrir le secret. « Si, » dit-il, « vous « êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres de- « viennent du pain. » Il ne lui dit pas, « puis- « que vous avez faim : » mais « si vous êtes le « Fils de Dieu, » espérant le piquer de vaine gloire et le gagner par ces louanges. Il ne lui parle pas même du besoin de manger où il était, de peur qu'en le lui représentant il ne parut lui faire quelque reproche. Ne comprenant pas la grandeur de cet abaissement si divin de Jésus-Christ, il s'imaginait que cet état lui était honteux. Il aime donc mieux le flatter avec adresse et ne lui représenter que sa grandeur et sa dignité. Que fait Jésus-Christ ? Il réprime cet orgueilleux, et pour montrer que l'état où il était n'était ni honteux ni indigne de sa sagesse, il découvre lui-même ce que le démon avait caché pour le flatter.

« Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : « L'homme ne vit pas de pain seul, mais de « de toute parole qui sort de la bouche de Dieu « (4). » Jésus-Christ ne rougit point de marquer par ces premières paroles la nécessité de manger, qui lui était commune avec tous les autres hommes. Mais considérez ici la malice et l'adresse du démon, par où il commence le combat, et comme il n'a pas oublié ses anciens artifices. Il avait déjà vaincu le premier homme par l'intempérance, il l'avait engagé ainsi dans une infinité de maux, et il voulait encore tendre ici le même piége pour y prendre Jésus-Christ. Nous voyons plusieurs personnes insensées qui déclament contre la nécessité du manger, et qui la regardent comme la source de tous les maux. Mais Jésus-Christ nous fait bien voir aujourd'hui que cette nécessité même, quoique si violente, n'oblige jamais une personne vraiment vertueuse à rien faire qui soit indigne d'elle. Car il a faim, et néanmoins il ne fait rien de ce que le démon lui suggère, pour nous apprendre que nous ne devons jamais rien croire de ce que nous conseille cet ennemi. Comme c'est par là qu'Adam a offensé Dieu, et violé sa loi ; Jésus-Christ nous fait voir ici qu'il ne faudrait pas écouter le démon, quand même il ne nous porterait point à désobéir à Dieu.

Mais que dis-je à désobéir à Dieu? L'exemple de Jésus-Christ vous fait voir que quand les démons vous diraient même quelque chose de véritable, vous ne devez point les croire. Il fit taire les démons qui publiaient qu'il était le Fils de Dieu, saint Paul de même leur imposa silence un jour, quoique ce qu'ils publiaient alors fût très-véritable : il les méprise et les humilie surabondamment et pour mieux dissiper les piéges qu'ils nous pourraient tendre pour nous perdre, il les fait taire lors même qu'ils publiaient les dogmes salutaires de la vérité ; il leur ferme la bouche, et il ne leur permet pas de parler. C'est pour la même raison que Jésus-Christ n'écoute rien ici de ce que le démon lui propose, mais il lui répond simplement : « L'homme ne vit pas de pain « seul, mais de toute parole qui sort de la bou- « che de Dieu ; » comme s'il eût dit : Dieu peut d'une seule parole remédier à la faim de l'homme et le nourrir. Et il cite un passage de l'Ancien Testament, afin de nous apprendre que ni la faim, ni la soif, ni aucune souffrance ne doivent jamais nous porter à nous séparer de Dieu.

3. Que si quelqu'un dit que Jésus-Christ devait faire le miracle que le démon lui demandait, je lui demanderai pour quelle raison et pourquoi ? Si le démon faisait cette demande, ce n'était pas qu'il voulût croire lui-même, mais c'était qu'il espérait convaincre Jésus-Christ d'incrédulité. Ce n'est pas autrement qu'il trompa nos premiers parents, et qu'il fit voir leur infidélité envers Dieu. Il leur fit des promesses contraires aux affirmations de Dieu, les enfla de vaines espérances, les rendit infidèles, et leur fit perdre les grands biens dont ils jouissaient. Mais Jésus-Christ refuse ici au démon, et ensuite aux Juifs, qui étaient poussés par cet esprit de malice, de faire les miracles qu'ils lui demandaient, toujours pour nous apprendre, que quand même nous pourrions faire des miracles, nous n'en devrions point faire inutilement, ni sans grande nécessité, et que nous ne devons point céder au démon dans quelque extrémité que nous nous trouvions réduits.

Que fait donc le méchant lorsqu'il se voit vaincu, et qu'il ne peut persuader ce qu'il voudrait à Jésus-Christ lors même qu'il est pressé d'une si extrême faim ? Il a recours à un autre artifice.

« Alors le démon le transporta dans la ville « sainte, et le mettant sur le haut du temple (5), « lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez- « vous en bas, car il est écrit : Il ordonnera à « ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous « soutiendront de leurs mains, de peur que

« vous ne heurtiez le pied contre quelque « pierre (6). » Pourquoi le démon commence-t-il toutes ses tentations par ces mots : « Si vous « êtes fils de Dieu. » C'est pour faire encore ici ce qu'il fit à l'égard de nos premiers pères. De même qu'alors il osa leur parler mal de Dieu en disant : « Dieu sait qu'au moment que « vous mangerez de ce fruit vos yeux seront « ouverts (Gen. III, 5) ; » parce qu'il leur voulait faire croire que Dieu les trompait, et qu'il n'avait point d'amour pour eux ; de même il dit ici au Sauveur : C'est en vain que Dieu vous appelle son fils, et il vous trompe par cette qualité qu'il vous donne. Que si vous croyez être en effet ce qu'il vous fait croire que vous êtes, donnez une preuve de votre puissance. Et comme il voyait que Jésus-Christ lui avait rapporté un passage de l'Ecriture, il en use de même envers lui, et lui cite un passage du Prophète.

Jésus-Christ s'indigne-t-il ? s'emporte-t-il ? Non, il lui parle avec une extrême douceur, empruntant encore sa réponse aux Ecritures : « Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous « ne tenterez point le Seigneur votre Dieu (7). » (Deut. VI, 16.)

Pourquoi ? Le Sauveur nous apprend par cette conduite, que ce n'est point par les miracles qu'il faut vaincre le démon, mais par une patience ferme et invincible ; et que nous ne devons jamais rien faire par ostentation et par vanité. Mais remarquez combien était grossier l'artifice du démon, jugez-en par le témoignage même qu'il emprunte aux Livres saints : Quant au Seigneur, les témoignages qu'il cite se rapportent admirablement à ce qu'il dit ; mais le démon cite des paroles en l'air et au hasard, sans qu'elles prouvent en aucune sorte ce qu'il en infère. Car ces paroles du Psaume : « Il or-« donnera à ses anges d'avoir soin de vous, » ne disent pas que le Juste se précipite lui-même. Et de plus, elles n'ont pas été proprement dites de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu néanmoins ne se met point en peine de les réfuter, quoique le démon les eût alléguées d'une manière qui lui était si injurieuse et si contraire à leur véritable sens. Car ce n'est point au Fils de Dieu à faire ce que cet esprit de malice lui conseillait alors. C'est au démon à se précipiter lui-même ; comme c'est à Dieu à relever ceux qui sont tombés dans le précipice. Si Jésus-Christ devait montrer sa puissance, il le devait plutôt faire, en tirant les autres du précipice, qu'en s'y jetant. Il n'appartient qu'aux démons d'agir de la sorte, et de se précipiter en troupe dans les abîmes. C'est pourquoi ils tâchent de rendre les autres les compagnons de leur chute et de leur supplice.

Cependant Jésus-Christ ne se découvre point encore : et il parle au démon comme un simple homme aurait pu faire. Car en disant : « L'homme ne vit pas du pain seul ; » ou : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre « Dieu ; » il ne dit rien qui le puisse faire reconnaître, et le distinguer des autres. Et ne vous étonnez pas si le démon parlant à Jésus-Christ tourne de toutes parts, et l'attaque de tant de manières. Comme un athlète qui a reçu des blessures mortelles et qui perd la vue avec son sang, ne fait plus que tourner et que s'agiter inutilement : de même le démon après avoir reçu ces deux blessures mortelles, ne sachant plus ce qu'il doit dire, parle comme à l'aventure, et recommence une troisième tentation.

« Le démon le transporta encore sur une « montagne fort haute ; et lui montrant tous « les royaumes du monde, et la gloire qui les « accompagne, lui dit : Je vous donnerai toutes « ces choses, si en vous prosternant devant « moi vous m'adorez (8, 9). »

« Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan ; « car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur « votre Dieu, et vous ne servirez que lui « seul (10). » Jésus-Christ voyant que le démon par ces paroles offensait son Père, en s'attribuant ce qui n'appartient qu'à Dieu, et qu'il se faisait lui-même Dieu, et le créateur de toutes choses, le reprend de son orgueil, quoiqu'avec douceur néanmoins, se contentant de lui dire : « Retire-toi, Satan ; » ce qui était plutôt un commandement qu'un reproche. Ce mot seul, « Retire-toi, » le mit aussitôt en fuite ; et on ne voit plus depuis qu'il l'ait tenté.

4. Mais comment saint Luc dit-il, qu'après ces trois tentations, « toute la tentation fut « consommée ? » (Luc, XIV, 13.) Pour moi il me semble que l'évangéliste en marquant ces trois sources principales de tentations, y a renfermé toutes les autres. Car ce déluge de péchés qui inonde tout le monde, n'a point d'autre source que l'appétit sensuel, l'orgueil, et l'avarice. L'esprit de malice le savait parfaitement, et il met l'avarice au dernier lieu, comme

le plus puissant de tous les vices : et quoiqu'il l'eût en vue dès le commencement de sa tentation, il la réserve néanmoins pour la fin comme la plus forte de toutes ses armes. C'est là l'ordre qu'il observe dans ses combats. Il réserve pour le dernier ce qui est le plus capable de faire tomber les justes. C'est ainsi qu'autrefois il attaqua Job, et c'est ainsi qu'il attaque Jésus-Christ ; commençant d'abord par les armes les plus faibles, et employant ensuite les plus fortes.

Comment donc pouvons-nous vaincre un ennemi si redoutable ? Nous le pouvons en faisant ce que Jésus-Christ a fait, c'est-à-dire, en ayant recours à Dieu ; en croyant toujours, quand nous serions abattus par la faim, qu'il peut nous nourrir d'une seule parole ; en ne tentant point Dieu dans les biens que nous en avons reçus ; en nous contentant de la gloire du ciel, sans nous mettre en peine de celle de la terre : et en rejetant dans l'usage des biens de ce monde, tout ce qui passe les bornes de la plus exacte nécessité.

Il n'y a rien qui assujétisse tant d'hommes au démon que l'amour du bien, et le désir de devenir riches. On ne le voit que trop tous les jours par une malheureuse expérience. Car il y a encore aujourd'hui des personnes qui disent : Nous vous donnerons tout ce que vous voyez, si vous voulez vous prosterner pour nous adorer. Ces personnes paraissent hommes au dehors ; mais elles sont en effet les instruments du démon. Nous voyons aussi qu'alors le démon ne tenta pas seulement Jésus-Christ par lui-même, mais qu'il le tenta encore par les hommes. « Il se retira de lui pour un « temps, » dit saint Luc, pour marquer que le démon tenterait encore le Sauveur par les hommes qui devaient être comme les organes de sa malice.

« Alors le démon le laissa, et aussitôt les « anges s'approchèrent de lui, et ils le ser- « vaient (11). » Pendant que Jésus-Christ combat le démon, il ne permet pas que les anges paraissent, afin de ne le pas mettre en fuite avant que de l'avoir vaincu. Mais après une si glorieuse victoire, les anges lui apparaissent pour vous assurer que toutes les fois que vous aurez vaincu le démon, les anges viendront aussitôt pour se réjouir avec vous de votre victoire, et pour vous accompagner, comme vos gardes et vos défenseurs. C'est ainsi qu'ils reçurent autrefois le Lazare, lorsqu'il sortit de la pauvreté, de la faim, et des souffrances, comme d'une fournaise où Dieu l'avait éprouvé, pour le transporter au sein d'Abraham. Car, comme je vous l'ai déjà dit, Jésus-Christ figure souvent par ce qui lui est arrivé en cette vie, ce qui nous devait arriver en l'autre.

Puis donc que c'est pour vous que Jésus-Christ a souffert toutes ces choses, tâchez de vaincre le démon comme lui, et ayez de l'ardeur et du zèle pour imiter votre chef. Que si quelqu'un d'entre les esclaves et les disciples du démon vous vient dire : Puisque vous êtes un homme d'une si grande piété, et d'une vertu si admirable, transportez cette montagne, ne vous troublez point, et ne vous mettez point en colère ; mais répondez doucement comme Jésus-Christ : « Vous ne tenterez point « le Seigneur votre Dieu. » S'il vous promet de la gloire, de la puissance, et de grandes richesses, pourvu que vous l'adoriez, rejetez cet offre avec une fermeté inébranlable.

Le démon n'a pas usé de ces artifices seulement envers Jésus-Christ, qui était le Seigneur et le roi de tous les hommes. Il en use encore tous les jours envers nous qui sommes ses serviteurs. Il nous attaque non-seulement sur les montagnes, dans les déserts, et dans les solitudes, mais encore dans les villes, dans les places publiques, et dans les lieux où la justice se rend. Et il ne nous combat pas seulement par lui-même, mais encore par des hommes semblables à nous.

Que faut-il donc que nous fassions pour nous défendre ? Nous devons fermer l'oreille à toutes les paroles de cet esprit de malice ; ne rien croire de tout ce qu'il nous dit ; le haïr lors même qu'il nous flatte ; et en avoir d'autant plus d'horreur, qu'il nous promet de plus grandes choses. C'est ainsi qu'il surprit Eve. En lui donnant de magnifiques espérances, il la perdit et la précipita dans tous les maux. Nous avons affaire à un ennemi qui ne se réconcilie jamais. Il a entrepris une guerre éternelle contre nous, et nous veillons moins pour nous sauver, qu'il ne veille pour nous perdre. Combattons-le donc non-seulement par nos paroles, mais par nos actions ; non-seulement par la pensée, mais par notre vie. Ne faisons rien de tout ce qu'il désire, et nous ferons tout ce que Dieu désire de nous.

Cet ennemi nous fait de grandes promesses, non pour nous donner, mais pour nous faire perdre ce que nous avons. Il nous offre des

occasions de dérober le bien d'autrui, afin de nous ravir l'innocence et la justice. Il nous tend des piéges en nous promettant des trésors sur la terre, afin de nous enlever ceux du ciel. Il veut nous enrichir ici-bas, de peur que nous ne possédions ces richesses éternelles. S'il ne peut nous ravir les biens invisibles en nous promettant ceux de ce monde, il tâche de le faire par la pauvreté.

C'est ainsi qu'il traita le bienheureux Job. Quand il vit que les richesses n'avaient pu le corrompre, il voulut l'abattre par la pauvreté, s'imaginant qu'il le surmonterait par cette voie. Mais cette prétention était bien extravagante. Car celui qui a pu être modéré dans les richesses, sera encore bien plus aisément ferme et patient, lorsqu'il sera pauvre. Celui qui ne s'est pas attaché aux biens qu'il possédait, ne les regrettera point quand il les aura perdus. C'est pourquoi ce saint homme est devenu incomparablement plus glorieux par sa pauvreté, qu'il ne l'avait été par ses richesses. Le démon put bien lui ôter ce qu'il avait; mais bien loin de lui ôter cette charité dont il brûlait pour Dieu, il la rendit encore plus ardente; et en le dépouillant de tout au dehors, il le combla de biens au dedans. C'est ce qui mit au désespoir cet esprit superbe, voyant que Job devenait d'autant plus fort, qu'il lui faisait de plus grandes plaies.

Lorsqu'il eut employé tous ses moyens inutilement, voyant que rien ne lui réussissait, il eut enfin recours à ses anciennes armes, et il se servit de la femme de ce saint homme pour le tenter. Il lui parla par elle, se couvrant du masque de la bienveillance. Il lui représenta avec exagération l'état déplorable où il était, et il fit semblant de ne lui donner ce conseil détestable que pour le délivrer de tous ses maux. Mais il ne gagna rien encore par ce dernier artifice. Cet homme admirable découvrit du premier coup ce piége caché; il s'aperçut que c'était le démon qui parlait par la bouche de sa femme, et il la réduisit au silence en la faisant taire.

5. Voilà le modèle que nous devons imiter. Quand le diable nous parlerait par nos frères, par nos amis, par notre femme, par ceux qui nous sont les plus proches et les plus unis, pour nous porter à quelque mal; que l'amour que nous aurons pour la personne qui nous parle, ne nous fasse point recevoir le mal qu'elle nous suggère, mais que l'horreur que nous aurons du mal, nous en donne aussi pour la personne. Le démon se déguise ainsi tous les jours. Il prend le visage d'un homme qui compatit à nos maux; et lorsqu'il semble nous consoler, il nous dit des paroles qui ne servent qu'à envenimer notre plaie. C'est le propre du démon de flatter pour perdre, comme c'est le propre de Dieu de reprendre pour guérir.

Ne nous laissons donc point surprendre à de faux raisonnements, et ne cherchons point, comme nous faisons par toute sorte de moyens, à éviter les maux de la vie. C'est un oracle de l'Ecriture que Dieu châtie celui qu'il aime. Lors donc que nous vivons mal, plus toutes choses nous réussissent, plus nous devons être dans la douleur. Car ceux qui offensent Dieu doivent toujours craindre, et encore plus lorsqu'ils ne sont point châtiés de leurs offenses. Lorsque Dieu nous punit en ce monde, il le fait en détail, et notre peine en devient bien plus légère; mais lorsque sa justice dissimule nos offenses, la peine qu'il nous réserve est bien plus horrible.

Que si l'affliction est nécessaire aux justes mêmes, combien l'est-elle plus aux pécheurs? Considérez avec quelle patience Dieu souffrit l'endurcissement de Pharaon, et avec quelle rigueur il le punit ensuite. Nabuchodonosor fut longtemps heureux dans ses crimes, et il en fut ensuite rigoureusement puni. Et ce riche de l'Evangile fut d'autant plus tourmenté dans l'autre vie, qu'il avait moins souffert en celle-ci. Il vécut ici-bas dans les délices sans être troublé d'aucune peine, et il alla souffrir ensuite des maux effroyables sans pouvoir trouver le moindre soulagement.

Cependant il y a des personnes assez stupides et assez insensées, pour aimer mieux être heureuses en cette vie et pour dire ces paroles ridicules et honteuses : Jouissons des biens présents, et, pour ce qui est des incertains, nous verrons quand nous y serons. Faisons bonne chère; ne refusons rien à nos sens; iouissons de la vie; donnez-moi le présent, et je vous abandonne l'avenir. O comble de l'aveuglement! En quoi ces personnes sont-elles différentes des pourceaux? Car si le Prophète dit des adultères qu'ils sont « des chevaux « (Jérém. v, 8), » qui peut nous accuser comme d'un excès, si nous appelons ces personnes des pourceaux et des boucs, si nous soutenons qu'ils sont plus stupides que des ânes, puis-

qu'ils appellent incertaines des choses qui sont plus claires que ce que nous voyons de nos yeux?

Si vous ne croyez pas les hommes, croyez au moins ce que disent les démons, lorsque Dieu les tourmente par sa puissance, quoique ces esprits de malice n'aient point d'autre but dans leurs actions et dans leurs paroles, que de nous perdre. Car vous ne doutez pas vous-mêmes qu'ils ne fassent tout ce qu'ils peuvent pour entretenir notre lâcheté, et pour nous ôter la crainte de l'enfer, et la créance même du jugement à venir. Cependant, quoiqu'ils tâchent de nous inspirer ces pensées, ils sont souvent forcés malgré eux de crier et de hurler, et de déclarer combien sont grands les supplices que l'on souffre dans l'enfer. D'où vient donc qu'ils parlent ainsi contre leur propre volonté, sinon parce qu'ils y sont forcés par une nécessité inévitable? Car ils sont sans doute très-éloignés de confesser de leur propre mouvement qu'ils sont tourmentés par la puissance des saints qui sont morts, ni même qu'ils souffrent aucune peine. D'où vient donc que les démons même confessent qu'il y a un enfer, lors même qu'ils tâchent de nous en ôter la créance, sinon parce qu'il y a un Dieu qui les y oblige? Et cependant vous qui êtes comblés de tant de grâces, qui avez part à de si grands mystères, vous n'imitez pas même les démons, et vous êtes plus durs et plus insensibles qu'eux.

Mais qui est revenu des enfers, me direz-vous, pour nous apprendre ce qui s'y passe? Et moi je vous demande : Qui est venu du ciel pour nous dire que Dieu a créé toutes choses? Qui vous a dit que nous ayons une âme? Si vous ne croyez que ce que vous voyez de vos yeux, vous devez aussi mettre en doute s'il y a un Dieu, s'il y a des anges, s'il y a même une âme dans votre corps. Et ainsi les vérités les plus constantes seront effacées de votre esprit.

Je dis plus, si vous ne voulez croire que ce qui est le plus clair, vous devez plutôt croire les choses invisibles que celles que vous voyez de vos yeux. Cela semble un paradoxe; c'est néanmoins une vérité dont toutes les personnes raisonnables demeureront aisément d'accord. Vos yeux se trompent tous les jours, je ne dis pas dans les choses invisibles, car ils n'en sont pas capables, mais dans celles même qu'ils voient et qui sont les plus grossières. L'éloignement et la distance des lieux, la qualité de l'air, l'abstraction de l'esprit, la passion de la colère, l'inquiétude des soins, et mille autres choses semblables, leur sont comme autant d'obstacles qui suspendent leur action, et qui leur font faire de faux jugements. Mais lorsque l'œil intérieur de notre âme est une fois éclairé par la lumière de l'Ecriture, il juge bien plus sainement et avec plus d'assuranee de la vérité des choses.

Ainsi ne nous trompons pas nous-mêmes et prenons garde d'attirer sur notre tête un feu doublement violent et pour les dogmes faux que nous aurons professés, et pour la vie molle et relâchée que nous aurons menée en conséquence, pour avoir suivi de si fausses opinions. S'il était vrai que Dieu ne nous dût point juger un jour ou que nous ne dussions lui rendre aucun compte de nos actions, il s'ensuivrait aussi qu'il ne devrait point récompenser les travaux des saints. Considérez donc jusqu'où va ce blasphème qui vous fait dire que Dieu qui est si juste, si doux et qui a tant d'amour pour les hommes, méprisera tous leurs travaux, et n'aura aucun égard à toutes leurs peines? Qui pourrait croire un si grand excès?

6. Quand vous n'auriez aucune autre preuve, vous devriez au moins juger de la fausseté d'une pensée si impie et si ridicule, par ce qui se passe tous les jours dans vos familles. Quelque cruel, quelque inhumain, quelque brutal que vous soyez, vous rougiriez en mourant de ne laisser aucune marque de votre affection à un serviteur qui vous aurait été fidèle. Vous lui donnez la liberté, vous lui laissez de l'argent; et comme vous ne pouvez plus après votre mort lui faire aucun bien par vous-même, vous le recommandez soigneusement à vos héritiers; vous les priez, vous les conjurez de l'assister, et vous faites tout ce que vous pouvez afin qu'il ne demeure point sans récompense. Quoi, vous, tout méchant que vous êtes, vous témoignez tant de bonté pour un domestique; et Dieu dont la miséricorde est infinie, dont la bonté n'a point de bornes, négligera ses fidèles serviteurs, ces excellents hommes, Pierre, Paul, Jacques, Jean, et tant d'autres qui ont souffert pour lui la faim, les prisons, les naufrages, qui ont été frappés de verges et exposés aux bêtes, qui ont enduré des maux innombrables et qui, enfin, sont morts pour sa gloire? Il les laissera sans récompense et il ne couronnera point leurs travaux? Celui qui pré-

side aux jeux olympiques couronne l'athlète qui y remporte la victoire. Le maître récompense son esclave et le prince son soldat. Tous les hommes généralement comblent de biens ceux qui les ont fidèlement servis, et Dieu seul ne récompensera point ceux qui le servent avec tant de fidélité, et qui souffrent pour son amour tant de travaux et tant de peines? Les plus justes donc, les plus saints et les plus vertueux seront indifféremment confondus avec les adultères, les homicides, les parricides et les violateurs des sépulcres? Qui pourrait avoir une si extravagante pensée?

S'il ne restait rien de nous après notre mort, et si tous nos biens ou nos maux se terminaient à cette vie : les bons et les méchants seraient tous enveloppés dans le même état. Et il se trouverait même que ces premiers ne seraient pas si heureux que les derniers : puisque tout étant égal après la mort pour les uns et pour les autres, les méchants auraient au moins cet avantage, de n'avoir eu que du repos et du bonheur en cette vie, au lieu que les bons n'y auraient eu que des maux. Mais quel est le tyran assez cruel, quel est l'homme assez inhumain, quel est le barbare assez dur pour traiter si cruellement ceux qui le servent et lui obéissent? Vous voyez assez quel est l'excès de cet égarement, et jusqu'où nous porte ce raisonnement impie. Quand donc vous n'auriez point sur cela d'autres lumières, rendez-vous au moins à ce que nous vous disons. Ayez horreur d'une si détestable pensée. Fuyez le vice, embrassez les travaux de la vertu et vous reconnaîtrez alors que tout notre bonheur ou notre malheur ne se termine point dans cette vie.

Si quelqu'un vous demande : Qui est venu de l'autre monde pour nous apprendre ce qui s'y passe? Répondez-lui : Ce n'est pas un homme qui est venu nous en instruire. On ne l'aurait pas voulu croire. On aurait considéré comme des exagérations et des hyperboles tout ce qu'il nous aurait dit de cette autre vie. Mais c'est le Seigneur même des anges qui est venu nous donner une connaissance si précise du véritable état de l'âme après notre mort. Pourquoi cherchez-vous le témoignage des hommes lorsque le juge même qui vous redemandera compte de toutes les actions de votre vie, vous crie tous les jours qu'il prépare le ciel aux bons, l'enfer aux méchants; et qu'il donne de plus des preuves constantes de tout ce qu'il dit? S'il ne devait pas juger un jour tout le monde, il ne jugerait point par avance quelques personnes qu'il punit dès ici-bas d'une manière si terrible. Car par quelle raison quelques-uns d'entre les méchants seraient-ils punis, et les autres ne le seraient pas? Dieu fait-il acception des personnes et ose-t-on proférer un tel blasphème, puisque ce traitement si inégal de ceux qui sont également méchants, serait une erreur encore plus grande que n'est celle que nous venons de combattre?

Mais si vous voulez m'écouter attentivement, je vous développerai cette difficulté en un mot. Voici de quelle manière j'y réponds : Dieu ne punit pas tous les méchants dès ce monde, de peur que vous ne cessiez ou d'attendre la résurrection ou de craindre le jugement, comme si tous avaient été jugés dès cette vie. Dieu ne laisse pas aussi dans le monde tous les crimes impunis, afin que vous ne doutiez point de sa providence. Ainsi il punit quelquefois et quelquefois il ne punit pas. Lorsqu'il punit en cette vie, il fait voir que ceux qui n'y auront pas été punis, le seront en l'autre. Et lorsqu'il ne punit pas, il exerce votre foi, et il veut que vous attendiez un second jugement sans comparaison plus redoutable que ceux de ce monde. Que si sa sagesse et sa providence avaient jusqu'ici laissé aller toutes choses sans y prendre aucune part, Dieu n'aurait ni puni personne, ni fait aucun bien à personne. Mais ne voyez-vous pas au contraire qu'il a en votre faveur créé les cieux, allumé le soleil, fondé la terre, répandu la mer, étendu les airs, réglé le cours de la lune, tempéré les temps et les saisons; et qu'il a établi dans tout le monde cet ordre admirable et éternel qui s'y conserve par sa sagesse et par son esprit? Tout ce qui est renfermé dans la nature des hommes ou dans celle des bêtes; tout ce qu'il y a d'animaux qui marchent et qui rampent sur la terre, ou qui volent dans l'air, ou qui nagent dans la mer, dans les étangs, dans les fleuves et dans les fontaines; toutes les bêtes farouches qui peuplent les montagnes et les vallées, toutes les semences, toutes les plantes, tous les arbres fruitiers ou sauvages, fertiles ou stériles, et généralement tout ce qu'il y a sur la terre, a été créé sans peine par cette main toute-puissante, et est gouverné par elle pour notre soutien et notre salut. Toutes ces créatures n'ont pas été seulement ordonnées de Dieu pour notre nécessité et notre usage, mais encore pour exercer la charité, et pour nous assister

les uns les autres. C'est après un si grand nombre de dons et de faveurs, dont je ne viens de rapporter qu'une très-petite partie, que vous osez dire que celui qui a fait pour vous tant de choses, pourra vous oublier un jour, et vous laisser après votre mort dans le même rang que les pourceaux et les bêtes! Après vous avoir prévenu de tant de grâces qui vous ont égalé aux anges, il vous oublierait et mépriserait tout ce que vous aurez pu faire ou souffrir pour lui! Y a-t-il en cela quelque étincelle ou quelque ombre de raison? Et quand nous nous tairions en cette rencontre, n'est-il pas vrai que les pierres même crieraient, et que ces vérités sont plus claires que les rayons du soleil?

Considérons donc toutes ces choses. Soyons très-persuadés que nous comparaîtrons en sortant de cette vie devant un tribunal terrible, où nous rendrons compte de toutes nos actions. C'est là que nous serons condamnés si nous demeurons dans le crime, et que nous recevrons la couronne si nous veillons sur nous-mêmes pendant cette vie qui est si courte; si nous nous élevons avec courage contre ces blasphèmes et ces ennemis de Dieu, et si nous marchons dans le sentier de la vertu, pour pouvoir paraître avec confiance devant ce grand juge, et jouir des biens qui nous sont promis par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« JÉSUS AYANT ENTENDU DIRE QUE JEAN AVAIT ÉTÉ MIS EN PRISON, SE RETIRA DANS LA GALILÉE. — ET LAISSANT NAZARETH, IL VINT DEMEURER A CAPHARNAUM, QUI EST PROCHE DE LA MER, SUR LES CONFINS DE ZABULON ET DE NEPHTALI, » ETC. (CHAP. IV. 12, 13, JUSQU'AU CHAP. V.)

ANALYSE.

1. Pourquoi la prédication de saint Jean-Baptiste précéda celle de Jésus-Christ.
2. L'obéissance que l'on doit à Jésus-Christ ne souffre pas de délai.
3. Le péché est le plus grand des maux.
4. Le défaut de repentir irrite plus Dieu que le péché même. — Laideur d'une âme livrée au péché.

1. D'où vient que Jésus-Christ se retire ainsi dans la Galilée? C'est pour nous apprendre, mes frères, à ne pas aller au-devant de la persécution, mais à céder plutôt à la violence et à l'éviter. Car ce n'est pas un crime que de ne pas se jeter de soi-même dans le danger, mais c'en est un, lorsqu'on y est tombé, de ne pas résister courageusement. C'est pour nous donner cette instruction, et pour apaiser l'envie et la haine des Juifs que Jésus-Christ se retire à Capharnaüm. Il le fait encore pour accomplir les prophéties et pour se hâter d'appeler à lui ceux qui devaient être les maîtres et les docteurs de toute la terre, car c'était dans cette ville qu'ils exerçaient leur métier de pêcheurs.

Mais admirez comment, toutes les fois que Jésus-Christ doit se manifester aux Gentils, il en prend toujours l'occasion de la conduite même des Juifs. Car ici ce sont les mauvais desseins qu'ils ont formés contre son précurseur, c'est la prison où ils l'ont jeté qui forcent Jésus de se retirer dans la Galilée des nations. C'est pourquoi l'évangéliste ne dit pas simplement qu'il se retira en un endroit de la Judée ou dans quelqu'une des tribus, mais il marque distinctement les Gentils et les nations.

« Afin que cette parole du prophète Isaïe fût « accomplie : Terre de Zabulon et terre de « Nephthali vers la mer, au-delà du Jour- « dain, Galilée des nations (14-15), votre « peuple, qui était assis dans les ténèbres, « a vu une grande lumière (16). » Il marque par ce mot de « ténèbres », non les ténèbres sensibles, mais les erreurs et les impiétés de ces peuples. C'est pourquoi il ajoute : « Et la lumière est venue éclairer ceux qui « étaient assis dans la région et dans l'ombre « de la mort. »

Car pour montrer qu'il ne parlait ni de la lumière, ni des ténèbres sensibles, il ne dit pas simplement de l'une : Le peuple a vu « la « lumière » ; mais il a vu une « grande lu- « mière », qui est appelée ailleurs, « la lu- « mière véritable. » (Jean, II, 8). Et pour exprimer quelles étaient ces ténèbres, il les appelle « l'ombre de la mort ». Il fait voir ensuite que ce n'est point ce peuple qui, de lui-même, a cherché et a trouvé cette lumière ; mais que c'est Dieu qui la lui a offerte du ciel : « La lumière, » dit-il, « s'est « levée sur eux, » c'est-à-dire, cette lumière est venue les éclairer d'elle-même ; et ce ne sont pas eux qui sont venus la trouver les premiers.

Car avant la naissance de Jésus-Christ, le genre humain était à l'extrémité. Les hommes ne marchaient pas seulement dans les ténèbres ; mais « ils étaient assis dans les ténèbres ; » ce qui signifie qu'ils n'avaient pas même l'espérance d'en être délivrés. Parce qu'ils ne savaient pas dans quel sens ils devaient marcher, ils ne se tenaient pas même debout, mais ils demeuraient assis dans cette profonde obscurité.

« Depuis ce temps-là, » Jésus « commença « à prêcher et à dire : Faites pénitence parce « que le royaume des cieux est proche (17). » Jésus commença depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis que saint Jean fut mis en prison. Mais pourquoi ne prêcha-t-il pas d'abord la pénitence ? Quel besoin avait-il de saint Jean, puisque les miracles qu'il faisait, lui rendaient un assez grand témoignage ? C'est afin que vous appreniez par là la grandeur de Jésus-Christ, qui a eu ses prophètes de même que son Père a eu les siens. C'est ce que Zacharie marque dans son cantique : « Et vous, » dit-il, « petit enfant, vous serez appelé le Pro- « phète du Très-Haut. » (Luc, I, 76.) Cela était encore nécessaire afin de ne laisser aucune excuse à l'insolence des Juifs, comme Jésus-Christ le témoigne lui-même par ces paroles : « Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et « ils disent : Il est possédé du démon. Le Fils « de l'homme est venu mangeant et buvant, « et ils disent : Voilà un homme de bonne « chère, et qui aime à boire. C'est un ami des « publicains et des gens de mauvaise vie : « mais la sagesse a été justifiée par ses en- « fants. » (Matth. II, 18.)

Il était encore nécessaire que ce qui concernait le Christ fût publié par un autre, avant de l'être par lui-même. Car si après tant de témoignages et des preuves si éclatantes de sa divinité, ils ne laissent pas de dire : « Vous vous « rendez témoignage à vous-même, votre té- « moignage ne peut être vrai (Jean, VIII, 12) ; » que n'eussent-ils point dit, si avant que saint Jean eût parlé, il se fût présenté en public pour témoigner le premier en sa faveur ? Voilà pourquoi il ne commence à prêcher qu'après saint Jean, pourquoi il ne fait point de miracles jusqu'à l'emprisonnement de son précurseur, de peur qu'il ne se fît parmi le peuple quelque schisme.

Saint Jean, pour la même raison, ne fit point de miracles, afin de laisser courir à Jésus-Christ tout le peuple entraîné par les prodiges qu'il lui verrait faire. Car si même, après tant de miracles opérés par Jésus-Christ, les disciples de saint Jean, après comme avant l'emprisonnement de leur maître, étaient encore animés de tant de jalousie contre Jésus ; s'il y en avait beaucoup qui penchaient à croire que c'était Jean et non Jésus qui était le Messie, que n'eût-on pas vu, si Dieu n'eût pas pris ces sages mesures ? C'est pour cette raison que saint Matthieu, après avoir parlé de l'emprisonnement de saint Jean, dit aussitôt : « De- « puis ce temps-là Jésus-Christ commença « à prêcher. »

Il ne dit dans ses prédications que ce que saint Jean venait de dire. Il ne parle pas encore de lui-même. Il se contente de prêcher la pénitence comme saint Jean venait de le faire : c'était bien assez de faire admettre la pénitence, alors que le peuple n'avait pas encore conçu de Jésus-Christ une assez haute opinion. Il hésite même de parler avec force. Il ne menace point les hommes comme saint Jean de « cette hache tranchante, » qui devait couper l'arbre par le pied. Il ne dit point : « Qu'il va purger son aire, et jeter la paille

« dans les flammes éternelles. » Il n'annonce d'abord que des biens; et il commence par découvrir à ceux qui l'écoutent le royaume qu'il leur prépare dans le ciel.

2. « Or Jésus, marchant le long de la mer « de Galilée, vit deux frères, Simon appelé « Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs « filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs. « Et il leur dit : Suivez-moi et je vous ferai pé« cheurs d'hommes (18, 19). Et quittant aus« sitôt leurs filets, ils le suivirent (20). » Saint Jean décrit autrement la vocation de ces apôtres; ce qui nous montre que ce n'est ici que leur seconde vocation, comme on le peut prouver encore par plusieurs autres circonstances. Car saint Jean marque expressément que ces deux disciples s'approchèrent de Jésus-Christ avant l'emprisonnement du saint précurseur ; et ce que saint Matthieu rapporte ici, ne s'est fait qu'après qu'on l'eût mis en prison. Saint Jean dit qu'André appela Pierre, au lieu qu'il est marqué ici que Jésus les appela tous deux. Saint Jean écrit que Jésus-Christ voyant Pierre qui venait à lui, lui dit : « Vous êtes Simon, « fils de Jonas, vous serez appelé Céphas, « c'est-à-dire Pierre. » (Jean, I, 42.) Et saint Matthieu dit qu'on l'appelait déjà de ce nom : Jésus, dit-il, « voyant Simon qui était appelé « Pierre. »

On peut encore prouver la même chose par le lieu où Jésus-Christ les appelle, et par plusieurs autres circonstances ; comme aussi par leur obéissance si prompte et par le renoncement qu'ils font de tout ce qu'ils possèdent, ce qui suppose qu'ils étaient déjà suffisamment instruits. Saint Jean nous fait voir que saint André vint trouver Jésus-Christ où il logeait, et qu'il apprit de lui beaucoup de choses, au lieu qu'ici Jésus-Christ ne leur dit qu'une parole, et ils le suivent aussitôt. Il est assez vraisemblable que l'ayant déjà suivi auparavant, ils le quittèrent ensuite; que, lorsqu'ils virent saint Jean en prison, ils s'en retournèrent exercer leur profession dans leur pays; et que ce fut là que Jésus-Christ les trouva jetant le filet dans la mer. Lorsqu'ils voulurent le quitter d'abord, il ne les en empêcha pas, et il ne les rejeta pas pour toujours parce qu'ils l'avaient déjà abandonné. Après avoir condescendu à leur faiblesse, il revient une seconde fois à eux pour les convertir et les gagner à lui, ce qui est le meilleur moyen de réussir dans la divine pêche des âmes.

Mais voyez la foi et la docilité des disciples. C'est pendant qu'ils jettent leurs filets, c'est au milieu de leur travail que Jésus leur parle ; or, vous savez combien la pêche est une occupation attrayante, et, à peine ont-ils entendu son ordre, qu'ils le suivent sans différer, sans hésiter. Ils ne disent point : Nous allons seulement jusqu'à la maison, pour faire les derniers adieux à nos proches. Ils quittent tout dès l'heure même et font ce qu'Elisée fit autrefois à l'égard d'Elie. C'est ainsi que Jésus-Christ exige de nous une obéissance prompte et parfaite, et qui exclut tout retard quand même les empêchements les plus forts nous retiendraient. C'est ainsi qu'un autre de ses disciples l'ayant prié de le laisser aller ensevelir son père, il le lui refusa, pour nous apprendre que de toutes les œuvres la plus nécessaire c'est de le suivre. Si vous me dites que la promesse qu'il leur faisait était grande, je vous répondrai que je les en admire davantage, eux qui, sans avoir encore vu aucun miracle de Jésus, ne laissèrent pas d'ajouter foi à une si grande promesse et de tout quitter pour le suivre. Car ils crurent que les mêmes paroles qui avaient été comme l'hameçon qui les avait pris, leur serviraient d'un hameçon à leur tour, pour prendre et convertir un jour tous les autres hommes. Ce fut donc là la promesse qu'il fit à saint Pierre et à saint André; car pour saint Jacques et saint Jean, il ne leur promet rien de semblable, parce que l'exemple de l'obéissance de ces deux premiers leur avait déjà comme ouvert le chemin de la foi; d'ailleurs ils avaient déjà entendu de grandes choses sur le compte du Sauveur. Mais considérez avec quelle exactitude l'Evangile nous marque leur pauvreté !

« De là s'avançant il vit deux autres frères, « Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, « dans une barque avec leur père Zébédée, qui « raccommodaient leurs filets; et il les appela « (21). Et aussitôt, quittant leurs filets et leur « père, ils le suivirent (22). » Ils étaient si pauvres, que ne pouvant avoir des filets neufs, ils étaient contraints de raccommoder leurs vieux pour s'en servir comme ils pourraient. Or ce n'est pas une preuve médiocre de vertu, chez ces hommes, que de supporter facilement la pauvreté, que de vivre de leur travail dans un métier légitime, que d'être unis ensemble par le lien de la charité; que d'avoir avec eux leur

père pauvre qu'ils servaient et qu'ils nourrissaient.

« Et Jésus allait par toute la Galilée enseignant dans leurs synagogues, et prêchant « l'Evangile du royaume, et guérissant toutes « sortes de maladies et de langueurs parmi le « peuple (23). » Aussitôt que Jésus-Christ eut pris ses disciples il commença à faire des miracles en leur présence, pour autoriser ce que saint Jean avait dit de lui. Il entrait souvent dans les synagogues pour montrer aux Juifs qu'il n'était point un séducteur ni un ennemi de Dieu, mais qu'il n'était venu en ce monde que pour suivre l'ordre et le dessein de son Père. Il ne se contentait pas de prêcher dans les synagogues, mais de plus il faisait des miracles.

3. Car, règle générale, lorsque Dieu veut faire quelque chose d'extraordinaire, et introduire dans le monde quelque établissement nouveau, il a coutume de faire des miracles, afin qu'ils soient comme un gage et une preuve de sa puissance à ceux qui doivent recevoir ses lois. Ainsi, veut-il faire l'homme, il commence par créer l'univers, et ce n'est qu'ensuite qu'il impose à l'homme la loi qu'il lui a donnée dans le paradis. De même, avant que d'imposer aucun commandement à Noé, il opère ce grand prodige par lequel il a renouvelé le monde en l'inondant durant un an sous les eaux d'un effroyable déluge, et conservé ce juste dans le naufrage de tout l'univers. C'est ainsi encore qu'il fait plusieurs miracles en faveur d'Abraham, par exemple cette grande victoire qu'il lui fit remporter sur les cinq rois; cette plaie dont il frappa Pharaon pour sauver Sara; et cette protection par laquelle il l'a tiré de tant de périls. Quand il a voulu aussi se rendre le législateur et le conducteur des Juifs, il leur a fait voir auparavant des prodiges et des miracles extraordinaires; et ce n'est qu'ensuite qu'il leur a donné sa loi. C'est pour se conformer à la même conduite, que, sur le point de publier la loi sublime de l'Evangile, et d'introduire une forme de vie toute nouvelle et inconnue à tous les hommes, il l'autorise par avance par de grands miracles : comme le royaume éternel qu'il annonçait était invisible, il voulait en établir la vérité par des miracles visibles.

Mais admirez, je vous prie, la divine brièveté de l'évangéliste, et comme, sans raconter chaque guérison en particulier, il nous fait voir en un mot une foule et comme une nuée de miracles! « Et sa réputation s'étant répandue « par toute la Syrie, ils lui présentèrent tous « ceux qui étaient malades, et qui étaient diversement affligés de maux et de douleurs, « les possédés, les lunatiques, et les paralytiques, et il les guérit (24). » Vous me demanderez peut-être pourquoi Jésus-Christ n'obligeait point ces malades qu'il guérissait de croire en lui. Car il ne leur dit point ici ce qu'il dit ensuite presque à tous les autres : « Croyez-vous que je vous puisse guérir? » Il ne le fait pas encore parce qu'il n'avait pas donné de marques de sa puissance. Ce n'était pas d'ailleurs une médiocre preuve de leur foi, que de venir ainsi s'adresser à lui et de lui apporter de loin leurs malades. L'eussent-ils fait s'ils n'avaient eu une grande idée de sa puissance?

« Et une grande multitude de peuple le suivit « de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, « de la Judée, et d'au delà le Jourdain (25). » Suivons aussi nous-mêmes Jésus-Christ, mes frères. Car nous ne sommes pas moins malades dans l'âme que ces peuples l'étaient dans le corps : et ce sont nos langueurs spirituelles que Jésus-Christ désire principalement de guérir, puisqu'il ne guérit les corps qu'afin de passer ensuite à la guérison des âmes. Approchons-nous donc de lui pour lui demander, non des choses temporelles, mais le pardon de nos fautes. Et il nous le donnera sans doute si nous le lui demandons avec instance.

La réputation de Jésus-Christ n'était alors répandue que dans la Syrie; et elle l'est maintenant par toute la terre. La seule vue de la guérison de quelques possédés faisait courir après lui les hommes de toutes parts; et vous, après avoir vu de bien plus grands effets de sa puissance, vous ne vous mettez pas même en état de venir à lui? Ces peuples quittaient leurs pays, leurs amis et leurs proches pour le suivre; et vous ne voulez pas quitter même votre maison pour aller le trouver, et pour recevoir de lui beaucoup plus que vous n'aviez quitté. Mais nous ne vous obligeons pas même à cela, quittez seulement vos mauvaises habitudes, et en demeurant chez vous avec votre famille, vous ne laisserez pas de vous sauver.

Hélas! quand nous sentons quelque maladie dans notre corps, nous faisons tout, nous souffrons tout, nous dépensons tout, pour nous en

délivrer, et lorsque notre âme est dans une langueur mortelle, nous hésitons et nous différons toujours? C'est pourquoi nous ne sommes pas même guéris de nos maladies corporelles : c'est parce que nous tenons pour superflues les choses nécessaires, et pour nécessaires les superflues. Nous entretenons la source des maux qui nous accablent, et nous voulons en purifier les ruisseaux. Car les maux du corps sont souvent la peine des maux de l'âme. Nous le voyons assez par ce paralytique de trente-huit ans; et par cet autre qu'on descendit du toit pour le présenter devant Jésus-Christ. Nous le voyons encore dès le commencement du monde, par ce que l'Ecriture dit de Caïn; et en un mot, il y a mille preuves de cette vérité.

Pensons donc premièrement à tarir la source du mal, et après cela nous en tarirons les ruisseaux, qui sont les maladies corporelles. La paralysie n'est pas la seule langueur que nous devions craindre; le péché en est une autre bien plus grande, et qui surpasse autant cette première, que l'âme est plus noble que le corps. Approchons-nous, mes frères, de Jésus-Christ, aussi bien que ces peuples, et conjurons-le qu'il fasse cesser la paralysie de nos âmes. Bannissons toutes les pensées d'ici-bas, et n'estimons que les choses spirituelles.

Que si vous ne pouvez quitter tout à fait les soins de cette vie, ne vous y appliquez au moins qu'après avoir pensé à votre salut. Ne négligez pas vos fautes, parce que vous n'êtes aiguillonnés d'aucun remords lorsque vous les faites. Gémissez au contraire de ce que vous ressentez si peu de douleur de vos péchés. La cause de cette insensibilité ne vient pas de ce que le péché n'a rien qui pique et qui blesse, mais de ce que votre cœur est assez endurci pour n'en point sentir la plaie. Pour bien comprendre ce que je vous dis, considérez ceux qui sont touchés de la douleur de leurs fautes. N'est-il pas vrai qu'ils jettent souvent de plus grands cris que ceux même que l'on coupe et que l'on brûle? Que ne font-ils point, que ne souffrent-ils point pour se délivrer des remords de leur conscience? Comment pourraient-ils agir de la sorte, si leur âme n'était percée de douleur?

4. Ainsi le premier bonheur de l'homme est de ne point pécher, mais le second est de sentir au moins et de pleurer son péché. Si ce sentiment nous manque, comment prierons-nous Dieu de nous pardonner, dans l'insensibilité où nous sommes? Lorsque vous, qui avez péché, vous ne vous mettez pas seulement en peine de savoir si vous avez péché, comment pourrez-vous implorer la miséricorde de Dieu? Le prierez-vous de vous pardonner des péchés que vous ne connaissez pas? Et dans cette ignorance comment pourrez-vous être touché de la grandeur de ses bienfaits? Considérez donc en vous-même quels sont vos péchés, afin de savoir au moins ce que Dieu vous pardonne et de n'être pas ingrat envers votre bienfaiteur.

Lorsque vous avez offensé un homme qui a du pouvoir et du crédit, vous priez ses amis et ses proches, vous gagnez les bonnes grâces de ses domestiques, vous leur donnez beaucoup, vous employez plusieurs jours à redoubler vos prières. Quand celui que vous avez offensé vous rejetterait une ou deux, ou même mille fois, vous ne vous rebutez pas et vous renouvelez au contraire vos importunités et vos instantes prières.

Nous agissons de la sorte pour apaiser un homme, et lorsque nous avons irrité Dieu contre nous, nous continuons à notre ordinaire à passer le temps dans les divertissements, dans les délices, dans la bonne chère, et nous ne changeons rien à notre genre de vie accoutumé. Est-ce là le moyen de nous le rendre favorable? Et ne l'irritons-nous pas plutôt encore davantage contre nous? Cette insensibilité que nous témoignons après avoir péché, l'offense sans comparaison davantage que le péché même. Nous devrions nous enfouir sous terre, ne plus oser ni regarder le soleil, ni respirer, nous qui, ayant un si bon Maître, osons l'irriter, et qui n'avons même aucun regret des offenses par lesquelles nous l'irritons.

La bonté de Dieu est si grande, que lors même qu'il se met en colère contre nous, bien loin de nous haïr, il ne le fait que pour nous attirer à lui par ses menaces. Lorsque vous l'outragez par vos crimes, s'il continuait de vous témoigner de l'amour, ne vous porteriez-vous pas à le mépriser de plus en plus? Pour éviter donc un si grand mal, il vous témoigne de l'aversion pour un peu de temps, afin de vous sauver pour jamais.

Ayons confiance en sa miséricorde et témoignons par nos actions que nous nous appliquons sérieusement à la pénitence; avant que d'être surpris par ce jour effroyable, où tous

nos regrets seront inutiles. Car maintenant tout dépend encore de vous ; mais alors votre arrêt sera irrévocable, et il ne dépendra plus que de votre Juge : « Prévenons sa face, » comme dit l'Ecriture, « en confessant nos pé-« chés. Pleurons et soupirons en sa présence. » (Ps. XCIV, 6.) Si nous sommes assez heureux pour fléchir notre Juge et le porter à nous pardonner avant qu'il prononce la sentence, nous n'aurons plus besoin ensuite d'intercesseur auprès de lui, comme au contraire si nous négligeons cet avis, il nous fera paraître un jour en présence de toute la terre, il examinera toutes nos fautes aux yeux de toute la terre, et il ne nous restera plus alors aucune espérance de pardon. Si nous ne nous guérissons maintenant de nos péchés, nous ne pourrons pas éviter alors d'en être punis.

Comme nous voyons que ceux qu'on tire ici des prisons sont présentés tout enchaînés devant le Juge ; ainsi les âmes sortant de ce monde paraîtront chargées des chaînes de leurs péchés devant ce redoutable tribunal. Car dans la vérité cette vie n'est point différente d'une prison. Et comme, lorsque nous entrons dans ces tristes lieux, nous voyons de tous côtés des personnes chargées de chaînes ; de même si nous retirions notre esprit des apparences du dehors pour sonder les âmes des hommes, et pour en pénétrer les replis, nous les verrions chargées de chaînes beaucoup plus pesantes et plus dures que le fer. Les riches sont dans ce malheur encore plus que les autres. Car plus ils ont de biens, plus ils ont de chaînes.

Que si vous ne pouvez voir sans compassion un prisonnier qui a le cou et les mains et souvent même les pieds chargés de fers ; de même quand vous voyez un homme dans l'abondance de toutes sortes de biens, plaignez son état et ne l'en estimez pas plus riche, mais plus malheureux. Car non-seulement il est chargé de liens, mais il a un geôlier dans sa prison qui le garde sans cesse et qui l'empêche d'en sortir, l'amour des richesses. C'est cet amour qui le charge de mille chaînes, qui multiplie ses gardes ; qui ferme sur lui porte sur porte et serrure sur serrure, et qui le renfermant dans une prison encore plus noire et plus intérieure, lui fait trouver sa joie et ses délices dans ses liens même, afin qu'il ne lui reste plus aucune espérance de se délivrer de tous ces maux.

Que si vous voulez pénétrer encore plus avant dans l'âme de ce riche, vous verrez que non-seulement elle est liée de toutes parts, mais qu'elle est affreuse, horrible à voir et toute pleine de vers. Car les délices de cette vie ne sont pas moins pernicieuses que ces animaux. Elle le sont même encore davantage, puisqu'elles corrompent en même temps le corps et l'âme, et qu'elles causent à l'un et à l'autre une infinité de maux.

C'est pourquoi, mes frères, conjurons le libérateur de nos âmes, de rompre nos liens et d'éloigner de nous ce tyran si cruel, afin que nous ayant dégagés de ces pesantes chaînes, il donne des ailes à notre âme pour élever à lui toutes nos pensées. Mais offrons-lui nos prières et joignons-y tout ce qui dépend de nous, zèle et bonne volonté. C'est ainsi que nous pourrons nous délivrer en peu de temps des maux qui nous assiégent, que nous reconnaîtrons enfin dans quel triste état nous avons été, et que nous jouirons de cette liberté divine où je prie Dieu de nous établir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

« JÉSUS VOYANT TOUT CE PEUPLE, MONTA SUR UNE MONTAGNE, ET S'ÉTANT ASSIS, SES DISCIPLES S'APPROCHÈRENT DE LUI. » (CHAP. V, 1, JUSQU'AU VERSET 17.)

—

ANALYSE.

1. L'Orateur réfute les Manichéens. — Ce que le Christ dit à ses disciples, il le dit à tout l'univers.
2. et 3. Qu'il y a plusieurs sortes d'humilité. — De la consolation qui vient de Dieu, sa vertu.
4. 5. et 6. De la justice prise dans le sens générale de la vertu. — Le Fils est égal au Père. — *Vous êtes le sel de la terre.*
7. Quelle gloire Jésus-Christ ose promettre dans l'avenir à ces pêcheurs, inconnus en leur pays durant leur vie.
8. Qu'une grande vertu ne peut rester cachée. — Egalité du Père avec le Fils.
9. et 10. Que tout cède à la vertu après qu'elle a cédé à la violence. — Comme on doit aimer et assister les pauvres. — Qu'on doit séparer ceux qu'on voit se battre dans les rues; et que si on était tué en le faisant on serait martyr.

1. Considérez je vous prie, mes frères, combien Jésus-Christ méprisait l'honneur et la vaine gloire. Il ne mène point ces multitudes avec lui dans ses voyages. Lorsqu'ils ont besoin de son assistance dans leurs maux, il va lui-même parcourir leurs villes et leurs provinces. Mais lorsqu'il les voit venir en foule après lui, il demeure dans un même lieu; et non dans une place publique, mais sur une montagne et dans un désert. Il nous apprend par cet exemple à ne rien faire par vanité, et à nous retirer du bruit et du tumulte du monde, principalement lorsque nous voulons nous appliquer à la contemplation de la vérité, et nous entretenir des choses saintes et éternelles.

« Jésus voyant tout ce peuple, monta sur une « montagne, et s'étant assis, ses disciples s'ap« prochèrent de lui (1). » Voyez-vous leur progrès dans la vertu? Voyez-vous comme ils sont devenus tout à coup meilleurs? Plusieurs d'entre ce peuple désiraient de voir ses miracles, mais pour eux ils souhaitaient de lui entendre dire des vérités grandes et élevées. C'est ce qui excita le Sauveur à leur faire ce long discours. Car il ne guérissait pas seulement les corps, mais encore les âmes et, après les soins donnés à celles-ci, il revenait à ceux-là. Il diversifiait ainsi les grâces qu'il répandait sur les hommes, et il mêlait à la prédication de sa parole les guérisons miraculeuses des corps pour fermer la bouche à l'insolence des hérétiques et pour montrer, par le soin qu'il témoignait de l'une et l'autre de ces deux substances qui composent l'homme, qu'il était le créateur de l'une et de l'autre. C'est la raison pour laquelle sa providence partageait si souvent ses grâces tantôt au corps et tantôt à l'âme, comme il le témoigne même en cet endroit.

« Et ouvrant sa bouche, il les enseignait (2). » Pourquoi l'Evangile marque-t-il cette circonstance, « et ouvrant sa bouche »? C'est pour nous apprendre que Jésus-Christ n'instruisait pas seulement les hommes par ses paroles, mais par son silence. Il les enseignait quelquefois en leur parlant, et il leur parlait aussi quelquefois par la voix de ses œuvres, et par l'exemple de sa sainte vie. Mais, parce qu'il est dit que Jésus-Christ enseignait ses apôtres, il ne faut pas croire qu'il ne parlât qu'à eux seuls. Il enseignait en eux généralement tous les hommes. Comme cette foule était composée de gens du peuple, âmes grossières et rampantes, le Sauveur, plaçant devant lui le chœur de ses disciples, leur adresse à eux directement ses discours, mais en leur parlant il n'oublie pas cette multitude qui avait un extrême besoin de sa parole; seulement il fait en sorte que l'enseignement de la divine sagesse soit pour elle sans fatigue. C'est ce que saint Luc fait entendre lorsqu'il dit que Jésus-Christ adressa son discours à ses apôtres; et saint Matthieu marque la même chose en disant que « ses disciples s'approchèrent de lui, et qu'il « les enseignait. » C'était un meilleur moyen pour exciter leur attention que s'il se fût adressé à tous.

Mais que leur dit-il d'abord, et quels sont les fondements de la nouvelle doctrine? Ecoutons attentivement ces divins oracles. S'ils ont

été dits alors pour ceux qui étaient présents, ils ont été écrits pour tous ceux qui devaient venir dans la suite. C'est pourquoi, bien que Jésus-Christ s'adresse à ses disciples, il ne détermine pas néanmoins ce qu'il dit à leurs seules personnes, mais parlant d'une manière indéterminée, il propose en général ces béatitudes pour tout le monde. Il ne dit pas : Vous êtes bienheureux si vous êtes pauvres : mais il dit en général : « Bienheureux sont les « pauvres ! »

Quand même Jésus-Christ aurait appliqué ces béatitudes à ses disciples en particulier, elles n'auraient pas laissé de regarder tous les hommes. Ainsi lorsqu'il a dit : « Je suis avec « vous tous les jours jusqu'à la consommation « du siècle, » il ne l'a pas dit seulement à ses apôtres, mais il l'a dit en leurs personnes à toute la terre. De même en leur disant qu'ils seront heureux lorsqu'ils seront persécutés, tourmentés et affligés d'une infinité de maux ; il ne le dit pas seulement pour ses apôtres, non, c'est pour tous ceux qui auront triomphé des mêmes épreuves qu'il tresse la couronne de gloire. Pour vous montrer encore plus clairement que tout ce que dit ici le Sauveur, vous regarde vous-mêmes, et généralement tous les hommes qui voudront lui obéir, écoutez de quelle manière il commence cet admirable discours.

« Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit ; « parce que le royaume du ciel est à eux (3). » Qui sont ceux qu'il appelle « pauvres d'es« prit » ? Ce sont les humbles et ceux qui ont le cœur contrit. Car par le mot d'esprit, il entend le cœur et la volonté. Comme il y en a beaucoup qui sont humiliés non par leur volonté, mais seulement par la nécessité de leur état, il ne les comprend point dans cette béatitude, puisque l'involontaire ne saurait être méritoire, et il ne l'étend que sur ceux qui s'abaissent et s'humilient volontairement. C'est à ceux-là qu'il donne le premier rang entre tous ceux qu'il appelle heureux.

Mais pourquoi Jésus-Christ ne dit-il pas bienheureux les humbles d'esprit, mais « bienheureux les pauvres d'esprit » ? C'est parce que ce mot de *pauvres* [1], dit beaucoup plus que celui d'humbles. Car il entend ici cette sorte de personnes qui sont tout abattues devant Dieu, et qui écoutent avec frayeur tout ce qu'il leur dit. Ce sont ces personnes que Dieu regarde favorablement, comme il dit lui-même par le prophète Isaïe : « Sur qui « jetterai-je les yeux, sinon sur celui qui est « humble et paisible, et qui tremble à la « moindre de mes paroles ? » (Isaïe, LXVI, 2.)

2. L'humilité a plusieurs degrés. Les uns ne sont que médiocrement humbles ; les autres le sont parfaitement. David loue cette humilité parfaite, qui ne consiste pas seulement dans un abaissement, mais dans un entier brisement de cœur, lorsqu'il dit : « Le sacrifice « agréable à Dieu, est un esprit abattu d'af« fliction et de repentir, ô Dieu, vous ne mé« priserez point un cœur contrit et humilié. » (Ps. L, 19.) C'est cette humilité que les trois enfants de la fournaise offrirent à Dieu comme un grand sacrifice, lorsqu'ils lui dirent : « Recevez-nous, Seigneur, dans un esprit contrit, « et dans un cœur humilié. » (Dan. III, 39.)

C'est à cette humilité que Jésus-Christ donne le premier rang dans ses béatitudes, parce que ce déluge de maux qui inonde toute la terre n'a point d'autre source que l'orgueil. Le diable n'était pas tel d'abord : c'est par l'orgueil qu'il est devenu le diable. Saint Paul l'assure lorsqu'il dit d'un néophyte : « De peur que « s'élevant d'orgueil il ne tombe dans la même « condamnation que le démon. » (I Tim. III, 6.) C'est ainsi que le premier homme, pour s'être laissé enfler par les orgueilleuses espérances que le démon lui avait fait concevoir, tomba dans le précipice, et devint sujet à la mort. En s'imaginant qu'il deviendrait Dieu, il perdit l'état qu'il possédait. Dieu même lui reprocha sa folie, et lui dit en lui insultant : « Voilà « Adam devenu comme l'un de nous. » (Gen. III, 22.) Cet ange orgueilleux fait tomber depuis tous les ambitieux dans la même impiété, en les abusant de l'illusion qu'ils deviendront semblables à Dieu.

Comme donc l'orgueil était, pour ainsi dire, le mal culminant de l'homme, et la racine et la source de tous les péchés du monde, Jésus-Christ, pour le guérir par un remède contraire, établit d'abord cette loi d'humilité, comme le fondement inébranlable de l'édifice qu'il veut bâtir. Quand ce fondement sera posé, celui qui bâtit pourra sans crainte élever le reste de l'édifice ; mais s'il vient à manquer, quand

[1] Le mot *pauvres* ne traduit que très-imparfaitement le grec *πτωχός* qui signifie étymologiquement (πτωσσω) craintif, timide, tremblant, et par extension chétif, misérable, pauvre. C'est au sens étymologique que saint Chrysostome s'attache ici, de sorte que selon lui l'expression *οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι* veut dire : ceux qui ont l'esprit, la conscience timide, tremblante.

l'édifice monterait jusqu'au ciel, il faut nécessairement qu'il se renverse et qu'il tombe en ruine. Jeûne, prière, œuvres de miséricorde, chasteté, réunissez toutes les vertus, si vous exceptez l'humilité, tout vous échappe, tout périt.

Le pharisien de l'Evangile est une preuve de ce que je dis. Après s'être déjà élevé jusqu'au plus haut degré de la vertu, il tomba et il perdit tout, parce qu'il n'avait point en lui cette mère de tous les biens. Car comme l'orgueil est la source de toute malice, l'humilité est le principe de toute sagesse. C'est pourquoi Jésus-Christ commence par elle ce discours, afin d'arracher de nos cœurs jusqu'aux moindres racines de la vanité.

Mais d'où vient, me direz-vous, qu'il parle de l'humilité à ses disciples qui étaient dans un état si humble ? Quel sujet avaient-ils de s'élever, étant pêcheurs, pauvres, grossiers, et méprisables ? Je vous réponds que si Jésus-Christ ne disait pas ces paroles pour ses disciples, il les disait pour les autres qui étaient présents, et pour tous ceux qui devaient écouter un jour ses apôtres, afin que personne ne méprisât leur humilité. Mais plutôt, c'était aussi pour ses disciples qu'il disait ces choses. Car en admettant qu'ils n'eussent pas besoin alors de cette instruction, elle leur était néanmoins bien nécessaire pour l'avenir, lorsqu'ils feraient tant de prodiges et de miracles, qu'ils seraient si honorés de toute la terre, et qu'ils auraient tant de crédit et de confiance auprès de Dieu. Ni les richesses, ni la puissance, ni même la royauté ne seraient en état d'enfler le cœur autant que toutes les grâces qui furent dans la suite accordées aux apôtres. Et avant même que de faire des miracles, n'avaient-ils pas dès lors quelque sujet de s'élever en voyant cette multitude de peuple, et ce concours de monde qui venait écouter leur Maître ? Ne pouvaient-ils pas ressentir déjà quelque effet de la fragilité humaine ? C'est pourquoi Jésus-Christ commence d'abord par les porter à l'humilité.

Il ne prend pas la forme de l'exhortation, ni le ton impératif pour introduire sa révélation, il la propose sous forme de béatitude, manière plus attrayante de présenter sa parole et d'ouvrir à tous le stade de la doctrine. Il ne dit pas en particulier : Celui-ci, ou celui-là ; mais généralement tous ceux qui feront ce que je dis, seront bienheureux : quand vous seriez misérable, pauvre, esclave, étranger, ignorant, rien ne vous empêchera d'être heureux si vous êtes humble.

Ayant donc commencé par où il convenait surtout de le faire, il passe à une autre béatitude qui semble opposée au sentiment naturel de tous les hommes. Car au lieu que tout le monde appelle heureux ceux qui se divertissent et qui se réjouissent, et malheureux ceux qui sont dans l'affliction, dans la pauvreté et dans les larmes, Jésus-Christ déclare au contraire que ceux-ci sont heureux et les autres malheureux. « Bienheureux, dit-il, ceux qui pleurent, « parce qu'ils seront consolés (4). » Le monde, au contraire, ne trouve rien de plus malheureux. Aussi avait-il commencé par faire des miracles afin d'acquérir l'autorité qui lui était nécessaire pour porter ces lois.

Il n'appelle pas heureux généralement tous ceux qui pleurent, mais ceux qui pleurent pour leurs péchés. Car les larmes que l'on répand pour le siècle et la vie présente, non-seulement ne sont pas heureuses, mais elles nous sont même interdites comme dangereuses et mortelles, selon cette parole de saint Paul : « La « tristesse de ce monde produit la mort, mais la « tristesse qui est selon Dieu produit une péni- « tence stable pour le salut. »

C'est cette sorte de tristesse que Jésus-Christ appelle heureuse, et il ne marque pas seulement une tristesse commune, mais une profonde tristesse et qui aille jusqu'aux pleurs, lorsqu'il dit : « Heureux, non pas ceux qui sont tristes, mais ceux qui pleurent. » Ce précepte, mes frères, nous mène au comble de la vertu et de la sagesse chrétienne. Car si ceux qui pleurent la mort d'un fils, d'une femme ou d'un de leurs proches, ne sont agités d'aucune passion durant tout le temps de leur douleur, s'ils n'ont alors aucun mouvement ni d'avarice, ni d'impureté, ni d'orgueil, ni d'envie, ni de vengeance, ni d'aucun autre vice semblable, parce qu'ils sont tout entiers livrés à leur tristesse ; combien ceux qui pleurent leurs péchés avec un regret sincère se montreront-ils plus dégagés de toutes les passions de l'âme ? Mais quelle sera leur récompense ? dit le Sauveur.

« Parce qu'ils seront consolés, » dit le Sauveur. Dites-nous donc où ils recevront cette consolation ? Sera-ce en ce monde ou en l'autre ? Ce sera dans tous les deux. Comme cette obligation de pleurer pouvait paraître dure et

fâcheuse, Jésus-Christ l'adoucit par la promesse qui était la plus propre pour en ôter toute l'amertume. Si vous voulez donc être consolé, pleurez. Et ne pensez point que ceci soit une énigme. Quand vous seriez accablé d'un déluge d'afflictions, si Dieu vous console lui-même, vous vous trouverez au-dessus de tous vos maux.

Dieu donne toujours à nos travaux de plus grandes récompenses qu'ils ne méritent. Cette promesse qu'il fait ici en est une preuve. Quand il appelle heureux ceux qui pleurent, ce bonheur n'est point un bonheur proportionné au mérite de celui qui le reçoit, mais à la bonté de Dieu qui le donne. Ces personnes qui pleurent, pleurent leurs péchés, et elles seraient déjà trop bien récompensées de leurs larmes, si elles pouvaient apaiser la colère de Dieu et recevoir de lui le pardon de tous leurs crimes. Mais comme l'amour de Dieu envers nous n'a point de bornes, il ne le termine pas à nous pardonner nos péchés ou à nous délivrer des peines qu'ils méritaient, mais de plus il nous rend heureux et nous comble de ses consolations divines.

Jésus-Christ ne nous commande pas de pleurer seulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de nos frères. C'est la disposition où ont été toutes les âmes saintes, comme Moïse, David et saint Paul. Tous ces hommes ont souvent versé des larmes pour les péchés que les autres avaient commis.

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils « posséderont la terre (5). » Quelle est cette terre qu'ils posséderont? Ce n'est pas, comme disent quelques-uns, une terre intelligible et spirituelle, puisque nous ne trouvons point que l'Ecriture ait jamais parlé d'une terre de cette sorte. Que devons-nous donc entendre par cette terre? Premièrement il promet une récompense sensible, comme saint Paul a dit : « Honorez votre père et votre mère, afin que « vous viviez longtemps sur la terre. » (Ephés. VI, 2.) Et comme Jésus-Christ même dit au bon larron : « Vous serez aujourd'hui avec moi dans le « paradis. » (Luc, XXIII, 43.) Jésus-Christ ne promet pas seulement les biens à venir, mais encore les biens présents pour condescendre aux personnes plus grossières, qui souhaitent d'être heureuses dans ce monde, avant que de l'être dans l'autre. C'est dans ce même esprit qu'il dit un peu après : « Accordez-vous au plus tôt avec « votre adversaire; » et qu'il ajoute ensuite : « de « peur qu'il ne vous livre au juge et le juge « au ministre de la justice. » (Ibid. 25.) Il menace non pas d'une peine future, mais d'un supplice présent; comme il fait encore lorsqu'il dit : « Quiconque dira à son frère, Raca, méri- « tera d'être condamné par le conseil. » (Ib. 22.)

C'est ainsi que saint Paul promet souvent des récompenses sensibles, comme il tâche aussi de nous détourner du péché par des peines présentes. Par exemple, lorsqu'il traite de la virginité, et qu'il y invite ses auditeurs, il ne leur dit rien encore des biens du ciel, mais il prend ses motifs dans la vie présente : « Je « crois, » dit-il, « qu'il est avantageux à « l'homme de ne se point marier, à cause des « fâcheuses nécessités de la vie présente. » (I Cor. VII, 26.) Et ensuite : « Les personnes « mariées sentiront dans la chair des afflictions « et des maux. Or je voudrais vous les épar- « gner. » (Ibid. 28.) Et au même endroit : « Je désire vous voir dégagés de soins et d'in- « quiétudes. » (Ibid. 32.) Jésus-Christ mêle de même ici les considérations temporelles aux éternelles. Et comme l'homme doux passe d'ordinaire pour laisser perdre ses biens, le Seigneur promet au contraire qu'il les possédera plus sûrement que l'homme violent et orgueilleux, lequel perdra souvent son patrimoine et jusqu'à son âme. D'ailleurs comme le Prophète avait dit dans l'Ancien Testament que « les doux hériteraient de la terre, » Jésus-Christ fait entrer dans le tissu de son discours ces paroles familières aux Juifs, pour ne pas paraître leur tenir un langage trop nouveau. Toutefois Jésus-Christ, en promettant la terre, ne termine pas là ses récompenses, mais il y joint celles de l'autre vie. Lorsqu'il promet des biens spirituels, il ne nous ôte pas les temporels; et d'un autre côté lorsqu'il promet les biens de ce monde, il ne s'en tient jamais là, mais il complète toujours sa promesse par les biens futurs : « Cherchez premièrement le « royaume de Dieu, » dit-il, « et toutes ces « choses vous seront données par surcroît. » (Matth. VI, 33.) Et ailleurs : « Quiconque aban- « donnera pour moi sa maison, ou ses frères, « ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa « femme, ou ses enfants, ou ses terres, en re- « cevra cent fois autant, et aura pour héritage « la vie éternelle. » (Matth. XIX, 29.)

4. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la « justice, parce qu'ils seront rassasiés (6). » Quelle est cette justice dont il parle? C'est ou

cette vertu en général, ou seulement celle de ses parties qui est la plus opposée à l'avarice. Comme il va recommander l'aumône et la miséricorde, il montre par avance comment on doit la pratiquer, c'est-à-dire, non de ses larcins ou de ses rapines ; c'est ce qu'il fait entendre en appelant heureux ceux qui aiment la justice. Mais remarquez avec quelle énergie d'expression il parle de cet amour. Il ne dit pas simplement : Heureux ceux qui gardent la justice ; mais « heureux ceux qui ont faim, et « qui ont soif de la justice, » afin que nous la pratiquions non pas froidement, mais avec toute l'ardeur possible. Comme c'est le propre de l'avarice d'être ardente à amasser du bien, et qu'on a d'ordinaire moins de passion pour le boire et pour le manger, que les avares n'en ont pour augmenter leurs richesses ; Jésus-Christ veut que nous transportions cette ardeur à la pratique de la vertu opposée à l'avarice. Il nous propose encore ici une récompense sensible, « parce qu'ils seront rassasiés. »

Parce qu'on croit d'ordinaire que l'avarice enrichit les hommes, il montre au contraire que c'est la justice qui procure ce bienfait. Ne craignez donc plus la pauvreté ni la faim, lorsque vous pratiquerez la justice. Ce sont principalement ceux qui ravissent le bien des autres, qui perdent eux-mêmes ce qu'ils ont, comme au contraire celui qui aime la justice possède son bien en toute sûreté. Que si ceux qui ne prennent point le bien d'autrui, doivent jouir un jour d'une si grande abondance, quel sera le bonheur de ceux qui renoncent à tout ce qu'ils possédaient sur la terre ?

« Heureux ceux qui sont miséricordieux, « parce qu'on leur fera miséricorde (7). » Ici Jésus-Christ parle, selon moi, de tous ceux qui pratiquent la miséricorde non-seulement par le moyen des richesses, mais encore par toutes sortes de bonnes œuvres. Il y a plusieurs manières d'exercer la miséricorde, et ce commandement est d'une très-grande étendue. Quelle doit en être donc la récompense ? « Parce, » dit-il, « qu'ils recevront miséri« corde. » Il semble d'abord que cette récompense ne soit qu'égale au bien qu'on aura fait ; mais elle est infiniment plus grande. Les hommes exercent la miséricorde en hommes ; mais Dieu leur fera miséricorde en Dieu. Il y a bien de la différence entre la compassion d'un homme, et celle d'un Dieu : et elles sont aussi éloignées l'une de l'autre, que la malice l'est de la bonté.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce « qu'ils verront Dieu (8). » Remarquez que cette récompense est toute spirituelle. Ceux-là selon Jésus-Christ, ont le cœur pur, qui ont une vertu générale et universelle, et qui ne se sentent coupables de rien, ou qui possèdent la chasteté dans un degré éminent. Car il n'y a point de vertu qui nous soit plus nécessaire pour mériter de voir Dieu. Ce qui fait dire à saint Paul : « Tâchez d'avoir la paix avec tout « le monde, et de conserver la pureté sans la« quelle personne ne verra Dieu. » (Hébr. XI, 14.) Cette vue de Dieu qu'il promet, doit s'entendre de celle dont les hommes sont capables.

Ce commandement était nécessaire. Plusieurs sont assez charitables, s'abstiennent de la rapine, ne connaissent pas l'avarice, mais ils se livrent à l'impureté et à la fornication ; or cela ne peut suffire, et c'est pour le montrer que Jésus-Christ ajoute ensuite ce précepte. Saint Paul enseigne la même chose dans son épître aux Corinthiens lorsqu'il rend aux Macédoniens le témoignage qu'ils s'étaient enrichis non-seulement par l'aumône, mais par toute sorte de vertus. Car après avoir parlé de la libéralité avec laquelle ils avaient secouru les pauvres de leur argent, il ajoute aussi qu'ils s'étaient donnés au Seigneur. Car parlant de la libéralité avec laquelle ils avaient secouru les pauvres, il dit : Qu'ils s'étaient donnés premièrement eux-mêmes à Dieu.

« Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront « appelés enfants de Dieu (9). » Jésus-Christ par ces paroles, non-seulement nous défend les discussions et les haines ; il exige quelque chose de plus, il veut que nous travaillions à réconcilier entre eux ceux qui sont divisés. Il promet encore ici une récompense spirituelle : « Ils seront, » dit-il, « appelés enfants de Dieu ; » ç'a été en effet l'œuvre propre du Fils unique de Dieu, de réunir ce qui était divisé, et de réconcilier ceux qui étaient ennemis. Mais afin que l'on ne croie pas qu'il n'existe point d'autre bien que la paix, il ajoute ensuite :

« Heureux ceux qui souffrent persécution « pour la justice, parce que le royaume du « ciel est à eux (10). » Ceux qui souffrent « pour la justice, » c'est-à-dire, pour la vertu ; pour la piété, et pour la défense du prochain, car il entend d'ordinaire par ce mot « de

« justice, » la réunion de toutes les vertus.

« Vous serez bienheureux, lorsque les « hommes vous diront des paroles outrageuses, « qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de « moi, ils publieront faussement toute sorte de « mal contre vous (11). Réjouissez-vous alors, « et tressaillez de joie, parce qu'une grande ré- « compense vous est réservée dans les cieux « (12). » Quand les hommes, dit-il, vous appelleraient séducteurs, imposteurs, ou n'importe quoi, « vous êtes bienheureux. » Qu'y a-t-il de plus nouveau que cette loi, qui appelle des biens ce que tout le monde fuit comme des maux, la pauvreté, les larmes, les persécutions, et les médisances? Cependant Jésus a persuadé cette doctrine, non à un, non à deux, non à dix, à vingt, à cent, à mille personnes, mais généralement à toute la terre. Ce peuple qui entendait ces vérités si nouvelles, si surprenantes, et si dures, ne laissait pas d'en être frappé, tant était grande la majesté de Celui qui les publiait.

5. Ne croyez pas néanmoins qu'il suffise simplement d'être en butte à la médisance pour mériter d'être proclamés bienheureux ; le Seigneur ajoute deux conditions nécessaires, la première que les injures soient souffertes pour lui, la seconde qu'elles soient fausses. Sans ces deux conditions, on devient non pas bienheureux, mais très-malheureux de subir les médisances des hommes.

Considérez encore la récompense qu'il attache à cette béatitude ; « parce qu'une grande « récompense, » dit-il, « vous est réservée dans « les cieux. » Pour vous, quoique vous ne voyiez pas toutes les béatitudes se terminer par la promesse du royaume des cieux, ne vous découragez pas pour cela ; car bien qu'elles diffèrent par les noms, ces récompenses se réduisent cependant toutes en effet au seul royaume des cieux. Lorsque Jésus-Christ dit que ceux qui pleurent seront consolés, que les miséricordieux recevront miséricorde, que ceux qui ont le cœur pur verront Dieu, et que les hommes de paix seront appelés les enfants de Dieu, c'est toujours le royaume du ciel qu'il désigne par toutes ces béatitudes différentes, puisque ceux qui les recevront jouiront indubitablement de ce royaume. Ne croyez donc pas qu'il ne soit que pour les pauvres d'esprit ; il est pour ceux qui ont faim et soif de la justice ; il est pour les doux, il est pour tous les autres sans exception. Telle est la récompense qu'il promet généralement à tous, afin que vous ne vous promettiez rien de terrestre ou de sensible. Car vous ne pourriez pas être « heureux, » si vous n'aviez qu'une récompense périssable, qui passerait avec cette vie, et s'enfuirait plus vite qu'une ombre. Mais après avoir dit, « une grande récompense vous « est réservée dans les cieux, » il ajoute aussitôt cette autre consolation :

« Car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les pro- « phètes qui ont été avant vous (12). » Comme le royaume des cieux qu'il leur promet, était un bonheur qui n'était encore qu'en espérance, il les console par avance, en leur montrant l'union et la conformité qu'ils ont avec les prophètes, qui ont souffert avant eux ces traitements si injustes. Ne croyez pas, leur dit-il, que vous soyez ainsi persécutés par les hommes, parce que vous leur enseignerez des choses dangereuses et mauvaises ; ni qu'ils vous traitent de la sorte, parce que vous serez les auteurs de quelques dogmes faux et erronez. Ces mauvais traitements ne viendront pas de la mauvaise doctrine que vous publierez, mais de la mauvaise vie de ceux qui vous écouteront. Ces calomnies ne tomberont pas sur vous qui les souffrirez, mais sur ceux qui vous les feront souffrir. Tous les siècles passés en sont témoins. Quand ils ont si maltraité les prophètes, qu'ils les ont bannis, qu'ils les ont lapidés, et qu'ils leur ont fait souffrir tant de maux : ils l'ont fait par une fureur injuste, et non point pour avoir découvert en eux quelque sentiment impie et contraire à la loi de Dieu. Ne vous troublez donc point de ces violences. Le même esprit qui animait leurs pères les animera encore.

Considérez comme il relève le courage de ses disciples en les rapprochant de Moïse et d'Elie, et les mettant sur le même rang. C'est ce que saint Paul fait en écrivant aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus les imitateurs « des églises de Dieu, qui ont embrassé la foi « de Jésus-Christ dans la Judée, puisque vous « avez souffert les mêmes persécutions de vos « concitoyens que ces églises ont souffertes de la « part des Juifs, qui ont tué même le Seigneur « Jésus, et leurs propres prophètes ; qui nous « ont persécutés, qui ne plaisent point à Dieu, « et qui sont ennemis de tous les hommes. » (I Thess. II, 14.) Telle est donc la pensée de Jésus-Christ. Dans les autres béatitudes il disait en général : « Heureux sont les pauvres ; heu-

eux sont les miséricordieux ; » mais ici il détermine les personnes, et s'adressant spécialement à ses disciples, il leur dit : « Vous êtes bienheureux lorsque les hommes vous diront des paroles outrageuses, et qu'ils publieront toute sorte de mal de vous ; » pour montrer que ce serait là particulièrement leur partage, et que les prédicateurs de l'Evangile devaient s'y attendre plus que tous les autres. Il laisse encore entrevoir dans ces paroles sa grandeur et son égalité avec son père. Les prophètes, semble-t-il dire, ont souffert ces traitements à cause de mon Père ; vous les souffrirez, vous autres, à cause de moi ; et lorsqu'il dit : Les prophètes qui ont été avant vous, » il montre qu'ils sont eux-mêmes devenus prophètes. Puis, pour leur faire comprendre que rien n'était pour eux plus utile ni plus glorieux que la persécution, il ne leur dit pas : Les hommes voudront mal parler de vous ; ils voudront vous persécuter ; mais je m'opposerai à eux, et je les empêcherai de le faire. Il veut que ses apôtres se mettent au-dessus de toute la malignité des hommes, non en n'étant point exposés à leurs médisances, mais en les souffrant avec courage, et en en faisant voir la fausseté par l'innocence et la sainteté de leur vie. Car l'un est bien plus glorieux que l'autre ; car être frappé et ne pas ressentir les coups c'est bien plus que de n'être point frappé. C'est pour ce sujet que Jésus-Christ dit : « Car une grande « récompense vous est réservée dans les cieux. »

Mais saint Luc nous apprend que Jésus-Christ s'est plus étendu en cet endroit, et a dit des choses qui peuvent nous consoler davantage. Car il ne dit pas seulement : bienheureux ceux qui souffrent l'injure à cause de Dieu, mais il dit encore malheur à ceux dont tout le monde dira du bien. « Malheur à vous, » dit-il, « lorsque tous les hommes diront du bien « de vous. » (Luc, VI, 26.) Cependant les hommes bénissaient les apôtres ; mais non pas « tous. » C'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : « Mal« heur à vous lorsque les hommes, » mais, lorsque « tous les hommes diront du bien de vous. » Car il est impossible que ceux qui sont véritablement vertueux soient loués de tous les hommes.

Jésus-Christ ajoute ensuite : « Lorsqu'ils re« jetteront votre nom comme mauvais, réjouis« sez-vous alors, et tressaillez de joie. » (Luc, VI, 22.) Il leur promet de les récompenser, non-seulement pour les périls et les mauvais traitements auxquels ils auront été exposés pour lui, mais encore pour les médisances et les calomnies qu'on aura publiées contre eux. C'est pourquoi il ne dit pas : Lorsqu'ils vous persécuteront et qu'ils vous tueront ; mais « lorsqu'ils publieront faussement toute sorte « de mal de vous. » Car il y a quelque chose dans les calomnies, qui pénètre plus avant dans nos cœurs, que ne font souvent les mauvais traitements même. Dans les dangers, nombre de consolations adoucissent la peine ; c'est par exemple, la voix publique qui encourage l'athlète, qui l'applaudit, le couronne, et proclame son triomphe. Mais dans la calomnie nous perdons même toutes ces consolations. On ne se figure pas que c'est la plus poignante persécution ; on s'imagine qu'il ne faut qu'une vertu médiocre pour la supporter avec patience, quoiqu'on en ait vu recourir au fatal lacet pour se soustraire au supplice d'une mauvaise réputation. Et pourquoi s'étonner qu'il en soit ainsi chez les autres hommes, quand on voit un Judas, ce traître, ce déhonté, ce scélérat qui s'était fait un front à ne plus rougir de rien, céder lui-même à l'infamie et se pendre plutôt que de la supporter plus longtemps.

6. Et Job, ce cœur de diamant, cet homme plus ferme que le roc, lorsqu'il fut dépouillé de ses biens, frappé de calamités intolérables et privé de tous ses enfants, lorsqu'il vit les vers sourdre de son corps et qu'il entendit sa femme l'accabler de reproches, il supporta tout cela avec facilité ; mais lorsqu'il vit ses amis parler mal de lui, et croire qu'il ne souffrait ces malheurs que pour ses péchés, il ne put s'empêcher de se troubler alors, et son grand cœur se sentit ébranlé de cette injure. David aussi oublie toutes ses autres souffrances, et prie Dieu seulement de se souvenir de la douceur avec laquelle il souffrit un médisant : « Laissez-le, » dit-il alors, « qu'il me « maudisse, parce que le Seigneur lui en a « donné l'ordre, afin qu'il voie l'affliction où « je suis réduit, et qu'il me récompense un « jour de ces calomnies que je souffre. » Saint Paul ne loue pas seulement les saints pour avoir souffert des maux ou la perte de leurs biens, mais encore pour avoir enduré des injures et des outrages. « Rappelez, » dit-il, « en « votre mémoire ce premier temps, auquel, « après avoir été illuminés, vous avez sou« tenu de grands combats, dans les afflictions

« que l'on vous a fait souffrir, ayant été d'une « part exposés devant tout le monde aux inju- « res et aux mauvais traitements. »

C'est pour cette raison que Jésus-Christ propose dans cette béatitude une grande récompense à ceux qui sont éprouvés de cette manière. Et comme pour empêcher qu'on ne lui dise : Quoi, vous ne défendrez pas vos apôtres de ces outrages! vous ne confondrez pas ces calomniateurs, et vous ne leur fermerez pas la bouche, en récompensant dès ce monde vos fidèles serviteurs! il parle aussitôt des prophètes, pour nous faire souvenir qu'en leur temps même, Dieu ne s'est point vengé dès cette vie de ceux qui les déshonoraient par leurs médisances. Si donc lorsque Dieu récompensait les hommes par les biens présents, il n'encourageait néanmoins ses plus fidèles amis qu'en leur promettant les biens à venir, combien était-il plus juste que Jésus-Christ traitât de même les apôtres, puisqu'il les appelait à des espérances beaucoup plus grandes, et à une vertu beaucoup plus parfaite?

Mais considérez de combien de préceptes celui-ci est précédé; et ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ a suivi cet ordre, il l'a fait pour nous montrer qu'à moins de s'être exercé longtemps, et fortifié dans toutes les autres béatitudes qui précèdent, nul ne peut demeurer ferme et invincible dans ces grands combats. Ainsi il se sert de la première comme d'un degré pour passer à la seconde, et ainsi de suite, et de la sorte c'est comme une admirable chaîne d'or qu'il nous a tissée. Car l'humble de cœur pleurera nécessairement ses péchés. Celui qui pleure ses péchés, sera, comme par une suite nécessaire, doux, juste et miséricordieux. Celui qui possédera la douceur, la justice et la miséricorde aura le cœur pur. Celui qui aura ce cœur pur sera sans doute un homme de paix, et celui qui possédera toutes ces vertus ne craindra point les périls; il ne se troublera point de la calomnie et conservera la patience dans les plus grands maux.

Après que Jésus-Christ a convenablement exhorté ses apôtres, il semble qu'il veuille les consoler par les louanges qu'il leur donne. Comme les préceptes qu'il venait de leur donner étaient assez relevés et infiniment au-dessus de l'ancienne loi, pour les empêcher de s'en étonner ou de s'en troubler, et de dire : Comment pourrons-nous faire de si grandes choses? considérez ce qu'il leur dit :

« Vous êtes le sel de la terre (13). » Il leur montre par là la nécessité où il est de leur donner ces préceptes. Ce n'est pas pour vous en particulier, leur dit-il, que je vous donne ces instructions, c'est pour le salut de toute la terre. Car je ne vous envoie pas comme autrefois les prophètes, à une ville ou à un peuple particulier, mais à la terre, à la mer, mais au monde tout entier, monde de corruption et de vice. Lorsqu'il leur dit : « Vous êtes le « sel de la terre, » il montre que toute la nature des hommes était comme affadie et corrompue par le péché. C'est pourquoi il exige principalement de ses apôtres les vertus et les qualités qui leur étaient nécessaires pour toucher et pour convertir les hommes. Car lorsqu'un homme est doux, humble, charitable et juste, il ne renferme pas ces excellentes vertus en lui, mais elles sont comme des sources divines qui coulent et qui se répandent sur les autres. Celui de même qui a le cœur pur, qui est pacifique, et qui souffre persécution pour la vérité, sacrifie sa vie pour le bien de tous. Ne croyez donc point, mes apôtres, que je vous prépare de légers combats, et que ce soit sans raison que je vous appelle « le sel de la terre. »

Quoi donc! ils ont corrigé ce qui était gâté? Non, ce n'est pas ce qu'ils ont fait. Le sel ne remédie pas à la pourriture. Les apôtres n'ont point fait cela. Mais lorsque la grâce de Dieu avait renouvelé les cœurs, et qu'après les avoir délivrés de leur corruption, il les mettait comme en dépôt entre les mains des apôtres, c'était alors qu'ils montraient véritablement qu'ils étaient « le sel de la terre, » en les conservant dans cette nouvelle vie qu'ils avaient reçue de Dieu. Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de délivrer les hommes de la corruption du péché, mais c'est aux apôtres ensuite à employer tous leurs soins pour les empêcher de retomber dans ce même état. Remarquez, je vous prie, comment Jésus-Christ met ses apôtres au-dessus des prophètes. Car il ne les appelle pas seulement les docteurs de la Judée, mais les maîtres « de toute la terre, » et des maîtres sévères et terribles. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que sans flatter, sans s'occuper de plaire, mais en piquant et en brûlant, à la manière du sel, ils se sont ainsi fait aimer de tous les hommes.

Ne vous étonnez donc pas, semble-t-il leur dire, que je quitte les autres pour m'adresser

particulièrement à vous, et que je vous exhorte à vous disposer à tant de périls. Considérez combien de villes et combien de peuples vous devez instruire. Vous ne devez pas seulement être sages; mais vous devez rendre aussi les autres imitateurs de votre sagesse. Qu'ils doivent être prudents, ceux de qui dépend le salut des autres! Il leur faut une vertu surabondante afin de pouvoir la répandre sur les autres hommes. Si vous n'avez pas assez de vertu pour en communiquer aux autres, vous n'en aurez pas assez pour vous-mêmes.

7. Ne vous plaignez donc pas que ce que je demande de vous soit trop difficile. Car vous êtes « le sel de la terre, » et je guérirai par vous la corruption des autres. Mais si vous perdez votre vigueur et votre force, vous vous perdrez vous-mêmes et les autres avec vous. Plus les choses dont je vous commets le soin sont importantes, plus vous devez y apporter d'application et de vigilance; c'est pourquoi il ajoute : « Que si le sel de« vient fade, avec quoi le salera-t-on? Il n'est « plus bon à rien, qu'à être jeté dehors et « à être foulé aux pieds des hommes (13). » Quand les autres tomberaient dans mille fautes, ils peuvent en obtenir le pardon, mais si le maître même devient coupable, rien ne peut l'excuser, et on punira sa faute avec une rigueur extrême. De peur que les apôtres, en entendant dire que le monde les injurierait, qu'il les persécuterait et qu'il dirait d'eux tout le mal possible, ne fussent intimidés de ces prédictions et qu'ils ne craignissent de se produire en public, il leur déclare que s'ils ne sont prêts à souffrir ces traitements, c'est en vain qu'il les a choisis.

Vous ne devez pas craindre, leur dit-il, d'être calomniés par les hommes, mais de devenir lâches et flatteurs, parce qu'alors vous seriez « un sel fade que le monde foulerait aux pieds. » Mais si vous conservez toute votre âpreté contre la corruption, et qu'ensuite on dise du mal de vous, réjouissez-vous alors; car c'est là l'effet du sel, de piquer les plaies et de causer une douleur cuisante. Les malédictions des hommes vous suivront inévitablement; mais, bien loin de vous faire aucun mal, elles ne serviront qu'à rendre témoignage à votre invincible fermeté. Que si la crainte des calomnies vous fait perdre la vigueur qui vous convient, vous tomberez dans un état pire que celui que vous voulez éviter, et vous serez méprisés de tout le monde. C'est ce que veut dire cette parole : « Vous serez foulés aux pieds. » Le Sauveur passe ensuite à une comparaison plus relevée.

« Vous êtes, » leur dit-il, « la lumière du « monde (14). » Il ne les appelle pas seulement la lumière d'une ville ou d'un peuple, mais « la « lumière du monde. » Comme « le sel » dont il vient de parler est un sel tout spirituel, de même « la lumière » dont il parle ensuite est une lumière intérieure plus éclatante que la lumière du soleil. Il met d'abord « le sel », et ensuite « la lumière », pour montrer quel est l'avantage des paroles piquantes et le fruit d'une doctrine salutaire, puisqu'elle resserre en quelque sorte les âmes, en ne leur permettant plus de se relâcher et de se corrompre, et qu'elle les élève et les conduit comme par la main dans la voie de la vertu. »

« Une ville située sur une montagne ne « peut être cachée (14). Et on n'allume point « une lampe pour la mettre sous un bois« seau, mais on la met sur un chandelier, « afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans « la maison (15). » Jésus-Christ excite encore ses apôtres par ces paroles à veiller sur leur conduite, et les avertit de se tenir sur leur garde, se considérant comme exposés à la vue de tous les hommes et comme combattant sur un théâtre élevé au milieu de toute la terre. Ne vous arrêtez point, leur dit-il, à considérer ce petit coin du monde où nous sommes, lorsque je vous parle. Vous serez aussi en vue à tous les hommes que l'est une ville située sur le haut d'une montagne, ou une lampe qui éclaire toute une maison.

Où sont maintenant ceux qui osent douter de la toute-puissance de Jésus-Christ? Qu'ils écoutent ces paroles et que, reconnaissant la force de cette prophétie, ils soient frappés d'admiration et qu'ils viennent avec frayeur adorer cette redoutable majesté. Considérez ce que Jésus-Christ dit ici à des hommes qui n'étaient pas même alors connus dans leur propre pays, et comment il leur promet que la terre et la mer les connaîtront, et qu'ils rempliront le monde de leur réputation, ou plutôt non-seulement de leur réputation, mais encore de l'efficacité de leurs bienfaits. Car ce n'est pas la renommée qui, en portant partout leurs noms, les a rendus célèbres, c'est l'éclat des œuvres qu'ils ont faites. Ils ont été comme des aigles qui ont couru d'un bout du monde jus-

qu'à l'autre avec plus de vitesse et de rapidité que le soleil, répandant de tous côtés la lumière et l'ardeur de la piété.

Mais il me semble que Jésus-Christ, par ces paroles, les exhorte encore à la confiance. Car en disant : « Qu'une ville située sur une montagne ne peut être cachée, » il déclare manifestement sa toute-puissance. Il semble qu'il dise que comme il est impossible qu'une ville soit cachée sur une montagne, il est impossible aussi que son Evangile ne se publie et qu'il demeure enseveli dans le silence. Après leur avoir parlé des persécutions, des calomnies, des périls et des afflictions, il ne veut pas qu'ils croient que ces maux puissent leur fermer la bouche et les obliger à se taire, et, pour les rassurer, il leur promet que non-seulement leur prédication n'en sera pas obscurcie, mais qu'elle en éclatera davantage pour éclairer tout l'univers; et qu'ainsi ils deviendront eux-mêmes célèbres et illustres. Par là il montre donc sa toute-puissance; et par ce qui suit, il leur marque quelle fermeté il attend d'eux. En effet, après avoir dit : « On n'allume point, » dit-il, « une lampe pour la « mettre sous un boisseau, mais on la met « sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous « ceux qui sont dans la maison; » il ajoute : « Ainsi que votre lumière luise devant les « hommes, afin que, voyant vos bonnes œu« vres, ils glorifient votre Père, qui est dans « les cieux (16). » J'ai allumé la lampe moi-même, leur dit-il; c'est à vous maintenant à prendre garde qu'elle ne s'éteigne. Conservez-lui son éclat, non-seulement à cause de vous, mais encore à cause de ceux dont vous devez être la lumière, pour les éclairer et les conduire dans le chemin de la vérité. Les plus noires calomnies des hommes ne pourront obscurcir votre lumière, si vous vivez selon les règles que je vous donne, et d'une manière digne de ceux qui doivent convertir toute la terre. Faites donc que la sainteté de votre vie réponde à la grâce dont vous êtes les dispensateurs, afin que votre vertu conspire à étendre la publication et à relever la gloire de mon Evangile.

Il joint encore à ce premier avantage, qui est la conversion des hommes, une considération puissante pour les encourager, et pour les rendre plus fervents dans la pratique des vertus. Car en vivant de la sorte, leur dit-il, non-seulement vous convertirez les hommes, mais « vous glorifierez Dieu votre Père : » comme au contraire, si vous agissez autrement, vous serez cause et que les hommes se perdront, et que le nom de Dieu sera déshonoré par leurs blasphèmes.

8. Les apôtres pouvaient demander ici à Jésus-Christ : Comment le Christ sera-t-il glorifié à cause de nous, si les hommes doivent nous maudire? — Mais ce ne seront pas tous les hommes; il n'y en aura que quelques-uns, et encore ne le feront-ils que par envie. Et ces envieux-là même, en vous décriant, vous admireront, comme les flatteurs condamnent dans leur cœur ceux qu'ils comblent ouvertement de fausses louanges.

Quoi donc, Seigneur, nous ordonnez-vous de vivre pour l'ostentation et l'amour de la gloire? — Au contraire, répond Jésus-Christ, je vous le défends très-expressément. Je ne vous ai point commandé de publier vos bonnes œuvres, et de faire que tout le monde les connaisse. Je vous ai dit seulement : « Que « votre lumière luise, » c'est-à-dire : qu'il y ait en vous une grande vertu, que le feu de la charité brûle dans vos cœurs, et que sa lumière éclate au dehors. Car quand la vertu est dans cette haute perfection, il est impossible qu'elle demeure inconnue, quelque effort que puisse faire celui qui la possède, pour la cacher. Rendez donc toute votre vie irrépréhensible aux yeux des hommes, et qu'ils ne trouvent en vous aucun prétexte de vous accuser. Après cela, quand vous auriez mille calomniateurs, personne ne pourra ternir votre gloire.

C'est avec une grande raison qu'il se sert ici du mot de « lumière. » Car il n'y a rien qui rende un homme si remarquable et si illustre, que cet éclat qui naît de la vertu, quand, d'ailleurs, il ferait tout son possible pour demeurer inconnu. Il semble qu'il soit toujours environné du soleil, et que les rayons qu'il lance de toutes parts, non-seulement percent par toute la terre, mais pénètrent même jusque dans le ciel. Jésus-Christ donc console ainsi ses apôtres. Si d'un côté plusieurs s'efforcent de vous noircir par leurs médisances, il y en aura aussi beaucoup d'autres qui vous admireront, et qui seront excités par votre exemple à aimer et à glorifier Dieu. Ainsi des deux côtés s'accroîtra votre récompense, puisque Dieu sera glorifié à cause de vous, et que vous serez insultés à cause de Dieu.

De peur que nous n'allions, de propos délibéré, attirer sur nous les mauvais propos des hommes, sous prétexte qu'une récompense est proposée à qui les souffre, il se garde de s'exprimer à cet égard d'une manière absolue, mais il apporte deux conditions : la première, c'est que le mal qu'on dira de nous soit faux ; la seconde, c'est que nous le souffrirons pour l'amour de Dieu. Il leur enseigne de plus, que si les calomnies qu'ils souffriront, ne les empêchent pas d'être heureux, l'estime aussi qu'on fera d'eux leur sera très-avantageuse, puisque la gloire en remontera jusqu'à Dieu. Il relève ainsi leurs espérances pour l'avenir, comme s'il leur disait : Jamais la calomnie de vos envieux ne sera assez puissante pour aveugler de telle sorte les esprits des hommes, qu'ils ne puissent plus découvrir votre lumière. Lorsque vous deviendrez un sel fade et sans force, ce sera alors que vous serez foulés aux pieds par tout le monde. Mais lorsqu'en vivant saintement vous serez en butte à la calomnie, il s'en trouvera toujours plusieurs qui admireront votre vertu, et qui apprendront par votre exemple à rendre à votre Père la gloire qui lui est due. Il ne dit pas, *votre Dieu*, mais *votre père*, leur donnant déjà par avance des marques, et comme des gages de cette glorieuse naissance, qui devait les rendre les enfants de Dieu. En outre cette expression marque l'égalité d'honneur qui existe entre le Père et lui ; en effet après avoir dit plus haut : ne vous attristez pas des mauvais propos auxquels vous serez en butte, il vous suffit que vous y soyez exposés à cause de moi, c'est maintenant le *Père* qu'il met au lieu de *lui;* l'égalité des personnes ne saurait être mieux marquée.

Puisque nous voyons, mes frères, que notre zèle sera si heureux, et notre négligence si malheureuse, et qu'elle deviendra d'autant plus criminelle, que le nom de Dieu sera blasphémé à cause de nous, rendons-nous, comme dit saint Paul, irrépréhensibles à l'égard des juifs, des gentils, et de toute l'Eglise de Dieu, et que toute notre vie soit plus pure et plus éclatante que la lumière du soleil. Que si quelqu'un parle mal de nous, ne nous affligeons pas de ce qu'on nous décrie ; mais seulement de ce qu'on a raison de le faire. Si nous sommes dans le vice, quand personne ne parlerait mal de nous, nous serons les plus misérables de tous les hommes : mais si nous n'abandonnons point la vertu, quand tout le monde s'accorderait à nous charger d'outrages, nous ne laisserons pas d'être les plus heureux de tous les hommes, et nous attirerons de notre côté tous ceux qui penseront sérieusement à leur salut. Ils ne s'arrêteront pas aux médisances des méchants ; mais ils considéreront la pureté de notre vie. Car les actions saintes rendent un son plus perçant que les trompettes les plus éclatantes ; et la pureté des mœurs jette une lumière plus brillante que les rayons du soleil. Quand il y aurait mille calomniateurs, c'est en vain qu'ils s'efforceraient d'obscurcir un si grand éclat.

Si nous possédons ces vertus dont nous venons de parler ; si nous sommes doux, miséricordieux, humbles, pacifiques, et purs de cœur, si nous ne rendons point injure pour injure, mais si nous nous réjouissons du mal qu'on dit contre nous, il n'est pas douteux que ces vertus ne frapperont pas moins ceux qui les verront, que pourraient faire les plus grands miracles. Tout le monde viendra avec joie se ranger de notre côté. Il n'y aura point d'homme, quelque méchant qu'il puisse être, qui ne fléchisse, quand ce serait une bête farouche, quand ce serait un démon. Que s'il s'en trouve néanmoins quelques-uns qui ne laissent pas de vous déchirer par leurs impostures, ne vous en troublez point. Ne regardez point ce qu'ils disent de vous en public, entrez dans le fond de leur conscience, et vous verrez que lors même qu'ils vous décrient, ils vous estiment, ils vous admirent, et ils vous donnent mille éloges en secret.

Considérez combien Nabuchodonosor loue ces trois jeunes hommes de la fournaise, quoiqu'il fût leur ennemi déclaré. Aussitôt qu'il a éprouvé leur confiance et leur courage, il les loue, il leur offre des couronnes, seulement parce qu'ils avaient été fermes à lui désobéir, et à se tenir inviolablement attachés à la loi de Dieu. Quand le démon voit qu'il ne gagne rien par les calomnies qu'il fait publier contre nous, il se retire de peur de contribuer à augmenter notre couronne. Et quand cet imposteur se retire de ceux qui nous décriaient, quelque méchants et quelque corrompus qu'ils puissent être, ils reconnaissent enfin notre vertu, et ce nuage dont elle était couverte, se dissipe en même temps. Que si les hommes se refusent opiniâtrément à vous rendre justice, la récompense et la gloire que Dieu vous garde n'en seront que plus grandes.

9. Ainsi donc ne vous affligez, ni ne vous découragez point, puisque les apôtres même « ont été aux uns une odeur de mort, et aux « autres une odeur de vie. » (II Cor. II, 16.) Pourvu que vous ne donniez aucun sujet aux calomnies, vous serez exempts de faute, et les invectives ne feront que redoubler votre gloire. Que votre vie éclate en vertu et en sainteté, et après cela méprisez tous les calomniateurs. Car il est impossible qu'une grande vertu n'ait pas toujours beaucoup d'ennemis. Mais elle est hors d'atteinte à tous leurs efforts; et en la combattant ils ne servent qu'à la rendre plus illustre.

Que ces considérations, mes frères, nous portent à n'être attentifs qu'à une seule chose, qui est de bien régler toute notre vie. Ce sera ainsi que nous pourrons éclairer ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort, et les attirer à la lumière et à la vie de Dieu. La force de cette lumière est telle, qu'elle peut non-seulement éclairer les hommes en cette vie, mais les conduire même jusqu'en l'autre, pourvu qu'ils la suivent. Lorsqu'ils verront le mépris que nous avons pour tout ce qu'il y a sur la terre, et notre attente continuelle des biens du ciel, ils seront incomparablement plus touchés de nos actions, que de tout ce que nous leur pourrions dire. Car quel est l'homme, si stupide qu'on le suppose, qui, en voyant une personne plongée un peu auparavant dans l'amour des plaisirs et des richesses, se délivrer tout d'un coup de cet esclavage, s'élever à Dieu comme si elle avait des ailes, être prête à souffrir la faim, la pauvreté, et toutes sortes de travaux, et courir aux périls, à la mort, et à tout ce que les autres regardent comme effroyable, quel est, dis-je, l'homme qui ne regarde ce changement comme une preuve certaine des biens invisibles d'une autre vie? Que si l'on voit au contraire que nous nous embarrassions dans les soins et dans l'amour des choses d'ici-bas, comment pourra-t-on croire que nous soupirions après la félicité du ciel? Qui pourra excuser notre lâcheté, lorsque le respect et la crainte que nous devons à Dieu, n'aura pas eu sur nous la même force qu'a sur les sages du monde, l'amour de la gloire?

On a vu quelquefois ces philosophes superbes renoncer à toutes les richesses, et mépriser la mort, seulement pour s'acquérir de l'estime parmi les hommes. Ils ont fait toutes ces choses, n'ayant pour fruit et pour espérance que la vanité. Mais quelle excuse nous reste-t-il à nous autres, qui attendons une récompense si ineffable, et qui avons reçu de si grandes lumières, si nous ne faisons pas même ce que ces philosophes ont fait, et si au lieu d'user de ces grâces pour notre salut, nous nous perdons nous-mêmes, et les autres avec nous? Un païen qui pèche est beaucoup moins coupable qu'un chrétien qui tombe dans la même faute. Et la raison en est claire, puisque toute la gloire qu'attendent ces premiers, est une gloire corruptible et périssable, et que la nôtre au contraire est aujourd'hui, par la grâce de Dieu, reconnue et respectée même par les impies. C'est pourquoi lorsque les païens veulent nous faire un grand reproche, et nous couvrir de confusion, ils nous disent: vous faites cela vous, un chrétien? Ce qu'ils ne diraient pas sans doute, s'ils n'avaient une grande idée de notre religion.

Ne savez-vous pas combien Jésus-Christ vous a donné de préceptes, et combien est pur ce qu'il vous commande? Comment pourrez-vous obéir à un seul des commandements qu'il vous fait, puisqu'au lieu de vous y appliquer, vous courez de tous côtés pour recueillir l'argent de vos injustices; vous ajoutez usure sur usure; vous vous occupez à un commerce et à un trafic indigne de vous, vous ne pensez qu'à acheter des troupes d'esclaves, des vases d'argent, des terres, des maisons, et des ameublements à l'infini? Encore plût à Dieu que vous en demeurassiez-là! Mais lorsqu'à ces bassesses, vous joignez encore l'injustice; que vous ajoutez à vos terres les terres de vos voisins; que vous enlevez les maisons des autres; que vous opprimez le pauvre; et que vous augmentez la misère de ceux qui meurent de faim, comment serez-vous dignes de mettre seulement le pied sur le seuil de cette église?

Mais peut-être que vous faites quelques aumônes aux pauvres. Je le sais: mais je sais aussi combien il se mêle de corruption dans ces aumônes. Car ou vous les faites avec le sentiment d'un orgueil satisfait; ou pour vous acquérir une vaine gloire parmi les hommes, et ainsi ces bonnes œuvres sont sans récompense. N'êtes-vous donc pas bien malheureux de vous nuire de la sorte en faisant du bien, et de trouver le naufrage dans le port? Ainsi pour éviter ce malheur; lorsque vous faites quelque bien, n'en attendez pas la récompense d'un homme, afin que Dieu même vous la

doive. C'est lui qui a dit : « Prêtez sans en rien « espérer. » (Luc, VI, 35.) Puisqu'un Dieu qui est si riche, se charge de vous payer cette dette, comment pouvez-vous l'exiger d'un homme, et d'un homme qui est si pauvre ? Ce débiteur adorable se fâche-t-il, lorsqu'on exige de lui ce qu'il doit? Est-il pauvre, ou dissimule-t-il de payer sa dette ? Ne savez-vous pas que ses trésors sont inépuisables, et sa libéralité infinie et incompréhensible ? adressez-vous donc à lui; importunez-le; pressez-le de vous payer, parce qu'il prend plaisir à ce qu'on l'importune de la sorte. Lorsqu'il voit qu'on exige d'un autre ce qu'il doit, il le tient à injure : et alors il ne pense plus à payer ce qu'il devait, mais à se venger de l'injustice qui lui est faite.

Suis-je un ingrat, vous dit-il alors; ou avez-vous trouvé que je sois pauvre, pour ne vous adresser pas à moi, afin que je vous paye, et pour avoir recours à un homme? vous avez prêté à l'un, et vous exigez de l'autre le payement ? A la vérité c'est un homme qui a reçu, mais c'est Dieu qui a commandé de donner. C'est lui qui est votre principal débiteur. C'est lui qui répond de votre argent, qui est votre caution, et qui vous fait naître une infinité d'occasions d'exiger de lui ce qu'il vous doit. Ne quittez donc pas cette facilité que vous trouvez auprès de Dieu à vous faire payer, pour vous adresser à un homme qui n'a rien.

Car pourquoi me considérez-vous moi, ou quelque homme que ce soit, quand vous faites une action de miséricorde ? Est-ce moi qui vous ai commandé de la faire ? Est-ce moi qui vous en ai promis la récompense ? N'est-ce pas Dieu même qui a dit : « Celui qui a compas- « sion du pauvre, donne son argent à usure à « Dieu ? » (Prov. XIX, 17.) Puis donc que c'est Dieu qui vous est redevable, adressez-vous à lui. Vous dites qu'il ne vous payera pas toute votre dette en cette vie. Mais c'est pour votre avantage, qu'il diffère de vous la payer ailleurs. Dieu ne fait pas comme les hommes qui se hâtent de rendre seulement ce qu'on leur avait prêté. Il pense à assurer et à multiplier votre principal. C'est pourquoi il veut qu'ici vous lui donniez beaucoup à usure, et il vous réserve un trésor ailleurs.

10. Sachant cela, mes frères, pratiquons donc beaucoup la miséricorde; montrons beaucoup d'humanité pour les pauvres, et assistons-les non-seulement de notre bien, mais encore de nos bons offices. Si nous voyons qu'on fasse souffrir et qu'on maltraite quelqu'un dans l'agora, délivrons-le; s'il faut pour cela donner de l'argent, donnons-en; s'il faut y employer les paroles et les sollicitations, ne les épargnons pas. Une seule de nos paroles sera récompensée, et encore plus nos gémissements et nos soupirs. C'est pourquoi le bienheureux Job disait : « Je pleurais sur celui « qui était dans l'affliction, et mon âme était « touchée de compassion pour le pauvre. » (Job, XXX, 25.) Que si les soupirs et les larmes seules ont leur prix devant Dieu, comment les récompensera-t-il, lorsqu'on y joindra les paroles, les soins, et les actions?

Et nous aussi, nous étions dans l'inimitié de Dieu ; et le Fils unique a opéré notre réconciliation ; il s'est interposé; il a subi le châtiment à notre place ; il a enduré la mort pour nous. Ayons la même charité envers ceux qui sont dans l'affliction, et tâchons de les délivrer de tant de misères qui les accablent. Défaisons-nous de la détestable coutume que nous avons de nous attrouper autour des gens qui se querellent ou se battent, arrêtés que nous sommes par le plaisir que nous trouvons dans la honte et la douleur des autres, et charmés par la vue d'un spectacle diabolique. Quoi de plus inhumain qu'une telle conduite ? Vous voyez des personnes se déchirer par des injures, se meurtrir de coups, s'arracher leurs vêtements, se défigurer le visage, et vous pouvez vous arrêter pour les regarder en paix ? Est-ce donc un lion ou un ours qui se bat? Est-ce un serpent ou quelque autre bête farouche ? N'est-ce pas un homme semblable à vous ? N'est-ce pas votre frère, et l'un de vos membres ? Ne les regardez donc pas, mais séparez-les. Ne prenez pas plaisir à les voir, mais tâchez de les réconcilier. Bien loin d'attirer les autres à ce spectacle honteux, tâchez au contraire d'en chasser ceux qui s'y rassemblent. Il faut avoir perdu et l'honneur et la raison, il faut être un méchant et un scélérat, pour vouloir bien repaître ses yeux de semblables turpitudes. Vous voyez un homme qui en outrage un autre ; et vous croyez être innocent en voyant ce mal sans l'empêcher ? Vous ne vous jetez pas au milieu de ces personnes, pour dissiper cette œuvre du diable, et pour prévenir les périls et la mort des hommes !

Oui, direz-vous, pour que je m'expose moi-

même aux coups, faut-il aussi que je coure ce danger? l'ordonnez-vous? Il est probable que ce malheur ne vous arrivera pas. Mais supposons qu'il vous arrive, eh bien! votre fait sera celui d'un martyr, car c'est pour Dieu que vous aurez souffert. Si vous craignez d'être blessé pour votre frère, considérez que votre Sauveur a bien voulu être crucifié pour vous. Ces personnes que vous regardez sont comme des hommes ivres. Ils sont transportés par la violence de leur passion et de leur fureur. Ils ont besoin de quelque personne sage qui les assiste dans cette rencontre. Celui qui fait l'outrage et celui qui le reçoit, ont tous deux également besoin de ce secours; l'un pour ne plus souffrir cette violence, et l'autre pour ne la plus faire. Rendez-leur donc ce service. Tendez la main, vous qui êtes sobre, à ces personnes qui sont ivres. Car la colère et la fureur est une ivresse pire que n'est celle du vin.

Ne voyez-vous pas tous les jours sur la mer que lorsqu'un vaisseau est menacé du naufrage, tous les mariniers qui sont au port courent au secours de leurs compagnons qui sont en danger de se perdre? Si la communauté de leur métier leur inspire ce dévouement, combien plus n'en doit pas inspirer la communauté de la nature. Ces personnes que vous voyez sont en danger de faire un naufrage bien plus dangereux que n'est celui de la mer. Car ou celui qui souffre l'injure commet le blasphème ou le parjure, emporté par sa colère, et le malheureux perdant tous ses avantages, tombe misérablement en enfer; ou celui qui fait violence devient l'homicide de son âme, comme il l'est du corps de son ennemi, et se tue en le tuant. Allez donc, arrêtez de si grands maux. Retirez du milieu des eaux ces personnes qui y périssent. Jetez-vous hardiment dans le fond de ces abîmes pour les en retirer. Faites cesser ce spectacle diabolique. Prenez chacun en particulier; exhortez-le, et tâchez d'apaiser cette tempête. Que si leur colère est trop violente, ne vous rebutez pas. Vous avez beaucoup de personnes auprès de vous, qui vous aideront quand vous aurez commencé, et Dieu qui est le Dieu de la paix vous assistera encore plus alors que tous les hommes ensemble. Si vous étendez le premier la main pour éteindre la flamme, les autres vous imiteront, et vous recevrez la récompense du bien que vous leur aurez fait faire. Considérez ce que le Christ a commandé autrefois aux Juifs, quoique si grossiers et si terrestres. Si vous voyez, leur dit-il, que le cheval de votre ennemi soit tombé dans le chemin, ne passez pas outre, mais courez à son secours, afin de l'aider à relever son cheval. Or il est bien plus aisé de séparer deux personnes qui se battent, et de les réconcilier ensemble. Si donc Dieu commande ce secours de charité pour sauver le cheval de son ennemi; combien plus vous le commande-t-il pour sauver l'âme de vos frères; principalement lorsque leur chute est incomparablement plus funeste? Car elle ne tombe pas dans un bourbier, mais dans le feu même de l'enfer, où elle se précipite après s'être laissée abattre par la violence de sa colère. Cependant lorsque vous voyez votre frère accablé sous ce poids, et que de plus le démon lui insulte, et excite encore ce feu qui le brûle, vous passez outre sans être touché de compassion, et avec une cruauté qui serait inexcusable même envers les bêtes.

11. Le Samaritain autrefois ayant vu un homme blessé, quoiqu'il ne le connût pas, et qu'il ne lui fût rien, s'arrêta néanmoins et le mit sur son cheval, le mena dans une hôtellerie, et ayant fait venir un médecin pour guérir ses plaies, il donna sur l'heure une partie de l'argent, et promit le reste. Et vous lorsque vous voyez votre frère tombé entre les mains non des voleurs, mais des démons; lorsque vous voyez que la colère lui déchire le cœur, non dans les bois ou dans les lieux écartés, mais au milieu de la ville, vous passez sans rien dire, avec une dureté cruelle et impitoyable, quoique vous n'ayez pas besoin pour le soulager de prêter votre cheval, comme le Samaritain, ou d'aller bien loin, ou de donner de l'argent? Après cette inhumanité envers votre frère, attendez-vous que Dieu vous écoute lorsque vous l'invoquerez?

Des spectateurs passons aux acteurs de ces honteuses luttes. Je m'adresse à vous qui osez outrager votre frère devant tout le monde. Dites-moi, vous faites des blessures, vous frappez avec le pied, vous mordez. Etes-vous donc un sanglier, ou un onagre? Ne rougissez-vous point de quitter la douceur naturelle à l'homme, pour prendre la fureur des bêtes sauvages? Vous êtes pauvre, mais vous êtes libre; vous êtes un artisan, un manœuvre, mais vous êtes chrétien. La qualité même de

pauvre vous engage plus à la douceur et à la paix. C'est aux riches à disputer et non pas aux pauvres : car les richesses mêmes leur donnent mille sujets de divisions et de querelles. Vous n'avez pas la satisfaction des richesses, et vous en attirez la malédiction sur vous, en vous engageant comme les riches dans des inimitiés et des querelles. Vous osez battre et outrager votre frère, vous l'étranglez, et vous le foulez aux pieds devant tout un peuple. Ne voyez-vous pas quelle honte vous encourez en imitant la fureur des bêtes féroces, en les surpassant même en cruauté? Car les bêtes ont toutes choses en commun; elles s'attroupent ensemble; elles marchent ensemble; elles se réjouissent d'être ensemble: et nous, au contraire, nous n'avons rien de commun. Tout est dans la confusion parmi nous; ce ne sont qu'inimitiés, que querelles, qu'injures et outrages. Nous n'avons de respect ni pour le ciel, où nous sommes tous appelés, ni pour la terre qui nous a été donnée pour en jouir tous ensemble; ni pour la nature même qui nous est commune à tous. La passion de la colère, et l'amour des richesses ont tout ravagé dans nos cœurs.

Ne savez-vous point dans quel malheur tomba ce serviteur, qui devait mille talents à son maître et qui osa bien, après qu'on lui eut remis cette dette, étrangler sans compassion un de ses confrères qui lui devait cent deniers? Vous souvenez-vous comment il fut condamné sur l'heure à une éternelle mort? Vous ne tremblez point à cet exemple et vous ne lisez pas dans le sort de ce misérable l'arrêt qui est déjà prononcé contre vous! Car nous sommes aussi nous autres redevables à Dieu d'une infinité de dettes. Et néanmoins sa patience nous attend et il ne nous traite point avec la rigueur dont nous usons envers nos frères. Il ne nous met point le pied sur la gorge, quoique s'il voulait se faire payer de la moindre partie de ce que nous lui devons, il y a déjà longtemps que nous serions tous perdus.

Pensons à ceci, mes très-chers frères, humilions-nous et tenons-nous pour obligés à ceux même qui nous doivent, puisque si nous agissons sagement et chrétiennement envers eux, ils nous serviront à obtenir de Dieu la remise d'une grande dette et qu'en leur donnant peu, nous en recevrons beaucoup. Pourquoi exigez-vous avec violence ce que votre frère vous doit? Quand il voudrait vous le rendre, vous devriez le lui remettre volontairement, afin que Dieu vous en tînt compte un jour et vous rendît le tout. Cependant vous agissez inhumainement et vous faites tous vos efforts pour ne pas perdre un denier de ce qui vous est dû. Il semble que cette violence ne tombe que sur votre frère; mais vous vous percez vous-mêmes en le blessant et vous ne faites qu'accroître le supplice qui vous est réservé dans l'enfer. Que si au contraire vous témoignez un peu de charité, vous obligerez Dieu même à vous traiter avec douceur dans son jugement. Car il veut que nous commencions ici les premiers à pratiquer cette générosité envers nos frères, afin d'en tirer occasion de nous rendre beaucoup plus que nous ne donnons.

Faites donc grâce à tous ceux qui vous sont redevables, remettez aux uns l'argent qu'ils vous doivent, aux autres les offenses que vous en avez reçues, et exigez ensuite de Dieu la récompense de cette conduite si généreuse. Tant que vous presserez les hommes de vous payer, Dieu ne sera point votre débiteur. Mais quand vous leur remettrez ce qu'ils vous doivent pour vous adresser à Dieu, il récompensera votre générosité par une magnificence toute divine. Si un homme, vous voyant prendre l'un de vos débiteurs à la gorge pour lui faire payer ses dettes, vous conjurait de le laisser et se chargeait lui-même de cette dette; et qu'en sa considération vous eussiez laissé aller cet homme libre, n'est-il pas vrai que ce répondant si charitable se tiendrait pour votre obligé, quoiqu'il se fût chargé de toute la dette que vous exigiez de l'autre? Comment donc Dieu ne nous récompensera-t-il pas à l'infini, puisque pour obéir à sa loi, nous remettons à nos débiteurs tout ce qu'ils nous doivent sans leur redemander la moindre chose?

Ne considérons point, mes frères, ce plaisir cruel que nous trouvons à exiger des autres tout ce qu'ils nous doivent, mais envisageons le péril où nous nous exposons pour jamais, et la perte que nous faisons volontairement des richesses éternelles. Elevons-nous aujourd'hui au-dessus de tout. Remettons aux hommes ou l'argent qu'ils nous doivent, ou le mal qu'ils ont commis contre nous, afin que notre juge nous traite plus favorablement dans ce que nous lui devons et qu'il nous accorde, par cette facilité à pardonner les injures, ce que nous n'avons pu obtenir de lui par toutes les autres vertus. Ce sera le moyen de jouir éter-

nellement des biens du ciel que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« NE PENSEZ PAS QUE JE SOIS VENU DÉTRUIRE LA LOI OU LES PROPHÈTES. » (CHAP. V, 17, JUSQU'AU V. 27.)

ANALYSE

1. Le Christ n'a point violé mais accompli la loi. — Pourquoi le Christ n'agit pas en tout comme ayant autorité.
2. Pourquoi le Christ ne dit pas toujours clairement qu'il est Dieu. — Contre les Manichéens.
3. Les préceptes du Christ sont le complément de la loi ancienne.
4. *Minimus vocabitur in regno cœlorum.* Ce que cela signifie.
5. Pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : vous savez que j'ai dit, mais : vous savez qu'il a été dit. — Contre les Manichéens.
6. Que la loi punit justement les crimes.
7. Les deux Testaments n'ont qu'un seul et même législateur.
8. Qu'il faut réprimer la colère.
9. La réconciliation avec un frère est un sacrifice agréable à Dieu. C'est le sacrifice de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères.

10 et 11. Il faut travailler à vaincre ses passions. — Que l'espérance des dons du ciel doit adoucir toutes nos peines. — Que Dieu aide puissamment ceux qui s'efforcent de le servir.

1. Qui pouvait avoir eu cette pensée ? ou qui l'avait pu accuser de cela pour qu'il se soit cru obligé d'y répondre ? Il n'y avait rien dans toutes ses paroles qui pût donner lieu à ce soupçon. Le commandement qu'il faisait d'être doux, humbles, miséricordieux, d'avoir le cœur pur et de combattre pour la justice, n'indiquait point qu'il voulût détruire la loi, mais faisait voir tout le contraire. Pourquoi donc parle-t-il de la sorte ? Ce n'est pas sans intention et sans raison. Il allait établir des lois plus parfaites que celles de l'Ancien Testament et dire : « Vous avez appris qu'il a été dit aux an« ciens : vous ne tuerez point (21) ; » et moi je vous défends le moindre mouvement de colère. Il allait tracer une voie et une conduite toute céleste et toute divine. Afin donc que cette nouveauté ne surprît pas ses auditeurs et ne leur donnât point lieu de s'élever contre ce qu'il disait, il commence d'abord par ces paroles :

« Ne pensez pas que je sois venu détruire la « loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu les « détruire, mais les accomplir (17). » Quoique les Juifs n'observassent pas la loi et que leur conscience leur reprochât de la violer tous les jours par leurs actions déréglées, ils ne laissaient pas néanmoins d'en être extraordinairement jaloux et ils voulaient que la lettre et les paroles en demeurassent inviolables, sans qu'il fût permis à personne d'y rien ajouter. Ils ont souffert néanmoins des additions que leurs prêtres y ont faites, non pour la perfectionner, mais pour la détruire. C'est par ces additions qu'ils ruinaient le commandement que Dieu fait d'honorer ses parents et plusieurs autres choses semblables. Comme donc Jésus-Christ ne venait point de la tribu sacerdotale et que les additions qu'il allait faire à la loi, n'allaient point à détruire la loi, mais à la rendre plus parfaite, prévoyant que ces deux choses troubleraient les Juifs, il prévient leurs esprits par cette parole, avant que de leur annoncer des vérités si sublimes et si relevées.

Ce qu'il avait à craindre en leur parlant, c'était qu'ils ne s'imaginassent qu'il eût dessein d'abolir l'ancienne loi. C'est cette maladie de leur esprit qu'il veut guérir ici d'abord, comme il tâche de le faire encore ailleurs. Car comme les Juifs croyaient qu'il était l'ennemi de Dieu,

parce qu'il ne gardait pas le sabbat, il a bien voulu leur ôter ce soupçon, tantôt par des raisons proportionnées à sa divinité, comme lorsqu'il dit : « Mon Père, depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui ne cesse « point d'agir, et moi j'agis aussi avec lui. » (Jean, v, 17.) Tantôt par d'autres pleines d'une admirable condescendance, comme lorsqu'il leur apporte l'exemple de la brebis qui est en danger de périr au jour du sabbat et qu'il montre qu'on viole la loi pour empêcher une bête de mourir. Il y joint encore l'exemple de la circoncision qu'on donnait aussi au jour du sabbat. C'est pour cette même raison qu'il use souvent de termes si humbles, afin d'ôter aux hommes tout sujet de le regarder comme un ennemi de Dieu.

C'est dans ce dessein qu'ayant tant de fois ressuscité les morts par sa seule parole, il voulut avant que de ressusciter Lazare, adresser sa prière à son Père. Et pour montrer en même temps que cette déférence ne le rendait point inférieur à son Père, il ajoute aussitôt pour prévenir cette pensée : « Je dis ceci pour ce « peuple qui nous environne, afin qu'ils croient « que c'est vous qui m'avez envoyé. » (Jean, xi, 42.) Ainsi par un mélange admirable, il ne se conduit pas en toutes choses comme ayant une souveraine puissance, afin de guérir ainsi leur faiblesse, et il ne prie pas aussi son Père toutes les fois qu'il fait des miracles, afin de ne donner sujet à personne de le soupçonner de faiblesse et d'impuissance, mais il allie divinement sa grandeur avec son humilité et son humilité avec sa grandeur.

Il use encore de ce même tempérament en diverses rencontres, avec une sagesse admirable. Car agissant dans les plus grandes choses par lui-même et par sa propre puissance, il lève les yeux au ciel et il prie son Père dans celles qui sont beaucoup moindres. Lorsqu'il remet les péchés, qu'il révèle les secrets des cœurs, qu'il ouvre le paradis, qu'il chasse les démons, qu'il guérit les lépreux, qu'il calme la mer, qu'il ressuscite une infinité de morts, il le fait en commandant. Mais lorsqu'il fait d'autres actions beaucoup moindres, comme de multiplier des pains, il regarde alors vers le ciel. Lors donc qu'il s'adressait à son Père et qu'il priait, il faisait bien voir que ce n'était pas par faiblesse et par impuissance. Car comment celui qui faisait les plus grandes choses par son autorité propre, eût-il eu besoin de prier pour en faire de plus petites? Mais comme j'ai déjà dit, il agit de la sorte pour fermer la bouche à ses ennemis et pour arrêter leur insolence.

Raisonnez de même lorsque vous voyez dans l'Evangile que Jésus-Christ parle humblement de lui-même. Il gardait cette conduite dans ses paroles et dans ses actions pour plusieurs raisons, parce qu'il voulait empêcher qu'on ne le crût étranger à Dieu ou pour instruire et guérir nos âmes : ou pour nous donner un grand exemple d'humilité, ou parce qu'il était revêtu de notre chair, ou parce que les Juifs n'auraient pu comprendre les vérités, s'il les leur avait dites toutes ensemble ; ou enfin pour leur apprendre, en se rabaissant de la sorte, à fuir la présomption et la vanité dans tous leurs discours.

2. C'est pour ce sujet que parlant souvent si humblement de lui-même, il laisse à d'autres le soin de publier ses grandeurs. Il se contente de dire aux Juifs : « J'étais avant qu'Abraham « fût au monde. » (Jean, viii, 58.) Mais son disciple bien-aimé va bien plus loin, et il dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » (Jean, i. 1,) Jésus-Christ de même ne dit point clairement qu'il a créé le ciel et la terre, la mer et toutes les choses visibles et invisibles ; mais son disciple le dit sans rien craindre, et avec une liberté merveilleuse ; et il le dit plus d'une fois : « Toutes choses (Ibid. 3), » dit-il, « ont été faites par lui, et rien de ce qui a été « fait, n'a été fait sans lui. Il était dans le « monde, et le monde a été fait par lui. » (Ibid. 10.)

Et pourquoi s'étonner que les autres aient parlé plus avantageusement de Jésus-Christ qu'il n'en a parlé lui-même ; puisque souvent il n'a pas voulu exprimer nettement par ses paroles, ce qu'il faisait voir clairement par ses actions? Car il montre assez dans la guérison de l'aveugle-né, que c'était lui qui avait créé l'homme, et néanmoins lorsqu'il parle de cette première création, il ne dit pas : « J'ai créé « l'homme et la femme, » mais « Celui qui a « créé l'homme et la femme (Matth. xiv, 4) ; » et le reste. Il fait voir de même par la pêche des poissons ; par l'eau qu'il a changée en vin ; par les pains qu'il a multipliés ; par la mer qu'il a calmée ; par la radieuse splendeur dont il se fit voir entouré au mont Thabor ; et par plusieurs miracles semblables, que c'est lui

qui a créé le monde, et qui gouverne tout ce qu'il enferme : et cependant il ne l'a jamais marqué clairement par ses paroles. Au lieu que ses disciples Jean, Pierre, et Paul, le déclarent hautement en toutes rencontres.

Car si ses apôtres mêmes qui étaient nuit et jour avec lui ; qui l'entendaient parler ; qui voyaient ses miracles ; auxquels il expliquait en particulier beaucoup de choses obscures et cachées ; à qui il avait donné la puissance de ressusciter les morts ; et qu'il avait élevés à un si haut degré de sagesse et de vertu, que de renoncer à tout pour son amour ; si les apôtres, dis-je, ne peuvent pas néanmoins, après tant de grâces, porter tout ce que Jésus-Christ leur eût pu dire, avant la descente du Saint-Esprit ; comment le peuple juif, qui n'avait ni cette sagesse, ni cette vertu des apôtres, et qui n'écoutait Jésus-Christ et ne voyait ses miracles, que comme par hasard et par rencontre, eût-il pu s'empêcher de le croire ennemi de Dieu, s'il n'eût usé d'une conduite si pleine de condescendance et d'humilité ?

C'est pourquoi lorsqu'il s'excuse d'avoir violé le sabbat, il ne leur en dit pas d'abord la vraie raison, mais il en allègue quelques autres capables de les satisfaire. Que si lorsqu'il manque à accomplir un seul précepte de la loi, il use d'une si grande discrétion dans ses paroles, pour ne pas blesser ses auditeurs : combien en devait-il garder, lorsqu'il allait ajouter une loi toute nouvelle à la vieille loi ? C'est par cette même sagesse qu'il ne leur parle pas toujours clairement de sa divinité. Car si l'addition qu'il faisait d'une loi était capable de les troubler de la sorte, combien les eût-il troublés davantage, s'il leur eût dit qu'il était Dieu ? C'est pourquoi il parle souvent d'une manière peu digne de sa grandeur ; et ici même, lorsqu'il va faire cette addition à la loi, il use de ce long prélude. Il ne se contente pas de dire une fois : « Je ne détruis point la loi, » mais il le répète par deux fois.

Il va même plus loin. Car après avoir dit : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la « loi, » il ajoute : « Je ne suis pas venu la dé« truire, mais l'accomplir. » Ces paroles doivent arrêter, non-seulement l'insolence des juifs, mais encore celle des hérétiques, qui osent dire que le démon est l'auteur de l'ancienne loi. Que si cela était, comment Jésus-Christ, qui est venu pour détruire la tyrannie du démon, aurait-il accompli une loi que le démon aurait faite, bien loin de la combattre et de la détruire ? Car il ne dit pas seulement ; « Je ne la détruis pas ; » ce qui aurait pu suffire ; mais il ajoute : « Je l'accomplis ; » ce qui marque que non-seulement il n'en était point ennemi, mais qu'il l'appuyait et l'autorisait.

Mais comment, me direz-vous, Jésus-Christ n'a-t-il point détruit la loi ? Comment a-t-il accompli la loi et les prophètes ? Pour ce qui est des prophètes, il les a accomplis en accomplissant exactement ce qu'ils avaient prédit de lui, comme l'Evangile le marque partout en disant : « Jésus fit cela pour accomplir ce qui « avait été prédit par les prophètes. » (Matth. VII, 17 ; XIII, 17 ; XXVI, 56.) Quand il naquit, quand les enfants publièrent sa gloire dans le temple, quand il monta sur une ânesse, et en plusieurs autres rencontres, il accomplissait les prophètes, dont les prophéties n'eussent point été accomplies, s'il ne fût venu au monde. Mais pour ce qui regarde la loi, il l'a accomplie en trois manières.

Premièrement parce qu'il ne l'a point violée, selon le témoignage qu'il en rend lui-même, lorsqu'il dit à saint Jean : « Il faut que nous « accomplissions toute justice. » (Matth. III, 15.) Et aux Juifs : « Qui de vous me peut convaincre « d'aucun péché ? » (Jean, VIII, 46.) Et à ses disciples : « Le prince du monde s'en vient ; et « il n'a rien en moi qui lui appartienne. » (Jean, XIV, 30.) Et le Prophète l'avait marqué auparavant en disant : « Il n'a point fait de pé« ché. » (I Pierre, II, 22.) Voilà la première manière dont Jésus-Christ a accompli la loi. Secondement il l'a accomplie en la faisant accomplir. Ce qu'il y a en effet de particulièrement admirable, c'est que non-seulement il a accompli la loi, mais qu'il nous a donné sa grâce pour l'accomplir. C'est ce que saint Paul marquait lorsqu'il disait : « Jésus-Christ est la fin « à laquelle tend toute la loi, pour justifier « tous ceux qui croiraient en lui. » (Rom. X, 4.) Et ailleurs : « Que Dieu avait condamné le péché « dans la chair de Jésus-Christ, à cause du pé« ché commis contre lui, afin que la justice de « la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons « pas selon la chair, mais selon l'esprit. » (Ibid. VIII, 3.) Et dans la même épître : « On « dira peut-être que par la foi nous détruisons « la loi. A Dieu ne plaise ! mais au contraire « nous l'établissons. » (Ibid. III, 31.) Comme en effet toute la loi ne tendait qu'à rendre l'homme juste, et qu'elle n'avait pas pour cela

assez de force; Jésus-Christ est venu introduire un moyen efficace de justification par la foi, et accomplir ainsi ce que la loi voulait faire : ce que la loi n'avait pu faire par la lettre, lui l'a fait par la foi. C'est en ce sens qu'il dit : « Je « ne suis pas venu détruire la loi. »

3. On peut trouver encore une troisième manière selon laquelle Jésus-Christ a accompli la loi, c'est en y ajoutant les préceptes de la loi nouvelle. Car tout ce que Jésus-Christ dit dans l'Evangile n'est point la destruction, mais plutôt la confirmation et l'accomplissement de la loi ancienne. Par exemple, ce commandement : « Vous ne tuerez point, » non-seulement n'est pas détruit, mais il est même perfectionné et fortifié par celui qu'il fait, de ne se point mettre en colère. On peut dire la même chose des autres préceptes.

Nous avons remarqué tout à l'heure comment Jésus-Christ, en jetant les semences de sa doctrine, a pris soin d'écarter tout fâcheux soupçon, mais comme le parallèle de l'ancienne législation avec la nouvelle était surtout de nature à en faire naître, il les prévient encore par une adroite précaution. En effet, ce qu'il va dire expressément dans ce parallèle était déjà implicitement contenu et établi dans ce qui précède. Car dire : « Bienheureux les « pauvres d'esprit, » c'est la même chose que dire : « Ne vous mettez point en colère. » En disant : « Bienheureux ceux qui ont le cœur « pur, » il avait défendu par avance de regarder une femme avec un mauvais désir. En disant : « Bienheureux ceux qui sont miséricor- « dieux, » il avait ordonné aux hommes « de « ne point amasser de trésors sur la terre. » En disant : « Bienheureux sont ceux qui pleurent « et qui souffrent les persécutions et les in- « jures, » il avait commandé par avance « d'en- « trer dans la voie étroite. » En disant que « ceux qui ont faim et soif de la justice sont « heureux, » il dit la même chose que ce qu'il commande ensuite : « Faites aux hommes tout « ce que vous voulez qu'ils vous fassent. » En nous assurant aussi « que les pacifiques sont « heureux, » il a presque dit la même chose que ce qu'il enseigne peu après, « qu'on doit « laisser son présent à l'autel, pour aller se ré- « concilier avec son frère, et qu'il faut être « bienveillant pour son adversaire. »

Toute la différence est que dans les béatitudes il propose des récompenses à ceux qui feront le bien, et ici des supplices à ceux qui commettront le mal. Là, il dit : « Que les doux « hériteront la terre ; » il dit ici : « Que celui « qui appellera son frère fou et insensé, sera « coupable de la géhenne du feu. » Il dit là : « Que ceux qui auront le cœur pur verront « Dieu, » et il ajoute ici : « Que celui qui jette « un regard impudique sur une femme, est un « véritable adultère. » Il dit là : « Que les pa- « cifiques seront appelés les enfants de Dieu ; » et il nous épouvante ici par la menace « d'être « livrés au Juge par notre adversaire. » Il dit là : « Bienheureux sont ceux qui pleurent et qui « souffrent persécution ! » et il menace ici « de « la perdition ceux qui marchent dans la voie « large. » Ce qu'il dit ici : « Vous ne pouvez « servir tout ensemble Dieu et l'argent, » me semble aussi conforme à ce qu'il avait déjà dit : « Bienheureux sont ceux qui font miséricorde « et qui ont faim et soif de la justice ! »

Mais comme il va donner, je l'ai déjà dit, des préceptes plus clairs, et non-seulement plus clairs, mais même plus parfaits (il ne demande plus en effet une simple compassion, mais il nous commande de nous laisser prendre jusqu'à notre manteau ; il ne se contente plus d'une douceur ordinaire, mais il veut, quand on nous donne un soufflet, que nous tendions l'autre joue), il veut d'abord faire évanouir entièrement l'apparente contradiction de la loi avec sa doctrine. C'est pourquoi après avoir dit : « Ne pensez pas que je sois « venu détruire la loi, » et donné plus de force à son affirmation en ajoutant : « je ne suis pas « venu la détruire, mais l'accomplir, » non content de cela, il insiste encore en ces termes : « Car je vous le dis en vérité, avant que le ciel « et la terre passent, un seul iota, un seul trait « ne passera point de la loi sans que tout s'ac- « complisse (18). »

C'est la même chose que s'il eût dit : il est impossible que la loi ne soit accomplie. Il faut nécessairement qu'elle soit observée jusqu'au moindre iota. C'est ce que Jésus-Christ a fait, lui qui l'a parfaitement accomplie. Ce n'est pas sans raison qu'il fait allusion à la transformation du monde. C'est pour élever l'esprit des auditeurs et leur faire entendre que c'était avec justice qu'il voulait les faire entrer dans une voie plus parfaite, puisque toute la création était destinée à subir une transformation, et le genre humain appelé à une autre patrie et à une vie plus sublime.

« Celui donc qui violera l'un des plus petits

« de ces commandements, et qui enseignera « les hommes à les violer, sera des derniers « dans le royaume des cieux; mais celui qui « fera et enseignera, sera grand dans le royaume « des cieux (19). »

Après avoir prévenu le soupçon que la malice de ses ennemis pouvait former contre lui, et fermé la bouche à ceux qui le voudraient contredire, il commence à épouvanter ses auditeurs, et menace d'un supplice effroyable ceux qui violeraient ces nouvelles ordonnances. Car pour voir que ceci ne doit pas s'entendre de la loi ancienne mais de celle qu'il établit, écoutez la suite : « Je vous dis que si votre « justice n'est plus abondante que celle des « docteurs de la loi et des pharisiens, vous « n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Si ces menaces eussent été contre les violateurs de la loi, pourquoi dirait-il : « Si votre justice « n'est plus abondante que celle des phari- « siens ? » Ce n'était pas avoir une justice abondante que de faire ce que faisaient les Pharisiens. Cette abondance de justice consistait donc à ne se mettre point en colère, et à ne pas jeter un regard impur sur une femme. Mais pourquoi appelle-t-il ces préceptes petits, quoique si grands et si relevés? C'est parce qu'il en était l'auteur. Comme il s'humiliait en tout et ne parlait jamais de lui qu'avec une grande modestie, il garde la même conduite en parlant de ses préceptes, pour nous apprendre à être humbles en toutes choses. D'ailleurs comme il pouvait être suspect d'établir de nouvelles lois, il tâche d'éloigner de lui ce soupçon, par l'humilité de ses paroles.

4. Ce mot, « il sera le plus petit dans le « royaume des cieux, » ne marque autre chose que les supplices de l'enfer. Jésus-Christ entend par ce mot « de royaume des cieux, » non-seulement la jouissance des biens du ciel, mais encore la résurrection, et le moment de son avènement terrible. Car quelle apparence y aurait-il que celui qui a appelé son frère fou, et qui a violé un seul commandement, soit précipité dans l'enfer, et que celui qui les violerait tous, et porterait les autres à les violer, trouvât place dans le royaume du ciel? Lors donc qu'il dit : « Que celui-là sera des « derniers dans le royaume des cieux, » il veut dire qu'il sera du nombre de ceux qui seront rejetés de Dieu. Et ceux-là certainement seront précipités dans l'enfer.

De plus, Jésus-Christ étant Dieu, prévoyait la lâcheté de plusieurs, et que des personnes taxeraient un jour ses paroles d'exagération, et diraient: comment peut-on croire que pour appeler son frère insensé, l'on soit éternellement puni; ou que pour avoir jeté les yeux sur une femme, on devienne adultère? C'est pourquoi voulant empêcher les hommes de tomber dans ce mépris de sa loi, il menace également ceux qui la violeraient, ou qui porteraient les autres à la violer. Que la sévérité donc de ces menaces nous retienne, et nous empêche de violer cette loi sainte, ou de la faire violer à ceux qui la voudraient garder.

« Mais celui qui fera et qui enseignera sera « grand. » Les hommes ne doivent pas procurer seulement leur utilité particulière, mais encore celle des autres. La récompense ne sera pas égale pour celui qui ne pense qu'à lui-même, et pour celui qui en se sauvant, sauve les autres avec lui. Comme celui qui prêche et ne fait pas ce qu'il dit, se condamne lui-même selon saint Paul : « Vous qui instruisez les autres, « vous ne vous instruisez pas vous-même (Rom. « II, 21); » ainsi celui qui fait le bien et n'enseigne pas aux autres à le faire, perd beaucoup de sa récompense. Il faut donc travailler à l'un et à l'autre, et après s'être appliqué à se corriger soi-même, il faut étendre ensuite sa vigilance et sa charité sur ses frères. C'est pourquoi Jésus-Christ dit qu'il faut faire, et puis enseigner. Il met la pratique avant l'instruction, pour montrer qu'on ne peut enseigner utilement sans avoir auparavant pratiqué ce qu'on enseigne; qu'autrement on nous dira: « Médecin, guérissez-vous vous-même. » Celui qui, ne pouvant se régler lui-même, se mêle d'instruire les autres, s'expose à être moqué de ceux qui l'écoutent, et toutes ses instructions seront sans fruit, parce qu'il détruira par ses actions ce qu'il établira par ses paroles. « Mais celui qui fera et qui enseignera « sera grand dans le royaume des cieux. « Car je vous dis que si votre justice n'est « plus abondante que celle des docteurs de la « loi et des pharisiens, vous n'entrerez point « dans le royaume des cieux (20). » Jésus-Christ, ici, sous le mot de « justice, » comprend toutes les vertus. C'est ainsi que l'Ecriture exprime la vertu de Job en disant : « C'é- « tait un homme juste et irrépréhensible. » Saint Paul suivait cette règle, lorsqu'il appelle juste celui pour qui il dit que la loi n'est point établie : « La loi, » dit-il, « n'est pas pour le juste

« (I Tim. I, 9), » et presque dans toute l'Ecriture, ce mot s'entend de toutes sortes de vertus. Mais remarquez combien est grande la grâce et la loi de Jésus-Christ, puisqu'il commande à ses disciples, qui ne faisaient encore que commencer, d'être plus justes que les docteurs même de la loi. Il n'entend point par ces docteurs de la loi et ces pharisiens, seulement ceux d'entre eux qui étaient injustes, mais ceux même qui gardaient la loi. Car, à moins de cela, il ne les aurait pas appelés justes, en un certain sens, et il n'aurait pas comparé la justice évangélique, qui est la véritable, à la leur, si elle n'avait été au moins extérieure et apparente.

Considérez encore comment Jésus-Christ autorise la loi ancienne, comme il fait voir, en les comparant, que ces deux lois sont comme deux sœurs qui n'ont qu'un même père; puisqu'en effet elles ne diffèrent que du plus au moins, il s'ensuit qu'elles sont du même genre. Ainsi il ne détruit point la vieille loi, au contraire, il la développe. Mais si elle eût été donnée par le mauvais esprit, comme ont dit les hérétiques, le Sauveur ne se serait jamais mis en peine de l'accomplir, et de la rendre encore plus parfaite, mais il l'aurait rejetée absolument.

Vous demandez peut-être pourquoi cette loi de Moïse, qui était bonne en elle-même, ne sauve plus maintenant les hommes ? Je vous réponds qu'elle ne les sauve plus maintenant depuis l'avènement de Jésus-Christ, parce qu'ayant reçu une plus grande grâce, ils doivent aussi entreprendre de plus grands combats. Mais tous les élus de Dieu, qui ont vécu pendant ces temps-là, se sont sauvés en la pratiquant. Car Jésus-Christ dit dans l'Evangile : «Plusieurs viendront d'Orient et d'Oc« cident, et auront leur place dans le royaume « des cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob » (Matth. VIII, 11.) Nous voyons aussi que le Lazare, lorsqu'il jouit de ces délices ineffables, demeure dans le sein d'Abraham, et en un mot, ceux qui, dans les premiers siècles, ont éclaté par leurs excellentes vertus, se sont sanctifiés dans la pratique de cette loi.

5. Que si cette loi eût été mauvaise, ou qu'elle eût eu un autre principe que Dieu, Jésus-Christ ne l'aurait pas voulu accomplir. Car s'il ne s'y fût assujéti que pour attirer les Juifs, et non pour montrer l'union de l'une et de l'autre loi, et la conformité que la nouvelle avait avec l'ancienne, pourquoi ne s'assujétissait-il pas de même aux superstitions des gentils, pour les inviter de la même manière? Cela nous fait voir que si la loi ancienne cesse de sauver les hommes, ce n'est pas qu'elle soit mauvaise, mais c'est que maintenant le temps est venu d'une vertu plus parfaite. Que si elle est moins parfaite que la loi nouvelle, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit mauvaise, puisque cette condamnation de la première retomberait même sur la seconde. Car si l'on compare la science de cette vie avec celle du ciel, elle n'est presque rien, et elle sera détruite, quand cette seconde nous sera donnée, « Lorsque nous serons dans l'état parfait, » dit saint Paul, «ce qui est imparfait sera aboli.» (I Cor. XIII, 10.) C'est ce qui est arrivé à la loi ancienne, à l'égard de la nouvelle. Cependant nous ne blâmons point la loi de grâce, quoiqu'elle doive cesser lorsque nous serons dans le ciel, « car alors ce qui est imparfait sera « aboli; » et nous ne laissons pas de reconnaître qu'elle est grande et très-relevée. Puis donc que les récompenses promises y sont plus grandes que dans l'ancienne, et que la grâce du Saint-Esprit y est plus abondante, c'est avec juste raison qu'on nous demande plus de vertu.

Car on ne nous promet plus une terre coulante de lait et de miel, ni une longue vieillesse, ni un grand nombre d'enfants, ni beaucoup de blé ou de vin, ou de grands troupeaux de brebis et de bœufs; mais le ciel même, et les biens dont on y jouit; l'honneur d'être les enfants adoptifs de Dieu, les frères du Fils unique du Père, les héritiers de sa gloire, de son royaume ; et d'une infinité d'autres biens. Saint Paul nous fait assez voir combien nous avons reçu plus de grâce que les Juifs, lorsqu'il dit : « Il n'y a donc point de condamna« tion pour ceux qui sont incorporés en Jésus« Christ, qui vivent et qui marchent non selon « la chair, mais selon l'esprit; parce que la loi « de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ, « m'a délivré de la loi du péché et de la mort.» (Rom. VIII, 1.)

Après donc que Jésus-Christ a étonné les violateurs de la loi, et établi de si grandes récompenses pour ceux qui y obéiraient, et qu'il a montré ainsi que c'est avec justice qu'il exige plus de nous que des anciens, il commence enfin à rapporter cette loi nouvelle en la comparant avec l'ancienne. Il le fait pour montrer

deux choses; la première, qu'il n'était point contraire à la loi de Moïse; mais qu'il s'accordait avec elle en établissant ses règles; et la seconde, qu'il avait grande raison de faire cette nouvelle addition, et de perfectionner la loi ancienne. Pour voir ceci plus clairement, considérons avec soin les paroles de Jésus-Christ :

« Vous avez appris, dit-il, qu'il a été dit aux « anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque « tuera, méritera d'être puni en jugement « (21). » (Exod. xx.) Ces commandements, c'était lui-même qui les avait donnés, mais il n'en indique point ici l'auteur. Car s'il eût dit : Vous avez appris que j'ai dit aux anciens, on n'eût pu souffrir cette parole. S'il eût dit aussi : Vous avez appris que mon Père a dit aux anciens, et qu'il eût ajouté aussitôt : Mais moi je vous dis, etc., il eût paru être plus grand que son Père, et se glorifier en parlant de la sorte. Il se contente donc de rapporter ce commandement, sans marquer particulièrement celui qui l'avait fait, et il leur montre que le temps était venu de leur renouveler ce précepte. Car en disant : « Il a été dit « aux anciens, » il marque qu'il y avait longtemps que cette loi leur avait été donnée : ce qu'il dit pour exciter ses auditeurs à s'avancer à une vertu plus parfaite, comme si un maître disait à un enfant paresseux, pour l'exhorter à l'étude : Considérez combien il y a déjà de temps que vous êtes à assembler des syllabes. C'est ce que Jésus-Christ insinue ici par ce mot d'anciens, excitant les Juifs à s'avancer enfin à une vertu plus parfaite, comme s'il leur disait : Il y a déjà longtemps que vous devez avoir appris ces préceptes, il est temps maintenant que vous passiez à d'autres plus relevés.

Mais il est à remarquer que Jésus-Christ ne confond pas même l'ordre des préceptes, et qu'il commence par où la loi même commençait, pour montrer la parfaite conformité de ces deux lois.

« Mais moi je vous dis que quiconque se « mettra en colère sans sujet contre son frère « méritera d'être condamné en jugement (22). » Remarquez dans ces paroles la puissance de celui qui les dit. Considérez l'autorité avec laquelle il agit, et comme il parle en législateur. Car qui d'entre les prophètes, qui d'entre les justes ou les patriarches a jamais parlé de la sorte? Ils commençaient par ces mots : « Voici « ce que dit le Seigneur. » Mais le Fils de Dieu n'agit pas ainsi. Ils parlaient en serviteurs, et comme de la part de leur Maître; mais Jésus-Christ parle en Fils de Dieu, et de la part de son Père. Et lorsqu'il parle de la part de son père, il parle en même temps de la sienne; puisqu'il dit lui-même à son Père : « Tout ce « qui est à moi est à vous; et tout ce qui est à « vous est à moi. » (Jean, xvii, 10.) Les prophètes parlaient à des hommes, qui comme eux étaient serviteurs du même Maître; mais Jésus-Christ parle à ses propres serviteurs.

6. Demandons maintenant à ceux qui rejettent l'ancienne loi, si le commandement de ne se point mettre en colère est contraire à celui de ne point tuer; et s'il n'en est pas plutôt la perfection et comme le couronnement. N'est-il pas visible que l'un est l'accomplissement de l'autre et qu'ainsi il est plus grand? Celui qui s'abstient de la colère s'abstiendra bien plus aisément de l'homicide; et celui qui étouffe dans son cœur tous les mouvements d'indignation, arrêtera bien plus aisément ses mains pour leur interdire toute violence. La colère est la racine de l'homicide. Celui qui coupe cette racine en coupera facilement toutes les branches, ou plutôt il ne les laissera pas même pousser. Ainsi Jésus-Christ ne donnait point ces nouveaux préceptes pour détruire la loi; mais pour la faire observer plus parfaitement. Car quel est le but de la loi? N'est-ce pas d'empêcher l'homicide? Il eût donc fallu pour être contraire à la loi commander le meurtre, puisque tuer, et ne pas tuer, sont les deux contraires. Mais lorsqu'il ne permet pas même qu'on se mette en colère, il est visible qu'il tend au même but où la loi tendait, mais qu'il le fait plus parfaitement. Celui qui ne pense qu'à ne point tuer, n'aura jamais tant d'aversion de l'homicide que celui qui veut étouffer même la colère; et ce dernier est sans comparaison plus éloigné de tomber dans le crime que n'est le premier.

Mais, pour mieux combattre ces hérétiques, voyons tout ce qu'ils nous disent : Le Dieu, disent-ils, qui a créé le monde, « qui fait lever « le soleil sur les bons et sur les méchants, et « pleuvoir sur les justes et sur les injustes « (Matth. v, 45), » est un esprit mauvais. Il est vrai que les moins emportés d'entre eux ont horreur de cette impiété; et qu'ils se contentent de dire que ce Dieu peut être juste; mais

qu'il ne peut pas être bon. Ils feignent ensuite un autre Dieu qui ne fut jamais et qui ne créa jamais rien, qu'ils disent être le Père de Jésus-Christ. Celui qu'ils nient être bon, demeure selon eux dans ce qu'il a créé, comme dans un bien qui lui appartient et qu'il conserve; et l'autre à qui ils donnent le nom de bon, vient tout d'un coup usurper l'héritage de l'autre, et entreprend d'être le Sauveur de ceux dont il n'est pas le Créateur. Voyez-vous les fils du démon, comme ils puisent leur langage à la source de leur père, puisqu'ils ôtent à Dieu la création qui lui est propre, quoique saint Jean crie : « Il est venu dans son domaine « et le monde a été fait par lui ? » (Jean, I, 11.)

Ils examinent ensuite l'ancienne loi qui dit : « Œil pour œil, et dent pour dent. » Ils s'emportent contre ces paroles et demandent comment celui qui les a dites, a pu être bon. Que répondrons-nous à cela, sinon que ces préceptes sont en effet pleins de bonté? Car le législateur n'ordonne pas cela afin que nous nous entr'arrachions les yeux, mais afin que la crainte de souffrir ce mal, nous empêche de le faire aux autres. Comme lorsqu'il a menacé les Ninivites de renverser leur ville, il n'avait pas résolu de le faire, puisque, pour l'exécuter, il n'avait qu'à les punir sans les menacer, mais il voulait seulement les effrayer, afin que par leur pénitence ils apaisassent sa colère. De même ici, par cette perte d'un œil dont il menace ceux qui arracheraient celui de leur frère, il veut retenir par le frein de la crainte ceux qui ne se laisseraient pas gouverner à la raison et à l'humanité. Il faudrait donc avoir perdu l'esprit et être furieux, pour dire qu'il y a de la cruauté à arrêter l'homicide, et à réprimer l'adultère.

Pour moi je suis si éloigné de trouver qu'il y ait de la cruauté dans cette loi, que je trouverais de l'injustice dans la disposition contraire. Vous dites que Dieu est cruel, parce qu'il commande d'arracher œil pour œil, et moi je vous dis que, s'il n'avait fait ce précepte, plusieurs auraient dit de lui ce que vous en dites. Car supposons que toute la loi soit détruite, que personne n'ait plus rien à craindre de ses châtiments, qu'il soit libre à tous les méchants de satisfaire sans crainte leurs passions; qu'ils pussent voler, tuer, être parjures, être adultères et parricides; n'est-il pas vrai que tout serait dans une confusion étrange, et que toutes les places, toutes les villes, toute la terre et la mer seraient remplies de meurtres et de toutes sortes de crimes? Si lors même que les lois sont en vigueur, et qu'elles répandent la terreur et les menaces, les méchantes âmes ont peine à se réprimer; que serait-ce sans ce secours, et qui pourrait arrêter leurs excès? Avec quelle insolence ne se déchaîneraient-elles pas contre nos personnes et contre nos vies?

Mais il n'y aurait pas seulement de la cruauté à permettre aux méchants tout ce qu'il leur plairait de faire; il n'y en aurait pas moins à négliger celui qui, sans faire aucun tort, aurait été injustement outragé par les autres. Si quelqu'un assemblait tout ce qu'il pourrait trouver de libertins et d'assassins, qu'il leur mît les armes à la main, et leur commandât de tuer dans toute la ville ce qui se présenterait à eux, cet homme ne passerait-il pas pour un monstre en cruauté et en barbarie? Et si quelque autre au contraire liait toutes ces personnes que ce furieux aurait armées, et délivrait de leurs mains ceux qu'ils allaient égorger, cet homme ne passerait-il pas pour un conservateur de la paix et de la sureté publique? Appliquez cet exemple à notre sujet. Celui qui commande de donner œil pour œil, retient comme par de fortes chaînes la violence des méchants, et est semblable à celui qui arrêterait ces furieux à qui l'on aurait donné des armes; et celui qui n'établissant aucune peine, met par cette impunité comme les armes aux mains de tout le monde, imite celui qui assemblerait ces libertins, et les armerait pour mettre à feu et à sang toute la ville.

7. Reconnaissez donc que l'auteur de cette ancienne loi non-seulement n'est pas cruel, mais qu'il est même plein de bonté. Si vous dites que son joug est insupportable, et que cette sévérité de donner œil pour œil, va jusqu'à l'excès; je vous demande qui des deux vous paraît plus dur de défendre de ne point tuer, ou de ne pas se mettre même en colère? Qui est le plus sévère de celui qui punit l'homicide, ou de celui qui venge le moindre emportement contre son frère? De celui qui condamne l'adultère lorsqu'il est commis, ou de celui qui en condamne même le désir, et qui le condamne à un supplice éternel?

Ainsi voyez où retombent les raisonnements de ces hommes. Le Dieu de l'Ancien Testament qu'ils appellent cruel, paraîtra doux et modéré : et le Dieu du Nouveau Testament

qu'ils avouent être bon, se trouvera sévère et insupportable. Pour nous, nous croyons que le même Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre Testament; qu'il s'est conduit dans l'inégalité de ses lois, selon qu'il était avantageux pour le bien des hommes, et qu'il a proportionné la différence de ses règles à la différence des temps. Les préceptes de l'ancienne loi n'ont rien de cruel, ni ceux de la nouvelle rien de trop rude ou d'insupportable. Une même providence a pesé les uns et les autres dans son équitable justice. Dieu témoigne lui-même par ses prophètes qu'il a donné la vieille loi : « Je ferai, » dit-il, « un Testament, non selon « l'alliance que j'ai faite avec vos pères. » (Jérém. XXXI, 32.) Et si celui qui est dans l'erreur des Manichéens ne reçoit pas ce témoignage, qu'il écoute au moins saint Paul qui nous confirme la même chose : « Abraham, » dit-il, « eut deux fils ; un de la femme esclave, « et l'autre de la femme libre, qui marquent « les deux Testaments. » (Gal. IV, 1.) De même qu'on voit ici deux femmes et un seul homme, ainsi n'y a-t-il qu'un même Dieu, auteur de l'une et de l'autre loi.

Et pour vous montrer quelle douceur il fait paraître partout, il dit dans la première loi : « Œil pour œil, » et il dit ici : « Si quelqu'un « vous donne un soufflet sur la joue droite, « présentez-lui encore l'autre. » Ici comme là c'est par la crainte du châtiment qu'il retient la main prête à frapper. — Et quelle crainte, direz-vous, inspire-t-il, lorsqu'il commande de tendre l'autre joue? Il ne fait pas ce commandement pour ôter toute crainte à celui qui outrage, mais pour persuader à celui qui souffre, de s'abandonner à la passion de ce furieux, et de lui permettre de la satisfaire de la manière qu'il lui plaira. Il ne dit pas aussi qu'il ne sera point puni, mais que vous ne le punissiez pas vous-même. Ainsi il répand en même temps la crainte de l'avenir dans l'âme de celui qui fait l'outrage, et il console celui qui le reçoit. Je dis ceci seulement en passant pour tous les commandements en général. Je reviens maintenant à notre sujet.

« Mais moi je vous dis que quiconque se « mettra en colère sans sujet contre son frère, « méritera d'être condamné en jugement (22). » Dieu ne condamne pas la colère d'une manière absolue, premièrement parce qu'il est impossible que l'homme, tant qu'il est homme, soit entièrement libre de ses passions. Il peut bien les dompter, mais il ne peut pas en être tout à fait exempt. En second lieu, parce que la colère peut quelquefois être utile, si nous nous en servons comme nous devons. Combien la colère de saint Paul fut-elle autrefois avantageuse aux Corinthiens, puisqu'il s'en servit pour les guérir d'une peste très-dangereuse? Et à tout le peuple des Galates, puisque s'étant fâché contre eux, il les fit rentrer une seconde fois dans le culte de Jésus-Christ? C'est ainsi qu'une colère sainte a produit souvent de bons effets. Quel est donc le temps et l'occasion légitime de se mettre en colère? C'est lorsque nous ne nous vengeons pas nous-mêmes : mais que nous réprimons le désordre, ou que nous excitons la paresse.

Quelles sont les occasions où la colère est défendue? C'est lorsque nous nous animons de cette passion pour nous venger nous-mêmes. Ce que saint Paul défend expressément, lorsqu'il dit : « Ne vous vengez point vous-mêmes, « mes très-chers frères, mais donnez lieu à la « colère (Rom. XII, 19) : » ou lorsque nous disputons pour de l'argent; ce que cet apôtre défend encore : « Pourquoi, » dit-il, « ne souf- « frez-vous pas plutôt qu'on vous fasse injure? « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on « vous prenne votre bien? » (I Cor. VI, 7.) Cette espèce de colère est aussi vaine et superflue que l'autre est nécessaire et avantageuse. Mais presque tout le monde fait tout le contraire. Un homme se fâche lorsqu'il souffre quelque injustice; et il est froid et lâche lorsqu'il voit les autres cruellement opprimés. Ces deux excès sont également contraires aux préceptes de l'Evangile. Ainsi la colère n'est pas absolument mauvaise, mais elle le devient, lorsqu'elle est injuste et indiscrète. C'est pourquoi David disait : « Mettez-vous en colère, et ne péchez pas. » (Ps. XLV.)

« Celui qui dira à son frère, Raca, méritera « d'être condamné par le conseil (22). » Il marque ici par ce conseil un tribunal des Hébreux, dont il parle à dessein et pour ne point paraître dire toujours des choses étrangères et nouvelles. Ce mot de « Raca, » n'est pas une injure, mais seulement un mot de mépris. C'est de même que lorsqu'en parlant à nos valets, nous leur disons fièrement, va-t'en là, va dire cela à un tel. Car « Raca, » dans la langue syriaque, ne veut dire autre chose que « Toi. » La bonté de notre Sauveur veut déraciner de nous jusqu'aux moindres offenses. Il nous com-

mande de nous traiter et de nous entre-parler avec respect, afin de couper ainsi la source des plus grands péchés.

8. « Et celui qui dira à son frère : vous êtes un « fou, méritera d'être condamné au feu de l'en- « fer (22). » Plusieurs regardent cette loi comme sévère jusqu'à l'excès, d'être ainsi punis, pour une parole un peu injurieuse. Quelques-uns même osent dire que cela n'est dit que par hyperbole. Mais je crains fort qu'après nous être séduits ici nous-mêmes par nos vains raisonnements, nous n'éprouvions en l'autre vie par une expérience funeste la vérité des paroles de Jésus-Christ. Car pourquoi ce commandement vous paraît-il si pénible ? Ne savez-vous pas que la plupart des péchés et des peines qui les suivent, viennent souvent d'une parole ? C'est par les paroles qu'on blasphème contre Dieu, qu'on le renonce ; qu'on dit des calomnies, des injures, des faux témoignages et des parjures. Ne considérez donc pas si ce n'est qu'un petit mot ; mais si ce petit mot ne produit pas de grands maux.

Ignorez-vous que lorsque la colère possède, brûle, embrase toute notre âme, les moindres choses paraissent insupportables ; et que ce qui est le moins injurieux se grossit à nos yeux, et paraît comme un outrage sanglant ? Ce que vous appelez un petit mot, a souvent causé des meurtres, et ruiné des villes entières. Comme lorsque nous aimons quelqu'un, les choses les plus insupportables nous semblent légères ; de même lorsque nous le haïssons, les choses les plus légères nous paraissent intolérables. Quoiqu'une parole soit dite sans aucun dessein, nous voulons croire qu'elle vient d'un cœur envenimé contre nous. Il nous arrive alors ce que nous voyons arriver au feu. Tant que l'étincelle demeure petite, elle ne consume jamais le bois. Mais si cette étincelle se change en flamme, elle dévorera non-seulement le bois, mais les pierres même ; elle réduira en cendres tout ce qu'elle rencontrera ; et l'eau qui éteint d'ordinaire le feu, ne servira alors qu'à l'allumer davantage, et à lui donner une nouvelle vigueur. C'est ce qui se voit dans la colère. Quoi qu'on nous puisse dire en cet état, nous en abusons, et notre passion se nourrit de ce qui aurait dû l'éteindre. C'est le désordre que Jésus-Christ veut arrêter lorsqu'il condamne par le jugement celui qui se fâche sans sujet ; et qu'il déclare que celui qui dira Raca, méritera d'être condamné par le conseil.

Mais c'était peu de chose que ces châtiments infligés en ce monde, c'est pourquoi il ajoute que : « Celui qui dit à son frère, vous êtes un « fou, sera condamné au feu de l'enfer. » Et c'est ici la première fois que Jésus-Christ parle de l'enfer. Il a beaucoup parlé jusqu'ici du royaume des cieux, il parle enfin de l'enfer ; c'est qu'il parlait de l'un par un mouvement de son amour, et qu'il ne rappelait l'autre que contraint par notre paresse. Et remarquez comment les supplices dont il menace sont toujours de plus en plus grands ; comme s'il voulait s'excuser de cette sévérité, et nous faire voir que ce n'est que malgré lui qu'il nous en menace, et que c'est nous-mêmes qui l'y contraignons.

Il semble qu'il nous dise : Je vous ai dit : « Ne vous mettez point en colère sans sujet, « parce que vous mériterez d'être condamnés « en jugement. » Vous avez négligé cette punition. Mais voyez ce que votre colère a produit, elle vous a porté aussitôt à dire des paroles de mépris. Vous avez dit : « Raca » à votre frère : je vous ai encore menacé d'une autre peine qui est celle du conseil. Que si cela ne vous arrête, et si vous vous emportez encore dans d'autres plus grands excès, je ne me contenterai plus de ces peines légères, et je vous épouvanterai par la menace d'un feu éternel, afin qu'au moins cette crainte vous empêche d'en venir jusqu'à l'homicide. Car il n'y a rien qui soit plus insupportable que les injures, et qui fasse plus d'impression sur l'esprit des hommes ; et s'il arrive que cette injure soit sanglante, elle excite un double embrasement.

Ainsi ne croyez pas que ce soit une chose légère que d'appeler quelqu'un fou ; car en ôtant à votre frère ce qui distingue les hommes d'avec les bêtes, et ce qui les rend proprement hommes, c'est-à-dire, le jugement et la raison, vous lui ôtez sa dignité et le réduisez à la dernière bassesse. Ne nous arrêtons donc pas seulement au son de cette parole : mais considérons la chose ; voyons comment elle déchire, comment elle laisse un aiguillon dans le cœur de celui qu'elle a blessé, et combien de maux elle cause ensuite. C'est pourquoi saint Paul exclut du royaume des cieux, non-seulement les fornicateurs et les adultères, ou les infâmes, mais encore les insulteurs. Et c'est avec grande raison qu'il les traite de la sorte. Car ces personnes détruisent la charité ; jettent le prochain dans mille inquiétudes ;

causent des inimitiés immortelles; déchirent les membres de Jésus-Christ; bannissent la paix qui est si chérie de Dieu; ouvrent au démon par ces injures une entrée dans les âmes et lui donnent des armes pour les blesser et pour les perdre.

Aussi, est-ce pour énerver la puissance du démon que Jésus-Christ a porté cette loi. Au reste il n'y a rien qu'il estime tant que la charité. Elle est la mère de tous les biens; la marque des disciples de Jésus-Christ, et la gardienne de toutes les vertus. C'est donc avec raison que Jésus-Christ retranche toutes les inimitiés, en arrache jusques aux moindres racines, et sèche ces sources empoisonnées qui corrompent et étouffent la charité. Ne vous imaginez pas qu'il y ait de l'hyperbole et de l'exagération dans ces préceptes; comprenez les grands biens qu'ils produisent, et admirez-en la sagesse et la bonté. Dieu ne désire rien avec tant d'ardeur que de nous unir tous ensemble par le lien de la charité. C'est pour ce sujet, et que par lui-même et que par ses disciples, dans l'Ancien et dans le nouveau Testament, il nous recommande si souvent cette vertu, et qu'il ne punit rien avec plus de sévérité que les violations dont elle est l'objet.

Car rien ne cause et n'entretient tant de désordres que la ruine de la charité. C'est pourquoi il dit en un endroit : « Quand l'iniquité « se sera accrue, la charité de plusieurs se re- « froidira. » (Matth. XXIV, 12.) C'est ainsi que Caïn a été le meurtrier de son propre frère; qu'Esaü a formé des desseins contre la vie de Jacob; que les frères de Joseph l'ont persécuté; que mille désordres se sont vus dans le monde. Tous ces maux sont nés de la violation de la charité. C'est pourquoi Jésus-Christ s'élève avec force contre tout ce qui pourrait la détruire. Et il ne se contente pas d'avoir dit ce que nous avons vu; il ajoute beaucoup d'autres choses qui font voir l'estime qu'il fait de cette vertu. Car après avoir menacé ceux qui la violeraient, du « jugement », du « con- « seil », et de « l'enfer » même; il ajoute d'autres choses, qui tendent encore à la même fin.

9. « Si donc, lorsque vous présentez votre don « à l'autel, vous vous souvenez que votre frère « a quelque chose contre vous (23); laissez- « là votre don devant l'autel, et allez vous ré- « concilier auparavant avec votre frère, et puis « vous reviendrez offrir votre don (24). »

O admirable bonté de Dieu! ô amour qui surpasse toutes nos pensées! il méprise sa propre gloire, lorsqu'il s'agit d'établir la charité que nous devons avoir les uns pour les autres. Ne voit-on pas clairement que ces menaces qu'il vient de faire, ne viennent point ou d'aversion, ou de quelque rigueur excessive, mais de l'extrême amour qu'il a pour les hommes? Car que peut-il y avoir de plus tendre et de plus charitable que ces paroles? Qu'on interrompe, dit-il, le culte qu'on me rend, et le sacrifice qu'on m'offre, parce que la réconciliation entre les frères est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse m'offrir. C'est pourquoi il ne dit point : Après que vous aurez offert le sacrifice, ou avant que vous l'offriez, mais lors même que vous avez commencé à l'offrir. Il renvoie celui qui le lui offre se réconcilier avec son frère. Il ne dit point qu'on remporte le présent, ou qu'on prévienne ce sacrifice, mais que lors même qu'il est déjà commencé, on aille trouver son frère pour rentrer en grâce avec lui.

Il me semble qu'il avait deux raisons de nous faire ce précepte; la première pour nous marquer combien il estimait la charité; que c'était le sacrifice le plus agréable qu'on lui pût faire, et que sans elle il ne recevait point les autres. La seconde pour obliger indispensablement les hommes de se réconcilier ensemble. Car celui à qui l'on ordonne de ne point achever son sacrifice qu'il ne se soit réconcilié; quand il ne le ferait pas par un mouvement de charité, il le ferait au moins pour pouvoir offrir son sacrifice, et ainsi il se hâterait de satisfaire son frère qui a quelque ressentiment contre lui. C'est pourquoi Jésus-Christ s'applique à rapporter toutes ces circonstances, afin d'étonner davantage. Car il ne se contente pas de dire : « Laissez là votre pré- « sent, » mais il ajoute, « devant l'autel, » afin de frapper l'esprit par la sainteté du lieu. Et « allez auparavant, » dit-il, « vous réconcilier, « et puis vous viendrez offrir votre présent, » marquant par toutes ces circonstances que cette table sainte ne souffre point ceux qui ont quelque inimitié.

Que ceux qui ont part aux sacrés mystères, et qui, ayant quelque inimitié et quelque aversion dans le cœur, osent approcher de la sainte communion, écoutent ces redoutables paroles. Que ceux qui n'y ont point encore part, les écoutent aussi. Elles les regardent eux-mêmes, puisqu'ils offrent à Dieu des présents et des

sacrifices, c'est-à-dire leurs prières et leurs aumônes. Car le Prophète marque que ces deux choses tiennent lieu de sacrifice. « Le sa« crifice de louanges m'honorera (Ps. XLIX, 23), » dit-il. Et au même psaume : « Immolez à « Dieu un sacrifice de louanges. » (Ibid. 14.) Et ailleurs : « Que l'élévation de mes mains vous « soit agréable comme le sacrifice du soir. » (Ps. CXL, 2.) Ainsi quand vous offririez à Dieu votre prière dans cette disposition, il vaut mieux la quitter pour vous aller réconcilier et la venir offrir ensuite. Car la charité est préférable à tout, et c'est pour elle que tout a été fait. Dieu s'est fait homme, pour établir la charité parmi les hommes. Et la fin de tous ses miracles et de toutes ses souffrances a été de nous réunir tous ensemble dans un seul corps.

Mais il faut remarquer que Jésus-Christ oblige ici celui qui a fait l'injure à s'aller réconcilier avec celui qu'il a offensé, au lieu que dans l'oraison qu'il nous a prescrite, c'est celui qui a reçu l'injure, qu'il oblige de se réconcilier avec celui dont il l'a reçue : « Remettez « aux hommes ce qu'ils vous doivent, » dit-il; et il dit ici : « Si votre frère a quelque chose « contre vous, allez vous réconcilier avec lui. » Il me semble néanmoins qu'il engage ici celui-là même qui a été offensé de prévenir celui qui lui a fait tort. Car il ne dit pas : Réconciliez-vous avec votre frère; mais, « soyez réconcilié » avec votre frère. Il semblerait d'abord que cela devrait s'entendre de celui qui a fait l'injure, mais en réalité cela s'entend de celui qui l'a soufferte. Si vous vous réconciliez, dit Dieu, avec votre frère, cette charité que vous lui témoignerez fera que je vous aimerai moi-même et vous mettrai en état de m'offrir votre sacrifice avec confiance. Que si vous avez peine à recevoir les avis que je vous donne, souvenez-vous que je veux bien qu'on interrompe le culte que l'on me rend, pour vous donner lieu de vous réconcilier plus tôt, et qu'une considération si puissante vous aide à vaincre votre colère.

Il est remarquable encore que Jésus-Christ ne dit pas : Lorsque vous aurez été beaucoup offensé, réconciliez-vous avec celui qui vous a offensé; mais, si votre frère a la moindre chose contre vous. Il n'ajoute point si c'est avec raison ou à tort, mais simplement : « Si votre « frère a quelque chose contre vous. » Quand même ce serait avec justice, il ne faudrait pas pour cela entretenir l'inimitié. Combien Jésus-Christ avait-il de justes causes pour se mettre en colère contre nous ? Et néanmoins au lieu de nous imputer nos crimes, il s'est offert en sacrifice pour les expier.

10. Saint Paul emploie une autre considération pour nous exhorter à nous réconcilier avec nos frères : « Que le soleil, dit-il, ne se couche « point sur votre colère. » (Ephés. IV, 26.) Comme Jésus-Christ se sert de la considération du sacrifice pour exciter les chrétiens à se réconcilier, saint Paul se sert de même du jour et de la lumière. Il craint que la nuit trouvant seule cette personne offensée, n'envenime encore ses plaies. Durant le jour cette passion se dissipe par les distractions et le commerce du monde, mais durant la nuit, lorsqu'on est seul et qu'on s'entretient de l'injure qu'on a reçue, il s'excite dans l'âme des mouvements plus violents et la passion s'aigrit davantage. Saint Paul, pour prévenir ce malheur, veut qu'on se réconcilie avant que le soleil se couche, afin que le démon ne prenne point occasion du repos de la nuit pour rallumer notre colère et pour la rendre bien plus vive et plus forte.

C'est dans ce même dessein que Jésus-Christ nous commande de ne pas différer d'un moment notre réconciliation, de peur que si nous attendions la fin de notre sacrifice, nous ne fussions ensuite plus lents à nous réconcilier et ne différassions de jour en jour à le faire. Il savait que cette passion a besoin d'un prompt remède. Et comme un habile médecin ne donne pas seulement des préservatifs contre les maladies, mais les guérit encore lorsqu'elles sont déjà formées, Jésus-Christ fait la même chose. Car lorsqu'il défend d'appeler son frère « fou, » il prévient l'inimitié; et lorsqu'il commande de se réconcilier avec lui, il empêche toutes les suites fâcheuses de la haine. Et remarquez avec quelle sévérité il exige cela de nous ! D'une part, il nous menace de l'enfer, et de l'autre il ne reçoit point notre sacrifice jusqu'à ce que nous nous soyons réconciliés. Il témoigne partout que notre défaut de charité l'irrite extraordinairement, pour couper ainsi la racine de ce mal avec tous ses fruits. Il dit d'abord : Ne vous mettez point en colère, et ensuite : Ne dites point d'injures, car ces deux choses naissent l'une de l'autre. L'inimitié fait dire des injures, les injures font croître l'inimitié. C'est pourquoi tantôt il attaque la racine, et tantôt il coupe le fruit, empêchant que le mal ne naisse d'abord et voulant que, s'il

pousse et qu'il porte ses fruits détestables, on les retranche aussitôt. C'est pourquoi, après avoir parlé du « jugement », du « conseil », de la « géhenne », de l'interruption du sacrifice et de plusieurs autres choses, il ajoute :

« Accordez-vous au plus tôt avec votre ad« versaire, pendant que vous êtes en chemin « avec lui, de peur qu'il ne vous livre au « juge, et le juge au ministre de la justice, « et que vous ne soyez mis en prison (25). « Je vous dis en vérité que vous ne sortirez « point que vous n'ayez payé jusqu'à la der« nière obole (26). » Et ne dites pas : Mais si l'on me fait tort ? si l'on me ravit mon bien, si l'on me met en procès ? Non, ce motif ou ce prétexte, Jésus-Christ ne veut pas le recevoir, et il n'autorise pas l'inimitié même en ce cas. Et comme ce commandement était grand, il exhorte à l'accomplir par l'attrait d'un avantage présent, qui a toujours plus de force sur les esprits grossiers, que le bien qui n'est qu'à venir. De quoi vous plaignez-vous ? nous dit Jésus-Christ. Qu'un tel est plus puissant que vous, et qu'il vous fait tort ? Il vous nuira donc bien davantage, si vous ne vous délivrez de ses mains, et si vous le contraignez de vous faire mettre en prison. Vous n'avez perdu jusqu'ici que votre bien ; et votre corps est en liberté ; mais quand le juge aura prononcé l'arrêt contre vous, vous serez mis en prison, et vous souffrirez les dernières extrémités. Que si vous évitez de plaider, vous vous procurerez deux grands biens : le premier, de ne souffrir aucune disgrâce ; et le second, de terminer cette affaire plutôt par votre propre vertu, que par la puissance de votre adversaire. Si vous ne suivez pas ce conseil, vous ne lui ferez pas tant de tort, que vous vous en ferez à vous-même.

Mais voyez combien il est pressant pour pousser à la réconciliation. Car après avoir dit : « Accordez-vous avec votre adversaire, » il ajoute, « au plus tôt, » et ne se contentant pas de cela, il presse encore davantage, en disant : « Pendant que vous êtes en chemin avec lui, » parce qu'il n'y a rien qui nous nuise tant pendant cette vie, que de différer trop à faire le bien. C'est ainsi que plusieurs se perdent souvent. Ainsi donc nous avons entendu saint Paul nous recommander de nous réconcilier avant que le soleil se couche, Jésus-Christ nous dire : Réconciliez-vous avant d'achever votre sacrifice, et ici encore derechef le divin Sauveur nous ordonne de nous accorder « promp« tement » avec notre adversaire, pendant que nous sommes en chemin avec lui, avant que nous approchions du tribunal du juge, et que nous soyons en sa puissance. Vous êtes maître de tout, avant que d'entrer en ce lieu de la justice ; mais dès que vous y aurez mis le pied, quelque effort que vous fassiez, vous ne pouvez plus disposer de vous selon que vous le voudrez, et vous serez réduit sous la puissance d'un autre.

Mais que veut dire ce mot : « Accordez« vous ? » C'est comme s'il disait : Choisissez plutôt de souffrir quelque perte. Ou bien : Portez le jugement que vous porteriez si vous teniez la place de votre adversaire, et que votre amour-propre ne corrompe pas en vous la justice. Aimez l'avantage de votre prochain comme le vôtre, et soyez un arbitre équitable entre lui et vous. Si cela vous paraît grand, ne vous en étonnez pas. C'est pour ce sujet que Jésus-Christ a prononcé d'abord les béatitudes et les récompenses, afin de préparer l'esprit de ses auditeurs, et de le rendre plus susceptible de ses ordonnances saintes.

11. Quelques-uns croient que par cet « ad« versaire, » il faut entendre le démon, et que Jésus-Christ nous commande de n'avoir rien de ce qui lui appartient, puisque c'est par là seulement que nous pouvons être d'accord avec lui, et qu'il ne nous est plus possible après la mort de nous en débarrasser, livrés que nous sommes à un éternel supplice. Mais pour moi je crois que Jésus-Christ parle des jugements humains et civils, et des prisons de ce monde. Après avoir excité les hommes par des considérations plus élevées, et par la crainte des supplices à venir, il les étonne encore par le mal qu'ils peuvent recevoir dès cette vie. C'est ce que saint Paul a imité depuis, en se servant des choses futures, aussi bien que des présentes, pour porter les chrétiens à la vertu. Par exemple lorsqu'il veut détourner le méchant de mal faire, il lui met sous les yeux l'image du souverain armé du glaive : « Si vous faites « mal, » dit-il, « vous avez raison de craindre, « parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'é« pée, car il est le ministre de Dieu. » (Rom. XIII, 4.) Et commandant au même endroit aux chrétiens d'être soumis aux puissances, il ne les y porte pas seulement par la crainte de Dieu, mais encore par celle du prince : « Il est « nécessaire, » dit-il, « de vous soumettre,

« non-seulement par crainte, mais aussi par « conscience (Ibid. 5), » parce que les personnes moins sages sont plus touchées de ces objets présents et grossiers.

C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ ne menace pas ici seulement de l'enfer, mais encore du jugement, de la prison, et des incommodités qui l'accompagnent, afin d'arracher, par tant de considérations, jusqu'à la moindre racine des passions qui portent au meurtre. Car comment celui qui ne dit jamais d'injures, qui ne veut jamais plaider, et qui n'entretient jamais sa haine, pourrait-il commettre un homicide? On voit par là que nous trouvons notre bien propre dans celui de notre prochain; puisque celui qui s'accorde avec son ennemi, se fait plus de bien qu'il ne lui en fait, en se délivrant de la puissance des juges, des prisons, et de toutes les misères qui en sont inséparables.

Soumettons donc nos esprits à ces vérités, et ne les combattons pas par nos raisonnements et nos disputes. Car sans parler des récompenses que Dieu joint à ces préceptes, on y trouve dès ici-bas un plaisir et un avantage qu'on ne peut assez estimer. Si quelqu'un les croit pénibles et insupportables, qu'il se souvienne qu'il le fait pour Jésus-Christ, et ce qui lui paraissait dur lui deviendra très-agréable. Si nous sommes fermes dans ce sentiment, nous ne trouverons que de la satisfaction et du plaisir dans une vie sainte. Le travail ne nous paraîtra plus travail: et plus il sera grand, plus il nous sera délicieux.

Lors donc que vos mauvaises habitudes vous feront la guerre, ou que l'avarice s'opiniâtrera contre vous, résistez-lui en vous armant de cette pensée, que pour un vil plaisir que nous quittons ici, nous recevrons une récompense infinie. Dites à votre âme: Quoi! tu t'affliges, parce que je te prive d'une petite satisfaction, tu devrais plutôt te réjouir de ce que je te procure le ciel. Ce n'est point pour un homme que tu travailles, c'est pour Dieu même. Attends donc un peu et tu verras quelle sera ta récompense. Souffre courageusement les maux de cette vie, et tu acquerras de grands mérites devant Dieu.

Si nous avons ces sentiments, et que nous ne considérions pas seulement les amertumes qui accompagnent la vertu, mais encore les biens qui la doivent suivre, nous nous retirerons bientôt du vice. Comment! Le démon, en nous offrant l'appât d'un plaisir passager suivi d'une éternelle douleur, peut bien nous vaincre et nous faire tomber dans ses piéges, et la vue des mêmes choses considérées en sens inverse, c'est-à-dire sous une face qui nous montrera une joie éternelle précédée d'une courte peine, et la vue, dis-je, d'une telle consolation ne suffira pas pour nous faire suivre la vertu! Cela est-il raisonnable, cela est-il excusable, lorsque la seule fin que nous nous proposons dans ces travaux, et la ferme croyance que c'est pour Dieu que nous souffrons, nous devrait suffire pour nous consoler dans toutes nos peines?

Si un homme se croit assuré pour tout le reste de sa vie, lorsque son prince s'est chargé de lui payer une dette; dans quelle assurance doit être celui qui a Dieu même, ce roi si doux et si plein de miséricorde, pour répondant de tous les biens petits ou grands qu'il aura faits en cette vie? Ne me parlez donc plus de vos peines et de vos travaux. Car Dieu ne se sert pas seulement des récompenses à venir pour nous rendre léger le travail de la vertu, il le fait encore en coopérant avec nous, et en nous assistant de sa grâce. Si vous voulez seulement apporter quelque ferveur de votre côté, tout le reste suivra sans peine. C'est pour cela même qu'il veut que vous travailliez un peu afin que la victoire soit à vous.

Comme un roi veut que son fils soit dans la mêlée, qu'il combatte contre l'ennemi, qu'il paraisse dans l'armée, afin qu'on attribue au fils une victoire dont le père en effet a été l'unique auteur, ainsi fait Dieu dans cette guerre que vous avez contre le démon. Il se contente presque que vous témoigniez avoir contre le démon une inimitié véritable. Si vous lui offrez cette disposition, il achèvera le reste. Quand la colère vous aigrirait, quand l'avarice vous obséderait, quand d'autres passions semblables vous tyranniseraient, s'il voit seulement que vous vous mettez en état de leur résister, il vous facilite tout le reste, et vous rend victorieux de toutes ces flammes, comme il fit autrefois à ces jeunes hommes de la fournaise: car ils ne lui offrirent alors autre chose que leur bonne volonté.

Pour éviter donc ici cette fournaise ardente des plaisirs illicites et déréglés de cette vie, et pour éviter en l'autre les flammes éternelles de l'enfer, pensons à ceci chaque jour; occupons-nous en sans cesse, et attirons sur nous

la miséricorde de Dieu par notre progrès dans le bien, et par la continuation de nos prières. C'est ainsi que ce qui nous paraît maintenant insupportable, deviendra aisé, léger, et délicieux. Tant que nous demeurons dans nos passions, nous trouvons la vertu pénible, âpre et laborieuse, et le vice doux et agréable : mais aussitôt que nous quittons le vice, nous n'y voyons plus rien que de hideux et d'horrible, et la vertu au contraire nous paraît aisée et agréable.

Tous ceux qui se sont convertis à Dieu éprouvent ce que je dis. Car les vices, selon saint Paul, couvrent de confusion après même qu'on y a renoncé. « Quel fruit, dit-il, tiriez-vous « alors de ces désordres dont vous rougissez « maintenant? » (Rom. VI, 21.) Et il montre au contraire combien la vertu est facile, de quelque travail qu'elle soit accompagnée; lorsqu'il l'appelle « une affliction légère et d'un « moment; lorsqu'il se réjouit de ses souf- « frances ; qu'il tressaille de joie dans ses per- « sécutions (II. Cor. IV, 17; Gal. VI, 14), » et qu'il trouve sa joie dans les blessures qu'il a reçues pour le nom de Jésus-Christ. Pour nous affermir dans cette disposition, mes frères, formons tous les jours notre vie sur cette règle sainte qu'on nous propose. Oublions le passé; avançons-nous vers ce qui est devant nous, et courons incessamment jusqu'au bout de la carrière pour remporter le prix auquel Dieu nous a appelés, et dont je le prie de nous faire jouir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« VOUS SAVEZ QU'IL A ÉTÉ DIT AUX ANCIENS : VOUS NE COMMETTREZ POINT D'ADULTÈRE. — MAIS MOI JE VOUS DIS QUE QUICONQUE REGARDERA UNE FEMME AVEC UN MAUVAIS DÉSIR POUR ELLE, A DÉJA COMMIS L'ADULTÈRE DANS SON CŒUR. » (CHAP. V, 27, JUSQU'AU VERSET 38.)

ANALYSE.

1. et 2. Des regards impudiques.
3. Contre le luxe des femmes et les femmes et les spectacles.
4. Pourquoi l'ancienne loi permettait l'acte de répudiation.
5. Sur les jurements.
6. Pourquoi la Loi nouvelle les défend? — Les mêmes choses permises ou défendues selon les temps. — La Loi nouvelle plus exigente que l'ancienne.
7. Moyen de se défaire d'une mauvaise habitude. — Saint Chrysostome repousse les applaudissements.

1. Après que Jésus-Christ a pleinement éclairci ce premier commandement, et qu'il l'a porté jusqu'à sa plus haute perfection, il suit l'ordre marqué dans la loi, et il parle ensuite du second. Mais vous me direz peut-être que ce n'est pas ici le second commandement mais le troisième, puisque le premier n'est pas : « Vous ne tuerez point; » mais celui-ci : « Ecoutez Israël, le Seigneur votre Dieu est le « seul Seigneur. » (Exod. XX, 13.) Il faut donc voir pourquoi il ne commence pas par celui-là. Il ne l'a pas fait parce qu'il aurait été obligé

d'étendre ce commandement jusqu'à sa propre personne, et de se faire connaître aux hommes en leur révélant des choses dont le temps n'était pas encore venu. Il se contentait alors de former les mœurs, voulant persuader aux hommes, d'abord par la sainteté de sa vie et par ses miracles, qu'il était le Fils de Dieu.

Si donc avant d'avoir jamais rien enseigné ou rien fait, il fût venu d'abord dire aux hommes : Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Je suis le Seigneur votre Dieu, et il n'y en a point d'autre que moi : mais moi je vous dis, que vous m'adoriez de même que mon Père ; il n'est pas douteux qu'ils l'eussent traité comme un extravagant et un insensé. Car si après leur avoir enseigné une doctrine si pure, et avoir fait tant de miracles, ils ne laissaient pas de dire qu'il était possédé du démon, lorsqu'il ne déclarait pas même ouvertement ce qu'il était ; à quoi ne se fussent-ils point portés, s'il leur eût parlé de la sorte, avant que de leur avoir donné des preuves de ce qu'il était ? Mais en réservant cette vérité pour un temps plus opportun, il disposait peu à peu les hommes à la recevoir. C'est pourquoi il la passe ici sous silence, en y préparant le monde par ses prodiges, et par la pureté de sa doctrine. Il l'a dite clairement dans la suite, mais il se contente ici de la découvrir peu à peu par une longue suite de merveilles, et par la manière dont il instruisait les hommes.

L'autorité même avec laquelle il établissait de nouvelles lois, et réformait les anciennes, était capable de faire juger à un esprit réfléchi que celui qui parlait de la sorte, n'était autre que Dieu. « Ils étaient surpris, » dit l'Evangile, « parce qu'il ne les enseignait pas comme les « docteurs de la loi. » (Matth. VII, 29.) En effet commençant par les vices les plus naturels à l'homme, savoir la colère et l'impureté, les deux passions qui le tyrannisent le plus, et qui sont la source de toutes les autres, il les combat avec l'autorité d'un législateur, et il leur oppose la vertu la plus pure et la plus parfaite. Il ne dit pas qu'on punira seulement les adultères qui auront effectivement commis ce crime. Mais de même qu'il a condamné jusqu'à la pensée de l'homicide, de même ici il punit jusqu'à un regard impudique, afin de nous apprendre en quoi consiste cette surabondance de justice qu'il demande de nous et que n'avait pas la vertu des pharisiens.

« Celui, dit-il, qui aura regardé une femme « avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur : » c'est-à-dire celui qui se plaît à regarder des personnes agréables, qui recherche même avec curiosité et avec passion la vue d'un gracieux visage, et qui en repaît ses yeux et son cœur. Car Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour empêcher qu'on ne déshonore son corps par des actions criminelles, mais encore pour établir la pureté de l'âme, en lui interdisant les mauvais désirs. Comme c'est dans le cœur que nous recevons la grâce du Saint-Esprit, c'est le cœur aussi qu'il purifie le premier.

Mais comment est-il possible, me direz-vous, d'être délivré de ces désirs ? Il nous sera facile, si nous le voulons, de les réprimer de telle façon, que s'ils commencent à s'élever, ils demeurent néanmoins sans aucun effet. D'ailleurs Jésus-Christ ne parle pas ici généralement de toute sorte de désirs ; mais de ceux qui s'excitent par les yeux et par les regards. Car celui qui se plaît à regarder de beaux visages, allume en lui-même une flamme impure, met son âme sous le joug de la passion, et ne tarde pas à commettre le crime même. C'est pour ce sujet que Jésus-Christ ne dit pas : Celui qui aura désiré de commettre un adultère, mais « celui qui aura regardé une femme avec un « mauvais désir. » Il ne dit pas même ici ce mot, « sans sujet, » qu'il met expressément en parlant de colère, non, il condamne sans exception toute convoitise. Et cependant ces deux passions, la colère et la concupiscence, sont toutes les deux inhérentes à notre nature, et l'on peut se servir utilement de l'une et de l'autre, de la première, en l'employant à réprimer les méchants, et à corriger les gens déréglés ; et de l'autre en en usant seulement pour la génération des enfants, et pour conserver la succession des hommes.

2. D'où vient donc que Jésus-Christ ne met point ici d'exception ? Je vous réponds que si vous considérez bien ses paroles, vous y en trouverez une grande. Car il ne dit pas, Celui qui aura eu un mauvais désir, ce qui peut arriver aux solitaires dans les déserts les plus retirés, mais : « Celui qui aura regardé une « femme avec un mauvais désir pour elle ; » comme s'il disait : Celui qui aura excité ce mauvais désir en lui-même et qui aura volontairement déchaîné sur son âme cette espèce de bête féroce. Car cela n'est plus l'effet de la nature, mais de votre négligence et de votre

paresse. L'ancienne loi même nous faisait déjà la même défense : « Ne vous arrêtez point, « dit-elle, à considérer une beauté étrangère. » (Prov. VI, 25.) Et afin que personne ne pût dire : mais si je la regarde sans qu'il en résulte aucun mal? l'Ecriture défend généralement tous ces regards, de peur qu'en s'assurant trop de soi-même, on ne tombe dans le péché.

Mais si je la regarde, dites-vous, et que j'aie même un mauvais désir , quel mal fais-je , pourvu que je n'aille pas plus loin ? Cela seul vous range parmi les adultères. Jésus-Christ déclare qu'il vous met de ce nombre. Il est le législateur, il a fait la loi, il ne faut point disputer davantage. Vous pourrez peut-être voir une ou deux ou trois fois une femme sans en ressentir de mauvais effets. Mais si vous vous abandonnez souvent à ces regards, vous allumerez un feu dans votre cœur, dont vous serez enfin consumé. Car vous n'êtes pas d'une autre nature que les autres hommes.

Comme donc lorsque nous voyons un enfant prendre un couteau, quoiqu'il ne s'en soit pas blessé, nous ne laissons pas de le châtier et de lui défendre d'y toucher à l'avenir ; Dieu de même nous défend les mauvais regards avant même que nous péchions, afin que nous ne péchions pas. Car celui qui allume dans son cœur cette passion honteuse, lors même que les objets sont absents, se trouve environné de fantômes et d'images détestables, qui le font enfin tomber dans le crime. C'est pour cette raison que Jésus-Christ condamne même cette sorte d'adultère, qui ne se passe que dans le cœur.

Que répondront à ceci ceux qui ont avec eux des jeunes filles demeurant sous le même toit, puisque par cette loi de Jésus-Christ, ils peuvent devenir coupables d'une infinité d'adultères, en les regardant tous les jours avec de mauvais désirs ? Aussi le bienheureux Job s'était d'abord imposé cette loi lui-même, en s'interdisant absolument cette sorte de regards. Car le combat devient plus grand après avoir vu ce que l'on aime, et cette vue ne nous cause pas tant de satisfaction, que la nouvelle violence de notre passion ne nous fait ressentir de douleur. Nous rendons ainsi le démon bien plus puissant contre nous et nous ouvrons la porte à cet ennemi, sans qu'il soit plus en notre pouvoir de le chasser de chez nous, après l'avoir introduit dans le fond de notre cœur et dans le plus secret de nos pensées. C'est pourquoi Jésus-Christ nous dit : Ne soyez point adultère des yeux et vous ne le serez point du cœur.

Il est certain qu'on peut regarder une femme innocemment et comme les personnes chastes la regardent. C'est pourquoi Jésus-Christ ne condamne pas en général toutes sortes de regards, mais seulement ceux qui sont accompagnés d'un mauvais désir. S'il n'eût voulu faire cette distinction, il eût dit simplement : « Celui qui regarde une femme, » mais il ne parle pas ainsi, et il dit : « Celui qui regarde « une femme avec un mauvais désir ; » c'est-à-dire, celui qui la regarde afin de contenter ses yeux. Dieu ne vous a pas donné des yeux pour que vous introduisiez par là l'adultère dans votre âme, mais afin que, contemplant ses créatures, vous en admiriez le Créateur. Comme donc on se met en colère « sans sujet , » on regarde aussi « sans sujet, » lorsqu'on le fait avec un mauvais désir.

Si vous voulez prendre plaisir à voir une femme, regardez la vôtre et aimez-la toujours. Il n'y a point de loi qui vous le défende. Que si vous en regardez curieusement une autre, vous faites tort à celle que Dieu vous a donnée, en détournant vos yeux d'elle pour en regarder une autre, et vous faites encore une injure à celle que vous regardez. Car quoique vous ne la touchiez pas de la main, on peut dire néanmoins que vous la touchez des yeux et du désir. Dieu regarde cela comme un véritable adultère, et avant que de le punir par les peines de l'enfer, il le punit ici par avance par des supplices rigoureux. Car l'esprit est rempli aussitôt de nuages et de troubles. Il entre dans l'agitation et l'inquiétude, et il est percé des pointes de la douleur. Un homme en cet état est aussi misérable que les captifs qui gémissent sous leurs chaînes. Cette femme qui vous a blessé d'un de ses regards, s'est retirée de vous, mais la plaie qu'elle vous a faite demeure toujours; ou plutôt ce n'est pas cette femme qui vous a fait cette plaie, c'est vous-même qui vous êtes blessé en la regardant d'une manière déshonnête.

Je dis ceci afin qu'on n'accuse point celles d'entre les femmes qui sont sages et modestes. Que si quelqu'une prend plaisir à se parer et à se rendre agréable et qu'elle attire ainsi sur elle les regards de tous les hommes, quoique peut-être elle ne fasse aucun mal à ceux qui la

voient, elle ne laissera pas d'être punie d'un supplice extrême. Car elle a mêlé le poison, elle l'a préparé, elle n'avait plus qu'à le présenter à boire, ou plutôt elle l'a même présenté; mais il ne s'est trouvé personne pour boire ce breuvage de mort.

3. Quoi donc! direz-vous, Jésus-Christ parle-t-il aussi aux femmes en cet endroit? Les lois qu'il établit ici sont communes aux hommes et aux femmes, quoiqu'il adresse son discours particulièrement aux hommes. Quand il parle au chef, il parle à tout le corps. Il sait que l'homme et la femme ne sont qu'un, et il ne les divise point. Que si vous voulez entendre un avis particulier pour les femmes, voyez ce que dit Isaïe, qui jette tant de ridicule sur leur vanité dans leurs habits, dans leurs regards, dans leur marcher, dans leurs robes traînantes, dans leurs démarches affectées, et dans tout le port de leur corps. Ecoutez après Isaïe saint Paul, qui leur donne beaucoup d'avis touchant leurs habits, leurs ornements d'or, leurs cheveux frisés, leur luxe, et autres choses semblables qu'il leur défend très-sévèrement. Et Jésus-Christ exprime la même pensée, quoique obscurément. Car en disant : Arrachez et coupez ce qui vous scandalise, il montre avec quelle colère on doit traiter ces sortes de personnes. C'est pourquoi il ajoute :

« Que si votre œil droit vous est un sujet de « scandale, arrachez-le, et jetez-le loin de « vous (29). » Et ne dites pas : mais quoi ! si c'est ma parente, si c'est mon alliée ? L'objection est prévenue par ces paroles, ce sont ces personnes-là précisément que Jésus-Christ nous ordonne de retrancher et non pas les membres mêmes de notre corps. Dieu nous garde de cette pensée ! Il n'accuse point notre chair, mais il condamne la corruption de la volonté. Ce n'est point l'œil qui regarde, mais l'esprit et la pensée. Il arrive tous les jours que lorsque notre esprit est appliqué ailleurs, notre œil ne voit pas ceux qui sont présents, parce que l'action dépend de l'esprit. Si Jésus-Christ eût parlé de nos membres, il ne nous eût pas commandé d'arracher seulement un œil, et il n'eût pas marqué particulièrement le droit, mais il y aurait joint le gauche. Car celui qui est scandalisé par le droit, l'est sans doute aussi par le gauche.

Pourquoi donc marque-t-il précisément l'œil droit, et ensuite la main droite, sinon pour nous apprendre qu'il ne parle point des membres de notre corps, mais des personnes qui nous sont le plus unies? Quand vous aimeriez, dit-il, quelqu'un de telle sorte que vous le regarderiez comme votre œil droit, ou que vous vous le croiriez aussi utile que votre main droite, néanmoins s'il nuit à votre âme, retranchez-le hardiment de vous. Et remarquez la force de ces paroles. Il ne dit pas : Retirez-vous de lui; mais pour marquer une plus grande séparation : « Arrachez-le, » dit-il, « et « le jetez loin de vous. » Mais après un commandement si rude, il en fait voir l'avantage, et par les biens que nous en recevons, et par le mal que nous évitons ; et, demeurant toujours dans la même comparaison, il ajoute :

« Car il vaut bien mieux pour vous qu'une « partie de votre corps périsse, que si tout « votre corps était jeté dans l'enfer (29). « Et si votre main droite vous est un sujet « de scandale, coupez-la et jetez-la loin de « vous. Car il vaut bien mieux pour vous « qu'une partie de votre corps périsse, que si « tout votre corps était dans l'enfer (30). » Car puisque cette personne ne se sauve pas elle-même, et qu'elle vous perd avec elle, quelle amitié serait-ce de tomber tous deux dans le précipice, lorsqu'en se séparant, l'un des deux au moins pourrait se sauver? Pourquoi donc saint Paul, dites-vous, souhaitait-il d'être anathème? Ce n'était pas pour se perdre inutilement, mais pour acheter par sa perte le salut des autres. Mais ici tous deux se perdent sans ressource. C'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas seulement : « Arrachez-le, » mais « jetez-le loin de vous; » afin que vous ne le repreniez plus s'il continue à vous être dangereux. Car vous empêcherez ainsi qu'il ne soit puni davantage, et vous vous sauverez vous-même.

Mais pour voir plus clairement l'avantage de ce précepte, examinons-le en le comparant avec ce qui se passe dans notre corps. Si on nous donnait le choix, et qu'il fallût nécessairement ou, en conservant nos deux yeux, tomber dans le précipice, ou en perdre un pour conserver tout le corps, n'est-il pas clair que nous choisirions le dernier parti, et que ce ne serait pas alors haïr son œil que de le perdre, mais aimer le reste du corps? Appliquons ceci aux personnes qui nous sont chères. Si quelqu'un vous nuit par l'affection qu'il a pour vous, sans que vous puissiez y remédier, en

le retranchant de vous, premièrement vous empêcherez qu'il ne vous perde, ensuite vous le sauverez d'une condamnation plus terrible en faisant en sorte qu'il n'ait pas à rendre compte et de ses propres péchés et de votre perte. Il est donc visible que cette loi est très-douce et très-charitable, quoiqu'elle semble si sévère à tant de personnes.

Que ceux qui sont si ardents pour le théâtre et dont les yeux se remplissent d'adultères presque tous les jours, écoutent ce que nous disons. Si Jésus-Christ nous commande de retrancher de nous nos plus intimes amis, lorsqu'ils nous sont un sujet de scandale, qui pourra excuser ceux qui sans connaître d'ailleurs des personnes, et seulement parce qu'ils les voient tous les jours au théâtre, s'engagent dans des connaissances qui leur font naître mille occasions de se perdre? Jésus-Christ ne se contente pas de défendre les regards accompagnés de mauvais désirs, mais, après avoir montré le mal qu'ils peuvent faire, il va plus loin, et il ordonne de s'arracher l'œil et la main, et de les jeter loin de nous. Et cependant celui qui fait cette loi qui paraît si dure, est celui-là même qui nous commande tant la charité fraternelle, ce qui nous fait voir combien il veille pour notre salut, et comme il a soin d'écarter de nous ce qui nous peut nuire.

4. « Il a été dit encore : Quiconque veut quitter sa femme, qu'il lui donne un écrit par « lequel il déclare qu'il la répudie (31). Mais « moi je vous dis que quiconque quitte sa « femme, si ce n'est en cas de fornication, « la fait devenir adultère, et que quiconque « épouse celle que son mari aura quittée, com- « met un adultère (32).» Jésus-Christ ne passe à ces ordonnances plus hautes qu'après avoir purifié tout ce qu'il y avait de plus grossier. Car il nous apprend encore ici une autre espèce d'adultère. Il y avait une loi qui permettait à un homme qui avait conçu de l'aversion pour sa femme pour quelque sujet que ce fût, de la quitter et d'en prendre une autre, pourvu qu'on lui donnât un écrit par lequel il déclarait qu'il la répudiait, afin qu'il ne fût plus permis à cette femme de le reprendre pour mari, et qu'au moins cette ombre de mariage subsistât. Car si le législateur n'eût apporté cette restriction, et qu'il eût simplement permis à un homme de répudier sa femme pour en prendre une autre, et de reprendre ensuite la première, ç'aurait été une confusion effroyable : les hommes auraient pris ainsi les femmes les uns des autres, ce qui aurait été une suite continuelle d'adultères.

C'est pourquoi cet écrit de répudiation était une admirable invention de la sagesse de Dieu, car cette loi s'opposait encore à un autre mal bien plus grand. Si Dieu eût contraint les Juifs de retenir leur femme chez eux, lors même qu'ils la haïssaient, ils eussent pu se porter quelquefois jusqu'à la tuer. Telle était l'humeur brutale de cette nation. S'ils ne pardonnaient pas à leurs enfants, s'ils tuaient les prophètes, s'ils répandaient le sang comme l'eau, combien auraient-ils moins épargné leurs femmes? C'est pourquoi Dieu souffrait un moindre mal, afin d'en empêcher un plus grand. Car Jésus-Christ fait assez voir que ce n'était pas là l'intention principale de Dieu, lorsqu'il dit : « Moïse vous a permis cela à « cause de la dureté de votre cœur (Matth. « XIX, 8),» pour vous empêcher de tuer vos femmes dans vos maisons, en vous permettant de les chasser. Mais comme il avait déjà condamné la colère et défendu non-seulement l'homicide, mais encore le moindre mouvement de haine, il lui était plus aisé d'établir cette loi touchant les femmes. Il apporte toujours les paroles de l'ancienne loi pour faire voir comme elle s'accorde avec la nouvelle. Car sa doctrine n'est pas une destruction, mais une extension de la loi de Moïse, et, bien loin de la violer, il l'accomplit et la perfectionne.

Remarquez aussi qu'il s'adresse toujours aux hommes : « Celui qui quitte sa femme la « fait devenir adultère, et quiconque épouse « celle que son mari a quittée, commet un « adultère.» Lors même que le premier de ces deux n'épouse point une autre femme, il se rend coupable par cela seul qu'il rend sa femme adultère. Et le second, en prenant la femme d'un autre, commet encore un adultère. Et ne me dites point que cet homme a chassé sa femme. Quoiqu'il l'ait chassée, elle ne cesse pas d'être sa femme. Et de peur qu'en rejetant tout sur le mari, il ne rende la femme trop insolente, il lui ferme aussi à elle la porte d'un second mariage, en disant : « Qui- « conque épouse celle que son mari a quittée, « commet un adultère.» Ainsi il rend en quelque sorte la femme sage malgré elle, en empêchant tout autre de l'épouser, en ne

souffrant pas qu'elle cherche les occasions d'irriter son mari contre elle. Car se voyant dans la nécessité, ou d'être toujours avec le mari qu'elle a pris d'abord, ou, si elle est une fois répudiée, de demeurer toute sa vie sans secours et sans assistance, elle se sent comme forcée d'aimer son mari.

Il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ ne parle point en particulier à la femme. Ce sexe est trop faible, et Jésus se contente, en effrayant les hommes, de retenir en même temps les femmes dans leur devoir. Il imite un père qui, ayant un fils débauché, lui épargnerait la honte d'une réprimande, et se contenterait de menacer ceux qui l'auraient jeté dans la débauche, leur commandant de ne le plus voir, et de ne se trouver jamais avec lui.

Si cela vous paraît onéreux, souvenez-vous de ce que le Seigneur a dit d'abord dans les huit béatitudes, et vous le trouverez aisé. Comment, en effet, un homme doux et ami de la paix, comment celui qui est pauvre d'esprit et charitable, répudiera-t-il sa femme? comment celui qui réconcilie les autres serait-il lui-même en guerre avec sa femme? Mais Jésus rend encore cette loi douce et facile d'une autre manière, puisqu'il laisse à l'homme une occasion légitime de repudier sa femme : « si ce n'est, » dit-il, « en cas de fornication.» Sans cela tout aurait été dans le trouble. Car si Jésus-Christ avait commandé de retenir sa femme après qu'elle se serait abandonnée à un autre, le monde aurait été plein d'adultères.

Vous voyez donc la liaison que ce commandement a avec les autres. Celui qui ne voit point d'un œil impudique la femme de son prochain, ne commettra pas d'adultère avec elle; et ainsi on ne donnera occasion à personne de répudier sa femme. C'est pourquoi il ne craint point, après cela, d'intimider si fort le mari, en le menaçant d'un grand péril s'il répudie sa femme, et en le rendant coupable de l'adultère où il l'expose. Car de peur qu'on n'entendît de la femme cette parole : « Arrachez « votre œil, » il prévient cette interprétation abusive, lorsqu'il déclare qu'il n'y a qu'un sujet légitime où l'on puisse la répudier.

« Vous avez encore appris qu'il a été dit aux « anciens : Vous ne vous parjurerez point; mais « vous vous acquitterez envers le Seigneur des « serments que vous lui aurez faits (33). »

« Et moi je vous dis de ne point jurer du « tout (34). » Pourquoi Jésus-Christ passe-t-il le commandement qui défend le larcin, pour venir à celui qui regarde le parjure et le faux témoignage? C'est parce que quelquefois celui qui craindrait de dérober ne craindrait pas de se parjurer, et qu'au contraire celui qui craindra le mensonge et le parjure, ne se laissera jamais aller au larcin. Ainsi en détruisant le parjure il détruit le vol, puisque c'est du vol que naît le parjure.

5. Mais que veulent dire ces paroles : « Vous « rendrez au Seigneur les serments que vous « lui aurez faits ? » (Ps. XLIX, 14.) C'est-à-dire, lorsque vous jurerez, vous direz la vérité : « Et moi, » dit-il, « je vous défends de jurer « absolument. » Et voulant les éloigner davantage de jurer par le nom de Dieu, il dit : « Ne jurez point, ni par le ciel, parce que « c'est le trône de Dieu (34) ; ni par la terre, « parce que c'est son marche-pied ; ni par « Jérusalem, parce que c'est la ville du grand « Roi (35). » Il se sert encore du langage des prophètes, et montre qu'il n'est point contraire aux anciens, qui avaient coutume de jurer par ces choses, comme il le dit à la fin de cet évangile. Mais remarquez comment il relève les éléments, non par leur nature particulière, mais par le rapport qu'ils ont à Dieu; remarquez aussi la condescendance de son langage. Les hommes alors étaient étrangement portés à l'idolâtrie. C'est donc pour les détourner de croire les éléments vénérables par eux-mêmes, qu'il se sert du motif que nous venons de voir, et qu'il met en jeu la majesté de Dieu. Il ne dit pas que le ciel est beau, et d'une grande étendue, ou que la terre est féconde et très-utile aux hommes; mais il dit de l'un qu'il est le trône de Dieu, et de l'autre, qu'elle est son marche-pied, afin de porter les hommes par toutes sortes de considérations à craindre et à révérer le Créateur.

« Et ne jurez pas même par votre tête, « parce que vous ne pouvez rendre un seul de « vos cheveux blanc ou noir. » Lorsque Jésus-Christ défend à l'homme de jurer par sa tête, ce n'est pas qu'il considère l'homme comme quelque chose de bien grand, puisque l'homme n'a été créé que pour être soumis à Dieu, et pour l'adorer. Mais il veut en ceci rendre gloire à Dieu, et montrer que l'homme n'est pas le maître de lui-même, ni des serments qu'il ferait en jurant par sa tête. Que si

un père ne donne point son fils à un autre homme, Dieu donnera bien moins à un autre l'ouvrage de ses propres mains. Car encore que votre tête soit à vous, elle est néanmoins l'ouvrage d'un autre. Vous êtes si éloigné d'en être le seigneur et le maître, qu'il vous est impossible d'y faire le moindre changement. Il ne dit pas : Vous ne pouvez agrandir un de vos cheveux, mais : vous n'en pouvez changer la couleur.

Vous me direz peut-être : Si quelqu'un me contraint de jurer, et m'impose cette nécessité, que dois-je faire ? Je vous réponds que la crainte de Dieu doit être plus forte sur votre esprit, que cette nécessité qu'on vous impose. Que si vous allez chercher des raisons de ce genre, et de semblables prétextes, vous n'obéirez à aucun des commandements de Dieu. Car lorsqu'on vous défend de répudier votre femme, ne pourrez-vous pas dire de même : mais si elle est de mauvaise humeur, si elle fait trop de dépense ? Lorsqu'on vous commande d'arracher votre œil droit, ne pourrez-vous pas dire : Mais si je l'aime de tout mon cœur ? Lorsqu'on ne vous permet pas de jeter un seul regard déshonnête, ne direz-vous pas encore : Mais puis-je m'empêcher de voir ? Lorsqu'on vous ordonne de ne vous point mettre en colère contre votre frère, ne pourrez-vous pas dire aussi : Mais si je suis prompt, et que je ne puisse retenir ma langue ? Ainsi vous pourriez éluder tous les commandements que Dieu vous fait.

Considérez que vous n'oseriez alléguer de semblables excuses, lorsqu'il s'agit de garder les lois humaines. Vous n'oseriez dire : Mais si telle ou telle chose arrive, suis-je obligé de garder la loi ? Et il faut de gré ou de force que vous vous y soumettiez. Si vous voulez être fidèle à la loi de Jésus-Christ, vous ne vous trouverez pas exposé à cette nécessité de jurer. Car celui qui aura écouté avec foi ces béatitudes, et qui se sera mis dans l'état où Jésus-Christ le demande, sera tellement cru de tout le monde, qu'il ne trouvera personne qui le contraigne à jurer.

« Mais contentez-vous de dire : Cela est, ou « cela n'est pas. Ce qui est de plus vient du « mauvais (37). » Ce qui est de plus que le oui ou le non, c'est le jurement, et non le parjure, puisque ce dernier étant visiblement mauvais, nous n'avons pas besoin que personne nous en avertisse, et Jésus-Christ ne dirait pas : « ce qui est de plus, » en parlant d'une chose évidemment mauvaise. Car ce qui est « de « plus, » c'est le superflu, le surajouté, ce qui dépasse le nécessaire, tel qu'est le jurement.

Vous me direz peut-être : Si le serment vient d'une mauvaise cause, pourquoi Dieu le commande-t-il par la loi ? Vous pourrez demander la même chose touchant le divorce : Pourquoi ce qui est un adultère maintenant, était-il permis autrefois ? Que pouvons-nous répondre à cela, sinon que la faiblesse de ce peuple obligeait Dieu à user de condescendance dans les lois qu'il lui donnait ? N'était-il pas de même indigne de Dieu d'être honoré par la fumée des holocaustes ? Mais il se proportionnait à ce peuple, comme un homme sage prend avec un enfant le langage des enfants. Mais depuis que Dieu nous a instruits des véritables vertus, le divorce passe pour un adultère, et le jurement est défendu comme venant d'un mauvais principe.

Si ces premières lois avaient eu le démon pour auteur, elles n'auraient pas produit tant de bons effets. Si la loi ancienne n'avait précédé la nouvelle, celle-ci n'aurait pas été si facilement reçue. N'accusez donc point d'être sans vertu une loi dont l'usage n'est plus de saison. Elle a servi en son temps, et nous pouvons dire qu'elle sert encore aujourd'hui. Rien ne montre mieux son utilité que le reproche même qu'on lui fait de n'en avoir pas. C'est sa gloire qu'on en juge de la sorte. Car si elle ne nous avait nourris d'abord d'une manière proportionnée à notre faiblesse, et si elle ne nous avait ainsi rendus capables de quelque chose de plus grand, nous n'aurions pu jamais en porter un semblable jugement.

6. Ainsi la mamelle d'une nourrice paraît inutile lorsqu'elle a nourri l'enfant, et qu'elle l'a rendu capable d'une nourriture plus solide. On ne la considère plus alors ; et le père qui la regardait auparavant comme étant si nécessaire à son fils, s'en moque ensuite. Plusieurs même y mettent quelque chose d'amer, afin que n'en pouvant retirer l'enfant par des paroles, ils arrêtent par cette amertume l'inclination violente qui sans cesse l'y ramène. Ainsi Jésus-Christ dit que le jurement venait d'un mauvais principe, non pour marquer que la loi ancienne vînt du démon, mais pour porter les hommes avec plus de force à se séparer de ses observances désormais trop imparfaites. C'est ainsi qu'il agit avec ses disci-

ples. Mais pour ce qui est des Juifs, qui sont demeurés toujours inflexibles et opiniâtres dans leur aveuglement, il a voulu leur rendre leur ville inaccessible, comme on empêche les enfants d'approcher de la mamelle de leurs nourrices ; et comme on y met quelque chose d'amer pour les en éloigner, il a voulu aussi les éloigner de Jérusalem par la crainte d'un siége, et par l'appréhension de perdre leur liberté. Et parce que cela ne suffisait pas pour les écarter, et qu'ils désiraient toujours de revoir leur ville, comme un enfant qui veut reprendre la mamelle de sa nourrice, Dieu se vit enfin réduit à la cacher entièrement, à la détruire tout à fait, et à disperser la plupart d'entre eux dans des pays éloignés, les traitant comme ces animaux qu'on enferme et qu'on sépare de leurs mères lorsqu'on veut les en sevrer, afin que la longueur du temps leur apprenne à se désaccoutumer enfin de cette nourriture, et comme du lait de la loi, pour passer à une autre plus solide.

Si l'ancienne loi avait eu le démon pour auteur, elle n'aurait jamais défendu l'idolâtrie, et elle en eût fait un commandement exprès, puisque le démon n'aime rien tant que cette impiété sacrilége. Cependant nous voyons tout le contraire, et c'est pour cela même qu'elle permettait de jurer, et afin que les hommes ne jurassent point par les idoles : « Jurez, » leur dit-elle, « par le véritable Dieu. » Il est donc vrai que la loi ancienne a été très-utile, puisqu'elle a élevé les hommes pendant leur enfance, et qu'elle les a rendus capables d'une nourriture plus solide.

Mais quoi ! me direz-vous, est-ce un mal que de jurer ? Oui c'en est un, depuis que règne la perfection évangélique, mais auparavant ce n'était pas un mal. Vous me répondrez sans doute : Comment ce qui était autrefois un bien est-il devenu maintenant un mal ? Et moi je vous demande au contraire : Comment peut-on nier que ce qui est bon en un temps ne l'est plus en un autre, puisque nous voyons cette vérité dans tous les arts, dans tous les fruits de la terre, et dans toute la nature ? Considérez premièrement ce qui se passe dans notre enfance. C'est un bien lorsqu'on est enfant d'être sur les bras ; mais ce serait un mal de l'être encore lorsqu'on est homme. C'est un bien quand on est petit de sucer le lait d'une nourrice ; mais ce serait un mal de le faire quand on est grand. L'enfant au berceau veut qu'on lui mâche sa nourriture, tandis que cela répugnerait à l'homme fait. Ainsi vous voyez que la différence des temps rend les mêmes choses tantôt bonnes tantôt mauvaises. Un habit d'enfant sied bien à un enfant : mais il serait insupportable dans un homme. Ce qui est de même propre à l'homme, ne l'est pas à un enfant. Habillez un enfant en homme, tout le monde s'en rira, et cet habit même pourrait le faire tomber. Donnez à un enfant le soin du commerce, d'une ferme, des affaires civiles, et tout le monde se moquera de vous.

Mais que dis-je ? Nous avons encore des preuves plus grandes de cette vérité. L'homicide est certainement l'ouvrage du démon, et néanmoins un homicide a mérité à Phinée l'honneur du sacerdoce. Jésus-Christ, lorsqu'il disait aux juifs : « Vous voulez exécuter les dé« sirs de votre père. Il a été homicide dès le « commencement (Jean, VIII, 44), » fait assez voir que c'est le démon qui a appris à tuer les hommes : et néanmoins Phinée tue un homme, et ce meurtre lui est imputé à justice. Abraham, pour avoir voulu tuer non un homme seulement, mais son propre fils, ce qui est bien plus grave, en devient plus juste et plus agréable aux yeux de Dieu. Saint Pierre tue Ananie et Saphira, et il les tue par un mouvement du Saint-Esprit.

7. Ne regardons pas les choses, mes frères, comme elles paraissent à l'extérieur. Examinons avec soin le temps, le sujet, la volonté, la différence des personnes, et toutes les autres circonstances, puisque sans cela nous ne pouvons bien connaître la vérité. Efforçons-nous, si nous voulons entrer dans le royaume de Dieu, de faire plus de bonnes œuvres, et d'aller au delà de la justice de la loi, puisqu'autrement nous ne devons point prétendre d'avoir aucune part au ciel. Si nous nous bornons à la vertu des anciens, les portes célestes nous seront fermées. « Car si votre justice n'est plus abon« dante, » dit Jésus-Christ, « que celle des « scribes et des pharisiens, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux. » Et cependant après cette menace, il y a des personnes, qui non-seulement ne surpassent point la vertu des anciens ; mais qui même en sont encore très-éloignées. Bien loin d'éviter de jurer, ils se parjurent. Bien loin de s'empêcher de jeter un regard impur, ils s'abandonnent à des actions brutales. Ils commettent sans aucune crainte tout ce que Jésus-Christ nous défend.

Et il ne leur reste plus que de trouver ce jour qui vengera tous leurs crimes, et qui les punira avec une extrême rigueur ; puisque c'est là le partage de ceux qui finissent leur vie dans le péché. Il faut que ceux qui vivent de la sorte, désespèrent de leur salut, et qu'ils n'attendent plus que la punition de leurs crimes. Pour ceux qui ont encore du temps et de la vie, ils peuvent combattre et vaincre aisément leur ennemi, et mériter ainsi la couronne.

Ne vous laissez donc point abattre par la négligence, et ne perdez point courage. Ce qu'on vous commande n'est point pénible. Quelle peine y a-t-il à ne point jurer ? Faut-il pour cela dépenser beaucoup d'argent ? Faut-il y employer beaucoup de travail ? Il suffit de le vouloir, et tout ce qu'on vous commande sera accompli. Que si vous vous excusez sur votre mauvaise habitude, c'est par cela même que je vous veux faire voir qu'il vous est aisé de vous corriger. Car aussitôt que vous aurez pris une habitude contraire, vous aurez gagné ce que vous voulez. On en a vu autrefois parmi les païens qui, ayant une difficulté de langue, l'ont surmontée par leurs soins, et se sont corrigés de ce défaut : d'autres qui remuaient sans cesse les épaules d'une façon disgracieuse, se sont fait des violences pour perdre cette habitude, jusqu'à arrêter ce mouvement de leur corps par la pointe d'une épée nue.

Puisque l'Ecriture ne vous persuade pas, je suis contraint de vous exciter par l'exemple de ces idolâtres. Dieu traitait ainsi les Juifs lorsqu'il leur disait : « Allez dans les îles de Céthim « et envoyez dans le pays de Cédar, et voyez si « ces peuples ont quitté leurs dieux, quoique « certainement ils ne soient pas dieux. » (Jér. II, 10.) Il renvoie même quelquefois l'homme à l'exemple des bêtes. Il dit aux paresseux : « Allez à la fourmi, allez à l'abeille et imitez « leur activité et leur travail. » (Prov. VI, et XXX.) Je suis donc aujourd'hui cet exemple et je vous dis : Jetez les yeux sur ces philosophes païens et vous reconnaîtrez de quels supplices sont dignes ceux qui méprisent la loi de Dieu, puisque ceux-là, pour avoir l'extérieur un peu mieux réglé, ont enduré tant de maux, et que vous ne voulez rien faire de semblable pour gagner le ciel.

Que si après cela vous dites que la longue habitude est difficile à vaincre et qu'elle trompe souvent ceux qui se tiennent le plus sur leurs gardes, j'en demeure d'accord avec vous. Mais je vous dis en même temps, que comme elle peut aisément vous surprendre, vous pouvez aussi aisément la vaincre. Car si vous donnez ordre à quelqu'un de chez vous de vous avertir, comme à un domestique, à votre femme, à quelque ami, vous vous dégagerez bientôt de votre habitude. Si vous prenez cette peine seulement durant dix jours, il ne vous en faudra pas davantage, vous serez dans une paisible assurance et cette nouvelle habitude que vous contracterez, vous rendra fermes contre la mauvaise. Si, lorsque vous entreprendrez ainsi de vous corriger, vous tombez une ou deux ou plusieurs fois, ne vous découragez pas. Relevez-vous aussitôt, revenez au combat avec ardeur et vous remporterez enfin la victoire.

Le parjure n'est pas un péché peu considérable, et si le simple jurement vient du mauvais, jugez de quels supplices le parjure sera puni. Vous applaudissez à ce que je dis, mais ce ne sont point ces applaudissements ni ces acclamations que je recherche. Tout mon désir est que vous écoutiez paisiblement et modestement ce que je vous prescris et que vous soyez fidèles à le pratiquer. Ce sont là les acclamations que je cherche, et les applaudissements que je désire. Que si vous vous contentez de louer ce que je dis sans le pratiquer, vous vous attirez un plus grand supplice et une condamnation plus sévère, et vous vous couvrez vous-mêmes de honte. Nous n'êtes pas ici au théâtre et vous ne vous y assemblez pas pour écouter des comédiens et leur applaudir. C'est ici une école toute sainte, et tout ce que vous avez à faire, c'est de mettre en pratique ce que vous entendez et de témoigner votre obéissance par vos actions. Ce sera alors que je me tiendrai bien récompensé de toutes mes peines. Mais maintenant je vous avoue que je suis presque réduit au désespoir. Quoique je ne cesse point de vous instruire et en particulier et en public, je n'en remarque aucun fruit et vous êtes encore comme aux premiers éléments de la vie spirituelle, ce qui abat sans doute et qui décourage beaucoup un pasteur. Considérez que saint Paul même témoigne une extrême peine de voir des chrétiens toujours dans la bassesse des premières instructions : « Au lieu que depuis le temps qu'on « vous instruit, » dit-il aux Hébreux, « vous « devriez déjà être maîtres, vous avez besoin « encore qu'on vous apprenne les rudiments

« par où l'on commence à expliquer la parole « de Dieu. » (Hébr. v, 12.) C'est le sujet de notre douleur et de nos gémissements. Et si vous demeurez toujours les mêmes, je vous interdirai l'entrée de l'église et la participation des sacrés mystères, comme aux impudiques, aux adultères et aux homicides. Car il vaut bien mieux offrir à Dieu nos prières avec deux ou trois qui gardent ses commandements, que d'assembler une foule de personnes corrompues qui se perdent et perdent les autres. Que les riches, que les grands ne s'élèvent point ici contre moi, qu'ils ne me regardent point avec indignation. Je me ris de leur colère, et leurs menaces sont pour moi une fable, une ombre et un songe. Ces riches ne me défendront pas un jour quand Dieu m'accusera à son tribunal et qu'il me reprochera de n'avoir pas soutenu avec vigueur la sainteté de ses commandements. C'est ce qui perdit autrefois cet admirable vieillard Héli, qui était irrépréhensible d'ailleurs. L'indifférence avec laquelle il vit ses enfants fouler aux pieds la loi de Dieu, attira sa colère sur lui et sur eux, et il en fut puni d'une manière terrible. Que si dans une rencontre où la nature, qui a tant d'empire, pouvait jusqu'à un certain point servir d'excuse, cet homme néanmoins fut puni avec tant de rigueur, parce qu'il n'avait pas été assez sévère à réprimer ses enfants, quelle excuse nous restera-t-il à nous autres, si sans être surpris comme lui par cette tendresse naturelle, nous corrompons néanmoins les hommes par notre indulgence et nos flatteries ? Afin donc que vous ne nous perdiez pas avec vous-mêmes, je vous conjure de vous rendre à ce que je vous dis. Priez autant de personnes que vous pourrez, de vous avertir quand vous jurerez, pour vous défaire peu à peu de cette mauvaise habitude. C'est ainsi que vous avançant dans la vertu, elle vous deviendra aisée de plus en plus et que vous mériterez de jouir des biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« VOUS AVEZ APPRIS QU'IL A ÉTÉ DIT : ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT. — ET MOI JE VOUS DIS DE NE POINT RÉSISTER AU MÉCHANT ; MAIS SI QUELQU'UN VOUS DONNE UN SOUFFLET SUR LA JOUE DROITE, PRÉSENTEZ-LUI ENCORE L'AUTRE. — SI QUELQU'UN VEUT VOUS FAIRE UNE QUERELLE POUR VOUS PRENDRE VOTRE ROBE, LAISSEZ-LUI ENCORE EMPORTER VOTRE MANTEAU. » (CHAP. V, 38, 39, 40, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Pourquoi certains préceptes de l'ancienne Loi étaient si peu relevés.
2. C'est par la patience qu'il faut vaincre.
3. Les hommes parfaits sont plus forts que le malheur.
4. Comment l'on doit se conduire envers les ennemis. On arrive au sommet de la perfection en cette matière par neuf différents degrés. — Le Christ modèle de patience et de charité.
5. et 6. Que nous nous devons prévenir les uns les autres par des déférences volontaires ; et que rien n'est plus glorieux que d'être méprisé des hommes pour plaire à Dieu.

1. Vous voyez clairement, mes frères, que Jésus-Christ ne parlait point des yeux du corps, lorsqu'il nous commandait d'arracher l'œil qui nous scandalise, mais qu'il marquait par cette expression, que nous devons éloigner de nous les personnes dont l'amitié nous nuit, et qui sont capables de nous perdre. Comment en effet, Celui qui ne nous permet pas même d'ar-

racher l'œil à un autre qui nous l'aurait arraché, pourrait-il nous commander de nous l'arracher à nous-mêmes ? Que si quelqu'un blâme l'ancienne loi, de ce qu'elle commande ainsi d'exiger « œil pour œil, et dent pour « dent ; » il ne comprend guère, ni la sagesse que doit avoir un législateur, ni les différentes conjonctures des temps, ni l'avantage que les hommes ont de cette divine condescendance. Car si vous considérez quel était ce peuple, dans quelle disposition il était, et en quel temps il a reçu cette loi, vous reconnaîtrez aisément que Dieu est le seul et le même auteur de l'un et de l'autre Testament, qu'il a établi très-utilement ces lois différentes, et qu'il les a proportionnées aux personnes et aux temps. S'il avait tout d'abord imposé aux hommes la loi évangélique qui est si sublime, les hommes n'auraient reçu ni l'ancienne ni la nouvelle : mais les publiant en divers temps, et chacune en celui qui lui était propre, il s'est servi très-utilement de l'une et de l'autre, pour renouveler la face de toute la terre.

Au reste s'il a donné ce commandement ce n'était pas pour porter les hommes à s'arracher les yeux les uns aux autres, c'était au contraire pour les empêcher de se porter à des violences. Car la menace de cette peine était un frein pour la colère. Il commençait ainsi à établir insensiblement la vertu dans le monde, en voulant qu'on se contentât d'une vengeance pareille au mal qu'on avait reçu, bien que cependant celui qui commence l'injure mérite une peine plus grave, et que la peine du talion ne semble pas assez rigoureuse au jugement d'une exacte justice. C'est parce qu'il voulait tempérer la justice par la miséricorde, qu'il n'infligeait au coupable qu'un châtiment au-dessous de son crime : c'était aussi pour nous enseigner à montrer beaucoup de patience dans les maux que nous souffrons.

Après avoir rapporté l'ancienne loi tout au long, il montre que ce n'est pas proprement votre frère qui vous offense, mais le démon par votre frère. C'est pourquoi il ajoute : « Et « moi je vous dis de ne point résister au « méchant (39). » Il ne dit pas de ne point résister à votre frère, mais « au méchant, » montrant que c'est le démon qui lui inspire cette violence, et diminuant ainsi beaucoup notre colère contre celui qui nous aurait offensé, en rejetant toute sa faute sur un autre.

Quoi donc ! me direz-vous, ne faut-il point résister au méchant ? Il faut lui résister, mais non de la manière que vous pensez, mais de celle que Jésus-Christ nous commande : c'est-à-dire en voulant bien souffrir tout le mal qu'il nous veut faire. C'est ainsi que vous le surmonterez. Ce n'est pas avec le feu qu'on éteint le feu, mais seulement avec l'eau. Et pour vous faire voir que dans l'ancienne loi même, celui qui souffrait l'injure avait l'avantage et qu'il remportait la couronne, considérez la chose en elle-même, et vous jugerez combien la patience de cet homme s'élevait au-dessus de l'autre. Car celui qui a commencé l'outrage est lui seul cause de la perte des deux yeux, c'est-à-dire, de celui de son frère et du sien propre, ce qui doit l'exposer justement à la haine et à l'exécration du monde. Celui au contraire qui a souffert la violence, lors même qu'il en tire une vengeance proportionnée à l'injure qu'on lui a faite, ne passera point pour cruel, ni pour avoir fait aucun mal. C'est pourquoi il trouve beaucoup d'hommes pour compatir à sa douleur parce qu'il est innocent, même après s'être vengé de la sorte. Le mal est égal pour tous deux ; mais la gloire n'est pas égale ni devant Dieu ni devant les hommes ; ce qui fait une grande inégalité dans l'égalité du mal qu'ils souffrent.

2. Jésus-Christ s'était contenté de dire d'abord : « Celui qui se met en colère sans sujet contre « son frère ; et qui l'appelle fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer ; » mais il exige ici de nous une plus grande vertu, ordonnant à celui qui a été outragé, non-seulement de conserver la paix et la douceur, mais de témoigner même du respect à celui qui le frappe et de lui présenter l'autre joue. Il nous prescrit cette loi de patience, non-seulement dans l'offense particulière qu'il nous marque, mais généralement dans toutes sortes d'injures. De même, en effet, qu'en disant : « Celui qui « appelle son frère, fou, mérite d'être con« damné au feu de l'enfer, » il ne restreint pas cette vérité à cette injure particulière, mais qu'il l'étend à toutes les autres ; de même lorsqu'il nous commande de souffrir généreusement un soufflet, il nous ordonne en même temps de ne nous point troubler dans tous les autres outrages qu'on nous pourrait faire. C'est pourquoi il choisit cette injure comme la plus offensante, et il marque particulièrement l'outrage d'un soufflet, parce que c'est le dernier mépris qu'on puisse témoigner à un homme.

Ce commandement il le donne dans l'intérêt de celui qui est frappé, non moins qu'en faveur de celui qui frappe. En effet, formé par ces saintes instructions du Sauveur, celui qui sera frappé ne se croira point offensé, et il se regardera plutôt comme un homme qui reçoit un coup dans le combat, que comme une personne qu'on outrage. Et de son côté l'offenseur, rougissant de honte en voyant la patience de l'autre, bien loin de redoubler le coup, ce qu'il ne fera pas quand il serait plus cruel qu'une bête farouche, aura une douleur extrême du premier qu'il aura donné. Car rien ne calme tant les hommes violents que la patience de ceux qu'ils outragent. Non-seulement cette douceur arrête le cours des violences, mais encore elle produit le repentir des injures déjà faites; à sa vue, les plus malintentionnés se retirent saisis d'admiration, et souvent ils deviennent amis sincères et dévoués d'ennemis déclarés qu'ils étaient.

Il arrive tout le contraire lorsqu'on se venge. On se couvre de confusion l'un l'autre, on devient pire qu'on n'était; on ne fait que s'irriter encore davantage de part et d'autre, et souvent on se porte jusqu'aux dernières extrémités et jusqu'à tuer son ennemi. C'est pourquoi non-seulement Jésus-Christ défend à celui qui a reçu le coup, de se mettre en colère, mais il lui commande même d'être prêt à souffrir toute la violence de celui qui le frappe, pour lui témoigner qu'il n'a aucun ressentiment du premier outrage qu'il a reçu. En agissant de la sorte vous blesserez plus sensiblement celui qui vous offense, quelque insensible qu'il puisse être, que si vous le perciez de coups, et les plus impudents seront forcés de rougir, et de vous traiter avec respect.

« Si quelqu'un vous veut faire une querelle « pour vous prendre votre robe, laissez-lui « encore emporter votre manteau (40). » Jésus-Christ veut que nous montrions cette patience, non-seulement dans les outrages, mais encore dans les pertes d'argent : c'est le sens propre de l'expression figurée dont il se sert. De même que tout à l'heure il commandait de surmonter l'injure en la souffrant; il veut de même ici que celui que l'on dépouille, donne plus même qu'on ne veut lui ôter. Il ne dit pas simplement : Donnez votre vêtement à celui qui le demande; mais, donnez-le à celui qui veut disputer contre vous, c'est-à-dire, s'il veut vous faire une affaire, et vous appeler en jugement. Et comme, après avoir défendu de se fâcher sans sujet contre son frère et de l'appeler fou, il va plus loin et commande de tendre la joue droite, de même en cet endroit, après avoir dit : «accordez-vous « au plus tôt avec votre adversaire, » il enchérit encore et nous conseille non-seulement de céder ce qu'on veut nous ravir, mais de donner même plus qu'on ne voulait nous prendre.

Mais vous me direz peut-être : Abandonnerai-je donc ma robe, et irai-je tout nu par la ville? Nous ne serions jamais nus, si nous étions fidèles à ces règles, et nous serions plus richement parés, que ne peuvent l'être les mieux pourvus de vêtements. Premièrement, il ne se trouverait personne qui voulût nous offenser, si nous étions dans cette disposition. Et quand il se trouverait quelqu'un d'assez barbare et d'assez brutal pour nous traiter de la sorte, nous en trouverions une infinité d'autres, qui admirant notre vertu, nous couvriraient non-seulement de leurs habits, mais de leurs corps même, s'il était possible. Que si enfin vous étiez réduit à être nu pour avoir accompli ce précepte, cette nudité vous serait glorieuse, et n'aurait rien qui vous fît rougir, puisqu'Adam était nu dans le paradis, et qu'il n'en rougissait pas. Isaïe allait nu et déchaux parmi les Juifs (Is. xx, 3), et nul d'entre eux n'était aussi glorieusement paré de ses habits, que ce prophète l'était de sa nudité. Jamais Joseph ne fut plus glorieux, que lorsque sa chasteté le rendit nu, en le dépouillant de son manteau.

3. Ce n'est pas un mal que d'être dans cette nudité, et dans cette pauvreté : mais c'en est un et un bien honteux, que d'être vêtu de ces habits d'aujourd'hui, si somptueux et si magnifiques. C'est pourquoi Dieu souvent a loué c premier état; et il blâme au contraire cette magnificence et par ses prophètes et par ses apôtres. Ne regardons donc pas comme impossibles les commandements de Dieu, qui au contraire nous paraîtront aussi faciles qu'utiles si nous veillons sur nous-mêmes. Ils sont très-avantageux, non-seulement à nous qui souffrons, mais à ceux même qui nous font souffrir. Qui n'en admirera la sublimité et l'excellence, puisqu'en nous commandant une si parfaite patience, ils font cesser la violence des injustes, et leur inspirent même l'amour de la vertu et de la sagesse? Car lorsque celui qui vous vole

croit que c'est un grand bonheur de pouvoir enlever le bien des autres, et que vous lui témoignez au contraire que vous êtes très-disposé à lui donner même ce qu'il ne vous demande pas, que vous opposez votre générosité à sa bassesse, et votre libéralité à son avarice ; combien est grande l'instruction que vous lui donnez, puisque vous lui apprenez, non par vos paroles, mais par vos actions, à mépriser le vice, et à désirer la vertu !

Dieu veut que nous soyons utiles non-seulement à nous-mêmes, mais à tous nos frères. Si vous ne donnez que ce qu'on vous dispute, pour éviter un procès, vous ne recherchez en cela que votre utilité particulière ; mais si vous y ajoutez ce qu'on ne vous demande pas, vous convertirez votre frère, vous le rendrez meilleur. Jésus-Christ compare ses disciples au sel. Le sel se conserve lui-même, et il conserve encore toutes les choses auxquelles on le mêle. Ainsi l'œil s'éclaire lui-même, et il éclaire aussi le reste du corps. Puisque telle est la fonction que Jésus-Christ vous donne, assistez votre frère qui est assis dans les ténèbres. Agissez avec lui, comme s'il ne vous avait fait aucun tort; persuadez-lui qu'il ne vous a pas même lésé. Ainsi il admirera votre vertu, et il semblera que vous lui aurez plutôt donné ce qu'il vous avait ravi, qu'il ne vous l'a pris. Faites de son péché l'honneur de votre générosité. Et si vous croyez que ce que je vous dis soit trop élevé, écoutez la suite. Vous trouverez, que quand vous feriez ce que je vous dis, vous ne seriez pas encore parfait. Car Jésus-Christ ne termine pas là la patience qu'il exige de vous ; mais il l'étend encore plus loin.

« Si quelqu'un veut vous contraindre à faire « mille pas avec lui, faites-en encore deux mille « autres (41). » Voilà, mes frères, le comble de la perfection. Après avoir donné votre robe et votre manteau, dit Jésus-Christ, si votre ennemi veut encore que dans cette nudité de votre corps vous le serviez et vous souffriez quelque peine et quelque travail, ne vous y opposez pas. Il veut que tout soit commun parmi nous, non-seulement nos biens, mais notre corps, et que nous en fassions également part, et aux pauvres, et à nos ennemis, parce que le premier est l'effet de la charité; et le second, de la générosité. C'est pourquoi il dit: « Si quelqu'un veut vous contraindre à faire « mille pas avec lui, faites-en encore deux « mille autres. » Il vous élève encore plus haut, et il veut que vous soyez généreux dans cette occasion comme dans l'autre. Car si ce qu'il ordonne d'abord, quoique beaucoup inférieur à ces dernières ordonnances, ne laisse pas d'avoir ces grandes béatitudes pour récompense, que doivent attendre ceux qui auront pratiqué ces préceptes si sublimes, et qui dès ici-bas dans un corps mortel et passible auront paru comme spirituels et impassibles? Car puisque ni les affronts, ni les plaies, ni la perte des biens ne les touchent point, puisque tous les maux semblables ne les peuvent vaincre, et que plus ils souffrent, plus ils deviennent patients et généreux, quelle doit être la perfection et la pureté de leur âme? C'est pourquoi Jésus-Christ commande en cet endroit la même chose pour le travail du corps, qu'il a commandé auparavant pour souffrir la violence, et la perte de nos biens. Comme s'il disait : ce n'est pas assez de souffrir qu'on vous vole, et qu'on vous outrage; mais si de plus on veut abuser de votre peine en vous faisant marcher loin, et en vous imposant un grand travail, embrassez-le de bon cœur, et mettez-vous au-dessus de cette injustice par votre vertu, et votre courage. « Si quelqu'un veut « vous contraindre, » c'est-à-dire : s'il vous entraîne par force, sans avoir raison, et par une pure violence, ne vous impatientez pas néanmoins, et soyez prêt à souffrir encore plus de mal, qu'il ne sera disposé à vous en faire.

« Donnez à celui qui vous demande, et ne « rejetez point celui qui veut emprunter de « vous (42). » Ce commandement n'est pas si grand ni si difficile que celui qui précède. Mais ne vous en étonnez pas. Le Seigneur agit ainsi d'ordinaire, il mêle ses grands préceptes avec les petits. Que si ceux-ci paraissent légers en comparaison des autres, que diront ceux qui volent le bien de leurs frères, et donnent le leur à des femmes prostituées : qui s'allument ainsi un double feu par ces injustes richesses qu'ils amassent, et par ces honteuses profusions qu'ils en font?

Cet emprunt dont parle Jésus-Christ, ne doit pas s'entendre de ces sortes d'emprunts dont on tire usure; mais du simple argent qu'on prête sans intérêt. Et il va plus loin ailleurs, lorsqu'il nous commande de donner à ceux de qui nous n'espérons rien recevoir.

« Vous avez appris qu'il a été dit : Vous

« aimerez votre prochain, et vous haïrez votre « ennemi (43). »

« Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, « bénissez ceux qui vous maudissent ; faites « du bien à ceux qui vous haïssent, et priez « pour ceux qui vous calomnient, et qui vous « persécutent (44). »

« Afin que vous soyez enfants de votre Père « qui est dans les cieux, qui fait lever son « soleil sur les bons et sur les méchants, et « pleuvoir sur les justes et sur les injustes « (45). » Remarquez comment il réserve pour la fin le couronnement de tous les biens. C'est pour cela qu'il commande non-seulement de souffrir le soufflet qu'on nous donne, mais de tendre même l'autre joue, et de ne pas donner seulement notre manteau avec notre robe, mais de faire encore deux mille pas avec celui qui n'en demande que mille, afin de nous disposer à embrasser de tout notre cœur les commandements encore plus relevés. Mais que peut-on ajouter, direz-vous, à ce qu'il vient de commander? C'est de ne pas regarder comme votre ennemi celui qui vous traite si mal, mais d'en avoir une idée toute contraire. Car le Seigneur ne dit pas : Ne haïssez point ; mais, « Aimez. » Il ne dit point : Ne leur faites point de mal, mais, « Faites-leur du bien. » Il va même plus loin. Il ne commande pas un amour qui soit commun et ordinaire ; mais qui aille jusqu'à « prier pour eux. »

4. Considérez par combien de degrés il nous fait passer pour monter à la plus haute perfection. Je vous prie de les compter. Le premier c'est de n'être point le premier à faire du mal. Le deuxième, lorsqu'on nous en a fait, de n'en point tirer une vengeance égale. Le troisième, de ne point rendre la pareille à l'offenseur, mais de ne rien faire. Le quatrième, de s'offrir volontairement à l'injure. Le cinquième, de vouloir souffrir plus qu'on ne nous veut faire endurer. Le sixième, de ne point haïr celui qui nous maltraite. Le septième, d'avoir même de l'affection pour lui. Le huitième, de lui faire du bien. Et le neuvième enfin, de prier Dieu pour lui. Voilà le comble de la vertu chrétienne. C'est pourquoi Jésus-Christ y attache cette haute récompense. Comme ce commandement était relevé, et qu'il avait besoin d'une âme généreuse, et d'un grand travail, le Sauveur y joint aussi une récompense, qu'il n'a promise à aucune de toutes ces autres vertus. Il ne promet point une terre comme à ceux qui sont doux, ni des consolations comme à ceux qui pleurent, ni la miséricorde comme à ceux qui seront miséricordieux ; ni le royaume même du ciel ; mais ce qui est plus étonnant, il promet que nous deviendrons semblables à Dieu, autant que des hommes le peuvent être : « Afin, » dit-il, « que vous soyez « semblables à votre Père qui est dans les « cieux. »

Et remarquez que ni ici, ni dans ce qui précède, il ne nomme point Dieu son Père, mais qu'il l'appelle ou un grand Roi, comme lorsqu'il parle des jurements ; ou le Père de ceux à qui il parle, comme en cet endroit. Il voulait réserver cela à un autre temps plus favorable.

Il ajoute ensuite : « Il fait lever son soleil « sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir « sur les justes et sur les injustes. » Comme s'il disait : Il est si éloigné de haïr ceux qui le méprisent, qu'il leur fait même du bien. Et cependant cette comparaison n'est pas égale, non-seulement à cause de l'excellence des biens que Dieu fait aux hommes, mais encore à cause de son infinie grandeur. Celui qui vous méprise est un homme semblable à vous ; mais celui qui offense Dieu est son esclave, et un esclave qui en avait reçu mille biens. Vous ne lui donnez que des paroles, lorsque vous priez pour lui ; mais Dieu lui donne des biens réels et admirables, en faisant lever son soleil sur lui, et en lui procurant des pluies durant tout le cours de l'année. Cependant il ne laisse pas de vous donner la gloire d'être égal à Dieu, autant qu'un homme peut l'être. Ne haïssez donc plus celui qui vous a fait tort, puisqu'il vous procure un si grand bien, et qu'il vous élève à une si haute gloire. Ne lancez donc point d'imprécations contre celui qui vous outrage, puisqu'alors vous ne laisseriez pas de souffrir le mal qu'il vous fait, et que vous en perdriez tout le fruit. Vous endureriez une peine ; et vous n'en auriez point de récompense. Ce serait le dernier aveuglement, qu'après avoir souffert les plus grands maux, on ne pût souffrir les plus légers.

Mais comment, direz-vous, puis-je pardonner ainsi à ceux qui m'offensent? Quoi ! lorsque vous voyez un Dieu qui se fait homme, qui s'abaisse et qui souffre si épouvantablement pour vous ; vous hésitez encore, et vous demandez comment vous pouvez remettre à vos frères les injures qu'ils vous font? Ne l'enten-

dez-vous pas crier du haut de sa croix : « Par« donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 34.) N'entendez-vous pas saint Paul qui dit : « Jésus-Christ est ressuscité, et « est monté au ciel, et est assis à la droite de « Dieu, où il intercède pour nous? » (Rom. VIII, 34.) Ne savez-vous pas qu'après sa mort et après sa résurrection il envoya aux Juifs qui l'avaient tué, ses apôtres pour les combler de biens, quoique ces mêmes juifs dussent leur faire souffrir mille maux?

Mais vous dites qu'on vous a cruellement offensé. L'avez-vous été autant que votre Seigneur? Avez-vous été comme lui chargé de chaînes, battu de verges, outragé de soufflets, couvert de crachats par les derniers de tous les hommes, condamné à la mort, et à la mort la plus cruelle et par des personnes qui vous avaient des obligations infinies? Si votre frère vous a beaucoup offensé, efforcez-vous de lui faire plus de bien, afin de rendre votre couronne plus illustre, et de délivrer votre frère du profond assoupissement où vous le voyez. Plus les frénétiques frappent les médecins, et plus ceux-ci les plaignent, plus ils s'appliquent à les guérir parce qu'ils savent que cet outrage n'est qu'un effet de la violence de la maladie. Imitez cette conduite à l'égard de vos ennemis, et traitez ainsi ceux qui vous outragent. Ces personnes sont vraiment malades. Elles souffrent une véritable violence. Délivrez-les donc de cette langueur mortelle. Aidez-les à vaincre leur passion, et à chasser d'eux ce démon cruel de la colère et de la fureur.

Nous pleurons sur les possédés lorsqu'ils se présentent à nous; et non-seulement nous ne tâchons pas, mais nous appréhendons extrêmement d'être possédés comme eux. Agissons de même à l'égard de ceux qui sont transportés de fureur. Le démon les possède comme ceux qu'on appelle proprement possédés, et d'autant plus malheureusement, qu'ils sont furieux sans avoir perdu l'esprit. Ainsi leur folie est d'autant plus inexcusable qu'elle est volontaire. N'insultez donc point à ces malades, mais ayez compassion d'eux.

5. Quand nous voyons une personne tourmentée de la bile, et qui témoigne par le soulèvement de son estomac, qu'elle veut rejeter quelque humeur maligne; nous lui tendons la main pour la soutenir, nous n'appréhendons point que nos habits soient gâtés, et nous ne pensons qu'à la secourir. Traitons ainsi ces autres malades; supportons-les pendant qu'ils jettent tout leur feu, et toute leur mauvaise humeur; et ne les quittons point qu'ils ne s'en soient entièrement déchargés. Ce sera alors qu'ils comprendront l'obligation qu'ils vous ont, et qu'ils reconnaîtront de quelle maladie vous les aurez délivrés. Que dis-je, qu'ils reconnaîtront l'obligation qu'ils vous auront? Dieu même vous récompensera d'une couronne de gloire, et vous comblera de biens, parce que vous aurez sauvé votre frère d'une maladie si dangereuse. Cet homme vous regardera toute sa vie comme son maître; et il aura un profond respect pour votre modération et votre douceur.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les femmes qui sont dans les douleurs de l'enfantement, mordent et déchirent celles qui les assistent, sans que celles-ci le sentent; ou plutôt elles le sentent, mais elles le supportent avec courage dans la compassion qu'elles ont des douleurs excessives que souffrent ces femmes en cet état. Imitez au moins ces personnes, et ne soyez pas plus délicat que des femmes.

Quand ceux qui vous outragent, et qui sont en effet plus pusillanimes que les femmes, auront jeté dehors, et comme enfanté cette fureur qu'ils avaient conçue, ils admireront votre courage, et ils reconnaîtront que vous êtes véritablement homme. Que si ce que je vous dis vous paraît pénible, souvenez-vous que Jésus-Christ s'est fait homme pour nous imprimer cette modération dans le cœur, et pour nous mettre en état d'être également utiles à nos amis et à nos ennemis. C'est pourquoi il nous commande d'avoir soin des uns et des autres : de nos amis et de nos frères, lorsqu'il nous commande de quitter l'offrande à l'autel pour aller nous réconcilier avec eux, et de nos ennemis, lorsqu'il nous ordonne de les aimer et de prier pour eux. Il ne nous y exhorte pas seulement par l'exemple de Dieu, mais encore par un autre tout contraire.

« Car si vous n'aimez que ceux qui vous « aiment, quelle récompense en aurez-vous? « Les publicains ne le font-ils pas aussi (46)? » Saint Paul dit la même chose : « Vous n'avez « pas encore résisté jusqu'à répandre le sang « en combattant contre le péché. » (Hébr. XII, 4.) Si donc vous faites ce que je dis, vous demeurerez uni à Dieu, mais si vous le négligez, vous serez au rang des publicains. Que si

la grandeur de ce précepte vous étonne, jetez les yeux sur la différence qu'il y a entre imiter Dieu ou les publicains. Ne considérez pas seulement la difficulté du commandement, mais pesez-en aussi la récompense. Voyez à qui nous nous rendons semblables en l'accomplissant; et à qui nous le serons en le violant.

Lorsqu'il s'agit de nos frères, Jésus-Christ veut que nous nous réconciliions avec eux, et que nous ne les quittions point que nous ne soyons rentrés en grâce; mais pour les autres hommes, il ne nous impose plus cette nécessité, il se contente que nous leur rendions seulement ce que nous leur devons, et il rend ainsi sa loi légère. Comme il avait dit à ses disciples en leur parlant des Juifs : « C'est ainsi « qu'avant vous ils ont persécuté les pro- « phètes (Matth. v, 12.), » de peur qu'ils ne prissent de là occasion de les haïr, il leur commande aussi non-seulement de les supporter en cet état, mais encore de les aimer. Il arrache, comme vous voyez, jusqu'aux moindres racines de la colère, des désirs sensuels, de l'avarice, de la vanité, et de tous les soins de cette vie.

C'est ce qu'il fait dès le commencement de ce sermon, mais surtout à l'endroit où nous sommes arrivés. En effet, celui qui est pauvre d'esprit, qui est doux, et qui pleure, bannit de lui la colère; celui qui est juste et miséricordieux, chasse l'avarice; celui qui a le cœur pur, s'éloigne de toute impureté; et celui qui souffre les persécutions, les outrages et les calomnies, se met en état de mépriser toutes les choses de la terre; et de se purifier du faste et de la vanité du monde.

Mais après avoir dégagé de ces liens les âmes de ses auditeurs, et les avoir comme frottées d'huile pour le combat, il s'applique encore à déraciner ces vices avec plus de soin qu'auparavant. Il commence par la colère. Il la détruit entièrement en disant : « Que celui « qui se fâchera contre son frère sans sujet, » et qui lui dira « Raca, » ou qui l'appellera « fou, » sera puni. Que celui qui veut offrir son présent n'approchera point de l'autel avant qu'il se soit réconcilié avec son frère, et que celui qui a un ennemi, tâchera de se le rendre ami avant que d'entrer en jugement. Il passe ensuite à l'impureté. Il dit : Que celui qui regarde une personne avec un œil impudique, sera puni comme un adultère : Que celui à qui la compagnie d'une femme, ou d'un homme, ou d'un de ses intimes amis, peut être une occasion de chute et de scandale, doit les éloigner et se retrancher de lui : Que celui qui est lié à une femme par le mariage ne la quittera point pour en épouser une autre. Et c'est ainsi qu'il coupe la racine de l'impureté.

Il attaque ensuite l'avarice en défendant de jurer ou de mentir, ou de plaider contre celui qui emporte notre robe, en nous commandant de lui laisser notre manteau, de donner même les assistances corporelles qu'on exige de nous, et par là il enseigne admirablement à étouffer l'amour des richesses. Enfin il ajoute, comme pour le couronnement de tous ces différents préceptes : « Priez pour ceux qui vous calom- « nient. » C'est ainsi qu'il élève ses disciples à la plus haute perfection. Car s'il est évident qu'être doux est moins que de se laisser maltraiter; qu'être miséricordieux, est moins que de donner son manteau à celui qui nous ôte notre robe; qu'être juste, est moins que de souffrir l'injustice; qu'être pacifique, est moins que de faire volontairement plus qu'on n'exige de nous, ou de tendre la joue droite quand on nous frappe sur la gauche, c'est de même beaucoup moins d'être persécuté, que de bénir ceux qui nous persécutent.

6. C'est de cette manière qu'il nous élève peu à peu jusqu'au plus haut des cieux. Après cela de quels supplices ne serons-nous pas dignes, si tandis qu'on nous commande de nous rendre semblables à Dieu, nous ne faisons pas même ce que font les païens et les gentils? Si les publicains, les païens et les pécheurs aiment ceux qui les aiment : que deviendrons-nous nous autres, si nous n'aimons pas nos propres frères, et si nous témoignons ce manquement de charité, par l'envie que nous causent les louanges et l'estime dont ils sont l'objet? A quels supplices ne serons-nous pas condamnés, si lorsque Jésus-Christ nous commande d'être plus justes que les pharisiens, nous sommes moins vertueux que les païens même? Comment oserons-nous approcher de l'entrée du ciel, et de ces portes sacrées si nous ne sommes pas meilleurs que les publicains? Car Jésus-Christ le donne à entendre lorsqu'il dit : « Et si vous « n'aimez que vos frères, que ferez-vous en « cela de particulier? Les païens ne le font- « ils pas aussi (47)? » Mais une des choses qui doit nous faire le plus admirer la manière dont Jésus-Christ instruit les hommes, c'est

qu'il propose les récompenses avec une sorte de prodigalité, comme de voir Dieu, d'avoir part au royaume des cieux, de devenir enfants de Dieu, et semblables à lui ; d'avoir part à ses miséricordes et à ses consolations divines, et de jouir d'une couronne immortelle, tandis qu'au contraire, s'il est obligé de faire quelque menace, il ne le fait que comme en passant. Car il ne parle qu'une seule fois ici du feu de l'enfer, et il fait la même chose ailleurs, ayant plus pour but de toucher ses auditeurs par la honte que par des menaces, comme lorsqu'il dit : « Les publicains ne font-ils pas la même « chose ? » Et : « Si le sel devient fade, » etc. ; et : « Celui-là sera appelé le dernier dans le « royaume des cieux. » Il y a même des endroits, où au lieu de punition, il ne marque que le péché même où l'on tombe, afin de laisser juger à l'auditeur de la sévérité du châtiment. Comme lorsqu'il dit : « Il a déjà com« mis l'adultère dans son cœur. » Et : « Celui « qui quitte sa femme la rend adultère. » Et : « Ce qui est de plus, vient du mauvais. » Car il ne faut point marquer d'autre punition à des personnes raisonnables pour les éloigner de quelque péché, que de leur en montrer la grandeur. C'est pour ce sujet qu'il apporte ici l'exemple des publicains et des gentils, afin que cette comparaison fasse plus d'impression sur ses disciples. Saint Paul a imité cette conduite, lorsqu'il a dit : « Ne vous affligez point comme « les autres qui n'ont point d'espérance (I Thes. « IV, 12 :) » et « comme les gentils qui ne « connaissent point Dieu. » (Ibid. 5.) Et pour leur montrer qu'il ne leur demande rien de fort grand, mais seulement d'un peu au-dessus de la pratique ordinaire, il leur dit : « Les « païens n'en font-ils pas autant ? » Mais il ne s'arrête pas là, et c'est par les récompenses qu'il conclut, c'est sur les bonnes espérances qu'il laisse ses auditeurs : « Soyez donc parfaits « comme votre Père céleste est parfait (48). » Il nomme le ciel presque partout pour accoutumer ses disciples à des pensées plus hautes et plus sublimes. Car ils étaient encore faibles et dans des sentiments humains et charnels.

Repassons, mes frères, dans notre esprit toutes ces instructions si saintes, et témoignons à l'avenir un grand amour pour nos ennemis. Rejetons cette coutume ridicule de quelques personnes déraisonnables, qui attendent que ceux qu'ils rencontrent les saluent les premiers, négligeant ainsi ce qui les rendrait heureux selon la parole de Jésus-Christ, et affectant ce qui les rend ridicules. Car pourquoi ne saluez-vous pas le premier celui que vous rencontrez ? C'est, dites-vous, parce qu'il attend que je le prévienne. N'est-ce pas pour cela même que vous devez vous hâter, afin qu'en le prévenant vous receviez la récompense que Jésus-Christ a promise ? Je ne le ferai pas, dites-vous, parce qu'il veut exiger cela de moi. Qu'y a-t-il de plus extravagant que cette pensée ? Parce qu'il m'offre une occasion d'être récompensé de Dieu, je ne veux pas m'en servir. Car s'il vous salue le premier, vous ne gagnerez plus rien en le saluant. Mais si vous le prévenez, sa vanité est votre profit, et son orgueil sera votre couronne.

N'est-ce pas un étrange aveuglement de pouvoir gagner beaucoup par peu de paroles, et de vous priver volontairement de cet avantage ? Mais de plus vous tombez dans le même vice que vous reprenez dans votre frère. Car si vous le blâmez de ce qu'il attend que vous le saluiez le premier, pourquoi imitez-vous ce que vous condamnez en lui ? Pourquoi affectez-vous de faire comme un bien, ce que vous reprenez en lui comme un mal ? Voyez-vous par là qu'il n'y a rien de plus ennemi de la raison, que celui qui n'est pas ami de Dieu ?

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de fuir une coutume si dangereuse et si peu raisonnable. Cette maladie d'esprit a séparé une infinité d'amis, et fait une infinité d'ennemis. Prévenons donc les hommes, et aimons à les saluer toujours les premiers. Car si Jésus-Christ nous commande de nous tenir prêts à souffrir les soufflets, à laisser prendre notre robe, et à suivre nos ennemis lorsqu'ils nous contraignent de marcher bien loin, qui pourra nous excuser si nous faisons preuve d'un orgueil si opiniâtre, lorsqu'il ne s'agit que de saluer et de dire un mot ?

Vous me direz peut-être : Mais si je lui rends cette déférence, les autres me mépriseront et me railleront. Quoi donc ! de peur d'être méprisé par un extravagant, vous ne craindrez pas d'offenser Dieu ? Et pour empêcher qu'un autre homme comme vous ne vous raille, vous foulerez aux pieds la loi de Celui qui vous a tant fait de grâces ? Si c'est un mal qu'un homme vous méprise, quelle indignité sera-ce que vous désobéissiez à Dieu même qui vous a créé ?

Mais de plus, si vous souffrez quelque mé-

pris, c'est pour vous un sujet de récompense. Car vous le souffrez pour Dieu et pour avoir obéi à sa loi. Qu'y a-t-il de plus glorieux que cette souffrance et où trouvera-t-on une couronne qui l'égale? Qui me rendra assez heureux que d'être méprisé pour Dieu, plutôt que d'être honoré de tous les rois de la terre? Je ne vois rien de si illustre, ni de si glorieux que ce mépris.

Suivons donc cet esprit, puisque Dieu nous l'ordonne et regardons comme un néant toute la gloire des hommes. Aspirons à cette haute sagesse et réglons par elle toute la suite de notre vie. Ce sera ainsi que nous jouirons par avance des biens du ciel et de la gloire qui nous est promise en vivant dès ici-bas comme des anges qui conversent avec les hommes et en nous tenant au-dessus de tous les désirs terrestres, de tout le trouble des passions, comme ces puissances célestes et spirituelles, et que nous recevrons ensuite ces biens ineffables de l'autre vie, que je vous souhaite à tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient toute gloire, tout empire et toute adoration avec son Père éternel et saint principe, et avec le Saint-Esprit, la source et le principe de toute bonté, maintenant et à jamais, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« PRENEZ BIEN GARDE DE NE FAIRE PAS VOS AUMONES DEVANT LES HOMMES POUR EN ÊTRE REGARDÉS. » (CHAP. VI, 1, JUSQU'AU VERSET 16.)

ANALYSE.

1. Que la vaine gloire assaillit même les bons. — Définition de la vraie aumône.
2. Dommage que porte l'ostentation.
3. C'est de l'élan de l'âme et non de la multiplicité des paroles que la prière a besoin.
4. A qui prie la persévérance est nécessaire. — Ils sont tous également nobles ceux qui peuvent appeler Dieu leur père.
5. La vertu ne dépend pas seulement de notre volonté mais aussi de la grâce d'En-Haut.
6. Il nous sera pardonné dans la mesure que nous aurons pardonné nous-mêmes.
7. Soyons les fils de Dieu, non-seulement par la grâce mais encore par les œuvres. — Dieu nous aime plus qu'un père et une mère.
8. et 9. Que nous nous devons tenir très-heureux de pouvoir obtenir le pardon de nos péchés, en pardonnant à ceux qui nous ont offensés.

1. Jésus-Christ attaque ici la passion de toutes la plus violente, cet amour furieux de la vaine gloire, qui tourmente ceux qui sont délivrés des autres vices. Il n'en a rien dit d'abord, parce que cela était superflu avant que de nous avoir montré nos devoirs et la manière de nous en bien acquitter. Mais après nous avoir inspiré l'amour de la plus haute vertu, il a soin de combattre cette passion qui l'attaque d'ordinaire et qui en est l'ennemie la plus mortelle. Car cette maladie ne naît pas tout d'abord et comme au hasard dans nos âmes, mais seulement après que nous avons fait beaucoup d'œuvres saintes. C'est donc avec grande raison que Jésus-Christ établit premièrement et plante en quelque sorte dans le cœur les racines de la vertu la plus pure et qu'il entreprend ensuite de la défendre de cette vapeur contagieuse, qui en corrompt les fruits les plus excellents.

Il commence par l'aumône, par la prière et par le jeûne, parce que c'est dans ces exercices

de vertu, que la vanité d'ordinaire se plaît davantage. C'était de cela que le pharisien s'enorgueillissait : « Je jeûne, » dit-il, « deux fois la « semaine et je donne la dîme de tout ce que je « possède.» (Luc, XVIII, 15.) Il tirait même vanité de sa prière, puisqu'il ne la faisait que par ostentation. Comme il n'y avait là personne excepté le publicain, il indiquait celui-ci et disait : « Je ne suis pas comme le reste des hom« mes, ni comme ce publicain. »

Mais considérez comment Jésus-Christ, en commençant à parler de cette passion, en parle comme d'un serpent subtil et dangereux, capable de surprendre ceux qui ne s'appliquent pas avec grand soin à veiller sur eux-mêmes.

« Prenez garde, » dit-il, « de ne pas faire « votre aumône devant les hommes pour en être « regardés (1).» C'est ainsi que saint Paul parle au peuple de Philippes : « Prenez garde aux « chiens. » (Philip. III, 4.) Cette bête cruelle entre dans l'âme sans se faire sentir et elle infecte toutes les vertus qu'elle y trouve, par un poison secret et imperceptible.

Nous avons vu par ce qui précède comment il a parlé au long de l'aumône et qu'il y a exhorté les hommes par l'exemple de Dieu même, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Après leur avoir persuadé d'aimer à donner et de le faire avec une grande effusion de cœur, il veut prévenir tout ce qui pourrait corrompre cette vertu, lorsqu'elle fleurit dans le cœur, comme un olivier beau et fertile. « Prenez bien garde, » dit-il, « que vous « ne fassiez votre aumône devant les hom« mes. » Il dit « votre aumône, » parce que l'autre, dont il est parlé auparavant, est comme l'aumône de Dieu. Mais après avoir dit : « Ne « faites point votre aumône devant les hom« mes, » il ajoute aussitôt, « pour en être re« gardés. » Il semble que cela était enfermé dans ce qu'il venait de dire. Mais celui qui examinera ces paroles, verra bien que ce second avis est différent du premier et que Jésus-Christ y témoigne une grande tendresse envers nous et un admirable soin de tout ce qui nous regarde. Car un homme peut faire l'aumône devant les hommes, sans avoir dessein d'en être vu, et au contraire une personnne qui la fera en secret, peut souhaiter quelquefois d'être vue des hommes. C'est pourquoi le Seigneur ne considère pas simplement l'action, mais il discerne la volonté ; et c'est elle qu'il punit ou qu'il récompense. Si Jésus-Christ n'eût point marqué si exactement cette circonstance, ce commandement eût pu servir de prétexte à plusieurs, pour se refroidir dans leurs aumônes, parce qu'on ne peut pas toujours les faire dans le secret. C'est pourquoi il ne vous impose point cette nécessité et il vous assure que ce n'est point l'action extérieure, mais l'intention secrète, qu'il jugera digne de punition ou de récompense. Vous auriez dit peut-être en vous-même : Pourquoi suis-je coupable de ce qu'un autre me voit quand je fais l'aumône ? Mais je vous réponds encore : Il ne vous demande point le secret de l'action, mais la droiture de la volonté et la pureté de l'intention. Car Dieu veut guérir votre âme par votre aumône et la délivrer de ses maladies.

Mais après qu'il a défendu de rien faire par vanité, qu'il a montré combien cette passion serait pernicieuse, comme ce serait travailler inutilement et perdre tout le fruit des bonnes œuvres, il relève ensuite les pensées des auditeurs, en leur parlant de son Père et du ciel, pour ne pas les toucher par la seule crainte de ce qu'ils peuvent perdre, mais pour les encourager encore par le souvenir de Celui qui les a créés.

« Autrement vous ne recevrez point la ré« compense de votre Père qui est dans le « ciel (1). » Il ne s'arrête pas là, mais il va plus loin et se sert de plusieurs moyens pour détourner de la vaine gloire. Comme il leur a proposé auparavant les publicains et les païens pour confondre par cette comparaison ceux qui les imiteraient, il leur propose ici de même les hypocrites.

« Lors donc que vous ferez l'aumône ne fai« tes point sonner la trompette devant vous, « comme le font les hypocrites dans les syna« gogues et dans les places publiques, pour « être honorés des hommes. Je vous dis en « vérité que déjà ils ont reçu leur récom« pense (2). » Il ne parle pas de la sorte pour marquer qu'en effet ces personnes sonnent de la trompette en donnant l'aumône, mais pour montrer seulement la passion furieuse qu'ils avaient d'être vus des hommes, se moquant d'eux par cette expression figurée. Et c'est avec grande raison qu'il les appelle « hypo« crites, » puisqu'ils sont charitables en apparence, mais cruels et inhumains dans le cœur. Car ils ne donnent pas l'aumône par une sincère compassion de leur prochain, mais par

un désir de s'acquérir de la gloire. Et n'est-ce pas une cruauté extrême, lorsque votre frère meurt de faim, de penser à vous procurer de l'estime et non à le soulager dans ses maux? Ainsi la vertu de l'aumône ne consiste pas simplement à donner, mais à donner de la manière et pour la fin que Dieu nous commande.

2. Après qu'il a blâmé la vanité des hypocrites, jusqu'à faire rougir ceux de ses auditeurs qui en étaient coupables, il apporte maintenant le remède à une âme frappée de ce mal, et, après avoir dit ce qu'il faut éviter en faisant l'aumône, il dit ensuite ce qu'il faut y observer.

« Mais lorsque vous ferez l'aumône, que « votre main gauche ne sache pas ce que fait « votre main droite (3). » Il ne parle point encore ici de la main du corps, mais il se sert de cette expression, comme s'il disait : Il faudrait, si cela se pouvait faire, que vous ignorassiez vous-même ce que vous faites, et que vos propres mains dont vous vous servez pour faire vos bonnes œuvres ne les sussent pas. Il n'entend pas par ce mot de *main gauche*, comme pensent quelques-uns, que nous ne devons nous cacher que des personnes injustes. Dieu étend ce commandement du secret à l'égard de toutes sortes de personnes.

Considérez maintenant quelle est la récompense qu'il promet. Comme il a fait voir le châtiment à encourir par l'ostentation, il montre maintenant la récompense à mériter par la modestie, double considération dont il se sert pour exciter plus puissamment et pour conduire à des préceptes plus relevés. Car il nous invite à ne pas perdre de vue que Dieu est présent partout; que nos biens ou nos maux ne se terminent pas à cette vie; que nous devons en sortant de ce monde être présentés à un tribunal terrible, où nous rendrons un compte exact de toutes nos actions, pour en recevoir ou la peine, ou la récompense; enfin qu'aucune chose grande ou petite n'est cachée aux yeux de ce juge, si bien cachée soit-elle à ceux des hommes. C'est ce que Jésus-Christ insinue en ces termes : .

« Afin que votre aumône se fasse en secret, « et votre Père qui voit ce qui est de plus « secret, vous en rendra lui-même la récom« pense devant tout le monde (4). » Il semble qu'il expose l'homme sur un grand et magnifique théâtre, et qu'il lui donne ce qu'il désirait, avec une magnificence qu'il n'aurait osé espérer. Car que prétendez-vous? lui dit-il. N'est-ce pas d'avoir quelques témoins de vos bonnes œuvres? Et vous aurez pour témoins non les anges et les archanges, mais Dieu même. Que si vous souhaitez que les hommes en soient spectateurs, je ne vous priverai pas même de cette satisfaction, lorsque le temps en sera venu, et ce que je vous donnerai passera tous vos souhaits. Si vous vouliez faire paraître ici vos bonnes œuvres, vous le feriez peut-être à l'égard de dix, ou de vingt, ou de cent personnes; mais si vous avez soin de les cacher, Dieu lui-même les découvrira en présence de toute la terre. C'est pourquoi, si vous avez tant de désir que les hommes connaissent vos bonnes actions, cachez-les ici un peu de temps, et ils les verront un jour avec plus d'éclat, lorsque Dieu les fera paraître, qu'il les louera, et qu'il les exposera aux yeux de tout l'univers. Ceux qui s'aperçoivent ici que vous voulez être vu, vous blâment comme un homme vain. Mais quand ils vous verront un jour couronné de gloire, non-seulement ils ne vous blâmeront pas, mais ils vous admireront. Puis donc que vous pouvez, en différant un peu de temps, recevoir une plus grande récompense, et vous acquérir une gloire plus solide; quel aveuglement serait-ce de perdre par votre précipitation, l'un et l'autre, et de souhaiter que les hommes soient spectateurs du bien que vous faites, sans vous contenter qu'il soit vu de Dieu seul, de qui vous en attendez le prix et la récompense? Que si nous souhaitons d'avoir quelque témoin de nos actions, qui devons-nous choisir plutôt que notre Père qui est dans le ciel, puisque lui seul a le pouvoir de nous couronner ou de nous punir? Mais quand même notre vanité ne nous devrait pas coûter la perte de notre salut, il serait néanmoins indigne de celui qui est jaloux de la gloire, d'aimer mieux avoir pour témoins de ses actions les yeux des hommes que ceux de Dieu. Car qui serait assez fou dans le monde, pour ne pas se contenter qu'un roi fût spectateur d'une action héroïque qu'il aurait faite, mais qui souhaiterait d'être regardé alors, et d'être loué par les plus méprisables de tous les hommes? C'est pourquoi Jésus-Christ ne nous défend pas seulement de ne point aimer à faire voir nos bonnes œuvres, mais il nous commande même de les cacher. Car il y a bien de la différence entre ces deux choses, et c'est

bien moins de n'affecter point de faire paraître ses bonnes œuvres, que de s'étudier même à les tenir secrètes.

« Ainsi lorsque vous priez, ne faites point « comme les hypocrites qui affectent de prier « en se tenant debout dans les synagogues et « dans les coins des rues, afin qu'ils soient vus « des hommes : Je vous dis en vérité que déjà « ils ont reçu leur récompense (5). »

« Mais vous, lorsque vous priez, entrez en un « lieu retiré de votre maison, et fermant la « porte, priez votre Père en secret (6). » Jésus-Christ appelle encore ces personnes *hypocrites*, et très-justement, puisque, feignant de prier Dieu, ils ne font que regarder les hommes autour d'eux, et qu'ils ressemblent moins à des suppliants qu'à des comédiens. Car celui qui prie vraiment Dieu, quitte tout le reste, et n'est attentif qu'à Celui qui a le pouvoir de lui accorder sa demande. Que si vous le quittez pour porter ailleurs votre attention et vos regards, et partout à la ronde, vous vous en retournerez les mains vides, c'est-à-dire avec ce que vous avez demandé. C'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas que ces personnes ne recevront point leur récompense, mais qu'ils l'ont déjà reçue; c'est-à-dire qu'ils l'ont reçue des hommes, et qu'ils ont trouvé ce qu'ils désiraient. Ce n'était pas là le dessein de Dieu. Il voulait nous donner lui-même la récompense de notre prière. Mais lorsqu'on la prétend d'ailleurs, on ne mérite pas de rien recevoir de lui, puisqu'on n'attend rien de lui. Qui n'admirera la bonté de Dieu, qui promet de nous récompenser, même de ce que nous lui avons demandé ses grâces?

3. Après avoir blâmé ceux qui abusent de la prière, en leur reprochant le lieu qu'ils affectent et leur intention corrompue, et fait voir qu'ils sont plus dignes d'être moqués que d'être exaucés, il enseigne ensuite une excellente manière de prier, à laquelle il attache une grande récompense: « Entrez, dit-il, dans un « lieu retiré de votre maison. » Vous me direz peut-être, ne faut-il point prier dans l'église? Oui, il le faut, mais dans la même disposition de cœur que si vous étiez en un lieu secret. Car Dieu considère toujours le but et la fin qu'on se propose, puisque quand vous entreriez dans le lieu le plus retiré de votre logis, et que vous fermeriez la porte sur vous, si vous le faisiez par vanité, toute cette retraite ne vous servirait de rien. C'est donc avec grande sagesse que Jésus-Christ ajoute ce mot, « afin « qu'ils soient vus des hommes. » Quoique vous preniez soin de fermer la porte de votre cabinet, il veut que vous en preniez encore plus de fermer celle de votre cœur et de votre intention. Car on doit toujours combattre et rejeter la vaine gloire, mais particulièrement en priant. Que si lors même que nous sommes exempts de cette passion, nous ne laissons pas d'être égarés et distraits dans nos prières; que sera-ce si nous y apportons une intention si corrompue? Comment nous écouterons-nous nous-mêmes? Et si nous, qui prions et qui sommes dans le besoin, ne nous écoutons pas dans la prière, comment voulons-nous que Dieu nous écoute? Cependant, après tant de menaces que Jésus-Christ fait ici, il se trouve des personnes qui ont si peu de honte et de retenue dans les prières, que, si elles sont cachées de corps, elles tâchent de se faire entendre de tout le monde par des exclamations, des soupirs et un fatras de paroles qui les rendent la risée des autres. Un homme trouverait mauvais qu'on vînt en pleine rue le prier de la sorte, et il repousserait celui qui le ferait. Lorsqu'au contraire quelqu'un prie modestement et comme il convient, tous ceux qui peuvent lui donner sont plus portés à le faire.

Apportons donc à la prière, non la posture du corps, ni les cris de la bouche, mais la ferveur de l'esprit et le cri du cœur. Ne faisons point un bruit qni nous fasse remarquer, ni qui incommode nos frères; mais prions modestement, avec un cœur brisé, devant Dieu, et des larmes répandues en sa présence. Que si vous me dites que vous ne pouvez retenir vos cris dans la douleur dont vous êtes saisi: Je vous réponds que rien n'est plus propre à ceux qui sont touchés de douleur que de prier de la manière que je viens de dire. Moïse, percé de douleur, priait en silence, et Dieu entendit le cri de son cœur, lorsqu'il lui dit: « Pourquoi criez-vous vers moi? » (Exod. XX, 13.) Anne, mère de Samuel (I Rois, I, 12), pria de même sans qu'on entendît sa voix; et elle obtint de Dieu tout ce qu'elle voulait, parce que son cœur criait vers lui. Abel aussi criait devant Dieu, non-seulement dans son silence, mais même étant mort (Gen. IV, 13), et son sang élevait au ciel une voix plus puissante et plus forte que le bruit des trompettes. Criez vous-même comme ces saints et je ne vous en empêcherai pas. « Déchirez votre cœur, » comme

dit le Prophète, « et non pas vos vêtements. » (Joël, II.) « Criez au Seigneur, » comme David (Ps. CXXIV), « de la profondeur » où vous vous trouvez, du fond de votre cœur, et faites que votre oraison soit une chose secrète, et soit un mystère. Ne voyez-vous pas que devant les rois tout est en silence, et que tout tumulte cesse? Vous entrez ici dans un palais bien plus terrible que ceux des rois de la terre, dans le palais du roi du ciel, gardez-y donc une parfaite modestie. Vous avez part au chœur des anges; vous entrez en société avec les archanges et vous joignez vos chants à ceux des séraphins mêmes. Ces habitants du ciel témoignent une frayeur modeste, et offrent à Dieu, avec crainte et tremblement, des hymnes saints et des concerts ineffables. Mêlez-vous avec eux lorsque vous priez, et tâchez d'imiter leur retenue et leur modestie toute céleste. Car ce n'est pas un homme que vous priez, mais Dieu qui est présent partout, qui vous entend avant même que vous lui parliez et qui voit à nu tous les secrets de votre cœur. Si vous priez de la sorte, vous en recevrez une grande récompense.

« Et votre Père qui voit ce qu'il y a de plus « secret, vous en rendra la récompense devant « tout le monde (6). » Il ne dit pas, vous donnera, mais « vous rendra. » Car il veut bien se rendre votre débiteur; et c'est un grand honneur qu'il vous fait. Mais comme il est invisible lui-même, il veut aussi que votre prière soit secrète et invisible; il marque ensuite la manière dont nous devons prier.

« Ne soyez pas grands parleurs dans vos « prières comme font les païens, qui s'imagi« nent qu'à force de paroles ils obtiendront ce « qu'ils demandent (7). » Lorsqu'il a parlé de l'aumône, il s'est contenté d'en retrancher la vanité sans spécifier de quoi il faut faire l'aumône, c'est-à-dire d'un bien acquis par un juste travail, et non pas par l'avarice ou par les rapines. Cela était si clair que personne n'en pouvait douter, et il l'avait déjà assez marqué lorsqu'il appelait « bienheureux ceux « qui auraient faim et soif de la justice. » Mais lorsqu'il parle de l'oraison, il ajoute quelque chose de plus en retranchant le trop de paroles. En parlant de la vanité des aumônes, il avait rapporté l'exemple des hypocrites, il rapporte ici celui des païens, afin de confondre partout ses auditeurs par la bassesse des personnes avec qui il les compare. Il se sert de ce moyen pour nous corriger, parce qu'il n'y a presque rien qui nous touche plus que lorsqu'on nous compare à des personnes méprisables.

Jésus-Christ appelle ici « grands discours » toutes les demandes que nous lui faisons, qui ne nous sont pas utiles, les dignités, les honneurs, l'avantage sur nos ennemis, l'abondance des richesses, et en un mot tout ce qui ne nous sert pas pour notre salut.

« C'est pourquoi ne vous rendez pas sem« blables à eux; parce que votre Père sait de « quoi vous avez besoin, avant que vous le lui « demandiez (8). »

4. Il me semble encore que par là il défend les longues prières. Mais j'appelle longues prières celles qui le sont, non par le temps, mais par la multitude des paroles. Car il est bon de persévérer longtemps à demander à Dieu une même chose. « Soyez assidus à l'orai« son (Coloss. IV, 14), » dit saint Paul. Et lorsque Jésus-Christ nous propose l'exemple de cette veuve qui fléchit par l'assiduité de ses prières la dureté d'un juge cruel et impitoyable, et celui d'un homme qui vient trouver son ami au milieu de la nuit, et qui obtient de lui non tant par amitié que par importunité qu'il se lève, et qu'il lui donne ce qu'il lui demande; il ne nous ordonne autre chose que de nous présenter continuellement devant lui, non pour lui offrir une prière longue et étendue en paroles, mais pour lui exposer simplement notre besoin. C'est ce qu'il exprime en disant que « les païens s'imaginent qu'à force « de paroles ils obtiendront ce qu'ils deman« dent. C'est pourquoi, » ajoute-t-il, « ne vous « rendez pas semblables à eux, car votre Père « sait de quoi vous avez besoin, avant que vous « le lui demandiez. » S'il sait ce dont nous avons besoin, dites-vous, pourquoi le lui demander? Ce n'est pas pour l'en instruire, mais pour le toucher; afin que vous acquériez avec lui une divine familiarité par le commerce continuel que vous avez avec lui dans vos prières; afin que vous vous humiliiez devant lui, et que vous vous souveniez souvent de vos péchés.

« Voici donc comme vous prierez : Notre Père qui êtes dans les cieux (9). » Voyez comment il relève d'abord les esprits, et rappelle en notre mémoire toutes les grâces que nous avons reçues de Dieu. En nous apprenant à appeler Dieu « notre Père, » il marque en même temps

par ce seul mot la délivrance des supplices éternels, la justification des âmes, la sanctification, la rédemption, l'adoption au nombre des enfants de Dieu, l'héritage de sa gloire qui nous est promis, l'association à son Fils unique; et enfin l'effusion de son saint Esprit. Car il est impossible à celui qui n'a pas reçu tous ces biens, d'appeler avec vérité Dieu « son « Père. » Il nous attire donc à Dieu par deux considérations très-puissantes: par la majesté de celui que nous invoquons, et par la grandeur des dons que nous en avons reçus. Quand il dit que « Dieu est dans les cieux, » ce n'est pas comme pour le borner et l'y renfermer; mais pour retirer de la terre l'esprit de celui qui prie et pour l'attacher au ciel.

Il nous apprend encore à faire nos prières en commun pour tous nos frères. Car il ne dit pas: Mon père « qui êtes dans les cieux; » mais « notre père, » afin que notre oraison soit généralement pour tout le corps de l'Eglise, et que chacun ne regarde point son intérêt particulier, mais celui de tous. Il bannit aussi par là toutes les aversions et les inimitiés; il réprime l'orgueil, il chasse l'envie, et il introduit dans les âmes la charité, cette mère divine de tous les biens. Il détruit encore toutes les inégalités et les différences de conditions et d'états, et il égale admirablement le pauvre avec le riche, et le sujet avec le prince; puisque nous nous trouvons tous unis dans les choses les plus importantes et les plus nécessaires, qui sont celles du salut.

En quoi peut donc nous nuire la bassesse de notre naissance selon la chair, puisqu'une autre naissance nous unit tous, sans que l'un ait aucun avantage sur l'autre: ni le riche sur le pauvre; ni le maître sur le serviteur; ni le magistrat sur le particulier; ni le roi sur le soldat; ni le philosophe sur le barbare; ni le plus savant sur le plus simple et le plus ignorant? Car Dieu rend tous les hommes également nobles, lorsqu'il veut bien s'appeler également le père de tous.

Après donc qu'il a représenté à ses disciples cette noblesse et la grandeur de ce don de Dieu; l'égalité qui doit régner entre eux, et la charité qu'ils doivent avoir les uns pour les autres; après qu'il les a relevés de la terre pour les attacher au ciel, voyons ce qu'il leur ordonne de demander. Il est vrai que les premières paroles de cette prière semblaient devoir suffire pour le leur apprendre. Car il est bien juste que celui qui appelle Dieu « son « Père, » et un père commun à tous, vive de telle sorte qu'il ne paraisse pas indigne d'une qualité si haute, et qu'il corresponde à l'excellence de ce don par la sainteté de sa vie. Mais Jésus-Christ ne s'arrête pas là, et il ajoute :

« Que votre nom soit sanctifié (9). » C'est une prière digne d'un homme qui vient d'appeler Dieu son Père, de n'avoir rien tant à cœur que la gloire de ce Père, et de mépriser toutes les autres choses en comparaison de celle-là. Car ce mot « soit sanctifié, » veut dire, soit glorifié. Dieu a sa gloire qui est toujours pleine, toujours infinie, et qui demeure toujours la même. Et il commande néanmoins à celui qui le prie de vouloir qu'il soit encore honoré par la sainteté de notre vie. C'est ce qu'il avait déjà dit en ces termes : « Que votre lumière « luise devant les hommes, afin qu'ils voient « vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre « Père qui est dans le ciel. » (Matth. v, 15.) Quand les séraphins louent Dieu, ils ne disent que ces paroles : « Saint, saint, saint. » C'est pourquoi ce mot : « Que votre nom soit sanc« tifié, » veut dire, qu'il soit glorifié. Daignez, s'il vous plaît, disons-nous à Dieu, régler et purifier notre vie de telle sorte, que tout le monde vous glorifie en nous voyant. C'est là la perfection d'un chrétien d'être si irréprochable dans toutes ses actions, que chacun de ceux qui le voient en rende à Dieu la gloire qui lui est due.

5. « Que votre règne arrive (10). » C'est encore là la prière d'un véritable enfant de Dieu, de ne point s'attacher aux choses visibles, et de ne point estimer les biens présents; mais de soupirer toujours vers son Père, et de désirer les biens à venir. C'est là l'effet d'une bonne conscience, et d'une âme dégagée de la terre. C'était le souhait continuel de saint Paul. C'était ce qui lui faisait dire : « Nous qui avons reçu « les prémices de l'Esprit, nous soupirons et « nous gémissons en nous-mêmes, attendant « l'effet de l'adoption divine, c'est-à-dire la ré« demption et la délivrance de notre corps. » (Rom. VIII, 13.) Celui qui est brûlé de ce désir ne peut plus s'enfler des avantages de ce monde, ni s'abattre dans ses maux, mais comme s'il était déjà dans le ciel, il n'est plus sujet à l'une et l'autre de ces deux inégalités si différentes.

« Que votre volonté soit faite sur la terre « comme au ciel (10). » Il y a une admirable

suite dans ces paroles. Il nous commande bien de désirer les biens futurs, et de tendre toujours au ciel : mais il veut de plus qu'en attendant cet avenir, nous imitions même sur la terre, la vie des anges dans le ciel. Vous devez, nous dit-il, désirer le ciel et les biens que je vous y prépare ; mais je vous commande cependant de faire de la terre un ciel, et d'y vivre, d'y parler et d'y agir comme si vous étiez déjà dans le ciel. C'est cette grâce que vous devez me demander. Quoique vous soyez sur la terre, vous devez néanmoins tâcher de vivre comme ces puissances célestes, puisque vous pouvez tout ensemble être ici-bas, et vivre comme elles. Voici donc ce que nous marquent ces paroles de Jésus-Christ. Comme les anges dans le ciel obéissent librement et toujours avec la même ferveur, comme ils ne sont point inconstants, obéissant dans une occasion et n'obéissant point dans l'autre ; mais qu'ils se soumettent toujours et demeurent parfaitement assujétis, parce qu'ils sont « puissants en vertu, » dit le Prophète, « pour accomplir les ordres « de Dieu (Ps. CII, 20) ; » faites-nous cette même grâce à nous autres hommes, de ne point faire votre volonté en partie, mais de l'accomplir entièrement en toutes choses.

Considérez aussi comment Jésus-Christ nous apprend à être humbles, en nous faisant voir que notre vertu ne dépend pas de notre seul travail, mais de la grâce de Dieu. Il ordonne encore ici à chaque fidèle qui prie de le faire généralement pour toute la terre. Car il ne dit pas : « Que votre volonté soit faite » en moi ou en nous, mais « sur toute la terre ; » afin que l'erreur en soit bannie ; que la vérité y règne ; que le vice y soit détruit ; que la vertu y refleurisse ; et que la terre ne soit plus différente du ciel. Car si Dieu était ainsi obéi dans le monde, quoique les habitants du ciel soient bien différents de ceux de la terre, la terre néanmoins deviendrait un ciel, et les hommes seraient des anges, parce qu'ils vivraient comme les anges.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de « chaque jour (11). » Comme il vient de dire : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme « au ciel, » et qu'il parlait à des hommes environnés d'une chair fragile, sujets à diverses nécessités, et incapables de jouir encore de l'impassibilité des anges, il veut bien nous commander d'accomplir la volonté de Dieu, aussi parfaitement que les anges, mais il condescend en même temps à la faiblesse de notre nature : J'exige de vous, dit-il, la vertu de mes anges, mais non leur impassibilité. La fragilité de votre nature en est incapable, et elle a nécessairement besoin d'une nourriture qui la soutienne.

Mais remarquez combien il veut en nous de spiritualité même dans ce qui regarde le corps. Car il ne nous commande point de lui demander des richesses, ou des plaisirs, ou des habits précieux, ou rien de semblable, mais seulement du pain, et le pain dont nous avons besoin le jour où nous vivons, sans nous mettre en peine du lendemain : « Donnez-nous, » dit-il, « notre pain de chaque jour. » Et non content de cela, il ajoute encore : « Donnez-nous « aujourd'hui, » afin d'exclure entièrement de nos esprits le soin et l'embarras du jour suivant. Car pourquoi vous tourmenter du soin d'un jour que vous n'êtes pas assuré de voir ? Aussi il s'étend plus au long sur ce sujet dans la suite : « Ne vous mettez point en peine du « lendemain, » dit-il. Car il veut que nous soyons toujours ceints pour le voyage, et tout prêts à prendre notre essor vers le ciel, ne donnant au corps que ce que la nécessité commande.

Mais parce qu'un chrétien ne devient pas impeccable par le baptême, Jésus-Christ nous témoigne encore ici sa tendresse, en nous prescrivant cette prière pour fléchir la bonté de Dieu, et pour lui demander le pardon de nos péchés.

« Remettez-nous nos dettes, comme nous les « remettons à ceux qui nous doivent (12). » Considérez jusqu'où va l'excès de l'amour que Dieu porte aux hommes. Il croit encore dignes du pardon ceux qui l'offensent après avoir été délivrés de tant de maux, et après avoir reçu des grâces si ineffables. Car c'est pour les fidèles que cette prière est faite, comme la coutume de l'Eglise nous le montre, et le premier mot même de cette oraison, puisqu'une personne qui n'est pas encore baptisée ne peut pas appeler Dieu son « Père. » Si donc cette prière est pour les fidèles, et s'ils demandent à Dieu le pardon de leurs péchés, il est visible que Dieu ne nous refuse pas, même après le baptême, le remède de la pénitence. S'il n'avait voulu nous persuader cette vérité, il ne nous aurait pas prescrit cette prière. Mais en parlant des péchés, et en nous commandant d'en demander le pardon ; en nous apprenant le moyen

de l'obtenir par cette voie facile, qui consiste à remettre afin qu'on nous remette ; il est clair qu'il a voulu nous montrer par là que les péchés peuvent encore être effacés après le baptême, et que c'est pour nous le persuader qu'il nous commande de prier de cette manière. Ainsi en nous faisant souvenir de nos péchés, il nous inspire des sentiments d'humilité. En nous commandant de pardonner aux autres, il efface de notre esprit le souvenir des injures. En nous promettant de nous pardonner nos fautes, il relève nos espérances. Et en nous rendant les imitateurs de sa douceur et de sa bonté ineffable, il nous élève jusqu'au comble de la sagesse.

Mais voici qui est extrêmement remarquable: puisqu'il avait renfermé dans chacune de ces demandes toute la perfection chrétienne, il y avait compris par conséquent l'obligation de pardonner les injures. Comme en effet l'abrégé de toute la vertu est dans cette parole : « Votre nom « soit sanctifié ; » ou dans cette autre : « Que « votre volonté soit faite sur la terre, comme « elle l'est dans le ciel ; » ou dans cette faveur qu'il nous donne d'appeler Dieu « notre Père, » on peut dire que toutes ces vertus renferment aussi la nécessité d'oublier les injures que nous avons reçues de nos frères. Et cependant il ne se contente pas de cette recommandation implicite, et pour montrer combien il avait à cœur ce précepte, il en fait un article exprès de la prière qu'il nous prescrit, et quand il l'a achevée, il n'en répète aucun autre que celui-là seul, en nous assurant : « Que si nous ne « pardonnons point aux hommes les péchés « qu'ils ont commis contre nous, notre Père « céleste ne nous pardonnera point aussi les « nôtres. »

Ainsi Dieu fait dépendre de nous notre fin, et nous rend maîtres de l'arrêt qu'il doit prononcer un jour. Car afin que, quelque déraisonnable que vous soyez, vous ne puissiez vous plaindre en quoi que ce soit du jugement que Dieu doit prononcer, il veut que vous, qui êtes le coupable, soyez néanmoins le maître de votre sentence. Comme vous aurez jugé de vous, ainsi en jugerai-je moi-même, et si vous pardonnez à un homme comme vous, je vous promets de vous pardonner. Et néanmoins Dieu égale en cela deux choses bien inégales. Car vous pardonnez, parce que vous avez besoin qu'on vous pardonne ; mais Dieu fait grâce sans avoir besoin de rien. Vous pardonnez comme serviteur à celui qui est ce que vous êtes ; mais Dieu pardonne comme un maître à son esclave. Vous faites grâce, parce que vous êtes chargé de péchés ; Dieu fait grâce, étant la sainteté même, incapable de la moindre faute.

Mais il y a encore ici une grande preuve de sa bonté. Car il pouvait absolument vous pardonner vos péchés ; mais en ne le faisant qu'à proportion que vous pardonnez aux autres, il vous fait naître mille occasions d'exercer la douceur et la charité. Il vous donne lieu d'éteindre votre colère, et d'étouffer dans votre cœur tout ce qui y pourrait être de brutal et d'innumain, et il vous apprend à vous unir très-étroitement avec vos frères, qui font avec vous partie du même corps.

Après cela de quelle excuse vous couvrirez-vous ? Direz-vous que votre frère vous a maltraité sans sujet? C'est ce qu'on suppose, puisqu'on vous commande de lui pardonner. S'il y avait de la justice dans ce qu'il a fait, il n'y aurait plus de péché. C'est donc son injustice, c'est son péché qu'on vous exhorte de lui pardonner, comme c'est pour des péchés semblables, et pour beaucoup d'autres encore plus grands, que vous demandez à Dieu qu'il vous pardonne. Mais avant même qu'il vous accorde le pardon, il vous fait grâce, en vous commandant de le demander de la sorte, et en vous apprenant ainsi à être doux et charitable envers vos frères. Et de plus il vous promet après cela une grande récompense, en vous assurant qu'il ne vous demandera plus compte d'aucun de vos péchés.

De quel supplice donc serons-nous dignes, si après que Dieu a mis ainsi notre salut en notre pouvoir, nous nous trahissons nous-mêmes, et nous nous perdons volontairement? Comment osons-nous demander à Dieu, qu'il soit doux et indulgent envers nous, puisque dans une chose qui dépend de nous, nous sommes si cruels et si inhumains envers nous-mêmes ?

« Et ne nous laissez point succomber à la ten- « tation, mais délivrez-nous du mal, parce qu'à « vous appartient la royauté, la puissance et la « gloire, dans tous les siècles, Amen (13). » Rien de plus propre à nous faire voir notre bassesse et à rabattre notre présomption que ces paroles qui nous enseignent à ne pas fuir les combats, mais aussi à ne pas nous y jeter de nous-mêmes. C'est ainsi et qu'il nous sera plus glo-

rieux de vaincre, et plus honteux au démon d'être vaincu. Car lorsque nous sommes forcés de combattre, il faut le faire avec fermeté et avec vigueur : mais quand nous n'y sommes point appelés, il faut nous tenir en repos, et attendre le temps du combat, afin de montrer tout ensemble de l'humilité et du courage. Il entend par ce mot, « du mal, » qui signifie aussi « du méchant, » le malin esprit, et il nous exhorte à avoir contre lui une inimitié irréconciliable. Il nous apprend aussi qu'il n'est pas méchant par sa nature. Car la malice n'est pas naturelle à la créature, mais elle vient du choix de la volonté. Jésus-Christ l'appelle absolument « le méchant, » parce qu'il l'est au suprême degré; et comme, sans avoir jamais reçu de nous la moindre injure, il nous fait une guerre qui ne connaît pas de trève, le Seigneur nous fait dire non pas: « Délivrez-nous des méchants, » mais « du méchant; » afin de nous commander de n'avoir point d'aigreur contre nos frères dans les maux que nous en souffrons, mais de tourner toute notre haine sur cet esprit de malice, l'auteur et le principe véritable de tous les maux.

Après nous avoir excités au combat par le souvenir de cet ennemi, et exhortés à fuir la tiédeur et la paresse, il nous encourage de nouveau, et relève nos esprits en nous représentant quel est le roi que nous servons, et nous faisant voir qu'il est lui seul plus puissant que tous : « Car à vous appartient la « royauté, la puissance et la gloire. » Si donc la royauté appartient à Dieu, il ne faut rien craindre, puisqu'il n'y a personne qui soit capable de lui résister, et qui puisse lui ravir son pouvoir suprême. Lorsqu'il dit, « la royauté « est à vous, » il fait voir que cet ennemi même qui nous attaque, lui est soumis, et que s'il nous fait la guerre, ce n'est que parce que Dieu le souffre. Il est du nombre de ses esclaves, quoique déjà condamné et réprouvé par lui, et quelque furieux qu'il soit, il n'oserait attaquer un homme, s'il n'en avait reçu le pouvoir de Dieu. Que dis-je, qu'il n'oserait attaquer un homme? Il n'osa pas même autrefois entrer dans des pourceaux, sans en avoir reçu auparavant la permission de Jésus-Christ; comme il n'osa non plus toucher aux bœufs et aux brebis du saint homme Job, qu'après que Dieu même lui en eut donné le pouvoir. Quand vous seriez donc mille fois plus faible que vous n'êtes, si vous êtes juste, vous devez avoir toute confiance, ayant un si grand roi, un roi qui peut faire par vous tout ce qu'il lui plaît.

7. « A vous appartient la gloire dans tous « les siècles, Amen. » Dieu ne vous délivre pas seulement de vos maux, il peut encore vous donner la gloire. Comme sa puissance est infinie, sa gloire est ineffable, et l'une et l'autre s'étendront dans tous les siècles. Vous voyez combien de choses il nous propose pour nous exciter à combattre, et pour nous inspirer la fermeté et la confiance.

Et pour montrer ensuite, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il ne hait rien tant que le souvenir des injures, et qu'il n'aime rien tant que la douceur et la modération qui lui est opposée; après qu'il a achevé cette prière, il reprend cet article, et il nous exhorte, et par la peine dont il nous menace si nous ne le pratiquons, et par la récompense qu'il nous promet, si nous avons soin d'y obéir.

« Car si vous pardonnez aux hommes, votre « Père céleste vous pardonnera aussi (14). « Mais si vous ne leur pardonnez point, vo« tre Père ne vous pardonnera point (15). » Il parle encore d'un « Père » et d'un « Père cé« leste, » afin de nous faire rougir de honte, si, ayant un tel Père, nous devenions durs et inhumains comme les bêtes, et si, appelés au ciel, nous n'avions que des pensées basses et terrestres. Ce n'est pas assez d'être enfants de Dieu par la grâce qu'il nous a faite, il faut l'être encore par nos actions. Rien ne nous rend si semblables à Dieu, que la douceur et la charité que nous témoignons envers ceux qui nous outragent avec le plus de malice et de violence. C'est ce qu'il a marqué luimême, lorsqu'il a dit que Dieu « fait lever son « soleil sur les bons et sur les méchants. » C'est pour ce sujet qu'il est indiqué dans tous les articles de cette prière qu'elle doit se faire en commun. « Notre Père, » dit-il, « que votre « nom soit sanctifié; que votre royaume ar« rive; que votre volonté soit faite sur la terre « comme dans le ciel. Donnez-nous aujour« d'hui notre pain de chaque jour, et remet« tez-nous nos dettes; ne nous laissez point « succomber à la tentation, et délivrez-nous « du mal. » Il veut que nous parlions toujours en commun pour nous apprendre que nous devons être toujours parfaitement unis, sans qu'il nous reste la moindre trace d'animosité ou d'aversion contre notre frère.

Quel supplice donc mériteront ceux qui,

après ces préceptes de Jésus-Christ, non-seulement ne pardonnent point à leurs ennemis, mais osent même prier Dieu de les en venger, et qui ne craignent pas de combattre sa loi sainte, et ce soin qu'il nous témoigne en tant de manières de prévenir toutes nos divisions, et tout ce qui peut mettre dans nos esprits quelque semence d'aversion ou de haine. Comme il sait que la charité est la racine de tous les biens, il veut retrancher de nous tout ce qui pourrait l'altérer en quelque manière, afin que nous demeurions parfaitement unis, en nous réunissant tous ensemble, comme membres d'un même corps. Car il n'y a personne, non, je le dis encore une fois, il n'y a personne sur la terre, sans excepter père, mère, ou quelque autre ami que ce soit, qui nous aime autant que Dieu nous a aimés. Il n'en faut point d'autre preuve que les grâces qu'il nous fait tous les jours, et les commandements qu'il nous prescrit.

Que s'il vous semble que les maladies, les misères publiques, et les autres maux dont Dieu nous afflige dans cette vie, ne s'accordent pas avec cette affection si tendre qu'il a pour nous; considérez combien vous l'offensez tous les jours, et vous ne vous étonnerez plus, quand vous en souffririez encore davantage. Vous serez surpris, au contraire, lorsque vous recevrez quelque bien. Mais pour nous, nous nous arrêtons à considérer les différents maux que nous souffrons, et nous ne considérons jamais cette multitude de fautes que nous commettons de jour en jour. De là vient que nous tombons dans la tristesse, et que nous nous abattons aisément.

Que si nous voulions compter exactement, seulement durant un jour, les péchés que nous commettons, nous reconnaîtrions aussitôt que nous mériterions de souffrir encore beaucoup plus que nous ne souffrons. Je ne m'arrêterai pas aux péchés que chacun de vous peut avoir jusqu'ici commis; je ne veux que vous représenter ceux de ce jour. Je ne sais pas en détail tout ce qui se passe chez vous, cependant le nombre de nos fautes est si grand, que ceux qui ne les peuvent toutes comprendre, peuvent au moins en connaître une partie par ce que je vais vous dire. Car qui de nous n'a pas été négligent dans ses prières? qui n'a point eu de vanité? qui ne s'est point enorgueilli? qui n'a point médit de son frère? qui n'a point eu de mauvais désir? qui n'a point jeté un regard trop libre? qui n'a point senti quelque émotion et quelque trouble en se souvenant de son ennemi?

Si jusque dans l'église et durant si peu de temps, nous nous sommes rendus coupables de tant de maux, que deviendrons-nous quand nous en serons sortis? Si nous ressentons tant d'orages dans le port, lorsque nous rentrerons au milieu de la mer, je veux dire au milieu du monde et des affaires de ce siècle, comment pourrons-nous nous reconnaître nous-mêmes? Cependant Dieu nous a donné un moyen bien court et bien facile pour nous délivrer de ce poids effroyable de tant de péchés. Car quelle peine y a-t-il de pardonner à celui qui vous a offensé? Il y a de la peine à nourrir de l'aversion dans son cœur, mais il n'y en a point à pardonner. Car en étouffant notre colère, nous assurons la paix de notre âme, et notre volonté seule suffit pour cela. Il ne faut ni passer les mers, ni faire de longs voyages, ni traverser les montagnes, ni dépenser notre bien, ni lasser notre corps. Il suffit de vouloir, et tout le mal que notre ennemi nous a fait est effacé.

8. Mais si, au lieu de lui pardonner, vous vous adressez à Dieu afin qu'il vous venge de lui, quelle espérance vous restera-t-il de votre salut, puisque lors même que vous devriez fléchir la colère de Dieu, vous l'irritez davantage, et qu'ayant l'apparence d'un suppliant, vous vous expliquez par des paroles qui seraient plus dignes d'une bête farouche que d'un homme, et qui sont comme autant de flèches mortelles que vous donnez au démon, afin qu'il s'en serve pour percer votre âme? C'est pourquoi saint Paul, parlant de la prière, ne recommande rien tant que de pratiquer ce précepte : « Levez au ciel vos mains pures, » dit-il, « sans colère et sans dispute. » (I Thess. II, 5.) Car si, lors même que vous avez besoin de miséricorde, bien loin d'étouffer votre colère, vous en nourrissez le ressentiment, quoique ce soit alors vous mettre vous-même le poignard dans le sein : quand pourrez-vous prendre des sentiments plus doux, et quand rejeterez-vous de votre cœur cette humeur maligne qui vous empoisonne et qui vous tue?

Que si vous ne comprenez pas encore la grandeur de ce péché, jugez-en par ce qui se passe parmi les hommes, et vous reconnaîtrez alors combien grand est l'outrage que vous osez faire à Dieu. Bien que vous ne soyez

qu'un homme, si quelqu'un venait vous demander pardon, et qu'apercevant son ennemi, lorsqu'il serait à vos pieds, il se levât et vous quittât tout à coup pour aller le tuer, n'est-il pas certain qu'il vous irriterait encore davantage par cette satisfaction si offensante? Jugez par là de ce qui se passe entre Dieu et vous. Vous offrez à Dieu votre prière, vous vous abaissez devant lui, et après cela vous le quittez soudain, pour attaquer votre ennemi par des imprécations sanglantes. Ce n'est pas là prier Dieu, c'est le déshonorer. Vous invoquez contre celui qui vous a offensé Celui qui vous commande de lui pardonner, et vous le priez de faire le contraire de ce qu'il vous ordonne. Il ne vous suffit pas de violer la loi de Dieu; mais pour augmenter votre supplice, vous le priez encore de la violer lui-même. Croyez-vous qu'il ait oublié ce qu'il ordonne? Est-ce avec un homme que vous traitez, qui peut quelquefois manquer de mémoire, ou avec un Dieu qui sait tout, et qui veut qu'on garde ses lois très-exactement? Aussi est-il si éloigné de faire ce que vous lui demandez, qu'il ne peut souffrir seulement la demande que vous lui faites, qu'il vous a en horreur, et qu'il vous destine déjà au dernier supplice. Comment donc prétendez-vous obtenir de lui ce qu'il vous commande de fuir avec tant de soin?

Cependant il y a des personnes si insensées, que non-seulement elles prient Dieu contre leurs ennemis, mais encore contre les enfants de leurs ennemis, et que dans la fureur qui les possède, elles voudraient les dévorer si cela leur était possible; ou plutôt elles les dévorent en effet. Et ne me dites point que vous n'avez point déchiré avec les dents la chair de ces personnes. Vous les avez déchirées encore plus cruellement par les désirs de votre cœur, lorsque vous avez conjuré Dieu de faire tomber sur elles toute sa colère, que vous avez souhaité qu'elles fussent damnées éternellement, et que toute leur famille pérît avec elles. Quelles plaies sont aussi cruelles? quels traits sont aussi envenimés que ces désirs?

Ce n'est pas là ce que Jésus-Christ vous a appris. Il ne vous a point enseigné à ensanglanter ainsi votre bouche. Vous êtes plus horrible aux yeux de Dieu par ces prières détestables, que vous ne le seriez aux yeux des hommes si vous aviez la bouche pleine du sang et de la chair de vos ennemis. Comment donnerez-vous en cet état le baiser de paix à vos frères? Comment approcherez-vous du sacrifice? comment pourrez-vous boire le sang de Jésus-Christ ayant le cœur si plein de poison? Quand vous dites : Mon Dieu, étendez votre malédiction sur mon ennemi, renversez toute sa famille, qu'il périsse avec tout ce qui est à lui, et que vous lui souhaitez ainsi mille morts, en quoi êtes-vous différent d'un assassin et d'un meurtrier, ou plutôt des bêtes les plus farouches?

9. Bannissons de nous, mes frères, cette fureur et cette manie. Témoignons envers ceux qui nous offensent la douceur que Jésus-Christ nous commande, afin que nous soyons semblables à notre Père qui est dans les cieux. Nous le serons si nous rappelons en notre mémoire tous les péchés de notre vie, si nous examinons avec soin combien nous offensons Dieu, soit dans notre maison, soit dehors, soit dans les lieux publics ou dans les églises. Quand nous n'aurions point fait d'autre mal, la seule négligence que nous témoignons en ce lieu si saint suffirait pour nous rendre dignes du dernier supplice. Les prophètes font retentir ici leurs divins oracles; les apôtres nous prêchent, Dieu nous parle lui-même, et notre esprit cependant s'échappe et s'égare, et s'occupe des soins et des affaires du monde.

Nous n'écoutons pas dans l'église la loi de Dieu avec autant de silence et de retenue, que ceux qui assistent aux théâtres, en témoignent pour les édits de l'empereur. Les consuls alors, les sénateurs, les magistrats, et tout le peuple, se lèvent et se tiennent debout pour écouter ce qui se lit avec un profond respect. Si quelqu'un osait faire du bruit et élever sa voix dans ce grand silence, on punirait ce crime de mort, comme étant commis contre la majesté du prince. Et ici lorsqu'on lit publiquement les lettres que Dieu nous écrit du ciel, tout est en tumulte et on n'entend que du bruit de tous côtés. Cependant Celui qui nous écrit ces lettres est bien plus grand que l'empereur; et cette assemblée où on les lit est bien plus auguste que celle de vos théâtres. Il n'y a que des hommes dans ces assemblées; mais celle-ci, les anges s'y trouvent avec les hommes. De plus les prix qui sont promis par ces décrets du ciel à ceux qui seront vainqueurs, sont sans comparaison plus grands que ne sont toutes ces vaines récompenses d'ici-bas.

C'est pourquoi non-seulement les hommes, mais les anges, les archanges, tous les chœurs

du ciel, et tous les peuples de la terre, doivent rendre ici leur commun hommage à leur commun roi, selon ce commandement exprès que nous en fait l'Ecriture : « Bénissez le Sei« gneur, vous tous qui êtes ses ouvrages. » (Daniel, III, 30.) Car tous ses ouvrages sont admirables. Ils sont élevés au-dessus de la raison, et l'esprit humain ne les peut comprendre. Les prophètes nous les annoncent tous les jours, et chacun d'eux en relève différemment l'excellence et la grandeur. L'un dit : « Dieu « montant en haut a emmené avec lui la cap« tivité même captive, il a fait des dons aux « hommes (Ps. LXVII, 19) ; » et : « Le Seigneur « est puissant, Dieu est fort dans les armées. » (Ps. XXIII, 8.) L'autre dit : « Il divisera les dé« pouilles des puissants, parce qu'il est venu « pour annoncer aux captifs leur délivrance, « et pour rendre la vue aux aveugles. » (Isaïe, XIII, 12.) Un autre chantant la gloire que Dieu a remportée sur la mort, s'écrie : « O mort, où « est ta victoire ? ô enfer, où est ton aiguillon ? » (Osée, XIII, 14.) Un autre prédisant la paix profonde qui régnerait dans le monde dit : « On « brisera les épées pour les employer au fer « des charrues, et on changera les lances en « faux. » (Isaïe, II, 4.) Un autre parlant à Jérusalem lui dit : « Tressaillez de joie, fille de « Sion : fille de Jérusalem, annoncez partout « que votre roi vient vous voir et vous témoi« gner sa douceur, qu'il est assis sur une « ânesse et sur un ânon. » (Zachar. IX, 9.) Un autre prédit son avènement, et dit : « Le Sei« gneur que vous cherchez viendra, et qui « pourra soutenir le jour de son avènement ? « Tressaillez de joie et bondissez comme de « jeunes veaux qu'on a déliés. » (Joël, II, 2.) Un autre encore s'écrie sur le même sujet avec admiration : « C'est là notre Dieu et il n'y en « a point d'autre qu'on puisse lui comparer. » (Deut. IV, 35.) Cependant lorsque nous entendons tant de merveilles, au lieu de trembler dans ce lieu saint, et de croire que nous sommes plutôt dans le ciel que sur la terre, nous faisons du bruit comme si nous étions dans un marché. Nous remplissons de tumulte le temple de Dieu , et nous y passons une grande partie du temps à parler de folies et de bagatelles.

Lors donc que nous sommes si négligents et en public et en particulier, et dans l'Eglise même, et à écouter la parole de Dieu, et dans toutes nos actions grandes ou petites ; et que de plus nous faisons tant d'imprécations contre nos ennemis, comment espérons-nous de nous sauver, puisque nous ajoutons à tant de crimes des prières encore plus criminelles ? Après cela devons-nous nous étonner s'il nous arrive quelque malheur ; et ne serait-ce pas plutôt une merveille s'il ne nous en arrivait pas ? Le premier effet semble naturel et ordinaire ; et le second est contraire à la raison. Car il serait tout à fait injuste, qu'étant ennemis de Dieu, et l'irritant continuellement, nous jouissions de son soleil, de ses pluies et de tous ses autres biens qui découlent de lui comme de leur source : puisque n'ayant que l'apparence d'hommes, nous sommes en effet plus cruels que les bêtes les plus sauvages ; puisque nous nous déchirons les uns les autres et que nous trempons notre langue dans le sang de nos frères. Et cela après avoir mangé avec eux à la table divine et spirituelle ; après avoir reçu tant de grâces pour cette vie, et tant de promesses pour être éternellement heureux en l'autre.

Pensons, mes frères, à ces vérités si importantes. Rejetons de nos âmes ce poison mortel. Brisons ces chaînes de la haine et de la colère. Offrons à Dieu des prières dignes de lui et de nous ; et au lieu d'être cruels comme les démons, devenons doux et charitables comme les anges. De quelque manière qu'on nous ait outragés, que le souvenir de nos péchés, et la récompense que Jésus-Christ joint à ce précepte de pardonner aux autres, adoucisse notre esprit, et arrête tous les mouvements de notre colère, afin qu'ayant toujours conservé la paix dans notre cœur pendant cette vie, Dieu nous traite dans l'autre avec autant de bonté, que nous en aurons témoignée envers nos frères. Si ce tribunal d'un Dieu nous épouvante, rendons-le-nous favorable en pardonnant à nos ennemis, et ouvrons-nous maintenant la porte de sa miséricorde, pour paraître alors devant lui avec confiance. Si nous n'avons pu mériter cette grâce en ne péchant point, nous l'obtiendrons, en pardonnant à ceux qui auront péché contre nous. Cette condition est sans doute très-avantageuse pour nous, et elle ne nous sera point pénible. Faisons du bien à nos ennemis, et nous amasserons un trésor de miséricorde. Ainsi nous serons aimés non-seulement des hommes, mais de Dieu même, qui nous couronnera enfin, et nous fera jouir des biens éternels que je vous souhaite, par la

grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« LORSQUE VOUS JEUNEZ, NE SOYEZ POINT TRISTES COMME LES HYPOCRITES QUI PARAISSENT AVEC UN VISAGE DÉFIGURÉ, AFIN QUE LES HOMMES CONNAISSENT QU'ILS JEUNENT. JE VOUS DIS EN VÉRITÉ QU'ILS ONT DÉJA REÇU LEUR RÉCOMPENSE. — MAIS VOUS, LORSQUE VOUS JEUNEZ, PARFUMEZ VOTRE TÊTE, ET LAVEZ VOTRE VISAGE. — AFIN DE NE PAS FAIRE PARAITRE AUX HOMMES QUE VOUS JEUNEZ, MAIS SEULEMENT A VOTRE PÈRE QUI EST PRÉSENT DANS LES LIEUX LES PLUS SECRETS, ET VOTRE PÈRE QUI VOIT CE QU'IL Y A DE PLUS SECRET, VOUS EN RÉCOMPENSERA. » (CHAP. VI, 16, 17, 18; JUSQU'AU VERSET 24.)

ANALYSE.

1. Comment il faut entendre cette parole : *Parfumez vos têtes.*
2. Contre la feinte vertu.
3. Combien les richesses sont difficiles à conserver. — Ce que l'œil est au corps, l'âme l'est à l'homme.
4. De quelle manière les richesses deviennent fructueuses.
5. et 6. Qu'il faut tâcher de vaincre l'avarice par la foi, et de rendre Dieu le dépositaire de notre bien. — Qu'on doit craindre d'être surpris par le jugement dernier, qui surprendra tout le monde.

1. Il faut gémir ici, mes frères. Il faut pleurer notre malheur, puisque nous n'imitons pas seulement, mais que nous surpassons même ces hypocrites dont parle Jésus-Christ. Car je sais, et je ne le sais que trop, qu'il y a aujourd'hui plusieurs personnes qui, par une hypocrisie bien différente de celle des pharisiens, ne jeûnent pas comme eux, afin qu'on les voie; mais qui veulent faire croire qu'ils jeûnent lorsqu'ils ne jeûnent pas. Ils allèguent pour excuse une raison qui est pire encore que leur crime, en disant qu'ils affectent de paraître ainsi jeûner, afin de ne scandaliser personne. Pensez-vous bien à ce que vous dites? Quoi! Dieu vous fait un commandement, et vous nous parlez de scandale? Vous croyez scandaliser le monde, en faisant ce que Dieu commande, et éviter le scandale en le violant? Y a-t-il rien de plus criminel et de plus extravagant que cette excuse? Jusqu'à quand surpasserez-vous en malice les hypocrites mêmes? Jusqu'à quand userez-vous d'une double hypocrisie dans un seul crime, et pratiquerez-vous ce raffinement de malice si ingénieusement inventé par vous? Ne rougissez-vous point de l'expression si forte dont Jésus-Christ se sert en cet endroit, où il ne se contente pas d'appeler ces personnes qui vous ressemblent « hypocrites », mais où il ajoute: « Qu'ils « abattent et décolorent leur visage? » C'est-à-dire, qu'ils le corrompent et le défigurent.

Mais si c'est se défigurer le visage que de vouloir par vanité paraître pâle et blême à cause du jeûne; que dirons-nous, mes frères, du fard, des eaux et des poudres dont les femmes couvrent leur visage pour corrompre les âmes des jeunes gens? Les premiers se contentent de se perdre eux-mêmes : mais celles-ci en se perdant font périr encore ceux qui les regardent. Il faut donc éviter avec un soin égal cette double peste : et c'est pour ce sujet que Jésus-Christ nous commande encore ici, comme il l'avait déjà fait, non-seulement de ne point faire voir notre jeûne, mais encore de le cacher.

Remarquez que le Sauveur, en parlant de

l'aumône, ne dit pas simplement : « Prenez « garde de ne pas faire vos aumônes devant « les hommes, » mais qu'il ajoute formellement, « afin d'être vus d'eux ; » au lieu que lorsqu'il parle de la prière et du jeûne, il n'ajoute pas cette même circonstance. Pourquoi cela ? C'est sans doute parce que souvent nous ne pouvons cacher nos aumônes, quelque désir que nous en ayons ; au lieu que nous pouvons toujours garder le secret dans notre jeûne et notre prière. Comme donc lorsqu'en disant : « Que votre main gauche ne sache pas ce que « fait la droite, » il ne veut pas qu'on prenne ces paroles à la lettre, mais seulement qu'on ait grand soin de cacher ses aumônes ; et comme lorsqu'il nous commande d'entrer dans un lieu secret pour prier, il ne nous oblige point à ne faire nos prières que dans ces lieux retirés, mais seulement à ne pas rechercher les yeux des hommes ; de même, lorsqu'il nous dit ici de parfumer et de laver notre visage, il ne faut point entendre ce commandement à la lettre, puisque nous ne l'observons point de cette manière, non plus que ces peuples entiers de solitaires qui vivent sur les montagnes. Ce n'est donc point là ce que Jésus-Christ demande de nous ; mais comme les anciens se parfumaient le visage les jours de fête et de réjouissances, ainsi qu'on le voit par David et Daniel, il nous dit de nous parfumer aussi, ce qui ne doit pas s'entendre au pied de la lettre, mais en ce sens que nous devons être attentifs à cacher soigneusement ce précieux trésor du jeûne.

Et pour nous faire voir que c'est de cette manière que doit s'entendre ce commandement, Jésus-Christ a fait lui-même ce qu'il nous a commandé de faire : il a jeûné quarante jours dans le désert, et il n'a ni lavé ni parfumé son visage ; et néanmoins sa conduite était exempte de la plus légère ombre d'affectation. Car son dessein principal dans ces paroles, est de nous inspirer un grand éloignement de la vaine gloire. C'est pourquoi il se sert du mot « d'hypocrite », qui signifie aussi un comédien, afin de nous éloigner de ce vice par deux considérations différentes. La première en nous montrant combien ce vice est ridicule et dangereux pour le salut ; et la seconde, en nous faisant voir que ce déguisement et cette imposture ne peuvent pas durer longtemps. Un homme qui joue un personnage sur un théâtre, ne peut être estimé que le temps que dure la comédie. Tous même ne l'estiment pas alors, puisque plusieurs de ceux qui le voient, savent très-bien qu'il n'est pas en effet ce qu'il paraît être. Mais au moins lorsque la comédie est jouée, il est reconnu de tout le monde pour ce qu'il est. C'est ce qui arrivera indubitablement aux amateurs de la vaine gloire. Plusieurs dès cette heure reconnaissent leur déguisement. On sait déjà qu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent, et qu'ils n'en ont que l'extérieur. Mais ils seront reconnus clairement pour ce qu'ils sont dans ce grand jour où Dieu fera voir à nu les secrets des cœurs.

Jésus-Christ nous montre par cette même parole combien ce commandement qu'il nous fait est doux. Car il ne nous ordonne pas d'augmenter nos jeûnes et de les rendre plus austères ; mais il nous avertit seulement de n'en pas perdre le mérite. Tout ce qu'il y a de pénible dans le jeûne nous est commun avec les hypocrites, puisqu'ils jeûnent en effet ; mais ce que Jésus-Christ nous ordonne en cet endroit est extrêmement doux, puisqu'il ne tend qu'à nous empêcher de perdre notre récompense. Il n'ajoute rien à nos travaux ; mais il nous en assure le mérite, et sa bonté ne peut souffrir que nous perdions notre couronne comme les hypocrites la perdent.

Ces âmes vaines ne veulent pas imiter ceux qui combattent dans les jeux olympiques, qui voyant devant eux une si grande foule de peuple qui les regarde, et tant de magistrats qui les environnent, négligent néanmoins tout ce monde, et ne tâchent qu'à plaire à celui qui leur promet le prix s'ils sont vainqueurs, quand même sa qualité serait beaucoup moindre que celle des autres. Vous, vous avez deux raisons puissantes de ne vouloir que Dieu seul pour témoin de votre victoire, et parce que c'est lui seul qui vous en donne le prix, et parce qu'il est infiniment élevé au-dessus de tous, et cependant vous ne laissez pas de vouloir être vus des autres, qui non-seulement ne vous servent pas, mais qui vous nuisent même beaucoup par leur estime et par leurs louanges.

2. Néanmoins Dieu est si bon qu'il semble vous dire : Si vous voulez encore après ce que je vous dis être vus des hommes, je ne m'y oppose pas. Attendez un peu ; et je vous accorderai ce que vous désirez, d'une manière plus avantageuse et plus éclatante que vous ne

l'osez espérer. La gloire que vous recherchez ici des hommes, vous ravit celle que je vous prépare; et en méprisant celle-là, vous vous assurez celle-ci. C'est alors que vous jouirez de tout avec une pleine assurance, mais même avant ce temps vous recevrez dès ici-bas cet avantage si important, de fouler aux pieds toute la gloire des hommes, de vous affranchir du honteux esclavage des ambitieux, et de ne contrefaire pas seulement la vertu, mais de la posséder véritablement.

Que si vous désirez d'être vus des hommes, quand vous seriez dans le fond d'un désert, vous ne laisseriez pas de perdre le fruit de tous vos travaux. N'est-ce pas faire une grande injure à la vertu, que de ne pas la suivre pour elle-même, mais pour être loué seulement de quelques gens du peuple qui vous verront, et de ceux qui ne sont dignes que de mépris? Vous voulez être bon afin que des méchants vous admirent, et vous cherchez pour spectateurs de votre vertu les ennemis mêmes de la vertu. N'est-ce pas imiter celui qui voudrait être chaste, non parce que la chasteté est une chose excellente, mais pour être loué des impudiques? Ainsi vous n'auriez point été ami de la vertu, si elle n'avait point d'ennemis; au lieu que vous devriez l'admirer d'autant plus que ses ennemis eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Il faut donc aimer la vertu pour elle-même, et non point par d'autres considérations. Nous croyons qu'on nous fait injure lorsqu'on ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais par des raisons qui ne nous regardent point. Traitez donc au moins la vertu comme vous voulez qu'on vous traite. Aimez-la pour elle-même, et non à cause des autres. N'obéissez pas à Dieu à cause des hommes; mais obéissez plutôt aux hommes à cause de Dieu. Quant vous agissez autrement, quoique vous paraissiez aimer la vertu, vous ne l'aimez pas en effet, et vous irritez autant Dieu, que ceux qui la haïssent et qui la méprisent. Ceux-là l'offensent en ne faisant pas le bien; et vous, vous l'offensez en le faisant mal.

« Ne vous faites point de trésors sur la terre « où les vers et la rouille les mangent, et où les « voleurs les déterrent et les dérobent (19). « Mais faites-vous des trésors dans le ciel, où « les vers et la rouille ne les mangent point, « et où il n'y a point de voleurs qui les déter« rent et qui les dérobent (20). » Après que Jésus-Christ a banni de nous la vaine gloire, il en vient ensuite tout naturellement à combattre l'avarice, parce que rien n'entretient tant en nous cette passion que l'ambition et le désir de l'honneur. C'est pour s'attirer cette vaine estime, qu'on veut avoir une foule de valets, des troupes d'eunuques, des chevaux superbes et tout couverts d'or, des meubles somptueux et mille autres semblables folies que les hommes ne recherchent ni pour la nécessité, ni même pour le plaisir; mais seulement pour paraître, et pour donner des marques de leur magnificence et de leurs richesses.

Jésus-Christ nous avait exhortés auparavant à être miséricordieux; mais il montre ici jusqu'où doit aller notre charité en disant : « Ne « vous faites point de trésors sur la terre. » Comme il eût été dangereux de commencer d'abord par attaquer ouvertement l'avarice, et par exhorter tout d'un coup les hommes au mépris des richesses, à cause du grand empire que cette passion exerce sur les cœurs, c'est peu à peu et par degrés qu'il attaque cette maladie pour en délivrer les hommes; il entre donc doucement dans les esprits pour leur faire mieux accueillir ce qu'il doit dire. Il se contente d'abord de dire en général : « Bien« heureux ceux qui font miséricorde! » Il passe ensuite plus avant : « Soyez, » dit-il, « d'accord « avec votre ennemi. » Il ajoute après : « Si « quelqu'un veut vous ôter votre robe, donnez« lui aussi votre manteau. » Voici enfin la loi portée dans son absolue perfection. Auparavant il s'était contenté de dire : Si vous voyez qu'on vous menace d'un procès, laissez-vous plutôt ôter votre bien; car il vaut mieux perdre du bien pour n'avoir point de procès, que d'avoir un procès pour gagner du bien. Ici, sans parler d'ennemi, ni de procès, ni d'aucune violence qu'on nous fasse, il nous commande simplement et absolument de mépriser les richesses, et il montre qu'il fait ce commandement moins pour ceux qui reçoivent la charité, que pour ceux qui la font. De sorte que quand il n'y aurait personne qui nous fît injure, ou qui nous appelât en jugement, nous devrions néanmoins nous porter de nous-mêmes à mépriser les richesses et les donner de bon cœur aux pauvres.

Il use encore ici néanmoins de quelque réserve dans la forme, et il ne dit les choses

que peu à peu. Quoiqu'il eût montré en sa personne un si grand exemple de ce mépris des richesses, en rejetant, lorsqu'il fut tenté dans le désert, tous les biens du monde que le diable lui promettait; il ne s'en sert pas néanmoins et n'en parle point, parce que le temps de découvrir ces choses n'était pas encore venu. Il se contente de nous porter à ce mépris par des raisons qu'il propose, et d'agir plutôt en ami qui conseille, qu'en souverain qui commande. Car après avoir dit : « Ne vous faites « point de trésors dans la terre, » il ajoute : « où les vers et la rouille les mangent, et où « les voleurs les déterrent et les dérobent. » Il montre d'abord combien le trésor qu'il promet dans le ciel surpasse celui qu'on peut amasser sur la terre, soit par la différence du lieu où ces trésors sont en dépôt, soit par l'avantage que l'un a naturellement sur l'autre.

3. Mais il ne s'arrête pas là, et se sert encore d'un autre raisonnement. Il détourne d'abord les hommes de l'avarice par la crainte des maux mêmes qu'ils appréhendent davantage. Car, que craignez-vous? dit-il. Appréhendez-vous que votre bien ne se perde si vous en faites l'aumône? Au contraire, faites l'aumône, et il ne se perdra jamais. Non-seulement il ne se perdra pas, mais il profitera beaucoup. Car il vous acquerra tous les biens du ciel. C'est ce qu'il marque dans la suite. Mais il se contente d'abord de proposer ce qui pouvait avoir le plus de force sur les esprits, savoir, la conservation des trésors. A cette considération, il en ajoute une autre qui était très-propre à toucher les cœurs, comme s'il disait : Non-seulement votre bien se conservera si vous le donnez en aumône, mais il périra, au contraire, si vous ne le donnez pas. Et remarquez la sagesse ineffable du Sauveur. Car il ne dit pas : Vous laisserez cet argent à vos héritiers, ce qui est une satisfaction pour beaucoup; mais chose terrible, cette consolation, les avares ne l'auront même pas, parce qu'à supposer que les hommes n'y touchent point, il y a autre chose qui ne manquera pas de les détruire, les vers et la rouille. Quoique ce danger ne paraisse rien, il est néanmoins inévitable, et quelque précaution que vous y puissiez apporter, vous ne le préviendrez pas. Quoi donc! me direz-vous, la rouille consumera mon or? Si la rouille ne le consume, les voleurs l'enlèveront. Mais tout le monde a-t-il donc été volé? C'est le sort de la plupart, sinon de tous. Jésus-Christ établit ensuite la même vérité par une autre raison.

« Car où est votre trésor, là est aussi votre « cœur (21). » Quand vous éviteriez tous ces malheurs, vous ne laisseriez pas de souffrir un grave dommage de votre honteux attachement aux choses d'en-bas : vous voilà esclave au lieu de libre, déchu des choses du ciel, incapable de tout grand sentiment, ne rêvant qu'argent, qu'usure, que créances, que gain, qu'abjects trafics. Quoi de plus misérable qu'un tel état? Il n'y a point de plus triste servitude que celle d'un homme qui s'assujétit lui-même à cette tyrannie de l'avarice, et, ce qu'il y a de plus mortel, qui foule aux pieds la noblesse et la liberté de l'homme. Tant que vous aurez l'esprit ainsi attaché à vos richesses, quelques vérités qu'on vous annonce, et quelque avis qu'on vous donne pour votre salut, tout vous sera inutile. Vous serez comme ces chiens qu'on attache à des sépulcres, et votre avarice vous y liera plus étroitement que toutes les chaînes. Vous y aboierez contre tout le monde, et vous n'aurez point d'autre occupation que de conserver pour d'autres les trésors que vous gardez. Je vous demande encore une fois s'il n'y a rien de plus misérable que cet état?

Cependant, comme ces choses étaient encore trop relevées pour la faiblesse de ses auditeurs, et qu'ils ne pouvaient aisément comprendre ni le tort qu'ils se faisaient en conservant leur trésor, ni le gain qu'ils retiraient en le méprisant; mais qu'il fallait avoir l'esprit plus éclairé pour concevoir ces vérités, Jésus-Christ ajoute aussitôt cette maxime claire et constante : « Où est votre trésor, là est aussi « votre cœur, » ce qu'il éclaircit après à l'aide d'une comparaison sensible en disant : « La « lumière de votre corps, c'est votre œil. » Voici donc le sens de tout ce passage : N'enfouissez point votre or ni autre chose en terre, puisque agir de la sorte c'est amasser pour les vers, la rouille et les voleurs. Et quand vous éviteriez ces pertes, vous ne pourrez empêcher que votre cœur ne soit l'esclave de cet or que vous aimez, et qu'il ne s'attache à la terre : « Car où est votre trésor, là est aussi votre « cœur. » Mais mettez votre trésor en dépôt dans le ciel, et vous ne retirerez pas seulement l'avantage d'y devenir heureux un jour, mais, par une récompense anticipée, vous aurez dès cette terre votre conversation dans le ciel, ne pensant plus qu'aux biens qui y sont,

et n'ayant plus d'autre soin que de les posséder bientôt, puisque « où est votre trésor, là « est aussi votre cœur. » Que si au contraire vous cachez votre or dans la terre, vous y ensevelirez aussi votre âme, et elle deviendra toute terrestre. Et parce qu'il pouvait y avoir quelque obscurité dans ce discours, il l'éclaircit encore beaucoup par la suite.

« Votre œil est la lampe de votre corps. Si « votre œil est pur et simple, tout votre corps « sera éclairé (22). Mais si votre œil est impur « et mauvais, tout votre corps sera ténébreux. « Si donc la lumière qui est en vous n'est que « ténèbres, combien seront grandes les ténèbres « mêmes (23).» Il a recours aux objets sensibles. Comme il vient de parler de l'âme qui devient captive, qui est réduite en esclavage, et que ces idées dépassaient la portée de la multitude, il se tourne vers les choses extérieures, vers les objets qu'on a tous les jours sous les yeux pour éclaircir et continuer son enseignement, se servant du sensible pour faire comprendre l'intelligible. Si vous ne concevez pas encore, leur dit-il, le malheur de cette âme, jugez-en par ce qui se passe dans le corps. Car l'esprit est à l'âme ce que l'œil est au corps. Vous ne consentiriez certainement jamais à payer par la perte de vos yeux la vaine satisfaction de porter des vêtements d'or et de soie; vos yeux, une fois perdus, quel serait désormais le bonheur de votre vie? Or, l'extinction de la lumière intellectuelle n'a pas de suites moins graves pour l'âme que n'en a pour le corps la perte de la vue; soyons donc conséquents, et si nous prenons tant de soin pour conserver l'œil qui dirige notre corps, n'en ayons pas moins pour entretenir saine et sauve la raison qui éclaire notre âme. D'où nous viendra désormais la lumière si nous en éteignons en nous le foyer? Comme celui qui arrête la source d'un fleuve en dessèche aussitôt le lit, de même celui qui obscurcit sa raison, plonge aussi du même coup toute sa vie dans les ténèbres. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Si la lu« mière qui est en vous n'est que ténèbres, « combien seront grandes les ténèbres mê« mes ? » Lorsque la lampe s'éteint, lorsque le pilote se noie, lorsque le général d'armée est pris, quelle espérance reste-t-il aux autres ?

4. Jésus-Christ ne s'arrête plus à parler ici des autres maux qui peuvent arriver aux riches : des procès, des disputes et des querelles dont il avait assez parlé en disant : « Prenez garde « que votre ennemi ne vous livre au juge et le « juge au ministre; » il parle d'autres maux bien plus effroyables, pour nous éloigner de cette malheureuse passion des richesses. Il n'y a pas d'emprisonnement que l'on puisse comparer au malheur d'être dans les liens de cette funeste maladie. De plus tous les avares ne sont pas toujours exposés à cette première disgrâce, mais ils tombent nécessairement dans les ténèbres intérieures, dont Jésus-Christ ne parle qu'après comme étant le plus grand et le plus inévitable de tous les maux.

Car Dieu nous a donné la raison, afin qu'elle bannisse l'ignorance de nos esprits, qu'elle nous fasse juger équitablement des choses, qu'elle soit comme la lumière qui conduit tous nos pas et comme un bouclier qui nous couvre de tous côtés contre ce qui pourrait nous attrister et nous nuire. Cependant nous foulons aux pieds ce don de Dieu, et nous le livrons pour des choses vaines et superflues. A quoi servent des soldats couverts d'armes éclatantes d'or, lorsque leur général est pris ? A quoi sert un vaisseau orné de magnifiques peintures, lorsque son pilote est submergé dans la mer ? A quoi sert un corps bien fait et bien proportionné, lorsqu'il est sans yeux ? Il faut que le médecin se porte bien lui-même pour pouvoir guérir les autres. Si donc vous rendez malade votre médecin et que vous le couchiez dans un lit d'or et dans une chambre d'argent, quel service pourra-t-il vous rendre dans votre maladie ? Or voilà ce que vous faites pour votre raison, qui est le médecin des maladies de votre âme, lorsqu'après avoir altéré sa santé vous l'enfermez dans le coffre où vous mettez votre or, non-seulement sans profit pour vous, mais au grand détriment, au grand malheur de votre âme.

Et remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ excite les hommes à la vertu et les détourne de l'amour des richesses par les raisons mêmes pour lesquelles ils se portent le plus à les désirer. Pourquoi souhaitez-vous les richesses? vous dit-il. N'est-ce pas pour goûter du plaisir et des jouissances ? Eh bien ! ce n'est pas là ce que vous devez en attendre, mais bien tout le contraire. Car si, lorsque nous perdons les yeux du corps, nous perdons en même temps tous les plaisirs de la vie, que dirons-nous lorsque nous perdons ceux de l'âme? Pourquoi cachez-vous aussi vos biens dans la terre, sinon

pour les mieux garder? Et moi je vous dis que c'est le plus court moyen de les perdre.

Il en use ici envers les amateurs des richesses comme il a fait précédemment envers ceux qui jeûnent, qui prient ou qui font l'aumône par vanité. Il a tâché de les corriger de cette passion par le désir même de la gloire dont ils étaient possédés, en leur disant : Pourquoi voulez-vous vous faire voir lorsque vous jeûnez, lorsque vous priez et lorsque vous donnez l'aumône, sinon parce que vous recherchez l'honneur et la gloire? Et moi je vous dis au contraire de ne point faire vos œuvres en cette vue, parce que vous en recevrez alors la gloire que vous désirez quand le temps en sera venu. Il s'efforce de même ici de guérir l'avare par la raison même qui lui fait plus désirer l'argent. Car quel est votre plus grand désir? lui dit-il. N'est-ce pas que votre argent soit bien gardé, et que vous viviez dans les plaisirs et dans les délices? Et moi je vous promets que si vous voulez mettre votre argent en dépôt où je vous commande de le mettre, je vous en ferai jouir et je vous comblerai de délices pour jamais.

Il fait voir encore plus sensiblement dans la suite les blessures que l'âme reçoit des richesses, en les comparant à des épines qui la déchirent. Et néanmoins ce qu'il dit ici n'est guère moins fort, lorsqu'il représente celui qui est possédé de l'amour du bien, comme un homme qui marche dans une nuit sombre. Car, de même que ceux qui sont plongés dans les ténèbres ne peuvent rien discerner, qu'ils prennent une corde pour un serpent, et que les montagnes ou les rochers les font mourir de peur; de même ces personnes aveuglées par l'avarice, ont pour suspectes les choses le moins à craindre et qui ne font aucune peur à ceux qui voient clair. Ils craignent par exemple la pauvreté, et non-seulement la pauvreté, mais les moindres pertes qui peuvent leur arriver; et elles leur sont plus sensibles que la dernière nécessité ne l'est aux pauvres.

On a vu même plusieurs de ces riches se pendre pour n'avoir pu supporter une pareille disgrâce. Le mépris paraît à quelques-uns d'entre eux si insupportable, que plusieurs en sont morts de douleur. Leurs richesses les ont rendus mous et lâches, et incapables de souffrir aucune peine, excepté celle qu'impose le soin de ces mêmes richesses. Faut-il garder servilement leurs biens? vous les voyez affronter la mort, les fouets, les outrages, l'ignominie. Et n'est-ce pas un étrange renversement, d'être lâche et sans vigueur lorsqu'il faudrait être courageux; et d'être hardi et impudent, lorsqu'il serait bon d'être timide?

5. Il arrive à ces personnes ce qui arrive à ceux qui dépensent leurs biens avec profusion à des choses superflues. Après avoir consumé ce qu'ils avaient dans des bagatelles, ils se trouvent réduits ensuite à manquer des choses les plus nécessaires. Ils ressemblent encore à ces danseurs de corde qui manient leur corps avec tant d'art, et qui s'exposent à des dangers extrêmes pour voltiger sur une corde, lorsqu'en même temps ils sont les plus lâches et les plus maladroits de tous les hommes pour s'occuper à un travail plus utile et plus nécessaire. Ils marchent sans peur sur une corde tendue en l'air, ils montrent beaucoup de fermeté lorsque tout le monde tremble pour eux. Mais lorsqu'il se présente une occasion pour faire paraître qu'ils ont de l'honneur et du courage, ils sont incapables non-seulement de faire une action, mais même de former la moindre pensée d'un homme de cœur. C'est ainsi que les avares, qui peuvent tout et qui font tout pour les richesses, ne peuvent rien, absolument rien pour la vertu.

Comme ceux dont nous venons de parler, passent misérablement leur vie dans une occupation très-dangereuse et en même temps très-inutile, de même ces avares sont toujours dans les travaux et dans les dangers, sans en retirer aucun bien solide. Ils sont deux fois aveugles, d'abord parce que la cupidité a éteint en eux la lumière intérieure de l'âme, ensuite parce qu'ils sont plongés dans le nuage épais d'une multitude de soucis grossiers. C'est pourquoi il leur est si difficile de recouvrer la vue. Celui que la nuit toute seule empêche de voir, commence à voir aussitôt que le soleil paraît; mais celui qui est aveugle ne voit rien, lors même que le soleil est dans son midi. C'est là le véritable état des avares. Lorsque le Soleil de justice jette sa lumière de toutes parts, ils n'en peuvent voir la clarté, parce que leur avarice est comme un voile qui couvre leurs yeux. C'est pourquoi ils souffrent comme un double aveuglement; l'un qui leur vient d'eux-mêmes et de leur propre corruption; et l'autre de ce qu'ils ne veulent pas même faire attention au divin Maître.

Pour nous, mes frères, obéissons à Jésus-

Christ avec amour et fidélité, afin que nous puissions enfin recouvrer la vue et voir la véritable lumière. Vous me demandez comment vous pourrez voir cette lumière. Je vous réponds que vous n'avez qu'à considérer comment vous l'avez perdue. Qu'est-ce qui vous a aveuglés, sinon cette passion criminelle dont nous parlons? Car l'avarice est comme une humeur maligne qui, se répandant sur vos yeux, y forme un nuage obscur; mais ce nuage peut aisément se dissiper si nous nous exposons aux rayons de la doctrine de Jésus-Christ, et si nous l'écoutons lorsqu'il nous dit : « Ne « vous faites point de trésors sur la terre. »

Que me sert, me direz-vous peut-être, d'entendre ce que Jésus-Christ me dit, puisque je suis dominé par l'avarice? Mais je vous réponds que si vous continuez à écouter la parole de Dieu, elle vous délivrera d'une passion si honteuse. Que si vous y demeurez toujours engagés, reconnaissez qu'il y a en vous quelque chose de plus qu'une simple passion. Car qui peut désirer d'être esclave, d'être assujéti à un tyran, d'être entouré de chaînes pesantes, de languir dans les ténèbres, d'avoir l'esprit toujours agité, de souffrir mille peines sans aucun fruit, de garder ses biens pour d'autres, et souvent même pour ses plus grands ennemis? Qu'y a-t-il en cela qu'un homme puisse désirer et qu'il ne doive pas fuir au contraire avec aversion et avec horreur? Peut-on désirer de mettre son trésor en un lieu exposé aux voleurs? Si vous aimez votre argent, mettez-le en un lieu où il ne puisse être dérobé. Mais la conduite que vous tenez est telle qu'il semble que vous ne désiriez pas tant d'être riche que d'être esclave, que d'être misérable, que d'être toujours dans le chagrin et dans les ennuis.

Si un homme vous offrait un lieu assuré pour y garder votre bien, vous n'hésiteriez pas, et vous le suivriez pour cela jusqu'au fond d'un désert. Dieu vous offre cette sûreté non dans un désert, mais dans le ciel, et vous ne voulez pas l'écouter. Quand vos trésors seraient ici-bas dans une entière sûreté, vous ne pourriez néanmoins vous empêcher d'en avoir de l'inquiétude. Vous pourriez bien ne les perdre pas, mais vous ne pourriez pas ne point craindre de les perdre. Mais que craignez-vous quand Dieu vous assure? Non-seulement votre or sera en sûreté, mais il profitera même et il se multipliera entre ses mains. Le même argent vous devient en même temps un trésor et une semence. Vous y trouverez même quelque chose de plus que ce que je dis. Car la semence ne demeure plus à celui qui l'a semée; au lieu que votre trésor vous demeurera toujours. Et le trésor ne produit rien dans la terre et ne germe pas, au lieu que celui-ci produit des fruits qui ne périront jamais.

6. Que si vous m'alléguez la longueur du temps, et si vous vous plaignez du délai de la récompense que vous en devez recevoir, je pourrais par avance vous faire voir quels sont les biens que vous recevez dès ce monde. Mais sans m'arrêter à cela, je tâcherai de vous convaincre, par l'état même de cette vie, de la fausseté de ce prétexte dont vous vous couvrez. Car combien préparez-vous de choses en ce monde dont vous ne jouirez jamais? Si quelqu'un vous accusait en cela d'être peu sage, ne lui répondriez-vous pas que vous vous croyez trop bien payé de vos travaux en pensant que vos enfants et les enfants de vos enfants en pourront jouir? Car, lorsque dans la vieillesse la plus avancée vous bâtissez ces maisons magnifiques que votre mort souvent vous empêche d'achever, lorsque vous faites ces plantations d'arbres qui ne porteront du fruit que longtemps après votre mort, lorsque vous achetez des terres et des fonds dont vous ne devez avoir la propriété que plusieurs années après, lorsqu'enfin vous faites tant d'autres choses dont vous ne recevrez aucun fruit, croyez-vous les faire pour vous ou pour ceux qui vous survivront? N'est-ce donc pas une extrême folie de ne compter pour rien en ces sortes de choses la longueur du temps, lors même qu'elle est cause que tous nos travaux périssent pour nous, et de nous décourager ici d'un petit délai qui sert même à augmenter et à nous assurer notre gain, sans qu'il puisse passer à d'autres, et dont nous devons jouir pour jamais?

Considérez d'ailleurs que ce retard n'est pas long. Le jugement de Dieu est à notre porte, et nous ne savons pas si ce ne sera point de notre temps que le monde sera détruit, et que viendra ce grand jour où nous verrons Jésus-Christ assis sur ce tribunal si sévère et si redoutable. Nous en avons déjà vu beaucoup de signes : l'Evangile a été prêché presque par tout l'univers; les guerres, les tremblements de terre, les famines sont arrivées, et ce jour terrible ne peut pas être fort éloigné.

Mais vous ne voyez pas ces signes, dites-vous, et je vous réponds que c'est cela même qui est le plus grand de tous ces signes. Personne, du temps de Noé, ne voyait les signes de ce déluge qui était près d'inonder toute la terre ; et lorsque les hommes ne pensaient qu'à se divertir, à faire festin, à se marier et à continuer toutes les choses auxquelles ils avaient accoutumé de s'occuper, ils furent tout d'un coup surpris par cette effroyable inondation qui les enveloppa tous. La même chose arriva aux gens de Sodome. Ils vivaient dans l'excès des délices, ils n'avaient pas le moindre soupçon de ce qui allait leur arriver, et c'est alors que le feu du ciel tomba sur eux et les consuma.

Considérons ces exemples, mes frères, et tenons-nous prêts à tous moments à sortir de cette vie. Quand le jour qui réduira tout ce monde en cendre ne serait pas encore si proche, celui de la mort de chacun de nous, soit vieux ou jeune, ne peut être fort éloigné. Quand ce moment sera venu, nous ne pourrons plus trouver d'huile pour nos lampes qui s'éteindront, ni obtenir le pardon que nous demanderons trop tard. Dieu nous rejettera alors, quand Abraham même, quand Noé, quand Job ou Daniel intercéderait pour nous. (Ezéch. XIV, 20.) C'est pourquoi, lorsqu'il nous reste encore du temps, préparons nos lampes, remplissons nos vases d'huile, faisons-nous comme un trésor de confiance, et mettons tout en dépôt dans le ciel ; afin que lorsque nous serons dans le besoin, nous le retrouvions pour en jouir éternellement, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« NUL NE PEUT SERVIR DEUX MAITRES, CAR OU IL HAIRA L'UN, ET AIMERA L'AUTRE ; OU IL S'ATTACHERA A L'UN, ET MÉPRISERA L'AUTRE. » (CHAP. VI, 24, JUSQU'AU VERSET 28.)

ANALYSE.

1. Le Christ nous est utile en supprimant ce qui nous nuit.
2. Des maux qu'enfantent les richesses.
3. Le Nouveau comme l'Ancien Testament emprunte des exemples à l'histoire de la Nature.
4. Que les imparfaits ne doivent pas croire que la perfection soit impossible ; qu'ils doivent s'encourager par l'exemple des autres.

1. Jésus-Christ dégage peu à peu ses disciples de l'amour du monde. Il diversifie les raisons par lesquelles il tâche de les retirer de l'affection des richesses, et de réprimer en eux cette passion si violente. Il ne se contente pas de ce qu'il leur en a déjà dit, quoiqu'il en ait parlé longuement et fortement. Il y ajoute encore d'autres considérations plus puissantes et plus terribles. Car y a-t-il rien qui nous doive plus effrayer que ce qu'il nous dit ici, que si nous sommes esclaves des richesses, nous cesserons d'être serviteurs de Jésus-Christ ? Et qu'y a-t-il au contraire qui nous puisse consoler davantage, que de pouvoir devenir ses véritables amis, en méprisant les richesses au lieu de les aimer ?

Remarquez encore ici ce que je vous fais voir si souvent : que Jésus-Christ porte ses disciples à lui obéir par deux raisons différentes, par l'utilité qu'ils y trouvent, et par le mal qu'ils souffriraient s'ils ne lui obéissaient pas. Il nous avertit, comme un sage médecin, des maladies où nous tomberons si nous négligeons ses ordonnances ; et de la santé dont nous

jouirons si nous pratiquons ce qu'il nous commande.

Et considérez quel avantage Jésus-Christ nous promet ici, et combien ses préceptes nous sont utiles, puisqu'ils nous délivrent de si grands maux. Le mal que vous causent les richesses, dit-il, n'est pas seulement d'armer contre vous les voleurs, et de remplir votre esprit d'épaisses ténèbres. La plus grande plaie qu'elles vous font, c'est qu'elles vous arrachent de la bienheureuse servitude de Jésus-Christ, pour vous rendre esclaves d'un métal insensible et inanimé. Ainsi elle vous cause le double mal, et de vous rendre esclaves d'une chose dont vous devriez être les maîtres, et de vous retirer de l'assujétissement à Dieu, auquel il vous est très-avantageux et très-nécessaire d'être soumis. Comme Jésus-Christ avait déjà fait voir la double perte que nous faisons lorsque nous mettons notre argent où la rouille le corrompt, et que nous ne le mettons pas où il demeure incorruptible; il fait voir de même ici dans l'avarice un double mal, qui consiste en ce qu'elle sépare de Dieu et qu'elle nous asservit au démon de l'argent.

Il ne dit pas même d'abord cette vérité à ses disciples. Il les y dispose peu à peu par cette maxime générale : « Nul ne peut servir deux « maîtres (24); » c'est-à-dire, deux maîtres qui commandent des choses toutes contraires. Car s'ils ne commandent que la même chose, ils ne sont qu'un maître, comme autrefois « toute la « multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un « cœur et qu'une âme » (Act. IV, 32.) Il y avait plusieurs personnes, et néanmoins la parfaite union des cœurs faisait que plusieurs n'étaient qu'un. Mais Jésus-Christ, insistant sur cette pensée, l'accuse plus fortement, et dit que l'homme non-seulement ne servira pas l'un de ces deux maîtres, mais que même il le haïra et détestera. « Car ou il haïra l'un et aimera « l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera « l'autre (24). »

Il semble que ce dernier membre soit une redite. Cependant ce n'est pas sans raison que la chose est ainsi présentée; le Seigneur veut faire voir qu'il est aisé de passer de l'un de ces deux maîtres à celui qui est le meilleur. Afin que vous ne veniez pas dire : je suis déjà engagé, je suis déjà l'esclave de l'argent, il montre que l'on peut s'en délivrer, et revenir du tyran au roi véritable, comme on l'avait quitté pour s'assujétir au tyran. Il commence donc par dire en général qu'on ne peut servir deux maîtres, pour être plus sûr de trouver dans l'auditeur un juge impartial de ce qu'il avance, un juge qui ne se prononcera que d'après la nature des choses, et ce principe accordé, il se découvre aussitôt, en disant : « Vous ne pou« vez servir tout ensemble Dieu et l'argent « (24). » Tremblons, mes frères, quand nous pensons à ce que nous forçons Jésus-Christ de nous dire, lorsqu'il parle de l'argent comme d'une divinité opposée à Dieu. Si cela est horrible à dire, combien l'est-il plus de le faire, et de préférer le joug de fer des richesses au joug doux et agréable de Jésus-Christ? Mais quoi! me direz-vous, les anciens patriarches n'ont-ils pas trouvé le moyen de servir tout ensemble Dieu et l'argent? — Nullement. — Mais comment donc Abraham, comment Job, ont-ils jeté tant d'éclat par leur vertu? Je vous réponds qu'il ne faut point alléguer ici ceux qui ont possédé les richesses, mais ceux qui en ont été possédés. Job était riche; il se servait de l'argent, mais « il ne servait pas l'ar« gent. » Il en était le maître et non l'idolâtre. Il considérait son bien comme s'il eût été à un autre; il s'en regardait comme le dispensateur et non le propriétaire. Il était si éloigné de ravir le bien d'autrui, qu'il donnait le sien aux pauvres: et, ce qui est encore plus grand, il ne se réjouissait pas même d'être riche; il le dit lui-même : « Vous savez si je me suis « réjoui de mes grandes richesses. » (Job, III, 25.) C'est pourquoi il ne s'affligea point lorsqu'il les perdit.

Mais les riches de ce temps sont bien éloignés de cet esprit. L'argent est leur maître et leur tyran. Il leur fait payer avec une extrême rigueur le tribut qu'il leur impose, et ils le servent comme les plus lâches et les plus malheureux de tous les esclaves. Cet amour de l'or possède leur cœur, et il s'y retranche comme dans une place forte, d'où il leur impose tous les jours de nouvelles lois, pleines d'injustice et de violence, sans qu'aucun d'eux ose résister. N'opposez donc point de vains raisonnements à la voix de Dieu. Puisque Jésus-Christ a prononcé cet oracle, et qu'il a dit qu'il est impossible de servir deux maîtres, ne dites point que cela se peut. L'un de ces maîtres vous commande de voler le bien d'autrui, l'autre de donner ce qui est à vous. L'un veut que vous soyez chastes, et l'autre que vous soyez impurs. L'un vous porte

à la bonne chère, et l'autre vous recommande l'abstinence. L'un vous persuade d'aimer le monde, l'autre vous commande de le mépriser. L'un veut que vous admiriez le luxe et la magnificence des bâtiments, et l'autre que, pleins de mépris pour ces vanités, vous n'aimiez que la beauté de la vertu et de la sagesse. Comment donc pouvez-vous servir tout ensemble ces deux maîtres, puisqu'ils vous commandent des choses toutes contraires?

2. Jésus-Christ donne à l'argent le nom de « maître, » non qu'il soit tel par sa nature, mais parce qu'il le devient par l'esclavage volontaire de ceux qui lui sont assujétis. C'est ainsi que saint Paul appelle le ventre un « Dieu « (Phil. III, 19), » pour marquer, non la dignité du tyran, mais la bassesse de ceux qui le servent : service pire que tout supplice, et bien capable, même avant tout supplice, de châtier celui qui s'y livre. Qu'y a-t-il donc au monde de plus misérable que ceux qui, ayant Dieu pour maître, quittent son joug si doux, pour s'asservir volontairement à ce tyran si cruel, dont l'esclavage leur est si pernicieux, même en cette vie? Car c'est de cet amour et de cette idolâtrie de l'argent que naissent une infinité de pertes, de procès, de querelles, de médisances, de guerres, de travaux, et de ténèbres intérieures et spirituelles; et, ce qui est encore plus à déplorer, c'est que cette servitude si malheureuse nous ravit encore tous les biens du ciel.

Après que Jésus-Christ a montré par tout ce qu'il vient de dire combien il est avantageux en toute manière de mépriser les richesses, qu'en les méprisant on les conserve, et que cette disposition nous donne la paix du cœur, nous élève à la plus haute vertu, et nous rend fermes et inébranlables dans la piété, il montre maintenant que ce qu'il commande n'est point difficile. Car un sage législateur ne doit pas seulement ordonner des choses utiles, mais tâcher encore de les rendre aisées. Ainsi il ajoute : « C'est pourquoi je vous le dis, ne vous « mettez point en peine pour votre âme, où vous « trouverez de quoi boire et de quoi manger, ni d'où vous aurez des vêtements pour « couvrir votre corps (25). »

Pour empêcher qu'on ne dise : Mais si nous quittons tout, comment pourrons-nous vivre? il prévient admirablement cette objection. S'il eût dit tout d'abord : « Ne vous mettez point « en peine de la nourriture, » cela eût pu paraître dur. Mais en faisant voir ce que produit l'avarice, il a disposé les esprits à recevoir cet avis. Il ne vient donc pas simplement et sans aucune précaution nous dire : « Ne vous met« tez pas en peine. » Il commence par émettre la raison, puis il énonce le précepte comme une conséquence qui en découle. « Vous ne « pouvez, » dit-il, « servir Dieu et l'argent; « c'est pourquoi, » ajoute-t-il, « je vous le dis, « ne vous mettez point en peine. » Qu'est-ce à dire « c'est pourquoi? » de quoi s'agit-il? D'une perte irréparable, non pas seulement d'un dommage d'argent, mais d'un coup mortel à tout ce qu'il y a de plus précieux en vous, je veux dire la perte du salut éternel; puisque ces soucis de l'argent vous séparent du Dieu qui vous a créé, qui prend soin de vous et qui vous aime.

« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous met« tez point en peine pour votre âme où vous « trouverez de quoi boire et de quoi manger. » Il propose hardiment le précepte dans toute sa force, après qu'il a montré ce que l'on perdait à ne pas le suivre. Il veut que non-seulement nous renoncions à notre bien, mais que nous ne nous mettions pas même en peine pour la nourriture la plus nécessaire : « Ne vous met« tez point en peine pour votre âme, où vous « trouverez de quoi boire et de quoi manger. » Ce qu'il dit, non que l'âme ait besoin de nourriture, puisqu'elle est spirituelle, mais c'est une manière ordinaire de parler dont il se sert. D'ailleurs, encore qu'elle n'ait pas besoin de nourriture, elle ne pourrait néanmoins demeurer dans un corps qui en manquerait.

Mais lorsque Jésus-Christ interdit ces soins, il ne le fait pas d'une autorité absolue. Il se sert pour nous le persuader, d'une raison qu'il tire de ce qui se passe en nous-mêmes, et d'autres comparaisons sensibles. « L'âme n'est« elle pas plus que la nourriture; et le corps « plus que le vêtement (45)? » Comment donc Celui qui donne ce qui est plus considérable ne donnera-t-il pas aussi ce qui l'est moins? Comment Celui qui a formé la chair dans cette nécessité d'être nourrie, ne lui donnera-t-il pas cette nourriture dont il a voulu qu'elle eût besoin? C'est pourquoi il ne dit pas simplement : « Ne soyez point en peine où vous trou« verez de quoi vivre; » mais il ajoute : « pour « votre âme et pour votre corps, » parce qu'il voulait appuyer son discours par la comparaison de l'une et de l'autre de ces deux parties

qui composent l'homme. Car une fois que Dieu a donné l'âme, elle demeure ce qu'elle est : mais le corps croît tous les jours. Après avoir ainsi fait voir l'immortalité de l'âme et la fragilité du corps il ajoute : « qui d'entre vous « peut ajouter à sa taille naturelle la hauteur « d'une coudée? » Il ne parle point ici de l'âme parce qu'elle est incapable d'accroissement, mais seulement du corps, qui selon cette parole reçoit son accroissement non de la nourriture, mais de la providence de Dieu; pensée que saint Paul exprime différemment en disant : « Celui qui plante n'est rien, celui qui « arrose n'est rien, mais tout est de Dieu qui « donne l'accroissement. » (I Cor. III, 7.) Voilà donc les raisons qu'il tire de ce qui se passe dans nous; puis il a recours à des comparaisons tirées d'ailleurs : « Considérez » dit-il « les « oiseaux du ciel; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans des greniers; « mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-« vous pas sans comparaison plus grands « qu'eux? (26) Pour nous empêcher de croire que ces soins que Jésus-Christ nous défend, puissent nous être fort avantageux, il nous en fait voir clairement l'inutilité dans les plus grandes comme dans les plus petites créatures : dans les plus grandes, comme sont notre âme et notre corps ; et dans les plus petites, comme sont les oiseaux du ciel. Si sa providence, nous dit-il, témoigne tant de soin pour des êtres qui sont beaucoup moins que vous, comment vous manquera-t-elle? C'est ainsi qu'il parle au peuple assemblé ; mais il ne traite pas ainsi le démon. Il repousse sa tentation par une raison bien plus relevée. « L'homme, » lui dit-il, « ne vit pas seulement de pain, mais de toute « parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Matth. IV.) Il se contente ici de parler des « oiseaux du ciel » à ce peuple, manière excellente d'exhorter et d'avertir, et qui ne pouvait qu'agir fortement sur ces esprits.

3. Mais quelques impies en sont venus à ce degré de démence, que d'oser trouver à redire dans ces paroles du Sauveur. Il ne devait pas, disent-ils, proposer aux hommes l'exemple des oiseaux, puisqu'il voulait porter les hommes à agir librement et volontairement, au lieu que les oiseaux n'agissent que par l'instinct et le mouvement de la nature. Que répondre à cela sinon que nous pouvons acquérir par la volonté ce que la nature a donné aux oiseaux? Aussi Jésus-Christ, ne dit pas : Considérez que les oiseaux du ciel volent, parce que nous ne pouvons pas les imiter en cela, mais qu'ils n'ont point de soin de leur nourriture, ce que nous pouvons faire aisément si nous le voulons.

L'exemple des saints qui ont vécu selon ce précepte, en est une preuve. Admirable sagesse du divin Législateur qui pouvant nous proposer l'exemple de tant d'excellents hommes, comme de Moïse, d'Elie, de saint Jean, et de tant d'autres, qui ne se sont mis nullement en peine de trouver de quoi se nourrir, aime mieux se servir de celui des oiseaux, comme plus capable de frapper l'esprit de ses auditeurs et de ses disciples. Car s'il leur eût donné ces hommes de Dieu pour modèle, ils lui eussent peut-être répondu qu'ils n'étaient pas encore arrivés comme ces saints, au comble de la vertu. Mais en ne leur proposant que l'exemple des oiseaux, ils ne pouvaient pas s'excuser, et ils devaient plutôt rougir de ne pouvoir pas les imiter.

Il imite encore en ce point l'ancienne loi, qui renvoie quelquefois les hommes à l'exemple de l'abeille, de la fourmi, de la tourterelle, et de l'hirondelle. Et ce n'est pas une petite preuve de la gloire, et de la grandeur de l'homme, de pouvoir imiter par le choix libre de sa volonté, ce que ces animaux font par la nécessité de l'instinct de la nature. Si donc Dieu prend tant de soin des choses qu'il a créées pour nous, combien en prendra-t-il plus de nous-mêmes? S'il veille tant sur les serviteurs, combien veillera-t-il plus sur le maître? C'est pourquoi après avoir dit : « Regardez les « oiseaux du ciel, » il n'ajoute point: que ces oiseaux ne s'occupent point à des commerces et à des trafics injustes parce qu'il semblerait n'avoir eu en vue que les hommes les plus méchants et les plus avares ; mais seulement « qu'ils ne sèment et qu'ils ne moissonnent « point. »

Quoi donc! me direz-vous, voulez-vous nous empêcher de semer? Jésus-Christ ne défend point de semer ; mais il défend d'avoir trop de soin de ce qui est même le plus nécessaire. Il ne défend point de travailler, mais il ne veut pas qu'on travaille avec défiance, et avec inquiétude. Il vous promet donc, et il vous commande même de vous nourrir; mais il ne veut pas que ce soin vous tourmente, et vous embarrasse l'esprit. David avait longtemps auparavant marqué cette vérité obscurément :

« Vous ouvrez votre main, et vous remplissez « de bénédiction tout ce qui a vie. » (Psal. CXLIV, v. 16.) Et ailleurs : « Dieu donne aux animaux « et aux petits des corbeaux, la nourriture « qu'ils lui demandent. » (Ps. CXLVI, 16.)

Vous me direz, peut-être, quel est l'homme qui puisse s'exempter de ces soins? Ne vous souvenez-vous point de tant de justes que je viens de vous nommer? Ne savez-vous pas encore que le patriarche Jacob sortit nu de son pays et qu'il dit : « Si le Seigneur me donne « du pain pour manger et des habits pour me « couvrir, » etc. (Gen. XXVIII, 20.) Ce qui marque assez qu'il n'attendait point sa nourriture de ses soins, mais de Dieu seul. C'est ce que les apôtres ont fait depuis en quittant tout et ne s'inquiétant de rien. On a vu ces cinq mille personnes ensuite, et ces trois mille autres pratiquer la même chose. Si après toutes ces raisons et tous ces exemples, vous ne pouvez vous résoudre à vous décharger de ces soins qui sont comme des chaînes qui vous accablent; reconnaissez au moins combien ils vous sont inutiles, et que cette inutilité vous porte à vous en dégager. « Car qui est celui d'entre « vous qui puisse avec tous ses soins ajouter à « sa taille naturelle la hauteur d'une coudée (27)? » Il se sert de la comparaison d'une chose claire, pour en faire comprendre une qui est obscure et cachée. Comme avec tous vos soins, dit-il, vous ne pouvez faire croître votre corps, vous ne pouvez de même avec toutes vos inquiétudes, quelque nécessaire que vous les croyiez, vous assurer votre nourriture. Ceci nous fait donc voir que ce ne sont point nos soins particuliers, mais la seule providence de Dieu qui fait tout dans les choses mêmes où nous paraissons avoir plus de part : que si Dieu nous abandonnait, rien ne nous pourrait soutenir ; et que nous péririons avec tous nos soins, toutes nos inquiétudes, et tous nos travaux.

4. Ne disons donc point, mes frères, que ces commandements de Dieu sont au-dessus de nos forces, et impraticables. Il y a encore aujourd'hui, par la miséricorde de Dieu, plusieurs personnes qui les accomplissent. Si vous l'ignorez, je ne m'en étonne pas, puisque Elie croyait être seul, lorsque Dieu lui dit : « Je « me suis réservé sept mille hommes, qui n'ont « point fléchi le genou devant Baal. » (III Rois, VIII, 13.) Cet exemple doit nous convaincre qu'il y en a encore aujourd'hui qui mènent une vie apostolique, et qui imitent les premiers chrétiens, dont il est parlé dans les Actes. Si nous ne le croyons pas, ce n'est pas que cette vertu si excellente ne se trouve encore en plusieurs; mais c'est qu'elle est trop disproportionnée à notre faiblesse et à notre esprit. Nous sommes semblables en cela à un homme sujet au vin, qui ne peut croire qu'il y en ait qui non-seulement n'en boivent point, mais qui ne boivent même de l'eau qu'avec réserve et avec mesure, comme tant d'excellents solitaires dans les déserts; ou bien nous ressemblons à un impudique qui ne peut croire qu'on puisse vivre dans le célibat, et demeurer toujours vierge ; ou à un voleur qui accoutumé à ravir le bien d'autrui, ne peut comprendre comment on peut donner aux autres le sien propre. C'est ainsi que ceux qui sont déchirés tous les jours de mille soins, ne peuvent croire qu'il y en ait plusieurs qui en soient exempts, et qui vivent dans une profonde paix.

Il nous serait donc aisé de faire voir, par l'exemple de ceux dont la vie est encore aujourd'hui conforme à cette règle qui nous est prescrite dans l'Evangile, combien de chrétiens ont suivi autrefois cet excellent précepte de Jésus-Christ. Mais pour vous, mes frères, il vous suffit d'abord d'apprendre à n'être point avares, de savoir que l'aumône est une vertu très-agréable à Dieu, et que vous devez faire part de vos biens aux pauvres. Ces premières pratiques de piété vous conduiront peu à peu à un plus haut degré de vertu. Commençons donc par retrancher ces magnificences superflues; contentons-nous d'une juste médiocrité, et ne pensons à acquérir du bien, que par un travail et un emploi légitime.

Nous voyons que saint Jean ne recommandait d'abord aux publicains et aux soldats, que de se contenter de leurs gages. Son zèle eût bien voulu passer plus loin, et les élever à une plus haute perfection; mais comme ces hommes n'en étaient pas encore capables, il use de condescendance et se contente de leur proposer ces avis pour ainsi dire tout élémentaires ; s'il avait voulu leur donner les enseignements les plus hauts, ils n'auraient pas même tenté de suivre ceux-ci, et ils auraient peut-être encore manqué à ceux-là. C'est ainsi que nous tâchons de vous faire entrer d'abord dans les exercices les plus bas et les plus faciles de la vertu. Nous savons que l'état des parfaits qui renoncent à tout et qui ne possèdent rien, est au-dessus de

vos forces, et que cette haute vertu est aussi éloignée de vous, que le ciel l'est de la terre. Exerçons-nous donc au moins à pratiquer les commandements les plus faciles, et nous y trouverons la consolation et le salut de nos âmes.

Il s'est trouvé même des philosophes grecs, qui ont fait ce que je vous dis, et qui ont quitté tout leur bien, quoique par un mouvement qui n'était pas celui qu'il fallait. Mais pour vous, je me contenterai que vous fassiez de grandes aumônes; nous arriverons bientôt à la perfection de la vertu, si nous y montons par ces degrés. Que si nous ne faisons pas même ces premiers pas, quelle excuse nous restera-t-il si, étant obligés d'être plus justes que les justes de l'ancienne loi, nous le sommes moins que les philosophes païens? Que serait-ce si, devant être des anges et des enfants de Dieu, nous ne nous conservons pas même la qualité d'hommes? Car ce n'est plus garder la douceur d'un homme, que de ravir le bien d'autrui. C'est imiter la cruauté des bêtes les plus farouches, et la passer même en quelque sorte. Les bêtes ne suivent que l'instinct que la nature leur donne. Mais nous, après avoir été honorés de la raison, nous violons la nature même, et nous dégénérons de l'excellence de l'homme dans la bassesse des bêtes.

Considérons sérieusement, mes frères, quelle est cette haute vertu que Jésus-Christ nous propose en cet Evangile; et si nous ne pouvons pas y atteindre, efforçons-nous au moins d'y faire quelque progrès. C'est ainsi que nous nous délivrerons des supplices à venir, et que nous avançant de degré en degré, nous monterons jusqu'au comble de tous les biens que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« POURQUOI DE MÊME VOUS METTEZ-VOUS EN PEINE POUR LE VÊTEMENT CONSIDÉREZ COMMENT CROISSENT LES LIS DES CHAMPS. ILS NE TRAVAILLENT POINT, » ETC. (CHAP. VI, 28, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. La beauté de la création proclame la sagesse de Dieu.
2. Dieu qui donne ce qui paraît superflu donnera à bien plus forte raison le nécessaire.
3. C'est par le secours de Dieu que nous faisons tout le bien que nous faisons.
4. Comment il faut comprendre le mot : *Malitia* dans cette parole : *sufficit diei malitia sua.* — Est-ce une consolation que le délai du supplice de l'enfer.
5. Il n'est pas de péché qui ne cède à la pénitence; des conditions d'une véritable prière.
6. Excellent modèle de la prière de la Chananéenne.

1. Après que Jésus-Christ a parlé de la nourriture la plus nécessaire, et qu'il a montré qu'il ne fallait s'en point mettre en peine, il passe à ce qui est moins important, puisque le vêtement n'est pas si nécessaire que la nourriture. On demandera peut-être pourquoi il ne rapporte pas encore ici l'exemple des oiseaux, et d'où vient qu'il ne parle point du paon, ou du cygne, ou de la brebis, qui pouvaient lui fournir de nombreuses comparaisons. Il cite le lis afin de nous toucher plus fortement par le contraste qu'il nous fait voir entre une vile herbe, et l'extrême magnificence dont Dieu s'est plu à la décorer. C'est pourquoi, poursuivant son

raisonnement, il ne dit plus « un lis, » mais « le foin des champs. » Ce terme ne lui suffit même pas, il en ajoute un autre qui exprime encore plus fortement la vileté. « Le foin des « champs qui est aujourd'hui, et qui demain, » non-seulement ne sera plus ; mais, ce qui est beaucoup plus expressif, « sera jeté dans le « four. » Et il ne dit pas simplement : « Que « Dieu le pare, » mais « s'il le pare de la « sorte. »

Voyez-vous que d'expressions vives et fortes? Le Sauveur les emploie pour faire une plus grande impression dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. C'est toujours avec la même pensée qu'il conclut en disant : « Combien plus le fera- « t-il pour vous ? » Cette parole est d'une emphase énergique ; et ce mot « vous » dans la bouche du Sauveur montre bien ce que vaut l'homme et l'attention qu'il mérite : c'est comme s'il disait : Vous à qui Dieu a donné une âme raisonnable, dont il a formé le corps, pour qui il a fait le ciel et la terre, à qui il a envoyé ses prophètes et donné sa loi, qu'il a comblé de tant de biens, pour qui il a livré son Fils unique, et à qui il a donné enfin avec lui, la plénitude de ses bénédictions et de ses grâces.

Mais après le souvenir de tant de dons, il fait à ses auditeurs une réprimande en les appelant « hommes de peu de foi. » Tel est le sage conseiller, il joint toujours le reproche à l'exhortation, pour opérer plus sûrement la persuasion. Le Seigneur, par ces paroles, ne nous apprend pas seulement à ne nous inquiéter d'aucune chose, mais encore à n'être point touchés de la beauté et de la magnificence des vêtements. A l'herbe l'éclat de la parure, au gazon la beauté, nous dit-il, ou plutôt le foin de la prairie vaut encore mieux que son splendide vêtement. Pourquoi donc vous enorgueillir de choses dans lesquelles une simple plante l'emporte sur vous de beaucoup ?

Mais remarquez comment Jésus-Christ adoucit tout d'abord ce précepte par l'opposition des contraires, puisqu'il semble n'y porter les hommes, que pour les délivrer de la chose du monde qu'ils craignent le plus. Car après avoir dit : « Considérez comment croissent les lis « des champs, » il ajoute : « Ils ne travaillent « point ni ne filent point. » De sorte que c'est afin de nous délivrer de nos peines qu'il nous fait ce commandement. Ainsi on ne doit pas dire qu'il y a de la peine à suivre ce précepte, mais qu'au contraire il y en a à ne le pas suivre. De même qu'en disant « que les oiseaux « ne sèment point, » Jésus-Christ n'a pas prétendu nous défendre de semer, mais seulement de nous absorber dans cette préoccupation; de même ici, lorsqu'il dit que « les lis ne tra- « vaillent, ni ne filent point, » ce n'est pas le travail qu'il condamne, mais seulement l'agitation inquiète. « Et cependant je vous déclare « que Salomon même dans toute sa gloire, n'a « jamais été vêtu comme l'un d'eux (29). » Ainsi, selon la parole de Jésus-Christ, tout ce grand éclat de Salomon a cédé à celui des lis. Et on ne peut pas dire que sa magnificence a quelquefois égalé la beauté des lis, et que quelquefois aussi l'éclat des lis l'a surpassée ; puisqu'il est marqué expressément qu'il n'a jamais été vêtu comme le lis « dans toute sa gloire, » c'est-à-dire qu'il n'y a eu aucun jour de son règne, où il ait été paré comme un lis. Que s'il n'a pu égaler dans sa magnificence la fleur du lis, il n'a point non plus égalé les autres fleurs, mais il leur a cédé à toutes, puisque leur beauté vive et naturelle passe autant toutes les broderies d'or et de soie, que la vérité passe le mensonge. Si donc le plus magnifique de tous les rois doit reconnaître ici qu'il est vaincu, comment prétendez-vous par tout votre luxe, je ne dis pas surpasser le lis, mais approcher seulement de la beauté de la moindre fleur ?

Jésus-Christ nous avertit donc ici de ne point rechercher cette sorte d'éclat. Or, semble-t-il nous dire, voyez la fin de cette fleur ; après le triomphe remporté par sa beauté, elle est jetée au four. Que si Dieu prend un tel soin de choses de si peu d'importance et de prix, comment pourrait-il oublier l'homme, qui est la plus excellente de ses créatures ?

Vous me demanderez peut-être, pourquoi Dieu a donné tant de beauté à ces fleurs ? Je vous réponds que c'est pour nous montrer sa sagesse et sa puissance, et pour nous faire admirer en toutes choses la magnificence de sa gloire. Car ce ne sont pas seulement « les cieux « qui racontent la gloire de Dieu. » (Ps. XVIII, 1.) La terre le fait aussi comme le montre David lorsqu'il dit : « Louez le Seigneur, vous « arbres fruitiers, et vous cèdres. » (Ps. CXLVIII, 10.) Les uns, par la douceur de leurs fruits, les autres par la grandeur de leurs branches, les autres par une beauté particulière, publient la gloire de leur Créateur. Dieu ne pouvait mieux nous faire voir les richesses infinies de

sa puissance et de sa sagesse, qu'en répandant ainsi tant de beauté sur les choses les plus basses, puisqu'il n'y a rien de plus vil que ce qui est aujourd'hui, et qui cessera d'être demain.

Que si Dieu donne à ces herbes ce qui ne leur était point nécessaire, puisque cet éclat qu'elles ont ne sert nullement à nourrir le feu qui les brûle; comment vous refuserait-il à vous ce qui vous est nécessaire? Après avoir paré les moindres choses de tant d'ornements superflus, seulement pour montrer sa toute-puissance, comment vous négligerait-il, vous, qui êtes le chef-d'œuvre de ses créatures? Comment vous refuserait-il ce qui vous est nécessaire pour le soutien de la vie? Après donc qu'il a ainsi montré aux hommes jusqu'où s'étend sa providence, il juge à propos de les réprimander, mais il ne le fait qu'avec beaucoup de retenue, et au lieu de les appeler des gens sans foi, il se contente de les appeler des « hommes de petite foi. »

2. « Si donc Dieu a soin de vêtir de la sorte « une herbe des champs, qui est aujourd'hui et « que demain on jettera dans le four, combien « plus le fera-t-il pour vous, hommes de peu « de foi (30)? » Celui qui dit ces paroles, est celui-là même qui fait toutes choses: « Toutes « choses ont été faites par lui, et sans lui rien « n'a été fait. » (Jean, I, 3.) Cependant il ne dit pas comme Créateur. Il lui suffisait pour un temps de montrer son autorité en disant à chacun de ses commandements: « Il a été dit « aux anciens, etc., mais moi je vous dis. » Ne vous étonnez donc pas après cela qu'il se cache dans la suite, et qu'il parle si humblement de lui-même. Il n'a point d'autre but maintenant que de proportionner sa parole à la faiblesse de ceux qui l'écoutent, et de témoigner partout qu'il n'est pas un ennemi de Dieu, et qu'il s'accorde parfaitement en toutes choses avec son Père.

C'est ce qu'il observe particulièrement dans ce long sermon sur la montagne. Il y parle constamment du Père. Il relève partout sa providence, sa sagesse et sa bonté qui s'étend généralement sur toutes choses, et qui veille autant sur les plus petites que sur les plus grandes. Quand il défend « de jurer par Jéru« salem, » il l'appelle « la ville du grand roi. » Quand il « parle du ciel, » il dit, « que c'est le « trône de Dieu. » Quand il parle de la conduite et du gouvernement du monde, il l'attribue tout à Dieu: « Il fait, » dit-il, « lever son « soleil sur les bons et sur les méchants, et « pleut sur les justes et sur les injustes. » Il apprend de même à la fin de la prière qu'il a enseignée, que toute grandeur est à Dieu, en disant: « Que le royaume, que la puissance « et que la gloire sont à lui. » De même ici lorsqu'il veut montrer sa providence, et marquer combien elle est admirable dans les moindres choses: « Celui, » dit-il, « qui a « soin de vêtir de la sorte une herbe des « champs, » etc. Il ne le nomme jamais « son « père; » mais seulement leur père; afin de les toucher et de les toucher par cet honneur, et de ne point exciter leur indignation, lorsqu'il appellerait Dieu son père.

Si donc, mes frères, il ne faut pas se mettre en peine des choses les plus nécessaires, comment excusera-t-on ceux qui s'empressent tant pour les superflues? ou plutôt, comment excusera-t-on ceux qui perdent même le dormir pour voler le bien des autres? « Ne vous met« tez donc point en peine en disant: Où au« rons-nous de quoi manger, de quoi boire, « de quoi nous vêtir (31), comme font les « païens qui recherchent toutes ces choses « (32)? » Jésus-Christ fait encore ici un reproche à ses disciples, et il leur fait voir qu'il ne leur commande rien de fort difficile. Il disait auparavant: « Si vous aimez ceux qui vous « aiment, vous ne faites rien d'extraordinaire, « puisque les païens en font autant, » et il stimulait ainsi ses disciples et les excitait à une plus haute vertu par la comparaison qu'il faisait d'eux avec les païens: il se sert encore ici de ce même exemple pour leur faire voir qu'il n'exigeait d'eux qu'une conduite très-juste et très-raisonnable. Car si nous devons être plus justes que les scribes et que les pharisiens, que ne mériterons-nous point, si, bien loin d'être plus justes que les juifs, nous nous rendons semblables aux païens, et si nous n'avons pas plus de confiance en Dieu qu'ils n'en ont? Mais après leur avoir fait cette réprimande pleine de sévérité et de force pour les réveiller de leur assoupissement, et pour leur imprimer une honte salutaire, il les console ensuite en disant: « Votre Père sait que vous avez « besoin de toutes ces choses (32). » Il ne dit pas, Dieu sait; mais « votre Père sait, » afin que ce mot de « Père » les fît entrer dans une confiance plus ferme et plus assurée. Car si vous avez un père, leur dit-il, et un père tel

que Dieu, il ne pourra pas sans doute vous laisser souffrir les dernières extrémités, puisque les pères d'ici-bas n'ont pas cette dureté à l'égard de leurs enfants.

Il joint à ceci une autre raison : « Vous avez « besoin, » dit-il, « de toutes ces choses; » comme s'il disait : ce ne sont pas là des choses superflues, et dont Dieu puisse vous laisser manquer, lui qui ne dédaigne pas de donner aux fleurs des embellissements si peu nécessaires. Je sais que ces choses dont je vous défends le soin sont les plus nécessaires à la vie. Mais cette nécessité que vous regardez comme un motif légitime de souci, j'estime au contraire que c'est elle qui doit vous affranchir de tout souci. Vous dites : je dois me mettre en peine de ces choses parce que je ne puis m'en passer; et moi je vous dis au contraire, que c'est pour cela même que vous ne vous en devez point mettre en peine, parce qu'elles sont nécessaires. Quand elles seraient superflues, vous ne devriez pas même alors concevoir de défiance, mais espérer que la bonté de Dieu ne laisserait pas de vous les donner. Mais du moment qu'elles sont nécessaires, vous ne devez pas avoir le moindre doute qu'il ne vous les donne. Quel est le père qui refuse à ses enfants ce qui leur est le plus nécessaire pour la vie? C'est donc parce que cela est nécessaire que Dieu vous le donnera nécessairement. C'est lui qui a fait la nature humaine, et il en connaît parfaitement les besoins.

Vous ne pouvez pas dire : Il est vrai que Dieu est notre père, et que ces choses sont entièrement nécessaires; mais il ne sait peut-être pas qu'elles nous manquent. Car puisqu'il connaît la nature, qu'il l'a créée, qu'il l'a faite ce qu'elle est, il est évident qu'il sait mieux ses besoins que vous-même qui les souffrez. C'est lui-même qui a voulu que vous fussiez sujet à ces besoins, il n'ira donc pas contredire ce qu'il a voulu, en vous imposant d'un côté cette nécessité impérieuse et en vous ôtant de l'autre les moyens d'y satisfaire.

3. Donc, mes frères, bannissons tous ces soins qui ne servent qu'à nous torturer l'esprit inutilement. Puisque, soit que nous nous inquiétions ou que nous ne nous inquiétions pas, c'est Dieu seul qui nous donne toutes ces choses et qui nous les donne d'autant plus que nous nous en inquiétons moins, à quoi nous serviront tous nos soins, qu'à nous tourmenter et nous faire souffrir en pure perte? Celui qui est invité à un festin magnifique, ne se met pas en peine s'il y trouvera de quoi manger : et celui qui va à une source, ne s'inquiète point s'il y apaisera sa soif. Puis donc que nous avons la providence de Dieu, qui est plus riche que les plus magnifiques festins, et plus inépuisable que les sources les plus profondes, ne concevons ni inquiétude ni défiance. D'ailleurs nous allons trouver, dans les paroles qui suivent, un nouveau sujet de confiance.

« Cherchez premièrement le royaume et la « justice de Dieu, et toutes ces choses vous « seront données comme par surcroît (33). » Après avoir dégagé nos âmes du soin de toutes choses, il nous avertit de tendre au ciel. Il était venu pour anéantir tout ce qui était vieux et pour nous rappeler à notre véritable patrie. C'est pourquoi il tâche par tous les moyens de nous dégager des choses superflues et de nous délivrer des soins de la terre. C'est dans ce dessein qu'il nous avertit de nous garder d'imiter les païens, qui se mettent en peine de ces sortes de choses, dont tous les soins se bornent à la vie présente, qui n'ont aucun souci de l'avenir, ni aucune pensée des biens du ciel. Pour vous, mes disciples, leur dit-il, ce n'est pas là à quoi vous devez tendre. Vous avez un autre objet et une autre fin. En effet, nous ne sommes pas nés pour boire, pour manger et pour nous vêtir; mais pour plaire à Dieu et pour mériter les biens éternels. Comme donc ces besoins présents doivent tenir le dernier lieu dans nos pensées, qu'ils tiennent aussi le dernier rang dans nos prières.

« Cherchez, dit-il, premièrement le royaume « et la justice de Dieu, et toutes ces choses « vous seront données comme par surcroît. » Il ne dit pas seulement : « Vous seront don- « nées, mais vous seront données comme par « surcroît, » pour montrer qu'il n'y a rien dans les dons qui regardent cette vie, qui mérite d'être comparé avec les biens à venir. C'est pourquoi il n'ordonne point qu'on lui demande ces choses, mais qu'on lui en demande de plus importantes et qu'on espère de recevoir en même temps celles-ci, « comme « par surcroît. » Cherchez les biens à venir et vous recevrez les biens présents. Ne désirez point les choses d'ici-bas et vous les posséderez infailliblement. Il est indigne de vous, d'importuner votre Seigneur pour des sujets qui le méritent si peu. Vous vous abaissez honteusement, si lorsque vous ne devez être oc-

cupés que des biens ineffables de l'autre monde, vous vous consumez dans les vains désirs des choses qui passent.

Pourquoi donc, me direz-vous, Jésus-Christ nous commande-t-il de lui demander notre pain? — Oui, Jésus-Christ nous commande cela, mais en ajoutant « notre pain de chaque « jour; » et en marquant expressément, donnez-nous « aujourd'hui.» Il fait ici la même chose : « C'est pourquoi ne vous mettez point « en peine pour le lendemain; car le lende- « main se mettra en peine pour soi-même. A « chaque jour suffit son mal (34). » Il ne dit pas généralement : « Ne vous mettez point en « peine;» mais il ajoute, « pour le lende- « main; » nous donnant par ces paroles la liberté de lui demander les besoins du jour présent et bornant en même temps tous nos désirs aux choses les plus nécessaires. Car Dieu nous commande de lui demander ces choses, non parce qu'il a besoin que nous l'en avertissions dans nos prières, mais pour nous apprendre que ce n'est que par son secours que nous faisons tout ce que nous faisons de bien, pour nous lier et comme pour nous familiariser avec lui par cette obligation continuelle de lui demander tous nos besoins.

Remarquez-vous comment il leur donne la confiance qu'il ne les laissera pas manquer des choses nécessaires, et que Celui qui leur donne si libéralement les plus grandes choses, ne leur refusera pas les plus petites? Car je ne vous commande pas, leur dit-il, de ne vous mettre en peine de rien, afin que vous deveniez misérables et que vous n'ayez pas de quoi couvrir votre nudité, mais c'est afin que vous soyez dans l'abondance de toutes choses. Rien sans doute n'était plus propre à lui concilier les esprits que cette promesse. Ainsi comme en les exhortant à ne point rechercher une vaine gloire dans leurs aumônes, il les y porte en leur promettant une autre gloire plus grande et plus solide : « Votre Père, » dit-il, « qui voit en secret, vous en rendra la récom- « pense devant tout le monde ; » de même il les éloigne du soin des choses présentes, en leur promettant qu'il satisfera d'autant plus à tous leurs besoins, qu'ils se mettront moins en peine de les rechercher. Je vous défends, leur dit-il, de vous inquiéter de ces choses, non afin qu'elles vous manquent; mais au contraire afin que rien ne vous manque. Je veux que vous receviez toutes choses d'une manière digne de vous et qui vous soit véritablement avantageuse. Je ne veux pas qu'en vous bourrelant vous-mêmes d'inquiétude, en vous laissant déchirer à mille soucis, vous vous rendiez indignes des secours du corps aussi bien que de ceux de l'âme, et qu'après avoir été misérables en cette vie, vous perdiez encore la félicité de l'autre.

4. « Ne vous mettez donc point en peine « pour le lendemain. Car à chaque jour suffit « son mal; » c'est-à-dire son affliction et sa misère. Hélas! ne vous suffit-il pas « de manger « votre pain à la sueur de votre visage? » Pourquoi chercher dans l'inquiétude encore un nouveau tourment, vous qui devez même être affranchi de celui-là? Ce mot de « mal, » ne signifie donc pas malice ou malignité; Dieu nous garde de cette pensée! mais il signifie le travail, les afflictions et les misères. Nous voyons encore d'autres endroits dans l'Ecriture où ce mot de « mal, » se prend en ce même sens : « Il n'y a point de mal dans la ville que « le Seigneur n'ait fait. » (Amos, III, 6.) Ce que le Prophète n'entend point de l'avarice ou des rapines, ou des autres vices semblables; mais des plaies dont Dieu avait frappé les habitants: « C'est moi, » dit-il encore, « qui fais la paix, « et qui crée le mal (Isaïe, XLV, 7); » ce qui ne veut pas dire les crimes, mais la peste, la guerre, et la famine, et d'autres choses semblables, qui passent pour de véritables maux, dans l'esprit de la plupart des hommes. (I Rois, VI, 9.) C'est du reste ainsi qu'on les appelle ordinairement, par exemple, les prêtres et les devins de ces cinq villes, qui attelèrent à l'arche des vaches qu'ils séparèrent de leurs veaux, et qu'ils laissèrent aller seules, appelaient « mal » les plaies dont Dieu les avait frappés, et la douleur qu'ils en ressentaient.

C'est donc en ce sens qu'il faut prendre ces paroles : « A chaque jour suffit son mal; » parce qu'en effet il n'y a rien qui tourmente plus une âme, que le soin et l'inquiétude. C'est pourquoi saint Paul, exhortant les hommes à l'amour du célibat, leur dit : « Je vou- « drais vous voir dégagés de soins et d'inquié- « tudes. » (I Cor. VII, 32.) Lorsque Jésus-Christ dit : « Le lendemain se mettra en peine pour « soi-même, » il ne marque pas que ce jour du lendemain soit capable en effet de quelque inquiétude; mais comme il parlait à un peuple grossier, et qu'il voulait lui rendre sensible ce qu'il lui disait, il personnifie ce temps

et ce jour, et en parlant aux hommes, il se sert d'un langage ordinaire aux hommes. Et remarquez, mes frères, qu'il ne dit tout ceci que comme un conseil qu'il donne. Nous verrons dans la suite qu'il en fera un commandement absolu : « N'ayez, » dira-t-il, « ni or, « ni argent, ni bourse dans le chemin. » (Matth. x, 9.) Il ne faisait du reste que prescrire ce qu'il pratiquait lui-même : une loi déjà promulguée par les actions pouvait s'accentuer plus hardiment par les paroles ; la parole ne pouvait qu'être bien venue puisque les actions lui avaient aplani la voie. — Mais où donc ce précepte nous a-t-il été donné en action ? — Ecoutez cette parole : « Le Fils de l'homme n'a « pas où reposer sa tête. » (Matth. XVIII, 20.) Mais non content de ce qu'il a fait lui-même, il a retracé encore dans ses disciples cette même forme de vie, et il leur a fait pratiquer une pauvreté semblable, sans les laisser manquer de rien.

Remarquez, je vous prie, combien sa providence surpasse la tendresse de tous les pères. Je ne vous commande cela, leur dit-il, que pour vous délivrer d'un soin superflu. En effet, quand vous auriez aujourd'hui de l'inquiétude pour demain, vous ne laisseriez pas demain d'en avoir encore de même. Pourquoi donc vous tourmentez-vous inutilement? pourquoi forcer le jour présent à supporter plus de peine qu'il ne lui en revient? pourquoi, au faix qui lui est propre, ajouter encore le fardeau qui appartient au jour à venir, et cela sans pouvoir aucunement soulager celui-ci, ni rien gagner qu'un surcroît de peines superflues? Car pour produire plus d'effet, il anime pour ainsi dire le temps, le jour, et il l'introduit comme un plaignant qui vient réclamer contre une injustice dont il est victime.

Et en effet, Dieu vous donne le jour présent pour faire ce que présentement vous devez faire. Pourquoi donc l'accablez-vous encore du souci d'un autre jour? n'est-il pas assez chargé de ses propres soins? pourquoi lui en ajoutez-vous d'autres, et le surchargez-vous?

Mes frères, c'est le Législateur suprême, c'est Celui qui nous jugera un jour, qui parle ainsi : reconnaissez donc quelle espérance il nous donne, et quel doit être le bonheur qu'il nous promet en l'autre vie, puisqu'il nous assure qu'il trouve lui-même celle-ci si misérable, que c'est tout ce que nous pouvons faire que d'endurer chaque jour la peine qui l'accompagne.

Cependant après tant de promesses nous ne pouvons nous empêcher de nous inquiéter encore pour les besoins de cette misérable vie. Nous n'élevons jamais notre esprit au ciel. Nous renversons tout l'ordre des choses, et nous combattons doublement le précepte de Jésus-Christ. Ne cherchez point, nous dit-il, les choses présentes : et c'est de quoi nous nous occupons toujours. Cherchez, nous dit-il, les biens du ciel ; et c'est à quoi nous ne nous appliquons jamais. Nous n'y pouvons pas penser même durant une heure ; et autant nous témoignons d'empressement pour ce monde, autant et plus encore témoignons-nous de froideur pour l'autre. Mais cette indifférence et cette ingratitude envers Dieu ne demeurera pas toujours impunie. Nous pouvons bien le négliger durant quelques mois et quelques années ; mais tôt ou tard il faut enfin que nous tombions entre ses mains, et que nous paraissions devant ce tribunal si terrible.

Mais ce délai nous console, direz-vous. — Quelle est cette consolation d'attendre chaque jour l'heure du supplice? Si vous voulez que ce temps que Dieu vous donne vous soit un sujet de consolation, servez-vous-en pour vous corriger par une sérieuse pénitence. Si vous regardez comme un bien le retard du châtiment, que sera-ce de l'éviter?

Usons donc de ce temps que Dieu nous donne, pour nous délivrer entièrement des maux à venir. Jésus-Christ ne nous a rien commandé d'onéreux ni de pénible. Tous ses préceptes au contraire sont si faciles, que pour peu que nous y apportions de bonne volonté, nous pouvons les accomplir tous, si grands pécheurs que nous ayons été.

Manassès avait commis des crimes sans nombre, puisqu'il avait porté ses mains cruelles sur les saints ; qu'il avait introduit dans le temple du Seigneur l'abomination des idoles ; qu'il avait rempli la ville de carnage, et commis mille autres excès qui paraissaient le rendre indigne de toute miséricorde. Cependant, après tant de crimes, il trouva un moyen de se purifier entièrement. Quel moyen? Ce fut, mes frères, sa pénitence et la contrition de son cœur.

5. Car il n'y a point, non, il n'y a point de péché qui ne cède à la force de la pénitence, ou plutôt à la force de la grâce de Jésus-Christ. Aussitôt que nous nous convertissons, il devient lui-même notre force, et notre coopérateur

dans le bien. Si vous voulez devenir vertueux, rien ne vous en empêchera ; ou plutôt le démon tâchera de l'empêcher, mais il ne le pourra faire, parce que vous l'aurez prévenu par vos saintes résolutions, et que vous aurez par elles attiré Dieu même à votre secours. Que si vous ne voulez pas demeurer fermes, et que vous vous rangiez du côté de votre ennemi, comment Dieu pourra-t-il vous secourir ? Il ne veut pas user de violence ou de contrainte, et il ne sauve que celui qui veut se sauver.

Si vous aviez un serviteur qui vous haït, qui eût horreur de vous, qui voulût toujours s'enfuir, vous ne pourriez vous résoudre à le retenir, et cela quand vous auriez besoin de son service : à plus forte raison Dieu qui n'a aucun besoin de vous, qui n'exige de vous aucun service que pour votre bien, sera-t-il éloigné de vous faire violence pour vous retenir à son service malgré vous : si, au contraire, vous témoignez seulement quelque désir de lui plaire, il ne vous abandonnera point, quoi que puisse faire le démon.

Nous sommes donc nous-mêmes les auteurs de notre perte, puisque nous n'avons jamais recours à Dieu, et que nous ne nous approchons jamais de lui pour l'invoquer comme il faut. Lorsque nous le prions, il semble que nous n'attendions rien de lui. Nous ne portons point à la prière un cœur plein de foi et de ferveur. Nous sommes comme des personnes qui n'ont rien à demander ou à désirer ; nous demeurons tout assoupis, sans application et sans vigueur. Cependant Dieu veut qu'on le presse avec instance, et qu'on l'importune; et il agrée l'importunité de la prière. C'est le seul débiteur qui soit ravi qu'on lui redemande sa dette; il donne même sans qu'on lui ait rien prêté. Plus il voit que nous le pressons, et que nous lui faisons d'instances; plus il nous fait de grâces, quoiqu'il ne nous doive rien. Que si nous sommes lâches à lui demander, il diffère aussi à nous donner, non qu'il n'en ait le désir, mais parce qu'il veut être importuné, et qu'il prend plaisir qu'on lui fasse violence.

C'est pourquoi il nous donne dans l'Evangile pour modèle de la prière, tantôt l'exemple d'un homme qui va importuner son ami au milieu de la nuit, pour lui demander du pain; et tantôt l'exemple de ce juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, qui se laissa néanmoins fléchir par les instantes sollicitations de la veuve. Il ne s'est pas contenté même de ces paraboles. Il y a joint des exemples effectifs, comme celui de la Chananéenne qu'il renvoya après l'avoir comblée d'un si grand don. Il fit voir en cette occurrence, qu'il donne même ce qui est au-dessus du mérite de ceux qui le prient, lorsqu'ils prient avec ferveur : « Il n'est « pas bon, » dit-il à cette femme, « de prendre « le pain des enfants, et de le donner aux « chiens ; » et cependant il le lui donna, parce qu'elle le demandait avec ardeur. Il nous montre encore dans la personne des Juifs, qu'il refuse de donner aux tièdes et aux négligents, ce qui leur appartenait légitimement. Bien loin de recevoir de lui des grâces nouvelles, ils ont perdu celles qu'ils avaient déjà reçues. Ils n'ont pu conserver ce qui était à eux, parce qu'ils ont prié avec tiédeur. La Chananéenne, au contraire, priant avec ardeur et avec une violence toute sainte, est entrée dans l'héritage des autres : et après avoir été appelée « chienne, » elle a été mise au rang des « enfants. » Tant la prière a de force lorsqu'elle est pressante et persévérante ! Si vous vous adressez à Dieu de la sorte, quand vous ne seriez qu'un chien, vous précéderez les enfants paresseux et lâches. Ce que l'on ne peut espérer de l'amitié, l'assiduité opiniâtre le procure.

Ne dites donc point : Dieu est irrité contre moi, il n'écoutera point mes prières. Il vous écoutera bientôt si vous le priez avec importunité. S'il ne vous exauce pas parce qu'il vous aime, il vous exaucera parce que vous ne cessez point de le prier : l'inimitié, ni le contretemps, ni quoi que ce soit ne vous sera un obstacle. Ne dites pas non plus : Je ne suis pas digne de rien recevoir de Dieu, c'est pourquoi je ne le prie pas. La Chananéenne était dans le même état que vous.

Ne dites pas davantage : J'ai beaucoup offensé Dieu, et je ne puis apaiser sa colère. Dieu ne considère point votre mérite, mais la disposition de votre cœur. Si une veuve a fléchi un juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, combien plus une prière continuelle apaisera-t-elle un Dieu si doux et si plein de miséricorde ? Quand donc vous ne seriez pas ami de Dieu ; quand vous lui demanderiez des choses qui ne vous seraient point dues ; quand vous auriez consumé tout le bien de votre père, comme l'enfant prodigue ; que vous auriez été longtemps banni de sa présence ; que vous au-

riez dégénéré d'un tel père ; que vous seriez devenu le dernier de tous les hommes ; que vous présentant devant lui vous apercevriez sur son visage les marques de son indignation et de sa colère : commencez seulement à le prier et à vous rapprocher de lui, vous éteindrez la colère et la damnation, et vous recouvrerez votre première dignité.

Mais je prie, me dites-vous, et mes prières ne me servent de rien. C'est parce que vous ne priez pas comme ceux que je vous cite ; comme la Chananéenne, comme cet ami qui va au milieu de la nuit demander des pains, comme cette veuve qui importunait son juge, et comme cet enfant qui retourne à son père après avoir dissipé tout ce qu'il avait. Si vous aviez prié de la sorte, vous auriez été bientôt exaucé. Quoique vous ayez offensé Dieu, il ne laisse pas d'être votre père. Quoique vous l'ayez fâché, il ne laisse pas d'aimer ses enfants. Il ne cherche pas votre perte, mais votre salut. Il ne désire pas de se venger de l'injure que vous lui avez faite, mais de vous voir vous convertir, et lui demander miséricorde. O si nous avions autant d'ardeur pour aller à lui, que ses entrailles paternelles ont de tendresse pour nous ! Sa charité est un feu brûlant. Il ne veut qu'une petite étincelle pour trouver entrée dans votre cœur, et pour l'embraser et le combler de ses grâces.

6. Ce qui le fâche dans les outrages que vous lui faites, ce n'est pas que l'offense s'adresse à lui, mais c'est que vous en êtes l'auteur, et que vous agissez sous l'impulsion de l'ivresse et de la fureur.

Si, quelque méchants que nous soyons, nous ne laissons pas lorsque nos enfants nous insultent, d'en être plus affligés pour eux que pour nous ; combien Dieu, que nos injures ne peuvent atteindre, en sera-t-il plus touché pour notre intérêt, que pour le sien ? Si nous agissons de la sorte envers nos enfants, quoique notre amour ne soit qu'un effet de la nature ; que devons-nous attendre de l'amour de Dieu, qui est infiniment élevé au-dessus du nôtre ? « Quand une mère, » dit-il, « oublierait l'en« fant qu'elle a porté dans son sein, je ne vous « oublierai pas. » (Is. XLIX, 15.)

Approchons-nous donc de lui, et lui disons : « Oui, Seigneur ; les petits chiens mangent « des miettes qui tombent de la table de leurs « maîtres. » (Matth. XV.) Approchons-nous de lui, soit à temps, soit à contre-temps. Mais je me reprends. Nous ne pouvons approcner de lui à contre-temps, ni lui être importuns. C'est l'importuner que de ne le pas prier toujours. On ne peut s'adresser à contre-temps à celui qui est en tout temps prêt à donner. Comme l'homme n'est point importuné de respirer sans cesse l'air qui le fait vivre ; Dieu de même ne le sera point, lorsque nous lui demanderons toujours l'esprit de sa grâce ; et c'est lui déplaire au contraire, que de ne pas le lui demander toujours. Comme notre corps a besoin à tout moment de respirer l'air : notre âme de même a toujours besoin de ce secours et de cet Esprit que Dieu nous donne. Si nous le voulons nous l'attirerons aisément en nous.

Le prophète montre combien Dieu est prêt à nous faire toujours du bien, lorsqu'il dit : « Nous le trouverons toujours prêt comme le « jour du matin. » (Osée, VI, 3.) Toutes les fois que nous nous approcherons de lui, nous sentirons qu'il n'attend que nos prières pour nous exaucer. Que si nous ne puisons rien dans cette source si abondante de toutes les vertus, c'est nous-mêmes que nous en devons accuser, et non la source. C'est ce qu'il reprochait aux Juifs, lorsqu'il leur disait : « Ma miséricorde « est comme une nuée du matin, et comme « une rosée qui tombe à la pointe du jour. » (Osée, VI, 4.) Comme s'il leur disait : Pour moi, j'ai fait de mon côté, tout ce que je devais faire ; mais pour vous, vous avez été comme un soleil brûlant qui sèche cette rosée et qui dissipe les nuées, et vous avez arrêté par votre malice, la source et les influences de ma bonté.

Cette conduite de Dieu, mes frères, est un effet de sa miséricorde sur nous. Quand il voit que nous sommes indignes des grâces qu'il nous faisait, il les retient, de peur qu'il ne nous rende paresseux et lâches, en nous donnant ce que nous ne daignons pas seulement lui demander. Mais si nous sortons enfin de cet assoupissement, et si nous reconnaissons seulement que nous l'avons offensé, sa grâce coulera aussitôt sur nous comme une source abondante, ou plutôt elle se répandra sur nous comme une mer. Plus vous recevrez de lui, plus vous le comblerez de joie, et plus il sera porté à vous donner. Il regarde comme ses propres richesses le salut des âmes, et la grâce qu'il fait à ceux qui le prient. « Dieu est « riche en miséricorde (Ephés. II, 4), » comme dit saint Paul, « et il répand ses richesses sur

« tous ceux qui l'invoquent. » (Rom. x, 12.) Il ne se fâche contre nous que lorsque nous ne nous adressons pas à lui en l'invoquant. Il ne se détourne de nous, que lorsque nous ne nous approchons pas de lui. Car il ne s'est fait pauvre que pour nous rendre riches, et il n'a tant souffert pour nous que pour nous encourager davantage à le prier.

C'est pourquoi ne tombons jamais dans la défiance : mais puisque Dieu nous ouvre tant de voies de salut, et nous donne tant de raisons d'espérer en sa miséricorde, quand nous pécherions tous les jours, ne laissons pas de nous approcher de lui pour le prier, et conjurons-le continuellement de nous pardonner nos fautes. C'est ainsi que nous arrêterons le cours de nos péchés; que nous chasserons le démon de nos cœurs ; que nous attirerons sur nous la miséricorde de Dieu et que nous jouirons enfin des biens éternels que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« NE JUGEZ POINT AFIN QUE VOUS NE SOYEZ POINT JUGÉS. — PARCE QUE VOUS SEREZ JUGÉS SELON QUE VOUS AUREZ JUGÉ LES AUTRES, ET ON SE SERVIRA ENVERS VOUS DE LA MÊME MESURE DONT VOUS VOUS SEREZ SERVIS ENVERS EUX, » ETC. (CHAP. VII, 1, 2, JUSQU'AU VERSET 21.)

ANALYSE.

1. *Nolite judicare*, comment on doit entendre cette parole.
2. *Ejice primum trabem de oculo tuo.*
3. Les mystères se célébraient les portes closes, pourquoi ?
4. Il faut persévérer dans la prière.
5. De quelle manière la voie étroite devient commode.
6. Le démon substitue le mensonge à la vérité.
7. C'est une plus grande peine d'être privé de la gloire céleste que d'être livré aux flammes de l'enfer.
8. Le Christ est tout pour nous.
9. et 10. Que la frayeur des jugements de Dieu nous doit faire quitter l'amour du monde. — Combien l'humble l'emporte sur l'orgueilleux.

1. Quoi donc! nous ne devons point reprendre nos frères lorsqu'ils pèchent? Saint Paul aussi nous le défend, ou plutôt Jésus-Christ par saint Paul, en ces termes : « Pourquoi jugez-vous « votre frère ? Pourquoi méprisez-vous votre « frère? (Rom. IV, 10.) Qui êtes-vous pour « oser condamner le serviteur d'autrui? » (Ibid. IV.) Et ailleurs : « Ne jugez point avant le « temps jusqu'à ce que le Seigneur vienne. » (I Cor. IV, 5.) Comment donc le même Apôtre dit-il en un autre endroit : « Reprenez, corri- « gez, exhortez à temps et à contre-temps. » (II Tim. IV, 2.) Et ailleurs : « Reprenez les pé- « cheurs devant tout le monde. » Et Jésus-Christ dans l'Evangile : « Si votre frère a péché « contre vous, allez lui faire réprimande en « particulier, entre vous et lui. S'il ne vous « écoute point, prenez encore avec vous une « ou deux personnes. Que s'il ne les écoute « point, dites-le à l'Eglise. » (Matt. XVIII, 15.) S'il est vrai qu'on ne doive point juger, comment Jésus-Christ établit-il tant de personnes, non-seulement pour reprendre, mais pour punir même ceux qui pèchent? Pourquoi ordonne-t-il à tous les fidèles de regarder comme « un publicain et comme un païen » celui qui

n'écoute point l'Eglise ? Comment aussi donne-t-il les clefs à ses apôtres ? Car s'ils n'ont pas droit de juger, ils n'ont pas droit non plus d'user de ces clefs, et ce serait en vain qu'ils auraient reçu la puissance de lier et de délier. De plus, si cette liberté de pécher impunément prévalait dans le monde, tout serait en confusion et dans l'Eglise, et dans l'Etat, et dans les familles. Car si le maître ne se rendait point juge de son serviteur, et la maîtresse de sa servante, le père de son fils, et l'ami de son ami, à quel excès monteraient enfin les crimes et les désordres ? Et non-seulement un ami doit juger son ami, mais nous devons juger et reprendre nos ennemis même, puisqu'à moins de cela nous ne pourrions jamais terminer les différends que nous avons avec eux, et que tout serait livré à un bouleversement universel.

Quel est donc le sens précis de la parole évangélique ? Examinons-la avec soin, afin que personne ne soit tenté de voir dans ces lois, qui sont des remèdes de salut et de paix, des instruments de subversion et de trouble. Jésus-Christ fait assez voir par la suite aux personnes intelligentes, quelle est la force de ce précepte, et comment on doit l'entendre, lorsqu'il reprend ceux qui voient « une paille dans « l'œil de leur frère, et qui ne s'aperçoivent « pas d'une poutre qui est dans le leur. » Peut-être que cette parole paraîtra encore obscure à quelques esprits paresseux, mais j'espère, en remontant au principe, pouvoir l'éclaircir complétement.

Il me semble donc que Jésus-Christ ne défend pas absolument de juger tous les péchés, et qu'il n'ôte pas ce droit généralement à tout le monde, mais seulement à ceux qui, remplis eux-mêmes de vices, condamnent insolemment dans leurs frères les défauts les plus légers. Il me semble qu'il désigne particulièrement les Juifs, qui étaient de très-sévères censeurs des moindres fautes des autres, et qui ne voyaient pas dans eux-mêmes les plus grands excès. Jésus-Christ leur fait ce reproche vers la fin de cet évangile : « Vous liez, » leur dit-il, « des fardeaux pesants et qu'on ne sau« rait porter, et vous les mettez sur les épaules « des autres ; pour vous, vous ne voulez pas les « remuer seulement du doigt. (Matth. XXIII, « 14.) Vous payez la dîme de la menthe, du « cumin et de l'aneth, pendant que vous né« gligez ce qu'il y a de plus important dans la « loi, la justice, la miséricorde et la foi. » (Ibid. XXIII.) C'est aussi contre ces mêmes Juifs que paraît dirigée la parole qui nous occupe ; c'est une réponse anticipée aux accusations qu'ils devaient élever contre les disciples. Les pharisiens leur imputaient à péché des choses qui n'étaient pas réellement des péchés : comme de ne pas garder le sabbat, de se mettre à table sans se laver les mains, et de manger avec les publicains et les pécheurs : ce que le Sauveur appelle ailleurs « passer ce que l'on boit, de « peur d'avaler un moucheron, et avaler néan« moins un chameau. » (Matth. XXIII, 24.)

Ce sont ces sortes de jugements contre lesquels Jésus-Christ donne ici une loi absolue. Saint Paul ne défend pas aux Corinthiens, simplement de juger, mais seulement de juger ceux qui étaient établis pour les conduire ; ni de juger des matières qui ont acquis une notoriété publique, mais seulement des choses cachées et incertaines. Il ne leur défend pas absolument de corriger ceux qui péchaient, et la défense qu'il fait ne s'adresse pas indistinctement à tous, mais seulement aux disciples, qui avaient la hardiesse de juger et de condamner leurs maîtres, et à ceux qui, coupables de mille crimes, publiaient des médisances atroces contre les personnes les plus innocentes.

C'est aussi ce que le Christ donne ici à entendre ; que dis-je, donne à entendre ! C'est ce qu'il défend expressément sous la menace d'un supplice inévitable, lorsqu'il ajoute : « Vous « serez jugés selon que vous aurez jugé les « autres. Et on se servira envers vous de la « même mesure dont vous vous serez servi « envers les autres (2). » Ce n'est pas votre frère, dit-il, que vous condamnez, c'est vous-même ; vous dressez contre vous un redoutable tribunal, devant lequel vous rendrez un compte rigoureux. Dieu donc nous mesurera « à notre mesure ; » et comme il nous pardonnera nos péchés, selon que nous aurons pardonné aux autres, il nous jugera de même selon que nous les aurons jugés. Il faut non pas injurier ni insulter, mais avertir ; non pas accuser, mais conseiller. Il faut redresser votre frère avec des témoignages d'affection et de tendresse, et non s'élever contre lui avec insolence. Ce n'est pas votre frère, c'est vous-même que vous livrerez au dernier châtiment, si vous le traitez sans ménagement, lorsqu'il vous faudra prononcer sur ses manquements.

2. Admirez donc, mes frères, combien ces deux commandements de Jésus-Christ sont doux et comme ils sont une source ou de biens pour ceux qui les pratiquent, ou de maux pour ceux qui les méprisent. Car celui qui pardonne à son frère, c'est lui-même plus encore que son frère qu'il absout de tout grief et cela sans peine aucune ; et celui qui juge les fautes des autres avec ménagement et indulgence, s'amasse un trésor de miséricorde pour le jour auquel Dieu le jugera.

Vous me direz peut-être : Mais si un homme tombe dans la fornication, ne lui dirai-je point que la fornication est un grand crime et ne le reprendrai-je pas de son déréglement? Oui, reprenez-le, non comme un ennemi qui cherche à se venger, mais comme un médecin qui veut guérir un malade. Jésus-Christ ne vous dit pas : Ne l'empêchez point de pécher, mais « ne le jugez pas; » c'est-à-dire ne le condamnez pas avec aigreur. Car il ne parle point ici, comme je l'ai déjà dit, des grands péchés, de ces crimes scandaleux, mais de ceux qui paraissent l'être et ne le sont pas. C'est pourquoi il dit ensuite : « Pourquoi voyez-vous « une paille dans l'œil de votre frère lorsque « vous ne vous apercevez pas d'une poutre qui « est dans le vôtre (2)? Ou comment dites-vous « à votre frère : Laissez-moi ôter la paille qui « est dans votre œil, vous qui avez une poutre « dans le vôtre (4)? » C'est une faute où tombent aujourd'hui la plupart des gens du monde. S'ils voient un religieux avoir un habit de trop, ils osent lui reprocher aussitôt cette superfluité et ils lui objectent la règle que Jésus-Christ donne dans l'Evangile, lorsqu'ils ravissent eux-mêmes le bien d'autrui et qu'ils s'enrichissent par l'injustice et la violence. S'ils voient un solitaire prendre un peu plus de nourriture qu'il ne devrait, ils prennent aussitôt le rôle d'accusateurs sévères, eux qui passent toute leur vie dans les excès de bouche et de vin. Ils ne s'aperçoivent pas qu'outre ce que méritent déjà leurs crimes, ils s'attirent encore de bien plus cruels supplices, et que, par cette liberté de juger, ils se rendent entièrement inexcusables. Car vous forcez Dieu de vous traiter avec rigueur par la rigueur dont vous usez et vous l'obligez d'examiner sévèrement votre vie, lorsque vous jugez si durement celle des autres. Ne vous plaignez donc pas un jour, si vous recevez le traitement que vous vous serez attiré vous-mêmes.

« Hypocrite, ôtez premièrement la poutre « qui est dans votre œil, et après cela vous « verrez comment vous pourrez tirer la paille « de l'œil de votre frère (5). » Jésus-Christ nous marque par ces paroles combien il est animé contre ceux qui agissent de la sorte. Car toutes les fois qu'il veut témoigner qu'un péché est grand, qu'il le regarde dans sa colère, et qu'il le punira très-sévèrement : il commence toujours à reprendre ceux qui le commettent, par une parole de condamnation et de reproche. C'est ainsi qu'il dit d'abord avec indignation à ce serviteur qui exigeait si cruellement cent deniers de son frère : « Méchant serviteur, je « vous avais remis tout ce que vous me deviez. » (Matth. XVIII, 32.) Il commence ici de même par dire : « Hypocrite. » Car ce jugement si sévère contre nos frères ne peut venir d'une charité compatissante, mais d'une inhumanité cruelle. Cet homme paraît ami à l'extérieur, mais il agit comme un ennemi plein de fiel, en attribuant de faux crimes à son frère, et prenant insolemment la place de juge, lorsqu'il ne mérite pas même celle de disciple. Voilà pourquoi Jésus-Christ l'appelle « hypo« crite. » Comment, lui dit-il, pouvez-vous être un censeur si rigoureux quand il s'agit des moindres fautes de vos frères, et au contraire, quand il s'agit des vôtres être négligent, et distrait, au point de passer sans rien voir, sur les plus grosses? « Otez première« ment la poutre qui est dans votre œil : et « après cela vous verrez comment vous pour« rez tirer la paille de l'œil de votre frère. »

Jésus-Christ ne défend donc pas absolument de juger; mais il nous commande de commencer par ôter la poutre de notre œil, et de corriger ensuite nos frères. Car il est certain que chacun connaît toujours mieux son état que celui des autres, qu'il aperçoit plus aisément les grandes choses que les petites, et qu'il s'aime toujours plus qu'il n'aime son frère. Si c'est donc la charité qui vous porte à reprendre les autres, usez-en premièrement envers vous-même en condamnant votre péché qui est plus grand et plus visible. Que si vous négligez votre propre salut, il est constant que vous ne traitez pas ainsi votre frère parce que vous l'aimez, mais parce que vous le haïssez, et que vous voulez le déshonorer. S'il est nécessaire que votre frère soit jugé, ce n'est pas vous qui le devez faire, mais quelque autre qui soit exempt du mal qu'il reprend.

Comme le Sauveur établissait ici les plus hauts points de la vertu chrétienne, il fallait que personne ne pût lui objecter que c'était toujours chose aisée d'être parfait en paroles : c'est donc pour montrer la ferme confiance qu'il a d'être demeuré pur de toute faute, d'avoir toujours marché dans la voie droite, qu'il se sert de cette comparaison que nous venons de voir. C'est pourquoi, s'il a depuis jugé et condamné les pharisiens en leur disant : « Malheur à vous ! scribes et pharisiens hypocrites (Matth. XXIII, 19.), » il a pu le faire en toute justice, puisqu'il était irrépréhensible de ce qu'il reprenait dans les autres. On ne pouvait pas dire de lui qu'il avait une poutre dans son œil, et que ce n'était qu'une paille qu'il voulait enlever de l'œil des autres, puisqu'il reprenait de grands péchés dont il était lui-même parfaitement pur. Car nul ne doit condamner son frère, lorsqu'il est lui-même coupable de ce qu'il reprend en lui. Et faut-il s'étonner que Jésus-Christ établisse cette loi, puisqu'un voleur même l'a gardée, lorsqu'étant en croix, il dit à celui qui était le compagnon de ses crimes et de son supplice : « N'avez-vous donc point de crainte de Dieu, vous « qui vous trouvez condamné au même supplice? » (Luc, XXIII, 40.) Parole par laquelle il exprime la même pensée que Jésus-Christ. Mais vous, vous êtes si loin de rejeter la paille qui est dans votre œil, que vous ne la voyez pas même.

Et cependant vous voyez dans l'œil de votre frère jusqu'à la moindre paille. Vous le jugez et vous entreprenez de le corriger. Vous ressemblez à celui qui étant hydropique ou atteint de quelqu'autre mal incurable, le négligerait, et qui blâmerait en même temps son frère, de n'avoir pas soin de guérir une petite enflure qui lui serait survenue. Si c'est un mal de ne pas voir ses défauts ; c'en est un incomparablement plus grand de juger les autres, et de voir une paille dans leur œil, lorsqu'on ne sent pas une poutre dans le sien. Car le péché est plus pesant dans une âme, qu'une poutre ne le serait dans les yeux.

3. Jésus-Christ donc ordonne par ce précepte, que celui qui s'est noirci de vices, ne s'érige point en censeur de ses frères, surtout lorsque leurs fautes ne sont pas considérables. Il ne défend pas généralement de corriger nos frères ; mais il ne veut pas que nous dissimulions nos propres défauts, lorsque nous nous élevons avec insolence contre ceux des autres. Cette déposition ne peut servir qu'à faire croître notre malice, et à nous rendre doublement coupables. Car celui qui néglige ses propres fautes, quoiqu'elles soient grandes, et qui reprend avec aigreur celles des autres, qui sont beaucoup moindres, fait un double mal : premièrement en ce qu'il néglige de se corriger ; secondement en ce qu'il attire sur lui par ses répréhensions, la haine et l'aversion de tout le monde, et qu'endurcissant son cœur de plus en plus, il s'accoutume à devenir cruel et impitoyable.

Après avoir remédié à tous ces maux par l'établissement de cette belle loi, Jésus-Christ passe à un autre commandement. « Ne donnez « point les choses saintes aux chiens, et ne « jetez point vos perles devant les pourceaux « (6). » D'où vient donc qu'il dit ensuite : « Dites « dans la lumière ce que je vous dis dans l'obscurité, et prêchez sur le haut des maisons « ce qui vous a été dit à l'oreille ? » (Matth. X, 27.) Mais l'un de ces commandements ne combat point l'autre, parce que ce dernier n'ordonne pas aux apôtres de prêcher la vérité indifféremment à tout le monde, mais seulement de la prêcher avec assurance à ceux qu'il faudrait en instruire. Il entend par ce mot de « chiens, » ceux qui sont tellement endurcis dans le mal, qu'ils paraissent entièrement incurables, et ne laissent pas espérer de conversion : et par celui de « pourceaux, » il marque ceux qui sont plongés dans les vices les plus infâmes. Il déclare que toutes ces personnes sont indignes d'entendre la vérité. Saint Paul exprime la même pensée lorsqu'il dit : « L'homme animal ne perçoit point ce qui est de « l'Esprit : c'est folie à ses yeux. » (I Cor. II, 14.) Et il témoigne en beaucoup d'autres endroits que la corruption des mœurs rend les hommes incapables d'entendre les instructions les plus relevées.

C'est pourquoi l'Evangile nous défend de découvrir à ces hommes les secrets de Dieu, parce qu'ils deviennent plus insolents après les avoir appris. Ceux dont l'esprit est sage et réglé, admirent ces vérités saintes, lorsqu'elles leur sont révélées ; mais les insensés les respectent davantage, lorsqu'ils les ignorent. Puis donc qu'ils n'ont pas assez de lumière naturelle pour les comprendre, qu'ils demeurent dans cette ignorance qui les entretient dans le respect. Un pourceau ne peut savoir quel est

le prix d'une perle : ni cet homme brutal, quel est le prix de la vérité qu'on lui annonce. Puis donc qu'il ne peut la comprendre, qu'on ne la lui découvre jamais, de peur qu'il ne foule aux pieds une chose si précieuse qu'il ne comprend pas. Ceux qui sont dans cet état deviendront encore plus coupables si on les instruit. Car ils profaneront les choses les plus sacrées dont ils ignorent la sainteté, et cette instruction ne servira qu'à irriter et à armer contre nous leur orgueil et leur insolence. C'est ce que Jésus-Christ marque en ces termes : « De peur qu'ils ne les foulent aux pieds, « et que se tournant contre vous-mêmes ils ne « vous déchirent (6). » Vous me direz peut-être, que ces vérités devraient être si puissantes que l'esprit en fût convaincu aussitôt qu'il les apercevrait, et qu'elles ne pussent donner à nos ennemis des armes pour nous combattre. Je réponds à cela que si on abuse de ces vérités saintes, on ne les doit point accuser de cet abus. Elles ne sont dignes que de respect, mais les pourceaux les méprisent parce qu'ils sont des pourceaux. Ainsi lorsque ces mêmes animaux foulent une perle aux pieds, on ne l'en estime pas pour cela moins précieuse, et l'on croit que cette sorte de profanation est aussi indigne d'elle, qu'elle est digne d'eux. Il ajoute : « Et que se tournant contre vous, ils « ne vous déchirent. Car ils contrefont les humbles pour apprendre nos mystères, et lorsqu'ils les savent, ils deviennent tout d'un coup d'autres hommes. Ils se raillent de nous, et ils nous insultent comme nous ayant surpris par leur artifice. C'est pourquoi saint Paul dit à Timothée : « Gardez-vous de celui-là, parce « qu'il a fortement combattu la doctrine que « j'enseigne. » (II Tim. IV, 15.) Et ailleurs : « Evitez avec soin ces personnes. » (Ibid.) Et à Tite : « Evitez celui qui est hérétique, après « l'avoir averti une et deux fois. » (Tit. III, 10.) Ce ne sont donc point nos vérités qui leur mettent les armes en main ; c'est leur orgueil et leur vanité qui les aveugle, et qui en prend occasion de s'élever plus insolemment contre nous. C'est pourquoi ce n'est pas un petit avantage qu'ils les ignorent, puisque cette ignorance les empêche de les mépriser ; que si au contraire on veut les instruire, on leur fait un double mal, parce qu'après avoir connu la vérité ils en deviennent pires au lieu d'en devenir meilleurs ; et parce qu'ensuite ils nous causent mille peines.

Qu'ils écoutent ceci, ceux qui parlent indifféremment à toute sorte de personnes, et qui rendent ainsi méprisables les choses les plus sacrées. Quand nous fermons nos portes avant que de célébrer nos mystères, et que nous renvoyons les personnes non initiées, ce n'est point que nous craignions qu'on y reconnaisse quelque chose qui les puisse faire mépriser, mais c'est que nous jugeons ces personnes indignes de participer à des sacrements si redoutables. Jésus-Christ lui-même, pour nous donner un modèle de cette réserve, a dit beaucoup de choses aux Juifs seulement en paraboles, parce qu'en « voyant ils ne voyaient « pas (Matth. XIII, 7) ; » et saint Paul nous ordonne de savoir « comment il faut répondre « à chacun de ceux qui nous interrogent. » (Coloss. IV, 6.)

4. « Demandez et l'on vous donnera ; cher- « chez et vous trouverez ; frappez et l'on vous « ouvrira (7). Car quiconque demande reçoit, « et qui cherche trouve, et on ouvrira à celui « qui frappe à la porte (8). » Comme Jésus-Christ avait ordonné de si grandes choses à ses disciples ; qu'il leur avait commandé d'être exempts de toutes passions ; qu'il les avait élevés jusques au ciel, et exhortés à se rendre semblables, autant qu'il leur serait possible, non aux anges ou aux archanges, mais à Dieu même ; comme, outre la pratique particulière de ces vertus, il leur commandait encore d'instruire les autres, de les reprendre, et de discerner les méchants d'avec les bons, et les chiens d'avec les enfants, il était à craindre que les apôtres, dans la vue de tant de choses, et particulièrement de cet abîme si impénétrable du cœur de l'homme qu'on les obligeait de discerner, ne se décourageassent et ne dissent comme saint Pierre le dit ensuite : « Qui pourra « donc être sauvé ? » (Matth. XIX, 25.) Et au même endroit : « S'il est ainsi du mariage, il « n'est pas avantageux de se marier. » (Ibid. 9.) Jésus-Christ donc pour les empêcher d'avoir ces pensées, après leur avoir déjà fait voir par ce qui précède, qu'il n'y a rien que d'aisé et de facile dans ses préceptes, le fait voir encore plus sensiblement dans ces dernières paroles, par lesquelles il leur promet une consolation ineffable dans leurs travaux, c'est-à-dire, celle qu'ils attireraient par une prière continuelle à laquelle il les exhorte. Vous ne devez pas, leur dit-il, vous contenter de vos efforts, mais vous devez encore implorer le secours du ciel, qui

vous viendra sans doute, qui vous sera présent, qui vous assistera dans vos combats, et qui vous rendra tout facile.

C'est pourquoi il nous commande de prier, et il nous promet de nous exaucer. Il ne veut pas que ces prières soient froides et lâches, mais ferventes et continuelles. C'est ce qu'il marque par ce mot : « cherchez. » Celui qui cherche une chose, bannit les autres de son esprit, il ne s'occupe que de ce qu'il cherche, et il ne pense à rien de tout le reste. Ils comprennent ce que je dis, ceux qui ont perdu leur or ou des esclaves, et qui les cherchent.

Cet autre mot « frappez, » montre l'ardeur avec laquelle nous devons prier, et quelle doit être la ferveur de notre oraison. Ne vous découragez donc pas, et ne témoignez pas moins de zèle pour la vertu, que vous n'en montrez pour rechercher de l'or. Cet or, vous n'êtes pas assuré, en le cherchant, de le trouver, et néanmoins dans cette incertitude vous ne laissez pas de renverser tout, et vous n'épargnez aucune peine. Ici, au contraire, vous êtes assuré de trouver ce que vous cherchez, et vous ne montrez pas la moindre partie de cette ardeur que vous avez pour les richesses. Que si vous ne recevez pas d'abord ce que vous voulez, ne vous découragez pas. C'est pour cela que Jésus-Christ dit : « frappez, » afin de vous apprendre que s'il ne vous ouvre pas du premier coup la porte, vous ne devez pas en être surpris, mais attendre humblement qu'il vous ouvre. Si vous ne voulez pas m'en croire, croyez au moins Jésus-Christ, qui fait ce raisonnement : « Quel est parmi vous le père qui « donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui de« mande du pain (9) ? — Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent (10) ? » Lorsque vous pressez trop les hommes vous leur devenez importun ; mais Dieu se fâche contre vous, si vous ne le pressez avec instance. Que si vous l'importunez par vos prières, quoiqu'il diffère à vous accorder vos demandes, soyez sûr néanmoins qu'il le fera. Il ne tient la porte fermée qu'afin de vous exciter davantage à frapper ; et s'il diffère à vous exaucer, c'est afin que vous le priiez avec plus d'instance. Soyez donc ferme et persévérant dans la prière, et vous serez exaucé.

C'est pour que vous ne disiez pas : Mais si je prie et que je ne reçoive rien ? que Jésus-Christ fait le raisonnement que nous venons de voir, afin que cette vue de la conduite ordinaire de tous les hommes vous établisse dans une ferme confiance. Il vous apprend en même temps non-seulement que vous devez prier, mais encore ce que vous devez demander : « Quel est parmi vous, » dit-il, « le père qui « donne une pierre à son fils lorsqu'il lui de« mande du pain ? » Si vous n'êtes pas exaucé dans votre prière, c'est parce que vous demandez « une pierre, » au lieu de demander « du « pain. » La qualité de « fils » ne vous suffit pas pour obtenir généralement tout ce que vous désirez. Ce qui vous empêche, au contraire, d'être exaucé, c'est qu'étant fils de Dieu, vous lui demandez des choses indignes de ce que vous êtes. Ne demandez que les biens de l'esprit, et non ceux de la chair et du monde, et vous les recevrez. Voyez combien promptement Salomon reçut de Dieu ce qu'il lui avait demandé, parce que ses demandes étaient sages et raisonnables.

Il faut donc ces deux conditions dans notre prière : demander avec ardeur, et ne demander que ce qu'il faut demander. Vous voyez vous-mêmes, dit Jésus-Christ, que, bien que vous soyez pères, et que vous aimiez vos enfants, vous attendez néanmoins qu'ils vous exposent ce qu'ils désirent de vous. Lorsqu'ils vous demandent quelque chose qui peut leur nuire, vous ne les écoutez pas ; mais lorsque leurs demandes sont raisonnables, vous y consentez aussitôt. Ayez toujours cet exemple présent à l'esprit et ne cessez point de demander que vous n'ayez reçu ce que vous voulez. Ne cessez point de chercher que vous n'ayez trouvé ce que vous cherchez. Ne cessez point de frapper qu'on ne vous ait ouvert. Si vous venez à la prière dans cette disposition, et si vous dites : je ne sortirai point d'ici que je n'aie reçu ce que je demande, vous le recevrez sans doute, pourvu que vous ne demandiez rien qui soit indigne de Celui que vous priez, et qui vous soit dangereux à vous-même.

Que devez-vous donc observer dans vos demandes ? C'est de ne demander que des choses spirituelles ; c'est de pardonner à vos frères avant que de prier Dieu qu'il vous pardonne ; c'est « d'élever des mains pures et saintes, sans « colère et sans dispute. » (I Tim. II, 8.) Si nous prions de la sorte, nous serons toujours exaucés. Mais hélas ! nos prières aujourd'hui sont une dérision. Elles sont plus dignes de personnes ivres que de personnes ayant leur sang-froid. D'où vient, dites-vous, que je demande à

Dieu des choses spirituelles, et que je ne les reçois pas? C'est parce que vous ne les demandez pas avec assez de ferveur. C'est parce que vous vous êtes rendu indigne de les recevoir, ou que vous avez trop tôt cessé de les demander. Pourquoi, me direz-vous, Jésus-Christ n'a-t-il pas marqué précisément ce qu'il fallait lui demander? Il l'a marqué clairement, et vous venez de le voir. Ne dites donc point : j'ai prié, mais je n'ai rien reçu. Il ne tient jamais à Dieu que vous ne soyez exaucé. L'amour qu'il a pour vous surpasse infiniment celui des pères, et est autant élevé au-dessus du leur, que la bonté l'est au-dessus de la malice : « Si donc, « étant mauvais comme vous êtes, vous savez « bien néanmoins donner de bonnes choses à « vos enfants, à combien plus forte raison « votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il les « vrais biens à ceux qui les lui demandent (11)? Jésus-Christ ne nous appelle pas « mauvais » pour déshonorer notre nature, ni pour montrer qu'elle soit mauvaise par elle-même. Il veut marquer seulement qu'en comparaison de l'amour que Dieu a pour nous, toute la tendresse des pères pour leurs enfants peut passer pour malice, tant est grande la bonté et l'affection qu'il a pour les hommes !

5. Avez-vous remarqué dans ces paroles une raison de confiance, capable de rassurer les cœurs les plus abattus, et de leur faire concevoir de meilleures espérances? Car Jésus-Christ nous y montre l'amour excessif que Dieu a pour nous en nous le représentant comme notre « père, » au lieu qu'auparavant il nous l'avait représenté comme le Créateur de notre âme et de notre corps. Néanmoins, quoi qu'il dise ici du grand amour de Dieu envers nous, il n'en découvre pas encore la plus grande preuve et le principal effet, qui est son incarnation et sa présence visible. Car, comment Celui qui a livré pour nous son Fils à la mort, ne nous donnera-t-il pas tout le reste? Aussi Jésus-Christ n'avait pas encore été crucifié, et il ne pouvait pas nous en parler. Mais saint Paul le fait lorsqu'il dit : « Comment celui qui n'a pas épargné son Fils unique, mais qui l'a livré pour nous tous, ne « nous donnera-t-il pas avec lui toutes cho« ses ? » (Rom. VIII, 32.) Le Sauveur, cependant, ne parle point encore d'un si grand bienfait, mais seulement de faveurs plus sensibles et plus proportionnées à l'esprit des hommes.

Il nous apprend ensuite ces deux choses très-importantes, que nous ne devons pas nous confier uniquement dans nos prières, sans les accompagner de nos bonnes œuvres et de nos efforts; et que nous ne devons pas non plus nous appuyer entièrement sur notre travail et sur nos efforts, mais y joindre la prière, et implorer sans cesse le secours de Dieu. Il nous commande continuellement d'allier ces deux choses ensemble. C'est pourquoi, après avoir donné beaucoup d'avis importants à ses disciples, il les exhorte à la prière dont il leur trace le modèle; et après leur avoir enseigné à prier, il leur donne encore de nouveaux avis pour leur conduite. Puis il retourne encore à la nécessité d'une prière continuelle en disant : « Demandez, cherchez et frappez, » et il revient encore une fois à la nécessité du zèle et des efforts vertueux. « Faites donc à autrui ce que « vous voulez que l'on vous fasse; car c'est « toute la loi et les Prophètes (12). » Il dit ici comme en abrégé tout ce qu'il a dit auparavant, et il montre que la vertu peut se réduire à peu de paroles très-aisées et très-intelligibles à tout le monde. Il ne dit pas simplement : Faites à autrui, mais : « Faites donc à autrui. » Ce n'est pas sans raison qu'il met ce mot « donc; » c'est comme s'il disait : Si vous désirez d'être exaucé, outre les autres avis que je vous ai déjà donnés, pratiquez encore celui-ci : « Faites à autrui ce que vous voulez que « l'on vous fasse. » Jésus-Christ pouvait-il marquer plus clairement combien il est nécessaire que nous accompagnions nos prières de nos bonnes œuvres et de notre vigilance? Il ne dit pas : Tout ce que vous voulez que Dieu fasse pour vous, faites-le vous-même pour vos frères, afin que vous ne veniez pas dire : Comment cela se peut-il faire? Il est Dieu; et moi je suis homme. Mais il dit : Agissez envers vos frères comme vous voulez que vos frères, qui sont hommes comme vous, agissent envers vous. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus juste que ce précepte? Aussi il en fait voir l'excellence avant même que de parler de la récompense qui devait suivre. « C'est là toute « la loi et les Prophètes. » On voit clairement par ces paroles que la vertu est conforme à la nature même : que nous avons au dedans de nous un maître qui nous apprend ce que nous devons faire; et qu'ainsi nous ne pouvons nous excuser sur notre ignorance.

« Entrez par la porte étroite, parce que la « porte de la perdition est large, et le chemin

« qui y mène est spacieux, et il y en a beaucoup « qui marchent par ce chemin (13). Que la « porte de la vie est petite, et que le chemin « qui y mène est étroit, et qu'il y en a peu qui « le trouvent (14) ! » Cependant Jésus-Christ dit dans la suite : « Mon joug est agréable, et « mon fardeau est léger (Matth. II, 30), » et il a donné à entendre la même chose dans ce qui précède : Comment donc, dit-il ici, que cette porte est « petite, » et que ce chemin est « étroit? » Mais si vous pesez exactement ses paroles, vous reconnaîtrez, mes frères, qu'ici même il marque clairement que sa voie, quoiqu'étroite, ne laisse pas d'être douce et aisée. Vous demandez comment une voie si étroite, et une porte si petite peut être aisée. C'est parce que ce n'est qu'une « porte. » C'est parce que ce n'est qu'une « voie ; » de même que l'autre, quoique large et spacieuse, n'est aussi qu'une voie et qu'une porte. Car rien n'est stable ni permanent dans l'une et dans l'autre. Tout y passe également, et les biens de l'une disparaissent aussi vite que les maux de l'autre. Mais ce n'est pas cela seul qui nous rend le chemin de la vertu doux et agréable. C'est encore et surtout le terme auquel il aboutit. Ce qui excite et encourage davantage ceux qui s'y exercent, ce n'est pas seulement que ces peines et ces travaux ne font que passer ; mais qu'ils se terminent très-heureusement à une vie qui n'a point de fin. Ainsi la courte durée des travaux, l'éternité des couronnes, ceux-là conduisant à celles-ci, celles-ci succédant à ceux-là, voilà de quoi procurer la plus grande consolation.

C'est ainsi que saint Paul appelait l'affliction « légère, » non en la regardant en elle-même, mais en la considérant dans la disposition de ceux qui la souffrent, et par rapport aux biens à venir : « Car le moment si court, » dit-il, « des légères afflictions de cette vie produit en « nous le poids éternel d'une gloire incompa« rable, ne considérant point les choses visi« bles, mais les invisibles. » (II Cor. XIV.) Si tout paraît doux et léger aux hommes, les flots au pilote, la mort et les blessures aux soldats, la rigueur de l'hiver aux laboureurs, et les plus rudes coups aux athlètes, à cause de la récompense qu'ils espèrent, quoique si vaine et si périssable : combien plus le ciel qu'on nous promet, et ces biens ineffables qui y sont, nous doivent-ils rendre comme insensibles aux maux de ce monde? Si après cela quelqu'un croit encore que cette voie soit laborieuse, ce n'est pas qu'elle soit pénible en effet, mais c'est qu'on manque de courage.

6. Mais remarquez encore combien Jésus-Christ rend cette voie facile, en nous commandant de ne point donner les choses saintes aux chiens et aux pourceaux, de nous garder des faux prophètes, et d'être toujours prêts à combattre. C'était même un excellent moyen de rendre cette voie aisée, que de dire, « qu'elle « est étroite, » parce que c'était avertir ainsi ceux qui y marchent, de se tenir toujours sur leurs gardes. Car comme lorsque saint Paul nous dit : « Nous n'avons pas à combattre « contre la chair et le sang (Ephés. VI, 2), » il ne prétend pas nous décourager, mais nous exciter au combat ; de même Jésus-Christ, voulant réveiller de leur assoupissement ceux qui marchaient par cette voie, leur déclare qu'elle est âpre et laborieuse.

Mais il ne se sert pas seulement de cette considération pour les rendre vigilants. Il les avertit encore que cette voie est pleine d'ennemis qui ne pensent qu'à les surprendre, et qui sont d'autant plus à craindre qu'ils se cachent davantage. Car c'est ainsi que font tous les faux prophètes. Mais ne regardez point la difficulté de cette voie. Voyez seulement où elle se termine : et ne considérez point aussi, si celle qui lui est opposée est large et aisée, mais où elle conduit ceux qui y marchent. Jésus-Christ n'a point d'autre but en tout ceci que de nous encourager, comme encore lorsqu'il dit ailleurs : « Le royaume des cieux « souffre violence, et les violents l'emportent. » (Matth. XI, 12.) Car lorsque l'athlète remarque que celui qui préside à ses combats, en admire la peine et le péril, il en devient bien plus courageux.

Ne nous laissons donc point abattre lorsqu'il nous arrive des maux. Il est vrai que la voie est étroite, et que la porte est petite, mais la ville où elles conduisent ne l'est pas ; et si nous ne devons point attendre ici de repos, nous ne devons non plus craindre là aucune misère. Mais en disant qu'il « y en a peu qui trouvent « la voie étroite, » il fait voir encore la lâcheté de plusieurs. Il instruit ceux qui l'écoutent à ne point s'arrêter au grand nombre de ceux qui marchent dans la voie large avec un succès heureux en apparence ; mais à jeter les yeux sur ce petit nombre qui gémit et qui souffre dans la voie étroite. Car la plupart, dit-il, non-

seulement ne marchent point dans cette voie, mais ne la veulent pas même trouver par un aveuglement qui est le comble de la folie. Mais il ne faut point se laisser influencer ni troubler par la multitude. Animons-nous plutôt de zèle pour imiter le petit nombre de ceux qui cheminent par la voie étroite, et pour nous entre-exhorter à les suivre et à marcher courageusement dans ce sentier laborieux. Car outre que cette voie est « étroite, » il y en a encore beaucoup qui tâchent de nous en fermer l'entrée. C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute : « Gardez-« vous des faux prophètes qui viennent à vous « vêtus comme des brebis, et qui au dedans « sont des loups dévorants (15). »

Après nous avoir avertis de nous garder « des « chiens et des pourceaux, » il marque ici une autre sorte d'ennemis bien plus à craindre. Car ces premiers sont visibles et tout le monde les connaît, mais ces derniers sont cachés. C'est pourquoi Jésus-Christ dit des uns qu'on s'en détourne et des autres qu'on les discerne, et qu'on les examine parce qu'il est impossible de les reconnaître d'abord. C'est ce qui lui fait dire : « Gardez-vous, » afin de nous rendre plus vigilants dans ce discernement.

Il était à craindre qu'en entendant dire qu'il fallait marcher dans une voie étroite et resserrée, voie opposée à celle du grand nombre, se garder des chiens et des pourceaux, ainsi que d'une autre espèce encore, celle des loups, les auditeurs ne perdissent courage au moment d'entrer dans cette voie, contraire à celle que suit la foule et, de plus, infestée de tant d'ennemis et semée de tant de ronces; c'est pourquoi il les fait souvenir des choses arrivées du temps de leurs ancêtres, et cela par ce seul mot de « faux prophètes » qu'il emploie. Ces épreuves, l'antiquité les a connues, ne vous troublez donc point; rien de nouveau ni d'extraordinaire n'arrivera. C'est de tout temps que le démon a fait ce qu'il a pu pour substituer le mensonge à la vérité.

Je crois que par ce mot de « faux prophètes, » il n'entend pas les hérétiques, mais ces personnes dont la vie est corrompue, et qui ont une apparence de vertu, qu'on appelle d'ordinaire hypocrites et imposteurs; c'est pourquoi il ajoute : « Vous les reconnaîtrez par leurs « fruits (16). » Car souvent les hérétiques sont réglés dans leur vie, mais ceux-ci ne le sont jamais. Et si vous me dites qu'ils feront peut-être semblant de l'être, je vous réponds qu'ils feront connaître bientôt ce qu'ils sont. Car la voie que je vous enseigne est pénible et laborieuse, et les hypocrites fuient le travail qui accompagne la vertu, et n'en cherchent que l'apparence. C'est pourquoi il est aisé de les connaître. Et comme il venait de dire : Que peu de personnes trouveraient la voie étroite, il leur apprend à séparer le petit nombre qui la trouve d'avec ceux qui ne la trouvent pas et qui font croire néanmoins qu'ils y marchent, en leur commandant de ne point considérer ceux qui n'ont que l'apparence de la vertu, mais seulement ceux qui la possèdent véritablement.

Mais, me direz-vous, d'où vient que Jésus-Christ ne rend pas lui-même ces personnes visibles et manifestes, sans nous donner la peine de les discerner? Il ne le fait pas pour nous faire tenir toujours sur nos gardes, et dans une vigilance continuelle contre nos ennemis, en craignant sans cesse, et ceux qui sont déclarés, et ceux qui se cachent et qui sont couverts. C'est de ces derniers que saint Paul dit : « Que par leurs paroles douces ils séduisent le cœur des innocents. » (Rom. XVI, 18.) Ne nous troublons donc point de voir en notre temps beaucoup de ces sortes de personnes. Jésus-Christ nous en avertit dès le commencement de l'Eglise. Et admirez sa douceur! Car il ne dit pas : Punissez-les, mais seulement: « Gardez-vous d'eux, » de peur qu'en ne veillant pas sur vous-mêmes, vous ne tombiez dans leurs piéges.

7. Et ensuite pour vous empêcher de dire qu'il est impossible de reconnaître ces personnes, il se sert d'un exemple fort populaire : « Peut-on « cueillir des raisins sur des épines ou des fi-« gues sur des ronces (16)? Ainsi tout arbre « qui est bon produit de bons fruits; et tout « arbre qui est mauvais, porte de mauvais « fruits (17). Le bon arbre ne peut produire de « mauvais fruits, ni le mauvais arbre en pro-« duire de bons (18). » C'est de même que s'il disait : Ils n'ont rien de doux que cette peau de brebis. C'est pourquoi il est aisé de les discerner. Et pour ne vous plus laisser le moindre doute, il compare ce qu'il dit à une chose fondée dans la nature même et qui ne peut arriver d'une autre manière. C'est ainsi que saint Paul disait : « La sagesse de la chair est « une mort, parce qu'elle n'est pas assujétie à « la loi de Dieu et qu'elle ne peut l'être. » (Rom. VIII, 7.)

Ce second membre de notre Evangile n'est pas une redite. Car afin que personne ne pût dire : Il est vrai qu'un méchant arbre porte de mauvais fruits, mais il en peut aussi porter de bons, et ainsi le discernement de ces deux sortes de fruits est difficile à faire, il prévient cette objection, et dit généralement : « Le « mauvais arbre ne peut porter que de mau- « vais fruits, comme le bon n'en porte que de « bons. » Ce qu'on doit dire aussi du contraire. Quoi donc ! me direz-vous, n'a-t-on jamais vu un homme de bien devenir méchant, ni un méchant se convertir et devenir bon ? Oui, on en a vu, et la vie est pleine de ces exemples. Jésus-Christ aussi ne dit pas qu'un pécheur ne puisse se convertir, ou qu'un juste ne puisse tomber : mais seulement que pendant que le pécheur demeure dans le péché, il ne peut porter de bon fruit. Car il est hors de doute qu'un méchant homme peut devenir bon : mais il est aussi très-constant que tant qu'il demeure dans le mal, il ne portera point de bon fruit.

Comment donc, me direz-vous, David qui était bon a-t-il porté de mauvais fruits? Je vous réponds qu'il n'a pas porté ces mauvais fruits en demeurant bon, mais en devenant méchant. S'il fût demeuré bon comme il était, il n'aurait point porté ce mauvais fruit. Car, en se conservant dans la vertu, il n'eût jamais osé commettre un tel crime.

« Tout arbre qui ne produit point de bon « fruit sera coupé et jeté au feu (19). Vous les « reconnaîtrez donc par les fruits qu'ils pro- « duiront (20). » Jésus-Christ disait ceci pour arrêter l'insolence des calomniateurs et pour fermer la bouche à la médisance. Car comme la plupart des hommes confondent les bons avec les méchants, Jésus-Christ par ces paroles veut leur ôter toute excuse. Vous ne pourrez pas me dire un jour : j'ai été trompé, j'ai été surpris ; car je vous ai donné une règle certaine qui est de juger des hommes par leurs actions, et de passer aux œuvres pour ne vous point tromper dans vos jugements. Et parce qu'il ordonnait non de punir ces personnes, mais seulement « d'y prendre garde, » pour consoler tout ensemble ceux qui sont trompés par eux, et pour étonner ces imposteurs et les convertir, il leur met sous les yeux cette terrible vengeance qu'ils doivent attendre de lui.

« Tout arbre qui ne produit point de bon « fruit sera coupé et jeté au feu. » Il tempère ensuite cette parole lorsqu'il ajoute : « Vous les « connaîtrez donc par les fruits qu'ils produi- « ront. » Et pour témoigner qu'il ne faisait point cette menace avec la résolution arrêtée de l'exécuter, il tâche de les exciter encore et de les rappeler à la vertu par ses conseils. Il me semble aussi qu'il veut parler ici des Juifs qui portaient de ces mauvais fruits. C'est pourquoi il se sert à dessein des mêmes expressions dont saint Jean se sert, et il leur représente comme lui les supplices de l'autre vie sous les mêmes images, ou « d'un arbre qui est coupé, « ou d'un feu qui ne sera jamais éteint. »

8. Il semble, mes frères, que ce supplice dont Jésus-Christ nous menace se termine tout à ce seul mal d'être brûlé éternellement. Mais si on le considère avec plus de soin, on en trouvera un autre qui surpasse encore celui-là, puisque celui qui est dans l'enfer est privé du royaume de Dieu, et que cette privation est un plus grand mal que le supplice des flammes. Je sais que la plupart ne craignent que l'enfer et sont insensibles à la perte du paradis; mais pour moi je crois que cette perte est un mal encore plus horrible que n'est le feu éternel. Je confesse que cela ne peut s'exprimer par les paroles. Nous ne pouvons comprendre combien grand est le bonheur de jouir de Dieu, pour concevoir ensuite quel est le malheur de ceux qui en sont privés. Saint Paul qui, dans son ravissement, avait goûté ces biens ineffables, savait aussi que le plus effroyable de tous les malheurs était de les perdre. Pour nous autres, nous ne le connaîtrons que lorsque nous l'éprouverons. Mais, ô mon Sauveur Jésus-Christ, Fils unique de votre Père, ne nous laissez point tomber dans ce malheur ni dans la funeste expérience d'un supplice si redoutable.

Il est donc impossible d'exprimer clairement quelle peine c'est que de perdre ce bonheur souverain. Je tâcherai néanmoins de vous le faire comprendre par quelques comparaisons qui vous en donneront quelque idée. Mais que pourrai-je dire qui en approche? Représentez-vous un jeune homme parfaitement accompli qui possède l'empire de toute la terre, qui soit si saint et si juste, et dont la vertu ait tant de charme, qu'il se fasse aimer de tous les hommes autant que les enfants le sont de leurs pères. Que ne souffrirait point le père d'un tel fils plutôt que d'être privé de sa compagnie? Quel mal n'embrasserait-il pas de bon cœur pour avoir le bien de le voir et de jouir de sa pré-

sence? C'est là une faible idée de ce que nous vous pouvons tracer de la gloire; car il n'y a point de fils, quel qu'il soit, qui puisse donner autant de satisfaction à son père que la jouissance de ces biens, et que la vue de Jésus-Christ nous en donnera dans le ciel.

L'enfer est sans doute une chose terrible; cependant dix mille enfers ensemble ne seraient encore rien en comparaison de ces autres maux d'être honteusement chassé de la gloire, d'être haï de Jésus-Christ, d'entendre de sa bouche sacrée ces paroles foudroyantes : « Je ne vous connais point (Matth. 25) ;» et ces reproches sanglants : « Vous m'avez vu souf« frir la faim, et vous ne m'avez pas donné à « manger. » Nous aimerions mieux être percés de mille foudres que de voir un Dieu si doux détourner de nous son visage, et cet œil si serein et si tranquille ne pouvoir nous regarder qu'avec colère. Si lorsque j'étais son ennemi déclaré, que je le haïssais, que je le fuyais, il m'a néanmoins recherché et aimé au point de ne pas s'épargner lui-même et de se livrer à la mort, de quels yeux le regarderai-je, moi qui, en retour de tant de bienfaits, n'aurai pas daigné lui donner un morceau de pain pour apaiser sa faim?

Mais considérez ici même quelle est sa douceur : il ne vous reproche point les grâces qu'il vous a faites, ni l'ingratitude dont vous les avez payées. Il ne dit point : vous avez osé me mépriser, moi qui vous ai tiré du néant; qui, d'un souffle de ma bouche, vous ai donné votre âme, qui vous ai rendu maître de tout ce qui est sur la terre; qui ai créé pour vous le ciel et la terre, l'air et la mer et tout ce qui existe; moi qui, insulté par vous jusqu'à voir préférer le démon à moi, bien loin de vous abandonner pour cet outrage, me suis ingénié à trouver de nouvelles grâces pour vous en combler; moi qui ai bien voulu me rendre esclave pour vous; qui ai souffert pour vous les soufflets, les crachats, la mort, et la mort la plus honteuse; moi qui ai intercédé pour vous dans le ciel; qui vous ai donné le Saint-Esprit; qui vous ai invité à mon royaume, qui vous ai promis une si glorieuse destinée; qui ai voulu me rendre votre chef, votre époux, votre vêtement, votre maison, votre racine, votre nourriture, votre breuvage, votre pasteur, votre roi et votre frère; enfin moi qui vous ai choisi pour être l'enfant du même Père, l'héritier et le cohéritier du même royaume, et qui, pour vous rendre capable de ces grands dons, vous ai amené des ténèbres à la jouissance de ma lumière. Quoique Jésus-Christ puisse nous reprocher beaucoup d'autres choses semblables, il ne le fait pas néanmoins, et il se contente de nous représenter notre faute.

Il montre encore, par les dernières paroles qu'il dit aux réprouvés, quel est son amour envers nous, et le désir qu'il a de notre salut. Car il ne dit pas : allez au feu qui vous a été préparé; mais, « Allez au feu qui a été préparé pour le « démon et pour ses anges. » (Matth. xxv, 33.) Avant de prononcer cet arrêt contre les réprouvés, il leur fait voir les péchés dont ils se sont rendus coupables, sans cependant les rappeler tous, mais seulement en partie; et avant que de les punir il appelle les justes à son royaume, pour montrer l'équité des jugements qu'il allait exercer contre les autres. Quels supplices donc sont comparables à ces paroles de Jésus-Christ? Un homme n'a pas assez de dureté pour négliger celui qui l'a obligé, lorsqu'il le voit souffrir la faim et la soif, et il rougirait de honte si cette personne lui reprochait son ingratitude. Il aimerait mieux tomber tout vif dans quelque abîme s'ouvrant sous ses pieds, que de voir deux ou trois de ses amis témoins d'une plainte semblable. Que deviendrons-nous donc, nous autres, lorsque Jésus-Christ nous fera ces reproches en présence de toute la terre? Sa douceur est si grande qu'il voudrait même nous épargner cette confusion, s'il n'était obligé de rendre tout le monde témoin de l'équité de ses jugements. Que ce ne soit pas dans une intention d'insulte, mais bien d'apologie personnelle, qu'il rappelle les péchés; qu'il ne veut en cela que montrer combien est fondée en raison et en justice la sentence : « Retirez-vous de moi, » c'est ce qui est évident par la grandeur même des grâces qu'il nous a faites. S'il voulait insulter, il rappellerait toutes ces grâces, au lieu qu'il se contente de reprocher aux réprouvés ce que leur ingratitude lui a fait souffrir.

9. Craignons, mes frères, d'entendre un jour ces paroles si terribles. Cette vie n'est point un jeu, ou plutôt cette vie d'une part ne semble qu'un jeu, si on la compare à la vie future; et de l'autre, rien n'est plus sérieux ni plus important, puisqu'elle ne se termine pas à des ris, mais à des larmes et à des peines effroyables, qui accableront de maux ceux qui

n'auront pas voulu régler leur conduite sur les lois de Dieu. Cependant nous faisons un jeu de notre vie. Car lorsque nous bâtissons ces maisons superbes, en quoi sommes-nous différents des petits enfants qui jouent et qui bâtissent des maisons de boue? Quelle différence y a-t-il entre ces tables où ils se divertissent, et celles où nous nous livrons à tous les excès? aucune, sinon que leurs amusements sont fort innocents, tandis que nos voluptés, étant très-coupables, seront punies très-sévèrement.

Si nous ne voyons pas maintenant la vanité de ces choses, nous ne devons pas nous en étonner. Nous ne sommes pas encore devenus hommes. Lorsque nous le serons, nous reconnaîtrons la bassesse et la puérilité de ce que nous appelons maintenant des affaires importantes. Nous nous rions des enfants lorsque nous sommes avancés en âge, mais lorsque nous étions enfants, nous faisions nos grandes affaires de ces petits jeux. Nous amassions avec soin de la terre et de la boue pour en faire une petite maison, et nous n'étions pas moins glorieux après l'avoir faite, que ne sont ceux qui bâtissent les plus superbes palais. Cependant ces maisons de boue tombaient aussitôt, et quand elles seraient demeurées fermes, elles n'auraient pu servir à rien. Il en est de même de ces édifices superbes. Ils sont indignes d'un chrétien, qui se souvient qu'il est le citoyen du ciel; et la vue de cette divine patrie fait qu'il aurait honte d'y demeurer. Il détruirait de bon cœur ces grands édifices. Comme nous abattons souvent du pied ces maisons de boue que font les enfants, ainsi ce sage de Dieu renverse déjà dans sa pensée tous ces palais superbes qu'élèvent les hommes. Et comme nous rions en voyant les enfants pleurer le renversement de leurs petits châteaux, il rirait de même de voir des hommes pleurer la ruine de leurs maisons; ou plutôt il n'en rirait pas, mais il en verserait des larmes. Car ces vrais chrétiens ont des entrailles de charité pour pleurer notre misère, et des yeux pour reconnaître le mal que nous nous faisons en nous amusant à ces bagatelles.

Devenons donc enfin des hommes, et des hommes raisonnables. Jusqu'à quand nous traînerons-nous par terre? jusqu'à quand mettrons-nous notre gloire dans des pierres et dans du bois? jusqu'à quand serons-nous enfants? Et plût à Dieu que nous ne fussions qu'enfants! Mais il ne s'agit pas ici d'un jeu. Il s'agit de la perte de notre salut, que nous sacrifions à ces vains désirs. Nous voyons tous les jours que les enfants sont châtiés très-sévèrement, lorsqu'ils négligent leurs études pour s'occuper à ces petits jeux; et nous ne craignons point d'être condamnés au dernier supplice, lorsque Dieu nous redemandant un compte très-exact de notre vie, il se trouvera que nous l'aurons consumée en des jeux d'enfants, au lieu de l'employer à des œuvres saintes. Nous n'aurons alors personne qui puisse nous tirer de ses mains. Il n'y aura ni père, ni frère, ni quelque autre que ce soit qui puisse nous secourir. Nos occupations passées s'évanouiront comme un songe, mais les peines qu'elles nous auront attirées, seront éternelles. Ainsi Dieu nous traitera comme on traite ces enfants, lorsque leurs pères, irrités de leur paresse, abattent, et renversent ces petites maisons qui les amusaient, et les laissent pleurer sans être touchés de leurs larmes.

Et pour mieux vous faire voir que ce que je dis est très-véritable, examinons ce que les hommes convoitent le plus ardemment, la richesse; faisons donc comparaître ici la richesse, et opposons-lui une vertu, celle que vous voudrez, et vous verrez alors le peu que vaut la richesse. Je ne parle encore que d'une richesse acquise, non par avarice, mais par des voies justes et légitimes. Supposons donc deux hommes, dont l'un ne pense qu'à augmenter son bien, qui traverse les mers, qui cultive les terres, qui trafique, et qui trouve ainsi divers moyens d'acquérir du bien : je doute même si agissant de la sorte, il s'enrichira légitimement; mais je le veux croire, et je suppose que tout le gain qu'il fera sera fort juste. Qu'il travaille donc à devenir riche. Qu'il achète des terres, des esclaves, et mille autres choses, sans commettre aucune injustice. Qu'un autre au contraire ayant possédé toutes ces richesses vende ses terres, ses maisons, et ses vases d'or et d'argent; qu'il en donne le prix aux pauvres; qu'il en assiste les malades et les indigents; qu'il soit le protecteur des misérables; qu'il tire les uns des prisons, les autres des mines, les autres de la servitude, et les autres de la mort où la pauvreté allait les réduire. Je vous demande maintenant lequel de ces deux hommes vous choisiriez d'être? Je ne parle point encore de l'avenir; je ne regarde que l'état de cette vie. A qui des deux aimeriez-vous

mieux ressembler? A celui qui ne pense qu'à amasser des richesses, ou à celui qui les emploie au soulagement des autres ? A celui qui acquiert de grandes terres, ou à celui qui se rend comme le port et l'asile des affligés? A celui qui roule sur l'or, ou à celui qui est comblé de bénédictions ? N'est-il pas vrai que l'un ne paraît pas un homme, mais un ange descendu du ciel pour sauver les hommes : et que l'autre ne paraît pas un homme, mais un enfant, puisque tout le soin qu'il met à amasser de l'argent, n'est pas moins inutile que les jeux des enfants ? Que si c'est une folie à un tel homme de travailler ainsi à s'enrichir, quoique si légitimement, que sera-ce s'il joint encore l'injustice à cette folie? Et si vous ajoutez de plus que tout le fruit de ce vain travail sera l'acquisition de l'enfer et la perte du paradis, qui pourra assez le plaindre et déplorer son malheur, soit durant sa vie soit après sa mort?

10. Mais envisageons, si vous voulez, une autre espèce de vertu. Supposons un homme exerçant la souveraine puissance, imposant ses lois à tous, entouré de tout l'appareil de la majesté impériale : un héraut marche pompeusement devant lui, il a ceint le baudrier, insigne du pouvoir, des licteurs le précèdent, une cour nombreuse l'environne. N'est-ce pas là ce qu'on appelle être grand et heureux dans le monde? mettons d'un autre côté un homme qui éclate en vertu, plein de douceur, d'humilité et de patience. Supposons qu'on le batte et qu'on l'outrage, qu'il l'endure sans peine, et qu'il bénit même ceux qui le maltraitent : lequel des deux vous paraît le plus estimable, ou celui qui est si superbe, ou celui qui est si humble ? N'est-il pas vrai que ce dernier paraît un ange plutôt qu'un homme, et que sa patience imite l'impassibilité de ces célestes esprits, et que l'autre enflé de gloire est semblable à un hydropique? Que l'un paraît un sage véritable, et ressemble à un médecin spirituel, et l'autre à un enfant qui se rend ridicule, enflant ses joues, et se grossissant le visage?

Car de quoi êtes-vous fier, ô homme? Est-ce parce que vous êtes monté sur un char magnifique, et traîné par des mulets ou par des chevaux? Mais souvent on traîne aussi avec des chevaux le bois et les pierres. Est-ce parce que vous êtes superbement vêtu ? Mais comparez ce vain éclat avec celui de cet homme qui est orné de vertus, et vous verrez que vos ornements sont semblables à l'herbe séchée, et que cet homme au contraire est comme un arbre très-agréable à la vue, et chargé d'excellents fruits. Ces habits dont vous vous glorifiez, ne peuvent se défendre contre les vers; et s'ils s'y engendrent une fois, toute leur beauté disparaîtra en un moment. Car les habillements superbes deviennent enfin la pâture des vers. L'or et l'argent viennent de la terre, et ils retourneront en terre. Celui au contraire qui est orné des vertus, a un vêtement que ni les vers ni la mort même ne peuvent corrompre. Car les vertus ne naissent point de la terre. Elles sont l'ouvrage du Saint-Esprit, et ainsi elles ne craignent point les vers. Ces vêtements se font dans le ciel, où les vers ni aucune espèce de corruption ne se trouvent point.

Mais je vous demande ce que vous croyez qu'on doive désirer davantage, d'être riche ou d'être pauvre; d'être élevé en puissance, ou bien d'être sans honneur; d'être dans les délices, ou dans la faim ? N'est-ce pas d'être dans l'honneur, dans les richesses et dans les délices? Si vous voulez donc jouir solidement de ces biens, et ne vous pas contenter du nom et de l'apparence, renoncez à la terre et à tout ce qui y est, et élevez-vous vers le ciel. Car toutes les choses présentes ne sont qu'une ombre, mais les futures sont stables, solides et immuables. Chérissons ces biens, mes frères, et attachons-nous-y avec soin, afin que nous soyons délivrés des maux de la terre, et que, nous avançant vers le ciel, comme vers un port tranquille, nous y abordions chargés de richesses et du trésor de nos aumônes. C'est l'état où je souhaite que vous soyez, lorsque vous paraîtrez devant ce tribunal terrible, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« TOUS CEUX QUI ME DISENT : SEIGNEUR, SEIGNEUR, N'ENTRERONT PAS DANS LE ROYAUME DES CIEUX, MAIS CELUI-LA SEUL Y ENTRERA QUI FAIT LA VOLONTÉ DE MON PÈRE QUI EST DANS LE CIEL. » (CHAP. VII, 21, JUSQU'AU VERSET 28.)

ANALYSE.

1. La volonté du Fils n'est pas autre que celle du Père. — L'opération des miracles ne sert de rien sans la vertu à celui qui les fait.
2. Prérogative de la vertu.
3. Nul ne peut nuire à l'homme vertueux. — Les méchants endurent beaucoup de maux.
4. Que la malice est toujours faible et timide, et la vertu forte et courageuse. — Que ceux qui persécutent les bons les rendent illustres et se perdent eux-mêmes.

1. Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : Celui qui fait ma volonté ? Parce qu'il fallait d'abord se contenter de faire admettre la volonté du Père. C'était déjà même beaucoup, vu la faiblesse des hommes. Au reste, qui dit la volonté du Père dit la volonté du Fils, puisque la volonté du Fils n'est jamais différente de celle du Père. Il me semble que Jésus-Christ attaque ici particulièrement les Juifs, qui mettaient toute leur religion dans la spéculation et dans la doctrine, sans se mettre en peine de purifier leurs mœurs. C'est pourquoi saint Paul leur fait ce reproche : « Vous portez le « nom de juif, vous vous reposez sur la loi ; « vous vous glorifiez des faveurs que Dieu vous « a faites, vous connaissez sa volonté. » (Rom. II, 17.) Mais cette connaissance de la volonté de Dieu ne vous sert de rien, si vous n'y joignez la pratique des bonnes œuvres, et le règlement de votre vie. Jésus-Christ ne s'arrête pas là, et il dit quelque chose de plus fort.

« Plusieurs me diront en ce jour-là : Sei« gneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophé« tisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé « les démons en votre nom ? et n'avons-nous « pas fait plusieurs miracles en votre nom « (22) ? Non-seulement, dit-il, celui qui ayant la foi néglige les mœurs, sera chassé du royaume : mais quand même un homme, avec une telle foi, ferait de grands miracles, si en même temps sa vie n'est pure, il sera exclu du ciel. « Car plusieurs me diront en ce jour« là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas « prophétisé en votre nom ? » Remarquez qu'il commence, quoique d'une manière couverte, à parler en Dieu, et qu'après avoir achevé ce long discours, il déclare enfin qu'il est juge. Il avait déjà montré que les pécheurs seraient infailliblement punis ; mais il fait voir ici quel serait Celui qui les punirait. Il ne dit pas néanmoins absolument : C'est moi, mais « plusieurs « en ce jour-là me diront : Seigneur, Sei« gneur, » ce qui est en effet la même chose. Car s'il n'était pas le juge, comment leur dirait-il : « Et alors je leur dirai hautement : je « ne vous ai jamais connus : retirez-vous de « moi ? » « Je ne vous ai jamais connus, » non-seulement à ce moment que je vous juge, mais lors même que vous faisiez des miracles. C'est pourquoi il disait à ses disciples : « Ne « vous réjouissez pas de ce que les démons « vous sont assujétis ; mais de ce que vos « noms sont écrits dans le ciel. » (Luc, x, 20.) Et il ne les exhorte partout qu'à régler leurs mœurs. Car lorsqu'un homme vit bien et dans l'éloignement du vice, il est impossible qu'il soit rejeté de Dieu. Quand même il serait dans quelque erreur, Dieu lui fera bientôt connaître sa vérité.

Quelques-uns croient que ceux qui diront alors à Jésus-Christ : « Qu'ils auront fait plu« sieurs miracles en son nom, » le diront faussement, et qu'ils mentiront, et que c'est

pour ce mensonge même que le Sauveur les condamnera. Mais ce sens n'est point vrai, il est entièrement contraire à ce que Jésus-Christ veut prouver en cet endroit. Car son dessein est de faire voir que la foi n'est rien sans les œuvres. Enchérissant donc sur ce qu'il vient de dire, il ajoute les miracles à la foi, et il déclare que la foi avec tout l'éclat de ces miracles, serait encore inutile, si elle n'était soutenue par la piété et par la vertu. Si donc ces personnes n'avaient fait de véritables miracles, comment le raisonnement de Jésus-Christ subsisterait-il? Est-il croyable d'ailleurs qu'ils eussent assez de hardiesse pour mentir devant un Juge si redoutable?

De plus la manière dont il parle à Jésus-Christ, et dont il leur répond, fait voir qu'ils avaient fait véritablement ces miracles. Car, surpris de trouver dans l'autre vie toute autre chose que ce qu'ils avaient attendu, et, au lieu qu'ils étaient ici admirés de tout le monde, se voyant condamnés par le juste Juge, ils s'écrient avec étonnement : « Seigneur, Sei-« gneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre « nom? » Comment donc nous rejetez-vous maintenant? comment l'arrêt que vous prononcez contre nous est-il si contraire à nos espérances et à nos pensées? Mais si ces personnes s'étonnent de se voir punies après avoir fait des miracles, pour vous, mes frères, ne vous en étonnez pas. Toutes les grâces viennent de Dieu et de la bonté de Celui qui les donne. Ceux-ci en avaient été favorisés, sans y avoir en rien contribué de leur part. Il est donc bien juste qu'ils en soient punis alors, puisqu'ils auront été si ingrats envers Celui qui les avait honorés de tant de grâces, lorsqu'ils en étaient si indignes.

« Et alors je leur dirai hautement : Je ne « vous ai jamais connus; retirez-vous de moi « vous tous qui vivez dans l'iniquité (23). » Vous me direz peut-être : Comment des hommes qui vivaient si mal pouvaient-ils faire des miracles? Quelques-uns répondent qu'ils ne vivaient pas mal lorsqu'ils faisaient des miracles, et qu'ils se sont corrompus ensuite, et sont tombés dans l'iniquité. Mais si cela était vrai, le raisonnement de Jésus-Christ ne subsisterait pas encore. Car son but est de montrer que ni la foi, ni les miracles ne sont rien sans la bonne vie, comme saint Paul disait : « Quand « j'aurais une foi à transporter les montagnes : « quand je pénétrerais tous les mystères, et « que j'aurais une pleine connaissance des « choses divines; si je n'ai point la charité, je « ne suis rien. » (I Cor. XIII, 2.) Vous me demandez quelles sont donc ces personnes. Il y en a plusieurs. (Marc, VI, 13.) Plusieurs de ceux qui croyaient en Jésus-Christ avaient reçu ce don de faire des miracles, comme celui dont il est parlé dans l'Evangile, qui chassait les démons, et qui, néanmoins, ne suivait pas Jésus-Christ; ou comme Judas, qui ne laissa pas, quelque corrompu qu'il fût dans l'âme, de recevoir, comme les autres apôtres, la puissance de faire des miracles.

2. On voit aussi dans l'Ancien Testament que des personnes indignes ont souvent reçu ces grâces pour le bien des autres. Et la raison de cette conduite de Dieu, mes frères, c'est que tous alors n'étaient pas parfaits en tout. Les uns excellaient par la pureté de leur vie, mais ils n'avaient pas une foi si vive; les autres au contraire, étaient fermes dans la foi, mais ils étaient faibles dans la vertu. Jésus-Christ donc voulait exhorter les uns par les autres. Il voulait que ceux qui avaient plus de vertu et moins de foi, en voyant faire aux autres de si grands miracles, et que ceux qui les faisaient et avaient beaucoup de foi, fussent excités par ce don ineffable, à rendre leur vie plus pure et plus sainte. C'est pour cette raison qu'il leur communiquait si libéralement un si grand don : « Nous avons, » disent-ils eux-mêmes, « fait beaucoup de miracles : mais je leur dirai « hautement : Je ne vous ai jamais connus. » Ils croient maintenant être mes amis; mais ils reconnaîtront alors que ces grâces que je leur donnais n'étaient pas un effet de mon amour.

Et vous vous étonnez, mes frères, que Jésus-Christ ait communiqué ces dons à des personnes qui croyaient en lui, mais dont la vie ne répondait pas à leur foi, lorsqu'il se trouve qu'il les a faits même à ceux qui n'avaient ni l'un ni l'autre? Car Balaam n'avait ni la foi ni la pureté de la vie, et, néanmoins, il reçut ce don pour l'édification des autres. Pharaon, du temps de Joseph, n'avait aussi ni l'un ni l'autre, et néanmoins Dieu par des songes lui découvrit l'avenir. Nabuchodonosor était très-méchant, et Dieu lui fit savoir aussi ce qui devait arriver longtemps après. Dieu fit encore la même faveur au fils de ce roi, quoiqu'il fût plus méchant que son père, et lui découvrit plusieurs choses, pour exécuter les grands desseins de sa providence et de sa justice.

Lorsque la prédication de l'Evangile ne faisait alors que commencer, comme il fallait beaucoup de miracles pour l'appuyer, Dieu faisait ces grâces à des hommes qui en étaient très-indignes. Mais elles ne leur ont servi qu'à les rendre plus criminels, et à les faire encore punir davantage. C'est pourquoi il leur dit cette parole redoutable : « Je ne vous ai jamais « connus. » Car il y a bien des personnes qu'il hait même dès cette vie, et qu'il a en horreur avant même qu'il les juge. Tremblons donc, mes chers frères ! et veillons avec soin sur notre vie, et ne nous croyons pas moins heureux, parce que nous ne faisons point de miracles. Comme ils ne nous serviront de rien alors si nous avons mal vécu ; si nous vivons bien au contraire, nous ne serons pas moins récompensés de Dieu pour n'en avoir pas fait. Nous ne sommes point redevables à Dieu pour n'avoir point fait d'actions extraordinaires et miraculeuses : mais Dieu lui-même sera notre débiteur pour les bonnes actions que nous aurons faites.

Après donc que Jésus-Christ a complété son enseignement sur la morale, qu'il a parlé de la vertu en descendant aux plus petits détails, et qu'il a fait voir que les hypocrites contrefont la vertu en diverses manières, les uns en priant et jeûnant par vanité; les autres en n'ayant que l'apparence et la peau de brebis; les autres, qu'il appelle « chiens » et « pour- « ceaux, » en ruinant autant qu'ils peuvent la vérité; pour montrer ensuite quel avantage nous retirons dès ce monde de la bonne vie, et quel désavantage nous recevons de la mauvaise, il ajoute : « Ainsi quiconque en- « tend ces paroles que je vous dis, et les « pratique, est semblable à un homme sage, « qui a bâti sa maison sur la pierre. » Ceux qui ne pratiquent pas mes instructions ne laisseront pas, quand ils feraient des miracles, de tomber dans le malheur que vous venez d'entendre; mais ceux qui les pratiqueront jouiront des biens que je leur ai promis, non-seulement en l'autre monde, mais encore en celui-ci : « Quiconque, » dit-il, « entend ces pa- « roles que je vous dis, et les pratique, est sem- « blable à un homme sage. » Considérez cette admirable sagesse avec laquelle il tempère et diversifie son discours. Tantôt il se découvre en disant : « Tous ceux qui me diront : Seigneur, Sei- « gneur, » etc. Tantôt il se cache en disant : « Celui qui fera la volonté de mon Père. » Puis il fait voir qu'il est le souverain Juge en disant : « Je leur dirai hautement alors : Je ne « vous connais pas. » Et il déclare encore par ces dernières paroles qu'il a une souveraine puissance sur toutes choses : « Celui qui en- « tend ces paroles que je dis. » Comme il ne leur avait encore promis que des biens futurs, leur faisant espérer un royaume éternel, une récompense infinie, et des consolations ineffables, il veut leur montrer encore ce qu'ils doivent attendre dès cette vie, et quel avantage ils y peuvent retirer de leur vertu. Quel est donc l'avantage de la vertu ? C'est de vivre dans la sécurité et sans rien craindre; de ne pouvoir être abattu par tous les maux de cette vie, et de s'élever au-dessus de tous les événements fâcheux qui s'y peuvent rencontrer. Que peut-on trouver qui égale ce bonheur ? Les rois même, avec tout l'éclat de leur couronne, ne peuvent se le procurer. Il est uniquement réservé au juste. Lui seul le possède surabondamment, et seul il jouit, dans ce flux et reflux perpétuel des affaires du monde présent, d'un calme inaltérable. Car c'est ce qu'on ne peut assez admirer, qu'au milieu des tempêtes il conserve le calme dans son cœur, et qu'il jouisse d'une paix profonde parmi les troubles et les agitations de cette vie.

« La pluie est tombée, les fleuves se sont dé- « bordés, les vents ont soufflé et sont venus « fondre sur cette maison, et elle n'est point « tombée parce qu'elle était fondée sur la « pierre (25). » Jésus-Christ, par ces mots de « vents, » de « fleuves » et de « pluie, » marque ici les maux et les afflictions de ce monde, comme les calomnies et les médisances, les piéges qu'on tend aux bons, la douleur, la perte de nos proches, les insultes des étrangers, et les autres maux semblables, et il assure que l'âme du juste ne cède à aucune de ces épreuves, parce qu'elle est fondée sur la « pierre, » entendant par cette « pierre » la fermeté et l'immobilité de sa parole. Car ses préceptes sont plus inébranlables qu'un rocher. Ils élèvent ceux qui les gardent au-dessus de tous les flots de ce monde. Celui qui leur obéit avec une fidélité inviolable demeurera inaccessible, non-seulement à toutes les attaques des hommes, mais encore à tous les piéges des démons.

3. Et pour vous faire voir qu'il y a dans ces paroles tout autre chose qu'une déclaration pompeuse et vaine, je n'ai qu'à vous citer

l'exemple du bienheureux Job, qui reçut dans sa chair tous les coups dont le démon le voulut frapper, sans que son âme en reçût aucune atteinte. Considérez aussi les apôtres qui, assaillis par les flots déchaînés de toutes les colères de ce monde, par les tyrans et les nations barbares, par les Juifs et les Gentils, par leurs proches et par les étrangers, enfin par le démon même, qui épuisa contre eux tout ce que sa rage et son adresse peut inventer, furent toujours fermes parmi ces tempêtes comme les rochers au milieu de la mer, et non-seulement ne cédèrent point à tous ces assauts, mais en demeurèrent victorieux.

Qu'y a-t-il de plus heureux que cet état? Ni les richesses, ni la puissance, ni la gloire, ni la force du corps, ni les autres avantages de cette nature, ne peuvent établir l'homme dans cette fermeté intérieure. La vertu seule peut le faire. C'est elle seule qui peut mettre l'homme dans cet état heureux, qui le rend libre et exempt de tous les maux. Je vous prends à témoin de la vérité de mes paroles, vous qui savez combien la cour des princes est pleine de piéges et de périls, vous qui savez combien les maisons des grands et des riches sont remplies de tumultes, d'intrigues et de brouilleries. Les apôtres n'ont rien éprouvé de semblable.

Mais les apôtres, me direz-vous, n'ont-ils point été agités durant leur vie? N'ont-ils pas souffert de grands travaux? Voilà précisément ce qu'on ne peut assez admirer, qu'ayant passé leur vie dans une si grande agitation, ils aient pu conserver une paix profonde au milieu de ces tempêtes; que ces flots soient venus se briser contre eux sans altérer la joie de leur cœur; qu'ils ne se soient jamais laissé abattre, et qu'entrant nus dans la carrière, ils aient surmonté tous leurs ennemis. Si vous voulez suivre leur exemple, vous vous rirez de même de tous les maux de cette vie; si vous savez vous revêtir de ces conseils comme d'une puissante armure, vous pouvez braver tous les traits de la douleur.

Car quel mal pourra vous faire celui qui vous dresse des piéges pour vous perdre? Vous ravira-t-il votre bien? Mais vous êtes obligé, même avant qu'il vous le ravisse, de le mépriser de telle sorte, qu'il ne vous est pas même permis d'en demander à Dieu dans vos prières. Vous mettra-t-il en prison? Mais Jésus-Christ vous commande, avant même la prison, de vivre comme si vous étiez crucifié au monde. Vous noircira-t-il par ses médisances? Mais Jésus-Christ vous délivre encore de toute appréhension à ce sujet, lui qui vous promet qu'après avoir enduré ces calomnies sans beaucoup de peine, vous en recevrez une grande récompense; lui qui veut que, harcelés par les langues menteuses, vous restiez néanmoins exempts de colère et d'indignation jusqu'à prier pour vos ennemis. Que fera-t-il donc? vous persécutera-t-il cruellement? vous fera-t-il souffrir mille maux? Mais ces persécutions ne feront qu'augmenter l'éclat de votre couronne. Vous tourmentera-t-il dans votre corps? ira-t-il jusqu'à vous tuer, vous égorger? C'est le plus grand bien qu'il puisse vous faire, puisqu'il vous procurera la couronne des martyrs. Son crime hâtera votre bonheur, et sa fureur sera comme un vent favorable qui vous fera plus tôt arriver au port, et ne servira qu'à vous donner confiance en ce jour où tous les hommes rendront compte de leurs actions devant Celui qui doit les juger. Ainsi ceux qui attaquent les justes, bien loin de leur nuire, ne servent qu'à les rendre plus illustres. Tant il est vrai que rien n'est égal à la vie vertueuse, qui peut seule établir les hommes dans un état si heureux!

Comme Jésus-Christ avait dit que « sa voie » était « étroite, » il veut consoler ceux qui y marchent, en montrant que si elle est étroite, elle est sûre et même agréable; comme au contraire celle qui lui est opposée est, quoique large et spacieuse, remplie de piéges et de travaux. Comme il a montré les avantages que l'on reçoit de la vertu même en ce monde, il fait voir aussi les maux qui accompagnent l'iniquité. Partout, je répète ici ce que j'ai déjà dit souvent, Jésus-Christ porte les hommes au soin de leur salut, par l'amour qu'il leur inspire pour la vertu et par l'aversion qu'il leur donne pour le vice. Et parce qu'il prévoyait qu'il y aurait des hommes qui admireraient ses paroles sans les pratiquer, il veut les effrayer ici par avance en leur disant que quelque saints que soient ses discours, il ne suffit pas de les entendre, mais qu'il faut encore les mettre en pratique par les bonnes œuvres, puisque c'est en cela que consiste toute la vertu. C'est par là qu'il termine son discours, laissant dans les cœurs une salutaire et vive impression de crainte. De même qu'il venait d'exciter à la vertu, non-seulement par la

promesse des récompenses à venir et de ces consolations ineffables dont nous jouirons dans le ciel, mais encore par des avantages présents, comme par cette fermeté solide et cette constance inébranlable dont il a parlé ; de même encore il détourne du vice non-seulement par les supplices futurs, en disant « que le mau« vais arbre sera coupé et jeté au feu ; » et par ces paroles redoutables : « Je ne vous connais « pas ; » mais encore par les malheurs présents qu'il exprime par cette ruine et ce renversement d'une maison. Ces comparaisons dont il se sert donnent à sa parole une grande puissance d'expression. Son discours n'aurait jamais eu tant de force s'il avait dit simplement que le juste sera ferme et inébranlable et que l'injuste sera ruiné, que lorsqu'il exprime ces mêmes vérités par les termes figurés de «pierre, « de sable, de maisons, de fleuves, de vents et « de pluie. Mais quiconque entend ces paroles « que je vous dis et ne les pratique point, est « semblable à un insensé qui a bâti sa maison « sur le sable (26). » — « La pluie est tombée, « les fleuves se sont débordés, les vents ont « soufflé et sont venus fondre sur cette mai« son, et elle est tombée, et la ruine en a été « grande (27). »

C'est avec grande raison, mes frères, que Jésus-Christ appelle « insensé, » cet homme qui bâtit sur le sable. Car quelle plus grande folie que d'avoir toute la peine d'un bâtiment, pour ne retirer ensuite aucun fruit de ses travaux, loin de là, pour n'y trouver que son supplice ! On sait assez ce que souffrent ceux qui s'abandonnent au péché. Combien un calomniateur, combien un adultère et combien un voleur souffre-t-il pour réussir dans ses détestables entreprises? Cependant tous ces travaux, au lieu de leur être utiles, ne leur causent que des maux. C'est ce que saint Paul donne à entendre lorsqu'il dit : « Celui qui sème dans sa « chair, recueillera de sa chair la corruption « et la mort (Gal. VI, 8). » A celui-là ressemblent bien ceux qui bâtissent sur le sable ; c'est-à-dire sur la fornication, sur la luxure et la débauche, sur la colère et sur les autres crimes semblables.

4. Achab était de ce nombre, mais Elie au contraire n'en était pas. J'oppose à dessein ces deux personnages l'un à l'autre, parce que nous verrons bien mieux la différence du vice, en le comparant avec la vertu. Car l'on peut dire avec vérité qu'Elie bâtit sur la pierre ferme et Achab sur le sable. C'est pourquoi tout roi qu'il était, il tremblait devant ce prophète, qui n'était vêtu que d'une peau de brebis. Les Juifs aussi ont bâti sur le sable, et les apôtres sur la pierre ferme. C'est pourquoi ceux-ci, bien qu'en si petit nombre et chargés de fers, se montrèrent aussi immobiles que des rochers ; et les Juifs au contraire qui étaient si nombreux et qui avaient avec eux des gens armés, étaient plus faibles que le sable. Ils se voyaient forcés de céder à la fermeté des apôtres. C'est ce qui leur faisait dire en tremblant : « Que ferons-nous à ces hommes-là? » (Act. IV, 16.)

Admirez, mes frères, ce prodige. Voyez dans le trouble et l'agitation, non pas ceux que l'on a pris et que l'on a mis en prison, mais ceux qui les ont fait prendre, et qui les ont chargés de fers. Les Juifs ont enchaîné les apôtres ; et ils paraissent eux-mêmes accablés de chaînes. Mais ils souffraient la juste peine de leur folie, puisque n'ayant bâti que sur le sable, ils devaient être les plus faibles de tous les hommes : « Que faites-vous, » disaient-ils, « pourquoi « voulez-vous attirer sur nous le sang de cet « homme ? » (Act. V, 28.) Quoi ! vous maltraitez les autres et vous craignez? Vous persécutez, et vous avez peur ? Vous jugez, et vous tremblez ? Tant il y a de faiblesse dans la malice ! Mais les apôtres sont dans une disposition bien différente. Ils disent hautement : « Nous « ne pouvons pas, nous autres, ne point dire « ce que nous avons vu, et ce que nous avons « entendu. » (Ibid. IV, 20.) Qui n'admirera cette grandeur de courage ? Qui n'admirera ces fermes rochers qui se moquent des flots et de la tempête, et cet édifice si solide qui résiste à toute la violence des vents ?

Ce qui m'étonne davantage, c'est que non-seulement ils ne sont point ébranlés des maux dont on les menace, mais qu'ils en tirent au contraire une hardiesse et une vigueur toute nouvelle, et qu'ils jettent l'épouvante dans l'âme de leurs persécuteurs. Celui qui frappe sur un diamant se blesse au lieu de le rompre. Celui qui regimbe contre l'éperon se perce lui-même et reçoit des blessures dangereuses, et celui qui attaque les gens de bien, au lieu de leur nuire, se perd lui-même. Plus la malice attaque la vertu, plus elle découvre et augmente sa propre faiblesse. Et comme celui qui lie des charbons ardents dans ses habits brûle ses habits sans éteindre les charbons, de même

ceux qui persécutent les saints, qui les emprisonnent et qui les chargent de chaînes, les rendent plus illustres et se perdent pour jamais. Plus vous souffrirez étant innocent et juste, plus vous deviendrez fort et courageux; car plus nous nous appliquerons à la vertu, moins nous aurons besoin de tout le reste, et cette indépendance de toutes choses nous rendra invincibles, et nous élèvera au-dessus de tout.

Tel a été saint Jean-Baptiste. Rien n'était capable de l'étonner et il faisait trembler Hérode même. Il n'a rien, il est nu, et il s'élève contre un prince, et ce prince au contraire, orné de la pourpre et du diadème, est saisi de crainte devant un homme nu. Cette tête même qu'il a coupée, il ne peut la regarder sans épouvante. Le seul souvenir de Jean, comme on le voit dans l'Evangile, troublait son esprit et le remplissait de crainte. « C'est là Jean que j'ai « tué (Matth. XIV, 2), » dit-il. Ce n'est pas par vanité qu'il dit : « J'ai tué, » mais pour se consoler et se rassurer en quelque sorte, en voyant revivre celui qu'il était effrayé d'avoir fait mourir, tant est grande la force de la vertu, qui rend les morts même redoutables aux vivants !

Lorsque le même saint Jean était encore en vie, on voyait des riches courir à lui de toutes parts, qui lui disaient : « Maître, que ferons-« nous ? » Quoi ! vous avez tant de biens, et vous venez apprendre, de moi qui n'ai rien, le moyen de vous rendre heureux ? Vous voulez qu'étant pauvre, j'enseigne aux riches où est le véritable bonheur ; qu'un homme qui n'a pas où reposer sa tête instruise ceux qui commandent les armées ?

Telle était aussi la générosité du prophète Elie dont saint Jean fit revivre l'esprit et le zèle. Il témoigna la même fermeté dans les reproches qu'il faisait à tout le peuple. Saint Jean les appelait : « Race de vipère, » et Elie leur disait : « Jusqu'à quand clocherez-vous « ainsi des deux côtés? » (III Rois, 19.) Elie disait hautement à Achab : « Vous avez tué et « vous avez possédé (III Rois, 18), » comme saint Jean disait à Hérode : « Il ne vous est pas « permis d'avoir la femme de Philippe, votre « frère. » Considérez donc dans les uns la solidité de la pierre et dans les autres l'instabilité du sable. Admirez comme la malice est faible, comme elle cède aux moindres maux et comme elle tombe d'elle-même, quoiqu'elle soit soutenue de toute la puissance royale et d'une multitude d'hommes armés. Elle rend stupides et insensées les âmes qu'elle domine, et elle ne les précipite pas seulement, mais elle les brise dans leur chute, selon la parole du Fils de Dieu : « Et la ruine en a été grande. » Il ne s'agit pas ici, mes frères, d'un péril médiocre, il s'agit du salut de l'âme, du royaume de Dieu et de la perte de biens ineffables et éternels, ou plutôt il s'agit de commencer dès cette vie ces tourments qui ne finiront jamais, puisque la vie des méchants est une anticipation de l'enfer, par les passions, par les frayeurs, par les ennuis et par les inquiétudes qui leur déchirent sans cesse l'esprit et le cœur. Le Sage a exprimé cette vérité lorsqu'il a dit : « L'impie s'enfuit sans que personne le pour-« suive (Prov. XXVIII, 1) ; » car ces hommes tremblent toujours. Ils ont pour suspects amis et ennemis, domestiques et étrangers ; ceux qui les connaissent et qui ne les connaissent pas. Ils appréhendent leur ombre même, et ils anticipent sur les tourments qui leur sont réservés, par les peines dont ils s'accablent dès cette vie. C'est ce que Jésus-Christ veut dire par cette parole : « La ruine en a été grande. » Il ne pouvait mieux finir tant d'instructions si saintes que par ces paroles, par lesquelles il fait trembler ceux qui ne craignent pas assez l'avenir, et les détourne du vice par l'appréhension des maux mêmes de cette vie. Car si la considération des maux éternels est beaucoup plus grande en elle-même, la crainte néanmoins des maux présents agit plus puissamment sur les âmes basses et charnelles, pour les retirer de l'enchantement du vice. C'est pourquoi il finit son discours en frappant leur âme de la salutaire impression de cette crainte.

Puis donc, mes très-chers frères, que nous n'ignorons rien des maux dont nous sommes menacés et en ce monde et en l'autre, fuyons le vice et embrassons la vertu, afin que nos travaux ne nous soient pas inutiles, et qu'après avoir rendu notre édifice ferme et solide, nous jouissions d'une profonde paix en cette vie, et de la gloire dans l'autre, où je prie Dieu de nous conduire, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« JÉSUS AYANT ACHEVÉ CES DISCOURS, LES PEUPLES ÉTAIENT RAVIS EN ADMIRATION DE SA DOCTRINE. — CAR IL LES ENSEIGNAIT COMME AYANT AUTORITÉ, ET NON PAS COMME LES DOCTEURS DE LA LOI. » (CHAP. VII, 28, 29, JUSQU'AU VERSET 5 DU CHAP. VIII.)

—

ANALYSE.

1. Le Christ fuyait l'ostentation.
2. Jésus-Christ tantôt observait la loi mosaïque et tantôt s'en dispensait.
3. Explication de cette parole : *In testimonium illis.*
4 et 5. Rien n'est plus important pour la piété que l'humble reconnaissance des dons de Dieu; l'ingratitude est l'ennemie du salut.

1. Ne semblait-il pas que ce peuple dût au contraire souffrir avec peine qu'on lui imposât tant de lois nouvelles et s'abattre à la vue d'une doctrine si pure et si élevée ? D'où vient donc qu'au contraire il est ravi de joie ? C'est la puissance de Celui qui enseignait qui opéra ce prodige, c'était elle qui s'emparait des cœurs, qui jetait les esprits dans le ravissement, qui persuadait par le charme de cette parole; c'était elle qui, même après que le divin Maître eut fini de parler, retenait les auditeurs autour de lui. En effet le texte sacré nous apprend que lorsque Jésus descendit de la montagne, toute cette multitude l'accompagna, ne pouvant se résoudre à le quitter. Tant sa parole avait de force et de charmes ! On admirait particulièrement l'autorité avec laquelle il prêchait. Car il ne parlait point comme de la part d'un autre, ainsi que Moïse et les prophètes; mais il témoignait partout que c'était lui qui avait le pouvoir de commander, et qu'il lui appartenait d'établir des lois. Aussi lorsqu'il publiait ces lois, il disait presque toujours : « Et moi je vous « dis, » etc. Et quand il parlait de ce jour terrible du jugement, il déclarait assez qu'il était le Juge qui devait punir les méchants et récompenser les bons.

Aussi sa parole produisait-elle un étonnement bien naturel. Car si les scribes, lors même qu'il leur témoignait sa puissance par ses actions et par ses miracles, ne laissaient pas de le décrier, et voulaient même le lapider; combien plus les auditeurs du sermon sur la montagne devaient-ils être scandalisés, lorsqu'il ne se faisait encore connaître que par des paroles, particulièrement dans ces commencements, où il n'avait point fait encore de miracles qui rendissent témoignage à sa puissance? Cependant tel n'était pas l'effet produit sur eux par la parole de Jésus. C'est qu'un cœur simple, et une bonne âme se rend sans peine à la lumière de la vérité. Ainsi les pharisiens sont scandalisés de la puissance de Jésus-Christ lorsqu'il la prouve par ses miracles; et ceux-ci, sans avoir vu de prodiges, sont édifiés de l'autorité avec laquelle il leur parle, ils sont persuadés de ce qu'il leur dit, et ils le suivent. C'est ce que l'évangéliste témoigne lorsqu'il dit :

« Jésus étant descendu de la montagne, une « grande foule de peuple le suivit. (VIII, 1.) Ce ne sont pas les scribes ni les princes qui le suivent, c'est un peuple simple, exempt de corruption et de malice. Voilà ceux qu'on voit dans tout l'Evangile s'attacher toujours à lui. Lorsqu'il parlait en public, ils l'écoutaient avec un profond silence, sans faire de bruit, sans l'interrompre, sans lui faire d'objection, sans le tenter, et sans rien trouver à redire à ce qu'il disait, comme les pharisiens ont fait si souvent. C'est pourquoi nous voyons ici qu'après même un si long discours, ils ne laissent pas de le suivre, et d'être dans l'admiration de sa doctrine.

Mais je vous prie, mes frères, de considérer

ici combien est grande la sagesse de Jésus-Christ, et comme il varie sa conduite en la proportionnant au besoin de ses auditeurs, en passant tantôt des miracles aux instructions, et tantôt des instructions aux miracles. Avant que de monter sur la montagne, il guérit plusieurs malades, pour disposer les esprits à le croire; et après ce long sermon, il recommence à faire encore de nouveaux miracles, pour appuyer ce qu'il avait dit. Puisqu'il enseignait « comme ayant puissance, » il fallait empêcher qu'on ne s'imaginât que cette manière d'enseigner n'était que le fait d'une vanité présomptueuse, c'est pourquoi il fait éclater la même autorité dans ses œuvres, et il guérit les maladies « comme ayant puis« sance; » le ton de souveraineté qui paraissait dans sa parole ne devait plus sembler étrange dès qu'on apercevait dans ses miracles le même caractère. « Lors donc qu'il fut des« cendu de la montagne, une grande foule de « peuple le suivit. Et un lépreux venant à lui « l'adorait en lui disant: Seigneur, si vous le « voulez, vous pouvez me guérir (2). Et Jésus « étendant la main le toucha en lui disant: Je « le veux, soyez guéri. Et aussitôt sa lèpre fut « guérie (3). » Cet homme fait preuve de beaucoup de sagesse et de foi en approchant de Jésus-Christ. Il ne va point inconsidérément interrompre son discours. Il ne fend point la foule pour venir avec précipitation jusqu'au Sauveur. Il attend paisiblement une occasion favorable, et lorsqu'il le voit descendre, il s'approche de lui, non d'une manière indifférente, mais avec une humilité profonde. Il se prosterne à ses pieds, comme le marque un autre évangéliste, avec un respect qui montrait quelle foi sincère il avait, et quelle grande idée il se faisait de Jésus-Christ. Il ne lui dit point: Si vous priez Dieu pour moi; mais: « Si vous le voulez, vous pouvez « me guérir. » Il ne dit pas non plus: « Sei« gneur, guérissez-moi: » mais il lui laisse tout entre les mains; il le rend maître absolu de sa guérison, et il rend témoignage à sa toute-puissance. — Mais, dira-t-on, si l'opinion du lépreux était une opinion erronée?... — Alors il eût fallu détruire l'opinion, et reprendre et redresser celui qui l'avait. Or est-ce que Jésus-Christ l'a fait? Point du tout; au contraire il confirme et corrobore ce qu'a dit cet homme. C'est pourquoi il ne dit pas simplement: soyez guéri, mais: « Je le veux, soyez guéri, » de sorte que le dogme de la toute-puissance et de la divinité de Jésus-Christ ne repose plus seulement sur l'opinion d'un homme quelconque, mais sur l'affirmation même de Jésus-Christ. Les apôtres ne parlaient pas de la sorte, et ne s'attribuaient pas ainsi cette puissance dans les miracles qu'ils faisaient. Car voyant les hommes surpris et étonnés des prodiges qu'ils faisaient en leur présence, ils leur disaient: « Pourquoi nous regardez-vous avec admira« tion, comme si c'était nous qui par notre « propre puissance eussions fait marcher cet « homme? » (Act. III, 12.) Mais le Seigneur, lui, que dit-il, lui qui parlait d'ordinaire si humblement de lui-même, et dont le langage était infiniment au-dessous de sa gloire; que dit-il, pour établir le dogme de sa divinité, devant toute cette multitude qui le regarde avec stupéfaction? « Je le veux, soyez guéri. »

2. Quoique le Sauveur ait opéré une infinité d'autres miracles très-éclatants, on ne voit pas qu'il fasse usage de ce mot ailleurs qu'ici; il en use ici à dessein pour appuyer la pensée que ce lépreux et tout le peuple avait de sa puissance. Il dit sans hésiter: « Je le veux; » et il le dit efficacement, et ce qu'il veut, s'exécute au moment qu'il le commande. Que si cette parole eût été une parole de blasphème, elle n'aurait pas été autorisée par un miracle. Mais voici que la nature obéit à l'ordre que Jésus lui donne, elle se hâte d'obéir, elle obéit plus vite encore que l'évangéliste ne le marque. Car ce mot, « aussitôt, » est encore trop lent pour marquer la promptitude de l'opération.

Jésus-Christ ne se contente pas de dire: « Je le veux: soyez guéri; » mais « il étend « sa main et le touche. » Cette circonstance mérite d'être examinée. Car pourquoi, guérissant le lépreux par sa volonté et par la force de sa parole, veut-il encore le toucher de la main? Il me semble qu'il le fait, pour montrer qu'il n'était point sujet à la loi qui défendait de toucher un lépreux; mais qu'il était au-dessus d'elle, et qu'il n'y a rien d'impur pour un homme qui est pur. Le prophète Elisée n'osa pas agir avec cette autorité dans une occasion semblable. Il ne voulut point voir Naaman qui le vint trouver pour être guéri de sa lèpre: et quoiqu'il sût que cet eunuque se scandalisait de ce qu'il ne le voyait pas pour le toucher, il voulut néanmoins observer la loi à la rigueur, et sans sortir de chez lui: il se contenta de l'envoyer au Jourdain pour s'y

laver. Jésus-Christ fait donc voir en touchant ce lépreux, qu'il n'agit pas en serviteur, mais en maître. Cette lèpre ne rendit point impure la main de Celui qui la touchait ; et le lépreux au contraire fut purifié par cet attouchement divin. Car Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour guérir les corps, mais pour instruire les âmes de ses vérités saintes, et pour les porter à la vertu. Comme il ne défendit point de se mettre à table sans laver ses mains, lorsqu'il établit cette loi si excellente de manger indifféremment de toute sorte de viandes ; il fait voir ici de même que c'est le cœur qu'il faut purifier et non le corps ; et que, sans se mettre en peine de ces purifications extérieures et judaïques, il ne fallait plus penser qu'à guérir la lèpre intérieure et spirituelle. Car la lèpre du corps n'empêche point la vertu de l'âme. Jésus-Christ donc est le premier qui ose toucher un lépreux, et personne de tout ce peuple ne lui en fait un crime ; c'est qu'il n'avait pas affaire à des juges corrompus, ni à des témoins rongés par l'envie. Ainsi bien loin de tirer de ce miracle un sujet de médire, ils le considèrent avec admiration et avec respect. Ils reconnaissent et ils adorent dans les paroles et dans les actions de Jésus-Christ une puissance souveraine à qui rien ne peut résister.

Après qu'il eut guéri ce lépreux, il lui dit : « Gardez-vous bien de parler de ceci à personne : mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, « afin que ce leur soit un témoignage (4). » Quelques-uns croient que Jésus-Christ défendit au lépreux de parler de ce miracle, de peur de donner lieu à la malignité des prêtres de s'exercer dans l'examen qu'ils en feraient. Cette interprétation est sans apparence de raison, puisque le lépreux avait été si bien guéri qu'il n'y avait pas lieu à révoquer en doute la guérison. Il voulait donc faire voir par cette conduite combien il était éloigné de rechercher la gloire et l'applaudissement des hommes. Quoiqu'il sût que cet homme ne s'empêcherait jamais de dire un si grand miracle ; et qu'il l'allait publier de toutes parts, le Seigneur ne laisse pas de faire tout ce qu'il doit de son côté pour éviter l'ostentation et la vaine gloire. Pourquoi donc, me direz-vous, Jésus-Christ commande-t-il à un autre homme qu'il avait guéri, de publier sa guérison? Il n'y a pas là de contradiction, mais seulement une différence de conduite qui s'explique par la différence des motifs; dans le cas que l'on objecte il voulait enseigner la reconnaissance; en effet, il ne commandait pas qu'on le célébrât lui-même, mais que l'on rendît gloire à Dieu. Il nous apprend donc par celui-ci à être humbles ; et par cet autre qu'il délivra d'une légion de démons, il nous apprend avec quelle reconnaissance nous devons recevoir les grâces de Dieu. Comme les hommes se souviennent d'ordinaire de Dieu lorsqu'ils sont malades, et qu'ils l'oublient lorsqu'ils sont guéris, Jésus-Christ avertit cet homme qui avait été possédé, de rendre gloire à Dieu de sa guérison (Marc, v, 19), pour nous porter à nous souvenir également de Dieu, et dans la maladie et dans la santé.

Mais pourquoi Jésus-Christ ordonne-t-il à ce lépreux de se montrer au prêtre et d'offrir son présent? Il voulait accomplir la loi. Car s'il ne l'observait pas toujours, il ne la détruisait non plus toujours. Il faisait usage tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces moyens : de l'un pour préparer les hommes à l'établissement de son Evangile, de l'autre pour fermer la bouche aux juifs téméraires, et pour condescendre à leur faiblesse. Et doit-on s'étonner que Jésus-Christ ait usé de ce tempérament dans les commencements de sa prédication, lorsqu'on voit les apôtres, qui cependant avaient reçu l'ordre formel d'aller prêcher aux gentils, de rompre toutes les digues pour laisser les flots de la doctrine se répandre sur le monde, d'exclure l'ancienne loi, de renouveler les commandements, d'abroger les antiques observances, lorsqu'on les voit tantôt observer la loi et tantôt s'en dispenser?

Mais, me dira-t-on, quel rapport y a-t-il entre l'observation de la loi et cette parole : Montrez-vous au prêtre? Un rapport évident. Il y avait une vieille loi qui réglait que, lorsqu'un lépreux était guéri, il ne devait pas être lui-même juge de sa guérison, mais se montrer au prêtre, lui fournir la preuve de sa guérison, pour être autorisé par lui à rentrer dans les rangs des purs. Si le prêtre ne prononçait lui-même le jugement sur la guérison, le malade était toujours obligé de demeurer hors du camp séparé des autres. C'est pourquoi Jésus-Christ dit à ce lépreux : « Allez « vous montrer au prêtre, et offrez le don « prescrit par Moïse. » Il ne dit pas, le don que j'ai prescrit, mais il le renvoie encore à la

loi, pour ôter tout prétexte à la médisance de ses envieux. Et afin qu'on ne pût pas dire de lui qu'il ravissait aux prêtres l'honneur qui leur était dû, après avoir guéri ce lépreux, il le leur renvoie, pour leur laisser le discernement de cette guérison, et les rendre juges de ses miracles. Il semble qu'il dise : Je suis si éloigné de m'opposer ou à Moïse, ou aux prêtres de la loi, que je porte même ceux que je guéris à leur obéir en toute chose.

3. Mais examinons ce que veut dire cette parole : « afin que ce leur soit un témoi« gnage; » c'est-à-dire, afin que cette guérison soit la conviction de leur malice, et qu'elle soit leur condamnation s'ils veulent toujours être ingrats et rebelles à la vérité. Comme ils me veulent faire passer pour un séducteur, et qu'ils me persécutent comme un ennemi de Dieu et le violateur de la loi, vous me servirez un jour de témoin contre eux, que je ne l'ai point violée, puisqu'après vous avoir guéri, je vous renvoie aussitôt au prêtre : ce qui est le fait d'un homme qui honore la loi, qui a de la déférence pour Moïse, bien loin qu'il soit hostile aux anciennes croyances. Que si d'ailleurs Jésus-Christ prévoyait que cette exacte observance de la loi ne lui servirait de rien à l'égard des Juifs, nous pouvons juger par là même quelle estime il en faisait, puisque la prévision qu'il avait de l'inutilité de ses soins, ne l'empêchait pas de faire tout ce qui dépendait de lui. Il savait bien que ce soin serait sans effet. C'est pourquoi il dit que ce miracle leur sera non une instruction, ou un avis qui les redressera ; mais « un témoignage » qui les condamnera et les confondra : un témoignage, dit-il, qui leur prouvera que c'est de moi que vous avez tout reçu. Je prévois que ce ménagement sera inutile, mais je ne veux pas laisser d'être exact à ne rien omettre de ce que je dois faire, quoique je sois certain qu'ils demeureront dans leur opiniâtreté et dans leur endurcissement. Il dit la même chose ailleurs : « Cet « Evangile sera prêché dans tout le monde « pour servir de témoignage à toutes les na« tions ; et alors viendra la consommation de « toutes choses. » (Matth. XXVI, 13.) A quelles nations servira-t-il de témoignage? à celles qui n'obéiront pas, et qui ne consentiront pas à l'Evangile. Car afin que personne ne pût dire : pourquoi prêchez-vous à tout le monde, puisque tout le monde ne doit pas croire votre parole? Je le fais, dit-il, afin qu'on reconnaisse que j'ai fait ce que je devais, et que personne ne puisse se plaindre de n'avoir point entendu prêcher mon Evangile. Cette prédication répandue dans toute la terre sera un témoignage qui convaincra les infidèles, et personne ne pourra dire : nous n'avons point entendu ces vérités : puisque « le bruit s'en est répandu « jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ps. XVIII, 3.)

Travaillons donc, mes frères, à accomplir exactement, à l'imitation de Jésus-Christ, ce que nous devons à notre prochain, et à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces. Car ce serait une étrange ingratitude de recevoir tous les jours tant d'effets de sa bonté, et de ne pas lui en témoigner notre reconnaissance, sinon par nos actions, au moins par nos paroles et par nos cantiques, et cela lorsque ces actions de grâces ont pour nous de si grands avantages. Dieu n'a nul besoin de nous; mais nous avons infiniment besoin de lui. L'action de grâces que nous lui rendons n'ajoute rien à ce qu'il est, mais nous sert à l'aimer davantage, et à avoir plus de confiance auprès de lui. Car si le souvenir des biens que nous avons reçus des hommes, nous porte à les aimer avec plus d'ardeur, il est hors de doute que si nous repassons souvent dans notre esprit les grâces dont Dieu nous a comblés, nous nous sentirons plus prompts et plus ardents à lui obéir.

Aussi saint Paul nous donne cet avis si important : « Soyez reconnaissants. » (Colos. III, 15.) En se souvenant des bienfaits de Dieu on se les assure, et la continuelle action de grâces est la garde fidèle de toutes les grâces. C'est pourquoi nos mystères si terribles et si salutaires tout ensemble, qui se célèbrent dans toutes les assemblées de l'Eglise, s'appellent « Eucharistie » : c'est-à-dire, action de grâces, parce qu'ils sont le monument d'une infinité de dons que Dieu nous a faits, et du plus grand de tous ces dons, et que nous y trouvons toujours de nouveaux sujets de renouveler nos sentiments de gratitude et de reconnaissance. Si c'est un miracle prodigieux qu'un Dieu soit né d'une vierge, et si l'évangéliste même n'en parle qu'avec admiration, lorsqu'il dit par ces paroles courtes, mais pleines de sens : « Tout cela s'est fait, etc. (Matth. I, 22), » que devons-nous dire de sa mort même? Si l'Evangile dit seulement de sa naissance que c'était « tout ; » que dirons-nous de ce qu'il a bien voulu être crucifié, qu'il a répandu son

sang pour nous, et qu'il s'est donné à nous pour être notre aliment et notre festin spirituel?

Rendons-lui donc de continuelles actions de grâces, et que ce sentiment prévienne toujours toutes nos paroles et toutes nos actions. Rendons grâces à Dieu, non-seulement des biens que nous en avons reçus nous-mêmes, mais encore de ceux qu'il a faits aux autres. Ce sera ainsi que nous étoufferons en nous toute envie, et que nous enracinerons dans notre cœur une charité pure et sincère, puisque nous ne pouvons pas envier aux autres les biens qu'ils ont reçus de Dieu, après l'avoir remercié avec joie de ce qu'il lui a plu de les leur donner. C'est pour cette raison que le prêtre, à l'autel, nous commande de rendre grâces à Dieu en présence de cette divine hostie, et de prier généralement pour toute la terre, pour ceux qui nous ont précédés, pour ceux qui vivent maintenant, et pour ceux qui nous suivront. Car cette disposition nous dégage de la terre, nous élève dans le ciel, et fait que d'hommes nous devenons des anges.

4. Nous savons qu'autrefois les anges s'assemblèrent en troupes pour rendre grâces à Dieu des biens ineffables dont il nous avait comblés en nous donnant son Fils, et qu'ils firent retentir dans l'air ces paroles de reconnaissance : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la « terre, et bonne volonté dans les hommes! » (Luc, II, 14.) Vous me direz peut-être que cet exemple ne nous concerne pas, puisqu'il est tiré des anges et non pas des hommes. Et moi je vous dis qu'il nous intéresse au plus haut point, puisqu'il nous apprend que nous devons aimer nos frères, au point de nous réjouir du bien qui leur arrive comme s'il nous arrivait à nous-mêmes. Aussi saint Paul rend grâces à Dieu, presque dans toutes ses épîtres, pour tout le bien qui se fait dans tout le monde. Imitons ce saint apôtre, et témoignons à Dieu une continuelle reconnaissance pour toutes les grâces grandes ou petites qu'il fait ou à nous-mêmes ou à tous les autres. Les dons de Dieu les plus petits deviennent grands lorsque l'on considère la grandeur de Celui qui donne, ou plutôt ceux même qui paraissent petits, sont encore grands, non-seulement parce qu'ils viennent de lui, mais par leur propre nature.

Pour ne rien dire maintenant de tant de biens dont Dieu comble les hommes, qui surpassent en nombre le sable de la mer, qu'y a-t-il de comparable au mystère de notre rédemption? Il a donné ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux. Il a livré son Fils unique pour nous qui étions ses ennemis. Non-seulement il l'a donné pour être notre prix et notre rançon, mais encore pour être notre nourriture. Il fait lui seul tout en nous, et nous donnant tout, il nous inspire encore la reconnaissance de ses dons. Et comme l'homme est, d'ordinaire, porté à l'ingratitude, il se met lui-même en notre place, et fait pour nous ce que nous devrions faire nous-mêmes. Que s'il a porté autrefois les Juifs à la reconnaissance en établissant parmi eux des fêtes, en certains temps et en certains lieux, pour les faire souvenir de ses bienfaits, il le fait maintenant parmi nous d'une manière beaucoup plus admirable par le sacrifice qu'il a institué dans la loi nouvelle, où nous lui offrons par son propre Fils de continuelles actions de grâces.

Jamais personne ne s'est tant appliqué à élever un autre homme, à l'agrandir et à lui inspirer la reconnaissance de tous ses soins, que Dieu ne le fait à l'égard de nous. Il nous fait même souvent du bien malgré nous, et il nous assiste de mille manières que nous ne connaissons pas. Si ce que je vous dis vous surprend, je vous le ferai voir sensiblement dans un exemple, tiré non pas du premier venu, mais de saint Paul même. Ce bienheureux apôtre, affligé et pressé d'une tentation fâcheuse qui le mettait en danger, pria Dieu souvent de l'en délivrer. Mais Dieu considéra plus son avantage que sa demande, comme il le lui déclara lui-même par ces paroles : « Ma grâce vous « suffit, car ma force se perfectionne dans l'infirmité. » (II. Cor. XII, 9.) Ainsi avant même que de lui découvrir ce qui le portait à lui refuser ce qu'il demandait, il lui faisait un bien malgré lui et sans qu'il le sût.

Après cela Dieu nous demande-t-il quelque chose de grand et de pénible, lorsque pour tant de soins et tant de tendresses qu'il a pour nous, tout ce qu'il désire de nous c'est que nous n'en soyons pas ingrats? Obéissons-lui donc, et rendons-lui cette reconnaissance qu'il nous demande. Rien n'a tant perdu les Juifs que l'ingratitude. C'est surtout ce crime qui leur a attiré cette suite et cet enchaînement de maux dont Dieu les a punis dans sa colère. C'est ce crime qui avant même ces plaies sensibles dont Dieu les frappait, perdait leurs âmes invisiblement : « Car l'espérance d'un

« ingrat, » dit l'Ecriture, « est comme un « brouillard d'hiver. » (Sap. XVI, 27.) L'ingratitude tue plus les âmes que les brouillards les plus malsains ne tuent les corps. Et cette plaie si effroyable, mes frères, vient principalement de l'orgueil et d'une persuasion secrète qu'on est digne de ces dons. Mais au contraire un cœur contrit et humilié rend également grâces à Dieu de toutes choses, non-seulement pour les biens, mais encore pour les maux de cette vie; et quoi qu'il souffre, il ne croit jamais souffrir que ce qu'il mérite.

Travaillons donc, mes frères, à humilier notre cœur à proportion que nous avancerons dans la vertu, puisque cette humilité intérieure est l'effet et la marque de la plus haute vertu. Comme à mesure que notre vue devient plus claire et plus forte, nous voyons plus distinctement combien nous sommes éloignés du ciel; de même, à proportion que nous avançons dans la piété, nous reconnaissons mieux la différence qui est entre Dieu et nous. C'est une grande partie de la sagesse chrétienne que de bien connaître ce que nous sommes. Nul ne se connaît plus parfaitement que celui qui croit qu'il n'est rien du tout. David et Abraham n'ont jamais été si humbles que lorsqu'ils ont été au comble de la vertu. C'est alors que l'un s'est appelé « de la poudre et de la cendre (Gen. « XVIII, 27), » et l'autre, « un ver de terre. » (Ps. XXI, 9.)

Tous les saints ont eu de semblables sentiments et se sont anéantis comme ceux-ci. Le superbe, au contraire, et le présomptueux, est connu des autres, et inconnu à lui-même. C'est pourquoi nous avons coutume de dire de ces orgueilleux : Cet homme s'oublie, il ne sait ce qu'il est. Que pourra donc connaître celui qui ne se connaît pas lui-même? Comme en se connaissant bien on connaît tout; en ne se connaissant pas on ignore tout. Tel est celui qui disait : « J'établirai mon trône au-dessus « des astres. » (Is. XIV, 14.) En méconnaissant ce qu'il était, il est tombé dans une ignorance de toute chose. Saint Paul était bien éloigné de cette pensée. Il se regarde comme un « avorton (I. Cor. XV, 8), » et comme le « dernier de tous les saints; » c'est-à-dire de tous les fidèles. Et après tant de travaux, après tant d'actions si éclatantes, il n'ose pas même se donner le nom d'apôtre.

Imitons, mes frères, cet homme si humble, et pour nous rendre capables de le suivre, dégageons-nous de la terre et de tous ses soins. Car il n'y a rien qui nous fasse tant oublier ce que nous sommes, que l'attachement aux choses du monde; comme rien n'attache tant au monde que l'ignorance de ce qu'on est. Ces deux maux sont inséparables, et ils naissent mutuellement l'un de l'autre. Comme celui qui recherche la gloire du monde, et qui estime les biens présents, ne se pourra jamais bien connaître quelque effort qu'il fasse; celui au contraire qui se méprise, se connaîtra sans peine, et cette connaissance lui ouvrira l'entrée de toutes les autres vertus. Pour acquérir donc une connaissance si utile, dégageons-nous de toutes ces choses vaines qui allument et entretiennent en nous le feu de nos passions : apprenons quelle est notre bassesse et notre néant. Descendons dans l'humilité la plus profonde, pour nous élever dans la plus haute sagesse, afin de jouir en cette vie et en l'autre, des biens que Dieu nous a préparés, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, appartient toute la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« ET JÉSUS ÉTANT ENTRÉ A CAPHARNAUM, UN CENTENIER VINT A LUI LE SUPPLIANT, ET LUI DISANT SEIGNEUR, MON SERVITEUR EST MALADE DE PARALYSIE DANS MA MAISON, ET IL EST EXTRÊMEMENT TOURMENTÉ. » (CHAP. VIII, 5, JUSQU'AU VERSET 14.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Admirable foi du centurion. L'envie aveugle l'esprit.
3 et 4. Combien le centurion l'emportait sur les Juifs par l'excellente disposition de son cœur.
5. Soyons sur nos gardes constamment, même lorsque nous sommes debout dans la voie du bien. Contre les manichéens.
6. C'est avec confiance et tout ensemble avec crainte qu'il faut s'avancer dans la voie étroite. Contre les manichéens et les marcionites.
7 et 8. Faites pénitence et le pardon ne vous sera pas refusé. Grandeur du crime du roi David et grandeur de sa pénitence.

1. Le lépreux approcha de Jésus-Christ lorsqu'il descendait de la montagne, et ce centenier vient à lui lorsqu'il entrait à Capharnaüm. Pourquoi ni l'un ni l'autre ne l'allait-il point trouver lorsqu'il parlait sur cette montagne? Ce n'était point sans doute par négligence ou par paresse, puisque l'un et l'autre avaient une foi si vive, mais seulement de peur d'interrompre son discours. « Seigneur, mon ser« viteur est malade de paralysie dans ma « maison, et il est extrêmement tourmenté (6). » Quelques-uns disent que le centenier disait ceci pour s'excuser de ce qu'il n'avait pas amené son serviteur ; et il était en effet très-difficile de transporter une personne en cet état, puisque, selon que saint Luc le remarque, il était tout près de mourir. Mais pour moi je crois que ces paroles sont une preuve de sa grande foi, que je préfère de beaucoup à la foi de ceux qui découvrirent le toit pour descendre un paralytique, et le présenter à Jésus-Christ. Ce centenier ne douta point qu'une seule parole de la bouche de Jésus-Christ ne pût guérir son serviteur ; et il crut qu'il était superflu de le lui présenter en personne. Mais que fit ici le Sauveur ? « Jésus lui « dit : J'irai et le guérirai (7). » Jésus-Christ fait ici ce qu'on ne voit point qu'il ait fait ailleurs. Il se contentait toujours de suivre le désir de ceux qui s'adressaient à lui : mais ici il va même au delà. Il ne promet pas seulement au centenier de guérir son serviteur, mais encore d'aller chez lui. Il agissait de la sorte, mes frères, pour nous faire voir quelle était la foi de ce centenier. Car s'il ne se fût ainsi offert d'aller chez lui, et qu'il lui eût dit tout d'abord : Allez, votre serviteur est guéri, la vive foi de cet homme nous eût été inconnue. Il traita de même la chananéenne, quoique d'une manière qui paraît contraire, puisqu'il s'offre ici d'aller chez le centenier qui ne l'en prie pas, pour nous donner lieu de connaître l'humilité et la foi de cet homme ; et qu'il refuse pour le même sujet à la chananéenne ce qu'elle lui demande, et demeure inflexible à ses instantes prières. Jésus-Christ est un médecin infiniment sage, qui sait l'art de produire le même effet, par des moyens qui semblent contraires. Ce médecin fait voir ici la grande foi d'un centenier en s'offrant de l'aller voir ; et il montre ailleurs celle de la Chananéenne, en différant longtemps de lui accorder ce qu'elle désire. C'est encore la conduite qu'il tint à l'égard d'Abraham lorsqu'il lui déclara le dessein qu'il avait sur l'abominable Sodome : « Je ne céle« rai point, » dit-il, « à mon serviteur Abra« ham, » etc. (Gen. XVIII, 17.) Il voulait nous faire comprendre son extrême charité pour tous les hommes et sa bienveillante providence même pour une Sodome. (Gen. XIX, 3.) Les anges au contraire qui avaient été envoyés à Loth, refusèrent d'entrer chez lui, afin que, par la violence qu'il fit pour les retenir, on connût le zèle de ce saint homme pour exercer l'hospitalité envers tout le monde.

« Et le centenier lui répondit : Seigneur, je

« ne suis pas digne que vous entriez dans ma « maison (8). » Ecoutons ces paroles, nous autres qui devons recevoir Jésus-Christ. Car il ne nous est pas impossible encore aujourd'hui de le recevoir chez nous. Ecoutons ce centenier, mes frères, imitons sa foi, et estimons autant que lui la gloire de recevoir Jésus-Christ. Car lorsque vous retirez chez vous un pauvre qui meurt de froid et de faim, vous y retirez, et vous nourrissez Jésus-Christ même. « Mais di« tes seulement une parole, et mon serviteur « sera guéri (8). » Ces paroles nous font voir que ce centenier, aussi bien que le lépreux, avait une haute idée de la toute-puissance du Fils de Dieu. Car il ne dit pas : Priez ou demandez, mais « commandez. » Et craignant ensuite que l'humilité de Jésus-Christ ne l'empêchât de consentir à sa demande, il ajoute : « Car moi qui ne suis qu'un homme soumis à « la puissance d'un autre, et qui ai des soldats « sous la mienne, je dis à l'un : Va, et il va ; « viens, et il vient ; et à mon serviteur, fais « cela, et il le fait (9).» Mais vous direz peut-être que nous ne devons pas tirer une preuve de la divinité de Jésus-Christ des paroles de cet homme, mais considérer seulement si Jésus-Christ les a approuvées. Je reconnais que ce que vous dites est très-raisonnable, et c'est aussi ce que je vous prie d'examiner. Car si nous examinons avec soin ce qui se passe, nous remarquerons aisément, au sujet du centenier, ce que nous avons vu à propos du lépreux. Nous voyons que ce lépreux dit à Jésus-Christ : « Seigneur, si vous le voulez, vous « pouvez me guérir. » Et cependant ce n'est pas tant la parole de cet homme qui nous assure de la toute-puissance de Jésus-Christ, que la réponse même du Sauveur, qui bien loin de reprendre la pensée que le lépreux avait de lui, la confirma au contraire en disant : « Oui, « je le veux, soyez guéri. » Car ce « Oui, je le « veux, » eût été superflu, si Jésus-Christ n'eût voulu appuyer la vérité de cette parole : « Si « vous le voulez, vous pouvez. » Nous pourrons voir ici la même chose dans le centenier. Il s'est servi d'une expression par laquelle il attribuait à Jésus-Christ plutôt la puissance d'un Dieu que celle d'un homme, et néanmoins non-seulement Jésus-Christ ne l'en reprit pas, mais il l'approuva, et il releva sa foi avec de grandes louanges. Car l'évangéliste ne se contente pas de dire simplement que Jésus-Christ loua le centenier ; mais ce qui est sans comparaison davantage, il dit qu'il « l'admira.»

« Jésus entendant ces paroles fut dans l'ad« miration (10). » Et il ne fut pas seulement dans l'admiration de la foi de cet homme, mais il la proposa comme un modèle à tout le peuple qui l'environnait. Voyez-vous, mes frères, combien Jésus-Christ loue partout ceux qui reconnaissaient sa toute-puissance. Le peuple admirait sa manière de parler, « parce qu'il « enseignait comme ayant autorité, » et Jésus-Christ ne rejeta point cette pensée qu'ils avaient de lui, mais descendant avec eux de la montagne, il voulut la confirmer par la guérison du lépreux. Ce lépreux dit à son tour : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me « guérir. » Et Jésus-Christ ne réfuta point ses sentiments, mais les confirma en le guérissant, et en se servant même de ses propres termes : « Je le veux, soyez guéri. » De même le centenier ayant dit : « Dites seulement une « parole, et mon serviteur sera guéri, » Jésus-Christ admira sa foi : « Et dit à ceux qui le « suivaient : Je vous dis en vérité que je n'ai « pas trouvé une si grande foi dans Israël « même (10). »

2. Il est aisé de montrer la vérité de cette parole de Jésus-Christ en comparant le centenier avec ceux d'entre les Juifs qui ont eu plus de foi en lui. Marthe croyait au Sauveur ; et cependant elle ne dit rien qui approche de la foi de ces deux hommes. Au contraire elle lui parle d'une manière bien différente : « Je sais « que Dieu vous accordera tout ce que vous « lui demanderez. » (Jean, XI, 22.) Aussi Jésus-Christ non-seulement ne la loua pas de cette parole, mais quoiqu'elle fût aimée particulièrement de lui, et qu'elle eût une grande affection et un grand zèle pour lui, il ne laissa pas de la reprendre, comme ayant exprimé des sentiments trop bas et trop indignes de lui. Car il lui répondit aussitôt : « Ne vous ai-je pas dit que si « vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? « (Ibid.) » l'accusant visiblement de n'avoir pas encore une véritable foi. Et pour mieux réfuter cette pensée qu'elle témoignait avoir de lui, en disant : « Je sais que Dieu vous accordera ce que « vous lui demanderez (Ibid.), » il lui apprend qu'il n'avait pas besoin de rien recevoir d'un autre, et qu'il était lui-même la source de tous les biens : « Je suis, » dit-il, « la résurrection « et la vie, » c'est-à-dire, je n'attends point cette puissance d'un autre ; mais je puis tout par moi-même.

C'est donc pour récompenser cette vive foi du centenier qu'il l'admire, qu'il le loue, qu'il le préfère à tout Israël, qu'il lui donne rang dans le royaume des cieux, et qu'il porte tout le monde à l'imiter. Et pour vous mieux faire voir que Jésus-Christ ne parlait de la sorte que pour exhorter les autres à la même foi, voyez avec quel soin un autre évangéliste le marque : « Jésus se tournant vers ceux qui le « suivaient, leur dit : Je n'ai pas trouvé une si « grande foi dans Israël même. » (Luc, VII, 9.) Ainsi la foi consiste principalement à avoir une haute idée de la grandeur de Jésus-Christ. C'est ce qui nous ouvre le royaume des cieux, et qui nous devient une source de biens infinis.

Mais Jésus-Christ ne se contenta pas de louer seulement en paroles le centenier. Il voulut encore récompenser sa foi en guérissant son serviteur malade. Il lui promit un rang honorable dans son royaume, une couronne glorieuse, et les délices éternelles du paradis. « Aussi je vous déclare que plusieurs viendront « d'Orient, et d'Occident, et auront leur place « dans le royaume des cieux avec Abraham, « Isaac et Jacob (11). Mais les enfants du « royaume seront jetés dans les ténèbres exté- « rieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et « des grincements de dents (12). » Après l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit de ce peuple par ses grands miracles, il commence à lui parler avec une fermeté plus libre. Et pour faire voir en même temps qu'il n'avait point usé de flatterie à l'égard du centenier, et qu'il représentait fidèlement la véritable disposition de son cœur, voyez ce qui suit : « Et Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il vous « soit fait selon que vous avez cru (13). » Et aussitôt le miracle rendit témoignage à sa foi, et à ce qu'il avait dans le cœur. « Et son serviteur « fut guéri à la même heure. » Il dit la même chose à la Syrophénicienne : « O femme, votre « foi est grande ! qu'il vous soit fait selon que vous avez cru, et sa fille fut guérie aussitôt. » (Matth. XV, 28.) Mais parce que saint Luc, en rapportant ce miracle, y mêle quelques circonstances particulières, qui semblent contraires à ce que dit saint Matthieu, il sera bon de les expliquer.

Saint Luc dit que le centenier envoya les prêtres des Juifs à Jésus-Christ, pour le prier de venir chez lui, et saint Matthieu dit qu'il vint lui-même, et dit : « Je ne suis pas digne « que vous entriez chez moi. » Quelques-uns croient qu'il s'agit de deux hommes différents, mais qui ont beaucoup de rapport entre eux. Car les Juifs disent de l'un : « Qu'il leur avait « bâti une synagogue, et qu'il aimait leur na- « tion. » (Luc, VII, 10.) Et Jésus-Christ dit de l'autre : « Qu'il n'avait pas trouvé une aussi « grande foi dans Israël même. » Jésus-Christ ne dit pas non plus au sujet du premier : « Que « plusieurs viendraient de l'Orient et de l'Occi- « dent, » d'où l'on peut croire qu'il était juif. Que dirons-nous à cela, mes frères, sinon que ce serait là sans doute la solution la plus commode, mais que la question est de savoir si elle est vraie. Car pour moi, je crois qu'en ces deux endroits, il n'est en effet parlé que d'un même homme.

Mais comment donc saint Matthieu lui fait-il dire : « Je ne suis pas digne que vous entriez « chez moi (Luc, VII, 10), » lorsque saint Luc dit, « qu'il l'envoya prier d'y venir ? » Il me semble que saint Luc nous veut apprendre deux choses ; la première, jusqu'où allait la flatterie des Juifs ; et l'autre, que les hommes qui se trouvent dans une grande affliction n'ont aucun conseil qui soit stable, mais qu'ils prennent tantôt l'un et tantôt l'autre. Car il est assez vraisemblable que le centenier ayant voulu venir lui-même trouver Jésus-Christ en personne, en fut empêché par les Juifs, qui s'offrirent de le faire, et de l'amener chez lui. Ecoutez en effet le langage qu'ils tiennent à Jésus-Christ, langage plein de flatterie pour le centenier : « Il aime beaucoup notre nation, » lui disent-ils, « et il nous a bâti une synago- « gue. » Ils ne savaient pas même la manière de le bien louer. Ils devaient dire de lui à Jésus-Christ : Il voulait vous venir trouver lui-même, mais nous l'en avons empêché à cause de l'affliction où il est, et du malade qui est comme un cadavre dans sa maison. Ils devaient représenter quelle était la grandeur de sa foi, et la haute idée qu'il avait de Jésus-Christ ; mais l'envie qu'ils avaient contre le Sauveur, leur fait dissimuler la foi de cet homme. Plutôt que de révéler la grandeur de Celui qu'ils viennent supplier, en publiant la foi de celui pour qui se fait leur démarche, ils aiment mieux envelopper d'ombres cette vive foi, au risque de compromettre le succès de leur mission. Car l'envie a une étrange force pour aveugler ceux qu'elle possède. Mais Dieu qui connaît le secret des cœurs, voulut leur

faire voir malgré eux-mêmes quelle était la foi de cet homme.

3. Et pour vous mieux faire voir la vérité de cette interprétation, écoutez saint Luc qui vous la donne lui-même: Il rapporte, en effet, que, comme Jésus approchait, le centenier lui envoya dire: « Seigneur, ne vous donnez pas « cette peine, car je ne suis pas digne que vous « entriez chez moi. » (Luc, VII, 11.) Aussitôt qu'il se vit dégagé de l'importunité des Juifs, il envoya des personnes à Jésus-Christ pour lui dire que ce n'était point par indifférence qu'il n'était pas venu le trouver lui-même, mais parce qu'il se croyait très-indigne de le recevoir chez lui. Il est vrai que, selon saint Matthieu, ce fut le centenier lui-même qui dit ces paroles à Jésus-Christ, et non à ses amis, mais cela ne fait rien. Car il ne s'agit ici que de savoir si l'un et l'autre évangéliste nous témoignent que le centenier avait une foi vive, et une convenable idée de la puissance du Sauveur. Il est même vraisemblable que le centenier vint ensuite lui-même dire ce qu'il avait d'abord fait dire par ses amis. Saint Luc, me direz-vous, ne rapporte pas que le centenier soit venu en personne. Mais saint Matthieu non plus ne dit pas qu'il ait envoyé ses amis; quoi qu'il en soit, ce n'est pas là se contredire, mais simplement se suppléer mutuellement.

Saint Luc relève encore la foi du centenier, lorsqu'il dit que son serviteur était tout près de mourir. Car il ne fut point ébranlé dans un état si désespéré. Il ne conçut point de défiance, et espéra contre toute apparence que Jésus-Christ pourrait lui rendre son serviteur.

Ce que Jésus-Christ dit selon saint Matthieu, « qu'il n'avait pas trouvé une aussi grande foi « dans Israël même, » fait bien voir que cet homme n'était point juif. Et ce que saint Luc rapporte « qu'il avait bâti une synagogue, » n'y est point contraire, puisque le centenier, sans être juif lui-même, pouvait néanmoins aimer ce peuple et lui bâtir des synagogues.

Mais je vous prie d'examiner avec soin les paroles de cet homme, et de ne pas oublier qu'il était centenier, c'est-à-dire qu'il commandait cent hommes de guerre, pour juger de là quelle était sa foi. Car l'orgueil est grand dans les charges publiques, et il ne cède pas même à l'affliction. Aussi l'officier dont il est question dans saint Jean (Jean, IV, 35), entraîne plutôt Jésus-Christ chez lui, qu'il ne l'invite à y descendre: « Seigneur, » dit-il, « descendez « avant que mon fils ne meure. » Ce n'est pas là l'humble prière de notre centenier, et sa foi est même beaucoup plus grande que celle de ceux qui découvraient le toit d'une maison pour descendre le paralytique, et le présenter devant le Sauveur. Car il ne croit point que la présence extérieure de Jésus-Christ fût nécessaire, et il ne se met point en peine de lui présenter le malade. Il rejette toutes ces pensées comme trop disproportionnées à ce Médecin céleste. Mais se formant une idée du Fils de Dieu digne véritablement de sa grandeur, il ne lui demande autre chose, sinon qu'il dise une seule parole, et qu'il commande à la maladie de s'en aller.

Il ne commence pas même par là; mais il représente d'abord son affliction. Car son extrême humilité l'empêchait de croire que Jésus-Christ se rendît si tôt à sa prière, et qu'il s'offrît même de venir chez lui. C'est pourquoi, surpris de cette parole: « J'irai et je « le guérirai, » il s'écrie aussitôt: « Je n'en « suis pas digne, Seigneur; dites seulement « une parole. » L'affliction où il était ne lui ôte point la liberté de son jugement, et il montre une haute sagesse dans sa douleur. Il n'était point tellement préoccupé de sauver son serviteur malade, qu'il n'appréhendât en même temps de rien faire d'irrespectueux pour le Sauveur. Et quoique Jésus-Christ s'offrît de lui-même à aller chez lui sans qu'il l'y eût engagé, il ne laissait pas de craindre cette visite comme une grâce dont il était trop indigne, et comme un honneur qui l'accablait.

Qui n'admirera donc d'une part la sagesse de cet homme, et de l'autre la folie des Juifs, qui disaient hautement à Jésus-Christ « qu'il était « digne de cette grâce? » Car, au lieu d'avoir recours à l'extrême bonté de Jésus-Christ, ils mettent en avant le mérite de cet homme, sans même savoir en quoi consiste surtout ce mérite. Mais le centenier au contraire proteste qu'il est indigne, non-seulement de la grâce qu'il demande, mais encore de recevoir Jésus-Christ chez lui. Après lui avoir dit: « Mon ser- « viteur est malade, » il n'ajoute pas aussitôt: « Dites seulement une parole, » parce qu'il craignait d'être trop indigne de cette faveur, mais il se contente d'avoir exposé simplement ce qui l'affligeait. Et lorsque Jésus-Christ le prévient et lui promet plus qu'il ne demande, il n'ose pas même encore accepter ses offres, mais sans s'enfler de cet honneur il se con-

serve toujours dans un sentiment humble et modeste.

Que si vous me demandez pourquoi Jésus-Christ n'alla point chez lui, et ne l'honora pas de sa visite, je vous réponds qu'il l'honora d'une manière bien plus excellente. Premièrement en faisant voir sa foi et son humilité, qui parurent surtout en ce qu'il ne souhaita point que Jésus-Christ vînt en sa maison. Secondement en protestant devant tout le monde qu'il aurait place dans le royaume de Dieu, et en le préférant généralement à tous les Juifs. Car c'est pour ne s'être pas cru digne de recevoir Jésus-Christ chez lui, qu'il mérita d'être appelé au royaume du ciel, et d'avoir part aux biens ineffables dont Dieu a récompensé la foi d'Abraham.

4. Vous me demanderez encore pourquoi Jésus-Christ ne loue pas ainsi le lépreux qui semble avoir eu plus de foi que le centenier même, puisqu'il ne dit pas au Sauveur : « Si « vous dites seulement une parole ; » mais ce qui est encore plus : « Si vous le voulez, vous « pouvez me guérir ; » parole qui revient exactement à ce que le Prophète a dit du Père : « Il a « fait tout ce qu'il a voulu. » (Ps. CXIII, 2.) Je vous réponds que Jésus-Christ a assez loué ce lépreux lorsqu'il lui a dit : « Allez, offrez le « don que Moïse a prescrit, afin que ce leur soit « un témoignage. » Car il lui marque par ces paroles qu'il accuserait ces prêtres, et que sa foi condamnerait leur incrédulité. Toutefois croire en Jésus-Christ était beaucoup plus méritoire chez un gentil que chez un juif. Or, que le centenier n'était pas juif, c'est ce qui se conclut aisément et de son office même et de cette parole : « Même en Israël je n'ai point trouvé « une foi si grande. » C'était en effet une chose bien rare, qu'un homme qui n'était pas juif eût ces sentiments. Car je m'imagine qu'il se représentait cette milice toute sainte, et ces troupes d'anges qui sont dans le ciel, que Jésus-Christ en était le chef ; et qu'il dominait aussi souverainement sur les maladies, sur la mort et généralement sur toutes choses, que lui-même sur ses soldats. C'est pourquoi il dit : « Car moi qui ne suis qu'un homme soumis à « d'autres. » C'est-à-dire, je ne suis qu'un homme et vous êtes Dieu. Je suis soumis à d'autres, et vous ne dépendez de personne. Si donc étant homme et soumis à d'autres, j'ai néanmoins tant d'autorité ; que ne devez-vous point faire vous qui êtes Dieu et indépendant de tout? En parlant ainsi il veut raisonner non d'égal à égal, mais du moins au plus. Si moi qui ne suis que ce que sont ceux qui m'obéissent, et qui suis même soumis à d'autres plus puissants que moi, j'obtiens néanmoins dans ma charge, quoique bien petite, une telle obéissance ; si mes subordonnés exécutent, sans hésiter, chacun les différents ordres que je leur donne ; en effet, « je dis à celui-ci : va et il va ; « à celui-là : viens, et il vient ; » combien plus pourrez-vous vous faire obéir en tout ce qu'il vous plaira de commander ?

Quelques-uns lisent ainsi ce passage : « Si « moi qui ne suis qu'un homme, ayant sous « moi des soldats. » Mais considérez surtout comment il montre que Jésus-Christ peut maîtriser la mort comme il ferait son esclave, et lui commander en maître absolu.

Car en disant : « Je dis à mon serviteur : « viens, et il vient ; va, et il va ; » il semble dire à Jésus-Christ : Si vous défendez à la mort de venir où est mon serviteur, elle n'y viendra point ; si vous lui commandez de s'en aller, elle s'en ira. Admirez donc, mes frères, jusqu'où allait la foi de cet homme ! Il prévient l'avenir, et il montre par avance ce que tout le monde devait reconnaître ensuite. Il déclare hautement que Jésus-Christ avait un empire souverain sur la vie et sur la mort, qu'il pouvait conduire jusqu'aux portes de l'enfer, et en rappeler. Il ne compare pas cette puissance de Jésus-Christ sur la mort seulement à l'autorité qu'il a sur ses soldats ; mais ce qui est encore plus, au pouvoir qu'il a sur ses serviteurs. Cependant quoiqu'il ait une foi si vive, il ne se croit pas digne que Jésus-Christ entre chez lui. Mais Jésus-Christ, pour faire voir qu'il était très-digne de cette grâce, lui en fait encore de bien plus grandes. Car il relève sa foi avec admiration. Il la propose pour modèle à tout le monde, et il lui donne infiniment plus qu'il ne lui avait demandé. Il ne lui demandait que la guérison de son serviteur, et il obtient une place dans le royaume du ciel.

Voyez-vous ici l'accomplissement manifeste de cette parole du Sauveur, « Demandez pre- « mièrement le royaume du ciel, et toutes « choses vous seront données comme par sur- « croît ? » (Matth. VI, 33.) A cause de la foi et de l'humilité admirables qu'il a montrées, Jésus-Christ lui donne le ciel, et il ajoute à ce don, comme par surcroît, la santé de son serviteur. Mais pour témoigner encore davantage

l'estime qu'il avait pour lui, il montre qui sont ceux qu'il exclut de ce royaume dont il le rend héritier. Il déclare nettement à tout le monde qu'à l'avenir ce ne serait plus la justice de la loi, mais la foi qui sauverait : que ce don serait offert non-seulement aux Juifs, mais encore aux gentils ; et aux gentils même plus qu'aux Juifs : car ne croyez pas, leur dit-il que ce que je dis ici s'accomplisse seulement dans le centenier ; cela s'accomplira généralement dans toute la terre.

Ainsi il prédit la vocation des gentils, dont plusieurs l'avaient suivi de la Galilée, et il relève leurs esprits par les grandes espérances qu'il leur donne. Il relève d'un côté le courage de ces peuples, et il humilie de l'autre l'orgueil des Juifs. Néanmoins, pour ne les pas offenser par ses paroles, et pour ne leur point donner occasion de l'accuser et de médire de lui, il ne parle pas ouvertement des gentils dans son discours ; mais il prend occasion du centenier d'en parler comme en passant. Il ne prononce pas même le nom de *gentils*. Il ne dit pas : « plusieurs des gentils ; » mais « plu« sieurs de l'Orient et de l'Occident, » ce qui marquait sans doute les Gentils, mais d'une manière obscure qui ne pouvait pas blesser ceux qui l'écoutaient. Il tempère encore ce langage si nouveau par un autre adoucissement, en s'exprimant plutôt par le mot de sein d'Abraham, que par celui du royaume : car ce dernier était peu connu des Juifs ; mais le seul nom d'Abraham était capable de faire une grande impression dans leurs esprits. Aussi saint Jean voulant étonner les Juifs, ne leur parle point d'abord de l'enfer, mais de ce qui les touchait davantage : « Ne dites « point, » leur dit-il, « nous avons Abraham « pour père. » (Matth. III, 9.)

Jésus-Christ voulait empêcher aussi qu'on ne le prît pour un ennemi de la loi, puisqu'on ne pouvait raisonnablement avoir ce soupçon d'un homme qui témoignait tant d'estime des patriarches, qu'il faisait consister la souveraine félicité à se reposer dans leur sein. Remarquez donc, je vous prie, mes frères, le double sujet que les Juifs ont ici de s'affliger, et le double sujet qu'ont les gentils de se réjouir : les uns parce qu'ils sont non-seulement exclus d'un royaume, mais d'un royaume qui leur avait été promis ; et les autres, parce qu'ils sont appelés non-seulement à des biens inestimables, mais encore à un bonheur qui ne leur avait point été promis, et qu'ils n'avaient jamais osé espérer. C'était encore un grand sujet de douleur aux Juifs de voir les gentils leur ravir l'héritage de leur père. Jésus-Christ les appelle « enfants du royaume, » parce que le royaume, en effet, leur avait été préparé. Et c'est ce qui devait les toucher sensiblement, d'avoir reçu la promesse de reposer un jour dans le sein et dans l'héritage d'Abraham, et de s'en voir néanmoins exclus pour jamais. Et comme cette parole était une prophétie, pour en faire voir la vérité, il la confirme aussitôt par une guérison miraculeuse de ce serviteur malade.

5. « Et Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il « vous soit fait selon que vous avez cru : et son « serviteur fut guéri à la même heure (13). » Ainsi celui qui ne croirait pas que ce serviteur paralytique eût été guéri par une seule parole, en doit être persuadé aujourd'hui par l'accomplissement de cette prophétie, que le Sauveur joignit alors à ce miracle. Et avant même que cette prophétie s'accomplît, le miracle dont elle fut suivie en devait prouver la vérité à tout le monde. C'est pourquoi aussitôt qu'il l'a faite, il guérit ce serviteur malade, pour établir ainsi les choses futures par les présentes, et un moindre miracle par un plus grand : car il est aisé de comprendre que les bons seront un jour récompensés, et que les méchants seront punis. Il n'y a rien en cela que de conforme aux lois, et aux sens des hommes ; mais de raffermir un corps paralytique, et de rendre la vie et le mouvement à des membres morts, c'est un ouvrage qui est au-dessus de la nature.

Jésus-Christ nous témoigne aussi que le centenier ne contribua pas peu à ce grand miracle par la fermeté de sa foi : « Allez, » dit-il, « qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. » La guérison donc de ce serviteur fut en même temps une preuve, et de la toute-puissance de Jésus-Christ et de la grande foi du centenier, et de la vérité indubitable de la prophétie que le Sauveur venait de faire : ou plutôt ces trois choses ensemble publièrent hautement la souveraine puissance de Jésus-Christ, qui ne rendit pas seulement la santé du corps à ce malade, mais qui attira le centenier à la foi par la grandeur de ses miracles. Et remarquez, mes frères, non-seulement la foi de ce centenier, et la guérison du serviteur, mais la manière prompte dont elle se fit. L'évangé-

liste le remarque en disant : « Et le serviteur « fut guéri à l'heure même ; » ce qu'il avait aussi marqué à propos du lépreux : « Et il fut « guéri aussitôt. » Il ne faisait pas seulement éclater sa puissance par ces guérisons miraculeuses ; mais encore par l'extrême promptitude avec laquelle il les faisait. Et sa bonté ne pouvant se contenter de ces grâces extérieures qu'il faisait aux hommes, il entremêlait encore à ses miracles ses divines instructions, par lesquelles il attirait tous les hommes à son royaume.

Lors même qu'il menaçait les Juifs de les en exclure, ce n'était pas pour les en exclure, en effet, mais bien plutôt pour les y attirer par la crainte de voir un jour s'exécuter cette menace. Que si leur dureté leur a rendu ce remède inutile, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, ainsi que tous ceux qui imitent encore aujourd'hui l'insensibilité de ce peuple. Car ce malheur dont Jésus-Christ parle n'est pas seulement arrivé aux Juifs ; les chrétiens y tombent encore tous les jours. Judas était « enfant du royaume, » Jésus-Christ lui avait dit comme aux autres apôtres : « Vous « serez assis sur douze siéges (Matth. XIX) ; » et il ne laissa pas néanmoins de devenir « d'en- « fant du royaume enfant de la géhenne et de « l'enfer. » Au contraire l'eunuque d'Ethiopie, dont il est parlé dans les Actes, quoique d'un pays barbare, et du nombre de ceux « qui de- « vaient venir de l'Orient et de l'Occident (Act. VIII), » jouira éternellement des biens du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob.

La même chose arrive encore tous les jours parmi les fidèles. « Plusieurs de ceux qui sont « les premiers, » dit l'Evangile, « seront les « derniers ; et ceux qui sont les derniers se- « ront les premiers. » (Matth. XX, 16.) Jésus-Christ parlait de la sorte, afin que les uns ne se décourageassent point par le désespoir d'avoir part à ce royaume ; et que les autres ne se relâchassent point, pour être trop assurés de le posséder. C'est pourquoi saint Jean avait déjà dit avant lui : « Dieu peut de ces pierres « susciter des enfants à Abraham. » Comme cette révolution terrible devait arriver certainement, Dieu voulut la faire prédire d'abord, afin que le monde n'en fût point surpris. Mais saint Jean étant homme, ne parle de cela que comme d'une chose qui pourrait bien arriver : « Dieu peut, » dit-il. Jésus-Christ au contraire, étant Dieu, prédit clairement que cela arriverait, et le prouve ensuite par ses miracles.

Donc, mes frères, ne soyons pas trop confiants, lors même que nous sommes debout, mais disons-nous à nous-mêmes : « Que celui « qui se croit debout prenne garde qu'il ne « tombe. » (I Cor. X.) Et si nous sommes tom- « bés, ne désespérons pas de nous relever ; mais disons-nous : « Celui qui est tombé ne « se relèvera-t-il pas ? » (Ps. LX, 9.) Nous savons que plusieurs, après s'être élevés jusqu'au ciel, après s'être enrichis de toutes sortes de vertus, après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans les déserts, après avoir évité la vue des femmes, sans que dans les songes même il s'en présentât à eux aucune image, n'ont pas laissé néanmoins de se perdre par leur négligence et de tomber, par leur trop grande assurance, dans l'abîme de tous les vices. D'autres, au contraire, d'une vie infâme et malheureuse, sont montés jusqu'au comble de la vertu. Ils ont passé du théâtre et de la comédie à une vie angélique ; et ils sont devenus si purs et si saints, qu'ils ont chassé les démons, et qu'ils ont fait de très-grands miracles.

Toute l'Ecriture est pleine de ces exemples, et nous ne voyons rien de plus ordinaire tous les jours devant nos yeux. Les adultères et les personnes débauchées peuvent aujourd'hui fermer la bouche aux manichéens, qui disent qu'on ne peut jamais guérir les plaies du péché ; qui lient les mains de ceux qui veulent se faire violence pour se corriger de leurs vices ; et qui se rendent les ministres du démon pour introduire un désordre et une confusion générale dans la vie des hommes. Ceux qui enseignent ces erreurs, non-seulement nous ravissent les biens du ciel, mais ils troublent même autant qu'ils le peuvent tout l'ordre du monde. Car comment celui qui est dans le vice pourra-t-il penser à embrasser la vertu, s'il ne lui reste aucun moyen de quitter le mal pour faire le bien, et s'il croit qu'il lui est impossible de se convertir ? Si, maintenant qu'il y a tant de lois qui menacent les hommes du supplice ou qui leur promettent des récompenses ; que la foi nous fait craindre l'enfer et espérer le paradis ; que les méchants tombent dans l'opprobre et dans l'infamie, et que les bons au contraire sont loués et honorés, quelques-uns néanmoins ont tant de peine à entrer dans le sentier pénible de la vertu, et à mépriser le plaisir du vice ; si l'on

ôte encore ces considérations si puissantes, qui pourra retenir les hommes, et les empêcher de courir à leur perte en s'abandonnant à toute sorte de déréglements?

6. Reconnaissons donc, mes frères, l'artifice du démon qui nous parle par ces hérétiques. Souvenons-nous qu'ils combattent également les ordonnances des législateurs, les oracles de Dieu, les principes de la raison, et cette lumière que la nature même a imprimée dans tous les hommes, qui ne peut être effacée ni dans les Scythes, ni dans les Thraces, ni dans les esprits les plus barbares. Fuyons encore tous ceux qui enseignent qu'il y a un destin, et une nécessité inévitable qui gouverne toutes choses, et, pleins d'horreur pour tous ces mensonges, tenons-nous sur nos gardes, et marchons dans la voie étroite avec crainte et avec confiance; avec crainte, parce que nous sommes environnés de précipices de toutes parts; et avec confiance, parce que Jésus est avec nous et est notre guide. Soyons circonspects et vigilants. Ne nous laissons point endormir, parce que si nous nous assoupissons tant soit peu, nous tomberons aussitôt dans le précipice.

Nous ne sommes pas plus parfaits que David, qui pour s'être laissé aller à une légère négligence, fut entraîné dans l'abîme du péché, d'où néanmoins il se releva bientôt. Ne considérez pas tant son péché que la manière dont il l'effaça. Dieu a voulu faire écrire cette histoire dans ses livres saints, non afin que vous voyiez seulement comment tombe ce sage, mais afin que vous admiriez comment il se relève; et que vous appreniez, lorsque vous serez tombé comme lui, à vous relever aussi comme lui. De même que les médecins traitent dans leurs livres des maladies les plus violentes et de la manière de les guérir, afin que l'expérience des cas les plus graves apprenne à traiter facilement les plus légers; Dieu de même a fait marquer dans ses Ecritures les plus grands péchés de ses saints, afin que ceux qui en commettent de moindres, apprennent, dans la manière dont les autres se sont guéris, comment ils doivent se guérir eux-mêmes. Car si des crimes si énormes ont bien pu trouver des remèdes, il y en aura sans doute encore bien plutôt pour des fautes beaucoup plus légères.

Voyons donc quelle fut la maladie de ce saint homme, et comment il en fut guéri. David tomba dans l'adultère, et à l'adultère il joignit l'homicide. Je ne crains point, mes frères, de publier hautement le crime de ce saint prophète. Si le Saint-Esprit n'a pas cru ternir sa mémoire en le faisant écrire dans l'histoire sainte, nous ne devons pas nous mettre en peine de le cacher. C'est pourquoi non-seulement je vous rapporte ici sa chute, mais j'y ajouterai même les circonstances qui font le plus paraître l'énormité de son crime. Car il me semble que ceux qui tâchent de couvrir sa faute, obscurcissent sa plus grande gloire; ils lui font le même tort que si dans le dénombrement de ses victoires, ils passaient sous silence son combat avec Goliath. Ce que je dis vous semble un paradoxe; mais attendez un peu, et vous en reconnaîtrez la vérité. Je vous représenterai son crime dans toute sa grandeur, pour vous faire encore mieux connaître la grande vertu du remède qui l'a guéri.

Quelle circonstance ajouté-je donc pour mieux faire juger de son péché? La vertu de cet homme, c'est là une circonstance aggravante. Car les fautes sont différentes selon la différence des personnes. « Les puissants, » dit l'Ecriture, « seront tourmentés puissamment. » (Sap. VI.) Et ailleurs : « Celui qui connaît la « volonté de son maître, et ne la fait pas, sera « sévèrement châtié. » (Luc, XII.) Ainsi celui qui a plus de connaissance et de lumière, sera plus puni que celui qui en a moins. C'est pourquoi lorsque l'évêque ou le prêtre commet les mêmes péchés que le peuple, ils sont plus coupables que les autres; et quoique le péché soit égal, la peine néanmoins ne le sera pas.

Peut-être qu'en voyant grandir le crime sous ma parole vous craignez, vous tremblez, et vous vous demandez avec effroi comment j'éviterai le précipice où il vous semble que je marche à grands pas. Mais moi, j'ai tant de confiance au mérite de ce juste, que j'irai encore plus loin; plus, en effet, j'exagérerai le crime de David, plus je multiplierai la matière de son éloge. Vous me demandez s'il y a quelque chose de plus que l'adultère et l'homicide? Et voici ce que je vous réponds: Comme le meurtre que commit Caïn fut un crime plus grand que beaucoup de meurtres, parce qu'il ne tua pas simplement un homme, mais son propre frère; qu'il ne tua pas celui dont il avait été offensé, mais celui qu'il avait offensé lui-même: et qu'il ne suivit pas en cela

l'exemple d'un autre, mais qu'il fut le premier auteur de l'homicide, et le chef de tous les meurtriers futurs; de même le péché de David n'est pas simplement un meurtre, c'est un meurtre commis par un grand prophète, non pour venger une injure, mais venant s'ajouter à l'injure la plus sanglante que l'on puisse faire à un homme, puisque David avait auparavant déshonoré la femme de celui qu'il tua.

Vous voyez que je n'épargne point David, et que je ne diminue point son péché. Cependant j'entreprends si hardiment sa défense, après même avoir exagéré son crime de cette manière, que je souhaiterais que tous les manichéens qui rejettent ces histoires de l'Ancien Testament, et tous les marcionites fussent ici présents, pour leur fermer la bouche et pour les confondre. Mais David, disent-ils, a commis un homicide et un adultère. Et moi je réponds qu'il n'a pas seulement commis un homicide, mais un double homicide, si l'on considère que celui qui tue est un prophète, et que celui qui est tué est un innocent qui est puni pour l'injure même qu'il a soufferte. Car il y a bien de la différence entre un homme, qui après avoir reçu le Saint-Esprit, après avoir été comblé de grâces, après avoir été uni avec Dieu par une amitié et une familiarité toute sainte jusqu'à un âge déjà avancé, tombe dans un grand crime, et celui qui pèche sans avoir joui d'aucun de ces avantages. Mais c'est là précisément ce qui doit augmenter notre admiration pour le courage de cet homme, qu'après être tombé de si haut et si bas, il ne s'est pas abattu, il n'a point désespéré, il n'est point resté par terre comme blessé à mort par le démon; mais qu'il s'est relevé bientôt et même aussitôt, et qu'il a porté à son ennemi, d'une main vigoureuse, un coup plus mortel que celui qu'il en avait reçu.

7. Pour voir une image de ce que je vous dis, transportez-vous sur un champ de bataille, et supposez qu'un de nos plus braves guerriers reçoive de la main d'un barbare un premier coup de lance ou de javelot qui lui perce le cœur ou le foie, puis une seconde blessure encore plus mortelle qui le fasse tomber baigné dans son sang; supposez qu'ainsi blessé, il se relève néanmoins aussitôt, et que d'un coup de sa lance il fasse mordre la poussière à son ennemi. C'est la même chose ici; plus vous exagérez la blessure et la chute de David, plus vous donnez lieu d'admirer le courage qu'il fallut à ce fier combattant pour se relever, s'élancer au front de la phalange et terrasser celui qui l'avait blessé. Ceux qui sont tombés dans de grands crimes comprendront aisément combien il est difficile de se relever de la sorte.

Il n'est pas besoin, ce me semble, d'un si grand courage pour continuer notre course lorsque nous marchons avec succès dans la bonne voie, puisqu'alors la confiance en Dieu nous accompagne, nous anime, nous soutient, et nous donne toujours de nouvelles forces. Mais de voir un homme qui après avoir vaincu autant de fois qu'il a combattu, est renversé tout à coup par son ennemi, et se relève néanmoins aussitôt et recommence sa course avec plus de vigueur qu'auparavant, c'est ce qu'on ne peut assez admirer.

Pour vous expliquer ceci plus clairement je me servirai d'une comparaison encore plus sensible. Représentez-vous un pilote qui a traversé toutes les mers sans y faire naufrage; et qui après s'être tiré par son adresse de tous les périls, des flots, des tempêtes et des écueils, fait enfin naufrage au port, d'où il a peine à se sauver tout nu; dans quelle disposition croyez-vous que cet homme puisse être à l'avenir à l'égard de la navigation? Croyez-vous qu'à moins d'avoir un courage tout extraordinaire, il voulût seulement voir un vaisseau, ou regarder le bord de la mer? Je ne doute point qu'après cela il ne penserait plus qu'à mener une vie cachée, qu'il perdrait toutes les espérances qu'il aurait conçues, et qu'il aimerait mieux mendier pour vivre que de s'exposer encore aux mêmes périls. Ce qui relève donc le courage de David, c'est qu'il a fait avec tant de générosité ce que ce pilote ne pourrait faire. Après ce naufrage horrible qui lui fit perdre en un moment ce qu'il avait acquis durant tant d'années, après tant de travaux employés inutilement, il ne tombe point dans le désespoir, et ne se condamne point à d'éternelles ténèbres. Il ramasse les débris de son naufrage; il radoube son vaisseau; il en réunit les ais séparés; il en rejoint les voiles déchirées, il reprend le gouvernail en main; et se remettant en mer, il amasse plus de richesses qu'il n'en avait acquis auparavant.

Si l'on admire celui qui peut se tenir ferme sans tomber, quelle louange mérite celui qui tombe, mais qui loin de s'abattre, se relève si promptement? Cependant combien de consi-

dérations devaient jeter David dans le désespoir ! Premièrement la grandeur de son crime. En second lieu l'âge où il était, puisqu'il n'était plus dans la jeunesse dont la vigueur nourrit aisément notre espérance, mais dans la vieillesse. Aussi le marchand qui fait naufrage presque en s'embarquant ne s'en afflige pas tant que celui qui revenant d'une longue et heureuse navigation perd tout le fruit de sa peine en se brisant contre un écueil. En troisième lieu, l'immensité des richesses perdues dans le désastre; en effet, quelle fortune spirituelle n'avait-il pas amassée depuis son enfance, depuis le temps qu'il était berger, par son combat contre Goliath; par son extrême douceur envers Saül, témoignant à son égard une générosité tout évangélique, lui pardonnant toutes les fois qu'il tombait entre ses mains, et aimant mieux perdre son pays, sa liberté et sa vie même, que de tuer un ennemi si injuste, qui cherchait sans cesse des moyens de le perdre; enfin par les actions de vertu qu'il fit encore après qu'il eut ceint le diadème royal !

8. Mais dans quelle peine et quelle agitation croyez-vous qu'il ait été, en considérant les pensées que les hommes auraient de lui, et qu'il avait perdu en un moment toute cette haute estime qu'il s'était acquise dans leur esprit ? Car l'éclat de sa pourpre le parait moins qu'il n'était déshonoré par la laideur de son crime. Vous n'ignorez pas de quelle force d'esprit nous avons besoin pour n'être point troublé, lorsque nous voyons nos crimes partout divulgués, et tout le monde instruit de nos plus honteux désordres. Il faut avoir une âme héroïque pour ne se point décourager en ces occurrences. David bannit toutes ces pensées de son esprit. Il arracha de sa plaie le fer qui l'avait blessé. Il la lava de tant de larmes, et devint si pur aux yeux de Dieu, qu'il a pu même après sa mort secourir ceux qui étaient descendus de lui, dans les péchés qu'ils avaient commis.

C'est ce que Dieu dans l'Ecriture a dit d'Abraham. Mais il l'a dit aussi de David, et quelquefois même avec encore plus d'avantage. Il dit en parlant d'Abraham, qu'il s'est souvenu de l'alliance qu'il avait faite avec lui; mais en parlant de David, il ne marque point d'alliance. Il dit : « Je protégerai cette ville à cause de « David mon serviteur. » (IV Rois, XIX, 34.) Et Salomon son fils ayant commis des crimes détestables, Dieu, en considération de David son père, ne voulut point le priver de son royaume. Sa réputation a toujours été si grande parmi les Juifs que saint Pierre, longtemps après sa mort, dit au peuple : « Permettez-moi, « mes frères, de vous dire librement que le « patriarche David est mort et qu'il a été ense-« veli. » (Act. II, 26.) Jésus-Christ même parlant aux Juifs témoigne que ce saint roi reçut une si grande effusion du Saint-Esprit, même après son péché, qu'il mérita de nouveau de prophétiser touchant la divinité du Christ. Car se servant de ses psaumes pour fermer la bouche aux Juifs, il leur dit : « Comment donc David « l'appelle-t-il en esprit son Seigneur par ces « paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite ? » (Matth. XXII, 42 ; Ps. CIX, 1.)

Dieu même témoigna autant de zèle pour les intérêts de ce saint prophète, qu'autrefois pour ceux de Moïse. Comme il vengea Moïse quoique malgré lui de l'injure que Marie sa sœur lui avait faite, parce qu'il aimait tendrement Moïse; il vengea de même David quoique malgré lui, de la révolte si cruelle et si dénaturée de son propre fils. Il n'y a rien qui prouve davantage la vertu d'un homme que ce zèle que Dieu témoigne pour le protéger. Car lorsque Dieu parle, et qu'il prononce lui-même sur les choses dont nous doutons, il faut que l'homme et la raison humaine se taisent.

Que si vous voulez connaître plus particulièrement la vertu de ce saint roi, voyez dans son histoire comment il se conduisait envers Dieu après son péché, avec quelle liberté il lui parlait, de quel amour il brûlait pour lui, quel progrès il faisait de jour en jour dans la vertu, enfin dans quelle circonspection et quelle vigilance il vécut jusqu'au dernier moment de sa vie.

Encouragés par ces grands exemples que Dieu nous propose, tâchons, mes frères, de ne nous point laisser tomber; ou si ce malheur nous arrive, de ne pas demeurer longtemps dans notre chute. Ce n'est point pour vous rendre plus négligents et plus lâches que je vous parle ainsi de David, mais pour vous imprimer plus de crainte. Car si cet homme si saint, si juste, si parfait s'est vu par un petit défaut de vigilance, frappé tout d'un coup d'une plaie mortelle, et dans un si grand danger de se perdre, que deviendrons-nous

nous autres, dont la vie est si molle et si relâchée?

Ne considérez pas seulement que ce saint prophète est tombé, de peur que cette considération ne vous rende encore plus lâches et plus tièdes ; mais examinez avec soin ce qu'il fait pour se relever de sa chute, combien de soupirs il exhale, combien de larmes il verse, comme il s'entretient dans des sentiments de pénitence, non-seulement le jour, mais même la nuit, baignant son lit de ses larmes, et cela sans jamais quitter son cilice. Si David a eu besoin de tous ces remèdes pour se purifier de son péché ; comment pourrons-nous nous sauver, nous qui commettons tant de crimes, et qui n'en avons aucun repentir? De plus David avant son péché, avait vécu si saintement, que ses vertus passées pouvaient en quelque sorte couvrir son crime, mais nous qui n'avons rien fait, nous sommes pour ainsi dire tout nus et sans défense, et tous les coups que nous recevons nous blessent à mort.

Pour éviter ce malheur, mes frères, couvrons-nous de nos bonnes œuvres, comme d'un bouclier impénétrable, et si nous remarquons en nous quelque tache du péché, effaçons-la par nos larmes, afin qu'en recherchant la seule gloire de Dieu, nous méritions d'être heureux en cette vie et en l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« OR JÉSUS ÉTANT DANS LA MAISON DE PIERRE, VIT SA BELLE-MÈRE QUI ÉTAIT AU LIT ET AVAIT LA FIÈVRE. — IL LUI TOUCHA LA MAIN ET LA FIÈVRE LA QUITTA, ET, S'ÉTANT LEVÉE, ELLE LES SERVAIT. » (CHAP. VIII, 14, 15.)

ANALYSE.

1. Ce qu'il y a de plus miraculeux dans la guérison de la belle-mère de saint Pierre, ce n'est pas qu'elle fut guérie tout à coup, mais c'est qu'elle le fut entièrement et sans avoir besoin de convalescence.
2. Ce n'étaient pas seulement les miracles que faisait le Christ qui attiraient à lui les hommes, mais sa seule vue était pleine de grâces et charmait les âmes. *Speciosus forma præ filiis hominum.* (Ps. XLIV, 3.) Douceur de Jésus-Christ.
3. Jésus-Christ faisait ses réponses selon la pensée secrète de ceux qui l'interrogeaient.
4 et 5. Exhortation. Il faut préférer le salut à toutes choses. Qu'il n'y a rien de si effroyable que la mort de l'âme. Qu'un pécheur est sans comparaison plus mort que ne sont les morts enfermés dans le tombeau.

1. Saint Marc voulant marquer la promptitude de cette guérison, ajoute ce mot, « aussitôt ; » ce que saint Matthieu ne rapporte pas, se contentant d'avoir marqué le miracle. Saint Luc dit aussi que cette femme malade pria Jésus-Christ de la guérir ; ce que saint Matthieu a omis encore. Tout cela néanmoins ne prouve pas que les évangélistes se combattent; mais seulement que les uns ont voulu être plus courts, et les autres, rapporter les choses plus exactement.

Mais pourquoi Jésus-Christ allait-il dans la maison de saint Pierre? Je crois que c'était pour y manger ; et l'évangéliste le fait assez voir, lorsqu'il dit que cette femme, après qu'elle fut guérie, « se leva et les servit. » Car Jésus-Christ allait ainsi manger chez ses disciples, comme on le voit encore par saint Matthieu, chez qui il alla, lorsqu'il l'appela pour être apôtre : ce qu'il faisait afin d'honorer ainsi ses disciples, et de les rendre plus ardents à le servir.

Remarquez ici le profond respect de saint Pierre pour son Maître. Quoiqu'il eût chez lui sa belle-mère malade d'une fièvre dangereuse, il ne le pria point de la venir voir. Il attendit qu'il eût achevé ce long discours de la montagne, et qu'il eût guéri tous les autres malades qui se présentaient à lui de toutes parts. C'est seulement lorsque le Seigneur entre dans le logis de l'Apôtre que celui-ci le prie enfin de guérir sa belle-mère. Tant il était instruit dès lors à préférer le bien des autres à ses propres intérêts !

Ce n'est pas saint Pierre qui prie le Sauveur de venir chez lui. C'est le Sauveur qui y vient de lui-même; et un moment après que le centenier eut dit : « Je ne suis pas digne, Sei« gneur, que vous entriez chez moi, » afin de témoigner jusqu'à quel point il voulait favoriser son disciple. Et quoiqu'il soit aisé de juger quelles pouvaient être les maisons de ces pauvres gens qui n'étaient que des pêcheurs, Jésus-Christ néanmoins ne laisse pas d'aller dans ces cabanes, pour nous apprendre toujours à fouler aux pieds le faste et la vanité.

Il est remarquable que Jésus-Christ guérit quelquefois les malades par sa seule parole, quelquefois il étend sa main, quelquefois il joint les deux ensemble, pour rendre la guérison plus sensible. Il ne voulait pas agir toujours si souverainement, et si divinement dans ses miracles. Il avait besoin de se cacher pour un temps, principalement à l'égard de ses apôtres, de peur que l'excès de leur joie ne leur fît dire à tout le monde ce qu'il était. C'est pourquoi nous voyons qu'après s'être transfiguré devant eux sur la montagne du Thabor, il leur défendit de dire à qui que ce fût ce qu'ils avaient vu.

Il touche donc ici la main de cette femme malade, et non-seulement il éteint l'ardeur de sa fièvre, mais il la rétablit même tout d'un coup dans une santé parfaite. Comme la maladie était tout ordinaire, il voulut au moins signaler sa puissance en la guérissant comme l'art des médecins n'aurait pu le faire. Vous savez en effet que, même après la cessation de la fièvre, il faut encore beaucoup de temps pour que les malades recouvrent toutes leurs forces. Mais ce double effet, Jésus-Christ l'opéra dans le même moment; il fit quelque chose de semblable lorsqu'il apaisa la mer. Non-seulement il arrêta les vents et la tempête, mais il calma soudain jusqu'au mouvement des flots, phénomène opposé aux lois de la nature, puisque, même après que la tempête a cessé, le mouvement qu'elle a imprimé aux ondes continue encore fort longtemps. La parole de Jésus-Christ fit donc en un instant ce que la nature ne fait que peu à peu. C'est encore ce qui arriva au sujet de cette femme, comme l'atteste l'Evangile : « Elle se leva, » dit-il, « et les servit; » ce qui nous montre d'un côté la souveraine puissance de Jésus-Christ dans ses miracles, et de l'autre, la disposition de cette femme, et le grand zèle qu'elle avait pour Jésus-Christ.

Nous apprenons encore en ce miracle que Jésus-Christ accorde quelquefois la guérison de quelques personnes à la foi des autres. Car nous voyons ici que saint Pierre prie pour sa belle-mère, comme le centenier avait prié pour son serviteur. Ce n'est pas que Jésus-Christ dispensât ceux qu'il guérissait de croire en lui; mais parce que ou l'âge encore trop tendre les empêchait de venir à lui, ou que l'ignorance où ils étaient ne leur permettait pas d'avoir de lui des sentiments assez relevés, il suppléait à ce qui manquait au malade par la foi de ceux qui priaient pour lui.

« Le soir étant venu, ils lui présentèrent « plusieurs possédés et il chassa d'eux les ma« lins esprits par sa parole, et guérit tous ceux « qui étaient malades (16). Afin que cette « parole du prophète Isaïe fût accomplie : Il a « pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé « de nos maladies (17). » Remarquez comme la foi de ce peuple s'est déjà accrue. La nuit même ne peut les porter à se retirer, et ils ne craignent point d'importuner Jésus-Christ en lui amenant si tard leurs malades. Et je vous prie de considérer quelle foule de miracles les évangélistes nous rapportent en un mot. Car ils ne s'arrêtent plus à rapporter chaque guérison en particulier; mais ils en marquent comme en passant un nombre prodigieux. Et de peur que ce prodige ne parût incroyable à cause de sa grandeur même, puisqu'une multitude innombrable fut guérie en un moment de tant de différentes maladies, l'évangéliste rapporte la parole du prophète Isaïe, qui avait rendu témoignage si longtemps auparavant de ces merveilles qu'on voyait alors. Par là il nous apprend comme il fait partout ailleurs, qu'une preuve tirée des paroles de l'Ecriture, n'a pas moins d'autorité qu'en ont les miracles. C'est dans cette vue qu'il rapporte cet endroit

d'Isaïe : « Il a pris sur lui nos langueurs, et il « s'est chargé de nos maladies. » (Isaïe, LIII, 4.) Il ne dit pas qu'il les a dissipées, ou qu'il les a guéries; mais qu'il « les a prises sur lui, et « qu'il s'en est chargé lui-même. » Ce que le Prophète a, selon moi, particulièrement entendu de nos péchés, et dans le même sens que saint Jean dit : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà « Celui qui porte le péché du monde. » (Jean, I, 28.)

2. Pourquoi donc, me direz-vous, l'évangéliste applique-t-il cette même parole aux maladies du corps ? C'est ou parce qu'il a pris ce passage simplement à la lettre, ou plutôt parce qu'il a voulu nous marquer que la plupart des maladies corporelles, tirent leur source de celles des âmes. Car si la mort, qui est le dernier et le plus grand de tous les maux, ne vient que de cette racine, faut-il s'étonner si les autres en sortent aussi comme de leur tige ?

« Mais Jésus voyant autour de lui une grande « foule de peuple, ordonna à ses disciples « de passer à l'autre bord (18). » Vous voyez partout combien Jésus-Christ est éloigné de tirer vanité de ses miracles. Car les autres évangélistes remarquent ici qu'il défendait au démon de dire qui il était, et saint Matthieu écrit qu'il renvoya le peuple; ce qu'il faisait d'un côté pour nous donner un exemple d'humilité, nous avertissant de ne rien faire pour la vaine gloire ; et pour adoucir de l'autre l'envie que les Juifs avaient contre lui. Car il n'avait pas seulement soin de guérir les corps, et il en avait bien plus de sauver les âmes, et de les porter à la vertu. Il se révélait de deux manières, et en guérissant miraculeusement les maladies, et en ne faisant rien par le désir de la gloire. Il renvoie donc ce peuple qui s'attachait à sa personne par le lien de l'amour et de l'admiration, et qui ne souhaitait rien tant que de toujours jouir de sa vue et de sa présence. En effet, qui aurait pu quitter un homme qui faisait tant de miracles ? Qui n'aurait désiré de voir seulement ce visage, et de contempler cette bouche d'où sortaient des paroles si divines ? Car il n'était pas seulement admirable par les prodiges qu'il faisait, mais sa seule vue et sa seule présence répandait la joie et la grâce dans ceux qui le regardaient. C'est pourquoi le Prophète dit de lui: « Votre beauté surpasse la beauté « de tous les hommes. » (Ps. XLIV, 3.) Et ce que dit Isaïe : « Qu'il n'avait ni forme ni « beauté (Is. LIII, 6), » ne se doit entendre qu'en comparant son humanité à la gloire ineffable de sa divinité ; ou en le considérant dans le moment de sa passion, où il fut déshonoré et défiguré d'une manière si horrible, ou pour marquer l'état simple et pauvre dans lequel il a passé toute sa vie.

Jésus-Christ ne commande à ses disciples de passer à l'autre bord, qu'après qu'il a guéri tous ceux qui étaient là. Ils eussent eu trop de regret de le quitter, s'il n'eût satisfait à toutes leurs prières. C'est tout ce qu'ils peuvent faire après même qu'il a guéri leurs malades. Sur la montagne, ces gens n'étaient pas seulement restés immobiles autour de lui pendant qu'il parlait, mais encore ils l'avaient suivi lorsqu'il eut cessé de parler ; de même ici ils demeurent encore auprès du Sauveur, alors qu'ils n'ont plus de miracles à voir ni à attendre, uniquement retenus par le bonheur de contempler sa face divine. Car si le visage de Moïse était tout brillant de gloire, et si celui de saint Etienne paraissait comme le visage d'un ange, quel a dû être le visage de Celui qui a été le Seigneur de l'un et de l'autre ?

Peut-être que quelques-uns de vous souhaiteraient de voir le Sauveur tel qu'il était alors. Mais si nous le voulons, mes frères, nous verrons cette divine face dans un éclat sans comparaison plus grand. Si nous vivons ici-bas comme nous devons, nous verrons ce même Sauveur au milieu des airs, nous irons au-devant de lui pour le recevoir sur les nuées revêtus d'un corps immortel et incorruptible.

Mais considérez, je vous prie, qu'il ne renvoie pas simplement ce peuple, ce qui aurait pu lui faire de la peine. Il ne dit pas : retirez-vous , allez-vous-en, mais il donne seulement à ses disciples l'ordre de passer sur l'autre bord, laissant espérer à la foule qu'elle le retrouverait là.

Mais pendant que ces multitudes témoignaient tant d'affection, et un si grand zèle pour Jésus-Christ, un homme possédé de l'amour de l'argent et du désir de la gloire s'approcha de lui, et lui dit : « Maître, je vous « suivrai en quelque lieu que vous alliez (19). » Remarquez l'orgueil de cet homme. Il dédaigne d'être du commun du peuple, et il s'approche de Jésus-Christ à part, comme un personnage d'importance et qui ne veut pas être confondu avec la foule. On reconnaît bien là le caractère juif, plein de liberté et de har-

diesse. Et nous en verrons bientôt un autre élever la voix du milieu d'une assemblée silencieuse, pour faire à contre-temps cette question à Jésus-Christ : « Maître, quel est le « premier commandement de la loi ? » (Matth. XXII, 36.) Cependant Jésus-Christ ne le reprit point de cette liberté indiscrète, pour nous apprendre à souffrir nous-mêmes l'importunité de ces personnes.

Nous voyons aussi qu'il ne reprend pas ouvertement ceux qui s'approchent de lui avec une mauvaise volonté. Il se contente de répondre à leurs pensées, d'une manière qui leur fait assez connaître qu'il voit et qu'il condamne le fond de leur cœur. Ainsi il leur procure un double avantage : premièrement il leur fait connaître qu'il pénètre le secret de leurs pensées ; ensuite il épargne leur pudeur, en ne découvrant point aux autres leur vanité qu'ils tiennent cachée, et leur donnant lieu néanmoins, s'ils le veulent, de s'en corriger eux-mêmes.

On peut voir ici un bel exemple de cette sage conduite. Car cet homme voyant les grands miracles que faisait le Fils de Dieu, et que tout le monde venait à lui, crut que c'était là un excellent moyen pour s'enrichir. C'est ce qui lui inspira le désir de le suivre. La réponse du Sauveur est une preuve de ce que je dis. Car il répond moins aux paroles de cet homme, qu'à la pensée de son cœur. Vous vous imaginez, dit-il, que vous amasserez beaucoup d'argent en me suivant ; et vous ne voyez pas que je n'ai pas seulement comme les oiseaux un petit abri pour me retirer. « Les renards ont des tanières, et les oiseaux « du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme « n'a pas où reposer sa tête (20). » Il ne rejetait pas ce disciple en lui parlant de la sorte. Il reprenait seulement son désir secret, et lui laissait la liberté de le suivre, s'il voulait vivre aussi pauvrement que lui. Voyez la mauvaise disposition de cet homme, jugez-en par sa conduite ; lorsqu'il a entendu ces paroles, et qu'il s'est senti pénétré et condamné, il se garde bien de dire : je suis tout prêt à vous suivre.

3. Jésus-Christ a souvent usé de cette même conduite. Il ne reprochait point ouvertement leurs crimes à ceux qui lui parlaient ; mais il leur faisait connaître par ses réponses quel était le fond de leur cœur. C'est ainsi qu'il agit envers cet homme qui l'appelait « bon « Maître, » et qui espérait par cette flatterie de se le rendre favorable. Il lui répondit selon la pensée qu'il lui voyait dans le cœur : « Pour- « quoi, » dit-il, « m'appelez-vous bon, puis- « qu'il n'y a personne de bon que Dieu seul ? » (Matth. XII.)

C'est ainsi qu'il se conduisit encore lorsque le peuple lui dit : « Voilà votre mère et vos frères « qui vous cherchent. » (Marc, III.) Comme alors ses parents agissaient humainement, et qu'ils demandaient à approcher de lui, moins pour apprendre quelque chose d'utile, que pour montrer qu'ils étaient ses proches, et tirer gloire de cet avantage, voici ce qu'il leur répondit : « Qui est ma mère, ou qui sont mes « frères ? » et le reste. Il traite encore ses parents de même, lorsque, pour satisfaire leur vanité, ils le portaient à s'acquérir de la réputation en lui disant : « Faites-vous connaître « au monde. Votre temps, leur dit-il, est tou- « jours prêt, mais le mien ne l'est pas en- « core. » (Jean, VII, 6.)

Il répond aussi à la pensée du cœur, mais pour l'approuver et non pour la reprendre, lorsqu'il dit de Nathanaël : « Voilà un véritable « israélite, en qui il n'y a point de tromperie. » (Jean, I, 46.) Lorsqu'il dit aux disciples de saint Jean : « Allez et dites à Jean ce que vous avez « entendu et ce que vous avez vu (Luc, VII, 9), » il ne répondait pas tant à ceux qui l'interrogeaient, qu'à la pensée de celui qui lui envoyait faire cette demande.

Jésus-Christ de plus a répondu à la pensée du peuple, lorsqu'il dit aux Juifs : « Qu'êtes- « vous allés voir dans le désert ? » Comme il voyait que dans leur pensée Jean n'était qu'un homme versatile et inconstant, c'est ce sentiment qu'il réfute et corrige en disant : « Qu'ê- « tes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau « agité du vent ? ou un homme vêtu d'étoffes « délicates ? » montrant par là que l'âme de ce saint avait toujours été ferme et qu'aucune volupté n'avait pu l'amollir.

C'est donc de cette même manière que Jésus-Christ répond en cet endroit, non aux paroles, mais à la pensée de cet homme qui le voulait suivre. Et considérez avec quelle modestie il lui répond ! Il ne lui dit point : J'ai ; mais : Je méprise ; il dit simplement : Je n'ai pas, parole aussi exacte que pleine de condescendance. Et de même, lorsqu'il mangeait et buvait avec les Juifs et qu'il menait une vie qui semblait toute contraire à celle de saint Jean,

il n'avait pour but que leur salut, ou plutôt que celui de tous les hommes. Il a voulu fermer ainsi la bouche aux hérétiques qui devaient nier un jour qu'il eût été véritablement homme et gagner par surcroît l'affection de ceux avec qui il vivait, en rendant sa vie semblable à la leur.

« Un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, « permettez-moi, avant que je vous suive, d'al- « ler ensevelir mon père (21). » Admirez quelle différence il y a entre ces deux hommes. L'un dit hardiment : « Je vous suivrai partout où « vous irez. » Et l'autre qui cependant demandait quelque chose de louable en soi, dit modestement : « Permettez-moi. » Mais Jésus-Christ ne permit pas, et voici sa réponse : « Jésus lui dit : Suivez-moi, et laissez aux « morts le soin d'ensevelir leurs morts (22). » On voit partout que Jésus-Christ pénétrait le fond des cœurs. Mais, direz-vous, pourquoi refuser cette permission ? Parce qu'il y avait d'autres personnes pour ensevelir son père, et qu'il n'était pas raisonnable que cette occupation détournât ce disciple d'une autre beaucoup meilleure. Quand il dit : « Laissez aux morts « le soin d'ensevelir leurs morts, » il montre que celui-ci n'était pas de ce nombre ; quant à son père, c'était apparemment un infidèle.

Que si vous vous étonnez que ce jeune homme demande permission pour s'acquitter d'un devoir si nécessaire, et qu'il ne prend pas sur lui de s'en aller sans même consulter, je vous réponds que ce qu'il faut surtout admirer, c'est que, la défense faite, il se rend et obéit docilement.

Mais n'est-ce pas une étrange ingratitude, direz-vous, de n'assister pas à la sépulture de son propre père ? J'avoue que s'il l'eût fait par indifférence, c'eût été de l'ingratitude, mais s'il ne le faisait que pour ne pas interrompre une affaire plus importante, ç'aurait été au contraire une extrême folie de s'en aller malgré tout pour faire les funérailles mêmes de son père. Jésus-Christ ne fait pas cette défense pour nous apprendre à mépriser nos parents, mais pour nous faire voir que nous n'avons rien de plus important que l'affaire de notre salut ; que c'est à cela que nous devons nous attacher de tout notre cœur, sans différer d'un moment à nous y appliquer, quelque pressants que soient les motifs qui s'y opposent ; car quoi de plus nécessaire parmi les affaires de ce monde que d'assister aux funérailles de son père ? et tout ensemble quoi de plus facile, et qui exige moins de temps ?

Si donc, mes frères, il nous est défendu de perdre aussi peu de temps qu'il en faut pour ensevelir notre père, et s'il n'est pas sûr d'interrompre pour un moment ses exercices spirituels, jugez de quels supplices nous nous rendons dignes en nous éloignant continuellement de ce qui nous pourrait approcher de Jésus-Christ, en nous amusant volontairement à des choses où nous n'avons pas le moindre prétexte de nous appliquer, et en préférant des bagatelles et des folies à notre salut !

Mais ne devons-nous pas admirer ici la conduite et la sagesse de Jésus-Christ, qui d'abord attache ce jeune homme à sa parole, et qui le délivre ainsi d'une infinité de maux, comme des pleurs, des cris et de tout ce que des funérailles entraînent après soi de pénible et de douloureux ? Car, après l'enterrement de son père, il aurait fallu ouvrir le testament, partager la succession, et faire bien d'autres choses qui suivent nécessairement la mort d'un père. Ainsi dans ce flux et reflux d'affaires, ce jeune homme se serait trouvé comme emporté dans la haute mer et bien éloigné du port de son salut. Jésus-Christ donc lui fait une grande grâce en le tirant de tous ces embarras, et le tenant attaché auprès de lui.

Que si vous continuez à croire qu'il y avait de la dureté à ne pas permettre à un fils d'assister aux funérailles de son père, je vous prie de considérer que tous les jours, lorsqu'on prévoit que quelqu'un serait trop douloureusement affecté de la mort d'un père ou d'un fils, ou de quelqu'autre de ses proches, on lui cèle sa mort, on laisse passer le temps de l'enterrement, et l'on attend un moment favorable pour lui dire et lui adoucir en même temps cette nouvelle. Cependant on ne croit point qu'il y ait de la dureté dans cette conduite, on croirait au contraire être cruel, de dire tout d'un coup à ces personnes ce qui devrait les accabler de douleur. Que si c'est un mal de pleurer à l'excès la mort d'un père, et de tomber pour cette cause dans une prostration qui anéantit l'âme, combien sera-ce encore un plus grand mal, si, pour la même cause, nous nous privions de la parole spirituelle qui donne la vie ? C'est pourquoi Jésus-Christ dit ailleurs : « Celui qui met la main à la charrue et qui « tourne la tête en arrière, n'est pas propre au « royaume de Dieu. » (Luc, IX, 62.) N'est-il pas

plus avantageux d'annoncer « le royaume de « Dieu, » et de retirer les autres de la mort, que de rendre à un mort un service qui ne peut lui servir de rien, surtout lorsqu'il y en a d'autres qui peuvent lui rendre ce dernier devoir ?

4. Ce que nous devons donc apprendre de cette conduite du Sauveur, c'est qu'il ne faut jamais perdre le moindre temps en ce qui regarde notre salut ; qu'il faut préférer à toutes les affaires de ce monde, quelque nécessaires qu'elles puissent être, les occupations chrétiennes et spirituelles ; et qu'il faut bien comprendre ce que c'est dans la vérité que la vie et ce que c'est que la mort. Car plusieurs paraissent vivre qui sont morts en effet, parce qu'ils vivent mal, ou plutôt dont l'état est bien pire que celui des morts. « Celui qui est mort, » dit saint Paul, « est délivré du péché. » (Rom. VI, 7.) Et l'autre au contraire, celui qui est mort spirituellement, est encore l'esclave du péché.

Ne me dites donc point : Mais on ne lui a pas fermé les yeux ; il n'est pas étendu dans le sépulcre ; il n'est pas enveloppé dans un linceul ; il n'est point mangé des vers. Je vous dis qu'il est mort et pire que les morts. Les vers ne mangent point son corps, mais son âme est déchirée par ses passions comme par autant de bêtes cruelles. Il a les yeux encore ouverts ; mais il vaudrait mille fois mieux que la mort les lui eût fermés. Les yeux d'un homme mort ne voient plus rien ; mais celui-ci voit tous les jours mille choses criminelles, et ses regards sont autant de flèches qui lui percent le cœur. Un mort est couché dans son sépulcre, sans vie et sans mouvement ; mais celui-ci est enseveli dans ses vices, et il est lui-même son tombeau vivant.

Quelqu'un me dira peut-être : Mais nous ne voyons pas néanmoins que le corps de cet homme soit corrompu comme celui d'un mort. Il est vrai ; mais c'est en cela qu'il est plus malheureux. Car son corps est sain et son âme est déjà pourrie et d'une pourriture pire que celle des corps. Ceux-ci sentent mauvais durant quelques jours, mais l'âme et la bouche de cet homme exhalent durant toute sa vie, par des paroles licencieuses, une odeur plus insupportable que celle de la fange et de la boue. Il y a encore une grande différence entre ces deux morts : l'un, celui qui ne meurt que par le corps, n'éprouve que la corruption que lui impose la loi de la nature ; l'autre, qui n'est pas exempt de cette corruption-là y ajoute encore la pourriture volontaire de ses iniquités et de ses désordres, inventant chaque jour de nouveaux éléments de décomposition.

Mais, dites-vous, ce mort dont vous parlez, je le vois sur un cheval magnifique ! Et qu'est-ce que cela fait ? Cet autre n'est-il pas aussi sur un lit superbe ? Mais voici qui est plus fâcheux : celui-ci, du moins, s'il se décompose et sent mauvais, personne ne le voit, un voile recouvre même la bière où il est enfermé ; tandis que celui-là, fétide déjà, quoique encore en vie, promène de tous côtés sa puanteur, et, comme un sépulcre toujours ouvert, porte son âme morte dans un corps vivant. Que si vous aviez des yeux pour voir l'état d'une âme plongée dans les délices et dans le péché, vous comprendriez sans peine qu'il vaut mieux sans comparaison être lié dans un drap mortuaire, que d'être garrotté avec les chaînes de ses passions, et avoir une grande pierre qui nous couvre, que d'être accablé du poids de ses crimes.

Il est donc bien juste que ceux qui sont liés de parenté avec ces sortes de morts, pleurent sur eux, puisqu'ils ne pleurent pas sur eux-mêmes. Il convient d'implorer pour eux le Sauveur comme Magdeleine le pria pour Lazare. (Jean, XI.) Quand ce mort exhalerait déjà une extrême puanteur, quand il serait en terre depuis quatre jours, ne perdez point courage ; allez, et levez d'abord cette pierre qui le couvre. Vous le verrez alors étendu dans le sépulcre, vous le verrez enveloppé d'un linceul et de bandelettes.

Mais, pour rendre plus clair ce que nous disons, prenons pour exemple quelques-uns des grands de ce monde. Ne craignez point, je ne nommerai personne, et quand je nommerais quelqu'un, il n'y aurait rien à craindre. Car qui pourrait craindre un homme mort ? Quoi qu'il fasse, il est toujours mort ; et ainsi il ne peut faire aucun mal à ceux qui vivent. Je dis donc qu'il m'est aisé de vous faire voir, en vous dépeignant tel qu'il est, l'un de ces grands du monde, qui est véritablement mort. Premièrement sa tête est couverte d'un suaire. Puisqu'il est toujours dans l'ivresse, n'est-il pas vrai que les vapeurs du vin sont comme des enveloppes et des bandelettes qui tiennent sa tête et sa raison liée, et lui interdisent l'usage de l'esprit et même des sens ?

Considérez ensuite comme il a les mains. Vous les verrez attachées à son ventre, non avec des bandes comme celles des morts ; mais ce qui est encore plus horrible, avec les chaînes de l'avarice, qui les empêchent de s'étendre pour faire l'aumône, et qui les rendent plus immobiles et plus mortes pour les bonnes œuvres que celles des morts. Voulez-vous voir aussi comme ses pieds sont liés ? Vous n'avez qu'à considérer cette foule d'affaires, dont il est accablé sans cesse, qui ne lui permettent pas d'aller à l'église pour adorer Dieu. Je vous ai fait voir le mort ; voyez maintenant l'ensevelisseur. Quel est-il l'ensevelisseur de ces morts ? Il n'est pas autre que le diable ; c'est lui qui les enveloppe et les bande avec tant de soin, qu'un homme ne paraît plus un homme, mais seulement un morceau de bois sec. Là, en effet, où l'on ne voit plus d'yeux, plus de mains, plus de pieds, aucun membre, pourrait-on voir l'homme et l'apparence même de l'homme ? Eh bien ! telle est l'âme de ces hommes : elle est tellement enveloppée et si bien bandée qu'on ne voit plus qu'une idole au lieu d'une âme.

Puis donc, mes frères, que ces hommes sont aussi insensibles que des morts, allons nous adresser à Jésus-Christ pour le prier de les ressusciter. Otons cette pierre qui les couvre, et rompons ces bandes et ce drap mortuaire qui les lie. Car si vous pouvez leur ôter cette pierre qu'ils ont sur le cœur, c'est-à-dire cette insensibilité dans laquelle ils vivent, vous les ferez sortir aisément de leurs tombeaux ; et lorsqu'ils en seront sortis, vous les délierez sans peine. Jésus-Christ commencera alors à connaître ce mort, lorsqu'il sera sorti du sépulcre, et qu'il sera délié, et il l'invitera à sa table.

Vous donc qui êtes les amis de Jésus-Christ ; vous tous qui êtes ses disciples ; vous tous qui aimez ce mort, courez à Jésus, et priez-le pour celui qui est sans vie et sans mouvement. Car encore que ces morts répandent une puanteur détestable, nous ne devons pas néanmoins nous éloigner d'eux. Nous devons au contraire nous en approcher davantage, et imiter ces saintes sœurs de Lazare, qui ne cessèrent point de prier pour leur frère, jusqu'à ce qu'elles le virent ressuscité. Si nous témoignons à Dieu ce soin pour notre salut et pour celui de nos frères, il nous comblera enfin du bonheur de l'autre vie, dont je le prie de nous faire jouir, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

« JÉSUS ÉTANT ENTRÉ DANS UNE BARQUE, SES DISCIPLES LE SUIVIRENT ; ET AUSSITOT UNE GRANDE TEMPÊTE S'ÉLEVA SUR LA MER, EN SORTE QUE LA BARQUE ÉTAIT COUVERTE DES FLOTS, ET LUI CEPENDANT DORMAIT. » (CHAP. VIII, 23, 24, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Les évangélistes ne se contredisent pas.
2. Le Christ et Moïse ont fait tous les deux des miracles, mais le Christ faisait les siens en maître qui trouve en lui-même son pouvoir, et Moïse en serviteur dont le pouvoir vient d'ailleurs ; que les âmes des morts ne deviennent pas des démons.
3. Les âmes des morts une fois sorties de ce monde n'y peuvent plus librement revenir. Il n'est personne qui ne soit l'objet de la providence de Dieu.
4 et 5. Exhortation. Que ceux dont l'âme est possédée par le démon sont plus dignes de compassion que les possédés. Portrait de l'avare.

1. Saint Luc, pour prévenir la curiosité de ceux qui voudraient s'informer trop précisément du temps auquel ce miracle de la tempête arriva, dit en général : « Et il arriva un jour « qu'il monta dans une barque avec ses disciples. » (Luc, VIII, 22.) Saint Marc fait la même chose. (Marc, IV, 35.) Mais saint Matthieu observe ici l'ordre des temps. C'est que les évangélistes ne rapportent pas tous toutes les actions de Jésus-Christ. Je vous en ai déjà avertis afin que personne ne prenne une omission pour une contradiction. Jésus-Christ donc, mes frères, renvoie le peuple, et retient seulement ses disciples avec lui. Tous les évangélistes demeurent d'accord de cette circonstance. Et ce n'était pas au hasard ni sans grand sujet qu'il les retenait avec lui. Il voulait les rendre témoins de ce grand miracle qu'il allait faire. Comme un excellent maître d'exercices, il dressait et assouplissait ses apôtres de manière à les rendre imperturbables dans les dangers, et modestes au milieu des honneurs. Pour qu'ils ne soient pas trop vains de ce qu'il les a retenus auprès de lui après avoir renvoyé les autres, Jésus permet que ses disciples soient battus par la tempête, et tout ensemble il prépare le grand miracle qu'il fera bientôt, et exerce leurs cœurs à supporter courageusement les épreuves. Les autres miracles que Jésus-Christ avait déjà faits en leur présence, étaient sans doute très-considérables ; mais celui-ci a une vertu toute particulière pour les rendre hardis et courageux. La mer devint alors comme une carrière dans laquelle le Sauveur exerçait ses nouveaux athlètes. C'est pourquoi il voulait qu'il n'y eût que ses disciples avec lui. Lorsqu'il n'a dessein que de faire des miracles, il veut que tout le peuple en soit témoin ; mais lorsqu'il y a quelque péril ou quelque mal à souffrir, il renvoie le peuple et ne retient que ceux qu'il formait comme des athlètes aux combats qui devaient bientôt se livrer par toute la terre.

Saint Matthieu dit simplement que Jésus-Christ « dormait, » mais saint Marc dit « qu'il « dormait sur un oreiller. » Il voulait nous apprendre par là combien le Fils de Dieu était éloigné de tout faste et de tout orgueil, et nous exhorter à suivre l'exemple de cette simplicité. Lors donc que la mer soulevait de plus en plus ses flots, et que la tempête devenait très-violente. « Alors ses disciples s'ap« prochant de lui le réveillèrent et lui dirent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons (25). » Jésus-Christ en se réveillant s'adresse plutôt à ses disciples qu'à la mer. Il reprend plutôt le peu de foi des uns qu'il ne commande à l'autre de se calmer ; parce que, comme je l'ai déjà dit, il permettait cette tempête pour les exercer ; et il traçait ici une figure des ten-

tations dont ils se trouveraient agités durant toute la suite de leur vie. On les a vus depuis, battus par des tempêtes d'événements beaucoup plus fâcheuses que celle-là, sans que le Sauveur se soit mis en peine de les en tirer. C'est ce qui fait que saint Paul dit, en écrivant aux Corinthiens : « Je suis bien aise, mes frères, que « vous sachiez l'affliction qui nous est survenue « en Asie, parce qu'elle a été d'un poids ex« cessif et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous « faire désespérer de sauver notre vie. » (II Cor. I, 8.) Et il dit encore au même endroit : « Dieu nous a délivrés d'un si grand péril de « mort. » (Ib. 10.)

Pour apprendre donc ici à ses apôtres, que quelque grands que fussent les maux dont ils seraient accablés à l'avenir, ils devaient toujours conserver une grande fermeté de courage, et croire que Dieu ne permettait ces épreuves que pour leur bien, il commence par les reprendre aussitôt qu'il se réveille. Ce trouble même dans lequel il permet qu'ils tombent, leur devait être très-avantageux, puisque le miracle leur en devait paraître plus grand, et que le souvenir en serait mieux imprimé dans leur mémoire. Quand Dieu veut faire quelque action extraordinaire, il ménage beaucoup de circonstances et d'accidents particuliers propres à graver fortement dans les esprits le souvenir de l'événement miraculeux, de peur qu'aussitôt qu'il sera passé on ne l'oublie. C'est ainsi qu'il permit que Moïse fût d'abord frappé d'horreur en voyant sa verge changée en serpent, afin qu'en sortant ensuite de cette épouvante, il admirât davantage ce prodige. C'est ce qui arrive ici aux apôtres. Dieu ne les sauve que lorsqu'ils se croyaient perdus ; afin qu'en se souvenant de la frayeur dont ils avaient été saisis et du péril dans lequel ils étaient, ils se souvinssent en même temps de la grandeur du miracle qui les en avait délivrés.

C'était dans ce dessein que Jésus dormait. S'il eût été éveillé, peut-être que les disciples n'auraient pas eu peur, ou qu'ils n'auraient pas invoqué son aide, ou qu'ils ne l'auraient pas cru assez puissant pour dissiper un tel danger. Il dort donc pour donner lieu à la crainte de saisir leurs cœurs, et pour leur rendre ensuite ce miracle plus sensible. Nous ne voyons jamais si bien les miracles que les autres éprouvent, que ceux dont nous ressentons en nous-mêmes les effets. Les apôtres voyaient à la vérité de nombreux miracles de guérison opérés tous les jours sur d'autres personnes, mais comme ces miracles ne les touchaient pas personnellement, il pouvait arriver qu'ils les laissassent indifférents. Comme ils n'étaient ni boiteux, ni atteints d'aucune autre infirmité corporelle, et qu'il était néanmoins utile qu'ils ressentissent personnellement la bonté et la puissance de leur Maître, Jésus-Christ permet la tempête, puis il les en délivre, leur imprimant ainsi un plus vif sentiment de sa bienfaisance. Le Sauveur fait ce miracle loin de la foule pour n'avoir pas à condamner publiquement le manque de foi de ses disciples ; il les en reprend, mais en particulier et lorsqu'ils sont seuls avec lui ; avant même de calmer la tempête qui agitait les eaux, il apaise par la réprimande celle qui troublait leurs âmes.

Jésus leur répondit : « Pourquoi êtes-vous « ainsi timides, ô hommes de peu de foi? Et se « levant ensuite, il parla avec empire aux vents « et à la mer, et il se fit un grand calme (26). » Jésus-Christ nous apprend par ce reproche que la crainte et le trouble ne viennent point des maux ni des tentations par elles-mêmes, mais de la faiblesse de nos âmes et de notre peu de foi. Et si quelqu'un m'objecte que ce n'était point une marque de faiblesse dans les apôtres, mais plutôt une preuve de leur grande foi de s'adresser ainsi à Jésus-Christ et de le réveiller pour lui demander du secours, je lui répondrai que les apôtres montraient qu'ils n'avaient pas encore une juste idée de la puissance de leur Maître, par cela même qu'ils ne le croyaient pas assez puissant pour apaiser la tempête à moins qu'il ne fût éveillé.

Et ne vous étonnez pas de l'imperfection qu'ils montrent ici, puisque vous la retrouverez encore plus tard en eux lorsqu'ils auront été témoins de beaucoup d'autres miracles. C'est ce qui leur attirera tant de réprimandes du genre de celle-ci : « Etes-vous donc encore, « vous aussi, sans intelligence ? » (Matth. xv, 16.) Et si les disciples eux-mêmes étaient si imparfaits, ne nous étonnons pas, mes frères, que le peuple n'eût pas des pensées plus relevées du Fils de Dieu. Car les disciples étaient dans l'étonnement et disaient : « Quel est cet « homme-ci à qui les vents et la mer obéissent (27) ? »

2. Cependant Jésus-Christ ne les reprend point de ce qu'ils ne le regardent encore que comme un « homme ; » et il attend sans impatience que le grand nombre de ses miracles

les persuade eux-mêmes de la fausseté de leurs pensées. Que si vous me demandez pourquoi ils le regardaient toujours comme un homme ordinaire, je vous répondrai que c'est à cause de tout ce qui paraissait en lui au dehors, de ce qu'il dormait comme nous, et qu'il se servait d'un vaisseau pour passer la mer. C'est ce qui jetait leurs esprits dans le trouble et dans la confusion à son sujet. Le sommeil où ils le voyaient et tout ce qui paraissait en lui, faisait voir que ce n'était qu'un simple homme ; mais cette tempête si divinement calmée montrait qu'il était Dieu. Et si Moïse autrefois commanda aussi à la mer, ce qu'il fit ne sert qu'à montrer la supériorité de Jésus sur lui. Car Moïse agissait en serviteur, mais Jésus-Christ commandait en maître. Il n'étend point sa verge comme Moïse, il ne lève point comme lui les mains au ciel, il n'use point de prières. Il agit souverainement en créateur qui se fait obéir de sa créature, et comme un ouvrier qui dispose de son ouvrage selon qu'il lui plaît. Il calme par une seule parole l'agitation de la mer et il lui impose comme un frein pour dompter ses flots. Il fait succéder tout d'un coup le calme à la tempête, sans qu'il en reste la moindre trace, ce que l'évangéliste marque par cette parole : « Et il se fit un grand calme. »

Jésus-Christ fait dans ce miracle ce que l'Ecriture admire comme un rare prodige dans le Père dont il est écrit : « Il a parlé et la tem« pête s'est arrêtée. » (Ps. CVI, 20.) C'est exactement ce que l'on dit ici de Jésus-Christ : Il parle et « il se fait aussitôt un grand calme. » Voilà ce qui causait à la multitude une si extraordinaire admiration ; et certainement cette admiration eût été moindre si Jésus avait opéré comme Moïse.

Lorsque Jésus-Christ eût quitté la mer, il fit voir un autre miracle encore plus terrible. Deux démoniaques, en le voyant, furent saisis de frayeur comme des esclaves fugitifs qui aperçoivent leur Maître. Ecoutons l'Evangile :

« Jésus ensuite étant passé à l'autre bord, « dans le pays des Géraséniens, il vint au de« vant de lui deux possédés sortant des tom« beaux ; ils étaient si furieux que personne « n'osait passer par ce chemin-là (28). Et ils « commencèrent à crier : Jésus, Fils de Dieu, « qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? « Etes-vous venu ici pour nous tourmenter « avant le temps (29) ? » Pendant que le peuple regarde Jésus-Christ comme un « homme », les démons viennent publier qu'il est « Dieu ». Et ceux qui n'avaient pas entendu la voix de cette mer agitée d'abord, puis tout d'un coup calmée, entendirent les démons répéter à haute voix et distinctement ce que la mer avait déjà proclamé si haut par son subit apaisement. Et afin que ces paroles des démons ne parussent point une flatterie, ils en font voir tout d'abord la vérité, en avouant ce qu'ils souffrent : « Etes« vous venu ici, » disent-ils, « pour nous tour« menter avant le temps ? » Ils déclarent d'abord qu'ils sont ses ennemis, afin que la prière qu'ils lui feraient ensuite ne parût point une chose concertée. Ils étaient invisiblement tourmentés. Ils sentaient des agitations plus grandes que celles des flots de la mer. La présence de Jésus-Christ les brûlait au dedans d'eux-mêmes et leur faisait souffrir des maux effroyables.

Comme personne n'osait amener ces possédés à Jésus-Christ, il les va trouver lui-même. Saint Matthieu marque seulement qu'ils dirent à Jésus-Christ : « Etes-vous venu ici pour nous « tourmenter avant le temps ? » Mais les autres évangélistes ajoutent : « Qu'ils le priaient et le « conjuraient de ne les point jeter dans l'a« bîme. » Car ils crurent que le temps marqué pour leur supplice était venu, et ils furent saisis de crainte, se croyant près d'être précipités dans l'enfer.

Que si saint Luc ne parle que d'un possédé, tandis que saint Matthieu parle de deux, ce n'est point une contradiction. Si saint Luc assurait formellement qu'il n'y en avait qu'un et qu'il n'y en avait point d'autre avec lui, ce serait alors qu'il combattrait ce que saint Matthieu a dit. Mais lorsqu'un évangéliste ne parle que d'un possédé et qu'un autre parle de deux, ce n'est plus se contredire, mais rapporter différemment une même histoire. Il me semble que saint Luc ne parle que d'un, parce qu'il avait dans l'esprit le plus violent de ces possédés. C'est pourquoi il s'arrête à décrire ce malheur d'une manière plus tragique, et rapporte « que brisant toutes les chaînes dont on le « voulait lier, il errait dans les déserts. » Saint Marc ajoute : « Qu'il se frappait à coups de « pierres. » Mais les seules paroles de ces possédés suffisent pour faire voir leur cruauté et leur impudence : « Etes-vous venu pour nous « punir avant le temps ? » disent-ils. Ne pouvant pas dire qu'ils n'ont pas péché, tout ce qu'ils demandent, c'est qu'ils ne soient point

châtiés de leurs crimes avant le temps destiné à leur supplice. Comme le Sauveur les surprenait au milieu de leurs coupables pratiques, exerçant leur malice à pervertir et à tourmenter ses créatures, ils crurent que cédant à l'indignation que lui causait leurs excès, il ne différerait pas davantage à les punir. C'est dans cette appréhension qu'ils conjurent le Fils de Dieu et qu'ils lui disent : « Etes-vous venu « pour nous punir avant le temps ? » Ceux que les chaînes ne pouvaient arrêter, qui brisaient leurs fers, qui se tenaient sur les montagnes, en descendent enfin d'eux-mêmes et de leur propre mouvement, viennent trouver le Sauveur, enchaînés qu'ils sont par sa puissance ; ils empêchaient les autres de passer, et c'est maintenant Jésus-Christ qui leur ferme le passage, et ils s'arrêtent immobiles devant lui.

Mais d'où vient qu'ils se plaisaient tant dans les sépulcres ? Pour insinuer dans l'esprit des hommes quelque croyance funeste, par exemple pour leur persuader que les âmes des morts deviennent des démons. Ce que je prie Dieu, mes frères, de détourner à jamais de notre pensée. Mais si cela n'est ainsi, me dira quelqu'un, comment se fait-il qu'il y a des magiciens qui s'emparent de petits enfants, et qui les égorgent pour se faire de leurs âmes des auxiliaires dans leurs entreprises ? — Il se peut que des magiciens égorgent des enfants comme plusieurs personnes l'affirment [1] ; mais d'où savez-vous que les âmes de ces enfants agissent ensuite de concert avec eux pour faire réussir leurs projets?

Les démons eux-mêmes, me direz-vous, crient tous les jours : Je suis l'âme d'un tel. Mais cela n'est-il pas un piége qu'ils nous tendent, et un effet de leur tromperie ? Ce n'est point l'âme de cet homme mort qui parle de la sorte, c'est le démon qui feint de l'être, et qui tâche de nous séduire par cette imposture. Si l'âme pouvait passer dans la substance d'un démon, elle rentrerait encore bien plus aisément dans le corps même d'où elle est sortie. Quelle apparence y aurait-il d'ailleurs, qu'une âme outragée et déshonorée, voulût servir à celui même qui l'outrage, et l'aider dans ses desseins ? Et qui croira qu'un homme puisse faire qu'une substance spirituelle se transforme en une autre substance? Si cela est impossible dans les corps ; et si le corps d'un homme ne se change point en celui d'une bête, combien est-il moins croyable que son âme puisse se changer en la substance d'un démon ?

3. C'est pourquoi il faut mépriser ces discours, comme des contes de vieilles femmes ivres et comme des fables bonnes à faire peur aux enfants. Une fois qu'une âme est séparée de son corps, il ne lui est plus permis d'être dans ce monde. L'Ecriture dit : « Que les âmes « des justes sont dans la main de Dieu. » (Sap. III, 1.) Si les âmes des justes sont dans la main de Dieu, il est hors de doute aussi que celle des enfants qui n'ont point péché y sont. Nous savons aussi que les âmes des pécheurs sont aussitôt après leur mort enlevées de ce monde, comme nous le voyons dans l'histoire du Lazare et du mauvais riche ; et Jésus-Christ dit en un autre endroit de son Evangile : « On vous redemandera votre âme. » (Luc, XII, 20.) Il est donc certain que dès qu'une âme est sortie de son corps, elle ne peut plus demeurer sur la terre. Et certes cela paraît bien raisonnable. Si lorsque nous voyageons en ce monde, revêtus de notre corps, sur une terre qui nous est cependant familière et connue, nous ne savons plus, pour peu que nous entrions dans une voie nouvelle, de quel côté diriger nos pas, et que nous avons besoin de quelqu'un qui nous guide ; comment une âme, arrachée de son corps, et tout à coup transportée dans des régions qu'elle ne connaît point, pourra-t-elle savoir de quel côté se tourner, sans quelqu'un qui lui montre le chemin ?

Il y a cent autres raisons qui font voir que lorsqu'une âme est sortie du corps, elle ne demeure plus sur la terre. Nous voyons que saint Etienne dit : « Recevez mon âme (Act. « VII, 59) ; » que saint Paul dit : « Je désire « d'être avec Jésus-Christ (Philip. I, 23) ; » et qu'il est dit d'un ancien patriarche : « Il fut « mis au rang de ses pères, et mourut dans une « heureuse vieillesse. » (Genèse, XXV, 2.) Que si vous voulez encore une autre preuve pour vous faire voir que les âmes de ceux qui sont morts ne demeurent point sur la terre, écoutez ce que dit le mauvais riche, et voyez ce qu'il demande sans pouvoir l'obtenir. Si les âmes avaient la liberté de demeurer sur la terre après leur mort, pourquoi ce mauvais riche ne serait-il pas venu lui-même avertir ses frères de ce qui se passe là-bas ? (Luc, XV, 25.) Ce seul endroit de l'Ecriture suffit pour nous faire voir que les âmes, après leur mort, vont dans un lieu fixe et arrêté, d'où elles

[1] Voyez la note de la page 167 du tome Ier.

ne sont plus maîtresses de sortir, et où elles attendent le jour terrible du jugement.

« Or il y avait au delà, un peu plus loin, « un grand troupeau de pourceaux qui pais- « saient (30). Et les démons lui disaient en le « suppliant : Si vous nous chassez d'ici, per- « mettez-nous d'aller en ce troupeau de pour- « ceaux (31). Et il leur répondit : Allez, « et étant sortis ils entrèrent dans les pour- « ceaux ; et voilà que tous ces pourceaux cou- « rurent avec violence se précipiter dans la « mer, et moururent dans les eaux (32). » Si quelqu'un veut savoir pourquoi les démons firent cette demande à Jésus-Christ, et pourquoi le Sauveur la leur accorda, je lui réponds que ce n'était point pour se rendre à leur prière ni pour leur faire une grâce ; mais pour nous apprendre plusieurs choses très-importantes. Il voulait en premier lieu faire comprendre à ceux qu'il délivrait combien funeste et violente était la domination de ces tyrans sans cesse occupés à tendre des piéges aux hommes. Il voulait en second lieu nous assurer que les démons n'osent pas même entrer dans des pourceaux, s'ils n'en reçoivent de Dieu la permission. Il voulait encore nous faire voir que s'il n'eût retenu la malice des démons, et si sa providence n'eût arrêté leur fureur, ils auraient encore fait plus de mal aux hommes qu'ils n'en firent aux pourceaux. Car il est certain qu'ils ont pour nous une haine bien plus grande que contre les bêtes. Si donc ils n'épargnèrent pas les pourceaux, et s'ils les précipitèrent dans la mer aussitôt qu'ils en eurent reçu le pouvoir; que n'eussent-ils point fait à ces possédés qu'ils emmenaient et égaraient dans les solitudes, si Dieu n'eût mis des bornes à leur rage ?

Cet exemple nous fait voir qu'il n'y a personne sur qui la providence de Dieu ne veille. Si nous n'en ressentons pas tous également les mêmes preuves, c'est par un autre grand effet de cette même providence, qui ne se découvre à chacun de nous qu'autant qu'il lui est nécessaire. Nous apprenons encore par cette histoire que Dieu ne veille pas seulement en général sur tous les hommes, mais sur chacun d'eux en particulier. Jésus-Christ sans doute le déclare expressément à ses disciples lorsqu'il leur dit : « Tous les cheveux de votre tête ont « été comptés (Matth. x, 30), » mais nous en voyons une preuve bien claire dans l'exemple de ces possédés, que les démons auraient fait mourir, si Dieu n'eût veillé à leur conservation. Outre ces raisons, on peut encore dire que Jésus-Christ voulait donner aux habitants du pays une idée de sa puissance : « Ce que « voyant ceux qui les gardaient, ils s'enfuirent, « et, étant venus à la ville, ils donnèrent avis « de tout, et de ce qui était arrivé aux pos- « sédés (33). Et aussitôt toute la ville sortit « pour aller au-devant de Jésus; et, l'ayant « vu, ils le supplièrent de se retirer de leur « pays (34). » Lorsque sa réputation était répandue en quelque endroit, Jésus ne s'y montrait plus que rarement et n'y faisait plus guère de miracles; mais lorsqu'il était inconnu dans quelque ville et qu'on n'y parlait point de lui, c'est alors qu'il se signalait par ses prodiges, afin d'attirer ainsi le peuple à la connaissance de sa divinité.

Que les habitants de cette ville fussent des hommes stupides, on le devine aisément, puisqu'au lieu d'admirer et d'adorer Celui qui déployait une telle puissance, ils le renvoyèrent et le supplièrent de s'éloigner de leur contrée. Mais pourquoi les démons précipitèrent-ils les pourceaux dans la mer ? C'est parce qu'ils tâchent partout de jeter les hommes dans l'abattement, et qu'ils se réjouissent toujours de leur perte. C'est ce que le démon témoigna autrefois à l'égard du bienheureux Job. Dieu lui donna puissance sur son serviteur, non pour condescendre à son désir cruel et à son envie furieuse; mais pour rendre ce saint athlète plus illustre et pour ôter à cet esprit de malice tout sujet d'excuse, en faisant retomber sur sa tête tous les maux dont ce juste aurait été affligé.

Nous voyons encore ici arriver le contraire de ce que les démons souhaitaient. Car la puissance de Jésus-Christ qu'ils s'efforçaient d'obscurcir, en parut avec plus d'éclat; et la malice furieuse de ces esprits, dont Dieu délivra les possédés, inspira plus d'horreur à tout le monde. On remarqua en même temps leur faiblesse puisqu'ils n'avaient pas même la puissance de nuire à des pourceaux, si Dieu, le créateur de toutes choses, ne la leur donnait.

4. Si quelqu'un veut entendre cette histoire dans le sens anagogique, je ne m'y oppose pas. Il suffit qu'il reconnaisse que la vérité de l'histoire est telle que l'Evangile la rapporte. Or la leçon que nous donne ce passage ainsi entendu c'est que lorsque les hommes vivent en pourceaux, ils tombent aisément sous la puissance

du démon. Tant qu'ils demeurent encore hommes, et qu'ils ne sont pas tout à fait pourceaux, ils peuvent comme les deux possédés être encore délivrés de la puissance du diable ; mais lorsqu'ils ont étouffé en eux tous les sentiments de l'homme, le démon non-seulement s'empare d'eux, mais il les précipite dans l'abîme. Afin que personne ne prît pour une fable l'expulsion des démons, mais que l'on y crût comme à un fait certain, Jésus-Christ permet que l'on en voie la preuve dans la mort des pourceaux.

Mais qui n'admirera ici la bonté du Sauveur en même temps que sa puissance? Ces hommes qui ont reçu un si grand bien du Sauveur dans la délivrance de ces possédés, sont assez ingrats pour le faire sortir de leur pays, et lui ne s'y oppose pas, mais il se retire sans témoigner la moindre résistance. Après qu'ils se sont déclarés si visiblement indignes de la prédication de sa parole, il les quitte et se retire loin d'eux. Il leur laisse pour maîtres ceux qui avaient été possédés, et ceux qui paissaient les pourceaux, afin qu'ils apprissent d'eux comment tout s'était passé. Mais en s'éloignant de ce peuple, il le laissa pénétré de crainte. Car la grandeur de la perte éprouvée, favorisait la divulgation de l'événement, dont le prodige dut faire une forte impression sur les esprits. Le bruit du miracle éclatait de toutes parts. Il était publié par toutes sortes de gens, par ceux qui avaient été délivrés, par les maîtres à qui appartenaient ces pourceaux, et par ceux qui les gardaient.

Il y a encore aujourd'hui, mes frères, bien « des possédés qui demeurent dans des sépul« cres,» et dont rien ne saurait retenir la fureur : ni le fer, ni les chaînes, ni les exhortations, ni les menaces, ni la crainte de Dieu ou des hommes. Quelle différence y a-t-il entre un homme possédé du démon et un impudique, qui s'abandonne aux déréglements les plus infâmes, dont le cœur commet autant de crimes qu'il se présente d'objets à ses yeux? Il ne le croirait pas « nu » ; il l'est néanmoins, quelque magnifiquement habillé qu'il vous paraisse parce qu'ayant perdu Jésus-Christ dont il était revêtu, il a été dépouillé de toute sa gloire : « Il ne se frappe pas à coups de pierres, » mais il se brise par ses péchés, qui font à l'âme des plaies plus sanglantes que les pierres n'en font au corps.

Qui pourra donc lier un tel homme? Qui pourra l'arrêter? Qui pourra le délivrer de cette passion qui l'agite et le tourmente, qui l'emporte hors de lui-même, et qui le fait toujours demeurer « dans les sépulcres » ? Ne sont-ce pas en effet des sépulcres, ces lieux infâmes où il passe sa vie, et ces détestables repaires de femmes perdues, où la corruption et la pourriture répandent de toutes parts une odeur de mort?

Ne pouvons-nous pas dire aussi de l'avare ce que nous avons dit de l'impudique? Qui peut le retenir? Qui peut « le lier » ? N'est-il pas vrai « qu'il rompt ses chaînes », qu'il se rit également de toutes les exhortations, de toutes les menaces, et de tous les conseils? Ne conjurent-ils pas tous ceux qui tâchent de le guérir de son avarice, de ne le pas faire? et ne regarde-t-il pas comme un supplice, d'être délivré d'un cruel supplice? Y a-t-il au monde un état plus misérable que celui-là? Si « ce « possédé » de l'Evangile méprisa les hommes, il se rendit au moins à la parole de Jésus-Christ; mais l'avare n'écoute pas Jésus-Christ même. Quoiqu'il l'entende dire tous les jours : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent (Matth. VI, 32) ; quoiqu'on le menace de l'enfer, quoiqu'on lui dise que ses tourments seront inévitables, il ne croit rien de ce qu'on lui dit; il ne se rend point à la vertu des paroles de Jésus-Christ, non parce qu'il est plus puissant que Jésus-Christ, mais parce que ce divin médecin ne nous guérit point malgré nous.

Aussi quoique ces avares demeurent au milieu des villes, ils y sont néanmoins comme dans le fond « d'un désert. » Car quel est l'homme un peu raisonnable qui voulût demeurer avec eux? Pour moi, j'aimerais mieux vivre avec mille possédés, qu'avec un seul de ceux qui seraient frappés de cette horrible maladie : et il ne faut que considérer l'état des uns et des autres pour voir la vérité de ce que je dis.

Les avares considèrent comme leurs ennemis les personnes les plus innocentes. Ils sont prêts à rendre esclaves, s'ils le peuvent, les hommes libres, et à les accabler de tous les maux ; les possédés ne sont pas dangereux pour les autres, et le plus souvent ils ne sont malades que pour eux-mêmes.

Les avares renversent des familles entières ; ils sont cause par leurs injustices qu'on blasphème le nom de Dieu : ils sont comme une

peste publique, qui dépeuple toute une ville, et qui répand sa contagion sur toute la terre. Les possédés ne causent point tous ces désordres et ces ravages. Au contraire, ils nous font compassion, et nous ne les pouvons voir sans verser des larmes. S'ils font quelque mal, c'est sans réflexion, et presque sans le savoir; mais les avares méditent leurs injustices, ils font le mal avec art et avec étude, et ils se livrent au milieu des villes à une sorte de manie furieuse, qui est accompagnée de lumière et de raison.

Aussi tous les possédés ensemble pourraient-ils faire autant de mal qu'en a fait Judas qui est monté par son avarice jusqu'au comble de l'impiété? Tous ceux qui l'imitent dans sa passion pour les richesses sont comme des bêtes farouches qui rompent leurs liens, et qui viennent remplir les villes de confusion et de trouble sans que personne les puisse arrêter. On tâche de les retenir par de fortes chaînes, comme par la terreur du jugement, par la sévérité des lois, par la crainte de la haine et de l'aversion de tous les hommes, et par tout ce qui est capable de leur donner de l'effroi; mais ils brisent toutes ces chaînes, et ils portent le feu et le désordre partout. Si l'on supprimait ces salutaires entraves, on verrait alors combien le démon qui les agite est plus violent que ceux qui tourmentaient ces possédés dont il est parlé dans l'Evangile. Mais puisque cela ne se peut, supposons du moins que cela soit. Représentons-nous un avare dégagé de toute contrainte, et qui s'abandonne à sa fureur avec liberté. Je vous ferai voir une bête furieuse et un monstre horrible, mais ne craignez point, ce ne sera qu'une peinture, et non pas une vérité.

5. Représentez-vous un homme noir et hideux, qui jette le feu par les yeux et qui ait, au lieu de bras et de mains, deux épouvantables dragons qui lui sortent des épaules. Que sa bouche ait au lieu de dents des épées tranchantes pressées l'une contre l'autre, et qu'il coule de sa langue une source d'un poison mortel. Que son ventre soit plus dévorant qu'une fournaise, et qu'il consume en un moment tout ce qu'on y jette. Que ses pieds aient des ailes et soient plus légers et plus prompts que la flamme la plus vive. Qu'il ait au lieu de visage une tête mêlée de chien et de loup. Que sa parole ne soit point celle d'un homme, mais plutôt un hurlement qui n'ait rien que de triste et de terrible. Enfin qu'il ait un feu dans ses mains, et des flambeaux ardents pour mettre le feu partout.

Peut-être que ce que je vous dis vous fait peur; mais ce n'est pas encore assez, et il faut ajouter le reste. Représentons-nous donc encore que ce monstre dévore tous ceux qu'il rencontre; qu'il suce leur sang et qu'il se rassasie de leur chair. Il semble que je dis beaucoup, mais je dis trop peu. L'avare est, sans comparaison, encore pire. C'est la mort même qui n'épargne personne. C'est l'enfer qui engloutit tout. C'est l'ennemi commun de tous les hommes, qui voudrait qu'il n'y en eût plus un seul, afin que ce qu'ils ont tous ne fût qu'à lui seul. Mais l'excès de sa passion ne s'arrête pas encore là. Après avoir dans son cœur détruit tous les hommes, il voudrait encore anéantir la terre et en changer la substance en celle de l'or. Il ne voudrait pas voir seulement des campagnes, mais des montagnes, des fontaines et des fleuves d'or.

Et pour vous faire voir que nous n'en disons pas encore assez, supposons qu'il n'y ait personne qui ose accuser cet homme possédé de l'avarice, qu'il ne craigne ni les lois, ni la justice des hommes: vous le verrez alors, l'épée à la main, tuer ce qui se présentera à lui pour avoir son bien, sans épargner ni ami, ni parent, ni frère, ni son père même. Mais laissons là les fictions. Demandez à un avare, si tous les jours ces pensées ne lui passent pas dans l'esprit, s'il ne forme pas continuellement des desseins contre ses amis, contre ses proches, contre son propre père? Il n'est pas même besoin de l'interroger. Tout le monde sait assez que ceux qui sont frappés de ce mal s'ennuient de ce que leurs pères vivent trop longtemps, qu'ils trouvent fâcheux et onéreux de devenir pères eux-mêmes, et que cette affection si tendre que la nature inspire pour les enfants, n'a pour eux que du dégoût et de l'amertume. On en a vu même qui n'ont pas craint de procurer la stérilité à leurs femmes, et de faire violence à la nature. Et s'ils n'ont pas été assez cruels pour tuer leurs enfants après leur naissance, ils l'ont été assez pour les empêcher de naître.

Ne vous étonnez donc pas que nous dépeignions ainsi les avares, puisque nous ne pouvons égaler leur méchanceté par nos paroles. Mais voyons de quelle manière nous pourrons chasser d'eux ce démon qui les possède. Je crois que le moyen de les guérir est de leur

persuader que l'avarice même est un grand obstacle pour amasser de grandes richesses. Car poursuivre un petit gain c'est souvent le moyen de faire de grandes pertes. Et cette vérité est si connue qu'elle est même passée en proverbe. Il arrive souvent que, pour vouloir prêter à gros intérêts, on agit avec une précipitation aveugle, qui ne permet pas même de s'enquérir à qui l'on prête, et que l'on perd tout, intérêt et principal. D'autres étant tombés dans de grands périls, et n'ayant pas voulu s'en délivrer pour un peu d'argent, ont perdu tout ensemble leur bien et leur vie. Quelques-uns auraient pu acheter des charges et des emplois qui leur auraient été très-avantageux; mais ils ont eu peur de dépenser tant d'argent, et ils ont perdu tout ce qu'ils avaient voulu épargner.

Comme ils ne savent point semer, et qu'ils veulent toujours moissonner, en ne semant point ils ne moissonnent point non plus. Car on ne peut ni moissonner toujours, ni gagner toujours. Ne sachant donc pas dépenser à propos, ils ne savent pas non plus l'art de gagner. Lors même qu'ils veulent se marier, ils sont souvent trompés par leur avarice. Car ou ils se méprennent en croyant riche une femme pauvre, ou ils s'abusent encore davantage, en en prenant une qui est riche effectivement, mais dont les nombreux défauts leur font souffrir mille maux.

Ce n'est point le bien d'une femme, mais sa vertu, qui enrichit son mari et sa maison. A quoi sert cette grande dot qu'une femme apporte, lorsque ses profusions et son luxe dissipe tout, ou lorsqu'elle se plaît à être vue et à être aimée? Que si elle aime la dépense et la bonne chère, elle a beau être riche, elle ruinera bientôt son mari. Ce n'est pas seulement dans le choix d'une femme qu'ils se trompent de la sorte, mais encore dans les esclaves qu'ils achètent. Car n'en voulant point avoir de bons, parce qu'ils coûtent trop cher, ils en achètent à vil prix, et ils perdent au lieu de gagner. Je vous conjure donc, vous qui êtes possédés de cette passion, de bien penser à ce que je dis. Je ne vous parle point maintenant ni des tourments de l'enfer, ni de la gloire du ciel, parce que vous êtes sourds à ces vérités. Considérez seulement les pertes que vous avez faites si souvent par le trop grand désir de gagner, ou en donnant votre argent à intérêt, ou en achetant des esclaves, ou en choisissant une femme, ou dans les tutelles et dans toutes les autres choses semblables, et ces seules considérations vous pourront suffire présentement pour vous porter à haïr l'avarice. Ainsi vous vous conduirez avec plus de sûreté dans cette vie même, et lorsque vous serez un peu plus avancés, vous deviendrez capables d'entendre les vérités qui vous apprendront à être sages non plus selon le monde mais selon Dieu. Les yeux de votre âme se fortifieront peu à peu, et s'accoutumeront à voir et même à aimer la lumière du Soleil de justice, pour jouir ensuite des biens qu'il a promis, que je prie Dieu de nous accorder, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« ET JÉSUS ÉTANT ENTRÉ EN UNE BARQUE PASSA AU-DELA DE L'EAU ET VINT EN SA VILLE. »
(CHAP. IX, 1, JUSQU'AU VERSET 9.)

—

ANALYSE.

1. Que les évangiles font mention de deux paralytiques différents. Jésus-Christ se montre Fils de Dieu égal à son Père.
2. Il n'appartient qu'à Dieu seul de connaître les secrets des cœurs.
3. Exhortation. Que nous devons, à l'imitation de Dieu, employer beaucoup de modération, de patience et de charité pour corriger les défauts des hommes.

1. L'évangéliste dit que Capharnaüm était la ville de Jésus-Christ. Il était né à Bethléem; il avait été élevé à Nazareth; mais Capharnaüm était le lieu où il demeurait d'ordinaire. Ce paralytique n'est pas le même que celui dont parle saint Jean. L'un était à la piscine de Jérusalem, et l'autre à Capharnaüm. L'un avait trente-huit ans, et il n'est rien marqué de semblable touchant l'autre. L'un n'avait personne qui le secourût, l'autre au contraire était assisté de ses proches qui le portaient et qui avaient soin de lui. Jésus-Christ dit à l'un : « Mon fils, ayez « confiance, vos péchés vous sont remis; » et il dit à l'autre : « Voulez-vous être guéri ? » L'un est guéri le jour du sabbat, et à propos de l'autre on ne voit pas que les Juifs accusent Jésus-Christ de violer le sabbat. Enfin les Juifs demeurent confus et sont réduits au silence après que Jésus-Christ eût guéri l'un de ces paralytiques, et au contraire après qu'il a guéri l'autre, ils le persécutent plus cruellement. Je vous dis ceci, mes frères, afin que vous ne confondiez point ces deux malades comme si ce n'en était qu'un, et que vous ne croyiez ensuite que les évangélistes se contredisent et se combattent.

Mais considérez, mes frères, la douceur et l'humilité de Jésus-Christ. Il fait retirer par modestie les multitudes qui l'accompagnaient partout. Lorsque les Gadaréniens le chassent, il s'en va sans leur résister, et se retire quoique non loin d'eux. Enfin lorsqu'il est obligé de passer l'eau, pouvant le faire à pied, il aime mieux se servir d'une barque comme le reste des hommes. Car il ne voulait pas toujours agir en Dieu, ni faire continuellement des miracles, pour établir mieux le mystère de son Incarnation, en paraissant véritablement homme.

« Ils lui présentèrent un paralytique couché « dans son lit. Et Jésus voyant leur foi dit au « paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos « péchés vous sont remis (2). » Saint Matthieu dit simplement qu'on amena cet homme devant Jésus-Christ. Mais les autres évangélistes disent que ceux qui le portaient le descendirent par le haut du toit, et le présentèrent à Jésus-Christ sans lui dire une seule parole, et en le laissant faire ce qu'il lui plairait. Lorsque Jésus-Christ commençait à prêcher, il allait lui-même de tous côtés dans les villes, et il n'exigeait pas une si grande foi de ceux qui le venaient trouver; mais ici il laisse venir ces gens à lui, et il veut qu'ils aient de la foi : « Jésus voyant leur foi, » dit l'Evangile, c'est-à-dire la foi de ceux qui avaient descendu ce malade du haut du toit. Car Jésus-Christ n'exigeait pas toujours la foi de celui-là même qui était malade, comme lorsqu'il avait l'esprit aliéné, ou qu'il souffrait de quelqu'une de ces maladies qui attaquent la raison. Toutefois on peut dire ici que celui même qui était malade avait de la foi, puisque sans cela il n'eût jamais souffert qu'on le descendît de la sorte.

Voyant donc la grande foi que ces gens lui témoignaient, Jésus-Christ de son côté se hâta

de leur donner un témoignage de sa puissance, en déliant avec l'autorité d'un Dieu les péchés de ce malade, et en se montrant égal en tout à son Père. Il s'était déjà fait connaître plus haut, lorsqu'il enseignait comme ayant autorité, lorsqu'il disait au lépreux : « Je le veux, « soyez guéri ; » lorsqu'il louait le centenier d'avoir dit : « Dites seulement une parole, et « mon serviteur sera guéri ; » lorsqu'il mettait par une seule parole un frein à la mer, et calmait les flots et la tempête ; lorsqu'il chassait les démons en Dieu, et leur faisait sentir qu'il était leur Seigneur et leur juge. Mais il force encore ici bien plus hautement ses ennemis de le reconnaître et de confesser son égalité avec son Père, et de l'établir même de leur propre bouche.

Jésus-Christ montre encore ici un grand éloignement de la vaine gloire. Environné d'une grande foule qui fermait même l'entrée de la maison, et qui obligea ces hommes à descendre leur malade par le toit, il ne se hâte pas de faire d'abord un miracle visible en guérissant la maladie extérieure et corporelle, mais il attend que ses ennemis lui en donnent l'occasion. Il commence par un miracle invisible, en guérissant l'âme du malade, et en la délivrant de ses péchés, ce qui était infiniment plus avantageux à cet homme, mais moins glorieux en apparence pour Jésus-Christ. Cependant les Juifs poussés par leur malice, et voulant profiter de ce que disait Jésus-Christ pour l'accuser, donnèrent lieu malgré eux à la suite du miracle. Car Dieu, dont la providence ne trouve jamais d'obstacles, fit servir leur envie même à rendre ce miracle plus éclatant.

« Aussitôt quelques-uns des docteurs de la « loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blas- « phème : qui peut remettre les péchés sinon « Dieu seul (3) ? » Que répond Jésus-Christ à ces murmures ? Improuve-t-il ce qu'ils disent ? S'il n'eût en effet été égal à son Père, ne devait-il pas leur dire : pourquoi avez-vous de moi une opinion qui n'est pas conforme à la vérité ? Je suis bien éloigné d'avoir cette souveraine puissance. Il ne dit rien de semblable ; mais il confirme plutôt ce qu'ils disent et par ses paroles et par ses miracles. Comme celui qui parle avantageusement de lui-même, semble ôter toute créance à ce qu'il dit, Jésus-Christ se sert du témoignage des autres pour affirmer ce qu'il est, et non-seulement du témoignage de ses amis, mais ce qui est encore plus admirable, de celui de ses ennemis eux-mêmes. C'est en cela qu'éclate son infinie sagesse. Il se sert du témoignage de ses amis, quand il dit : « Je le veux, soyez guéri. » Et : « Je n'ai point trouvé une si grande foi « dans Israël même. » Et il se sert ici du témoignage de ses ennemis, lorsqu'après qu'ils ont dit : « Personne ne peut remettre les pé- « chés que Dieu seul, » il ajoute : « Or afin « que vous sachiez que le Fils de l'homme a le « pouvoir sur la terre de remettre les péchés : « levez-vous, » dit-il alors au paralytique, « em- « portez votre lit et allez-vous-en dans votre « maison. »

Ce n'est pas seulement en cette rencontre que Jésus-Christ tira sa gloire de ses propres ennemis. Il le fit encore lorsqu'ils lui dirent : « Ce n'est pas à cause de vos bonnes œuvres « que nous voulons vous lapider, mais à cause « de vos blasphèmes, parce qu'étant homme « vous vous faites Dieu. » (Jean, x, 33.) Il ne réfuta point leur opinion alors, mais il l'approuva en disant : « Si je ne fais pas les actions « de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je « les fais, croyez au moins à mes actions si « vous ne voulez pas croire à mes paroles. » (Jean, x, 37, 38.)

2. Mais outre la guérison du paralytique, il y a encore ici une autre preuve, par laquelle Jésus-Christ fait voir qu'il est Dieu, égal à son Père. Les Juifs disaient en eux-mêmes : il blasphème, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés ; et lui, non-seulement remet les péchés, mais auparavant, répondant à leur pensée, quoiqu'ils ne l'eussent pas exprimée, il montre qu'il est Dieu en pénétrant le secret des cœurs, qui n'est connu que de Dieu seul.

Et pour montrer qu'il n'y a que Dieu qui puisse connaître le secret des cœurs, il ne faut qu'écouter ce que dit le Prophète : « Vous êtes « le seul qui connaissez les cœurs. » (II Par. VI, 30.) Et ailleurs : « Vous êtes le Dieu qui « sondez les cœurs et les reins des hommes. » (Ps. IX, 10.) Et Jérémie : « Le cœur de l'homme « est profond et impénétrable, et qui le pourra « sonder ? » (Jérém. VIII, IX.) Et ailleurs : « L'homme voit la face, mais Dieu voit le « cœur. » (I Rois, XVI, 9.) Nous pouvons voir par beaucoup d'autres endroits semblables, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse connaître les pensées de l'homme. Jésus-Christ donc

voulant montrer clairement qu'il est Dieu et égal à son Père, révèle à ses ennemis ce qu'ils pensaient en eux-mêmes, et qu'ils n'osaient publier parce qu'ils craignaient le peuple. « Jésus connaissant ce qu'ils pensaient leur « dit : pourquoi donnez-vous entrée dans vos « cœurs à de mauvaises pensées (4)? Car « lequel des deux est plus aisé de dire : vos « péchés vous sont remis, ou, levez-vous et « marchez (5)? » Il laisse voir encore ici une admirable douceur: « Pourquoi, » dit-il, « don-« nez-vous entrée dans vos cœurs à de mau-« vaises pensées? » Si quelqu'un pouvait avoir de l'aigreur contre Jésus-Christ, ce devait être plutôt le malade que tout autre. Il pouvait se plaindre d'avoir été trompé. Il pouvait dire: je suis venu à vous pour trouver la santé du corps, et vous me parlez de celle de l'âme. D'où pourrai-je savoir que mes péchés me sont remis? Cependant il ne dit rien de semblable. Il s'abandonne entièrement à la puissance du médecin. Il n'y a que les scribes qui par l'excès de leur malice et de leur envie, s'opposent aux grâces que Jésus-Christ fait aux autres.

Le Sauveur les reprend d'une disposition si mauvaise; mais il le fait avec une extrême douceur. Si vous ne croyez pas, leur dit-il, que je puisse remettre les péchés, mais que j'usurpe par vanité ce qui ne m'appartient pas, regardez comme une preuve de ma divinité la connaissance que j'ai de ce qui se passe dans vos cœurs, à laquelle j'ajoute encore la guérison de ce malade. Lorsque Jésus-Christ parle au paralytique, il ne lui déclare pas ouvertement qu'il est Dieu, il ne lui dit pas : « Je vous par-« donne vos péchés ; » mais, « vos péchés vous « sont pardonnés. » Mais lorsque ses ennemis le pressent et le forcent de se déclarer, il le fait enfin, et leur dit : « Or, afin que vous sa-« chiez que le Fils de l'homme a le pouvoir « sur la terre de remettre les péchés : Levez-« vous, dit-il, emportez votre lit, et allez-« vous-en dans votre maison. (6) Et le paraly-« tique se levant, s'en alla à sa maison (7). » On voit clairement par ces paroles que Jésus-Christ veut bien qu'on le croie égal à son Père. Car il ne dit pas que le Fils de l'homme ait besoin d'un autre, ou que Dieu lui ait donné cette puissance, mais il dit absolument : « Que « le Fils de l'homme a cette puissance. » Ce que je ne dis point par vanité, dit-il, mais pour vous persuader que je ne suis point un blasphémateur, lorsque je déclare que je suis égal à mon Père.

Il veut partout convaincre les hommes de la vérité de ce qu'il leur dit, par des preuves dont ils ne puissent douter, comme lorsqu'il dit au lépreux : « Allez vous montrer aux prê-« tres; » lorsqu'il donne en un moment une santé si parfaite à la belle-mère de saint Pierre, qu'elle le sert à table en sortant du lit; et lorsqu'il permet aux pourceaux de se précipiter dans la mer. Il prouve ici de même par la guérison du paralytique que les péchés de celui-ci lui sont véritablement remis; et il prouve la guérison en commandant à cet homme d'emporter son lit, afin qu'on ne s'imaginât pas que ce miracle ne fût qu'une illusion.

Mais avant que de guérir miraculeusement ce malade, il fait cette demande aux scribes : « Lequel des deux est le plus aisé, ou de dire : « vos péchés vous sont remis; ou de dire : « Levez-vous et marchez, et allez-vous-en dans « votre maison ? » C'est comme s'il leur disait : Lequel des deux vous paraît le plus aisé, de raffermir un corps paralytique, ou de délier les péchés de l'âme? N'est-il pas vrai qu'il est plus aisé de guérir un paralytique? Car autant l'âme est élevée au-dessus du corps, autant ses maladies sont plus grandes et plus difficiles à guérir. Néanmoins parce que la guérison de l'une est cachée, et que celle de l'autre est toute visible, je prélude à la guérison de l'âme par celle du corps, qui est moindre, mais qui est plus sensible, afin que ce qui paraît à vos yeux vous porte à croire ce qui vous est invisible. C'était ainsi qu'il commençait à révéler par ses œuvres ce que Jean avait dit de lui par ces paroles : « C'est lui qui porte le péché du monde. » (Jean, I, 30.)

3. Lorsque, par son ordre, le paralytique s'est levé, Jésus le renvoie dans sa maison, montrant par là son humilité en même temps qu'il prouve que la guérison est réelle et non fantastique; il prend pour témoin de cette guérison ceux qui l'avaient été de la maladie. J'aurais souhaité, semble-t-il dire, par votre maladie que j'ai guérie, guérir aussi ceux qui sont malades ici, non dans le corps, mais dans l'âme; mais puisqu'ils ne le veulent pas, allez-vous-en chez vous, afin que vous guérissiez au moins les âmes malades de vos proches. Il fait voir ainsi qu'il est également le créateur du corps et de l'âme, en guérissant la paralysie de l'âme avant même celle du corps, et en

prouvant l'une qui était invisible, par l'autre qui était manifeste aux yeux de tous.

Cependant l'âme de ces hommes rampe encore à terre, car l'évangéliste ajoute : « Le « peuple voyant cela, fut rempli d'admiration « et rendit gloire à Dieu, de ce qu'il avait donné « une telle puissance aux hommes (8). » Après ce grand miracle, il regarde encore Jésus-Christ comme un « homme. » La chair dont il s'était revêtu les empêchait de le regarder comme un Dieu. Cependant Jésus-Christ ne leur reproche point leur peu d'intelligence. Il tâche seulement de les exciter de plus en plus, et d'élever leurs pensées par la sublimité de ses œuvres. C'était déjà beaucoup qu'ils le regardassent comme le plus grand de tous les hommes, et comme étant venu de Dieu. Cette opinion, une fois bien enracinée dans leurs esprits, pouvait peu à peu les conduire plus avant, et leur faire croire qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Mais ils n'y demeurèrent pas fermes. Leur inconstance fut cause qu'ils ne purent s'élever plus haut, et qu'ayant changé de sentiment, ils dirent : « Cet homme n'est « point de Dieu. Comment cet homme pourrait-« il être de Dieu ? » (Jean, VII, 20.) Ils redisaient continuellement ces paroles pour se faire un prétexte à leur infidélité et à leurs passions secrètes.

C'est l'état, mes frères, où tombent aujourd'hui ceux qui, sous prétexte de venger l'honneur de Dieu, se vengent eux-mêmes et satisfont leur animosité particulière, au lieu que des chrétiens devraient se conduire en tout avec douceur et modération. Dieu même, qui est si fort offensé par les blasphèmes de ses créatures, et qui pourrait les anéantir d'un coup de foudre, « fait néanmoins lever son « soleil sur ces ingrats, et tomber sa pluie « sur eux, » et il les comble de mille biens. Imitons, mes frères, ce grand modèle envers ceux qui nous offensent. Exhortons-les, avertissons-les, excitons-les, témoignons-leur une extrême douceur, sans nous laisser jamais emporter. Pourquoi les blasphèmes lancés contre Dieu vous jettent-ils dans l'impatience? Il est hors d'atteinte à tous ces outrages. L'impiété ne nuit qu'à l'impie ; les traits qu'il lance ne blessent que lui. Pleurez-le donc, répandez des larmes sur son malheur, puisqu'il mérite qu'on le pleure, et qu'il n'y a point de remède plus souverain pour guérir ces sortes de plaies que la douceur et la patience, car la douceur est plus efficace que toute la violence dont on userait.

Considérez de quelle manière Dieu même, qui est l'offensé, parle dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Il dit dans l'Ancien : « Mon peuple, que vous ai-je fait ? » (Mich. VI, 3.) Et dans le Nouveau : « Saul, Saul, pourquoi « me persécutez-vous ? » (Act. IX, 4.) Aussi ce même apôtre recommande-t-il ensuite de reprendre avec douceur nos adversaires. Jésus-Christ lui-même, lorsque ses disciples lui demandaient que le feu tombât du ciel sur une ville, leur fit une sévère réprimande, et leur dit : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. » (Luc, IX, 55.) Nous n'entendons de même ici aucune injure sortir de sa bouche, il ne dit pas aux pharisiens : O hommes exécrables, ô funestes charlatans, cœurs rongés par l'envie, ennemis du salut du monde ; mais seulement : « Pourquoi donnez-vous entrée à de mauvaises « pensées dans votre cœur ? »

Il faut donc traiter avec une grande douceur les maladies de nos frères, parce que celui qui ne se retire du vice que par une crainte purement humaine, y retombera bientôt. Ce fut pour cette raison que Jésus-Christ défendit d'arracher l'ivraie de son champ, voulant par cette patience donner lieu à la pénitence des hommes. On a vu quelquefois par ce moyen des pécheurs touchés d'un profond regret, et de corrompus devenir très-vertueux. Saint Paul, le publicain, le bon larron, ont été de ce nombre. Ce n'était d'abord que de l'ivraie, et ils furent changés ensuite en excellent grain. Les semences de la terre ne sont point susceptibles de ce changement ; mais les dispositions des hommes peuvent être ainsi changées. Car la volonté n'est point liée ni assujétie aux lois inviolables de la nature ; et Dieu l'a honorée du don de la liberté.

Lors donc que vous voyez quelque ennemi de la vérité, faites tous vos efforts pour le guérir ; ménagez-le, tâchez de l'attirer au bien, exhortez-le à la vertu, montrez-lui l'exemple d'une vie pure, parlez-lui d'une manière édifiante ; témoignez-lui dans tous ses besoins une charité parfaite. Tentez toutes sortes de voies pour le ramener à la santé. Enfin imitez en cela les plus habiles médecins du corps : ils ont divers remèdes pour guérir leurs malades. S'ils pansent une plaie, lorsque ce qu'ils y ont mis d'abord ne réussit pas, ils y appliquent un nouveau remède, et passent ainsi de l'un à

l'autre. Ils sont même quelquefois contraints de lier les malades, d'employer le fer et le feu, et de guérir la douleur par la douleur, et une plaie par d'autres plaies.

Vous donc qui êtes les médecins des âmes, ne vous lassez pas de tenter tous les moyens de les guérir, selon les règles que Jésus-Christ a prescrites, afin que vous soyez récompensés pour vous être sauvés vous-mêmes en sauvant les autres, et pour avoir tout fait pour la gloire de Dieu seul, ce qui vous comblera vous-mêmes de gloire. Car Dieu dit dans l'Ecriture : « Je « glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux « qui me méprisent seront méprisés. » (I Rois, II, 9.) Faisons donc tout pour glorifier le Tout-Puissant, et nous trouverons dans sa gloire notre repos : c'est ce que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

« ET JÉSUS SORTANT DE LA, VIT EN PASSANT UN HOMME QUI ÉTAIT ASSIS AU BUREAU DES IMPOTS, NOMMÉ MATTHIEU, AUQUEL IL DIT : SUIVEZ-MOI. ET LUI SE LEVANT, LE SUIVIT. » (CHAP. IX, 9, JUSQU'AU VERSET 19.)

ANALYSE.

1. Vocation de saint Matthieu; éloge de sa vertu.
2. Contre ceux qui recherchent l'estime des hommes en jeûnant.
3. Les disciples de Jean jaloux de Jésus-Christ.
4. Qu'il ne faut prescrire les choses difficiles qu'à ceux qui en sont capables.
5 et 6. Exhortation. Cette règle s'applique à tout. Par exemple qu'un mari veuille corriger sa femme de son goût pour la vanité il devra procéder doucement et avancer par degrés.

1. Jésus-Christ ayant fait ce miracle, sort de ce lieu aussitôt, de peur que sa présence n'irritât encore davantage l'envie. Il se retire donc pour adoucir l'aigreur de ses ennemis, et il nous montre en cela l'exemple que nous devons imiter. Il nous apprend à ne point irriter encore davantage nos envieux en les bravant, mais à tâcher de guérir leurs plaies, et de les apaiser par notre douceur.

Mais d'où vient que Jésus-Christ n'a point appelé l'apôtre dont nous venons de lire la vocation, avec saint Pierre, saint Jean et les autres ? Il avait choisi pour appeler ceux-ci le temps où il savait que ces hommes répondraient à leur vocation. De même il appela saint Matthieu lorsqu'il eut la certitude que ce publicain se rendrait à sa parole. C'est ainsi encore qu'il pêcha saint Paul, après sa résurrection. Car celui qui sonde les cœurs et qui voit à nu les pensées des hommes, n'ignorait pas le moment le plus propre pour se faire suivre de chacun de ses apôtres. Il n'appela point d'abord saint Matthieu, parce que son cœur était encore trop endurci ; mais après tant de miracles, et cette grande réputation qu'il s'était acquise, il l'appela enfin, parce qu'il savait qu'il ne lui résisterait pas.

Mais nous devons admirer ici la grande humilité de cet évangéliste, qui ne dissimule point sa vie passée, et qui marque expressément son nom de « Matthieu, » lorsque tous les autres le cachent et l'appellent Lévi.

Pourquoi marque-t-il qu'il était « assis au « bureau des impôts ? » C'est pour faire voir la force toute-puissante de Celui qui l'appela, et qui le choisit pour son disciple, avant qu'il eût renoncé à une profession si déshonorante, avant qu'il eût cessé ses coupables exactions

et lorsqu'il y était actuellement occupé. C'est ainsi qu'il appela ensuite le bienheureux apôtre saint Paul, lorsqu'il était plein de rage et de furie contre les disciples. Ce saint apôtre exprime lui-même quelle était la toute-puissance de Celui qui l'appelait, lorsqu'il dit aux Galates : « Vous savez, mes frères, de quelle « manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, « avec quelle fureur je persécutais l'Eglise de « Dieu. » (Gal. I, 13.)

Il appela encore les pêcheurs, lorsqu'ils étaient à leurs filets. Mais cette occupation, qui était celle de bons paysans, d'hommes rustiques et simples, n'avait cependant rien d'infamant : au lieu que le métier de publicain était rempli d'injustice, de cruauté et d'infamie, et passait pour un trafic honteux, pour un gain illicite, et pour un vol qui s'exerçait sous le couvert des lois. Cependant Jésus-Christ ne rougit point d'avoir pour disciples des hommes de cette sorte.

Mais devons-nous nous étonner que le Sauveur n'ait point rougi d'appeler un publicain, lui qui n'a pas rougi d'appeler à lui une femme impudique, qui lui a permis de baiser ses pieds, et de les arroser de ses larmes? C'est pour cela qu'il était venu. Ce n'est pas tant le corps qu'il a voulu affranchir de ses maladies que l'âme qu'il a désiré guérir de sa malice. Il le fit bien voir à propos du paralytique. Avant d'appeler à lui un publicain, et de l'admettre au nombre de ses disciples, ce qui aurait pu scandaliser, il prit la précaution de faire voir qu'il lui appartenait de remettre les péchés. Car qui peut trouver étrange que Celui qui est assez puissant pour guérir les péchés des hommes, appelle un pécheur et en fasse un apôtre?

Mais après avoir vu la puissance du Maître qui appelle, admirez la soumission du disciple qui obéit. Il ne résiste point; il ne témoigne point de défiance en disant en lui-même : Que veut dire cet homme? N'est-il pas visible qu'il me trompe en m'appelant à lui, moi qui suis un publicain et un pécheur? Il ne s'arrête point à des pensées que lui auraient pu inspirer une humilité fausse et indiscrète; mais il suit Jésus-Christ avec tant de promptitude, qu'il ne prend pas même le temps d'en aller demander avis à ses proches.

Le publicain obéit avec la même docilité que les pêcheurs. Ils avaient à l'instant quitté leurs filets, leur barque et leur père, celui-ci renonce de même à cette banque et au gain qu'il en retirait. Il témoigne combien il était disposé et préparé à tout. Il rompt tout d'un coup tous les liens et tous les engagements du siècle; et cette prompte obéissance rend témoignage à la sagesse et à la grâce pleine d'à-propos de Celui qui l'appelait.

Mais pourquoi, me direz-vous, Dieu a-t-il voulu faire marquer dans l'Evangile la manière dont quelques apôtres, comme Pierre, Jacques, Jean et Philippe ont été appelés et qu'il n'a rien fait dire touchant la vocation des autres? — Il a fait une mention expresse et particulière de ceux-ci, parce qu'ils étaient dans les occupations ou les plus viles, ou les plus opposées à la vocation de Jésus-Christ. Rien en effet de pire que la profession de publicain, ni de plus bas que celle de pêcheur. On peut juger aussi que Philippe était fort pauvre par le pays d'où il sortait. En parlant plus spécialement de ces apôtres et de leurs occupations qui sont si humbles, les évangélistes montrent combien on doit ajouter foi à leurs récits lorsqu'ils contiennent des choses merveilleuses. En effet, puisqu'ils craignent si peu de raconter des choses qui semblent faites pour rabaisser dans l'opinion des hommes soit les disciples, soit le Maître lui-même, qu'ils paraissent s'y attacher de préférence et les mettre en relief avec un soin particulier; comment pourrait-on raisonnablement suspecter leur véracité lorsqu'ils rapportent des actions éclatantes et sublimes? et cela surtout lorsque l'on voit qu'ils ne touchent que comme en passant une multitude infinie des miracles de Jésus-Christ, et qu'ils publient au contraire très-haut et très en détail les apparentes ignominies de la croix; qu'ils parlent sans rien déguiser de la profession des disciples quoique si humble et si vile aux yeux du monde; et qu'en retraçant la généalogie de leur Maître, ils nomment à haute voix ses ancêtres les plus décriés par leurs péchés comme les moins élevés par leur condition. Tout cela nous fait assez voir quel zèle ils avaient de dire la vérité en toutes choses et qu'ils n'écrivaient rien ni par vanité ni par flatterie.

2. « Et Jésus étant assis à table dans la mai« son de cet homme, il y vint aussi beaucoup « de publicains et de gens de mauvaise vie, « qui étaient assis avec Jésus et ses disciples « (10). » Jésus-Christ ayant appelé saint Matthieu, l'honora aussitôt d'une visite, et il ne

dédaigna pas de manger à sa table. Il voulait par cette conduite si obligeante lui faire concevoir de grandes espérances pour l'avenir et lui donner plus de confiance. Car Jésus n'attendit pas longtemps pour refermer les plaies de l'âme de son nouveau disciple, il le guérit en un moment de tous ses péchés.

Il veut bien même manger non avec lui seul, mais avec beaucoup d'autres de la même profession, quoique ce fût un crime aux yeux des Juifs que cette condescendance qu'il montrait pour les pécheurs en les laissant approcher de sa personne. Les évangélistes n'oublient pas encore de marquer cette circonstance et de rapporter combien ces envieux condamnèrent cette action. Il était tout simple que les publicains vinssent s'asseoir à la table d'un homme de la même profession qu'eux. Saint Matthieu, ravi de joie de l'honneur que lui faisait Jésus-Christ, convia tous ses amis. La bonté du Sauveur tentait toutes sortes de voies pour sauver les hommes : les uns en leur parlant, les autres en guérissant leurs maladies, les autres en les reprenant, et les autres en mangeant avec eux. Il voulait nous apprendre qu'il n'y avait point ou de temps, ou de condition où nous ne puissions nous convertir.

Quoique tout ce qu'on lui servait à table vînt de rapine, d'injustice et d'avarice, il ne refusa pas néanmoins d'en manger, parce qu'il voyait l'avantage qu'il en devait retirer, et il ne craint pas de se trouver avec de si grands pécheurs dans la même maison et à la même table. C'est ainsi qu'un médecin se doit conduire. S'il ne souffre la pourriture et la puanteur de ses malades, il ne les délivrera point de leurs maux. Ainsi Jésus-Christ n'appréhende point le mal qn'on peut dire ou penser de lui, de ce qu'il mange avec un publicain dans la maison d'un publicain, et avec d'autres publicains. Vous savez aussi combien les Juifs lui en ont fait de reproches : « Voilà, » disent-ils, « un homme de bonne chère et qui « aime à boire : c'est un ami des publicains et « des gens de mauvaise vie. » (Matt. XI, 13.)

Que ces hypocrites qui désirent tant de se faire estimer par leurs jeûnes écoutent ces paroles. Qu'ils considèrent que Jésus-Christ n'a pas rougi de passer pour un homme qui aimait le vin et la bonne chère, et qu'il a méprisé tous ces propos pour arriver à la fin qu'il se proposait, la conversion des âmes. Et nous voyons aussi comment il convertit en effet saint Matthieu, et comment d'un pécheur il fit un apôtre.

Pour mieux juger de l'avantage que saint Matthieu reçut de cette condescendance du Fils de Dieu, il ne faut que considérer ce que dit Zachée, un autre publicain. Aussitôt que Jésus-Christ lui eut dit : « Zachée, il faut que « je loge aujourd'hui chez vous (Luc, XIX, 5), » il fut transporté de joie ; et, dans cette ferveur, il dit à Jésus-Christ : « Je suis résolu, Seigneur, « de donner la moitié de mon bien aux pau- « vres ; et si j'ai trompé quelqu'un je lui ren- « drai quatre fois autant, » ce qui porta Jésus-Christ à lui répondre : « Aujourd'hui le salut « a été donné à cette maison. » Tant ce que nous venons de dire est véritable, qu'il n'y a point d'état où l'on ne puisse se convertir !

Mais pourquoi donc, me direz-vous, saint Paul ordonne-t-il « de n'avoir point de com- « merce et de ne point manger avec celui de « nos frères qui est fornicateur, ou avare, ou « idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravis- « seur du bien d'autrui ? » (I Cor. V, 11.) D'abord on ne voit pas très-bien si c'est aux pasteurs qu'il parle en cet endroit, ou seulement aux fidèles. Ensuite ces publicains n'étaient pas encore du nombre des vrais fidèles, ils n'étaient pas encore frères. De plus saint Paul ne commande d'éviter nos frères que lorsqu'ils demeurent toujours dans le mal. Ces publicains au contraire étaient déjà convertis dans le cœur et avaient renoncé à leur vie passée. Mais comme rien ne pouvait ni servir aux pharisiens, ni les toucher, ils s'adressent ici aux disciples de Jésus-Christ et leur disent : « Pourquoi votre Maître mange- « t-il avec des publicains et des gens de mau- « vaise vie (11) ? » On voit ailleurs que lorsqu'ils croyaient avoir surpris les apôtres en quelque faute, ils viennent dire à Jésus-Christ : « Pourquoi vos disciples font-ils ce qu'il ne « leur est pas permis de faire le jour du sab- « bat ? » Ici au contraire ils blâment le Maître devant ses disciples. Ils montrent partout leur malice et ils s'efforcent de séparer les disciples d'avec leur Maître. Mais que leur répond cette sagesse infinie ? « Jésus les ayant entendus, « leur dit : Ce ne sont pas les sains, mais les « malades qui ont besoin de médecin (12). » Qui n'admirera comment il retourne leurs paroles, et s'en sert contre eux-mêmes ? Ils lui font un crime d'aller avec cette sorte de gens,

et il leur montre au contraire qu'il serait indigne de lui et de sa parfaite charité, d'avoir de la répugnance à converser avec les pécheurs et qu'essayer de les convertir est une chose non-seulement irrépréhensible, mais de première importance, nécessaire et digne de toutes les louanges.

Ensuite, pour que cette parole : « ceux qui « sont malades, » par laquelle il désignait ceux qui étaient assis à table avec lui, ne leur causât trop de honte, il la corrige et l'adoucit en y joignant une réprimande à l'adresse de ses censeurs : « C'est pourquoi, » dit-il, « allez et « apprenez ce que veut dire cette parole : « J'aime mieux la miséricorde que le sacri-« fice. » (Osée, 6.) Il leur cite ce passage du Prophète, pour leur faire voir dans quelle ignorance ils étaient des paroles de l'Ecriture. Il anime même ici son discours un peu plus qu'à l'ordinaire, non par émotion ou par colère, Dieu nous garde de cette pensée ! mais pour tâcher de les émouvoir et de les instruire. Quoiqu'il eût pu leur dire : N'avez-vous pas vu de quelle manière j'ai guéri le paralytique, et comment j'ai affermi tout son corps? il ne leur dit rien de semblable. Il leur répond d'abord par un raisonnement tout ordinaire et il s'appuie ensuite sur l'autorité de l'Ecriture. Après avoir dit que le médecin n'était pas pour les sains, mais pour ceux qui se portaient mal, et insinué, par ces paroles, qu'il était l'unique et le véritable Médecin, il ajoute ensuite : « C'est pourquoi allez et apprenez ce « que veut dire cette parole : J'aime mieux la « miséricorde que le sacrifice.

Saint Paul agit de même : car après avoir débuté en disant : « Qui est celui qui paît un trou-« peau, et qui ne mange point du lait du trou-« peau ? (I Cor. IX, 7), » il rapporte ensuite le témoignage de l'Ecriture et dit : Il est écrit « dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez point « la bouche liée au bœuf qui foule le grain » (Ibid. 9.) Et un peu après : « Le Seigneur « a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile « de vivre de l'Evangile. » (Ibid. 14.)

3. Jésus-Christ traitait ses disciples d'une autre manière, et il leur rappelait à la mémoire les miracles qu'ils lui avaient vu faire, en leur disant : « Avez-vous oublié qu'avec cinq « pains j'ai nourri cinq mille hommes, et com-« bien de corbeilles vous remplîtes de ce qui « restait? » (Marc, 8.) Mais il n'agit pas ici avec les Juifs de la même manière. Il se contente de les faire souvenir de la faiblesse commune de tous les hommes, et de leur faire comprendre qu'étant hommes eux-mêmes, ils sont aussi du nombre des faibles, puisqu'ils n'avaient aucune connaissance des Ecritures, ni aucun amour pour la vertu ; mais qu'ils réduisaient toute la piété à leurs oblations et leurs sacrifices. C'est cet abus que Jésus-Christ condamne hautement, en rapportant en peu de paroles ce que tous les Prophètes ont dit : « Apprenez ce que veut dire cette parole : « j'aime mieux la miséricorde que le sacri-« fice. » Il leur fait voir que ce sont eux qui violent la loi, et non pas lui. Il semble qu'il leur dise : pourquoi m'accusez-vous de ce que je fais rentrer les pécheurs dans la justice? Si je suis coupable en cela, vous devez donc accuser aussi mon Père. Il se sert ici du même raisonnement dont il se servit ailleurs, lorsqu'il disait : « Mon Père, depuis le commen-« cement du monde jusqu'aujourd'hui, ne « cesse point d'agir ; et moi j'agis aussi avec « lui. » (Jean, V, 17.) Il fait ici la même chose, en disant : « Allez et apprenez ce que veut « dire cette parole : j'aime mieux la miséri-« corde que le sacrifice. » Comme mon Père aime mieux l'un que l'autre, je l'aime mieux aussi moi-même.

Il déclare donc que leur sacrifice était superflu, et que la miséricorde est entièrement nécessaire. Car il ne dit pas : je veux la miséricorde et le sacrifice ; mais « je veux la mi-« séricorde et non pas le sacrifice. » Il approuve l'un et rejette l'autre. Il montre que ce qu'ils blâmaient, non-seulement était permis, mais même commandé, et bien plus formellement que le sacrifice ; ce qu'il confirme par un passage bien clair de l'Ancien Testament. Après donc les avoir convaincus et par des raisons communes, et par l'autorité de l'Ecriture, il ajoute : « Car je ne suis pas venu « appeler les justes à la pénitence, mais les « pécheurs (13). » Lorsqu'il les appelle « justes » c'est par ironie, et comme il dit autrefois d'Adam : « Voilà qu'Adam est devenu comme « l'un de nous. » (Gen. III, 22.) Et ailleurs : « Si j'ai faim je ne vous le dirai pas. » (Ps. XLIX, 13.) Saint Paul dit clairement que Dieu n'a trouvé personne qui fût juste sur la terre : « Tous ont péché, » dit-il, « et ont besoin de « la gloire de Dieu. » (Rom. III, 23.) Jésus-Christ parlait donc de la sorte pour la consolation de ceux qui étaient à ce festin avec lui.

Je suis si éloigné, dit-il, d'avoir de l'aversion pour les pécheurs, que c'est pour eux seuls que je suis venu. Mais afin de ne les point rendre lâches et paresseux par des paroles pleines d'une si grande confiance, après avoir dit : « qu'il était venu appeler les pécheurs, » il ajoute aussitôt, « à la pénitence. » Car je ne suis pas venu, dit-il, afin que les pécheurs demeurent dans leurs péchés ; mais afin qu'ils en sortent et deviennent justes.

Enfin les Juifs confondus de toutes manières et ne pouvant répondre ni aux raisons de Jésus-Christ, ni aux passages de l'Ecriture, voyant qu'ils n'avaient plus rien à dire, qu'ils étaient coupables eux seuls des péchés dont ils accusaient Jésus-Christ, qu'ils étaient opposés à la loi même ancienne, les Juifs quittent la personne de Jésus-Christ et tournent leurs accusations contre ses disciples. Saint Luc attribue les paroles qui suivent aux pharisiens, et saint Matthieu aux disciples de saint Jean. Mais il est vraisemblable qu'ils s'étaient joints ensemble, parce que les pharisiens se voyant trop faibles, eurent recours aux disciples de saint Jean, comme ils eurent recours ensuite aux Hérodiens. Car les disciples de saint Jean avaient une jalousie continuelle contre Jésus-Christ. Ils témoignaient partout combien ils lui étaient opposés, et ils ne purent être humiliés que lorsque leur maître fut en prison. Ils parurent un peu plus doux alors, et ils vinrent trouver Jésus-Christ pour lui en donner avis. Mais on voit que dans la suite ils retournèrent à leur première jalousie. Que disent-ils donc ici à Jésus-Christ?

« Pourquoi les pharisiens et nous jeûnons-« nous souvent, et que vos disciples ne jeû-« nent point (14)? » C'était là proprement la maladie mortelle que Jésus-Christ tâchait de guérir lorsqu'il disait : « Quand vous jeûnerez, « parfumez-vous la tête, et lavez-vous le vi-« sage (Matth. v, 20), » prévoyant combien de maux devaient naître de cette source. Cependant Jésus-Christ ne leur fait point de reproche. Il ne les appelle point vains et frivoles ; mais demeurant dans sa douceur ordinaire, il leur répond paisiblement : « Ceux qui accompagnent « l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'é-« poux est avec eux (15) ? » Quand Jésus-Christ parlait pour des personnes qui ne lui appartenaient pas, comme pour les publicains, il ne craignait pas, pour mieux consoler et adoucir leur âme blessée, de s'élever avec vigueur contre ceux qui les outrageaient ; mais quand c'est à lui ou à ses disciples que les Juifs s'en prennent, il leur répond avec la plus grande douceur du monde. Le reproche qu'ils faisaient à Jésus-Christ revient à ceci : Soit, vous êtes médecin, et en cette qualité vous êtes obligé d'user de cette condescendance envers vos malades ; mais quel prétexte peuvent avoir vos disciples de mépriser le jeûne pour se trouver à ces festins? Et pour donner encore plus de poids à leur accusation, ils se nomment les premiers et les pharisiens ensuite, afin que ces comparaisons rendissent la conduite des apôtres encore plus odieuse. « Nous « autres, » disent-ils, « et les pharisiens jeû-« nons beaucoup. » Ils jeûnaient tous, en effet, les uns, parce qu'ils l'avaient appris de saint Jean, et les autres de la loi. C'est ce qu'on voit par ce pharisien qui disait : « Je « jeûne deux fois la semaine. » (Luc, xv, 12.)

Que répond donc Jésus à cette accusation? « Ceux qui accompagnent l'époux peuvent-ils « jeûner pendant que l'époux est avec eux? » Il vient de faire voir qu'il était le médecin des âmes, et il montre maintenant qu'il en est l'époux, découvrant des mystères ineffables dans ces différents noms qu'il se donne. Il pouvait répondre à ces calomniateurs d'une manière qui les confondît davantage. Il pouvait leur dire : Vous n'avez pas autorité pour établir par vous-même cette loi de jeûne et l'imposer aux hommes. Quelle utilité prétendez-vous tirer de vos jeûnes, lorsque votre âme est remplie de corruption et de malice? lorsque vous accusez les autres, lorsque vous les condamnez pour une paille que vous voyez dans leur œil, sans vous apercevoir qu'il y a des poutres dans le vôtre, enfin lorsque vous faites tout par ostentation et par vanité? Il faudrait commencer par renoncer à ce vain désir de gloire, travailler à acquérir les véritables vertus, et à vous établir dans la charité, dans la douceur et dans l'amour de vos frères. Il ne leur dit rien de semblable. Il leur répond seulement avec une humble modestie : « Ceux qui accompagnent l'époux ne peuvent « pas jeûner pendant que l'époux est avec « eux, » les faisant souvenir de ces paroles de saint Jean : « L'époux est celui à qui est l'é-« pouse ; mais l'ami de l'époux qui se tient « debout et l'écoute, est ravi de joie parce « qu'il entend la voix de l'époux. » (Jean, III, 29.) Comme s'il leur disait : Ce temps est pour

mes disciples un temps de joie, durant lequel il ne leur faut parler de rien qui soit triste; non que le jeûne le soit de soi-même, mais il l'est pour ceux qui sont encore faibles. Car lorsqu'un homme veut résolument s'avancer dans la vertu, le jeûne lui est doux et agréable, bien loin d'avoir quelque chose de pénible. Comme le corps est dans la joie, lorsqu'il est parfaitement sain; l'âme de même en ressent beaucoup plus, lorsqu'elle est saine et pure au dedans. Mais Jésus-Christ parle ici selon la pensée des Juifs. C'est ainsi qu'Isaïe parlant du jeûne l'appelle aussi « l'abaissement et l'humiliation de l'esprit. » (Isaïe, xxxv.) Et Moïse en parle de la même manière.

4. Non content de les avoir réfutés par ce qu'il vient de dire, Jésus-Christ ajoute encore: « Mais il viendra un temps que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront (15). » Il leur fait voir par ces paroles que ce n'était point par intempérance que ses disciples ne jeûnaient point, mais par un ordre admirable de sa sagesse. Il mêle aussi en répondant aux Juifs quelques paroles qui font allusion à sa passion et à sa croix, afin que ses disciples s'accoutument insensiblement à entendre ces choses fâcheuses du moins en apparence, et qu'ils se préparent aux afflictions. Ils étaient encore trop faibles pour porter les discours clairs que Jésus-Christ leur aurait directement adressés sur ce sujet, puisqu'on voit dans la suite qu'ils en furent troublés quand ils les entendirent; mais dites à d'autres en leur présence, ces choses leur causaient une moins pénible impression. Ensuite comme vraisemblablement les disciples de Jean tiraient vanité de la passion de leur maître, Jésus-Christ rabat leur orgueil en laissant entrevoir sa propre passion dans l'avenir. Il n'avance encore rien touchant sa résurrection; il n'était pas encore temps. C'était une chose naturelle que celui qu'ils regardaient comme un pur homme, mourût, mais il était au-dessus de la nature qu'étant mort il ressuscitât.

Après s'être justifié de la sorte contre l'accusation des Juifs, il fait encore ici ce qu'il vient de faire auparavant. Car comme lorsque ses envieux tâchaient de le couvrir de confusion parce qu'il mangeait avec des pécheurs, il leur fit voir que bien loin d'être coupable, cette conduite était au contraire sage et méritoire; de même ici, lorsqu'ils veulent le convaincre de ne pas savoir diriger ses disciples, il leur prouve au contraire qu'ils n'entendaient rien eux-mêmes à gouverner les autres, et que ce n'était que la passion qu'ils avaient de l'accuser qui les faisait parler de la sorte.

« Personne ne met une pièce de drap neuf à « un vieux vêtement, parce que le neuf emporte encore une partie du vieux, et qu'ainsi « la rupture en devient plus grande (16). » Il leur rapporte encore une comparaison familière pour leur prouver mieux ce qu'il leur dit. Voici le sens de ces paroles: Mes disciples ne sont pas encore très-forts. Ils ont besoin qu'on ait pour eux beaucoup de condescendance. Le Saint-Esprit ne les a pas encore renouvelés. Il ne faut pas accabler leur faiblesse par trop de préceptes. Jésus-Christ traçait ici une règle importante à ses apôtres, afin que lorsqu'ils auraient eux-mêmes ensuite des disciples qui viendraient à eux de tous les endroits de la terre, ils les traitassent avec une douceur et une patience qui eût du rapport avec celle que Jésus-Christ leur témoignait à eux-mêmes. « Et « l'on ne met point non plus de vin nouveau « dans de vieux vaisseaux; parce que si on le « fait, les vaisseaux se rompent, le vin se ré« pand, et les vaisseaux sont perdus; mais on « met le vin nouveau dans des vaisseaux neufs, « et ainsi le vin et les vaisseaux se conservent (17). » Jésus-Christ se sert ici d'exemples semblables à ceux dont se sont servis les prophètes. Car Jérémie compare le peuple à une ceinture comme Jésus-Christ compare ici ses disciples à un vêtement; et ce même prophète parle de vin et de vaisseaux comme Jésus-Christ fait ici. (Jérém. xiii.) Il choisit à dessein ces comparaisons parce qu'il s'agissait d'intempérance et d'excès de bouche. Saint Luc dit quelque chose de plus, savoir, que « le neuf déchire le vieux « auquel on le coud. » (Luc, v.) Vous voyez donc que bien loin d'en recevoir quelque utilité on n'en retire qu'un plus grand mal. Ainsi par une même parole il leur apprend leur état présent et leur prédit leur état futur; c'est-à-dire qu'ils seraient entièrement renouvelés. Mais avant ce temps il ne leur veut rien commander de trop fort et de trop austère.

Celui qui veut imposer aux hommes des lois pénibles, avant qu'ils soient capables de les porter, ne les trouvera plus disposés à les recevoir lorsque le temps sera venu, parce qu'il les en aura rendus incapables par sa précipitation. Ce malheur ne vient plus ni des vaisseaux, ni

du vin, mais de l'imprudence et de l'indiscrétion de ceux qui le versent.

Jésus-Christ nous apprend ici la raison pour laquelle il s'abaisse si souvent dans ses discours ; c'est que son langage s'accommodait à la faiblesse de ceux qui l'écoutaient, plus qu'il n'était en rapport avec sa propre grandeur. Il s'en explique lui-même très-clairement lorsqu'il dit à ses apôtres : « J'ai encore beaucoup « de choses à vous dire, mais vous ne les pou- « vez porter maintenant. » Il ne veut pas qu'ils croient qu'il n'avait plus rien à leur dire, mais que ce n'était que leur faiblesse qui l'empêchait de leur déclarer des vérités plus importantes, qu'il promet de leur découvrir lorsqu'ils seraient devenus plus forts. Il fait la même chose ici : « Le temps viendra, » dit-il, « que l'é- « poux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » (Jean, XVI, 12.)

Imitons cette conduite, mes frères. N'exigeons pas tout, dès le principe, de toutes sortes de personnes. Contentons-nous dans les commencements de ce que chacun peut faire, et notre modération les rendra capables de tout. Si vous avez un grand zèle de voir les âmes s'avancer bien vite, c'est ce zèle même qui doit vous porter à ne les presser pas trop, afin que vous les voyiez bientôt dans l'état que vous souhaitez. Si ceci vous paraît être une énigme, jetez les yeux sur toute la nature, et vous reconnaîtrez cette vérité. Ne vous laissez point ébranler par les reproches de ceux qui vous accuseront injustement.

Quoiqu'ici les accusateurs soient des pharisiens, et les accusés des disciples, cependant Jésus-Christ ne modifie en rien sa conduite ; il ne dit point : C'est une chose honteuse que ceux-là jeûnent et que mes disciples ne jeûnent pas. Il fait comme un sage pilote qui ne s'arrête pas à considérer la violence des flots agités, mais qui ne pense qu'à conduire son vaisseau, et à suivre toutes les règles de son art. C'est ainsi que Jésus-Christ fait. Il voyait que c'était une chose honteuse, non que ses disciples ne jeûnassent pas, mais qu'ils reçussent une plaie mortelle du jeûne, et qu'ils en devinssent comme un vêtement qui se déchire, ou comme un vaisseau qui se rompt.

5. Apprenons donc par là, mes frères, les règles de la conduite que nous devons garder envers toutes les personnes de notre maison. Vous avez, je suppose, une femme qui aime le luxe, qui ne respire qu'après les parures de toutes sortes, telles que les couleurs appliquées sur le visage et autres de ce genre, qui se plonge dans les délices et les voluptés, qui ne sait pas retenir sa langue, qui est légère, sans esprit, sans jugement. Je sais qu'il est difficile qu'une seule femme réunisse tant de défauts ; mais enfin supposons-en une dont ce soit là le portrait fidèle. — Mais pourquoi, direz-vous, supposer une femme plutôt qu'un homme ?

Je n'ignore pas qu'il y a des hommes encore pires que cette femme telle que nous l'avons représentée. Mais puisque la supériorité a été départie à l'homme, c'est l'ordre même établi par Dieu qui fait que je parle ici de la femme, et ce n'est nullement que je croie de ce côté la malice plus grande. On voit même chez les hommes des crimes qui ne se commettent guère parmi les femmes, comme les meurtres, la violation des sépultures et mille autres choses semblables. Ne croyez donc point que je vous propose ici les femmes par un mépris de ce sexe. Je vous déclare que je suis très-éloigné de cette pensée, et que je ne le fais que parce que je trouve cet exemple bien plus propre à mon sujet.

Supposons donc qu'une femme ait tous les défauts dont j'ai parlé, et que son mari fasse tous ses efforts pour la corriger. Quelle conduite doit-il garder dans ce dessein ? Il faut que d'abord il ne lui ordonne pas trop de choses à la fois ; qu'il commence par les plus aisées, et par celles où elle a le moins d'attache. Car si vous la voulez obliger à faire tout d'un coup tout ce que vous désirez d'elle, elle ne fera rien du tout. Ne commencez donc pas par vouloir la forcer à faire le sacrifice de ses parures d'or. Permettez-lui de s'en servir encore, puisqu'il y a moins de mal en cela qu'à se farder le visage par des couleurs empruntées.

Tâchez de retrancher cela d'abord, non point en usant de menaces ou de sévères réprimandes, mais par des raisons douces et persuasives, en blâmant devant elle les autres personnes qui s'en servent, ou en témoignant dire simplement votre pensée et vos sentiments sur ce sujet. Qu'elle sache et qu'elle soit bien persuadée que ces visages fardés ne vous plaisent pas, et que vous n'avez que de l'aversion pour cette beauté peinte et contrefaite. Ne vous contentez pas de lui dire votre sentiment personnel ; représentez-lui aussi la

pensée de ceux qui sont là-dessus d'accord avec vous. Dites-lui que ces poudres et que ces peintures gâtent le teint naturel, afin de la guérir de cette passion par l'amour même qu'elle a pour sa personne.

Ne lui parlez point encore de l'enfer ni du ciel, car ce serait un langage qu'elle n'entendrait pas. Dites-lui que vous prenez plus de plaisir à voir son visage tel que Dieu l'a fait, et qu'il n'y a point d'homme sage qui ne condamne et même qui ne trouve laides celles qui se déguisent ainsi le visage par des poudres et par des couleurs empruntées, pour forcer en quelque sorte la nature, et pour se donner ce qu'elles n'ont pas. Servez-vous de ces raisons communes et sensibles pour la guérir de cette maladie. Et après que vous lui aurez adouci l'esprit, et que vous la verrez plus susceptible des raisons spirituelles, vous pourrez aussi lui parler du péril où elle s'expose de se perdre pour jamais. Ne vous lassez point de lui redire ces choses. Si vous ne gagnez rien la première, la seconde ou la troisième fois, ne perdez pas courage. Continuez à lui faire les mêmes représentations sans aigreur, sans chaleur et sans aversion, mais avec amour et avec douceur, tantôt en lui parlant obligeamment, tantôt en lui témoignant quelque froideur, pourvu que ce soit pour revenir bientôt aux caresses et aux moyens agréables. Ne voyez-vous pas combien les peintres effacent de fois ce qu'ils ont fait, combien ils rappliquent de fois leurs couleurs pour former un beau visage ? Ne leur cédez pas en ce point. S'ils prennent tant de peine pour représenter une figure morte sur du bois ou sur de la toile, que ne devez-vous point faire pour retracer dans une âme l'image de Dieu ? Lorsqu'elle aura acquis cette beauté intérieure et spirituelle, vous ne la verrez plus farder et déshonorer son visage ; elle ne rougira plus ses lèvres ; elle n'ensanglantera plus sa bouche, comme un ours qui revient du carnage ; elle ne noircira plus ses sourcils, et elle ne blanchira plus ses joues, se souvenant « de ces « sépulcres blanchis » dont il est parlé dans l'Evangile. Car tous ces fards qui ne sont que du plâtre et de la poudre, nous représentent fort bien tout ce que nous ne voyons qu'avec horreur au fond des tombeaux.

6. Mais je ne sais comment je me suis laissé emporter insensiblement, et je m'aperçois que tout en vous portant à être doux, je ne le suis pas moi-même, et que je vous parle de . mo dération avec chaleur. Je reviens donc à ce que je vous disais, savoir, qu'on doit supporter d'abord les femmes dans leurs défauts pour les gagner peu à peu, et pour les faire entrer dans la disposition que l'on désire. Ne voyez-vous pas tous les jours avec quelle douceur les mères traitent leurs enfants lorsqu'elles les veulent sevrer ? Ces enfants crient et pleurent sans cesse. Cependant elles font tout et elles souffrent tout pour gagner cette seule chose, qu'ils ne retournent plus à la mamelle. Imitez la douceur de cette conduite. Souffrez tout d'une femme, pourvu que vous obteniez d'elle qu'elle ne se serve plus de fard. Quand vous l'aurez gagnée sur ce point, vous passerez à un autre. Vous commencerez à lui parler doucement contre ces parures d'or qu'elle porte. En formant ainsi peu à peu votre femme dans la vertu, vous deviendrez devant Dieu un excellent peintre, un serviteur fidèle, et comme un jardinier habile qui a soin du champ qui lui a été confié.

Représentez-lui ces femmes illustres de l'Ancien Testament, Sara, Rébecca et les autres dont les unes, selon l'Ecriture, ont été très-belles, et les autres ne l'étaient pas, mais qui ont toutes été également sages. Quoique Lia, l'une des femmes du patriarche Jacob, ne fût pas fort belle ni fort aimée de son mari, elle n'eut jamais recours au fard, ni à de semblables artifices, et sans jamais emprunter ces couleurs étrangères, elle voulut demeurer telle qu'elle était, sans altérer en rien l'ouvrage de Dieu et de la nature. Et cependant elle avait été élevée parmi des infidèles et des idolâtres. Mais vous qui avez été nourrie dans la foi et la connaissance du vrai Dieu, vous qui avez Jésus-Christ pour chef, oserez-vous bien chercher une beauté artificielle dans ces déguisements que le diable a inventés ? Ne vous souvenez-vous plus de cette eau divine du baptême, qui a lavé et consacré votre tête et votre visage ; de cette chair du Sauveur qui a tant de fois sanctifié vos lèvres, et de ce sang adorable qui a rougi votre langue ? Si vous n'aviez point oublié toutes ces grâces, il vous serait impossible de devenir ainsi idolâtre de votre visage, et toutes ces peintures de blanc et de rouge vous seraient insupportables. Considérez que Jésus-Christ est votre époux, que c'est pour lui que vous devez vous parer, et vous fuirez avec horreur ces embellissements

si honteux. Car Jésus-Christ n'aime point ces agréments faux et contrefaits. Il veut que ses épouses soient belles, mais d'une beauté véritable, je veux dire de la beauté spirituelle. C'est cette beauté que le Prophète vous avertit de conserver avec soin, lorsqu'il vous dit : « Et le roi aimera votre beauté. » (Ps. XLIV, 9.)

Ne cherchons donc plus ces beautés étudiées aussi difformes qu'elles sont vaines. Les ouvrages de Dieu sont achevés. Il y a mis tout ce qui y doit être, et il n'a pas besoin de vous pour les réformer. Après qu'un excellent peintre a achevé le portrait de l'empereur, nul n'oserait y ajouter des couleurs étrangères, et cette audace ne serait pas impunie. Vous avez donc du respect pour l'ouvrage d'un homme, et vous osez altérer et corrompre l'ouvrage de Dieu ? Vous ne vous souvenez plus qu'il y a un enfer ? Vous ne tremblez point au souvenir de ses flammes ? Vous oubliez même votre âme, et vous la traitez indignement sans en avoir aucun soin, parce que vous donnez toutes vos pensées et toutes vos affections à votre corps !

Mais j'ai tort de vous parler de votre âme, puisque vous ne traitez pas mieux votre corps et qu'il lui arrive tout le contraire de ce que vous prétendez. Vous voulez paraître belle par ce fard, et il ne sert qu'à vous rendre laide. Vous voulez plaire à votre mari, et rien ne lui déplaît davantage ; et non-seulement à lui, mais à tout le monde. Vous voulez passer pour jeune, et vous en devenez plus vieille. Enfin vous voulez qu'on admire votre beauté, et tout le monde se moque de vous. Vous ne sauriez voir sans quelque honte, ni vos amies, et les personnes qui sont vos égales, ni même vos servantes et vos domestiques ; et votre miroir même vous fait rougir.

Mais je ne veux point m'arrêter à ces raisons. Il y en a d'autres bien plus fortes et bien plus considérables. Car vous péchez contre Dieu ; vous perdez la pudeur qui est la gloire de votre sexe ; vous allumez des flammes criminelles dans le cœur des hommes, et vous vous rendez semblable à ces victimes infâmes de l'impudicité publique. Pensez donc avec attention à tous ces avis que je vous donne. Méprisez à l'avenir ces ornements diaboliques. Renoncez à ces faux embellissements, ou plutôt à ces véritables laideurs, pour ne vous occuper plus que de cette beauté intérieure et invisible de l'âme, que les anges désirent, que Dieu aime, et qui sera précieuse et vénérable à ceux à qui vous êtes unie d'un lien sacré ; afin qu'ayant passé cette vie dans une honnêteté vraiment chrétienne, vous passiez en l'autre dans la gloire qui vous est promise, dont je prie Dieu de nous faire jouir tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

« COMME JÉSUS DISAIT CECI, LE CHEF DE LA SYNAGOGUE S'APPROCHA DE LUI, ET IL L'ADORAIT EN LUI DISANT : SEIGNEUR, MA FILLE EST MORTE PRÉSENTEMENT, MAIS VENEZ LUI IMPOSER LES MAINS, ET ELLE VIVRA. » (CHAP. IX, 18, JUSQUES AU VERSET 27.)

ANALYSE.

1. Jésus-Christ comme homme ne recherchait point la gloire.
2. Guérison de l'hémorrhoïsse.
3. Qu'il faut éviter le faste et la vaine gloire. De combien de maux la vie présente est remplie.
4 et 5. Exhortation. Que c'est blesser la foi et la raison, que de pleurer avec excès, et de paraître inconsolable à la mort des personnes qui nous sont chères.

1. Jésus-Christ joint maintenant l'action à la parole, afin de confondre encore davantage les pharisiens et de leur fermer la bouche. Car celui qui le vient trouver ici était « chef de la « synagogue » et sa douleur était excessive; parce que l'enfant qui était morte était sa fille unique, qu'elle était déjà arrivée à l'âge de douze ans, c'est-à-dire à la fleur de son âge. C'est pourquoi il le conjure de se hâter.

Que si saint Luc rapporte que quelques uns vinrent dire à ce père affligé : « Ne tourmentez « pas inutilement le Maître, parce que votre « fille vient de mourir (Luc, VIII, 46), » nous pouvons dire que par ces paroles : « Elle vient « de mourir, » ils conjecturaient peut-être qu'elle l'était depuis le temps qu'ils étaient sortis du logis; ou qu'ils parlaient de la sorte pour exagérer sa maladie. Car c'est ainsi qu'agissent ceux qui souffrent quelque mal. Ils le font toujours paraître plus grand qu'il n'est pour toucher davantage ceux dont ils implorent le secours. Voyez, je vous prie, jusqu'où va la stupidité de ce chef de synagogue. Il demande deux choses à Jésus-Christ : l'une « qu'il vienne chez lui, » et l'autre, « qu'il mette les mains sur sa « fille, » ce qui marque qu'il l'avait laissée encore en vie. C'est la même prière que faisait Naaman au Prophète lorsqu'il disait : « Il sortira « et il étendra sa main sur moi (IV Rois, 5) : » car les personnes grossières ont besoin de quelque chose qui frappe les yeux, et qui leur touche les sens.

Saint Marc et saint Luc marquent que Jésus-Christ prit avec lui trois de ses disciples, et saint Matthieu dit en général qu'il mena ses disciples avec lui. Mais d'où vient que saint Matthieu n'était pas l'un de ces trois, puisque Jésus-Christ venait de l'appeler presqu'en ce moment à sa suite? C'était pour augmenter son désir, et parce qu'il était encore trop imparfait. Il voulait honorer ces trois de ces faveurs extraordinaires pour exciter les autres à les imiter. Il suffisait pour lors à saint Matthieu de voir le miracle de l'hémorrhoïsse, et d'avoir reçu Jésus-Christ à sa table et d'avoir mangé le sel avec lui.

« Et Jésus se levant le suivit avec ses dis« ciples (19). » Lorsque Jésus-Christ allait à cette maison, il fut accompagné de beaucoup de monde ou parce qu'on espérait voir un grand miracle, ou à cause de la dignité de la personne dont la fille était malade. Encore fort grossiers et plus curieux de voir la guérison des corps que celle des âmes, ces hommes accouraient en foule à Jésus-Christ, ou pour être guéris eux-mêmes de leurs maladies corporelles, ou pour voir tous les jours de nouveaux miracles dans la guérison des autres; mais peu venaient à lui pour entendre ses prédications, et pour profiter de sa doctrine. Cependant Jésus-Christ ne laisse entrer personne de tout ce peuple avec lui dans la maison. Il prend seulement ses disciples et non pas même tous, pour nous appren-

dre à fuir l'ostentation et la vaine gloire. « En « même temps une femme qui depuis douze « ans avait une perte de sang s'approcha de « lui par derrière et toucha le bord de son vê« tement (20). » Pourquoi ne s'approche-t-elle de Jésus-Christ que par derrière et en tremblant? Que ne se présente-elle à lui hardiment? C'était sans doute son mal qui lui causait trop de pudeur, et qui faisait qu'elle se regardait comme une personne impure. Car si les femmes passaient pour impures au temps de leurs incommodités ordinaires, celle-ci avait bien plus de raison de se regarder comme telle dans une si longue perte de sang, qui n'était point naturelle, mais contre l'ordre de la nature. C'est pourquoi elle se cache et ne veut point paraître en face devant le Sauveur. Et surtout elle n'avait pas encore une juste idée de ce qu'était Jésus-Christ, ni une foi parfaite, car autrement elle n'eût pas cru pouvoir se cacher de lui.

C'est ici la première femme qui ose publiquement approcher de Jésus-Christ, parce qu'elle avait déjà su que Jésus-Christ voulait bien aussi guérir ce sexe, et qu'il était actuellement en chemin pour aller ressusciter la fille de ce prince de la synagogue. Elle n'ose prier Jésus-Christ de venir chez elle, quoiqu'elle fût riche. Elle ne vient pas même à lui devant tout le monde; elle ne le fait qu'en secret et par derrière, et elle touche ses habits avec foi. Je dis avec foi, parce qu'elle n'hésita point, et qu'elle ne dit point : Serai-je guérie de ma maladie si je touche ses habits, ou ne le serai-je pas? Elle ne doute point que cet attouchement ne la guérisse, et elle s'approche avec confiance. « Car elle disait en elle« même : Si je puis seulement toucher son vê« tement je serai guérie (21).» Elle voyait que Jésus-Christ sortait de la maison d'un publicain, et que ceux qui l'accompagnaient étaient des publicains et des pécheurs. Tout cela lui donnait une sainte hardiesse et une ferme confiance. Mais que fait Jésus-Christ en cette rencontre? Il ne veut pas souffrir qu'elle demeure cachée comme elle le désirait; il la fait venir au milieu de cette foule et il manifeste sa foi devant tout le peuple. Il avait d'excellentes raisons pour agir ainsi, bien que des insensés aient osé dire qu'il l'avait fait par amour de la gloire. Pourquoi, disent-ils, ne la laissait-il pas demeurer dans ce secret qu'elle avait cherché? Que dites-vous impie? Que dites-vous blasphémateur? Celui qui défend qu'on ne publie ses miracles, qui fait mille prodiges en passant, sans que les hommes les connaissent, aurait-il pu ici rechercher la gloire?

D'où vient donc, me direz-vous, qu'il manifeste cette femme et qu'il la produit devant tout le monde? C'était premièrement pour dissiper la grande appréhension de cette femme, et pour empêcher le scrupule dont sa conscience l'aurait tourmentée dans la suite, comme ayant dérobé en quelque sorte sa santé sans l'avoir demandée à Jésus-Christ. C'était encore pour ajouter à sa foi ce qui lui manquait, puisqu'elle avait cru pouvoir faire quelque chose sans être vue par le Sauveur. C'était en troisième lieu pour proposer sa foi comme un modèle que tout le monde devait imiter. D'ailleurs était-ce un moindre miracle de connaître le secret des cœurs, que d'arrêter la perte du sang?

Enfin comme la foi du chef de la synagogue était chancelante, et que sa complète défaillance aurait tout gâté et empêché la guérison de la jeune fille, Jésus-Christ la raffermit par ce miracle de l'hémorrhoïsse. C'est qu'en effet il était déjà venu quelqu'un dire au chef de la synagogue : « Ne lui donnez pas la peine de « venir chez vous, parce que votre fille est « morte (Luc, VIII, 49.); » et ceux qui étaient au logis « se moquaient de lui lorsqu'il disait « qu'elle dormait. » C'est donc pour empêcher cette défaillance de foi assez présumable dans le père de la jeune fille, que Jésus révèle à tous et cette femme et la guérison qui vient de s'opérer en elle. Car on peut assez juger que cet homme était des plus grossiers par cette parole que Jésus-Christ lui dit dans saint Luc : « Ne craignez point : croyez seulement « et votre fille sera guérie. » (Luc, VIII, 50.)

2. Il attend même à dessein que cette jeune fille soit morte, afin de faire, en la ressuscitant, un miracle plus éclatant. Il ne se hâte point, il marche seulement, et s'arrête à parler longtemps avec cette femme, afin de n'arriver qu'après que la jeune fille serait morte, selon ce qui est rapporté dans saint Luc : « Lors« qu'il parlait encore, » dit-il, « il vint quel« qu'un lui dire : Ne lui donnez pas la peine « de venir chez vous parce que votre fille est « morte. » (Luc, VIII, 48.) Ainsi il voulut qu'on ne doutât point de la mort, afin qu'ensuite on ne pût douter de la résurrection. C'est ce qu'il a observé presque partout. C'est ainsi qu'il ne se

pressa point d'aller voir Lazare le premier, ou le second, ou le troisième jour. Ce fut donc pour ces raisons qu'il découvrit le miracle arrivé en la personne de cette femme.

« Mais Jésus se retournant et la voyant lui « dit : Ma fille, ayez confiance (22). » Il avait dit de même au paralytique : « Mon fils, ayez « confiance. » Comme cette femme était toute troublée, Jésus-Christ commence par l'exhorter à « avoir confiance ; » et il l'appelle « sa « fille », parce que sa foi la mettait au nombre de ses enfants. Il lui donne même des louanges publiques et lui dit : « Votre foi vous a « sauvée. Et cette femme fut guérie à l'heure « même (22). » (Luc, VIII, 46.) Saint Luc s'étend bien plus au long en parlant de cette femme. Il rapporte qu'après qu'elle se fut approchée de Jésus-Christ et qu'elle eut été guérie, Jésus-Christ ne l'appelle pas d'abord, mais dit premièrement : « Qui est-ce qui m'a touché ? » A quoi saint Pierre et les autres répondirent : « Maître, la foule du peuple vous « presse et vous étouffe, et vous demandez qui « vous a touché ?. » Ce qui nous marque en passant que Jésus-Christ était véritablement revêtu de notre chair, et qu'il foulait aux pieds tout faste, puisqu'il se laissait approcher de si près par ces foules, et qu'il ne leur commandait pas de ne le suivre que de loin.

Cependant Jésus-Christ continue de dire : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu « qu'une vertu est sortie de moi. » S'il use ici d'une expression et d'une image quelque peu matérielle, c'est pour être mieux entendu de cette multitude inculte. Et ce qu'il dit, c'est pour porter cette femme à avouer elle-même ce qui s'est passé. Il ne la découvre pas lui-même, il se contente de lui faire entendre qu'il sait tout clairement, il veut qu'elle vienne d'elle-même tout déclarer, qu'elle publie elle-même le miracle qui s'est accompli, il ne veut pas, en le faisant connaître lui-même, donner lieu à aucun soupçon. Voyez-vous une femme meilleure qu'un chef de synagogue ? Elle ne retient point Jésus-Christ, elle ne l'arrête point, et elle se contente de le toucher en passant et du bout du doigt ; aussi, quoique venue la dernière, elle est guérie la première : le chef de synagogue entraîne le médecin en personne chez lui ; pour la femme, c'est assez qu'elle le touche ; sa maladie l'entravait, mais sa foi lui donnait des ailes. Aussi voyez comment le Seigneur la console en lui disant : « Votre foi vous a guérie. » Parole qu'il n'eût pas dite, si c'eût été par ostentation qu'il eût produit cette femme en public. Il la dit pour affermir la foi du chef de synagogue, et pour relever publiquement celle de cette femme, ce qui lui cause une joie dans le fond du cœur, beaucoup plus grande que celle qu'elle avait reçue par la guérison si miraculeuse de son corps. N'est-il pas encore visible par ce que je vais dire, que ce n'était point par vanité qu'il produisait cette femme, mais pour mettre en évidence sa foi, et la proposer comme un modèle aux autres ? Jésus-Christ n'avait point besoin de ce miracle pour se faire estimer des hommes, et il n'en eût pas moins paru Dieu par cette foule de prodiges et de miracles qu'il avait déjà faits et qu'il devait faire encore dans la suite de sa vie. Mais s'il n'avait point découvert ce qui était arrivé à cette femme, elle n'aurait point reçu les louanges qu'elle avait si justement méritées. C'est pourquoi il rend public ce qu'elle avait fait en secret. Il dissipe cette crainte avec laquelle elle s'était approchée de lui, il lui commande d'avoir de la confiance, et la rétablissant dans une parfaite santé, il ajoute à sa guérison une grâce pour la conduire paisiblement dans le chemin du salut, en lui disant : « Allez en paix. » (Marc, V, 33.)

« Or Jésus étant venu en la maison de ce « chef de synagogue, et voyant les joueurs de « flûtes, et une troupe de gens qui faisaient « grand bruit (23), il leur dit : Retirez-vous, « cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'en« dormie ; et ils se moquaient de lui (24). » Vous voyez quel était l'esprit et la disposition de ces princes de la synagogue, de faire venir ainsi des joueurs de flûtes et de cymbales pour pleurer leurs morts. Que fait donc ici Jésus-Christ ? Il chasse tout le monde, excepté les parents de la jeune fille, afin qu'ils fussent témoins que c'était lui et non pas un autre qui l'aurait ressuscitée. Et avant de la ressusciter en effet, il la ressuscite en parole en disant : « Elle n'est pas morte, mais elle « dort. »

Il fait la même chose en plusieurs autres endroits de l'Evangile. Et comme on voit qu'avant que d'apaiser la tempête, il reproche à ses disciples leur peu de foi, de même il dissipe le trouble des personnes présentes ; il leur fait voir ici qu'il lui est aussi facile de ressusciter cette fille de la mort que de la ré-

veiller du sommeil. Ce qu'il fit encore à propos de Lazare en disant : « Notre ami Lazare « dort. » (Jean, II, 15.) Il voulait nous apprendre dans toutes ces rencontres, que la mort n'est plus à craindre aux hommes, puisqu'elle n'est plus une mort et qu'elle est devenue un sommeil. Comme il devait mourir bientôt lui-même, il accoutumait ses disciples, par la mort et par la résurrection des autres, à ne perdre point la foi lorsqu'il serait mort, puisqu'ils voyaient que depuis qu'il était venu au monde, la mort n'était plus qu'un sommeil. Cependant on se moquait de lui, et lui ne s'indignait pas que sa puissance fût mise en doute par ceux même en faveur de qui il allait faire un grand miracle. Il ne fit aucune réprimande au sujet de ces rires qui allaient devenir, ainsi que les flûtes et les cymbales et tout le reste de l'appareil funèbre, une preuve irrécusable de la mort. Comme la plupart du temps les miracles une fois opérés ne rencontrent plus que l'incroyance, Jésus-Christ se sert ici des propres paroles de ces gens pour les convaincre; il les enlace dans leurs propres filets.

3. Dieu usa de la même conduite envers Moïse autrefois, et depuis encore dans la résurrection de Lazare. Dieu dit à Moïse : « Qu'est-ce que vous tenez dans votre main « (Exod. IV, 2)? » afin qu'en voyant la verge qu'il tenait changée en serpent, il n'oubliât point que ce n'était d'abord que du bois, et que ses propres paroles lui en rendant témoignage, il fût dans une admiration continuelle. Et Jésus-Christ dit en parlant de Lazare : « Où « l'avez-vous mis (Jean, XI, 34)? » afin que ceux qui lui répondirent « Venez et voyez, » et peu après : « il sent déjà mauvais, parce « qu'il y a quatre jours qu'il est mort, » ne pussent plus nier ensuite qu'il n'eût été véritablement ressuscité.

« Mais après qu'on eut fait sortir tout le « monde, il entra, prit la main de la jeune « fille, et dit : Levez-vous, et la jeune fille se « leva (25). Et le bruit s'en répandit dans tout « le pays (26). » Jésus voyant donc toute cette foule de monde et tous ces joueurs de flûtes, les fit tous sortir, puis, sous les yeux des parents, il opéra le miracle. Dans ce corps inanimé, il n'introduit pas une nouvelle âme, mais il rappelle celle qui venait de sortir, et avec autant de facilité que s'il la réveillait d'un sommeil. Il prend la main de la jeune fille pour mieux convaincre de sa mort tous ceux qui étaient présents, et pour que le témoignage de leurs yeux ne laisse subsister aucun doute touchant la résurrection. Le père lui avait dit : « Mettez votre main sur elle ; » mais Jésus-Christ fait plus. Car il ne se contente pas de mettre sa main sur elle, il la prend et la lève, pour montrer que tout lui cède et lui obéit. Il est marqué dans saint Luc « qu'il « lui fit aussitôt donner de la nourriture (Luc, « VIII, 55), » pour empêcher que ce miracle ne passât pour un prestige. Il ne fait pas cela lui-même; mais il ordonne aux autres de le faire, comme il fit délier Lazare par les autres. « Déliez-le, » dit-il, « et le laissez aller, puis il « accepte d'être son convive. » Il voulait en toutes ces rencontres qu'on fût convaincu de ces deux choses, que les personnes étaient véritablement mortes, et qu'ensuite elles étaient véritablement ressuscitées.

Remarquez ici, mes frères, non-seulement la résurrection de cette fille, mais encore le commandement que Jésus-Christ fait de n'en parler à personne; ce qui seul suffit pour faire voir contre les blasphémateurs de Jésus-Christ combien il était éloigné de rechercher la gloire. Considérez aussi qu'il chasse tous ces pleureurs comme indignes de voir un si grand miracle. Ne sortez donc pas avec les joueurs d'instruments, mais demeurez-y avec ces trois disciples si chéris qui méritèrent d'être témoins de ce prodige.

Si Jésus-Christ rejeta alors d'auprès de lui ces gens qui pleuraient les morts, doutez-vous qu'aujourd'hui il ne les rejette bien davantage? On ne savait pas alors que la mort ne fût qu'un sommeil, et cette vérité aujourd'hui est plus claire que le soleil. Vous me direz peut-être : Mais si ma fille meurt maintenant, Jésus-Christ ne la ressuscitera point. Il est vrai, mais il la ressuscitera un jour avec beaucoup plus de gloire. La jeune fille que nous venons de voir ressuscitée mourut encore une fois; mais quand Jésus-Christ ressuscitera la vôtre, il la rendra immortelle.

Que personne ne pleure donc plus les morts à l'avenir. Qu'on ne les plaigne plus, qu'on se souvienne que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'on ne fasse plus cet outrage à la victoire qu'il a remportée sur la mort. Pourquoi vous laissez-vous aller inutilement aux soupirs et aux larmes? La mort n'est plus qu'un sommeil. Pourquoi vous laissez-vous abattre dans

l'excès de votre douleur? On se rirait d'un païen qui s'affligerait dans ces rencontres; mais qui pourrait excuser ces larmes dans un chrétien? Comment pourrait-on lui pardonner cette faiblesse après que la résurrection a été établie par tant de preuves si constantes, et par le consentement de tant de siècles?

Cependant il semble que vous preniez plaisir à augmenter cette faute. Vous nous faites venir des pleureuses : vous nous amenez des femmes païennes pour augmenter le deuil, pour attiser la flamme de la douleur. Vous n'écoutez point saint Paul qui vous dit : « Quel « rapport y a-t-il entre Jésus-Christ et Bélial; « ou qu'a de commun un fidèle avec un infi- « dèle? » (II Cor. v, 15.) Les païens qui n'ont aucune foi ni aucune espérance de la résurrection, ne laissent pas de trouver des raisons pour consoler leurs amis dans ces accidents. Soyez fermes, leur disent-ils, dans votre malheur. Il faut supporter doucement ce qui arrive nécessairement. Ce qui est fait est fait. Vos larmes ne le changeront pas, et elles ne rendront pas la vie à celui que vous pleurez. Et vous, chrétien, vous qui avez des connaissances plus pures et plus hautes que les infidèles, vous ne rougissez pas d'être plus lâche qu'eux dans ces rencontres?

Nous ne vous disons point comme eux : Supportez ce mal constamment puisqu'il est inévitable et que toutes vos larmes y sont inutiles. Nous vous disons au contraire : prenez courage, votre fille ressuscitera. Elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie, elle repose en paix, et elle passera de ce sommeil tranquille dans une vie immortelle, dans une paix angélique et dans un bonheur qui ne finira jamais. N'entendez-vous pas le Prophète qui vous dit : « Mon âme, rentrez dans votre repos, parce que « le Seigneur vous a fait grâce? » (Ps. CXIV, 9.) Dieu appelle la mort une grâce et vous pleurez? Que pourriez-vous faire de plus si vous étiez l'ennemi mortel de celui qui meurt?

Si quelqu'un doit pleurer alors, c'est le démon qui le doit faire. Oui, qu'il pleure, qu'il s'afflige : qu'il se déchire et se désespère, de ce que notre mort maintenant n'est plus qu'un passage à une vie immortelle. Cette tristesse est digne de sa malice, mais elle est indigne de vous qui êtes appelé au repos, qui allez recevoir la couronne, et dont la mort est un port tranquille après la tempête.

Voyez de combien de maux cette vie est pleine, souvenez-vous combien de fois vous l'avez eue en horreur, combien d'imprécations vous avez faites en voyant les maux qui l'assiégent sans cesse, et qui se succèdent les uns aux autres. Considérez que dès le commencement du monde Dieu nous a condamnés à souffrir. Il dit à la femme : « Vous enfanterez « avec douleur. » (Gen. III, 16.) Il dit à l'homme : « Vous mangerez votre pain à la « sueur de votre visage. » (Ibid.) Et Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Vous aurez de gran- « des afflictions dans le monde. » (Jean, XVI, 53.) On ne nous prédit rien de semblable pour l'autre vie. On nous assure au contraire que « la douleur, la tristesse et les gémissements « en seront éternellement bannis (Isaie, 33); et « qu'il viendra des personnes de l'Orient et de « l'Occident pour se reposer dans le sein d'A- « braham, d'Isaac et de Jacob (Marc, 8; Ezéch. « 40); » que l'époux vous recevra dans sa chambre nuptiale, au milieu des lampes ardentes, et que votre vie sera changée en une vie toute céleste.

4. Pourquoi donc déshonorez-vous la mort de votre ami par vos larmes? Pourquoi en pleurant ainsi la mort apprenez-vous aux autres à craindre la mort? Pourquoi donnez-vous sujet aux faibles d'accuser Dieu même, de ce qu'il nous a exposés à tant de malheurs? Mais je vous demande, au contraire, pourquoi, après la mort de vos proches, vous assemblez les pauvres? Pourquoi vous appelez les prêtres, afin qu'ils offrent pour ceux que vous pleurez leurs prières et leurs sacrifices? Vous me répondrez que c'est afin que celui qui est mort entre bientôt dans le repos éternel, et que son Juge lui soit favorable. Et cependant vous ne cessez point de crier, et de répandre des larmes. Ne vous combattez-vous pas vous-même? Vous croyez que votre ami est dans le port, et pour cela vous vous jetez vous-même dans le trouble et dans la tempête?

Mais que ferai-je? me direz-vous. C'est la faiblesse de la nature qui fait cela. Et moi je vous dis : N'accusez point la nature, accusez-vous vous-même et votre propre mollesse, qui vous fait dégénérer de cette haute dignité que la foi vous avait donnée, et qui vous rend pires que les infidèles. Comment après cela oserons-nous parler aux païens de l'immortalité de l'âme? comment leur persuaderons-nous que nous ressusciterons un jour, puisque nous craignons la mort plus qu'ils ne la

craignent eux-mêmes? On a vu des infidèles autrefois, qui sans rien connaître de ce que la foi nous apprend, n'ont pas laissé de se couronner de fleurs et de prendre leurs plus beaux habits à la mort de leurs enfants pour se faire estimer des hommes, et pour s'acquérir un faux honneur; et après cela, cette gloire incompréhensible que nous attendons dans le ciel, n'aura pas assez de force sur nos esprits pour bannir de nous, à la mort de nos proches, cette tristesse lâche et efféminée, et cette mollesse si indigne d'un chrétien?

Mais je perds mon héritier, me direz-vous; je n'ai plus personne à qui je laisse tous mes biens. Aimez-vous donc mieux que votre fils hérite d'un peu de bien sur la terre que de tous les biens qui sont dans le ciel? Aimez-vous mieux qu'il jouisse de ces richesses qu'il devait quitter si tôt, que de celles qui ne périront jamais? Mon fils, dites-vous, ne sera point mon héritier. Il est vrai, il ne sera point l'héritier de son père, mais il le sera de Dieu. Il ne sera point le cohéritier de ses frères; mais il le sera de Jésus-Christ.

Mais dans quelles mains donc, me direz-vous, passeront ces meubles si riches, ces habits si précieux, ces maisons si magnifiques, ce grand nombre d'esclaves, et ces terres si vastes et si étendues que nous possédons? Elles passeront si vous voulez entre les mains de votre fils, et avec plus d'assurance que s'il était encore en vie. Si les barbares ont brûlé autrefois avec les morts ce qu'ils avaient de plus précieux; combien est-il plus digne d'un chrétien de sacrifier avec son fils tout ce qui lui appartenait, non pour le réduire en cendres comme les barbares, mais pour augmenter le bonheur et la gloire de ce mort qui leur est si cher? Si ce fils avait des péchés en mourant, ces biens que vous donnez pour lui en effaceront les taches. S'il était juste et innocent, ils augmenteront sa récompense.

Mais vous désireriez bien de le voir. Hâtez-vous donc de sortir de ce monde et de vivre comme il a vécu, afin que vous le voyiez bientôt. Si vous n'écoutez pas mes raisons pour vous consoler, considérez que tôt ou tard, le temps même vous consolera et qu'il fera cesser votre douleur. Mais cette paix où vous vous trouverez alors ne sera point récompensée, parce qu'elle ne sera qu'un effet du temps, et non point l'ouvrage de votre vertu. Que si vous voulez entrer dès maintenant dans les sentiments de la sagesse chrétienne, vous en tirerez deux grands avantages : l'un, que vous vous délivrerez de beaucoup de maux, et l'autre, que vous vous procurerez auprès de Dieu une très-glorieuse couronne. Car l'aumône et les bonnes œuvres ne sont point d'un si grand mérite devant Dieu que cette modération et cette paix que nous conservons dans nos plus grands maux.

Considérez que le Fils de Dieu a bien voulu mourir lui-même. Il est mort, mais pour vous; et vous, vous mourez pour vous-même. Il est mort après avoir dit : « Mon Père, si cela est « possible, que ce calice s'éloigne de moi. » (Matth. XXVI.) Il est mort après avoir été dans la frayeur et dans l'agonie, et après avoir ressenti une profonde tristesse. Mais cependant il a accepté la mort et s'est soumis à toutes les circonstances cruelles et honteuses qui l'accompagnaient. Il a souffert avant la mort les fouets, et avant les fouets, les railleries, les outrages et les insultes, pour vous apprendre à souffrir tout avec une fermeté inébranlable. Il est mort enfin, et son âme a été séparée de son corps, mais il l'a repris aussitôt, et l'a rempli de sa gloire, afin que sa résurrection vous fût un gage et une assurance de la vôtre. Si donc notre croyance n'est point une fable, ne vous affligez point de la mort des hommes. Si elle est véritable, ne pleurez point. Que si vous pleurez, comment pourrez-vous en persuader la vérité aux infidèles?

5. Mais peut-être que tout ce que nous vous représentons n'empêche pas que cette mort ne vous paraisse insupportable. C'est donc pour cela même que vous devez cesser de pleurer, puisque la mort de celui que vous regrettez l'a délivré de tant de maux. Ne lui portez donc point envie, et ne soyez point fâché de son bonheur. Car lorsque vous souhaitez vous-même de mourir parce qu'un des vôtres est mort un peu trop tôt et que vous vous affligez de ce qu'il ne jouit plus d'une vie qui l'aurait exposé à tant de misères, il semble que vous agissez plus par un mouvement d'envie que par une amitié véritable. Ne considérez donc pas que vous ne reverrez plus votre fils mort, mais pensez que vous l'irez retrouver bientôt. Ne regardez point qu'il n'est plus en ce monde, mais que ce monde un jour ne sera plus, que tout y changera de forme, que le ciel, la terre et la mer passeront, et qu'alors vous recevrez votre fils dans une gloire infinie.

Si celui que vous pleurez est mort dans le péché, la mort en arrête le cours ; et si Dieu eût prévu qu'il en eût dû faire pénitence, il ne l'eût pas si tôt retiré du monde. Que s'il est mort dans la grâce et dans l'innocence, son innocence n'est plus en danger, et il en possède une récompense qui ne finira jamais.

Il paraît donc, par tout ce que nous avons dit, que vos larmes sont plutôt l'effet d'un trouble d'esprit et d'une passion peu raisonnable, que d'un amour sage et bien réglé. Que si vous aimiez véritablement celui qui est mort, vous devriez vous réjouir de ce qu'il a été délivré bientôt d'une navigation dangereuse. Car il y a quelque chose de stable dans le cours ordinaire de la nature. Le jour succède à la nuit et la nuit au jour. L'été vient après l'hiver et l'hiver après l'été. Ainsi les saisons s'entre-suivent et elles sont toujours liées de même es unes aux autres. Mais les maux au contraire viennent en toule et à contre temps, sans ordre et sans mesure, et notre vie est sujette à des accidents toujours nouveaux.

Voudriez-vous donc que votre fils fût encore assujéti à ces misères, qu'à chaque jour il fût exposé à une nouvelle peine, qu'il fût tantôt dans la maladie, tantôt dans la tristesse, et toujours dans la souffrance d'un mal et dans l'appréhension d'un autre ? Car vous ne pouvez pas dire qu'il eût pu passer le cours de cette vie sans éprouver toutes ces inquiétudes et tous ces soins.

Mais vous, ô mère, qui pleurez votre fils, considérez que celui que vous aviez mis au monde n'était pas immortel, et que s'il n'était mort maintenant, il devait mourir bientôt après. Que si vous dites que vous n'avez pas eu le temps de jouir de lui, vous le ferez pleinement dans le ciel. Mais vous le voudriez voir maintenant ? Et moi je vous dis que si vous êtes sage de la sagesse de Dieu, il ne tiendra qu'à vous de le voir. Car l'espérance des chrétiens est beaucoup plus claire et plus assurée que vos propres yeux.

Si l'on voulait tirer votre fils d'auprès de vous pour le faire roi d'un grand royaume, refuseriez-vous de le laisser aller pour ne pas perdre le vain plaisir de le voir ? Et maintenant qu'il est passé en un royaume infiniment plus grand et plus heureux que tous ceux de la terre ensemble, vous ne pouvez souffrir d'être un moment séparée de lui, lors particulièrement qu'au lieu d'un fils vous avez un mari qui vous console. Que si vous n'en avez plus, vous avez toujours pour consolateur « le « père des orphelins et le juge des veuves. » Voyez de quelle manière saint Paul relève ces sortes de veuves : « Celle, » dit-il, « qui est « véritablement veuve et désolée, met son es- « pérance en Dieu. » (I Tim. v, 5.) Ce sont là les plus excellentes veuves, puisque ce sont les plus patientes.

Ne pleurez donc plus, et ne vous affligez point d'une chose pour laquelle vous espérez une si grande récompense. Vous n'avez fait que rendre un dépôt que l'on vous avait confié. C'est pourquoi n'en soyez plus en peine, puisque Dieu l'a repris et l'a mis dans son trésor éternel. Que si vous comprenez bien la différence qu'il y a entre la vie de la terre et celle du ciel, si vous voyez à fond l'inconstance et le néant de celle-ci et la grandeur et la solidité de l'autre, vous n'aurez pas besoin que je vous dise rien davantage.

C'est de cette agitation et de ce trouble que votre fils maintenant est délivré. S'il était demeuré sur la terre, vous ne savez s'il eût été bon ou méchant. Ne voyez-vous pas tous les jours combien de pères sont contraints de chasser leurs fils d'auprès d'eux et de les déshériter ; et combien d'autres les retiennent malgré eux, quoiqu'ils soient pires que ceux que l'on chasse ? Pensons donc à toutes ces choses et servons-nous-en pour régler nos mœurs. Car c'est ainsi que notre patience sera approuvée des morts mêmes que nous pleurons, qu'elle sera estimée des hommes et couronnée par la miséricorde de Dieu, qui nous fera jouir des biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et la puissance, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« COMME JÉSUS SORTAIT DE CE LIEU, DEUX AVEUGLES LE SUIVIRENT, CRIANT APRÈS LUI ET DISANT : FILS DE DAVID, AYEZ PITIÉ DE NOUS. » (CHAP. IX, 27. JUSQU'AU VERSET 16 DU CHAP. X.)

ANALYSE.

1. Qu'il faut fuir l'ostentation.
2. Il faut répondre aux calomnies, non par des calomnies, mais par des bienfaits.
3. Liste des noms des apôtres.
4. Les miracles, sans les bonnes œuvres, ne servent de rien.
5. Les apôtres ont été plus remarquables par leurs vertus morales que par leur puissance de faire des miracles.
6. De la paix qui se donnait dans l'église pendant l'office divin. Malades guéris par l'onction faite avec l'huile de la lampe des églises.

7 et 8. De la sainteté de l'église et de la parole de Dieu. Avec quel respect on doit entendre les prédicateurs. Charité de saint Chrysostome pour son peuple. Qu'on ne doit pas désirer maintenant des miracles sensibles. Que c'est faire le plus grand des miracles que de bien régler sa vie.

1. Pourquoi Jésus-Christ tire-t-il ces aveugles du milieu du peuple d'où ils criaient, sinon pour nous apprendre encore avec quel soin nous devons fuir la gloire des hommes? Comme la maison était proche, il les y conduit pour les guérir plus en secret. Et ce désir d'être caché dans cette action paraît en ce qu'il défend à ces aveugles de ne parler de ce miracle à personne. Mais certes ces deux aveugles sont le sujet d'un grand reproche aux Juifs. Le seul bruit des miracles de Jésus-Christ les fait croire en Celui qu'ils ne pouvaient voir; et les Juifs, qui voyaient tous les jours de leurs propres yeux tant de miracles de Jésus-Christ, font le contraire de ces aveugles.

Jugez de l'ardeur de leur foi, et par les cris qu'ils poussent, et par la demande qu'ils font. Car ils ne s'approchèrent pas froidement de Jésus-Christ, mais en criant beaucoup, et demandant seulement miséricorde: « ayez pitié « de nous. » Ils l'appelèrent « Fils de David, » parce que ce nom paraissait alors glorieux : et lorsque les prophètes mêmes voulaient parler d'un roi avec honneur, ils l'appelaient fils de David. « Et lorsqu'il fut entré dans la maison « ces aveugles s'approchèrent de lui, et Jésus « leur dit : Croyez-vous que je puisse faire ce « que vous me demandez? Ils lui répondirent : « Oui, Seigneur (28). » Ainsi lorsque les aveugles venus avec lui sont arrivés dans la maison, Jésus-Christ leur fait encore une seconde demande: « Croyez-vous, » leur dit-il, « que je « puisse faire ce que vous me demandez ? » Il s'étudiait partout à ne guérir que ceux qui l'en priaient, de peur qu'on ne crût qu'il cherchât sa gloire dans ces miracles, et qu'il les fît par vanité; outre qu'il voulait montrer encore que ces hommes étaient dignes de cette grâce, pour prévenir l'accusation de quelques impies qui eussent pu dire : s'il ne sauve et guérit les hommes que par miséricorde, pourquoi ne les sauve-t-il pas tous? Car la miséricorde que Dieu témoigne pour les hommes, a sans doute quelque rapport à la foi de ceux qu'il sauve.

Il avait encore une raison particulière pour exiger la foi de ces aveugles. Comme ils l'appelaient « Fils de David, » il voulait les élever plus haut, et leur faire avoir des sentiments plus dignes de lui. C'est pourquoi il leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire ce que « vous me demandez ? » Il ne dit pas : croyez-vous que je puisse par mes prières obtenir ce miracle de mon Père; mais « que je puisse, « moi, faire ce que vous demandez ? » Que répondent ces aveugles? « Oui, Seigneur. » Ils ne l'appellent plus « Fils de David; » mais élevant leur foi plus haut ils reconnaissent la souveraine puissance de Celui à qui ils parlent.

« Alors il leur toucha les yeux en disant : qu'il « vous soit fait selon votre foi ! Et aussitôt leurs « yeux furent ouverts (29). » Jésus-Christ alors étend sa main sur eux pour les guérir, et leur dit : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Le Fils de Dieu fait trois choses par ces paroles. Il affermit la foi de ces aveugles, il montre que leur volonté avait eu aussi quelque part à leur guérison, et il fait voir que la manière dont il leur avait parlé, ne pouvait être suspecte de flatterie. Car il ne leur dit pas : que vos yeux soient ouverts ; mais : « qu'il vous soit fait selon « votre foi. » C'était ce qu'il observait presque envers tous ceux qu'il guérissait, voulant que tout le monde reconnût quelle était la foi de leur âme, avant que d'être témoin de la guérison de leur corps ; pour rendre en même temps ceux qui étaient guéris encore plus fervents dans la foi, et les autres qui les voyaient plus disposés à la recevoir.

Ce fut ainsi qu'avant que de guérir le paralytique, il guerit son âme par ces paroles : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous « sont remis ; » qu'ayant ressuscité la jeune fille, il demeura là, et commanda qu'on lui apportât à manger, afin qu'elle connût Celui qui l'avait ressuscitée ; qu'il fit voir, dans la guérison du serviteur du centenier, que c'était la foi avec laquelle le centenier la lui avait demandée, qui avait tout fait ; et qu'avant que de délivrer ses disciples de la tempête, il les délivra auparavant de leur manque de foi. Il fait donc encore ici la même chose. Quoiqu'il sût parfaitement le fond du cœur de ces deux aveugles, il les interroge néanmoins devant tout le monde, pour exciter les autres par leur exemple, et pour faire connaître leur vive foi, c'est-à-dire la cause secrète de leur guérison. Après les avoir guéris il leur défend aussitôt d'en rien dire à personne, et par un commandement qu'il accompagne de beaucoup de sévérité.

« Jésus leur dit avec des paroles fortes et « pressantes : Prenez bien garde que personne « ne le sache (30). Mais eux s'en étant allés « répandirent sa réputation dans tout ce pays-« là (31). » Ils ne purent donc se retenir, ils se firent prédicateurs et évangélistes, et malgre l'ordre formel qu'ils avaient reçu de tenir caché ce qui leur était arrivé, ils ne purent résister au désir de le répandre. Nous voyons dans l'Evangile que le Sauveur a dit à un autre malade qu'il guérit : « Allez et racontez la « gloire de Dieu. » Mais cette parole, bien loin d'être contraire à ce que nous voyons ici, s'y accorde parfaitement. Jésus-Christ nous apprend d'une part à cacher toujours ce qui nous peut être avantageux, et à ne pas même souffrir que d'autres nous louent. Mais lorsque toute la gloire d'une action retourne à Dieu seul, non-seulement il ne nous empêche point mais il nous commande même de faire en sorte qu'on le loue.

« Et lorsqu'ils furent sortis, voici qu'on lui « présenta un homme muet, possédé du dé-« mon (32). » L'infirmité de cet homme n'était point un effet de la nature, mais de la seule malice du démon. C'est pourquoi il fallait qu'il fût amené à Jésus-Christ par d'autres, puisqu'étant muet il ne le pouvait prier par lui-même, ni prier les autres de l'y mener, parce que son âme était liée par le démon aussi bien que sa langue. Jésus-Christ donc, sans exiger de lui la foi, le guérit aussitôt.

« Et le démon ayant été chassé, le muet « parla, et tout le peuple en fut dans l'admi-« ration, et ils disaient : on n'a jamais vu rien « de semblable en Israël (33). » Ces paroles perçaient les pharisiens parce que le peuple témoignait publiquement préférer Jésus-Christ à tout, et l'estimer incomparablement plus que ceux qui non-seulement étaient dans la Judée, mais qui y furent jamais ; non-seulement parce qu'il guérissait les malades, mais parce qu'il les guérissait en un moment, et avec une facilité admirable, quoique leurs maladies fussent inconnues et incurables à tout le reste des hommes. Mais pendant que le peuple est dans une disposition si raisonnable, les pharisiens entrent dans des sentiments bien différents ; et ne se contentant pas de calomnier ces miracles de Jésus-Christ, ils ne rougissent point de se couper dans leurs propres paroles et de se combattre eux-mêmes. C'est ce qui arrive d'ordinaire à la méchanceté envieuse.

2. « Mais les pharisiens disaient au con-« traire : Il chasse les démons par le prince des « des démons (34). » Y a-t-il rien de plus extravagant que cette pensée, comme Jésus-Christ le leur reproche ensuite ? Il est impossible que le démon chasse le démon. Cet esprit de malice ne détruit pas ses propres desseins, mais il ne tend et ne travaille au contraire qu'à les affermir. D'ailleurs Jésus-Christ ne faisait pas seulement paraître sa puissance en chassant les démons ; mais encore en guérissant les

lépreux, en ressuscitant les morts, en calmant la mer, en pardonnant les péchés, en prêchant le royaume du ciel, et en conduisant les hommes à Dieu son Père : merveilles d'autant plus impossibles au démon, que n'en ayant point le pouvoir il n'en a pas même la volonté.

Les démons détournent les hommes du culte de Dieu, et ils les portent à adorer les idoles. Ils les attachent à cette vie, et ils leur ôtent la foi de l'autre. De plus, si l'on offense le démon, il n'a garde de faire du bien au lieu de se venger, puisqu'il nuit même à ceux qui le servent le mieux, et qui l'honorent davantage. Mais Jésus-Christ se conduit d'une manière bien différente, puisqu'après ces médisances, ces outrages et ces blasphèmes, l'Evangile ne laisse pas d'ajouter : « Et Jésus allait « de tous côtés dans les villes et dans les vil« lages enseignant dans leurs synagogues, et « prêchant l'évangile du royaume, et guéris« sant toutes sortes de maladies et de lan« gueurs (35). » Bien loin de punir leur ingratitude, il ne veut pas même les en reprendre. Il leur témoigne son extrême douceur, et en même temps il réfute leurs calomnies. Car il veut les convaincre d'abord de la fausseté de leurs accusations par une grande multitude de miracles, et les confondre ensuite par ses paroles et par ses raisons. Après donc avoir été ainsi outragé, il ne laisse pas d'aller dans les villes, dans les villages et dans les synagogues des Juifs, pour nous apprendre à riposter à nos calomniateurs, non en leur répondant injure pour injure, mais en redoublant notre affection envers eux. Car si vous ne regardez que Dieu et non pas les hommes, dans la charité que vous leur faites, vous ne cesserez jamais de leur faire du bien, quelque ingrats qu'ils puissent être envers vous, sachant que leur ingratitude augmentera votre récompense.

Celui qui se lasse de faire la charité, parce qu'on médit de lui, et qu'on le décrie, témoigne assez qu'il a été plutôt charitable pour être loué des hommes que pour plaire à Dieu. Jésus-Christ au contraire nous voulant apprendre qu'il ne suivait dans ces guérisons que le mouvement de sa bonté n'attend pas, même après toutes ces médisances, que les malades le viennent trouver. Il va les trouver jusque dans leur pays et dans leurs villes. Il leur fait deux grâces très-considérables en même temps : l'une qu'il leur prêche l'Evangile, et l'autre qu'il les guérit de toutes leurs maladies. Il ne passait aucune ville, il ne négligeait aucun village, mais il allait indifféremment en toutes sortes de lieux. Il n'arrêtait pas encore là l'excès et la tendresse de sa charité.

« Car voyant la multitude du peuple, ses « entrailles furent émues de compassion, « parce qu'ils étaient languissants et dispersés « çà et là, comme des brebis qui n'ont point « de pasteur (36). » Considérez encore ici, mes frères, combien Jésus-Christ est éloigné de la vaine gloire. Pour ne pas attirer à lui tout le monde, il aime mieux envoyer ses disciples. Il veut que d'abord la Judée soit comme le lieu où ils s'exercent, pour les rendre ensuite capables de combattre et de lui assujétir toute la terre. Il les met d'abord dans des épreuves assez fortes, si l'on considère que leur vertu était encore bien faible, afin que s'étant fortifiés de plus en plus ils puissent entreprendre une guerre plus pénible. C'est un aigle qui tire du nid ses aiglons pour leur apprendre à voler. Il leur donne d'abord le pouvoir de guérir les corps pour les rendre ensuite les médecins et les conducteurs des âmes.

Et remarquez comment il leur fait voir en même temps la nécessité et la facilité de ce qu'il leur ordonne. « La moisson est grande, » dit-il, « et il y a peu d'ouvriers. » Je ne vous envoie pas pour semer, mais pour recueillir une moisson toute préparée. C'est ce qu'il dit dans saint Jean : « Les autres ont travaillé et « vous êtes entrés dans leurs travaux. » (Jean, IV, 59.) Il leur parlait de la sorte pour les empêcher de s'enorgueillir et pour leur donner en même temps de la confiance en leur faisant voir que le plus grand travail était déjà fait.

Il est remarquable encore que ce qu'il fait en cette rencontre n'est point l'ouvrage d'une justice qui rende ce qui est dû, mais d'une miséricorde toute pure et toute gratuite. « Voyant la multitude du peuple, ses entrailles « furent émues de compassion, parce qu'ils « étaient languissants et dispersés çà et là « comme des brebis qui n'ont point de pas« teur. » Ces paroles sans doute retombent comme une accusation grave sur la tête des Juifs, puisqu'au lieu d'être les pasteurs des peuples ils en étaient devenus les loups. Car non-seulement ils ne les redressaient point de

leurs égarements, mais ils s'opposaient même au progrès qu'ils auraient pu faire dans la vertu. Aussi nous voyons que lorsque le peuple, ravi des miracles de Jésus-Christ, publie hautement « qu'on n'a jamais rien vu de « semblable dans Israël, » les pharisiens crient au contraire : « Il chasse les démons « par le prince des démons. »

3. « Alors il dit à ses disciples : Il est vrai que « la moisson est grande, mais il y a peu d'ou- « vriers (37). Priez donc le maître de la mois- « son qu'il fasse aller les ouvriers à sa mois- « son (38). » Qui sont « ces ouvriers » dont Jésus-Christ parle en ce lieu, sinon ses douze disciples ? Il dit « qu'ils sont peu, » et néan- « moins il n'y en ajoute point d'autres, et il les envoie sans en accroître le nombre. Pourquoi dit-il donc : « Priez le maître de la mois- « son qu'il fasse aller les ouvriers dans sa « moisson, » puisqu'il n'y en ajoute pas un seul lui-même? C'est parce que, bien qu'ils ne fussent que douze, il sut les multiplier, non pas en augmentant leur nombre, mais en leur communiquant sa puissance et sa grâce. « Priez, » dit-il, « le maître de la moisson. » Il leur apprend par ces paroles quelle est la grandeur du don qu'il leur doit faire, et il marque aussi obscurément qu'il est lui-même « le maître de cette moisson. » Puisqu'aussitôt qu'il leur a donné cet avis, sans qu'ils eussent prié personne, il les fait apôtres et les envoie prêcher, les faisant souvenir en même temps de ces paroles de saint Jean, de « l'aire », du « van », de « la paille », et du « bon grain. » Ce qui montre clairement que c'est lui qui est le véritable laboureur, et qu'il est le maître de la moisson et des prophètes qui l'ont semée. Car en voyant ses apôtres recueillir la moisson, il est hors de doute qu'il ne les envoie pas recueillir la moisson d'un autre, mais celle qui était à lui, comme l'ayant lui-même semée par la prédication des prophètes. Mais il n'encourage pas seulement ses disciples, en leur représentant que leur travail est une moisson, mais en leur rendant encore ce travail facile.

« Jésus ayant appelé ses douze disciples, « leur donna puissance sur les esprits impurs « pour les chasser et pour guérir toutes sortes « de maladies et de langueurs (x, 1.) » Cependant le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné; saint Jean le dit clairement : « Le « Saint-Esprit n'était pas encore donné, parce « que Jésus n'était pas encore glorifié. » (Jean, VII, 39.) Comment donc les apôtres pouvaient-ils chasser les démons, sinon par la puissance de Jésus-Christ, et par la vertu de la mission qu'il leur avait donnée? Considérez aussi, mes frères, comme il ne les envoie que lorsqu'il est temps. Il ne les envoie point d'abord lorsqu'ils ne commençaient que de le suivre, mais après qu'ils ont été longtemps en sa compagnie, après qu'ils l'ont vu ressusciter les morts, chasser les démons, commander à la mer, guérir les paralytiques et les lépreux, remettre les péchés; enfin après les avoir suffisamment convaincus de sa toute-puissance par ses actions et par ses paroles, il leur dit alors : « Allez, je vous envoie. » Il ne les expose pas d'abord à de grands périls, puisqu'il n'y avait encore rien à craindre pour eux dans la Palestine, et qu'ils n'avaient qu'à se fortifier contre les injures et les médisances. Cependant il leur prédit de grands maux pour l'avenir, et il leur en parle sans cesse, afin qu'ils s'y préparent de bonne heure, et qu'ils soient plus fermes et plus courageux dans le péril.

Mais comme l'évangéliste n'avait encore parlé que de quatre apôtres, saint Pierre, saint André, saint Jacques, et saint Jean, et de saint Matthieu ensuite, sans avoir rien dit ni de la vocation, ni du nom même des autres, il rapporte ici leurs noms et leurs nombres.

« Voici les noms des douze apôtres. Le pre- « mier, Simon, qui est appelé Pierre, et André « son frère (2). » Il marque avec soin les noms et le pays des apôtres, parce qu'il y en avait deux qui s'appelaient Simon; l'un Simon Pierre, et l'autre Simon le Chananéen; comme il y en avait deux appelés Judas, dont l'un était le traître, et l'autre le frère de Jacques; comme il y en avait aussi deux nommés Jacques, l'un qui était fils d'Alphée, et l'autre, de Zébédée. Saint Marc en les nommant observe le rang et la dignité. Car après avoir nommé les deux chefs, il nomme en troisième lieu saint André. Mais notre évangéliste nomme saint Thomas avant de se nommer lui-même, quoique saint Thomas lui fût de beaucoup inférieur.

Mais voyons cette liste jusqu'au bout. « Le « premier est Simon, qui est appelé Pierre, et « André, son frère. » Ce n'est pas là un petit éloge de saint Pierre, de le placer le premier à cause de sa vertu, et de lui joindre André,

son frère, à cause du rapport de vertu et de mœurs qui était entre eux. « Jacques, « fils de Zébédée, et Jean, son frère; Phi« lippe et Barthelemi; Thomas et Matthieu le « Publicain; Jacques, fils d'Alphée; et Lebbée, « surnommé Thaddée (3). » Il est visible que l'évangéliste ne prend pas garde au rang et à la dignité, puisqu'il me semble que saint Jean était plus grand non-seulement que les autres, mais encore que son frère même. De même, après avoir nommé « Philippe et Barthelemi, » il parle de « Thomas et de Matthieu le Publi« cain. » Mais au lieu que saint Matthieu met saint Thomas avant lui, saint Luc met saint Matthieu avant saint Thomas. Il appelle « Jac« ques, fils d'Alphée, » parce qu'il y avait, comme j'ai déjà marqué, un autre Jacques, fils de Zébédée, après lequel il émet « Lebbée, « surnommé Thaddée; Simon le Chananéen, et « Judas Iscariote, celui qui le trahit. »

Il met Judas le dernier de tous, et il en parle non comme un ennemi et avec passion, mais comme un historien fidèle qui dit les choses dans leur ordre. Il ne dit point, le méchant, le détestable Judas, mais il l'appelle seulement comme les autres, du nom de la ville d'où il était, « Judas Iscariote, » parce qu'il y avait un autre Judas, Judas Lebbée, surnommé Thaddée, que saint Luc dit être fils de Jacques. « Judas Iscariote, celui qui le trahit. » Il ne rougit point de rapporter cette parole : « Qui « fut celui qui le trahit, » parce qu'il a soin de ne rien cacher de ce qui paraît mêlé de honte. Ainsi on voit assez, par son Evangile, que saint Pierre, le premier de tous, était un homme du peuple sans lettres et sans science. Mais voyons où Jésus-Christ envoie ses disciples, et vers qui il les envoie.

« Jésus envoya ces douze après leur avoir « donné ces instructions et leur avoir dit (5) : » Quels « sont ces douze ? » Ce sont des pêcheurs et des publicains, puisqu'il y en avait parmi eux quatre qui étaient pêcheurs et deux qui étaient publicains, saint Matthieu et saint Jacques. Et l'un de ces douze encore devait être le traître de Celui qui l'envoyait. Mais voyons quels sont les ordres et les instructions que Jésus-Christ leur donne.

« N'allez point vers les Gentils, et n'entrez « point dans les villes des samaritains (6). Mais « allez plutôt aux tribus de la maison d'Israël « qui sont perdues (6). » Ne croyez pas, leur dit-il, que j'aie quelque aversion pour les Juifs qui m'outragent et m'appellent démoniaque. Ce sont au contraire les premiers que je tâche de convertir, et je vous défends d'aller prêcher à d'autres qu'à eux, parce que je veux que vous soyez leurs maîtres et leurs médecins. Non-seulement je vous défends de prêcher aux autres avant eux, mais je ne vous permets pas de faire un pas dans la voie qui conduit aux autres peuples, ni d'entrer dans une seule de leurs villes, pas même dans celles des samaritains qui étaient toujours opposés aux Juifs.

4. Et quoique ce peuple fût beaucoup plus aisé à convertir que les Juifs, et qu'il fût plus susceptible de la foi, Jésus envoie néanmoins ses apôtres plutôt aux Juifs qu'à ceux-ci, pour faire mieux voir le zèle et le soin qu'il avait de leur salut. Son dessein était de fermer ainsi la bouche aux Juifs, de les disposer à la prédication des apôtres, de prévenir les calomnies qu'ils publiaient contre eux de ce qu'ils iraient prêcher aux incirconcis, et d'empêcher que la haine qu'ils devaient leur porter un jour ne parût avoir quelque fondement. Il les appelle des « brebis « perdues. » Il ne dit point qu'elles se soient volontairement égarées. Il leur témoigne partout qu'il est prêt à leur pardonner, et il tâche toujours de les attirer à lui.

« Et dans les lieux où vous irez, prêchez en « disant : le royaume des cieux est proche (7). » Admirez ici la grandeur des apôtres et la dignité de leur ministère ! Jésus-Christ ne leur commande point de prêcher rien de sensible, ou de semblable à ce que Moïse et les prophètes avaient annoncé avant eux. Ils proposent des choses nouvelles et inouïes jusqu'alors. Les prophètes ne promettaient que la terre et les biens terrestres; mais les apôtres annonçaient le royaume du ciel, et promettaient des biens éternels.

Ce n'est pas néanmoins cette seule excellence des promesses de l'Evangile qui rend les apôtres supérieurs aux prophètes, mais encore cette obéissance si prompte qu'ils témoignent à Jésus-Christ. Ils ne s'excusent point, ils ne résistent point comme quelques-uns des prophètes. De quelques périls, de quelques maux, de quelques combats qu'on les menace, ils ne laissent pas d'embrasser avec une parfaite soumission tout ce qu'on leur commande, comme de véritables prédicateurs d'un royaume céleste et divin.

Et quoi d'étonnant, direz-vous, si, n'ayant rien à publier de pénible et de fâcheux, ils

obéissent sans difficulté? — Que dites-vous ? est-ce qu'ils n'avaient à exécuter aucune mission difficile? est-ce que vous n'entendez pas parler de prisons, de supplices, de guerres civiles, de haine universelle et de tant d'autres maux qui les attendent? Il les rend pour les autres des sources de biens et de grâces, mais il ne leur promet à eux-mêmes que des afflictions et des maux. Pour les rendre ensuite dignes de toute créance il leur dit : « Guérissez les infirmes, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons. Vous « avez reçu ces dons gratuitement, dispensez-« les gratuitement (8). »

Considérez, mes frères, comme Jésus-Christ a souci des mœurs non moins que des miracles, et comme il montre que les miracles même ne sont rien sans la bonne vie : « Vous « avez, » dit-il, « reçu ces dons gratuitement, « dispensez-les gratuitement. » Il les détourne par ces paroles de deux grandes passions : premièrement de l'avarice, puisqu'il est bien juste qu'ils dispensent ses dons aussi gratuitement qu'ils les ont reçus. Secondement de l'orgueil, afin qu'ils ne s'imaginent pas que les miracles que Dieu fait par eux, soient leur propre ouvrage et qu'ils ne s'en glorifient pas : « Vous les avez reçus gratuitement, » leur dit-il : vous ne donnez rien du vôtre à ceux qui les reçoivent ; et ces effets miraculeux ne sont point la récompense de vos travaux. Ma grâce est à moi. Vous l'avez reçue de moi gratuitement, dispensez-la aux autres gratuitement. N'attendez point de prix de ce qui n'a point de prix. Et, pour arracher d'abord la racine de tous les maux, il dit : « Ne possédez « ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans « vos ceintures (9). Ne préparez, pour le « chemin, ni sac, ni deux habits, ni sou-« liers, ni bâton (10). » Il ne leur dit pas seulement : Ne prenez point d'or avec vous; mais quand on vous en offrirait, rejetez-le, fuyez la maladie si dangereuse de l'avarice. Jésus-Christ remédie par ce seul précepte à beaucoup de maux. Il empêche premièrement que l'on ne puisse soupçonner ses apôtres d'avarice. Secondement, il les dégage de toute sorte de soins, afin qu'ils soient plus libres pour la prédication de l'Evangile. En troisième lieu, il leur montre sa souveraine puissance, ainsi qu'il leur fait remarquer ensuite: « Quand je vous ai envoyés sans habits et sans « souliers, avez-vous manqué de quelque « chose? » Il ne leur dit pas tout d'abord : « N'a-« yez ni or ni argent. » Il leur donne premièrement le pouvoir de guérir les lépreux et de chasser les démons, et il leur dit ensuite : « Ne « possédez rien. Vous avez reçu ces dons gra-« tuitement, donnez-les aussi gratuitement, » se réservant de leur faire connaître par leur propre expérience qu'il ne leur donnait que des ordres très-saints en soi, très-utiles pour eux-mêmes et très-faciles à exécuter.

Vous me direz peut-être que toutes ces ordonnances sont très-justes, mais que vous ne pouvez comprendre pourquoi il leur défend d'avoir « une bourse, deux habits, des sou-« liers, » et de porter même « un bâton. » Je vous réponds que c'était pour exercer les disciples dans la pauvreté la plus exacte. C'est ainsi que nous avons déjà vu qu'il leur a défendu de se mettre en peine du lendemain. Comme il les envoyait pour être les docteurs des nations, il en fait en quelque sorte des anges en les détachant de tous les soins de cette vie, pour les attacher uniquement à leur ministère. Il ne veut pas même qu'ils se mettent en peine sur ce point : « Ne vous mettez « point en peine, » leur dit-il, « comment vous « leur parlerez. » Ainsi il leur rend très-aisé ce qui paraissait le plus pénible. Car rien ne donne tant de joie à l'âme que cette absence de tout soin, lors principalement que sans nous mettre aucunement en peine, nous sommes assurés de ne manquer jamais de rien, Dieu pourvoyant à tous nos besoins et nous tenant seul lieu de toutes choses.

5. Mais parce que ses disciples auraient pu dire en eux-mêmes : D'où aurons-nous donc ce qui nous est nécessaire pour la vie? il prévient cette pensée et il ne leur propose plus ce qu'il avait dit ailleurs : « Considérez les oi-« seaux du ciel. » Ils n'étaient pas encore en état de pratiquer ce conseil; mais il les fortifie contre cette appréhension, par une considération moins haute : « Celui qui travaille « mérite qu'on le nourrisse (10). » Il montre par là que ceux qu'ils instruiraient les devaient nourrir, afin que d'une part les maîtres ne s'élevassent point au-dessus de leurs disciples, comme leur donnant tout et ne recevant rien d'eux, et que les disciples de l'autre n'eussent point la douleur de voir que ceux qui les instruisaient ne voulussent point souffrir qu'ils leur rendissent aucune assistance. Ensuite, pour que les apôtres ne disent pas qu'il les

oblige donc à mendier pour vivre, il leur fait comprendre que ce qu'ils recevront sera moins un don qu'une dette; il leur fait comprendre cela par cette qualité « d'ouvriers » qu'il leur donne et en appelant salaire ce qui leur sera offert. Car encore que tout ce que vous faites, leur dit-il, ne consiste qu'à parler et à instruire; néanmoins votre ministère sera très-avantageux aux peuples et à vous très-laborieux; et ainsi ce que vous en recevrez sera moins une grâce qu'une récompense très-juste et très-légitime : « Car celui qui travaille mé« rite qu'on le récompense. » Ce qu'il ne dit pas pour nous faire croire que les travaux des ses apôtres fussent dignement payés de ce prix; Dieu nous garde de cette pensée; mais pour persuader à ces docteurs des peuples de ne rien exiger de plus et pour apprendre aux disciples que, lorsqu'ils assistent ceux qui les instruisent, ils ne font pas un acte de libéralité, mais qu'ils s'acquittent d'une dette.

« En quelque ville ou en quelque village « que vous entriez, informez-vous du plus « digne, et demeurez chez lui jusqu'à ce que « vous vous en alliez (11). » Ne croyez pas, leur dit-il, que par ces paroles : « Un ouvrier mé« rite qu'on le nourrisse, » j'aie prétendu vous ouvrir les maisons de tout le monde. Je veux qu'en ce point vous ayez beaucoup de réserve, puisque cette réserve même vous fera plus respecter et portera les hommes à contribuer à votre subsistance avec plus de joie. Si vous ne vous retirez que chez des personnes qui le méritent, ils vous donneront sans doute tous vos besoins, principalement lorsque vous ne leur demanderez que le nécessaire. Et il ne se contente pas de commander à ses apôtres de n'aller que chez des personnes qui en soient dignes, il leur défend même de passer de maison en maison, pour ne point faire de peine à celui qui les aurait reçus d'abord et pour empêcher qu'ils ne passassent pour légers et amis de la bonne chère. C'est ce qu'il veut faire entendre par ces mots : « Demeurez-là jusqu'à « ce que vous vous en alliez. » Et ce point est aussi mis en lumière par les autres évangélistes. (Marc. VI; Luc. X.)

Vous voyez donc combien Jésus-Christ recommande d'une part la gravité à ses apôtres; et de l'autre l'empressement à ceux qui les reçoivent, leur représentant que ce sont eux qui reçoivent dans ces visites tout l'honneur et tout l'avantage. Et pour confirmer davantage ce qu'il venait de dire, il ajoute : « Entrant « dans la maison saluez-la en disant : la paix « soit à cette maison (12)! Que si cette mai« son en est digne, votre paix viendra sur « elle; et si elle n'en est pas digne, votre paix « retournera à vous (13). » Considérez, mes frères, jusqu'à quelles particularités Jésus-Christ veut bien descendre. Et c'est avec raison. Car puisqu'il formait les athlètes de la piété et les prédicateurs de l'univers, il convenait d'en faire des hommes que leur modération ferait rechercher et aimer de tout le monde.

« Lorsque quelqu'un ne voudra point vous « recevoir ni écouter vos paroles, en sortant de « cette maison ou de cette ville, secouez la « poussière de vos pieds (14). Je vous dis « en vérité qu'au jour du jugement Sodome « et Gomorrhe seront traitées moins rigoureuse« ment que cette ville (15). » Ne prétendez point, parce que vous êtes les maîtres dont la mission est d'enseigner le monde, que les hommes vous doivent saluer les premiers, mais prévenez-les vous-mêmes en les saluant. Et montrant ensuite que cette salutation ne doit point être seulement une civilité humaine et stérile, mais une source de bénédictions : « Si cette maison en est digne, » dit-il, « votre « paix viendra sur elle. » Que si elle vous traite indignement, sa première punition sera de ne point jouir de votre paix, et la seconde sera d'être traitée avec plus de rigueur que n'ont été Sodome et Gomorrhe.

Mais comme si ses apôtres lui disaient : de quoi nous servira à nous ce terrible châtiment? Vous aurez, leur répond-il, pour vous recevoir les maisons de ceux qui en seront dignes. Et que signifie ceci : Secouez la poussière de vos pieds? C'est ou pour signifier qu'ils n'ont rien à eux, pas même la poussière de la terre; ou pour témoigner de la longueur du chemin parcouru pour ces ingrats qui les repoussent. Remarquez ici que le Fils de Dieu ne donne pas tout ce qu'il pouvait donner à ses apôtres, puisqu'il ne leur donne pas l'esprit de discernement et de prévoyance, pour distinguer ceux qui seraient dignes de les recevoir d'avec ceux qui ne le seraient pas. Il veut qu'ils en fassent l'essai eux-mêmes, et qu'ils s'exposent à cette épreuve. Pourquoi donc Jésus-Christ logea-t-il lui-même chez un publicain? parce que le changement de vie de ce publicain le rendit digne de cette visite.

Mais qui n'admirera en ce point la conduite du Sauveur? Il dépouille ses disciples de tout, et en même temps il leur donne tout, leur permettant d'entrer et de demeurer dans la maison de ceux qu'ils auraient instruits. Ainsi par ce seul précepte du Fils de Dieu, les apôtres se trouvaient délivrés de tous les embarras de la terre, et ils faisaient voir clairement à ceux qui les recevaient, que ce n'était que pour leur salut qu'ils les venaient visiter, puisqu'ils ne portaient point d'argent avec eux, et qu'ils ne voulaient rien d'eux que le nécessaire, et qu'ils n'entraient pas indifféremment chez toutes sortes de personnes, mais avec réserve et avec choix. Jésus-Christ ne voulait pas que ses disciples se signalassent seulement par les miracles. Il leur commandait de se rendre encore plus illustres par leurs vertus que par ces prodiges. Car il n'y a point de caractère et de marque plus propre d'une vertu vraiment chrétienne que d'aimer à n'avoir rien de superflu, et de se passer de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Les faux apôtres même savaient et pratiquaient cette vérité, et saint Paul, en faisant voir son désintéressement, disait d'eux : « Afin qu'en cela même dont ils « se glorifient tant, ils soient trouvés sem-« blables à nous. » (I Cor. II, 12.) Que si ceux même qui vont dans des pays étrangers et chez des inconnus, n'en doivent rien rechercher que la nourriture de chaque jour, combien sont plus obligés à cela ceux qui demeurent toujours chez eux ?

6. Ecoutons ceci, mes frères ; mais écoutons-le pour le pratiquer. Jésus-Christ n'a pas dit ces paroles seulement pour ses apôtres. Il les a dites pour tous ceux qui voudraient se sanctifier dans la suite de tous les siècles. Rendons-nous donc dignes nous autres de recevoir chez nous de si divins hôtes, puisque c'est par la disposition intérieure de ceux qui les reçoivent, que cette paix ou descend sur eux, ou se retire d'eux. Elle ne dépend pas seulement de la vertu des prédicateurs qui la donnent, mais encore de la sainteté des disciples qui la reçoivent. Que personne ne regarde comme une perte légère la privation de cette paix. Le Prophète l'avait prédite autrefois en disant : « Que « les pieds de ceux qui annoncent la paix sont « beaux ! » (Nahum, I, 15.) Et pour en marquer davantage l'excellence, il ajoute : « de « ceux qui annoncent les biens. » Jésus-Christ montre assez quelle elle est, lorsqu'il dit : « Je « vous laisse la paix : je vous donne ma paix. » (Jean, XIV, 13.)

Il faut, mes frères, faire toutes choses pour jouir d'une paix si précieuse, et dans vos maisons, et dans nos églises. Car celui qui préside ici et qui tient la première place dans l'église, donne comme vous savez la paix à tout le peuple ; et cette paix est la figure de celle que Jésus-Christ a donnée à ses apôtres. C'est pourquoi il faut la recevoir de tout son cœur avant que de se présenter à la sainte table. Si c'est un si grand mal de ne point participer à cette table, quel mal serait-ce de chasser et d'outrager celui même qui la bénit? C'est pour vous que le prêtre se tient assis dans l'église, et que le diacre est debout avec beaucoup de peine : quelle excuse donc vous restera-t-il de ne pas recevoir le ministre de Dieu, au moins en écoutant sa parole ?

Cette église est la maison commune de tous. Vous y entrez les premiers, et nous y venons ensuite, et nous pratiquons en y entrant, ce que Jésus-Christ ordonne ici à ses apôtres. Nous vous y bénissons tous en général, et nous vous y donnons d'abord cette paix que Jésus-Christ commande à ses disciples de donner lorsqu'ils entrent dans une maison. Que personne donc ne soit lâche et paresseux, que personne ne s'abandonne à l'égarement de ses pensées, lorsque les ministres de Dieu entrent et parlent dans ce lieu saint. Car cette négligence sera terriblement punie. Pour moi j'aimerais cent fois mieux être maltraité de vous, lorsque je vais vous voir dans vos maisons, que de n'être pas écouté ici lorsque je vous parle de la part de Dieu. Ce dernier mépris est d'autant plus grand, que cette maison est sans comparaison plus sainte et plus excellente que les vôtres.

Car c'est ici, mes frères, que sont renfermées nos plus précieuses richesses ; c'est ici qu'est l'objet de toutes nos espérances. Qu'y a-t-il ici qui ne soit grand et terrible ? Notre table est plus sainte et plus délicieuse que les vôtres. Notre huile est plus précieuse ; et tout le monde sait combien de personnes recevant avec foi cette divine onction dans leurs maladies, se sont trouvées guéries de leurs maux. Cette armoire où l'on garde l'Eucharistie est aussi bien plus estimable que ne sont les vôtres. Car elle ne renferme pas de riches habits, mais elle contient la miséricorde même, quoiqu'il y ait peu de personnes ici qui en jouis-

sent et qui la possèdent. Le lit aussi où l'on se repose ici est bien plus doux que les vôtres, puisque la lecture et la méditation de l'Ecriture est un repos plus agréable que celui que vous prenez chez vous.

Si nous étions tous dans une parfaite union, nous n'aurions point besoin d'autre maison que de celle-ci. Ces trois mille hommes d'autrefois, et ces cinq autres mille ensuite montrent la vérité de ce que je dis, puisqu'ils n'avaient tous qu'une même maison, qu'une même table, et qu'une même âme. « La multitude des fidèles, » disent les Actes, « n'avaient tous qu'une âme, et qu'un cœur. » (Act. IV, 32.) Mais puisque nous sommes trop éloignés de cette haute vertu, et que nous sommes dispersés en plusieurs maisons différentes, au moins lorsque nous nous rassemblons ici, rentrons le plus que nous pourrons dans cet esprit et cette charité de l'Eglise à sa naissance. Quand nous serions pauvres dans tout le reste, soyons riches en ce point.

Je vous conjure donc, mes frères, de nous recevoir avec affection lorsque nous entrons ici. Quand nous vous disons : « Que la paix « soit avec vous, » répondez-nous : « Et qu'elle « soit avec votre esprit ; » mais du cœur plus que de la bouche, et plus par un véritable désir que par le son extérieur de la parole. Que si après m'avoir dit ici avec tout le peuple : « Que la paix soit avec votre esprit, » lorsque vous êtes revenus chez vous, vous me faites une guerre sanglante par vos médisances, par vos injures, et par toute sorte d'outrages, que doit-on dire de cette paix que vous m'aurez donnée dans l'église ?

Pour moi je vous assure que quand vous diriez de moi tout le mal imaginable, je ne laisserai pas de vous donner et de vous souhaiter toujours très-sincèrement la paix. Je n'aurai jamais pour vous qu'une affection très-pure. Car je sens que j'ai pour vous tous les entrailles d'un vrai père. Si je vous fais quelquefois des réprimandes un peu fortes, ce n'est que par le zèle que j'ai de votre salut. Mais lorsque je vois que vous me décriez en secret et que dans la maison même du Seigneur, vous ne me recevez pas, et que vous ne m'écoutez pas avec un esprit de paix, je crains fort que vous ne redoubliez ma tristesse, non parce que vous tâchez de me noircir par vos injures, mais parce que vous rejetez de vous la paix que je vous donnais, et que vous attirez sur vous ces supplices effroyables dont Dieu menace ceux qui méprisent les prédicateurs de sa parole.

Quoique « je ne secoue point contre vous « la poussière de mes pieds, » quoique je ne me retire point d'auprès de vous ; l'arrêt néanmoins que Jésus-Christ a prononcé contre vous subsiste. Pour ce qui est de moi je ne cesserai point de vous souhaiter la paix, et je dirai continuellement : « Que la paix soit avec vous ! » Si vous la rejetez avec mépris, je ne secouerai point contre vous la poussière de mes pieds, non que je veuille en ce point désobéir à mon Sauveur, mais parce que la charité qu'il m'a donnée pour vous m'empêcherait de le faire.

Il est vrai que j'ai peut-être tort de m'attribuer ce que Jésus-Christ dit ici à ses apôtres, puisque je n'ai rien souffert pour vous, que je ne vous suis point venu chercher de loin pour vous annoncer l'Evangile, et que je ne vous ai point paru dans cet extérieur pauvre que Jésus-Christ a commandé à ses disciples, ni sans chaussures, ni sans une double tunique. Je veux bien être le premier à m'accuser moi-même, mais je suis obligé de vous dire que cela ne suffit pas pour vous justifier devant Dieu. J'en serai peut-être plus condamné, mais vous ne serez pas excusés.

7. Les maisons particulières étaient autrefois des églises, et les églises aujourd'hui ne sont plus que comme des maisons particulières. Les chrétiens alors ne parlaient que des choses du ciel dans leurs maisons, et aujourd'hui ils ne parlent plus dans les églises que des choses de la terre. Vous introduisez le siècle dans nos temples, et vous faites entrer le tumulte du palais jusque dans le sanctuaire. Quand Dieu parle, et que son Evangile frappe votre oreille, au lieu de l'écouter dans le silence, vous ne vous entretenez que de vos affaires, et plût à Dieu que vous ne parlassiez alors que de vos affaires ! mais vous parlez alors, et vous entendez parler de choses encore plus vaines et plus inutiles.

Je vous avoue, mes frères, que c'est là le sujet de ma douleur. C'est pour cela que je pleure, et que je ne cesserai jamais de pleurer. Je ne suis plus libre de quitter cette église pour passer dans une autre. Il faut nécessairement que je demeure et que je souffre ici jusqu'à la fin de ma vie. « Recevez-« nous donc, » comme saint Paul disait à un peuple, qu'il conjurait par ces paroles de lui

donner entrée non à leur table, mais dans leur cœur. C'est ce que nous vous demandons, mes frères. Nous ne désirons de vous que cette charité qui a de l'ardeur, et cette amitié sincère et véritable. Que si vous refusez de nous aimer, au moins aimez-vous vous-mêmes, en renonçant à cette tiédeur malheureuse dont vous êtes possédés. Il nous suffira pour nous consoler de voir que vous devenez meilleurs, et que vous avancez dans la voie de Dieu. C'est en cela même que mon affection paraîtra plus grande, si, lorsque j'en ai beaucoup pour vous, vous en avez peu pour moi.

Car il y a bien des liens qui nous unissent ensemble, et qui nous obligent de nous entr'aimer. Un même père nous a engendrés; une même mère nous a enfantés avec les mêmes douleurs : nous mangeons à la même table, et non-seulement nous recevons un même breuvage, mais nous buvons même à la même coupe. C'est un artifice de la sagesse et de la bonté de notre Père qui est dans le ciel, d'avoir voulu que nous bussions ainsi du même calice, ce qui est le fait de la plus parfaite charité.

Vous me direz peut-être que je suis bien éloigné du mérite et de la dignité des apôtres: je le reconnais de tout mon cœur, et je ne le désavouerai jamais. Bien loin de m'égaler à eux , je confesse que je ne suis pas digne d'être comparé, je ne dis pas avec eux, mais avec leur ombre. Si vous faites néanmoins ce que vous devez, non-seulement mes défauts ne vous nuiront point, mais ils vous pourront même beaucoup servir. Car vous serez d'autant plus récompensés de Dieu, que vous témoignerez plus d'affection et d'obéissance envers des ministres qui par eux-mêmes en auraient été indignes.

Nous ne vous parlons point ici de nous-mêmes, et nous ne vous disons point nos propres pensées. Nous n'avons point de maître sur la terre, selon la parole de Jésus-Christ, nous n'en avons qu'un qui est dans le ciel. Nous vous donnons ce que nous avons reçu, et en vous le donnant nous ne vous redemandons autre chose que votre amour. Que si nous en sommes indignes, aimez-nous néanmoins, et peut-être que votre charité nous en rendra dignes. Ce n'est pas trop pour vous que d'aimer ceux qui ne méritent pas d'être aimés, puisque Jésus-Christ vous commande d'aimer même vos ennemis. Qui pourrait donc après un commandement si doux avoir l'âme si barbare et si inhumaine que de haïr celui qui l'aime, quand d'ailleurs il serait engagé dans mille vices?

Une même table, une même viande nous unit tous, qu'un même amour divin et spirituel unisse nos cœurs. Si les voleurs les plus cruels épargnent ceux avec qui ils ont bu et mangé, et oublient à leur égard cette inhumanité qui leur est si naturelle, quelle excuse nous restera-t-il, si après avoir mangé ensemble la même chair du Sauveur, nous avons moins de tendresse et moins d'amitié que des voleurs? Les païens autrefois se sont entr'aimés, non pour n'avoir eu qu'une même maison et une même table, mais seulement pour avoir été citoyens d'une même ville; que pourrons-nous donc attendre de Dieu? Nous nous trouvons divisés les uns des autres, nous qu'il a unis par tant de nœuds et par des chaînes si sacrées; nous qui demeurons dans la même ville et dans la même maison; nous qui marchons dans la même voie; qui entrons par la même porte; qui sommes les rejetons d'une même tige; qui sommes les membres d'une même tête et d'un même chef, et enfin nous qui n'avons tous qu'une même vie, un même créateur, un même père, un même pasteur, un même roi, un même maître et un même juge.

Vous voudriez peut-être que nous fissions des miracles comme les apôtres en ont fait. Vous voudriez voir les lépreux guéris, les démons chassés et les morts ressuscités; mais c'est là la plus grande preuve de votre foi et de votre amour pour Dieu, de croire fermement en lui sans tous ses miracles. C'est pour cela même que Dieu a fait cesser les miracles, quoiqu'il y en ait encore d'autres raisons. Car si lors même que Dieu a retiré ces dons qui ont plus d'éclat, ceux qui excellent en d'autres, comme dans celui de la science et de la vertu, s'enorgueillissent aisément, et par le désir d'une vaine estime se séparent d'avec leurs frères; s'ils avaient le don des miracles, combien tomberaient-ils encore plus aisément dans le même orgueil, et dans les schismes qui en peuvent naître? Ce que je vous dis n'est point seulement une vaine conjecture, mais nous en voyons une preuve dans ce que saint Paul dit des Corinthiens, parmi lesquels il se forma beaucoup de divisions, parce qu'ils aimaient fort les dons extérieurs, et entr'autres celui des miracles.

Ne cherchez point, mes frères, ces effets miraculeux, mais la guérison de vos âmes. Ne désirez point de voir ressusciter un mort, puisque vous savez que tous les morts ressusciteront un jour. Ne demandez point comme une grâce de voir un aveugle recouvrer la vue; mais considérez plutôt tant de personnes à qui Dieu a ouvert les yeux du cœur et qu'il a si divinement éclairées dans l'âme. Apprenez à leur exemple à rendre votre œil chaste et modeste, et à régler tous vos regards. Si notre vie était telle qu'elle devrait être, les païens seraient plus touchés en la voyant, que si nous faisions les plus grands miracles; car les miracles ne persuadent pas toujours. On croit quelquefois qu'ils ne sont que feints et en apparence, ou qu'il s'y mêle quelque chose de mauvais, quoiqu'il soit vrai que ce soupçon ne puisse tomber sur ceux qui se font parmi nous. Mais une vie pure ne saurait être suspecte. Elle est hors d'atteinte à la calomnie, et elle ferme la bouche à tous les hommes. Appliquons-nous donc plus qu'à toute autre chose à bien régler notre vie. La bonne vie est un grand trésor et un grand miracle. C'est elle qui donne la véritable liberté. Elle rend les esclaves parfaitement libres, non en les tirant de la servitude, mais en les rendant sans comparaison plus libres que les personnes libres, quoiqu'ils demeurent extérieurement toujours esclaves, ce qui est beaucoup plus grand que de leur donner la liberté. La bonne vie enrichit le pauvre, non en le tirant de sa pauvreté, mais en faisant que, demeurant pauvre il est plus content, il a moins de besoin, et il est plus riche, en effet, que tous les riches.

8. Si vous désirez de voir des miracles, tâchez de vaincre en vous le péché, et vous verrez ce que vous désirez. Car le péché, mes frères, est un démon, et un démon redoutable. Si vous le chassez de vous, vous faites un plus grand miracle que ne font les exorcistes lorsqu'ils chassent les démons des possédés. Ecoutez ce que dit saint Paul, et voyez combien il préfère la vertu à tous les miracles. « Désirez, » dit-il, « entre les dons ceux qui sont les plus « excellents, et je vous montrerai une voie qui « est encore beaucoup plus élevée au-dessus de tous ces dons. » (I Cor. XII, 31.) Expliquant ensuite quelle est cette « voie, » il ne parle ni de la résurrection des morts, ni de la guérison des lépreux, ni des autres miracles semblables, mais seulement de la charité.

Considérez aussi ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Ne vous réjouissez pas de ce que « les démons vous obéissent, mais réjouissez-« vous plutôt de ce que vos noms sont écrits au « ciel. » (Luc, IX, 21.) Et ailleurs : « Plusieurs « me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, « n'avons-nous pas prophétisé ? n'avons-nous « pas chassé les démons, et fait beaucoup de « miracles en votre nom ? Et je leur répondrai « alors : je ne vous connais point. » (Matth. VII, 26.) Et lorsque, près de mourir sur la croix, il donne ses dernières instructions à ses apôtres, il leur dit : « On reconnaîtra que vous « êtes mes disciples, » non pas si vous chassez les démons, mais « si vous vous aimez l'un l'autre. » (Jean, XIII, 35.) Et un peu après : « C'est en cela, mon Père, qu'on reconnaîtra « que vous m'avez envoyé, » non pas si mes apôtres ressuscitent les morts, mais « s'ils sont « tous une même chose. » (Jean, XVII.)

Souvent les miracles ont peu servi à ceux qui les voyaient, et ont nui beaucoup à celui qui les faisait, en lui donnant des sentiments de complaisance et de vaine gloire. Mais on ne peut craindre ce mauvais effet de la bonne vie et de la vertu. Car la vertu sert à ceux qui la voient et encore plus à celui qui la pratique. Travaillez donc, mes frères, à bien vivre, et vos actions seront des miracles. Si, d'avare que vous étiez, vous devenez libéral, vous avez guéri une main desséchée qui ne pouvait s'étendre pour donner l'aumône. Si vous renoncez au théâtre, pour venir dans nos églises, vous avez guéri un boiteux, et vous l'avez fait marcher droit. Si vous éloignez vos yeux de la courtisane et de la femme d'autrui pour n'avoir plus à l'avenir que des regards chastes vous aurez rendu la vue à un aveugle. Si vous détestez ces chansons diaboliques pour ne chanter à l'avenir que nos cantiques spirituels, vous aurez fait parler un muet. Voila les merveilles qui sont véritablement estimables. Voila les miracles que je vous souhaite. En faisant ces œuvres saintes et miraculeuses, nous deviendrons grands nous-mêmes, et nous servirons aux autres par notre exemple, nous les ferons passer d'une vie mauvaise à une vie sainte, et nous nous ouvrirons ainsi l'entrée du ciel, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« JE VOUS ENVOIE COMME DES BREBIS AU MILIEU DES LOUPS. SOYEZ DONC PRUDENTS COMME DES SERPENTS ET SIMPLES COMME DES COLOMBES. » (CHAP. X, 16, JUSQU'AU VERSET 25.)

ANALYSE.

1. Les brebis du Christ vainquent les loups qui sont partout dans le monde.
2. Unir la simplicité et la patience. C'est la patience qui seule fait vaincre les chrétiens.
3. Constance et fermeté des apôtres.
4. Que les philosophes les plus fameux sont loin d'égaler les apôtres.
5. Ferveur initiale et persévérance finale.

6 et 7. Que la souffrance des premiers chrétiens devrait confondre notre mollesse. Qu'il faut se préparer aux grands maux par les petits. Vertu de Job égale à celle des apôtres.

1. Nous avons vu, mes frères, que Jésus-Christ a assuré ses disciples qu'ils ne manqueraient de rien; qu'il leur a ouvert les maisons de tous les fidèles ; qu'il leur a prescrit même avec combien de modération et de retenue ils y devaient entrer, non comme des vagabonds et des mendiants, mais comme des hommes graves qui venaient obliger ceux qui les recevaient et qui étaient même fort au-dessus d'eux ; c'est en effet ce qui découle comme conséquence de ce qu'il a dit : « Que celui qui travaille mérite qu'on le nourrisse ; » de ce qu'il leur a commandé de s'informer de ceux qui seraient dignes d'être honorés de leur visite, de demeurer chez eux, et de les saluer en entrant ; de ce qu'il prononce de terribles menaces contre ceux qui ne les recevraient pas. Après donc que le Sauveur a délivré ses apôtres de tous ces soins, qu'il les a comme armés de la puissance de faire des miracles, et que par ce dégagement même de tous les embarras de la vie, il les a rendus fermes comme le fer et le diamant, il leur prédit enfin les maux qui leur allaient arriver : et non-seulement ceux dont ils étaient bientôt menacés, mais encore ceux qui leur arriveraient durant tout le cours de leur vie, pour les former de bonne heure à cette guerre si difficile et si dangereuse qu'ils allaient entreprendre contre les démons.

Ces prédictions leur étaient extrêmement utiles. Car premièrement elles faisaient voir la toute-puissance de Celui à qui l'avenir était présent. Secondement elles empêchaient qu'on ne pût attribuer les maux que souffriraient les apôtres à la faiblesse et à l'impuissance de leur Maître. En troisième lieu, elles prévenaient les troubles où ils auraient pu tomber, s'ils avaient été surpris de ces afflictions contre leur attente. Et enfin elles les disposaient à ne pas s'étonner lorsque Jésus-Christ leur prédirait sa mort, quand il serait sur le point de la souffrir. Car ils furent étonnés alors, et Jésus-Christ même leur fait ce reproche : « Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur, et personne de « vous ne me demande : où allez-vous ? » (Jean, XVI, 3.)

Il ne leur parle point encore ici de lui-même. Il ne leur dit point qu'il serait lié, qu'il serait flagellé, et qu'il serait attaché en croix : ce qui sans doute les aurait extraordinairement troublés, mais il leur prédit seulement les maux qui leur devaient arriver.

Il leur fait voir ensuite combien la guerre à laquelle il les destinait était nouvelle, et comme la manière même de combattre serait tout à fait extraordinaire. Il leur avait déjà dit qu'il les envoyait sans armes, n'ayant qu'une robe, sans souliers, sans bâton, sans bourse, sans vivres, et leur commandant de manger chez ceux qui les recevraient. Mais

il va encore plus loin, et pour leur montrer son ineffable puissance, il dit : allez ainsi et néanmoins montrez-vous doux comme des brebis, et cela lorsque c'est contre des loups que je vous envoie, et non-seulement contre des loups mais au milieu des loups. Outre la douceur des agneaux, il leur commande encore d'avoir la simplicité de la colombe. C'est ainsi, leur dit-il, que je signalerai ma toute-puissance, lorsque les agneaux se trouvant au milieu des loups, et étant déchirés par leurs morsures cruelles, non-seulement les agneaux ne céderont pas aux loups, mais qu'ils changeront même les loups en agneaux. Il est sans doute bien plus admirable de transformer son ennemi en un autre homme que de le vaincre ; et de lui changer l'esprit et le cœur, que de lui ôter la vie. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il n'envoie que douze agneaux pour s'assujétir toute la terre qui était pleine de loups.

Rougissons donc, nous autres, qui faisons maintenant tout le contraire de ce que Jésus-Christ ordonne aux apôtres, et qui combattons nos ennemis non comme des agneaux, mais comme des loups. Tant que nous demeurerons agneaux, nous serons vainqueurs ; mais si nous devenons des loups, nous serons vaincus, parce que nous serons abandonnés de ce pasteur souverain qui paît des agneaux et non pas des loups. Il se retire de vous alors, et il vous abandonne, parce que vous l'empêchez de faire éclater en vous sa toute-puissance. Car lorsqu'en souffrant beaucoup de vos ennemis vous ne témoignez contre eux aucune aigreur, à lui est attribué tout l'honneur de la victoire. Mais si vous vous élevez contre eux, et si vous les attaquez, vous obscurcissez l'éclat de son triomphe.

Mais je vous prie de considérer ici quels sont ceux à qui Jésus-Christ prédit des choses si capables de les remplir de frayeur. Ce sont des hommes timides, ignorants, grossiers, sans lettres, sans aucune connaissance des lois et du barreau, enfin des pêcheurs et des publicains, en qui il n'y a rien que de bas, puisque tout conspire à leur abaisser l'esprit et le cœur. Si des choses si grandes et si difficiles auraient pu étonner les cœurs les plus haut placés, et ébranler les courages les plus fermes, comment des hommes sans expérience, qui n'avaient jamais pensé à rien de grand, ont-ils pu les entendre sans être abattus et atterrés ? Et cependant ils ne le furent pas.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, dira quelqu'un, puisque Jésus-Christ leur avait donné la puissance de guérir les lépreux et de chasser les démons. Et moi je réponds au contraire que c'est ce qui les devait troubler davantage, qu'en ressuscitant les morts et faisant tant de miracles ils dussent souffrir néanmoins des maux si épouvantables, endurer les prisons et les chaînes, être traînés devant les tribunaux, enfin être en butte aux attaques de tous et devenir l'horreur du genre humain. Rien n'était plus capable de les étonner, que cette alliance incompréhensible des plus grands maux avec les miracles.

2. Que leur reste-t-il donc pour les consoler, sinon la puissance de Celui qui les envoie? C'est pourquoi il dit dès l'entrée de ce discours : « Je vous envoie. » Cela seul suffit pour vous consoler : cela seul suffit pour vous donner du courage, et pour vous empêcher de craindre ceux qui vous attaqueront. Qui admirera cette autorité, cette puissance, cette force à qui rien n'est difficile ? Il semble qu'il leur dise : Ne vous troublez point de ce que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, et de ce que je vous commande d'être simples comme des colombes. Il me serait aisé de choisir une autre conduite. Je pourrais bien vous dispenser si je le voulais de tous les maux que je vous prédis. Je pourrais bien empêcher que vous ne fussiez exposés à vos ennemis comme des agneaux à des loups, et vous rendre au contraire plus terribles que des lions. Mais il est mieux que je me conduise de la sorte, puisque ma puissance et votre vertu en paraîtront davantage. C'est ce qu'il dit lui-même ensuite à saint Paul : « Ma « grâce vous suffit, parce que ma force se per« fectionne dans l'infirmité. » (II Cor. XII, 9.) C'est donc moi, leur dit-il, qui ai voulu vous rendre ainsi doux comme des agneaux. Car lorsqu'il leur dit : je vous envoie comme des brebis, il leur donne ceci à entendre : ne vous laissez point abattre, car je sais, je sais très-certainement que c'est principalement par cette douceur que vous serez invincibles à tous les efforts de vos ennemis.

Et voulant ensuite que ses apôtres fissent tout ce qui dépendait d'eux-mêmes sans se négliger, comme si tout devait venir de la grâce, ou qu'on pût recevoir la couronne sans l'avoir justement méritée, il ajoute : « Soyez

« donc prudents comme des serpents et simples « comme des colombes (16). » Mais quel avantage tirerons-nous de toute « notre prudence » parmi de si grands périls ? Comment pourrons-nous appliquer notre raison et notre jugement au milieu de ces tempêtes ? De quoi servira à l'agneau toute sa sagesse, lorsqu'il est environné de loups et de loups si furieux ? De quoi servira à la colombe d'être simple, lorsqu'elle est assaillie de tant de vautours ? Il est vrai que cela est inutile dans ces animaux ; mais vous en retirerez vous autres de grands avantages. Il veut que la prudence qu'il demande de ses apôtres soit une « prudence de serpent. » Car, comme le serpent abandonne tout son corps pour conserver sa tête, ainsi abandonnez tous vos biens, votre corps et votre vie même s'il est besoin, pour conserver votre foi. Elle est votre tête, elle est votre racine. Conservez-la seule, et quand vous auriez tout perdu, tout refleurira avec plus d'abondance, et vous recouvrerez tout avec plus de gloire.

C'est pourquoi il ne leur commande point séparément ou d'être simples, ou d'être prudents, mais il allie ensemble ces deux qualités, afin qu'unies l'une à l'autre, elles deviennent des vertus. Il demande une prudence de serpent, afin que pour sauver votre tête vous exposiez tout le reste ; et une simplicité de colombe, afin que vous ne vous vengiez point de ceux qui vous font injure, et que vous ne désiriez point la punition de ceux qui vous dressent des piéges pour vous perdre. Car toute la prudence du serpent serait inutile, si elle n'était accompagnée de cette douceur de la colombe. Quelqu'un me dira peut-être : Qu'y a-t-il de plus pénible que ce précepte ? Ne suffit-il pas de souffrir tout le mal qu'on veut nous faire ? Non, répond Jésus-Christ. Cela ne vous suffit pas, mais je vous défends encore d'en ressentir la moindre aigreur. Et c'est en cela que je veux que vous ayez la simplicité de la colombe. N'est-ce pas, mes frères, la même chose que si quelqu'un jetant un roseau dans le feu, non-seulement lui défendait de brûler ; mais lui commandait même d'éteindre le feu ?

Cependant ne nous troublons point. L'événement a justifié la sagesse de ce précepte. On l'a vu accompli parfaitement. Les apôtres ont effectivement été sages comme des serpents et simples comme des colombes, non en changeant de nature, mais en demeurant toujours des hommes semblables à nous. Que personne donc ne croie que ces commandements de Jésus-Christ soient impossibles. Personne ne connaît mieux le véritable état des choses que celui-là même qui donne ces lois. Il sait parfaitement que l'audace ne s'abat point par l'audace, et qu'elle ne cède qu'à la douceur. Si vous désirez de savoir comment ce précepte a été accompli, lisez les Actes des apôtres. Vous y verrez combien de fois, lorsque le peuple juif se levait furieux contre les apôtres, et qu'il aiguisait déjà ses dents comme une bête fauve, ils se sont sauvés de sa rage en imitant la douceur de la colombe ; vous verrez que c'est en répondant avec une grande modération, qu'ils ont apaisé la colère, éteint la fureur, arrêté l'emportement. Lorsque les Juifs leur dirent : « Ne vous avons-nous pas commandé très-expressément de ne point parler au peuple, et « de ne le point enseigner en ce nom (Act. IV) ? » au lieu qu'ils pouvaient se justifier par une infinité de miracles, ils ne font et ne disent rien qui puisse témoigner la moindre aigreur, mais ils répondent avec une souveraine modération : « Jugez vous-mêmes s'il est juste que nous vous « écoutions plutôt que Dieu. » Vous voyez dans ces paroles la douceur et la simplicité de la colombe, voyez maintenant la prudence du serpent : « Car nous ne pouvons pas ne point « dire ce que nous avons vu et ce que nous « avons entendu. » Considérez donc, mes frères, combien nous devons être sur nos gardes, afin que d'un côté nous ne soyons point abattus par les dangers, et que de l'autre nous ne soyons point emportés par la colère. C'est dans cette vue que Jésus-Christ leur dit : « Mais « donnez-vous de garde des hommes, car ils « vous feront comparaître devant l'assemblée « de leurs magistrats et ils vous feront fouetter « dans leurs synagogues (17). Et vous serez « menés à cause de moi devant les gouver- « neurs et devant les rois ; afin que ce leur « soit un témoignage tant à eux qu'aux gen- « tils (18). » Il les avertit encore ici d'être sur leurs gardes et de se préparer à tout, en ne leur promettant que des maux, et permettant aux hommes de les affliger pour nous apprendre qu'on ne peut vaincre qu'en souffrant, et que c'est la patience qui nous couronne. Il ne leur dit point : Combattez contre eux et résistez à ceux qui vous attaqueront. Il leur prédit seulement qu'ils souffriront les dernières extrémités.

3. Qui peut assez admirer d'un côté la puis-

sance du Maître qui parle et de l'autre la vertu des disciples qui l'écoutent? Car ne doit-on pas s'étonner comment de pauvres gens accoutumés à la pêche, et qui ne connaissaient que leurs filets et le lac où ils pêchaient, ne se sont pas retirés aussitôt qu'ils ont entendu ces paroles, comme ils n'ont point dit en eux-mêmes: De quel côté fuirons-nous à l'avenir? tous les tribunaux sont déclarés contre nous, tous les souverains nous persécutent, les princes des prêtres sont nos ennemis, les synagogues nous haïssent. Les juifs et les gentils, les princes et les peuples sont unis et conspirent tous ensemble contre nous. Vous ne nous parlez plus seulement de la Judée. Vous nous dites que nous serons menés « devant les gouverneurs « et devant les rois. » Ainsi vous nous faites voir tout un monde armé contre nous, les peuples, les magistrats et les souverains. Vous dites même, ce qui est encore plus horrible, que notre doctrine fera massacrer les frères par les frères, les fils par les pères, les pères par les fils dans tous les lieux de la terre. « Le « frère, dites-vous, livrera son frère à la mort, « et le père son fils, les enfants se soulèveront « contre leurs pères et leurs mères, et les fe- « ront mourir. » Comment donc pourra-t-on croire ce que nous dirons, si l'on voit que nous sommes cause que le frère tue son propre frère, le père son fils et le fils son père, et que toute la terre soit remplie de meurtres et de parricides? Ne nous chassera-t-on pas comme de mauvais démons, comme des corrupteurs des hommes, comme des pestes publiques, lorsqu'on verra les familles divisées, la tendresse la plus naturelle changée en haine et les plus proches s'entre-tuer les uns les autres? Est-ce ainsi que nous devons donner la paix à ceux qui nous recevront dans leurs maisons, auxquels, au contraire, nous ne devons apporter que la guerre, le sang et le meurtre? Quand nous serions un grand nombre au lieu que nous ne sommes que douze; quand nous serions savants et éloquents au lieu que nous sommes ignorants et grossiers; enfin quand nous serions rois au lieu de pauvres que nous sommes, et que nous aurions des richesses immenses et de puissantes armées, nous ne pourrions néanmoins jamais persuader aux hommes de recevoir une doctrine qui doit produire parmi eux des guerres domestiques et civiles, et plus que civiles. Enfin, quand nous mépriserions notre propre vie comme vous nous le commandez, que gagnerions-nous après tout cela, pour acquérir quelque créance dans l'esprit des hommes?

Les apôtres ne pensent et ne disent rien de semblable. Ils ne pénètrent point trop curieusement dans les ordres qu'on leur prescrit, et ils n'en demandent point les raisons. Ils se rendent simplement à ce qu'on leur ordonne, et obéissent à ce qu'on leur commande. Et cette soumission était une preuve non-seulement de la vertu des disciples, mais encore plus de la sagesse du Maître. Car je vous prie de considérer comme il apporte à chacun de ces maux le remède et la consolation qui lui était propre. Il dit d'abord contre ceux qui ne les recevraient pas, « que le peuple de Sodome « et de Gomorrhe endurerait des maux plus « supportables que la ville qui les rejetterait. » Après qu'il leur a dit « qu'ils seraient menés « devant les tribunaux des juges et devant les « rois, » il ajoute aussitôt : « à cause de moi, « pour leur être en témoignage ainsi qu'aux « gentils. » Voilà une grande consolation, de souffrir pour Jésus-Christ et pour servir de témoignage à l'égard de ceux même qui nous font souffrir. Car lorsque Dieu a entrepris une chose, il la fait réussir infailliblement, et il l'exécute lui-même, quoique par des voies inconnues à tous les hommes. Ces paroles consolaient les apôtres, non parce qu'ils désiraient de voir leurs ennemis punis, mais parce qu'elles leur donnaient la confiance de trouver Dieu présent partout, lui qui savait tout et qui leur avait tout prédit, et en même temps, parce qu'ils souffraient comme des ministres de Dieu, et non comme des méchants et des criminels. Ce qu'il leur dit ensuite est encore un sujet de grande consolation.

« Lorsqu'ils vous livreront aux juges, ne « vous mettez point en peine comment vous « leur parlerez ni de ce que vous leur devez « dire. Car ce que vous leur devez dire vous « sera donné à l'heure même (19). Ce n'est pas « vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre « père qui parle en vous (20). » Il veut leur ôter tout sujet de dire : Comment pourrons-nous leur persuader ce que nous leur prêcherons, lorsque notre doctrine produira de si étranges effets? C'est pourquoi il leur ordonne d'attendre de lui ce qu'ils devront répondre pour se défendre. Il leur dit ailleurs : « Je vous donnerai moi-même une bouche et « une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne

« pourront contredire ni résister. » (Luc, XXI, 15.) Et il dit ici : « C'est l'Esprit de votre père qui parle « en vous : » les égalant ainsi aux prophètes qui parlaient par l'Esprit de Dieu. Ce n'est qu'après leur avoir marqué la force invincible qui leur serait donnée, qu'il leur parle de meurtres et de massacres.

« Le frère livrera son frère à la mort, et le « père son fils ; les enfants se soulèveront « contre leurs pères et leurs mères et ils les « feront mourir (21). » Il ne s'arrête pas même à cela. Il dit des choses plus horribles, qui pouvaient ébranler des cœurs de marbre et de diamant. « Vous serez, » dit-il, « haïs de tous « les hommes, » à quoi il joint aussitôt la consolation, lorsqu'il ajoute ces paroles : « à cause « de mon nom; » et ces autres : « Celui-là sera « sauvé qui persévérera jusqu'à la fin (22). » D'ailleurs rien n'était si propre à les consoler que de savoir que leur prédication serait si puissante qu'elle rendrait les hommes capables de rompre toutes les liaisons de la parenté et du sang, et de mépriser tout ce qu'il y a de plus aimable ou de plus redoutable dans la vie. C'est comme si Jésus-Christ leur disait : Qui pourra vous vaincre si vous surmontez la nature même et si elle est contrainte de céder à la vertu de vos paroles, quelque absolue qu'elle soit d'ailleurs sur l'esprit des hommes ? Cependant n'espérez pas pour cela que votre vie en soit plus tranquille et plus assurée. Vous aurez pour ennemis tous les hommes, et vous serez comme en butte à la haine et à l'aversion de toute la terre.

4. Où est maintenant ce Platon si célèbre parmi les païens ? où est ce Pythagore ? où sont tous les stoïciens ensemble ? N'est-il pas certain que si Platon s'est acquis une grande réputation, il a néanmoins été méprisé de telle sorte qu'il a même été vendu sans qu'il ait jamais pu persuader ses sentiments à un seul tyran ? Quant à l'autre, tout le monde sait qu'après avoir trahi ses disciples il finit misérablement sa vie. Et les ordures des cyniques se sont évanouies il y a longtemps comme des songes et comme des fables. Cependant ces philosophes n'ont point été haïs comme le Fils de Dieu le prédit à ses apôtres. Ils ont été au contraire très-estimés pour leur éloquence, au point que les Athéniens exposèrent en public les lettres de Platon envoyées par Dion. Quelques-uns d'entre eux ont vécu dans la mollesse et dans les délices, et ont possédé de grandes richesses. On rapporte d'Aristippe qu'il a eu des prostituées qu'il avait achetées à grand prix. Un autre fit un testament par lequel il laissa de grandes sommes à ses héritiers. Un autre était si superbe qu'il se faisait comme un pont de ses disciples et marchait sur eux. On écrit de Diogène qu'il commettait des infamies en pleine place publique. Voilà donc les actions d'éclat de ces grands esprits.

On ne voit rien de semblable dans les apôtres. Toute leur conduite a été modeste, et toutes leurs actions ont été réglées. Ils ne sont pas tombés dans le vice, ils lui ont déclaré une guerre mortelle. Ils ont entrepris d'établir dans toute la terre le règne de la vérité et de la piété, et lorsqu'on les a tourmentés et tués cruellement, ils ont vaincu et ils ont triomphé dans la mort même. Vous me direz peut-être qu'on a vu aussi parmi ces anciens de grands courages et des capitaines illustres comme Thémistocle et Périclès. Mais si vous comparez ce qu'ils ont fait avec ce que des pêcheurs ont accompli parmi nous, vous verrez que ces grandes actions de ces sages de la Grèce n'ont été que des jeux d'enfants. Car en quoi consiste la grandeur de Thémistocle ? Est-ce en ce qu'il a persuadé aux Athéniens de monter sur leurs vaisseaux, lorsque Xerxès entrait dans la Grèce avec une puissante armée ? Mais nous ne voyons plus ici une armée de Perses qui attaque les Grecs. Nous voyons le diable même, qui vient avec tous les hommes de la terre et tous les démons de l'enfer attaquer douze pêcheurs et leur faire une guerre mortelle, non pas durant quelque temps, mais pendant toute leur vie. Cependant ces douze hommes ont soutenu ces efforts, et sont demeurés vainqueurs, non en tuant leurs ennemis, mais, ce qui est plus admirable, en les convertissant et en leur faisant changer de vie.

Car il ne faut pas oublier que les apôtres ne se sont pas défaits de leurs ennemis par la force et par la violence, mais qu'ils les ont transformés heureusement, et que des démons ils ont fait des anges. Ils ont tiré la nature humaine des chaînes du démon, de cette servitude si honteuse et si misérable, et ils ont chassé ces tyrans et ces séducteurs des âmes non-seulement des maisons et des villes, mais des autres déserts les plus reculés. On voit la vérité de ce que je dis par ces troupes de moines et de solitaires dont ils ont peuplé

toutes les solitudes du monde, purifiant par la force de leur prédication, non-seulement toute la terre habitable, mais encore jusqu'aux déserts eux-mêmes. Et ce qui est plus admirable, c'est que pour accomplir ces grandes actions, ils n'ont eu besoin ni d'armes, ni de corps d'armées, mais qu'ils sont venus à bout de tout par leurs travaux et par leurs souffrances !

Les villes, les synagogues et les rois avaient au milieu d'eux douze hommes pauvres et grossiers qu'ils tenaient dans les prisons, qu'ils chargeaient de chaînes, qu'ils déchiraient par les fouets et par mille autres tourments, qu'ils faisaient errer de ville en ville, et de province en province; et cependant ils ne pouvaient leur fermer la bouche. Il leur était aussi impossible de lier leur langue qu'il le serait de lier les rayons du soleil. Et nous ne devons pas nous en étonner, parce qu'un si grand miracle n'était point l'ouvrage de ceux qui parlaient, mais du Saint-Esprit qui parlait par eux. Ce fut par cette force invisible que saint Paul vainquit Agrippa, et Néron même, le plus méchant de tous les hommes. « Le « Seigneur, » dit-il, « m'a secouru de sa pré« sence, il m'a fortifié, et m'a délivré de la « gueule du lion. » (II Tim. IV, 16.)

Mais admirez comment, après avoir entendu ces paroles : « Ne vous mettez en peine de « rien, » ils les pratiquent en effet, sans se laisser ébranler par tout ce qu'il y a de plus terrible. Que si vous dites qu'ils ont été assez fortifiés par cette parole : « L'Esprit de votre « Père parlera en vous, » je dis au contraire que ce qui m'étonne davantage, c'est que, loin de chanceler dans leur résolution, ils n'ont pas même désiré d'être délivrés de tant de maux, dont ils se voyaient menacés non pas durant un an ou deux ans, mais pendant toute leur vie. Car c'est le sens de cette parole : « Celui-là sera sauvé, qui persévérera jusqu'à « la fin. »

Il ne veut pas que sa grâce fasse tellement tout dans eux, qu'ils n'y contribuent en rien de leur part. Il y a des choses qui viennent de lui seul, et d'autres qui viennent aussi des apôtres. Les miracles étaient de lui seul; le renoncement à tous les biens était aussi des apôtres. Cette entrée libre dans toutes les maisons des chrétiens venait de Dieu seul; mais cette retenue qui les bornait au seul nécessaire venait aussi d'eux : « Car celui qui tra« vaille mérite qu'on le nourrisse. » La puissance de donner la paix en entrant était une grâce de Dieu seul, mais le soin de ne chercher que ceux qui en étaient dignes, et de n'aller pas indifféremment chez tout le monde, était l'effet de leur sagesse. La punition de ceux qui ne les recevaient pas, était de Dieu seul, mais la douceur qu'ils témoignaient dans ces rencontres, en se retirant sans aigreur et sans reproches, était des apôtres. C'était Dieu qui leur donnait le Saint-Esprit, et qui les empêchait de se mettre en peine de ce qu'ils devraient dire, mais c'était par leur constance et par leur sagesse qu'ils enduraient tout avec courage, et qu'ils étaient doux comme des brebis et simples comme des colombes. C'était par leur force qu'ils voyaient sans s'abattre cette haine que tous les hommes avaient pour eux; mais c'était la grâce de Celui qui les envoyait qui les faisait persévérer, et qui les sauvait. C'est pour ce sujet qu'il disait : « Ce« lui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.» Comme plusieurs ont coutume de commencer d'abord avec ferveur et avec zèle, et de se relâcher ensuite, je vous avertis, leur dit-il, que je considère principalement la fin. Que sert-il que les grains fleurissent d'abord, s'ils sèchent aussitôt après ?

5. Il veut donc que ses apôtres aient une patience persévérante pour empêcher qu'on ne crût que Dieu faisait tout dans les apôtres, sans qu'ils y eussent aucune part, et qu'on ne devait pas beaucoup admirer leur courage, puisqu'ils n'auraient rien de bien pénible à souffrir. Il leur dit clairement qu'ils auraient besoin de patience. Quand je vous délivrerai d'un péril, ce sera pour vous laisser tomber dans un autre. Vous passerez d'un moindre dans un plus grand, et la fin de tous vos travaux sera la perte de votre vie. C'est ce qu'il leur promet par ces paroles : « Celui-là sera « sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. » C'est pourquoi leur ayant dit ici : « Ne soyez point « en peine de ce que vous répondrez, » il dit ailleurs : « Soyez prêts à répondre à toutes « sortes de personnes qui vous demanderont « compte de votre foi. »

Quand nous n'avons à disputer qu'avec nos amis, il semble qu'il nous laisse à nous, et qu'il veut que nous nous mettions nous-mêmes en peine de ce que nous devons dire. Mais quand nous sommes devant le tribunal d'un juge sévère, environnés d'une populace

furieuse, et que tout est capable de nous frapper de terreur, il nous assiste alors de sa force, pour nous rendre fermes de cœur et d'esprit, et pour nous faire répondre avec hardiesse, sans blesser en rien ni la vérité ni la justice. Car représentez-vous, je vous prie, un homme qui ne s'est occupé toute sa vie que de pêche, ou de cuirs, que de banque, et qui paraît tout d'un coup devant des rois assis dans leurs trônes, environnés de grands officiers, de gardes et d'épées nues et d'une foule innombrable de peuple, et qui entre seul devant tout ce monde, ayant les mains liées et les yeux baissés vers la terre; croyez-vous qu'un homme en cet état aurait eu seulement la hardiesse d'ouvrir la bouche, et de dire une parole?

On ne pouvait même souffrir qu'ils parlassent pour se justifier, et pour défendre la vérité de leur doctrine, mais on les regardait comme des corrupteurs et des perturbateurs de toute la terre, qu'il fallait exterminer et condamner aux plus effroyables supplices : « Voilà, » disaient-ils, « ces gens qui troublent « toute la terre (Act. XVI), » ces séditieux « qui « osent parler contre les édits de César, en ap« pelant Jésus-Christ roi. » (Ibid. XVII.) Ainsi les juges étaient prévenus contre eux par ces fausses impressions, et il était besoin d'avoir une force et une lumière toute divine, pour persuader ces deux choses : l'une que la doctrine qu'ils prêchaient était vraie; et l'autre qu'elle n'était point contraire aux lois civiles et aux intérêts de l'Etat. Car si, d'une part, ils soutenaient la vérité qu'ils prêchaient, on les accusait de renverser les lois de l'Etat; et si de l'autre, ils se mettaient en peine de prouver qu'ils n'étaient point contraires au bien des Etats, ils étaient en danger d'affaiblir en quelque chose la vérité et la sainteté de l'Evangile.

Cependant nous savons avec quelle sagesse saint Pierre et saint Paul, et tous les autres apôtres se sont conduits dans de semblables rencontres. On les accusait partout comme des factieux, comme des gens qui voulaient introduire des nouveautés par des intrigues et par des cabales, et néanmoins non-seulement ils se sont purgés de toutes ces fausses accusations, mais ils ont même donné des impressions toutes différentes de leur conduite, et tout le monde a reconnu qu'ils étaient les sauveurs de la terre, les bienfaiteurs et les pères communs de tous les hommes. Et ils se sont acquis cette réputation par leurs longs travaux, et par une extrême patience. C'est pourquoi saint Paul disait de lui-même qu'il mourait chaque jour : « Je meurs tous les jours, » dit-il, et ainsi sa vie n'a été qu'une souffrance et une mort continuelle.

Après cela, mes frères, comment pouvons-nous nous excuser d'avoir de si grands exemples et de vivre dans une mollesse criminelle, lorsqu'il nous serait si aisé de servir Dieu dans la paix de son Eglise? Nous nous laissons tuer sans que personne nous fasse la guerre. Nous mourons sans qu'aucun ennemi nous persécute. Dieu nous commande de nous sauver, nous sommes en pleine paix, et nous ne le pouvons faire. Les apôtres voyant toute la terre en feu, se jetaient au milieu des flammes, et en retiraient tous ceux qui brûlaient. Nous sommes, nous autres, dans le plus grand calme du monde, et nous ne pouvons nous sauver nous-mêmes. Après cela quelle excuse nous restera-t-il?

Nous ne sommes plus menacés ni de prisons ni de chaînes. On ne parle plus ni de fouets ni de tortures. Les princes et les synagogues ne fulminent plus d'arrêts contre nous. Tout est changé maintenant. Nous dominons et nous régnons, puisque nous avons des princes fidèles et religieux. Le nom chrétien est en vénération et en honneur, et ceux qui en font profession sont dans les magistratures et dans les premières charges; et cependant nous nous laissons vaincre au milieu de cette paix. Les apôtres et leurs disciples, alors battus de verges et tourmentés de mille manières, faisaient leurs délices de leurs tourments; et nous qui ne souffrons pas aujourd'hui le moindre mal, nous sommes plus mous que de la cire

Mais, me direz-vous, les apôtres faisaient des miracles? Mais leurs miracles les empêchaient-ils de souffrir les fouets, les prisons et les bannissements? Et ce qu'il y a d'étrange, c'est précisément qu'ils étaient si cruellement traités par ceux qui recevaient leurs bienfaits, et qu'ils ne se troublaient point de cette ingratitude et qu'ils recevaient sans s'étonner de si grands maux au lieu des grands biens qu'ils avaient faits. Vous au contraire, si vous avez rendu à quelqu'un le moindre service, et qu'ensuite il vous désoblige en quelque chose, vous entrez dans le trouble, vous avez l'esprit aigri et agité, et vous vous repentez du bien que vous lui avez fait.

6. Que serait-ce s'il arrivait, ce que je prie Dieu de ne pas permettre; que serait-ce, dis-je, s'il arrivait quelque persécution dans l'Eglise? Quel désordre ne verrait-on pas, et à quelle confusion ne serions-nous pas exposés? Car où est le fidèle qui pourrait combattre, puisque personne ne s'exerce avant le combat? Quel est l'athlète qui puisse vaincre son adversaire, et remporter le prix aux jeux olympiques, si dès sa jeunesse il ne s'est formé dans l'art de la lutte? Ne devrions-nous pas courir tous les jours dans la carrière de la foi et combattre tous les jours? Ne voyez-vous pas que les athlètes qui n'ont pas d'antagonistes se servent d'un sac plein de sable, pour faire ainsi l'essai de leurs forces, et que les plus jeunes d'entre eux s'exercent contre d'autres plus robustes pour se préparer à un combat véritable? Imitez-les, vous qui êtes les athlètes de Jésus-Christ. Exercez-vous dans les combats de la piété et de la sagesse. Nous trouvons tous les jours des personnes qui nous portent à l'aigreur et à la colère, et qui allument en nous le feu de nos passions. Résistez à ces ennemis invisibles, supportez ces peines de l'âme, pour vous rendre plus supportables celles du corps.

Si le bienheureux Job ne se fût ainsi exercé avant le combat, il n'eût jamais témoigné dans l'occasion une patience si inimitable. S'il ne se fût longtemps étudié à étouffer tous les murmures et les ressentiments de son cœur, il eût sans doute dit quelque parole déréglée, lorsqu'il se vit tout d'un coup accablé de tant de maux. Mais parce qu'il s'était acquis une grande force en s'accoutumant à tout souffrir, il ne put être abattu ni par la perte de tous ses biens, ni par la mort si soudaine de tous ses enfants, ni par la fausse compassion de sa femme, ni par les plaies horribles de tout son corps, ni par les reproches de ses amis, ni par les insultes de ses domestiques.

Que si vous désirez de savoir quels furent les exercices par lesquels il se prépara à ce grand combat, écoutez jusqu'à quel point il témoigne lui-même qu'il méprisait les richesses. « Vous savez, Seigneur, » dit-il à Dieu, « si « je me suis réjoui d'avoir de grands biens, si « j'ai regardé l'or comme mon appui, et si j'ai « mis ma confiance dans les pierres pré« cieuses. » (Job, XXXI, 25.) Ainsi il ne se troubla point d'être devenu pauvre, parce qu'il n'avait point eu de joie de se voir si riche.

Considérez aussi de quelle manière il gouvernait ses enfants. Sa conduite envers eux n'était point molle et relâchée comme la nôtre; mais pleine de vigilance et d'une sage sévérité. Car s'il avait tant de soin d'offrir à Dieu des victimes pour leurs fautes secrètes, avec quel zèle les a-t-il dû reprendre pour celles qui étaient visibles? Si vous voulez voir encore comment il s'exerçait à la continence, voyez ce qu'il dit : « J'ai fait un pacte avec mes yeux, « pour n'avoir pas seulement une pensée d'une « vierge. » (Job, XXXI, 1.) Nous voyons aussi que sa femme ne put abattre son grand courage, parce qu'il ne l'aimait que comme un homme sage doit aimer sa femme.

C'est pourquoi j'ai admiré souvent en moi-même comment le démon osa tenter ce saint homme, et comment il entreprit même de le vaincre, lui qui savait que par un long exercice il s'était élevé jusqu'au comble de la vertu. Mais le démon est comme une bête cruelle. Il est toujours altéré de sang. Il ne se rebute point, et il ne désespère jamais de nous perdre. Son opiniâtreté est la condamnation de notre mollesse, puisqu'il ne désespère jamais de nous perdre, au lieu que nous désespérons au contraire si aisément de nous sauver.

Mais considérez encore comment ce saint homme se préparait aux maux du corps et aux plaies horribles dont il fut frappé. Comme il n'avait rien à souffrir en lui-même, parce qu'il vivait dans les richesses, dans l'abondance de toutes choses et dans la magnificence, il arrêtait ses yeux sur les misères des autres. Et c'est ce qui lui fait dire : « Le mal que je crai« gnais m'est arrivé, et les afflictions que je « considérais avec frayeur sont tombées sur « moi. » Et ailleurs : « J'ai répandu des larmes « sur toutes les personnes affligées, et j'ai sou« piré quand j'ai vu un homme dans la mi« sère. » (Job, III, 25.) C'est là ce qui l'a rendu invincible dans sa douleur et invulnérable à tous les traits du démon.

Car il ne faut pas seulement compter parmi ses maux la perte de ses biens, la mort de ses enfants, les plaintes empoisonnées de sa femme et les plaies incurables de tout son corps. Il faut jeter les yeux sur d'autres encore beaucoup plus sensibles. Cela vous surprend sans doute, et vous demandez en vous-même ce que Job a souffert de plus grand et de plus sensible que ce que nous venons de dire, puisque c'est tout ce que l'Ecriture nous en rapporte. Je ne m'étonne pas de votre doute. Je

sais avec quelle négligence vous lisez l'Ecriture, et ainsi je ne m'étonne pas que vous y remarquiez si peu de chose. Mais ceux qui pèsent la parole de Dieu comme l'or et qui savent le prix de ces perles spirituelles, y trouvent bien dans cette histoire d'autres sujets de douleur pour ce saint homme.

Ils considèrent premièrement qu'il n'avait pas encore une connaissance bien claire du royaume du ciel et de la résurrection des hommes. C'est ce qui lui faisait dire : « Je n'ai « point à vivre éternellement, pour ne me « lasser point dans ma patience. » (Ibid. VII.) Secondement, qu'il se voyait accablé de maux, après le grand nombre d'actions saintes qu'il avait faites. Troisièmement, qu'il ne se sentait coupable d'aucun crime. En quatrième lieu, qu'il croyait que Dieu était l'auteur des maux qu'il souffrait, et que quand même il les eût attribués au démon, c'en était encore assez pour le troubler. Cinquièmement, qu'il voyait que ses amis étaient devenus ses accusateurs et qu'ils lui disaient : « Vous n'avez pas encore « souffert autant que vous le méritez. » Sixièmement, qu'il considérait que des hommes plongés dans le vice étaient comblés de biens, et qu'ils lui insultaient dans son malheur. Septièmement, qu'il n'y avait eu encore personne avant lui qui eût souffert de la sorte et dont l'exemple le pût consoler.

7. Pour comprendre combien toutes ces circonstances aggravaient son mal, il n'en faut juger que par ce que nous voyons aujourd'hui. Car encore que nous croyions maintenant avec tant d'assurance au royaume des cieux et à la résurrection de la chair ; que nous nous sentions coupables de tant de péchés ; que nous ayons tant de grands exemples et tant de modèles excellents de toutes sortes de vertus ; cependant s'il nous arrive de perdre quelque argent que peut-être nous avions volé, ce seul mal, sans être accompagné ni des reproches d'une femme, ni de la mort d'un enfant, ni des accusations d'un ennemi, ni des insultes d'un domestique, lorsqu'au contraire beaucoup de choses pourraient et devraient l'adoucir, ne laisse pas de nous être insupportable et de nous rendre la vie odieuse. Quelles louanges donc mérite Job, qui, après avoir perdu en un moment ce qu'il avait amassé par un juste travail durant tant d'années, voit comme pleuvoir sur lui les malheurs de toutes parts sans que sa constance soit ébranlée, et sans cesser jamais de rendre à son Créateur les actions de grâces qui lui sont dues ?

Car, pour ne point parler de tout le reste, les seules paroles de sa femme n'auraient-elles pas été capables d'ébranler les pierres les plus dures? Considérez, je vous prie, avec quelle adresse elle tâche de le surprendre. Elle ne se plaint point de la perte de ses biens. Elle ne lui parle point de ses chameaux, de ses brebis et de tout le reste, parce qu'elle savait combien son mari méprisait toutes ces choses. Elle s'arrête à la mort de ses enfants, qui pouvait le plus le toucher. Elle la déplore avec des plaintes excessives ; elle l'exagère autant qu'elle peut. Que si l'on a vu souvent des personnes qui, dans un état très-heureux, n'ont pas laissé de faire de grandes fautes par la persuasion de leurs femmes ; quel courage devait avoir cette âme héroïque, pour repousser sa femme qui venait l'attaquer avec tant d'avantage et pour étouffer en même temps deux passions si fortes, l'amour et la compassion ?

Il est arrivé souvent que ceux qui avaient résisté à la première de ces passions ont succombé à la seconde. Le patriarche Joseph foula aux pieds l'amour impudique, en repoussant l'Egyptienne avec tous les attraits et tous les artifices dont elle usa ; mais il ne put résister à la compassion ni retenir ses larmes, lorsqu'il vit ses frères qui l'avaient vendu autrefois ; et ne pouvant plus souffrir le déguisement et la feinte, il se fit reconnaître pour ce qu'il était. Lors donc que ce n'est pas un frère qui parle à son frère, mais une femme qui parle à son mari et qui lui dit des choses touchantes, qu'elle est d'ailleurs secondée par la conjoncture du temps, par les plaies, par la douleur et par mille maux de celui à qui elle parle, il est certain qu'à moins d'avoir un cœur plus ferme que le diamant on ne peut pas résister à cette tempête.

Permettez-moi, mes frères, de vous déclarer avec liberté ce que je pense de ce saint homme. Je ne dis pas que Job a été plus grand que les apôtres. Mais j'ose dire qu'il leur a été égal. Les apôtres avaient une très-grande consolation que Job n'avait pas. Ils savaient qu'ils souffraient pour Jésus-Christ, ce qui était un si grand soulagement dans leurs maux que Jésus-Christ ne manque jamais de marquer cette circonstance en leur disant : « Vous souf-

« frirez à cause de moi : vous souffrirez pour « mon nom. S'ils ont appelé le maître Béelzé- « bub, comment ne traiteront-ils pas de même « ses disciples? » Mais Job ne pouvait pas se consoler par une si haute considération. Il n'avait point reçu comme les apôtres le don de faire des miracles et il n'était point assisté de Dieu si puissamment. Car il n'avait point reçu le Saint-Esprit dans cette plénitude avec laquelle il a depuis été donné à l'Eglise.

Nous devons encore considérer que Job avait été nourri dans une grande délicatesse; qu'il avait vécu dans les plaisirs et dans la jouissance de toutes sortes de biens; qu'il était en cela bien différent des apôtres, pêcheurs accoutumés à une vie dure et pauvre ; et qu'ainsi il fallait une grande vertu pour passer tout d'un coup du comble des délices dans une extrême misère. Il a souffert aussi comme les apôtres, les injures, les outrages et les insultes; mais ceux qui le traitaient de la sorte étaient ses propres amis et ses domestiques, car il était également haï de ses ennemis, et de ceux qu'il avait le plus obligés. Mais dans tous ces maux il n'a point eu le bonheur, comme nous l'avons déjà remarqué, d'être soutenu par cette ancre sacrée qui rassurait les apôtres parmi toutes les tempêtes de ce monde, c'est-à-dire de souffrir « pour Jésus-Christ et pour le nom « du Sauveur. »

J'admire ces trois jeunes hommes de la fournaise, qui résistèrent à ce tyran si redoutable, et qui méprisèrent toute la violence des flammes. Mais considérez aussi ce qu'ils disent à ce roi barbare : « Nous n'adorons point vos dieux, et « nous n'adorerons jamais cette idole que vous « avez faite. » (Dan. III, 7.) C'était là leur grande consolation, de savoir qu'ils souffraient pour Dieu tout ce qu'ils souffraient. Job au contraire ne savait pas que tout ce qu'il souffrait venait d'un combat qui se passait dans sa personne entre Dieu et le démon ; et sans doute que s'il l'eût su, cette pensée l'aurait rendu insensible à tous ses maux. C'est pourquoi, aussitôt qu'il eût entendu ces paroles du Seigneur : « Croyez- « vous que je vous aie ainsi affligé pour un « autre sujet que pour faire connaître et pu- « blier votre vertu et votre justice (Job, « XXIV, 3)? » vous voyez comme à cette parole, il reprend une nouvelle force, comme il s'anéantit en lui-même, et comment il croit n'avoir pas même souffert ce qu'il a souffert. « Pourquoi, » dit-il, « croit-on encore que Dieu « m'ait traité de la sorte pour mes péchés, « après avoir entendu ces paroles, moi qui ne « suis rien? » (Job, XXIV, 13.) Et ailleurs : « Je « ne pouvais que vous écouter auparavant, « mais maintenant mon œil vous a vu. C'est « pourquoi je me méprise moi-même, je me « fonds et je m'écoule comme l'eau, et je me « regarde comme la poussière et la cendre. » (Job, XLII, 5.)

Imitons, mes frères, ce courage si fort et si humble. Imitons, nous qui ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce, un homme qui vivait avant la loi et avant le temps heureux de la grâce, afin que nous puissions mériter d'entrer un jour comme lui dans les tabernacles éternels où je prie Dieu de nous conduire, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« LORS DONC QU'ILS VOUS PERSÉCUTERONT DANS UNE VILLE, FUYEZ DANS UNE AUTRE. JE VOUS DIS EN VÉRITÉ QUE VOUS N'AUREZ PAS ACHEVÉ DE PARCOURIR TOUTES LES VILLES D'ISRAEL, QUE LE FILS DE L'HOMME NE SOIT VENU. » (CHAP. X, 23, JUSQU'AU VERSET 34.)

—

ANALYSE.

1. Le Christ propose son exemple à ses apôtres pour leur apprendre à supporter courageusement les injures.
2. Si nous le voulons, nous ne serons pas vaincus.
3. Celui qui confesse Jésus-Christ, le fait par la force que lui donne la grâce. Dieu dispense plus volontiers les biens que les châtiments.
4. Des maux qui s'ensuivraient si les corps ne se corrompaient point après la mort.
5. Rien de plus beau qu'une belle âme.

1. Après tant de prédictions pleines de terreur que Jésus-Christ vient de faire à ses apôtres, prédictions qui pouvaient abattre les cœurs les plus fermes, après ce déluge de maux qui devait fondre sur eux, lorsqu'après être mort sur une croix, leur Maître serait ressuscité et monté au ciel, il passe à des choses moins pénibles et moins dures, pour donner lieu à ses nouveaux soldats de reprendre un peu leurs esprits, et pour les rassurer contre la crainte. Car il ne leur commande pas d'aller attaquer eux-mêmes et d'irriter leurs persécuteurs, mais de les fuir.

Comme ils étaient faibles et qu'ils ne faisaient que débuter dans l'apostolat, il use d'une grande condescendance. Il ne leur parle point encore des persécutions qui devaient suivre sa passion, mais seulement de celles qui la devaient précéder. Il marque cela formellement lorsqu'il dit : « Je vous dis en vérité que vous « n'aurez pas achevé de parcourir toutes les « villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit « venu. » Il semble qu'il les veuille prévenir et les empêcher de dire : Mais si, lorsque nous aurons fui d'une ville dans une autre, nos persécuteurs nous y viennent encore chercher, que devrons-nous faire ? Il les délivre de cette crainte en les assurant qu'ils n'auraient point achevé de parcourir toutes les villes de la Judée « avant que le Fils de l'homme soit « venu. »

Il est remarquable aussi que Jésus-Christ ne veut point dispenser ses disciples de souffrir, mais qu'il leur promet seulement de les assister dans leurs périls et dans leurs travaux. Il ne leur dit pas : Je vous retirerai de toutes ces persécutions, mais : « Vous n'aurez « point achevé de parcourir toutes les villes « d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu. » Je viendrai, leur dit-il, parce que sa seule vue leur suffisait pour les consoler de toutes leurs peines.

Considérez aussi comment il ne laisse pas tout faire à sa grâce, mais qu'il veut que ses apôtres travaillent, et qu'ils contribuent de leur part. Si vous craignez, leur dit-il, fuyez et ne craignez plus. Il ne leur commande pas de fuir les premiers et de leur propre mouvement, mais d'attendre qu'on les y force, et de se retirer lorsqu'on les y oblige. Il ne leur donne pas même une grande étendue de terre pour y chercher leur sûreté, mais seulement les pays de la Judée.

Il les excite ensuite à pratiquer encore une autre vertu. Après les avoir dégagés du soin de la nourriture ; après les avoir délivrés de la crainte des périls, il les fortifie maintenant contre les médisances et les calomnies. Il les a dégagés de tous les soins qu'apporte la nourriture, en leur disant : « Celui qui travaille « mérite qu'on le nourrisse, » en les assurant que plusieurs les recevraient chez eux. Il leur

a ôté la crainte des périls lorsqu'il leur a dit : « Ne vous mettez point en peine de ce que « vous direz ou comment vous répondrez ; » et en les assurant que « celui-là sera sauvé « qui persévérera jusqu'à la fin. » Mais parce qu'il prévoyait qu'ils passeraient pour des méchants et des séducteurs, ce qui paraît à quelques-uns la chose du monde la plus insupportable, il les fortifie contre cette crainte par son exemple, en les faisant ressouvenir de ce qu'on avait dit contre lui, ce qui était la plus grande consolation que ce divin Maître pût laisser à ses disciples. Ainsi comme lorsqu'il leur avait dit auparavant : « Tout le monde « vous haïra, » il ajoute aussitôt : « à cause de « mon nom ; » il les console ici de même, mais en ajoutant une nouvelle raison. Voici ce qu'il dit :

« Le disciple n'est pas plus que le maître, ni « l'esclave plus que son seigneur (24). C'est « assez pour un disciple d'être comme son « maître, et pour un esclave d'être comme son « seigneur. S'ils ont appelé le père de famille « Béelzébub, combien plutôt traiteront-ils de « même ceux de sa maison (25) ? » Il fait voir clairement dans ces paroles qu'il est Dieu, et Créateur de toutes choses. Quoi donc ! me direz-vous, n'y a-t-il jamais de disciple qui soit plus grand que son maître, ni d'esclave qui soit plus estimable que son seigneur ? Non, le disciple en tant que disciple, l'esclave en tant qu'esclave n'est jamais plus grand que son maître selon l'ordre naturel des choses. Ne me citez pas ici quelques exceptions fort rares, raisonnez d'après la règle générale.

Remarquez aussi qu'il ne dit pas : « S'ils ont « appelé le père de famille Béelzébub, combien « plus traiteront-ils de même » ses esclaves ? mais ceux de sa maison, usant de ce terme pour montrer l'affection qu'il avait pour eux ; comme il fait encore ailleurs en leur disant : « Vous serez mes amis si vous faites ce que je « vous ai commandé ; » et : « Je ne vous don- « nerai plus le nom d'esclaves, mais d'amis. » (Jean, xv, 14, 15.) Il ne leur dit pas en général qu'on a outragé le père de famille, mais il marque en particulier l'injure, en disant qu'on l'a appelé Béelzébub. Il joint à cela une troisième consolation plus grande que les deux premières ; parce que, comme ils n'étaient pas encore élevés à une haute vertu, il avait besoin de les exciter par des considérations plus sensibles. C'est ce qu'il fait ici par une sentence qui semble générale et universelle, mais qu'il ne faut entendre néanmoins que du sujet auquel Jésus-Christ l'applique.

« Ne les craignez donc point. Car il n'y a « rien de caché qui ne doive être découvert, « ni de secret qui ne doive être connu (26). » Il leur dit par là : Il vous doit suffire pour votre consolation que moi, qui suis votre Maître et votre Seigneur, j'ai bien voulu passer le premier par les mêmes outrages que vous aurez à souffrir. Si cela ne vous suffit pas pour adoucir votre douleur, considérez au moins que dans peu de temps vous serez délivrés de ces faux soupçons. Car de quoi vous affligez-vous ? Est-ce de ce qu'on vous appelle des séducteurs et des imposteurs ? mais attendez un peu, et vous verrez tout le monde reconnaître et publier hautement que vous êtes les sauveurs de toute la terre.

Le temps découvre enfin ce qui est le plus caché. Il fera connaître un jour votre innocence, et la malice de ceux qui vous calomnient. Quand on verra par vos actions que vous êtes la lumière du monde, que vous comblez de grâces tous les hommes, et que vous éclaterez en toutes sortes de vertus, on ne s'arrêtera plus alors aux discours de vos calomniateurs ; mais on jugera de vous selon la vérité. Vos ennemis passeront publiquement pour des imposteurs, pour des médisants, pour des âmes noires et malignes, et votre vertu sera plus éclatante que le soleil. Votre réputation se répandra et se publiera dans toute la terre, et tous les hommes seront les témoins de vos grandes actions. Ne vous laissez donc pas abattre par les maux que je vous prédis maintenant, mais fortifiez-vous par l'espérance des biens à venir. Car remplissant la mission à laquelle je vous destine, il est impossible que vous demeuriez éternellement dans l'obscurité.

2. Après donc que Jésus-Christ a délivré ses apôtres de toute crainte et de toute inquiétude, et qu'il les a élevés au-dessus de la calomnie, il les porte maintenant à témoigner une grande liberté dans la prédication de l'Evangile.

« Dites dans la lumière ce que je vous dis « dans l'obscurité ; et prêchez sur le haut des « maisons ce qui vous aura été dit à l'oreille « (27). » Quoique Jésus-Christ ne dît point ceci aux apôtres dans les ténèbres, et qu'il ne leur parlât point à l'oreille, il use néanmoins de

cette expression par une espèce d'hyperbole. Comme il leur parlait à eux seuls, et dans un petit coin de la Judée, il dit qu'il leur parlait dans l'obscurité et à l'oreille, en comparaison de cette liberté qu'il leur devait donner un jour dans la prédication de sa parole. Car vous n'annoncerez pas, dit-il, mon Evangile à une, à deux ou trois villes seulement, mais généralement à toutes les parties du monde; vous traverserez les terres et les mers, les pays habités et inhabités; vous prêcherez devant les rois et devant les peuples; vous enseignerez les philosophes et les orateurs, et vous leur parlerez avec une fermeté et une assurance qui leur donnera de la terreur. Il se sert de ces mots : « Qu'ils prêcheront sur le haut des « maisons, et dans la lumière, » pour marquer cette hardiesse sainte avec laquelle ils devaient parler.

Mais ne suffisait-il pas de leur dire : « Prêchez « sur le haut des maisons et dans la lumière? » Pourquoi ajoute-t-il : « Ce que je vous ai dit « à l'oreille et dans les ténèbres, » sinon pour leur élever l'esprit, et les rendre capables de ses grands desseins? C'est ainsi qu'il leur dit dans saint Jean : « Celui qui croit en moi fera les « mêmes œuvres que je fais, et en fera même « de plus grandes. » (Jean, XIV, 1.) Il montre ici de la même manière qu'il ferait tout par eux, et plus encore qu'il n'avait fait par lui-même. J'ai commencé, leur dit-il, j'ai marqué la première trace, et j'ai comme ébauché les choses; mais je veux par vous achever le reste.

Cette parole au reste n'est pas seulement un commandement, c'est encore une prédiction; c'est la parole d'un homme sûr que ce qu'il dit s'accomplira, et qui affirme aux apôtres qu'ils triompheront de toutes les difficultés, et qui, en leur montrant le succès, détruit doucement mais sûrement l'angoisse que leur causait la prévision des calomnies auxquelles ils seraient en butte. Il semble qu'il leur disait : Comme la prédication de l'Evangile, qui jusqu'ici a été cachée et secrète, remplira néanmoins toute la terre; de même ces calomnies que vos ennemis publieront de toutes parts contre vous, se dissiperont bientôt et s'évanouiront comme des songes. Après les avoir ainsi fortifiés, il leur prédit encore de plus grands périls. Mais il leur inspire en même temps un si grand courage, qu'il met leur âme au-dessus de tous les maux.

« Ne craignez point ceux qui tuent le corps « et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez « plutôt celui qui peut perdre et le corps et « l'âme en les jetant dans l'enfer (28). » Considérez, mes frères, combien Jésus-Christ élève ses disciples, non-seulement au-dessus des soins, des inquiétudes, des périls et des piéges, des médisances et des calomnies, mais au-dessus de la mort même, qui est la chose de toutes la plus terrible, et non-seulement de la mort, mais de la mort la plus sanglante et la plus cruelle. Il ne leur dit point : On vous tuera. Il use d'une expression plus douce et moins effrayante : « Ne craignez point ceux « qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer « l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut « perdre et le corps et l'âme en les jetant dans « l'enfer. »

Il use souvent de cette conduite, et il ménage tellement la pensée des hommes, qu'il leur fait conclure tout le contraire de ce qu'ils croyaient. Vous craignez la mort, leur dit-il, et cette crainte vous fait appréhender de prêcher mon Evangile. Mais c'est au contraire, parce que vous craignez la mort, que vous devez prêcher hardiment, puisqu'il n'y a que cette hardiesse sainte qui vous puisse délivrer de la véritable mort. Vos ennemis vous peuvent tuer, mais quelques efforts qu'ils fassent, ils ne peuvent vous toucher dans la plus noble partie de vous-mêmes. C'est pourquoi il ne dit pas seulement de ces ennemis qu'ils ne tuent point l'âme, mais « qu'ils ne la peuvent « tuer, » pour montrer que quand ils le voudraient ils ne le pourraient pas. Si donc vous craignez les tourments des hommes, craignez encore plus ceux dont Dieu vous menace dans l'enfer.

Vous voyez encore ici que Jésus-Christ ne promet point à ses disciples de les délivrer de la mort, et qu'il les abandonne à la violence des hommes; mais qu'il leur promet une grâce plus grande que la délivrance même de la mort, puisque c'est beaucoup plus de persuader à un homme de mépriser la mort, que de le délivrer de la mort. Ainsi Jésus-Christ n'abandonne pas ses apôtres aux périls, mais il leur donne un courage plus grand que tous les périls.

Il établit ici en passant la vérité de l'immortalité de l'âme; et il imprime par ce peu de paroles dans l'esprit de ses disciples une doctrine salutaire qui les devait fortifier contre

tous les maux. Mais pour les consoler d'une autre manière, et pour les empêcher de se croire abandonnés de Dieu, en se voyant dans les périls, dans les tourments et dans la mort même, il les instruit encore et les assure de sa providence dans la suite.

« N'est-il pas vrai qu'on a deux passereaux « pour une obole ? et néanmoins aucun d'eux « ne tombe sur la terre sans la volonté de « votre père (29). Les cheveux mêmes de votre « tête sont tous comptés (30). » Qu'y a-t-il de plus vil « que ces petits passereaux ? » leur dit-il, et cependant on n'en prend pas un sans que Dieu le sache. Il ne dit pas que c'est Dieu qui les fait tomber sur la terre : cela serait trop indigne de la majesté divine; mais il déclare seulement que cela ne se fait point sans sa connaissance. Que si Dieu n'ignore rien de tout ce qui arrive; et s'il vous aime avec encore plus de tendresse que les pères n'aiment leurs enfants, et jusqu'à tenir compte de tous vos cheveux, que devez-vous craindre? Jésus-Christ parle de la sorte, non que Dieu compte effectivement le nombre de leurs cheveux; mais seulement pour faire voir jusqu'où va son soin et sa vigilance sur ceux qui le servent. Puis donc qu'il connaît tout, et qu'il peut et veut vous sauver, lorsque vous souffrirez quelque chose, ne croyez point que ce soit parce qu'il vous abandonne. Car son dessein n'est pas de vous délivrer des maux du corps, mais de vous apprendre à les mépriser, parce que ce ne sont plus des maux quand on les méprise.

3. « Et ainsi ne craignez point : vous valez « beaucoup mieux qu'un grand nombre de « passereaux (31). » Vous voyez, mes frères, comme il arrête leur crainte. Car il pénétrait le secret de leurs pensées. C'est pourquoi il dit : « Ne les craignez donc point. » S'ils ont quelque avantage sur vous, ce ne sera que sur la plus faible et sur la plus vile partie de vous-mêmes, sur le corps, qui mourrait de lui-même par une mort toute naturelle, si on ne la prévenait par une autre plus glorieuse. Ainsi ce ne seront point proprement vos ennemis qui vous feront mourir : ce sera plutôt la nature qui leur cédera son pouvoir. Que si vous craignez un homme qui a cette puissance, combien devez-vous plus craindre celui qui peut perdre l'âme et le corps, en les jetant dans l'enfer? Il ne dit pas clairement que ce soit lui qui ait cette puissance de perdre l'âme et le corps en les jetant dans l'enfer, mais il est aisé de tirer cette conséquence par ce qui précède, puisqu'il déclare qu'il est le juge du monde.

Cependant, mes frères, nous faisons le contraire de ce que Jésus-Christ nous commande. Nous ne craignons point celui qui peut perdre nos âmes, et nous craignons beaucoup ceux qui peuvent perdre nos corps, quoique Dieu puisse perdre en même temps et l'âme et le corps, et que les hommes soient si éloignés de nuire à l'âme, qu'ils n'ont pas même le pouvoir de punir le corps. Car ils ont beau le déchirer et le mettre en pièces, ils l'honorent au lieu de le punir, et toutes ses peines deviennent sa gloire. C'est ainsi que Jésus-Christ adoucit les travaux auxquels il les destinait. Car la mort leur paraissait encore bien terrible, et elle faisait une grande impression sur leurs esprits, parce que jusqu'alors on ne nous avait point appris à la vaincre, et que ceux qui la devaient mépriser n'avaient pas encore reçu la grâce et l'effusion du Saint-Esprit.

Mais après avoir banni cette frayeur qui les abattait, il les encourage encore dans la suite. Il chasse une crainte par une autre crainte, et il y joint l'espérance d'une grande récompense. Il allie ainsi les menaces avec les promesses, et il se sert de ces moyens opposés pour les encourager à prêcher la vérité avec une liberté apostolique. « Quiconque donc me « confessera et me reconnaîtra devant les « hommes, je le reconnaîtrai aussi devant « mon Père qui est dans le ciel (32). Et « quiconque me renoncera devant les hommes, « je le renoncerai aussi devant mon Père qui « est dans le ciel (33). » Il n'exhorte pas seulement ses disciples par l'espérance des biens futurs, mais encore par la terreur de ses jugements. L'Evangile ne dit pas proprement : Quiconque me confessera ; mais « quiconque « confessera en moi, » c'est-à-dire, en mon nom, en ma puissance, pour marquer que celui qui fait cette confession ne la fait point par sa propre force, mais par le secours et par la grâce de celui qui confesse. Il dit au contraire de celui qui renonce : « Celui qui me « renoncera, » et non pas « qui renoncera en « moi, » parce qu'il ne renonce qu'étant privé du secours de la grâce.

Vous me direz, peut-être : Pourquoi donc accuse-t-on celui qui renonce Jésus-Christ,

puisqu'il ne le fait qu'étant abandonné du secours de Dieu ? C'est parce qu'il n'a été abandonné de Dieu que par sa faute.

Mais pourquoi, me direz-vous, Jésus-Christ ne se contente-t-il pas de la seule foi du cœur ? pourquoi exige-t-il encore cette confession de la bouche ? Jésus-Christ le fait pour nous exciter à être courageux et intrépides. Il veut que par cette confession généreuse nous témoignions l'ardeur de notre charité, et que nous nous élevions au-dessus de tout. C'est pourquoi il parle en général à tout le monde, et il n'adresse point ici son discours seulement à ses apôtres. Il ne se contente pas de les rendre généreux, mais il veut que cette même générosité passe dans tous leurs disciples. Aussi celui qui considère bien ces paroles de Jésus-Christ, non-seulement publiera hardiment la vérité, mais il souffrira même de grand cœur tous les maux qui lui en pourront arriver.

C'est la confiance dans ces paroles de Jésus-Christ qui a donné aux apôtres un grand nombre de disciples. Car elles nous font voir que le supplice de ceux qui auront renoncé Jésus-Christ sera effroyable ; comme la récompense de ceux qui l'auront confessé devant les hommes, sera incompréhensible. Plus les souffrances du juste se seront prolongées dans cette confession de Jésus-Christ, plus s'accroîtra pour l'éternité la somme de son bonheur ; au contraire le pécheur qui se flatte en ce monde du retard de sa peine, n'y gagnera rien, sinon de la trouver un jour augmentée d'autant plus qu'elle aura été plus retardée. Vous m'avez confessé avec courage, dira Jésus-Christ à l'un, et moi je vous promets aussi une récompense infiniment au-dessus de vos mérites. Car « je vous confesserai devant mon « Père. » Et vous qui m'avez renoncé, « je « vous renoncerai aussi devant les anges de « Dieu. »

Vous voyez donc que c'est pour l'autre vie que Jésus-Christ réserve la dispensation des biens et des maux. Après cela pourquoi vous hâtez-vous ? pourquoi vous précipitez-vous ? pourquoi cherchez-vous ici votre récompense, vous qui selon saint Paul « êtes sauvé par « l'espérance ? » (Rom. VIII, 30.) Si vous faites quelque bien dont vous ne receviez ici aucune récompense, ne vous troublez pas, mais réjouissez-vous plutôt de ce qu'on vous en réserve une infiniment plus grande. Si au contraire vous commettez de grands crimes sans en être puni dans cette vie, ne croyez pas pour cela qu'ils demeurent impunis, puisque Dieu vous en châtiera un jour d'une manière terrible, si vous ne prévenez ici sa justice par une patience sincère et par le changement de votre vie.

Si vous ne croyez pas ce que je vous dis, jugez de l'avenir par ce que vous voyez tous les jours. Car si la gloire de ceux qui confessent Jésus-Christ est si grande dans ce temps même qui est le temps du combat, quelle pensez-vous qu'elle doive être, lorsque Dieu même les couronnera ? Si dès cette vie même vos ennemis sont contraints de vous louer, combien Dieu vous relèvera-t-il encore davantage, lui qui vous aime avec plus de tendresse que les meilleurs pères n'aiment leurs enfants, lorsque le temps de récompenser les bons et de punir les méchants sera venu ? Ceux au contraire qui renoncent Jésus-Christ en seront punis terriblement dans l'autre monde, et ils le sont déjà dans celui-ci. Ils sont continuellement déchirés par les remords de leur conscience. Pour avoir craint une seule mort, ils meurent cent fois ; et au lieu des supplices qui auraient passé en un moment, ils se précipitent dans les éternels.

Mais ceux qui meurent en confessant Jésus-Christ sont heureux en ce monde et en l'autre. Leur mort est un gain puisqu'ils en achètent l'immortalité ; et après s'être acquis ici-bas une gloire qui est plus grande que celle de tous les hommes, ils jouissent dans le ciel d'une félicité qui est ineffable. Car Dieu est toujours prêt à récompenser comme à punir, et il est encore plus porté à faire du bien qu'à rendre le mal. Vous me demanderez peut-être pourquoi Jésus-Christ parle ici deux fois de l'enfer, quoiqu'il ne parle qu'une fois du paradis. Il le fait parce qu'il sait que la crainte des peines arrête bien plus les hommes que l'espérance des biens. C'est pourquoi, après avoir dit : « Craignez celui qui peut perdre le « corps et l'âme en les jetant dans l'enfer, » il dit encore : « Je le renoncerai devant mon « Père. » C'est la conduite que saint Paul a gardée en parlant continuellement des supplices de l'enfer.

Vous voyez, mes frères, comme Jésus-Christ se sert de tout pour fortifier ses disciples. Il leur ouvre le ciel, il les fait descendre jusqu'aux enfers. Il leur représente ce tribunal terrible, cette assemblée redoutable de tous les

anges, et cette publique distribution des couronnes immortelles, pour les exciter par ces grands objets à s'acquitter avec ferveur du ministère de la prédication de sa parole. Et pour empêcher que leur timidité n'arrêtât le progrès de l'Evangile, lorsqu'il se présenterait des maux à souffrir, il veut qu'ils soient prêts à s'exposer à la mort la plus cruelle, persuadés que leurs travaux auront leur récompense, et que ceux qui les persécutent seront punis, s'ils ne reviennent de leurs égarements.

4. Méprisons donc la mort, mes frères, quoiqu'il ne se présente pas encore d'occasion de la souffrir, puisqu'elle n'est à notre égard qu'un passage à une meilleure vie. — Mais le corps, dans le tombeau, se réduit en poudre? — Raison de plus pour se réjouir de ce que la mort est détruite, de ce que la mortalité, et non la substance de notre corps est anéantie. Quand vous voyez jeter dans la fournaise une statue pour la refondre, vous ne tenez pas le fait pour une destruction, mais pour une restauration avantageuse.

Jugez de même de la destruction de votre corps, et cessez de vous affliger. Si le corps devait toujours demeurer dans cet état pénible où la juste punition de Dieu l'a réduit en cette vie, ce serait alors qu'il faudrait pleurer.

Mais ne serait-il pas plus avantageux, me direz-vous, que nos corps passassent à cette immortalité sans passer par la corruption et la pourriture? Je ne vois pas, si cela était, quelle utilité en pourraient retirer ni les vivants ni les morts. Jusques à quand donc, idolâtres de votre corps, jusques à quand serez-vous ainsi attachés à la terre? jusques à quand aimerez-vous l'ombre et les ténèbres d'ici-bas? Car que vous servirait-il que vos corps demeurassent toujours entiers, ou quel désavantage au contraire n'en résulterait pas pour vous?

Si nos corps n'étaient point réduits à cet anéantissement, il s'ensuivrait le plus grand des maux, l'orgueil chez un grand nombre. Que s'il s'en est trouvé qui ont voulu passer pour des dieux, quoique leurs corps fussent mangés des vers et consumés de pourriture, que n'auraient-ils point fait s'ils eussent été incorruptibles? D'ailleurs les hommes n'eussent pu croire qu'ils n'eussent été qu'un peu de terre. Nous le voyons maintenant et nous avons peine à le concevoir; combien donc en aurions-nous douté davantage si nous n'en avions pas ce témoignage de nos propres yeux? En troisième lieu les hommes auraient eu une attache bien plus grande pour les corps, et en seraient devenus bien plus charnels et bien plus grossiers. Car s'il s'en trouve encore aujourd'hui qui veulent bien souffrir la puanteur des sépulcres pour se tenir auprès des personnes qui leur ont été chères durant leur vie, que n'auraient-ils point fait, si les corps fussent demeurés entiers et incorruptibles après la mort? De plus, si nous n'avions été réduits à cet anéantissement dans cette vie, nous aurions moins désiré la félicité de l'autre. Ceux qui croient aussi que le monde est éternel se seraient servis de l'incorruptibilité de nos corps pour appuyer leur erreur, et pour en conclure que le monde n'aurait point été créé. Nous pouvons ajouter encore que, si le corps n'était entièrement détruit après la mort, nous n'aurions pas assez compris quelle est la vertu de l'âme, et comment c'est elle qui fait tout dans notre corps.

Enfin, si Dieu n'avait disposé les choses de cette manière, il se serait trouvé des personnes tellement possédées de passion pour leurs proches qui seraient morts, qu'abandonnant les villes, ils seraient venus demeurer auprès de leurs tombeaux, pour jouir de la présence de leurs corps, et pour s'entretenir avec eux autant qu'ils pourraient. Car si, maintenant que les corps périssent et se réduisent en cendre, quoi qu'on puisse faire pour les conserver, il y en a néanmoins qui s'attachent tellement à un portrait, et à la seule figure morte de ceux qu'ils aimaient, qu'ils passent leur vie à la regarder; que ne feraient-ils point s'ils pouvaient conserver et voir devant eux leurs corps tout entiers? Pour moi, je me persuade aisément qu'il s'en serait trouvé qui auraient bâti des temples à ces corps morts, et que, l'art de la magie se mêlant à cette passion furieuse, se serait servi du démon pour faire parler ces morts, comme s'ils eussent été encore vivants, puisque nous voyons aujourd'hui que ceux qu'on appelle nécromanciens entreprennent des choses semblables, et même encore plus criminelles, quoique les corps, après la mort, soient réduits en cendre et en poussière. Et ainsi il ne pourrait naître de cette conservation de nos corps qu'une source d'impiété et d'idolâtrie.

C'est donc pour prévenir tous ces abus et tous ces désordres, c'est pour nous détacher de la terre et pour nous élever au ciel, que Dieu a voulu que nos corps se détruisent et dispa-

raissent aux yeux des hommes. Si celui qui est passionné pour la beauté d'une jeune fille ne peut pas se laisser persuader à la raison, et reconnaître la vanité de ce qu'il estime tant, Dieu veut qu'il en soit convaincu par ses yeux. Il veut qu'il voie tous les jours des femmes du même âge, mieux faites et plus riches que celle qu'il aime, disparaître tout d'un coup, et exhaler une grande puanteur un ou deux jours après leur mort, et être livrées à la corruption, à la pourriture et aux vers. Jugez donc par là, leur dit-il, quelle est cette beauté que vous aimez, et combien est insensée cette passion qui vous possède.

On n'aurait point compris si sensiblement toutes ces choses si l'on n'avait vu les corps se corrompre. Et comme les démons courent aux sépulcres et y font leur demeure ordinaire; ainsi ceux qui auraient été si passionnés pour les corps lorsqu'ils vivaient, les auraient toujours voulu voir après leur mort. Ils auraient habité dans les sépulcres comme les possédés, et devenus bientôt eux-mêmes les sépulcres des démons, ils auraient enfin perdu la vie aussi bien que la raison par une manie si honteuse et si détestable.

5. Outre les autres raisons qui nous peuvent détacher des morts, celle-ci est très-importante, savoir, que la disparition de l'objet aimé et de son image entraîne insensiblement l'oubli de la passion et son extinction complète. Que si le corps ne périssait de la sorte, on verrait aujourd'hui, au lieu de sépulcres et de mausolées, des villes entières pleines non pas de statues, mais de corps morts, chacun désirant de voir celui de la personne qui lui aurait été chère. Il naîtrait de là une horrible confusion. On n'aurait plus aucun soin de l'âme des morts, et on ne voudrait plus même entendre parler de l'immortalité de nos âmes. On verrait de plus beaucoup de désordres encore plus grands que ceux-ci, qu'il est plus utile d'ensevelir dans le silence.

Dieu veut donc que le corps soit détruit en un moment, afin qu'on voie plus clairement la beauté de l'âme. Car si elle a la force de donner toute la vie, et toute la beauté à notre corps, combien doit-elle être et plus vivante et plus belle que le corps? et si elle peut conserver cette chair si fragile et si corrompue, combien plus se conservera-t-elle elle-même? Car le corps n'est beau que par la disposition et par le mouvement de tous ses membres, et par cette couleur vive qui l'anime et qui l'embellit, et c'est l'âme seule qui lui donne cet avantage. Aimez donc votre âme, puisque c'est elle seule qui embellit ce corps que vous aimez tant.

Mais pourquoi me mets-je en peine de vous faire comprendre ce que le corps reçoit de l'âme, par la vue de l'état où il se trouve après la mort, puisque vous le pouvez voir si aisément par ce qui se passe même durant cette vie? Si l'âme est dans la joie, elle la répand aussitôt sur le visage par cette couleur vermeille qui y paraît. Si elle est triste, elle efface cet éclat du teint, et elle défigure tout le visage. Lorsque l'âme est contente et n'a point de soin, le corps est dans une parfaite santé; et lorsqu'elle est inquiète et mélancolique, le corps devient tout sec et tout languissant. Si l'âme est agitée de colère, elle répand un feu sur tout le visage; si elle est dans la paix, elle rend l'œil doux et serein. Si l'âme est jalouse et envieuse, le visage en devient tout pâle et tout maigre ; si elle a de la bonté et de l'affection, on le voit par l'ouverture même et par la candeur du visage.

C'est pourquoi il est arrivé souvent que des personnes qui n'étaient point belles de figure l'étaient néanmoins par la beauté de leur âme, et que d'autres au contraire qui avaient de beaux traits sont devenues difformes par le déréglement de leurs passions.

Ainsi lorsque la pudeur fait rougir une personne modeste, cette rougeur donne à son visage beaucoup de grâce. Et au contraire lorsque l'impudence empêche une personne de rougir, elle devient laide, quelque agréable qu'elle puisse être, et elle ressemble plus aux bêtes qu'aux hommes. Tant il est vrai que rien n'est plus beau ni plus attrayant que la pureté de l'âme ! Il n'y a que de la douleur et de l'infamie dans l'amour des corps : il n'y a que de la joie, et qu'une joie toute pure dans l'amour de l'âme. L'âme est la reine, et le corps l'esclave. Pourquoi abandonnez-vous celle qui commande pour admirer celui qui lui obéit? Pourquoi quittez-vous celle qui possède la lumière et la sagesse, pour vous asservir au corps et aux sens qui ne sont que ses organes? Si les yeux d'une personne vous paraissent beaux, considérez l'âme qui les gouverne. Si cette âme est difforme et déréglée, méprisez ses yeux comme elle-même. Si vous voyiez une personne fort laide couverte d'un

voile extrêmement beau, vous ne seriez point touché de la beauté de ce voile. Et si une personne dont on estimerait la beauté était tellement voilée qu'on ne la pût voir, vous souhaiteriez qu'on ôtât ce voile, et qu'on vous permît de la voir. Faites donc la même chose à l'égard de l'âme, qui est couverte du corps comme d'un voile. Quand le corps est difforme, il demeure toujours ce qu'il est ; mais l'âme la plus laide peut devenir belle si elle le veut. Elle aurait les yeux difformes, durs et repoussants, qu'elle pourrait en un moment les changer en d'autres, qui seront doux, sereins, paisibles et agréables. Cherchons donc, mes frères, cette beauté intérieure et invisible, afin que nous rendant agréables à Dieu, elle nous ouvre l'entrée en son éternelle gloire, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

« NE PENSEZ PAS QUE JE SOIS VENU POUR APPORTER LA PAIX SUR LA TERRE ; JE NE SUIS PAS VENU POUR Y APPORTER LA PAIX, MAIS L'ÉPÉE. CAR JE SUIS VENU POUR SÉPARER L'HOMME D'AVEC SON PÈRE, ET LA FILLE D'AVEC SA MÈRE, ET LA BELLE-FILLE D'AVEC SA BELLE-MÈRE. ET L'HOMME AURA POUR ENNEMIS CEUX DE SA PROPRE MAISON. » (CHAP. X, 34, 35, 36, JUSQU'À LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Mieux vaut la douceur des effets que celle des paroles. Défense de l'Ancien Testament contre les Manichéens.
2. Des grands avantages promis à ceux qui reçoivent les apôtres.
3-5. Contre les riches qui, au lieu d'assister les pauvres, les rejettent avec mépris et avec injure, les accusent de paresse et se plaignent de leurs importunités.

1. Jésus-Christ recommence encore à donner ici des préceptes sévères et pénibles, et il parle avec une grande autorité. Il prévient de lui-même ses apôtres qui, entendant des prédictions si terribles, lui pouvaient dire : Quoi donc ! Seigneur, êtes-vous venu au monde pour nous perdre, et avec nous ceux qui ajouteront foi à nos paroles, et pour remplir la terre de divisions et de troubles ? Il leur répond par avance et leur déclare : « Qu'il n'est pas venu « au monde pour y apporter la paix. »

Comment donc a-t-il commandé à ses apôtres, lorsqu'ils entreraient dans une maison, d'y donner la paix ? Comment les anges ont-ils dit à sa naissance : « Gloire à Dieu dans le « ciel, et paix aux hommes sur la terre (Luc, « II, 26) ? » et comment enfin tous les prophètes ont-ils prédit que Dieu donnerait un jour la paix aux hommes ? C'est parce que c'est donner la paix que de retrancher la partie qui gâte les autres, et de séparer ce qui peut causer la division. C'est ainsi que le ciel se peut réconcilier avec la terre. Un médecin a donné au corps la santé qui en est la paix, en coupant un membre malade qu'il est impossible de guérir. Un général apaise toutes ses troupes lorsque, pour étouffer une conspiration, il divise les factieux les uns contre les autres.

C'est ce qui se fit autrefois dans cette fameuse tour. Une division salutaire rompit une union très-pernicieuse, et la confusion produisit la paix. C'est ainsi que saint Paul divisa ceux qui s'étaient unis pour le perdre. Et au sujet de Naboth, l'accord qui se fit produisit une paix plus cruelle que la plus cruelle guerre. La paix n'est pas toujours un bien, puisque les voleurs et les scélérats ont la paix entre eux. Mais cette guerre dont Jésus-Christ parle ne

vient pas tant de son premier dessein, que de la malice des hommes. Il souhaiterait qu'ils fussent tous liés ensemble par un même esprit de piété; mais parce qu'ils se divisent les uns contre les autres, ces divisions produisent nécessairement la guerre. Lors donc qu'il dit ces paroles : « Je ne suis point venu pour « apporter la paix sur la terre, » il les dit pour consoler ses apôtres, comme s'il leur disait : Ne croyez pas que ce soit vous qui soyez cause de toutes ces divisions. C'est par mon ordre et par ma volonté qu'elles doivent arriver; parce que je connais quelle sera pour lors la disposition des hommes. Ne vous troublez donc point alors, comme s'il vous arrivait quelque chose que vous n'eussiez pas prévu ; c'est moi-même qui le veux; c'est moi qui vous assure que je suis venu « pour apporter la guerre au « monde. » Ainsi ne vous étonnez point que toute la terre s'arme et se soulève contre vous. Quand, par ces combats, ce qu'il y a de corrompu dans le monde en aura été retranché, le ciel se réconciliera avec la terre.

Jésus-Christ leur parle de la sorte pour les fortifier contre les opinions peu avantageuses que plusieurs devaient avoir d'eux. Il ne leur dit pas même : « Je suis venu apporter » la guerre, mais ce qui est plus effrayant : « Je « suis venu apporter l'épée sur la terre. » Et ne vous étonnez pas qu'il se serve de paroles qui semblent si dures. Il a voulu les accoutumer d'abord à ces expressions fortes, afin qu'ils ne fussent pas surpris, lorsqu'ils se trouveraient dans l'occasion. Il voulait empêcher qu'on ne pût dire qu'il eût trompé la simplicité de ses apôtres par des paroles douces et flatteuses en leur cachant le mal qu'ils devaient souffrir un jour. Il affecte même de leur parler de ces choses en des termes plus durs que ne sont ceux dont on devrait naturellement user pour exprimer ce qu'il dit, parce qu'il vaut mieux témoigner sa douceur par des effets que par des paroles.

C'est pourquoi il ne se contente pas de cette proposition générale. Il s'étend même sur les circonstances de cette nouvelle sorte de guerre qu'il apporte au monde, et il en fait une peinture qui surpasse tout ce qu'il y a d'horreur dans les plus cruelles guerres civiles.

« Car je suis venu pour séparer l'homme « d'avec son père, la fille d'avec sa mère, et la « belle-fille d'avec sa belle-mère (35). » On ne verra pas seulement les citoyens s'élever contre les citoyens, et les amis contre les amis; mais les plus proches et ceux qui étaient le plus étroitement liés se feront une plus cruelle guerre. La nature se déclarera contre elle-même. Le fils se séparera de son père, et la fille de sa mère. Ce ne seront plus seulement ceux de la même maison qui se feront la guerre, mais ceux qui étaient le plus unis par tous les liens du sang. Rien ne pouvait mieux marquer la toute-puissance de Jésus-Christ que de voir les apôtres entendre ces prédictions effroyables, et les croire sans s'étonner, et pouvoir même les persuader aux autres.

Mais il faut toujours se souvenir que ce n'était pas Dieu qui était l'auteur de ces sanglantes divisions, et qu'elles n'étaient que l'effet de la malice des hommes. Cependant il parle comme s'il en était l'auteur, car c'est la coutume de l'Ecriture de s'exprimer de la sorte, comme elle dit ailleurs : « Dieu leur a donné des yeux « afin qu'ils ne voient point. » (Isaïe, XII, 2.) Et Jésus-Christ le fait en cette rencontre, afin, comme nous avons dit, que lorsqu'ils seraient dans l'occasion, et qu'on les attaquerait avec toutes sortes d'outrages et d'injures, ils ne se trouvassent point surpris après qu'il leur avait prédit et représenté toutes choses d'une manière si forte.

Que si quelqu'un s'étonne que des divisions si étranges aient pu arriver à l'occasion de l'Evangile, qu'il se souvienne de l'Ancien Testament. On y a vu des histoires aussi sanglantes que celle que prédit Jésus-Christ, et qui font voir une liaison admirable de l'une et de l'autre loi ; et que Celui qui parle ici à ses apôtres était le même qui présidait alors à tous ces événements. Qu'il se souvienne que du temps de Moïse la colère de Dieu ne put être apaisée qu'après que les frères eurent tué leurs propres frères pour venger Dieu qui avait été outragé par le culte impie et idolâtre qu'on avait rendu au veau d'or et à Belphégor. (Exod. XXXII, 27.)

Où sont donc ceux qui disent : le Dieu de l'Ancien Testament est un Dieu méchant, mais le Dieu du Nouveau est un Dieu doux et plein de bonté? Qu'ils considèrent que Jésus-Christ, parlant de son Evangile, dit que les proches répandront le sang de leurs proches. Et nous soutenons que cela même est un effet de la douceur de Dieu, et une grande miséricorde. Aussi Jésus-Christ voulant montrer qu'il était le même qui avait agréé dans l'ancienne loi

ces victimes sanglantes, veut bien rapporter l'endroit d'un prophète, qui bien qu'il n'ait pas été dit pour ce sujet, ne laisse pas de l'exprimer parfaitement.

« L'homme aura pour ennemis ceux de sa « propre maison. » (Mich. VII, 3.) Voyant que les Juifs étaient divisés, qu'il y avait de vrais et de faux prophètes, et que toutes les familles étaient partagées à leur sujet, les uns voulant suivre les véritables, et les autres s'attachant aux faux, le prophète Michée avertissait le peuple de se tenir sur ses gardes : « N'ayez point, » disait-il, « de confiance dans « vos amis, ni d'espérance dans vos chefs. Gar- « dez-vous même de votre propre femme, et « ne lui confiez rien, parce que l'homme aura « pour ennemis ceux de sa propre maison. » Le prophète tâche par ces paroles d'élever celui qui les croirait au-dessus de tout. Car ce n'est pas un mal que de mourir ; mais c'est un mal que de mourir mal.

Jésus-Christ dit aussi : « Je suis venu appor- « ter le feu sur la terre. » Il marque par là combien grand doit être l'amour qu'il nous demande. Il nous a aimés avec excès, il veut que nous l'aimions de même. C'est pourquoi il fortifiait ses disciples par ces paroles, et il voulait les mettre au-dessus de tous les maux. Il semble qu'il leur dise : Si ceux que vous allez enseigner doivent renoncer à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs pères, jugez ce que vous devez faire, vous autres qui serez leurs maîtres. Car tous les maux que je vous prédis ne se termineront pas à vous, mais ils passeront encore à ceux que vous convertirez, et qui embrasseront mon Evangile. Je suis venu apporter aux hommes des biens ineffables : je redemande aussi d'eux une grande obéissance et un grand amour.

« Celui qui aime son père ou sa mère plus « que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui « aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est « pas digne de moi (37). » Remarquez ici, mes frères, l'autorité de Celui qui parle. Voyez comment il se déclare Fils unique de son Père, en commandant de renoncer à tout, et de préférer son amour à tout le reste. Je ne vous commande pas seulement, dit-il, de me préférer à vos amis et à vos proches. Mais je vous dis de plus, que si vous préférez votre propre vie à l'amour que vous me devez, vous êtes bien éloignés d'être du nombre de mes disciples.

Quoi donc! ces paroles ne sont-elles pas opposées au commandement que Dieu fait dans l'ancienne loi d'honorer son père et sa mère ? — Au contraire, le rapport est, sur ce point, parfait entre l'une et l'autre loi. Ainsi dans l'ancienne, Dieu commande non-seulement de haïr les idolâtres, mais même de les lapider. Et le Prophète admire dans le Deutéronome ceux de qui il dit : « Celui qui dit à son « père et à sa mère : Je ne vous connais point ; et « à ses frères : Vous m'êtes étrangers ; et à ses « enfants : Je ne sais qui vous êtes, celui-là, « Seigneur, garde votre parole. » (Deut. VII, 13.)

Que si saint Paul recommande avec tant de soin aux enfants d'être obéissants à leurs pères, ne vous en étonnez pas. Car il ne leur commande de leur obéir qu'en ce qui ne blesse point la piété. C'est une chose qui de soi est très-juste et très-sainte de leur rendre toute sorte d'honneur et de déférence. Mais s'ils exigent de nous ce qui ne leur est point dû, il ne faut point leur obéir contre l'obéissance qui est due à Dieu. C'est pourquoi saint Luc dit : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait « pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, « ses frères et sa vie même, il ne peut être « mon disciple. » (Luc, XIV, 27.) Dieu ne vous dit pas d'une manière absolue : Haïssez vos parents et vos proches, mais seulement lorsqu'ils voudront que vous les aimiez plus que moi ne craignez point alors de les haïr, puisque cet amour si déraisonnable que vous auriez pour eux ne servirait qu'à perdre et celui qui aime et ceux qui seraient aimés.

2. Ainsi par un même commandement Jésus-Christ rend les enfants plus hardis et plus courageux lorsqu'il s'agit de la piété, et les pères qui les en voudraient détourner, plus raisonnables et plus doux. Car voyant que Dieu est assez puissant pour attacher leurs enfants à lui, et les séparer de leurs pères, ils ne tenteront pas de les lui ôter, comprenant bien que tous leurs efforts pour cela seraient inutiles. C'est pourquoi Jésus-Christ en cet endroit ne s'adresse qu'aux enfants. Il ne parle point aux pères ; mais il les avertit suffisamment de ne point tenter l'impossible en voulant lui arracher leurs enfants.

Mais afin que les pères ne se fâchent point de ce commandement qu'il fait aux enfants, considérez jusqu'où il porte ce renoncement qu'il nous ordonne. Après avoir dit : « Celui « qui ne hait pas son père et sa mère, » il ajoute aussitôt : « et sa vie même. » Croyez-

vous, *dit-il*, que je ne vous commande que de renoncer à vos parents, à vos enfants et à vos femmes? Il n'y a rien de plus uni à l'homme que son âme ; or si ce renoncement ne va jusqu'à l'abandonner elle-même et à la haïr, je vous traiterai non comme mes amis, mais comme mes ennemis. Et il ne commande pas seulement de la haïr, mais il veut que ce soit jusqu'à l'exposer à tous les combats et à tous les périls, et à ne rien craindre de tout ce qui peut nous ôter la vie.

« Et celui qui ne prend pas sa croix et ne « me suit pas, n'est pas digne de moi (38). » Il veut que nous soyons toujours prêts non-seulement à la mort, mais à une mort sanglante, et même la plus honteuse de toutes les morts. Il ne leur parle point encore de sa passion, mais de choses cependant qui devaient les rendre plus susceptibles d'en entendre parler.

Mais ne devons-nous pas admirer, mes frères, comment les apôtres, après des prédictions si effroyables, non-seulement n'ont pas été saisis de crainte, mais ne sont pas morts effectivement de frayeur, puisqu'ils ne voyaient pour eux que des maux présents, et que tout le bien qu'ils attendaient n'était qu'en promesse et en espérance? Comment donc ne se sont-ils pas abattus? comment sont-ils demeurés fermes? Nous n'en pouvons trouver d'autre cause que la grandeur de la puissance du Maître et de la charité des disciples. C'est pourquoi se voyant exposés à souffrir des choses beaucoup plus dures et plus fâcheuses que ces grands hommes, Moïse et Jérémie, n'en avaient souffertes, ils n'en ont point été surpris et ils se sont soumis à tout sans rien répliquer.

« Celui qui conserve sa vie la perdra, et « celui qui perd sa vie pour l'amour de moi, la « conservera (39). » Considérez ici, mes frères, ce que perdent ceux qui ont trop d'amour pour leur vie, et ce que gagnent ceux qui savent la haïr et la perdre quand il le faut. Comme Jésus-Christ commandait à ses apôtres des choses si difficiles, de renoncer à père, mère, femme et enfants, à toute la terre, et à leur vie même, il leur montre en même temps la grande récompense qu'ils en doivent retirer. Ces maux, leur dit-il, non-seulement ne vous nuiront pas, mais ils vous seront même très-avantageux, et ce serait pour vous le plus grand des maux que de ne vouloir pas vous y exposer. Il fait encore ici ce qu'il a accoutumé de faire : il se sert de ce qu'ils désirent pour leur persuader ce qu'il leur dit. Car pourquoi, leur dit-il, ne voulez-vous point abandonner votre vie? n'est-ce pas à cause que vous l'aimez? Si donc vous l'aimez, méprisez-la. C'est l'aimer que de la perdre, puisque vous la gagnez en la perdant.

Et remarquez la sagesse ineffable de Jésus-Christ! Parlant du détachement des pères et des mères, il y joint aussitôt le détachement de sa propre vie, pour faire comprendre que s'ils sauvent leur vie en la méprisant, ils serviront aussi très-utilement leurs pères en leur désobéissant. Tout ceci était capable de persuader les hommes de recevoir chez eux les apôtres qui leur pouvaient procurer de si grands biens. Car qui n'aurait reçu avec joie des hommes si généreux, qui allaient comme des lions par toute la terre, et qui méprisaient leur propre vie pour sauver les autres?

Mais il leur propose encore une autre récompense, qui fait voir qu'il ne s'intéresse pas moins à ceux qui recevront qu'à ceux qui seront reçus. Il commence par montrer d'abord quel honneur les hommes retireraient en recevant chez eux les apôtres. « Celui qui vous « reçoit, me reçoit ; et Celui qui me reçoit, « reçoit celui qui m'a envoyé (40). » Peut-on souhaiter une plus grande gloire que de recevoir chez soi Jésus-Christ et son Père même? Il promet encore ensuite une autre récompense en disant : « Celui qui reçoit le prophète « en qualité de prophète, recevra la récom- « pense du prophète ; et celui qui reçoit le « juste en qualité de juste, recevra la récom- « pense du juste (41). » Il avait fait auparavant de grandes menaces contre ceux qui ne recevraient pas ses apôtres ; et il promet ici le comble des biens à ceux qui les recevront. Et pour marquer expressément qu'il avait en cela plus de soin de ceux qui traiteraient bien ses disciples que de ses disciples même, il ne dit pas simplement : « Celui qui recevra un « prophète, ou un juste ; » mais il ajoute : « en qualité de prophète ; et en qualité de « juste ; » ce qui retranche toutes les considérations d'intérêts, et suppose qu'on ne reçoit ce prophète et ce juste que parce qu'il est juste et prophète. Il recevra, dit Jésus-Christ, la récompense du prophète et du juste, c'est-à-dire la récompense que mérite raisonnablement celui qui reçoit un juste ou un prophète ; ou bien la récompense que ce prophète

et ce juste recevront de Dieu. C'est ce que disait saint Paul : « Afin que votre abondance « supplée à leurs besoins et que leur abondance « aussi supplée à ce qui vous manque. » (I Cor. VIII, 14.) Et pour empêcher qu'on ne s'excuse sur la pauvreté, il dit : « Quiconque donnera « seulement à boire un verre d'eau froide à « l'un de ces plus petits parce qu'il est de mes « disciples, je vous dis en vérité qu'il ne sera « point privé de sa récompense (42). » Un verre d'eau froide ne vous coûte rien, et néanmoins je vous récompenserai. Parce que, lorsque je vous envoie mes disciples, je le fais pour votre avantage et non pour le leur.

3. Considérez, mes frères, combien de raisons Jésus-Christ apporte pour persuader aux hommes de recevoir ses apôtres, et comme il ouvre à ceux-ci les maisons de toute la terre, en leur faisant voir combien tous les hommes leur seront redevables. Nous pourrions compter jusqu'à neuf raisons : La première est que « celui qui travaille mérite qu'on le nour« risse. » La seconde, qu'il les envoie sans rien, et presque tout nus. La troisième, qu'il les expose à des combats et à de grands périls pour le bien de ceux qui les recevraient. La quatrième, qu'il leur donne le pouvoir de faire de grands miracles. La cinquième, qu'à leur seule parole, cette paix qui est le comble de tous les biens devait entrer dans la maison où ils auraient été reçus. La sixième, qu'il menace de punir ceux qui ne les recevraient pas, plus sévèrement que Sodome et que Gomorrhe. La septième, qu'il assure qu'en recevant ses disciples, on le recevrait lui-même et Dieu son Père. La huitième, qu'il promet à ceux qui les recevront la récompense qui est due au juste et au prophète. Et enfin la neuvième, c'est qu'il promet de récompenser jusqu'à un verre d'eau froide qu'on leur donnera.

Il ne faudrait qu'une seule de ces considérations pour persuader aux chrétiens de recevoir avec grande joie dans leurs maisons les ministres de Jésus-Christ. Car, qui serait assez dur pour voir un général d'armée, qui revient du combat, chargé de dépouilles, et en même temps percé de coups et couvert de sang, et qui ne s'estimerait pas heureux de lui ouvrir toutes ses portes, et d'honorer sa maison en l'y recevant?

Vous me direz peut-être : Mais qui ressemble aujourd'hui aux apôtres, pour mériter qu'on le reçoive de la sorte? Jésus-Christ répond à cette pensée en ajoutant ces paroles avec tant de soin : « Celui qui reçoit mon disciple en « qualité de juste, de prophète et de disciple, » pour marquer qu'il récompenserait cette charité, non selon le mérite de celui que l'on reçoit, mais selon le zèle de celui qui l'aurait reçu.

Souvenez-vous donc, mes frères, que si Jésus-Christ nous exhorte ici à recevoir les apôtres, les prophètes, les justes et ses disciples, il nous commande ailleurs de le recevoir lui-même en la personne des pauvres et de ceux qui paraissent les derniers des hommes, et qu'il menace des plus grands supplices ceux qui refuseraient de les recevoir : « Autant de « fois, » dit-il, « que vous avez rendu ces de« voirs de charité aux moindres de mes frères, « c'est à moi-même que vous les avez rendus. Et « autant de fois que vous avez manqué de rendre « ces assistances aux moindres de ces petits, « vous avez manqué de me les rendre à moi« même. » (Matth. XXV, 40.) Quoique celui qui implore votre charité n'ait rien de grand ni d'estimable, il ne laisse pas d'être homme comme vous, d'être dans le même monde, de voir le même soleil, d'avoir une âme semblable à la vôtre, d'adorer le même Dieu, de participer aux mêmes mystères, d'être appelé au même royaume, et d'y avoir même plus d'entrée et plus de droit que vous par le mérite de sa pauvreté.

Je vous vois souvent combler de dons ces importuns qui viennent au fond de l'hiver vous réveiller au son des trompettes et des instruments de musique. Vous ne refusez pas votre argent à des bouffons, à des gens qui se noircissent le visage pour avoir la liberté d'offenser tout le monde impunément; et si un pauvre, qui n'a pas un morceau de pain, vous va demander l'aumône, vous vous emportez contre lui, vous lui dites cent injures, vous l'accusez de paresse, et vous vous répandez en insultes et en invectives. Vous ne considérez pas que vous êtes vous-mêmes mille fois plus paresseux que ce pauvre que vous outragez, et que néanmoins Dieu ne laisse pas de vous combler de ses biens.

Et ne me dites point que vous travaillez beaucoup. Il n'est pas question de savoir si vous faites quelque chose, mais si vous faites ce qu'il serait nécessaire que vous fissiez. Si vous ne me parlez que de votre trafic, de vos usures et

de vos adresses pour amasser de l'argent, je vous réponds que ce n'est point là un travail ni des actions de chrétien. Les œuvres d'un chrétien sont les aumônes, la prière, la défense des pauvres, la protection des opprimés, et tout ce qui a du rapport à ces actions. Quoi que vous fassiez, en ne vous occupant point à ces choses, votre vie n'est qu'une oisiveté et une paresse. Cependant, Dieu ne vous dit pas : Puisque vous êtes paresseux, je ne ferai plus luire sur vous mon soleil, je couvrirai la lune de ténèbres, je vous rendrai toute la terre stérile, et je tarirai toutes les sources, je sécherai tous les fleuves et tous les étangs, j'anéantirai tout l'air, et je retiendrai toutes les pluies. Dieu, dis-je, n'agit point de la sorte, mais il verse sans cesse avec une grande abondance toutes les richesses de sa bonté. Il fait luire son soleil et il répand ses pluies, non-seulement sur des lâches et des paresseux, mais sur des méchants et des scélérats.

Souvent, lorsque vous voyez un pauvre, vous vous écriez : Ce misérable me met en colère, il est jeune, il est sain et robuste, il peut travailler et il ne le fait pas, et après cela il veut qu'on lui donne de quoi nourrir sa paresse. C'est un vagabond qui s'est enfui et qui s'est dérobé lui-même à son maître. Voilà les reproches que vous faites à ce pauvre. Mais vous devriez vous les faire à vous-même ; ou plutôt si vous lui en aviez donné la liberté, vous devriez trouver bon qu'il vous les fît, et qu'il dît de vous plus justement que vous n'avez dit de lui : Cet homme me met en colère ; il est sain, il est fort et robuste, et cependant il est lâche, et il ne fait rien de ce que Dieu lui commande ; c'est un serviteur désobéissant et rebelle ; c'est un fugitif qui s'est dérobé à son maître et qui est maintenant vagabond dans une terre étrangère, c'est-à-dire plongé dans toutes sortes de crimes : dans l'ivrognerie, dans la gourmandise, dans les larcins et les vols. Il me reproche ma paresse et moi j'aurais à lui reprocher ses crimes, ses fourberies, ses parjures, ses mensonges, ses rapines, et mille autres déréglements.

4. Je dis ceci, mes frères, non pour autoriser la paresse, Dieu me garde de cette pensée ! Je souhaite avec ardeur que tout le monde travaille, car l'oisiveté est la mère et la maîtresse de tous les maux. Mais je vous conjure en même temps de n'être pas durs, sans compassion et miséricorde. Saint Paul a fait de grands reproches contre les lâches : « Si quelqu'un, » dit-il, « ne travaille pas, qu'il ne mange pas « non plus (II Thess. III, 1) ; » mais il ne laisse pas de dire aussitôt : « Pour vous, mes frères, ne « vous lassez pas de faire le bien. » Il semble qu'il y ait de la contradiction dans ces paroles : Si vous défendez aux paresseux de manger, comment nous commandez-vous de leur donner à manger ? Il est vrai, nous répond ce grand apôtre, que j'ai commandé qu'on se séparât en quelque sorte d'eux, et qu'on n'eût avec eux aucun commerce ; mais je vous ordonne aussi de ne les point regarder comme des ennemis, et au contraire d'avoir grand soin d'eux. Je ne me contredis point, et tout cela s'accorde parfaitement. Si vous êtes prompts à faire l'aumône, votre charité apprendra à travailler à celui qui la reçoit, et vous bannirez en même temps la paresse de son cœur et la dureté du vôtre.

Mais ce pauvre, me direz-vous, invente tous les jours cent mensonges. Et voilà précisément ce qui le rend plus digne de compassion! la nécessité où il est réduit le jette dans cette extrémité et lui fait perdre la honte, après avoir perdu tout le reste. Cependant non-seulement nous ne sommes point touchés de cette misère, mais nous leur disons même des paroles outrageantes : Ne t'ai-je pas déjà donné hier ? ne t'ai-je pas encore donné avant-hier ? Quoi ! mes frères, ce pauvre, pour avoir vécu hier et avant-hier, ne doit-il pas vivre aujourd'hui ?

Vous imposez-vous cette loi à vous-mêmes? vous dites-vous : j'ai bien mangé hier, j'ai bien mangé avant-hier, je ne mangerai donc point aujourd'hui ? Vous ne laissez pas, après ces festins des jours précédents, de bien manger encore aujourd'hui, et vous ne donnez pas ce peu que vous demande ce pauvre, dont vous devriez avoir d'autant plus de compassion qu'il est contraint de vous demander chaque jour de quoi pouvoir vivre. Cela seul devrait vous toucher, puisqu'il n'a recours si souvent à vous, que parce qu'il y est contraint par l'extrémité où il se trouve réduit. Si vous n'êtes point sensible à son état, vous le devriez être au moins à cette dure nécessité qui l'oblige d'essuyer tous vos reproches, et de perdre la honte en vous importunant encore, parce que la misère le presse et l'accable. Et cependant au lieu de lui faire la charité vous lui faites outrage; et au lieu que Dieu vous com-

mande de lui donner en secret, vous le confondez devant tout le monde, et vous lui insultez pour les raisons mêmes qui devraient vous porter à le secourir.

Si vous ne lui voulez rien donner, pourquoi le tourmentez-vous, et pourquoi ajoutez-vous cette nouvelle affliction à tant d'autres qui l'accablent? Il vient à vous comme un homme qui a fait naufrage, il vous tend les mains. Et au lieu de lui servir de port et d'asile, vous le rejetez dans la mer et dans la tempête. Pourquoi lui reprochez-vous l'état où il est? Croyez-vous qu'il se fût jamais adressé à vous, s'il en eût attendu ce traitement? Et si connaissant votre dureté il n'a pas laissé de venir à vous, n'est-ce pas ce qui le rend plus digne de compassion, et qui vous devrait faire rougir de votre cruauté, puisqu'une si épouvantable misère ne peut amollir la dureté de votre cœur?

Ne croyez-vous pas que cette violence de la faim qui le presse est une excuse assez légitime de l'importunité qu'il vous donne? Vous l'accusez d'être un impudent, vous qui l'êtes si souvent dans des choses qui devraient vous couvrir de honte? La misère du pauvre excuse son peu de pudeur; mais qui peut nous excuser, nous autres, lorsque nous faisons volontairement et sans rougir des actions honteuses et criminelles? Et après cela, au lieu de nous confondre de nos excès, nous insultons aux misérables, et au lieu de guérir leurs maux, nous leur faisons de nouvelles plaies.

Si vous ne voulez rien donner à ce pauvre, pourquoi le frappez-vous? Si vous ne voulez point le secourir, pourquoi l'outragez-vous? Vous me direz qu'il ne s'en va point si on ne le traite de la sorte. Mais suivez-vous en cela l'avis que le Sage nous a donné quand il nous a dit : « Répondez au pauvre paisiblement et « avec douceur? » Ce n'est que malgré lui qu'il est importun, et qu'il a si peu de honte. Il n'y a point d'homme qui veuille être impudent s'il n'y est contraint; et l'on ne me fera jamais croire que celui qui pourrait ne pas mendier puisse se résoudre à le faire.

Ainsi, mes frères, que personne ne vous trompe par de faux raisonnements. Que si saint Paul dit : « Que celui qui ne veut point « travailler ne doit point manger (II Thess. « III, 1), » c'est pour les pauvres qu'il le dit; mais pour nous il nous dit le contraire : « Ne cessez point, » nous dit-il, « de faire du bien. » Nous agissons ainsi tous les jours dans nos maisons. Quand deux personnes disputent l'une contre l'autre, nous les prenons séparément, et nous les mettons chacune dans son tort.

Moïse a autrefois gardé cette conduite. Car il dit à Dieu, lorsqu'il lui parle en particulier : « Seigneur, si vous pardonnez ce péché à ce « peuple, pardonnez-le; sinon effacez-moi, et « faites-moi périr avec eux (Exod. XXXII) ; » et parlant ensuite aux Hébreux, il commande de tuer ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, et de ne pas même épargner leurs plus proches parents. Ces deux choses semblaient se contredire en apparence, mais elles s'accordaient en effet et n'avaient qu'un même but. Dieu s'est servi aussi de cette même conduite. Il dit à Moïse pour intimider les Juifs : « Laissez-moi « faire et je perdrai ce peuple. » (Ibid. 32.) Car quoique les Juifs ne fussent point présents, lorsque Dieu parlait de la sorte, Moïse néanmoins leur devait rapporter cette parole. Mais lorsque Dieu s'entretient en particulier avec Moïse, il lui parle d'une manière tout opposée, et il l'exhorte à supporter son peuple. C'est pourquoi ce même prophète s'écrie ailleurs : « Seigneur, les ai-je conçus dans mes entrail- « les, vous qui me dites : Portez-les dans votre « sein, comme une nourrice porte le nour- « risson qu'elle allaite? » (Num. XI, 12.)

C'est encore ce qui arrive tous les jours dans vos familles. Souvent un père voyant le précepteur de son fils le traiter durement, l'avertit en secret, et le prie de n'être pas si sévère, et il exhorte au contraire son fils en particulier à souffrir ce traitement de son maître, quand même il serait injuste, et ainsi il établit l'union entre eux, en leur parlant d'une manière qui semble opposée. Saint Paul fait ici la même chose : il dit à ceux qui sont forts et qui mendient pour vivre : « Si quel- « qu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange « point, » parce qu'il voulait les encourager au travail. Mais il dit à ceux qui les peuvent secourir : « Pour vous ne vous lassez point de « faire du bien, » afin de les exciter aux œuvres de miséricorde. Ce même apôtre écrivant aux Romains use encore de la même prudence dans cette comparaison qu'il apporte de l'olivier franc et de l'olivier sauvage. Car lorsqu'il parle aux Juifs, il leur apprend à ne point s'élever au-dessus des gentils; et lorsqu'il parle aux gentils, il leur apprend à avoir du respect pour le peuple juif.

Ayons donc de la charité, mes frères, et ne soyons pas durs et inhumains. Ecoutons saint Paul qui nous dit : « Pour vous ne vous lassez « point de faire le bien. » Ecoutons Jésus-Christ même qui nous dit : « Donnez à tous « ceux qui vous demandent. » Et ailleurs : « Soyez miséricordieux comme votre Père « céleste est miséricordieux. » (Matth. v, 42 ; Luc, VI, 36.) Quoiqu'il ait donné beaucoup d'autres avis dans ce sermon sur la montagne, il ne nous exhorte néanmoins à imiter Dieu que dans ce qui regarde la charité et la miséricorde. Car il n'y a rien qui nous rende plus semblables à Dieu que de faire du bien à tout le monde.

Mais, direz-vous, rien n'est plus insupportable qu'un pauvre. Mais qu'est-ce qui le rend si insupportable ? Il va de tous côtés, dites-vous, et il crie après tout le monde. Voulez-vous que je vous montre combien nous sommes plus impudents et plus insupportables que ce pauvre ? Combien de fois vous est-il arrivé qu'en un jour de jeûne, lorsque l'heure du soir était venue, et que le couvert était mis, voyant que vos gens tardaient un peu à servir, vous les avez outragés en paroles, et même battus ? Combien de fois, dis-je, vous êtes-vous mis en colère, quoique vous sussiez que dans un moment vous alliez apaiser cette faim qui vous rendait de si mauvaise humeur ? Cependant vous ne vous appelez point insolent et insupportable, vous qui, dans ces occasions, êtes plus semblable à une bête farouche qu'à un homme. Et lorsqu'un pauvre est en danger non de manger un peu plus tard, mais de ne point manger du tout, vous le chargez d'injures, et vous croyez que son importunité est insupportable. Après cela avez-vous de la honte, vous qui reprochez aux autres de n'en avoir point ? Mais nous ne faisons jamais réflexion sur nous-mêmes. Nous accusons les pauvres, et nous les condamnons comme impudents et fâcheux, quoiqu'en nous comparant avec eux, nous soyons en ce point plus coupables qu'ils ne le sont. Ne soyez donc point si dur et si inhumain dans vos jugements. Quand vous seriez le plus innocent du monde, la loi de Dieu ne vous permettrait pas d'examiner et de juger si sévèrement votre frère. Si l'Evangile nous assure que cette faute perdit le pharisien, quelle excuse nous restera-t-il en la commettant ? S'il est défendu aux innocents mêmes de censurer les autres avec trop de rigueur, combien l'est-il plus aux pécheurs ?

Cessons donc, mes frères, d'être si cruels envers les pauvres, cessons d'être sans compassion et sans miséricorde. Car je sais que quelques-uns ont témoigné tant de dureté, que voyant des personnes qui mouraient de faim, ils les laissaient en cet état pour s'épargner une peine très-légère. Je n'ai point ici mes gens, leur disaient-ils, ma maison est loin et je n'ai ici personne de connaissance à qui je puisse emprunter de l'argent. O cruauté plus digne des bêtes que des hommes ! Vous laisserez donc un pauvre mourir de faim, pour vous épargner la peine de faire trois pas ! O négligence barbare ! ô mépris insolent et insupportable ! Quand vous auriez eu une demi-lieue à faire, auriez-vous dû appréhender ce chemin ? Ne pensez-vous pas que plus vous avez de peine, plus vous en serez récompensé ? Quand vous donnez de votre bien, Dieu vous en tient compte ; mais si vous y joignez votre travail, vous en recevrez une double récompense.

N'est-ce pas ce que nous admirons avec sujet dans ce grand patriarche Abraham? il avait trois cent dix-huit serviteurs, et il ne s'en servit point pour exercer la charité par leurs mains, mais il alla lui-même au troupeau pour y prendre de quoi donner à manger aux hôtes qui l'étaient venu trouver ; et nous voyons aujourd'hui des personnes assez superbes pour ne faire leurs charités que par leurs valets.

Mais si je fais ces aumônes par moi-même, dites-vous, ne semblera-t-il pas que je recherche la vaine gloire ? Mais c'est par une autre vaine gloire que vous agissez ainsi, vous qui rougissez qu'on vous voie parler à un pauvre. Ce n'est pas néanmoins ce que je veux examiner ici ; donnez seulement l'aumône soit par vous, soit par les autres, et ne querellez point les pauvres, ne les frappez plus, et ne leur dites plus d'injures. Ce pauvre qui s'adresse à vous a besoin d'être guéri et non d'être blessé; il a besoin de pain et non pas de coups. Si un homme avait reçu un coup de pierre à la tête, et que vous choisissant entre tous les autres, il vînt se jeter à vos genoux, tout couvert de sang, seriez-vous assez cruel pour le frapper de nouveau, et pour lui faire une seconde blessure ? Je ne vous crois pas assez durs, et je m'assure au contraire que vous tâcheriez de

guérir sa première plaie. Pourquoi donc agissez-vous autrement à l'égard du pauvre?

Ne savez-vous pas quelle impression fait sur un esprit une parole douce ou sévère? N'est-il pas écrit « que la parole douce vaut mieux « que le don? » (Proverb. XXVI.) Ne voyez-vous pas que vous tournez votre propre épée contre vous-même, et que vous vous blessez plus que vous ne blessez ce pauvre, lorsque vous l'obligez par vos traitements injurieux à gémir en secret et à répandre des larmes? N'était-ce pas Dieu qui vous envoyait ce pauvre? Considérez donc sur qui retourne cette injure, puisque Dieu vous envoyant ce pauvre, et vous commandant de l'assister, non-seulement vous ne lui donnez pas l'aumône, mais vous osez même l'outrager.

Si vous ne comprenez pas encore l'excès que vous commettez en cela, jugez-en par ce qui se passe entre les hommes, et vous comprendrez alors la grandeur de votre faute. Que diriez-vous si vous aviez donné ordre à un de vos domestiques de redemander à un autre qui serait aussi à vous l'argent que vous lui auriez donné, et que celui qui serait dépositaire de cet argent, non-seulement ne le rendît pas, mais traitât même avec toute sorte d'outrages celui qui le lui redemanderait de votre part? Comment puniriez-vous ce serviteur dont vous croiriez avoir été si cruellement offensé? Et cependant vous traitez Dieu comme vous vous plaindriez alors d'avoir été traité de ce serviteur. C'est lui qui vous envoie ce pauvre, et il vous commande de lui donner ce qu'il vous a donné, et ce qui est plus à Dieu qu'à vous. Que si au lieu de lui faire l'aumône, nous le traitions avec outrage, jugez comment nous mériterions d'être punis, comment nous mériterions d'être foudroyés.

Pensons donc, mes frères, à toutes ces choses. Ne déshonorons plus notre bouche par ces injures, ni notre cœur par cette inhumanité, et consacrons nos mains en les employant aux œuvres de miséricorde. Assistons les pauvres de notre argent, et consolons-les par nos paroles. Ainsi nous éviterons les supplices dont Dieu menace ceux qui disent des injures à leurs frères, et nous obtiendrons la couronne qu'il promet à ceux qui les assistent, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVI.

« JÉSUS AYANT ACHEVÉ DE DONNER CES INSTRUCTIONS A SES DOUZE DISCIPLES, IL PARTIT DE LA POUR S'EN ALLER ENSEIGNER ET PRÊCHER DANS LES VILLES DE CETTE CONTRÉE. » (CHAP. XI, 1, JUSQU'AU VERSET 7.)

ANALYSE.

1 et 2. Jalousie des disciples de Jean contre Jésus-Christ.
3. Les prophètes savaient que le Christ mourrait sur la croix.
4. Combien il faut craindre les supplices de l'enfer. Que le seul crime d'avoir profané le corps et le sang de Jésus-Christ par des communions sacriléges suffit pour justifier l'éternité des peines.

1. Après que Jésus-Christ a donné mission à ses apôtres, il se retire, et il les laisse pour leur donner lieu d'agir par eux-mêmes, et de faire ce qu'il leur venait de prescrire. Car s'il fût demeuré toujours avec eux, personne n'eût voulu quitter Jésus-Christ pour s'adresser aux apôtres et leur faire guérir des malades.

« Mais Jean ayant appris dans la prison les « œuvres merveilleuses de Jésus-Christ lui fit « dire par deux de ses disciples qu'il lui en- « voya, etc. (2). » Saint Luc marque que les disciples de saint Jean rapportèrent à leur maître les miracles de Jésus-Christ, et que saint Jean les envoya le trouver. Cette circonstance néanmoins ne fait aucune difficulté, mais elle renferme seulement une grande instruction, puisqu'elle fait voir que les disciples de saint Jean avaient comme une secrète envie contre le Sauveur. Mais la parole qui suit est un peu plus difficile et mérite que nous nous y arrêtions davantage.

« Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous « devons en attendre un autre (3)? » Comment celui qui avait connu Jésus-Christ avant même qu'il fît des miracles, à qui le Saint-Esprit l'avait révélé, à qui la voix du Père l'avait enseigné, qui avait dit hautement devant tout le monde : « Voilà l'Agneau de Dieu « (Jean, I, 29), » comment, dis-je, envoie-t-il savoir maintenant si c'est celui qui doit venir, ou s'il en doit venir un autre ? Si vous doutez que Jésus soit le Christ, comment prétendez-vous qu'on vous croie lorsque vous rendez témoignage d'une chose que vous ignorez? Avant qu'un homme assure une chose, il faut qu'il la sache tellement, qu'il mérite qu'on ajoute foi à ce qu'il dit.

N'est-ce pas vous qui disiez : « Je ne suis pas « digne de dénouer le cordon de ses souliers ? » (Luc, III, 15.) N'avez-vous pas dit : « Pour moi « je ne vous connaissais pas; mais celui qui « m'a envoyé baptiser avec de l'eau, m'a dit : « Celui sur qui vous verrez descendre et de- « meurer le Saint-Esprit, c'est celui qui bap- « tise par le Saint-Esprit? » (Jean, I, 33.) N'avez-vous pas vu le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe? N'avez-vous pas ouï la voix du Père? (Matth. III, 17.) Ne l'avez-vous pas empêché vous-même, lorsqu'il s'est venu faire baptiser? Ne lui avez-vous pas dit : « C'est moi qui ai « besoin d'être baptisé par vous, et vous venez « à moi ? » (Ibid. 14.) N'avez-vous pas dit à vos disciples : « Il faut qu'il croisse et que je di- « minue? » (Jean, III, 30.) N'avez-vous pas enfin témoigné devant tout le peuple que ce serait lui « qui baptiserait par le Saint-Esprit, et par « le feu, » et que « c'était lui qui était l'Agneau « de Dieu qui portait le péché du monde ? » (Ibid.) N'avez-vous pas rendu ces témoignages de Jésus-Christ avant qu'il fît aucun miracle? Comment donc maintenant qu'il s'est fait connaître par tant de prodiges, que sa réputation s'est répandue dans toute la Judée, qu'il ressuscite les morts, qu'il chasse les démons, qu'il guérit toutes sortes de maladies, comment, dis-je, envoyez-vous maintenant savoir si c'est celui qui doit venir, ou si on en doit attendre un autre ? Tout ce que vous nous avez dit jusqu'ici n'était donc qu'un songe et une fable, ou un artifice pour nous tromper?

Qui serait, mes frères, l'esprit un peu raisonnable qui pût avoir cette pensée, je ne dis pas de saint Jean, qui tressaillit de joie dès le ventre de sa mère; qui annonça Jésus-Christ avant même que de naître; qui passa toute sa vie dans le désert, et y vécut comme un ange; mais je dis même du dernier des hommes? Pourrait-il, après tant de témoignages qu'on lui avait rendus de Jésus-Christ ou qu'il en avait rendus lui-même aux autres, douter encore de ce qu'il était? Il est donc visible que si saint Jean s'informe ainsi de Jésus-Christ, ce n'est pas qu'il ne sût qui il était ou qu'il en doutât.

On ne peut pas dire qu'à la vérité il l'avait connu avant sa prison, mais que depuis il était devenu timide, et que sa crainte lui avait fait dissimuler ce qu'il savait. Pouvait-il espérer sa délivrance par cette ambassade? Et quand il l'aurait espérée, aurait-il pu trahir la vérité, lui qui était si résolu de mourir? S'il n'eût été ainsi préparé à la mort, aurait-il témoigné tant de vigueur et tant de force en parlant à tout un peuple accoutumé depuis longtemps à répandre le sang des prophètes? Aurait-il repris avec une liberté si généreuse ce tyran incestueux en présence de ses sujets, et avec aussi peu de crainte que s'il eût parlé à un homme du peuple?

Si sa prison l'avait rendu timide, comment n'eût-il pas rougi au moins devant ses disciples qui étaient témoins de tout ce qu'il avait publié de Jésus-Christ, et comment les eût-il choisis pour cette ambassade, puisqu'il aurait pu en envoyer d'autres, et s'épargner ainsi cette honte? Car il savait fort bien qu'ils avaient conçu de la jalousie contre Jésus-Christ, et qu'ils auraient été ravis de trouver une occasion de le décrier. Comment n'aurait-il point même appréhendé la confusion de témoigner, devant tous les Juifs, qu'il avait quelque doute touchant Jésus-Christ, après qu'en leur présence il lui avait rendu des té-

moignages si avantageux? Que pouvait-il aussi espérer de cette ambassade pour sa délivrance? Ce n'était point sur le sujet de Jésus-Christ, ni pour lui avoir rendu témoignage, qu'on l'avait mis en prison, mais pour avoir condamné un mariage incestueux et illégitime. Il est donc clair, qu'à moins d'avoir perdu le sens, on ne peut porter de saint Jean un jugement si peu raisonnable.

Mais quel est donc le sujet de cette ambassade? Et puisqu'il est visible par tout ce que nous venons de dire qu'il ne pouvait plus rester, je ne dis pas à saint Jean, mais à la personne du monde la plus grossière, le moindre doute touchant Jésus-Christ, nous devons rechercher maintenant quel a pu être le dessein de Jean lorsqu'il a envoyé ses disciples vers le Sauveur. On voit clairement par l'Evangile que les disciples de ce saint avaient de l'éloignement pour Jésus-Christ, et qu'ils ont toujours nourri une secrète jalousie contre lui. Cette disposition paraît assez par ce qu'ils disent à leur maître : « Celui qui était avec « vous au delà du Jourdain, à qui vous avez « rendu témoignage, baptise maintenant, et « tout le monde vient à lui. » (Jean, II, 30.) Il s'éleva aussi quelque contestation entre eux et les Juifs au sujet de la purification. (Matt. XV.) On voit encore qu'ils vinrent dire à Jésus-« Christ : Pourquoi nous et les pharisiens jeû-« nons-nous souvent, et que vos disciples ne jeû-« nent pas? » (Matth. IX, 14.) Comme ils ne savaient pas encore qui était Jésus-Christ, et qu'ils avaient de lui une opinion fort médiocre, et une très-grande, au contraire, de saint Jean, qu'ils regardaient comme plus qu'un homme, ils ne pouvaient souffrir de voir la réputation de Jésus-Christ croître de jour en jour et celle de saint Jean diminuer, selon la parole de celui-ci.

2. C'est ce qui les empêchait de croire en Jésus-Christ; leur envie était comme un mur qui leur fermait la voie pour aller à lui. Tant que saint Jean fut avec eux, il les instruisait et les exhortait continuellement, sans qu'il pût rien gagner sur eux; mais se voyant près de mourir, il s'y appliqua avec encore plus de soin. Il craignait qu'il ne restât dans leurs esprits quelque semence de schisme, et qu'ils demeurassent toujours séparés de Jésus-Christ. C'était l'unique but que ce saint homme avait eu dès le commencement, et il avait tâché dès le principe de mener tous ses disciples au Sauveur. N'ayant pu jusque-là les persuader, il fait ce dernier effort, lorsqu'il se voit près de mourir.

S'il leur eût dit : Allez trouver Jésus-Christ, parce qu'il est plus grand que moi, l'attachement qu'ils avaient pour saint Jean les eût empêchés de lui obéir. Ils eussent pris ces paroles comme un effet de son humilité, de sa modestie, et bien loin de les détacher de lui, elles eussent encore redoublé cette grande affection qu'ils avaient pour lui. Que s'il eût gardé le silence, ce silence ne lui aurait pas été plus avantageux. Que fait-il donc? Il veut apprendre par eux-mêmes combien Jésus-Christ fait de miracles. Il ne veut pas même les envoyer tous à Jésus. Il en choisit deux qu'il savait être les plus disposés à croire, afin que s'acquittant de leur mission sans prévention, ils vissent eux-mêmes par des effets sensibles la différence qui était entre Jésus-Christ et lui.

« Allez, » leur dit-il, « et dites-lui : Etes-« vous celui qui doit venir, ou en attendons-« nous un autre? » Jésus-Christ, pénétrant dans la pensée de saint Jean, ne répond point à ces deux disciples : Oui, c'est moi : ce que naturellement il devait faire; mais sachant qu'ils en auraient été blessés, il aime mieux leur faire connaître ce qu'il est par les miracles qu'il fait devant eux. Car l'Evangile remarque que plusieurs malades s'approchèrent alors de lui, et qu'il les guérit tous. Quelle conséquence aurait-on pu tirer lorsqu'on lui demande s'il est le Christ, et que pour toute réponse il guérit beaucoup de malades, sinon qu'il voulait faire entendre ce que je viens de dire? Il savait que le témoignage des œuvres est moins suspect que celui des paroles.

Jésus-Christ donc étant Dieu, et connaissant les pensées de saint Jean, qui lui envoyait ses disciples, guérit aussi beaucoup d'aveugles, de boiteux et d'autres malades, non pas pour apprendre à saint Jean qui il était, puisqu'il le savait déjà, mais seulement à ses disciples qui étaient encore dans le doute. C'est pourquoi après tous ces miracles il leur dit : « Allez « dire à Jean ce que vous entendez, et ce que « vous voyez (4). Les aveugles voient, les boi-» teux marchent, les lépreux sont guéris, les « sourds entendent, les morts ressuscitent, « l'Evangile est annoncé aux pauvres (5). « Et bienheureux celui qui ne prendra point « de moi un sujet de scandale et de chute (6).»

Il leur montrait par ces paroles qu'il pénétrait dans leurs pensées. S'il leur eût dit : Oui, c'est moi, cette réponse les eût blessés, et ils eussent pu dire, au moins en eux-mêmes, ce que lui dirent les Juifs : « Vous vous rendez témoignage à vous-même. » (Jean, VIII, 27.) Pour éviter cela, il ne leur dit rien de lui ; il les laisse juger eux-mêmes de toutes choses par les miracles qu'il fait devant eux, les instruisant ainsi de la manière la plus persuasive et la moins suspecte. Il leur fait même un reproche secret par ces paroles. Sachant qu'ils étaient scandalisés en lui, il leur découvre leurs maladies cachées, mais n'en rend témoin que leur propre conscience. Il leur fait voir à eux seuls le scandale où ils tombaient à son sujet, et il tâche en les épargnant de les attirer à lui davantage : « Heureux, » leur dit-il en les désignant, « celui qui ne tirera point « de moi un sujet de chute et de scandale! »

Mais pour éclaircir davantage cette difficulté, il est bon qu'après vous avoir dit ma pensée, je vous rapporte aussi celles des autres, afin qu'en les examinant et les comparant ensemble, nous en puissions tirer quelque lumière pour le discernement de la vérité. Il y en a qui soutiennent que saint Jean n'a pas envoyé cette ambassade au Sauveur pour la raison que nous venons de dire. Ils prétendent que saint Jean doutait en effet, non pas absolument si Jésus était le Christ, mais s'il devait mourir pour les hommes, et que c'est pour cette raison qu'il fait dire à Jésus-Christ : « Etes-vous celui qui doit ve- « nir? » c'est-à-dire êtes-vous celui qui doit descendre dans les enfers pour en retirer les captifs?

Mais ce sentiment est sans apparence, parce que saint Jean ne pouvait pas même ignorer ce qu'on dit qu'il ignorait, puisqu'il l'avait prêché lui-même et qu'il avait dit : « Voilà « l'Agneau de Dieu qui porte le péché du « monde. » Il l'appelle « l'agneau » pour marquer qu'il devait être immolé sur la croix ; et il dit la même chose par ces autres paroles : « C'est lui qui ôte le péché du monde, » puisqu'il ne devait ôter le péché du monde qu'en mourant sur une croix. C'est ce que saint Paul déclare, lorsqu'il dit que Jésus-Christ a effacé « la cédule qui nous était contraire, et qu'il « l'a entièrement abolie en la clouant à sa « croix. » (Coloss. II, 14.) De plus saint Jean nous assurant que ce serait lui qui baptiserait par le Saint-Esprit, prédit comme prophète ce qui devait suivre la résurrection du Sauveur.

3. Il est vrai, réplique-t-on, que saint Jean savait que Jésus-Christ ressusciterait et qu'il donnerait le Saint-Esprit; mais il ne savait pas qu'il serait crucifié. Et moi je demande comment Jésus-Christ pouvait-il ressusciter sans être mort et sans avoir été crucifié? Comment saint Jean, qui était le plus grand de tous les prophètes, aurait-il ignoré ce que tous les autres prophètes avaient su et prédit de Jésus-Christ? Car on ne peut douter que saint Jean n'ait été le plus grand de tous les prophètes, puisque Jésus-Christ le dit lui-même ; et on voit partout que les prophètes ont su et prédit la croix et la passion du Sauveur. (Matt. XI, 9.) « Il a été mené comme un agneau à la bouche- « rie, » dit Isaïe, « et il se taira comme une « brebis qui n'ouvre pas la bouche devant ce- « lui qui la tond. » (Is. LIII, 7.) Et il avait dit auparavant : « Il sortira une tige de Jessé d'où « naîtra Celui qui doit régner sur les Gentils, « et les Gentils mettront en lui leur espérance. » (Ibid. XI, 1.) Et marquant ensuite les souffrances et la gloire de la passion, il ajoute : « Le sépulcre où il reposera sera en hon- « neur. » Isaïe ne prédit pas seulement que le Christ serait crucifié, mais il marque ceux mêmes qui seraient compagnons de son supplice : « Il a été mis au nombre des scélérats. » (Ibid.) Il prédit encore qu'il ne se défendrait pas : « Il n'ouvrira pas sa bouche, » et fait voir l'injustice de ceux qui le condamneraient en ajoutant : « On lui a prononcé son arrêt « dans son humilité. » (Ibid.)

David avait prédit avant lui ces mêmes choses : « Pourquoi, » dit-il, « les nations se « sont-elles assemblées en tumulte, et pour- « quoi les peuples ont-ils formé de vains pro- « jets? Pourquoi les rois de la terre et les « princes se sont-ils élevés ensemble et ont-ils « conspiré contre le Seigneur et contre son « Christ? » (Ps. II, 1.) Il marque ailleurs la croix en particulier, lorsqu'il dit : « Ils ont percé « mes pieds et mes mains. » (Ps. XXI, 17.) Et il décrit même exactement l'attentat des soldats : « Ils ont partagé entre eux mes vête- « ments et ils ont jeté le sort sur ma robe. » (Ibid.) Il n'oublie pas même ailleurs de marquer le vinaigre qu'on lui présenta : « Ils « m'ont donné pour mets du fiel très-amer et « lorsque j'ai eu soif, ils m'ont donné du « vinaigre à boire. » (Ps. LXVIII.) Ainsi après

que les prophètes ont décrit si longtemps auparavant le jugement et la condamnation de ceux qui seraient crucifiés avec le Sauveur, le partage de ses vêtements, le sort qu'on jetterait sur sa robe et plusieurs autres particularités semblables que je ne rapporte point de peur d'être long, qui pourrait croire que le plus grand des prophètes aurait ignoré ces choses? Ce sentiment ne se soutient donc pas. D'ailleurs si telle eût été la pensée de saint Jean, pourquoi ne disait-il pas clairement à Jésus-Christ : Etes-vous celui qui doit venir aux enfers, et non pas simplement : « Etes-« vous celui qui doit venir ? »

Ils ajoutent encore à cela quelque chose de bien plus ridicule, savoir, que saint Jean lui faisait cette question, afin d'y annoncer sa venue prochaine. Ne peut-on pas dire à ces personnes ces paroles de saint Paul : « Mes « frères, n'ayez point un esprit d'enfants ; mais « soyez sans malice comme des enfants et ayez « un esprit d'hommes. » (I Cor. XIV, 17.) La vie présente est le temps auquel il faut penser à soi. On ne trouve plus à la mort que le jugement de Dieu et le supplice des coupables. David dit : « Qui vous confessera dans l'enfer ? » (Ps. VI, 5.)

Comment donc, me direz-vous, Jésus-Christ « a-t-il brisé les portes d'airain ? » comment « a-t-il rompu les gonds de fer (Ps. C, 17), » comme il est dit dans le psaume? Je vous réponds que ce fut par la vertu de son corps. Car on vit alors, pour la première fois, un corps immortel vaincre la mort et détruire sa domination et sa tyrannie. Ce que prouvent ces paroles de l'Ecriture, c'est que Jésus-Christ fut alors le vainqueur de la mort, mais non pas qu'il délivra de leurs péchés ceux qui étaient morts avant sa venue au monde. Que si ce que je dis n'était pas, et s'il était vrai que Jésus-Christ eût délivré de l'enfer tous ceux qui y étaient auparavant, comment aurait-il dit lui-même : « Le peuple de Sodome et de Go-« morrhe sera traité plus doucement alors? » (Luc, X, 12.) Il ne dit pas qu'ils ne seront point punis alors, mais qu'ils seront moins punis. Il suppose donc que ceux qui auront été punis comme ceux de Sodome, le seront encore éternellement. Que si ceux qui auront été châtiés si sévèrement dès ce monde ne laissent pas de l'être dans l'autre ; combien plus le seront ceux qui n'auront point été punis de leurs crimes dans cette vie ?

Vous me direz, peut-être, que la manière dont ceux qui sont morts avant Jésus-Christ, ont été traités, ne paraît pas juste. Si, leur punition est juste. Car ils pouvaient se sauver sans confesser Jésus-Christ. Dieu n'exigeait point cela d'eux, mais seulement qu'ils s'éloignassent de l'idolâtrie, et qu'ils adorassent le vrai Dieu : « Le Seigneur votre Dieu est seul « Dieu. » C'est pourquoi nous admirons les Macchabées qui aimèrent mieux souffrir de si grands tourments que de trahir leur loi. Nous admirons encore ces trois enfants de la fournaise et beaucoup d'autres d'entre les Juifs qui vécurent sans reproche et qui conservèrent inviolablement cette connaissance qu'ils avaient de Dieu, sans qu'on exigeât d'eux rien de plus. Car, comme j'ai déjà dit, il suffisait alors de connaître un seul Dieu. Mais il n'en est plus ainsi maintenant. Il faut joindre à cette foi la connaissance de Jésus-Christ. C'est pourquoi il dit lui-même : « Si je n'étais point venu « et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient « point de péché ; mais ils n'ont plus mainte-« nant d'excuse de leur péché. » (Jean, XV, 22.)

Nous sommes de même obligés de vivre plus saintement, et d'être plus réglés dans les mœurs que n'étaient les Juifs. Les Juifs étaient condamnés à mort quand ils avaient tué un homme, et un chrétien est condamné, lors seulement qu'il se met en colère contre un autre homme. On punissait alors celui qui commettait un adultère, et on punit maintenant jusqu'aux regards impudiques. Comme les connaissances sont devenues plus grandes dans la loi nouvelle, la morale aussi est devenue plus pure et plus parfaite que dans la loi ancienne.

Nous voyons donc par tout ce que j'ai dit que Jésus-Christ n'avait pas besoin de précurseur dans les enfers. Car si les incrédules pouvaient se convertir après leur mort et croire en Dieu, personne ne périrait jamais, puisque tous se repentiront un jour et adoreront Jésus-Christ selon cette parole : « Toute langue con-« fessera que Jésus-Christ est le Seigneur, et « tout genou fléchira devant lui dans le ciel, « sur la terre et dans les enfers. » (Phil. II, 11.) Et ailleurs : « La mort sera le dernier ennemi « que Jésus-Christ détruira. » (I Cor. V, 11.) Mais toutes ces adorations seront alors très-inutiles, parce qu'elles ne viendront point d'une humiliation volontaire, mais d'une reconnaissance forcée.

4. Eloignons de nous, mes frères, ces opinions puériles et ces fables judaïques. Ecoutons plutôt ce que dit saint Paul : « Tous ceux « qui ont péché sans la loi périront aussi sans « la loi (Rom. II, 12), » ce qu'il dit de ceux qui l'ont précédée ; « et tous ceux qui ont pé« ché dans la loi seront jugés par la loi, » ce qu'il dit de tous ceux qui sont venus après Moïse. « Car Dieu, » dit le même apôtre, « dé« couvre du ciel sa colère et sa vengeance con« tre toute l'impiété et l'injustice des hommes. « L'affliction et le désespoir accablera tout « homme qui fait le mal, le juif première« ment, et puis le gentil. » Les histoires saintes et profanes nous font assez voir selon cette parole de saint Paul, combien les gentils dans tous les siècles ont souffert de maux. Car qui peut dire ce qu'ont enduré les Babyloniens ou les Egyptiens ? Et pour faire voir que ceux qui ont précédé Jésus-Christ, et qui sans l'avoir pu connaître ont fui l'idolâtrie et adoré le vrai Dieu en réglant leurs mœurs selon la justice, seront comblés de tous biens, il ne faut que considérer ce que dit saint Paul : « La gloire, « l'honneur, la paix à tout homme qui fait le « bien, au juif premièrement, et au gentil. » (Ibid.) Ainsi vous voyez clairement par tout ce que nous venons de dire, que Dieu récompense toujours les bons, comme il punit toujours les méchants.

Où sont donc ceux qui croient qu'il n'y a point d'enfer ? Si ceux qui ont précédé l'avènement de Jésus-Christ, qui n'ont jamais entendu parler de l'enfer ni de la résurrection, et qui ont souffert de si grands maux en ce monde, ne laissent pas d'être encore punis après cette vie, que deviendrons-nous nous autres, après avoir reçu de Dieu des connaissances si saintes et si relevées ?

Mais comment se peut-on persuader, me direz-vous, que ceux qui n'ont jamais entendu parler de l'enfer durant leur vie y tombent après leur mort ? Ne pourraient-ils pas dire à Dieu : Si vous nous aviez menacé de ces flammes éternelles, nous les aurions appréhendées, et nous aurions mieux vécu ? Et moi je vous dis sur cela, mes frères, que ces personnes auraient donc été bien plus sages que nous, puisque nous entendons à tout moment parler de l'enfer, sans y faire la moindre réflexion et sans en devenir meilleurs. Mais sans m'arrêter à cela, ne peut-on pas dire que celui qui n'est point retenu par les peines qu'il voit tous les jours dans ce monde le serait bien moins par tout ce qu'on pourrait lui dire de celles de l'autre ? Car les choses présentes touchent beaucoup plus les hommes grossiers et charnels que celles qu'ils ne voient pas, et qui ne leur doivent arriver que longtemps après.

Vous me direz, peut-être : Si nous avons aujourd'hui tant de sujets de crainte, que n'ont pas eu ceux qui ont précédé Jésus-Christ ? Dieu les a-t-il traités avec toute la justice qu'il serait à souhaiter ? Oui, mes frères, la conduite de Dieu est très-juste. Car nos obligations sont beaucoup plus grandes que n'ont été les leurs. Il était donc bien raisonnable que ceux qui étaient chargés de plus de préceptes, fussent aussi soutenus d'un plus grand secours. C'est ce que Dieu a fait en augmentant notre crainte. Que si nous avons l'avantage de mieux connaître l'avenir que ceux qui ont précédé Jésus-Christ, ils ont eu eux aussi leur avantage sur nous : c'est d'avoir vu dès ce monde des châtiments épouvantables qui les retenaient dans le devoir.

Il y en a encore qui nous disent : Où est la justice de Dieu de punir et sur la terre et dans l'enfer ceux qui n'ont péché que sur la terre ? Voulez-vous bien me permettre de vous répondre à cela par vous-mêmes, et que sans me mettre en peine de chercher d'autres raisons, je vous prie seulement de vous rendre attentifs à ce que vous pensez, et à ce que vous dites tous les jours ? J'ai souvent ouï plusieurs d'entre vous se plaindre, lorsqu'ils voyaient conduire un voleur au supplice et dire hautement : Quoi ! ce scélérat a tué cent hommes durant sa vie, et il ne mourra qu'une fois ? Où est la justice ? Vous avouez vous-mêmes qu'une mort ne suffit pas à ce voleur pour le punir selon la justice : pourquoi donc jugez-vous autrement en cette rencontre, sinon parce qu'il s'agit de vous-mêmes ? Tant il est vrai que l'amour-propre couvre l'âme de ténèbres, et l'empêche de voir ce qui est juste. Ainsi quand nous jugeons les autres, nous voyons clairement tout ce qu'il faut voir : mais quand nous nous jugeons nous-mêmes, nous sommes aveugles.

Si nous tenions la balance aussi droite, lorsque nous examinons ce qui nous touche, que ce qui se passe dans les autres, nous jugerions de nous-mêmes selon l'équité. Car combien avons-nous commis de crimes, qui ne méritent pas une ou deux, mais dix mille morts ?

Souvenons-nous seulement, pour ne rien dire de tout le reste, combien de fois nous avons participé indignement aux saints mystères, et cependant selon saint Paul nous nous sommes rendus autant de fois coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. Quand donc vous parlez avec tant d'ardeur contre les homicides, pensez à vous en même temps. Ce meurtrier a tué un homme, et vous vous êtes rendu coupable de la mort d'un Dieu. Ce voleur, lorsqu'il a commis ses crimes, était banni de nos saints mystères; mais vous avez commis les vôtres, lorsque vous aviez l'avantage d'approcher de cette table sacrée.

Que dirai-je encore de ceux qui dévorent leurs frères, en quelque sorte, qui déchirent leur réputation et l'infectent du venin de leur langue? Que dirai-je de ceux qui ravissent le pain du pauvre? Si celui qui ne donne pas l'aumône tue le pauvre, combien est plus meurtrier celui qui lui ravit son sang et sa vie? N'est-il pas vrai encore que les avares sont plus cruels que les voleurs, et que les usuriers sont plus barbares que les meurtriers et les violateurs des sépulcres? Combien en voyons-nous à qui il ne suffit pas d'avoir pillé le bien des autres, mais qui sont encore altérés de leur sang?

Non, non, dites-vous, personne n'est assez cruel pour cela : Vous le dites maintenant; mais dites-le, lorsque vous aurez un ennemi. Dites-vous alors ces paroles à vous-mêmes, et arrêtez votre colère pour ne pas tomber dans le malheur de Sodome et de Gomorrhe, et pour ne pas vous exposer aux supplices de Tyr et Sidon; ou plutôt pour ne point offenser Jésus-Christ, ce qui est encore bien plus horrible. Car quoique plusieurs regardent l'enfer comme le plus grand de tous les maux, je ne cesserai jamais néanmoins de publier et de soutenir que c'est un mal sans comparaison plus grand, de voir Jésus-Christ irrité contre nous, que d'être condamné au feu de l'enfer. Et je vous conjure, mes frères, d'entrer avec nous dans cette pensée, parce que c'est le moyen d'éviter l'enfer et de mériter la gloire de Jésus-Christ, par la grâce et la miséricorde de ce même Sauveur, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

« MAIS COMME ILS S'EN ALLAIENT, JÉSUS COMMENÇA A DIRE AU PEUPLE, EN PARLANT DE JEAN : QU'ÊTES-VOUS ALLÉS VOIR DANS LE DÉSERT? UN ROSEAU AGITÉ DU VENT? QU'ÊTES-VOUS, DIS-JE, ALLÉS VOIR? UN HOMME VÊTU AVEC LUXE ET AVEC MOLLESSE? VOUS SAVEZ QUE CEUX QUI S'HABILLENT DE CETTE SORTE SONT DANS LES MAISONS DES ROIS. » (CHAP. XI, 7, JUSQU'AU VERSET 25.)

ANALYSE.

1. Jésus-Christ défend saint Jean.
2. En quoi saint Jean l'emporte sur les autres prophètes. Que Jésus-Christ ne se compare point à saint Jean.
3 et 4. Jésus-Christ et saint Jean tendaient au même but par des voies différentes.
5-7. Combien il est dangereux pour les chrétiens d'assister aux spectacles et aux comédies. Qu'ils doivent éviter les divertissements honteux et criminels, et ne rechercher que ceux qui sont saints et innocents.

1. Tout ce qui se passa entre Jésus-Christ et les disciples de saint Jean fut conduit avec une admirable sagesse, et ils s'en retournèrent persuadés par tous ces miracles qu'ils virent de leurs propres yeux. Il restait encore d'apporter quelque remède aux illusions de ce peuple. En effet, quoique ces disciples n'eussent aucun mauvais soupçon de leur maître

en cette rencontre, le peuple pouvait néanmoins avoir des pensées fâcheuses et très-déraisonnables touchant cette ambassade que saint Jean envoyait faire à Jésus-Christ. Ces hommes qui ne pénétraient pas les raisons du saint précurseur, pouvaient aisément dire en eux-mêmes : Jean n'a-t-il pas rendu un témoignage très-avantageux à Jésus-Christ? d'où vient donc qu'il doute maintenant si c'est lui qui doit venir, ou si on en doit attendre un autre? est-ce qu'il n'est plus uni maintenant à lui comme il était auparavant? est-ce qu'il est devenu plus timide dans sa prison? ou que ces témoignages qu'il avait rendus autrefois n'étaient pas fondés en vérité? Voilà les soupçons qui pouvaient s'élever dans l'esprit de ces hommes. Or admirez, mes frères, comment Jésus-Christ soutient leur faiblesse, et de quelle manière il éloigne d'eux toutes ces pensées.

« Lorsque ces disciples s'en allaient, Jésus « commença à dire au peuple, en parlant de « Jean (7). » Pourquoi attend-il qu'ils s'en soient allés? C'est afin de ne pas paraître flatter saint Jean. Mais en voulant redresser l'égarement de ce peuple, il ne rapporte point publiquement leurs soupçons, et il se contente de répondre à leurs secrètes pensées pour leur apprendre qu'il connaissait le fond de leur cœur. Il ne leur dit point comme aux Juifs : « Pourquoi avez-vous des pensées mauvaises « dans votre cœur? » Car s'ils avaient formé ces soupçons, ce n'était pas néanmoins par malice, mais par ignorance. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle fort doucement. Il ne les reprend point, mais il les guérit de leurs doutes. Il justifie devant eux la conduite de saint Jean, et il leur fait voir qu'il n'est point changé, et qu'il est demeuré toujours ferme dans son premier sentiment : que ce n'était point un homme léger et volage, mais ferme et constant, et entièrement incapable de trahir le ministère que Dieu lui avait confié.

Il les dispose même peu à peu à entrer dans ce sentiment. Il ne leur parle pas d'abord comme de lui-même, mais il se sert de leur propre témoignage, et il les fait souvenir qu'ils ont assez fait voir non-seulement par leurs paroles, mais encore par leurs actions qu'ils avaient été toujours persuadés de la fermeté de saint Jean. Car il leur dit : « Qu'êtes-« vous allés voir dans le désert? Un ro-« seau agité du vent (7)? » C'est-à-dire : qui vous a portés à quitter les villes et vos maisons pour aller en foule dans le désert? Etait-ce pour y voir un homme inconstant et léger? Cela serait sans apparence. Vous n'auriez pas sans doute témoigné un si grand empressement pour si peu de chose. Tant de peuples et tant de villes ne seraient pas venus fondre de tous côtés sur le bord du Jourdain, si vous n'eussiez eu une idée de Jean comme d'un grand homme, comme d'un homme admirable et plus ferme qu'un rocher. « Car vous n'êtes pas allés dans « le désert pour y voir un roseau agité du vent. » Le roseau est proprement la figure des esprits légers qui se laissent emporter sans aucune résistance, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, qui disent aujourd'hui une chose et demain tout le contraire. Considérez comme Jésus-Christ s'applique particulièrement à lever ce soupçon qu'ils avaient pu avoir de quelque inconstance qui aurait paru dans saint Jean.

« Qu'êtes-vous, dis-je, allés voir? un homme « vêtu avec luxe et avec mollesse? Vous savez « que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans « les maisons des rois (8). » Il semble qu'il leur dise par ces paroles : Il est certain que Jean ne vous a pas paru de lui-même léger et inconstant, puisque cette ardeur avec laquelle vous l'avez été trouver en foule prouve le contraire. Vous ne pouvez pas dire non plus qu'étant ferme par lui-même, il s'est laissé amollir et relâcher par les délices de la vie.

Car les hommes sont d'ordinaire ce qu'ils sont, ou parce qu'ils sont nés tels, ou parce qu'ils le sont devenus ensuite. Il y a des personnes qui sont colères naturellement. Il y en a d'autres qui, tombés dans une longue maladie sont devenus colères par l'impatience que leur a causé leur mal. Il y en a de même qui sont légers et inconstants de leur nature, et il y en a d'autres qui le sont devenus en vivant dans le luxe et dans les délices. Mais Jean, leur dit Jésus-Christ, n'est ni léger par lui-même, puisque « vous n'êtes point allés dans le désert « pour y voir un roseau agité du vent; » et il n'a point depuis cessé d'être ferme, en s'abandonnant au plaisir et au luxe, puisque son vêtement, son désert et sa prison prouvent le contraire. S'il avait aimé les délices, il n'aurait point choisi un désert pour sa demeure. Il aurait bien pu aussi éviter la prison, et demeurer dans les maisons des princes. Il n'avait qu'à se taire pour cela, et il eût joui en paix d'un très-grand honneur. Car si Hérode l'a tant respecté,

quoiqu'il le reprît si librement, et s'il l'a révéré dans sa prison même, combien l'aurait-il encore plus honoré s'il eût voulu garder le silence? Qui peut donc raisonnablement soupçonner de légèreté un homme qui témoigne tant de constance dans ses actions?

2. Après avoir ainsi relevé saint Jean par le lieu où il demeurait, par le vêtement dont il usait, et par ce concours de peuple qui affluait vers lui de toutes parts, il ajoute une chose qui lui est encore plus avantageuse. « Qu'êtes-vous donc allés voir? un prophète? « Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète « (9). Car c'est de lui qu'il est écrit : j'envoie « devant vous mon ange qui vous préparera « la voie (10). »

Après avoir rapporté le témoignage que tous les Juifs ont rendu à Jean, il passe à celui que lui ont rendu les prophètes, ou plutôt il rapporte premièrement le témoignage des Juifs qui était très-considérable, puisqu'il lui était rendu par ses propres ennemis. Le second témoignage est celui que rendait à saint Jean la sainteté de sa vie. Le troisième est celui qu'il lui rend lui-même, et le quatrième enfin celui que lui rend le Prophète, fermant ainsi la bouche à tous ceux qui auraient pu avoir des pensées désavantageuses à ce saint. Et pour les empêcher de dire : mais s'il a d'abord été tel, ne peut-il pas s'être relâché dans la suite? il leur montre le contraire par l'habit dont il s'est toujours servi, par la prison où sa générosité l'a fait mettre, et enfin par le témoignage du prophète même.

Ensuite, comme il l'avait appelé le plus grand des prophètes, il montre en quoi il est le plus grand. En quoi est-il plus grand que les autres? Parce qu'il était le plus proche du Messie que les prophètes avaient annoncé : « J'envoie, » dit-il, « mon ange devant vous, » c'est-à-dire proche de vous. Comme ceux qui sont les plus proches de la personne du roi sont les plus honorables; ainsi saint Jean, comme le plus grand de tous, marche immédiatement devant le Sauveur. Mais remarquez que ce témoignage si avantageux ne le satisfait pas encore, il va plus loin et ajoute cet oracle de sa propre bouche.

« Je vous dis en vérité qu'entre tous ceux « qui sont nés des femmes, il ne s'en est point « élevé de plus grand que Jean-Baptiste (11), » c'est-à-dire que jamais femme n'a eu de fils plus grand ni plus saint que saint Jean. Quoique cet oracle suffise tout seul, néanmoins si vous en voulez mieux voir la vérité, souvenez-vous de la vie de Jean, quelle était sa nourriture, quelle était sa demeure, et combien son esprit était élevé en Dieu. Il vivait sur la terre comme s'il eût été déjà dans le ciel. Il s'était mis au-dessus de toutes les nécessités de la nature. Sa vie était toute nouvelle et inouie jusqu'alors; il était toujours occupé à la contemplation et à la prière. Il ne parlait jamais à personne, et il ne s'entretenait qu'avec Dieu seul. Il ne voulait voir aucun homme, ni ne se laissa voir à aucun. Il ne fut point nourri de lait. Il ne se servit ni de lit, ni de maison, ni de tous les secours qu'on va chercher dans les villes, et qui sont les plus nécessaires à la vie des hommes. Et quoique sa vie fût si dure, il était doux néanmoins, et il avait allié en lui la douceur avec la fermeté et le courage. Sa douceur paraît dans la manière dont il supporte les défauts de ses disciples, sa fermeté dans les exhortations qu'il fait aux Juifs, et son courage dans la liberté avec laquelle il reprend Hérode. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Entre tous ceux qui sont nés des « femmes, il ne s'en est point élevé de plus « grand que Jean-Baptiste. »

Mais pour empêcher encore que ces louanges ne fissent un mauvais effet dans l'esprit des Juifs, qui estimaient plus saint Jean que Jésus-Christ, considérez avec quelle sagesse il remédie à ce mal. Comme, en effet, ce que saint Jean avait fait dire à ses disciples troublait le commun des Juifs en leur faisant croire qu'il y avait quelque légèreté dans sa conduite, ce que Jésus-Christ aussi avait dit à l'avantage de saint Jean pour le justifier de ce reproche pouvait beaucoup nuire à ses disciples en leur donnant lieu de préférer leur maître à Jésus-Christ même. C'est donc ce qu'il veut prévenir par ces paroles : « Mais, dans le « royaume des cieux, le plus petit est plus « grand que lui (11). » Jésus-Christ s'appelle plus petit que Jean, parce qu'il était un peu moins âgé, ou parce qu'il était plus petit que saint Jean dans l'esprit du peuple qui disait de Jésus : « Voici un homme de bonne chère, et « qui aime à boire : n'est-ce pas là le fils de cet « artisan? » et qui partout parlait de lui avec mépris. — Quoi donc! me direz-vous, Jésus-Christ se compare avec saint Jean et nous marque qu'il était plus grand que lui? Dieu nous garde de cette pensée! Quand saint Jean

dit lui-même de Jésus-Christ: « Il est plus fort « que moi, » ce n'est point en se comparant à Jésus-Christ qu'il parle de la sorte. Que saint Paul parlant de Moïse dise que Jésus-Christ « mérite plus de gloire que lui (Héb. III, 3), » ce n'est point en faisant aucune comparaison entre eux deux. Et lorsque Jésus-Christ dit de lui-même : « Celui qui est ici est plus grand « que Salomon (Matth. XII, 42), » il ne se compare nullement avec ce roi.

Que si nous accordions que ces paroles renferment une comparaison, il faudrait dire que le Fils de Dieu n'en avait usé que pour s'accommoder à la faiblesse de ce peuple, parce que les Juifs avaient conçu une estime extraordinaire de saint Jean, qui s'était encore beaucoup augmentée depuis sa prison, parce qu'ils voyaient que la générosité avec laquelle il avait repris le roi lui avait fait perdre sa liberté. Et ainsi c'était relever Jésus-Christ à leur égard que de l'égaler à saint Jean. Nous voyons que l'Ecriture se sert de cette même conduite, et qu'elle compare des choses qui n'ont aucune proportion entre elles pour condescendre à la faiblesse des hommes, et pour les tirer de leurs erreurs, comme lorsqu'elle dit : « Entre tous les dieux il n'en est point qui « vous ressemble, Seigneur. Il n'y a point de « Dieu qui soit semblable à notre Dieu. » (Ps. LXXXV, 7.)

Quelques-uns disent que ces paroles de Jésus-Christ en parlant de Jean : « Celui qui est « le plus petit dans le royaume de Dieu, est « plus grand que lui (Exod. VIII, 8), » se doivent entendre des apôtres ; d'autres les appliquent aux anges : mais cette explication ne peut subsister. Lorsqu'on s'écarte une fois du point de la vérité, on tombe aisément dans beaucoup d'erreurs. Car quelle liaison auront ces paroles avec celles qui les précèdent, si on les entend des apôtres ou des anges ? D'ailleurs s'il voulait parler de ses apôtres, pourquoi ne les aurait-il pas nommés ? Que s'il ne se nomme pas lui-même, bien que ce soit de lui-même qu'il parle, cela s'explique, parce que le peuple était prévenu contre lui, et parce qu'il ne voulait pas parler à son avantage, ce que nous voyons qu'il a toujours évité avec grand soin. Qu'est-ce à dire dans le royaume des cieux ? c'est-à-dire, dans les choses spirituelles, et qui regardent le ciel.

Mais Jésus-Christ fait voir encore qu'il ne fait point comparaison de lui avec saint Jean, lorsqu'il dit : « Qu'entre tous ceux qui sont « nés des femmes, il ne s'est point élevé de « plus grand prophète que Jean-Baptiste. » Car s'il est né d'une femme, il n'en est pas né comme saint Jean. Il n'était pas un simple homme, il n'était pas né comme les hommes naissent d'ordinaire, mais d'une manière tout extraordinaire et tout ineffable.

3. « Et depuis le temps de Jean-Baptiste jus- « qu'à présent le royaume des cieux se prend « par violence, et ce sont les violents qui l'em- « portent (12). » Quel rapport y a-t-il de ces dernières paroles avec celles qui les précèdent ? Il y en a un grand et profond. Jésus-Christ porte ici ce peuple à croire en lui, et il confirme ce qu'il avait dit auparavant de saint Jean. Car si toutes choses ont été accomplies jusqu'à saint Jean, c'est donc moi, dit-il, qui devais venir selon ce qui avait été prédit. « Car jusqu'à Jean tous les prophètes aussi bien « que la loi ont prophétisé et annoncé des « choses futures (13). » Les prophètes n'auraient donc point cessé si je n'étais venu au monde. N'attendez donc plus personne, et n'en cherchez plus d'autre que moi. Il est clair que c'est moi qui devais venir, puisque tous les prophètes ont cessé dès que je suis venu, et que tous les jours le monde se hâte de croire en moi. La foi que l'on a en moi est déjà si claire et si connue, que plusieurs la prennent et la ravissent comme par violence. Qui sont, dites-vous, ces personnes qui l'ont prise par violence ? tous ceux qui se sont approchés de Jésus-Christ avec ardeur. Il ajoute ensuite une autre marque, lorsqu'il dit :

« Si vous voulez le recevoir, c'est lui-même « qui est cet Elie qui doit venir (14). » Il est dit dans l'Ecriture : « Je vous enverrai Elie « pour réunir les cœurs des pères avec leurs « enfants. » (Malach. IV, 5.) « C'est là, » dit-il, « cet Elie, si vous voulez le recevoir. Car j'en- « verrai mon ange devant votre face. » (Ibid. 3.) Il dit fort bien : « si vous le voulez recevoir, » pour montrer qu'il ne contraint et ne violente personne. Et il parlait de la sorte afin qu'on l'écoutât favorablement, et qu'on reconnût qu'en effet Elie était Jean, et que Jean était Elie. Ils ont eu tous deux le même ministère, et l'un et l'autre ont été véritablement précurseurs. C'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas généralement : C'est là Elie, mais : « Si vous « le voulez recevoir, c'est Elie, » c'est-à-dire, si vous voulez comprendre ce que je dis, et

examiner avec soin et sans contention les actions de l'un et de l'autre. Et ne se contentant pas encore de cela, pour montrer quelle prudence il fallait pour entendre ces paroles, il ajoute :

« Que celui-là l'entende qui a des oreilles « pour entendre (15). » Il leur disait tant de choses si obscures et si confuses pour les exciter à lui faire des questions, que s'ils ne sortaient pas encore de leur assoupissement, ils en seraient bien moins sortis s'il leur eût dit des choses claires et manifestes. Car on ne peut pas dire que les Juifs n'avaient pas la hardiesse d'interroger Jésus-Christ, parce qu'il était trop difficile d'approcher de lui. Comment ces Juifs qui lui faisaient des questions sur les moindres sujets, qui le tentaient en tant de manières, qui après avoir été tant de fois confondus par les réponses de Jésus-Christ, ne se rebutaient jamais; comment, dis-je, ces hommes ne l'eussent-ils pas interrogé, questionné, quand il s'agissait d'un sujet si important, s'ils avaient eu quelque désir de s'instruire ? Après lui avoir fait si à contre-temps des questions sur la loi, et lui avoir demandé quel en était le premier commandement, sans qu'ils eussent aucun besoin de l'apprendre de lui, comment, s'ils avaient eu l'amour de la vérité, ne l'eussent-ils pas prié d'expliquer une réponse obscure qu'il semblait être obligé d'éclaircir, et qu'il ne leur faisait même que pour les exciter à en demander l'éclaircissement? Car en disant : « Les violents l'emportent, » et ajoutant aussitôt, « que celui-là l'entende qui a des « oreilles pour entendre, » il est clair qu'il les invitait en quelque sorte à lui demander l'intelligence de ces paroles.

« Mais à qui dirai-je que ce peuple-ci est « semblable ? Il est semblable à ces enfants « qui sont assis dans la place, et qui crient à « leurs compagnons, et leur disent (16) : Nous « avons joué de la flûte pour vous réjouir, « et vous n'avez point dansé : nous avons « chanté des airs lugubres pour vous exciter à « pleurer, et vous n'avez point témoigné de « deuil (17). » Quoique ce passage paraisse encore détaché de ce qui précède, il y est néanmoins fort bien lié, c'est toujours sur le même sujet que parle Jésus-Christ : il veut montrer que, malgré toutes les apparences contraires, il existait entre lui et Jean un parfait accord ; c'est ce qui a déjà été indiqué à propos de l'ambassade. Il fait donc voir aux Juifs que de tous les moyens qui pouvaient procurer leur salut, il n'en a omis aucun. C'est la répétition de ce que disait le Prophète : Que puis-je faire à cette vigne que je ne lui aie déjà fait ? — « A qui, » dit en effet le Sauveur, « dirai-je que ce peuple-ci est semblable ? sinon « à ces enfants qui sont assis dans la place et « qui crient à leurs compagnons : Nous avons « joué de la flûte pour vous réjouir, et vous « n'avez point dansé : nous avons chanté des « airs lugubres pour vous exciter à pleurer, et « vous n'avez point témoigné de deuil. » (Isaïe, v, 4.) « Car Jean est venu ne mangeant ni ne « buvant, et ils disent : Il est possédé du démon « (18). Le Fils de l'homme est venu mangeant « et buvant, et ils disent : C'est un homme de « bonne chère, et qui aime à boire ; c'est un « ami des publicains et des gens de mauvaise « vie (19). » Il semble que Jésus-Christ veuille leur dire par ces paroles : Nous sommes venus Jean et moi par deux voies toutes contraires : nous avons imité les chasseurs qui poursuivant une bête fort difficile à prendre, lui tendent des filets en divers endroits, afin que s'ils la manquent d'un côté ils la prennent de l'autre. Comme tout le monde d'ordinaire admire ceux qui jeûnent beaucoup, et qui mènent une vie dure et austère, Dieu par une mesure pleine de sagesse, fait que Jean dès le berceau s'accoutume à cette vie, afin que le peuple surpris de cette austérité, l'écoute avec respect, et ajoute foi à ses paroles.

Pourquoi donc, me dira quelqu'un, Jésus-Christ n'a-t-il pas suivi la même voie ? je réponds qu'il l'a suivie, comme on le voit assez par les quarante jours de son jeûne, et par le reste de sa vie, puisqu'allant prêcher de village en village, il n'avait pas même un lieu pour reposer sa tête. Mais il a trouvé encore un autre moyen de tirer avantage de ce genre de vie, qui avait paru dans saint Jean, avec tant d'éclat. Car il s'est acquis une aussi grande estime dans l'esprit des Juifs par le témoignage que lui a rendu saint Jean si célèbre par l'autorité de sa vie, que s'il eût été lui-même aussi austère que son précurseur.

D'ailleurs saint Jean n'a été recommandable que par l'éminence de sa vertu. Car « Jean n'a « fait aucun miracle (Jean, x, 20), » comme il est marqué dans l'évangile : au lieu que Jésus-Christ a joint encore à sa vertu le témoignage de ses miracles. C'est pourquoi Jésus-Christ, laissant à saint Jean la gloire qu'il s'é-

tait acquise par ses jeûnes, a voulu marcher par une autre voie. Il s'est trouvé, pendant le temps de sa prédication, à la table des publicains et des pécheurs, et il a bien voulu boire et manger avec eux.

4. Après cela voici ce que nous avons à dire aux Juifs. Aimez-vous l'austérité ? louez-vous le jeûne ? Pourquoi donc n'avez-vous pas cru saint Jean, lorsqu'il a voulu vous persuader que Jésus-Christ était le Messie ? Que s'ils répondent au contraire que le jeûne est une chose rude et pénible, nous leur dirons : pourquoi donc n'avez-vous pas cru en Jésus-Christ, qui n'a pas jeûné comme saint Jean, et qui a mené une vie commune? Ainsi qu'ils approuvassent l'une ou l'autre de ces conduites différentes, Dieu leur avait ouvert un chemin pour gagner le ciel. Mais au lieu de se servir de ce double moyen qu'ils avaient de se sauver, ils se sont jetés comme des bêtes furieuses et sur saint Jean, et sur Jésus-Christ même.

Il n'y a donc pas de faute à imputer à ceux qui n'ont pas été crus, tout le crime retombe sur ceux qui n'ont pas voulu croire. Car il n'y a point d'homme raisonnable qui loue et qui blâme en même temps des choses toutes contraires. Par exemple celui qui aime les personnes gaies et de bonne humeur, n'aime point celles qui sont d'un naturel triste et sauvage. Et celui qui aime ces derniers, n'aura point d'inclination pour les premiers. Car nous ne pouvons avoir la même affection pour deux choses toutes contraires.

C'est pourquoi Jésus-Christ fait parler ces enfants ainsi : « Nous avons joué de la flûte « pour vous réjouir, et vous n'avez point « dansé ; » c'est-à-dire : j'ai voulu vous attirer à moi, en menant une vie commune et ordinaire, et vous ne m'avez pas écouté : « Nous « avons chanté des airs lugubres pour vous « exciter à pleurer, et vous n'avez point témoi- « gné de deuil. » C'est-à-dire, Jean est venu à vous, menant une vie dure et austère, et vous ne l'avez pas cru. Nous n'avions l'un et l'autre qu'un même but et qu'une même pensée, et quoique nous ayons suivi une conduite toute différente, cette contrariété apparente n'a pas empêché que nous n'ayons eu la même fin dans nos actions. C'était au contraire notre parfaite union qui produisait ces deux conduites si opposées. Après cela, quelle excuse vous reste-t-il? C'est pourquoi il ajoute : « Mais la « sagesse a été justifiée par ses enfants (19). » C'est-à-dire : Quoique vous n'ayez pas voulu me croire, vous n'aurez pas néanmoins sujet de vous plaindre de moi. David dit la même chose du Père : « Afin que vous paraissiez « juste dans vos paroles. » (Ps. L, 6.) Car encore que Dieu prévoie que tout le soin qu'il prend de nous par sa providence et par sa bonté doive être inutile, il ne laisse pas de faire de sa part tout ce qu'il doit faire, pour confondre les âmes ingrates, et pour ne leur laisser pas la moindre ombre dont ils puissent couvrir leur opiniâtreté et leur impudence.

Que si ces comparaisons de « flûtes » et de « danses » dont Jésus-Christ se sert ici pour expliquer de si grandes choses, paraissaient basses, ne vous en étonnez pas, puisqu'il en usait par condescendance pour la faiblesse de ses auditeurs. C'est ainsi qu'Ezéchiel (Ezéch. IV, 16) se proportionne aux Juifs dans des exemples qui paraissent bas et disproportionnés à la majesté de Dieu. Car rien n'est plus digne de la bonté et de la grandeur de Dieu, que de s'abaisser ainsi pour gagner les hommes.

Mais considérez, je vous prie ici, dans quelles contradictions s'engagent les Juifs. Ils disent de saint Jean qu'il était possédé du démon. Ils disent encore la même chose de Jésus-Christ qui avait suivi une conduite toute différente. Ainsi ils se combattent dans leurs pensées, et ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes. Saint Luc ajoute ensuite une circonstance qui aggrave beaucoup le crime des Juifs, lorsqu'il dit : « Que les publicains ont « justifié Dieu en recevant le baptême de Jean. »

Jésus-Christ donc ayant fait voir que la sagesse était justifiée par ses enfants, et que Dieu avait fait tout ce qu'il devait de sa part, commence ensuite à faire des reproches aux villes où il avait prêché. N'ayant pu rien gagner sur ces peuples par ses raisons, il déplore leur malheur, ce qui a souvent plus de force que les menaces. Après que sa doctrine et ses miracles leur ont été inutiles, il ne reste plus qu'à leur reprocher leur incrédulité opiniâtre.

« Alors Jésus commença à faire des repro- « ches aux villes dans lesquelles il avait fait « plusieurs miracles, de ce qu'elles n'avaient « point fait pénitence (20). Malheur à vous Co- « rozaïn! malheur à vous Bethsaïde (21)! » Pour montrer que ces peuples n'étaient pas tombés dans ce malheur par une nécessité naturelle et inévitable, mais par leur seule malice, il marque entre ces villes celle d'où il avait

tiré cinq de ses disciples, puisque Philippe et les quatre autres, qui ont tenu le premier rang entre les apôtres, étaient tous de Bethsaïde. « Parce que si les miracles qui ont été faits « chez vous, avaient été faits dans Tyr et dans « Sidon, il y a déjà longtemps qu'elles auraient « fait pénitence dans le sac et dans la cendre « (21). C'est pourquoi je vous déclare qu'au « jour du jugement, Tyr et Sidon seront trai- « tées moins rigoureusement que vous (22). « Et vous Capharnaüm, qui avez été élevée « jusqu'au ciel, vous serez abaissée jusqu'au « fond des enfers; parce que si les miracles « qui ont été faits au milieu de vous avaient « été faits dans Sodome, elle se serait conser- « vée jusqu'aujourd'hui (23). C'est pourquoi « je vous déclare qu'au jour du jugement, So- « dome sera traitée moins rigoureusement que « vous (24). » Ce n'est pas sans sujet que Jésus-Christ parle ici de Sodome. Il veut par cette comparaison augmenter le crime de ces villes. Car il n'y avait point de plus grande preuve à donner de leur malice, que de les montrer pires que les cités les plus corrompues, non-seulement qui étaient alors sur la terre, mais qui y eussent jamais été. Il condamne encore ailleurs les Juifs en rapportant l'exemple des Ninivites et de la reine de Saba. Mais au lieu qu'en cet autre endroit il les compare avec un peuple dont la conduite avait été très-louable, il les compare ici avec les plus corrompus des hommes, moyen beaucoup plus énergique d'exprimer la même pensée. Ezéchiel connaissait et pratiquait aussi ce mode de réprobation, lorsqu'il disait, s'adressant à Jérusalem : « Vous « avez justifié vos sœurs criminelles par la « grandeur de vos crimes (Ezéch. XVI, 2); » et on voit partout que Jésus-Christ se sert des mêmes expressions dont Dieu s'est servi dans la loi ancienne. Il ajoute ensuite : « C'est pour- « quoi je vous déclare qu'au jour du jugement « Sodome sera traitée moins rigoureusement « que vous (24). » Il augmente encore ici la frayeur qu'il leur avait inspirée auparavant, en disant qu'ils seront punis plus rigoureusement que ceux de Sodome et de Tyr. Ainsi il se sert d'un double moyen pour les toucher, en déplorant d'une part leur malheur extrême, et en leur représentant de l'autre la grandeur du supplice dont Dieu les menace.

5. Ecoutons ceci, mes frères, Jésus-Christ ne menace pas seulement les incrédu es de les traiter avec plus de sévérité que Sodome et que Gomorrhe. Il nous fait aussi la même menace, si nous ne recevons les hôtes qui viennent chez nous, lorsqu'il leur commande de « secouer contre nous la poussière de leurs « pieds. » Et c'est avec grande raison qu'il nous châtiera ainsi. Car si les désordres de Sodome furent effroyables, il faut néanmoins observer qu'ils eurent lieu avant la loi de grâce. Mais à quels supplices nous exposons-nous, si après que Dieu a fait de si grandes choses pour nous sauver, nous sommes encore si éloignés d'exercer l'hospitalité, si nous n'ouvrons point nos maisons aux hôtes, si nous fermons même l'oreille pour ne point entendre leurs prières et leurs cris.

Mais pourquoi me plaindre de ce que vous n'écoutez pas les pauvres lorsqu'ils vous prient, puisque vous ne voulez pas écouter les apôtres même lorsqu'ils vous parlent, et que c'est pour cela même que vous n'écoutez point les pauvres? Saint Paul vous parle dans ses épîtres, lorsqu'on le lit ici devant tout le monde. Saint Jean vous prêche dans son Evangile, et vous ne daignez écouter ni l'un ni l'autre. Et après cela nous étonnerons-nous que vous soyez sourds aux cris des pauvres, puisque vous l'êtes à la voix des apôtres mêmes? Afin donc que nos maisons soient toujours ouvertes aux pauvres, et l'oreille de nos cœurs aux instructions des apôtres, purifions-les de tout ce qui les souille et qui les rend sourds. Car de même que l'oreille du corps, si elle est remplie de terre et de boue, ne peut plus entendre, ainsi l'oreille de notre cœur devient sourde, lorsqu'elle est remplie de chansons impudiques, des fables et des vains discours du monde; des inquiétudes que causent les dettes, et du soin d'amasser de l'argent par des usures. Toutes ces choses ne bouchent pas seulement les oreilles du cœur, mais elles les souillent plus que ne pourraient faire les choses les plus immondes. C'est le sens de la parole de ce barbare qui menaçait le peuple de Dieu, en lui disant : Vous mangerez vos propres excréments. Voilà l'indignité que vous font endurer ces chanteurs que vous allez entendre au théâtre, non plus seulement en paroles, mais par les effets; ou plutôt, ce qu'ils vous font est encore pire, puisqu'il n'y a pas d'ordures aussi dégoûtantes que leurs chansons lubriques. Et cependant lorsque les comédiens les récitent devant vous, non-seulement vous n'en avez pas de la peine, mais vous en riez, vous vous

en divertissez, bien loin d'en avoir de l'aversion et de l'horreur.

Que ne montez-vous donc aussi sur le théâtre, aussi bien que ces bouffons, qui vous font rire? Si ce qu'ils font n'est pas infâme, que n'imitez-vous ce que vous louez? Allez seulement en public avec ces sortes de personnes. Cela me ferait rougir, dites-vous. Pourquoi donc estimez-vous tant ce que vous auriez honte de faire? Les lois des païens rendent les comédiens infâmes; et vous allez en foule, avec toute la ville, pour les regarder sur leur théâtre, comme si c'étaient des ambassadeurs ou des hérauts d'armées, et vous y voulez mener tout le monde avec vous, pour emplir vos oreilles des ordures et des infamies qui sortent de la bouche de ces bouffons. Vous punissez très-sévèrement vos serviteurs lorsqu'ils disent chez vous des paroles peu honnêtes. Vous ne pouvez souffrir rien de sale dans vos enfants, ni dans vos femmes le moindre mot qui choque l'honnêteté; et lorsque les derniers des hommes vous invitent à entendre publiquement ces infamies que vous détestez si fort dans vos maisons, non-seulement vous n'en avez point de peine, mais vous vous en divertissez, et vous louez ceux qui les débitent. N'est-ce pas là le comble de l'extravagance?

Vous me répondrez peut-être que ce n'est pas vous qui dites ces choses si infâmes. Si vous ne les dites pas, vous aimez au moins ceux qui les disent. Mais d'où prouverez-vous que vous ne les dites pas? Si vous n'aimiez point à les dire, vous n'auriez point tant de plaisir à les écouter, ni tant d'ardeur à courir à ces folies.

Quand vous entendez des personnes qui blasphèment, vous ne prenez point de plaisir à ce qu'elles disent. Vous frémissez au contraire, et vous vous bouchez les oreilles pour ne les point entendre. D'où vient cela, sinon parce que vous n'êtes point blasphémateur? Conduisez-vous de même à l'égard de ces paroles infâmes; et si vous voulez que nous croyions que vous n'aimez pas à dire des turpitudes, n'aimez pas non plus à les écouter.

Comment vous pourrez-vous appliquer aux bonnes choses, étant accoutumé à ces sortes de discours? Comment pourrez-vous supporter le travail qui est nécessaire pour s'affermir dans la continence, lorsque vous vous relâchez jusqu'à prendre plaisir à entendre des mots et des vers infâmes. Car si, lors même qu'on est le plus éloigné de ces infamies, on a tant de peine à se conserver dans toute la pureté que Dieu nous demande: comment notre âme pourra-t-elle demeurer chaste, lorsqu'elle se plaira à entendre des choses si dangereuses?

Ne savez-vous pas quelle pente nous avons au mal? Lors donc qu'à cette inclination naturelle nous ajoutons encore l'art et l'étude, comment ne tomberons nous pas dans l'enfer, puisque nous nous hâtons de nous y jeter? N'entendez-vous point ce que dit saint Paul: « Réjouissez-vous dans le Seigneur? » (Phi. I.) Il ne dit pas, réjouissez-vous dans le démon. Comment écouterez-vous ce saint apôtre, comment serez-vous touché du ressentiment de vos péchés, étant toujours comme ivre et hors de vous, par la vue malheureuse de ces spectacles?

6. Que si vous ne laissez pas néanmoins de venir en ce lieu, je ne m'étonne pas que vous vous acquittiez encore de ces devoirs extérieurs, ou plutôt je m'en étonne. Car vous ne venez ici que froidement et comme par coutume, au lieu que vous courez au théâtre avec une ardeur et une avidité insatiable. On n'en voit que trop les malheureux effets, lorsque vous retournez chez vous. C'est là que chacun de vous remporte toutes ces ordures dont les paroles licencieuses, les vers impudiques et les ris dissolus ont rempli vos âmes. Toutes ces images honteuses demeurent dans votre esprit et dans votre cœur. De là vient que vous n'avez que de l'aversion pour ce que vous devriez aimer, et que vous aimez ce que vous devriez avoir en horreur.

Il y en a parmi vous qui entrent dans le bain, lorsqu'ils reviennent d'un enterrement; et lorsqu'ils reviennent de la comédie, ils ne pleurent point, au lieu qu'ils devraient verser des torrents de larmes. Un corps mort n'a rien d'impur, et ne souille point celui qui en approche. Mais le péché infecte l'âme de telle sorte, et y imprime des taches si horribles que toutes les eaux de la mer ne suffiraient pas pour les effacer. Il n'y a que les larmes et la pénitence qui le puissent faire. Mais comme ces taches sont invisibles, on n'y pense point. Ainsi nous ne craignons pas ce qui serait véritablement à craindre, et nous craignons ce qui n'est rien.

Mais que dirai-je du bruit et du tumulte de ces spectacles? de ces cris et de ces applaudissements diaboliques? de ces représentations

et de ces habits qu'il n'y a que le démon qui ait inventés ? On y voit un jeune homme, qui, les cheveux rejetés derrière la tête, prend des airs de femme et s'étudie à paraître une fille dans ses habits, dans son marcher, dans ses regards et dans sa parole. On y voit un vieillard qui, après avoir quitté toute honte avec ses cheveux qu'il a fait couper, se ceint d'une ceinture, s'expose à toute sorte d'insultes, et est prêt à tout dire, à tout faire, et à tout souffrir. On y voit des femmes, qui, la tête nue, paraissent hardiment sur un théâtre devant un peuple ; qui ont fait une étude de l'impudence, qui par leurs regards et par leurs paroles répandent le poison de l'impudicité dans les yeux et dans l'oreille de tous ceux qui les voient et qui les écoutent, et qui semblent conspirer par tout cet appareil qui les environne à détruire la chasteté, à déshonorer la nature, et à se rendre les organes visibles du démon, dans le dessein qu'il a de perdre les âmes. Enfin tout ce qui se fait dans ces représentations malheureuses ne porte qu'au mal : les paroles, les habits, la démarche, la voix, les chants, les regards des yeux, les mouvements du corps, le son des instruments, les sujets mêmes et les intrigues des comédies, tout y est plein de poison, tout y respire l'impureté.

Comment donc espérez-vous de demeurer chaste après que le diable vous a fait boire de ce calice de l'impudicité ; qu'il en a enivré votre âme, et que par ses noires fumées il vous a obscurci la raison ? Car c'est là qu'il vous fait voir tout ce que le vice a de plus honteux, la fornication, l'adultère, le déshonneur du mariage, la corruption des femmes, des hommes et des jeunes gens, enfin le règne de l'abomination et de l'infamie. Toutes ces choses devraient donc porter ceux qui les voient, non à rire, mais à pleurer.

Quoi ! me direz-vous : voulez-vous que nous fermions le théâtre pour jamais, et que nous renversions tout pour vous obéir ? Tout est déjà renversé, mes frères. Car d'où viennent tous ces piéges que l'on tend tous les jours à la chasteté des mariages, sinon de ces représentations honteuses ? N'est-ce pas de là que naissent ces adultères, dont tout est plein aujourd'hui ? N'est-ce pas de là que viennent ces maris insupportables à leurs femmes, et ces femmes qui se rendent si justement méprisables à leurs maris ? Il est donc visible que c'est le théâtre qui perd tout, et qu'il détruit l'autorité des rois légitimes pour introduire celle d'un tyran.

Vous me direz peut-être que le théâtre est autorisé par les lois, et qu'ainsi on n'y peut rien trouver de violent et de tyrannique. Mais je vous demande si les tyrans ne sont pas ceux qui s'emparent injustement des villes, qui séparent les femmes d'avec leurs maris, qui violent la loi de la nature, et qui font servir tout à leur passion détestable ?

Qui est-ce, me direz-vous, que le théâtre a rendu adultère ? Et moi je vous demande au contraire, qui est celui qu'il n'a point rendu adultère ? Si je pouvais ici citer des noms propres, je vous ferais voir combien ces femmes prostituées, qui paraissent sur le théâtre, ont perdu d'hommes ou en les séparant de celles avec qui Dieu les avait unis, ou en leur faisant préférer l'avantage honteux du vice et de l'infamie au lien sacré du mariage. Quoi donc ! me direz-vous, renverserons-nous les lois en détruisant le théâtre qu'elles autorisent ? Quand vous aurez détruit le théâtre, vous n'aurez pas renversé les lois, mais le règne de l'iniquité et du vice. Car le théâtre est la peste des villes. C'est de là que naissent toutes les séditions et tous les troubles. Ceux qui sont accoutumés à cette vie de théâtre, qui vendent leur voix pour avoir de quoi vivre, qui n'ont point d'autre occupation ni d'autre étude que de dire et de faire des folies, sont les plus propres à exciter des séditions, et à causer des troubles parmi le peuple. Tous ces jeunes gens accoutumés à l'oisiveté, et nourris à cette vie de divertissements et de plaisir, sont les premiers à se soulever et deviennent plus cruels que les bêtes les plus farouches.

7. Qui a porté encore les hommes à rechercher les secrets de la magie sinon le théâtre ? Afin d'attirer tout un peuple à venir en foule voir leurs folies, pour assurer à leurs représentations et à leurs danses le plus d'acclamations et d'applaudissements qu'ils peuvent pour procurer à d'infâmes prostituées comme une escorte d'honnêtes femmes, ils se sont tellement plongés dans toutes les abominations de la magie, qu'ils n'épargnent pas même les os des morts. N'est-ce pas de là que vient cette profusion de tant d'argent que l'on dépense pour avoir un commerce détestable avec le démon ? Que dirai-je des impuretés et de mille autres crimes qui se commettent en

ce lieu? Il est donc clair que c'est vous-mêmes qui corrompez les mœurs des hommes, en les attirant à ces divertissements si dangereux.

Irons-nous donc, direz-vous, détruire tout l'amphithéâtre? Plût à Dieu qu'il fût déjà détruit! quoiqu'à notre égard, il le soit il y a longtemps. Néanmoins, je ne vous le commande pas : conservez l'amphithéâtre, mais bannissez-en tous les spectacles et les comédies, et ce vous sera une plus grande gloire que si vous l'aviez détruit.

Imitez au moins les barbares qui se passent bien de tous ces jeux. Quelle excuse nous restera-t-il, si étant chrétiens, c'est-à-dire citoyens des cieux et associés aux anges et aux chérubins, nous ne sommes pas néanmoins si réglés en ce point que le sont les païens et les infidèles?

Que si vous avez tant de passion pour vous divertir, il y a bien d'autres divertissements moins dangereux et plus agréables que ceux-là. Si vous voulez vous relâcher l'esprit, allez dans un jardin, promenez-vous sur le bord d'une rivière ou d'un étang. Allez dans un lieu dont la vue soit belle, écoutez le chant des oiseaux; ou pour vous divertir plus saintement, allez visiter les tombeaux des martyrs. Tous ces plaisirs sont innocents, vous y trouverez la santé du corps et le bien de l'âme; et ils n'ont rien de ces divertissements criminels, où l'on ne trouve qu'une joie fausse et un prompt repentir.

Mais de plus vous avez votre femme, vous avez vos enfants. Qu'y a-t-il de comparable à la satisfaction que vous trouvez en eux? Vous avez votre famille; vous avez vos amis : ce sont là les honnêtes divertissements que vous pouvez prendre, et qui sont également utiles et modestes. Car en vérité qu'y a-t-il de plus agréable que les enfants? qu'y a-t-il de plus doux qu'une femme chaste à un mari chaste?

Les barbares ont dit autrefois une parole digne des plus sages d'entre les philosophes. Car entendant parler de ces folies du théâtre et de ces honteux divertissements qu'on y va chercher : « Il semble, » dirent-ils, « que les « Romains n'aient ni femmes ni enfants, et « qu'ainsi ils aient été contraints de s'aller « divertir hors de chez eux; » ils voulaient dire par là qu'il n'y a point de plaisir plus doux à un homme sage et réglé, que celui qu'il reçoit de sa femme et de ses enfants.

Mais si je vous montre, me direz-vous, des personnes à qui ces jeux et ces comédies n'ont fait aucun mal? N'est-ce point un assez grand mal que d'employer si inutilement un si long temps, et d'être aux autres un sujet de scandale? Quand vous ne seriez point blessé de ces représentations infâmes, n'est-ce rien que d'y avoir attiré les autres par votre exemple? Comment donc êtes-vous innocent, puisque vous êtes coupable du crime des autres? Tous les désordres que causent parmi le peuple ces hommes corrompus, et ces femmes prostituées; et toute cette troupe diabolique qui monte sur le théâtre, tous ces désordres, dis-je, retombent sur vous. Car s'il n'y avait point de spectateurs, il n'y aurait point de spectacles ni de comédies; et ainsi tant ceux qui les représentent que ceux qui les voient, s'exposent au feu éternel. C'est pourquoi, quand même vous seriez assez chaste pour n'être point blessé par la contagion de ces lieux, ce que je crois impossible, vous ne laisserez pas d'être sévèrement puni de Dieu, comme coupable de la perte de ceux qui vont voir ces folies, et de ceux qui les représentent sur le théâtre. Que s'il est vrai que vous soyez tellement pur, que ces assemblées dangereuses ne vous nuisent point, vous le seriez encore bien davantage, si vous aviez soin de les éviter.

Quittons donc ces vaines excuses, et ne cherchons point des prétextes si déplorables. Le meilleur moyen de nous justifier est de fuir cette fournaise de Babylone, de nous éloigner des attraits de l'Egyptienne, et s'il est nécessaire, de quitter plutôt notre manteau, comme Joseph, pour nous sauver des mains de cette prostituée. C'est ainsi que nous jouirons dans l'esprit, d'une joie céleste et ineffable, qui ne sera point troublée par les remords de notre conscience; et qu'ayant mené ici-bas une vie chaste, nous serons couronnés dans le ciel, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

« EN CE TEMPS-LA JÉSUS PASSAIT, UN JOUR DE SABBAT, A TRAVERS LES BLÉS ; ET SES DISCIPLES, AYANT FAIM, SE MIRENT A ROMPRE DES ÉPIS ET A MANGER. CE QUE VOYANT LES PHARISIENS, ILS LUI DIRENT : VOILA VOS DISCIPLES QUI FONT CE QU'IL N'EST POINT PERMIS DE FAIRE AU JOUR DU SABBAT. » (CHAP. XI, 1. 2, JUSQUES AU VERSET 9.)

ANALYSE.

1. Qu'il faut fuir l'orgueil et aimer la simplicité.
2. Que le Fils est consubstantiel au Père. Contre l'hérétique Marcion. Que l'humilité est la mère des vertus.
3. Que la loi de Jésus-Christ est un fardeau léger.
4. Il en coûte encore plus pour satisfaire ses passions que pour les vaincre.

1. Considérez, mes frères, de combien de moyens Jésus-Christ se sert pour exciter les Juifs à croire en lui. Premièrement, il donne des louanges extraordinaires à saint Jean en leur présence, parce qu'en leur représentant la grandeur et la sainteté d'un homme si admirable, il leur faisait voir en même temps qu'ils devaient ajouter foi aux témoignages si avantageux qu'il rendait de lui. Secondement, il dit que le royaume des cieux souffrait violence, ce qui était non pas les porter simplement, mais comme les pousser et les entraîner à la foi. Troisièmement, il les assure que les prophéties ont cessé, leur déclarant ainsi que c'était lui que les prophètes avaient promis. Quatrièmement, il leur apprend qu'il avait fait de son côté tout ce qu'il devait faire pour leur salut, ce qu'il exprime par la comparaison de ces enfants que nous avons vue. Cinquièmement, il reproche aux incrédules leur peu de foi, il déplore leur misère, et tâche de les étonner par les maux terribles dont il les menace. Et enfin il rend grâces à son Père pour ceux qui avaient cru en lui. Car ce mot : « Je vous rends gloire, » est la même chose que s'il disait : « Je vous rends grâces. « Je vous rends grâces, » dit-il, « de ce que « vous avez caché ces choses aux sages et aux « prudents. »

Quoi donc! est-ce qu'il se réjouit de la perte de ceux qui n'ont pas voulu croire? Nullement, mais Dieu garde cette conduite très-sage pour notre salut. Lorsque les hommes s'opposent à la vérité, et refusent de la recevoir, il ne les force point, mais il les rejette, afin qu'ayant méprisé celui qui les appelait, et ne s'étant point corrigés de leurs désordres, ils rentrent en eux-mêmes, en se voyant rejetés, et qu'ils commencent à désirer ce qu'ils avaient négligé. Cette conduite servait aussi à rendre plus ardents ceux qui avaient embrassé la foi.

Ces mystères donc, si grands et si divins, ne pouvaient être révélés aux uns sans que Jésus-Christ en ressentît de la joie, ni cachés aux autres, sans lui causer une profonde tristesse, comme il le témoigna en effet en pleurant sur cette ville malheureuse. Ce n'est donc point parce que ces mystères sont cachés aux sages que Jésus-Christ se réjouit, mais parce que ce qui était caché aux sages était révélé aux petits. C'est ainsi que saint Paul dit : « Je « rends grâces à Dieu de ce qu'ayant été auparavant esclaves du péché, vous avez obéi « du fond du cœur à la doctrine de l'Evangile, « à laquelle vous vous êtes conformés comme « à votre modèle. » (Rom. VI, 7.) Il ne se réjouit pas de ce qu'ils avaient été esclaves du péché, mais de ce qu'ayant été tels, ils se sont convertis à Dieu.

Jésus-Christ, par ce mot de « sages, » entend les scribes et les pharisiens. Et il parle de

la sorte pour relever le courage de ses disciples, en leur représentant que tout pécheurs et grossiers qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir reçu des lumières et des connaissances que les sages et les prudents avaient laissé perdre. Jésus-Christ marque donc par ce mot de « sages « non ceux qui le sont véritablement, mais ceux qui le croient être, parce qu'ils ont cette sagesse que le monde estime. Aussi il ne dit pas : « Et vous les avez révé« lées » aux fous et aux insensés, mais « aux « petits, » c'est-à-dire à ceux qui sont simples et sans déguisement. Ce qui fait voir que si ces faux sages n'ont pas reçu cette grâce, ç'a été par une grande justice de Dieu.

Il nous avertit aussi par ces paroles de fuir la vaine gloire, et de rechercher avec ardeur la simplicité et l'humilité. C'est ce que saint Paul marque clairement et avec force, lorsqu'il dit : « Que nul ne se trompe soi-même : « Si quelqu'un d'entre vous pense être sage se« lon le monde, qu'il devienne fou à l'égard du « monde pour devenir vraiment sage. » (Cor. « III, 17). C'est dans cette sainte folie que paraît la grâce de Dieu.

Mais pourquoi Jésus-Christ rend-il grâces de cette conduite à son Père, puisqu'il en est lui-même l'auteur? Comme il prie ailleurs son Père pour nous, il lui rend à cette occasion ces actions de grâces pour nous, et dans les deux cas il montre l'excès de l'amour qu'il nous porte. Il fait voir encore par ces paroles que ces sages superbes sont rejetés de son Père comme de lui. Il pratique ici par avance ce qu'il a commandé à ses apôtres, lorsqu'il leur a dit : «Ne donnez point les choses sain« tes aux chiens. » (Matth. VII, 6.)

Il montre encore par là, et que lui et que son Père nous préviennent de leur bonne volonté, le Fils en se réjouissant et en rendant grâces des faveurs que nous recevons, et le Père en nous faisant voir qu'il les a faites de son mouvement propre, et sans y être excité par aucune prière. « Oui, » dit-il, « mon Père, « parce qu'il vous a plu ainsi. » Saint Paul nous apprend pourquoi il a plu à Dieu de cacher ses mystères à ces faux sages : « Parce que cherchant, » dit-il, « à établir leur propre « justice, ils n'ont pas été assujétis à la jus« tice de Dieu. » (Rom. I, 3.)

Dans quels sentiments croyez-vous qu'étaient alors les apôtres d'avoir des connaissances que les sages du monde n'avaient pas, de les avoir en demeurant toujours petits, et de les avoir par la révélation de Dieu même? Saint Luc marque que Jésus-Christ vit alors ses soixante-douze disciples revenir à lui, et lui dire « que les démons leur étaient assujétis, » et qu'il commença à se réjouir en esprit, et à dire ces paroles précédentes, qui leur inspiraient tout ensemble, et du zèle pour Dieu, et un humble sentiment d'eux-mêmes.

2. Cet empire qu'ils exerçaient sur les démons élevait naturellement les cœurs des disciples. Jésus-Christ les rabaisse par ces paroles, en leur montrant que les lumières qu'ils avaient ne venaient que de la pure volonté de Dieu, et non point de leur mérite ; comme s'il leur disait : Les scribes et les pharisiens qui ont été sages et prudents en eux-mêmes sont tombés par leur orgueil. Si donc Dieu leur a caché ces mystères à cause de leur presomption, vous, mes apôtres, appréhendez un traitement semblable, et demeurez toujours petits, puisque c'est cette simplicité et cette humilité d'enfants qui vous a fait mériter ces secrets du ciel, comme il n'y a que l'orgueil qui en ait privé ces sages. Lorsque Jésus-Christ dit à son Père : « Vous leur avez caché ces choses, » il ne marque pas qu'il soit le seul auteur de cette punition, sans qu'ils y aient contribué de leur part. Mais comme lorsque saint Paul, en disant que Dieu « a livré et abandonné les sages « du monde à l'égarement d'un esprit dépravé « et corrompu (Rom. I, 28), » n'entend pas que ce soit Dieu qui, de lui-même, les ait jetés dans ces ténèbres, mais qu'ils s'y sont précipités par leur faute ; il faut entendre de même ce que Jésus-Christ dit en ce lieu : « Vous avez « caché ces choses aux sages, et les avez révé« lées aux petits. »

Mais Jésus-Christ voulant empêcher qu'on ne crût par ces paroles : « Je vous rends « gloire, mon Père, de ce que vous avez ré« vélé ces choses aux petits, » qu'il n'eût pas lui-même la puissance de faire ces révélations, il ajoute : « Mon Père m'a mis toutes choses « entre les mains (27). » Il semble dire à ses disciples qui se réjouissaient de ce que les démons leur étaient assujétis : Pourquoi admirez-vous tant que les démons vous obéissent? Tout est à moi : « Mon père m'a mis toutes « choses entre les mains. » Quand vous entendez ces paroles : « Mon Père m'a mis toutes « choses entre les mains, » n'ayez point de pensées basses et terrestres. Car, de peur que

vous ne crussiez qu'il y eût deux dieux non engendrés, il se sert à dessein du mot de « Père », et il montre ainsi en plusieurs autres endroits qu'il est, et engendré du Père, et en même temps le Seigneur souverain de toutes choses. Mais il ajoute encore quelque chose de plus grand pour élever nos esprits plus haut.

« Nul ne connaît le Fils que le Père, comme « nul ne connaît le Père que le Fils, et celui « à qui le Fils l'aura voulu révéler (17). » Ces paroles paraîtront peut-être à ceux qui n'ont pas assez de lumière n'avoir aucune liaison avec ce qui les précède, mais cette liaison existe. Après avoir dit : « Mon Père m'a mis toutes « choses entre les mains, » il semble qu'il ajoute : Pourquoi vous étonnez-vous que je sois le Maître souverain? J'ai quelque chose encore de bien plus grand, savoir, de connaître parfaitement mon Père, et d'être de même substance que lui. Car c'est ce qu'il donne à entendre en disant qu'il est le seul qui connaît son Père.

Mais il ne leur parle ainsi, que lorsqu'il leur a donné par ses miracles une preuve de sa puissance, et que non-seulement ils lui voyaient faire ces miracles à lui-même, mais qu'ils en faisaient eux-mêmes, par la vertu de son nom. Et comme il venait de dire en parlant à son Père : « Vous avez révélé ces choses aux petits, » il montre que cette révélation venait aussi de lui-même en disant : « Nul ne connaît le Père « que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura voulu « révéler; » non celui à qui Dieu aura ordonné, ou à qui il aura commandé de révéler le Père, « mais à qui le Fils l'aura voulu révéler. » Que « s'il révèle son Père, » il se révèle aussi lui-même; mais il ne le dit pas expressément parce que c'est une chose qui s'entend assez d'elle-même. Mais il marque positivement qu'il révèle son Père, il le fait ici et ailleurs encore, comme lorsqu'il dit : « Nul ne peut venir à « mon Père, sinon par moi. » (Jean, XIV, 8.)

Il montre encore par ces paroles, qu'il n'a qu'une même volonté et qu'un même sentiment avec son Père : Je suis, dit-il, si éloigné d'avoir jamais de différend avec lui et de le combattre en rien, qu'il est au contraire impossible de venir à lui que par moi. Comme les Juifs étaient particulièrement scandalisés de ce que Jésus-Christ leur paraissait un adversaire de Dieu, un homme qui usurpait la Divinité, il s'efforce par tout, et par ses actions, et encore plus ici par ses paroles, de détruire cette pensée.

Quand il dit « que personne ne connaît le « Père que le Fils, » il ne veut pas dire que tout le reste des hommes l'ignore entièrement, mais seulement que les hommes n'ont pas la même connaissance du Père qu'en a le Fils, et que de même ils ne connaissent point le Fils, comme le connaît le Père. Car Jésus-Christ ne dit pas ces paroles comme l'impie Marcion le croit, de quelque Dieu inconnu dont jamais personne n'ait eu la moindre connaissance ; mais il marque ici une connaissance très-claire et très-parfaite ; et cette connaissance, nous ne la possédons ni du Père, ni du Fils, selon cette parole de saint Paul : « Ce que nous avons maintenant « de connaissance et de prophétie est très-imparfait. » (I Cor. XIII, 12.)

Le Fils de Dieu, après avoir excité par ces paroles l'ardeur de ses disciples, et leur avoir montré qu'il est tout-puissant, commence ensuite à les appeler à lui.

« Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et « qui êtes chargés, et je vous soulagerai (28). » Il n'appelle point celui-ci ou celui-là en particulier, mais en général tous ceux qui sont accablés de soins, de tristesses, d'inquiétudes et de péchés. « Venez à moi, » leur dit-il, non pas afin que je tire vengeance de vos crimes, mais afin que je vous en délivre. « Venez à « moi, » je vous invite, non que j'aie aucun besoin de vos louanges, mais parce que j'ai une ardente soif de votre salut. « Et je vous « soulagerai. » Il ne dit pas seulement : Je vous sauverai, mais : Je vous établirai dans un très-parfait repos. « Prenez mon joug sur vous et « apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur, et vous trouverez le repos de vos « âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau « est léger (29, 30). » Ne tremblez point quand vous entendez parler de « joug, » car il est « doux. » Ne craignez point quand je vous parle d'un « fardeau, » car il est « léger. » Comment donc, me direz-vous, Jésus-Christ dit-il ailleurs : « que la porte est petite et la voie « étroite ? » Elle est petite si vous êtes lâche, elle est étroite si vous êtes paresseux. Mais quand vous accomplirez ce que Jésus-Christ vous commande, son fardeau vous sera léger. C'est dans ce sens qu'il lui donne ici ce nom.

Mais comment, me direz-vous, pourrai-je accomplir ce que Jésus-Christ commande? Vous l'accomplirez, si vous êtes doux, modeste et humble. Car l'humilité est la mère de toutes les vertus. C'est pour cette raison que lorsque

Jésus-Christ, prêchant sur la montagne, veut apprendre aux hommes la loi de Dieu, il commence par l'humilité. Il confirme encore ici ce qu'il a dit alors, et il promet à cette vertu une grande récompense. Elle ne vous rendra pas, dit-il, seulement utile aux autres; vous serez le premier qui en recevrez le fruit, puisque « vous trouverez le repos de vos âmes. » Il vous donne dès ce monde ce qu'il vous prépare en l'autre, et il vous fait goûter par avance « le repos » du ciel.

3. Mais pour vous rendre plus doux et plus agréable ce qu'il vous commande, il se propose lui-même pour modèle. Que craignez-vous? dit-il. Appréhendez-vous de paraître méprisable en vous humiliant? Regardez-moi ; considérez en combien de manières je me suis humilié, et vous reconnaîtrez quel bien c'est que l'humilité.

Remarquez, mes frères, par combien de raisons Jésus-Christ exhorte ses apôtres à être humbles. Il leur propose son exemple : « Apprenez de moi, » dit-il, « que je suis doux « et humble de cœur. » Il leur marque les récompenses des humbles : « Vous trouverez, » dit-il, « le repos de vos âmes. » Il leur promet lui-même de les assister : « Car je vous soulagerai, » dit-il. Enfin il les assure qu'il leur adoucira son joug : « Car mon joug est doux, « et mon fardeau est léger. » C'est ce que saint Paul tâche de persuader aux chrétiens, lorsqu'il leur dit : « Le moment si court et si léger « des afflictions que nous souffrons, produit en « nous le poids éternel d'une souveraine et « incomparable gloire. » (II Cor. IV, 17.)

Mais comment, me direz-vous, peut-on appeler ce fardeau léger ; puisqu'il nous dit : « Si « quelqu'un ne hait son père et sa mère et s'il « ne porte sa croix et ne me suit, il n'est pas « digne de moi. Si quelqu'un ne renonce à « toutes choses, il ne peut être mon disciple « (Luc, XIV, 26-29) ; » et qu'il nous commande même de donner notre propre vie? Il faut que saint Paul vous apprenne comment ces deux choses peuvent s'allier : « Qui nous séparera, » dit-il, « de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce « l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, « ou le fer et la violence? » (Rom. VIII, 35.) Il dit encore au même endroit : « Quand « je considère les souffrances de la vie présente, je trouve qu'elles n'ont aucune proportion avec cette gloire que Dieu doit découvrir un jour, et faire éclater en nous. »

Mais passez des paroles aux actions, et considérez la joie que recevaient les apôtres, lorsqu'après avoir été fouettés dans les synagogues, ils s'en retournaient avec joie : « Parce « qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir « cette ignominie pour le nom de Jésus-« Christ. » (Act. V, 54.) Que si après cela vous tremblez encore en entendant ce mot de « joug « et de fardeau, » vous n'en devez accuser que votre propre paresse. Quand vous serez prêts à tout, et que vous vous offrirez de bon cœur à ce qui vous arrivera, tout vous paraîtra facile.

C'est pourquoi Jésus-Christ voulant nous montrer que nous devons nous efforcer de notre part à nous faire violence, évite également ou de ne nous dire que des choses douces et agréables, ou de ne nous en dire aussi que de pénibles et sévères ; mais tempérant les unes par les autres, il appelle sa loi un « joug, » mais un joug agréable ; et un « fardeau, » mais un fardeau « léger ; » afin que vous n'en ayez ni horreur comme étant trop pénible, ni mépris comme étant trop léger.

Si donc la vertu vous paraît encore rude et austère, jetez les yeux sur les peines encore plus fâcheuses qui accompagnent la mauvaise vie. Jésus-Christ les indique assez, lorsqu'avant que de parler de son joug, il dit : « Venez « à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes « chargés, » pour montrer combien le péché est pénible, et que c'est un fardeau accablant et insupportable. Il ne dit pas seulement « qui « êtes fatigués; » mais il ajoute : « Qui êtes « chargés, » ce que David marque plus clairement en exprimant quelle est la nature du péché : « Mes iniquités se sont appesanties sur « moi comme un lourd fardeau. » (Ps. XXXVII, 4.) Et le prophète Zacharie décrivant le péché l'appelle « un talent de plomb. » (Zach. V, 9.) Mais nous ne le sentons que trop par notre propre expérience. Rien ne rend l'âme si pesante, ne l'accable davantage, et ne la rend plus aveugle que le poids du péché, et la mauvaise conscience, comme il n'y a rien au contraire qui la rende plus légère, et qui l'élève plus à Dieu que la vertu.

Qu'y a-t-il de plus pénible en apparence que de ne rien posséder? que de tendre la joue droite quand on nous a frappés sur la gauche? que de ne point rendre le mal pour le mal, que de s'exposer à une mort violente? Cepen-

dant si nous jugeons sainement des choses, non-seulement nous ne trouverons pas ces choses pénibles, mais elles nous paraîtront même très-douces et très-agréables. Ne soyez point surpris de ceci, et ne vous troublez pas de ce que je dis. Examinons avec soin chacune de ces choses dont je viens de vous parler. Commençons, si vous voulez, par ce qui paraît plus insupportable presque à tout le monde. Dites-moi donc lequel des deux vous choisiriez, d'avoir simplement le soin de votre nourriture de chaque jour, ou de vous charger l'esprit de mille inquiétudes pour l'avenir? de n'avoir qu'un habit sans en désirer davantage, ou d'en posséder un grand nombre, et d'être tourmenté jour et nuit par le soin de les garder, d'être toujours dans l'appréhension, ou que les vers ne les mangent, ou que les voleurs ne les emportent, ou qu'un serviteur ne vous les dérobe?

Je ne puis pas vous exprimer par mes paroles le bonheur de cet état autant qu'on le ressent par l'expérience, et je souhaiterais de tout mon cœur qu'il y eût ici un de ces chrétiens parfaits qui vivent retirés du monde. Vous reconnaîtriez le contentement ineffable dont il jouit dans cette profession, et vous verriez que, considérant sa pauvreté comme son trésor, il ne voudrait pas la changer contre tous les biens du monde. Mais les riches, dites-vous, voudraient-ils devenir pauvres, pour se décharger des soins qui les accablent? Il est vrai qu'ils ne le voudraient pas. Mais cet attachement qu'ils ont à leurs richesses n'est pas une preuve de la satisfaction qu'ils y trouvent, mais de la maladie et du déréglement de leur esprit. Je n'en veux point d'autres juges qu'eux-mêmes, puisqu'ils se trouvent tous les jours accablés de nouvelles inquiétudes, et qu'ils protestent que la vie leur est à charge. Ces pauvres évangéliques dont je parle sont bien différents. Ils sont toujours dans la joie, toujours dans la paix, et ils se glorifient plus de leur pauvreté que les rois de leur diadème.

4. Considérez aussi combien la pratique des conseils de l'Evangile peut contribuer à notre repos, puisqu'il est plus aisé de tendre l'autre joue à celui qui nous a donné un soufflet, que de se mettre en état de le lui rendre. L'un est la source des divisions et des guerres, l'autre apaise toutes les querelles. L'un allume encore davantage le feu de la passion qui brûlait dans notre frère, l'autre l'éteint, et dans lui et dans nous-mêmes. Or il est indubitable qu'il est plus doux de ne point brûler que d'être consumé du feu. Et si cela est vrai du corps, c'est encore plus vrai de l'âme.

Vous regardez de même la mort comme un grand mal, et cependant elle est un bien pour les serviteurs de Dieu. Car lequel est le plus agréable de lutter dans le combat, ou d'être déjà vainqueur; de courir dans la carrière, ou d'être déjà couronné; de combattre encore contre les flots, ou d'être déjà arrivé au port? La mort donc est préférable à la vie. L'une délivre de la tempête, l'autre en ajoute toujours de nouvelles, et nous expose à mille périls et mille malheurs qui nous rendent insupportables à nous-mêmes.

Si vous ne me croyez pas, demandez à ceux qui ont été témoins de la constance des martyrs. Ils savent que ces saints ont été battus de verges et déchirés par des ongles de fer, avec un visage serein et tranquille, qu'ils se sont étendus sur des grils brûlants, comme s'ils se fussent couchés sur des roses, et qu'ils ont trouvé les délices et une joie toute céleste dans les supplices les plus effroyables, et dans la mort même. C'est pourquoi saint Paul, près de mourir, et d'une mort violente, dit: « Je « me réjouis et je me conjouis pour vous tous, « et vous, réjouissez-vous de même, et con- « jouissez-vous avec moi. » (Philip. II, 16, 17.) Qui n'admirerera le zèle avec lequel ce grand apôtre exhorte toute la terre à prendre part à sa joie? Tant il croyait que c'est un grand avantage de sortir bientôt de cette vie, et que la mort qui paraît si terrible n'a rien que d'aimable et de désirable à un disciple de Jésus-Christ!

On pourrait prouver encore par beaucoup d'autres raisons combien le joug du Sauveur est doux et léger, mais considérons maintenant combien celui du péché est dur et insupportable. Examinons ces avares qui ne rougissent point de leurs rapines et de leurs usures. Qu'y a-t-il de plus pénible que ce commerce infâme? combien de soins, combien d'afflictions, combien de périls, combien de piéges, combien de guerres naissent tous les jours de ce désir d'amasser? Comme la mer n'est point sans agitation, ainsi ces personnes ne sont jamais sans trouble et sans crainte. Les peines et les inquiétudes se succèdent les unes aux autres, et avant que les unes soient finies les

autres recommencent, et trouvant l'âme déjà blessée, lui font encore de nouvelles plaies.

Que si vous passez des avares aux personnes colères et insolentes, où trouverez-vous un supplice aussi grand que le leur? Combien se blessent eux-mêmes en blessant les autres, et combien est ardente cette fournaise qu'ils allument sans cesse dans leur cœur, dont la flamme secrète et intérieure ne s'éteint jamais?

Qu'y a-t-il encore de plus misérable que ceux qui sont possédés d'une passion brutale et honteuse? ils vivent comme Caïn, toujours dans l'agitation, toujours dans la crainte; et ils sont plus touchés de la mort des personnes qu'ils aiment criminellement, qu'ils ne le sont de celles de leurs plus proches.

Qu'y a-t-il aussi de plus inquiet et de plus furieux que l'orgueilleux? Venez donc, venez tous à moi, dit Jésus-Christ : « Apprenez de « moi que je suis doux et humble de cœur, « et vous trouverez le repos de vos âmes. » Car la douceur qui est humble est la mère de tous les biens. Ne craignez donc point ce joug, ne fuyez point ce fardeau, qui vous décharge de ces autres infiniment plus pesants. Soumettez-vous à ce joug de tout votre cœur, et vous reconnaîtrez combien il est doux. Il ne vous accablera point. Il vous sera un ornement plutôt qu'une charge. Il vous conduira dans la voie droite et royale sans tomber dans les précipices, à droite et à gauche, et il vous fera marcher avec plaisir et avec liberté dans le sentier de Jésus-Christ.

Puis donc que ce joug est si doux, qu'il nous met dans une si grande assurance, et qu'il nous remplit d'une joie ineffable, embrassons-le de tout notre cœur, et portons-le avec ardeur et avec zèle, afin que nous trouvions ici le repos de nos âmes, et dans le ciel les biens éternels, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui est la gloire et l'empire maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

« ALORS JÉSUS DIT CES PAROLES : JE VOUS RENDS GLOIRE, MON PÈRE, SEIGNEUR DU CIEL ET DE LA TERRE, DE CE QUE VOUS AVEZ CACHÉ CES CHOSES AUX SAGES ET AUX PRUDENTS, ET QUE VOUS LES AVEZ RÉVÉLÉES AUX SIMPLES ET AUX PETITS. OUI, MON PÈRE, PARCE QU'IL VOUS A PLU AINSI. » (CHAP. XI. 25, 26, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Comment Jésus-Christ se dispense d'observer le sabbat.
2. Comment il se justifie de la violation du sabbat que lui reprochaient les Juifs.
3. Utilité du sabbat. — Le sabbat sous le règne de la Loi Ancienne et de la Loi Nouvelle.
4. Que nos efforts personnels doivent concourir avec la grâce divine. — Que les préceptes évangéliques sont faciles à pratiquer.

1. Saint Luc dit que ceci arriva le jour du sabbat appelé « le second premier. » Que veut dire ce mot, sinon qu'il y avait alors une double solennité : l'une du sabbat du Seigneur, et l'autre de quelque fête qui y survenait encore? Car les Juifs appelaient ces fêtes également du nom de sabbat. Mais d'où vient que celui qui prévoyait tout, conduisait ses disciples par cet endroit, sinon pour montrer qu'il ne voulait point alors observer le sabbat? Il ne le voulait pas garder alors pour de grandes raisons. Car on voit partout qu'il ne

se dispense de l'observer que lorsqu'il en avait un légitime sujet, afin de faire cesser la loi sans scandaliser personne.

Il y a néanmoins eu des occasions où il a témoigné vouloir à dessein ne la pas garder, comme lorsqu'il fit de la boue pour en frotter les yeux de l'aveugle-né, et lorsqu'il dit : « Mon Père depuis le commencement du « monde agit, et moi j'agis aussi avec lui. » (Jean, v, 8.) Jésus-Christ se conduisait avec cette modération ou pour glorifier son Père ou pour épargner la faiblesse de ce peuple. C'est ce qu'il fait dans notre évangile, lorsqu'il s'excuse de la violation du sabbat, par la nécessité où se trouvaient ses disciples. Or, ce qui est évidemment péché ne s'excuse par aucune raison. Un homicide ne peut point s'excuser sur sa colère, ni un adultère sur sa passion. Mais comme il ne s'agissait point ici d'une chose essentiellement mauvaise, la nécessité où les apôtres étaient réduits pouvait suffire pour les exempter de faute.

Mais admirons ici, je vous prie, le détachement des apôtres : comme ils n'avaient aucun soin du corps; comme les moindres choses leur suffisaient pour les nourrir, et comme dans les besoins même les plus pressants, ils ne pensaient point à s'éloigner tant soit peu de la compagnie de Jésus-Christ ! Car s'ils n'eussent souffert une grande faim, ils n'auraient jamais voulu violer le sabbat.

« Ce que voyant les pharisiens, ils lui dirent : « Voilà vos disciples qui font ce qui n'est point « permis de faire au jour du sabbat (2). » Les pharisiens ne paraissent pas ici aussi aigres qu'à l'ordinaire, quoique le sujet semble le comporter. Ils se contentent de dire assez simplement le mal qu'ils reprennent dans les disciples ; au lieu que lorsque Jésus-Christ rétablit miraculeusement la main desséchée, on les vit s'emporter d'une si furieuse colère, qu'ils délibérèrent de le tuer. D'où vient cette différence ? C'est que lorsqu'ils ne voient rien d'éclatant dans les actions de Jésus-Christ, ils sont un peu plus paisibles; mais lorsqu'ils voient des guérisons miraculeuses, ils deviennent cruels et furieux. Tant ils étaient ennemis du salut des hommes ! Mais remarquez comment Jésus-Christ excuse ses disciples.

« N'avez-vous pas lu ce que fit David lors« que lui et ceux qui l'accompagnaient furent « pressés de la faim (3) ? Comme il entra dans « la maison de Dieu, et mangea les pains qui « y étaient exposés, qu'il n'était permis de « manger qu'aux seuls prêtres, et non point à « lui ni à ceux qui étaient avec lui (4). » Quand Jésus-Christ défend ses apotres, il allègue David ou quelque prophète ; mais quand il se défend lui-même, il allègue son Père céleste. Il leur parle avec force : « N'avez-vous point « lu, » leur dit-il, « ce que fit David ? » La gloire et la réputation de ce saint roi était si grande que saint Pierre, après la résurrection de Jésus-Christ, parlant de lui devant les Juifs, se croit obligé d'user de ces termes : « Per« mettez-moi, mes frères, de vous dire avec « liberté, touchant le patriarche David, qu'il « est mort, et qu'il a été mis dans le sépul« cre. » (Act. II, 29.)

Mais pourquoi Jésus-Christ, lorsqu'il parle de ce saint prophète, soit ici, soit plus tard, ne lui donne-t-il jamais de louanges ? C'était peut-être parce qu'il descendait de lui. Si les pharisiens eussent été plus doux et plus compatissants, Jésus-Christ se fût contenté d'excuser ses apôtres par la faim qu'ils enduraient; mais parce qu'ils étaient durs et inhumains, il leur rapporte cet exemple.

Saint Marc dit que le fait concernant David se passa sous le grand prêtre Abiathar; en cela il ne contredit pas l'auteur du premier livre des Rois, mais montre seulement que ce prêtre avait deux différents noms. Il marque même que ce fut ce prêtre qui donna ces pains, pour mieux défendre ses disciples, en rappelant qu'un prêtre avait non-seulement permis une pareille action, mais y avait même contribué.

Et il serait inutile de dire que David était prophète, puisque les prophètes mêmes n'avaient point ce droit qui était uniquement réservé aux prêtres, ainsi que le dit expressément Jésus-Christ : « Il n'était permis de les « manger qu'aux seuls prêtres. » Quand il eût été mille fois prophète, il n'était point prêtre. Et s'il était prophète, ceux qui l'accompagnaient ne l'étaient pas, et ils mangèrent néanmoins de ces pains que le grand prêtre leur donna.

Mais quoi ! me direz-vous, les apôtres étaient-ils égaux à David ? Que me parlez-vous de dignité quand il est question d'une violation au moins apparente de la loi, et d'une pressante nécessité naturelle ? Si la nécessité a excusé David, elle doit à plus forte raison excuser les apôtres. Et plus David aura été

grand, plus ceux qui l'auront imité seront excusables.

2. Mais à quoi sert toute cette histoire, me direz-vous, puisque David n'a point violé le sabbat? Il n'a point violé le sabbat, mais il a fait ce qui était encore moins permis : c'est donc une raison de plus pour admirer la sagesse de Jésus-Christ qui, pour justifier ses disciples d'avoir violé le sabbat, rapporte un exemple qui n'est pas tout à fait semblable, mais qui prouve beaucoup plus. Car ce n'était pas une égale faute de ne pas garder le respect dû au jour du sabbat, ou de toucher à cette table sacrée, dont il n'était pas permis d'approcher. Il y avait plusieurs exemples de la violation du sabbat. On le violait presque tous les jours, comme dans la circoncision, et dans plusieurs actions semblables. On voit même qu'il fut violé dans la prise de Jéricho. Mais il n'y avait que ce seul exemple de la profanation de ces pains; ce qui le rendait bien plus fort, et plus propre aux desseins de Jésus-Christ. Il aurait pu même insister davantage sur cet exemple, et leur dire : Comment personne n'a-t-il accusé David de cette profanation, puisqu'elle donna même lieu à la mort de tant de prêtres? Mais il ne le fait pas, et il se contente de prendre de cette histoire ce qui était entièrement attaché à son sujet. Il justifie encore ses apôtres d'une autre manière, et après avoir fermé la bouche aux pharisiens par l'exemple de David, et réprimé leur insolence par l'autorité de ce saint prophète, il leur apporte un autre argument pour les confondre encore davantage.

« N'avez-vous point lu dans la loi que les « prêtres au jour du sabbat violent le sabbat « dans le temple et ne sont pas néanmoins cou- « pables (5) ? » Dans l'action de David, c'est la circonstance qui produit la violation, mais il n'y avait rien de semblable dans la manière dont les prêtres violaient le sabbat. Néanmoins Jésus-Christ ne rapporte point d'abord cette raison si convaincante. Il défend premièrement cette action de ses apôtres, comme en l'excusant, et ensuite il la justifie entièrement. Il fallait ainsi réserver pour la fin ce qu'il y avait de plus fort, quoique cette première raison eût aussi sa force. On me dira que ce n'est pas décharger quelqu'un d'un crime que de dire qu'un autre y soit tombé. Mais lorsqu'une action s'est faite publiquement sans donner lieu à une accusation, il semble que son exemple est la justification de ceux qui l'imitent.

Cependant Jésus-Christ ne se contente pas de cela. Il apporte encore une raison plus puissante, et il montre que cette violation du sabbat n'est point un péché, ce qui lui donnait tout l'avantage sur ses ennemis. Il fait voir que la loi se détruisait elle-même; qu'elle se détruisait doublement, puisqu'elle ne permettait pas seulement de violer le sabbat, mais de le violer dans le temple même; ou plutôt qu'elle se détruisait triplement, car ce n'était pas simplement le sabbat qui était violé et dans le temple, mais encore c'étaient les prêtres qui commettaient cette violation, sans qu'il y eût en cela aucun péché : « Et ils ne sont pas néan- « moins coupables, » dit Jésus-Christ.

Considérez donc, mes frères, combien de preuves Jésus-Christ rapporte tout ensemble : preuves tirées du lieu, c'est dans le temple; des personnes, ce sont des prêtres; du temps, c'est le jour du sabbat; de la chose même, c'est la violation d'un jour saint. Car Jésus-Christ ne dit pas : Ils n'observent pas le sabbat; mais ce qui est beaucoup plus, ils « le « violent, » et ceux qui sont plus que ses apôtres, non-seulement n'en sont point punis, mais ils ne font pas même la moindre faute : « Et ne sont pas néanmoins coupables. »

Cette dernière preuve est donc bien différente de la première. Car David n'a fait qu'une fois ce qu'il fit alors : il ne l'a fait que par une nécessité absolue; il n'était pas prêtre lorsqu'il le faisait, ce qui le rendait fort excusable : au lieu que ce que dit Jésus-Christ dans cette dernière raison, se faisait à chaque jour de sabbat, et par les prêtres, et dans le temple même, et par l'ordre de la loi. Car lorsque j'excuse les prêtres en cette rencontre, dit Jésus-Christ, ce n'est point en usant envers eux d'aucune condescendance, mais en les jugeant selon la justice. Il semble faire l'apologie des prêtres, mais il fait en effet celle des apôtres : et en assurant des uns « qu'ils ne sont aucune- « ment coupables, » il fait voir que les autres sont très-innocents.

Mais les apôtres, direz-vous, n'étaient pas prêtres. Ils étaient plus que les prêtres, puisqu'ils appartenaient au véritable Seigneur du temple, à Celui qui n'était pas la figure des choses divines, comme le temple des Juifs, mais la vérité même. C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit : « Et cependant je vous dis que

« Celui qui est ici est plus grand que le temple (6).» J'admire que les Juifs entendant cette parole n'en sont point irrités. C'était peut-être parce qu'elle n'était point accompagnée de miracles et de la guérison de quelque malade. Cependant comme elle pouvait leur paraître dure, il la couvre aussitôt et détourne son discours ailleurs en leur disant avec quelque force !

« Que si vous entendiez bien cette parole : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, « vous n'auriez pas condamné des innocents. « (7). » (Osée, VI.) Il diversifie son discours. Il fait voir tantôt que ses apôtres méritent qu'on les excuse et tantôt qu'ils n'ont rien fait dont on les puisse accuser : « Vous n'auriez pas, » dit-il, « condamné des innocents. » Il avait déjà fait voir par la comparaison des prêtres que ses disciples n'étaient point coupables; mais il l'assure ici de son autorité propre qu'il appuie néanmoins sur la loi, en rapportant le passage du prophète. Enfin, après tant de raisons, il finit par cette dernière :

3. « Car le Fils de l'Homme est maître du « sabbat même (8). » Ce qu'il entend de lui-même, quoique saint Marc témoigne que cette parole a été dite en général de tous les hommes. Car il dit : « Le sabbat est fait pour « l'homme et non l'homme pour le sabbat. » Si cette parole est vraie, me direz-vous, pourquoi celui qui ramassait du bois le jour du sabbat en fut-il puni? Je vous réponds que Dieu usa alors de cette rigueur, parce que s'il eût laissé violer impunément cette loi aussitôt qu'elle fut faite, on ne l'aurait point gardée ensuite. L'observation du sabbat était d'abord très-avantageuse aux hommes. Elle leur apprenait à être doux et charitables les uns envers les autres, et les instruisait de la sagesse et de la providence de Dieu dans la conduite du monde, comme le témoigne Ezéchiel. (Ezéch. XX, 6.) Elle les avertissait de se séparer au moins pour un peu de temps de leurs déréglements et de leurs péchés, et de s'appliquer aux choses spirituelles. Si Dieu, en donnant cette loi aux Juifs, leur eût dit : Vous pourrez vous appliquer à quelque bon ouvrage au jour du sabbat, mais vous ne ferez en ce jour rien de ce qui sera mauvais, ils n'eussent pu s'empêcher de travailler. C'est pourquoi il leur dit absolument : Ne faites aucun ouvrage en ce jour; et ils ne peuvent pas même ainsi se soumettre à cette loi. Mais Dieu a fait assez voir, en l'établissant, qu'il ne désirait autre chose des Juifs, sinon qu'ils s'abstinssent de faire le mal : « Vous n'y ferez rien, » dit-il, « excepté les ouvrages qui sont propres à « l'âme.» Car dans le temple tout se passait ce jour-là comme les autres jours : on y travaillait même beaucoup plus que les autres jours. Et ainsi Dieu découvrait dès lors à ce peuple par des ombres et des figures la lumière de sa vérité.

Jésus-Christ donc, me direz-vous, a-t-il voulu abolir une loi qui était si utile? A Dieu ne plaise! Bien loin de l'abolir, il l'a étendue encore plus loin. Le temps était venu d'instruire les hommes de toutes les vérités, et d'une manière plus sublime et plus élevée. Il ne fallait plus que ces ordonnances légales liassent les mains à un homme qui, étant délivré et affranchi du péché, courait avec ardeur dans la voie de Dieu. Ce n'était plus le temps d'apprendre seulement par l'observation du sabbat que Dieu était le maître et le créateur de toutes choses, ni de se servir de cette considération pour être plus doux et plus humain, lorsque les hommes étaient invités à se rendre les imitateurs de la charité infinie de Dieu même : « Soyez, » dit-il, « miséricor- « dieux comme votre Père céleste est miséri- « cordieux. » (Luc, VI, 22.) Il ne fallait plus non plus nous ordonner de célébrer seulement un jour de la semaine, puisque Dieu nous commande maintenant de ne faire de toute notre vie qu'une seule fête : « Célébrons « une fête, » dit saint Paul, « non pas dans le « vieux levain, ou dans le levain de la malice « ou de la corruption, mais avec les pains purs « de la sincérité et de la vérité. » (I Cor. V, 7.) Pourquoi commander de passer le jour auprès de l'arche de Dieu et de l'autel d'or, à ceux qui deviennent eux-mêmes le temple de Dieu, qui l'ont toujours présent dans eux et qui s'entretiennent sans cesse avec lui par leurs prières, par leurs sacrifices, par la lecture de sa parole et par la pratique de l'aumône et des bonnes œuvres? Enfin de quoi servirait l'observation du jour du sabbat à celui qui passe sa vie dans une fête qui ne finit point, et dont la conversation est toujours dans le ciel?

Célébrons, mes frères, ce sabbat céleste et continuel, et abstenons-nous de toute œuvre servile et mauvaise. Appliquons-nous de plus en plus à des choses divines et spirituelles, et séparons-nous de tout ce qui est humain et

terrestre : entrons comme dans un saint repos, dans une inaction et une oisiveté bienheureuse, empêchant nos mains de se prêter à l'avarice et tout notre corps de s'employer à des travaux vains et inutiles, semblables à ceux où s'occupaient autrefois les Juifs en Egypte.

Car lorsque nous amassons évidemment de l'or, nous ne différons en rien de ces Hébreux que des maîtres cruels tenaient attachés à la boue et à la paille qu'ils travaillaient sous le fouet, et dont ils faisaient de la brique. Le démon oblige encore aujourd'hui à ces mêmes ouvrages et avec la même barbarie que Pharaon autrefois y forçait les Juifs. Car qu'est autre chose l'or et l'argent sinon de la terre et de la paille? L'argent n'allume pas moins la passion et l'avarice que la paille n'allume le feu, et il ne salit pas moins notre âme que la boue notre corps. C'est pourquoi Dieu nous a donné un Sauveur, non en nous envoyant Moïse du fond d'un désert, mais son Fils même du haut du ciel. Si après cela vous demeurez encore en Egypte, vous serez enveloppé dans le malheur des Egyptiens. Mais si vous y renoncez pour être du nombre des véritables Israélites, vous verrez toutes les merveilles que Dieu fera en votre faveur.

4. Ce n'est pas que cette seule retraite vous suffise pour le salut. C'est peu que de sortir de l'Egypte, si l'on n'entre dans la terre promise. Les Juifs, comme dit saint Paul, ont tous passé la mer Rouge, ils ont mangé la manne, ils ont bu un breuvage spirituel, et néanmoins ils n'ont pas laissé de périr. De peur donc que ce malheur ne nous arrive, ne soyons point lâches et paresseux. Quand il y aurait encore aujourd'hui des personnes dangereuses comme ces espions d'autrefois qui rendraient suspecte la vie évangélique, et qui décrieraient la voie étroite en la représentant comme trop rude et trop pénible, n'imitez point la lâcheté de ce peuple juif, qui se laissa abattre par ces faux rapports, mais le zèle de Josué et de Caleb, et ne les quittez point jusqu'à ce que vous soyez entré avec eux dans la véritable terre promise. Ne craignez point toute la peine et tous les périls qui peuvent se rencontrer dans ce chemin. Lorsque nous étions ennemis de Dieu, il nous a réconciliés avec lui : nous abandonnera-t-il après nous avoir rendus ses amis?

Vous me direz peut-être que cette voie que je vous propose est bien étroite et bien difficile. Et moi je vous réponds que celle où vous marchiez auparavant était bien plus dure et plus pénible. Elle n'était pas seulement étroite et resserrée, mais pleine de ronces et d'épines, et infestée par un grand nombre de bêtes farouches. Comme il était impossible aux Egyptiens de passer la mer, si Dieu ne l'eût ouverte par un grand miracle, il nous est impossible de même de passer de notre première vie à une vie sainte et céleste, à moins que le Sauveur ne nous ouvre les eaux salutaires du baptême. Si Dieu a bien pu faire alors que ce qui était entièrement impossible devînt possible, il pourra bien faire maintenant que ce qui est difficile devienne facile.

Mais cette merveille qui se fit alors, me direz-vous, était purement l'ouvrage de la grâce et de la bonté de Dieu. C'est ce qui vous doit donner plus de confiance. Car si les Juifs alors, sans contribuer en rien de leur part, ont surmonté de si grandes difficultés par la seule miséricorde de Dieu, que ne devez-vous point espérer, lorsque vous tâcherez de joindre votre travail et vos efforts au secours et a l'opération de la grâce? S'il a sauvé ceux qui étaient lâches et paresseux, abandonnera-t-il ceux qui agissent et qui travaillent?

Nous vous avons exhortés, jusqu'à cette heure, à avoir confiance en Dieu, dans ce qui vous paraîtra rude et pénible, en considérant qu'il a fait autrefois des choses entièrement impossibles; mais je vous dis maintenant que si nous sommes vraiment sages, ce que nous appréhendions tant ne nous paraîtra plus difficile. Car considérez combien Jésus-Christ nous a aplani la voie. La mort a été foulée aux pieds; le démon a été terrassé; la domination du péché a été détruite; la grâce du Saint-Esprit a été donnée; toutes ces ordonnances si pénibles de la loi ont été abolies, et la vie même, qui est le temps du travail, a été réduite à fort peu d'années.

Et pour vous faire voir par des preuves effectives combien tout ce que Dieu nous demande est léger, voyez combien de personnes sont allées même au delà des commandements de Jésus-Christ. Et après cela vous craignez des ordonnances si douces et si modérées? Quelle excuse donc restera-t-il à votre lâcheté, si lorsque les autres courent avec joie au delà même des bornes prescrites, vous perdez courage avant que d'y arriver? Nous avons peine à

vous persuader de donner seulement une partie de vos biens aux pauvres, et les autres renoncent à tout ce qu'ils possèdent. Nous travaillons beaucoup pour obtenir de vous que vous viviez chastement dans le mariage, et les autres n'en ont pas même voulu user. Nous avons peine à gagner sur vous que vous ne soyez plus envieux, et la charité des autres sacrifie pour leurs frères leur propre vie. Nous vous conjurons beaucoup de pardonner aisément les injures qu'on vous fait et de ne vous point laisser emporter à la colère contre ceux qui vous offensent, et les autres, lorsqu'on leur a donné un soufflet, tendent l'autre joue.

Que dirons-nous donc à Dieu un jour? què lui répondrons-nous, pour nous excuser de n'avoir pas fait ce qu'il nous ordonne, lorsque tant d'autres vont même au delà, par l'ardeur et le zèle de leur piété? Ces personnes auraient-elles été si ferventes dans les œuvres saintes, si elles ne les avaient trouvées faciles? Car je vous demande lequel des deux sèche de déplaisir, ou celui qui se fâche du bien de ses frères, ou celui qui s'en réjouit comme du sien propre? Lequel des deux est toujours dans la crainte, ou celui qui est pur et chaste, ou celui qui est impudique et adultère? lequel des deux est toujours dans la joie, ou celui qui ravit le bien d'autrui, ou celui qui donne le sien aux pauvres?

Pensons à ceci, mes frères, et ne témoignons plus à l'avenir tant de mollesse dans les exercices de la piété. Courons avec vigueur dans cette carrière sainte. Souffrons un travail léger pour recevoir enfin cette couronne immortelle que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XL.

« JÉSUS ÉTANT PARTI DE LA, VINT EN LEUR SYNAGOGUE. ET COMME IL S'Y TROUVA UN HOMME QUI AVAIT LA MAIN DESSÉCHÉE, ILS LUI DEMANDÈRENT S'IL ÉTAIT PERMIS DE GUÉRIR LE JOUR DU SABBAT, POUR AVOIR UN SUJET DE L'ACCUSER. » (CHAP. XII, 9, 10, JUSQU'AU VERSET 25.)

ANALYSE.

1. Guérison de la main sèche.
2 et 3. Que l'envie est un très-grand mal.
4 et 5. Des remèdes propres à guérir l'envie. — Combien les honneurs sont funestes à ceux qui n'y prennent pas garde.— Qu'on devrait plutôt avoir de la compassion que de l'envie pour ceux qui sont dans les charges de l'Eglise. — Que leur réputation même est capable de les perdre.

1. Jésus-Christ guérit encore ici cet homme le jour du sabbat pour justifier davantage ses apôtres. Les autres évangélistes remarquent que Jésus-Christ ayant mis cet homme au milieu des Juifs, leur demanda s'il était permis de faire du bien au jour du sabbat.

N'admirez-vous point, mes frères, la bonté et la tendresse du Sauveur? Il met cet homme au milieu d'eux, afin de les toucher par la seule vue de sa misère, et que la compassion prenant la place de la malignité et de l'envie, ils rougissent de perdre la douceur naturelle à l'homme pour agir avec une brutalité barbare et inhumaine. Mais ces cœurs de pierre, que rien ne peut amollir et qui semblent avoir déclaré la guerre à l'humanité, trouvent bien

plus de délices à noircir la réputation du Sauveur, qu'à voir un miracle qui guérit cet homme. Ils montrent doublement leur malice, et par le dessein formé de contredire Jésus-Christ en tout, et par cette opiniâtreté si étrange avec laquelle ils s'opposaient à la guérison des autres.

Quelques évangélistes disent que ce fut Jésus-Christ qui interrogea les Juifs; mais le nôtre marque que ce fut au contraire les Juifs qui lui demandèrent : « S'il était permis de « guérir le jour du sabbat, pour avoir un sujet « de l'accuser. » Il est vraisemblable que les deux versions sont vraies l'une et l'autre. Comme ils étaient malicieux, et que d'ailleurs ils ne doutaient pas que Jésus-Christ ne guérît ce malade, ils voulaient le prévenir par cette question, pour empêcher ainsi ce miracle. Ils lui demandent donc «s'il est permis de guérir « au jour du sabbat, » non pour s'instruire en effet, si cela était permis, mais pour avoir lieu de le calomnier ensuite. Pour leur donner lieu de l'accuser, il suffisait que Jésus-Christ fît ce miracle. Mais ils veulent encore que ses paroles leur donnent prise contre lui, pour multiplier autant qu'ils peuvent les moyens de lui nuire.

Cependant Jésus-Christ demeure dans sa douceur ordinaire. Il guérit ce malade et il leur répond pour faire retomber leurs piéges sur eux, pour nous apprendre la modération, et pour faire voir leur dureté inhumaine. Saint Luc remarque qu'il fit mettre cet homme « au « milieu » des Juifs (Luc, VI, 8) : non qu'il eût quelque crainte d'eux, mais pour les aider à rentrer en eux-mêmes et pour les toucher de compassion. Mais n'ayant pu fléchir leur dureté, il est dit dans saint Marc (Marc, III, 5), qu'il s'affligea en voyant l'aveuglement de leur cœur, et qu'il leur dit : « Quel est celui d'entre « vous, qui ayant une brebis qui vienne à « tomber dans une fosse le jour du sabbat, « ne la prenne et ne l'en retire (11) ? Et com- « bien un homme ne vaut-il pas mieux qu'une « brebis ? Il est donc permis de faire du bien « les jours du sabbat (12). » Pour leur ôter d'abord tout sujet de s'emporter contre lui avec insolence, et de l'accuser encore de violer la loi, il se sert de cette comparaison, et il nous donne lieu d'admirer combien il diversifiait selon les rencontres, les raisons dont il se défend de violer le sabbat.

Il est vrai que dans le miracle de l'aveugle-né, il ne se défendit point d'avoir fait de la boue un jour de sabbat, quoique les Juifs l'en accusassent, parce qu'un miracle si extraordinaire suffisait pour montrer qu'il est l'auteur et le maître de la loi. Lorsqu'il commanda au paralytique de porter son lit le jour du sabbat et que les Juifs l'en accusaient, il se défendit, tantôt en Dieu, tantôt en homme. Il parle en homme lorsqu'il dit : « Si un homme est cir- « concis le jour même du sabbat, afin que la « loi ne soit point violée, » il ne dit pas, afin qu'un homme reçoive assistance, « pourquoi « vous mettez-vous en colère contre moi, parce « que j'ai guéri un homme dans tout son « corps (Jean, V) ? » Et il parle en Dieu lorsqu'il dit : « Mon Père agit depuis le commencement « du monde jusqu'ici, et moi j'agis avec lui. » Lorsqu'il excuse ses disciples que l'on calomniait devant lui, il dit : « N'avez-vous point lu « ce que fit David, quand il eut faim lui et ceux « qui étaient avec lui ; comment il entra dans « la maison de Dieu, et y mangea les pains « offerts ? » Il les défend encore par la conduite ordinaire des prêtres qui faisaient beaucoup de choses le jour du sabbat sans commettre aucune faute.

Mais ici il leur demande : « S'il était permis, « le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire « du mal, » et il leur fait cette question : « Qui « d'entre vous ayant une brebis, » et le reste ; parce qu'il savait qu'ils étaient avares, et qu'ils craignaient plus la perte d'une brebis qu'ils ne désiraient le salut des hommes.

Saint Marc rapporte « que Jésus-Christ les « regardait (Marc, III, 5), » en leur faisant cette question, afin que son regard pût encore aider à les toucher de compassion. Mais tout cela ne put faire aucun effet sur leur endurcissement. Il guérit cet homme par sa seule parole, quoique souvent ailleurs il impose les mains sur les malades pour les guérir. Et cette circonstance rendait ce miracle encore plus grand. Mais rien ne pouvait adoucir les Juifs, le paralytique était guéri, et eux devenaient plus malades encore par là. Jésus-Christ avait tâché, et par ses paroles, et par ses raisons, et par ses actions de les faire revenir et de les gagner. Mais voyant que leur opiniâtreté était inflexible, il les quitte et il fait son œuvre.

« Alors il dit à cet homme : Etendez votre « main, et l'ayant étendue elle fut rendue saine « comme l'autre (13). » Que font à cela les Juifs ? Ils sortent d'avec Jésus-Christ, ils s'as-

semblent et ils consultent entre eux pour lui dresser quelque piége.

2. « Mais les pharisiens étant sortis tinrent « conseil ensemble contre lui sur les moyens « qu'ils pourraient prendre pour le perdre « (14). » Il ne les avait blessés en rien, et ils voulaient le faire périr. Tant il est vrai que l'envie est cruelle et furieuse, et qu'elle n'épargne ni amis, ni ennemis. Saint Marc dit qu'ils se lièrent avec les hérodiens, pour voir ensemble comment ils perdraient Jésus-Christ. Mais, que fait ici le Sauveur, cet agneau si doux et si paisible? Il se retire pour ne pas les aigrir davantage. « Mais Jésus, sachant leurs pensées, « se retira de ce lieu (15). » Où sont maintenant ceux qui croient qu'il serait à souhaiter que Dieu fît aujourd'hui des miracles comme autrefois? Jésus-Christ fait bien voir par ce qui lui arriva alors, que les esprits rebelles ne se rendent point aux miracles même. Tout ce qui se passe dans cette guérison miraculeuse montre clairement que les Juifs avaient accusé injustement les apôtres.

Il est à remarquer que plus Jésus-Christ faisait du bien aux hommes, plus ses ennemis s'en aigrissaient. S'ils le voient ou guérir les corps, ou convertir les âmes, ils entrent en furie, et ils cherchent les moyens de l'accuser. Lorsque chez le pharisien il change miraculeusement la pécheresse, ils le condamnent. Lorsqu'il mange avec les publicains et les pécheurs, ils le calomnient. Et ils conspirent ici pour le perdre, après qu'il a guéri cette main desséchée. Mais considérez, je vous prie, comme Jésus-Christ continue de faire son œuvre. Il guérit les malades comme auparavant, et il tâche en même temps d'adoucir et de guérir les esprits.

« Une grande foule de peuple l'ayant suivi, « il les guérit tous, et il leur recommanda en « des termes forts et pressants, de ne le point « découvrir (16). » Le peuple partout suit et admire Jésus-Christ, et les pharisiens ne quittent point cette aversion qu'ils ont pour lui. Mais pour nous empêcher d'être surpris d'une animosité si opiniâtre, Jésus montre que cela même avait été prédit par le prophète. Car les prophéties ont été faites avec tant de lumière et d'exactitude, qu'elles n'ont rien omis, et qu'elles marquent en particulier les voyages même de Jésus-Christ, les changements de lieux, et le dessein dans lequel il les faisait, pour nous apprendre que c'est le Saint-Esprit qui a tout dicté. Car si les hommes, selon saint Paul, ne peuvent connaître les secrètes pensées des hommes, ils auraient bien moins pu pénétrer les pensées et les raisons de Jésus-Christ, sans une révélation particulière de l'Esprit de Dieu. Voyons donc ce que dit ce prophète :

« Afin que cette parole du prophète Isaïe « fût accomplie (17) : Voici mon Fils que « j'ai élu, mon bien-aimé dans lequel mon « âme a mis toute son affection. Je ferai re- « poser sur lui mon Esprit, et il annoncera « la justice aux nations (18). » Le Prophète relève en même temps la douceur et la puissance de Jésus-Christ. Il ouvre aux gentils une porte large et spacieuse pour leur donner entrée dans la grâce du Sauveur, et il prédit aux Juifs les maux qui devaient leur arriver un jour. Il montre encore l'union parfaite de Jésus-Christ avec son Père. « Voici, » dit-il, « mon Fils que j'ai élu, mon bien-aimé dans « lequel mon âme a mis toute son affection. » Si le Père l'a élu pour son fils bien-aimé, ce n'est donc point pour le combattre qu'il se dispense de garder la loi. Jésus-Christ n'agit point en ennemi du législateur de l'ancienne loi. Ce qu'il fait, il le fait parce qu'il entre dans les desseins de son Père, et qu'il est parfaitement d'accord avec lui en toutes choses. Pour relever ensuite sa douceur, le Prophète dit : « Il ne disputera point ni ne criera point, et per- « sonne n'entendra sa voix dans les rues (19). » Il souhaitait d'être toujours au milieu d'eux pour les guérir, mais puisqu'ils ne l'ont pas voulu, il ne leur a point résisté. Il marque encore la toute-puissance du Sauveur et l'extrême faiblesse de ses ennemis lorsqu'il ajoute : « Il « ne brisera point le roseau cassé (20) ; » pour montrer qu'il était aussi aisé à Jésus-Christ de terrasser tous les Juifs, que de « briser un ro- « seau, » et un roseau déjà « cassé ». Il n'achè- « vera point d'éteindre la mèche de la lampe « qui fume encore (20). » Le Prophète nous représente par ces paroles l'excès de la colère des Juifs et la toute-puissance du Sauveur, qui peut avec tant de facilité éteindre cette fureur et calmer ces violences. Que s'il ne l'a pas fait quelquefois, c'est ce qui marque la grandeur de son humilité et de sa douceur. Mais sa patience n'aura-t-elle point de fin, et souffrira-t-il éternellement cette malignité si cruelle et si envenimée de ses ennemis? Non certes! mais quand il aura accompli ce qu'il a résolu,

il se rendra justice à lui-même. C'est ce que marquent ces paroles suivantes : « Jusqu'à ce « qu'il rende victorieuse la justice de sa « cause (20). » Saint Paul dit la même chose : « Nous avons en notre main le pouvoir de « punir toute désobéissance, lorsque vous aurez « satisfait à tout ce que l'obéissance demande de « vous. » (I Cor. x, 7.) Que veulent dire ces paroles : « Jusqu'à ce qu'il rende victorieuse la jus« tice de sa cause ? » C'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ait accompli ce qui le regarde. C'est alors qu'il tirera une vengeance éternelle de ses ennemis. Ils souffriront alors des peines cruelles, lorsqu'il aura fait éclater « sa victoire », lorsqu'il aura fait voir « la justice de sa cause », et lorsque l'impudence de ses ennemis deviendra muette et sera couverte de confusion et de honte. Ce jugement ne se terminera pas seulement à punir les coupables, mais à attirer encore à lui toute la terre. « Et les nations espé« reront en son nom (21). » Et pour marquer que cela se faisait ainsi par l'ordre et par la disposition du Père, le Prophète commence d'abord par ces paroles : « Voici mon Fils « que j'ai élu, mon bien-aimé dans lequel « mon âme a mis toute son affection. » Car il est visible qu'un Fils qui est aimé de la sorte ne fait rien qu'avec le consentement de son père.

3. « Alors on lui présenta un possédé aveugle « et muet, lequel il guérit, en sorte que cet « homme qui était auparavant aveugle et muet « commença à parler et à voir (22). » Combien est grande, mes frères, la malice du démon ! Il ferme les deux voies par lesquelles cet homme pouvait croire en Jésus-Christ, en lui ôtant la parole et la vue. Mais Jésus-Christ lui rend l'une et l'autre. « Et tout le peuple fut « rempli d'admiration, et ils disaient : N'est-ce « pas là le fils de David (23) ? » Ce qu'entendant les pharisiens, ils dirent : « Cet homme « ne chasse les démons que par la vertu de « Béelzébub, prince des démons (24). » Quelle louange si extraordinaire ce peuple donnait-il à Jésus-Christ, et quel sujet les pharisiens avaient-ils de s'en scandaliser ? Mais ils ne peuvent supporter ces louanges, et comme je l'ai déjà dit, les bienfaits que les hommes reçoivent de lui irritent ces pharisiens. Ce qui réjouit tous les autres est pour eux une affliction sensible, et la guérison certaine et indubitable des hommes leur perce le cœur. Il s'était retiré de devant eux ; il avait donné lieu à leur passion de s'apaiser ; mais elle se renouvelle aussitôt en voyant un homme guéri de nouveau. Ainsi leur fureur en cette rencontre a surpassé même celle du démon. Car nous voyons que le démon cède à la toute-puissance de Jésus-Christ, il s'enfuit du corps qu'il possédait, et il demeure dans le silence ; mais ceux-ci, après un si grand miracle de Jésus-Christ, s'efforcent ou de lui ôter la vie, ou de le perdre d'honneur. Et voyant qu'ils n'avaient pas assez de pouvoir pour le faire mourir, ils tâchent au moins de noircir sa réputation par leurs calomnies.

Vous voyez, mes frères, par cet exemple, ce que c'est que l'envie, et ce que peut dans une âme, ce mal, qu'on peut appeler le plus grand des maux. L'adultère cherche une malheureuse satisfaction dans son crime, et il le commet en peu de temps ; mais l'envieux se punit et se tourmente longtemps lui-même avant que de tourmenter les autres : il est tellement possédé de sa passion, qu'elle ne lui donne point de trêve. Son crime se commet et dure toujours.

Comme le pourceau trouve son plaisir dans la boue, et les démons dans notre perte : l'envieux de même trouve ses délices dans l'affliction de son frère. S'il lui voit arriver quelque mal, c'est alors qu'il respire et qu'il trouve du repos. Il se réjouit de ce qui afflige les autres. Il compte leurs pertes au nombre de ses bonnes fortunes, et leurs avantages sont ses plus grandes disgrâces. Enfin il ne s'arrête pas tant à considérer le bonheur qui lui arrive que le malheur qui arrive aux autres.

Ne faudrait-il pas lapider ces sortes de gens ? Ne faudrait-il pas leur arracher la vie par mille tortures, eux qui comme des chiens enragés aboient contre tout le monde, qui sont comme des démons visibles, et pires que ces furies que les fables ont inventées ? Comme il y a des animaux qui ne se repaissent que d'ordures, ces personnes aussi ne se nourrissent que de la misère des autres, et ils se déclarent les ennemis communs de tous les hommes.

Nous avons souvent de la compassion pour les bêtes, même lorsqu'on les tue ; mais vous cruel, lorsque vous voyez un homme guéri, vous devenez furieux comme une bête farouche, et vous en séchez d'envie. Peut-on trouver rien de plus détestable que cet excès ? N'est-ce donc pas avec raison que les fornicateurs et les publicains ont trouvé accès au royaume

bienheureux de Dieu, et que les envieux en ont été éternellement bannis, quoiqu'ils en fussent les enfants et les héritiers légitimes? « Les enfants légitimes, » dit l'Evangile, « seront jetés dehors. » (Matth. VIII, 13.) Les uns en quittant leurs désordres, ont reçu de Dieu des biens qu'ils n'avaient pas espérés, et les autres par envie, ont perdu ceux qu'ils avaient déjà reçus.

Et certes cette conduite de Dieu est bien juste. Car cette passion cruelle fait que l'envieux, d'homme qu'il était devient un démon. C'est l'envie qui a causé le premier homicide dans le monde. C'est elle qui a animé le frère contre le frère, et qui lui a fait oublier tous les sentiments de la nature. C'est l'envie qui a souillé la terre du sang de l'innocent Abel, et qui depuis a fait que cette même terre s'est ouverte pour dévorer tout vivants Coré, Dathan, Abiron, et tous ceux qui s'étaient joints à eux contre Moïse.

On me dira peut-être qu'il est aisé de parler contre l'envie, mais qu'il serait bien plus utile de trouver des moyens de s'en défendre. Voyons donc comment nous pourrons nous préserver d'un mal si funeste. Nous devons considérer premièrement, que comme il n'est pas permis aux adultères d'entrer dans l'assemblée des fidèles, il ne le doit pas être non plus aux envieux. Et j'ajoute encore que l'entrée de l'Eglise devrait être plus interdite aux envieux qu'aux adultères même. Comme on croit que ce vice n'est rien, on se met souvent peu en peine de le combattre : mais lorsque nous en aurons compris la grandeur, il nous sera bien plus aisé de nous en défendre.

Si donc vous vous sentez prévenu de cette passion, pleurez et soupirez. Versez des ruisseaux de larmes devant Dieu, et appelez-le à votre secours. Soyez très-persuadé qu'en portant envie à un autre vous commettez un grand crime, et faites-en pénitence. Si vous entrez dans ces sentiments, vous pourrez bientôt vous guérir d'une maladie si mortelle.

Vous me direz peut-être : qui ne sait que l'envie est un péché? Il est vrai que tout le monde le sait; mais qui est-ce qui en a autant d'horreur que de la fornication ou de l'adultère? quel est l'envieux qui prie Dieu avec larmes de le délivrer de ce crime? ou qui ait tâché de fléchir sa colère, et de se réconcilier avec lui? On ne voit personne qui ait cette idée de l'envie. L'homme le plus envieux du monde se croit en sûreté s'il jeûne un peu, et s'il fait quelque légère aumône. Il ne croit pas avoir fait un crime, lorsqu'il s'est abandonné à la plus furieuse et la plus criminelle de toutes les passions. Qui a rendu Caïn le meurtrier de son frère, et Esaü le persécuteur du sien? qui a irrité Laban contre Jacob, et les enfants de Jacob contre leur frère Joseph? qui a suscité Coré, Dathan et Abiron contre Moïse? qui a fait murmurer encore contre lui Aaron son frère, et Marie sa sœur? qui a rendu le démon même ce qu'il est, et lui a donné le nom de diable, c'est-à-dire de calomniateur?

4. Considérez aussi que vous vous nuisez beaucoup plus qu'à celui à qui vous portez envie, et que l'épée dont vous voulez le blesser vous perce vous-même. En effet, quel mal Caïn a-t-il fait à Abel? Il lui a procuré contre son intention le plus grand des biens, en le faisant passer plus tôt dans une vie très-heureuse, et il s'est enveloppé lui-même dans une infinité de maux. En quoi Esaü a-t-il nui à Jacob? Son envie a-t-elle empêché qu'il ne se soit enrichi, au lieu que cet envieux, en perdant l'héritage et la bénédiction de son père, a vécu et est mort malheureusement?

Quel mal a fait à Joseph l'envie de ses frères, qui les porta presque jusqu'à répandre son sang? Ne se sont-ils pas vus enfin dans la dernière extrémité, et près de périr par la famine, pendant que leur frère régnait sur toute l'Egypte? Ainsi plus vous avez d'envie contre votre frère, plus vous lui procurez de bien. Dieu qui voit tout, prend en main la cause de l'innocent; et touché de l'injustice avec laquelle vous le traitez, il se plaît à le relever lorsque vous cherchez à l'abaisser, et vous punit en même temps selon la grandeur de votre crime. Si Dieu a coutume de punir ceux qui se réjouissent du mal de leurs ennemis; s'il dit dans ses Ecritures : « Ne vous réjouissez pas « de la chute de votre ennemi, de peur que « Dieu ne le voie, et que cela ne lui plaise « pas (Prov. XIV, 17); » combien punira-t-il davantage ceux qui, poussés par leur envie, veulent du mal à ceux qui ne leur en ont jamais fait?

Etouffons donc, mes frères, dans nous ce monstre à plusieurs têtes. Car il y a plusieurs sortes d'envie. Si celui qui n'aime que celui qui l'aime, n'a rien de plus qu'un publicain, que deviendra celui qui hait une personne qui

ne l'a point offensé? Comment évitera-t-il l'enfer puisqu'il est pire que les païens mêmes? C'est, mes frères, ce qui me remplit de douleur. Nous devrions imiter les anges, ou plutôt le Seigneur et le Dieu des anges, et nous imitons le démon. Car je sais que dans l'Eglise même il y a beaucoup d'envieux, et encore plus entre nous autres qui en sommes les ministres, qu'entre les fidèles qui nous sont soumis. C'est pourquoi il est bon que nous nous parlions aussi à nous-mêmes.

Dites-moi donc, vous qui êtes ministre de l'Eglise : pourquoi portez-vous envie à cet homme? Est-ce parce que vous le voyez élevé en dignité et en honneur, et célèbre par son éloquence? Ne savez-vous pas que tous ces avantages sont souvent de véritables maux pour ceux qui ne veillent pas assez sur eux? qu'ils les rendent orgueilleux, vains, insolents et lâches? et qu'enfin ils disparaissent bientôt et perdent tout leur éclat? Car ce qu'il y a de plus déplorable dans ces faux biens, c'est que le plaisir qui en naît est court, et que les maux qu'ils causent sont éternels. Dites-moi donc en vérité, est-ce là le sujet de votre envie?

Mais il est puissant, dites-vous, auprès de l'évêque. Il conduit, il ordonne, il fait tout ce qui lui plaît. Il peut faire du mal à tous ceux qui lui résistent. Il peut faire du bien à tous ceux qui le flattent. Enfin il a toute la puissance entre les mains. Les gens du monde pourraient parler de la sorte. On excuserait ces pensées dans des hommes charnels, et tout attachés à la terre. Mais un homme spirituel en est incapable. Car que lui pourrait faire celui que vous prétendez être si puissant? Le déposera-t-il de sa dignité? Quel mal en recevra-t-il? s'il mérite d'être déposé, ce sera son bien, puisque rien n'irrite Dieu davantage, que d'être dans les fonctions saintes et d'en être indigne. Que si c'est à tort qu'il le dépose, toute la honte de cette action retombe sur celui qui l'a faite, et non sur celui qui la souffre. Car celui à qui l'on fait une si grande injustice, et qui la souffre généreusement, en devient bien plus pur, et en acquiert une bien plus grande confiance auprès de Dieu.

Ne pensons donc point, mes frères, aux moyens d'avoir des dignités, des honneurs et des charges ecclésiastiques, mais aux moyens d'avoir de véritables vertus. Les dignités portent d'elles-mêmes à faire beaucoup de choses qui ne plaisent pas à Dieu. Il faut avoir une vertu grande et héroïque pour n'en user que selon les règles de son devoir. Un homme qui est sans charge se purifie et se perfectionne par l'humilité de son état même. Mais celui qui est dans une dignité, est semblable à un homme qui demeurerait avec une fille d'une rare beauté, et qui serait obligé de n'arrêter jamais les yeux sur elle. C'est ainsi que ceux qui sont puissants dans l'Eglise doivent craindre de se laisser éblouir par l'éclat de leur puissance.

Telle est la puissance; elle en pousse beaucoup à traiter injurieusement les autres; elles ont allumé la colère dans leur cœur; elles ont rompu le frein de leur langue, pour ouvrir leur bouche aux paroles insolentes et injurieuses, et enfin elles ont été à leur égard comme une tempête furieuse, qui rompt tous les mâts et les cordages d'un vaisseau, et qui le fait périr au milieu des flots. Croyez-vous donc un homme heureux, lorsqu'il est environné de tous ces périls, et son état vous paraît-il bien digne d'envie? Il faudrait, ce me semble, avoir perdu le sens pour en juger de la sorte. Que si ces périls secrets et invisibles ne vous touchent pas assez, représentez-vous encore combien ces personnes qui sont en charge sont exposées aux flatteries, aux jalousies et aux médisances. Appelez-vous donc cet état un état heureux et digne d'envie?

Mais tout le peuple, dites-vous, honore cet homme. De quoi lui sert cet honneur? Est-ce le peuple qui le jugera? Est-ce au peuple qu'il rendra compte de ses actions? N'est-ce pas Dieu qui lui redemandera un compte très-exact de toute sa vie? Ne tremblez-vous point pour lui, lorsque le peuple l'estime? Cet applaudissement et ces louanges, ne sont-ce pas comme autant d'écueils et de rochers où il est en danger de se perdre? Plus les honneurs que le peuple lui rend sont grands, plus ils sont accompagnés de périls, de soins et d'inquiétudes. Celui qui dépend ainsi du peuple a bien de la peine à respirer un peu, et à demeurer ferme dans le même état. Quelque vertu que ces hommes aient d'ailleurs, il leur est très-difficile de se sauver, et d'entrer dans le royaume de Dieu.

Rien ne corrompt tant l'esprit et ne relâche tant les mœurs, que cet honneur qu'on reçoit du peuple qui rend les prélats timides, lâches, flatteurs et hypocrites. Pourquoi les pharisiens disaient-ils que Jésus-Christ était possédé du

démon, sinon par un désir ardent d'être estimés et d'être honorés du peuple? Et d'où vient au contraire que les autres Juifs jugeaient plus favorablement du Sauveur, sinon parce qu'ils n'étaient pas frappés de cette passion comme les pharisiens? Car rien ne rend un esprit si déraisonnable et si insensé que cette avidité de la gloire; et rien ne le rend si équitable, si solide et si ferme que le mépris de l'honneur. C'est pourquoi ce n'est pas sans sujet que je vous ai dit qu'il faut qu'un homme qui est en charge ait un esprit ferme et héroïque pour résister à tant de flots dont il est battu, et pour se sauver de la tempête qui l'attaque de toutes parts. Car quand un homme est possédé du désir de l'honneur, lorsque le vent de la gloire humaine lui est favorable, il est prêt à s'exposer à tout : et lorsqu'il lui est contraire, il s'abîme dans la tristesse. La gloire est pour un tel homme un paradis, et le déshonneur un enfer.

5. Est-ce donc là le sujet de votre envie, et n'en devriez-vous pas plutôt faire le sujet de votre compassion et de vos larmes? Lorsque vous croyez l'état de ces personnes digne d'envie, il me semble que vous êtes semblable à celui qui voyant un misérable lié, fouetté cruellement, ou déchiré par des bêtes farouches, regarderait avec envie sa douleur cuisante, et le sang qui lui coulerait de toutes parts. Car autant il y a d'hommes dans tout un peuple, autant ce ministre de l'Eglise a de liens qui l'environnent, et de maîtres auxquels il doit obéir. Ce qui est encore plus insupportable, c'est que chaque homme a ses pensées différentes. Ils attribuent tout le mal qui arrive à celui qui les conduit. Ils n'examinent rien à fond. Qu'une imputation imaginaire et sans fondement vienne à quelqu'un d'eux, elle passera pour une vérité constante dans l'esprit de tous les autres.

Quelle tempête est aussi pénible à souffrir que ces bizarreries du peuple? Celui qui s'arrête à ces louanges populaires, est comme ces flots de la mer qui s'élèvent jusqu'au ciel, et s'abaissent ensuite jusqu'aux abîmes. Il est toujours dans l'agitation, et jamais en paix. Avant que le jour de parler publiquement soit venu, il tremble de peur, et il appréhende le succès; et après que son discours est prononcé, ou il meurt de déplaisir et de tristesse, ou il entre dans une joie excessive qui est pire encore que son déplaisir. Car il est aisé de voir combien cette joie nuit à l'âme par les mauvais effets qu'elle y cause. Elle la rend légère et inconstante, sans solidité et volage.

Nous pouvons voir une preuve de cette vérité dans ces excellents hommes de l'Ancien Testament. Quand David a-t-il fait paraître plus de vertu? Est-ce lorsqu'il était dans le bonheur ou dans la joie, ou lorsqu'il était accablé de tristesse et de misère? Quand les Juifs servaient-ils Dieu avec plus de fidélité? Etait-ce lorsque l'extrémité de leurs maux les obligeait d'appeler Dieu à leur secours que la joie qu'ils ressentaient dans le désert les portait à adorer le veau d'or? C'est ce qui a fait dire à Salomon, qui savait parfaitement ce que c'était que la joie : « qu'il vaut « mieux aller dans une maison de pleurs « que dans celle où l'on rit (Eccl. VII, 3); » et que Jésus-Christ appelle heureux ceux qui pleurent, et ceux qui rient malheureux : « Malheur à vous qui riez, parce que vous pleure- « rez! » Et c'est avec grande raison qu'il parle de la sorte, parce que l'âme devient plus molle et plus relâchée dans la joie; au lieu que dans la tristesse elle rentre en elle-même, elle devient plus sage et plus modérée, elle se dégage de ses passions, elle s'élève plus aisément vers Dieu, et elle trouve en soi-même plus de solidité et de force.

Pensons, mes frères, à ces vérités : fuyons la vaine gloire et le faux plaisir qu'on y trouve, afin de mériter cette gloire véritable qui ne passera jamais, que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLI.

« JÉSUS CONNAISSANT LEURS PENSÉES LEUR DIT : TOUT ROYAUME DIVISÉ CONTRE LUI-MÊME SERA RUINÉ ; ET TOUTE VILLE OU TOUTE MAISON DIVISÉE CONTRE ELLE-MÊME NE POURRA SUBSISTER. QUE SI SATAN CHASSE SATAN, IL EST DIVISÉ CONTRE LUI-MÊME. COMMENT DONC SON ROYAUME SUBSISTERA-T-IL ? » (CHAP. XII, 25, 26, JUSQU'AU VERSET 33.)

—

ANALYSE.

1. Jésus-Christ en révélant les secrètes pensées des cœurs, prouve sa divinité.
2. Jésus-Christ daigne se justifier devant les Juifs qui le calomniaient en disant qu'il chassait le démon par le démon. — En quel sens le blasphème contre le Saint-Esprit n'est point remis.
3. et 4. Qu'il faut se représenter tous ses péchés pour en concevoir un vif regret. — Qu'il faut faire attention aux péchés intérieurs, non moins qu'aux autres. — Qu'on doit guérir les plaies de l'âme par les vertus qui leur sont opposées.

1. Les Juifs avaient déjà dit de Jésus-Christ qu'il chassait les démons au nom de Béelzébub. Jésus-Christ ne les en avait pas repris. Il s'était contenté de leur faire connaître sa puissance par la multitude de ses miracles et par la sainteté de sa doctrine. Mais voyant qu'ils continuent à tenir les mêmes propos, il se croit enfin obligé de leur répondre. Il commence par leur faire connaître sa divinité, en déclarant publiquement ce qu'ils avaient dans le cœur, et en délivrant en leur présence les possédés avec une facilité toute-puissante. Quelque imprudente et absurde que fût cette calomnie, parce que, comme j'ai dit, l'envie ne se met pas en peine de ce qu'elle dit pourvu qu'elle dise une injure, néanmoins Jésus-Christ ne néglige pas d'y répondre. Il le fait avec une douceur et une modération digne de lui, voulant nous apprendre à être doux à l'égard même de nos ennemis, quand ils publieraient de nous des choses dont nous ne nous sentons point coupables, et qui n'ont pas la moindre vraisemblance. Il veut que nous ne nous troublions point alors, mais que nous leur rendions raison de notre conduite avec beaucoup de douceur et de patience. C'est ce qu'il pratique lui-même en cette rencontre, afin que sa modestie fût même la conviction de leur fausseté, puisqu'un homme possédé du démon n'aurait pu être ni assez éclairé pour pénétrer dans le fond des cœurs, ni assez humble pour leur répondre si modérément.

La pensée qu'ils avaient de lui était trop effroyable pour oser la publier devant le peuple, mais ils s'en entretenaient en eux-mêmes. Jésus-Christ veut leur faire connaître qu'il voyait à nu tout ce qu'ils pensaient, et, sans publier leurs calomnies, ni découvrir leur malice, il se contente de répondre au mouvement de leur cœur, laissant ensuite à leur conscience à leur reprocher l'excès de leur propre malice. Car l'unique but du Sauveur était de convertir les pécheurs, et non pas de les confondre. Rien ne l'empêchait, s'il l'eût voulu, de les convaincre par ses raisons, de les rendre ridicules, et de punir leur impiété très-sévèrement. Mais il ne veut pas le faire. Il oublie ses intérêts pour ne s'appliquer qu'à les guérir de leur prévention haineuse et à les rendre plus doux et plus susceptibles de conversion.

Mais comment se défend-il ? Il ne leur oppose point l'Ecriture, parce qu'ils négligeaient eux-mêmes de s'y appliquer, et qu'ils la corrompaient par de faux sens. Il se sert de raisons communes et d'exemples qui arrivent tous les jours. « Tout royaume, » dit-il, « qui « est divisé contre lui-même sera ruiné; et « toute ville ou toute maison divisée contre « elle-même ne pourra subsister (25). » On

sait assez que les guerres domestiques et civiles sont bien plus dangereuses que les étrangères. Il en est de même pour nos corps, et généralement pour toutes choses. Il aime mieux d'abord leur rapporter deux exemples plus communs, et qu'ils pouvaient mieux connaître. Car qu'y a-t-il sur la terre de plus fort qu'un puissant royaume? Cependant si la division s'y mêle, il se détruit aisément. Que si l'on dit qu'un royaume ne se détruit si aisément, lorsqu'il se divise, que parce que son étendue et la multitude des parties qui le composent, contribuent beaucoup à sa ruine, Jésus-Christ montre que la division fait le même effet dans une seule ville, et même dans une maison particulière. Il est donc clair que tout ce qui subsiste, qu'il soit grand ou petit, périt lorsqu'il se divise. Si donc, dit Jésus-Christ, je chasse les démons parce que je suis possédé d'un démon, n'est-il pas évident que les démons se combattent, qu'ils sont opposés les uns aux autres, et qu'ainsi leur puissance, étant divisée contre elle-même, ne pourra plus subsister?

« Si Satan chasse Satan, il est divisé contre « lui-même. Comment donc son royaume « subsistera-t-il (26)? » Il ne dit pas si Satan chasse les démons; mais « si Satan chasse « Satan, » afin de faire mieux voir l'union qui est entre eux. « Il est divisé contre lui-même.» S'il est divisé, il est affaibli et ruiné, et s'il est affaibli et ruiné, comment pourra-t-il chasser les autres?

Voyez donc combien cette accusation des Juifs est ridicule; combien elle est extravagante, et comme elle se combat et se détruit elle-même. Car c'est assurément bien mal raisonner de reconnaître que le règne des démons subsiste, lorsque les démons chassent les démons, et de prétendre qu'en se combattant de la sorte, ils établissent leur règne, au lieu que cette division même serait la destruction de leur règne.

Voilà la première réponse que Jésus-Christ fait à leurs accusations. L'autre est celle qu'il tire de ses disciples et des miracles qu'ils faisaient sur les possédés. Car Jésus-Christ ne se contente pas de réfuter leurs objections impertinentes par une seule raison. Il leur en oppose plusieurs pour confondre davantage leur impudence. C'est ainsi qu'il a détruit cette vaine accusation de la violation du sabbat, non-seulement en produisant l'exemple du roi David, mais encore en rapportant la conduite ordinaire des prêtres, puis cet endroit de l'Ecriture, où Dieu dit : « Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice; » en ajoutant enfin que l'institution du sabbat avait été faite pour l'homme même. Il réfute ici de même cette objection par une seconde raison plus claire que la première, en disant :

2. « Si donc je chasse les démons par la « vertu de Béelzébub, par qui vos enfants les « chassent-ils (27)? » Considérez, mes frères, combien il est doux encore et modéré dans cette réponse. Il ne dit pas, mes disciples ou mes apôtres; mais « vos enfants; » et il leur donne ainsi le moyen de se rendre dignes de la même grâce qu'avaient reçue ceux qui étaient Juifs comme eux; mais s'ils voulaient au contraire demeurer toujours dans leur ingratitude, il les rend entièrement inexcusables. Voici donc ce qu'il leur dit : « Si je chasse les « démons par la vertu de Béelzébub, par qui « les chassent vos enfants? » Car les apôtres avaient déjà chassé les démons par la puissance que Jésus-Christ leur avait donnée. Cependant les Juifs ne les accusaient point, comme Jésus-Christ, de chasser les démons au nom des démons, parce qu'ils n'en voulaient pas à la chose même, mais à la personne.

Ainsi pour leur faire voir que tout ce qu'ils disaient contre lui ne venait que de leur envie, il leur propose ses apôtres qui chassaient aussi les démons, comme s'il leur disait : Si je chasse les démons par la vertu de Béelzébub, c'est aussi par Béelzébub que vos enfants les doivent chasser, puisqu'ils n'ont point d'autre puissance que celle que je leur ai donnée. Cependant vous n'avez point eu d'eux ces pensées. Comment donc les pouvez-vous avoir de moi? Pourquoi me condamnez-vous, lorsque vous les justifiez, quoique je n'aie fait que ce qu'ils font? Ce jugement favorable que vous portez sur vous, vous rendra encore plus coupables pour l'injustice que vous me faites; aussi il ajoute ensuite : « C'est pourquoi ils « seront eux-mêmes vos juges (27). » Juifs comme vous et suivant la même loi que vous, ils m'ont obéi en toute chose; ils condamneront donc un jour tout ce que vous faites, et tout ce que vous dites contre moi avec tant d'insolence et tant d'imposture.

« Mais si je chasse les démons par l'Esprit de « Dieu, vous devez donc croire que le règne

« de Dieu est parvenu jusqu'à vous (28). » Quel est ce « royaume de Dieu » ? C'est ma présence sur la terre. Remarquez encore combien il attire à lui les Juifs, combien il cherche à les guérir, et à faire en sorte qu'ils le connaissent. Il leur représente qu'ils s'opposent eux-mêmes aux grands biens qu'il leur veut faire et qu'ils agissent contre leur propre salut. Au lieu que vous devriez vous réjouir et être ravis de ce que je suis ici pour vous dispenser les grâces que les prophètes ont prédites auautrefois, et de ce que le temps de votre bonheur est enfin venu, vous faites tout le contraire, et non-seulement vous vous opposez aux grands dons que je vous offre, mais vous me déshonorez même par vos fausses accusations et par vos calomnies.

Saint Matthieu dit ici : « Que si je chasse les « démons par l'Esprit de Dieu ; » et saint Luc : « Que si je chasse les démons par le « doigt de Dieu, » ce qui montre que c'est l'ouvrage de la toute-puissance de Dieu de chasser ainsi les démons, et non pas l'effet d'une grâce qui soit ordinaire. Il veut aussi qu'ils puissent conclure de là que le Fils de Dieu est venu. Mais il ne le dit pas clairement. Il se sert d'une expression figurée en disant : « Vous devez croire que le règne de « Dieu est parvenu jusqu'à vous. » O sagesse admirable du Sauveur ! Il établit son incarnation et prouve son avènement au monde par les accusations mêmes de ses ennemis. Et pour les attirer davantage à lui, il ne dit pas seulement : « Le royaume de Dieu est venu, » mais il dit, « est parvenu jusqu'à vous ; » comme s'il disait : ces grands biens sont venus pour vous. Pourquoi donc recevez-vous avec chagrin et avec tristesse la nouvelle de votre bonheur ? Pourquoi combattez-vous votre salut ? Voici le temps que les prophètes vous ont marqué autrefois. Ils ont prédit que je viendrais, et ils ont donné pour marque de mon avènement, qu'il se ferait alors des miracles par une puissance toute divine. Vous êtes témoins que ces miracles se font, et ils sont assez grands pour faire voir qu'il n'y a que Dieu qui les puisse faire. Le démon ne peut être maintenant plus puissant qu'il l'a été jusqu'ici. Il faut nécessairement qu'il soit plus faible. Et il est impossible que le démon étant faible chasse un autre démon qui est très-fort.

C'est ainsi qu'il leur parlait, pour leur montrer que toute la force vient de la charité et de l'union, et toute la faiblesse de la division et du schisme. C'est pourquoi il exhorte sans cesse et à tout propos ses disciples à la charité, leur représentant que le démon fait tous ses efforts pour la détruire.

Après cette seconde raison Jésus-Christ en donne une troisième. « Aussi comment quel- « qu'un peut-il entrer dans la maison d'un « homme fort et puissant et piller ses armes « et ce qu'il possède, si auparavant il ne le lie « pour pouvoir ensuite piller sa maison (29) ? » Il est clair par ce qui a déjà été dit que Satan ne peut point chasser Satan. Il est encore évident que personne ne peut chasser un homme fort, si auparavant il ne le surmonte. Que devez-vous donc conclure de là, dit Jésus-Christ aux Juifs, sinon la vérité de ce que je vous ai déjà dit, de ce qui vous est encore une fois démontré ici avec un surcroît de force ? savoir, que je suis si éloigné de faire ces miracles par la puissance du démon et d'avoir quelque intelligence avec lui, que je lui fais au contraire une guerre continuelle, que je l'ai vaincu, et que je le tiens dans les chaînes ? Et je ne veux point vous en donner d'autre preuve que ces dépouilles que je lui ai arrachées.

Considérez, mes frères, comment Jésus-Christ tire toujours des raisonnements des Juifs le contraire de ce qu'ils avaient prétendu. Ils voulaient montrer que Jésus-Christ ne faisait pas ces miracles par lui-même, mais par la vertu des démons. Et Jésus-Christ au contraire prouve qu'il a vaincu non-seulement les démons, mais leur prince même et leur chef, et qu'il le tient « enchaîné » par sa puissance. Et il le prouve par les effets. Car si les démons ont un chef et un prince, comment aurait-il pu prendre leurs dépouilles, sans avoir auparavant vaincu leur prince ?

Il me semble qu'il parle ici prophétiquement, parce que non-seulement les démons sont « les vases » et les instruments de Satan, mais encore tous les hommes qui vivent comme le démon leur commande. Il déclare donc ici qu'il ne chasse pas seulement les démons, mais qu'il va encore bannir de la terre toutes les erreurs dont ils l'ont remplie ; qu'il va détruire tous les enchantements dont il aveuglait les âmes, et rendre inutiles toute sa méchanceté et ses artifices. Il ne dit pas qu'il ravira, mais qu'il « pillera », pour marquer qu'il le fera avec plus d'autorité et de puissance. Il lui donne le nom de « fort », non

qu'il soit tel par lui-même, Dieu nous garde de cette pensée ! mais pour marquer la tyrannie qu'il avait exercée jusque-là sur les hommes, dans laquelle il ne s'était affermi que par notre lâcheté et par notre faiblesse.

3. « Celui qui n'est point avec moi est contre « moi : et celui qui n'amasse point avec moi « dissipe au lieu d'amasser (30). » Voici la quatrième raison dont Jésus-Christ se sert pour réfuter l'accusation des Juifs. Que désiré-je, dit Jésus-Christ, si ce n'est de convertir les hommes à Dieu, de les instruire dans la vertu, et de leur annoncer un nouveau royaume ? Que veut au contraire le diable et tous les démons, sinon la perte des hommes et leur éternelle damnation? Comment donc celui qui « n'est point avec moi, et qui n'amasse point « avec moi, » pourrait-il m'aider de son secours, et contribuer à mes desseins ? Mais que dis-je, contribuer à mes desseins ? A-t-il d'autre désir que de dissiper ce que j'aurais amassé moi-même? Est-il donc vraisemblable que celui qui non-seulement ne recueille pas avec moi, mais qui tâche même de dissiper ce que j'aurais amassé, voulût s'accorder avec moi pour chasser ensemble les démons ?

Mais si cette parole de Jésus-Christ fait voir que le démon est contre lui, et qu'il travaille à détruire tout ce que fait Jésus-Christ, elle montre aussi que Jésus-Christ est toujours opposé au démon, et qu'il renverse tout ce que le démon établit. Comment doit-on entendre ces paroles : « Celui qui n'est point avec moi « est contre moi ? » C'est-à-dire par cela même qu'il ne recueille et n'amasse pas avec lui. Si cela est vrai, mes frères, combien plus celui-là sera-t-il l'ennemi de Jésus-Christ, qui s'oppose à lui, et qui le combat? Si celui qui ne s'accorde pas avec Jésus-Christ, et qui ne contribue pas à ses desseins, est son adversaire, combien plus le sera celui qui lui déclare une guerre ouverte ? Il parle de la sorte pour marquer davantage l'inimitié immortelle qui est entre lui et le démon. Car dites-moi, je vous prie, si vous aviez un ennemi à combattre et que quelqu'un ne voulût pas vous assister contre lui, ne le regarderiez-vous pas comme un homme qui vous serait opposé ? Que si Jésus-Christ dit ailleurs : « Celui qui n'est pas « contre vous est pour vous (Luc, IX) ; » cela ne contredit pas ce qui est dit ici, car il parle ici des personnes qui sont entièrement opposées à ses disciples ; et il parle en cet autre endroit de celles qui ne seraient pour eux qu'en partie : « Nous avons vu quelqu'un qui chassait « les démons en votre nom. » (Matth. IX, 22.) Mais il me semble qu'ici il désigne particulièrement les Juifs qu'il met du côté des démons. Car ils étaient opposés à Jésus-Christ, et ils dispersaient tout ce qu'il avait amassé. Il déclare assez qu'il avait cette pensée lorsqu'il dit : « C'est pourquoi je vous déclare que tout « péché et tout blasphème sera remis aux « hommes (31). » Après s'être défendu ; après avoir satisfait à toutes les objections ; après avoir découvert l'impudence de ses ennemis, il les effraye ensuite par ses menaces. Car ce n'est pas une petite preuve du zèle qu'il avait du salut des hommes, de ne pas se contenter de se justifier devant eux et de les persuader de son innocence, mais de les intimider même par les menaces. C'est ce qu'il fait souvent à leur égard dans les avis qu'il leur donne, et dans les lois qu'il leur impose. Cette parole d'abord paraît fort obscure ; mais si nous la considérons avec soin, nous n'y trouverons plus de difficulté. Il est donc important de la peser et de la bien examiner : « Tout péché, » dit-il, « et tout blasphème sera remis aux « hommes. »

« Mais le blasphème contre le Saint-Esprit « ne leur sera point remis (31). Et si quel« qu'un parle contre le Fils de l'homme, il lui « sera remis, mais s'il parle contre le Saint« Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni « en l'autre (32). » Que veut-il dire par ces paroles? Vous avez, leur dit-il, publié contre moi plusieurs choses. Vous avez dit que j'étais un séducteur et un ennemi de Dieu. Je vous pardonne ces excès, et je ne vous en punirai point si vous en faites pénitence, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera point remis à ceux même qui en feront pénitence. Quoi donc ! ce blasphème ne sera-t-il point pardonné même à ceux qui s'en repentiront ? Qui pourrait raisonnablement le croire, après que nous avons vu effectivement ce crime pardonné à ceux qui se sont repentis de l'avoir commis ? Plusieurs de ceux qui avaient blasphémé ainsi contre Jésus-Christ, ont ensuite cru en lui, et Dieu leur a pardonné leurs crimes.

Qu'est-ce donc que Jésus-Christ veut faire entendre par ces paroles, sinon que ce péché était de tous celui qui se pardonne le moins ? Car celui qu'ils commettaient contre Jésus-

Christ était plus excusable, puisqu'ils ne le connaissaient pas; au lieu qu'ils ne pouvaient ignorer le Saint-Esprit, après tant de preuves qu'ils en avaient. Car c'était par lui que les prophètes avaient prédit de Jésus-Christ tout ce qu'ils en avaient annoncé. Et généralement tous les saints de l'Ancien Testament avaient eu une grande connaissance du Saint-Esprit. Il semble donc que Jésus-Christ leur dise : Je demeure d'accord que vous ayez eu quelque sujet d'être scandalisés à mon sujet à cause de cette chair dont vous me voyez revêtu; mais pouvez-vous dire du Saint-Esprit que vous ne le connaissez pas? « Je vous déclare donc que « le blasphème contre le Saint-Esprit ne vous « sera point remis; et vous en serez punis ici « et en l'autre monde. » Plusieurs d'entre les pécheurs n'ont été châtiés qu'en cette vie, (comme le fornicateur de Corinthe et les autres Corinthiens qui participaient indignement aux saints mystères), mais vous autres vous serez punis, et en ce monde et en l'autre. Je vous pardonne toutes les injures que vous avez publiées contre moi durant ma vie; je vous pardonne même ma mort, cet outrage sanglant de la croix; il n'y a que votre infidélité qui ne vous sera point remise.

Il dit ceci parce que plusieurs d'entre ceux qui avaient cru en lui avant sa passion n'avaient pas une foi pleine. C'est pourquoi il est souvent obligé d'ordonner à ceux qu'il guérissait de ne le point découvrir avant sa mort; et sur la croix même il prie son Père de pardonner à ceux qui l'y avaient attaché. Mais pour ce qui regarde, leur dit-il, les blasphèmes que vous dites contre l'Esprit-Saint, c'est un crime irrémissible. Il marque donc qu'il entend ces paroles des injures qu'on lui disait avant sa passion, lorsqu'il ajoute : « Si quel« qu'un parle contre le Fils de l'homme, il lui « sera remis, mais s'il parle contre le Saint« Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle, « ni en l'autre. » Pourquoi? Parce que le Saint-Esprit ne vous est pas inconnu, et que vous attaquez impudemment une vérité trop claire. Car si vous dites que vous ignorez qui je suis, pouvez-vous ne pas connaître le Saint-Esprit, et pouvez-vous ignorer que chasser les démons et guérir miraculeusement les maladies, ne peut être l'ouvrage que du Saint-Esprit? Ce n'est donc pas moi seulement que vous offensez. Vos outrages retombent sur l'Esprit-Saint. C'est pourquoi vous ne pourrez éviter d'être punis de ce crime et en ce monde et en l'autre.

De tous les hommes qui sont sur la terre, les uns sont punis et en cette vie et en l'autre; les autres ne le sont qu'ici; les autres ne le seront qu'en l'autre monde; enfin les autres ne le seront ni en celui-ci ni en l'autre.

Les Juifs ont été punis et en cette vie et en l'autre. Ils ont été punis ici lorsque les Romains ont assiégé leur ville et qu'ils ont souffert des maux effroyables, mais temporels, d'où ils sont passés dans les supplices éternels. Les peuples de Sodome et de Gomorrhe et plusieurs autres ont souffert de même sur la terre et dans les enfers. D'autres ne sont punis qu'en l'autre monde, comme le mauvais riche, qui, après avoir vécu dans un si grand luxe, ne trouva pas même une goutte d'eau après sa mort. D'autres ne sont punis qu'ici, comme le fornicateur de Corinthe. Et d'autres ne sont punis ni en ce monde ni en l'autre, comme les saints apôtres, comme les prophètes et comme le bienheureux Job. Car les maux qu'ils ont souffert n'étaient point la punition de leurs crimes, mais l'épreuve de leur vertu.

4. Travaillons, mes frères, à être du nombre de ces saints amis de Dieu; et si nous ne sommes pas assez heureux pour leur ressembler, soyons au moins de ceux qui ont expié leurs péchés en cette vie. Car le tribunal de ce grand Juge sera terrible en l'autre vie. L'arrêt de la condamnation ne se révoquera point, et les tourments seront insupportables. Si vous voulez empêcher que Dieu ne vous punisse même en cette vie, jugez-vous vous-mêmes, et punissez-vous de vos péchés. Ecoutez ce que dit saint Paul : « Si nous nous jugions nous« mêmes, nous ne serions point jugés de Dieu.» (I Cor. xi, 31.) Si vous suivez ce conseil, et si vous vous avancez peu à peu dans cette voie, vous remporterez enfin la couronne.

Et comment, direz-vous, pouvons-nous nous juger et nous punir nous-mêmes? Pleurez, soupirez dans l'amertume de votre cœur, gémissez amèrement, humiliez-vous, affligez-vous, souvenez-vous de tous vos péchés en particulier. Ce souvenir est un supplice secret et intérieur, qui n'est connu que de celui qui est entré dans les sentiments d'une vive componction et qui a éprouvé combien la mémoire des fautes passées est sensible à une âme touchée d'un véritable regret. C'est pourquoi Dieu propose la justification comme le prix de cette pénitence sincère. « Accusez-vous le premier

« de vos péchés, » dit-il, « afin que vous deve« niez juste. » (Isaïe, XLIII, 26.) Car c'est, n'en doutons pas, un moyen bien propre pour nous corriger, que de rassembler tous les péchés de notre vie, de les repasser dans notre mémoire, et de nous en occuper sans cesse. Celui qui en usera de la sorte sera tellement percé de douleur qu'il se croira même indigne de vivre. Et ce sentiment le tiendra tellement humilié sous la main de Dieu, qu'il le rendra flexible à tous ses ordres comme de la cire.

Mais ne rappelez pas seulement en votre mémoire les crimes honteux, les fornications, les adultères et les autres péchés semblables qui font horreur à tout le monde. Rappelez-y tous ces péchés intérieurs et invisibles : ces calomnies et ces médisances cachées, ces piéges tendus en secret, cet amour de la vaine gloire, ces mouvements d'envie, et tous les déréglements de cette nature. Car pour être invisibles ils n'en seront pas moins punis. Les calomniateurs seront précipités dans la géhenne, les ivrognes n'auront aucune part dans le royaume du ciel, et celui qui n'aime pas son frère est tellement rejeté de Dieu, que le martyre même ne lui servirait de rien. Celui qui n'a pas soin de ses proches a renoncé la foi, et celui qui méprise le pauvre sera condamné au feu.

Ne négligez pas ces fautes comme peu considérables, mais recueillez-les toutes ensemble, et écrivez-les dans votre cœur comme dans un livre. Si vous les écrivez dans votre mémoire, Dieu les effacera de la sienne. Si vous négligez de les marquer, Dieu les marquera lui-même, et en tirera la vengeance. Ne vaut-il donc pas beaucoup mieux nous en souvenir, afin que Dieu les oublie, que de les oublier afin que Dieu nous les représente et nous les reproche devant toute la terre dans son effroyable jugement ?

Pour éviter ce malheur, rappelons dans notre souvenir tous nos désordres passés et nous nous trouverons étrangement redevables à la justice de Dieu. Qui par exemple est pur et exempt de toute avarice ? ne me dites point que vous ne tirez de vos usures qu'un gain modéré. Ce peu de gain que vous faites vous coûtera un jour de grands supplices. Pensez-y sérieusement et faites-en pénitence. Qui peut dire qu'il n'a jamais outragé son frère ? Cependant Jésus-Christ dit lui-même, que qui traite mal son frère sera jeté dans l'enfer. Quel est celui qui n'a point parlé mal en secret de son prochain ? Cependant les calomniateurs seront éternellement bannis du royaume. Qui n'a point eu de mouvements d'orgueil ? Qui ne s'est point enflé de vanité ? Et c'est ce crime néanmoins qui est le plus horrible de tous. Qui n'a jamais jeté de regards déshonnêtes sur une femme ? Vous savez cependant ce que Jésus-Christ dit de ces regards. Qui ne s'est point mis en colère contre son frère sans aucun sujet ? Cependant celui qui le fait se rend coupable de jugement. Qui n'a jamais fait de jurements ? Et l'Evangile nous assure que les jurements viennent d'une mauvaise cause. Qui ne s'est jamais parjuré ? Et cela néanmoins vient d'une cause bien plus mauvaise. Qui n'a point été l'esclave de l'argent ? Cependant on ne peut l'être sans se retirer de la bienheureuse servitude de Jésus-Christ.

Je pourrais rapporter encore beaucoup d'autres choses encore plus considérables. Mais ceci suffira pour toucher les cœurs qui ne seront pas plus durs que la pierre. Si chacun de ces péchés suffit en particulier, pour jeter une personne dans l'enfer, que sera-ce de tous ensemble ?

Comment donc, me direz-vous, est-il possible de se sauver ? Nous le ferons si nous appliquons à nos maux des remèdes tout contraires, la miséricorde, les aumônes, les prières, la componction, la pénitence, l'humilité, la contrition du cœur, et le mépris de toutes les choses de ce monde. Dieu nous a ouvert mille voies pour nous sauver, si nous y voulons prendre garde.

Veillons donc sur nous-mêmes; tâchons de guérir nos plaies par toutes sortes de remèdes. Faisons l'aumône ; pardonnons à ceux qui s'emportent de colère contre nous ; rendons grâces à Dieu de tout ; jeûnons autant que nous le pourrons ; prions avec assiduité, et faisons-nous des amis de notre bien. Car c'est ainsi que nous pourrons obtenir de Dieu le pardon de nos fautes, et recevoir de lui les biens qu'il nous a promis. Je le prie de nous faire à tous cette grâce, par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

« OU DITES QUE L'ARBRE EST BON ET QUE LE FRUIT AUSSI EN EST BON, OU DITES QUE L'ARBRE EST MAUVAIS ET QUE LE FRUIT AUSSI EN EST MAUVAIS. CAR C'EST PAR LE FRUIT QUE L'ON CONNAIT L'ARBRE. » (CHAP. XII, 33, JUSQU'AU VERSET 38.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Les méchants ne retirent aucun avantage de la vertu de leurs ancêtres. — La bouche parle de l'abondance du cœur soit en bien soit en mal.

3. Qu'il ne faut pas révéler les vices du prochain, même s'ils sont vrais. — Au lieu d'examiner les péchés du prochain, examinons les nôtres.

4. Utilité de l'examen de conscience, du soin que l'on doit y apporter. — Exhortation à la pratique de la vertu qui n'est pas plus difficile que celle du vice.

1. Jésus-Christ se sert encore ici d'un autre raisonnement pour confondre ses adversaires, et il ne se contente pas des réfutations précédentes. Il est visible qu'il n'agissait pas ainsi pour se justifier devant eux du crime qu'ils lui imputaient, puisqu'il en avait déjà dit assez pour cela ; mais pour tâcher de les convertir, et de les rappeler à Dieu. Il semble qu'il leur dise par ces paroles : Personne de vous ne s'en prend à ceux qui ont été guéris, comme ne l'ayant pas été véritablement : personne ne dit non plus que ce soit un mal de délivrer un homme du démon qui le possède. Car quelle que fût leur impudence, ils n'auraient cependant pas osé dire pareille chose. Puis donc que ne trouvant rien à dire dans ses actions, ils ne laissaient pas de décrier sa personne, il leur montre que leurs accusations étaient entièrement déraisonnables, et qu'elles combattaient l'ordre naturel des choses. Il leur laissait à conjecturer de là quelle impudence il fallait avoir pour dire des choses qui non-seulement étaient détestables, mais même sans aucune apparence de raison.

Mais considérez la modération du Sauveur. Il ne dit pas : Dites que l'arbre est bon, parce que le fruit en est bon ; mais pour les confondre entièrement, et pour leur faire mieux comprendre quelle était sa douceur et leur audace, il leur dit : Si vous voulez reprendre mes actions, je ne vous en empêche pas : mais que vos accusations au moins paraissent un peu raisonnables, et qu'elles ne se contredisent point elles-mêmes. Car le moyen le plus propre pour les convaincre de leur malice était de leur faire voir qu'ils voulaient obscurcir les choses du monde les plus claires. En vain, leur dit-il, votre malignité s'aveugle elle-même et veut allier ce qui est incompatible. On reconnaît l'arbre par le fruit, et non pas le fruit par l'arbre. Mais vous faites le contraire. Quoique l'arbre soit le principe du fruit, c'est néanmoins le fruit qui fait juger quel est l'arbre. Il fallait donc, pour être conséquents, blâmer mes actions pour pouvoir m'accuser moi-même, ou bien ne pas m'accuser si vous approuviez mes actions. Pour vous, vous agissez d'une manière tout opposée. Sans rien blâmer dans mes actions qui sont les fruits, vous accusez ma personne qui est comme l'arbre, et vous allez jusqu'à m'appeler démoniaque.

Jésus-Christ confirme encore ici ce qu'il a dit précédemment : « Un bon arbre ne peut « porter de mauvais fruits, ni un mauvais « arbre en porter de bons. » (Matth. VII, 18.) Ce qui fait voir que leurs accusations étaient tout à fait absurdes, et contre toute sorte de raison. Et comme ce n'est plus lui qu'il justifie, mais le Saint-Esprit, il leur parle avec chaleur et

avec force. « Race de vipères, comment pour« riez-vous dire de bonnes choses étant mé« chants comme vous êtes, puisque la bouche « parle de la plénitude du cœur (34) ? » Jésus-Christ, par ces paroles, accuse en même temps ses ennemis, et prouve par eux la vérité de ce qu'il vient de leur dire. Vous autres, leur dit-il, étant d'aussi mauvais arbres que vous êtes, vous ne pouvez porter de bons fruits. Je ne m'étonne donc pas que vous disiez ce que vous dites, puisqu'étant sortis de si mauvais pères, vous avez eu une éducation semblable à votre naissance, et que vous en retenez encore l'esprit et le cœur.

Mais remarquez avec quelle sévérité il les reprend, et combien ce qu'il leur objecte est sans réplique. Il ne leur dit point : « Com« ment pourriez-vous dire de bonnes choses, « vous qui êtes une race de vipères ? La conséquence serait moins frappante ; mais « com« ment pouvez-vous dire de bonnes choses, « étant méchants comme vous êtes ? » Il les appelle « Race de vipères, » parce que ces hommes se glorifiaient de leurs ancêtres. Et, pour leur montrer qu'ils n'en devaient attendre aucun avantage, il les retranche de la race d'Abraham ; il leur ôte ce titre d'honneur, dont ils s'enorgueillissaient si insolemment, et, au lieu d'un ancêtre si illustre, il leur donne pour pères des serpents, extraction plus conforme à leur malice noire et envenimée. « Puisque la bouche, » ajoute-t-il, « parle de « la plénitude du cœur. »

Il leur fait voir encore ici qu'il est Dieu, et et qu'il connaît le fond des cœurs. Il nous apprend que nous rendrons compte un jour non-seulement de nos paroles, mais encore de nos mauvaises pensées, et qu'elles ne peuvent être cachées aux yeux de Dieu. Il montre même que les hommes peuvent aussi les connaître. Car il y a une si grande liaison et un si grand rapport du dedans avec le dehors, que lorsque le venin est au dedans, il faut nécessairement qu'il se répande et qu'il paraisse au dehors par les paroles. Lors donc que vous entendez dire à quelqu'un des paroles mauvaises et scandaleuses, vous devez croire qu'il y a en lui beaucoup plus de mal qu'il n'en fait paraître. Car ce qu'il dit de mauvais a un principe et une source, et ce qui paraît au dehors n'est qu'une petite partie de cette plénitude de corruption qui est cachée au dedans. Ce reproche est sanglant, vous le comprenez ; car si l'impiété de leurs paroles fait voir que c'est le démon qui les leur inspire, jugez quelle est la corruption de leur cœur, et combien cette source d'où elle coule est empoisonnée. Et cette conséquence est très-certaine, parce que la langue n'ose pas dire tout ce que le cœur lui dicte, et qu'elle ne laisse pas sortir toute la corruption intérieure ; mais comme le cœur n'a aucun homme pour témoin, et qu'ayant perdu la crainte de Dieu, il n'appréhende point ses jugements, il produit hardiment dans ses pensées tout le mal qu'il a conçu en lui-même. Ainsi il arrive d'ordinaire qu'il y a encore plus de corruption dans notre volonté que dans nos paroles, parce que la crainte même de ceux qui nous écoutent nous retient dans ce que nous disons, au lieu que le cœur n'étant connu de personne, s'abandonne avec plus de liberté au déréglement de ses pensées. Mais lorsqu'il y a au dedans une trop grande corruption, elle se répand enfin au dehors. Et comme ceux qui sont pressés de rejeter les mauvaises humeurs qui les incommodent, se contraignent d'abord, mais enfin ne les peuvent plus retenir ; de même ceux qui ont de mauvaises pensées et de mauvais desseins dans le cœur, après s'être retenus quelque temps, rejettent enfin au dehors ce venin caché, qui se répand en injures et en calomnies.

2. « L'homme qui est bon tire du bon tré« sor de son cœur ce qui est bon, et l'homme « qui est mauvais tire de son mauvais trésor ce « qui est mauvais (38). » — Ne croyez pas, nous dit-il, que cette parole : « Que la bouche ne « parle que de la plénitude du cœur, » ne soit vraie que dans le mal, elle l'est aussi dans le bien. Car il y a plus de vertu dans le fond du cœur des bons qu'il n'en paraît au dehors dans leurs paroles. Il concluait donc de là qu'on devait croire les Juifs plus malicieux qu'ils ne le paraissaient être par ce qu'ils disaient, et qu'on devait aussi supposer en lui plus de bonté qu'il n'en paraissait dans ses paroles.

Il donne au cœur le nom de « trésor » pour mieux exprimer la multitude des biens ou des maux qu'il renferme. Il tâche ensuite de les frapper de terreur. Ne croyez pas, leur dit-il, que le jugement que Dieu vous réserve se termine seulement à faire connaître à tout le monde la corruption de vos cœurs, mais votre malice sera de plus condamnée à des tourments éternels. Il ne leur adresse pas son dis-

cours en leur parlant à eux-mêmes et se servant du mot de « vous », pour instruire tout le monde en général, et pour rendre ce qu'il dit moins odieux.

« Aussi je vous déclare que les hommes « rendront compte au jour du jugement de la « moindre parole inutile qu'ils auront dite « (36). » Une parole inutile est une parole qui n'a point de rapport avec les choses dont on parle, ou qui tient du mensonge et de la médisance. Quelques-uns disent aussi qu'une parole inutile est une parole vaine, comme celles qui font rire, qui ne sont pas assez réglées, qui sont trop libres, et qui blessent l'honnêteté et la pudeur.

« Car vous serez justifié par vos paroles et « vous serez condamné par vos paroles (37). » Peut-on accuser ce jugement d'une trop grande sévérité; et ce compte que Dieu redemandera ne paraît-il pas être plein d'équité et de douceur? Le juge ne prononcera point l'arrêt contre vous sur le simple rapport des autres, mais sur ce que vous aurez dit vous-même : manière de juger de toutes la plus juste et la plus équitable, puisque vous êtes entièrement maître ou de dire ou de ne pas dire ce que vous voudrez.

Ce ne sont donc point, mes frères, ceux qui sont calomniés qui doivent trembler, mais bien les calomniateurs eux-mêmes. Car ceux qui auront été déchirés par les médisances ne seront pas contraints de justifier leur innocence, mais ceux qui les auront décriés seront obligés de rendre compte de toutes leurs paroles injurieuses. C'est sur eux que tout le péril tombera; c'est contre eux que le juge prononcera la sentence.

C'est pourquoi ceux qui sont calomniés doivent être dans une entière assurance, puisqu'ils ne seront point responsables des médisances des autres; mais leurs calomniateurs doivent frémir d'horreur et d'effroi aux approches de ce juge qui leur fera rendre compte de leurs impostures. Ce crime est un crime diabolique. C'est un péché qui n'apporte aucune satisfaction à celui qui le commet et qui ne lui cause que du mal. C'est une passion qui amasse dans l'âme un trésor funeste de malice et de péchés. Que si celui qui a le corps plein de mauvaises humeurs, tombe malade nécessairement, combien plus celui qui se remplit de cette humeur noire et maligne, infiniment plus nuisible à l'âme que la bile ne l'est au corps, s'expose-t-il à une maladie plus dangereuse, dont les douleurs seront infinies et éternelles?

On en peut juger par les effets. Car si la médisance afflige de telle sorte celui qu'elle attaque, combien doit-elle plus tourmenter celui qui la dit? Le calomniateur se blesse toujours le premier avant que de blesser les autres. Celui qui marche sur les charbons ardents se brûle lui-même; et celui qui frappe sur un diamant sent que le coup retombe sur lui : celui qui regimbe contre l'aiguillon se pique et se blesse lui-même. Car le chrétien qui sait supporter généreusement l'injustice et la calomnie, est en vérité comme un diamant, comme un feu et comme un aiguillon perçant : au lieu que celui qui médit de ses frères est plus faible et plus méprisable que la boue.

Ce n'est donc pas un mal que d'être calomnié par les autres; mais c'en est un très-grand que d'être assez méchant pour publier des calomnies, ou de n'être pas assez ferme pour les souffrir. Avec quelle injustice Saül persécuta-t-il autrefois David? et combien David eut à souffrir de sa part? et cependant lequel des deux a été le plus fort ou le plus heureux? lequel des deux a été le plus misérable et le plus digne de compassion? n'est-ce pas celui qui a fait l'injure et non celui qui l'a soufferte? Considérez, je vous prie, la conduite de l'un et de l'autre. Saül avait promis à David que s'il tuait Goliath, il lui donnerait sa fille en mariage. Cependant David tue Goliath, et Saül manque à sa parole, et bien loin de le faire son gendre, il ne pense qu'à le tuer.

Lequel des deux s'est donc acquis le plus de gloire? l'un est en proie à une tristesse profonde, il est possédé d'un démon; l'autre par ses victoires et par sa piété envers Dieu devient plus éclatant que le soleil. Nous voyons aussi que, à propos de cette danse fameuse des femmes israélites après la mort de Goliath, Saül sécha de dépit et d'envie contre David, et que David garda une modération et un silence qui lui attira le cœur et l'affection de tout le monde.

Quand ensuite David eut Saül entre ses mains, et qu'étant maître de sa vie, il lui pardonna, lequel des deux fut le plus fort ou le plus faible, le plus heureux ou le plus malheureux? n'est-il pas visible que c'est celui qui ne voulut point se venger d'un ennemi qui avait tant cherché à le perdre? l'un était

armé de soldats et d'un grand nombre de troupes; David, au contraire, n'était armé que de la justice qui le couvrait comme d'un bouclier qui lui tenait lieu de toute une armée. C'est pourquoi après avoir souffert tant d'injustices et de violences il ne voulut point tuer son persécuteur, quoiqu'il eût pu le faire sans blesser la justice, parce qu'il savait que le courage d'un homme doit paraître non à faire le mal, mais à le souffrir.

Jetez maintenant les yeux sur le patriarche Jacob. Ne fut-il pas traité par Laban avec beaucoup d'injustice et de violence? cependant qui des deux fut le plus fort? ou Laban qui tenant Jacob en sa puissance n'osa jamais le toucher; ou Jacob qui étant sans armes et sans soldats ne laissa pas de lui être plus redoutable que n'auraient été dix mille rois?

3. Mais pour vous mieux prouver ce que je vous ai déjà dit, je retourne encore à David, pour le considérer d'une manière toute contraire à celle dont nous l'avons envisagé. Car après avoir été si ferme et si courageux lorsqu'on lui faisait violence, n'a-t-il pas été ensuite le plus faible de tous les hommes lorsqu'il a fait violence aux autres? Ne vit-on pas dans l'injustice qu'il fit à Urie que l'auteur de l'injure devient le plus faible et l'offensé le plus fort? Urie, tout mort qu'il était, mettait le désordre dans la famille de David et troublait tout son royaume; et David tout vivant et tout roi qu'il était, était trop faible pour lui résister. Il ne pouvait empêcher qu'un seul homme, et un homme mort, ne remplît tout son Etat de confusion et de trouble.

Voulez-vous que je vous fasse voir encore plus clairement ce que je vous dis? Examinons ce qui est arrivé à ceux qui se sont vengés même avec justice. Car nous avons déjà fait voir que ceux qui outragent injustement les autres, sont sans comparaison plus faibles que ceux qu'ils haïssent, puisqu'ils se perdent eux-mêmes en les voulant perdre. Joab, général de l'armée de David, peut me servir à prouver ce que je vous dis. Il voulut venger la mort de son frère et il excita pour cela une guerre civile, et s'engagea dans une longue suite d'afflictions et de maux, qu'il se serait épargnés, s'il eût eu assez de vertu et de sagesse pour souffrir constamment la perte d'une personne qui lui était chère.

Fuyons donc ce crime, mes frères, et n'offensons jamais nos frères, ni par nos actions, ni par nos paroles. Jésus-Christ n'a pas dit : Si vous accusez publiquement, si vous dénoncez au juge, mais simplement : « Si vous dites du « mal, » quand ce ne serait qu'en vous-même, vous ne laisserez pas d'en être très-sévèrement puni. Quand ce que vous auriez dit se trouverait en effet véritable, et que vous en connaîtriez d'une manière certaine la vérité, vous ne laisserez pas d'être puni. Car Dieu vous jugera non point par ce qu'un autre aura fait, mais par ce que vous aurez dit vous-même : « Vous « serez, » dit-il, « condamné par vos paroles. »

Ne vous souvenez-vous pas que le pharisien ne disait rien qui ne fût très-véritable et très-connu de tout le monde, et que néanmoins sans qu'il eût révélé des fautes secrètes et cachées, il fut condamné aux derniers supplices? S'il ne faut donc point accuser les autres des fautes qui sont connues et qui sont publiques, il faut encore bien moins leur reprocher celles qui sont incertaines et douteuses? Le pécheur n'a-t-il pas un juge qui le jugera? Pourquoi usurpez-vous l'autorité du Fils unique du Père? C'est à lui que le Père a donné tout le pouvoir de juger. C'est à lui qu'il réserve ce trône et ce tribunal.

Que si vous avez tant d'envie de juger, jugez-vous vous-même. Ce jugement ne vous exposera à aucun blâme et vous sera même très-avantageux. Elevez ce tribunal au milieu de vous et représentez-vous tous les déréglements de votre vie. Redemandez-vous un compte exact de toutes vos actions. Dites à votre âme : Pourquoi avez-vous eu la hardiesse de faire telle ou telle action? Que si elle ne prend pas de plaisir à se juger ainsi elle-même et qu'elle aime mieux examiner les fautes des autres, dites-lui encore : Ce n'est pas sur les actions des autres que je vous juge; ce n'est pas de celles-là que vous avez à vous justifier. Que vous importe qu'un tel vive mal? Pourquoi vous-même osez-vous faire une telle faute? Défendez-vous vous-même et n'accusez pas les autres. Examinez-vous vous-même et n'examinez point votre frère.

Intimidez ainsi votre âme. Tenez-la dans la crainte et dans la frayeur. Si elle n'a rien à répondre et qu'elle tâche de s'échapper à ce tribunal, contraignez-la d'y comparaître; traitez-la comme une criminelle, frappez-la de verges comme une esclave orgueilleuse qui s'est laissée corrompre. Ne laissez passer aucun jour sans la juger de la sorte. Repré-

sentez-lui ce fleuve de feu, ce ver qui la rongera sans cesse et tous ces supplices si effroyables de l'enfer.

Ne lui permettez point à l'avenir de se laisser souiller par le démon. Ne souffrez plus qu'elle se serve de ces vaines excuses : c'est le démon qui vient me chercher, c'est lui qui me tend des piéges, c'est lui qui m'assiége et qui me tente. Répondez-lui que si elle ne voulait point consentir, il ne lui ferait aucun mal et que tous ses artifices seraient inutiles à son égard.

Que si elle se défend d'une autre manière et qu'elle dise : Je suis liée avec mon corps, je suis environnée d'une chair faible, je demeure parmi des hommes et je suis encore sur la terre, répondez-lui que ce ne sont là que des prétextes pour entretenir ses désordres. Que tels et tels sont, aussi bien qu'elle, environnés d'une chair, qu'ils demeurent en ce monde et qu'ils sont encore sur la terre. Que néanmoins ils vivent dans une vertu admirable et que quand elle aura pris une ferme résolution de bien vivre, la chair ne l'en empêchera plus.

Que si ce discours l'afflige, ne cessez point de la blesser. Ces blessures salutaires que vous lui ferez, ne la tueront pas, mais la sauveront. Si elle répond encore : qu'un tel homme l'a irritée et l'a mise en colère, répondez-lui qu'il était en sa puissance de ne s'y pas mettre et que souvent elle s'en était abstenue. Si elle dit : la beauté de cette personne m'a surprise, répondez-lui qu'il était encore en son pouvoir d'étouffer cette passion. Rapportez-lui l'exemple de beaucoup d'autres personnes qui l'ont éteinte et faites-la souvenir des paroles de la première femme : « Le serpent m'a trompée « (Gen. III), » à qui néanmoins cette excuse ne servit de rien.

4. Lorsque vous jugerez ainsi votre âme, que personne ne soit présent et que personne ne vous trouble. Imitez les juges qui font tirer les rideaux pour être plus en repos et pour mieux former leurs jugements. Cherchez de même, au lieu de rideaux, un temps et un lieu de solitude et de paix. Quand vous avez soupé et que vous êtes près de vous mettre au lit, jugez-vous alors et examinez vos fautes. Tout y est très-favorable, le temps, le lieu, le lit, le repos. David l'a marqué, lorsqu'il a dit : « Dites dans vos cœurs ce que vous dites, et « soyez touchés de componction, lorsque vous « êtes sur vos lits. » (Ps. IV, 5.) Punissez avec sévérité les moindres fautes, afin que vous soyez d'autant plus éloigné de tomber jamais dans les grandes.

Si vous êtes exact à faire cela tous les jours, vous paraîtrez avec confiance devant ce tribunal terrible qui fera trembler tout le monde. C'est ainsi que saint Paul s'est élevé à un si haut point de pureté et d'innocence, et c'est ce qui lui a fait dire : « Si nous nous jugions « nous-mêmes, nous ne serions point jugés de « Dieu. » (I Cor. II, 31.) C'est ainsi que Job a purifié ses enfants, puisqu'il est bien croyable qu'offrant à Dieu des sacrifices pour leurs fautes secrètes, il les punissait sévèrement de celles qui paraissaient.

Pour nous autres nous sommes bien éloignés de cette vertu, et nous faisons le contraire de ces grands saints. Aussitôt que nous nous sommes mis au lit, nous repassons dans notre esprit nos affaires domestiques. Il y en a même qui s'entretiennent alors de choses qui blessent l'honnêteté. D'autres pensent à leurs biens et à leurs usures, et s'embarrassent dans mille sortes de soins. Si vous aviez une fille unique, vous veilleriez avec soin pour la conserver chaste et pure; et vous souffrez que votre âme qui vous devrait être plus précieuse que votre fille, s'abandonne à des fornications spirituelles, et vous lui suscitez vous-même une infinité de pensées mauvaises.

Si l'amour de l'argent, si le désir du gain, si un objet dangereux, si la haine ou la colère, ou quelque autre passion se présente à la porte de notre âme, nous la lui ouvrons aussitôt, nous l'invitons à entrer, nous l'attirons, et nous lui permettons sans rougir de la déshonorer et de la corrompre. Y a-t-il rien de plus cruel que cette mortelle négligence? Nous n'avons qu'une âme qui nous doit être plus chère que toutes choses; et nous la prostituons à ces pensées malheureuses et à ces fantômes, comme à des adultères qui ne la quittent qu'après lui avoir fait perdre la pureté, et lorsqu'ils en sont bannis par le sommeil; ou plutôt ces fantômes ne s'en retirent pas même alors. Les songes de la nuit lui représentent encore les images dont elle s'était remplie durant le jour. Elle se trouve encore occupée alors par ces représentations de la nuit, qui l'expose souvent à des chutes et à des crimes véritables.

Nous ne pouvons souffrir que la moindre poussière ou la moindre paille entre dans no-

tre œil; et nous négligeons notre âme, lorsqu'elle est accablée de tant de maux. Quand la purgerons-nous de toutes ces impuretés dont nous la souillons chaque jour? Quand couperons-nous toutes ces ronces et ces épines? Quand y répandrons-nous la semence des vertus?

Ne savez-vous pas que le temps de la moisson approche? et cependant nous n'avons pas encore commencé à défricher la terre qui nous a été commise. Que si le maître du champ nous surprend dans cette paresse, que lui dirons-nous, que lui pourrons-nous répondre? Dirons-nous que personne ne nous a donné de semence? On a soin de le faire tous les jours. Dirons-nous que personne n'a arraché les épines qui couvraient toute la terre. Nous tâchons à tous moments d'y mettre cette « faux » dont il est parlé dans l'Ecriture. Nous excuserons-nous sur les nécessités de la vie qui nous attachent et qui nous tiennent comme captifs? Pourquoi ne vous êtes-vous pas « crucifié au monde? » selon la parole de l'Apôtre.

Si celui qui n'a rendu que le talent qu'il avait reçu de son maître, est appelé « méchant « serviteur », parce qu'il ne l'a pas rendu au double, comment appellera-t-on celui qui aura même dissipé ce qu'on lui aura donné? Si ce serviteur fut lié et précipité dans le lieu « des « pleurs et des grincements de dents; » que souffrirons-nous, nous autres qui demeurons toujours lâches et paresseux, quoique tant de considérations nous portent à nous convertir?

Car qu'y a-t-il en ce monde qui ne vous dût aider à penser à Dieu? Ne voyez-vous pas combien la vie est fragile et incertaine, et de combien de maux et d'afflictions elle est traversée? Ne croyez pas, je vous supplie, qu'il n'y ait que la vertu qui soit pénible. Le vice a aussi ses épines et ses travaux. Puis donc que le travail est égal de part et d'autre, pourquoi n'embrassez-vous pas plutôt celui qui sera suivi d'une si grande récompense?

Il y a même des vertus qui s'exercent sans aucune peine. Car quelle peine y a-t-il à ne point médire, à ne point mentir, à ne point jurer, à ne se point mettre en colère contre son frère? S'il y a de la peine, ce n'est pas à fuir ces vices, mais à les commettre. Ne serons-nous donc pas inexcusables, et indignes de pardon, si nous ne nous appliquons pas à ces vertus mêmes qui sont si faciles? Et qui s'étonnera que nous n'arrivions jamais à ce qu'il y a de plus élevé et de plus pénible dans la vertu, puisqu'en négligeant les choses les plus aisées, nous nous rendons incapables des plus grandes?

Souvenons-nous, mes frères, de ces avis si importants; fuyons le mal, embrassons la vertu, afin de jouir et du vrai bonheur de cette vie, et dans l'autre des biens éternels, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIII.

« ALORS QUELQUES-UNS DES DOCTEURS DE LA LOI ET DES PHARISIENS LUI DIRENT : MAITRE, NOUS VOUDRIONS BIEN QUE VOUS NOUS FISSIEZ VOIR QUELQUE PRODIGE. MAIS IL LEUR RÉPONDIT : CETTE RACE MÉCHANTE ET ADULTÈRE DEMANDE UN PRODIGE, ET ON NE LUI EN ACCORDERA POINT D'AUTRE QUE CELUI DU PROPHÈTE JONAS. » (CHAP. XII, 38, 39, JUSQU'AU VERSET 46.)

ANALYSE.

1. *Cette génération perverse et adultère demande un signe.* — Cette génération est adultère parce qu'elle repousse son légitime maître ; ainsi par cette parole qu'il adresse aux Juifs incrédules, Jésus-Christ montre qu'il est l'égal de Dieu le Père.
2. Que la passion et la mort de Jésus-Christ ont été réelles et non pas seulement apparentes comme le voulait l'hérésiarque Marcion. — Jonas, figure de Jésus-Christ.
3. Condamnation des Juifs déicides ; leur punition dès cette vie.
4 et 5. Combien on doit craindre d'irriter Dieu, et de s'endurcir comme Pharaon.— Description du feu et des tourments effroyables de l'enfer. — Qu'on doit éviter ces peines par un véritable changement de vie. — Comment on peut se sauver au milieu des engagements et des soins du monde.

1. Peut-on trouver quelqu'un de plus déraisonnable et plus impie que les pharisiens, qui après tant de miracles que Jésus-Christ a faits devant eux, lui disent ici comme s'il n'en avait fait aucun : « Maître, nous voudrions bien que « vous nous fissiez voir quelque prodige ? » Pourquoi donc lui font-ils cette question ? C'est encore dans le dessein de le surprendre. Après que Jésus-Christ leur a souvent fermé la bouche, après qu'il a réprimé leur audace par la force de ses paroles, ils lui demandent de nouveaux miracles. C'est ce que l'évangéliste admire, lorsqu'il dit : « Alors quelques-uns des doc« teurs de la loi et des pharisiens demandèrent « un prodige. » Car quel temps marque-t-il en disant : « Alors ? » un temps où les Juifs devaient le plus céder à Jésus-Christ, l'admirer, être épouvantés de ses raisons, s'éloigner de lui avec confusion ? C'était au contraire alors que leur malice redoublait, et qu'ils étaient plus opiniâtres.

Mais remarquez combien leurs paroles sont pleines de flatteries et d'illusion tout ensemble. Car ils espéraient le gagner par là. Tantôt ils l'injurient, et tantôt ils le flattent. Ils l'appellent quelquefois « démoniaque » ; et quelquefois ils l'appellent « maître. » L'un et l'autre de ces traitements si opposés venaient d'un même fond de malice. C'est aussi ce qui oblige Jésus-Christ à leur faire une sévère réprimande. Lorsqu'ils lui parlaient avec aigreur, et qu'ils l'interrogeaient fièrement, il leur répondait avec une douceur admirable ; mais lorsqu'ils le flattaient, il leur parlait avec force. Il montrait ainsi qu'il était au-dessus de toutes ces passions, et que comme leur colère ne l'irritait pas, leurs flatteries aussi ne le touchaient point.

Mais remarquez que cette réprimande n'est pas une simple réprimande, mais qu'elle est encore une preuve et une conviction de leur malice. Car voici ce qu'il répond : « Cette race « méchante et adultère demande un prodige « (39). » Il semble qu'il leur dise par ces paroles : faut-il s'étonner que vous me traitiez de la sorte, lorsque vous ne me connaissez pas encore, puisque vous traitez aussi indignement mon Père, dont vous avez tant de fois éprouvé la puissance ? Vous l'avez quitté néanmoins souvent pour courir aux idoles, et pour en attirer d'autres à ce culte impie. C'est le reproche continuel que leur faisait le prophète Ezéchiel. (Ezéchiel, XV.) Jésus-Christ leur parlait ainsi pour leur montrer qu'il était parfaitement d'accord avec son Père, et qu'ils ne faisaient, eux, que ce que leurs pères avaient

déjà fait. Il voulait leur montrer qu'il connaissait clairement le secret de leurs pensées, et l'intention hypocrite et malveillante avec laquelle ces prodiges lui étaient demandés.

C'est pour ce sujet qu'il les appelle « une race « méchante, » parce qu'ils avaient toujours été ingrats aux bienfaits de Dieu, devenant d'autant plus méchants qu'ils en recevaient plus de grâces, ce qui est le comble de la malice. Il les appelle encore « une race adultère, » pour marquer leur infidélité passée et leur incrédulité présente. Et il montre en cela même qu'il est égal à son Père, puisque l'âme se rend également adultère ou en ne croyant pas au Fils, ou en ne croyant pas au Père.

Après cette forte réprimande il ajoute : « Mais on ne lui en accordera point d'autre « que celui du prophète Jonas (39). » Il commence à marquer ici sa résurrection et à la prouver par l'exemple de ce prophète qui en fut une figure. Vous me direz peut-être : mais le Fils de Dieu n'a-t-il pas donné « un prodige « à cette race méchante et adultère, » puisqu'il a fait depuis tant de miracles? Je vous réponds qu'il n'a point donné ici ses miracles à la demande de ces pharisiens, puisqu'il ne les a point faits pour les convertir, connaissant trop leur opiniâtreté et leur aveuglement, mais seulement pour servir aux autres. Nous pouvons dire encore qu'il ne devait point leur faire voir de miracle semblable à celui de Jonas.

Dieu leur a donné un autre signe, lors par exemple que les afflictions qui les accablèrent leur firent sentir quelle était la puissance de Celui qu'ils avaient crucifié. C'est de quoi il les menace ici, quoiqu'assez obscurément, comme s'il disait : je vous ai comblé de bienfaits, sans que rien vous ait pu attirer à moi, et que vous ayez voulu reconnaître et adorer ma souveraine puissance. Mais vous la connaîtrez un jour non plus par la grandeur de mes dons, mais par les effets de ma justice, lorsque vous verrez votre ville prise et pillée, vos murs abattus, votre temple démoli, votre Etat ruiné, votre liberté perdue, vos cérémonies abolies, et que vous serez errants et fugitifs sur toute la terre.

Tout ceci vous arrivera après que vous m'aurez crucifié, et c'est là le grand prodige que je vous réserve. Car n'est-ce pas en effet un prodige épouvantable que le peuple juif soit toujours accablé des mêmes maux, et que malgré les efforts que plusieurs ont faits pour le soulager, il demeure néanmoins toujours misérable, depuis que la main de Dieu s'est une fois appesantie sur lui pour le châtier? Mais Jésus-Christ ne leur parle qu'obscurément de ces choses, qui ne devaient être éclaircies que par ce qui devait arriver un jour. Il se contente ici de leur parler de sa résurrection dont ils devaient être plus pleinement informés par ce qu'ils souffriraient dans la suite.

« Car comme Jonas fut trois jours et trois « nuits dans le ventre de la baleine; ainsi le « Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits « dans le cœur de la terre (40). » Il ne leur dit pas néanmoins qu'il ressusciterait, parce que ces impies s'en seraient moqués; il se contente de le leur marquer en énigme pour leur faire voir, quand cela serait arrivé, qu'il le leur avait prédit. Car pour se convaincre que les pharisiens comprenaient ce que Jésus leur disait par ces paroles, il ne faut que voir ce qu'ils dirent à Pilate. « Ce séducteur a dit, lorsqu'il « était encore vivant : je ressusciterai après « trois jours. » (Matth. XXVII, 43.) Cependant ses disciples mêmes ignoraient cela parce qu'ils étaient bien plus grossiers et plus ignorants alors que les pharisiens. C'est pourquoi les Juifs ont été convaincus par leur propre lumière, et se sont condamnés eux-mêmes.

2. Mais remarquez avec quelle exactitude Jésus-Christ parle de sa résurrection, quoique en termes énigmatiques. Car il ne dit pas qu'il sera dans la terre, mais « dans le cœur de la « terre, » pour mieux marquer son sépulcre, et pour empêcher qu'on ne crût que sa mort n'était qu'une feinte. C'est pour cette même raison qu'il a voulu demeurer mort durant trois jours, afin que personne n'en pût douter, Il a voulu confirmer la certitude de sa mort, non-seulement en mourant sur une croix devant tout le monde, mais encore en demeurant trois jours dans le sépulcre. Toute la suite des temps devait rendre témoignage à sa résurrection, mais on eût pu douter de sa mort, s'il ne l'eût établie par des preuves très-constantes et très-assurées. Que si l'on eût douté de sa mort, on eût douté aussi par une suite nécessaire de sa résurrection. C'est pourquoi il donne à sa mort le nom « de signe, » et il n'aurait point « donné ce signe » s'il n'eût point été crucifié.

Il rapporte aussi une figure de sa mort, afin qu'on en crût la vérité. Car je vous prie de me

dire si Jonas n'était qu'en figure « dans le ventre « de la baleine ? » Et si l'on ne peut dire cela avec quelque apparence de raison, pourquoi veut-on douter que Jésus-Christ n'ait été de même « dans le cœur de la terre ? » Est-il croyable que la figure ait été réelle, et que la vérité n'ait été qu'une illusion ? C'est pourquoi nous avons tant de soin d'annoncer partout la mort de Jésus-Christ, et dans les sacrés mystères, et dans le baptême, et généralement en toutes choses. De là vient encore que saint Paul crie si hautement : « A Dieu ne plaise que je « mette ma gloire en autre chose que dans la « croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (Gal. VII, 14.)

C'est, mes frères, ce qui nous fait voir que ceux qui sont infectés de l'hérésie de Marcion sont les vrais enfants du diable, parce que, en soutenant, comme cet hérésiarque, que Jésus-Christ n'a point été crucifié et n'est point mort véritablement, ils se rendent les ministres du diable, s'efforçant comme lui d'effacer le souvenir de choses dont Dieu a voulu éterniser la mémoire, je veux dire la croix et la passion. C'est pourquoi Jésus-Christ dit dans un autre endroit de l'Evangile : « Détruisez ce temple « et je le réédifierai en trois jours (Jean, II, 17);» et ailleurs : « Les jours viendront qu'on leur « ôtera l'époux. » Et ici : « On ne leur donnera « point d'autre prodige que celui du prophète « Jonas, » montrant qu'il souffrirait pour eux, mais que ce serait inutilement, et qu'ils ne tireraient aucun fruit de ses souffrances, ce qu'il témoigne clairement un peu après. Il le savait, et néanmoins, il n'a pas laissé de mourir, tant était grande sa charité !

Et ne croyez pas que le sort réservé aux Juifs ressemble à celui des Ninivites que Dieu, après avoir été sur le point de les perdre, sauva à cause de leur pénitence en faisant reculer les barbares qui les menaçaient ; ne croyez pas, dis-je, que les Juifs doivent se convertir après la résurrection du Sauveur, écoutez plutôt comment Jésus-Christ assure le contraire. Car ce qu'il dit ensuite d'un démon qui rentre dans celui dont il avait été chassé, fait voir clairement que les Juifs n'éviteraient point la colère de Dieu comme les Ninivites, et que rien n'arrêterait les malheurs dont ils étaient menacés, et il déclare que leur punition sera très-juste.

Il suit en cela la même conduite qu'il avait suivie dans les siècles passés. Car sur le point de ruiner Sodome, il s'en justifie auparavant devant Abraham, et il fait voir que la vertu était si rare et si inconnue dans cette ville qu'il n'y avait pas seulement dix personnes justes. Il fait voir de même à Loth combien ce peuple qu'il allait ruiner était ennemi de l'hospitalité, et combien il était plongé dans des vices détestables, et après cela il les consume par le feu du ciel. Il en usa de même au temps du déluge, ayant voulu que toute sa conduite fît voir à Noé combien était juste une si effroyable punition. Il fit voir de même à Ezéchiel, lorsqu'il était a Babylone, les maux qui se commettaient dans Jérusalem. Il agit ainsi encore envers Jérémie, lorsqu'il lui disait comme pour se justifier : « Ne priez point pour eux, « car ne voyez-vous pas ce qu'ils font? » (Jérém. XXIII, 40.) Enfin on voit qu'il garde partout la conduite dont il use ici.

« Les Ninivites s'élèveront au jour du juge« ment contre ce peuple, et le condamneront, « parce qu'ils ont fait pénitence à la prédica« tion de Jonas, et cependant celui qui est ici « est plus grand que Jonas (41). » Jonas était le serviteur, et moi le Maître. Il est sorti d'une baleine, et je sortirai vivant du tombeau. Il a annoncé à un peuple la ruine de sa ville, et moi je vous annonce le royaume des cieux. Les Ninivites ont cru sans aucun miracle. Et moi j'en ai fait un très-grand nombre. Ils n'avaient reçu aucune instruction avant la prédication de ce prophète, et moi je vous ai instruits de toutes choses, et je vous ai découvert les secrets de la plus haute sagesse. Jonas est venu aux Ninivites comme un serviteur qui leur parlait de la part de son maître, et moi je suis venu en Maître et en Dieu. Je n'ai point menacé comme lui, je ne suis point venu pour vous juger, mais pour vous offrir à tous le pardon de vos péchés.

De plus ces Ninivites étaient un peuple barbare, au lieu que les Juifs avaient toujours entendu les prédications des prophètes. Personne n'avait prédit aux Ninivites la naissance de Jonas, et les prophètes avaient prédit de Jésus-Christ une infinité de choses, et les événements répondaient ponctuellement aux prophéties. Jonas prit la fuite, et voulut se dispenser de sa prédication, de peur d'être raillé des Ninivites ; et moi qui savais devoir être attaché en croix et moqué, je suis néanmoins venu. Jonas ne put souffrir d'être méprisé de ceux qu'il devait convertir, et moi je souffre

pour eux la mort, et une mort honteuse, et je leur envoie encore après moi mes apôtres pour achever mon ouvrage. Enfin Jonas était un étranger inconnu aux Ninivites; et moi je suis de la même race que les Juifs, et j'ai selon la chair les mêmes aïeux qu'eux. On pourrait trouver ainsi d'autres avantages de la prédication de Jésus-Christ sur celle de Jonas, si on s'arrêtait à les bien considérer. Mais Jésus-Christ ne se contente pas de cet exemple. Il en joint aussitôt un autre.

3. « La reine du midi s'élèvera au jour du « jugement contre ce peuple, et le condam- « nera, parce qu'elle est venue des extrémités « de la terre, pour entendre la sagesse de Sa- « lomon, et cependant celui qui est ici est plus « grand que Salomon (42). » Cet exemple est encore plus puissant que le premier. Car Jonas au moins alla trouver les Ninivites, mais la reine du midi n'attendit pas que Salomon la vînt trouver. Elle le prévint et le visita dans son royaume. Elle ne considéra ni son sexe, ni sa qualité d'étrangère, ni l'éloignement des lieux. Elle se résolut à ce long voyage, non par la terreur des menaces, ni par la crainte de la mort, mais par le seul amour de la sagesse : « Et cependant celui qui est ici est plus « grand que Salomon. »

Là c'est une femme qui va trouver un roi; ici au contraire c'est un Dieu qui cherche des hommes. Elle vient trouver Salomon des extrémités de la terre; et moi, descendu du haut du ciel, je viens vous chercher dans vos bourgs et dans vos villes. Salomon discourait sur les arbres et sur les plantes, ce qui ne pouvait pas être fort utile à celle qui le venait chercher; et moi je vous annonce des choses également terribles et salutaires.

Après donc les avoir mis dans leur tort, et leur avoir prouvé par tant de raisons, qu'ils ne méritaient point le pardon de leurs péchés; après avoir montré et par l'exemple des Ninivites, et par celui de la reine du midi que leur désobéissance et leur incrédulité ne venait pas de la faiblesse du maître qui les instruisait, mais de leur opiniâtreté inflexible; il leur déclare enfin le châtiment qui devait fondre sur eux. Il ne le fait que par des énigmes obscures, mais qui ne laissent pas d'imprimer la crainte dans les esprits.

« Lorsque l'esprit impur est sorti d'un « homme, il s'en va par des lieux arides cher- « chant du repos, et il n'en trouve point (43). « Alors il dit : Je retournerai dans ma maison « d'où je suis sorti, et venant il la trouve vide, « nettoyée et bien parée (44). En même temps « il s'en va prendre avec lui sept autres esprits « plus méchants que lui, et entrant dans cette « maison ils y habitent. Et le dernier état de « cet homme devient pire que le premier. « C'est ce qui arrivera à cette race (45). » Jésus-Christ montre clairement par ces paroles que les Juifs souffriraient d'étranges tourments, non-seulement dans l'autre monde, mais même dès celui-ci. Comme il leur avait dit que les Ninivites s'élèveraient contre eux au jour du jugement, et qu'ils les condamneraient, de peur que ces menaces si éloignées ne fissent pas une assez forte impression sur eux pour les tirer de leur négligence, il leur marque les maux qui devaient leur arriver dès cette vie.

Le prophète Osée leur avait prédit aussi ces malheurs, lorsqu'il leur dit : « Qu'ils seraient « comme un prophète et comme un homme « qui aurait perdu le sens et qui serait possédé « d'un mauvais esprit. » (Osée, VIII, 7.) C'est-à-dire, comme des furieux, comme des démoniaques, et comme des faux prophètes possédés du malin esprit. Car Osée, par ce mot de « prophète », entend ici les faux prophètes, comme sont les devins et autres semblables. C'est ce que Jésus-Christ montre ici, lorsqu'il dit que les Juifs souffriraient les dernières extrémités. Considérez comme il tente toutes sortes de voies pour forcer ce peuple à l'écouter. Il les presse de tous côtés. Il leur représente le présent et l'avenir; il les stimule par de beaux exemples comme ceux des Ninivites et de la reine du midi : il les effraie par l'exemple de ceux qui ont péché comme du peuple de Tyr et de Sodome.

C'est ce qu'ont fait tous les prophètes, lorsqu'ils ont proposé aux Juifs, tantôt l'exemple « des Réchabites (Jérém. XXXV, 8) »; tantôt celui d'une « épouse » qui ne peut oublier ses ornements (Osée, XXIV); tantôt celui « du bœuf » qui connaît son maître, et « de l'âne » qui n'ignore pas l'étable de celui qui le nourrit. (Isaïe, I.) Jésus-Christ suit donc ici la coutume de ces hommes éclairés de Dieu; et après avoir fait connaître aux Juifs l'excès de leur ingratitude, en les comparant avec d'autres moins ingrats qu'eux, il leur déclare enfin quels seraient les tourments dont cette ingratitude sera punie.

Mais examinons ce que veut dire l'exemple que Jésus-Christ leur rapporte d'un homme possédé du démon. Comme ceux, dit-il, qui sont délivrés d'un démon qui les possédait, et qui deviennent ensuite lâches et paresseux, attirent de nouveau le démon en eux, et en sont possédés encore plus dangereusement; ainsi vous arrivera-t-il. Vous étiez possédés du démon, lorsqu'autrefois vous adoriez les idoles, et que vous égorgiez vos enfants pour en faire des sacrifices au diable, avec une cruauté qui fait horreur. Cependant je ne vous ai pas abandonnés en cet état. J'ai chassé ce démon qui vous possédait, par la voix de mes prophètes, et je suis venu moi-même pour vous purifier et pour vous guérir entièrement. Mais puisque vous ne voulez pas m'écouter, et que vous vous plongez toujours dans de nouveaux crimes, puisqu'après avoir persécuté les prophètes, vous voulez couronner votre malice en me tuant moi-même aussi bien qu'eux; ne vous étonnez pas si vous souffrez des maux qui égalent vos offenses, et qui surpasseront tout ce que vous avez jamais souffert en Egypte, à Babylone et sous Antiochus. En effet, Vespasien et Titus ont fait plus de mal aux Juifs que leurs anciens ennemis. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Il y aura alors une affliction telle « que l'on n'en a jamais vue et qu'on n'en « verra jamais de pareille. » (Matth. XXIV, 31.)

Mais cet exemple du possédé montre encore que les Juifs, alors destitués de toute vertu, seront d'autant plus susceptibles de toutes les impressions des démons. Quand ils péchaient autrefois, ils avaient des hommes de Dieu parmi eux qui les reprenaient. La providence de Dieu leur tendait la main pour les secourir. La grâce du Saint-Esprit veillait sur eux pour les redresser. Elle faisait tout pour les rappeler au bien. Mais quand le temps de la colère sera venu, ils seront entièrement privés de tous ces secours, ce qui rendra la vertu bien plus rare, le crime bien plus commun, et la tyrannie du démon bien plus violente.

Vous savez tous ce que nous avons vu de notre temps sous l'empire de ce Julien, qui a surpassé en impiété tous ceux qui avaient régné avant lui, et que lorsqu'il portait le fer et le feu contre l'Eglise, les Juifs se sont unis avec les païens, qu'ils ont pris leurs cérémonies, et qu'ils ont adoré comme eux les idoles. S'ils paraissent un peu plus sages maintenant, ce n'est que la crainte des empereurs qui les retient dans le devoir. Si leur malice n'avait ce frein qui l'arrête, ils seraient plus cruels que jamais, et ils se porteraient à des excès encore plus grands. Car on voit que dans les autres crimes, tels que les enchantements, la magie, et l'impudicité, ils vont plus loin que n'ont jamais été leurs pères. Et quoique retenus par un frein si fort, ils n'ont pas laissé de conspirer souvent, et de se soulever contre les empereurs, et de s'attirer ainsi d'effroyables maux.

4. Où sont donc ceux qui demandent des prodiges et des miracles? Qu'ils reconnaissent enfin que tout ce que nous devons désirer, c'est d'avoir un esprit sage et une volonté reconnaissante envers Dieu; et que lorsque cela nous manque tous les miracles sont inutiles. Les Ninivites ont cru sans avoir vu de miracles, et les Juifs, après tant de prodiges, sont devenus pires qu'auparavant. Ils ont été possédés de nouveau par des démons encore plus furieux, et ils se sont attiré un déluge de maux. Et certes c'est avec justice, puisque celui qui une fois délivré d'une affliction temporelle, n'en devient pas plus sage et plus retenu, mérite d'en souffrir une encore plus grande.

C'est pourquoi Jésus-Christ dit que ce démon, après qu'il est sorti, « ne trouve plus « de repos, » c'est-à-dire qu'il attaquera de nouveau l'homme où il était avec tant d'adresse qu'il y rentrera une seconde fois. Ces deux choses les devaient faire rentrer en eux-mêmes : les maux qu'ils avaient soufferts et la délivrance qu'ils en avaient obtenue. Une troisième devait même encore leur faire plus d'impression, savoir, la crainte de tomber dans un état encore plus funeste que le premier.

Mais ce qui se passe aujourd'hui nous fait bien voir que ces paroles n'ont pas été seulement dites pour les Juifs. Elles nous regardent comme eux, puisqu'après avoir été éclairés de la lumière de Dieu, et avoir renoncé à nos anciens égarements, nous y retombons encore. Faut-il douter après cela que les péchés que nous commettons maintenant ne soient un jour plus sévèrement punis? C'est l'avis que Jésus-Christ donnait au paralytique : « Vous « voilà maintenant guéri, ne péchez plus, de « peur qu'il ne vous arrive pis. » (Jean, V, 14.)

Vous me demanderez peut-être ce qui pouvait arriver de pis à un homme qui était paralytique depuis trente-huit ans. Mais hélas!

qu'il était facile à Dieu de le faire souffrir davantage. Dieu nous garde d'éprouver tout ce qu'un homme est capable d'endurer de maux. Dieu a des trésors de supplices et de peines. Sa colère est aussi infinie que sa miséricorde. C'est le reproche qu'il fait par Ezéchiel à Jérusalem : « Je vous ai trouvée toute souillée de « sang, je vous ai lavée, j'ai répandu sur vous « mes parfums, on a admiré votre beauté. Et « après cela vous vous êtes honteusement aban- « donnée à tous les peuples voisins de votre pays. « C'est pourquoi je me prépare, dit le Seigneur, « à me venger de votre crime avec plus de sé- « vérité que jamais. » (Ezéch. XVII, 7.) Ne considérez pas seulement dans ces paroles quelle est la vengeance de Dieu, mais encore combien sa patience est infinie. Combien de fois l'avons-nous irrité par nos crimes, sans qu'il cesse pour cela de nous traiter avec douceur?

Cependant n'ayons pas trop confiance, mais craignons plutôt. Si Pharaon était rentré dans lui-même à la première plaie dont Dieu le frappa, il n'aurait point senti les suivantes, et il n'aurait point péri enfin dans la mer avec toute son armée. Je rapporte à dessein cet exemple, parce qu'il y a bien des personnes aujourd'hui qui disent comme Pharaon : « Je « ne sais pas qui est Dieu, je ne le connais « point (Exod. III. 7), » et qui tiennent comme lui leurs sujets attachés à la boue et à l'argile. Combien, lorsque Dieu nous défend d'être durs même en paroles envers nos serviteurs, combien se montrent impitoyables dans les travaux qu'ils leur imposent. Ces imitateurs de Pharaon ne seront point abîmés dans la mer Rouge, mais ils seront précipités dans une mer dont les flots sont de feu, d'un feu étrange et horrible. Car c'est un abîme qui n'a point de fond, dont la flamme vive et subtile court de toutes parts, et cause une douleur si cuisante, qu'elle surpasse sans comparaison toutes les morsures des bêtes les plus cruelles. Que si le feu de la fournaise de Babylone, quoique sensible et matériel, se lança avec tant d'impétuosité sur ceux qui environnaient les trois jeunes hommes, que fera ce feu infernal sur ceux qui y seront précipités?

Considérez comment les prophètes parlent de ce jour terrible : « Le jour du Seigneur est « un jour inévitable et sans remède, un jour « plein de colère et de fureur. » (Isaïe, XIII, 7.) Il n'y aura personne alors pour nous secourir. Il n'y aura personne qui nous puisse tirer d'un si grand malheur, et ce visage si doux du Sauveur nous sera caché pour jamais. Tels que ceux qui sont condamnés aux mines sont livrés à des hommes sévères et impitoyables, et que sans pouvoir être vus d'aucun de leurs amis ou de leurs proches, ils ne voient que ceux qui sont établis pour les accabler de travail; tels ces malheureux ne verront que les démons qui ne se lasseront jamais de les tourmenter. Mais je dis trop peu. Tout ce que nous voyons en ce monde n'a point de rapport avec cet état. Nous pouvons ici nous adresser à l'empereur. Nous pouvons lui demander et obtenir grâce pour les criminels; mais la condamnation de ceux qui vont en enfer est entièrement irrévocable. Ils ne sortent jamais de ces abîmes de feu. Ils y demeureront accablés de douleurs et plongés dans des maux qui sont au-dessus et de nos paroles et de nos pensées. Si nous ne pouvons concevoir ni exprimer la peine de ceux qui passent par ce feu sensible et matériel qui est sur la terre, combien moins pourrait-on représenter les tourments de ceux qui brûlent dans ces flammes qui ne s'éteindront jamais? Un homme qu'on jette ici dans le feu y est consumé en un moment; mais ce feu-là brûle toujours, et il ne consume jamais.

Que ferons-nous donc, mes frères, dans ces lieux horribles? Car je me dis cela à moi-même aussi bien qu'à vous.

Vous me direz peut-être : Si vous, qui nous apprenez à connaître et à servir Dieu, vous dites ces choses pour vous-même, à quoi bon me donner une peine inutile? Car quelle merveille que je tombe dans ce malheur, si ceux qui me conduisent y peuvent tomber aussi? Ah! mes frères, ne vous consolez point d'une manière si malheureuse. Ce n'est point là une consolation, c'est un désespoir. Car, dites-moi, je vous prie, le démon n'est-il pas une puissance incorporelle? N'est-il pas par sa nature élevé au-dessus des hommes? Cependant il est tombé dans ces abîmes de feu. Qui pourrait donc se consoler un jour de se trouver avec lui dans les enfers, et d'y souffrir les mêmes tourments que lui?

Lorsque Dieu frappait l'Egypte de tant de plaies, le peuple se consolait-il de ce qu'il voyait les plus grands et le roi même frappés aussi de la main de Dieu, et de ce que chaque maison pleurait son mort? Nullement, et les Egyptiens le montrèrent bien par ce

qu'ils firent, puisque, se sentant comme frappés par une verge de feu, ils coururent en foule à Pharaon et le contraignirent de faire sortir le peuple hébreu.

C'est une pensée bien dépourvue de toute raison, de croire que ce soit une grande consolation d'être puni avec beaucoup d'autres, et de dire : Il ne m'arrivera que ce qui arrive à tout le monde. Un tel raisonnement est si loin d'adoucir les maux de l'enfer, qu'il ne rend pas même plus supportables ceux de cette vie. Considérez, je vous prie, ceux qui sont tourmentés de la goutte. Je vous demande si, lorsqu'ils souffrent les douleurs les plus aiguës, ils seraient fort disposés à se consoler, lorsque vous leur représenteriez qu'il y en a mille qui souffrent autant ou même plus qu'eux? Il leur est impossible de tirer de là le moindre soulagement. Leur esprit est tout occupé par la violence de leur mal. Il est comme absorbé dans cette pensée, et il ne lui en reste plus pour faire aucune réflexion sur les maux des autres.

Ainsi ne nous flattons point d'une espérance si fausse et si malheureuse. La vue de ce que souffrent les autres peut nous consoler dans les petits maux; mais quand la douleur est vive et perçante, l'âme en est tellement possédée, que, bien loin de penser aux autres, elle ne se connaît plus elle-même. Loin donc ces consolations imaginaires! Loin ces raisonnements frivoles, ou plutôt ces contes fabuleux, qui ne sont bons à dire qu'aux petits enfants. Ce moyen de consolation, qui consiste à se dire que tel et tel sont dans le même cas que soi, produit tout au plus quelque effet dans les médiocres chagrins; que, s'il ne diminue pas toujours même les petits chagrins, comment adoucirait-il l'effroyable tourment que l'Evangile exprime par le grincement de dents?

5. Je sens que ce que je vous dis vous afflige, et que ce discours vous fait de la peine à entendre. Mais que voulez-vous que je fasse? Plût à Dieu que vous fussiez tous si vertueux, que je ne fusse point obligé de vous parler de l'enfer! Mais puisque nous sommes la plupart engagés dans le péché, je voudrais de tout mon cœur que mes paroles, entrant dans vos esprits, pussent y imprimer le sentiment d'une douleur véritable. Je cesserais alors de vous représenter ces objets funestes.

Mais jusques ici je n'ai que des sujets de craindre pour la plupart de vous, et d'appréhender que le mépris que vous faites de ce que je dis, ne vous attire un plus grand supplice. Vous savez que lorsqu'un serviteur est assez insolent pour mépriser les menaces de son maître, ce mépris même est une nouvelle faute dont on le punit encore plus sévèrement. C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, d'entrer dans des sentiments de componction, lorsque nous vous parlons de l'enfer. Il doit être doux d'en entendre parler, parce qu'il n'y a rien de plus triste ni de plus effroyable que d'y tomber.

Vous me demanderez peut-être comment on peut trouver du plaisir à entendre parler de l'enfer. Il y en a sans doute, mes frères, car l'enfer est une chose si horrible, que les entretiens qui servent à nous en éloigner, quelque durs et insupportables qu'ils paraissent, doivent être doux. Nous en tirons de plus grands avantages. Car ils font rentrer notre âme en elle-même, ils la rendent plus innocente, ils élèvent ses pensées au ciel, ils la détachent de la terre et de toutes ses passions. Enfin ils lui servent comme d'un excellent remède qui prévient les maux et qui l'empêche d'y tomber.

Maintenant que j'ai parlé du supplice des damnés, permettez-moi de vous parler encore de leur honte. Car, comme les Ninivites condamneront les Juifs, de même beaucoup de ceux qui paraissent vils et méprisables parmi nous, s'élèveront contre nous alors pour nous condamner. Représentons-nous donc quelle sera cette confusion, afin que cette pensée nous jette dans quelque commencement de pénitence. Je vous déclare encore une fois que je me dis ceci à moi-même. Je m'exhorte le premier en vous exhortant. Ainsi que personne ne se fâche contre moi; que nul ne croie que je le méprise et que je le condamne. Entrons, mes frères, dans la voie étroite. Jusques à quand la mollesse? jusques à quand les délices? Ne nous lasserons-nous jamais de notre indifférence, de nos froides plaisanteries, de nos délais insensés? Ne changerons-nous jamais? Est-ce que nos pensées ne s'élèveront jamais au-dessus des objets exprimés par ces mots de table, de bonne chère, de luxe, d'argent, de propriétés, de bâtiments?

La fin de tout cela, quelle sera-t-elle? la mort. Quelle sera encore un coup cette fin? un peu de cendre et de poudre, les vers et la pourriture.

Entrons donc enfin, mes frères, dans une vie toute nouvelle. Faisons de la terre un ciel. Apprenons aux païens, par notre conduite, combien est grand le bonheur dont ils sont privés. Lorsque nous vivrons d'une manière si chrétienne, ils verront en nous une image de ce qui se passe dans les cieux. Lorsqu'ils nous verront toujours dans la douceur et dans la modestie, exempts de colère, dégagés d'envie, éloignés de l'avarice, libres des passions, et réglés en toutes choses, ils s'écrieront dans un transport d'admiration : si les chrétiens sont des anges dès cette vie, que doivent-ils être après leur mort? Si leur vie est si éclatante dans un lieu où ils se considèrent comme étrangers, quelle sera leur gloire dans leur véritable patrie?

C'est ainsi que nous édifierons les infidèles, que nous les porterons à la foi, et que le bruit de notre vertu se répandra aussi vite que la foi se répandait du temps des apôtres. Puisque douze hommes purent alors convertir des villes et des provinces entières, si nous les imitions aujourd'hui, et si chacun de nous s'efforçait de faire de sa vie une prédication vivante, jugez jusqu'où s'étendrait la religion chrétienne. Car un païen sera moins touché de la résurrection d'un mort que de la vie sainte d'un chrétien véritable. Il est surpris de l'un, mais il est touché et édifié de l'autre. Le premier passe et s'oublie, l'autre demeure et subsiste et fait une impression profonde dans les esprits.

Travaillons donc à notre salut, afin de travailler ensuite à celui des autres. Je ne vous dis rien de trop austère. Je ne vous ordonne rien de trop rude. Je ne vous défends point de vous marier. Je ne vous commande point de vous retirer dans le désert, et de renoncer à toutes les affaires du monde; mais je vous exhorte à vivre dans le monde comme un chrétien y doit vivre.

Je souhaiterais que, tout en demeurant comme vous faites au milieu des villes, vous eussiez plus de piété que les solitaires qui habitent les montagnes. Et pourquoi désiré-je cela de vous, sinon parce que l'Eglise en retirerait un grand avantage? « Personne, » dit l'Evangile, « n'allume une lampe pour la « mettre sous un boisseau. » (Matth. v, 20.) Soyons donc des lampes brillantes et élevées sur le chandelier, afin que notre lumière éclate de toutes parts. Allumons et entretenons en nous ce feu du ciel. Eclairons ceux qui sont assis dans les ténèbres, afin qu'ils sortent de leurs égarements et de leurs erreurs.

Ne me dites point : Je suis engagé avec une femme ; j'ai des enfants ; je suis embarrassé dans de grands soins, et il m'est impossible de faire ce que vous dites. Quand vous n'auriez aucun de tous ces empêchements, si vous demeuriez toujours dans la même apathie, vous n'en seriez pas plus vertueux ; comme au contraire si vous étiez dans des engagements encore plus grands, et que vous eussiez de l'ardeur et du zèle, vous vous élèveriez enfin audessus de tout. Dieu ne vous demande qu'une chose : une âme fervente et généreuse. Et alors ni l'âge, ni la pauvreté, ni les richesses, ni quoi que ce soit, ne vous empêchera d'être vertueux.

On a vu dans tous les siècles des vieillards, des jeunes gens, des personnes mariées et occupées à élever leurs enfants, des artisans, et des soldats qui ont été très-fidèles à Dieu, et qui dans tous les temps ont accompli tous ses préceptes. Daniel était jeune, Joseph était esclave ; Aquila était artisan ; Lidie vendait de la pourpre ; le geôlier de saint Paul gouvernait une prison ; Corneille était centurion ; Timothée était presque toujours malade ; Onésime était non-seulement esclave, mais fugitif : et cependant toute cette différence d'états n'a point empêché que toutes ces personnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, esclaves ou libres, officiers ou particuliers, n'aient brillé par la sainteté de leur vie.

Ne nous couvrons donc plus de ces vains prétextes. Ayons des pensées plus sages et plus chrétiennes. Quels que nous puissions être par notre condition dans le monde, soyons grands par notre vertu dans l'Eglise, et nous mériterons un jour les biens du ciel, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire et l'empire maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

« COMME IL PARLAIT ENCORE AU PEUPLE, SA MÈRE ET SES FRÈRES ÉTAIENT DEHORS QUI DEMANDAIENT A LUI PARLER. ET QUELQU'UN LUI DIT : VOILA VOTRE MÈRE ET VOS FRÈRES QUI SONT LA DEHORS, ET QUI VOUS DEMANDENT. MAIS IL RÉPONDIT A CELUI QUI DISAIT CELA : QUI EST MA MÈRE ET QUI SONT MES FRÈRES ? ET ÉTENDANT SA MAIN SUR SES DISCIPLES : VOICI, DIT-IL, MA MÈRE, ET VOICI MES FRÈRES. » (CHAP. XII, 46, 47, 48, 49, JUSQU'AU VERSET 10 DU CHAP. XIII.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Marie est proclamée bienheureuse pour avoir porté le Fils de Dieu dans ses entrailles, et surtout pour avoir été en tout obéissante à la volonté de Dieu.

3. Parabole de la semence. — *Celui qui sème est sorti.* — Comment celui qui est partout peut-il sortir de quelque part. — Nous ne recevons pas la semence par notre faute et non par la faute du semeur.

4 et 5. Que la même mesure de vertu n'est pas exigée de tous. — Combien il est dangereux de laisser perdre les instructions que Dieu nous donne. — Que les plaisirs de la vie sont très-justement comparés à des épines. — Des maux que l'excès de la bonne chère et l'intempérance de la bouche produit en nous.

1. Jésus-Christ, mes frères, nous fait voir ici dans un exemple bien sensible combien ce que je vous disais l'autre jour est vrai, savoir que là où manque la vertu, tout le reste est inutile. Je vous disais la dernière fois que ni l'âge, ni le sexe, ni le désert, ni tous les saints exercices ne nous serviraient de rien, si nous n'avions une piété sincère dans le cœur. Aujourd'hui nous apprenons quelque chose de plus, nous apprenons qu'il ne servirait de rien d'avoir porté Jésus-Christ dans ses entrailles et de l'avoir enfanté miraculeusement comme a fait la Vierge, si l'on ne possédait en même temps la vertu. C'est là une conséquence évidente des paroles évangéliques que nous allons expliquer.

« Lorsque Jésus-Christ parlait encore au peu- « ple, quelqu'un lui dit (46) : Voilà votre mère « et vos frères qui sont là dehors, et qui vous « demandent (47). Mais il lui répondit : Qui « est ma mère et qui sont mes frères (48) ? » Il ne parlait pas ainsi pour désavouer sa mère, ni par la crainte qu'il eut de passer pour son fils devant les hommes. S'il avait pu rougir d'avoir Marie pour mère, il ne serait jamais descendu dans son sein. Il voulait donc nous apprendre qu'il n'eût servi de rien à la Vierge d'être mère de Jésus-Christ, si sa vie n'eût été en même temps parfaite.

Mais ce que les parents de Jésus-Christ faisaient en cette rencontre venait de l'amour-propre. Ils veulent montrer devant le peuple que Jésus-Christ leur appartient ; ils n'ont pas encore de lui une juste idée, et ils viennent à contre-temps le trouver. Voyez leur vanité. Au lieu d'entrer avec les autres, et d'écouter Jésus-Christ avec un profond silence, ou d'attendre au moins à la porte qu'il eût achevé de parler, ils vont au contraire l'appeler devant tout le monde, affectant de faire paraître qu'ils avaient pouvoir de lui commander.

C'est ce que marque l'Evangile par ces paroles : « Lorsqu'il parlait encore au peuple ; » comme s'il disait : N'avaient-ils point d'autre temps plus propre pour lui parler ? Ne pouvaient-ils le faire sans l'incommoder ? Qu'avaient-ils de si pressé à lui dire ? S'ils lui voulaient faire quelque question de doctrine, que ne la lui proposaient-ils en public, afin que sa réponse servît d'instruction à tout le peuple ? Si ce n'était que pour des affaires particulières, il ne fallait pas témoigner cet empressement.

Que si le Sauveur avait refusé à l'un de ses disciples la permission d'aller ensevelir son

père, afin qu'il ne différât point de le suivre, combien eût-il été plus éloigné d'interrompre ses prédications pour des sujets qui ne le méritaient pas? On voit donc qu'ils agissaient humainement en cette rencontre et par un désir secret de vaine gloire.

Saint Jean exprime encore plus clairement cette disposition des parents de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Que ses frères mêmes ne « croyaient pas en lui. » (Jean, VII, 5.) Il rapporte même de leurs paroles où il y a beaucoup d'indiscrétion. Ils lui faisaient, dit-il, violence pour le faire venir à Jérusalem dans l'espérance de tirer de la gloire des miracles qu'il y ferait : « Si vous faites ces choses, faites-« vous connaître au monde. Car nul homme « n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu « dans le public. » (Ibid. IV.) C'est alors que Jésus-Christ les réprimanda de leurs pensées charnelles et terrestres, parce que les Juifs disaient de lui : « N'est-ce pas là ce fils d'un « artisan dont nous connaissons le père et la « mère, et dont les frères sont parmi nous ? » lui reprochant ainsi la bassesse de sa naissance; ses parents le portaient au contraire à se relever par la grandeur de ses miracles. Mais Jésus-Christ les rebute pour les guérir de cette passion.

Si le Sauveur avait voulu renoncer sa mère, il l'aurait fait, lorsqu'on en voulait tirer un sujet de le mépriser. Mais il a été si éloigné de cette pensée, et il a eu d'elle un soin si particulier, que près d'expirer sur la croix, il l'a recommandée au plus chéri de ses disciples, et lui a ordonné de la regarder comme sa mère. Que s'il parle d'elle en cet endroit avec plus de sévérité, c'est qu'il voulait guérir l'esprit de ses proches, qui ne le considéraient que comme un homme ordinaire, et qui tiraient vanité de ce qui paraissait de grand en lui. Il les reprend donc, mais comme un médecin; et ces paroles ne sont pas pour les blesser, mais pour les guérir.

Ne considérez donc pas seulement cette réprimande de Jésus-Christ, laquelle est pleine de modération et de sagesse; mais pensez en même temps, combien était téméraire et inconsidérée la hardiesse de ses proches, et surtout quel est celui qui fait la réprimande. Ce n'est pas un simple homme, c'est un Dieu, et le Fils unique du Père. Pesez bien aussi le dessein dans lequel il leur parle. Car il ne voulait point les confondre, mais les délivrer de la passion la plus tyrannique; leur inspirer des sentiments plus relevés de sa personne; et leur persuader qu'il n'était pas seulement le Fils, mais encore le Maître et le Seigneur de Marie. Considérez ces raisons et vous reconnaîtrez que cette réprimande de Jésus-Christ était très-digne de lui, très-utile à ceux à qui il la fait, et toute pleine de modération et de sagesse. Car il ne dit pas : va et dis à ma mère qu'elle n'est pas ma mère; c'est à celui même qui lui parle qu'il répond : « qui est ma mère « et qui sont mes frères? » Et ces paroles, outre le sens qui vient d'être indiqué, ont encore une autre portée. Laquelle? Elles tendent à faire comprendre à ceux qui sont là que ni eux ni personne ne peut trouver assez d'avantage dans les liaisons de la chair et du sang pour avoir le droit de négliger la vertu. Car puisqu'il n'eût servi de rien à la Vierge même d'être la Mère de Jésus-Christ si elle n'eût soutenu cette dignité par sa vertu, combien toutes les alliances charnelles seront-elles moins utiles à tous les autres? La parenté véritable qui nous lie avec Jésus-Christ, est de faire la volonté de son Père. C'est cette liaison qui ennoblit l'âme, et qui la rend plus illustre que tous les avantages de la chair et du sang.

2. Comprenons donc cette vérité, mes frères, et si nous avons des enfants qui se signalent par leur piété, ne tirons point vanité de leur gloire, si nous n'avons aussi leur vertu. Ne nous glorifions point de même de la piété de nos pères, si nous ne tâchons de leur ressembler. Il peut se faire dans le christianisme que celui qui nous aura donné la vie ne soit pas notre père, et qu'un autre le sera véritablement, quoiqu'il ne nous ait pas engendrés. C'est pourquoi lorsqu'une femme disait à Jésus-Christ dans un autre endroit de l'Evangile : « Bienheureux le sein qui vous a porté, « et les mamelles que vous avez sucées « (Luc, XI, 27), » il ne lui répond point : Je n'ai point été porté dans le sein d'une femme, et je n'ai point sucé ses mamelles; mais « bien-« heureux au contraire ceux qui font la volonté « de mon Père! » Ainsi on peut remarquer partout qu'il ne désavoue pas cette liaison et cette parenté charnelle; mais qu'il lui en préfère une autre qui est toute spirituelle et toute sainte.

Quand le bienheureux précurseur disait aux Juifs : « Race de vipères, ne dites point : Nous « avons Abraham pour père (Matth. III, 17,) »

ils ne niaient pas qu'ils descendissent en effet d'Abraham selon la chair ; mais il leur déclarait qu'il ne leur servirait de rien d'être sortis d'Abraham, si leur vie n'était semblable à la sienne. C'est ce que Jésus-Christ exprime clairement, lorsqu'il leur dit : « Si vous étiez « les enfants d'Abraham vous en feriez les « actions. » Il ne veut pas dire qu'ils ne descendaient pas d'Abraham selon la chair, mais il les exhorte à s'unir à Abraham par un lien bien plus noble en se rendant les héritiers et les imitateurs de sa vertu. C'est encore ce qu'il veut faire entendre ici, mais d'une manière plus douce, parce qu'il s'agissait de sa mère. Il ne dit point : Ce n'est point là ma mère : ce ne sont point là mes frères, parce qu'ils ne font point ma volonté. Il ne les blâme point, il ne les accuse point ; mais il dit en général : « Quiconque fait la volonté de mon Père, « celui-là est mon frère, ma sœur et ma « mère. (50.) » S'ils veulent donc être ma mère et mes frères, qu'ils marchent par cette voie. Lorsque cette femme cria : « Heureux est le « sein qui vous a porté, » Jésus-Christ ne répondit point que Marie n'était point sa mère; mais il fit une réponse qui revient à ceci : Il n'y a d'heureux que celui qui fait la volonté de mon Père ; c'est celui-là qui est mon frère, ma sœur, ma mère.

O puissance de la vertu ! ô combien grande est la gloire à laquelle elle élève ceux qui l'embrassent ! Combien de femmes, dans la suite des temps, ont admiré le bonheur de la Vierge, et béni ces chastes entrailles qui ont porté le Sauveur du monde ! Combien se sont dit qu'elles auraient tout sacrifié pour une maternité si glorieuse ! Et cependant qui les empêche d'avoir cet honneur ? Jésus-Christ nous ouvre une voie facile pour arriver à cette haute dignité, et il veut bien faire part de ce titre auguste non-seulement aux femmes, mais encore aux hommes. Il nous élève même plus haut, et il nous offre encore un plus grand honneur, puisque la liaison que nous avons avec Jésus-Christ par l'Esprit de Dieu, surpasse celle que nous aurait pu donner la chair et le sang. Car on devient ainsi mère de Jésus-Christ d'une manière bien plus excellente que si on l'avait porté dans son sein. Mais ne vous contentez pas de désirer simplement un si grand honneur, et marchez avec ardeur dans la voie qui vous y conduit.

« En ce jour-là, Jésus sortit de la maison, « et s'assit auprès de la mer (1). » Admirez comment, après avoir repris ses proches, il ne laisse pas de faire aussitôt ce qu'ils lui demandent. Il se conduisit de même à l'égard de sa mère aux noces de Cana. Car après lui avoir dit que son temps n'était pas encore venu, il ne laissa pas de lui obéir pour faire voir, d'un côté, que tous ses moments étaient réglés, et pour témoigner de l'autre la grande tendresse qu'il avait pour elle. Il fait la même chose en cette rencontre. Il guérit d'abord ses proches de leur vanité, et il sort néanmoins aussitôt de la maison pour rendre à sa mère tout l'honneur que la bienséance exigeait de lui, et cela bien que la demande fût à contre-temps.

« En ce jour-là, » dit l'Evangile, « Jésus sortit « de la maison, et s'assit auprès de la mer ; » comme s'il eût dit à ses parents qui le demandaient : Puisque vous avez tant de désir de me voir et de m'écouter, voici que je viens pour parler. Après avoir fait tant de miracles, il veut de nouveau être utile aux hommes par ses instructions. Il s'assied auprès de la mer, pour prendre comme à l'hameçon et au filet les habitants de la terre. Et ce n'est pas sans grande raison que l'évangéliste rapporte cette circonstance, comme pour marquer que Jésus-Christ s'était placé dans cette assemblée du peuple, d'une telle manière, qu'il avait tous ses auditeurs en face, sans qu'il y en eût un seul derrière lui.

« Et une grande multitude s'assembla autour « de lui, de sorte que montant dans une barque « il s'y assit, tout le peuple se tenant sur le « rivage. Et il leur disait beaucoup de choses « en paraboles (2, 3). » Il n'usa pas de cette manière d'enseigner lorsqu'il parlait sur la montagne, et il ne dit rien en paraboles, parce qu'il n'y avait alors auprès de lui qu'un peuple simple et grossier, au lieu qu'il est environné ici de scribes et de pharisiens. Considérez, je vous prie, quelle est la première de ces paraboles, et le soin que l'évangéliste a de les rapporter dans leur ordre. Il choisit pour la première celle qui de toutes était la plus propre pour rendre ses auditeurs attentifs. Comme il ne leur allait parler que par énigmes, il était nécessaire de les réveiller d'abord, et de les exciter par cette première parabole à l'écouter avec grande attention. C'est pourquoi un autre évangéliste marque que Jésus-Christ leur fit des reproches de ce qu'ils étaient sans entendement, et qu'il leur dit : « Comment ne com-

« prenez-vous point cette parabole? » (Marc, IV, 13.) Mais ce n'était pas seulement pour ces raisons qu'il leur parlait en paraboles. Il le faisait encore pour donner plus de poids et plus de force à son discours, pour le mieux imprimer dans la mémoire de ses auditeurs, et pour leur rendre les vérités qu'il leur disait plus sensibles et plus palpables. C'est ainsi que les prophètes ont agi autrefois lorsqu'ils ont parlé aux peuples. Quelle est donc cette parabole?

3. « Celui qui sème est sorti pour aller semer (3.) » D'où est « sorti » celui qui est présent partout et qui remplit tout? Comment a-t-il pu sortir et où a-t-il pu aller? Mais quand Jésus-Christ s'est approché de nous par son incarnation, il ne l'a pas fait en passant d'un lieu en un autre, mais en se faisant homme et en se rendant visible à nous. Comme nos péchés nous séparaient de Dieu et qu'ils étaient comme une muraille qui nous fermait l'entrée pour aller à lui, il est lui-même venu à nous. Et pour quel sujet y est-il venu? Est-ce pour perdre la terre qui était toute couverte de ronces et d'épines? Est-ce pour punir les laboureurs de leur lâcheté et de leur paresse? Nullement. Mais il est venu pour en être le laboureur lui-même; pour rendre cette terre fertile, en la cultivant avec soin, et pour y semer sa parole comme une semence précieuse de vertu et de piété. Car j'entends ici par cette « semence » sa parole, par la « terre » qui la reçoit, nos âmes, et il est lui-même « celui qui la sème. » Mais que devient enfin cette semence? Il s'en perd trois parties, et il ne s'en sauve qu'une.

« En semant, une partie de la semence tomba « le long du chemin, et les oiseaux vinrent et « la mangèrent (4). » Il ne dit pas qu'il ait lui-même jeté cette semence hors du chemin, mais qu'elle y est tombée.

« Une autre tomba dans des lieux pierreux, « où elle n'avait pas beaucoup de terre, et elle « leva aussitôt, la terre où elle était ayant peu « de profondeur (5). Le soleil s'étant levé en-« suite, elle en fut brûlée; et comme elle n'a-« vait pas beaucoup de racine, elle se dessécha « (6). Une autre tomba dans les épines, et les « épines crurent et l'étouffèrent (7). Une autre « partie de la semence tomba dans une bonne « terre, et elle fructifia; quelques grains ren-« dant cent pour un, d'autres soixante, et d'au-« tres trente (8). Que celui-là l'entende qui a « des oreilles pour entendre (9). » Il n'y a que cette quatrième partie de toute la semence qui se sauve, et encore même avec beaucoup d'inégalité et de différence. Jésus-Christ voulait dire par là qu'il offrait indifféremment à tous les instructions de sa parole. Car comme un laboureur ne choisit point en semant, et ne fait aucun discernement d'une terre d'avec une autre, mais répand sa semence également partout, Jésus-Christ de même, en prêchant, ne faisait point de distinction entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant, entre l'âme ardente et celle qui était lâche et paresseuse. Il semait de même sur tous les cœurs, et il faisait de son côté tout ce qu'il devait faire, quoiqu'il n'ignorât pas quel devait être le succès de son travail. Après cela il pourra dire véritablement : « Qu'ai-je dû faire que je « n'aie point fait? » (Isaïe, XIII, 9.) Les prophètes comparent partout le peuple à une vigne. Isaïe dit : « Il est devenu comme une « vigne. » (Isaïe, V.) Et David dit : « Vous avez « transféré votre vigne de l'Egypte. » (Ps. LXXIX, 13.) Et Jésus-Christ le compare à un champ semé, pour marquer que les hommes allaient à l'avenir lui obéir avec plus de promptitude et que la terre porterait bientôt d'excellents fruits.

Ces paroles : « Celui qui sème est sorti pour « aller semer, » ne doivent pas être regardées comme une redite. Car un laboureur sort souvent pour d'autres choses que pour semer. Il sort pour labourer et pour cultiver la terre. Il sort pour en arracher les épines et toutes les mauvaises herbes, ou pour d'autres sujets semblables; mais Jésus-Christ n'est sorti que pour semer. D'où vient donc, mes frères, qu'une si grande partie de cette semence se perd? Il n'en faut pas accuser celui qui sème, mais la terre qui reçoit cette semence, c'est-à-dire l'âme qui n'écoute point cette divine parole. Pourquoi ne dit-il pas plutôt que les lâches ont reçu cette semence et l'ont laissé perdre? que les riches l'ont reçue et l'ont étouffée? que ceux qui vivaient dans la mollesse l'ont reçue et qu'ils l'ont rendue inutile? Jésus-Christ ne veut pas parler si clairement pour ne point porter ces peuples au désespoir. Il veut les laisser à eux-mêmes, et il veut que ce soit leur propre conscience qui les justifie ou qui les condamne.

Ce qui arrive ici à la semence dont une partie se perd, arrive aussi ensuite à la pêche, où l'on rejette une partie des poissons qu'on avait pris.

Jésus-Christ dit à dessein cette parabole à ses disciples, pour les fortifier par avance et pour les avertir que si dans la suite des temps ils voyaient beaucoup de ceux à qui ils auraient prêché l'Evangile, se perdre, ils ne devaient pas pour cela se décourager, puisque la même chose était arrivée à Jésus-Christ, qui, sachant le peu de succès que devait avoir la divine semence, n'avait pas néanmoins laissé de semer.

Mais comment peut-on concevoir, me direz-vous, qu'on sème sur des épines, sur des pierres et dans des chemins? Je vous réponds que cela serait ridicule à l'égard d'une semence matérielle qu'on jette sur la terre; mais à l'égard de nos âmes et de la parole de Dieu, c'est une chose qui ne peut être que très-louable. On blâmerait très-justement un laboureur s'il perdait ainsi sa semence, parce que les pierres ne peuvent devenir de la terre et que les chemins ne peuvent cesser d'être des chemins, ni les épines d'être des épines. Mais il n'en est pas ainsi de nos âmes. Les pierres les plus dures peuvent se changer en une terre très-fertile. Les chemins les plus battus peuvent n'être plus foulés aux pieds, ni exposés à tous les passants, mais devenir un champ bien préparé et bien cultivé. Les épines peuvent disparaître pour faire place à la semence, afin que le grain croisse et pousse en haut, sans qu'il trouve rien qui l'empêche de monter.

Si ces changements étaient impossibles, le semeur divin et adorable n'aurait jamais rien semé dans le monde. Et s'ils ne sont pas arrivés dans toutes les âmes, ce n'est point la faute du laboureur, mais de ceux qui n'ont pas voulu se changer. Il a accompli avec un soin entier ce qui dépendait de lui. Si les hommes, au lieu de correspondre à son ouvrage, l'ont au contraire détruit en eux-mêmes, il n'est point responsable de leur perfidie, après qu'il a témoigné tant de bonté et tant d'affection envers les hommes.

Mais remarquez ici, je vous prie, qu'on ne se perd pas en une seule manière, mais en plusieurs qui sont différentes l'une de l'autre.

Ceux qui sont comparés « au chemin », sont les paresseux, les lâches et les négligents.

Ceux qui sont figurés « par la pierre », sont ceux qui tombent seulement par faiblesse: « Celui, » dit l'Evangile, « qui est semé sur « les pierres est celui qui écoute la parole, et « la reçoit aussitôt avec joie, mais il n'a point « de racine en lui-même et n'a cru que pour « un temps, et lorsqu'il s'élève quelque persé- « cution à cause de la parole, il se scandalise « aussitôt. Lorsqu'un homme écoute la parole « de Dieu et n'y donne point d'attention, l'esprit « malin vient ensuite, et il enlève ce qui avait « été semé dans son cœur. C'est là celui qui « est marqué par la semence qui tombe le « long du chemin. » Ce n'est pas un crime égal de renoncer à la parole de l'Evangile, lorsque personne ne nous y contraint par ses persécutions, ou de le faire seulement en cédant à la force et à la violence.

Mais ceux qui sont figurés « par les épines » sont encore bien plus coupables que les autres.

4. Afin donc, mes frères, que nous ne tombions point dans ces malheurs, cachons cette divine semence dans le fond de notre âme et conservons-la comme un trésor précieux dans notre mémoire. Si le diable fait ses efforts pour nous la ravir, il dépend de nous d'empêcher qu'il ne nous l'ôte. Si cette semence se sèche, cela ne vient point de l'excès de la chaleur; Jésus-Christ ne dit point que ce soit le grand chaud qui produise cet effet; mais il dit: « Parce qu'elle n'a point de racine. » Si cette sainte parole est étouffée, il n'en faut point accuser les épines, mais celui qui les laisse croître. On peut couper si l'on veut cette tige malheureuse et se servir utilement de ses richesses. C'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas simplement « le siècle; » mais « les soins « du siècle; » ni « les richesses » en général, « mais la tromperie des richesses. »

N'accusons donc point les choses en elles-mêmes, mais l'abus que nous en faisons et la corruption de notre esprit. On peut être riche sans se laisser surprendre par les richesses. On peut demeurer dans le monde sans être accablé de ses soins. Les richesses ont deux maux qui sont opposés l'un à l'autre, l'un d'exciter notre avarice et d'allumer nos désirs, et l'autre de nous rendre lâches et mous. Et c'est avec grande raison que Jésus-Christ attribue cette « tromperie » aux richesses. Car il n'y a rien dans les richesses que de trompeur. Ce n'est qu'un nom vain qui n'a rien de solide et de véritable. Le plaisir, la gloire, la beauté et toutes les choses semblables ne sont que des fantômes, qui n'ont point d'être et de subsistance.

Enfin, après avoir marqué ces différentes manières, par lesquelles les hommes se per-

dent, il commence aussitôt à parler « de la « bonne terre, » pour nous empêcher de tomber dans le désespoir et pour nous donner une sainte confiance que nous pourrons nous sauver par une pénitence sincère, et passer de ces trois états marqués par ces trois sortes de terre en un quatrième, où l'âme devient une bonne, une excellente terre.

Mais pourquoi, la terre étant bonne, la semence étant la même, ainsi que le laboureur qui la répand, un grain néanmoins en porte-t-il, l'un « cent, » l'autre « soixante, » et l'autre « trente ? » Cela ne vient que de la différence de la terre. Car, bien qu'elle soit toute bonne, elle ne laisse pas d'admettre divers degrés de bonté. Ainsi cette inégalité ne vient ni du laboureur, ni de la semence, mais de la terre qui la reçoit, non selon la différence de sa nature, mais selon la différente disposition de la volonté. Et ce qui fait paraître encore la grande miséricorde de Dieu envers les hommes, c'est qu'il n'exige pas de tous un même degré de vertu, mais qu'en recevant avec joie les premiers, il ne rejette ni les seconds ni les troisièmes.

Le but qu'il avait en tout ceci, était de persuader ses disciples qu'il ne suffit pas d'écouter sa parole sainte. Pourquoi donc, direz-vous, Jésus-Christ ne parle-t-il point des autres passions comme de l'impureté et de la vaine gloire ? Je vous réponds qu'il a tout compris dans ces deux mots « des inquiétudes du siè-« cle, et de la tromperie des richesses ; » car la vaine gloire et toutes les autres passions sont des ruisseaux de ces deux sources. Il y joint encore ceux qui sont figurés « par la « pierre » et « par le chemin, » pour montrer qu'il ne suffit pas de renoncer à ses richesses, mais qu'il faut encore pratiquer les autres vertus. Car, que vous servirait-il d'être dégagé de l'argent, si vous êtes négligent et lâche ? Que vous servirait-il de même d'être fervent et généreux dans le reste si vous êtes paresseux à écouter la parole de Jésus-Christ ?

On ne se sauve point en ne pratiquant la vertu qu'à demi. Il faut premièrement écouter avec ardeur et retenir avec soin les vérités de l'Evangile. Il faut ensuite les pratiquer avec force et avec courage, et enfin mépriser l'argent, renoncer aux richesses, et fouler aux pieds toutes les choses de cette vie. L'enchaînement de toutes ces vertus commence par l'application à écouter la parole de Dieu. C'est le premier pas pour le salut. « Comment croi-« ront-ils, » dit saint Paul, « s'ils n'entendent? » (Rom. x, 14.) Je vous dis aussi la même chose. Comment pratiquerons-nous ce que Dieu nous ordonne, si nous n'écoutons ce qu'il nous dit? Mais après ce premier degré, Dieu exige de nous le courage et la vigueur, et un mépris général pour toutes les choses d'ici-bas.

Ecoutons, mes frères, ces vérités saintes que Jésus-Christ nous a enseignées. Qu'elles soient notre bouclier pour nous défendre contre toutes les attaques de nos ennemis. Qu'elles jettent de profondes racines dans notre cœur, et qu'elles nous servent à nous dégager de tous les soins de la terre. Que si nous pratiquons une partie de ces vérités, en négligeant l'autre, quel avantage en retirerons-nous, puisque d'une façon ou d'autre nous ne laisserons pas de nous perdre ? Qu'importe que nous périssions, ou par l'amour du bien, ou par la paresse, ou par un manquement de courage ? Un laboureur ne plaint-il pas également la perte de sa semence, de quelque manière qu'elle se perde ?

Ne nous consolons donc pas de ce que nous ne perdons point le fruit de la parole divine de toutes les manières que nous le pourrions ; mais pleurons plutôt de ce que nous la laissons périr en quelque manière que ce puisse être. Portons le feu dans ces « épines, » et dans ces ronces. Ce sont ces tiges malheureuses qui étouffent cette divine semence. Les riches ne le savent que trop, eux que leurs richesses rendent incapables non-seulement de la vertu, mais même de tout le reste. Aussitôt qu'ils se sont rendus les esclaves de leurs plaisirs, ils ne peuvent plus s'appliquer aux affaires même de ce monde, et encore bien moins aux choses du ciel qui regardent le salut. Car leur esprit est attaqué en même temps d'une double peste, par les passions qui le corrompent, et par les inquiétudes qui le déchirent. Chacune de ces deux causes suffit pour les perdre. Lors donc qu'elles se joignent ensemble, dans quel abîme les doivent-elles jeter ?

5. Et ne vous étonnez pas que Jésus-Christ donne le nom d' « épines » aux « plaisirs de la « vie. » Vous êtes trop charnel et trop enivré de vos passions pour comprendre cette vérité. Mais ceux qui renoncent à ces faux plaisirs, savent que les délices ont des pointes plus perçantes et plus mortelles que toutes les épines que nous voyons, et qu'elles perdent encore plus l'âme et le corps même, que les soins et les embarras du monde.

Il n'y a point de chagrins et d'inquiétudes, qui nuisent autant à l'esprit, que l'excès de la bonne chair nuit à notre corps. Car ces excès engendrent enfin les maladies, les insomnies et les autres maux de tête, d'oreilles et d'estomac, ce que les épines ne peuvent faire. Comme on se met toutes les mains en sang lorsqu'on presse des épines ; ces excès de même et ces délices perdent toutes les parties du corps, et leur venin se répand sur la tête, sur les yeux, sur les mains, et sur les pieds. Comme les épines sont stériles, les délices le sont aussi ; et elles causent une perte bien plus grande, et dans des choses bien plus importantes. Car elles avancent la vieillesse, elles interdisent les sens, elles étouffent la raison, elles aveuglent l'âme la plus éclairée ; elles rendent le corps lâche et efféminé, elles le remplissent d'un amas d'ordures et de saletés. Elles lui causent mille mauvaises humeurs, et elles deviennent une source de corruption et de pourriture.

Elles sont au corps ce qu'une charge trop pesante est à un vaisseau qui coule à fond, accablé par la grandeur de ce poids. Pourquoi travaillez-vous tant à engraisser votre corps ? En voulez-vous faire ou une victime qui soit bonne à immoler ; ou une masse de chair qu'on nous doive servir sur nos tables ? On peut être excusable d'engraisser des volailles, quoique peut-être on ne le soit pas, puisque si grasses elles sont contraires à la santé. Tant la bonne chair est dangereuse, puisqu'elle l'est même jusque dans les animaux !

Toutes les superfluités ne sont jamais bonnes à rien. Elles sont la source des indigestions et des mauvaises humeurs. Les animaux qu'on nourrit moins et qui travaillent plus, s'en portent mieux, et sont plus utiles pour nous servir. Leur chair est aussi plus saine à ceux qui en mangent. Mais ceux qui se nourrissent de ces animaux si gras, se remplissent de graisse comme eux, entretiennent par cette réplétion une source de maladies, et ne font qu'appesantir les chaînes qu'ils portent. Car rien n'est si contraire au corps que cet excès de manger, et rien ne lui est si mortel que les débauches et les délices. Qui n'admirera donc la stupidité de ces personnes qui épargnent moins leur propre corps, que les autres n'épargnent ces vaisseaux de cuir où ils renferment leur vin ? Ils ont soin de ne les pas remplir si fort qu'ils en crèvent ; mais ceux-ci remplissent tellement leurs corps de vin, qu'ils crèvent de toutes parts. Ils en ont jusques au gosier. Les fumées en montent jusques aux narines, aux oreilles et au cerveau, obstruant de plus en plus les voies de l'esprit et de la puissance vitale. Dieu ne vous a pas donné une bouche et un estomac pour les remplir de vin et de viande, mais pour vous en servir à louer Dieu, à lui offrir de saints cantiques, à prononcer les paroles de la loi sainte, et à les employer à l'édification de vos frères. Et vous au contraire, par un abus criminel, vous ne vous en servez presque jamais pour ce saint usage, et vous l'asservissez à votre intempérance durant toute votre vie.

Vous ressemblez à un homme qui aurait entre les mains un luth parfaitement beau dont les cordes seraient de fil d'or, et qu'on regarderait comme un chef-d'œuvre de l'art, et qui au lieu de se servir de cet instrument pour la fin à laquelle il est destiné, le remplirait d'ordure et de boue. C'est là proprement le désordre où vous tombez. Car j'appelle de l'ordure et de la boue, non la nourriture en elle-même, mais l'abus que vous en faites par votre intempérance et par votre luxe.

Tout ce qui est au delà de la nécessité n'est plus une nourriture mais un poison. Le ventre n'est fait que pour recevoir les viandes ; mais la gorge, la bouche et la langue ont d'autres usages plus nobles et plus nécessaires. Quand je dis même que le ventre n'est fait que pour recevoir les viandes, je ne l'entends que des viandes qu'on lui donne avec modération, et avec retenue. Une preuve de ce que je dis c'est que lorsqu'on le charge de trop de viandes, non-seulement il s'y oppose par les dégoûts qu'il nous cause, et comme par les cris qu'il jette, mais qu'il se venge même de nous, par une infinité de maux qu'il nous fait souffrir.

Il commence par punir les pieds qui nous ont conduits à ces festins déréglés. Il attaque ensuite les mains qui l'ont chargé de tant de viandes superflues. Il sert les uns et les autres avec des douleurs très-aiguës. Quelques-uns même en ont perdu les yeux, et d'autres en ont eu des maux de tête épouvantables. Car le ventre est comme un serviteur qui, ayant plus de charge qu'il n'en peut porter, murmure et se révolte contre celui qui l'accable de la sorte. Il se révolte, dis-je, non-seulement contre ces membres dont je viens de parler, mais contre

l'âme même, et contre la raison et le jugement. Dieu a permis ces mauvais effets par une admirable conduite, afin que si nous ne sommes retenus par notre devoir, et si nous ne sommes sobres par vertu, nous le soyons au moins par force, et par la crainte des maux qui sont une suite de l'intempérance.

Comprenons donc ces vérités, mes frères, fuyons le luxe et les délices, aimons la sobriété et la vie réglée, pour jouir dans le corps et dans l'âme d'une parfaite santé, et pour obtenir ensuite les biens à venir, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

« SES DISCIPLES S'APPROCHANT DE LUI, LUI DIRENT : POURQUOI LEUR PARLEZ-VOUS AINSI EN PARABOLES? IL LEUR RÉPONDIT : PARCE QU'IL VOUS EST DONNÉ DE CONNAITRE LES MYSTÈRES DU ROYAUME DES CIEUX, MAIS POUR EUX IL NE LEUR EST PAS DONNÉ. » (CHAP. XIII, 19, 11, JUSQU'AU VERSET 24.)

ANALYSE.

1. Le libre arbitre n'est point supprimé par la grâce.
2. Que le péché ne vient ni du tempérament, ni d'aucune nécessité.
3. De l'obligation de donner son bien à Jésus-Christ en la personne des pauvres. — Que l'aumône est un excellent sacrifice, et que celui qui la fait devient le prêtre de Jésus-Christ. — Combien ceux qui ne seront point charitables envers les pauvres seront justement condamnés de Dieu.

1. Nous devons ici, mes frères, admirer la retenue des apôtres qui désirant beaucoup de faire une question à Jésus-Christ, savent néanmoins prendre leur temps et attendre une occasion propre pour l'interroger. Car ils ne le font point devant tout le monde. Saint Matthieu le donne à entendre, lorsqu'il dit : « Ses « disciples s'approchant de lui (Marc, IV, 13), » et le reste. Que ce ne soit pas là une simple conjecture, saint Marc nous en donne la preuve, puisqu'il marque formellement qu'ils s'approchèrent de lui « en particulier. » C'est ainsi que ses frères devaient agir, lorsqu'ils le demandaient, et non le faire sortir avec ostentation lorsqu'il était engagé à parler au peuple.

Mais admirez encore la tendresse et la charité qu'ils avaient pour tout ce peuple. Ils sont plus en peine de lui que d'eux, et ils en parlent au Sauveur avant que de lui parler d'eux-mêmes. « Pourquoi, » lui disent-ils, « leur « parlez-vous ainsi ne paraboles ? » ils ne disent pas : pourquoi nous parlez-vous en paraboles? C'est ainsi qu'en plusieurs rencontres ils témoignent beaucoup de tendresse pour ceux qui suivaient Jésus-Christ, comme lorsqu'ils lui dirent : « Renvoyez ce peuple, » etc. (Marc, VI, 27.) « Et vous savez qu'ils se sont « scandalisés de cette parole. » (Matth. XV, 10.) Que leur répond donc ici Jésus-Christ?

« Il vous est donné de connaître les mys- « tères du royaume des cieux, mais pour eux, « il ne leur est pas donné (11). » Il parle de la sorte non pour nous marquer qu'il y eut quelque nécessité fatale, ou quelque discernement de personnes fait au hasard et sans choix. Il veut leur montrer seulement que ce peuple était l'unique cause de tous ses maux : que cette révélation des mystères était l'ouvrage de la grâce du Saint-Esprit, et un don d'en-haut; mais que ce don n'ôte pas à l'homme la liberté de sa volonté, comme cela devient évident par ce qui suit. Et voyez comment, pour empêcher

qu'ils ne tombent, les Juifs dans le désespoir, les disciples dans le relâchement, en se voyant les uns privés, les autres favorisés de ce don, voyez comment Jésus-Christ montre que cela dépend de nous.

« Car quiconque a déjà, on lui donnera, et « il sera comblé de biens; mais pour celui qui « n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a (12). » Cette parole, quoiqu'extrêmement obscure, fait voir néanmoins qu'il y a en Dieu une justice ineffable. Il semble que Jésus-Christ dise : Si quelqu'un a de l'ardeur et du désir, Dieu lui donnera toutes choses. Mais s'il est froid et sans vigueur, et qu'il ne contribue point de son côté, Dieu non plus ne lui donnera rien : « On lui ôtera même, » dit Jésus-Christ, « ce « qu'il croit avoir; » non que Dieu le lui ôte en effet, mais c'est qu'il le juge indigne de ses grâces et de ses faveurs.

Nous agissons nous-mêmes tous les jours de cette façon. Lorsque nous remarquons que quelqu'un nous écoute froidement, et qu'après l'avoir conjuré de s'appliquer à ce que nous lui disons, nous ne gagnons rien sur son esprit, nous nous taisons alors; parce qu'en continuant de lui parler, nous attirerions sur sa négligence une condamnation encore plus sévère. Lorsqu'au contraire nous voyons un homme qui nous écoute avec ardeur, nous l'encourageons encore davantage, et nous répandons avec joie dans son âme les vérités saintes.

C'est avec raison que Jésus-Christ dit : « Ce « qu'il croit avoir, » puisqu'il ne l'a point en effet. Et pour expliquer encore plus clairement ce qu'il voulait dire par ces paroles : « Quiconque a déjà, on lui donnera, et il sera « comblé de biens; mais pour celui qui n'a « point, on lui ôtera même ce qu'il a; » il ajoute : « C'est pourquoi je leur parle en para« boles, parce qu'en voyant ils ne voient point, « et qu'en écoutant ils n'écoutent ni ne com« prennent point (13). » Mais s'ils ne voient point, me direz-vous, ne fallait-il donc pas leur ouvrir les yeux ? Il l'eût fallu si leur aveuglement eût été involontaire, comme l'est celui du corps. Mais il était volontaire, et de leur propre choix : c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas simplement; « parce qu'ils ne voient « point; » mais « parce qu'en voyant ils ne « voient point. » Car leur aveuglement est un aveuglement de malice. Ils ont vu Jésus-Christ chasser les démons, et ils disent : « C'est par « la vertu de Béelzébub, prince des démons, « qu'il chasse les démons. » (Jean, XIX, 3.) Ils voient que tout son désir est de les attirer à Dieu, et qu'il ne veut jamais que ce que son Père veut, et ils disent : « Cet homme n'est « pas de Dieu. » Ils jugent des œuvres de Jésus-Christ autrement qu'ils ne les voient et qu'ils ne les entendent. C'est pourquoi je leur ôterai même cet avantage, et je les empêcherai de voir et d'entendre à l'avenir, puisqu'ils ne s'en servent que pour attirer sur eux une plus grande condamnation. Car ces hommes ne se contentaient pas de ne point croire en Jésus-Christ, mais ils le déshonoraient même, ils le décriaient, et ils lui dressaient des piéges pour le surprendre. Cependant il ne les reprend point de ces excès, parce qu'il ne voulait point leur être pénible par ses accusations et par ses reproches.

Il ne leur parlait pas ainsi dans les commencements. Il s'ouvrait davantage à eux, et il s'expliquait plus nettement. Mais depuis que leur esprit s'est altéré par l'envie, il ne leur parle plus qu'en paraboles. Et pour empêcher ensuite que cette sentence terrible ne passât pour un effet de la haine, ou pour une pure calomnie, et que les Juifs ne lui reprochassent qu'il ne leur disait des paroles si dures, que parce qu'il était leur ennemi, il rapporte le témoignage du Prophète.

« Et cette prophétie d'Isaïe s'accomplit en « eux : Vous écouterez, et en écoutant vous « n'entendrez point : vous verrez, et en voyant « vous ne verrez point (14). (Isaïe, VI, 20.) Car « le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs « oreilles sont devenues sourdes, et ils ont « bouché leurs yeux, de peur que leurs yeux « ne voient, que leurs oreilles n'entendent, « que leur cœur ne comprenne, et que s'étant « convertis je ne les guérisse (15). » Considérez, mes frères, avec quelle exactitude le prophète fait ce reproche. Il ne dit pas : Vous ne verrez point : mais « vous verrez, et en voyant « vous ne verrez point. » Il ne dit pas non plus : Vous n'entendrez point; mais « vous « écouterez, et en écoutant vous n'entendrez « point. » De sorte que ce sont eux-mêmes, qui se sont volontairement aveuglés, en se « fermant les yeux, en se bouchant les oreilles, « et endurcissant leur cœur. » Car non-seulement ils n'écoutaient point, mais ils écoutaient avec aigreur et avec peine. Et ils ont agi de la sorte, dit le prophète, « de peur que s'étant « convertis je ne les guérisse. »

2. Ces paroles marquent une malice consommée, et un dessein formé d'être rebelle à la vérité. Jésus-Christ néanmoins leur rapporte ce passage d'un prophète pour leur donner encore espérance, et pour les attirer à la foi, en les assurant que s'ils se veulent convertir il les guérira. C'est de même que si quelqu'un disait à un homme : Vous ne m'avez pas voulu regarder, et je vous en suis obligé; car si vous l'aviez fait, je vous aurais aussitôt pardonné, montrant par ces paroles qu'il est encore tout prêt à le faire. Il en est de même ici : « De peur, » dit Jésus-Christ, « qu'ils ne se convertissent, et « que je ne les guérisse. » Il leur montrait par ces paroles qu'ils pouvaient encore se convertir et se sauver par la pénitence; et qu'il ne cherchait que leur salut, et non pas sa gloire.

S'il n'eût point voulu être écouté d'eux et trouver occasion de les sauver, il n'avait qu'à se taire sans leur proposer ces paraboles. C'est au contraire par cette obscurité même, dont elles sont voilées, qu'il tâche de leur exciter le désir de s'instruire de ce qu'elles cachent. Car nous savons d'ailleurs, mes frères, que « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais « qu'il se convertisse et qu'il vive. » (Ezéch. XVIII, 23.) Et pour nous faire voir que le péché n'est point un effet ou de la nature, ou de la nécessité, ou de la violence, il dit ensuite à ses apôtres :

« Mais pour vous vos yeux sont heureux de « ce qu'ils voient, et vos oreilles de ce qu'elles « entendent (16). » Il ne parle point ici des yeux ni des oreilles du corps, mais des oreilles du cœur. Car les apôtres étaient Juifs aussi bien que les autres ; ils avaient été élevés dans l'observance des mêmes lois, et des mêmes cérémonies. Cependant cette prophétie d'Isaïe ne les touchait pas, parce que leur âme et leur volonté étant bien disposées, étaient comme une racine qui devait produire de bons fruits. Ainsi vous voyez que par ce mot : « Pour vous il « vous est donné », Jésus-Christ ne marque point quelque nécessité fatale, puisqu'il ne les aurait pas appelés heureux s'ils n'eussent fait le bien librement et sans aucune contrainte.

Et ne me dites point pour favoriser les Juifs que ces paraboles étaient obscures, et qu'ils étaient excusables de n'en pas comprendre le mystère. Ils pouvaient s'adresser en particulier à Jésus-Christ aussi bien que les apôtres, pour lui en demander l'intelligence. Mais ils ne le voulaient pas à cause de leur indifférence et de leur paresse. Que dis-je, ils ne le voulaient pas? Ils firent même tout le contraire. Non-seulement ils ne croyaient point ce que Jésus-Christ leur disait; non-seulement ils ne le voulaient point écouter, mais ils le combattaient même, et témoignaient n'avoir pour lui que de l'aversion et de la haine. C'est cette disposition que Jésus-Christ marque en rapportant ce reproche du prophète : « Ils ont écouté avec aigreur. » Mais comme les apôtres étaient bien éloignés de cette disposition, Jésus-Christ les appelle « heureux », et confirme encore ce qu'il leur dit par les paroles suivantes :

« Car je vous dis en vérité que beaucoup de « prophètes et de justes ont souhaité de voir « ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu : et « d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont « pas entendu (17); » c'est-à-dire, mon avènement, ma présence, mes miracles, ma voix, et mes prédications. Il les préfère par ces paroles, non-seulement, aux Juifs qui étaient corrompus, mais aux justes même de l'ancienne loi. Il les appelle plus heureux qu'eux, « parce qu'ils voyaient ce que ces autres n'a-« vaient pas vu, et qu'ils avaient tant souhaité « de voir. » Les autres ne voyaient ces merveilles que par la foi, mais les apôtres « les « voyaient de leurs yeux » même, et beaucoup plus clairement que les anciens.

Remarquez encore ici l'union que Jésus-Christ fait voir entre l'Ancien Testament et le Nouveau, lorsqu'il montre que les justes de l'ancienne loi, non-seulement ont vu par la foi, les mystères de la nouvelle ; mais encore qu'ils ont souhaité avec ardeur de les voir de leurs propres yeux : ce qu'ils n'auraient pas fait si Jésus-Christ eût été opposé à Dieu, et s'il eût renversé sa loi.

« Ecoutez donc vous autres la parabole de « celui qui sème (18). » Il leur explique ensuite ce que nous avons déjà dit : il leur parle de l'indifférence des uns et de l'ardeur des autres, de la timidité des uns et du courage des autres, de l'amour ou du mépris des richesses ; et il leur fait voir le malheur dans lequel on tombait d'un côté, et l'avantage que l'on retirait de l'autre. Il passe de là à plusieurs différents degrés de vertus. Car dans son amour pour les hommes, il a voulu leur ouvrir plus d'une voie de salut. Il ne dit pas que si l'on ne rapporte « cent » pour un, on ne se sauvera point, mais que celui même qui rapportera « soixante, » ne laissera pas de se sauver, et

même celui qui ne rapportera que « trente, » ce qu'il fait dans le dessein de nous faire voir combien il nous est aisé de nous sauver.

Si donc vous ne pouvez demeurer dans l'état de virginité, vivez chrétiennement dans le mariage. Si vous ne pouvez renoncer à tous vos biens, donnez au moins l'aumône de ce que vous avez. Si les richesses vous accablent comme un fardeau insupportable, partagez-les par la moitié avec Jésus-Christ. Si vous ne pouvez vous résoudre à lui donner tout, donnez-lui en la moitié ou la troisième partie. Puisqu'il vous doit rendre son frère et son cohéritier dans le ciel, faites-le aussi votre frère et votre cohéritier sur la terre. Vous vous donnerez à vous-même tout ce que vous lui donnerez.

N'entendez-vous pas ce que dit le Prophète : « Ne méprisez pas ceux qui viennent du même « sang que vous ? » (Isaïe, 38.) Si vous ne devez pas mépriser ceux de votre race quelque vils et méprisables qu'ils soient ; combien moins devez-vous mépriser celui qui, outre cette liaison du sang qui l'unit à vous, a sur vous une autorité suprême, comme étant celui qui vous a créé ? Sans avoir rien reçu de vous, il vous a fait des avantages prodigieux, il a partagé ses biens avec vous, il vous a prévenu par une libéralité incompréhensible.

Ne faut-il donc pas être plus stupide et plus dur que les pierres, pour n'apprendre point à aimer les hommes, après que Dieu vous a tant aimé ; pour ne témoigner aucune reconnaissance de tant de bienfaits dont vous avez été comblé, et pour refuser de si petites choses après en avoir reçu de si grandes ? Il a partagé le ciel avec vous, et vous ne lui voulez point faire part de ce peu de biens que vous avez sur la terre ? Il vous a aimé lors même qu'il n'a vu aucun bien en vous ; il vous a réconcilié à son Père lorsque vous étiez son ennemi, et vous ne faites pas la moindre grâce à celui qui vous aime et qui vous a fait tant de bien ? N'est-il pas raisonnable qu'avant même de recevoir cet héritage du ciel et ces autres biens que Dieu vous promet, vous lui rendiez grâces par avance de cette faveur qu'il vous fait de lui pouvoir donner quelque chose ? Ne savez-vous pas que lorsque les maîtres reçoivent quelque présent de leurs serviteurs, ou qu'ils daignent aller manger à leurs tables, ce sont les serviteurs qui se tiennent pour obligés, et qui croient avoir reçu une grâce ? C'est ici tout le contraire. Ce n'est point le serviteur qui invite son maître à sa table, mais le Seigneur même, qui invite et qui prévient son esclave, et après cela même, vous avez la dureté de ne pas inviter votre maître à votre tour.

Il vous a le premier invité à venir manger sous son toit, et vous ne lui rendez pas la pareille ? Il vous a vêtu lorsque vous étiez nu, et vous ne le recevez pas chez vous, lorsqu'il est étranger et qu'il passe ? Il vous a le premier fait boire à sa coupe, et vous ne lui donnez pas un verre d'eau froide ? Il a rassasié votre âme de l'eau si douce du Saint-Esprit ; et vous négligez de soulager la soif de son corps ? Il vous a donné ce breuvage céleste et spirituel lorsque vous ne méritiez que des supplices, et vous lui refusez ces assistances temporelles d'un bien même qui est à lui ? Ne tenez-vous pas à grand honneur de prendre entre vos mains cette coupe sacrée dont Jésus-Christ même doit boire, et de l'approcher de votre bouche ? Et ne savez-vous pas qu'il n'est permis qu'au prêtre seul de vous présenter le calice où est le sang de Jésus-Christ ? Mais je n'examine point avec rigueur, vous dit Jésus-Christ, la grandeur des biens que je vous donne pour les comparer avec ce que je reçois de vous. Je recevrai de bon cœur ce que vous me donnerez. Quoique vous ne soyez que laïque, je ne rejetterai point votre don, et je n'exige pas de vous autant que vous avez reçu de moi. Je ne vous demande pas votre sang ; je ne vous demande qu'un verre d'eau quand elle serait froide.

3. Pensez donc quel est Celui à qui vous donnez à boire et tremblez-en de frayeur. Pensez que vous êtes devenu le prêtre de Jésus-Christ lui offrant de votre propre main, non pas votre chair, mais votre pain ; non votre sang, mais de l'eau froide. Il vous a revêtu des vêtements du salut, et il vous en a revêtu par lui-même ; revêtez-le donc au moins par votre serviteur. Il vous a donné un rang honorable dans le ciel, délivrez-le donc de cette nudité affreuse où vous le voyez, et de ce froid qu'il endure. Il vous a rendu le compagnon de ses anges, recevez-le donc au moins dans votre maison. Quand vous ne me traiteriez, vous dit-il, que comme l'un de vos serviteurs je ne refuse point cette demeure, quoique je vous aie ouvert les cieux. Je vous ai délivré de la plus dure prison qui fût jamais ; je n'exige point néanmoins de vous que vous me fassiez la même

grâce. Je ne vous demande point que vous me délivriez des fers et de la prison, mais seulement que vous m'y veniez visiter ; cela me suffit pour me consoler. Je vous ai ressuscité de la mort horrible où vous étiez ; je ne vous demande point cela, venez seulement me voir quand je suis malade.

Lors donc que les biens qu'on nous a faits sont si grands et que ceux qu'on exige de nous sont si petits et que nous négligeons néanmoins de les faire, quels supplices ne devons-nous point attendre ? N'est-ce pas avec sujet qu'on nous condamne à ces flammes éternelles, qui ont été préparées pour le diable et pour ses anges, puisque nous sommes plus insensibles que les pierres ? Car quelle insensibilité qu'après avoir reçu tant de choses, et que devant en recevoir de si grandes, nous soyons encore les esclaves d'un or que nous allons bientôt quitter malgré que nous en ayons ? Tant de personnes ont donné leur propre vie et ont répandu leur sang, et vous ne voulez pas même donner quelques superfluités pour gagner le ciel, et pour mériter ces immortelles couronnes ? Quelle excuse alléguerez-vous, quel pardon espérerez-vous, vous qui êtes si prompt à vider vos greniers pour semer vos terres, si joyeux d'épuiser vos coffres, pour donner tout votre argent à usure ; mais qui êtes si avare et si cruel lorsqu'il s'agit de nourrir votre propre maître dans la personne des pauvres.

Pensons donc à ceci, mes frères ; pensons à ce que nous avons reçu, à ce que nous devons recevoir, et à ce que Dieu nous demandera ; et ne tenons plus nos cœurs attachés au monde. Devenons enfin tendres et compatissants à la misère des pauvres, et n'attirons pas sur nous par notre dureté, la rigueur de cet effroyable jugement. Car ne suffirait-il pas pour nous condamner que nous ayons joui de tant de biens pendant cette vie, que Dieu en exige si peu de nous pour en soulager les pauvres, qu'il ne nous demande même que ce que nous serons obligés de quitter bientôt malgré nous, et qu'ayant si peu d'affection pour ce qu'il nous commande, nous en ayons tant pour tous les biens de la vie ? Une seule de ces choses serait capable de nous perdre : que sera-ce donc lorsqu'elles seront toutes jointes ensemble ? quelle espérance nous restera-t-il de nous sauver ?

Pour éviter donc une condamnation si épouvantable, témoignons à l'avenir plus de tendresse envers les pauvres, pour jouir ainsi des biens d'ici-bas et de ceux de l'autre vie, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

« JÉSUS LEUR PROPOSA UNE AUTRE PARABOLE EN DISANT : LE ROYAUME DES CIEUX EST SEMBLABLE A UN HOMME QUI AVAIT SEMÉ DU BON GRAIN DANS SON CHAMP. MAIS PENDANT QUE LES HOMMES DORMAIENT, SON ENNEMI VINT ET SEMA DE L'IVRAIE PARMI LE BLÉ ET S'EN ALLA. » (CHAP. XIII, 24, 25, JUSQU'AU VERSET 34.)

—

ANALYSE.

1. Combien la vigilance est nécessaire.
2. Il ne faut pas tuer les hérétiques. — Les prédicateurs de l'Evangile ne doivent point redouter les maux de cette vie.
3 et 4. En quoi consistait la grandeur des apôtres. — Que ce ne sont point les miracles, mais la bonne vie qui rend les hommes recommandables. — Que la vertu est plus puissante pour convertir les hommes que les miracles. — Que c'est une plus grande chose de bannir le péché de notre âme que de chasser le démon d'un possédé.

1. Quelle différence y a-t-il entre cette parabole et la précédente? Dans la précédente Jésus-Christ a en vue les inattentifs, les négligents, ceux qui ne reçoivent même pas la semence de la parole sainte : dans celle-ci, il marque les erreurs et les assemblées des hérétiques. Il veut prévenir le trouble où ses disciples pourraient tomber à l'apparition des hérésies, et il leur prédit qu'il en arriverait, après qu'il leur a appris pourquoi il leur parlait en paraboles. Il leur montre dans la parabole précédente que les Juifs ne recevaient pas sa parole; et dans celle-ci qu'ils recevraient même les séducteurs et les corrupteurs de sa vérité.

C'est l'artifice ordinaire du démon de mêler le mensonge avec la vérité, afin que sous le masque de la vraisemblance, l'erreur passe pour la vérité même, et qu'elle trompe ceux qui sont faciles à séduire. C'est pourquoi Jésus-Christ ne marque point dans cette semence de l'ennemi, d'autre mauvais grain que l'ivraie qui est fort semblable au froment. Jésus-Christ nous apprend ensuite l'occasion que le démon prend pour surprendre les âmes.

« Pendant que les hommes dormaient, son « ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le bon « grain, et s'en alla (25). » Ces paroles font voir à quel danger sont exposés les prélats, à qui l'on a particulièrement confié la garde du champ de l'Eglise, et non-seulement les prélats, mais tous les fidèles.

Jésus-Christ marque encore ici que l'erreur ne paraît qu'après l'établissement de la vérité; comme l'expérience nous l'a fait assez connaître. Les faux prophètes n'ont paru qu'après les vrais prophètes, les faux apôtres qu'après les apôtres véritables, et l'Antechrist ne doit paraître qu'après Jésus-Christ. Car si le démon ne voyait, ou ce qu'il doit imiter, ou à qui il doit dresser des piéges, il ne saurait pas même par quelle voie il nous pourrait nuire. Mais quand une fois il a vu que cette semence divine de Jésus-Christ fructifiait dans les âmes, que les uns rendaient « cent » pour un, les autres « soixante, » et les autres « trente ; » qu'il ne pouvait ni arracher ce qui était enraciné trop profondément, ni l'étouffer, ni le brûler, il tente une autre voie, et il mêle le mauvais grain avec le bon, pour confondre ainsi l'un avec l'autre.

Quelle différence, me direz-vous, y a-t-il entre ceux « qui dorment » et ceux qui sont figurés « par le chemin » dans la parabole précédente? Il y a cette différence que dans les autres la semence est enlevée tout d'abord avant même que le démon lui ait laissé prendre racine; au lieu qu'il a besoin dans ceux-ci d'un artifice particulier, pour rendre le grain inutile, après même qu'il a pris racine, et qu'il a poussé. Jésus-Christ nous avertit ainsi de veiller sur nous, et de nous tenir sur nos gardes : Quand vous auriez, nous dit-il,

évitez tous les malheurs qui sont marqués dans la première parabole, vous ne seriez pas encore en sûreté. Comme vous y voyez la semence se perdre, ou par « le chemin », ou par « les pierres », ou par les « épines » ; elle se perd ici « par le sommeil ». C'est ce qui nous oblige à vivre dans une vigilance continuelle. C'est pourquoi Jésus-Christ dit ailleurs : « Celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la « fin. » (Matth. x, 22.)

Ce malheur que Jésus-Christ prédit ici est arrivé dès le commencement de l'Eglise. Plusieurs de ceux qui étaient alors dans les charges ecclésiastiques introduisaient dans l'Eglise des hommes corrompus, et des hérésiarques cachés, et donnaient par là une grande facilité au démon pour surprendre les fidèles. Car une fois qu'il a semé ce mauvais grain dans le champ de l'Eglise, le démon a beau jeu pour tout perdre.

Mais vous me direz : Comment peut-on s'empêcher de dormir ? On ne le peut pas s'il s'agit du sommeil du corps ; mais on peut s'empêcher de tomber dans celui de l'âme. C'est pourquoi saint Paul disait : « Veillez, de« meurez fermes dans la foi. » (I Cor. xvi, 13.)

Jésus-Christ nous représente ce travail du démon non-seulement comme une œuvre de malice, mais encore comme une superfétation. Car après que le champ a été bien cultivé, et qu'on y a mis de bonne semence, lorsqu'il n'y manque plus rien, c'est alors qu'il y vient sursemer l'ivraie. C'est proprement ce que font les hérétiques, qui en répandant leur poison n'ont point d'autre but que la vaine gloire. Jésus-Christ marque encore mieux par ce qui suit, toutes les intrigues et tous les artifices de ces hommes dangereux.

« L'herbe donc ayant poussé et étant montée « en épi, l'ivraie commença aussi à paraî« tre (26). » C'est la conduite que gardent les hérétiques. Ils se cachent avec soin au commencement ; mais après qu'ils sont devenus plus hardis, et que quelqu'un les appuie et leur donne du crédit, ils publient alors leurs dogmes impies.

« Alors les serviteurs du père de famille lui « vinrent dire : Seigneur n'avez-vous pas semé « de bon grain dans votre champ ? D'où vient « donc qu'il y a de l'ivraie (27) ? Il leur répon« dit : c'est mon ennemi qui a fait cela. Ses « serviteurs lui dirent : voulez-vous que nous « allions l'arracher (28) ? Non, leur répondit« il, de peur qu'en cueillant l'ivraie vous ne « déraciniez aussi tout ensemble le bon « grain (29) ». Pourquoi Jésus-Christ nous marque-t-il que ces serviteurs font ce rapport à leur maître, sinon pour nous apprendre par la réponse de ce père de famille qu'il ne faut point tuer les hérétiques? Il appelle le démon « un homme ennemi », à cause du mal qu'il fait aux hommes. C'est nous qu'il attaque par tous ses efforts, et néanmoins l'origine de cette guerre irréconciliable qu'ils nous fait, n'est pas tant l'aversion qu'il a pour nous, que la haine qu'il a conçue contre Dieu. Et nous voyons, mes frères, par le soin que Dieu prend de nous défendre d'un tel ennemi, que Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Mais considérez encore la malice du démon. Il ne sème point cette semence de mort avant la semence de la vie, parce qu'il n'aurait rien eu à perdre. Mais aussitôt que le champ a été semé, il s'efforce de ruiner en un moment tous les travaux du divin laboureur, tant il se déclare en toutes choses l'ennemi de Dieu ! Considérez aussi l'affection de ces serviteurs envers leur maître. Aussitôt qu'ils aperçoivent cette ivraie, ils pensent à l'arracher. Leur zèle, quoiqu'un peu trop indiscret, témoigne le grand soin qu'ils avaient de la bonne semence, et montre que leur unique but était non de faire punir l'ennemi, mais de prévenir la perte du bon grain. Ils ne cherchent que les moyens de remédier à un si grand mal.

Ils ne s'appuient pas même sur leur propre sentiment. Ils consultent la sagesse de leur maître : « Voulez-vous ? » lui disent-ils ; mais il le leur défend et leur dit : « Non, de peur « qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez « aussi tout ensemble le bon grain. » Il leur parle de la sorte pour empêcher ainsi les guerres, les meurtres et l'effusion de sang. Car il ne faut point tuer les hérétiques, puisque ce serait remplir toute la terre de guerres et de meurtres. Il leur défend ces violences pour deux raisons ; la première, parce qu'en voulant arracher l'ivraie on pourrait aussi nuire au froment ; et l'autre parce que tôt ou tard les hérétiques seront punis, s'ils ne se convertissent de leur erreur. Si vous voulez donc qu'ils soient châtiés sans qu'ils nuisent au bon grain, attendez le temps que Dieu a marqué pour en faire justice.

2. Considérons encore cette parole : « De « peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déra-

« ciniez aussi tout ensemble le bon grain. » Il semble qu'il dise par là : Si vous prenez les armes contre les hérétiques ; si vous voulez répandre leur sang et les tuer, vous envelopperez nécessairement dans ce meurtre beaucoup de justes et d'innocents. De plus il y en a beaucoup qui sortant de l'hérésie, d'ivraie qu'ils étaient pourraient se changer en bon grain. Que si on prévenait ce temps, en croyant arracher de l'ivraie on détruirait le froment qui en devait naître. Ainsi il donne du temps aux hérétiques pour se convertir, et pour rentrer en eux-mêmes. Il n'empêche pas néanmoins qu'on ne réprime les hérétiques, qu'on ne leur interdise toute assemblée, qu'on ne leur ferme la bouche, et qu'on ne leur ôte toute liberté de répandre leurs erreurs ; mais il ne veut pas qu'on les tue, et qu'on répande leur sang. Et considérez, je vous prie, la douceur de Jésus-Christ. Il ne défend pas seulement d'arracher l'ivraie ; mais il donne la raison de sa défense, et il répond à ceux qui lui pourraient dire que cette ivraie peut-être demeurerait toujours ce qu'elle est :

« Laissez croître, » dit-il, « l'un et l'autre « jusqu'à la moisson, et au temps de la mois- « son je dirai aux moissonneurs : Cueillez pre- « mièrement l'ivraie, et liez-la en bottes pour « la brûler ; mais amassez le blé dans mon gre- « nier (30). » Il les fait souvenir ici des paroles de saint Jean, lorsqu'il parlait du Sauveur comme du Juge de l'univers. Il leur ordonne d'épargner l'ivraie tant qu'elle sera mêlée parmi le froment, pour lui donner lieu de se changer, et de devenir froment elle-même. Que si ces hommes, représentés par l'ivraie, ne font aucun usage de la bonté et de la patience du maître du champ, ils tomberont alors nécessairement dans les mains de l'inévitable justice : « Je dirai aux moissonneurs : Cueillez premiè- « rement l'ivraie. » Pourquoi « cueillez pre- « mièrement l'ivraie ? » Afin de ménager les auditeurs qui se seraient effrayés si le bon grain eût été indifféremment cueilli avec le mauvais : « Liez-la en bottes pour la brûler ; « mais amassez le blé dans mon grenier. »

« Il leur proposa une autre parabole en di- « sant : Le royaume des cieux est semblable à « un grain de sénevé (31). » Comme Jésus-Christ leur avait déjà dit que les trois quarts de la semence s'étaient perdus, et que la quatrième partie restante avait encore souffert un grand dommage, ils devaient être portés à s'effrayer et à dire : Qui seront donc ceux qui croiront, et combien y en aura-t-il peu qui seront sauvés ? C'est à cette crainte que Jésus-Christ veut remédier par la parabole du grain de senevé à l'aide de laquelle il raffermit leur foi et leur fait voir l'Evangile s'étendant sur toute la terre. Il choisit pour cela la comparaison de cette semence qui représente parfaitement cette vérité.

« Elle est la plus petite de toutes les semen- « ces ; mais lorsqu'elle a cru elle est plus « grande que toutes les autres, et devient un « arbre, en sorte que les oiseaux du ciel vien- « nent se reposer sur ses branches (32). » Cette dernière circonstance est un indice de grandeur. Or, telle sera la prédication de l'Evangile. Et en effet, ceux qui l'ont prêché étaient bien les plus humbles des hommes, mais comme il y avait en eux une grande vertu, leur prédication s'est étendue sur toute la terre.

Après cette parabole, il leur propose celle du levain :

« Le royaume des cieux est semblable au le- « vain qu'une femme prend et met dans trois « mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit « toute levée (33). » Comme ce levain répand sa force invisible dans toute cette pâte, vous de même, mes disciples, vous changerez et vous convertirez le monde entier. Mais considérez ici la sagesse du Sauveur. Il tire toutes ses comparaisons des choses ordinaires et naturelles, pour marquer que si la nature dans ses ouvrages agit certainement et infailliblement, lui qui est le maître de la nature agira de même.

Et ne dites point : Que pourrons-nous faire n'étant que douze, lorsque nous serons mêlés avec tout un monde ? Car c'est en cela même qu'éclatera votre force, qu'étant mêlés avec le monde, vous vaincrez le monde. Comme le levain ne montre sa force que lorsqu'on l'approche de la pâte, et que non-seulement on l'en approche, mais qu'on l'y mêle et qu'on l'y confond, puisque non-seulement cette femme l'y met, mais qu'elle « l'y cache, » de même, lorsque vous serez au milieu des peuples et qu'ils vous environneront de toutes parts pour vous perdre, ce sera alors que vous en serez les vainqueurs. Et comme le levain se répand dans toute la pâte sans rien perdre de sa force, mais que peu à peu, il la change toute en lui-même, votre prédication aussi changera tous

les peuples et les rendra semblables à vous. Ne craignez donc point tous les maux que je vous prédis. Tous ces obstacles seront votre gloire et vous surmonterez tous vos ennemis.

Dans ces mesures de farine, le nombre de « trois » est mis pour un grand nombre, comme c'est l'ordinaire dans l'Ecriture.

Ne vous étonnez point, mes frères, que Jésus-Christ, découvrant aux hommes les plus grands mystères de son royaume, leur parle « de senevé et de levain. » Il parlait à des personnes grossières et ignorantes, qui avaient besoin de ces sortes de comparaisons. Ils étaient si peu éclairés, qu'après même des paraboles si simples, ils avaient encore besoin qu'on leur en donnât l'éclaircissement.

Où sont maintenant les Grecs? Qu'ils reconnaissent enfin la puissance de Jésus-Christ, en voyant que l'événement a justifié ses prophéties. Qu'ils le reconnaissent enfin et qu'ils l'adorent en voyant ce double miracle; le premier qu'il a prévu et qu'il a prédit une chose si incroyable; et le second qu'il l'a accomplie de la même manière qu'il l'avait prédite. C'est lui qui donne à ce levain cette force secrète et invisible. C'est lui qui veut encore aujourd'hui, que ceux qui lui sont fidèles, soient mêlés avec la multitude des hommes du siècle, afin qu'ils soient comme un levain sacré qui leur communique la vertu et la sagesse. Qu'on ne se plaigne donc point du petit nombre des apôtres, puisque la vertu de leur parole a eu tant de force.

Ce qui a été une fois pénétré par le levain se change en levain. La prédication est comme une étincelle de feu qui s'attache à un bois sec. Elle l'enflamme premièrement et fait qu'il brûle ensuite le bois le plus vert. Jésus-Christ néanmoins ne se sert pas de cette comparaison du feu, mais de celle du levain, parce que lorsqu'un bois sec est embrasé, sa sécheresse est cause en partie de ce qu'il brûle, au lieu que c'est le levain qui fait tout dans le changement qu'il cause dans la pâte.

Que si douze hommes autrefois ont été le levain qui a changé et sanctifié toute la terre; jugez, mes frères, quelle doit être notre corruption et notre lâcheté, si maintenant que nous sommes un si grand nombre de chrétiens, nous ne pouvons servir de levain pour convertir ce qui reste, nous qui devrions être assez saints pour servir à la conversion de dix mille mondes !

3. Mais ces douze hommes, dites-vous, étaient des apôtres. Il est vrai! Mais n'étaient-ils pas hommes comme vous? n'avaient-ils pas été élevés au milieu des villes? n'avaient-ils pas usé des mêmes biens? n'avaient-ils pas été engagés dans les mêmes arts? Etait-ce des anges descendus du ciel? Vous me direz qu'ils faisaient des miracles. Et moi je vous réponds que les miracles n'ont pas été ce qu'il y a eu de plus admirable dans eux.

Jusqu'à quand, mes frères, chercherons-nous dans ces miracles un prétexte à notre mollesse? Que ne regardez-vous ce grand nombre de saints qui n'ont jamais fait aucun miracle? Ne savez-vous pas que plusieurs de ceux mêmes qui ont chassé les démons, sont ensuite tombés dans le péché et, qu'au lieu de s'attirer l'admiration des hommes, ils n'ont attiré sur eux que la colère de Dieu? Qu'y a-t-il donc eu dans les apôtres, me direz-vous, qui les a si fort relevés au-dessus des hommes? C'est le mépris qu'ils ont fait de l'argent. C'est l'éloignement qu'ils ont eu de la gloire; c'est le retranchement de tous les soins et de toutes les affaires du monde. Si, au lieu d'avoir de telles dispositions, ils eussent été assujétis aux mêmes passions que nous, quand ils auraient ressuscité mille morts, bien loin d'en tirer quelque avantage, ils n'auraient passé que pour des fourbes et pour des séducteurs.

C'est donc par la sainteté de la vie, que l'homme brille et éclate véritablement : c'est par la sainteté de la vie qu'il attire la grâce du Saint-Esprit. Quel miracle a fait saint Jean qui a instruit tant de villes? L'Evangile ne dit-il pas clairement : « Que Jean n'a fait aucun « miracle? » (Jean, x, 41.) Qui a rendu Elie si admirable, sinon cette liberté qu'il a fait paraître en parlant aux rois? ce zèle qu'il a eu pour Dieu? ce renoncement à toute chose? ces habits austères, ces peaux de bêtes dont il se couvrait et ces lieux sauvages où il demeurait? Tous les miracles qu'il a faits depuis sont beaucoup moindres que sa vie, puisqu'ils n'en ont été qu'une suite.

Quel miracle le démon a-t-il vu dans le bienheureux Job qui l'ait irrité contre ce saint homme? Il n'a point été frappé d'aucun prodige qu'il eût fait; mais il a été surpris de voir en lui une vie si sainte et un cœur aussi ferme que le diamant. Quel miracle avait fait David, étant encore tout jeune, pour obliger Dieu de dire : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, un

« homme selon mon cœur ? » (Paralip. xiii, 22.) Quel mort ont ressuscité Abraham, Isaac et Jacob ? Quel lépreux ont-ils guéri ?

Ne savez-vous pas que souvent les miracles nous nuisent, si nous ne veillons sur nous ? Qu'est-ce qui a divisé les Corinthiens les uns d'avec les autres, sinon les miracles ? Qu'est-ce qui a été cause que beaucoup d'entre les Romains sont tombés dans l'égarement sinon les miracles? N'est-ce pas ce qui a perdu Simon le Magicien, aussi bien que ce disciple qui voulait suivre Jésus-Christ et à qui le Sauveur dit cette parole : « Les renards ont des tanières « et les oiseaux du ciel ont des nids? » (Matth. viii, 13.) Car l'un de ces deux était avare et l'autre ambitieux, et, en voulant satisfaire leur passion par les miracles, ils tombèrent dans le malheur qui les a perdus. La vertu au contraire et la sainteté de la vie, non-seulement ne fait point naître en nous ce désir; mais elle nous l'ôte même, lorsque nous l'avons.

Quand Jésus-Christ instruisait ses disciples, leur disait-il : Faites des miracles, afin que les hommes les voient ? Nullement. Mais : « Que « votre lumière luise devant les hommes, afin « qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils « en glorifient votre Père qui est dans les « cieux.» (Matth. v, 17.) Il ne dit pas non plus à saint Pierre : « Si vous m'aimez, » faites des miracles; mais « paissez mes agneaux. » (Jean, xxi, 15.) Et, lorsqu'il le préférait, avec saint Jacques et saint Jean, à tous les autres apôtres, était-ce à cause de ses miracles? Ne guérissaient-ils pas tous également les lépreux? ne ressuscitaient-ils pas également les morts? n'avaient-ils pas tous reçu la même puissance? Pourquoi donc préférait-il ces trois disciples aux autres, sinon à cause de la grandeur de leur vertu et de leur courage ?

4. Il est donc clair que ce que Dieu cherche en nous, c'est la bonne vie et les actions saintes : « Vous les connaîtrez, » dit Jésus-Christ, « par leurs œuvres. » (Matth. vii, 15.) Et qu'est-ce qui rend nos actions saintes? Sont-ce les miracles ou les vertus qui en sont la source et qui se terminent enfin à ce don ? Car la sainteté de la vie attire cette grâce de faire des choses miraculeuses, et celui qui la reçoit ne la reçoit que pour édifier les autres et les convertir.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il fait tant de miracles, sinon afin qu'en se rendant digne d'être cru, il attirât les hommes à la foi, et les fît entrer ainsi dans une vie pure? C'est là la fin qu'il s'est proposée. C'est pour cela qu'il a fait tant de prodiges, qu'il a joint à ses miracles les menaces de l'enfer, et la promesse d'un royaume éternel; qu'il nous a prescrit des lois si pures et si inconnues au monde; et tout ce qu'il a fait sur la terre a eu pour but de rendre les hommes non-seulement saints, mais égaux aux anges.

Telle a été l'unique fin du Sauveur dans tout ce qu'il a fait. Mais que dis-je, du Sauveur? Vous-même, si Dieu voulait vous donner le pouvoir ou de ressusciter les morts au nom de Jésus-Christ, ou de mourir pour lui, laquelle de ces deux grâces choisiriez-vous ? Ce serait sans doute la seconde, parce que la première ne serait qu'une action extérieure que Dieu ferait par vous, au lieu que la seconde serait une action qui sanctifierait et couronnerait votre vie. Si l'on vous offrait de même, ou la puissance de changer tout le foin du monde en or, ou la grâce de mépriser tout l'or du monde comme du foin, ne préféreriez-vous pas ce second avantage au premier? Et certes ce serait avec grande raison, puisqu'il n'y aurait point de miracle qui pût faire autant d'impression sur les hommes pour les attirer à Dieu, que ce mépris des richesses. S'ils vous voyaient changer le foin en or, ils en seraient encore plus avares, et ils désireraient en même temps d'avoir cette puissance, comme il arriva à Simon le Magicien; mais s'ils voyaient au contraire tout le monde fouler aux pieds l'argent comme du foin, ils seraient bientôt guéris de leur avarice.

Vous voyez donc, mes frères, que rien ne sert tant aux hommes, que rien ne les rend si illustres que la bonne vie. J'appelle une bonne vie, non pas de jeûner ou de coucher sur la cendre, ou de vous revêtir d'un sac, mais d'avoir un mépris de la richesse aussi sincère et aussi effectif qu'on le doit avoir, d'aimer tout le monde avec une charité tendre et véritable, de partager notre pain avec les pauvres, de vaincre la colère, de fouler aux pieds la vanité et l'orgueil, et d'étouffer tous les mouvements de l'envie.

Ce sont là les instructions que Jésus-Christ lui-même nous a données : « Apprenez de moi, » dit-il, « que je suis doux et humble de cœur.» (Matth. xi, 27.) Il ne dit pas : Apprenez de moi que j'ai jeûné; quoi qu'il pût nous proposer son jeûne de quarante jours; mais ce n'est pas ce

qu'il veut principalement que nous imitions en lui : « Apprenez de moi, » nous dit-il, « que je « suis doux et humble de cœur. » Et lorsqu'il envoie ses apôtres prêcher l'Evangile dans tout le monde, il ne leur dit pas : Jeûnez, mais « mangez de ce qu'on vous présentera. » Mais pour l'argent, il leur défend très-expressément d'en avoir sur eux : « Ne possédez, leur dit-il, « ni or, ni argent, ni d'autre monnaie dans « votre bourse. » (Luc, x, 4.)

Je vous dis ceci, mes frères, non que je blâme le jeûne; à Dieu ne plaise! au contraire, je le loue et l'estime de tout mon cœur. Mais ma douleur est de voir que vous méprisiez toutes les autres vertus, et que vous croyiez que c'est assez de jeûner pour être sauvé, quoique le jeûne entre les vertus tienne le dernier rang. Les vertus principales et essentielles sont la charité, l'humilité, la douceur, l'amour des pauvres; et ces vertus surpassent même la virginité. C'est pourquoi si vous voulez devenir égal aux apôtres, rien ne vous en peut empêcher. Travaillez à monter au comble de ces vertus, et vous ne leur serez pas inférieur en mérite.

Qu'on ne s'excuse donc plus sur ce qu'on n'a pas le don des miracles comme les apôtres. Il est vrai qu'on ne peut chasser comme eux les démons des corps, mais on peut les chasser de son âme et de celle des autres; et ce second miracle afflige plus le démon que le premier, parce que le péché est sa grande force. C'est pour le détruire que Jésus-Christ est mort sur la croix. C'est le péché qui a introduit la mort dans le monde, et une confusion générale et universelle parmi les hommes. Si donc vous étouffez le péché en vous, vous étoufferez en même temps la plus grande force du diable; vous lui briserez la tête; vous renverserez tout ce qui peut affermir sa tyrannie, vous mettrez en fuite toutes ses légions infernales, et enfin vous ferez le plus grand de tous les miracles.

Ce n'est pas moi qui vous dis ceci de moi-même. C'est le bienheureux saint Paul qui ayant dit : « Aspirez aux dons les plus par« faits, et je vous enseignerai une voie encore « beaucoup plus excellente (I Cor. I, 31), » ne parle point ensuite des miracles ni des prodiges; mais seulement de la charité qui est le principe et la racine de tous les biens. Si donc nous embrassons cette charité avec toutes les branches saintes dont elle est la tige, nous n'aurons point besoin du don des miracles, comme au contraire si nous la négligeons, tous les miracles ne nous serviront de rien.

Pensons à ces vérités, mes frères, et aspirons à ce qui a rendu les apôtres si grands devant Dieu et devant les hommes. Voulez-vous savoir ce qui les a rendus si illustres? Saint Pierre vous le dit lui-même : « Sei« gneur, nous avons tout quitté et nous vous « avons suivi, quelle récompense donc en re« cevrons-nous? » (Matth. XIX, 26.) Ecoutez aussi la réponse de Jésus-Christ : « Vous serez « un jour assis sur douze trônes; et quiconque « quittera pour moi sa maison, ses frères, son « père et sa mère, recevra le centuple en ce « monde et la vie éternelle en l'autre. »

Renonçons donc, mes frères, à toutes les choses de la terre, et abandonnons-nous à Jésus-Christ, afin que selon sa parole, nous soyons égaux aux apôtres et que nous jouissions de cette vie éternelle que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

« JÉSUS DIT TOUTES CES CHOSES AU PEUPLE EN PARABOLES, ET IL NE LEUR PARLAIT POINT SANS PARABOLES, AFIN QUE CETTE PAROLE DU PROPHÈTE FUT ACCOMPLIE : J'OUVRIRAI MA BOUCHE POUR PARLER EN PARABOLES ; JE PUBLIERAI DES CHOSES QUI ONT ÉTÉ CACHÉES DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE. » (CHAP. XIII, 34, 35, JUSQU'AU VERSET 53.)

ANALYSE.

1. De l'usage des paraboles et pourquoi Jésus-Christ parlait aux Juifs en paraboles. — L'Evangile nous montre Jésus-Christ semant lui-même, c'est-à-dire répandant les grâces, tandis que s'il faut punir, il le fait par le ministère des anges : c'est pour mieux faire voir sa miséricorde.
2. Double supplice des damnés. — Renoncer à tout c'est un gain et non pas une perte.
3 et 4. Combien nous devons être soigneux de lire l'Ecriture sainte. — Que la vertu est comme un corps d'une beauté parfaite, dont l'humilité est la tête, description du corps. — Excellence de la pauvreté évangélique.

1. Saint Marc dit que Jésus-Christ parlait en paraboles à ce peuple, « autant qu'il était capable de l'entendre, » (Marc, IV, 33.) Et pour montrer ensuite que ce n'était pas là une nouveauté dont on n'eût jamais ouï parler, il fait voir que les prophètes avaient prédit cette manière d'enseigner. Il montre ensuite que le but du Sauveur dans ces paraboles, n'était pas d'aveugler les Juifs et de les jeter dans l'ignorance, mais de les exciter à s'instruire et à se faire éclairer sur ce qu'on leur disait si obscurément : « Il ne leur parlait point, » dit-il, « sans paraboles, » du moins en ce moment-là, car il leur avait déjà parlé autrement qu'en paraboles. Et néanmoins personne ne l'interrogea.

Les Juifs avaient fait autrefois plusieurs questions aux prophètes, comme à Ezéchiel et aux autres, mais ils ne font rien de semblable à l'égard de Jésus-Christ. Quoique ce qu'il leur disait fût de nature à les étonner et à les porter à s'en éclaircir, parce que ces paraboles se terminaient à de grandes menaces, rien néanmoins ne les put toucher. C'est pourquoi, les ayant quittés, il s'en alla.

« Après cela Jésus ayant renvoyé le peuple, « vint à la maison (36) ; » pas un des scribes et des pharisiens ne le suivit alors, ce qui fait voir qu'ils ne le suivaient que pour lui dresser des piéges. Comme donc ces hommes ne comprenaient rien à ses paroles et ne s'inquiétaient pas de les comprendre, Jésus-Christ les laissa désormais de côté.

« Ses disciples s'approchant de lui, lui di« rent : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie « semée dans le champ (36). » On voit les disciples trembler ailleurs, lorsqu'ils veulent faire quelque demande à Jésus-Christ. D'où leur vient donc ici cette hardiesse ? C'est parce que Jésus-Christ venait de leur dire : « Il vous est « donné de connaître les mystères du royaume « des cieux. » Cette parole les avait remplis de confiance. C'est pourquoi ils s'approchent de Jésus-Christ pour lui faire cette question. Ils l'interrogent en particulier et non par aucun mouvement d'envie contre le peuple ; mais seulement pour obéir à la loi de leur maître qui leur avait dit : « Et cela ne leur a pas été « donné. »

Ils ne demandent point à Jésus-Christ l'explication de la parabole « du levain » et de celle « du grain de sénevé, » parce qu'elles étaient assez claires d'elles-mêmes : mais ils l'interrogent sur celle de « l'ivraie » comme ayant plus de rapport avec la parabole des semences et renfermant encore plus d'instructions. Car ils ne regardaient point cette seconde comparaison seulement comme une redite ; et les menaces étonnantes qu'ils y entrevoyaient, les excitaient encore plus à en demander

l'éclaircissement. C'est pourquoi Jésus-Christ ne leur reproche point leur ignorance, mais il satisfait à leur désir. Il leur explique cette parabole; il l'explique comme je vous ai si souvent dit qu'il fallait faire, c'est-à-dire en ne s'attachant pas à la lettre et aux moindres mots, ce qui donnerait lieu à beaucoup d'absurdités. Il nous apprend lui-même cette vérité par la manière dont il explique cette parabole. Car il ne dit rien de « ces serviteurs » qui vont trouver leur maître quand ils s'aperçoivent « qu'on avait semé de l'ivraie au mi- « lieu du blé. » Mais témoignant que cette circonstance n'avait été ajoutée que comme une suite de la parabole, et pour en rendre l'image plus vive et plus naturelle, il ne s'y arrête point, et passe à ce qui était le but principal de la parabole, et il fait voir clairement qu'il est le juge et le Seigneur de toutes choses.

« Et il leur parla en cette sorte : Celui qui « sème le bon grain c'est le Fils de l'homme « (37). Le champ c'est le monde, le bon grain « ce sont les enfants du royaume, l'ivraie ce « sont les enfants du malin esprit (38). L'en- « nemi qui l'a semée c'est le diable, la mois- « son c'est la fin du monde; les moissonneurs « ce sont les anges (39). Comme donc on « cueille l'ivraie et on la brûle dans le feu, il « en arrivera de même à la fin du monde (40). »

« Le Fils de l'homme enverra ses anges, et « ils ramasseront et enlèveront hors de son « royaume tous les scandales, et ceux qui « commettent l'iniquité (41). Et ils les préci- « piteront dans la fournaise du feu. C'est là « qu'il y aura des pleurs et des grincements « de dents (42). » Puisque c'est Jésus-Christ qui sème, que c'est dans son champ qu'il sème, et qu'il ramasse l'ivraie pour la jeter hors de son royaume, il est visible que tout le monde est à lui, et qu'il en est le Seigneur.

Mais considérez combien est grande sa bonté envers tous les hommes; comme il est toujours prompt à leur faire du bien, et éloigné de les punir. Car lorsqu'il faut semer, il le fait par lui-même; mais lorsqu'il faut punir il le fait par d'autres, c'est-à-dire, par les anges : « Le Fils de l'homme, » dit-il, « enverra ses « anges. »

« Et alors les justes brilleront comme le « soleil dans le royaume de leur Père (43). » Non qu'ils ne brillent alors beaucoup plus que le soleil; mais il se sert de cet exemple, parce que rien sur la terre n'est si brillant que cet astre. Jésus-Christ dit en d'autres endroits de son Evangile, que la « moisson » est déjà arrivée, comme lorsqu'il dit à ses apôtres, au sujet des Samaritains : « Levez vos yeux, et « voyez que les campagnes sont déjà blanches « pour la moisson (Jean, IV, 35); » et ailleurs : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ou- « vriers. » (Luc, X, 2.) Si « la moisson » est déjà prête, comment dit-il ici qu'elle n'arrivera qu'à la fin du monde? Le Fils de Dieu, mes frères, dans ces deux endroits de l'Evangile, entend par le mot de « moisson » une autre chose que ce qu'il entend ici. Mais, direz-vous, pourquoi, lorsqu'ailleurs il dit : « Que « c'est l'un qui sème et l'autre qui recueille « (Jean, IV, 36), » il dit néanmoins ici que c'est lui-même qui sème? C'est parce que, lorsqu'il disait : « Que l'un sème et que l'autre « recueille, » il comparait les prophètes qui avaient semé, avec les apôtres qui devaient recueillir, ou les Samaritains avec les Juifs; mais c'était lui-même qui avait toujours semé même par les prophètes. Il se sert même indifféremment en quelques endroits du nom de « semence » et « de moisson, » pour marquer une même chose par différents noms. Car lorsqu'il veut exprimer la foi et l'obéissance de ceux qui l'écoutaient, il se sert du nom de « moisson, » comme pour montrer qu'il avait alors consommé tout son ouvrage : mais lorsqu'il cherche le fruit de la prédication, il en appelle la consommation tantôt du mot de « moisson, » et tantôt du nom de « se- « mence. »

2. Mais comment est-il dit ailleurs : que les justes seront les premiers « enlevés en l'air; » puisque Jésus-Christ commande ici que l'on commence par « cueillir l'ivraie et la lier « pour la jeter dans le feu? » Les justes seront les premiers « enlevés dans l'air auprès de « Jésus-Christ, » aussitôt qu'il paraîtra : mais c'est seulement après que les méchants auront été condamnés et livrés aux supplices, que les justes enfin iront dans le royaume des cieux. Comme il faut que les justes soient dans le ciel, et que c'est sur la terre que Jésus-Christ viendra juger tous les hommes, aussitôt qu'il aura condamné les méchants, il s'en retournera au ciel comme un roi triomphant accompagné de ses amis, qu'il rendra héritiers de sa gloire et de son royaume. Ainsi les méchants souffriront une double peine, la première

d'être brûlés dans ces feux, et la seconde d'être éternellement privés de la gloire.

Mais d'où vient, me direz-vous, qu'après même que le peuple s'est retiré, Jésus-Christ ne laisse pas de parler encore en paraboles à ses disciples? Parce que les instructions de leur Maître leur avaient ouvert l'intelligence, et qu'ils comprenaient mieux maintenant. C'est pourquoi il leur dit à la fin de ce discours : « Avez-vous entendu tout ceci? Oui, Seigneur, « répondirent-ils. » Ainsi outre les autres avantages de ces paraboles, Jésus-Christ en retirait encore cette utilité, qu'elles rendaient ses apôtres plus intelligents et plus habiles. Mais voyons ce que Jésus-Christ leur dit ensuite.

« Le royaume des cieux est semblable encore « à un trésor caché dans un champ, qu'un « homme ayant trouvé, cache de nouveau, et « dans la joie qu'il en ressent, il va vendre « tout ce qu'il a et achète ce champ (44). »

« Le royaume des cieux est semblable encore « à un marchand qui cherche de belles perles « (45); lequel ayant trouvé une perle de grand « prix, va vendre tout ce qu'il avait et l'achète « (46). » Comme les deux paraboles « du grain « de sénevé et du levain » ont beaucoup de rapport ensemble, il se trouve aussi que celles « du trésor et de la perle » sont assez semblables. L'une et l'autre nous font entendre qu'il faut préférer la prédication de l'Evangile à tous les biens de la terre. Ces deux premières du sénevé et du levain en marquent la force, et ces deux dernières nous en font voir l'excellence. La prédication de l'Evangile croît comme « le grain de sénevé; » elle s'étend comme « le levain » qui pénètre toute la pâte où on le mêle. Elle est aussi précieuse que « les « perles, » et elle enrichit et sert à toutes choses comme « le trésor. »

Nous n'y apprenons pas seulement à mépriser tout pour nous attacher uniquement à la parole évangélique, mais encore à le faire avec plaisir et avec joie. Car celui qui renonce à ses richesses pour suivre Dieu, doit être persuadé que bien loin de perdre il gagne beaucoup en y renonçant. Vous voyez donc, mes frères, que la parole et la vérité évangélique est cachée dans ce monde comme un trésor et que tous les biens y sont renfermés. On ne peut l'acheter qu'en vendant tout. On ne peut la trouver qu'en la cherchant avec la même ardeur qu'on cherche un trésor.

Car il y a deux choses qui nous sont entièrement nécessaires; le mépris des biens de la vie, et une vigilance exacte et continuelle. « Le royaume des cieux, » dit Jésus-Christ, « est semblable à un marchand qui cherche « de belles perles, lequel en ayant trouvé une « de grand prix, va vendre tout ce qu'il avait « et l'achète. » Cette perle unique est la vérité qui est une et ne se divise point. Celui qui a trouvé cette perle précieuse sait bien qu'il est riche, mais sa richesse échappe aux autres, parce qu'il la cache, et qu'il peut tenir dans sa main ce qui le fait riche. Il en est de même de la parole et de la vérité évangélique. Celui qui l'a embrassée avec foi, et qui la renferme dans son cœur comme son trésor, sait bien qu'il est riche; mais les infidèles ne connaissent point ce trésor, et ils nous croient pauvres parmi ces richesses.

Mais pour empêcher les hommes de s'appuyer trop sur ce qu'ils auront reçu l'Evangile, et de croire que la foi seule leur suffit pour les sauver, Jésus-Christ ajoute une autre parabole pleine de terreur. « Le royaume des « cieux est encore semblable à un filet jeté « dans la mer, et qui recueille des poissons de « toutes sortes (47). »

« Et lorsqu'il est plein, les pêcheurs le ti« rent sur le bord, où s'étant assis ils met« tent ensemble tous les bons dans des vais« seaux, et jettent dehors les mauvais (48). » En quoi cette parabole est-elle différente de celle « de l'ivraie, » puisque l'une et l'autre montre que de tous les hommes, les uns seront enfin sauvés, et les autres réprouvés? Oui, en effet, nous voyons dans l'une et dans l'autre qu'une partie des hommes se perdent, mais d'une manière différente. Ainsi ceux qui étaient figurés par la parabole des semences se perdent, parce qu'ils n'écoutent point la parole de la vérité; ceux qui sont figurés par l'ivraie se perdent, par leur doctrine hérétique, et par leurs erreurs : mais ces derniers périssent à cause du déréglement de leurs mœurs et de leur mauvaise vie. Et ceux-ci sans doute sont les plus misérables de tous, puisqu'après avoir connu la vérité et avoir été pris dans « ce filet » spirituel, ils n'ont pu se sauver dans l'Eglise même.

Jésus-Christ marque en un endroit de l'Evangile qu'il séparera lui-même les bons d'avec les méchants, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs; et il dit ici au

contraire, aussi bien que dans la parabole de l'ivraie, que ce discernement se fera par les anges. « C'est ce qui arrivera à la fin du « monde. Les anges viendront et sépareront « les méchants des justes (49), et les jetteront « dans la fournaise du feu ; c'est là qu'il y « aura des pleurs et des grincements de « dents (50). » Le Sauveur parle quelquefois à ses disciples d'une manière plus simple et plus commune, et quelquefois aussi d'une manière plus élevée. Il interprète de lui-même cette parabole des poissons sans attendre qu'on l'interroge, pour inspirer encore plus de terreur. Car afin que vous ne croyiez pas qu'une fois jetés dehors les mauvais poissons n'auront plus rien à craindre, qu'ils en seront quittes pour une simple séparation, Jésus-Christ montre le châtiment qui les attend dehors en disant qu'ils « seront jetés « dans la fournaise du feu, » et il marque la violence de la douleur qu'ils souffriront en disant : « Là il y aura des pleurs et des grin- « cements de dents. »

Considérez, je vous prie, mes frères, par combien de voies on peut se perdre. On se perd comme les semences ou « dans le che- « min », ou « dans les pierres » ; ou « dans les « épines. »

On se perd par l'ivraie ou l'hérésie. On se perd enfin, comme les mauvais catholiques, dans « le filet » de l'Eglise. Après cela est-ce sans sujet que le Fils de Dieu dit : « Que la voie qui mène à la perdition est « large, et que beaucoup y entrent ? » (Matth. VII, 13.)

Ayant donc achevé ces paraboles et terminé ce long discours par la crainte, il l'augmente encore en s'étendant sur ce sujet et disant : « Avez-vous entendu tout ceci ? Oui, Seigneur, « répondirent-ils (51). » Et les louant de ce qu'ils l'avaient compris, il ajoute : « C'est « pourquoi tout docteur qui est bien instruit « en ce qui regarde le royaume des cieux, est « semblable à un père de famille qui tire de « son trésor des choses nouvelles et ancien- « nes (52.) »

3. Le Fils de Dieu dit ailleurs : « Je « vous enverrai des sages et des scribes. » (Matth. XXIII, 34.) Ainsi on voit qu'il ne rejette point l'Ancien Testament, mais qu'il le loue au contraire en l'appelant « un trésor ». Tous ceux donc qui sont ignorants dans l'Ecriture sainte ne seront jamais du nombre des vrais « pères de famille. » Ce sont des lâches qui ne savent rien par eux-mêmes, et qui ne veulent rien apprendre des autres. Ainsi ils meurent de faim, et ils périssent sans qu'ils s'en aperçoivent. Mais ceux-là ne seront pas exclus seuls de cette béatitude. Les hérétiques encore n'y auront aucune part; parce qu'ils « ne ti- « rent point de leur trésor de choses nouvelles « et anciennes. » En rejetant la loi ancienne, ils ne peuvent non plus suivre « la nouvelle » ; comme ceux qui rejettent « la nouvelle » se vantent en vain d'avoir « l'ancienne ». Ainsi en séparant l'une de l'autre, ils sont privés de l'une et de l'autre.

Ecoutons ceci, mes frères, nous tous qui négligeons de lire l'Ecriture sainte, comprenons quel tort nous nous faisons à nous-mêmes et dans quelle pauvreté nous nous jetons. Car comment nous pourrons-nous appliquer à la pratique de la piété, puisque nous n'en savons pas même les règles ? Les personnes riches et avares ont soin de visiter souvent leurs meubles et leurs habits précieux pour empêcher qu'ils ne se gâtent, ou que les vers ne les mangent. Mais vous, lorsque votre âme se perd par l'oubli de ses devoirs, lorsque le ver de l'ingratitude la dévore, vous ne pensez point à avoir recours à ces livres saints pour vous guérir de cette langueur, et pour embellir votre âme, en traçant en elle une image de la vertu où sa tête et tous ses membres soient parfaitement représentés. Car la vertu est comme un corps d'une excellente beauté. Ce corps a sa tête et ses autres parties qui le composent, mais si belles et si agréables qu'il n'y a rien d'égal dans toutes les autres beautés du monde.

La tête de ce corps divin c'est l'humilité : c'est pourquoi Jésus-Christ commence les béatitudes par celle-ci : « Bienheureux « sont les pauvres d'esprit. » (Matth. V, 3.) Cette tête n'est point ornée par des cheveux bouclés et frisés, et néanmoins elle a tant d'agréments, qu'elle attire sur elle les yeux de Dieu même : « Sur qui, » dit-il, « jetterai- « je mes regards, sinon sur celui qui est doux « et humble, et qui tremble à la moindre de « mes paroles ? » (Is. LXVI, 1.) Et ailleurs : « Mes yeux sont sur les doux et sur les hum- « bles de la terre. » (Ps. XXXIII, 17.) Et ailleurs : « Le Seigneur est proche de ceux qui « ont le cœur brisé. » (Ps. XXXIV, 16.)

L'ornement et la couronne de cette tête

sainte c'est d'offrir à Dieu des sacrifices qui lui sont très-agréables. C'est un autel d'or; un autel spirituel : « Le sacrifice agréable à « Dieu, » dit David, « est un esprit affligé et « un cœur brisé. » (Ps. L, 18.) Cette humilité sainte est la mère de la sagesse; celui qui la possède possédera tous les biens.

Après avoir vu, mes frères, l'excellence de cette tête auguste, admirez maintenant la beauté de son visage. Considérez quel est son teint et sa couleur, voyez-y cette rougeur si agréable que lui imprime la pudeur et la modestie dont le Sage disait : « La grâce et la « beauté marchera devant celui qui a de la « pudeur. » (Prov. XXXII, 11.) Cet éclat relève tout ce qu'elle a d'ailleurs de très-agréable, et il efface toute cette rougeur artificielle dont la vanité des femmes se peint le visage.

Que si vous voulez maintenant considérer les yeux de cette tête, admirez quelle grâce la douceur y a imprimée; combien ils sont non-seulement beaux et agréables, mais encore si vifs et si perçants qu'ils pénètrent le ciel et s'élèvent jusque dans le sein de Dieu : « Bienheureux, » dit-il, « ceux qui ont le cœur « pur, parce qu'ils verront Dieu.» (Matth. V, 7.)

La bouche de cette tête dont nous parlons, c'est la sagesse et la prudence, elle est toujours pleine de saints cantiques. Le cœur de cet admirable corps est la connaissance et la pénétration des Ecritures; c'est la pratique et l'observance exacte de la loi de Dieu; c'est la charité et la bonté. Le corps ne peut vivre sans le cœur, ni les vertus sans la charité. Car toutes les vertus et tous les biens naissent de l'amour et de la charité, comme de leur source.

Ce corps que nous représentons a encore ses pieds et ses mains qui sont les bonnes œuvres qui paraissent au dehors. Il a une âme qui est la piété sincère. Il a une poitrine plus solide que l'or et le diamant, c'est la force. Et comme dans notre corps la tête et le cœur sont les sources de la vie, ainsi l'amour de Dieu répand l'esprit et la vie dans la tête et le cœur de ce divin corps.

4. Mais voulez-vous que je vous rende cette image vivante, et que vous représentant des actions effectives, je vous fasse voir ce que je vous viens de dire? Jetez les yeux sur saint Matthieu, sur cet admirable évangéliste que nous vous expliquons. Nous savons peu de ses actions; mais ce peu suffit pour nous faire voir un tableau admirable de la vertu. On voit combien il était humble et combien il avait le cœur contrit, puisqu'après même qu'il est devenu apôtre et prédicateur de l'Evangile, il ne laisse pas de s'appeler « publicain. » On voit combien il a aimé les pauvres, puisqu'il se dépouilla tout d'un coup de tous ses biens pour suivre le Fils de Dieu. Sa piété paraît par la sainteté de sa doctrine, et sa sagesse par toute l'économie de son Evangile. Sa charité s'y fait voir par le soin qu'il a eu de toute la terre. L'abondance de ses bonnes œuvres, parce qu'il doit être un jour sur l'un de ces douze trônes pour juger le monde; enfin son courage et sa patience, « parce qu'il se « tient heureux de souffrir pour Jésus, et qu'il « sortait de l'assemblée des Juifs avec joie. » (Act. IV, 35.)

Imitons, mes frères, ces grandes vertus, mais particulièrement l'humilité et la charité, sans lesquelles nous ne pouvons être sauvés. Ces cinq vierges folles le font assez voir, aussi bien que le pharisien de l'évangile. On peut entrer au ciel sans être vierge; mais on n'y peut entrer sans être charitable. La charité est la vertu la plus essentielle et la plus nécessaire pour le salut. Elle est le principe de toutes les autres. C'est pourquoi nous avons dit qu'elle tient lieu du cœur dans le corps de la vertu. Mais comme le cœur périt lui-même, s'il ne répand l'esprit et la vie dans tout le corps; ainsi la charité meurt si elle n'agit. Comme une source se corrompt, si son ruisseau cesse de couler, les riches de même se corrompent s'ils retiennent leurs richesses, et s'ils ne les font couler sur les autres.

C'est pourquoi le peuple a coutume de dire d'un riche avare qu'il se perd de grands biens dans sa maison. Il ne dit pas qu'il y a chez lui de grands trésors, mais qu'il s'y perd de grands biens. Et en effet les avares se perdent, et tout ce qu'ils ont se perd aussi. Leurs meubles et leurs habillements dépérissent, leur or se rouille; leur blé se gâte, et leur âme se corrompt et se perd encore plus que toutes ces choses par les chagrins et les inquiétudes qui la dévorent. Si nous pouvions vous représenter ici l'âme d'un avare, elle vous paraîtrait comme un vêtement rongé de vers. Vous verriez qu'elle n'a plus aucune partie qui soit saine, mais que les vices la déchirent, et que le péché la corrompt de toutes parts.

L'âme du pauvre, au contraire, je dis du pauvre qui l'est volontairement et de bon

cœur, est bien différente de celle-là. Elle brille comme l'or ; elle éclate comme le diamant ; elle fleurit comme la rose. Elle n'est sujette ni aux vers, ni à la rouille, ni aux voleurs. Elle n'est point agitée de soins ni d'inquiétudes, mais elle vit sur la terre comme les anges vivent dans le ciel.

Voulez-vous voir quelle est la beauté de cette âme, et quelles sont les richesses de sa pauvreté ? Elle ne se fait point obéir des hommes, mais elle commande aux démons. Elle n'a point d'accès auprès des rois de la terre ; mais elle en a beaucoup auprès de Dieu. Elle ne combat point sous les enseignes des hommes ; mais elle combat avec les anges. Elle n'a point deux ou trois coffres pleins d'or ou d'argent, mais elle est tellement riche que tout le monde ne lui paraît rien au prix de ce qu'elle possède. Elle n'a point de trésor sur la terre ; mais le ciel même est son trésor.

Elle n'a point besoin de serviteurs, mais elle est la maîtresse de ses désirs déréglés, et elle domine souverainement sur ses passions, dont les rois même sont esclaves. Car quoiqu'ils portent la pourpre et la couronne, aussitôt qu'une passion est entrée dans leur tête, elle les domine souverainement, et ils n'oseraient lui désobéir en la moindre chose. Elle se rit des richesses, de la royauté et de toutes les magnificences du siècle, comme des châteaux de carte, des poupées, des osselets, et de tous les jouets des petits enfants. Car elle a des ornements vraiment magnifiques et précieux, qui ne peuvent seulement être compris par ceux qui s'amusent à ces bagatelles.

Qu'y a-t-il donc de comparable à ces pauvres évangéliques ? Ils marchent déjà dans le ciel, et si le ciel même n'est que comme la base du palais où ils habitent, jugez quel en doit être le faîte et le comble. Vous me direz peut-être qu'ils n'ont ni chevaux ni carrosses ? Ils n'en ont point en effet, parce qu'ils n'en ont point besoin. Car que servirait ce vain appareil à celui qui va bientôt être enlevé dans l'air, et transporté dans les nuées, pour être éternellement avec Jésus-Christ ?

Pensez à cela, mes frères; pensez-y, mes sœurs. Aimons ces richesses qui sanctifient ceux qui les possèdent. Recherchons ces trésors qui ne périront jamais, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

« JÉSUS AYANT ACHEVÉ CES PARABOLES PARTIT DE LA, ET ÉTANT VENU DANS SON PAYS IL LES INSTRUISAIT DANS LEUR SYNAGOGUE, » ETC. (CHAP. XIII, VERSET 53, JUSQU'AU VERSET DU CHAP. XIV.)

ANALYSE.

1. L'envie se combat souvent elle-même.
2. Puissance de la vertu qui fait que saint Jean après sa mort est encore redouté d'Hérode.
3. Pourquoi il n'était pas permis à Hérode d'avoir la femme de son frère, supposé même que ce frère soit déjà mort.
4. Combien il est dangereux de jurer ; l'exemple d'Hérode le prouve bien.

5-7. Que la méchanceté ne regarde que le moment présent. Que nous ne devons point insulter aux pécheurs. Que l'Ecriture nous apprend à user de retenue et de modération en parlant des péchés des autres. Combien les danses sont dangereuses. Qu'il faut fuir les festins.

1. Pourquoi l'évangéliste a-t-il mis « ces paraboles ? » — Parce que Jésus-Christ en devait prononcer d'autres encore. Pourquoi le Sauveur s'en alla-t-il de là ? — Pour répandre de

toutes parts la semence de sa parole. « Et étant « venu en son pays il les instruisait dans leur « synagogue (54). » Je crois que ce « pays » dont l'évangile parle, est Nazareth, parce que nous allons voir dans la suite, « Que Jésus-Christ « ne fit pas là beaucoup de miracles : » ce qu'on ne peut dire de Capharnaüm dont il est écrit : « Et vous, Capharnaüm qui avez été « élevée jusqu'au ciel, vous serez abaissée jus- « ques au fond des enfers, parce que si les « miracles qui ont été faits au milieu de vous « avaient été faits dans Sodome, elle se serait « conservée peut-être jusques aujourd'hui. » (Sup. xi, 23; Luc, x, 16.) Etant venu en son pays il n'y fait que peu de miracles, pour ne pas irriter davantage l'envie de ses concitoyens contre sa personne, et pour ne pas attirer une plus grande condamnation sur leur incrédulité si opiniâtre.

Mais il leur propose sa doctrine sainte qui ne méritait pas moins d'être admirée que les miracles. Et cependant ces insensés, bien loin d'être frappés d'étonnement et d'admirer un homme qui leur parlait de la sorte, le méprisent au contraire à cause de Joseph qui passait pour son père ; quoiqu'ils eussent tant d'exemples, dans les siècles précédents, d'hommes, qui, sortis d'une race obscure, s'étaient par eux-mêmes rendus très-illustres. David était fils d'un laboureur ; Amos, d'un gardeur de chèvres, et gardeur de chèvres lui-même ; et Moïse, ce grand législateur, était né d'un père beaucoup au-dessous de lui. Plus Jésus-Christ leur paraissait un homme simple, plus ils devaient être frappés des grandes choses qu'il leur disait, puisque c'était une preuve que sa sagesse n'était point l'effet d'une étude humaine, mais de la seule grâce de Dieu. Et cependant ce qui leur devait donner de l'admiration, ne leur donne que du mépris.

Jésus-Christ fréquentait les synagogues, de peur qu'en demeurant toujours dans le désert, on ne le regardât comme un schismatique, et comme un ennemi de l'Etat : « Etant donc saisis d'étonnement, ils disaient : D'où est « venue à celui-ci cette sagesse et cette puis- « sance (54) ? » Ils appelaient ses miracles du nom de puissance, ou bien ils marquaient par ce terme la prédication de son Evangile. « N'est-ce pas là le fils de ce charpentier (55) ? » Mais c'est précisément ce qui augmente le miracle et le prodige. « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? et ses frères, Jacques, Joseph, « Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-t-elles « pas toutes parmi nous ? D'où lui viennent « donc toutes ces choses (56) ? Et ils se scan- « dalisaient à son sujet (57). » Quoi donc ! n'était-ce pas cela même qui devait surtout vous porter à le croire? Mais l'envie est une étrange passion, et elle se combat souvent elle-même. Ce qu'il y avait de plus surprenant, de plus merveilleux, de plus capable d'attirer ces hommes à Jésus-Christ, c'était là ce qui les en éloignait le plus. Que leur dit donc le Fils de Dieu ?

« Un prophète n'est sans honneur que dans « son pays et dans sa maison (57). Et il ne fit « pas là beaucoup de miracles à cause de leur « incrédulité (58). » Saint Luc dit la même chose. Mais, dira quelqu'un, n'était-ce pas au contraire une raison d'en faire davantage?

Car puisque l'Evangile marque qu'il était admiré à cause de ces miracles, pourquoi n'en faisait-il pas un grand nombre dans un pays où il n'était pas considéré comme il méritait ?

C'est parce qu'il ne cherchait jamais sa gloire dans ses œuvres miraculeuses, mais le seul avantage des hommes. Comme donc les miracles ne gagnaient rien sur ceux-ci, Jésus-Christ méprisa la gloire qui lui en serait revenue, et il ne voulut pas qu'un plus grand abus de ses grâces rendît ces hommes plus punissables.

Cependant remarquez combien il avait laissé passer de temps, et combien il avait fait de miracles avant que de revenir à Nazareth. Et néanmoins ils ne le peuvent encore souffrir, et leur envie en devient plus furieuse.

Mais d'où vient, me direz-vous, qu'il a voulu faire parmi eux quelques miracles ? C'était pour ne pas donner sujet à ce peuple de lui dire : « Médecin, guérissez-vous vous-même. » C'était pour l'empêcher de se plaindre de lui et de dire qu'il les haïssait, qu'il était leur ennemi, et qu'il méprisait ses concitoyens. C'était encore pour les empêcher de s'excuser et de dire : s'il avait fait des miracles parmi nous nous aurions cru en lui. C'est pourquoi il en fait quelques-uns et s'abstient d'en faire davantage, pour accomplir d'un côté ce qui était de son devoir, et pour éviter de l'autre d'attirer sur eux une plus grande condamnation.

Considérez, mes frères, quelle était la force

des paroles de Jésus-Christ, puisque malgré leur envie, ces hommes ne laissaient pas d'être frappés d'admiration. Mais comme, dans les miracles de Jésus-Christ, ils n'accusaient pas l'action qui paraissait au dehors, mais se formaient seulement de vaines chimères qui n'avaient point de fondement, en disant : « Il « chasse les démons au nom de Béelzébub « (Matth. XII, 24; Luc, XI, 14) ; » de même lorsqu'il s'agit de sa doctrine, ils ne la blâment point en elle-même, mais ils se rejettent sur sa personne pour le décrier par la bassesse de sa naissance.

Considérez, mes frères, la modestie du Fils de Dieu : il ne les méprise point, il ne les traite point avec aigreur, mais il leur dit avec une douceur extrême : « Un prophète n'est « sans honneur que dans son pays; » et il ne s'arrête pas là, mais il ajoute « et dans sa mai- « son, » pour marquer, je crois, ses propres frères.

2. Jésus-Christ dans saint Luc (Luc, IV, 25) rapporte quelques exemples semblables. Il fait voir qu'Elie ne se réfugia pas chez ses concitoyens, mais chez une veuve étrangère, et qu'Elisée ne guérit point de lépreux parmi les Juifs, mais le seul Naaman qui était un étranger, et qu'il ne fit aucun miracle sur ses concitoyens. Jésus-Christ leur parlait de la sorte pour leur faire voir que leurs pères avaient été méchants comme eux, et que si leur conduite était coupable, elle n'était pas quelque chose de nouveau.

« En ce temps-là Hérode le Tétrarque en- « tendit parler des actions de Jésus (XIV, « 1). » Le roi Hérode, le père de celui dont parle ici l'Evangile, celui enfin qui avait fait mourir les innocents, était mort. Si l'écrivain sacré marque si expressément le temps, ce n'est pas sans raison; il veut nous faire voir l'orgueil et l'indifférence de ce potentat qui n'entend parler des merveilles qu'opérait Jésus-Christ que longtemps après qu'elles ont commencé d'éclater. C'est ce qui arrive tous les jours aux grands du monde. Comme ils sont pleins du faste de leur grandeur, ils ne connaissent que tard ces choses si extraordinaires, parce qu'ils s'en mettent fort peu en peine.

Mais considérez ici, mes frères, quelle est la force de la vertu! ce tyran craint tellement saint Jean tout mort qu'il est, que cette frayeur lui fait reconnaître la résurrection.

« Il dit à ceux de sa cour : C'est sans doute « Jean-Baptiste que j'ai tué, qui est ressuscité « d'entre les morts, et c'est pour cela qu'il se « fait par lui tant de miracles (2). » Admirez jusqu'où va la crainte de ce tyran. Il n'ose pas dire ces paroles à des étrangers. Il ne se découvre qu'à ceux de sa maison. Mais sa pensée était bien absurde, et d'une grossièreté toute militaire. Soit, on avait vu des morts ressusciter, mais en avait-on jamais vus qui eussent opéré les mêmes œuvres que Jésus-Christ opérait alors ? Il me semble que l'ambition se mêle aussi avec la crainte dans ces paroles.

Car c'est le propre des âmes déréglées de s'abandonner ainsi en même temps à des passions toutes contraires. Saint Luc rapporte que le peuple, en parlant de Jésus-Christ, disait que « c'était Elie ou Jérémie, ou quelque « autre des anciens prophètes (Luc, IX, 7) ; » mais ce prince voulant parler plus sagement que le peuple, dit cette impertinence de la résurrection de saint Jean. Peut-être aussi qu'Hérode, entendant dire que Jésus-Christ était Jean-Baptiste (quelques-uns en effet le disaient), répondit d'abord; non; car j'ai tué Jean à cause de son insolence (Saint Marc et saint Luc rapportent en effet que ce prince se vantait d'avoir décapité Jean); et que voyant ensuite la persistance de ce bruit, de cette croyance, il finit, lui aussi, par dire comme tout le monde. L'évangéliste prend de là occasion de raconter assez au long la mort de saint Jean. Pourquoi ne la rapporte-t-il que comme un fait accessoire, et seulement en passant? Parce que, son unique objet, c'était de parler de Jésus-Christ. Saint Matthieu, non plus que les autres évangélistes, ne font jamais de digression, à moins qu'elle ne puisse servir à leur but principal. C'est pourquoi ils n'auraient pas même mentionné cette histoire, si elle n'eût été liée à celle de Jésus-Christ, si Hérode n'eût dit que Jésus-Christ n'était autre que saint Jean ressuscité. Saint Marc dit qu'Hérode estimait beaucoup saint Jean, quoiqu'il le reprît avec une grande liberté. Car la vertu a tant de force, qu'elle se fait respecter même de ses plus grands ennemis. L'évangile donc rapporte ainsi cette histoire : « Hérode ayant « fait prendre Jean l'avait fait lier et mettre en « prison à cause d'Hérodiade, la femme de « son frère (3). Parce que Jean lui disait : il ne « vous est point permis d'avoir cette femme (4).

« Et ayant envie de le faire mourir il avait eu « peur du peuple, parce que Jean était regardé « comme un prophète (5). » Saint Jean ne reprenait point cette femme, mais seulement Hérode, parce qu'il avait plus de part au crime, et plus de pouvoir pour le faire cesser. Considérez aussi combien l'évangéliste se modère, et comme il rapporte cet événement, en le racontant plutôt comme une histoire, qu'en l'exagérant comme un grand crime.

« Comme Hérode célébrait le jour de sa « naissance, la fille d'Hérodiade dansa publi« quement devant lui et elle lui plut (6). » O festin diabolique ! ô assemblée de démons ! ô danse cruelle ! ô récompense encore plus cruelle ! On y décide en un moment la mort la plus injuste. On y fait mourir un homme qui ne méritait que des louanges et des couronnes. On apporte à ce festin cette tête qui était le trophée des démons, et le moyen dont on se servit pour gagner cette victoire était digne d'un si détestable succès : « Car la fille « d'Hérodiade dansa, et plut à Hérode. De « sorte qu'il lui promit avec serment de lui « donner tout ce qu'elle lui demanderait (7). « Mais cette fille ayant été instruite auparavant « par sa mère, lui dit : Donnez-moi présente« ment dans ce plat la tête de Jean-Baptiste « (8). » Cette fille est doublement criminelle : premièrement en ce qu'elle danse ; secondement en ce qu'elle plaît à Hérode, et lui plaît de telle sorte, qu'elle reçoit un homicide comme le prix de sa danse.

Considérez aussi la cruauté de ce prince, et son insensibilité pleine de folie. Il s'engage par un serment, et il permet à cette fille de lui demander tout ce qu'elle veut. Mais lorsqu'il reconnut dans quel excès il s'était engagé, « il en fut fâché, » dit l'Ecriture. Pourquoi fut-il fâché de la mort d'un homme qu'il avait osé faire emprisonner ? C'est parce que la vertu est si puissante, qu'elle se fait admirer même des impies. Mais que dirons-nous de cette emme furieuse ? Au lieu d'admirer saint Jean, de l'honorer, de le respecter, et de l'aimer comme celui qui faisait tous ses efforts pour la délivrer de l'oppression honteuse de ce tyran, elle ne lui dresse que des piéges, elle ne désire que sa mort, et elle la demande comme une grâce qui n'était digne que d'un démon. « Néanmoins il craignit à cause du serment « qu'il avait fait, et de ceux qui étaient à table « avec lui, et il commanda qu'on la lui don« nât (9). » Malheureux prince ! que ne craigniez-vous plutôt ce qui était plus à craindre ? Si vous craigniez d'avoir ces personnes pour témoins de votre parjure, que ne craigniez-vous davantage d'avoir tous les siècles pour témoins d'un meurtre si exécrable ?

3. Mais comme je crois que plusieurs de ceux qui m'écoutent, ignorent quel était le crime que saint Jean reprenait en ce prince, et qui donna lieu à sa mort, je pense qu'il est nécessaire d'en dire un mot. Et ceci vous servira pour admirer encore davantage la sagesse des lois de Moïse. Car Hérode avait violé l'une de ces anciennes lois, et saint Jean la soutenait contre lui : « Si quelqu'un, » dit Moïse, « meurt sans enfants, qu'on donne à son « frère la femme qu'il laisse veuve. » (Deut. xxv, 5.)

Comme la mort alors paraissait un mal dont on ne pouvait se consoler, et qu'en ces temps-là on ne s'attachait qu'à la vie présente, Moïse ordonne par une loi, que le frère qui restait épouserait la femme de son frère mort, et donnerait le nom de celui-ci à l'enfant qu'il en aurait, afin que sa maison ne fût point détruite. Comme les enfants font la plus grande consolation de ceux qui meurent, si celui qui mourait n'en avait point laissé après lui, il semblait qu'il aurait été inconsolable dans sa mort. Moïse voulant donc adoucir les regrets de ceux à qui la nature n'aurait point donné d'enfants, commanda que leur frère épousant leur veuve, les enfants qui naîtraient de ce mariage portassent le nom du frère mort. Mais lorsque celui qui mourait avait des enfants, ce mariage n'était plus permis.

Vous me direz, peut-être : Pourquoi n'était-il pas aussi bien permis au frère du mort d'épouser sa veuve qu'à un étranger ? C'est parce que Dieu a voulu étendre ainsi davantage les alliances, et donner aux hommes plus de moyens de s'unir les uns avec les autres.

D'où vient donc, me direz-vous, que lorsqu'un homme mourait sans enfants, sa veuve n'épousait pas un étranger ? C'est parce que l'enfant sorti de ce second mariage n'eût point été censé du premier mari ; au lieu que le frère même donnant des enfants à son frère mort, ces enfants pouvaient plus aisément passer pour être de lui. On n'obligeait donc le frère du mort à soutenir la maison de son frère, que dans le cas où ce frère n'aurait point

laissé d'enfants. Et lorsqu'il y était obligé, cette raison que je viens de dire justifiait son mariage avec la femme de son frère mort.

Comme donc Hérode avait épousé la femme de son frère quoique celui-ci en mourant eût laissé des enfants, saint Jean avait raison de blâmer cette alliance criminelle. Il le fait avec une sagesse admirable, et avec un zèle qui était tempéré d'une grande retenue.

Mais considérez, je vous prie, tout l'ensemble de ce festin, et vous verrez que c'était le diable qui y présidait. Premièrement tout s'y passe dans les délices, dans la fumée du vin et des viandes, ce qui ne peut avoir que de malheureuses suites. Tous les conviés sont des méchants, et celui qui les convie est le plus méchant de tous. De plus la licence et le libertinage y règnent souverainement. Enfin on y voit une jeune fille qui, étant née du frère mort, rendait ce mariage illégitime, et que sa mère devait cacher comme un témoignage public de son impudicité, qui entre au contraire avec pompe et avec magnificence au milieu de ce festin, et au lieu de se maintenir dans l'honnêteté propre à son sexe, s'expose aux yeux de tous, avec une impudence que n'auraient pas les femmes les plus débauchées.

La circonstance du temps et du jour augmente encore le crime d'Hérode. Lorsqu'il devait rendre grâces à Dieu de ce qu'il lui avait donné la vie, il signale le jour de sa naissance par l'action la plus barbare, et au lieu que dans cette joie publique, il aurait dû tirer saint Jean de prison, il couronne sa captivité si inhumaine par une mort cruelle et sanglante.

Ecoutez ceci, vous jeunes filles, ou plutôt vous, jeunes femmes, qui osez dans les noces des autres vous signaler par votre licence, par vos danses peu modestes, par votre joie trop libre et par une dissolution qui déshonore votre sexe. Ecoutez ceci, vous tous qui aimez la bonne chère, et qui recherchez les festins pleins de luxe et de désordre. Craignez cet abîme et ce piége par lequel le démon fit tomber ce malheureux prince dans ce grand crime. Car il l'enveloppa de telle sorte dans ses filets, comme il est rapporté dans saint Marc, qu'il lui fit jurer « de donner » à cette danseuse tout ce « qu'elle lui demanderait, « quand ce serait la moitié de son royaume. » Dans la frénésie de la passion, qui le possédait, il estimait si peu la principauté, qu'il était prêt d'en donner la moitié pour une danse.

Mais, faut-il s'étonner qu'on ait vu alors un si grand excès, lorsque nous voyons, en ce temps où la lumière et la piété du christianisme se sont tellement répandues dans tout le monde, des jeunes gens s'abandonner de telle sorte au luxe et à la mollesse, qu'ils donnent pour se satisfaire et sans même y être engagés par serment, non pas un royaume, mais leur âme. Devenus les esclaves de la volupté, ils vont comme des brebis partout où le loup les entraîne.

N'est-ce pas ce qui arrive ici à Hérode? La passion a tellement égaré sa raison, qu'il commet à la fois deux actes de la dernière folie : d'abord, de rendre maîtresse de ses actions une fille furieuse, enivrée de passion, et capable des plus grands emportements; et ensuite de confirmer par serment une promesse si extravagante.

Mais quel qu'ait été le crime du tyran, la femme néanmoins qui inspire une si horrible demande à sa fille est sans comparaison plus criminelle que cette jeune fille qui la fait, et qu'Hérode même qui l'accorde. Car ce fut elle qui conduisit toute cette intrigue, et qui trama cette funeste tragédie. Au lieu de se montrer reconnaissante envers le prophète qui voulait faire cesser son déshonneur, elle affiche elle-même son ignominie; en faisant danser sa fille en public, elle demande la tête du saint, et elle tend un piége où Hérode vient se prendre.

Ainsi la parole de Jésus-Christ a été vérifiée : « Celui qui aime son père et sa mère plus que « moi n'est pas digne de moi. » (Marc, VI, 23.) Si la fille d'Hérodiade avait suivi cette loi, elle n'en aurait pas violé tant d'autres, et elle n'aurait pas été la cause d'un crime effroyable. Vit-on jamais une si brutale cruauté? Une fille pour grâce demande un meurtre. Elle demande une mort injuste, la mort d'un saint, et elle fait cette cruelle demande au milieu d'un festin, devant tout le monde, et sans rougir. Elle ne prend point Hérode en particulier pour lui faire cette demande. Elle la fait devant toute la cour, avec un front d'airain, avec un visage de prostituée, et le démon, qui lui avait inspiré ce qu'elle devait demander, lui fait accorder ce qu'elle demande. C'est lui qui la fit danser avec tant de grâce, qui fit qu'Hérode fut ravi de la voir, et qu'ensuite il s'abandonna aveuglément à sa passion.

Car le démon se trouve partout où il y a de

la danse. Dieu ne nous a point donné des pieds pour un usage si honteux, mais pour marcher avec modestie. Il ne nous les a pas donnés pour sauter comme font les chameaux (car les chameaux ne sont pas beaux à voir lorsqu'ils dansent, et les femmes encore moins), mais pour avoir place dans le chœur des anges. Que si le corps est déshonoré par ces mouvements indécents, combien l'âme l'est-elle encore davantage? Les danses sont les jeux des démons. Ses ministres et ses esclaves en font leurs divertissements et leurs plaisirs.

4. Mais je vous prie de considérer avec plus d'attention quelle est la demande de cette fille. « Donnez-moi, » dit-elle, « dans ce plat la tête de « Jean-Baptiste. » Voyez-vous l'effronterie? Entendez-vous l'organe du diable? Elle sait bien quel est celui dont elle demande la tête, puisqu'elle l'appelle « Jean-Baptiste, » et elle la demande néanmoins. Elle veut qu'on lui apporte dans un plat cette tête sacrée et bienheureuse, et elle en parle comme s'il ne s'agissait que d'un mets qu'on servirait sur une table. Elle ne donne aucune raison de cette demande barbare, parce qu'elle n'en avait point. Elle met seulement sa gloire à se faire donner une satisfaction si cruelle et si malheureuse.

Elle ne demande point qu'on fasse venir saint Jean et qu'on le tue devant tout le monde. Elle appréhendait trop sa force et sa liberté. La moindre de ses paroles l'aurait fait trembler, et la vue du glaive qui allait lui trancher la tête n'eût point empêché ce courageux prophète de parler. C'est pourquoi elle dit : « Donnez-moi ici dans ce plat la tête de Jean-Baptiste. » Elle veut voir sa tête, mais lorsque sa bouche sera muette. Elle la veut voir toute sanglante, non-seulement pour s'assurer qu'elle ne lui fera plus de reproches, mais encore pour satisfaire sa vengeance en lui insultant.

Dieu voit cela, mes frères, et il le souffre. Il ne lance point ses foudres sur cette malheureuse. Il ne réduit point en cendres ce front insolent et cette langue homicide. Il ne commande point à la terre de s'ouvrir pour abîmer ce prince et tous ses conviés avec lui. Il retint sa justice en cette rencontre pour préparer à son serviteur une couronne plus illustre, et pour laisser à tous ceux qui le suivraient une plus grande consolation dans leurs maux.

Ecoutons ceci, nous que la pratique de la vertu expose aux mauvais traitements des méchants. Un homme si admirable, un saint qui avait passé sa vie dans un désert, sous un habit si austère, sous un cilice; un prophète et le plus grand des prophètes, à qui le Fils de Dieu avait rendu ce témoignage qu'entre tous ceux qui étaient nés des femmes, il n'y en avait point de plus grand que lui : ce saint, dis-je, est sacrifié à la rage d'une femme impudique; sa tête est le prix de la danse d'une fille effrontée, et il est abandonné à ces furieuses, parce qu'il a soutenu avec vigueur la loi de Dieu.

Pensons à ce grand exemple, et souffrons généreusement tout ce qui nous pourra arriver. Cette malheureuse femme était altérée du sang de l'innocent, et elle a le plaisir de le répandre. Elle voulait se venger de l'injure qu'elle croyait que saint Jean lui avait faite, et Dieu permet qu'elle se satisfasse comme elle l'avait désiré, et qu'elle se rassasie de sa vengeance.

Qu'avait-elle à reprocher à ce saint homme? Il ne lui avait jamais fait la moindre réprimande, et il s'était toujours adressé à Hérode. Mais sa conscience criminelle lui fait sentir l'aiguillon du remords. C'est le bourreau qui la tourmente et qui la déchire. Ce qu'elle endure au dedans la rend comme furieuse au dehors. Elle remplit sa maison de confusion et d'infamie. Elle déshonore tout ensemble en elle-même sa fille et son mari mort, et découvre son adultère vivant; elle veut surpasser ses premiers excès par d'autres encore plus horribles. Il semble qu'elle dise à saint Jean : Si vous ne pouvez souffrir de voir Hérode adultère, je le rendrai même homicide; et pour faire cesser vos reproches, je le forcerai de vous ôter la vie.

Je vous appelle ici, vous tous qui donnez aux femmes un si grand pouvoir sur votre esprit. Vous qui faites des serments indiscrets sur des choses douteuses et incertaines, et qui creusez ainsi la fosse où vous devez être précipités, en rendant les autres les maîtres de votre perte. Car n'est-ce pas ainsi que périt Hérode? Il crut que dans une fête et dans un jour de joie, cette fille lui demanderait quelque chose qui fût proportionné à elle, au lieu où elle était, et au temps de cette réjouissance publique; bien loin de s'imaginer qu'elle dût demander une tête. Et cependant il fut trompé malheusement, et sa surprise ne l'excuse point.

Car si cette fille instruite par sa mère osa lui faire une demande plus digne d'une tigresse que d'une femme, c'était à lui à s'opposer à cette furieuse, et non pas à se rendre le ministre d'une cruauté si odieuse et si inouie.

Qui n'aurait été frappé d'horreur de voir au milieu d'un festin paraître dans un plat cette tête sacrée toute dégouttante de son sang? Hérode néanmoins n'en est point touché, et encore moins cette femme barbare. C'est là l'esprit de ces malheureuses prostituées. Elles perdent la compassion avec l'honneur, et elles sont aussi hardies et aussi inhumaines qu'impudiques. Car si le seul récit d'un événement si barbare nous fait frémir d'horreur, combien en devait faire l'action même? Quel devait être le sentiment de ces convives voyant au milieu du festin une tête qui venait d'être coupée, et qui nageait dans son propre sang? Cependant cette femme, plus cruelle que les furies, ne trouve que du plaisir dans ce spectacle. Elle triomphe de joie d'être enfin venue à bout de tous ses désirs; au moins aurait-elle dû se contenter de voir une fois cette tête coupée; mais non, il faut qu'elle se repaisse de cette vue, qu'elle s'enivre en quelque sorte de ce sang d'un prophète, dont elle avait été si altérée.

Voilà ce que produit cette infâme passion. Après avoir fait des impudiques, elle fait encore des meurtriers. C'est pourquoi je ne doute point qu'une femme qui a l'adultère dans le cœur, ne soit prête à ôter la vie à son mari aussi bien que l'honneur, et qu'elle ne soit assez hardie pour commettre, je ne dis pas seulement un ou deux, mais mille homicides. Et on ne voit que trop d'exemples de ce que je dis. C'est par cet esprit de sang et de meurtre que se conduisit alors cette femme, croyant qu'après qu'elle aurait fait mourir saint Jean, son crime serait enseveli avec lui. Mais il arriva tout le contraire, parce qu'après sa mort même, le prophète parla plus haut que jamais.

5. Les méchants se conduisent dans leurs desseins comme les malades, qui mourant de soif ne pensent qu'à boire pour se rafraîchir, sans considérer qu'ils se trouveront ensuite beaucoup plus mal. Si cette femme n'eût point fait mourir saint Jean, pour l'empêcher de lui reprocher son impudicité, on aurait beaucoup moins parlé contre elle. Car lorsque saint Jean fut mis en prison, ses disciples d'abord demeurèrent dans le silence. Mais lorsqu'ils le virent tué si cruellement, ils furent contraints enfin de dire qu'elle avait été la cause de sa mort. Ils voulaient d'abord épargner la réputation de cette femme adultère, en ne publiant point ce qui aurait pu la déshonorer. Mais ils sont forcés enfin de découvrir toute cette intrigue, de peur qu'on ne crût que leur maître eût été un séditieux comme Theudas et Judas, et qu'il eût été exécuté comme eux, pour avoir fait quelque entreprise contre l'Etat.

On voit par là, que plus on s'efforce de cacher son péché plus on le publie; et que le moyen de couvrir un crime n'est pas d'y en ajouter un autre, mais de l'expier par une sincère pénitence.

Considérez, je vous prie, avec quelle modération l'Evangile parle de cet attentat d'Hérode; comme il ne l'exagère point, et qu'il semble même l'excuser en quelque sorte. Car il rapporte de ce prince « qu'il s'affligea de cette « demande, mais que néanmoins, à cause de « son serment et de ceux qui étaient à table « avec lui, » il consentit à cette mort. Il dit de même de cette jeune fille, qu'elle fut poussée à cela par sa mère, et qu'elle lui porta cette tête, comme s'il disait qu'elle ne fit que lui obéir. Car les véritables justes plaignent davantage celui qui fait le mal que celui qui le souffre, parce qu'ils savent que le mal retombe sur celui qui le fait. Ainsi ce n'est point saint Jean qui est à plaindre dans sa mort, puisqu'il n'en reçut aucun mal, mais ceux qui l'ont traité si cruellement.

Imitons cette modération, mes frères, plaignons les pécheurs et n'insultons point au malheur des autres. Couvrons leurs excès autant que nous le pourrons, et entrons dans des sentiments vraiment chrétiens. Considérons que l'évangéliste, contraint de parler de cette femme impudique et meurtrière, le fait sans exagération et fort simplement. Il ne dit point que cette jeune fille fut instruite par cette cruelle, par cette furieuse, mais « par « sa mère. » Il trouve un terme honorable en parlant de cette femme; et vous n'avez que des injures en parlant de votre prochain.

Vous n'avez pas la même retenue en parlant de votre frère, lorsqu'il vous a un peu fâché, que l'évangéliste lorsqu'il parle d'une femme si criminelle. Vous vous emportez alors à des injures atroces, vous l'appelez un méchant, un détestable, un trompeur, un insensé, et mille

autres choses encore plus horribles. Vous oubliez que vous êtes homme ; vous le traitez comme un étranger et comme un barbare, et vous le chargez d'outrages et d'injures.

Ce n'est pas ainsi qu'agissent les saints. Ils ne font pas des imprécations contre les méchants ; mais ils pleurent et ils soupirent pour eux. Faisons la même chose. Pleurons Hérodiade et celles qui lui ressemblent. Il y a bien aujourd'hui de ces festins homicides. On n'y tue pas le saint précurseur, mais les membres mêmes de Jésus-Christ, et d'une manière encore plus cruelle. On n'y présente pas une tête dans un plat pour le prix d'une danse, mais on y tue les âmes des convives. Car lorsqu'on rend ces personnes esclaves des plaisirs brutaux, et qu'on les engage dans les passions les plus infâmes, n'est-il pas vrai qu'on les tue, non en retranchant leur tête de leur corps, mais en séparant leur âme d'avec Jésus-Christ?

Car oserez-vous me dire que lorsque vous êtes plongé dans le vin et dans l'excès de la bonne chère, cette danse et ces gestes d'une femme prostituée ne font aucune impression sur votre esprit ; que l'impureté ne se saisit point de votre cœur, et que vous ne tombez point alors dans ce malheur horrible dont parle saint Paul : « Faisant des membres de « Jésus-Christ les membres d'une femme pros- « tituée ? »

Si la fille d'Hérodiade ne se trouve pas là, le diable s'y trouve. Et comme il était l'auteur de la danse d'Hérodiade, il l'est encore de celle qu'on danse devant vous, et il remporte pour prix de sa danse les âmes de ceux qui la regardent.

Quand vous pourriez vous défendre de l'intempérance et de tous ces excès de vin, ne tomberiez-vous pas dans un autre plus grand malheur, en participant aux péchés de ceux qui vous traitent? Car combien ces festins si magnifiques supposent-ils de rapines et de vols ? Combien a-t-il fallu appauvrir de monde pour couvrir si richement une table ? Ne considérez pas ces viandes si délicieuses qu'on y sert. Pensez aux moyens dont on fournit à ces prodigieuses dépenses, et vous verrez que c'est l'avarice, l'usure, les rapines et la violence, qui font subsister ces grandes tables.

Mais ce n'est point du bien d'autrui, dites-vous, que j'entretiens ces dépenses. Je le veux. Mais quand ce serait du bien le mieux acquis, pouvez-vous justifier un si grand luxe ? Voyez ce que dit le Prophète ; et comme sans marquer aucune rapine, il condamne seulement la délicatesse et la magnificence de vos tables : « Malheur à vous, » dit-il, « qui buvez des « vins délicieux, et qui vous parfumez des « plus excellents parfums ! » (Amos, VII, 7.) Vous voyez qu'il n'accuse que la bonne chère, et non les concussions ou l'avarice. Et considérez, je vous prie, ce que vous faites dans vos festins. Vous mangez avec excès pendant que Jésus-Christ n'a pas de quoi soulager sa faim. Vous chargez vos tables de mets délicieux, et il n'a pas un morceau de pain sec. Vous buvez du vin de Thasos, et vous ne lui donnez pas un verre d'eau froide pour apaiser la soif qui le brûle. Vous couchez dans des lits magnifiques, et il couche à l'air, et meurt de froid. Quand donc vos festins ne seraient pas abominables, comme étant le fruit de votre avarice, ils le seraient néanmoins par ces dépenses excessives et superflues que vous y faites, lorsque vous refusez le nécessaire aux membres de Jésus-Christ, quoique ce soit lui qui vous ait donné tout ce que vous avez.

6. Si étant le tuteur d'un orphelin, vous consumiez tout le bien qu'il a, et le laissiez dans la dernière pauvreté, tous les hommes s'élèveraient contre vous, et toutes les lois s'armeraient pour punir une si grande injustice ; et vous croyez que lorsque vous dissipez ainsi le patrimoine du Christ, vous demeurerez impuni ? Je ne parle point ici de ceux qui entretiennent à leurs tables des femmes perdues. Je n'ai rien de commun avec ces hommes. Je les regarde, selon l'Evangile, comme « des « chiens. » Je ne parle point non plus à ces avares qui pillent les uns pour traiter magnifiquement les autres ; je n'ai rien à démêler avec eux et je les considère, selon l'Ecriture, comme « des pourceaux » et comme « des « loups. » Je ne m'adresse qu'à ceux qui se contentent de jouir paisiblement de leur bien sans en faire part aux pauvres, et dépensent seulement ce qu'ils ont reçu de leur père, sans faire tort à personne.

Je dis que ces personnes ne doivent point se croire innocentes. Comment prétendriez-vous n'être point coupable de nourrir tous les jours à votre table des comédiens, et des parasites, et de ne pas croire Jésus-Christ digne de la même grâce qu'eux ? Un bouffon qui divertit trouve place à votre table, et Jésus-Christ qui vous offre le royaume même des cieux, n'y

en trouve pas? Un bon mot, une parole dite avec esprit, vous rend libéral envers celui qui l'a dite, et lorsque Jésus-Christ vous enseigne des choses dont l'ignorance vous mettrait au rang des bêtes, vous le rejetez et le méprisez. Vous avez de l'horreur quand vous écoutez ceci : que n'en avez-vous aussi quand vous le faites? Bannissez de cette table toutes ces personnes infâmes, et invitez-y Jésus-Christ. Si vous lui faites part ici de votre bien, vous le trouverez favorable, lorsqu'il vous jugera un jour. Il sait reconnaître ceux qui l'auront reçu à leur table. Si les voleurs même ont du respect pour ceux qui les traitent, et qui les font manger avec eux, que devez-vous croire du Sauveur? Souvenez-vous de la douceur qu'il témoigna autrefois à table pour une femme pécheresse, et de ce reproche qu'il fit à Simon : « Vous ne m'avez pas donné le « baiser? » Si lors même que vous ne faites rien de ceci, Jésus-Christ ne laisse pas de vous nourrir, que fera-t-il lorsque vous le nourrirez?

N'arrêtez pas vos yeux sur ce pauvre que vous voyez. Ne considérez point ces habits déchirés dont vous le voyez à demi-couvert. Croyez que c'est Jésus-Christ même qui, dans la personne de ce pauvre, entre chez vous. Quittez ces paroles outrageuses et cruelles, par lesquelles vous éloignez de vous ceux qui vous demandent l'aumône. Ne les appelez plus des fainéants, des paresseux et des lâches. Souvenez-vous seulement alors quelles sont les actions par lesquelles vos parasites vous plaisent; à quoi vous servent-ils? Que vous font-ils qui vous soit utile? Ce sont des fous, dites-vous. Ils servent à me divertir à table. Quoi! des misérables qui ne disent que des sottises, et qui souffrent qu'on leur donne des soufflets, vous paraissent propres à vous divertir? Qu'y a-t-il au contraire de moins agréable que de frapper ainsi sur un visage fait à l'image de Dieu, et de trouver du plaisir dans la honte de celui qui est homme comme vous?

Ne rougissez-vous point de faire de votre logis un théâtre de comédiens et de bouffons, et appelez-vous vivre en homme d'honneur, que de vous rabaisser à ces infamies? Vous vous divertissez de ce qui vous devrait faire répandre des ruisseaux de larmes. Au lieu que vous devriez contribuer à convertir ces sortes de gens, et à leur faire changer de vie, vous êtes le premier à les y entretenir. Vous les excitez à dire des paroles déshonnêtes et déréglées; vous appelez cela un divertissement, et vous faites vos délices de ce qui vous attirera les supplices de l'enfer. Ne faut-il pas avoir perdu l'esprit pour être capable de ces pensées?

7. Je ne dis point ceci pour empêcher qu'on ne fasse quelque charité à ces personnes, mais je ne veux pas qu'on le fasse pour une si mauvaise raison. L'aumône doit venir d'un sentiment de compassion et de miséricorde, et non point de ces vanités, ou plutôt de ces cruautés. Ayez pitié de ces gens, mais ne les perdez pas. Nourrissez-les parce qu'ils sont pauvres, parce que vous nourrissez Jésus-Christ en leur personne, et non parce qu'ils disent des paroles diaboliques, ou parce qu'ils font des actions qui vous déshonorent vous-mêmes. Ne regardez point cette bonne humeur qu'ils vous font paraître au dehors. Pénétrez dans le fond de leur conscience. Vous verrez ce qu'ils souffrent au dedans d'eux-mêmes, et qu'ils se tiennent très-malheureux d'être réduits à gagner ainsi leur vie. S'ils cachent cette douleur qui les ronge, c'est parce qu'ils ne veulent pas vous déplaire.

Recevez donc à l'avenir à votre table plutôt des hommes qui aient de l'honneur et de la vertu, quoiqu'ils soient pauvres, que des bouffons et des gens sans foi et sans conscience. Et si vous voulez tirer même quelque avantage de la grâce que vous leur faites, commandez-leur qu'aussitôt qu'ils vous verront faire ou dire quelque chose qui soit peu honnête, ils vous en avertissent et vous en reprennent; qu'ils aient soin de vos domestiques, et qu'ils veillent sur toute votre famille. Si vous avez des enfants, qu'ils en soient les pères aussi bien que vous, et qu'ils partagent avec vous l'autorité que Dieu vous donne sur eux.

Servez-vous d'eux pour vous enrichir selon Dieu, et pour entretenir par eux un trafic et un commerce tout spirituel. Si quelqu'un a besoin de secours, commandez à ces personnes de lui en porter, ordonnez-leur d'assister les malheureux. Envoyez-les chercher les hôtes et les étrangers, revêtez par eux ceux qui sont nus. Visitez par eux les prisonniers. Enfin employez-les pour remédier aux nécessités de tout le monde. C'est ainsi qu'ils reconnaîtront le bien que vous leur faites, d'une manière qui sera avantageuse, et pour vous et pour

eux-mêmes, et qui sera estimée de tout le monde.

C'est ainsi que vous pourrez lier avec eux une amitié plus étroite. Car bien que vous paraissiez leur ami, lorsque vous prenez soin de leur subsistance, ils ne laissent pas d'avoir toujours quelque pudeur, parce qu'ils croient qu'ils vous sont à charge; mais s'ils vous rendent quelques services, ils useront de votre bonne volonté avec moins de peine, comme ne vous étant pas tout à fait inutiles. Vous leur donnerez des marques de votre bonté avec plus de satisfaction, et vous les obligerez encore par cette conduite à vivre auprès de vous avec une déférence accompagnée d'une honnête liberté. Ainsi votre maison qui était auparavant un théâtre, deviendra une église. Le démon en sera banni, et Jésus-Christ y entrera avec la troupe de ses saints anges. Car les anges sont toujours où est Jésus-Christ, et où est Jésus-Christ avec ses anges, là est une lumière plus éclatante que le soleil, ou plutôt là est le ciel et le paradis.

Si vous voulez encore retirer d'eux un service plus considérable, priez-les, lorsque vous avez quelque loisir, de vous lire l'Ecriture sainte. Ils vous serviront avec plus de joie en cela qu'en toute autre chose, puisque cette occupation contribuera également à leur édification et à la vôtre. Mais lorsque vous nourrissiez chez vous ces bouffons, vous vous déshonoriez aussi bien qu'eux; vous, comme un homme de désordre et de bonne chère, et eux comme des misérables qui étaient obligés, pour subsister de quelque manière, de vivre sans honneur et sans conscience. Celui qui ne nourrit ces gens que pour des usages honteux, les offense plus que s'il les tuait; et celui au contraire qui nourrit des hommes pour tirer d'eux ces services de charité, leur est plus utile que s'il les sauvait de la mort. Vous méprisiez alors ces hommes de divertissement plus que le dernier de vos serviteurs, et votre esclave aurait eu plus de liberté auprès de vous qu'ils n'en avaient : mais lorsque vous les employez à l'usage que je vous ai dit, vous les égalez aux anges.

Délivrez donc les autres de ces outrages en vous en délivrant aussi vous-mêmes. Qu'on ne parle plus de parasites à votre table, mais que ceux qui y seront invités soient vos véritables amis. Ne les traitez point comme des flatteurs et des complaisants, mais comme des personnes qui vous sont chères. Dieu a donné l'amitié aux hommes, non afin que les amis s'entre-perdent et s'entre-corrompent, mais afin qu'ils s'entr'aident à faire le bien. Lorsqu'on aime au contraire ces personnes infâmes, cette amitié est pire que les inimitiés les plus mortelles. Nous pouvons tirer beaucoup d'avantage de nos ennemis mêmes, si nous en savons bien user, mais nous ne pouvons attendre que du mal de ces faux amis.

Bannissez donc de votre maison ces amis, qui ne vous apprendront que ce qui vous peut perdre, et qui sont plutôt les amis de votre table que de votre personne. Il ne vous cherchent qu'à cause de votre luxe. Quittez-le et ils vous quitteront. Ceux au contraire qui sont liés avec vous par la vertu et la piété, demeureront fermes et vous aimeront, quelque malheur qui vous arrive.

Mais de plus ces hommes infâmes se vengent souvent de vous, et sont les premiers à semer contre vous des bruits désavantageux. Je sais que c'est de cette manière que plusieurs, très-honnêtes gens, ont été publiquement décriés et soupçonnés de crimes atroces, les uns de magie, les autres d'adultères, ou d'autres excès encore plus abominables. Comme on voit aussi que ces gens n'ont rien à faire chez vous, et qu'ils sont toujours à votre table sans qu'ils vous rendent aucun service, on se persuade aisément qu'ils sont les ministres de vos passions.

Si nous voulons donc, mes frères, retrancher tous ces soupçons à l'égard des hommes, si nous voulons nous rendre plus agréables à Dieu, et nous préserver des supplices éternels dont il nous menace, fuyons cette coutume diabolique d'inviter des hommes si dangereux à notre table. Pratiquons cet excellent avis de saint Paul : « Soit que vous buviez, soit que « vous mangiez, faites tout à la gloire de « Dieu (I Cor. x, 31), afin qu'ayant tout fait « pour sa gloire, nous en jouissions un jour, « par la grâce et par la miséricorde de Notre-« Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et « l'empire, maintenant et toujours, et dans « tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

HOMÉLIE XLIX.

« JÉSUS DONC AYANT APPRIS CE QU'HÉRODE CROYAIT DE LUI, PARTIT DE CE LIEU DANS UNE BARQUE, ET SE RETIRA EN PARTICULIER DANS UN LIEU DÉSERT : ET LE PEUPLE L'AYANT SU LE SUIVIT A PIED DE DIVERSES VILLES. » (CHAP. XIV, VERSET 13, JUSQU'AU VERSET 23.)

—

ANALYSE.

1. Préludes du miracle de la multiplication des pains.
2. Qu'il faut prier avant le repas. — Contre Marcion et les Manichéens et les autres hérétiques qui ne voulaient pas que Jésus-Christ fût le Dieu créateur.
3. Des dispositions à apporter à la Sainte table.
4. Contre le luxe et la bonne chère.
5 et 6. Curieuse réprimande contre le luxe des chaussures.

1. Remarquez combien de fois Jésus-Christ se retire. Lorsqu'on met saint Jean en prison, lorsqu'on le fait mourir, lorsque les Juifs disaient qu'il faisait plus de disciples que saint Jean, nous voyons qu'il se retire dans toutes ces rencontres. Il voulait la plupart du temps agir en homme, parce que le temps d'agir en Dieu, et de découvrir ce qu'il était, n'était pas encore venu. C'est pour ce sujet qu'il commandait à ses disciples de ne dire à personne qu'il fût le Christ, parce qu'il attendait après sa résurrection à le faire connaître à toute la terre. Aussi il n'a pas témoigné une grande sévérité contre les Juifs, qui jusque-là avaient été incrédules, et on voit qu'il les traite avec beaucoup de douceur et d'indulgence.

Lorsqu'il se retire ici, il ne va point dans une autre ville, mais « dans le désert, » et il monte sur une barque, afin que personne ne le suive. Il est remarquable que les disciples de saint Jean s'unissent avec Jésus-Christ plus que jamais depuis la mort de leur maître, puisque ce sont eux-mêmes qui lui viennent donner cet avis. Apparemment comme ils avaient renoncé à tout, et qu'après la mort de leur maître ils ne savaient où se retirer, ils s'étaient réfugiés vers le Fils de Dieu. Ainsi la sagesse avec laquelle Jésus-Christ leur répondit, lorsqu'ils le vinrent trouver de la part de saint Jean, fit l'effet qu'elle devait sur leur esprit, dans cette affliction que leur causa la mort de leur maître.

Mais, direz-vous, pourquoi Jésus-Christ ne se retire-t-il pas même avant qu'on né lui apporte cette nouvelle, puisqu'il savait l'événement avant qu'on le lui eût annoncé ? C'est parce qu'il voulait agir en homme pour mieux établir la foi de son incarnation. Il voulait montrer qu'il était homme, non-seulement par sa présence visible, mais encore par ses actions ; parce qu'il prévoyait que la malice du démon allait tout mettre en usage pour ruiner cette vérité dans le monde.

C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ se retire. Mais le peuple ne peut encore s'empêcher de le suivre. Rien ne le peut retenir et la mort de saint Jean ne l'effraye point. Tant l'amour est puissant dans ce qu'il désire, pour repousser la crainte de tous les maux, et pour se mettre au-dessus de tous les obstacles! Aussi cette multitude fidèle reçoit-elle bientôt la récompense de son zèle.

« Comme Jésus-Christ sortait, il vit une « grande multitude de personnes, et ses en- « trailles en furent émues de compassion, et « il guérit leurs malades (14). » Quelque affection que ce peuple témoigne pour suivre le Sauveur, ce que le Sauveur fait pour lui va néanmoins beaucoup au delà. C'est pourquoi l'Evangile marque que la première cause de ces guérisons, fut sa compassion et sa grande charité : « Ses entrailles furent émues de « compassion, et il guérit leurs malades. » Jésus-Christ ne demande point ici à cette foule de gens s'ils ont la foi ; cette foi éclatait suffisamment dans leur conduite, puisqu'ils aban-

donnaient leurs villes pour le suivre dans les déserts, qu'ils le cherchaient avec tant de soin, et qu'ils ne pouvaient se séparer de lui malgré la faim qui les pressait.

Quoiqu'il eût résolu de les nourrir, il ne le fait pas de lui-même ni de son propre mouvement. Il attend qu'on le prie et qu'on lui parle. Il garde ici la coutume qu'il observait partout, de ne pas aller le premier au-devant des miracles, mais d'attendre que les occasions se présentent.

Mais d'où vient que personne parmi tout ce peuple ne s'adressa lui-même à Jésus-Christ, pour lui représenter son état? C'est parce qu'ils avaient tous pour lui un profond respect, et que la joie qu'ils avaient de le suivre et de l'écouter, leur ôtait le sentiment de la nécessité où ils se trouvaient. Ses disciples même ne viennent point le prier de nourrir ce peuple, parce qu'ils étaient encore trop imparfaits.

« Mais le soir étant venu, ses disciples l'al-« lèrent trouver, et lui dirent : Ce lieu-ci est « désert et l'heure est déjà passée : renvoyez « le peuple afin qu'ils s'en aillent dans les vil-« lages acheter de quoi manger (15). » Car si même après avoir vu ce grand miracle, ils en perdent aussitôt la mémoire, et si après avoir remporté tant de corbeilles pleines des morceaux qui restaient, ils ne laissèrent pas encore de croire qu'il leur voulait parler de pain, lorsqu'il leur parlait « du levain » de la doctrine des pharisiens; combien étaient-ils moins capables de s'attendre à un miracle dont rien de ce qu'ils avaient déjà vu ne pouvait leur donner l'idée? Quoiqu'en ce moment même ils eussent vu toute sorte de maladies guéries devant leurs yeux, ils étaient néanmoins si faibles qu'il ne leur vint aucune pensée de la multiplication des pains. Et considérez ici, mes frères, la sagesse avec laquelle Jésus-Christ les attire à la foi. Il ne leur dit point tout d'un coup qu'il les nourrirait lui-même. Ils ne l'eussent pas cru s'il leur eût parlé de la sorte.

« Jésus leur répondit : Il n'est pas nécessaire « qu'ils s'en aillent; donnez-leur vous-mêmes « à manger (16). » Il ne dit point : Je leur donnerai moi-même à manger ; mais « donnez-« leur-en vous-mêmes. » Car ils ne le regardaient encore que comme un homme. Cependant ces paroles ne les font point encore rentrer en eux-mêmes : et continuant de lui parler toujours comme à un simple homme, ils lui disent : « Nous n'avons ici que cinq pains « et deux poissons (17). » C'est pourquoi saint Marc écrit : « Qu'ils ne comprirent pas ce que « Jésus-Christ leur avait dit, parce que leur « cœur était appesanti. » (Marc, VI, 52.) Mais Jésus voyant que leurs pensées restaient attachées à la terre, commence à se montrer et il dit : « Apportez-les-moi ici (18). » Si ce lieu est désert, il ne l'est point pour celui qui nourrit toute la terre, et si l'heure est déjà passée, celui qui vous parle n'est sujet ni aux heures ni au temps. Saint Jean marque que ces pains étaient « des pains d'orge, » ce qu'il ne fait pas sans mystère, mais pour nous apprendre à fouler aux pieds toutes les délices du monde, et tout le luxe des tables. C'était aussi la nourriture ordinaire des prophètes.

2. « Et ayant commandé au peuple de s'as-« seoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les « deux poissons, et levant les yeux au ciel il « les bénit (19). » Pourquoi lève-t-il ainsi les yeux au ciel pour bénir ces pains? Il fallait que l'on crût également de Jésus-Christ, qu'il était égal à Dieu, et qu'il était envoyé par son Père. Les marques qui prouvaient l'une et l'autre de ces vérités semblaient se combattre et s'entre-détruire. Car pour témoigner qu'il était égal à son Père, il devait tout faire de lui-même, et par sa propre puissance; au lieu qu'il ne pouvait persuader les hommes que c'était son Père qui l'avait envoyé, qu'en témoignant envers lui une humilité profonde, qu'en lui rapportant toute la gloire de ses actions, et en l'invoquant lorsqu'il devait faire ses plus grands miracles. C'est pourquoi il ne s'est pas attaché exclusivement à l'une ou à l'autre de ces deux conduites; mais il s'est servi de toutes les deux, et il les a tempérées l'une par l'autre. Tantôt il agit avec autorité ; tantôt il prie avant que d'agir. Et pour empêcher qu'il ne parût se contredire lui-même, lorsqu'il veut faire des miracles moins importants, il lève les yeux au ciel ; mais lorsqu'il fait quelque merveille plus extraordinaire, il agit souverainement et par une puissance absolue, pour nous apprendre qu'il ne tirait point d'ailleurs sa puissance dans les miracles ordinaires, et qu'il ne se servait de prière alors, que pour rendre honneur à Dieu son Père.

Ainsi lorsqu'il remit les péchés, qu'il ouvrit le paradis, et y fit entrer un voleur, qu'il abolit si hautement la loi ancienne, qu'il ressuscita tant de morts, qu'il mit un frein aux tempêtes de la mer, qu'il révéla le secret des

cœurs, qu'il guérit un aveugle-né, et qu'il fit d'autres actions semblables qui ne peuvent être que les ouvrages d'un Dieu, on ne voit point qu'il fit aucune prière : mais lorsqu'il se prépare à la multiplication des pains, miracle bien moins considérable que ceux que je viens de marquer, alors il lève ses yeux au ciel, pour nous apprendre cette vérité importante que je viens de dire, et nous faire voir en même temps que nous ne devons jamais nous mettre à table sans observer cette louable coutume des chrétiens, de bénir Celui qui par sa bonté nous donne de quoi nous nourrir.

Mais on me demandera peut-être pourquoi il ne tirait pas plutôt du néant les pains dont il nourrit tout ce peuple. Je réponds que c'était pour fermer la bouche à l'impie Marcion, et aux hérétiques manichéens, qui séparent Dieu de ses créatures, et qui nient qu'il en soit l'auteur. Il voulait nous convaincre par ses actions que tout ce qui se voit sur la terre était son ouvrage et son héritage : que c'était lui qui rendait la terre féconde, et lui faisait produire ses fruits : qu'il avait dit dès le commencement : « Que la terre germe toute sorte « d'herbes, et que les eaux produisent toutes « sortes de poissons. »

Le miracle qui s'opère ici n'est pas moindre que celui-là. Car si les premiers poissons n'étaient pas tirés d'autres déjà existants, ils étaient néanmoins tirés des eaux. Et ce n'est pas une chose moins admirable, de multiplier cinq pains et peu de poissons, en tant d'autres pains et en tant d'autres poissons, que d'avoir autrefois fait sortir tant de fruits du sein de la terre, et d'avoir tiré tant de poissons du sein des eaux. Jésus-Christ ne pouvait montrer plus efficacement qu'il était le Créateur de la terre et de la mer, et qu'il avait un souverain empire sur eux.

Après s'être contenté jusqu'ici de répandre seulement ses grâces et ses faveurs sur quelques malades, il opère maintenant un miracle d'une efficacité universelle; jusqu'ici la multitude n'avait été que témoin des guérisons de quelques individus ; voici maintenant une faveur à laquelle cette multitude tout entière prend part. Il remet sous les yeux des Juifs le miracle qui avait paru si prodigieux à leurs pères, lorsqu'ils disaient : « Pourra-t-il nous « donner du pain, et nous préparer une nour- « riture dans le désert ? » C'est ce qu'il exécute ici véritablement. Il les avait insensiblement attirés dans ce désert, afin que ce miracle parût plus surprenant et moins suspect, et que personne ne pût dire qu'on avait eu secrètement cette nourriture de quelque ville voisine. C'est dans ce dessein que l'Evangile marque non-seulement le lieu où il était alors; mais encore l'heure où ce miracle se fit.

Nous apprenons encore ici quelle était la fermeté des apôtres, dans les grandes extrémités où ils se trouvaient, et combien ils étaient éloignés du luxe et de toutes les délices. Au nombre de douze, ils n'avaient que cinq pains et deux poissons. Tant ils négligeaient ce qui ne regardait que le corps pour ne s'attacher qu'aux choses spirituelles ! Ils n'avaient pas même la moindre attache à ce peu qu'ils avaient, et ils le donnent de bon cœur aussitôt qu'on le leur demande.

Ceci nous apprend, mes frères, que quand nous n'aurions que fort peu de bien, nous ne devrions pas laisser de le donner à ceux qui en ont besoin. Car lorsque Jésus-Christ leur commande d'apporter ces cinq pains, ils ne lui répondent point : Seigneur, quand nous les aurons donnés, d'où aurons-nous de quoi nous nourrir, surtout lorsque nous sommes si pauvres ? Ils ne murmurent point de la sorte, et donnent promptement tout ce qu'ils ont.

Mais de plus il me semble que Jésus-Christ aime mieux multiplier ce peu de pains qu'ils avaient que d'en produire d'autres du néant, pour porter davantage ses apôtres à la foi. Car ils étaient encore très-faibles. C'est encore pour cette raison qu'il lève les yeux au ciel avant de faire ce miracle d'un genre nouveau pour eux et dont ils n'avaient encore vu aucun exemple.

« Puis rompant les pains, il les donna à ses « disciples, et les disciples au peuple (19). » ayant pris et rompu ces pains il les distribua au peuple par les mains de ses apôtres, non-seulement pour les honorer, par ce ministère, mais encore pour les convaincre de la vérité du miracle, et pour les empêcher, ou d'en douter lorsqu'il se faisait, ou de l'oublier ensuite, parce que leurs propres mains leur en devaient rendre témoignage.

C'est pour ce sujet aussi qu'il attend que le peuple se sente pressé de la faim, et que ses apôtres s'approchent de lui et l'interrogent. Il veut que ce soit eux qui commandent au peuple de s'asseoir sur l'herbe, et qu'ils distribuent

les pains de leurs propres mains, afin qu'il y eût plus de marques sensibles de ce qu'il allait faire, et plus de témoins de ce miracle. Car si après tant de preuves qu'ils en avaient, ils n'ont pas laissé de l'oublier, qu'auraient-ils fait, s'il ne se fût conduit avec tant de précaution et de prudence?

3. Il commande à tout le monde de s'asseoir sur l'herbe, pour inspirer à ce peuple un mépris de toutes les choses de la terre. Car il voulait aussi bien instruire l'âme que nourrir le corps. C'est pourquoi le lieu même où il fait ce miracle, le nombre certain des pains et des poissons, et cette distribution égale qui se fait à tous, sans préférer les uns aux autres, toutes ces choses, dis-je, sont pleines d'instruction : elles nous apprennent comment nous devons conserver l'humilité, la tempérance et la charité; que nous devons avoir une bienveillance égale et uniforme envers tous, et que tout doit être commun entre les serviteurs d'un même Dieu.

« Ils en mangèrent tous et furent rassasiés, « et on emporta douze paniers pleins des mor- « ceaux qui étaient restés (20). » Jésus-Christ ayant béni et rompu ces pains les donna à ses disciples, et les apôtres au peuple, et ces pains se multipliaient entre les mains des apôtres. Il ne borna pas la multiplication au besoin du peuple, il la fit surabonder, puisqu'il resta non-seulement des pains entiers, mais encore des morceaux, afin que ceux qui n'étaient pas présents alors connussent par ces restes la vérité de ce qui s'était passé. Il attend que le peuple ait faim, afin qu'on ne prenne point cette action pour une illusion et un songe. Il veut encore qu'il en reste douze corbeilles afin que Judas même porte la sienne.

Le Sauveur aurait pu, s'il l'eût voulu, éteindre invisiblement la faim; mais ses apôtres n'eussent rien vu de ce miracle caché, outre que cela s'était déjà fait dans la personne d'Elie et n'eût pas été si surprenant; au lieu que les Juifs furent tellement épouvantés de ce miracle, qu'ils voulurent sur-le-champ faire Jésus-Christ leur roi, ce qu'ils n'avaient encore fait pour aucun autre de ses prodiges.

« Or ceux qui mangèrent de ces pains étaient « au nombre d'environ cinq mille hommes, « sans compter les femmes et les petits en- « fants (21). » Mais qui pourrait ici, mes frères, relever par ces paroles la grandeur de ce miracle? Qui pourrait expliquer comment ces pains se multipliaient, comment ils sortaient des mains de Jésus-Christ comme d'une source féconde qui coulait ensuite dans tout ce désert et qui suffisait pour nourrir tant de personnes? Car l'Evangile marque expressément qu'il y avait jusqu'à « cinq mille hommes sans « les femmes et les enfants. » C'est encore quelque chose qui fait l'éloge de ce peuple, que les femmes témoignent autant d'ardeur que les hommes pour suivre Jésus-Christ.

Mais que dirons-nous aussi de « ces restes? » C'est un second miracle qui n'est pas moindre que le premier? Pourquoi le nombre des corbeilles qui en reste est-il si juste, qu'il égale celui des apôtres? Pourquoi n'y en a-t-il pas plus ou moins de douze? Lorsqu'il fait ramasser ces restes, il ne les donne point au peuple, mais il donne ordre à ses disciples de les emporter, parce que le peuple était plus faible et plus imparfait que ses disciples.

« Aussitôt Jésus obligea ses disciples de mon- « ter sur une barque, et de passer à l'autre bord « avant lui en attendant qu'il renvoyât le peu- « ple (22). » Si ce miracle leur semblait une illusion lorsque Jésus-Christ était présent avec eux, et s'ils doutaient de la vérité de ce qu'ils voyaient, ils devaient se désabuser au moins lorsqu'il était absent. C'est pourquoi, pour leur permettre de soumettre à un examen attentif ce qui venait de se passer, il leur fait prendre ces restes, preuves palpables du prodige, et les fait partir sans lui.

On voit qu'ailleurs, lorsqu'il est près de faire ses plus grands miracles, il fait retirer le peuple, et souvent même ses disciples, pour nous apprendre à ne chercher jamais la gloire des hommes, et à ne les point attirer à notre suite. Ce mot de l'Evangile, « il obligea, » marque le grand amour que les disciples avaient pour Jésus-Christ, et combien ils aimaient sa présence. Il les renvoie donc sans lui, sous prétexte de demeurer pour congédier le peuple; mais en effet, pour se retirer seul sur la montagne. Il agissait de la sorte pour nous donner une instruction très-importante en nous apprenant à ne converser pas continuellement avec le monde, et à ne pas nous en éloigner non plus toujours, mais à faire l'un et l'autre utilement, modifiant notre conduite suivant le besoin du moment.

Apprenons donc, mes frères, à suivre le Fils de Dieu, et à nous attacher à lui, mais non à cause de ses faveurs sensibles, pour ne pas

tomber dans ce reproche honteux qu'il fit aux Juifs : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous « me cherchez, non parce que vous avez vu « ces miracles, mais parce que vous avez « mangé des pains et que vous avez été rassa« siés. » (Jean, VI, 26.) C'est pour cette raison qu'il a évité de faire souvent ce miracle, et qu'il s'est contenté de le faire seulement deux fois, pour nous apprendre à n'être point les esclaves de l'intempérance, mais à nous élever au-dessus de ces choses basses et terrestres pour nous appliquer entièrement aux spirituelles.

Que ce soit là notre occupation, mes frères. Cherchons continuellement ce pain céleste et divin ; et lorsque nous l'aurons reçu, bannissons tout autre soin, et tout autre désir de nos âmes. Si ce peuple quitte et oublie sa maison, sa ville, ses proches, et toutes ses affaires ; s'il va dans le fond des déserts, sans que la faim et la nécessité l'en puisse chasser ; combien plus le devons-nous faire, lorsque nous approchons de la sainte table ? combien devons-nous avoir plus de zèle et plus d'ardeur pour les choses spirituelles, et ne donner à l'avenir que les moindres de nos pensées aux affaires d'ici-bas? Car nous voyons ici le reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs, non parce qu'ils le cherchaient à cause des pains qu'il avait multipliés ; mais parce qu'ils ne le recherchaient qu'à cause de cela, et qu'ils en faisaient leur fin principale.

Celui qui a reçu de Dieu de grands dons, et qui les méprise pour s'attacher avec passion à d'autres qui sont infiniment moindres, et que celui-là même qui les lui donne l'oblige de négliger, perd par son ingratitude ces grandes grâces qu'il avait reçues. Que s'il recherche au contraire les choses grandes et spirituelles, Dieu lui donnera les autres « comme par sur« croît ». Car les biens de la terre, quelque grands qu'ils paraissent, sont si petits, si on les compare avec les véritables biens, qui sont ceux de l'âme, qu'ils ne tiennent lieu que comme d'un accessoire à l'égard des autres.

Ne rabaissons donc point nos affections à des objets qui le méritent si peu. Regardons ces biens avec tant d'indifférence, qu'il nous soit égal ou de les posséder ou de les perdre. C'était la disposition où se trouvait le bienheureux Job. Il ne s'était pas attaché à ses richesses lorsqu'il les avait, et il ne s'affligea point lorsqu'elles lui furent ôtées.

Vous savez que dans la langue grecque, nous donnons à l'argent le nom « d'usage » (χρήματα); cela veut dire que nous ne le devons pas cacher en terre, mais nous en servir selon nos besoins. Comme donc chaque artisan sait le métier qui le fait vivre, que les riches de même apprennent le leur. Le métier des riches ce n'est point de bâtir une maison, ou de construire un vaisseau, ou de travailler le bois et l'or ; mais de bien user des richesses que Dieu leur a données, et de les employer pour nourrir les pauvres. C'est là leur occupation et leur art, qui est sans comparaison le plus élevé de tous les arts. Le lieu où l'on apprend cet art divin est le ciel. Les instruments n'en sont ni le fer ni le cuivre, mais la bonne volonté. Le maître qui l'enseigne est Jésus-Christ même, et Dieu son Père : « Soyez miséricor« dieux, » dit-il, « comme votre Père qui est « dans le ciel. »

4. Ce qu'il y a d'admirable dans cet art, c'est que bien qu'il soit si fort au-dessus de tous les autres, il ne faut ni beaucoup de peine, ni beaucoup de temps pour l'apprendre. La seule volonté suffit, et tout dépend de le vouloir. La fin de cet art, c'est le ciel et les biens infinis qui y sont, cette gloire ineffable, cette couche nuptiale, ces lampes éclatantes, cette demeure éternelle avec le céleste Epoux, et tant d'autres choses qui ne peuvent être ni conçues par la pensée, ni représentées par la parole des hommes. Cette considération relève cet art infiniment au-dessus des autres ; puisqu'ils ne servent que pour cette vie si malheureuse et si courte, au lieu que celui-là nous mène à une vie éternellement heureuse.

Que si cet art d'user bien des richesses, et d'en assister les pauvres, a tant d'avantage sur les arts les plus nécessaires, comme sur la médecine, sur l'architecture et sur les autres arts utiles pour cette vie, combien en doit-il avoir davantage sur ceux qu'on ne peut même raisonnablement appeler des arts ? Car comment pourrait-on donner ce nom à des occupations entièrement inutiles et si superflues ? A quoi peut être bon l'art aujourd'hui si estimé des cuisiniers et des pâtissiers ? Quelle utilité en peut-on retirer, ou plutôt quel mal n'en reçoit on pas, et dans l'âme et dans le corps? Ne sont-ce pas eux qui jettent les hommes dans le luxe des festins et dans la bonne chère qui est la source et comme la mère de toutes les maladies du corps et de toutes les passions de l'âme ?

Je ne condamne pas ces arts seulement. Je passe encore à la peinture et à la broderie, et je demande à quoi elles servent. Tous ces autres arts aussi qui ne servent qu'à de vains embellissements ne méritent point ce nom, puisqu'ils ne sont propres qu'à nous faire faire des dépenses superflues, au lieu que les véritables arts doivent être ceux qui regardent les nécessités de la vie, et qui y apportent quelque soulagement. Dieu nous a donné la sagesse, pour que nous trouvions les moyens de pourvoir aux nécessités de cette vie. Mais à quoi sert de peindre des hommes ou des animaux sur du bois ou sur de la toile?

C'est pourquoi dans les arts même les plus nécessaires comme des cordonniers, et de ceux qui travaillent aux draps et aux étoffes, il se mêle beaucoup de choses qu'on en devrait retrancher. On y a passé toutes les bornes de la nécessité, pour les porter à un excès de luxe; on a corrompu l'innocence de leur première institution; on a joint un artifice superflu et mauvais, à un art qui de lui-même était bon et nécessaire.

C'est encore le désordre qu'on a introduit dans l'architecture. Car la fin de cet art est de bâtir des maisons et non pas des amphithéâtres, et de bâtir encore dans les maisons ce qui est nécessaire sans y ajouter des ornements superflus. Ainsi l'art de la draperie consiste à faire des étoffes d'usage et de service, et non à en faire de si fines qu'elles ressemblent à des toiles d'araignées. L'art d'un cordonnier consiste de même à faire des souliers qui soient propres à notre usage. Mais lorsqu'il fait pour les hommes des souliers, comme il en ferait pour des femmes, et qu'il emploie toute son adresse pour contribuer au luxe et à la mollesse, je ne donne plus à son travail le nom d'art, et je le mets au nombre des choses superflues.

Je ne doute point qu'on ne m'accuse ici de petitesse d'esprit. Plusieurs sans doute croiront que je m'arrête à de trop petites choses. Mais je leur déclare que cela ne m'empêchera pas de m'étendre encore plus sur cette matière; puisque je sais que la cause de tous les maux, c'est qu'on néglige ces péchés parce qu'on les croit petits.

Mais quel péché, me direz-vous, peut être plus léger, si c'est même un péché que d'avoir un soulier bien fait, qui soit propre et bien juste au pied? Voulez-vous donc me permettre de fermer la bouche à ceux qui parlent ainsi, et souffrir que je vous montre quelle est la bassesse d'une vanité si honteuse? Mais écoutez-moi sans vous fâcher, ou plutôt je vous déclare que, quand vous vous fâcheriez, je m'en mettrai peu en peine. Car c'est vous-mêmes qui serez cause de ce que je vous serai importun, vous qui m'obligerez à descendre dans ce détail, pour vous montrer quel est l'excès de ce désordre, et pour détruire cette fausse persuasion où vous êtes, qu'il y ait le moindre péché dans ces vanités ridicules. Considérons donc jusqu'où va ce mal, et examinons-le avec quelque soin.

5. N'est-ce pas une bassesse dont on devrait rougir, de faire passer avec art des filets de soie sur des souliers, ce qu'on ne devrait pas faire, même sur des habits? Si vous ne vous rendez pas à ce que je vous dis, écoutez avec quelle force saint Paul condamne cet excès, et reconnaissez-en la grandeur. « Qu'elle ne paraisse point ornée, » dit-il d'une femme, « par la frisure de ses cheveux, par l'or, ou les perles, ou les habits précieux. » Qui pourrait donc vous excuser en voyant que, lorsque saint Paul ne permet pas même à une femme mariée d'être recherchée dans ses habits, vous le soyez dans vos souliers? Ne savez-vous pas à combien de malheurs les hommes s'exposent pour aller chercher dans les pays éloignés ces ornements superflus? Il faut construire des navires, il faut avoir des hommes pour tirer à la rame ou pour tenir le gouvernail, ou pour hausser et baisser à propos les voiles. Il faut que tous ces hommes renoncent à leur pays, à leurs femmes et à leurs enfants, à leur vie même, qu'ils courent les mers avec mille peines et mille périls, et qu'ils trafiquent dans des terres étrangères et barbares, et tout cela pour avoir de quoi satisfaire votre vanité et vous faire de beaux souliers? Y a-t-il rien de plus honteux que cette bassesse?

Nos pères avaient en horreur ces ajustements puérils. Ils s'habillaient avec bienséance, et non avec cette mollesse indigne des hommes. Pour moi, je prévois qu'avec le temps, les jeunes gens d'aujourd'hui porteront sans rougir des souliers et des habits comme les femmes en portent. Ce qu'il y a encore d'insupportable, c'est que les pères qui voient ces excès dans leurs enfants, les souffrent sans en témoigner de ressentiment, et les regardent comme des choses indifférentes.

Mais, voulez-vous que je vous dise ce qui me frappe le plus? C'est qu'on fait ces folles dépenses lorsque tant de pauvres meurent de faim. Vous voyez Jésus-Christ au milieu de vous, qui n'a pas même de pain, qui est nu, qui est chargé de fers; de quelles foudres n'êtes-vous point dignes de le négliger ainsi, lorsqu'il manque de ce qui lui est le plus nécessaire, pour employer l'argent dont il devrait être nourri, à embellir vos chaussures de quelque manière nouvelle et extravagante? Jésus-Christ a défendu autrefois à ses disciples de porter des souliers, et nous autres, bien loin de nous priver de cette commodité comme eux, nous ne pouvons pas même souffrir de n'en user qu'autant que la nécessité et la modestie le demandent. Doit-on rire ou pleurer du déréglement de ces personnes, déréglement qui fait voir en même temps la mollesse de leur cœur, la cruauté de leur esprit, la vanité et la légèreté de leur âme?

Un homme qui s'applique à ces niaiseries est-il capable de penser à rien d'utile et de sérieux? Peut-il avoir soin de son âme, ou se souvenir même qu'il a une âme? Ne faut-il pas avoir une âme de terre et de boue, pour s'occuper à ces bagatelles, et ne faut-il pas avoir un cœur de fer, pour donner à cette cruelle vanité ce qui était destiné à nourrir les pauvres? Comment votre esprit pourra-t-il s'élever à la piété et à la vertu, si vous l'occupez tout entier de ces soins frivoles? Comment celui qui fait sa gloire d'être bien chaussé, qui veut que, lorsqu'il marche, on admire l'éclat de la soie, les fleurs peintes à l'aiguille, et tout ce que l'art a d'agréable et de curieux dans ces sortes d'ouvrages, pourra-t-il lever les yeux en haut pour voir le ciel? Comment admirera-t-il les beautés du monde, lui qui n'est attentif qu'à celle de ses souliers?

Dieu a étendu le ciel au-dessus de la terre. Il y a placé le soleil et l'a fait si beau et si lumineux, afin d'attirer vos yeux en haut, et vous voulez au contraire les tenir toujours baissés vers la terre comme les pourceaux, vous dérobant au dessein que Dieu a sur vous, pour favoriser celui du démon? Car c'est le démon qui est l'auteur de ces vanités. C'est lui qui a inventé ces ajustements honteux, pour vous séduire et pour détourner votre esprit de la vue des véritables beautés. C'est lui qui fait tous ses efforts pour vous faire descendre du ciel en terre, et il y réussit si pleinement que Dieu vous montrant le ciel et le démon un soulier, vous quittez le ciel pour vos souliers. Je n'en accuse point la matière, parce que c'est l'ouvrage de Dieu, mais l'embellissement et le luxe, parce que c'est l'ouvrage du démon.

On voit un jeune homme marcher les yeux attachés en terre, quoique Dieu lui commande de les élever au ciel, et qui met sa gloire non à bien vivre, mais à être bien chaussé. On le voit dans les rues marcher sur le bout du pied. Il craint comme le feu, ou qu'un peu de boue, durant l'hiver, ou qu'un peu de poudre durant l'été, ne ternisse l'éclat de ses beaux souliers. Quoi! vous plongez votre âme dans la boue par une passion si basse et vous ne daignez pas la relever, ni la tirer de cette honte, et toute votre crainte c'est qu'un peu de poudre ne gâte votre soulier?

Considérez-en la fin et l'usage, et vous perdrez cette vaine crainte. Le soulier n'est-il pas fait pour aller sans crainte au milieu des boues et pour traverser les chemins les plus mauvais? Si vous appréhendez tant de marcher, de peur que ces souliers si précieux ne se gâtent, prenez-les donc à votre cou, ou bien attachez-les à votre tête, afin qu'ils ne servent qu'à vous parer. Vous riez quand je dis cela, mes frères, et moi j'ai envie de pleurer en vous le disant. Car cette folie me perce le cœur, et cet attachement à des riens m'arrache des soupirs. Vous en verrez qui, pour éviter que leur soulier ne touche à la boue, se mettent en danger de tomber dedans.

6. Mais il naît encore un très-grand mal de celui-ci; c'est que ceux qui sont assujétis à cette vanité, deviennent ensuite passionnés pour l'argent. Car il faut nécessairement que celui qui est si recherché dans les habits, tombe dans l'avarice pour avoir de quoi soutenir ces grandes dépenses. Si un jeune homme a un père ambitieux et disposé à entretenir ce luxe, sa passion est encore doublée par cette facilité qu'il trouve à la contenter. Que s'il a un père avare, il est contraint d'avoir recours à des moyens plus honteux, pour trouver de quoi fournir à tant de dépenses. C'est ainsi que plusieurs jeunes hommes se sont perdus à la fleur de leur âge, qu'ils sont devenus les flatteurs des personnes riches et qu'ils se sont prostitués à des ministères honteux pour acheter de la perte de leur honneur ce qui devait servir à satisfaire leur luxe.

Vous voyez donc, mes frères, par ce que

nous venons de dire, que ceux qui s'engagent dans ces dépenses si folles, sont non-seulement lâches et efféminés, mais qu'ils s'exposent même à de grands désordres et deviennent nécessairement avares. Il est visible aussi qu'ils sont en même temps cruels et vains. Ils sont cruels parce que n'étant attentifs qu'à être parés et magnifiques, ils ne daignent pas seulement regarder un pauvre lorsqu'ils le rencontrent et que, donnant tout leur soin pour que l'or et la soie éclatent sur leurs habits, ils se mettent peu en peine qu'un pauvre soit nu ou qu'il meure de faim. Et ils sont vains, puisqu'ils cherchent à se faire remarquer par des choses si petites et si basses.

Je ne crois pas qu'un général d'armée soit aussi satisfait dans sa vanité, lorsqu'il a gagné une grande bataille, que le sont ces jeunes gens, lorsqu'ils sont chaussés bien proprement, lorsque leur habit est bien fait et que leurs cheveux sont bien ajustés. Et cependant s'il y a quelque gloire en cela, elle est due à la main et à l'art des autres. Que s'ils tirent tant de vanité de ce qui n'est point à eux, combien s'élèveraient-ils s'ils étaient louables en quelque chose ?

J'aurais encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet, mais ce que j'ai dit peut suffire, et il est temps de finir. J'ai été contraint de m'étendre un peu pour détruire la fausse imagination de ceux qui croient qu'il n'y a rien de mal dans ces vanités. Je ne doute point que plusieurs des jeunes gens qui m'entendent ne méprisent ce que je dis. Comme cette passion les enivre, je ne m'étonne pas qu'elle ne les empêche de croire à mes paroles. Mais je n'ai pas cru que cela pût me dispenser de dire ce que j'ai dit pour combattre cet excès. Et je m'assure qu'à l'avenir les pères de ces enfants, qui seront sages et raisonnables, les obligeront à être plus modestes et plus réglés.

Que personne donc ne dise que cela n'est rien, que cela n'est qu'une bagatelle. Car tout se perd effectivement, parce qu'on néglige ce qu'on appelle des bagatelles. Si les pères élevaient bien leurs enfants, s'ils leur faisaient bien comprendre en quoi consiste le véritable honneur, s'ils leur apprenaient à s'élever au-dessus de ces bassesses et à ne croire pas que leur réputation dépende de leur habit, ils les rendraient capables des plus grandes choses, après les avoir accoutumés à mépriser les petites. Car qu'y a-t-il de plus simple que les premiers éléments des sciences qu'on fait apprendre aux enfants? C'est néanmoins de là que sortent ensuite les hommes les plus éloquents et les plus grands philosophes. Ceux qui ignorent ces principes et ces premiers rudiments ne pourront jamais acquérir ces sciences plus nobles et plus élevées qui en dépendent.

Je ne prétends pas avoir parlé seulement pour les jeunes hommes dans tout ce que j'ai dit jusqu'à cette heure. Les femmes et les jeunes filles n'y doivent pas prendre moins de part que les jeunes hommes. Ces avis les regardent d'autant plus que la modestie a toujours été le plus grand ornement de leur sexe. Prenez donc aussi pour vous, mes chères sœurs, tout ce que j'ai dit aux autres, afin que je ne sois point obligé de redire les mêmes choses. Il est temps aussi bien de finir et de conclure cette instruction par la prière.

Priez donc tous ensemble avec moi, que Dieu fasse la grâce aux jeunes gens qui sont devenus les enfants de l'Eglise, de mener une vie bien réglée, et de croître ainsi en âge et en vertu jusqu'à la vieillesse. Car pour ceux qui demeurent dans leurs débauches, il leur est utile de mourir jeunes. Mais je prie Dieu que ceux qui, dès la jeunesse, auront la sagesse des vieillards vivent longtemps, qu'ils aient des enfants aussi sages qu'eux, qui réjouissent ceux qui leur auront donné la vie sur la terre et Dieu même qui les a créés. Je le conjure encore une fois de vous délivrer non-seulement de cette vanité des habits, qui va jusqu'à parer à l'excès vos chaussures, mais généralement de toutes les maladies de vos âmes. Car une jeunesse négligée est semblable à un champ qu'on ne cultive jamais, et qui n'est fertile qu'en ronces et en épines. Adressons-nous donc au Saint-Esprit, afin qu'il brûle par ses flammes sacrées toutes ces épines des mauvais désirs. Défrichons cette terre inculte, rendons-la susceptible d'une divine semence, faisons voir que les jeunes gens parmi nous sont plus sages que ne sont les vieillards parmi les païens. C'est un grand miracle de voir la sagesse et la gravité éclater dans la jeunesse. Celui qui n'est sage que quand il est vieux, ne peut attendre une grande récompense d'une vertu qu'il doit presque toute à son âge ; mais, ce qu'on doit admirer, c'est de jouir du calme au milieu de la tempête, de ne point brûler parmi les feux et de n'être point vicieux dans la jeunesse.

Pensons à ces vérités, mes frères, et imitons ce bienheureux Joseph qui, dès sa jeunesse, a éclaté en toutes sortes de vertus, afin que nous ayons part à sa couronne, que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE L.

« ET JÉSUS AYANT RENVOYÉ LE PEUPLE, MONTA TOUT SEUL SUR LA MONTAGNE POUR PRIER, ET LE SOIR ÉTANT VENU, IL ÉTAIT LA SEUL. CEPENDANT LA BARQUE ÉTAIT FORT BATTUE DES FLOTS AU MILIEU DE LA MER, PARCE QUE LE VENT ÉTAIT CONTRAIRE. » (CHAP. XIV, 23, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Que Jésus aimait la solitude ; que la solitude est la mère de la tranquillité.
2. Pierre avait parmi les apôtres une primauté incontestée. — Ce n'est pas seulement la frange du vêtement de Jésus-Christ que, nous autres chrétiens, nous pouvons toucher, c'est son corps même que nous sommes appelés à manger.
3 et 4. Avec quel respect nous devons approcher de la sainte communion ; combien les présents que nous faisons à l'Eglise doivent être exempts d'avarice. — Qu'il faut préférer de faire l'aumône aux pauvres, plutôt que d'offrir de magnifiques dons à Dieu.

1. Jésus-Christ monte sur une montagne pour nous apprendre que la solitude et le désert sont très-convenables pour s'entretenir avec Dieu. C'est pour ce sujet qu'il allait souvent dans les déserts, et qu'il y passait les nuits en prières, pour nous exciter par son exemple à choisir les temps et les lieux les plus tranquilles pour prier sans distraction. Car la solitude est la mère du repos. Elle est comme un port qui nous met à couvert de toutes les agitations de l'esprit. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ monte ici sur une montagne.

Mais ses disciples cependant sont agités au milieu des flots, et subissent une nouvelle tempête aussi rude que la première. (Matth. VIII.) Cette seconde est différente de la précédente, en ce que dans l'autre ils avaient Jésus-Christ avec eux dans la barque, tandis qu'ici ils sont seuls et séparés de leur maître. Il les instruisait ainsi peu à peu à se former et comme à s'endurcir aux maux, à devenir courageux dans les accidents, et à souffrir généreusement toutes choses. C'est pourquoi dans le premier péril, il resta auprès d'eux, quoiqu'il dormît, afin qu'ils pussent trouver une prompte consolation dans la frayeur dont ils allaient être frappés. Mais ici, pour les accoutumer à une plus grande patience, il les laisse seuls, et souffre qu'il s'élève une tempête dans son absence, afin qu'il ne leur reste aucune espérance de se sauver. Il les laisse durant toute une nuit dans cet état, et il veut que ce long péril ouvre les yeux de leur cœur aveugle, et qu'il les fasse sortir de leur assoupissement. Le temps et l'obscurité de la nuit, qui se joignait encore à la tempête, redoublait leur crainte. Jésus-Christ voulait que cette double terreur fît qu'ils le désirassent plus ardemment, et que ce péril demeurât mieux imprimé dans leur mémoire. C'est pour cette raison qu'il ne se presse point de les aller secourir, et qu'il les laisse longtemps agiter par les flots.

« Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux marchant sur la mer (25). » Il voulait ainsi leur apprendre à souffrir les maux avec patience et à ne point demander d'en être si tôt délivrés. Lors donc qu'ils

croyaient être déjà sortis de ce danger, ils tombent dans une appréhension nouvelle.

« Car le voyant ainsi marcher sur la mer, « ils furent troublés, et ils disaient : C'est un « fantôme, et ils crièrent de frayeur (26). » C'est la conduite ordinaire de Dieu. Lorsqu'il est près de nous délivrer de nos maux, il en fait naître d'autres encore plus terribles. C'est ce qui arrive ici. Après une tempête si effrayante ils sont encore troublés par le fantôme qu'ils croient voir. Cependant Jésus-Christ ne se hâte point de dissiper leurs ténèbres, et de se montrer à eux, parce qu'il voulait que cette longue suite d'épreuves qui se succédaient les unes aux autres les accoutumât à souffrir, et à être courageux dans les accidents.

C'est ainsi qu'il traita Job. Ce fut lorsqu'il s'apprêtait à le délivrer de ses souffrances, qu'il permit qu'il lui en arrivât de plus sensibles, non plus par la mort de ses enfants, ni par les plaintes de sa femme, mais par les reproches de ses domestiques et de ses plus intimes amis. Lorsqu'il se résolut de tirer Jacob d'une pénible servitude dans un pays étranger, il permit qu'il eût à craindre son beau-père qui le poursuivait, et qui menaçait de le tuer. Lorsqu'il fut délivré de cette appréhension, il tomba dans une autre encore plus grande, que lui causa son propre frère par les honneurs qu'il voulut lui rendre. Comme les épreuves ne peuvent être tout ensemble et longues et violentes, quand Dieu voit que les justes sont sur le point de sortir victorieux du combat, c'est alors qu'il permet qu'il leur arrive un exercice plus pénible, afin qu'ils en reçoivent une plus grande récompense. Il traita de même Abraham et il réserva, pour la dernière épreuve de sa foi, le commandement de lui sacrifier son fils.

Car c'est ainsi, mes frères, que les maux les plus insupportables nous deviennent aisés à supporter, lorsque nous en voyons presque aussitôt la fin que nous en ressentons le poids. C'est de cette manière que Jésus-Christ se conduit ici envers ses apôtres. Il ne se découvre à eux qu'après que leur grande peur leur eut fait jeter un grand cri. Car plus la crainte qui les saisissait était forte, plus la joie qu'ils devaient recevoir de sa présence allait être douce.

« En même temps donc Jésus leur parla et « leur dit : rassurez-vous : c'est moi, ne crai- « gnez point (27). » Qui peut dire combien cette parole dissipa leur crainte, combien elle leur donna de confiance? Comme ils ne le pouvaient connaître des yeux à cause de la nuit et de cette manière si surprenante de marcher, il se fait reconnaître par sa parole. Mais que fait ici saint Pierre qui témoigne partout plus de zèle que les autres?

« Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est vous, « commandez que j'aille à vous en marchant « sur l'eau (28). » Il ne dit pas : priez et invoquez Dieu, mais « commandez ». Admirez son zèle, et la ferveur de sa foi. On voit souvent que ce disciple tombe en quelque danger considérable pour avoir osé demander des choses qui étaient au-dessus de ses forces. S'il en demande ici une si grande, ce n'est que par la violence de son amour, et non par un mouvement de vanité. C'est pourquoi il ne dit pas : « Commandez » que je marche sur les eaux; mais « que j'aille à vous. » Car personne n'aimait autant Jésus-Christ que lui. Il fit la même chose après la résurrection du Sauveur. Ce fut une voie trop lente pour son amour d'aller trouver Jésus-Christ dans une barque avec les autres; il se jeta promptement dans l'eau pour aller plus vite retrouver son Maître. Il signala en cette rencontre, non-seulement sa charité, mais sa foi. Il crut que Jésus-Christ pouvait non-seulement marcher lui-même sur les eaux, mais y faire aussi marcher les autres, et comme il souhaitait avec passion de s'approcher de Jésus, « Jésus lui dit : venez. Et « Pierre descendant de la barque marchait « sur l'eau pour venir à Jésus (29). Mais voyant « le grand vent il eut peur. Et comme il com- « mençait à enfoncer dans l'eau, il s'écria en « disant : Seigneur, sauvez-moi (30). Et aus- « sitôt Jésus étendant la main le prit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous « douté (31)? » Ce miracle, mes frères, est plus grand que celui de la première tempête, et c'est pour ce sujet que Dieu le fait le dernier. Il avait montré dans la première qu'il commandait à la mer; mais il fait voir ici un prodige bien plus surprenant. Il s'était contenté alors de se faire obéir des vents, mais il marche ici sur les eaux et il y fait marcher les autres. S'il eût d'abord engagé saint Pierre à marcher ainsi sur la mer, il eût refusé de le faire, parce que sa foi n'était pas encore assez grande.

2. Mais pourquoi Jésus-Christ lui accorde-t-il cette permission? Parce que s'il lui eût dit : non, tu ne le peux, ce disciple qui était

très-ardent, aurait peut-être persisté à le vouloir. Il aime mieux lui laisser apprendre par sa propre expérience que cela était au-dessus de lui, afin qu'à l'avenir il apprît à être plus sage. Il ne peut donc se retenir. Il se jette de la barque dans l'eau; mais il est bientôt en danger d'être submergé. Car « il eut peur, » et cette peur qui venait de la violence du vent fut la cause de son naufrage. Saint Jean marque qu'ils « le voulurent prendre dans leur « barque, et que la barque se trouva aussitôt « au lieu où ils allaient. »

Descendu de la barque, Pierre vint à Jésus, plus joyeux de retrouver son Maître que de marcher sur l'eau. Après avoir fait ce qui était plus difficile, il s'arrête à ce qui était plus aisé. La mer ne l'étonnait pas, lorsqu'il marchait sur elle, et un peu de vent l'épouvante. Tel est l'homme. Souvent après avoir surmonté les plus grandes tentations, il tombe dans les plus petites. Témoin Elie à l'égard de Jézabel, Moïse à l'égard de l'Egyptien, et David à l'égard de Bethsabée. On peut y joindre aussi saint Pierre. Lorsqu'il a l'esprit encore saisi de frayeur à cause de la tempête, il ne craint point de se jeter à la mer, et il ne peut ensuite résister à la crainte que lui cause un peu de vent, et cela lorsqu'il était déjà si proche de Jésus-Christ. Ainsi il ne nous sert de rien d'être proches du Sauveur, si la foi ne nous approche de lui. Cet accident montra enfin la différence du Maître et du disciple qui semblaient marcher tous deux également sur les eaux, et donna quelque consolation aux autres apôtres qui en pouvaient être jaloux. Car il ne faut pas douter que s'ils témoignèrent de l'aigreur contre les deux frères, ils n'en ressentissent ici beaucoup plus contre saint Pierre. Comme ils n'étaient pas encore fortifiés par le Saint-Esprit, ils étaient assez susceptibles de ces mouvements. Mais après qu'ils eurent reçu cette grâce, on ne vit plus rien de semblable en eux. On voit au contraire partout qu'ils cèdent volontairement la primauté à saint Pierre, et qu'ils lui donnent toujours le premier rang dans leurs assemblées, quoiqu'il parût être plus grossier que les autres.

D'où vient qu'en cette rencontre Jésus-Christ ne commanda pas aux vents de ne plus souffler, mais qu'il étendit la main pour prendre saint Pierre? C'est à cause du peu de foi de cet apôtre. Quand nous cessons de faire ce qui dépend de nous, Dieu cesse aussi de nous aider. Jésus-Christ donc voulant montrer que ce n'était point l'impétuosité du vent, mais le peu de foi de cet apôtre qui lui causait cet accident, lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Si la foi ne se fût point affaiblie, il eût aisément résisté au vent. C'est pourquoi Jésus-Christ en le prenant par la main, laissa encore souffler le vent dans toute sa violence, pour lui faire mieux reconnaître que tous les vents ne lui pourraient nuire, lorsque sa foi serait ferme. Tel qu'un jeune oiseau qui, pour être sorti du nid avant le temps, est en danger de tomber, et que sa mère rapporte au nid sur ses ailes, tel saint Pierre est ramassé dans la barque par Jésus-Christ, son divin Maître.

« Et étant monté dans la barque le vent « cessa (32). » Ils dirent après le calme de la première tempête : « Quel est cet homme-ci « à qui les vents et la mer obéissent? » (Matth. VIII, 27.) Mais il n'en est pas de même ici. « Alors ceux qui étaient dans la barque s'ap- « prochant de lui l'adorèrent en lui disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu (33). » Vous voyez, mes frères, comment Jésus-Christ élève insensiblement ses disciples, et les fait croître en vertu. Car leur foi s'était beaucoup augmentée lorsqu'ils virent Jésus-Christ marcher sur les eaux, commander à saint Pierre d'y marcher lui-même, et le sauver du danger où il se trouva. Il commanda avec empire à la mer de se calmer dans la première tempête; il ne le fait pas ici; mais il agit bien plus divinement, en faisant sentir à cet élément une puissance invisible. C'est pourquoi ils lui dirent : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » Que fait Jésus-Christ à cette parole, mes frères? Reprend-il ses apôtres de l'avoir dite? Il fait tout le contraire, et confirme ce que ses disciples venaient de dire par une multitude innombrable de guérisons miraculeuses qu'il fit sur tous les malades qui se présentèrent à lui.

« Et ayant passé l'eau, ils vinrent en la terre « de Génésareth (34). Ce que les hommes de ce « lieu ayant su, ils envoyèrent dans tout le pays « d'alentour et lui présentèrent tous les ma- « lades (35). Et ils le priaient de les laisser seu- « lement toucher le bord de sa robe. Et tous « ceux qui le touchèrent furent guéris (36). » La foi de ce peuple croît visiblement. Ils ne s'empressent plus comme auparavant de faire venir Jésus-Christ dans leurs maisons, ou de

toucher leurs malades de sa main, ou de commander de sa bouche aux maladies de se dissiper. Ils commençaient à s'élever au-dessus de ces basses pensées, et à témoigner plus de foi dans les guérisons qu'ils demandaient. C'est sans doute la femme malade d'une perte de sang qui les avaient excités par l'exemple d'une foi si ferme. L'évangéliste, pour montrer qu'il y avait longtemps qu'il était absent de ces contrées, dit « que les hommes de ce lieu ayant « su qu'il était venu, envoyèrent dans tout le « pays d'alentour et lui présentèrent tous les « malades. » Cependant cette longue absence de Jésus-Christ, non-seulement n'avait point affaibli la foi de ces peuples, mais l'avait même augmentée et rendue plus vigoureuse.

Allons donc, mes frères, toucher aussi nous-mêmes la frange du vêtement de Jésus-Christ, ou plutôt, si nous le voulons, allons posséder Jésus-Christ tout entier. Car nous avons maintenant son corps entre nos mains. Ce n'est plus son seul vêtement. C'est son propre corps qu'il nous donne, non pour le toucher seulement, mais pour le manger et pour en nourrir nos âmes. Approchons-nous-en donc avec une foi fervente, nous tous qui sommes malades. Si ceux qui touchèrent alors la frange de son vêtement en ressentirent un si merveilleux effet, que doivent attendre ceux qui le reçoivent tout entier?

Mais pour s'approcher de Jésus-Christ avec foi, il ne suffit pas de le recevoir extérieurement. Il faut encore le toucher avec un cœur pur, et savoir, lorsqu'on s'en approche, qu'on s'approche de Jésus-Christ même. Encore que vous n'entendiez pas sa voix, ne le voyez-vous pas qui repose sur le saint autel, ou plutôt ne l'entendez-vous pas parler lui-même, par la bouche des évangélistes? Croyez donc que c'est encore ici cette cène où Jésus-Christ était assis avec ses apôtres. Il n'y a nulle différence entre ces deux cènes. On ne peut dire que ce soit un homme qui fasse celle-ci, au lieu que Jésus-Christ a fait celle-là, c'est le même Jésus-Christ qui fait l'une et l'autre.

3. Quand donc vous voyez le prêtre vous présenter cette nourriture sacrée, ne pensez pas que ce soit la main du prêtre qui vous la donne. Croyez que c'est Jésus-Christ même qui vous tend la main pour vous la donner. Car comme, dans votre baptême, ce n'est point le prêtre qui vous lave, mais Jésus-Christ lui-même qui tient, et qui purifie votre tête par son invisible puissance, sans qu'aucun ange ou archange, ou quelque autre que ce soit ose s'approcher de vous et vous toucher, vous devez croire de même que c'est Jésus-Christ qui vous communie de sa propre main. Car lorsque Dieu nous engendre pour être du nombre de ses enfants, il le fait par lui seul, et cette génération est un don qui vient tout de lui.

Ne voyez-vous pas qu'en ce monde ceux qui adoptent des enfants ne s'en rapportent pas à leurs serviteurs pour cette affaire ; mais qu'ils se présentent en personne devant les juges, et qu'ils font cette importante action par eux-mêmes? C'est ainsi que Jésus-Christ n'a pas voulu commettre les anges pour accomplir ce mystère, et qu'il se trouve présent lui-même pour l'opérer par son commandement et par sa puissance. Aussi lorsqu'il vous dit : « N'appe-« lez personne votre père sur la terre (Matth. XXV, 9), » il ne vous parle pas de la sorte pour vous porter à manquer de respect à celui qui vous a mis au monde, mais pour vous apprendre que vous devez préférer à tout autre, Celui qui vous a créé et qui vous a honoré d'une adoption divine. Car comment Celui qui a tant fait pour vous en se livrant lui-même à la mort pour l'expiation de vos péchés, comment, dis-je, ne ferait-il pas ce qui est moindre en vous donnant son corps dans ce sacrement?

Ecoutons donc ceci, nous tous prêtres et laïques. Reconnaissons quelle est la nourriture dont il plaît à Dieu de nous nourrir, et à quel honneur il nous élève ; et que cette vue nous frappe d'étonnement. Il nous fait l'honneur de nous rassasier de sa chair sacrée. Il se donne à nous lui-même comme une victime qui a été immolée pour l'amour de nous. Quelle excuse nous restera-t-il si, recevant une si auguste nourriture, nous ne laissons pas de commettre de si grands péchés? si en mangeant l'Agneau nous devenons des loups, et si en nous nourrissant de la chair de cette brebis sacrée, nous ne laissons pas d'être aussi furieux et aussi avides que les lions? Ce mystère exige de ceux qui s'en approchent qu'ils soient entièrement purs, je ne dis pas des grands excès et des plus grandes injustices, mais des moindres inimitiés. Car ce mystère est un mystère de paix. Ce mystère sacré ne peut souffrir que nous ayons encore de l'attachement pour les richesses. Si Jésus-Christ ne s'épargne pas lui-même, s'il donne sa propre vie pour nous, quelle excuse pouvons-nous avoir d'épargner notre bien, et

de négliger notre âme, pour laquelle Jésus-Christ n'a pas épargné la sienne?

Dieu avait ordonné aux Juifs de célébrer certaines fêtes, afin que ces cérémonies revenant tous les ans, rappelassent à leur mémoire le souvenir des grâces qu'ils avaient reçues de Dieu, grâces dont le Seigneur avait voulu que ces fêtes leur fussent un monument éternel. Mais Dieu renouvelle tous les jours le souvenir de ses dons par la célébration de nos saints mystères. Ne rougissez donc point de la croix. C'est la croix qui fait toute notre gloire. C'est d'elle que viennent aujourd'hui nos plus redoutables mystères. C'est ce don auguste qui nous honore infiniment. C'est cette table sacrée qui nous relève.

Quand je dirais que Dieu a étendu le ciel, qu'il a créé la terre et les mers, qu'il a envoyé ses anges et ses prophètes, je ne dirais rien d'égal à ce qu'il a fait pour nous dans ce sacrement. Le plus grand de tous nos biens et celui qui est la source des autres, c'est que Dieu n'ait point épargné son propre Fils pour sauver des serviteurs et des esclaves. Que nul Judas, que nul Simon ne s'approche donc de cette table, puisque l'un et l'autre de ces misérables ont péri par leur avarice. C'est pourquoi évitons ce crime, et ne nous imaginons pas que lorsque nous avons dépouillé les veuves et les orphelins par nos rapines et nos violences, ce soit assez pour être sauvés de donner à cet autel un calice d'or enrichi de pierreries. Si vous voulez honorer ce sacrifice, offrez-y votre âme pour laquelle Jésus-Christ a été sacrifié. Faites qu'elle devienne toute d'or. Mais si elle demeure plus pesante que le plomb et que la terre, à quoi vous serviront ces vases que vous offrez?

Ne pensons pas tant, mes frères, à offrir à Dieu de magnifiques présents, qu'à prendre garde que ce que nous lui offrons ne soit le fruit que de nos justes travaux. Les vases qui ne sont point souillés par l'avarice, sont plus précieux que s'ils étaient d'or. L'Eglise n'est point un magasin d'orfèvrerie, mais une sainte assemblée d'anges. Ce sont nos âmes que nous devons rendre pures et brillantes comme l'or, puisque c'est cette pureté de nos âmes qui fait que Dieu reçoit de nous ces autres vases. La table sur laquelle Jésus-Christ fit la cène avec ses disciples n'était pas d'argent, et le calice dans lequel il leur donna son sang divin, n'était pas d'or. Cependant tout y était précieux et digne d'un profond respect, parce que tout y était plein du Saint-Esprit.

Voulez-vous donc honorer le corps de Jésus-Christ? Ne le méprisez pas, lorsqu'il est nu : et pendant qu'en cette Eglise vous le couvrez d'étoffes de soie, ne lui laissez pas souffrir ailleurs le froid et la nudité. Car Celui qui a dit : « Ceci est mon corps, » et qui a produit cet effet par la vertu de sa parole, a dit aussi : « Vous m'avez vu souffrir la faim, et vous ne « m'avez pas donné à manger. Car quand vous « l'avez refusé à quelqu'un de ces petits, c'est « à moi-même que vous l'avez refusé. » (Matth. XXV.) Le corps de Jésus-Christ qui est sur l'autel, n'a pas besoin d'habits précieux qui le couvrent, mais d'âmes pures qui le reçoivent, au lieu que cet autre corps de Jésus-Christ formé des pauvres qui sont ses membres, a besoin de notre assistance et de tous nos soins.

Apprenons donc, mes frères, à traiter sagement de si grands mystères, et honorons Jésus-Christ comme il veut être honoré de nous. Le culte le plus agréable que nous puissions rendre à celui que nous voulons honorer, c'est le culte qu'il choisit lui-même et qu'il aime, et non celui que nous choisissons. Saint Pierre prétendait autrefois honorer Jésus-Christ en l'empêchant de lui laver les pieds; mais il le déshonorait plus qu'il ne l'honorait par sa résistance. Honorez-le donc aussi de la manière qu'il le désire, c'est-à-dire en lui donnant l'aumône dans la personne des pauvres. Dieu, comme je vous l'ai déjà dit, ne cherche point des vases d'argent, mais des âmes d'or.

4. Ce n'est pas que je vous défende de faire ces présents à l'église; mais je vous conjure seulement qu'après ces offrandes, ou plutôt qu'avant de les faire, vous ayez soin d'assister les pauvres. Dieu reçoit ces présents que vous faites à l'église : mais il agrée bien davantage ceux que vous faites aux pauvres : puisqu'à l'égard des premiers il n'y a que celui qui les fait qui en tire de l'avantage, au lieu que dans les autres, celui même qui les reçoit en tire aussi du secours. On peut croire dans les premiers que nous recherchons notre gloire, mais les seconds ne sont que le fruit de notre compassion et de notre amour.

Quel avantage peut recevoir Jésus-Christ, de voir ici sa table couverte de vases d'or, pendant qu'il meurt de faim dans la personne des pauvres? Commencez par le soulager dans sa faim, et s'il vous reste quelque

argent, ornez ensuite son autel. Vous lui faites présent d'une coupe d'or, et vous lui refusez un verre d'eau froide ? Que lui sert d'avoir ici de magnifiques voiles, et de n'avoir pas les vêtements les plus nécessaires dans ses membres ? Croyez-vous que lorsque vous négligez un pauvre qui meurt de faim, et que vous allez couvrir l'autel de Jésus-Christ d'or et d'argent, il vous ait obligation de cet or, et que plutôt il ne s'en irrite pas ? Croyez-vous que lorsque vous ne vous mettez pas en peine de revêtir un pauvre qui meurt de froid, et que vous apportez ici des colonnes d'or, en disant que vous le faites pour sa gloire, il regarde ces richesses comme un honneur que vous lui rendez et non pas plutôt comme une sanglante raillerie, et comme le dernier de tous les outrages ?

Croyez donc que c'est là le jugement que Jésus-Christ porte de vous, lorsque vous parez son autel, et que vous négligez d'assister les pauvres. Il est pauvre et étranger. Il va de porte en porte demander de quoi vivre, et vous le méprisez dans cet état pour orner le pavé d'une église et d'une chapelle, pour en revêtir richement les murailles, pour en dorer des pilastres et des colonnes, pour faire briller des lampes d'argent ! A quoi lui sert toute cette magnificence, lorsque vous le laissez gémir dans une prison, sans même aller le visiter ?

Je vous prie encore une fois de croire que je ne vous dis point ceci pour vous défendre ces présents que vous faites à l'église. Je ne vous le dis que pour vous exhorter de les accompagner de vos aumônes, ou plutôt de ne les faire qu'après vos aumônes. Dieu n'a condamné personne pour n'avoir pas enrichi nos temples de ces ornements superbes ; mais il menace ceux qui ne feront point l'aumône des supplices de l'enfer. Lors donc que vous ornez vos temples, ne méprisez pas les pauvres, qui sont des temples bien plus excellents. Les rois et les princes infidèles, les tyrans et les voleurs peuvent piller ces premiers ; mais le diable même ne vous peut faire perdre ce que vous donnez au pauvre. Cet argent est pour vous en sûreté, et il est en dépôt dans un lieu où rien ne lui pourra nuire. Que dit Jésus-Christ lui-même ? « Vous aurez toujours des « pauvres avec vous ; mais vous ne m'aurez « pas toujours. » (Matth. XXVI, 12.) C'est ce qui me porte à vous dire que nous devons avoir un soin particulier de faire ici l'aumône à Jésus-Christ, parce que nous ne l'aurons pas toujours en cette qualité de pauvre, mais seulement pendant cette vie. Si vous voulez en passant savoir le sens de cette parole, le voici. Il n'adresse pas ces paroles à ses disciples, quoiqu'il semble le faire, mais il les dit à cause de la faiblesse de cette femme qui venait de répandre un parfum sur sa tête. Comme elle était encore imparfaite, et qu'elle voyait les disciples murmurer contre elle, Jésus-Christ dit cette parole pour l'empêcher de se troubler, et comme pour la consoler. C'est pourquoi il dit : « Pour-« quoi inquiétez-vous cette femme ? »

Il montre assez dans un autre endroit que nous l'aurons toujours avec nous, lorsqu'il dit : « Je serai avec vous jusqu'à la consom-« mation du siècle. » (Matth. XXVIII.) Ce qui fait tous les jours voir que si Jésus-Christ parlait ici autrement, c'était pour empêcher que la foi naissante de cette femme ne fût traitée trop rudement par les apôtres, et qu'elle ne séchât presque aussitôt qu'elle commençait à germer. N'abusons donc point de cette parole qui fut dite pour le sujet que je vous indique. Lisons plutôt l'un et l'autre Testament : voyons ce qui est ordonné à toutes les pages touchant l'aumône, et faisons-la à l'avenir avec autant de soin que l'Ecriture nous y exhorte. Ce sera ainsi que nous nous purifierons de nos péchés : « Donnez l'aumône, » dit Jésus-Christ, « et tout vous sera pur. » (Luc, XIII.) L'aumône est plus grande même que le sacrifice. Dieu le dit lui-même : « Je veux « l'aumône et non le sacrifice. » (Matt. IX.) L'aumône nous ouvre les cieux : « Vos prières « et vos aumônes, » dit l'ange à Corneille, « sont montées en la présence de Dieu. » (Act. X.) L'aumône est une vertu plus nécessaire que la virginité. Nous en voyons une preuve dans les dix vierges, dont les unes furent bannies de la chambre de l'époux, parce qu'elles n'avaient pas fait l'aumône, et les autres y entrèrent parce que l'huile de la compassion et de la miséricorde n'avait point manqué dans leur cœur. Considérons ceci, mes frères, et semons nos biens sur les pauvres avec abondance, afin de moissonner avec fruit les biens éternels qui nous sont promis, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

« ALORS DES DOCTEURS ET DES PHARISIENS DE JÉRUSALEM VINRENT, ET LUI DIRENT : POURQUOI VOS DISCIPLES, ETC., » (CHAP. XV, 1, JUSQU'AU VERSET 21.)

ANALYSE.

1. Les Pharisiens se plaignent à Jésus de ce que ses disciples violaient les traditions des anciens en négligeant de se laver les mains avant de se mettre à table.
2. Que les Juifs tenaient moins à la loi de Dieu qu'à leurs traditions qui n'étaient pas toujours indifférentes et innocentes comme celle de se laver les mains avant le repas, mais qui étaient parfois mauvaises et subversives de la loi divine, comme celle qui permettait de refuser l'assistance à son père, sous prétexte que ce que l'on aurait pu lui donner était consacré à Dieu.
3. Précaution et prudence de Jésus-Christ dans l'abrogation des anciennes observances.
4. Combien les apôtres eux-mêmes étaient portés à se scandaliser en entendant parler contre la loi de Moïse.
5 et 6. Que la pureté des chrétiens consiste à avoir non les mains, mais l'âme pure. — Combien nous offensons Dieu lorsque nous le prions avec une âme corrompue par le péché. — Que c'est celui qui offense qui reçoit le mal et non celui qui est offensé.

1. « Alors, » dit l'Evangile. Et quand donc? Et qu'est-ce à dire? C'est-à-dire, lorsqu'il eut fait tant de miracles, et qu'il eut guéri tant de malades par le seul attouchement de la frange de ses habits. Et cette circonstance du temps, soigneusement exprimée, nous fait mieux voir jusqu'où allait la malice de ces hommes, malice qui ne pouvait céder à rien.

Pourquoi est-il marqué que ces docteurs et ces pharisiens étaient « de Jérusalem » ? C'est parce qu'ils étaient répandus partout et divisés dans toutes les douze tribus : mais ceux de Jérusalem étaient les pires de tous, étant plus honorés que les autres, et par suite plus orgueilleux. Et considérez de quelle manière Jésus-Christ les prend par eux-mêmes, et par leur propre demande.

« Pourquoi vos disciples violent-ils la tra« dition des anciens? Car ils ne lavent point « leurs mains, lorsqu'ils prennent leur repas « (2). » Ils ne disent pas : Pourquoi vos disciples violent-ils « la loi de Moïse » ? Mais, pourquoi violent-ils « la tradition des anciens ?» Cela nous fait voir que ces prêtres avaient introduit plusieurs nouvelles maximes. Cependant Moïse avait défendu très-expressément que personne n'eût la témérité de rien changer dans la loi, d'y rien ajouter ou d'en retrancher la moindre chose : « Vous n'ajouterez « rien, » dit-il, « à ce que je vous commande « aujourd'hui, et vous n'en retrancherez rien. » (Deut. IV, 2.) Les pharisiens avaient néanmoins violé cette ordonnance en introduisant de nouvelles traditions, comme était celle de ne se point mettre à table sans se laver les mains, de laver leurs vases d'airain, et de se laver eux-mêmes.

Lorsqu'ils devaient ne penser qu'à se délivrer de toutes ces cérémonies, parce que le temps en était passé, ils en inventaient au contraire tous les jours de nouvelles, dont ils se surchargeaient volontairement. Ils craignaient, si ces lois s'abolissaient, de perdre leur autorité, et ils voulaient se rendre redoutables aux peuples par cette liberté qu'ils prenaient de faire de nouvelles lois. Cet état de choses en vint à un tel excès, qu'on n'osait pas violer leurs lois, lorsqu'on violait sans crainte celles de Dieu même ; et ils s'étaient établis dans une si grande autorité, que c'était un crime que de contrevenir à leurs ordonnances. En quoi certes ils se rendaient doublement coupables : premièrement en prenant la liberté de faire de nouvelles lois ; et en second lieu, en vengeant si sévèrement la violation de leurs ordonnances, lorsqu'ils étaient si indifférents pour la profanation de la loi de Dieu.

Ils s'adressent donc à Jésus-Christ, et sans

lui parler des vases d'airain ou d'autres et d'autres observances qui eussent paru par trop ridicules, ils s'attachent à ce qui leur paraissait plus considérable, et tâchent, autant que j'en puis juger, de l'irriter et de le mettre en colère. Ils parlent d'abord de leurs «anciens», afin que si Jésus-Christ les méprisait, il donnât par là prise contre lui.

Mais voyons d'abord pourquoi les disciples mangeaient sans laver leurs mains. Ils n'affectaient point de ne se laver jamais: ils n'en faisaient point une règle; mais ils commençaient à mépriser tout ce qui était superflu, ils ne s'attachaient plus qu'à ce qui était nécessaire. Ainsi ils ne se faisaient plus une loi ou de se laver, ou de ne pas se laver, mais ils en usaient indifféremment selon les rencontres. Car comment ceux qui négligeaient si fort le soin même de la nourriture, eussent-ils pu en avoir pour ces puérilités? Comme il arrivait donc souvent que les apôtres, à cause des occurrences qui se présentaient, mangeaient sans laver leurs mains; comme lorsqu'ils mangèrent dans le désert ou qu'ils rompirent des épis de blé, les pharisiens leur en font ici un crime, parce que leur faux zèle négligeait toujours les choses les plus importantes, et ne s'attachait qu'aux basses et aux superflues.

Que fait Jésus-Christ en cette rencontre? Il ne répond point à leur question. Il n'entreprend point de justifier ses disciples; mais c'est par une accusation qu'il répond à leur accusation, il leur reproche leur témérité, et leur apprend qu'il sied mal à celui qui est coupable lui-même des plus grands crimes, de reprendre dans les autres avec chaleur les fautes les plus légères. Lorsque vous méritez qu'on vous reprenne vous-mêmes, leur dit-il, vous osez reprendre les autres!

Mais remarquez, mes frères, lorsque Jésus-Christ veut se dispenser de quelque ordonnance de la loi, quel ordre il garde, et comme il se justifie. Il ne vient pas tout d'un coup au crime de cette transgression dont on l'accuse. Il ne dit point: ce n'est rien: c'est une chose superflue. Cette réponse eût rendu ses adversaires plus insolents. Il commence par réprimer leur audace en leur objectant d'autres infractions de la loi en des choses plus importantes, et en leur reprochant d'autres crimes qui les couvraient de confusion.

Il ne dit pas non plus que ses disciples sont irrépréhensibles, en passant par-dessus ces ordonnances, afin de ne donner aux pharisiens aucune prise sur lui. Il ne dit point encore qu'ils aient fait une faute, parce qu'il ne veut pas autoriser les traditions judaïques. Il évite de même d'attaquer les anciens. Il ne parle point contre eux, comme contre des prévaricateurs et des méchants, pour empêcher qu'ils n'aient horreur de lui, comme d'un calomniateur, et comme d'un impie. Il rejette tous ces moyens pour s'attacher à celui que l'Evangile marque. Il semble blâmer ceux qui lui parlent, mais il attaque en effet ceux qui avaient osé établir ces lois. Ainsi sans dire un mot des anciens, il les comprend dans le reproche qu'il fait à ceux qui lui parlent, et fait voir qu'ils sont tombés dans deux grandes fautes. La première, parce qu'ils n'ont pas obéi aux véritables lois de Dieu; et la seconde, parce qu'ils leur en ont substitué d'autres par complaisance pour les hommes. Il semble qu'il leur dise: C'est cela même qui vous perd, que vous soyez si soumis en tout à vos anciens. Il ne le dit pas néanmoins en termes formels, mais il le marque tacitement par ces paroles: « Pourquoi vous-mêmes violez-vous le com« mandement de Dieu pour suivre votre tradi« tion (3)? Car Dieu a fait ce commandement: « Honorez votre père et votre mère; et cet « autre: Que celui qui outragera de paroles « son père ou sa mère, soit puni de mort (4). « Et cependant vous dites: Quiconque dira à « son père ou à sa mère: Tout ce dont j'aurais « pu vous assister, est déjà consacré à Dieu, « satisfait à la loi (5), quoiqu'après cela il n'ho« nore et n'assiste point son père ou sa mère; « et ainsi vous avez rendu inutile le comman« dement de Dieu par votre tradition (6). »

2. Il ne dit pas par la tradition de vos anciens; mais « par votre tradition »: comme il n'a pas dit: Vos anciens ont dit, mais « vous « dites »; afin que ce terme les offensât moins. Comme les pharisiens voulaient montrer que les apôtres violaient la loi, Jésus-Christ leur montre au contraire qu'ils tombaient eux-mêmes dans ce crime, et que ses disciples étaient innocents. Car on ne peut donner pour loi ce qui n'est ordonné que par les hommes (c'est pourquoi Jésus-Christ dit ici tradition et non pas loi) et surtout par des hommes qui ont été les plus grands violateurs de la loi. Et comme cette tradition qui commandait de laver ses mains avant que de se mettre à table n'était point formellement contraire à la loi de

Dieu, Jésus-Christ en rapporte une autre qui lui était entièrement opposée. Voici ce que c'est :

Ils avaient appris aux jeunes gens à mépriser leur père et leur mère sous prétexte de piété. Ils avaient pour cela inventé cet artifice. Lorsque le père demandait à son fils une brebis ou un veau, ou quelque autre chose semblable, cet enfant lui répondait : Ce que vous désirez de moi, mon père, n'est plus en ma puissance. Il est déjà consacré à Dieu et je ne puis vous le donner. Ils commettaient ainsi un double crime. Car d'un côté ils n'offraient rien à Dieu et ils trompaient de l'autre l'attente de leurs parents sous prétexte de piété. Ainsi ils déshonoraient leur père à cause de Dieu, et ils déshonoraient Dieu dans leurs pères.

Cependant Jésus-Christ ne leur fait point d'abord ce reproche. Il leur rapporte premièrement la loi de Dieu, par laquelle il leur fait voir jusqu'où doit aller le respect des enfants envers leurs pères : « Honorez », dit-il, « votre « père et votre mère, afin que vous viviez « longtemps sur la terre. » Et ailleurs : « Que « celui qui maudira son père ou sa mère, meure « de mort ! »

Mais il ne s'arrête pas aux seules récompenses que Dieu promet à ceux qui honoreraient leur père. Il passe à une matière plus effrayante et parle de la punition qui serait inévitable aux enfants qui déshonoreraient ceux dont ils ont reçu la vie. Il voulait par ce moyen les frapper de crainte et faire rentrer en eux-mêmes ceux d'entre eux qui auraient encore quelque reste de sentiment. En un mot, il leur fait voir à tous qu'ils avaient mérité la mort. Si celui qui déshonore son père par ses paroles en est puni, combien plus le doit être celui qui le déshonore par ses actions, ou plutôt qui non-seulement le déshonore lui-même, mais qui apprend encore aux autres à le déshonorer ? Comment donc, vous qui êtes indignes de vivre, osez-vous accuser mes disciples ? Faut-il s'étonner que vous me traitiez si outrageusement, moi qui vous suis inconnu, puisque vous ne traitez pas mieux mon Père en violant ses ordonnances ? Ainsi il leur montre partout que le mépris qu'ils font de lui découle comme de sa source, du mépris qu'ils font de son Père.

Quelques-uns expliquent autrement ces paroles : Δῶρον, ὅ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφεληθῇς, et ils prétendent qu'elles veulent dire ceci : Je ne vous dois aucun honneur, et, si je vous en rends, c'est par un don pur et gratuit. Mais Jésus-Christ n'a pas témoigné parler d'un si grand outrage. Saint Marc s'explique plus clairement, car il se sert du mot « Corban » qui ne signifie proprement ni pardon ni présent, mais « offrande ». (Marc, VI, 11.)

Après donc que Jésus-Christ leur a montré qu'il n'était pas raisonnable que ceux qui foulaient aux pieds la loi de Dieu accusassent avec tant de chaleur ceux qui ne violaient que les traditions des hommes, il confirme ce qu'il leur a dit par un passage des prophètes. Comme il les a déjà confondus, il le fait encore davantage, et s'appuie, comme il fait presque partout, sur l'autorité de l'Ecriture, pour montrer qu'il s'accordait en toutes choses avec Dieu. Mais que dit le Prophète ? « Hypocrites, Isaïe a « bien prophétisé de vous quand il a dit (7) : « Ce peuple est proche de moi en paroles, « et il m'honore des lèvres, mais son cœur est « bien éloigné de moi. Et c'est en vain qu'ils « m'honorent, publiant des maximes et des « ordonnances humaines (8). » On ne peut assez admirer le rapport qui se trouve entre les paroles du prophète et celles de l'Evangile, et comment Isaïe a prédit si longtemps auparavant la corruption de ce peuple. Car il avait longtemps auparavant fait aux Juifs le même reproche que Jésus-Christ leur fait ici : « Vous « violez les commandements de Dieu, » leur dit Jésus-Christ : Ils m'honorent en vain, avait dit le Prophète : « Vous suivez, » dit Jésus-Christ, vos propres maximes de préférence aux lois de Dieu : Ils publient, dit le Prophète, des maximes et des ordonnances humaines.

3. Après que Jésus-Christ a confondu ses adversaires par sa parole, qu'il les a réfutés par le témoignage de leur propre conscience, et par l'autorité du Prophète, il ne leur adresse plus son discours et il les quitte enfin, parce qu'ils étaient inconvertibles. Il se tourne vers le peuple et lui apprend une vérité très-importante et pleine d'une grande instruction. Il prend occasion de ce qu'il venait de dire, et il s'en sert pour rejeter la distinction des viandes et pour abolir cet usage. Et remarquez qu'il ne le fait qu'après qu'il a guéri les lépreux, qu'il nous a dispensés de l'observance du sabbat, qu'il s'est fait reconnaître pour le Maître de la mer et de la terre, qu'il a établi de nouvelles lois et qu'il a ressuscité les morts.

Après tant de marques de sa divinité et de sa puissance souveraine, il commence enfin à parler des viandes, pour en abolir la distinction. Il avait différé jusque-là de donner aucune atteinte à cette règle, parce qu'elle renfermait tout le judaïsme et qu'en la détruisant il détruisait en même temps tout le reste. On en devait conclure qu'il fallait de même abolir la circoncision : mais Jésus-Christ ne le dit pas expressément, parce que cette loi, beaucoup plus ancienne que les commandements de Moïse, était encore alors dans une plus grande vénération. C'était un point sur lequel il se réservait de statuer par ses disciples après sa résurrection. La circoncision était un point si important parmi les Juifs que les apôtres, voulant la détruire, sont obligés auparavant de la confirmer et de la maintenir, pour l'anéantir ensuite avec plus de facilité. Mais remarquez avec quelle sagesse Jésus-Christ introduit ici la loi.

« Et ayant appelé à lui le peuple, il leur « dit: Ecoutez et comprenez bien ceci (10). » Il ne leur déclare pas tout d'un coup ce qu'il leur veut dire. Il les rend attentifs d'abord en leur parlant d'une manière obligeante (c'est ce que l'évangéliste marque par ce mot : « Et ayant « appelé à lui le peuple), » puis en choisissant le moment favorable. Après qu'il a confondu les pharisiens et qu'il leur a fermé la bouche par le reproche du Prophète, il commence alors à établir sa loi, lorsque ce peuple était plus disposé à recevoir ce qu'il devait dire. Il ne se contente pas d'appeler simplement ce peuple, il demande son attention en disant : « Ecou- « tez et comprenez bien ceci ; » comme s'il disait : Ce que je vais vous dire a besoin d'une grande application, et vous devez bien m'écouter pour le comprendre. Si vous avez témoigné tant de déférence pour des hommes qui ont violé la loi de Dieu, et qui ne vous ont appris que des traditions humaines, combien en devez-vous plus avoir pour moi qui vous instruis de la vraie sagesse, et qui vous donne des lumières proportionnées au temps bienheureux auquel Dieu vous a fait naître. Il ne dit point que cette distinction des viandes fût une chose superflue et inutile; que Moïse en cela eût fait une ordonnance déraisonnable, ou qu'il ne l'eût fait que par condescendance. Mais en leur parlant d'une manière familière, et en se servant d'une comparaison commune, il leur confirme ce qu'il leur dit, par ce qui arrive tous les jours dans la nature.

« Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche « qui rend l'homme impur, mais c'est ce qui « en sort qui le rend impur (11). » Il se sert toujours de comparaisons naturelles, lorsqu'il établit des lois ou qu'il prononce des sentences. Les pharisiens et les docteurs écoutant ceci ne le contredisent point, ils ne lui disent point : que nous dites-vous ? Après que Dieu a fait mille ordonnances touchant le discernement des viandes, osez-vous maintenant les ruiner par cette ordonnance nouvelle? Comme Jésus-Christ les avait réfutés et couverts de confusion, en découvrant la corruption de leur cœur et le secret de leurs pensées, ils se retirent sans oser rien répondre. Et remarquez, mes frères, avec quelle retenue Jésus-Christ leur parle, et comment il n'ose pas d'abord se déclarer contre le discernement des viandes. Il ne dit pas absolument : Ce ne sont pas les viandes qui rendent l'homme impur; mais : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui « rend l'homme impur ; » ce qui se pouvait entendre des mains qu'on ne lavait pas avant que de se mettre à table. Et quoique Jésus-Christ l'entendît de la nourriture, le peuple néanmoins le pouvait prendre en ce sens. Cette distinction des viandes s'observait si exactement que saint Pierre même, après la résurrection, dit à Dieu : « Non, Seigneur, je n'ai « jamais rien mangé qui fût souillé ou impur. » (Act. x, 7.) Car bien que cet apôtre parlât de la sorte plutôt à cause des autres, et seulement pour se justifier à l'égard de ses accusateurs, en leur montrant qu'il avait voulu résister à Dieu même sur ce point, et que toutes ses résistances avaient été inutiles, il ne laisse pas néanmoins de faire voir par ces paroles combien on avait d'égard à cette observance et avec quelle exactitude elle se pratiquait. C'est pourquoi Jésus-Christ n'exprime pas formellement le mot de « viandes », et qu'il use de cette expression : « ce qui entre dans la bou- « che. »

Et de peur même de s'être fait entendre encore trop clairement par ce terme, il voile encore son discours par ce qu'il ajoute pour le terminer : « Mais un homme ne devient point « impur pour manger sans avoir lavé ses « mains , » comme pour témoigner que ce n'était que de ce sujet qu'il parlait dans tout son discours. C'est pourquoi, comme je l'ai déjà remarqué, il ne dit pas : « Un homme ne

« devient point impur pour manger des viandes ; » mais, « sans avoir lavé ses mains ; » comme s'il n'eût voulu établir que ce point dans tout ce qu'il dit ici, afin que les pharisiens ne pussent le contredire. Ces paroles néanmoins scandalisèrent non le peuple, mais les pharisiens et les docteurs.

« Alors les disciples s'approchant de Jésus-« Christ lui dirent : Savez-vous bien que les « pharisiens ayant entendu ce que vous venez « de dire, en ont été scandalisés (12) ? » C'était sans aucun sujet, puisque Jésus-Christ n'avait rien dit qui fût contre eux. Mais que fait le Sauveur en cette rencontre ? Il ne se met point en peine de lever ce scandale. Il prononce au contraire cette sentence terrible : « Toute plante qui n'aura point été plantée « par mon Père qui est dans le ciel, sera arra-« chée (13). » Car Jésus-Christ savait lorsqu'il fallait négliger les scandales, ou lorsqu'il fallait y avoir égard. Il dit ailleurs : « Afin que « nous ne les scandalisions point, allez jeter « votre filet dans la mer ; » au lieu qu'il dit ici : « Laissez-les, ce sont des aveugles qui « conduisent des aveugles : que si un aveugle « conduit un autre aveugle, ils tomberont « tous deux dans le précipice (14). » Ce qui porta les apôtres à représenter à Jésus-Christ le scandale des pharisiens, ce n'était pas tant la douleur qu'ils en ressentaient, que le trouble dont ils étaient eux-mêmes quelque peu émus pour avoir entendu ces paroles. Mais comme ils n'osaient exprimer au Sauveur leurs propres sentiments, ils mettent en avant les pharisiens pour obtenir ainsi l'éclaircissement qu'ils désiraient. Et pour voir qu'en effet c'était là leur pensée, il ne faut que considérer ce que fait saint Pierre, le plus zélé de tous les apôtres, et qui les prévenait toujours.

« Pierre lui dit : Expliquez-nous cette para-« bole (15). » Il cache à Jésus-Christ le trouble qu'il sentait dans son cœur ; et n'osant dire clairement qu'il était aussi scandalisé de ces paroles, il tâche de se guérir de son scandale par l'explication qu'il en demande. C'est pourquoi Jésus-Christ lui fait ce reproche. « Et « Jésus lui répondit : Quoi ! vous avez encore « vous-même si peu d'intelligence (16) ? » Mais examinons ici, mes frères, cette parole du Sauveur : « Toute plante qui n'aura point été plan-« tée par mon Père qui est dans le ciel, sera « arrachée. » Les Manichéens soutiennent que ces paroles se doivent entendre de l'ancienne loi ; mais ce qui les précède doit fermer la bouche à ces impies. Car si cela se pouvait entendre de la loi, comment Jésus-Christ aurait-il voulu un peu auparavant la soutenir avec tant de force ? Comment aurait-il dit aux pharisiens : « Pourquoi vous-mêmes violez-« vous la loi de Dieu pour suivre votre tradi-« tion ? » Comment se serait-il aussi servi de l'autorité du Prophète, en disant : « Ce peuple « m'honore des lèvres ; mais son cœur est « bien éloigné de moi ? » Ce n'est donc point de la loi que Jésus-Christ parle en ce lieu ; mais des traditions des Juifs. Si Dieu a dit : « Honorez votre père et votre mère, » comment peut-on ne pas regarder comme une « plante » de Dieu, ce qui a été dit par Dieu même ?

4. Mais la suite fait bien voir encore qu'il ne parle que contre les pharisiens, et contre leurs traditions humaines. Car il dit aussitôt après : « Ce sont des aveugles qui condui-« sent des aveugles. » Il est clair qu'il se serait exprimé autrement s'il eût voulu parler de la loi, et qu'il eût dit par exemple : « c'est un « aveugle qui conduit des aveugles. » S'il ne parle pas ainsi, c'est qu'il voulait détourner de la loi et faire retomber sur les seuls pharisiens tout le poids de sa condamnation. Puis pour séparer d'eux le peuple qui les écoutait, il dit : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils « tomberont tous deux dans le précipice. » C'est déjà un grand mal que d'être aveugle ; mais lorsque nous sommes en cet état, bien loin de prendre un guide, vouloir même être le conducteur des autres, c'est un double et un triple mal. Si un aveugle doit tout craindre lorsqu'il est sans guide, combien est-il plus en danger lorsqu'il veut être lui-même le guide et le conducteur des autres ?

Que dit donc saint Pierre à Jésus-Christ ? Il ne lui dit point : Seigneur, que venez-vous de dire, ou à quel dessein nous parlez-vous de la sorte ? Il se contente de le prier d'éclaircir ce qui lui paraissait obscur. Il ne l'accuse point d'avoir rien dit qui pût blesser la loi ; il craignait trop que Jésus-Christ ne remarquât qu'il s'était scandalisé. Mais pour montrer encore que ce n'était point son ignorance mais son scandale qui le faisait parler de la sorte, il ne faut que considérer que cette parole dont il demande l'éclaircissement n'avait rien d'obscur. C'est pourquoi Jésus-Christ lui fait ce

reproche ainsi qu'aux autres disciples : « Quoi ! « vous avez encore vous-mêmes si peu d'intel- « ligence ? » Peut-être que le peuple qui écoutait ces paroles n'y comprenait rien ; et que les apôtres scandalisés en demandèrent l'éclaircissement comme de la part des scribes ; et qu'après avoir entendu ces grandes menaces : « Toute plante qui n'aura point été plantée « par mon Père qui est dans le ciel, sera arra- « chée : Laissez-les, ce sont des aveugles qui « conduisent des aveugles ; » ces paroles les étonnèrent, et qu'ils demeurèrent dans le silence. Mais saint Pierre toujours plein de feu ne put se taire en cette rencontre. Il s'approcha de Jésus-Christ et lui dit : « Expliquez- « nous cette parabole. » Et c'est alors que Jésus-Christ leur fit ce reproche : « Quoi ! vous « avez encore vous-mêmes si peu d'intelli- « gence? » Ce qu'il leur dit pour dissiper cette préoccupation qui les avait scandalisés. Il poursuit encore : « Ne comprenez-vous pas que tout « ce qui entre dans la bouche descend dans le « ventre, et est jeté au lieu secret (17) ? Mais « ce qui sort de la bouche part du cœur : et « c'est ce qui rend l'homme impur (18). Car « c'est du cœur que partent les mauvaises « pensées, les meurtres, les adultères, les for- « nications, les larcins, les faux témoignages, « les médisances (19). Ce sont là les choses qui « rendent l'homme impur ; mais un homme « ne devient point impur pour manger sans « avoir lavé ses mains (20). »

Remarquez, mes frères, avec quelle force Jésus-Christ leur parle. Il se sert pour les guérir d'une comparaison naturelle, lorsqu'il leur dit : « Descend dans le ventre et est jeté ensuite « dans le lieu secret. » Il se proportionne ainsi à leur faiblesse. Car il dit que la nourriture que l'on prend ne demeure pas, mais qu'elle est rejetée, quoique, quand même elle demeurerait dans l'homme, elle ne le rendrait pas impur. Mais ils n'étaient pas encore capables de supporter cette parole. Il semble que Jésus-Christ leur dise : Moïse ne dit rien des viandes pendant qu'elles demeurent dans le corps, mais quand elles en sortent ; c'est alors qu'il commande qu'on lave ses habits sur le soir, et qu'on soit pur, marquant ainsi le temps que le corps se purge lui-même. Mais ce qui entre au contraire dans le cœur, y demeure, et rend l'homme aussi impur lorsqu'il en sort, que lorsqu'il y demeurait.

Jésus-Christ met en premier lieu « les pen- « sées mauvaises, » parce que les Juifs y étaient sujets ; et sans les accuser encore des crimes effectifs qui passent dans l'action extérieure, il fait voir seulement qu'au lieu que les viandes impures sortent du corps, les pensées mauvaises demeurent au contraire dans le cœur. Ce qui n'entre qu'extérieurement en nous en est rejeté de même ; mais ce qui naît au dedans de nous, nous souille lorsqu'il y demeure, et encore plus lorsqu'il en sort. Il leur parle de la sorte, parce qu'ils étaient incapables, comme je l'ai déjà dit, de comprendre cette haute vérité exprimée sans ménagement et dans toute sa pureté.

Saint Marc rapporte qu'il disait ceci pour montrer que toutes les viandes étaient pures. Cependant il ne dit point clairement qu'un homme ne devenait pas impur pour manger des viandes défendues. Cette parole eût été trop forte pour eux : C'est pourquoi il change son discours et dit : « Un homme ne devient « point impur pour manger sans avoir lavé ses « mains. »

Apprenons donc, mes frères, quelles sont les choses qui rendent les hommes vraiment impurs : mais apprenons-les pour les détester. Nous voyons assez de personnes qui ont soin d'avoir des habits propres et de laver leurs mains, lorsqu'ils viennent à l'église, mais ils n'ont pas le même soin d'y offrir à Dieu une âme pure. Je ne dis point ceci pour blâmer ceux qui se lavent les mains ou la bouche, lorsqu'ils viennent dans nos églises ; mais pour les exhorter à se purifier comme Dieu nous le commande, non par l'eau, mais par les vertus et la sainteté de la vie. Les médisances, les calomnies, les blasphèmes, les paroles de colère, ou de raillerie, ou de dissolution, et celles qui sont déshonnêtes, sont comme des ordures qui souillent la bouche. Si votre conscience vous rend témoignage que vous n'êtes point tombé dans ces déréglements de langue, entrez avec confiance dans l'église. Mais si vous vous y êtes laissé aller, pourquoi travaillez-vous inutilement à laver votre bouche avec l'eau, lorsque vous négligez de la purger de tant d'ordures ? Si vous aviez les mains pleines de boue, oseriez-vous les lever au ciel pour prier ? Vous rougiriez de le faire en cet état, quoiqu'il n'y eût en cela aucun mal : et vous ne craignez pas de prier, lorsque vos mains sont pleines de sang et de crimes ? Comment êtes-vous si scrupuleux dans des choses indiffé-

rentes; et si indifférents lorsque vous devriez être scrupuleux ?

5. Vous me direz : Quoi ! ne faut-il donc point prier ? Il faut prier, mais il ne le faut pas faire avec une âme impure. Mais si je me trouve surpris, dites-vous, et que je sente dans moi ces impuretés dont vous parlez ? Tâchez de vous en purifier. Comment le ferai-je ? dites-vous. Gémissez, pleurez, donnez l'aumône, donnez satisfaction à ceux que vous avez offensés. Servez-vous de tous ces moyens pour rentrer en grâce avec Dieu, et pour ne l'aigrir pas davantage par des prières impures. Si quelqu'un venait se prosterner devant vous, et vous embrasser les pieds avec des mains pleines d'ordures, n'est-il pas vrai qu'au lieu d'écouter ses prières, vous le rejetteriez avec horreur ? Pourquoi traitez-vous Dieu plus indignement que vous ne traiteriez un homme ? La langue n'est-elle pas comme la main de ceux qui prient, et avec laquelle nous tâchons comme d'embrasser les genoux de Dieu ? Ne la souillez donc point par l'impureté des vices, afin que Dieu ne vous dise pas ce qu'il dit aux Juifs par son prophète Isaïe : « Quand vous « multiplieriez vos oraisons, je ne vous écou- « terai pas. (Isaïe, I, 15.) Car la vie et la mort « sont dans la main de la langue (Prov. XVI, « 21), » selon le langage de l'Ecriture. « Et « vous serez justifié ou condamné par vos pa- « roles. » (Matth. XII, 39.) Conservez donc votre âme avec plus de soin que vous ne gardez la prunelle de vos yeux. Nos langues ressemblent à ces excellents chevaux qu'on destine au service du prince. Si nous leur donnons un frein pour les dompter et pour les dresser, le prince les montera, et y trouvera ses délices, mais si nous leur laissons suivre leur impétuosité naturelle, elles ne seront propres qu'au service des démons et du prince des ténèbres.

Vous n'osez venir ici prier Dieu après l'usage d'un légitime mariage, encore qu'en cela vous ne commettiez aucun péché ; et vous avez la hardiesse d'élever vos mains au ciel après être tombés dans de noires médisances, et dans des calomnies qui vous font mériter l'enfer ? Comment ne tremblez-vous pas de crainte ? N'entendez-vous pas saint Paul qui vous dit « que le lit est pur, et que le mariage est ho- « norable ? » (Hébr. XIII, 4.) Que si vous n'osez néanmoins, en sortant de ce lit pur et de cette couche honorable, lever vos mains vers Dieu, comment, en sortant du lit des démons, oserez-vous prononcer ce nom adorable qui est également saint et terrible ? Car le démon se plaît dans les médisances et dans les outrages. C'est comme un lit délicieux où il trouve son repos. La fureur est comme un adultère qui vient corrompre la pureté de notre couche. Elle se mêle à notre âme, avec un plaisir secret. Elle la rend malheureusement féconde, et lui fait enfanter des haines et des inimitiés diaboliques. Elle fait le contraire du mariage. Le mariage ne fait de deux qu'une chair, et la colère divise ceux que l'amour unissait ensemble, et sépare même l'âme, et la divise d'avec elle-même.

Si vous voulez donc vous approcher de Dieu avec pureté et avec confiance ne souffrez pas que cette adultère, je veux dire que la colère approche de vous. Chassez-la comme un chien furieux. C'est ce que saint Paul nous commande : « Levez au ciel, » dit-il, « vos mains « pures et saintes sans colère et sans dis- « pute. » (I Tim. II, 7.)

Ne souffrez donc point que votre langue devienne impure. Comment pourrait-elle prier pour vous, si elle avait perdu la liberté que lui donnait son innocence ? Ornez-la plutôt par votre humilité, par votre douceur et par votre modestie. Rendez-la digne de parler au Dieu qu'elle invoque. Qu'elle se répande en bénédictions et en actions de grâces. Enfin, occupez-la aux actions de charité et de miséricorde. Car on peut, mes chers frères, pratiquer la charité par ses paroles : « Une parole, » dit le Sage, « vaut mieux qu'un don, et répondez « aux pauvres des paroles de paix avec dou- « ceur. » (Eccli. IV, 7.) Que votre langue soit en tout temps armée des paroles sacrées de l'Ecriture, et que, selon le même Sage, « tous « vos discours et tous vos entretiens soient « dans la loi du Très-Haut. » (Eccli. IX, 25.)

Quand nous nous serons ainsi ornés, approchons-nous de notre Roi. Prosternons-nous à ses pieds, non-seulement de corps, mais encore de l'âme. Souvenons-nous quel est Celui devant qui nous nous présentons; pour quel sujet nous y venons, et ce que nous prétendons. Nous nous approchons d'un Dieu devant qui les séraphins tremblent, que les chérubins n'osent regarder ; devant qui ils sont contraints de voiler leur face, parce qu'ils ne peuvent supporter l'éclat de ce visage adorable. Nous nous approchons d'un Dieu qui habite

dans une lumière inaccessible, et nous nous en approchons pour le prier de nous délivrer de l'enfer, de nous pardonner nos péchés; d'éloigner de nous les tourments insupportables que nous avons mérités, de nous donner le ciel, et les biens dont jouissent les saints. Prosternons-nous donc devant lui de corps et d'esprit, afin qu'il nous relève lui-même. Invoquons sa miséricorde avec un cœur contrit et avec une humilité parfaite.

6. Vous me demandez peut-être qui est assez misérable pour n'être pas humble quand il prie? C'est celui qui prie, lorsqu'il a le cœur plein d'imprécations et de fureur, qui persécute ses ennemis, et qui crie contre eux pour en demander vengeance. Si vous voulez accuser quelqu'un dans vos prières, accusez-vous vous-même. Si vous voulez en priant armer votre langue contre les fautes de quelqu'un, que ce soit contre les vôtres. N'y représentez point à Dieu le mal que les hommes vous ont fait, mais celui que vous vous êtes fait à vous-même. Personne ne peut vous faire de tort si vous ne vous en faites pas vous-même le premier. Si vous demandez vengeance contre ceux qui vous offensent, demandez vengeance contre vous-même. Personne ne vous en empêche. Quand vous attaquez un autre homme pour vous en venger, le mal que vous lui faites vous blesse encore plus que vous ne l'étiez auparavant.

Mais quelles sont ces offenses dont vous souhaitez d'être vengé? Est-ce qu'un autre vous a fait un affront, une injustice? est-ce qu'il vous a exposé à quelque péril? Appelez-vous cela souffrir une offense? si nous étions chrétiens, nous regarderions cela comme une grâce. Ce n'est pas celui qui souffre une injure que je trouve à plaindre, c'est celui même qui la fait. La source de nos maux, mes frères, c'est que nous ne comprenons pas encore quel est véritablement celui qui fait ou qui souffre une injustice. Si nous étions en ce point bien persuadés de la vérité, nous ne nous ferions pas si souvent tort à nous-mêmes, et nous n'invoquerions pas Dieu contre nos frères; parce que nous serions très-assurés que tous les hommes ensemble ne peuvent nous faire aucun tort.

C'est le voleur qui est à plaindre, et non celui qu'il a volé. Si vous avez donc volé les autres, accusez-vous-en devant Dieu; mais si un autre vous a volé, priez non contre lui, mais pour lui; parce que dans la vérité, il vous a fait un grand bien en se faisant un grand mal. Quoiqu'il n'ait pas eu cette pensée en vous dérobant, il n'est pas douteux néanmoins qu'il vous a beaucoup obligé malgré lui-même, si vous souffrez chrétiennement cette injustice. Toutes les lois humaines et divines s'arment contre cet usurpateur injuste; et elles vous promettent au contraire, si vous souffrez cet outrage, un véritable bonheur et une éclatante couronne.

Dirait-on qu'un malade qui dans une fièvre violente aurait pris à un autre un vase plein d'eau fraîche pour satisfaire la soif qui le brûle aurait fait grand tort à celui auquel il a fait ce larcin? Ne dirait-on pas plutôt qu'il se serait perdu lui-même, puisqu'il a augmenté sa fièvre, et qu'il a rendu sa maladie plus dangereuse? Jugez de même d'un avare lorsqu'il fait une injustice. Il est brûlé d'une fièvre sans comparaison plus grande que n'est celle des malades, et les rapines qu'il fait ne servent qu'à allumer encore davantage le feu qui le consume. Si un homme transporté de fureur arrachait l'épée d'un autre pour s'en percer, lequel des deux aurait souffert la violence, celui dont on prend l'épée, ou l'autre qui l'arrache pour s'en percer? N'est-il pas visible que c'est ce dernier?

Disons la même chose de celui qui vole le bien d'un autre. L'argent est à l'avare ce que l'épée est au furieux. On peut dire même que c'est quelque chose encore de plus dangereux. Quand un furieux s'est une fois percé le corps de cette épée qu'il a prise, il cesse d'être furieux en cessant de vivre, et il ne peut plus se faire de nouvelles plaies; mais l'avare se fait chaque jour cent blessures plus dangereuses que ne sont celles de ce furieux, sans qu'il soit pour cela délivré de sa fureur. Elle en devient au contraire plus ardente qu'auparavant. Ses dernières blessures donnent toujours lieu à de nouvelles, et plus il est percé de coups, plus il se met en état de l'être encore davantage.

Pensons souvent à ceci, mes frères. Fuyons l'avarice. Détournons de nous cette épée funeste. Evitons cette mortelle fureur. Devenons enfin sages quoique trop tard. Celui qui n'est point avare ne mérite pas moins le nom de sage que ceux qui se possèdent eux-mêmes, et qui ne courent point aux épées pour s'ôter la vie. Le furieux n'a qu'une passion à combattre, mais l'avare en a une infinité à vaincre.

n'y a rien de plus insensé que celui qui est esclave des richesses. Il croit avoir l'avantage quand il est vaincu. Il croit être le maître quand il est l'esclave. Plus les chaînes dont il se charge sont pesantes, plus il se réjouit. Plus les bêtes qui le dévorent sont furieuses, plus il en a de plaisir. Quand il est captif il en tressaille de joie. Lorsqu'il voit sa passion aboyer comme un chien furieux, au lieu de lier cette bête ou de la faire mourir de faim, il la nourrit au contraire et l'engraisse, afin qu'en devenant plus forte, elle devienne en même temps plus terrible.

Pensons donc à ces vérités, mes frères. Délivrons-nous enfin de nos chaînes. Tuons cette bête furieuse. Guérissons cette maladie mortelle. Chassons loin de nous cette manie, afin qu'en jouissant ici d'un heureux calme nous nous avancions avec un plaisir ineffable vers ce bienheureux port que nous désirons ; et que nous y trouvions toutes les richesses du ciel, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

« APRÈS, JÉSUS S'EN ALLANT DE CE LIEU, SE RETIRA DU COTÉ DE TYR ET DE SIDON, ET UNE FEMME CHANANÉENNE QUI ÉTAIT SORTIE DE CE PAYS-LA, S'ÉCRIA EN LUI DISANT : SEIGNEUR, FILS DE DAVID, AYEZ PITIÉ DE MOI, MA FILLE EST MISÉRABLEMENT TOURMENTÉE DU DÉMON. » (CHAP. XV, 21, JUSQU'AU VERSET 32.)

ANALYSE.

1. Pourquoi Jésus-Christ va chez les Gentils.
2. Humilité et foi admirable de la Chananéenne.
3. Ce que peut l'assiduité à la prière. — Quelle est la vraie aumône.
4-6. De l'excellence de la charité. — Que c'est la charité qui distingue l'homme du reste des animaux. — Que les plus pauvres peuvent et doivent faire l'aumône. — Combien il serait cruel de voler le bien des autres pour en faire des charités. — Des restitutions. — Ce qui distingue les véritables restitutions d'avec les fausses.

1. Saint Marc dit qu'étant entré dans une maison, il voulait que personne ne le sût, mais qu'il ne put rester caché. D'où vient, mes frères, que le Sauveur allait en ce pays ? Aussitôt qu'il a montré qu'il ne fallait plus à l'avenir faire aucune distinction entre les viandes, il avance peu à peu et ouvre insensiblement aux gentils l'entrée à la grâce de son Evangile en les allant trouver lui-même. Nous voyons de même dans les Actes, qu'aussitôt que saint Pierre eut reçu l'ordre de ne plus regarder aucune viande comme impure, il fut aussitôt envoyé chez le centenier Corneille. (Act. x.) Que si quelqu'un me demande pourquoi Jésus-Christ va chez les gentils et chez les païens, lui qui défendait à ses apôtres d'y aller : « N'allez « point, » leur dit-il, « dans la voie des gentils (Matt. x, 5) ; » je réponds en premier lieu que Jésus-Christ n'était point obligé d'observer lui-même ce qu'il commandait à ses apôtres. En second lieu il n'allait point dans ce pays pour y prêcher son Evangile, comme saint Marc le fait voir en disant « qu'il voulut s'y cacher et « qu'il ne le put. » Au reste, si la suite de sa conduite ne lui permettait pas d'un côté d'aller le premier trouver les païens chez eux, il était aussi de l'autre indigne de sa grâce et de sa bonté de les rebuter, lorsqu'ils le venaient

chercher. Si le Fils de Dieu était venu en ce monde pour courir après ceux qui le fuyaient, comment eût-il pu fuir ceux qui d'eux-mêmes couraient à lui ?

Mais admirons ici, mes frères, combien cette femme se rend digne de toutes les grâces du Sauveur. Elle n'ose venir à Jérusalem, parce qu'elle s'en jugeait trop indigne. Si cette crainte si humble et si respectueuse ne l'eût retenue, la foi qu'elle témoigne, et le voyage qu'elle fait hors de son pays, nous font assez voir qu'elle fût venue chercher Jésus-Christ au milieu de la Judée.

Quelques-uns ont trouvé un sens allégorique dans cette histoire. Ils ont remarqué que lorsque Jésus-Christ commence à sortir de la Judée, l'Eglise, que cette femme représentait, sort aussitôt de son pays, et se présente au-devant de lui. « Oubliez, ma fille, » lui dit Dieu par son prophète, « votre peuple et la « maison de votre père. » (Ps. XLIV, 12.) Comme Jésus-Christ de son côté sort de son pays, cette femme aussi sort du sien ; et c'est ainsi qu'ils purent se rencontrer et s'entretenir.

« Car une femme chananéenne qui était « sortie de ce pays-là, s'écria en lui disant : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi « (22). » L'évangéliste accuse d'abord cette femme, et semble la décrier en l'appelant « chananéenne ; » mais il parle en effet de la sorte pour nous faire plus admirer sa foi, et pour relever davantage ce miracle. Car en entendant ce mot de « chananéenne, » il est impossible que nous ne nous souvenions de ces nations détestables qui avaient même renversé toutes les lois de la nature. Ce souvenir nous doit porter en même temps à admirer la force et la puissance du Sauveur. Car ces nations qui autrefois avaient été chassées de peur qu'elles ne pervertissent les Juifs, sont devenues meilleures qu'eux, au point de sortir de leur propre terre pour venir au-devant du Fils de Dieu, lorsque les Juifs le chassent de leur pays même où il les était venu visiter.

Cette femme donc s'étant approchée de Jésus-Christ, ne lui dit autre chose que ces paroles : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » ce qu'elle disait avec des cris si touchants que tout le monde s'arrêtait pour la regarder. En effet, qui n'eût été touché de compassion en voyant une femme forcée par sa douleur de jeter de si grands cris, en considérant une mère qui implorait la miséricorde du Sauveur pour sa fille si misérablement affligée ? Elle n'ose pas même la présenter à Jésus-Christ parce qu'elle était tourmentée par le démon. Elle la laisse chez elle ; elle vient seule faire sa prière. Elle représente seulement le mal que sa fille endure, sans rien exagérer.

Elle ne le conjure point de venir chez elle, comme cet officier du roi qui pria le Sauveur de venir toucher son fils, et de descendre avant qu'il mourût. (Matth. IX, 17 ; Jean, IV, 49.) Après qu'elle lui a représenté en un mot combien sa fille était malade, elle se contente d'implorer sa miséricorde par de grands cris. Elle ne lui dit pas : Ayez pitié de ma fille ; mais, « Ayez pitié de moi ; » comme si elle disait : Le mal que souffre ma fille lui ôte tout sentiment ; mais moi je souffre mille maux, et je sens ce que je souffre ; et c'est ce sentiment que j'en ai qui me transporte hors de moi.

« Mais Jésus-Christ ne lui répondit pas un « seul mot. Et ses disciples s'approchant de « lui le priaient en lui disant : Contentez-la « afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après « nous (23). » Que cette conduite du Sauveur est nouvelle ! qu'elle est surprenante ! qu'elle est différente de celle qu'il a gardée envers les Juifs ! Lorsqu'ils sont le plus rebelles et le plus ingrats, il tâche de les attirer à lui, et il les prévient lui-même. Lorsqu'ils le noircissent de blasphèmes, il les adoucit par ses prières. Lorsqu'ils le tentent, il ne dédaigne pas de leur répondre. Et au contraire lorsque cette femme vient d'elle-même et qu'elle court à lui de son propre mouvement, lorsqu'elle le prie et qu'elle le conjure avec une foi si ardente et une humilité si profonde, quoiqu'elle n'eût été instruite ni par la loi, ni par les prophètes, il ne lui dit pas même un mot.

Qui ne se serait scandalisé en voyant Jésus-Christ oublier en quelque sorte toute sa conduite, et faire le contraire de ce que tout le monde publiait de lui ? Le bruit courait de toutes parts qu'il allait chercher les malades et les affligés dans toutes les villes pour les soulager ; et on le voit au contraire ici rejeter cette femme qui venait de son propre mouvement implorer son assistance. Qui n'aurait été touché de voir une mère affligée, jeter des cris si lugubres dans la douleur que lui causait la misère de sa fille, et être ainsi rebutée du Fils de Dieu ?

Elle ne demande point cette grâce comme en étant digne : elle ne l'exige point comme une dette : elle demande seulement miséricorde. « Ayez pitié de moi ! » Elle représente humblement sa misère, et Jésus-Christ « ne « lui répond pas même une parole ! » Pour moi je ne doute point que plusieurs de ceux qui étaient présents alors, ne fussent scandalisés, mais cette femme ne se scandalisa point. Mais que dis-je, que plusieurs de ceux qui étaient présents s'en scandalisèrent, puisque les apôtres mêmes furent touchés de l'état de cette femme, et troublés et attristés ? Cependant ils n'osent prier pour elle, ni dire : Accordez-lui la grâce qu'elle demande, mais « ils s'approchent du Sauveur, et lui disent : « Contentez-la afin qu'elle s'en aille, parce « qu'elle crie après nous. » Nous agissons souvent de la sorte. Lorsque nous désirons porter quelqu'un à une chose, nous lui disons le contraire de ce que nous avons dans l'esprit.

2. « Jésus-Christ leur répondit : Je n'ai été « envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël « qui étaient perdues (24). » Que fait cette femme en entendant cette parole ? Demeure-t-elle dans le silence ? Cesse-t-elle de prier et se refroidit-elle dans son désir ? Ne redouble-t-elle pas au contraire ses cris et ses prières ? Ce n'est pas ainsi que nous agissons nous autres. Quand Dieu diffère de nous donner ce que nous lui demandons, nous nous rebutons aussitôt au lieu de le prier avec encore plus d'instance. Mais qui n'aurait été abattu de cette réponse de Jésus-Christ ? Si son seul silence pouvait faire perdre à cette femme l'espérance d'être exaucée, combien plus le devait faire cette réponse ? Ne devait-elle pas encore désespérer de la guérison de sa fille, en voyant que ceux même qui priaient pour elle éprouvaient un refus ; et que Jésus-Christ dit clairement que c'est une grâce qu'il ne lui pouvait accorder ?

Cependant elle ne perd point courage. Voyant que les apôtres n'avaient rien gagné auprès du Sauveur pour elle, elle use alors d'une sainte impudence. Elle n'avait osé d'abord se présenter en face devant Jésus-Christ. Elle s'était contentée « de crier » seulement « derrière lui. » Mais lorsqu'il semblait qu'elle n'avait plus qu'à s'en aller et que la guérison de sa fille était entièrement désespérée, elle s'approche plus près du Sauveur, elle l'adore et le prie de l'assister.

« Mais elle, s'approchant, l'adora en lui di- « sant : Seigneur, assistez-moi (25). » O femme ! que faites-vous ? Avez-vous plus d'accès auprès du Sauveur que ses apôtres mêmes ? Espérez-vous d'être plus puissante qu'eux ? Nullement, nous répond-elle. Je reconnais que je n'ai ni accès ni pouvoir auprès de Jésus : je n'ai qu'une grande hardiesse et une grande impudence, et c'est cette impudence même qui me tient lieu de prière. J'espère que mon impudence lui donnera de la pudeur à lui-même, et que cette liberté avec laquelle je le prie lui ôtera la liberté de me refuser.

Mais ne venez-vous pas de lui entendre dire à lui-même : « Qu'il n'était envoyé que pour « les brebis de la maison d'Israël qui étaient « perdues ? » Oui, je sais qu'il l'a dit, mais je sais aussi qu'il est le Maître souverain de toutes choses. C'est pourquoi elle ne dit point à Jésus-Christ : Priez ou invoquez un autre pour moi, mais « assistez-moi vous-même. » Que fera donc enfin Jésus-Christ dans cette rencontre ? Il ne se rend pas encore : il ne se contente pas de cette foi, et il semble ne parler que pour rebuter encore davantage cette femme.

« Il n'est pas juste de prendre le pain des « enfants pour le donner aux chiens (26). » Il l'avait d'abord rebutée par son silence, mais lorsqu'il lui parle, ce n'est que pour la rebuter encore plus par ses paroles qu'il n'avait fait par son silence. Il ne s'excuse plus par d'autres raisons, il ne dit plus : « qu'il n'est envoyé « que pour les brebis de la maison d'Israël. » Plus cette femme fait d'instances pour le prier, plus il est ferme à la refuser. Il n'appelle plus les Juifs des « brebis, » mais des « enfants, » et il appelle au contraire celle qui le prie « un chien. »

Que fait cette femme admirable ? Elle trouve dans les paroles mêmes du Sauveur, de quoi le forcer à lui faire miséricorde. Si je suis une « chienne, » dit-elle, je suis donc aussi du logis, et je ne suis point étrangère. Jésus-Christ, mes frères, avait bien raison de dire, qu'il était venu en ce monde pour y faire un discernement. Cette femme étrangère témoigne une vertu, une patience, et une foi incomparable, au milieu des injures dont on l'outrage ; et les Juifs, après avoir eu tant de grâces du Sauveur, n'ont pour lui que de l'ingratitude. Je sais, dit-elle, Seigneur, que le pain est nécessaire aux enfants ; mais puisque vous dites que je suis « une chienne », vous ne me défendez

pas d'y avoir part. Si j'en étais entièrement séparée, et qu'il me fût défendu d'y participer, je ne pourrais pas même prétendre aux miettes. Mais quoique je n'y doive avoir qu'une très-petite part, je n'en puis être néanmoins tout à fait privée, bien que je ne sois qu'une chienne ; c'est au contraire parce que je suis une chienne que j'y dois participer.

C'était certainement pour donner lieu à une foi si humble et si vive que Jésus-Christ avait rebuté cette femme jusqu'alors. Comme il prévoyait ce qu'elle allait lui dire, il rejetait ses prières, et demeurait sourd à ses demandes pour faire connaître à tout le monde jusqu'où allait sa foi et l'excellence de sa vertu. S'il eût été résolu d'abord de ne lui point accorder cette grâce, il ne la lui aurait pas même accordée après ces paroles, il n'aurait pas pris la peine même de lui répondre une seconde fois. Il la traite comme il avait traité le centenier, lorsqu'il lui dit : « J'irai chez vous, et je guérirai votre fils (Matth. VIII, 7), » ce qu'il ne fit qu'afin de nous donner lieu de voir quelle était la foi de cet homme, qui lui répondit : « Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous entriez chez moi ; » comme il avait traité l'hémorrhoïsse, à laquelle il dit : « Je sais qu'il est sorti de moi quelque vertu (Luc, VII, 46), » afin de nous apprendre quelle avait été la foi de cette femme : enfin il tient encore la même conduite envers la Samaritaine, et il lui rappelle les désordres de sa vie passée pour nous montrer qu'ainsi confondue cette femme ne laisse pas de rester attachée au Sauveur.

C'est donc la même règle que Jésus-Christ suit ici envers cette femme. Il ne voulait pas que cette vertu si rare nous fût cachée. Toutes ces paroles rebutantes qu'il lui disait ne venaient d'aucun mépris pour elle, mais du désir de l'exercer et de découvrir à tout le monde le trésor inestimable qui était caché dans son cœur. Et admirez ici, mes frères, non-seulement la foi, mais encore la modestie de cette femme. Jésus-Christ ayant appelé les Juifs « enfants », elle ne se contente pas de leur donner ce nom auguste ; mais elle les appelle « ses maîtres », tant elle était éloignée de s'affliger ou d'être envieuse des louanges que le Sauveur donnait aux autres.

« Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle, mais « les petits chiens mangent au moins des « miettes qui tombent de la table de leurs « maîtres (27). » Peut-on assez admirer la sagesse et l'humilité de cette femme, qui ne s'oppose point aux paroles de Jésus-Christ, et qui n'est point envieuse des louanges qu'on donne aux autres en sa présence ? Peut-on assez admirer cette patience qui ne se rebute d'aucun mépris, et cette fermeté de courage qui ne peut s'abattre de rien ? Jésus-Christ dit : « Il n'est « pas juste de prendre le pain des enfants « pour le donner aux chiens. » Et elle répond : « Il est vrai, Seigneur. » Jésus-Christ appelle les Juifs « enfants » ; et elle les appelle ses « seigneurs et ses maîtres. » Jésus-Christ lui donne le nom « de chienne » , et elle accepte cette injure, elle s'y soumet et se rabaisse aussitôt à l'état et à la nourriture des chiens.

Pour voir encore mieux l'humilité de cette femme, il ne faut que la comparer avec l'orgueil insupportable des Juifs, qui lorsque Jésus-Christ leur parle ont la hardiesse de lui répondre : « Nous sommes la race d'Abraham, « et nous n'avons jamais été asservis à personne, « mais nous sommes nés de Dieu. » (Jean, VIII, 33.) Ce n'est pas ainsi qu'agit cette femme. Elle prend pour elle le nom de « chienne » et donne aux Juifs celui de « maîtres » et de « sei-« gneurs; » et c'est ce qui la fit entrer elle-même au rang des « enfants. » Car que répond Jésus-Christ ?

« Alors Jésus lui dit : O femme, votre foi « est grande ! qu'il vous soit fait comme vous « le désirez ! et sa fille fut guérie à la même « heure (28). » Il ne lui avait dit toutes ces dures paroles que pour avoir occasion de lui dire celle-ci : « O femme, votre foi est grande, » et de lui rendre ainsi la gloire qu'elle méritait : « Qu'il vous soit fait comme vous le « désirez ; » comme s'il lui disait : il est vrai que votre foi pourrait obtenir beaucoup plus que vous ne demandez ; néanmoins « qu'il « vous soit fait comme vous le désirez. » Cette parole a du rapport avec celle de Dieu, lorsqu'il dit : « Que le ciel soit fait ; et le ciel se fit. » Car « sa fille, » dit l'évangile, « fut gué-« rie à la même heure. » Nous voyons dans ces paroles, combien la mère contribua à la guérison de sa fille. Car Jésus-Christ ne dit pas : Que votre fille soit guérie , mais : « O femme, « votre foi est grande ; qu'il vous soit fait « comme vous le désirez. » Il voulait nous faire voir par cette parole que ce n'était point par complaisance ou par flatterie qu'il lui parlait de la sorte ; mais pour rendre un témoi-

gnage illustre à sa vertu et à sa foi, à laquelle il voulut que l'événement même servît de preuve. Car « sa fille fut guérie à la même « heure. »

3. N'admirez-vous point, mes frères, comment cette femme vint par elle-même à bout de son dessein, lorsque les apôtres mêmes n'avaient pu réussir à l'aider? tant une prière ardente et continuelle a de force pour fléchir Dieu ! Il aime mieux les prières que nous lui faisons pour nous-mêmes, quoique nous soyons coupables, que celles que les autres lui font pour nous. Les apôtres avaient plus d'accès auprès de Jésus-Christ que cette femme ; mais cette femme avait plus de constance et de persévérance que les apôtres. Et Jésus-Christ leur fit assez voir par l'événement la sagesse de sa conduite, lorsqu'il différait de l'exaucer, qu'il n'écoutait point ses prières, et qu'il rejetait même celles que ses apôtres lui adressaient en sa faveur.

« Jésus quittant ce lieu vint le long de la « mer de Galilée ; et montant sur une mon« tagne il s'y assit (29). Et une grande multi« tude s'approcha de lui, ayant avec eux des « boiteux, des aveugles, des muets, des estro« piés, et beaucoup d'autres malades qu'ils « mirent aux pieds de Jésus, et il les guérit « (30). De sorte qu'ils étaient tous dans l'ad« miration, voyant que les muets parlaient, « que les estropiés étaient guéris, que les boi« teux marchaient, que les aveugles voyaient; « et ils rendaient gloire au Dieu d'Israël (31). » Jésus-Christ va quelquefois de lieu en lieu chercher les malades pour les guérir. D'autres fois il attend qu'ils viennent à lui, et il souffre que les boiteux montent avec peine au haut des montagnes pour y aller chercher leur guérison. Ces malades dont il est parlé ici ne demandent plus à toucher le bord de sa robe, comme on voit qu'ils le souhaitaient auparavant. Ils semblent déjà plus avancés, et on voit que leur foi s'est augmentée. Ils se contentent de se prosterner à ses pieds, et ils donnent ainsi une double preuve de leur foi; la première en montant, quoique boiteux sur les plus hautes montagnes dans la ferme espérance qu'ils ont de leur guérison ; et la seconde, en ce qu'ils croyaient qu'il suffit pour l'obtenir de se jeter aux pieds de leur Sauveur.

C'était un prodige bien surprenant de voir des personnes qu'on était auparavant obligé de porter, marcher tout d'un coup sans aucune peine, et des aveugles qui ne pouvaient faire un pas sans guide, voir clair en un moment et n'avoir plus besoin de personne pour les conduire. On était également surpris, et de la multitude de ces malades qui étaient miraculeusement guéris, et de la facilité avec laquelle Jésus-Christ les guérissait.

Mais remarquez ici, mes frères, la conduite du Fils de Dieu. Il n'exauce cette femme chananéenne qu'après beaucoup de rebuts, il guérit au contraire tous ces malades, au moment même qu'ils se présentent. Ce n'était point parce que ces derniers étaient préférables à cette femme, mais parce que cette femme avait plus de foi qu'eux tous. Jésus-Christ en différant de la guérir voulait faire voir sa générosité et sa constance, et il guérissait au contraire ces malades sans différer, pour fermer la bouche à l'ingratitude des Juifs, et pour leur ôter toute excuse. Car plus nous avons reçu de grâces, plus nous devenons coupables si nous sommes ingrats, et si les faveurs dont Dieu nous honore ne nous rendent pas meilleurs.

C'est pour cette raison que les riches qui auront mal vécu seront bien plus punis que les pauvres, parce que l'abondance où ils se sont vus ne les a pas rendus plus reconnaissants envers Dieu, et plus charitables envers leurs frères. Et ne me dites point qu'ils ont fait quelques aumônes. Si les aumônes qu'ils ont faites ne sont en rapport avec leurs richesses, elles ne les délivreront pas de la peine qu'ils méritent. Dieu ne jugera pas de nos charités par la mesure que nous y aurons gardée : mais par la plénitude du cœur, et par l'ardeur de la volonté avec laquelle nous les aurons faites. Que si ceux qui ne donnent pas autant qu'ils le peuvent seront condamnés de Dieu, combien le seront davantage ceux qui amassent des biens superflus, qui font des bâtiments immenses, et qui négligent en même temps les pauvres; qui appliquent tous leurs soins à augmenter leurs richesses, et qui n'ont jamais la moindre pensée de les partager à ceux qui souffrent de la faim ?

Mais puisque nous sommes tombés sur le sujet de l'aumône, je vous prie de trouver bon que nous reprenions aujourd'hui le discours que nous laissâmes imparfait, il y a trois jours. Vous vous souvenez que lorsque je vous parlais de la charité envers les pauvres, notre sujet

nous porta insensiblement à condamner les dépenses superflues qui la pouvaient diminuer, et que nous descendîmes dans les détails, jusqu'à parler du soin qu'on apporte à orner ses chaussures et de mille autres vains ornements pour lesquels la jeunesse d'aujourd'hui est si fort passionnée. Vous savez que je commençai à vous représenter alors que la charité était comme un art divin. Que l'école où l'on apprenait cet art était le ciel, et que le maître qui nous en instruisait, était non un homme, mais Dieu même.

Nous nous étendîmes ensuite sur la question de savoir ce que c'était proprement qu'un art, ou ce qui ne méritait pas ce nom. Enfin nous fîmes une longue digression sur la vanité de la plupart des arts d'aujourd'hui, et nous nous appliquâmes particulièrement à montrer la superfluité que l'on recherche dans les chaussures. Reprenons donc encore aujourd'hui ce sujet, et faisons voir que la charité est l'art le plus excellent et le plus divin de tous. Car si le propre d'un art est d'avoir pour objet quelque chose qui soit utile; et s'il n'y a rien de plus utile que la charité que nous exerçons envers les pauvres, n'est-il pas clair que la charité est le plus excellent de tous les arts ?

Cet art céleste ne nous apprend pas à faire un soulier avec élégance, à faire des étoffes bien fines, ou à bâtir des maisons de boue, mais à mériter la vie éternelle; à nous délivrer de la mort, à nous rendre illustres dans cette vie et dans l'autre. Cet art divin nous apprend à nous bâtir une demeure dans le ciel, à nous préparer des tentes célestes et à nous construire des tabernacles éternels. Il ne nous laisse point éteindre nos lampes. Il ne souffre point que nous nous présentions aux noces célestes de l'époux avec un habit sale et en désordre, mais il lave nos vêtements et les rend plus blancs que la neige. « Quand vos « péchés », dit Dieu, « auraient rendu vos ha- « bits plus rouges que l'écarlate, je les rendrai « plus blancs que la neige. » (Isaïe, I, 17.) C'est cet art qui nous empêche de tomber dans le malheur du mauvais riche, et d'entendre les paroles terribles qui lui furent dites, mais qui nous conduit dans le bienheureux sein d'Abraham.

4. De plus chaque art en cette vie n'a qu'un but et une fin qui lui est particulière. On n'exerce l'agriculture que pour avoir de quoi se nourrir. La draperie ne se met en peine que du vêtement. Nous voyons même qu'un seul de ces arts ne peut de lui-même atteindre sa fin ni se donner ce qui lui est nécessaire pour agir. Comment, par exemple, pourrait subsister l'agriculture, si les forgerons ne lui préparaient le hoyau, la faux, la hache et tous les instruments dont elle a besoin ; si les charpentiers ne lui faisaient des charrues; si les bourreliers ne lui taillaient les cuirs qui lui sont nécessaires ; si l'architecture n'élevait quelque toit ou pour les bœufs qui labourent, ou pour les hommes qui les conduisent ; si d'autres n'allaient abattre et équarrir le bois dans les forêts ; enfin si les boulangers ne savaient faire le dernier usage du blé que le laboureur recueille par ses travaux ?

Combien de choses aussi sont nécessaires à la draperie, et de combien d'autres arts dépend-elle sans lesquels elle ne pourrait pratiquer le sien ? Ainsi chaque art a besoin des autres, et il tomberait s'il n'en était soutenu. Mais l'art divin de la charité n'a besoin que de lui seul. Lorsque nous voulons l'exercer, nous sommes indépendants de tous les hommes. La seule volonté suffit.

Que si vous me dites que pour l'exercer il faut avoir de grands biens, souvenez-vous de ce que Jésus-Christ dit de cette veuve de l'Evangile, et détrompez-vous de cette fausse pensée. Quand vous seriez pauvre jusqu'à mendier votre pain, si vous donnez seulement deux oboles, vous pratiquez divinement la charité. Quand vous ne donneriez qu'un morceau de pain, si vous ne pouvez donner davantage, vous excellez en cet art céleste.

Appliquons-nous donc, mes frères, à cet art divin. Exerçons-le avec amour. Il vaut sans comparaison mieux s'y rendre habile que d'être roi et de porter une couronne. Car l'avantage que cet art a sur les autres n'est pas seulement qu'il ne dépend point des autres arts. Il nous devient encore lui seul une source féconde de mille biens. Il nous dresse dans le ciel des édifices qui subsisteront éternellement. Il apprend à ceux qui le pratiquent à fuir une immortelle mort. Il nous enrichit et nous fait trouver des trésors inépuisables, qui ne craignent ni les voleurs ni la rouille ni la loi du temps, qui consume toutes les choses d'ici-bas. Si l'on vous promettait de vous enseigner un moyen de garder votre blé pendant plusieurs années sans se corrompre, que

ne donneriez-vous point pour l'apprendre ? Et cet art admirable dont nous parlons vous apprend à garder en toute sûreté non votre blé, mais vos biens, votre corps et votre âme pure et incorruptible ; et vous ne le recherchez pas ?

Mais pourquoi m'arrêté-je à dire en détail tous les avantages de cet art divin ? Il suffit de dire en général qu'il nous apprend le moyen de nous rendre semblables à Dieu même ; ce qui seul sans doute est le plus grand de tous les biens. Ainsi vous voyez que cet art ne se borne pas à un seul objet, et que sans avoir besoin d'autre appui que de lui-même, il bâtit des édifices admirables, il fait des vêtements d'une beauté extraordinaire, il amasse des trésors qui ne périssent jamais, il nous fait surmonter la mort et le diable, et nous rend semblables à Dieu.

Quel autre art donc peut être aussi utile que celui-ci ? Les autres, outre ce que nous en avons déjà dit, périssent avec cette vie, et cessent même par la moindre maladie. Leurs ouvrages ne peuvent subsister toujours, et il faut, pour les achever, beaucoup de peine et de temps. Mais quand le monde passera, c'est alors que cet art divin dont nous parlons éclatera davantage. C'est alors qu'il fera briller ces ouvrages merveilleux et qu'il les fera subsister avec plus de fermeté. Il n'a besoin pour agir ni de temps, ni de peine, ni de travail. La maladie n'interrompt point son action. La vieillesse ne l'affaiblit pas. Il nous accompagne jusque dans l'autre vie. Il ne nous quitte point à notre mort, et ne nous abandonne jamais.

Il nous met au-dessus des plus grands philosophes et des orateurs de ce siècle. Et au lieu que ceux-ci, lorsqu'ils sont habiles, ont mille envieux qui les déchirent, ceux au contraire qui excellent en cet art divin, sont estimés de tout le monde. Les orateurs ne peuvent défendre les autres qu'aux tribunaux de la terre. C'est là seulement qu'ils soutiennent la cause de ceux qui ont souffert quelque injustice, et souvent même de ceux qui l'ont faite ; mais cet art céleste nous rend puissants au tribunal de Jésus-Christ ; non-seulement il parle en faveur des autres devant ce redoutable juge, mais il oblige le juge même à parler en faveur du coupable, à le protéger, et à lui prononcer une sentence favorable. Quand il aurait commis cent crimes, s'il a tâché de les laver par une charité sincère, Dieu est comme forcé de les lui pardonner, de le couronner et de le combler de gloire. « Donnez, » dit-il, « l'aumône, et toutes choses vous seront « pures. »

Mais pourquoi parler de l'autre monde ? Si dans celui-ci même on donnait le choix aux hommes, et qu'on leur demandât lequel ils aimeraient qu'il y eût, ou beaucoup d'habiles orateurs, ou beaucoup d'hommes charitables, on les verrait préférer la charité à l'éloquence. Et n'aurait-on pas raison, mes frères, de faire ce choix, puisque quand ces ornements de discours seraient bannis de toute la terre, elle n'en serait pas moins heureuse, et qu'elle a subsisté sans cela durant tant de siècles ? mais si vous en ôtiez la charité, tout le monde tomberait aussitôt dans une confusion et dans une ruine générale ? On ne pourrait aller sur la mer, si l'on en détruisait les ports et les autres lieux favorables aux vaisseaux qui s'y retirent, et il serait impossible de même que les hommes subsistassent sans la charité et sans la miséricorde.

5. C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu que les hommes ne fussent charitables que par étude et par la force des raisonnements. Il a comme enté cette vertu dans la nature même, et il a voulu qu'un instinct et une loi naturelle rendît les hommes doux et compatissants les uns envers les autres. C'est cette loi intérieure qui inspire aux pères et aux mères la tendresse pour leurs enfants, et qui donne réciproquement aux enfants de l'amour et du respect pour leurs pères ; ce qui se retrouve jusque dans les bêtes mêmes. C'est elle qui lie tous les hommes par une amitié mutuelle.

Car nous avons tous une pente naturelle qui nous porte à la miséricorde. Et c'est ce secret instinct de la nature qui fait que nous ressentons de l'indignation lorsque l'on fait injustice aux autres et que nous pleurons lorsque nous en voyons d'autres qui pleurent. Comme Dieu veut que nous ressentions cette compassion pour tous les hommes, il l'a lui-même imprimée et comme gravée dans la nature. Il semble lui avoir voulu commander de contribuer de sa part à produire en nous ces sentiments, afin que nous reconnaissions dans cet instinct naturel, combien la miséricorde lui est agréable, et combien il désire de nous que nous l'exercions envers tout le monde.

Pensons donc à ceci, mes frères. Allons à cette école céleste, et conduisons-y nos enfants,

nos parents et nos proches. Que l'homme apprenne avant toutes choses à être charitable, puisque c'est la charité qui le rend proprement homme. C'est une grande chose, mes frères, que d'être homme. Mais un homme charitable est une chose bien plus précieuse. Celui qui n'a pas cette charité cesse d'être homme, puisque c'est elle, comme j'ai dit, qui fait qu'il est homme. Et vous étonnez-vous que ce soit le propre de l'homme d'être charitable, puisque c'est le propre de Dieu même? « Soyez miséri-« cordieux, » dit-il, « comme votre Père céleste « est miséricordieux. » (Luc, VI, 36.)

Apprenons donc à devenir charitables, non-seulement pour les raisons que nous avons dites et pour l'utilité des autres, mais encore pour notre avantage particulier, puisque nous avons aussi besoin nous autres d'une grande miséricorde. Tenons pour perdu tout le temps que nous ne consacrons point à la pratique de la charité. Mais j'appelle ici charité celle qui est exempte de toute avarice. Car si celui qui se contente de posséder paisiblement ce qu'il a sans en faire part aux autres, est bien éloigné d'être charitable, que sera-ce de celui qui ravit le bien de ses frères, quand il ferait des aumônes infinies? Si c'est être cruel et inhumain que de jouir seul de ses richesses, que sera-ce de voler le bien des autres? Si ceux qui ne font aucune injustice sont punis parce qu'ils n'ont pas fait l'aumône, que deviendront ceux qui font tant d'actions injustes?

Ne me dites donc point qu'à la vérité vous avez volé cet homme, mais que c'était pour en faire l'aumône à un autre. C'est un crime qu'on ne peut souffrir. Ne fallait-il pas rendre cet argent à celui-là même à qui vous l'aviez ôté?

Vous avez fait une plaie à un homme et vous voulez guérir un autre que vous n'avez pas blessé. C'était à ce premier que vous deviez appliquer vos remèdes, ou plutôt que vous deviez ne point faire de plaie. Ce n'est pas être miséricordieux que de frapper les autres et de les guérir ensuite. Il faut que nous guérissions ceux que nous n'avons pas blessés. Portez donc les premiers remèdes aux maux que vous avez faits vous-mêmes, et vous penserez ensuite au reste. Ou plutôt, comme je vous l'ai déjà dit, ne faites tort à personne, et ne faites point de plaie que vous soyez obligé de refermer. Ce serait se jouer de Dieu que d'ôter le bien d'autrui pour lui rendre ensuite ce qu'on lui avait ôté.

Il est impossible aussi qu'un avare répare le mal qu'il a fait par son avarice, lorsqu'il ne rend qu'autant qu'il a pris. Il ne suffit pas, pour une obole qu'il a volée, de donner une obole aux pauvres. Il faut qu'il rende un talent pour se laver de son crime devant Dieu. Lorsqu'un voleur est surpris il est obligé de rendre quatre fois plus qu'il n'a volé. Ceux qui, par des voies injustes ravissent le bien des autres, sont pires que des voleurs déclarés. Si donc ces derniers doivent restituer quatre fois autant, n'est-il pas visible que ceux qui ravissent le bien d'autrui doivent rendre dix fois davantage?

Et Dieu veuille encore qu'en restituant de cette manière, leurs injustices et leurs rapines soient effacées aux yeux de Dieu! car pour espérer d'être récompensés, comme s'ils avaient fait de grandes aumônes, c'est ce que je ne crois pas qu'ils doivent prétendre. C'est pourquoi Zachée disait : « Si j'ai fait tort à « quelqu'un, je lui rends le quadruple, « et je donne la moitié de mon bien aux « pauvres. » (Luc, XIX, 8.) Si la loi obligeait de rendre quatre fois autant, à combien plus nous obligera le temps de la grâce du Sauveur? Et si un voleur était obligé à cette rigueur, celui qui ravit le bien d'autrui est obligé à une sévérité bien plus grande. Car outre le tort qu'il fait à son frère, il témoigne encore avoir pour lui un si grand mépris, que quand il lui rendrait le centuple de ce qu'il lui a ôté, à peine pourrait-il satisfaire.

Vous voyez donc que j'ai eu raison de dire que si vous avez volé un sou, vous aurez peine à réparer cette offense en rendant même un talent. Que si en restituant de la sorte, tout ce que vous pouvez faire c'est d'éviter de vous perdre pour jamais, que pouvez-vous prétendre si vous renversez cet ordre, et si, ravissant des successions tout entières, vous vous contentez de rendre de légères sommes, et non pas même à ceux à qui vous avez fait tort, mais à d'autres au lieu d'eux? Quelle espérance peut-il vous rester, et quel salut devez-vous attendre? Voulez-vous savoir le mal que vous faites par cette fausse miséricorde? Ecoutez l'Ecriture qui vous l'apprend : « Celui », dit-elle, « qui offre à Dieu un sacrifice du bien « des pauvres ressemble à celui qui égorge le « fils devant son père. » (Ecclés. XXXIV, 22.)

Ne sortons donc de ce saint lieu, mes frères, qu'après avoir gravé cette parole de l'Ecriture

dans notre cœur; gravons-la aussi sur nos mains et sur nos murailles. Imprimons-la partout, afin qu'elle soit toujours présente devant nos yeux, et que cette crainte étant vivante dans nous, retienne nos mains et les empêche de se tremper dans le sang des pauvres. Car, celui qui vole le pauvre fait pis que s'il le tuait; et cette mort qu'il lui cause par son avarice est d'autant plus cruelle qu'elle est plus lente.

Afin donc que nous puissions nous délivrer d'un crime si horrible aux yeux de Dieu, comprenons-en nous-mêmes l'excès, et faisons-le comprendre aux autres. Ce sera ainsi que nous deviendrons plus ardents à faire l'aumône, et que nous recevrons dès ici la récompense de nos charités, qui sera enfin suivie des biens éternels que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIII.

« OR, JÉSUS, APPELANT SES DISCIPLES, LEUR DIT : J'AI GRANDE COMPASSION DE CE PEUPLE, PARCE QU'IL Y A DÉJA TROIS JOURS QU'ILS DEMEURENT CONTINUELLEMENT AVEC MOI, ET ILS N'ONT RIEN A MANGER. ET JE NE VEUX PAS LES RENVOYER SANS AVOIR MANGÉ, DE PEUR QU'ILS NE TOMBENT EN DÉFAILLANCE SUR LES CHEMINS. » (CHAP. XV, 38, JUSQU'AU VERSET 13 DU CHAP. 16.)

ANALYSE.

1. Second miracle de la multiplication des pains. — Les apôtres ont raconté avec une admirable franchise même ce qui n'est pas à leur avantage.
2. Comparaison des deux miracles de la multiplication des pains.
3. Réprimande que Jésus-Christ fait à ses Apôtres touchant leur peu d'intelligence des choses de Dieu.
4 et 5. Que l'homme ne doit pas prétendre, ni désirer même de passer toute sa vie dans le bonheur; qu'il faut que la vie soit mêlée de biens et de maux. — Que ceux qui paraissent les plus heureux, ont aussi leurs peines qui les tourmentent; et que ceux qui semblent les plus misérables, ont des douceurs qui les consolent. — Qu'il n'y a que la vertu qui puisse véritablement faire le bonheur des hommes.

1. Jésus-Christ, mes frères, fait encore ici ce qu'il avait fait dans la première multiplication des pains. Il avait eu soin alors de guérir auparavant beaucoup de maladies corporelles. Il fait encore ici la même chose, et commence par guérir beaucoup d'aveugles, de boiteux et d'autres malades. Mais pourquoi les apôtres, qui prévinrent alors Jésus-Christ, et qui lui dirent : « Renvoyez ce peuple, » ne lui disent-ils rien de pareil en cette rencontre, et cela après trois jours entiers que ce peuple avait passés à sa suite? C'est ou parce que leur foi était devenue plus grande depuis ce premier miracle, ou parce qu'ils remarquaient que la joie de tout ce peuple le rendait insensible à la faim. Car ils étaient tout occupés à glorifier Dieu des miracles qu'ils voyaient faire au Sauveur.

Et remarquez encore ici, mes frères, que le Fils de Dieu n'en vient pas simplement et tout à coup à faire ce miracle. Il tente auparavant ses disciples, et il les excite eux-mêmes à le prier de le faire. Ce peuple, qui n'était venu que pour obtenir la guérison des malades, n'osait pas demander encore à Jésus-Christ qu'il lui donnât quelque nourriture. Mais

Jésus-Christ, qui était si charitable et qui prévoyait avec tant de soin les besoins de tous, prévient encore ici ceux qui ne lui demandaient rien, et dit à ses disciples : « J'ai grande « compassion de ce peuple, parce qu'il y a « déjà trois jours qu'ils demeurent continuel- « lement avec moi, et qu'ils n'ont rien à man- « ger, et je ne veux pas les renvoyer sans avoir « mangé. » Quand ce peuple en venant ici aurait apporté lui-même de quoi se nourrir trois jours entiers qu'il est avec moi, il aurait déjà consumé tout ce qu'il pouvait avoir.

C'était pour cette raison qu'il ne se hâtait pas de faire ce miracle, ni le premier, ni le second jour. Il attendit qu'ils eussent consumé tout ce qui leur pouvait rester, afin que, sentant un besoin présent, ils reçussent avec plus d'empressement un miracle qui leur était si nécessaire. C'est pourquoi il ajoute : « De peur « qu'ils ne tombent en défaillance sur les che- « mins, » pour faire voir qu'ils étaient venus de loin, et que, quand même ils auraient d'abord pris avec eux quelques vivres, il ne leur en pouvait plus rester. Mais on pouvait dire au Sauveur : Si vous ne voulez pas renvoyer ce peuple sans lui donner à manger, pourquoi ne faites-vous donc pas un miracle pour le nourrir dans ce désert? Je ne le fais pas, répond le Sauveur, parce que je veux auparavant instruire mes disciples par les demandes que je leur adresse, et par les réponses qu'ils me font, leur faire remarquer l'état des choses, les exciter à montrer leur foi et les porter à me dire : Donnez-nous ici des pains pour nourrir ce peuple.

Cependant les apôtres ne comprennent point le dessein du Fils de Dieu, et il est obligé de leur dire, comme rapporte saint Marc : « Votre « cœur est-il donc tellement appesanti qu'ayant « des yeux vous ne voyiez pas, et qu'ayant des « oreilles vous n'entendiez pas? » (Marc, VIII, 17.) Si telle n'eût pas été son intention, pourquoi aurait-il témoigné à ses apôtres que ce peuple méritait qu'il lui fît cette charité, et pourquoi leur aurait-il dit : « Qu'il était tou- « ché de compassion? » Saint Matthieu remarque que Jésus-Christ fit bientôt après ce reproche à ses disciples : « Hommes de peu de foi, « pourquoi vous entretenez-vous ensemble de « ce que vous n'avez point pris de pains? Ne « comprenez-vous pas encore et ne vous sou- « vient-il point des cinq pains pour cinq mille « hommes, et combien vous en avez remporté « de paniers? » (Matth., c. XVI, 8, 9.) Ceci fait voir que les évangélistes sont parfaitement d'accord entre eux.

Mais que font ici les disciples? Ils rampent encore par terre : cependant leur Maître n'avait rien négligé pour graver dans leur mémoire le premier miracle de la multiplication des pains ; il les avait interrogés, il avait provoqué leurs réponses, il les avait rendus les ministres de cette distribution miraculeuse, il leur avait fait emporter douze corbeilles pleines des restes du festin : ils étaient donc encore très-faibles et très-imparfaits. Voici la réponse qu'ils font à Jésus-Christ : « Comment pour- « rions-nous trouver dans ce lieu désert assez « de pain pour rassasier une si grande multi- « tude (33)? » Ils représentent également à Jésus-Christ dans l'un et l'autre de ces miracles qu'ils étaient dans une profonde solitude ; ce qu'ils ne disaient sans doute qu'à cause de la faiblesse de leur foi ; mais Dieu le permettait ainsi, pour donner plus d'éclat à ce miracle, et pour le rendre moins suspect. Il voulait empêcher, comme je l'ai déjà marqué, qu'on ne crût que l'on avait fait venir ce pain de quelque bourg du voisinage. Ce lieu désert, que l'Evangile marque avec soin, repoussait par lui seul cette pensée, et redoublait la foi et l'admiration de ce prodige.

C'était pour cette raison que dans ces deux différents miracles Jésus-Christ avait choisi un lieu solitaire écarté des villes. Mais les apôtres, ne comprenant rien à l'ouvrage de Jésus-Christ, lui disent : « Comment pourrions-nous « trouver dans ce désert assez de pain pour « rassasier une si grande multitude? » Ils croyaient que Jésus-Christ, en leur parlant de la sorte, se disposait à leur ordonner d'aller chercher de quoi nourrir tout ce peuple. Mais cette pensée était bien peu sage, puisqu'il ne leur avait dit dans la première multiplication des pains : « Donnez-leur vous-mêmes à man- « ger, » que pour les obliger à le prier lui-même de le faire. Il ne leur commande point ici de leur donner à manger. Il leur dit seulement : « J'ai grande compassion de ce peuple, « et je ne les veux point renvoyer sans avoir « mangé. » Il veut les exciter et leur faire naître une ouverture favorable pour lui demander son secours dans cette rencontre. Car ses paroles marquaient assez qu'il pouvait bien ne les pas renvoyer sans manger, et qu'il avait ce pouvoir au milieu même des déserts, puis-

qu'en disant : « Je ne veux pas les renvoyer, » il faisait voir assez clairement ce qu'il pouvait.

Après donc que les apôtres lui eurent représenté quelle était la multitude de ce peuple et la solitude du désert où ils étaient, en disant : « Comment pourrions-nous trouver dans « ce désert assez de pain pour rassasier une si « grande multitude? » sans qu'ils comprissent encore rien au dessein de Jésus-Christ, par les paroles qu'il leur avait dites, il commence enfin à agir par lui-même, et il leur demande : « Combien avez-vous de pains? Sept, lui répon- « dirent-ils, et quelques petits poissons (34). » Ils n'ajoutent pas ici comme la première fois : « Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? » Ce qui fait voir que s'ils n'étaient pas encore assez intelligents pour comprendre toutes les merveilles de Jésus-Christ, ils étaient néanmoins un peu plus avancés qu'ils n'étaient au temps du premier miracle. C'est pourquoi Jésus-Christ leur fit à dessein la même demande, afin d'élever leur esprit, et de les faire souvenir du premier miracle qu'ils lui avaient déjà vu faire.

Mais après avoir vu la faiblesse des apôtres, voyez maintenant, mes frères, la grandeur de leur vertu. Et admirez jusqu'où allait leur amour pour la vérité, puisqu'écrivant eux-mêmes cette histoire dans la suite, ils n'y ont rien caché de leur faiblesse, ni déguisé de leurs imperfections, quoiqu'elles fussent si considérables. Car c'était en effet une grande faute d'avoir si tôt oublié un si grand miracle, opéré il n'y avait pas longtemps ; et ce n'est pas sans sujet que Jésus-Christ leur fit le reproche qu'ils n'ont pas même voulu omettre.

2. Il faut encore remarquer ici, mes frères, la vertu prodigieuse des apôtres, et admirer jusqu'à quel point ils avaient appris à ne faire aucun état du manger ; en effet, ils sont dans le fond d'un désert où ils ont déjà demeuré trois jours, et ils n'ont pour toute nourriture que sept pains. Pour les autres circonstances du miracle, elles sont les mêmes que dans la première multiplication ; Jésus commande au peuple de s'asseoir par terre, puis il fait croître les pains dans les mains de ses disciples. « Il commanda donc au peuple de s'asseoir sur « la terre (35). Et prenant les sept pains et les « poissons, après avoir rendu grâces, il les « rompit et les donna à ses disciples, et ses « disciples les donnèrent au peuple (36). » Mais la suite n'est pas la même que dans le premier miracle. « Car tous en mangèrent et furent « rassasiés. Et on emporta sept corbeilles plei- « nes des morceaux qui étaient restés (37). Or, « ceux qui en mangèrent étaient au nombre « de quatre mille hommes, sans compter les « femmes et les enfants (38). » La première fois il avait nourri cinq mille hommes, et l'on avait rempli douze paniers des pains qui restaient ; pourquoi donc ne reste-t-il ici que sept corbeilles, lorsque cependant il n'y avait que quatre mille hommes? Pourquoi, plus il y a de monde, plus trouve-t-on de pain de reste? Nous pourrions répondre fort simplement que ces sept corbeilles d'ici étaient peut-être plus grandes que ces douze paniers d'alors, ou que Jésus-Christ, pour empêcher qu'on ne confondît ces deux miracles, et qu'on ne les fît passer pour un seul, voulut mettre entre les deux quelque différence ; voilà pourquoi il égale les paniers qui restaient du premier miracle au nombre de ses apôtres, et les sept corbeilles du second à celui des pains.

Mais il faisait encore voir bien clairement sa puissance souveraine par ces petites circonstances, et marquait avec quelle facilité il accomplissait les plus grands miracles, puisqu'il lui était si aisé de faire tout réussir dans la manière qu'il lui plaisait. Car je regarde ceci, mes frères, comme l'effet d'une grande puissance dans le Fils de Dieu, d'avoir fait trouver ce nombre si juste, et d'avoir fait rester si précisément douze paniers en nourrissant les cinq mille hommes, et sept corbeilles en nourrissant les quatre mille, sans qu'il y eût rien de plus ou de moins que ce nombre.

Ce dernier miracle se termine enfin comme le premier. Car il est marqué dans l'un et dans l'autre que Jésus-Christ, après avoir renvoyé le peuple, se retira « et monta dans une bar- « que. » Comme Jésus-Christ n'avait encore point fait de miracle qui attirât autant le peuple à le suivre que cette multiplication des pains, et non-seulement à le suivre, mais à le prendre même pour roi, il voulut faire voir jusqu'à quel point il fuyait la royauté. Il se retira aussitôt et monta sur une barque, afin que ce peuple ne le pût suivre.

« Et ayant renvoyé le peuple, il monta sur « une barque, et vint au pays de Magedan (39). « Alors les pharisiens et les sadducéens vin- « rent à lui pour le tenter et le prièrent de « leur faire voir quelque prodige dans l'air (1).

« Mais il leur répondit : Le soir vous dites : il « fera beau parce que le ciel est rouge (2). Et « le matin vous dites : Nous aurons aujourd'hui de l'orage, parce que le ciel est sombre « et rougeâtre (3). » Saint Marc dit que lorsqu'ils se furent approchés du Sauveur et qu'ils l'eurent prié de leur faire voir quelque signe, il en gémit et dit en soupirant : « Pourquoi « ce peuple me demande-t-il un prodige ? » (Marc, VI, 12.) Cette demande captieuse qu'ils faisaient à Jésus-Christ ne mériterait que son indignation, et néanmoins le Fils de Dieu est si doux qu'il ne s'irrite point contre leur malice. Il est au contraire touché de leur misère. Il s'afflige que leur maladie soit incurable, et qu'après tant de preuves si publiques de sa puissance, ils viennent encore le tenter. Il savait que ce n'était point pour croire en lui qu'ils lui faisaient cette demande, mais seulement pour le surprendre. S'ils se fussent adressés à lui avec plus de sincérité, il leur eût accordé volontiers tout ce qu'ils lui demandaient. Nous avons vu, il n'y a pas longtemps, qu'après avoir dit à une femme chananéenne : « Il n'est pas juste de prendre le « pain des enfants et de le donner aux chiens, » il ne laisse pas néanmoins de l'exaucer ensuite ; combien donc leur eût-il accordé plutôt cette grâce, s'ils la lui avaient demandée sans déguisement? Mais comme ils ne venaient que dans le dessein de le tenter, il les appelle très-justement « hypocrites, » puisqu'ils n'avaient pas dans le cœur ce qu'ils témoignaient par leurs paroles. S'ils eussent été disposés à croire en lui, ils ne lui auraient point fait cette demande.

Et une autre marque encore qu'ils ne faisaient pas cette demande dans l'intention d'acquérir la foi, c'est qu'en entendant les reproches qui leur sont faits, ils ne s'excusent point sur leur ignorance, et ne disent point qu'ils venaient à lui pour s'instruire. Mais quel prodige les pharisiens pouvaient-ils désirer de voir dans l'air? Ils voulaient peut-être que Jésus arrêtât le soleil, ou qu'il donnât un frein à la lune, ou qu'il excitât des foudres et des éclairs, ou qu'il fît un changement dans tout l'air, et quelque merveille semblable. Jésus-Christ leur répond : « Hypo« crites, vous savez bien reconnaître ce que « présagent les diverses apparences du ciel, « et vous ne savez point reconnaître les signes « des temps que Dieu a marqués (4). » Admirez, mes frères, la douceur et l'humilité du Fils de Dieu. Il ne leur refuse pas absolument de faire ce qu'ils lui demandent comme il avait fait ailleurs, lorsqu'il dit : « On ne « leur donnera point de signes, » mais il donne la raison de ce refus, quoiqu'en lui faisant cette demande ils n'eussent aucun désir de s'instruire de la vérité. Quelle est donc cette raison? Comme il y a dans l'air, dit-il, des marques du beau et du mauvais temps ; et que personne, en voyant celles qui présagent le mauvais, ne s'attend à voir le ciel serein, comme en voyant le ciel serein, il ne s'attend point aux orages : vous devez raisonner de même à mon sujet.

Ce temps que vous voyez de mon premier avènement est bien différent de ce que sera le second. Vous n'avez besoin maintenant que de voir les prodiges que je fais sur la terre ; je réserve à mon autre avènement les prodiges qui paraîtront dans les airs. Je suis venu maintenant comme médecin ; mais je viendrai alors en juge. Je suis venu maintenant chercher la brebis égarée, et je viendrai alors me faire rendre compte de vos actions. C'est pourquoi je me suis caché d'abord en venant, mais j'ouvrirai alors les cieux ; j'obscurcirai le soleil ; je ferai disparaître la lumière de la lune ; je ferai trembler toutes les puissances des cieux, et je paraîtrai tout d'un coup dans l'air, comme un éclair qui brille et qui surprend tout le monde.

Mais ce n'est pas maintenant le temps de faire ces prodiges, puisque je ne suis venu que pour mourir, et pour endurer les outrages les plus sanglants. Ne savez-vous pas que le Prophète a dit de moi : « Il ne dispu« tera point, il ne criera point, et on n'en« tendra point sa voix dans les places publi« ques ? » (Is. XLII, 2.) Et qu'un autre prophète a dit : « Il descendra comme la pluie « sur une toison? » (Ps., LXXI, 6.) Que si vous m'objectez ici les miracles qui furent faits autrefois au temps de Pharaon, je vous réponds qu'il s'agissait alors de délivrer mon peuple d'un ennemi, et qu'ainsi ces miracles étaient nécessaires ; au lieu que venant aujourd'hui chez des amis et au milieu de mon peuple, je n'ai point besoin de tous ces prodiges.

3. De plus, comment puis-je vous accorder ces grandes choses que vous demandez, puisque vous ne croyez pas les petites que je fais

tous les jours devant vos yeux? Je ne les appelle petites que parce qu'elles n'ont pas tant d'éclat à l'extérieur, quoique leur vertu invisible soit incomparablement plus grande que tous ces prodiges de l'air. Car que peut-on comparer à la puissance de remettre les péchés, de ressusciter les morts, de chasser les démons, de rendre la santé, le mouvement et l'affermissement aux corps, et de faire cent autres choses semblables?

« Ce peuple méchant et adultère demande « un prodige, et il ne lui en sera point donné « d'autre que celui du prophète Jonas. Et les « laissant là, il s'en alla (4). » Voyez combien leurs cœurs sont aveuglés. Jésus-Christ leur dit qu'il ne leur sera point donné d'autre signe que celui du prophète Jonas, et ils ne s'informent pas même quel était ce signe. Ne devaient-ils pas, eux qui savaient quel avait été ce prophète, et ce qui lui était arrivé, chercher au moins, lorsqu'on leur disait cette parole pour la seconde fois, à s'éclaircir de ce qu'elle voulait dire, et à se faire instruire de ce mystère? Mais ce que j'ai dit n'est que trop vrai. Ils ne faisaient point ces questions au Sauveur dans un désir sincère de s'instruire. C'est pourquoi l'Evangile remarque « que « Jésus-Christ les laissa et qu'il s'en alla. »

« Or ses disciples étant passés au delà de « l'eau, oublièrent de prendre des pains (5). Et « Jésus leur dit : Ayez soin de vous garder du « levain des pharisiens et des sadducéens (6). » Pourquoi Jésus-Christ ne leur dit-il pas clairement : Ayez soin de vous garder de la doctrine des pharisiens? Il est clair que par cette expression il voulait leur donner lieu de se souvenir des deux miracles qu'il avait faits, car il savait qu'ils ne s'en souvenaient déjà plus. Il n'eût pas été raisonnable de leur reprocher cet oubli s'il n'en eût trouvé un sujet légitime, mais en prenant ainsi l'occasion d'eux-mêmes et de ce qu'ils disent pour leur faire ce reproche, c'était sans doute un moyen de l'adoucir beaucoup, et de le leur rendre moins odieux.

Vous me direz peut-être : Pourquoi ne prenait-il pas sujet de les blâmer de cet oubli, lorsqu'ils lui dirent au second miracle : « Où « pourrons-nous avoir dans ce désert assez de « pain pour nourrir un si grand nombre de « personnes? » Il semblait que ce fût alors une occasion bien propre de les accuser de leur peu de souvenir. Je vous réponds qu'il ne voulut pas le faire alors, pour ne pas paraître faire avec quelque faste ce second miracle. On peut dire aussi qu'il évita de leur faire alors ce reproche, parce qu'il ne voulait pas les confondre devant le peuple, ni chercher sa gloire dans leur propre confusion. De plus cette accusation était beaucoup plus juste ici, puisque ce miracle opéré par deux différentes fois, avait produit sur eux si peu d'effet. Mais enfin, après cette seconde multiplication, il ne diffère plus d'accuser leur peu de foi, et il découvre en public les pensées qu'ils formaient dans le secret de leur cœur.

« Mais ils pensaient et disaient entre eux : « C'est parce que nous n'avons point pris de « pain (7). » Il paraît qu'ils étaient encore attachés aux cérémonies de la purification des Juifs, et du discernement des viandes. Toutes ces raisons réunies obligent Jésus-Christ de les reprendre avec plus de force. « Ce que Jésus « connaissant, il leur dit : Hommes de peu de « foi, pourquoi vous entretenez-vous ensem- « ble de ce que vous n'avez point pris de pains « (8)? » Ne comprenez-vous point encore et ne vous souvenez-vous point? Votre cœur est-il aveuglé? Avez-vous des yeux sans voir et des oreilles sans entendre? « Ne vous souvenez- « vous point des cinq pains distribués à cinq « mille hommes, et combien vous en avez rem- « porté de paniers (9)? Ni des sept pains dis- « tribués à quatre mille hommes, et combien « vous en avez remporté de corbeilles (10)? » Remarquez, mes frères, avec quelle sévérité le Sauveur parle ici à ses apôtres. On ne voit point ailleurs qu'il leur ait rien reproché avec tant de force. D'où vient donc qu'il les traite ici si sévèrement? C'était encore pour les porter à laisser de côté l'observance concernant la distinction des viandes. Il s'était contenté, lorsqu'il en parlait aux pharisiens, de dire à ses apôtres qui l'interrogeaient : « Ne comprenez- « vous point cela? Etes-vous aussi sans intelli- « gence? » Mais il leur parle ici plus fortement et il les appelle « des hommes de peu de foi. » Il n'est pas toujours à propos de parler doucement aux hommes. Si d'un côté il leur donnait beaucoup d'accès et de liberté auprès de lui, il savait aussi de l'autre les corriger par de sévères réprimandes, afin que par ce mélange et ce tempérament de sévérité et de douceur, il ménageât avec sagesse la conduite de leur salut.

Il semble qu'aussitôt qu'il leur a fait ce reproche, il veuille s'en justifier en disant : « Ne

« vous souvenez-vous point des cinq pains distribués à cinq mille hommes, et combien « vous en avez remporté de paniers, et des « sept pains distribués à quatre mille hommes, « et combien vous en avez remporté de corbeilles? » Il leur marque avec soin le nombre des personnes qui furent rassasiées et celui des paniers qui restèrent, afin qu'en rappelant en leur mémoire toutes ces particularités, il les rendît plus vigilants et plus fidèles pour l'avenir. Et pour comprendre mieux quelle fut la force de cette réprimande et quel effet elle produisit sur les apôtres en les faisant sortir comme d'un profond assoupissement, il ne faut que considérer les paroles de notre Evangile. Sans les réprimander davantage, Jésus ajoute seulement après ce reproche : « Comment ne compre« nez-vous point que je ne vous parlais pas de « pain, lorsque je vous ai dit de vous garder « du levain des pharisiens et des sadducéens « (11)? » Et néanmoins l'évangéliste leur rend ce témoignage. « Alors ils comprirent qu'il ne « leur avait point dit de se garder du levain « qu'on met dans le pain, mais de la doctrine « des pharisiens et des sadducéens (12). » Ils le comprirent sans aucune interprétation de la part de leur Maître. Voyez-vous le bien qu'une réprimande faite à propos produit dans les âmes? Car on voit que celle-ci éloigna les apôtres de ces observances judaïques, et que de lâches qu'ils étaient auparavant, oubliant tout et négligeant tout, elle les rendit au contraire si ardents, et redoubla leur foi de telle sorte, qu'ils ne craignaient plus ni de manquer de pain, ni de tomber dans les extrémités les plus pressantes.

Que cet exemple donc, mes frères, apprenne aux pasteurs à n'avoir pas toujours une complaisance lâche et molle pour ceux qui leur sont soumis; et aux peuples à ne pas rechercher une douceur excessive dans les pasteurs qui les conduisent. L'homme est si faible qu'il a toujours besoin de ces deux remèdes, de la force et de la douceur. C'est par ce double moyen que Dieu a toujours gouverné le monde. Tantôt il a usé de sévérité, et tantôt de grâce, et il a mêlé divinement les biens et les maux ensemble. Il ne nous laisse pas toujours vivre ou dans l'affliction ou dans la joie; mais comme le jour succède à la nuit, et l'été à l'hiver, il nous fait passer de même de la tristesse à la joie, des maux aux biens, et de la maladie à la santé.

4. Ne soyons donc point surpris, mes frères, lorsque nous tombons dans la maladie, puisque c'est au contraire de la santé que nous devons être surpris. Ne nous troublons point lorsque nous souffrons quelque douleur, puisque nous devons plutôt nous troubler d'être dans la joie. Ces deux différents états s'entre-suivent et se succèdent toujours. Pourriez-vous vous étonner de vous voir sujets à cette vicissitude de biens et de maux, puisque les plus grands n'en ont pas été exempts?

Pour vous convaincre de ce que je dis, examinez la vie de quelque saint que vous croirez avoir été moins sujet aux maux, et avoir joui de plus de biens. Voulez-vous que ce soit Abraham? voulez-vous que nous considérions son état dès le commencement de sa vie? Ecoutez ce que Dieu lui dit d'abord : « Sortez de votre terre « et du milieu de vos parents. » (Gen. XII, 1.) Vous voyez sans doute combien ce premier commandement qu'il reçoit de Dieu semble dur; voyez maintenant comment le bien succède au mal, et la joie à la tristesse : « Et venez « dans la terre que je vous montrerai, où je « vous établirai le chef d'une grande race. »

Ne croyez pas que lorsqu'il fut arrivé dans cette terre comme dans un port tranquille, il cessa d'être dans les maux. Ce fut alors au contraire qu'il en ressentit d'infiniment plus fâcheux. Ce fut alors qu'il fut affligé de la famine; qu'il fut obligé d'aller dans un pays étranger, et qu'il vit enlever sa femme. Mais il vit aussi succéder ensuite à ces maux de nouvelles grâces. Il vit la plaie dont Dieu frappa Pharaon à son sujet, l'honneur avec lequel ce roi lui permit de s'en retourner, l'estime qu'il lui témoigna, les présents dont il le combla, et enfin son heureux retour dans son pays et dans sa maison. On voit ainsi dans toute la suite de sa vie une succession continuelle de biens et de maux, de prospérités et d'adversités. Tel a été dans la suite l'état de tous les apôtres. C'est pourquoi saint Paul dit : « Je bénis Dieu qui nous console dans toutes « nos peines, afin que nous puissions aussi « consoler nous-mêmes ceux qui souffrent « toutes sortes d'afflictions. » (II Cor. I, 4.)

Mais que me fait cela, me direz-vous, moi qui suis continuellement dans la douleur? Ne soyez point ingrat, mon frère, ne méconnaissez pas les grâces que Dieu vous fait. Cet état que vous dites est un état qui ne peut exister. Il est impossible d'être dans de continuelles

douleurs. La nature n'y pourrait pas résister. Mais parce que nous voudrions être toujours dans la joie, nous croyons toujours être dans l'affliction. D'ailleurs, comme nous oublions bientôt les biens que nous avons reçus, et que nous ne pouvons au contraire oublier les maux que nous avons soufferts, l'oubli des uns et le souvenir toujours présent des autres nous fait dire que nous sommes dans la misère et dans la douleur. Mais comme je vous l'ai dit, il serait impossible qu'un homme pût vivre s'il était toujours dans les maux.

Examinons si vous voulez d'un côté la vie de ceux qui vivent dans les délices et dans l'abondance de toutes sortes de biens, et voyons de l'autre l'état de ceux qui souffrent et qui sont accablés de maux. J'espère vous faire voir clairement que les premiers ont aussi leurs afflictions ; comme les seconds ont aussi leurs plaisirs et leurs joies. Ecoutez-moi seulement avec patience et sans prévention.

Prenons deux hommes tout différents. Que l'un soit esclave, et qu'il gémisse dans les fers : que l'autre soit un jeune roi qui n'ait plus de père qui le retienne, et qui dépense avec une profusion excessive les biens infinis qu'il lui a laissés. Que l'un soit un pauvre artisan qui gagne avec peine chaque jour de quoi subsister ; et que l'autre vive dans le luxe et dans toutes sortes de délices. Commençons par voir les ennuis et les chagrins de celui qui est si heureux en apparence. Représentons-nous ce qu'il souffre lorsqu'il désire un degré d'honneur qu'il ne peut avoir ; lorsqu'il se voit méprisé de ses propres domestiques, négligé de ceux qui sont au-dessous de lui, blâmé dans ses excès et détesté de tout le monde ; enfin lorsqu'il éprouve mille maux qui sont inévitables aux personnes riches, comme les chagrins, les inquiétudes, les médisances, les ennuis, les piéges, les faux rapports, et le grand nombre d'ennemis qui, ne pouvant usurper les grands biens qu'ils lui envient, n'ont point d'autre consolation que de traverser son bonheur par mille artifices, de lui susciter tous les jours de nouvelles affaires, et de ne lui permettre jamais de vivre en repos.

Voyons maintenant les douceurs dont jouit quelquefois cet artisan dans le travail pénible auquel il est contraint pour gagner sa vie. Premièrement, il n'est point exposé à ces malheurs, dont le riche est assiégé de toutes parts. Si quelqu'un témoigne le mépriser, il n'en est point attristé, parce qu'il ne se préfère à personne. Il ne craint point de perdre ses biens. Il mange le peu qu'il a en repos. Il y trouve son plaisir, et il dort en toute sécurité. Ces voluptueux trouvent moins de plaisir à boire leur vin de Thasos, que ce pauvre à se rafraîchir d'une eau claire qu'il tire d'une belle source.

Si ce que je vous dis ne vous suffit pas encore, comparons plus en détail l'état d'un roi et celui d'un homme qui gémit dans les chaînes. Nous verrons que souvent l'un est dans la joie et se divertit, pendant que l'autre, avec sa pourpre et son diadême, est abattu de tristesse, déchiré d'ennuis et tourmenté de mille frayeurs qui le font mourir. Car c'est une chose constante, qu'il n'y a point de vie si heureuse qui soit exempte de douleur, comme il n'y en a point aussi de si misérable qui n'ait sa joie et ses consolations. Notre nature est trop faible pour supporter un état aussi pénible que serait cette continuité de douleurs. Que si l'un se réjouit plus souvent, et que l'autre soit plus souvent triste, c'est la faute de ce dernier. Ce n'est point son état qui, de lui-même, le jette dans cette tristesse ; ce n'est que sa propre faiblesse qui l'abat et qui le met dans ce découragement.

Il ne dépend que de nous, si nous le voulons, d'être toujours dans la joie. Appliquons-nous seulement à la vertu, et rien ne sera capable de nous rendre tristes. La vertu remplit de douces espérances ceux qui la possèdent. Elle les rend chers à Dieu et agréables aux hommes. Elle les comble d'un plaisir et d'une consolation ineffable. Et, quoiqu'elle ait ses épines, elle remplit néanmoins le cœur d'une telle joie, et il est comme charmé de délices si inconcevables, qu'il n'y a point de paroles qui les puissent exprimer.

Car je vous prie de me dire ce que vous appelez plaisir en ce monde? Est-ce une table somptueuse, une santé robuste, une grande réputation et des richesses immenses? Je suis assuré que, si vous comparez toutes ces choses avec les joies intérieures dont je vous parle, elles vous paraîtront plutôt des maux que de véritables biens. Il n'y a rien de plus agréable que la bonne conscience. Rien n'est plus doux à l'âme que l'espérance qu'elle conçoit pour l'avenir. Si vous voulez vous en convaincre,

faisons venir ici un vieillard près de mourir. Représentons-lui, d'un côté, la bonne chère ou les honneurs dont il a joui durant sa vie, et montrons-lui, de l'autre, les bonnes œuvres qu'il a faites. Demandons-lui ce qui lui donne alors plus de plaisir, et ce qui le console davantage, et nous verrons qu'il rougira des uns, au lieu que le souvenir des autres le fera tressaillir de joie.

5. C'est ainsi qu'Ezéchias, malade, ne se souvenait plus des délices de ses festins, ni de la gloire de son royaume; mais seulement de sa justice et de ses œuvres de piété. Car il disait à Dieu : « Souvenez-vous, Seigneur, que « j'ai marché en votre présence dans une voie « droite. » (IV Rois, x, 3.) Voyez de même la joie que ressent saint Paul, lorsqu'il dit : « J'ai « bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai « gardé la foi. » (II Tim. IV, 7.)

Vous me demanderez peut-être de quels autres biens saint Paul pouvait se souvenir en cet état, et quelle autre consolation il pouvait avoir, que de ses vertus passées. Je vous réponds qu'il pouvait rappeler alors en sa mémoire plus d'avantages, même temporels, que toutes ces personnes du monde; car il avait reçu des honneurs et des dons très-considérables. Il dit lui-même, écrivant aux Galates, qu'ils l'avaient reçu « comme un ange du Sei« gneur, et comme Jésus-Christ même. Qu'ils « eussent, si cela était possible, arraché leurs « propres yeux pour les lui donner » (Gal. IV, 14), et qu'ils eussent de bon cœur donné leur propre vie pour sauver la sienne.

Cependant cet apôtre, à la fin de sa vie, ne se souvient plus de tous ces honneurs. Il n'a dans la mémoire que ses travaux, et la récompense qu'il en attend. Et certes, c'était avec grande raison que ce saint apôtre avait effacé le reste de sa mémoire. Les honneurs se perdent en ce monde, mais les souffrances nous accompagnent après notre mort, et, au lieu qu'on nous redemande compte des premiers, on nous rend, au contraire, des récompenses pour les autres.

Ne savez-vous pas quel trouble nos péchés causent dans notre esprit au moment de notre mort; quelle est alors notre inquiétude et l'agitation de notre cœur. Lorsque nous sommes ainsi déchirés au dedans de nous, le souvenir de nos vertus, qui se présente alors à notre âme, est comme la douceur du calme qui succède à la tempête, et qui nous console dans le trouble et dans le désespoir où nous nous trouvons réduits. Si nous étions sages, mes frères, cette crainte nous accompagnerait durant toute notre vie. Mais, parce que nous y sommes insensibles tant que nous vivons, elle se saisira de nous à la mort, et nous frappera de terreur.

Un prisonnier, un coupable, n'est jamais plus triste que lorsqu'on le tire de la prison pour le présenter à son juge. C'est alors qu'il tremble, quand il se voit au pied du tribunal, où il doit rendre compte de ses crimes, et entendre prononcer l'arrêt de sa mort. N'est-ce pas ce qui remplit l'esprit des mourants de spectres et de visions effroyables, qu'ils nous racontent eux-mêmes, et dont ils ne peuvent souffrir le regard? Ils font des efforts si violents dans le désespoir où ils sont, qu'ils en ébranlent tout leur lit et le renversent par terre. Ils lancent de tous côtés des regards farouches sur ceux qui les environnent. On voit au dehors ce que l'âme souffre au dedans, lorsqu'elle combat pour ne pas sortir du corps, ou qu'elle ne peut supporter la présence des anges qui viennent à elle.

Si le regard de quelques personnes nous fait souvent trembler de peur, que ferons-nous lorsque les anges viendront à nous d'un œil menaçant, et que les puissances célestes nous sépareront de toutes les choses présentes? Que deviendrons-nous, lorsque notre âme, se voyant arrachée du corps comme par force, jettera mille soupirs inutiles et mille regrets superflus, comme ce riche de l'évangile, qui s'affligea si inutilement à la mort?

Gravons donc ceci dans nos âmes. Pensons sérieusement, mes frères, à ce triste état. Craignons d'y tomber, afin que nous n'y tombions pas. Conservons en nous une vive appréhension de ces maux. Ainsi, nous ne les éprouverons pas, mais nous jouirons au contraire des biens éternels, que je vous souhaite à tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, qui nous vivifie, est toute la gloire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

« OR, JÉSUS ÉTANT VENU AUX ENVIRONS DE CÉSARÉE DE PHILIPPES, INTERROGEAIT SES DISCIPLES EN LEUR DISANT : QUE DISENT LES HOMMES DE MOI ? QUI DISENT-ILS QU'EST LE FILS DE L'HOMME ? (CHAP. XVI, 13, JUSQU'AU VERSET 24.)

—

ANALYSE.

1. Pierre, le coryphée du chœur apostolique, confesse que Jésus est le Christ, Fils du Dieu vivant.
2. Excellence de cette confession. — Que le Fils est consubstantiel au Père. — Contre les Anoméens.
3. Jésus-Christ ayant élevé ses disciples à cette hauteur dans la foi, commence dès-lors à leur laisser entrevoir dans un avenir prochain sa passion et sa croix.
4. Pierre se scandalise de la croix annoncée et prédite ; son Maître le reprend sévèrement.—Excellence du signe de la croix.

5 et 6. Avec quelle foi nous le devons imprimer sur notre front. — Combien il est terrible aux ennemis de notre salut. — Qu'un chrétien ne doit point rougir de la croix. — Quelle est la grandeur des récompenses que Dieu nous promet.

1. Pourquoi, mes frères, l'évangéliste rapporte-t-il le nom du prince qui avait fait bâtir cette ville ? C'était pour distinguer cette ville de Césarée de « Philippes, » d'avec une autre que l'on appelait Césarée de « Straton. » Ce n'était pas dans cette dernière que Jésus-Christ interrogeait ses apôtres, mais à Césarée de Philippes. Il voulut les éloigner beaucoup des Juifs, afin qu'étant seuls, ils pussent avec plus de liberté lui dire tout ce qu'ils pensaient de lui.

Mais pourquoi Jésus-Christ ne leur demande-t-il pas d'abord ce qu'ils pensent eux-mêmes de sa personne ? Pourquoi leur demande-t-il auparavant ce que le peuple en disait ? Après qu'ils lui auraient rapporté les pensées du peuple, il voulait, en leur adressant cette nouvelle question : « Et vous, qui dites-vous que je « suis ? » il voulait, dis-je, leur faire comprendre que leurs sentiments devaient être beaucoup plus relevés, et se distinguer complétement des basses pensées de la multitude. C'est pour cette raison qu'il ne leur fait pas cette demande au commencement de sa prédication. Il attend qu'il ait fait devant eux beaucoup de miracles, qu'il leur ait révélé des vérités très-importantes, et qu'il leur ait manifesté sa divinité et son égalité avec son Père, par des preuves dont ils ne pouvaient douter.

Il ne dit point : que disent de moi les scribes et les pharisiens ? qui disent-ils que je suis ? quoiqu'ils eussent souvent été avec lui, et qu'il leur eût parlé en différentes rencontres ; mais « qui les hommes disent-ils que je suis ? » Il demande ce que le peuple dit de lui ; parce que si les pensées du peuple étaient basses et grossières, elles étaient néanmoins sans malice : au lieu que les sentiments des pharisiens étaient toujours corrompus par leur envie.

Et, pour montrer la vérité de son incarnation, et témoigner qu'il voulait que l'on y ajoutât foi, il dit : « Qui est le Fils de « l'homme ? » (Jean, III, 13) appelant ainsi sa divinité. C'est ce qu'il fait en plusieurs autres endroits de l'Evangile : « Personne n'est « monté dans le ciel sinon le Fils de l'homme « qui est descendu du ciel. » (Jean, VI, 62.) Et ailleurs : « Lorsque vous verrez le Fils de « l'homme monter où il était auparavant. Ils « lui répondent : Les uns disent que vous êtes « Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jéré-« mie ou quelqu'un des prophètes (14) ; » et lorsqu'ils lui ont ainsi rapporté les sentiments des autres, « Jésus leur dit : Et vous autres, qui « dites-vous que je suis (15) ? » Il leur fait, comme je l'ai déjà dit, cette seconde demande pour les exciter à avoir des sentiments plus nobles et plus relevés de lui, et pour leur témoigner que cette pensée du peuple était trop basse et trop indigne de sa grandeur. Ce peuple voyant le Sauveur faire des miracles

au-dessus de la puissance des hommes, le regardait comme quelque grand homme ressuscité d'entre les morts, selon ce qu'Hérode disait lui-même; mais il n'allait pas plus loin. Jésus-Christ donc voulait retirer ses apôtres de ces pensées populaires. C'est pour ce sujet qu'il leur dit : « Et vous, qui dites-vous « que je suis ? » c'est-à-dire, vous qui êtes continuellement avec moi, qui me voyez faire un si grand nombre de miracles, qui en avez fait vous-mêmes en mon nom, « qui dites-« vous que je suis ? »

Que fait ici saint Pierre qui est comme la bouche de tous les apôtres, le prince et le chef de cette troupe sacrée, et qui témoigne partout tant de zèle pour le Sauveur? Quoique Jésus-Christ leur eût fait cette demande en commun, il répond lui seul. Quand le Fils de Dieu s'informait seulement quelle pensée le peuple avait de lui, ils répondent tous également à cette demande; mais lorsqu'il veut savoir quel était leur sentiment particulier, saint Pierre prévient tous les autres. « Simon « Pierre prenant la parole, lui dit : Vous êtes « le Christ Fils du Dieu vivant (16). A quoi Jésus-Christ répond : « Vous êtes bienheureux, « Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point « la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, « mais mon Père qui est dans le ciel (17). » Ces paroles du Sauveur nous font voir que si saint Pierre ne l'eût reconnu pour le vrai Fils de Dieu, et né de sa propre substance, cette confession n'eût point été l'effet d'une révélation divine, ni digne de rendre « heureux » celui qui l'avait faite.

Nous avons déjà vu que les apôtres lui avaient dit dans le vaisseau, après cette tempête qu'il avait si miraculeusement calmée : « Vous êtes véritablement Fils de Dieu, » sans que Jésus-Christ néanmoins les eût appelés « heureux, » comme il appelle ici saint Pierre; parce que, bien qu'ils eussent dit la vérité, ils ne confessaient pas néanmoins aussi pleinement qu'il était le Fils unique de Dieu que saint Pierre le fait ici. Ils ne lui attribuaient qu'une sorte de filiation qu'il partageait avec beaucoup d'autres, et quoiqu'ils le regardassent comme le plus cher et comme le premier-né de tous, ils ne croyaient pas cependant, comme fait ici saint Pierre, qu'il fût né de la propre substance de son Père, et qu'il en fût le Fils de cette manière unique et incommunicable à tout autre.

2. Nous voyons que Nathanaël dit aussi à Jésus-Christ : « Maître, vous êtes le Fils de « Dieu, vous êtes le roi d'Israël (Jean, I, 48) ; » et Jésus-Christ cependant est si éloigné de l'appeler « heureux » , qu'il le reprend au contraire comme ayant des sentiments trop bas de lui : car il lui dit aussitôt : « Vous croyez « parce que je vous ai dit que je vous ai vu « sous le figuier. Vous verrez d'autres choses « bien plus grandes. » Jésus-Christ donc appelle ici saint Pierre « heureux » ; parce qu'il a confessé qu'il était le Fils de Dieu de cette manière excellente qui lui est particulière; et il lui rend ce témoignage qu'il n'avait rendu à nul autre : « Ce n'est point la chair et le « sang qui vous a révélé ceci, mais mon Père « qui est dans le ciel. »

Il semble que par ces paroles il veuille nous empêcher de croire que, parce que saint Pierre l'aimait ardemment, il voulait flatter son Maître en lui parlant par le mouvement d'une amitié humaine, et d'une complaisance secrète. Il fait voir publiquement quel était celui qui lui avait inspiré cette pensée, et il nous apprend que c'était Pierre qui parlait, mais que c'était le Père éternel qui lui mettait les paroles dans la bouche; afin que nous reconnussions qu'il ne lui accordait pas une louange humaine par cette confession, mais qu'il proférait au dehors ce qu'il avait appris de Dieu même.

Pourquoi Jésus-Christ ne leur dit-il pas lui-même clairement qu'il est le Christ? Pourquoi aime-t-il mieux donner lieu aux autres de reconnaître ce qu'il est, par les demandes qu'il leur fait? C'est sans doute parce qu'il lui était plus séant d'agir de la sorte, et que cette conduite était plus propre à attirer ses apôtres à la foi, et à leur persuader qu'il était égal à son Père? Et n'admirez-vous point ici, mes frères, comment le Père révèle son Fils, et comment le Fils révèle réciproquement son Père? Car Jésus-Christ dit lui-même que « personne ne connaît le Père que le Fils, et « celui à qui le Fils le veut révéler. » Il est donc impossible de connaître autrement le Fils que par le Père, ou de connaître le Père que par le Fils : ce qui est encore une preuve manifeste de l'égalité de leur gloire, et nous montre qu'ils sont d'une même substance.

Après que saint Pierre eut rendu ce témoignage au Sauveur, Jésus-Christ lui dit aussitôt : « Vous êtes Simon, fils de Jean, vous

« serez appelé Pierre. » Comme vous avez nommé mon Père, je nomme aussi le vôtre; et comme vous êtes véritablement « fils de « Jean, » je suis de même véritablement Fils de Dieu le Père. Sans ce sens mystérieux on pourrait croire qu'il aurait été superflu de dire : « Vous êtes le fils de Jean. » Mais comme saint Pierre venait de dire, « vous êtes le Fils « de Dieu, » Jésus-Christ ajoute aussitôt ces paroles pour nous faire voir qu'il était aussi véritablement le Fils de Dieu, que Simon était « fils de Jean, » c'est-à-dire, qu'il était d'une même substance avec son Père.

« Et moi aussi je vous dis que vous êtes « Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « Eglise, et les portes de l'enfer ne prévau- « dront point contre elle (18). Sur cette pierre, » dit Jésus-Christ, « je bâtirai mon Eglise, » c'est-à-dire, sur cette foi et sur cette confession. Il montre par ces paroles que beaucoup de monde devait croire un jour en lui. Il relève l'esprit et les pensées de cet apôtre, et il l'établit le pasteur de son Eglise : « Et les « portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle. » S'il est vrai que ces portes ne vaincront point mon Eglise, combien moins pourront-elles me vaincre? et je vous dis ceci, mon apôtre, afin que vous ne soyez point troublé, lorsque vous entendrez dire bientôt que je serai livré pour être crucifié. A cet honneur il en ajoute encore un autre :

« Et je vous donnerai les clefs du royaume « des cieux; et tout ce que vous lierez sur la « terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous « délierez sur la terre sera délié dans le ciel (19). » Que veulent dire ces paroles : « Je vous don- « nerai ? » Comme mon Père vous a donné la grâce de me connaître, « je vous donnerai » aussi ces clefs. Il ne dit point : Je prierai mon Père qu'il vous les donne, quoique la grandeur de ce don fût ineffable, et qu'il fallût être Dieu pour le faire; mais il dit : « Je vous « donnerai. » Quel est ce don qu'il lui fait : « Je vous donnerai », dit-il, « les clefs du « royaume des cieux; et tout ce que vous « lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et « ce que vous délierez sur la terre sera aussi « délié dans le ciel. »

Comment pouvons-nous expliquer que celui qui dit : « Je vous donnerai, » témoigne ail- « leurs que ce « n'est pas à lui de donner à « personne le droit de s'asseoir à sa droite ou « à sa gauche ? » Considérez comment il porte cet apôtre à avoir des sentiments dignes de sa divinité; comment il se découvre à lui, et lui déclare qu'il est le Fils de Dieu par ces deux promesses qu'il lui fait. Car il lui promet deux choses qui ne peuvent être le don que d'un Dieu, l'une de remettre les péchés, et l'autre de rendre son Eglise immobile au milieu des assauts de tant d'orages, et de faire voir dans un simple pêcheur une fermeté plus solide que n'est celle de la « pierre », lorsque tout le monde se soulèverait contre lui, et lui déclarerait une guerre ouverte.

Jésus-Christ traite ici saint Pierre comme son Père avait traité Jérémie, lorsqu'il lui dit : « Qu'il le rendrait comme une colonne de « fer, et comme un mur d'airain. « (Jér. I, 17.) Il y a cette différence, que l'un n'était exposé qu'aux attaques d'un seul peuple; et que l'autre était destiné à combattre tous les peuples de la terre.

Je demande ici à ceux qui s'efforcent de diminuer la dignité du Fils de Dieu, lequel de ces deux dons est le plus grand; ou celui que le Père fait à saint Pierre, ou celui que lui fait le Fils. Le Père lui fait connaître son Fils, et le Fils lui donne le pouvoir de révéler le Père et le Fils, et d'en donner la connaissance à toute la terre. Lorsqu'il lui donne ces « clefs » célestes, il rend un homme mortel maître de tout ce qui est dans les cieux. Il fait qu'il répand la foi et qu'il étend l'Eglise par tout le monde, avec une fermeté plus immobile et plus inébranlable que n'est le ciel même, « puisque le ciel et la terre passeront, « et que les paroles de Jésus-Christ ne passe- « ront pas (Matth. XXIV, 25.) » Comment donc le Fils serait-il inférieur à son Père, puisqu'il fait de si grands dons aux hommes?

3. Je ne dis pas ceci, mes frères, pour séparer les ouvrages du Père d'avec ceux du Fils, « puisque toutes choses ont été faites par « le Verbe, et que rien n'a été fait sans lui. » (Jean, I, 4.) Je prétends seulement fermer la bouche à ces personnes insolentes et téméraires, qui ont la hardiesse de proférer de tels blasphèmes. Mais remarquez partout avec quelle autorité Jésus-Christ parle en ce lieu : « Je vous dis, moi, que vous êtes Pierre, et « que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. « Je vous donnerai les clefs du royaume des « cieux. » Après leur avoir dit ces paroles il leur commanda de ne le découvrir à personne.

« En même temps il commanda à ses dis« ciples de ne dire à personne qu'il fût le « Christ (20). » Il leur faisait cette défense afin que, lorsque tout ce qui scandalisait les hommes serait passé, que le mystère de sa croix serait accompli, et qu'il ne resterait plus rien qui pût surprendre ou troubler les esprits, et apporter quelque obstacle à leur foi, il fût plus facile aux apôtres d'imprimer dans les esprits des hommes des pensées dignes du Sauveur. Car jusque-là sa puissance souveraine n'avait pas éclaté bien visiblement. C'est pourquoi il voulait que ses disciples se réservassent de publier sa gloire, lorsque la vérité des mystères du Fils de Dieu serait plus connue, et que les miracles que feraient les apôtres autoriseraient leur prédication, et donneraient du poids à leurs paroles.

Car il y avait bien de la différence entre voir Jésus-Christ dans la Judée, tantôt faire des miracles, et tantôt souffrir des injures et des outrages, principalement lorsque tous ces miracles devaient enfin se terminer à la mort infâme de la croix; ou le voir au contraire adoré par toute la terre, confessé partout avec une foi généreuse, et élevé pour jamais au-dessus de toutes ces souffrances, auxquelles il s'était soumis pour nous. C'est pour cette raison qu'il commande aux apôtres de ne point dire encore qu'il fût le Christ. Quand on arrache de la terre l'arbre qui commençait d'y prendre racine, il ne reprend plus racine qu'avec peine : mais lorsqu'une fois bien enraciné dans la terre, il y demeure ferme sans qu'on l'y ébranle, il pousse des branches de toutes parts, et croît toujours de plus en plus.

Si les apôtres, après avoir vu faire tant de miracles au Sauveur, et avoir eu part à ses plus secrets mystères, ne laissent pas de se scandaliser au seul nom de la croix, et lorsque Jésus-Christ leur prédit ce qui lui devait arriver ; si non-seulement le commun d'entre eux, mais leur prince même, et leur chef en est plus frappé que les autres; jugez dans quel scandale et dans quel trouble eût pu tomber le reste du monde, lorsque d'un côté on leur eût dit que Jésus-Christ était Fils de Dieu, et qu'ils l'eussent vu de l'autre attaché en croix, et couvert d'ignominies, dont ils n'eussent pas compris le mystère, parce qu'ils n'avaient pas encore reçu le don du Saint-Esprit. Si Jésus-Christ dit à ses apôtres mêmes : « J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais « vous ne les pouvez pas porter maintenant « (Jean, XVI, 12); » combien plus ce peuple faible eût-il été incapable de les porter, et comment n'eût-il pas succombé sous le poids du plus auguste et du plus impénétrable de nos mystères?

C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ défend ici à ses apôtres de publier qu'il fût le Christ. Et pour vous faire mieux voir quel avantage il y avait pour les hommes de n'apprendre ce mystère qu'après que le scandale en serait passé, et qu'ils n'en verraient plus que la profonde sagesse et l'utilité infinie, il ne faut que considérer ce qui arrive à saint Pierre. Car, après avoir témoigné tant de faiblesse à la passion de son maître, jusqu'à le renoncer trois fois par la crainte d'une servante ; il parut si courageux dans la suite, lorsque le mystère de la croix fut accompli, et qu'il eut vu des preuves indubitables de la résurrection du Sauveur, que rien ne put à l'avenir lui être un sujet de scandale, ni ébranler dans son cœur ce que le Saint-Esprit lui avait appris. Il se lança au contraire comme un lion intrépide au milieu des Juifs ; il vit sans pâlir les dangers qui l'environnaient de toutes parts, et enfin il méprisa la mort qui le menaçait toujours.

C'était donc avec grande raison que Jésus-Christ défendait ici aux apôtres de déclarer ce mystère aux hommes, puisqu'il usait même de réserve envers les apôtres, et qu'il leur disait : « J'ai encore beaucoup de choses à vous « dire, mais vous ne les pouvez pas porter « maintenant. » Aussi il ne faut pas douter que les apôtres n'aient ignoré beaucoup de choses que Jésus-Christ leur avait dites avant sa mort sans les expliquer, et qu'ils n'ont comprises ensuite qu'après sa résurrection. Et si Jésus-Christ traitait avec cette réserve ceux qui devaient être les maîtres et les docteurs de toute la terre, n'était-il pas juste d'user de cette conduite à l'égard du simple peuple?

« Dès lors Jésus commença à découvrir à ses « disciples, qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, « et qu'il y souffrît beaucoup de la part des « sénateurs, des princes des prêtres et des doc« teurs de la loi, qu'il y fût mis à mort, et qu'il « ressuscitât le troisième jour (21). » Quand dès lors? Quand il eut bien imprimé cette vérité dans leurs esprits, qu'il était véritablement le Fils de Dieu ; et qu'en leur promettant de bâtir son Eglise sur la pierre, il leur eut

marqué la vocation des Gentils. Cependant ils ne comprirent pas encore ce que leur disait Jésus-Christ. Cette parole leur était comme voilée, et leurs yeux étaient enveloppés d'une nuit si épaisse qu'elle les empêchait de rien voir, parce qu'ils ne savaient pas encore qu'il dût ressusciter d'entre les morts. C'est pourquoi Jésus-Christ s'applique davantage à les tirer de leur aveuglement. Il leur éclaircit ces difficultés, afin qu'ils puissent les comprendre.

Mais ils n'y comprirent rien, et cette parole leur fut toujours un mystère. Ils craignaient même de lui demander, non s'il mourrait; mais comment et de quelle mort il mourrait: enfin ils n'osaient s'informer de ce que signifiait ce qu'ils entendaient. Comme ils ne savaient ce que c'était que de ressusciter, ils croyaient qu'il valait mieux ne point mourir que de ressusciter après être mort. Pendant que les autres apôtres étaient tous dans le trouble et dans l'agitation, saint Pierre le plus zélé prend seul la liberté de parler à Jésus-Christ, non devant les autres apôtres, mais en particulier.

« Et Pierre l'ayant tiré à part, commença à « le reprendre en lui disant: Ah Seigneur, à « Dieu ne plaise, cela ne vous arrivera pas « (22). » Quoi ! mes frères, cet Apôtre, après avoir reçu du Père une révélation si rare; après avoir été appelé « heureux » par le Fils de Dieu même, tombe en si peu de temps du haut de cette grandeur où il était élevé, et la passion de Jésus-Christ lui fait peur ! Mais il ne faut pas s'étonner que celui qui n'avait point reçu de révélation de Dieu pour comprendre ce mystère, tombât dans le scandale, lorsqu'il en entendait parler. Dieu voulait nous faire voir que cet apôtre n'avait point parlé de lui-même, lorsqu'il avait confessé si généreusement la divinité du Sauveur, et c'est pourquoi il permettait qu'il se troublât si fort ensuite, lorsqu'on lui dit des choses que Dieu ne lui avait pas révélées. Il en est saisi de frayeur, et il les entend dire cent fois sans les pouvoir jamais comprendre.

Il avait appris que Jésus était le Fils de Dieu ; mais il n'en savait pas davantage. Le mystère de sa croix et de sa résurrection lui était entièrement inconnu. Ainsi vous voyez avec quelle sagesse Jésus-Christ fait à ses disciples le commandement de ne déclarer cette vérité à personne. Car si elle trouble et épouvante ceux mêmes qu'il fallait nécessairement en instruire, quel trouble n'eût-elle point excité dans les autres ? Mais Jésus-Christ voulant montrer avec quel amour il s'offrait de lui-même à tant de maux, fait un sévère reproche à saint Pierre, et il l'appelle « satan. »

4. « Mais Jésus se tournant dit à Pierre : « Retirez-vous de moi, satan, vous m'êtes à « scandale, parce que vous ne goûtez point ce « qui est de Dieu, mais seulement ce qui est « humain (23). » Que tous ceux qui rougissent de la croix de Jésus-Christ écoutent cette parole. Si le Prince même des apôtres, quoiqu'il n'eût pas encore appris de Dieu ce mystère, est appelé « satan » par Jésus-Christ même ; que doivent attendre ceux qui renoncent cette croix après qu'elle a été adorée de toute la terre ? Si le Fils de Dieu fait un reproche si sévère à celui qu'il venait d'appeler « heureux, » et qui avait fait une confession si excellente et si relevée, jugez comment il traitera un jour ceux qui après tant de preuves ne reçoivent et n'adorent pas encore le mystère de la croix.

Il ne lui dit pas simplement que le démon a parlé par lui; il lui en donne le nom même : « Retirez-vous de moi, satan. » Tout son désir en s'opposant ainsi à Jésus-Christ était seulement que son Maître qu'il aimait ne souffrît pas. Mais le Fils de Dieu le reprend à dessein avec cette vigueur, parce qu'il savait, et que saint Pierre en particulier, et que tous les autres apôtres craignaient étrangement la mort de leur Maître, et qu'ils ne pouvaient souffrir d'en entendre parler. C'est pourquoi Jésus-Christ déclare ce que ce disciple avait de plus caché dans le secret de son cœur : « Vous ne « goûtez point ce qui est de Dieu, mais seule- « ment ce qui est humain. »

Que veulent dire ces paroles : « Vous ne « goûtez point ce qui est de Dieu, mais seule- « ment ce qui est humain ? » Saint Pierre jugeant des souffrances de son Maître d'une manière fort grossière et toute charnelle, croyait que cette mort lui était honteuse et indigne de sa grandeur. C'est de quoi Jésus-Christ le reprend. Il semble qu'il lui dise : Il n'est point indigne de moi de souffrir la mort, et il n'y a que les pensées basses et terrestres où vous vous laissez aller, qui vous en fassent juger de la sorte. Si vous aviez écouté mes paroles avec l'Esprit de Dieu, en éloignant de vous toutes ces pensées charnelles, vous connaîtriez quelle gloire je tirerai de cette conclusion et de cette ignominie. Vous dites qu'il

indigne de moi de souffrir, et je vous réponds qu'il n'y a que le diable qui puisse s'opposer à mes souffrances. C'est ainsi qu'il réfute les pensées de cet apôtre par un raisonnement tout contraire.

Lorsque saint Jean refusa de le baptiser, parce qu'il jugeait son baptême trop indigne du Sauveur, Jésus-Christ lui persuada au contraire de le faire, en lui montrant qu'il convenait qu'il en fût ainsi; et bientôt encore il dira à Pierre, lorsque ce disciple voudra l'empêcher de lui laver les pieds : « Vous n'aurez « point de part avec moi, si je ne vous lave les « pieds (Jean, XIII, 9); » c'est de la même manière qu'il traite ici saint Pierre, c'est-à-dire qu'il réfute ses raisons par des raisons contraires, et que par la sévérité de sa réprimande, il lui ôte la crainte qu'il avait de sa passion.

Que personne donc, mes frères, ne rougisse de ces marques augustes et adorables de notre salut. La croix de Jésus-Christ est la source de tous nos biens. C'est par elle que nous vivons, et que nous sommes ce que nous sommes. Portons la croix de Jésus-Christ et parons-nous-en comme d'une couronne de gloire. C'est elle qui est comme le sceau et l'accomplissement de toutes les choses qui regardent notre salut. Si nous sommes régénérés dans les eaux sacrées du baptême, la croix y est présente. Si nous nous approchons de la table du Seigneur, pour y recevoir son saint corps, elle y paraît avec éclat. Si l'on nous impose les mains pour nous consacrer au ministère du Seigneur, elle y est encore présente. Enfin, quoi que nous fassions, nous voyons partout ce signe adorable, qui est tout ensemble la cause et la marque de notre victoire. Nous l'avons dans nos maisons; nous la peignons sur nos murailles; nous la gravons sur nos portes; nous l'imprimons sur nos visages, et nous la portons toujours dans le cœur. Car la croix est un signe et un monument sacré, qui rappelle en notre mémoire l'ouvrage de notre salut, le recouvrement de notre ancienne liberté, et l'infinie miséricorde de notre Sauveur Jésus-Christ, qui par l'amour qu'il nous a porté, a été comme une brebis que l'on mène à la boucherie.

Lors donc que vous imprimez ce signe sacré sur vous, souvenez-vous de ce qui a donné lieu à cette croix et de ce qui l'a rendue nécessaire. Que ce souvenir réprime en vous votre orgueil, qu'il arrête votre colère et qu'il étouffe toutes vos autres passions. Lorsque vous formez ce signe sur votre front, armez-vous d'une sainte hardiesse et rétablissez votre âme dans sa première liberté. Car vous n'ignorez pas, mes frères, que la croix est le prix qui vous l'a fait recouvrer. C'est pourquoi saint Paul nous exhortant à rentrer dans cette liberté si digne d'un véritable chrétien, nous y porte en nous parlant de la croix et du sang du fils de Dieu : « Vous avez été, » dit-il, « rachetés d'un grand « prix, ne vous rendez point esclaves des « hommes. » (I Cor. VI, 20.)

Considérez quel est le prix qui a été donné pour votre rançon, et vous ne serez plus l'esclave d'aucun homme sur la terre. Ce prix, mes frères, et cette rançon c'est la croix. Vous ne la devez donc pas marquer négligemment du bout du doigt sur votre visage. Vous devez la graver avec amour dans votre cœur par une foi très-fervente. Si vous l'imprimez de la sorte sur votre front, nul des esprits impurs n'osera s'approcher de vous en voyant sur votre visage les armes qui l'ont terrassé, et cette épée étincelante dont il a reçu le coup mortel. Si la seule vue des lieux où les bourreaux exécutent les criminels, vous fait frémir d'horreur et trembler de crainte, dans quel trouble et quelle terreur doivent entrer les démons, en voyant les armes dont Jésus-Christ s'est servi pour les vaincre?

Ne rougissez donc pas de la croix, afin que Jésus-Christ ne rougisse point de vous, lorsqu'il viendra dans la majesté de sa gloire, et qu'il fera briller ce signe d'une lumière plus éclatante que les rayons du soleil. Car elle paraîtra alors aux yeux de tous les hommes qui auront été dans le monde. Elle publiera hautement l'innocence et la charité de celui qui s'y est laissé attacher, et elle convaincra toute la terre qu'il n'a rien omis pour sa part de tout ce qui était nécessaire pour notre salut.

C'est la croix qui, du temps de nos pères et du nôtre, a ouvert ces bienheureuses portes qui nous avaient été fermées; qui a détruit la vertu mortelle des breuvages empoisonnés que nous avions pris; qui a déraciné de nous toutes les plantes envenimées qui poussaient des rejetons de mort, et qui a guéri les morsures horribles dont ces bêtes infernales nous avaient cruellement déchirés. Car si cette adorable croix a brisé les portes de l'enfer pour nous

vir celles du ciel ; si elle a terrassé toutes les forces du démon, si elle a détruit son empire, doit-on s'étonner qu'elle ait aussi détruit la force du poison qui envenimait nos cœurs, qu'elle y ait dissipé cet air pestilentiel qui les corrompait, et qu'elle en ait exterminé pour jamais ces bêtes furieuses qui les dévoraient ?

5. Gravez donc, mes frères, ce signe dans votre cœur. Embrassez avec amour ce qui a produit le salut de vos âmes. Car c'est la croix qui a sauvé et converti toute la terre. C'est elle qui en a banni l'erreur ; qui a rétabli la vérité ; qui a fait de la terre un ciel ; qui a changé les hommes en anges. C'est par elle que les démons ont cessé de nous paraître redoutables, et que nous les avons méprisés. C'est par elle que la mort n'a plus été une mort, mais un sommeil. Enfin c'est par la croix que tout ce qui nous faisait la guerre a été détruit, que tout ce qui s'opposait à nous a été foulé aux pieds, et que tous nos ennemis ont été renversés par terre.

Si vous trouvez donc quelqu'un qui vous dise : Quoi, vous adorez une croix ? Répondez-lui d'un ton de voix qui témoigne de votre fermeté, et d'un visage gai et riant, dites : Oui, je l'adore, et je ne cesserai point de l'adorer. S'il se moque de vous, plaignez-le, et répandez vos larmes en voyant son aveuglement. Rendez grâces à Dieu qui vous a honoré d'un si grand don, et qui vous a fait des grâces si prodigieuses, que personne ne peut les comprendre, si Dieu par une faveur toute particulière ne les lui révèle. Cet homme qui vous insulte , ne vous raille ainsi que parce que « l'homme animal et humain n'est point ca- « pable des choses qu'enseigne l'esprit de « Dieu, car elles lui paraissent une folie ; et « il ne les peut comprendre, parce que c'est « par une lumière spirituelle qu'on en doit « juger. » (I Cor. II, 14.)

Ces personnes ressemblent à des enfants qui se rient des choses les plus grandes et les plus saintes. Amenez ici un enfant, qu'il voie nos plus redoutables mystères : et il en rira. Tels sont les païens, ou plutôt ils sont encore plus enfants, et par conséquent plus misérables, puisque malgré leur âge avancé, ils ont des sentiments et des pensées puériles. C'est ce qui les rend tout à fait inexcusables. Pour nous, mes frères, disons sans rien craindre, et protestons hautement devant toute la terre et en présence de tous les païens, que toute notre gloire est dans la croix ; qu'elle est la source de tous nos biens ; qu'elle est toute notre espérance ; et que c'est elle qui couronne tous les saints. Je voudrais pouvoir dire avec saint Paul, « que tout le monde m'est « crucifié, et que je suis crucifié au monde. » (Gal. VI, 14.) Mais je ne puis le dire avec vérité, tyrannisé que je suis par tant de passions différentes.

Je vous exhorte donc, et je m'exhorte le premier en vous exhortant. Je vous conjure, mes frères, d'être crucifiés au monde, et de n'avoir plus rien de commun avec la terre. N'aimez que le ciel, qui est la véritable patrie. N'aimez que la gloire et les biens infinis qui nous y sont réservés. Car nous sommes les soldats du Roi des cieux ; il nous a revêtus d'armes toutes spirituelles. Pourquoi donc nous rabaissons-nous jusqu'à vivre comme les derniers des hommes, ou plutôt jusqu'à vivre comme les bêtes ? Ne faut-il pas que le soldat soit où est son chef ? Nous sommes à un souverain qui ne nous tient pas éloignés de lui, et qui veut que nous en soyons toujours proches. Les rois de la terre ne souffrent point que tous leurs soldats soient dans leur palais, et qu'ils les accompagnent partout où ils marchent. Mais ce chef divin veut que toutes ses troupes environnent toujours son trône.

C'est ainsi que saint Paul, vivant comme nous sur la terre, était toujours en esprit avec les chérubins et avec les séraphins. Il était plus proche de Jésus-Christ, que les gardes de nos souverains ne sont près de leurs personnes. Lorsque ces officiers gardent nos rois, et qu'ils se tiennent près d'eux, ils en détachent au moins leurs regards, et, quoiqu'ils soient présents de corps, leur esprit s'égare souvent en divers lieux. Mais rien ne détournait saint Paul de Jésus, son roi ; et il tenait arrêtées sur lui toutes les pensées de son cœur.

Si nous voulons, mes frères, imiter ce saint apôtre, rien ne nous en peut empêcher. Si nous étions fort éloignés de notre Prince, nous aurions quelque sujet de trouver cette présence difficile, mais puisqu'il se trouve partout, les âmes généreuses et vigilantes peuvent l'avoir toujours présent.

N'est-ce pas cette vue et cette présence qui faisait dire à David : « Je ne craindrai point « les maux, parce que vous êtes avec moi (Ps. « XXII, 4) ; » et ce qui oblige Dieu de nous dire : « Je suis un Dieu proche et non pas un

« Dieu éloigné (Jérém. XXIII, 23) ? » Le péché nous sépare et nous éloigne de Dieu, et la vertu nous en approche. « Lorsque vous me « parlerez encore (Isaïe, LVIII, 9), » nous dit-il, « je vous dirai : me voici présent. » Quel est le père qui écoute aussi promptement les demandes de ses enfants ; quelle est la mère qui veille avec plus d'empressement pour prévenir les prières de son fils, que Dieu pour prévenir les nôtres? il n'y a rien dans le cœur des pères et des mères de la terre qui approche de ce grand amour de Dieu. Il est continuellement attentif pour nous écouter. Aussitôt qu'un des siens commence à l'invoquer, il l'exauce au moment même, sans attendre qu'il l'invoque autant de temps que la grandeur de sa majesté le voudrait. C'est pourquoi il dit : « Quand vous me parlerez encore, je « vous dirai : me voici présent. » Je ne différerai point de vous exaucer et d'accomplir toutes vos demandes.

Invoquons donc Dieu, mes frères, comme il veut que nous l'invoquions. Comment veut-il qu'on le prie ? « Rompez », dit-il, « tous les « liens de l'injustice, rompez les cédules des « obligations extorquées, et déchirez tous « les seings et toutes les procédures injustes. « Faites part de votre pain au pauvre; re« cevez les étrangers dans votre maison. « Quand vous verrez un pauvre nu revê« tez-le, èt ne méprisez point ceux qui vien« nent du même sang que vous. Alors votre « lumière du matin éclatera, et vos blessures « seront refermées. Votre justice marchera « devant vous, et la gloire de Dieu vous en« vironnera. Vous m'invoquerez et je vous « exaucerai, et lorsque vous me parlerez en« core, je vous dirai : me voici présent. » (Isaïe, LVIII, 6.)

Mais qui peut, dites-vous, faire tant de choses? Et moi je vous demande au contraire : qui peut ne les pas faire ? Qu'y a-t-il de pénible dans ce que je viens de dire? qu'y a-t-il de fâcheux ? qu'y a-t-il qui ne soit aisé ? Toutes ces choses sont au contraire si faciles, que plusieurs sont allés sans peine au delà de ces préceptes. Ils n'ont pas seulement « déchiré les obliga« tions injustes, » que leur avarice avait exigées ; ils ont même renoncé à tout leur bien. Ils n'ont pas seulement « retiré chez eux l'é« tranger, et fait part de leur table au pau« vre, » mais ils ont travaillé de leurs propres mains, pour avoir de quoi les nourrir. Ils ne se sont pas contentés « d'obliger leurs pro« ches, » ils ont encore fait du bien à leurs plus grands ennemis.

6. Que trouvez-vous donc de pénible en tout ce que je viens de dire ? Le Prophète ne vous commande point de courir les terres et les mers, de creuser jusqu'aux entrailles de la terre, de vous macérer par de longs jeûnes, ni de vous couvrir d'un cilice. Il vous ordonne seulement d'être charitable envers votre prochain, de faire part de votre pain au pauvre, et de rompre les obligations injustes. Peut-on trouver rien de plus aisé? Que si vous y craignez encore quelque peine, jetez les yeux sur la grandeur des récompenses qu'il vous promet, et vous n'y trouverez plus rien que de très-facile. Car, comme les princes et les rois ont soin, dans les combats et dans les jeux de course, d'exposer aux yeux de ceux qui courent le prix qu'ils destinent au vainqueur, Jésus-Christ de même met, comme au milieu de sa carrière, les récompenses qu'il prépare aux victorieux. Il nous les montre à tous pour nous exciter, et les paroles du Prophète sont comme les mains par lesquelles il nous les présente.

Quand nos princes et nos souverains seraient encore cent fois plus grands et plus riches qu'ils ne sont, comme ils sont hommes, il faut nécessairement que leurs richesses aient des bornes, et que leur libéralité s'épuise. Ils usent d'artifice pour faire paraître le peu qu'ils donnent, comme étant fort considérable. Ils font porter séparément les prix qu'ils proposent par autant de différentes personnes, et ils les étalent avec beaucoup d'appareil. Mais notre Roi agit bien d'une autre manière. Comme il est infiniment riche, que ses dons sont inépuisables, et qu'il ne lui est point nécessaire de leur donner un prix et un éclat emprunté, il les ramasse tous ensemble, et il ne les montre que confusément à nos yeux, parce que s'il voulait s'arrêter à nous les faire voir un à un, et en détail, ce serait une entreprise infinie.

Pour comprendre combien ce que je vous dis est véritable, examinez chacun de ces biens qu'il promet ici. « Alors », dit-il, « votre lu« mière du matin éclatera. » Croyez-vous, mes frères, que Dieu ne nous promette qu'un seul don par ces paroles? Ne voyez-vous pas le grand nombre de prix et de récompenses que cette seule promesse renferme ? Voulez-

vous que nous développions ces trésors cachés, et que nous vous les découvrions autant qu'il nous sera possible? Je vous prie seulement de ne vous pas ennuyer, et de ne vous pas lasser de m'entendre.

Que veut dire premièrement ce mot, « éclatera? » Car le Prophète ne dit pas : paraîtra, mais « éclatera. » C'est pour nous faire mieux comprendre la promptitude et la libéralité de notre prince, pour nous témoigner avec quel zèle il veille pour notre salut, quelle violence il se fait pour retenir en lui ses grâces, et qu'il ne cherche qu'à s'en décharger sur nous, sans que rien puisse arrêter sa magnificence.

« Votre lumière du matin; » Que veut dire cet autre mot, « du matin? » Dieu nous témoigne par là qu'il n'attend pas toujours, pour nous éclairer, que nous ayons souffert; mais qu'il prévient les maux. C'est ce qui est marqué par ces autres paroles : « Lorsque vous « parlerez encore, je vous dirai : Me voici. » Mais quelle est cette « lumière? » Ce n'est pas sans doute cette lumière sensible; c'est une autre lumière beaucoup plus excellente, qui nous découvre le ciel, qui nous y fait voir les anges, les archanges, les chérubins et les séraphins, les principautés, les dominations, les trônes et les puissances, toutes ces armées divines, toutes ces troupes bienheureuses, toute cette cour céleste et ces tentes adorables. Celui qui a été honoré de cette lumière ineffable, verra ces objets bienheureux. Il n'éprouvera point le feu de l'enfer, le ver qui ronge et qui ne meurt point, ces grincements de dents, ces chaînes qui ne se peuvent rompre, ces tourments et ces misères, ces ténèbres profondes, ces fleuves de flammes qui ne s'éteindront jamais, ces blasphèmes horribles et ces lieux de douleurs et de tortures effroyables; mais il passera en d'autres lieux, d'où la douleur et la tristesse fuiront éternellement, où la joie, la paix, le plaisir et les délices, régneront sans fin, où il jouira d'une vie éternelle et d'une gloire ineffable; où il admirera ces tentes d'une beauté incomparable, et cette majesté si auguste et si sainte de notre roi; où il verra ces biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point ouïs, et qui ne sont point montés dans le cœur de l'homme; où demeure cet époux céleste, où est la chambre nuptiale, dans laquelle entrent les vierges chastes et pures qui ont conservé leurs lampes ardentes, et tous ceux qui ont gardé purs et sans tache les habits qu'ils avaient reçus; où sont enfin les biens infinis de notre roi, et les richesses inépuisables de Dieu même.

Comprenez-donc, mes frères, quels sont les biens auxquels on vous invite, et combien Dieu vous promet dans un seul mot. Que de trésors trouverions-nous si nous voulions examiner ainsi en particulier chacune des promesses que Dieu nous fait par son prophète Combien découvririons-nous de richesses? Après cela différerons-nous davantage de les désirer? Témoignerons-nous de l'indifférence et de la paresse à secourir les pauvres? Ne le faisons pas, mes frères, je vous en conjure. Quand nous devrions tout perdre, quand il faudrait renoncer à tout, quand nous devrions même être jetés dans le feu, et passer au travers des épées nues; souffrons tout avec courage, afin de pouvoir un jour recevoir de notre prince cette gloire inestimable, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

« ALORS JÉSUS DIT A SES DISCIPLES : SI QUELQU'UN VEUT VENIR APRÈS MOI, QU'IL RENONCE A SOI-MÊME, QU'IL SE CHARGE DE SA CROIX, ET QU'IL ME SUIVE. » (CHAP. XVI, 24, JUSQU'AU VERSET 28.)

ANALYSE.

1. Précepte du renoncement à soi-même ; en quoi il consiste.
2 et 3. Porter sa croix et suivre Jésus-Christ pour arriver au salut, à la vie, aux récompenses éternelles.
4. A quoi sert la santé du corps si l'âme est malade ? — Le Père et le Fils ont la même substance comme la même gloire.
5 et 6. Eloge des solitaires et de leur genre de vie. — Leur formule de prière. — Les gens du monde pourraient et devraient imiter les solitaires.

1. « Jésus dit alors à ses disciples, » c'est-à-dire lorsque saint Pierre lui eut dit : « A Dieu « ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera « pas, » et que Jésus-Christ eut répondu : « Retirez-vous de moi, Satan ; » car le Fils de Dieu ne se contenta pas d'une réprimande si sévère. Il voulut faire voir quelle était la vanité des paroles de cet apôtre, et quel serait le fruit, au contraire, que tout le monde tirerait de sa passion. Vous m'exhortez, lui dit-il, à avoir pitié de moi-même et vous désirez que ces souffrances ne m'arrivent pas ; et moi je vous dis au contraire que non-seulement il vous serait très-dangereux de vous opposer à ma croix et d'empêcher que je ne meure pour vous, mais que vous périrez très-certainement et que vous ne pourrez prétendre aucune part au salut, si vous n'êtes disposé vous-même aux souffrances et toujours prêt à la mort. Il veut que ses disciples reconnaissent qu'il n'était pas indigne de lui de mourir en croix et de mourir non-seulement pour les raisons qu'il leur avait déjà dites, mais encore pour les grands avantages que sa mort produirait pour toute la terre. Il dit dans l'Evangile de saint Jean : « Que si le grain de froment ne meurt lors« qu'il est en terre, il demeure seul, mais « qu'après qu'il est mort il rapporte beaucoup « de fruit. (Jean, XII, 24.)

Et pour étendre encore cette vérité plus loin, dans cet endroit de saint Matthieu, il montre que non-seulement il faut qu'il meure lui-même, mais que tous ses véritables disciples s'y doivent aussi préparer. Il y a, leur dit-il, tant de biens renfermés dans ces souffrances passagères, qu'un de vos plus grands malheurs c'est de ne les vouloir pas accepter et de craindre de mourir ; comme votre plus grand bonheur, c'est d'être toujours prêts à faire ce sacrifice. C'est ce qu'il montre clairement par toute la suite, quoique jusque-là il n'eût voulu découvrir cette vérité qu'en partie.

Et remarquez, mes frères, la sagesse avec laquelle Jésus-Christ parle en cet endroit. Il n'engage et ne force personne. Il ne dit point : Quoique vous le vouliez, ou que vous ne le vouliez pas, il faut nécessairement que vous enduriez des maux. Il dit seulement : « Si « quelqu'un veut venir après moi. » Je ne contrains et ne violente personne. Je laisse tout le monde à soi et libre de faire ce qu'il voudra. C'est pourquoi je dis : « Si quelqu'un veut. » Car c'est à des biens que je vous invite et non à des maux. Je ne vous appelle point à un état de misères ni aux rigueurs d'un supplice pour user envers vous de contrainte. Les biens que je vous propose sont assez grands pour vous attirer d'eux-mêmes à écouter ce que je vous dis. Mais ces paroles formaient l'exhortation la plus puissante qu'il pût employer. Celui qui violente et qui force quelqu'un, lui donne souvent de l'éloignement et augmente son aversion. Lorsqu'au contraire on laisse celui à

qui l'on propose une chose, libre de la faire ou de ne la faire pas, c'est un moyen bien plus puissant pour l'attirer à ce qu'on désire de lui. Car les paroles douces et obligeantes font plus d'effet sur nos esprits que la force et la contrainte.

C'est pour cette raison que Jésus-Christ dit sans user de violence : « Si quelqu'un veut, » etc. Les biens que je vous offre, dit-il, sont si grands et si considérables, qu'ils méritent assez que vous y couriez de vous-mêmes et que vous les désiriez de votre propre mouvement. Si quelqu'un vous proposait de grandes sommes d'argent, il ne vous ferait aucune violence en vous invitant à les recevoir. Si donc vous ne croyez point que l'on vous force dans ces rencontres, combien le devez-vous moins croire lorsqu'on vous offre tous les biens du ciel? Si la seule grandeur de ces biens inestimables qu'on vous propose ne vous attire par elle-même et ne vous entraîne à tâcher de les acquérir, vous êtes indignes de les recevoir ; et quand vous les auriez reçus, vous n'en comprendriez pas le prix. C'est pourquoi Jésus-Christ ne contraint ici personne. Il nous laisse à nous et il se contente de nous exhorter à nous y porter de nous-mêmes.

Comme les apôtres paraissaient surpris de cette parole, il semble que Jésus-Christ leur dise : Il n'est point nécessaire que vous vous troubliez de la sorte. Si vous ne croyez point que ce que je vous propose vous soit une source de biens et le plus grand bonheur qui puisse vous arriver, je ne vous y forcerai pas. Je ne prétends contraindre personne. Je n'appelle à moi que celui « qui me veut suivre. » Et ne croyez pas, mes disciples, que j'appelle « me suivre », ce que vous avez fait jusqu'ici en m'accompagnant dans mes voyages. Il faudra que vous enduriez bien d'autres travaux, et que vous passiez par des afflictions bien plus sensibles, si vous êtes résolus de me suivre de la manière que je l'entends. Et vous, Pierre, qui venez de confesser que je suis le Fils de Dieu, ne prétendez pas que pour cette confession, vous deviez attendre la couronne de la gloire. Ne vous imaginez pas que ce soit assez pour le salut et que vous n'ayez plus qu'à vivre dans une pleine assurance comme ayant satisfait à tout. Je pourrais assez, étant le Fils de Dieu, vous empêcher de tomber dans ces malheurs, et prévenir par ma puissance tous les périls qui vous pourront arriver, mais je ne le veux pas faire à cause de vous-même et pour votre propre bien, afin que vous contribuiez de votre part à votre bonheur, et que vos souffrances redoublent un jour votre gloire. Si quelqu'un aimait un athlète, il ne voudrait pas qu'on le couronnât, seulement parce qu'il est son ami. Il veut qu'il travaille et qu'il mérite sa couronne ; et plus il l'aime, plus il désire qu'il s'efforce de s'en rendre digne. C'est ainsi que Jésus-Christ nous traite. Plus il chérit une âme, plus il veut qu'elle contribue pour sa part à son bonheur et à sa gloire. Il ne peut souffrir que sa grâce fasse tout en elle et qu'elle n'y réponde point par ses travaux.

Mais admirez comment il tâche de leur rendre moins odieux ce qu'il leur dit. Il ne l'adresse pas à eux seuls en particulier, mais il le propose comme une maxime générale pour tout le monde. « Si quelqu'un veut : » homme ou femme, roi ou sujet, « Si quelqu'un veut venir après moi, » il faut que ce soit par cette voie. Il semble, mes frères, que Jésus-Christ ne dise qu'une seule chose, et il en dit trois. Il commande à l'homme de « se renoncer lui-même, de porter sa croix et de le suivre. » Ces deux premiers commandements, « se renoncer soi-même et porter sa croix, » sont joints ensemble ; mais le dernier qu'il ajoute, « de le suivre », est proposé séparément.

Examinons d'abord ce que c'est que « se renoncer soi-même. » Pour le bien comprendre, il faut voir ce que c'est que renoncer un autre homme. Celui qui renonce quelqu'un, frère, parent, domestique ou quelqu'autre que ce puisse être, a pour lui une haine irréconciliable. Quand il le verrait outragé, fouetté cruellement, ou chargé de rudes chaînes, il ne le secourrait pas ; il ne compatirait pas à ses maux et ne serait point touché de toutes ses peines, parce qu'il n'a pour lui qu'une extrême aversion et une haine mortelle. C'est ainsi que Jésus-Christ nous commande d'abandonner notre corps. Il veut que nous l'épargnions si peu que, quand on le déchirerait par les fouets, qu'on le tourmenterait sur les chevalets, qu'on le livrerait aux flammes, ou qu'on lui ferait souffrir quelque autre tourment semblable, nous soyons prêts à souffrir tout sans avoir compassion de ses maux. Car c'est proprement par cette cruauté apparente que nous avons pitié de lui.

Les pères ne témoignent jamais mieux combien ils aiment leurs enfants, que lorsqu'ils les abandonnent à des maîtres sévères, et qu'ils leur commandent de ne point les épargner. C'est ainsi que Jésus-Christ nous commande de traiter notre propre corps. Il ne nous dit pas simplement que nous ne l'épargnions pas; mais que nous « le renoncions, » c'est-à-dire que nous l'abandonnions aux périls et aux souffrances, et que nous ayons moins de compassion de lui que d'un étranger ou d'un ennemi. Et il ne dit pas ἀρνησάσθω, mais ἀπαρνησάσθω, terme beaucoup plus fort.

2. « Qu'il porte sa croix. » C'était une suite du renoncement que Jésus-Christ vient de nous commander. Car afin que vous ne croyiez pas que ce renoncement de vous-mêmes ne devait aller qu'à souffrir simplement des paroles, des injures et des outrages, Jésus-Christ marque jusqu'à quel point vous devez vous renoncer, c'est-à-dire, jusqu'à mourir, et à mourir d'une mort infâme comme celle de la croix, et à la porter non une ou deux fois, mais durant toute votre vie. Portez, dit-il, continuellement votre croix; ayez la mort toujours présente devant les yeux, et soyez toujours prêts à vous laisser égorger comme un agneau que l'on conduit à la boucherie. Il se voit assez de personnes qui ont la force de mépriser les biens, les plaisirs et la gloire, et qui ne peuvent mépriser la mort. Ils ne peuvent se mettre au-dessus de tous les périls, dont la seule vue les fait pâlir. Mais moi je veux que celui qui veut être mon disciple se prépare aux maux, qu'il soit prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, qu'il passe gaiement des injures aux outrages, et des outrages à la mort, qu'il embrasse généreusement la mort la plus honteuse, et que plus elle est infâme, plus il s'en réjouisse.

« Et qu'il me suive. » Jésus-Christ ajoute ces paroles avec grande raison. Il y a bien des personnes qui souffrent mais qui ne « suivent » pas le Sauveur, parce qu'elles ne souffrent pas pour lui. Les voleurs, les sorciers, les meurtriers, les violateurs des tombeaux souffrent tous les jours de cruelles peines; mais ils se les sont attirées eux-mêmes. Ainsi ce n'est pas assez de souffrir en général, Jésus-Christ marque en particulier quel doit être le sujet de nos souffrances, lorsqu'il veut que nous le suivions, que nous endurions tout pour lui, et que nos souffrances soient accompagnées de toutes les autres vertus. Car c'est ce que marque ce mot, « et qu'il me suive. » C'est-à-dire, qu'il témoigne non-seulement du courage dans les souffrances, mais de l'humilité, de la douceur, de la modestie, et tout ce qui est nécessaire pour souffrir en vrai chrétien.

Suivre Jésus-Christ comme on le doit suivre, c'est avoir soin, lors même qu'on souffre, de pratiquer toutes les autres vertus, et de souffrir seulement pour Jésus-Christ. Car le démon a aussi des disciples qui le suivent, qui souffrent les mêmes maux pour lui, que nous souffrons pour le Sauveur; qui lui sacrifient misérablement leur vie, et qui n'ont aucune crainte de la mort la plus sanglante. Pour nous, mes frères, nous souffrons, non pour le démon, mais pour Jésus-Christ. Nous souffrons pour nous-mêmes et pour nous sauver, au lieu que ceux-là ne souffrent que pour se perdre, et dans ce monde et dans l'autre. Nous souffrons pour acheter par nos souffrances une double vie, et ils souffrent pour passer de leurs souffrances dans une double mort. Ne serait-ce pas être lâche que de ne pas témoigner autant de courage pour nous sauver, que ces malheureux en témoignent pour se perdre; de ne pas endurer des maux qui nous produisent tant de gloire, surtout lorsque Jésus-Christ est présent pour nous assister, pendant que ceux-là souffrent sans trouver aucun appui dans leurs souffrances?

Jésus-Christ avait déjà presque donné ce même commandement à ses apôtres, lorsqu'en les envoyant il leur dit : « N'allez point dans la « voie des Gentils. Je vous envoie comme des « brebis au milieu des loups, et vous serez « conduits devant les princes et les rois. » (Matth. x, 5; Luc, x, 3.) Mais il marque ici la même chose en des termes bien plus forts et bien plus terribles. Il ne parlait alors que de la mort; mais il parle ici de la « croix », et d'une croix continuelle : « Qu'il porte sa « croix », dit-il, c'est-à-dire, qu'il la porte en tout temps et dans tous les lieux. C'est la coutume que le Sauveur garde partout. Il ne commande point tout d'abord les choses les plus parfaites et les plus relevées. Il nous y porte insensiblement et comme par degrés, afin que nous n'en soyons point frappés d'abord, et que nous devenions plus disposés à les recevoir.

Mais, comme ces commandements parais-

saient extrêmement durs, admirez comment le Sauveur les adoucit. Il relève le courage de ses apôtres, en leur proposant le prix inestimable dont il les récompenserait. Il ne se contente pas de leur faire voir seulement les biens qu'ils mériteraient par ces souffrances : il leur montre encore les maux qu'ils éviteraient, sur lesquels même il s'arrête davantage que sur les biens, parce qu'il savait que les hommes sont moins touchés des promesses des récompenses, que des menaces des supplices. Voyez donc comment, après avoir commencé son discours par là, il le termine de même.

« Car celui qui voudra sauver son âme la « perdra, et celui qui la perdra pour l'amour « de moi, la sauvera (25). » C'est comme s'il leur disait : Il semble que je ne vous épargne point, en vous ordonnant de souffrir ces maux. Cependant, je ne le fais que pour vous épargner davantage. Le père qui épargne son fils, le perd. Celui qui ne l'épargne point, le sauve. Le Sage a dit : « Si vous frappez votre fils de « verges, il ne mourra pas, et vous sauverez « son âme de la mort. » Et ailleurs : « Celui « qui aime son fils fermera ses plaies, et ban- « dera ses blessures. » (Prov. XXIII, 13; Eccli. XXX, 7.) C'est ainsi que les généraux d'armée agissent envers leurs soldats. Si, pour les épargner, ils leur commandaient de ne point sortir du camp, ils les perdraient sans ressource. Afin donc, mes disciples, que vous ne tombiez pas dans ce malheur, je vous commande de vous tenir toujours préparés à la mort. Vous allez être en butte à une cruelle et sanglante guerre. Ne vous tenez donc pas à l'ombre. Ne vivez pas d'une vie lâche et molle, mais sortez du camp, et témoignez votre courage en combattant vos ennemis. Si vous mourez dans cette guerre, c'est alors que vous trouverez la vie.

3. On voit ici que, dans les armées, le soldat le plus résolu à la mort, est aussi celui qui se fait le plus remarquer, qui est le plus invincible, et qui donne plus de terreur à ses ennemis. Cependant, s'il mourait alors, le prince pour qui il combat ne lui redonnerait pas la vie, et ne lui pourrait témoigner sa reconnaissance. Combien donc, dans cette guerre toute sainte, où nous sommes animés d'une espérance si ferme de la résurrection, devons-nous être prêts à donner une vie que nous retrouverons un jour? Nous le devons, premièrement, parce que sacrifier sa vie est quelquefois le plus sûr moyen de la sauver; ensuite, parce que si nous la perdons, nous en retrouverons une autre infiniment plus heureuse. Mais, comme Jésus-Christ avait dit : « Celui « qui veut sauver son âme la perdra, » il explique dans la suite ce qu'il entend par ce mot de « sauver », afin qu'on ne confondît pas ce faux salut avec le salut qu'il donne.

« Que servirait-il à un homme de gagner le « monde entier et de perdre son âme? Et « que donnera l'homme en échange de son « âme (26)? » Vous voyez donc, mes frères, que ce faux salut est une véritable « perte », pire que toutes les pertes d'ici-bas, puisqu'elle est sans remède, et qu'elle ne se peut réparer. Ne me dites point, dit Jésus-Christ, que celui qui, par sa lâcheté, éviterait tous les maux que je vous prédis, aurait sauvé son âme. Comparez son âme, si vous voulez, avec le monde entier, et jugez quel avantage il trouverait de le posséder tout entier, s'il perdait enfin son âme. Si vos domestiques vivaient dans toutes sortes de délices, pendant que vous, qui êtes leur maître, seriez accablé de maux, quel avantage auriez-vous d'être le maître de ces personnes heureuses, étant si misérable vous-même? C'est ainsi que vous devez regarder votre âme. Elle gémit pendant que le corps est dans la joie; et lorsque l'un est plein de force et de vigueur, l'autre est toute languissante et sans force : « Car, que « donnera l'homme en échange de son âme? » A-t-il une autre âme qu'il puisse donner pour la racheter?

Si vous avez perdu de l'argent, vous le pouvez remplacer par d'autre argent. Si vous avez perdu une maison ou des esclaves, ou quelque autre chose semblable, vous pouvez les racheter. Mais si vous perdez votre âme, vous n'en avez point d'autre que vous puissiez donner en échange pour la recouvrer. Quand vous seriez roi de tout l'univers, vous ne pourriez, en donnant tout ce que vous y possédez, trouver de quoi racheter votre âme. Et faut-il s'étonner que cela vous arrive à l'égard de votre âme, puisque cela n'est que trop vrai à l'égard de la vie du corps? Quand vous auriez cent royaumes, pourriez-vous en les donnant guérir une maladie mortelle? Pourriez-vous par toutes vos richesses vous rétablir en santé, et vous arracher d'entre les bras de la mort? Jugez par là de votre âme, et croyez que ce

que je vous dis est encore bien plus vrai d'elle qu'il ne l'est du corps.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de renoncer à tout autre soin, et de ne veiller à l'avenir qu'à la garde de votre âme. Appliquez sur elle toute votre vigilance. Ne soyez pas si malheureux que de vous embarrasser pour des choses superflues, et qui vous sont étrangères, pendant que vous négligez ce qui vous doit être le plus cher. Cependant c'est le malheur où nous voyons tomber aujourd'hui presque tous les hommes. Ils sont semblables à ceux qui travaillent aux mines. Ces mines d'or et d'argent ne les enrichissent point; et au lieu de trouver quelque avantage pour eux au milieu de tant de trésors, ils n'y trouvent que leur perte. Ils souffrent des travaux horribles, et les autres en ont le fruit. Ils passent une vie misérable dans une longue suite de périls, et leurs périls ne servent que pour établir le repos des autres. Leurs sueurs leur sont stériles pour eux-mêmes; et ils n'en tirent d'autre avantage que leur propre mort.

4. Il y a bien des hommes aujourd'hui qui imitent ces malheureux, et qui ne travaillent que pour amasser du bien aux autres. Je trouve ces gens encore même plus misérables que ceux qui travaillent aux métaux; puisque ces travaux, quoique pénibles, sont moins terribles que l'enfer, qui est la malheureuse fin de tous les travaux des avares. Ceux-là trouvent au moins dans la mort la fin de leurs sueurs et de leurs peines; au lieu qu'elle devient pour les avares le renouvellement de leurs maux. Si vous me répondez que vous jouirez vous-même du fruit de vos travaux lorsque vous serez bien riche, montrez-moi comment votre âme en sera plus dans la joie, et alors je vous croirai. Car vous savez que notre âme est ce que nous avons de plus précieux. Mais si ce n'est que le corps qui s'engraisse, lorsque l'âme sèche de jour en jour, que vous sert cette abondance de biens que vous possédez? Que sert le plaisir de la servante lorsque la maîtresse se meurt? Que sert le vêtement magnifique, lorsque le corps est près de mourir? C'est pourquoi Jésus-Christ insiste beaucoup sur ce point, et il redit encore: « Que donnera l'homme en échange de son « âme? » voulant par toutes sortes de moyens nous rappeler au soin de notre âme, et nous apprendre à n'estimer qu'elle. Jésus-Christ donc, après avoir étonné ses apôtres par ces paroles de terreur, les console dans la suite.

« Le Fils de l'homme doit venir dans la « gloire de son Père avec ses anges, et alors il « rendra à chacun selon ses œuvres (27). » Vous voyez par ces paroles que la gloire du Père et du Fils est la même gloire. Que s'ils n'ont que la même gloire, il est clair aussi qu'ils n'ont que la même substance. Car si, selon saint Paul, il se trouve dans une même substance, une inégalité de gloire: « La gloire « du soleil, » dit-il, « est autre que celle de la « lune, et celle de la lune est différente de « celle des étoiles, et une étoile est différente « d'une autre étoile en clarté (I Cor. XV, 41), » quoique tous ces astres ne soient que d'une même substance; comment lorsque la gloire est la même, la substance pourrait-elle être différente? Car Jésus-Christ ne dit pas qu'il viendra dans une gloire pareille à celle de son Père, ce qui nous eût laissé lieu de douter; mais il marque précisément qu'il viendra « dans la gloire de son Père, » pour faire voir que la gloire de l'un est la gloire même de l'autre. Pourquoi donc, dit Jésus-Christ à son apôtre, pourquoi, ô Pierre, tremblez-vous, lorsque je vous parle de ma mort, puisque c'est alors que vous me verrez dans la gloire de mon Père; et que si je suis dans la gloire, vous y serez aussi vous-même? Les biens que je vous destine ne se termineront pas sur la terre. Vous ne sortirez de cette vie que pour entrer dans une autre qui vous comblera d'une éternité de bonheur.

Mais lorsque Jésus-Christ a parlé des biens, il ne s'arrête pas là. Il ne veut pas terminer ce discours par des paroles si consolantes. Il y mêle encore la terreur de son jugement, la crainte de son tribunal, l'appréhension de ce compte exact qu'il nous redemandera, la frayeur de cet arrêt irrévocable; de ces yeux qui perceront jusqu'au fond des cœurs; de cette lumière à qui rien ne se pourra cacher, et de cette vérité qui ne pourra être surprise par aucun déguisement. Il tempère encore néanmoins ce discours terrible, et il mêle à des paroles si étonnantes, d'autres considérations qui relèvent notre courage. Car il ne dit pas qu'il punira alors les pécheurs; mais « qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. » Il use à dessein de cette expression, afin que, représentant d'un côté aux pécheurs ce qu'ils doivent attendre, il assure de l'autre ceux qui

vivront selon ses règles de la récompense qui leur est promise.

Il est vrai, mes frères, que Jésus-Christ promettait de rendre à chacun selon ses œuvres pour relever le courage des apôtres, et pour les consoler dans leurs maux. Mais je vous avoue pour moi que je tremble en entendant ces paroles. Je reconnais que je ne suis point du nombre de ces saintes âmes qui attendent des couronnes. Je suis au contraire saisi de frayeur, quand je me regarde, et je crois qu'il y en a dans cette assemblée qui partagent avec moi mes appréhensions et mes craintes. Car qui de nous ne sera point frappé de ces paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il rentrera sérieusement en lui-même? Qui de nous ne frémira d'horreur, qui ne se couvrira de sac et de cendre, et qui ne jeûnera plus que n'ont fait autrefois les Ninivites? Car il ne s'agit pas ici du renversement d'une ville ou d'une mort passagère, mais d'un supplice éternel, et d'un feu qui ne s'éteindra jamais.

5. C'est pourquoi j'admire ces bienheureux solitaires qui se sont retirés du milieu des villes pour aller vivre au fond des déserts. Je les estime heureux pour une infinité de raisons. Mais leur bonheur me touche encore davantage quand je sens mon cœur pénétré de crainte en pensant à ces paroles étonnantes. Tout le monde sait ce que ces hommes admirables disent tous les jours en sortant de table après le dîner ou plutôt après le souper; car ils ne dînent jamais, et ils sont trop persuadés que cette vie est un temps de jeûne et de tristesse. Lors donc qu'ils rendent leurs actions de grâces, ils se représentent chaque jour cette parole par laquelle Jésus-Christ vient de finir ce discours. Trouvez bon, mes frères, que je rapporte ici cette prière tout entière ; afin qu'à l'imitation de ces saintes âmes, vous la puissiez avoir toujours dans la bouche et dans le cœur.

« Soyez béni, ô mon Dieu », disent-ils, « vous qui me nourrissez dès mon enfance, « qui donnez à toute chair la nourriture dont « elle a besoin, et qui remplissez nos cœurs de « consolation et de joie, afin qu'ayant chaque « jour ce qui est nécessaire à la nature, nous « soyons riches en toutes sortes de bonnes « œuvres par Jésus-Christ Notre-Seigneur, « avec qui vous est due la gloire, l'honneur « et l'empire avec le Saint-Esprit, dans tous les « siècles des siècles. Ainsi soit-il. Gloire à vous, « ô Seigneur; Gloire à vous, ô Saint; Gloire à « vous, ô Roi, qui nous avez donné de quoi nous « nourrir. Remplissez-nous du Saint-Esprit, « afin que nous puissions paraître agréables « à vos yeux, et que nous ne soyons point cou« verts de confusion lorsque vous viendrez « rendre à chacun selon ses œuvres ».

Il n'y a rien dans cette action de grâces qui ne soit admirable; mais rien ne m'en paraît plus beau que les dernières paroles. Car, comme le temps du repas a coutume de dissiper l'âme et de la rendre pesante, ces bienheureux solitaires se servent alors de ces paroles comme d'un frein pour la retenir dans le devoir. Ils la forcent, dans ce temps de relâche, de se souvenir du jour redoutable du jugement. Ils n'ignorent pas dans quel malheur les délices de la table et la bonne chère jetèrent autrefois les Israélites : « Mon bien« aimé », dit l'Ecriture, « a mangé et s'est « engraissé, et il m'est devenu rebelle ». (Deut. XXXII, 15.) C'est pourquoi Moïse dit : « Quand « vous aurez bu et mangé, et que vous serez « rassasiés, souvenez-vous alors du Seigneur « votre Dieu » (Deut. VI, 11); parce que c'était alors que les Israélites avaient offensé Dieu par une honteuse idolâtrie. Prenez donc garde qu'il ne vous arrive alors un malheur semblable. Vous ne sacrifiez point des brebis et d'autres animaux aux idoles de pierre et d'argent; mais craignez de sacrifier votre propre âme à la colère, et de l'immoler à la fornication et aux autres passions semblables.

C'est le malheur que craignent ces saints solitaires. Lorsqu'ils ont cessé de manger, ou, pour mieux dire, lorsqu'ils n'ont point cessé de jeûner, puisque leur repas même est un jeûne, ils rentrent dans le souvenir de ce jour terrible, et du jugement rigoureux de Jésus-Christ. Que si des personnages si saints, qui s'affligent sans cesse, qui passent leur vie dans le jeûne et dans les veilles, et qui ne couchent que sur la terre, ont encore besoin de se représenter la mémoire de ce jour; comment pouvons-nous espérer, nous autres, de vivre dans la modération chrétienne, nous qui sommes tous les jours à des tables où la tempérance est exposée à tant de périls, et qui n'adressons à Dieu nos prières, ni lorsque nous y entrons, ni lorsque nous en sortons?

Pour prévenir ces malheurs à l'avenir, usons de la même prière que ces bienheureux solitaires, et expliquons-la en passant; afin qu'en

reconnaissant les grands avantages qu'elle renferme, nous l'ayons continuellement dans le cœur, lorsque nous serons à table. Réprimons ainsi les désirs déréglés de notre concupiscence. Imitons la conduite de ces anges visibles, et réglons nos maisons d'après le modèle qu'ils nous tracent sur leurs montagnes. Vous devriez aller de vous-mêmes dans ces bienheureuses solitudes voir ces grands exemples de piété, et vous édifier par vous-mêmes de leurs excellentes vertus. Mais puisque vous ne le voulez pas faire ; écoutez-nous au moins, lorsque nous vous en parlons, et lorsque nous vous rapportons ces hymnes admirables, et ces divins cantiques qu'ils offrent à Dieu tous les jours en sortant de table. Que chacun de vous, mes frères, use à l'avenir de ces mêmes actions de grâces. Je vous redis encore une fois cette prière.

« Soyez béni, mon Dieu ». Ils obéissent d'abord à cette loi de l'Apôtre qui nous fait ce commandement : « Quoi que vous fassiez, faites « tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « rendant grâces par lui à Dieu le Père ». (Coloss. III, 17.)

Ils ne rendent pas grâces à Dieu seulement pour le jour présent, ils le font pour toute la vie : « Qui me nourrissez dès mon enfance ». Ces paroles renferment encore une grande instruction ; car, puisque c'est Dieu qui nous nourrit lui-même, tous nos soins ne sont-ils pas superflus ? Si le roi vous avait promis de vous donner tous les jours un plat de sa table, vous mettriez-vous encore en peine de la nourriture ? Combien devez-vous donc bannir de vous tous ces soins, puisque Dieu même se charge de vous donner à manger ? Aussi le dessein de ces saintes âmes, en faisant à Dieu cette prière, est de se persuader à elles-mêmes, et à tous ceux qui veulent se former sur leur manière de vie, qu'ils doivent se décharger entièrement de tous les soins de la nourriture.

Et afin qu'on ne crût pas qu'ils ne rendaient grâces à Dieu que pour leurs personnes seules, ils ajoutent : « Qui donnez à toute chair la « nourriture dont elle a besoin ». Ils offrent à Dieu leur reconnaissance pour les grâces qu'il fait à toute la terre. Ils sont comme les pères communs de toute la terre. Ils remercient Dieu des biens qu'il fait en général à tous les hommes. Ils s'accoutument ainsi à les regarder tous comme leurs frères, et à avoir pour eux une charité très-sincère. Car comment pourraient-ils haïr ceux pour qui ils rendent à Dieu de très-humbles actions de grâces ? Ainsi ces hymnes sacrés qu'ils récitent en sortant de table, les avertissent de se tenir unis de charité et d'affection avec tous les hommes, et de bannir tout le soin de la nourriture du corps. Car si Dieu « nourrit toute chair », s'il ne refuse pas la nourriture aux plus méchants des hommes, la refuserait-il à ceux qui quittent tout pour s'attacher si étroitement à lui ? s'il ne manque pas à ceux qui craignent toujours que ces secours ne leur manquent, manquera-t-il à ceux qui se sont déchargés sur lui de ces soins ? N'est-ce pas ce que Jésus-Christ tâchait de nous persuader, lorsqu'il disait « que nous étions beaucoup plus consi- « dérables que les oiseaux » ? Ne voulait-il pas nous apprendre par ces paroles à ne point mettre notre confiance dans nos richesses et dans les biens de la terre ; puisque ce n'est point là proprement ce qui nous nourrit, mais la parole de Dieu ? On peut voir en passant combien ces saints solitaires ferment la bouche aux Manichéens et aux Valentiniens, puisqu'un Dieu qui « nourrit toute chair », et qui offre si libéralement ses grâces à ceux même qui le blasphèment, ne peut certainement être mauvais.

« Remplissez nos cœurs de consolation et de « joie ». Croyez-vous, mes frères, que ces saints anachorètes demandent à Dieu par ces paroles qu'il les remplisse d'une joie charnelle et mondaine ? Dieu nous garde de cette pensée ! S'ils aimaient cette joie, ils ne la chercheraient pas dans la solitude des déserts les plus affreux, ni dans les montagnes les plus reculées ; ils ne se seraient pas revêtus d'un sac, et ils ne mèneraient pas la vie que tout le monde sait qu'ils mènent. Ils ne cherchent que cette joie divine qui n'a rien de commun avec celle de la terre ; cette joie des anges, et dont toute la céleste Jérusalem est comblée. Ils ne se contentent pas de la demander simplement, mais ils désirent même d'en jouir avec abondance. Car ils ne disent pas : donnez-nous cette joie ; mais « remplissez-nous de cette joie » ; ou plutôt ils ne disent pas : remplissez-nous-en, mais, « remplissez-en nos cœurs ». Car la principale joie de l'homme est celle qui réjouit son cœur. « Les fruits de l'Esprit », dit saint Paul, « sont la charité, la joie et la paix ». (Gal. V, 22.) Et comme c'est le péché qui a fait entrer la tristesse dans le monde, ils prient Dieu que, par

cette joie qu'ils lui demandent, il répande dans leur cœur cette justice sans laquelle il ne faut point espérer de joie.

« Afin qu'étant contents de ce que nous « avons, nous soyons remplis de bonnes « œuvres ». Voyez combien ces saintes âmes accomplissent à la lettre cette parole de l'Evangile : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain « de chaque jour ». Et ils ne demandent même ce pain que par le rapport qu'il a avec les choses spirituelles, « afin », disent-ils, « que « nous soyons remplis de toutes sortes de « bonnes œuvres. » C'est-à-dire, que nous ne fassions pas seulement ce que nous devons, mais que nous passions même au delà de ce qui nous est ordonné. C'est ce que marque ce mot : « Nous soyons remplis de toutes sortes « de bonnes œuvres. » Ainsi, ne demandant à Dieu que ce qui leur est précisément nécessaire pour la vie, ils souhaitent au contraire, non-seulement de lui obéir dans ce qui est absolument nécessaire pour le salut, mais encore de lui témoigner leur amour par une obéissance sans bornes et sans mesure. C'est là la marque des vrais serviteurs de Dieu; c'est là la marque des hommes généreux et des âmes vertueuses de se tenir toujours prêtes à toutes sortes de biens.

6. Mais pour s'humilier dans la vue et dans la connaissance de leur faiblesse, et pour protester que si la grâce de Dieu ne les soutient, ils sont incapables par eux-mêmes de former aucun bon dessein ; après que ces saints solitaires ont dit : « Afin que nous soyons remplis « de toutes sortes de bonnes œuvres», ils ajoutent aussitôt : « En Jésus-Christ Notre-Seigneur, « avec qui vous appartient l'honneur, la gloire « et l'empire avec le Saint-Esprit, dans tous les « siècles des siècles. Ainsi soit-il ». Ils finissent cette prière comme ils l'avaient commencée, c'est-à-dire par l'action de grâces. Et ils semblent recommencer aussitôt une nouvelle prière, quoique ce ne soit que la suite de la précédente. C'est ainsi qu'a fait saint Paul dans ses épîtres. Il rompt souvent dès le commencement de sa lettre la suite de son discours pour donner des louanges à Dieu; comme lorsqu'ayant dit : « Selon la volonté de Dieu et « du Père, à qui est la gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il (Gal. I, 4.) »; il reprend aussitôt la suite qu'il avait interrompue, et le sujet sur lequel il écrivait ; ou comme lorsqu'il dit ailleurs : « Ils ont adoré et servi la créature « plutôt que le Créateur qui est béni dans tous « les siècles. Ainsi soit-il ». (Rom. I, 25.) Il ne finit pas là son discours, mais il le reprend aussitôt. Que personne donc ne condamne ces anges visibles, comme confondant leurs discours et ne gardant aucun ordre dans leurs prières, parce qu'après en avoir rompu la suite pour bénir Dieu, ils la reprennent aussitôt pour continuer leur saint cantique. Ils suivent en cela les règles et la pratique des apôtres ; ils commencent et finissent toujours leurs discours par les louanges de Dieu.

« Gloire à vous, Seigneur ; gloire à vous, ô « Saint ; gloire à vous, ô Roi, de ce que vous « nous avez donné de quoi nous nourrir ». Ils nous apprennent par là à ne pas rendre seulement grâces à Dieu pour les plus grandes choses, mais encore pour les plus petites. Ils bénissent Dieu pour cette nourriture temporelle et confondent par leur humble reconnaissance, l'orgueil des manichéens et de tous ceux qui rejettent cette vie comme étant mauvaise. Car, de peur que leur éminente vertu et que ce mépris qu'ils font des aliments ne donnât lieu aux hommes de croire qu'ils les rejetaient avec horreur, et qu'ils s'en séparaient comme d'une chose qui était impure, ils font voir par cette prière que ce n'est point par cette considération qu'ils s'abstiennent d'en user, mais seulement parce qu'ils désirent de pratiquer l'abstinence et le jeûne avec une sévérité plus exacte.

Il est très-remarquable qu'en rendant grâces à Dieu des dons qu'ils en ont déjà reçus, ils viennent aussitôt à lui en demander de plus grands, et que, sans s'arrêter à ce qui ne regarde que cette vie, ils s'élèvent aux choses célestes en disant : « Remplissez-nous du Saint-« Esprit ». Car nous ne pouvons faire aucune bonne action comme il faut, si nous ne sommes remplis de cette grâce, comme nous ne pouvons rien entreprendre de généreux ni de grand, si nous ne sommes soutenus de la force de Jésus-Christ. Comme donc nous venons de voir, que lorsqu'ils ont dit : « Afin « que nous soyons remplis de toutes sortes « de bonnes œuvres », ils ajoutent aussitôt : « En Jésus-Christ Notre-Seigneur » ; ils disent de même ici : « Remplissez-nous du Saint-« Esprit ».

« Afin que nous soyons agréables devant « vos yeux, et que nous ne soyons point cou-« verts de confusion en votre présence». Comme

s'ils disaient : Nous sommes fort indifférents et fort insensibles à cette confusion qui nous vient de la part des hommes. Tout ce qu'ils peuvent dire de nous dans leurs plus sanglantes railleries et dans leurs outrages les plus atroces, n'est pas capable de faire que nous nous y arrêtions. Toute notre crainte, Seigneur, et toute notre appréhension est de tomber alors dans cette confusion dont tous les pécheurs de la terre seront couverts en votre présence. Et en disant ceci, ils se souviennent en même temps des flammes éternelles de l'enfer et de ce fleuve de feu, comme aussi des récompenses du ciel et de ces couronnes de gloire qu'ils y attendent. Et ils ne disent pas : Afin que nous ne soyons point punis ; mais « que nous ne « soyons point couverts de confusion » ; parce que ce leur serait une confusion plus insupportable que l'enfer même, de voir alors qu'ils auraient offensé Dieu. Mais comme les plus faibles et les plus grossiers ne sont pas assez frappés du malheur de cette honte, ils ajoutent :

« Quand vous rendrez à chacun selon ses « œuvres ». Reconnaissez donc, mes frères, quels services nous ont rendus aujourd'hui ces bienheureux solitaires ; combien nous avons appris de choses très-importantes de ces pauvres étrangers, éloignés de tout commerce avec le monde ; de ces habitants des déserts, ou plutôt de ces citoyens du ciel. Car, au lieu que nous sommes étrangers à l'égard du ciel, et citoyens de la terre, ces bienheureux solitaires sont au contraire étrangers à notre égard et sont les compagnons des anges.

Ces saints hommes, après ces actions de grâces, ayant le cœur touché de componction et les yeux trempés de larmes, vont chercher dans le sommeil quelque relâche à leur travail, et dorment seulement autant qu'il est nécessaire pour prendre un léger repos. Ils se relèvent presque aussitôt après, et font de toute la nuit, comme un jour qu'ils passent dans la psalmodie, dans les louanges, et dans les actions de grâces.

Ce ne sont pas seulement les hommes qui vivent de cette sorte. On y voit aussi des femmes embrasser avec courage cette vie angélique, et vaincre la faiblesse de leur sexe par la ferveur de leur foi. Rougissons, mes frères, rougissons nous autres qui sommes hommes, en nous comparant avec ces âmes si généreuses. Cessons enfin d'être toujours plongés dans l'amour de cette vie, et d'avoir l'esprit rempli d'ombres, de songes et de fumée. La plus grande partie de notre vie se passe dans l'insensibilité. Nos premières années ne sont pleines que de puérilités et de folies. Celles qui approchent de la vieillesse commencent à éteindre en nous la vigueur de tous nos sens. Il ne nous reste entre les unes et les autres qu'un petit nombre d'années, pour goûter les plaisirs et jouir des délices de la vie, et l'on doit même reconnaître que cet intervalle si court ne peut goûter à son aise ces vains divertissements, parce que nous y sommes déchirés d'une infinité de travaux et de mille inquiétudes. Cherchons donc, mes frères, d'autres plaisirs, je vous en conjure. Attachons-nous à des biens qui sont immuables et éternels, et désirons une vie qui ne passera jamais.

Il ne vous est pas impossible d'imiter dans vos villes la vie de ces admirables solitaires. Vous pouvez étant mariés, et vivant dans votre famille, prier et jeûner comme eux, et entrer dans les sentiments d'une véritable componction. Les premiers chrétiens qui vivaient du temps des apôtres, demeuraient au milieu des villes, et y pratiquaient la vie des plus parfaits anachorètes. Il y en avait entre eux qui étaient occupés à des métiers et à des arts, comme Priscille et Aquila. Tous les prophètes autrefois comme Isaïe, Ezéchiel et le grand Moïse, avaient des femmes et des enfants, sans qu'ils leur fussent un obstacle à la vertu.

Imitons donc, mes frères, ces grands modèles. Rendons continuellement grâces à Dieu, chantons-lui toujours des hymnes : embrassons la tempérance, la continence et toutes les autres vertus. Faisons refleurir dans les villes la vie des déserts, afin que nous soyons agréables devant Dieu et devant les hommes, et que nous méritions d'acquérir un jour ces biens éternels, que je vous souhaite par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui on rend au Père, la gloire, l'honneur et la force, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVI.

« JE VOUS DIS EN VÉRITÉ QU'IL Y EN A QUELQUES-UNS DE CEUX QUI SONT ICI PRÉSENTEMENT QUI NE MOURRONT POINT QU'ILS N'AIENT VU LE FILS DE L'HOMME VENIR EN SON RÈGNE ». (CHAP. XVI, 28, JUSQU'AU VERSET 10 DU CHAP. XVII.)

—

ANALYSE.

1. La Transfiguration.
2. Pourquoi Moïse et Elie sont présents à la Transfiguration ?
3. Paroles et sentiments de saint Pierre pendant la Transfiguration.
4. La gloire de la Transfiguration si brillante qu'elle fût, n'était cependant qu'un rayon de la gloire du dernier avènement. — De l'état où seront alors les justes et les réprouvés.

5 et 6. Combien il est facile de pratiquer la vertu ; et combien on a de peine pour faire le mal. — Contre l'usure. — Bassesse et cruauté des usuriers.

1. Nous avons vu jusqu'ici , mes frères, que Jésus-Christ a beaucoup entretenu ses disciples de ses souffrances, de sa passion et de sa mort; et qu'il leur a prédit les maux qu'ils endureraient eux-mêmes et la mort violente qu'on leur ferait souffrir un jour. C'est pourquoi, après leur avoir dit des choses si dures et si fâcheuses, il tâche de les consoler ensuite. Et comme ces maux dont il leur parlait étaient présents, et que les biens qu'il leur promettait n'étaient encore qu'en espérance, lorsqu'il leur disait : « Qu'ils sauveraient leur âme en « la perdant, et qu'il viendrait dans la gloire « de son Père pour distribuer les récompenses » ; il veut par avance rendre leurs yeux témoins de cette gloire, et leur faire voir, autant qu'ils en étaient capables en cette vie, cette haute majesté dans laquelle il devait venir. Il veut aussi prévenir en même temps le trouble et la douleur que ses apôtres, et particulièrement saint Pierre, pouvaient ressentir de sa mort.

Mais remarquez ce que fait Jésus-Christ après qu'il a parlé de l'enfer et du Royaume du ciel. Car lorsqu'il dit : « Celui qui voudra « sauver son âme la perdra. Celui qui la per- « dra pour l'amour de moi la sauvera » ; et encore lorsqu'il assure « qu'il rendra à cha- « cun selon ses œuvres » , c'est du ciel et de l'enfer qu'il veut parler ; il les marque bien l'un et l'autre, et néanmoins il ne les offre pas l'un et l'autre à la vue des apôtres, il ne leur montre que le ciel et il laisse l'enfer dans ses ténèbres. Pourquoi cela ? C'est que s'il avait eu affaire à des âmes par trop grossières, il aurait bien fallu leur présenter aussi une image de l'enfer ; mais comme les apôtres étaient pieux et bien disposés, c'est par la vue des biens célestes qu'il les excite. Outre cette raison tirée des apôtres, il y en avait encore une autre tirée de la personne de Jésus-Christ, pour qui il était plus convenable de montrer le ciel que l'enfer. Ce n'est pas néanmoins qu'il néglige l'autre moyen ; il y a des endroits de l'Evangile où il nous met sous les yeux un tableau assez frappant de l'enfer, par exemple lorsqu'il parle du mauvais riche, ou de celui qui redemanda avec tant de cruauté les cent deniers que son frère lui devait, ou de ce téméraire qui osa se trouver aux noces avec des vêtements sales.

« Et six jours après Jésus prenant en parti- « culier Pierre, Jacques et Jean son frère, les « fit monter avec lui sur une haute monta- « gne (XVII, 1) ». Un autre évangéliste dit que ce fut « huit jours après ». Il n'y a néanmoins aucune contradiction entre eux, et ils ne laissent pas de s'accorder parfaitement. Car l'un compte le jour auquel Jésus-Christ disait ces paroles, et celui auquel il mena ses apôtres sur la montagne ; et l'autre, négligeant ces deux jours, ne compte que l'intervalle qui y

est compris. Mais je ne puis m'empêcher, mes frères, d'admirer la vertu de notre évangéliste, qui n'affecte point de cacher le nom des apôtres que Jésus-Christ honorait davantage de ses faveurs, et qu'il préférait aux autres. C'est ce que fait aussi saint Jean en plusieurs endroits de son évangile, où il se complaît à rapporter assez au long les louanges de saint Pierre, et la prééminence qu'il avait sur tous les autres; c'est que cette sainte compagnie était entièrement exempte d'envie et de vaine gloire. Jésus-Christ donc prenant avec lui les principaux d'entre ses apôtres, « les mène en « particulier sur une haute montagne. Et il « fut transfiguré devant eux et son visage de- « vint resplendissant comme le soleil, et ses « vêtements blancs et éclatants comme la lu- « mière (2). Et en même temps ils virent pa- « raître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec « lui (3) ». Pourquoi ne prend-il que ces trois apôtres, sinon parce qu'ils étaient plus parfaits que les autres? saint Pierre, parce qu'il aimait plus Jésus-Christ ; saint Jean, parce qu'il en était plus aimé, et saint Jacques à cause de cette réponse qu'il fit avec son frère : « Nous pouvons boire votre calice », et il ne s'en tint pas aux paroles, mais il alla jusqu'aux effets, puisque sa grande vertu le rendit si insupportable aux Juifs, qu'Hérode crut leur faire un plaisir insigne, en lui faisant couper la tête.

Mais d'où vient que Jésus-Christ attend « six « jours » pour se transfigurer devant ces trois disciples? Que ne le fait-il aussitôt qu'il l'a promis? C'était pour épargner la faiblesse des autres apôtres, et c'est cette même raison qui l'avait empêché de leur dire quels seraient les trois qu'il devait choisir d'entre eux. On ne doit point douter qu'ils n'eussent eu un désir ardent de le suivre, et qu'ils n'eussent été percés jusqu'au cœur, se croyant méprisés de leur Maître. Car, bien que le Sauveur ne montrât qu'une image fort imparfaite et toute corporelle de sa gloire, cette vue ne laissait pas néanmoins de leur être extrêmement douce. Mais pourquoi, me direz-vous, prédit-il que cela arriverait? C'était afin que ceux qui en seraient témoins, fussent plus disposés à le croire, quand ils le verraient ; et il voulait que ce retard de quelques jours, pendant lesquels il différa de leur faire voir cette vision, en augmentât en eux le désir, et les y rendît ensuite plus attentifs. Pourquoi Jésus-Christ fait-il paraître Moïse et Elie? On pourrait en rapporter plusieurs raisons. Mais la principale c'est que le peuple disait que Jésus-Christ était ou Moïse ou Elie, ou Jérémie, ou quelque autre des prophètes. Jésus mena avec lui les principaux de ses apôtres, afin qu'ils vissent dans cette gloire la différence du maître et des serviteurs, et avec quelle raison il avait loué saint Pierre, lorsque celui-ci avait confessé qu'il était « le Fils de Dieu ».

On sait d'ailleurs que les Juifs accusaient sans cesse Jésus-Christ d'être un violateur de la loi, un blasphémateur, lequel s'appropriait une gloire qui, selon eux, ne lui appartenait pas, la gloire de Dieu le Père. Ils disaient souvent : « Cet homme n'est point de Dieu, parce « qu'il ne garde pas le sabbat ». (Jean, IX, 16.) Et ailleurs : « Nous ne vous lapidons pas à cause « de vos bonnes œuvres, mais à cause de vos « blasphèmes, parce qu'étant homme vous « vous faites Dieu ». (Jean, X, 33.) Jésus-Christ donc voulant montrer que l'une et l'autre de ces deux accusations ne venaient que de l'envie des Juifs; qu'il était également exempt de ces deux crimes; qu'il ne violait point la loi en faisant ce qu'il faisait, et qu'il ne s'attribuait pas une gloire qui ne lui appartenait point en se disant égal à Dieu son Père, Jésus-Christ s'autorise des deux témoins qui étaient les plus irréprochables et les moins suspects en ce point à tous les Juifs. Car puisque Moïse avait donné la loi, les Juifs ne pouvaient pas dire que ce saint prophète eût voulu souffrir un homme qui la violait, et qu'il eût honoré l'ennemi déclaré des ordonnances qu'il avait autrefois publiées de la part de Dieu. Elie aussi, qui avait été brûlé d'un zèle si ardent pour la gloire et le service de Dieu, n'eût eu garde de venir assister Jésus-Christ, et d'obéir à ses ordres s'il l'eût regardé comme un homme opposé à Dieu, qui eût voulu se rendre égal à lui, et usurper injustement une gloire dont ce saint prophète avait été si jaloux durant sa vie.

2. Jésus-Christ voulait encore apprendre qu'il était le maître de la vie et de la mort, et qu'il dominait dans le ciel et dans les enfers. C'est pourquoi il fait venir ici en sa présence un homme qui était mort et un autre qui ne l'était pas. L'Evangéliste nous découvre encore une cinquième raison. Jésus-Christ voulait faire voir à ses disciples quelle serait la gloire de sa croix. Il voulait consoler saint Pierre, et les autres à qui sa passion faisait peur, et relever

ainsi leur courage. Car Moïse et Elie étant avec Jésus-Christ, ne se tenaient pas en silence : « mais ils parlaient entre eux de la gloire qu'il « devait recevoir à Jérusalem (Luc, IX, 31) », c'est-à-dire de sa passion et de sa croix. Car c'est le nom que les prophètes lui donnaient toujours. Jésus-Christ ne se contente pas néanmoins de fortifier ses Apôtres par cette considération. Il les anime encore en rappelant en leur mémoire, par la présence de ces deux grands hommes, les vertus dans lesquelles ils avaient excellé autrefois, et que Jésus-Christ désirait le plus dans ses disciples. Et comme il venait de leur dire : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive », il fait venir aussitôt après en sa présence des hommes qui s'étaient offerts cent fois à la mort pour obéir aux ordres de Dieu, et pour procurer le bien du peuple qu'il leur avait confié.

Car on peut dire de chacun de ces deux prophètes qu'il avait perdu son âme, et qu'il l'avait retrouvée. Tous deux s'étaient hardiment présentés devant les princes endurcis, l'un devant Pharaon et l'autre devant Achab. Tous deux s'étaient exposés, pour leur parler en faveur d'un peuple désobéissant et rebelle, qui, après avoir été délivré d'une tyrannie insupportable, devait ensuite porter sa furie contre ses propres libérateurs. Tous deux n'étant encore que simples particuliers, avaient néanmoins résolu de retirer le peuple de l'idolâtrie. L'un avait la langue embarrassée et la voix faible, l'autre fut un peu sauvage dans tout son extérieur. Tous deux furent exempts d'avarice, foulèrent aux pieds les richesses, et n'aimèrent que la vertu, puisque Moïse ne possédait rien en propre, et qu'Elie n'avait pour trésor qu'une peau de bête qui le couvrait.

Et ce qui est très-remarquable, c'est qu'ils étaient amis de la pauvreté dans le temps même de l'ancienne loi ; et lorsque ni l'un ni l'autre ne faisait pas encore beaucoup de miracles. Car, bien que Moïse ait fendu une fois les eaux de la mer, qu'a-t-il fait de comparable à saint Pierre qui a marché sur elles, qui y a pu transporter les montagnes, qui a guéri toutes sortes de maladies, chassé les démons, fait des miracles par la seule ombre de son corps, et converti toute la terre à Jésus-Christ ? Que si Elie a ressuscité un mort, les apôtres en ont ressuscité mille, avant même qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit. Ce sont donc là les raisons, mes frères, du choix que Jésus-Christ fait de ces deux hommes pour être présents à sa Transfiguration. Il voulait que ses apôtres imitassent particulièrement dans l'un l'amour qu'il avait eu pour son peuple, et dans l'autre ce courage inflexible qu'il avait témoigné en toutes rencontres, afin qu'ils devinssent tout ensemble doux comme Moïse, et pleins de zèle comme Elie. L'un frappa toute la Judée d'une famine de trois années, et l'autre disait à Dieu : « Si vous leur remettez ce péché, Sei« gneur, remettez-le, sinon effacez-moi du livre « que vous avez écrit ». (Exod. XXXII, 32.)

C'étaient toutes ces choses dont Jésus-Christ voulait faire souvenir ses apôtres en leur présentant seulement devant eux ces deux prophètes. Il les leur fait voir dans une grande majesté, afin de les encourager davantage à monter par leurs vertus, non-seulement à ce même degré de gloire, mais encore à un autre plus élevé ; car il ne voulait point que ses apôtres se bornassent à l'état et à la perfection de ces deux grands hommes, mais qu'ils allassent encore plus loin. C'est pourquoi, lorsqu'ils lui dirent : « Commanderons-nous au feu « de descendre sur cette ville » ? (Luc. IX, 54) ce que fit autrefois Elie, il leur répond : « Vous « ne savez pas à quel esprit vous appartenez », voulant les exciter à la patience, par la considération des grandes grâces qu'ils avaient reçues de Dieu.

Qu'on ne croie pas cependant que j'accuse Elie comme faible ou comme un homme d'une vertu médiocre. Je reconnais l'excellence et la vertu sublime de ce grand prophète, et j'admire qu'il l'ait possédée en un degré si éminent dans le temps auquel il vivait. Car on sait combien ce temps était encore faible, et qu'il était comme l'enfance du monde. C'est aussi de cette manière que nous disions que Moïse était parfait ; mais d'une perfection qui ne suffisait pas pour les apôtres. Car Jésus-Christ leur demandait plus que n'avait fait Moïse : « Si « votre justice n'est plus abondante que celle « des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux ». (Matth. V, 27.) Il ne les envoyait pas seulement en Egypte comme il y avait envoyé Moïse, mais dans toute la terre, qui n'était pas moins corrompue ni moins plongée dans l'idolâtrie que ne l'était l'Egypte : et ils n'avaient pas à disputer contre Pharaon, mais à combattre le démon même qui est le prince et le père de toute malice. Car leur

combat et leur dessein était proprement de terrasser cet ennemi furieux; de l'enchaîner, et de lui enlever ses dépouilles. Ce qu'ils firent, non en divisant les eaux de la mer, mais en séparant par la vertu de Jésus-Christ, qui est la verge de Jessé, les abîmes de l'impiété qui s'élevaient de toutes parts avec plus de violence que tous les flots de la mer Rouge.

Représentez-vous ce qui donne d'ordinaire le plus de terreur aux hommes, la mort, la pauvreté, l'infamie et cent autres choses fâcheuses, qui nous font plus de peur que la mer alors n'en faisait aux Juifs. Cependant Jésus-Christ leur persuade de se raidir contre ces maux, et de passer au travers de ces souffrances, comme à pied sec et dans une pleine paix. Pour les fortifier donc, et pour les exercer dans cette pénible carrière, il fait venir en leur présence ces divins athlètes d'autrefois, qui s'étaient le plus signalés du temps de l'ancienne loi. Mais que dit en cette rencontre saint Pierre que l'on voit partout montrer tant de feu?

« Seigneur, nous sommes bien ici (4) ». Comme il craignait ce qu'il avait entendu dire, il n'y avait pas longtemps, savoir : que Jésus-Christ devait aller à Jérusalem pour y souffrir, et qu'il n'osait plus après cette rude réprimande que le Sauveur lui avait faite, prendre encore la liberté de le détourner de ce dessein, en lui disant : « Seigneur ayez pitié de vous » ; sa crainte continuant toujours lui fait donner encore le même conseil à Jésus-Christ, mais par des paroles différentes et plus couvertes. Il se voyait sur le haut d'une montagne et dans une solitude fort écartée. Il crut que ce lieu était sûr et qu'il valait mieux y demeurer que de retourner à Jérusalem. C'est pourquoi il exhorte Jésus-Christ à y demeurer : «Seigneur», dit-il, « nous sommes bien ici », il parle même de faire des tentes, croyant que si Jésus-Christ le lui permettait, il ne penserait plus à retourner dans la ville qui le devait faire mourir.

Il espérait ainsi que s'il pouvait une fois porter son maître à ne plus faire ce voyage, il l'empêcherait de mourir. Car c'était dans Jérusalem que Jésus-Christ disait que les scribes et les pharisiens le prendraient. N'osant donc dire ouvertement tout ce qu'il pensait, et tâchant néanmoins de le persuader au Fils de Dieu, il le dit d'une manière ingénieuse, assez pour se faire entendre et pas assez pour s'attirer une nouvelle réprimande : « Seigneur, « nous sommes bien ici », puisque Moïse et Elie s'y trouvent présents. Elie se souviendra qu'il a fait autrefois descendre le feu de la montagne sur ceux qui le voulaient perdre. Moïse pourra aussi nous cacher dans une nuée, comme il le fut autrefois sur la montagne en parlant à Dieu. Et d'ailleurs personne ne saura que nous soyons cachés ici.

3. Admirez, mes frères, l'amour ardent que cet apôtre avait pour son maître. Ne considérez point que son conseil n'était pas sage, mais voyez combien son zèle pour le Sauveur était brûlant. Car ce n'était point pour lui-même que l'apôtre craignait. C'était uniquement pour son maître. Et il n'en faut point d'autre preuve que ce qu'il dit à Jésus un instant avant que celui-ci fût pris et conduit à la mort : « Je donnerai ma vie pour vous, et « quand il me faudrait mourir avec vous, je « ne vous renoncerai jamais ». (Marc, XIV, 31.) N'est-ce pas aussi ce qui fit que, se trouvant au milieu d'un si grand danger et environné de tant de soldats, non-seulement il ne pensa point à fuir, mais qu'il tira même l'épée, et coupa l'oreille à l'un des serviteurs du grand prêtre? On ne peut donc raisonnablement croire qu'il craignît pour lui. Jésus-Christ seul était tout le sujet de sa crainte.

Mais comme il avait dit trop en général : « Nous sommes bien ici », il se corrige en ajoutant aussitôt : « Faisons ici, s'il vous plaît, « trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, « et une pour Elie ». Que dites-vous, saint apôtre? Vous venez de séparer le maître d'avec les serviteurs, et vous les confondez maintenant ensemble. Vous voyez, mes frères, combien les apôtres étaient imparfaits avant la mort du Sauveur. Il est vrai que le Père avait révélé son Fils à saint Pierre, mais saint Pierre n'avait pas cette révélation toujours présente dans l'esprit, et il était encore sujet au trouble, comme on le voit ici dans la surprise de cette vision, et de ce qu'il y entendit. Les autres évangélistes, pour exprimer ce trouble et nous montrer quelle était la confusion de son esprit, disent « qu'il ne savait ce « qu'il disait » (Marc, IX, 6), parce qu'il était saisi de crainte. Et saint Luc, après ces paroles : « Faisons ici trois tentes », ajoute aussitôt : « Qu'il ne savait ce qu'il disait »: Et pour marquer davantage leur épouvante, il dit qu'ils étaient appesantis par le sommeil, et qu'en se

réveillant ils virent la gloire du Sauveur, appelant du nom de « sommeil » le grand étonnement que cette vision leur causa.

Comme les yeux d'ordinaire sont obscurcis par une grande lumière, les apôtres furent comme aveuglés par la gloire de Jésus. Car cette transfiguration ne se fit point durant la nuit, mais en plein jour; et l'éclat extraordinaire d'une lumière si divine les frappa de telle sorte, que la faiblesse de leurs yeux n'en put supporter la force, et fut contrainte de céder. Après que saint Pierre eut dit ces paroles, ni Jésus, ni Moïse, ni Elie ne parlent plus. Seul le Père, autorité plus grande et plus digne de foi, fait sortir sa voix d'une nuée.

« Comme il parlait encore, une nuée lumi« neuse vint les couvrir; et en même temps il « sortit une voix de cette nuée qui fit enten« dre ces mots: C'est mon Fils bien-aimé dans « lequel j'ai mis toute mon affection. Ecoutez« le (5) ». Pourquoi cette voix sort-elle d'une nuée? Parce que c'est de cette manière que Dieu paraît partout. David dit de lui « que la « nuée et l'obscurité l'environnent ». (Psal. LXIX, 4.) Et ailleurs: « Qu'il monte sur une « nuée; et qu'il est assis sur une nuée légère ». (Ps. CIII, 3.) Et dans les Actes: « Une nuée le reçut « et le cacha aux yeux des apôtres ». (Act. I, 9.) Et ailleurs: « C'était comme le Fils de l'homme « venant dans les nuées ». (Dan. VIII, 14.) C'est donc afin que les apôtres croient que cette voix venait de Dieu qu'elle sort d'une nuée. L'Évangile marque qu'elle était claire et « lumineuse ». Quand Dieu voulait étonner les hommes par ses menaces, il leur faisait voir une nuée noire et sombre, comme il fit sur le mont Sinaï: « Moïse », dit l'Ecriture, « entra dans une nuée obscure, et la fumée « paraissait de toutes parts comme une fumée « épaisse ». (Exod. XXIV, 13.) Le Prophète parlant de même des menaces dont Dieu étonnait les hommes, les compare à une « eau obscure et « ténébreuse dans les nuées de l'air ». (Ps. XVII, 13.) Mais Dieu, qui ne voulait point terrifier ici les apôtres, mais seulement les instruire et les enseigner, paraît sur une nuée claire. Saint Pierre disait: « Faisons trois « tentes », et Dieu en fait au contraire paraître une qui n'était point faite par la main des hommes. Ici on n'aperçut rien de ces fumées épaisses et sombres d'autrefois. On ne vit qu'une nuée claire et légère, d'où sortit une voix qui n'avait rien de terrible. Et pour ne point laisser de doute à qui des trois cette voix s'était adressée: « Voici mon Fils bien« aimé »; lorsqu'elle se fit entendre, Moïse et Elie s'étaient déjà retirés, ce qui ne fût pas arrivé, si ce témoignage si glorieux eût été pour quelqu'un de ces deux prophètes. Pourquoi la nuée les enveloppe-t-elle tous et non pas le Christ seul? Parce que si elle n'eût reçu que le Christ seul, on eût pu croire que c'était lui qui aurait fait entendre la voix. Aussi l'évangéliste, insistant sur ce point, affirme expressément que la voix venait de la nuée, c'est-à-dire de Dieu.

Et que dit la voix? « C'est ici mon Fils bien« aimé ». Si Jésus-Christ est le Fils bien-aimé du Père, Pierre, ne craignez plus rien. Vous ne devez plus douter de sa toute-puissance, lors même qu'il sera en croix: ni perdre l'espérance de sa résurrection. Si votre peu de foi vous a fait trembler jusqu'ici, qu'au moins la voix du Père vous rassure. Si vous ne doutez point de la toute-puissance du Père, pourquoi doutez-vous de celle du Fils? Ne craignez donc plus les maux auxquels il va s'exposer volontairement pour nous. Jésus est non seulement le Fils, mais le Fils bien-aimé de son Père. C'est le Père lui-même qui le dit en votre présence: « Voici mon Fils bien-aimé ». Puisque le Père aime son Fils, que devez-vous craindre? Personne n'abandonne celui qu'il aime. Quittez donc ces vaines terreurs. Quand vous auriez pour Jésus-Christ un amour encore plus tendre, il ne peut égaler celui que le Père éternel a pour son Fils.

L'Evangile ajoute: « Dans lequel j'ai mis « toute mon affection ». Le Père n'aime pas seulement son Fils parce qu'il l'a engendré, mais aussi parce qu'il lui est égal en toutes choses et qu'il veut généralement tout ce que son Père veut. Il trouve donc dans son Fils un double ou plutôt un triple sujet d'amour. Il l'aime parce qu'il est son « Fils »: Il l'aime, parce qu'il est son Fils « bien-aimé »: Il l'aime enfin, parce qu'il « met en lui toute son affection ». C'est-à-dire, qu'il trouve en lui tout son repos, tout son plaisir. Le Père aime son Fils de la sorte, parce qu'il lui est égal en tout, qu'il n'a qu'une même volonté avec lui, et qu'étant Fils, il n'est néanmoins qu'un avec celui qui l'engendre: « Ecoutez-le », dit le Père. Et s'il veut être crucifié, ne vous y opposez pas.

4. « Les disciples entendant cette voix, tom-

« bèrent le visage contre terre, et furent saisis « d'une grande crainte (6) ». Pourquoi furent-ils saisis d'une si grande crainte en entendant cette voix ? Cette même voix s'était déjà fait entendre au baptême de Jésus-Christ en présence de tout un peuple, et cependant personne de tous ceux qui étaient présents ne fut frappé d'une semblable terreur. (Jean, XII, 21.) Il est encore marqué dans la suite qu'ils entendirent comme la voix, et comme le bruit d'un tonnerre, et cependant ce tonnerre ne les étonne pas autant que le fait ici cette voix. Quel est donc le sujet de la crainte qu'ils éprouvent? C'était, mes frères, à cause de toutes les circonstances, du temps, du lieu, de la solitude, de la montagne, du silence qui y régnait, de la transfiguration du Sauveur, de la lumière si brillante qui parut alors, et de cette nuée qui les couvrit de son ombre. Toutes ces particularités jointes ensemble les jetèrent dans une appréhension extrême. Tout ce qu'ils voyaient contribuait à leur trouble, et ils se jettent par terre autant par un sentiment de crainte que par un mouvement d'adoration. Mais Jésus, pour empêcher que cette crainte ne leur fît perdre la mémoire de ce qu'ils venaient de voir, les en délivre sur l'heure.

« Mais Jésus s'approchant, les toucha et « leur dit: Levez-vous, et ne craignez point (7). « Alors levant les yeux, ils ne virent personne « que Jésus tout seul (8). Et comme ils des-« cendaient de la montagne, Jésus leur fit ce « commandement, et leur dit : Ne parlez à « personne de cette vision jusqu'à ce que le « Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les « morts (9)». Jésus-Christ leur défend de parler de cette vision avant qu'il fût ressuscité d'entre les morts, parce que plus les apôtres publiaient de grandes choses à son sujet, plus les hommes les croyaient difficilement. D'ailleurs, le scandale de la croix s'en fût augmenté. Il a soin, en leur faisant cette défense, de leur marquer qu'il ne les engageait pas au silence pour toujours, mais seulement « jusqu'à ce qu'il fût « ressuscité d'entre les morts » ; comme pour leur rendre raison du commandement qu'il leur faisait. Il use en leur parlant de sa passion, d'une expression qui cachait ce qu'elle avait de triste, et qui n'en faisait paraître que la fin qui devait être agréable.

Mais quoi, me direz-vous, les hommes ne devaient-ils plus se scandaliser de la croix du Fils de Dieu, lorsqu'il serait ressuscité d'entre les morts ? Tout le monde sait que non. Le temps des scandales était celui qui précéda la passion. Mais depuis que les apôtres eurent reçu la plénitude du Saint-Esprit, et que l'éclat de leurs miracles soutenait leurs prédications, ils persuadèrent aisément aux hommes tout ce qu'ils voulurent, parce que d'une voix plus éclatante que le son de la trompette, les faits publiaient d'eux-mêmes la puissance du Sauveur. Quoi de plus heureux que ces trois apôtres qui furent trouvés dignes d'être avec le Seigneur enveloppés d'une même nuée?

Pour nous, mes frères, il dépendra de nous, si nous le voulons, de voir aussi le Fils de Dieu dans sa gloire ; nous pourrons le voir, non plus comme ces trois disciples sur la montagne, mais d'une manière bien plus auguste. Quand il viendra au milieu des airs pour juger le monde, ce ne sera plus avec cette faible gloire qu'il fit paraître sur le Thabor. Il fallait épargner la faiblesse des apôtres ; et Jésus-Christ ne leur devait dévoiler sa gloire qu'autant qu'ils étaient capables de la supporter. Mais lorsqu'il se fera voir à la fin du monde, il viendra dans toute la gloire de son Père. Il ne sera plus accompagné seulement de Moïse ou d'Elie, mais d'un nombre innombrable d'anges, des archanges, des chérubins, et de cette troupe bienheureuse que personne ne peut nombrer. Il ne sera point alors enveloppé d'une nuée : le ciel se repliera sur lui-même comme pour lui faire place. Et de même que quand les juges vont prononcer leur sentence, on tire les rideaux qui les couvraient, ainsi le ciel s'ouvrira alors, afin que toute la terre voie Jésus, son juge, sur son tribunal, et que tous les hommes écoutent l'arrêt de ses jugements. Il ne fera point comme nos juges : il ne se servira de l'entremise de personne pour prononcer la sentence. Le Sauveur parlera lui-même. Il dira aux uns : « Venez, vous que mon Père a « bénis. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné « à manger ». (Matth. XXV, 49.) Il dira aux autres : « Courage, bon et fidèle serviteur; vous « avez été fidèle dans les petites choses, je « vous établirai sur les grandes ». (Ibid. 30.) Mais il dira au contraire aux méchants : « Allez, « maudits, dans le feu éternel qui est préparé « pour le diable et pour ses anges ». Et à d'autres : « Méchant et lâche serviteur, etc. » Il séparera ces derniers d'avec lui ; il les livrera entre les mains des bourreaux ; il commandera qu'on lie les pieds et les mains aux autres et

qu'on les jette dans les ténèbres extérieures. Après que les méchants, comme de mauvais arbres, auront été coupés par cette cognée terrible dont il les avait menacés, ils seront précipités dans les flammes qui ne s'éteindront jamais; lorsque les justes, au contraire, brilleront comme le soleil, et plus même que le soleil. Car quand Jésus-Christ compare la gloire de ses élus à l'éclat et à la beauté de cet astre, il ne faut pas croire qu'ils ne seront précisément que dans ce degré de beauté et de lumière. Le Sauveur ne se sert de cette comparaison que parce que nous ne voyons rien ici-bas de plus brillant que le soleil, et il nous propose une lumière que nous connaissons, pour nous faire juger d'une autre que nous ne connaissons pas.

C'est en ce sens qu'il faut entendre ce que l'Evangile vient de dire, que « son visage était « resplendissant comme le soleil » au moment de sa transfiguration. Le trouble qui saisit alors les apôtres et qui les fit tomber le visage en terre, nous fait voir que cette lumière était quelque chose de plus que n'est celle du soleil; puisqu'ils l'eussent aisément supportée, si elle lui eût été semblable et si elle n'eût point eu de plus grand éclat. Les justes donc brilleront alors comme le soleil et plus même que le soleil; mais les méchants seront jetés dans les ténèbres et réduits aux dernières extrémités.

Il ne faudra point alors ouvrir de livres, ni produire d'accusateurs, ni écouter de témoins. Jésus-Christ tiendra lui seul lieu de tout, de témoin, d'accusateur et de juge. Il connaît parfaitement toutes choses. Tout est nu et développé à ses yeux. Toutes les différentes conditions d'ici-bas, de pauvre ou de riche, de puissant ou de faible, de sage ou de fou, d'esclave ou de libre, disparaîtront en sa présence. Toutes ces qualités extérieures et étrangères à l'homme s'évanouiront devant lui, et il jugera de chacun uniquement par ses œuvres. Nous voyons tous les jours dans les jugements séculiers, lorsqu'on juge un meurtrier et un homicide ou un criminel de lèse-majesté, qu'on oublie toutes ses qualités passées. On ne se souvient plus qu'il ait été ou préfet, ou consul, élevé en un mot aux plus hautes charges de l'Etat. On ne le considère plus que comme un coupable, et on ne pense qu'à lui faire souffrir la peine qu'il a méritée. Si cela est vrai des jugements de la terre, combien le sera-ce davantage du jugement de Dieu même?

5. Prévenons donc, mes frères, la rigueur de ce Juge. Quittons la robe souillée du mal. Couvrons-nous des armes de la lumière, afin qu'alors la gloire de Dieu nous environne. Car enfin qu'y a-t-il de si pénible dans ce que Dieu nous commande? Ou qu'y a-t-il au contraire qui ne soit aisé? Ecoutez le prophète Isaïe, et reconnaissez avec quelle facilité vous pouvez obéir à la loi de Dieu : « Quand », dit-il, « vous « humilieriez vos têtes, et que vous seriez sur « le sac et sur la cendre, vous n'offririez pas « encore une hostie qui fût agréable à Dieu. « Mais rompez tous les liens de l'iniquité, et « déchirez les obligations exigées par votre « avarice et par votre violence ». (Isaïe, LVIII, 5.) Admirez la sagesse du Prophète. Il semble ne parler d'abord des choses rudes et pénibles que pour les exclure, et il nous porte ensuite à nous sauver, par la pratique de ce qui est le plus aisé. Il nous fait voir que Dieu ne recherche pas principalement de nous les travaux du corps et l'affliction de la chair; mais qu'il veut avant tout que nous obéissions à ses lois et que nous exécutions ses commandements.

Le Prophète va plus loin, et, pour nous faire comprendre combien la vertu est aisée, et qu'il n'y a que la malice qui soit pénible, il se sert d'expressions qui le montrent par elles-mêmes. Car il appelle la malice « un « lien et une chaîne », et la vertu, au contraire, la délivrance de nos chaînes : « Rom« pez », dit-il, « tous les liens de l'iniquité. « Déchirez », ajoute-t-il, « les obligations exi« gées par votre avarice », marquant ainsi ce que nous faisons par nos détestables usures : « Laissez aller libres ceux qui sont brisés, » c'est-à-dire ceux qui sont chargés de dettes. Car le débiteur, lorsqu'il aperçoit celui qui lui a prêté, a le cœur comme brisé, et la crainte qui le saisit est comme un poids qui l'accable. Il aimerait mieux voir alors une bête féroce : « Retirez chez vous ceux qui n'ont point d'abri. « Si vous voyez un pauvre nu, donnez-lui de « quoi se vêtir, et ne méprisez pas ceux qui « sont du même sang que vous ».

Je me souviens que, dans nos dernières exhortations, nous avons parlé de la grandeur des récompenses que Dieu promet à ces œuvres de piété, et des biens inestimables qu'elles nous attirent. C'est pourquoi je ne m'y arrête plus. J'aime mieux aujourd'hui considérer avec vous, s'il est vrai qu'il y ait quelque chose de pénible dans ces exercices de charité, et

s'ils sont au-dessus des forces de l'homme. Je vous déclare par avance que nous n'y trouverons rien de difficile, et que nous reconnaîtrons qu'on n'a de la peine qu'en faisant le mal.

Car, sans sortir de l'exemple dont le Prophète nous parle, qu'y a-t-il de plus pénible que de donner son argent à usure, et de se charger l'esprit des soins de le bien placer; de chercher des assurances; de se défier de celles qu'on nous a données; d'avoir peur de perdre, tantôt la rente, tantôt le fonds, tantôt les cautions, tantôt les contrats? car l'on est exposé à toutes ces pertes. Souvent, plus on croit avoir d'assurances, plus on est trompé; et ce qui nous paraissait le moins à craindre, nous manque le plus. Il n'y a rien de semblable dans la pratique de l'aumône. Elle se fait toujours sans peine. Elle est exempte de toutes ces inquiétudes.

Ne trafiquons donc plus des misères de nos frères, et ne faisons point un commerce si infâme d'un argent dont nous nous devrions faire des amis. Je sais qu'il y en a parmi vous qui ne prennent pas plaisir à m'entendre, et qui ne peuvent souffrir que je leur parle si souvent du mépris de leurs richesses. Mais quel avantage retirez-vous de mon silence? Quand je me tairais, et que, pour vous épargner, je cesserais de vous avertir de votre devoir, mon silence vous délivrera-t-il de l'enfer? Vos peines, au contraire, ne s'augmenteront-elles pas par la liberté de vos crimes? Et un si lâche silence ne m'engagera-t-il pas avec vous dans la même condamnation? Que vous servirait donc ma fausse douceur et ma cruelle complaisance, puisqu'elle ne vous produirait aucun bien, et qu'elle rendrait vos maux encore pires qu'ils n'étaient. Quelle utilité retirerez-vous, si, vous flattant par des paroles qui vous plaisent, je vous jette en effet dans une éternelle douleur? Si j'épargne vos oreilles au lieu d'épargner vos âmes, et si, pour plaire aux unes, je laisse périr les autres? Ne vaut-il pas mieux vous causer ici un peu de peine, et vous causer une douleur passagère, qui vous délivrera d'un feu qui ne s'éteindra jamais?

Car il ne faut point vous céler, mes frères, que l'Eglise est attaquée aujourd'hui d'une maladie bien dangereuse, et qui a besoin d'un puissant remède. Dieu défend aux chrétiens de s'amasser des richesses. Il condamne en eux cette avarice, quand ils ne s'enrichiraient que par des voies innocentes, et par de justes travaux, parce qu'il ne veut pas qu'ils se fassent un trésor sur la terre. Il leur commande au contraire d'ouvrir leurs maisons aux pauvres, et de leur faire part de leurs biens. Et cependant on voit qu'aujourd'hui ils s'enrichissent de la misère et de la pauvreté de leurs frères, et qu'ils sont ravis d'avoir trouvé une sorte d'avarice qui leur paraît irréprochable, et qui est même couverte de quelque prétexte de bonté.

Et ne m'alléguez point ici les lois et les coutumes. Les publicains et les usuriers déclarés les gardent, et ils ne laissent pas d'être condamnés de Dieu. Ne doutons point donc que nous ne le soyons nous-mêmes, si nous ne cessons de tyranniser les pauvres, si nous augmentons leur pauvreté par nos usures, et si nous tirons un gain cruel de l'argent que nous leur prêtons pour satisfaire aux plus pressantes nécessités.

Dieu vous a donné des richesses, non pour appauvrir les autres, ni pour trafiquer de leurs misères, mais pour les en délivrer. Vous témoignez vouloir soulager leur pauvreté, et vous la rendez plus insupportable. Vous feignez de les consoler, et vous les jetez dans le désespoir. Vous voulez tirer un gain infâme de vos aumônes, et vous vendez le plaisir que vous leur faites. Vendez-le, je ne vous en empêche pas, mais que ce soit pour le royaume des cieux. Ne vous contentez plus d'un vil gain, d'un pour cent par mois, et ne prétendez pas moins qu'une vie qui ne finit point.

Pourquoi vous condamnez-vous vous-même à une si grande bassesse, et à un gain si méprisable? Avez-vous l'âme assez basse pour abandonner de si grandes choses, afin de vous attacher à d'autres qui sont si petites, et pour vous contenter d'un peu d'argent, lorsque rien ne devrait vous contenter que le royaume de Dieu? Pourquoi laissez-vous de côté les récompenses que Dieu vous offre pour en chercher de basses et de honteuses parmi les hommes? Pourquoi quittez-vous Celui qui est infiniment riche, pour vous adresser à un pauvre qui n'a rien? Pourquoi méprisez-vous Celui qui ne cherche qu'à répandre ses dons et ses grâces, pour mettre toute votre espérance dans un ingrat? Vous ne confiez pas votre argent à celui qui pourrait vous le rendre avec une grosse usure, et vous l'abandonnez à celui

qui est même incapable de vous le rendre. L'un ne souhaite que de vous le restituer, et l'autre ne craint rien tant que d'être contraint de le faire. L'un ne peut qu'avec peine donner un pour cent, et l'autre vous offre cent pour un dans ce monde, et une vie éternelle dans l'autre. L'un ne vous rend ce qu'il vous doit qu'avec des murmures et des injures; et l'autre vous le rendrait avec des louanges et des applaudissements. L'un tâche d'attirer sur vous la haine de tout le monde, et l'autre ne pense qu'à vous couronner un jour devant tout le monde.

N'est-ce donc pas le comble de la folie de ne savoir pas même où l'on doit placer son argent, et où l'on doit chercher à gagner? Combien a-t-on vu de personnes perdre leur fonds par le désir violent d'en tirer trop de revenu? Combien en a-t-on vu d'autres courir une infinité de hasards, et s'exposer aux piéges que leur tendaient ceux qui enviaient leurs richesses? Combien en a-t-on vu tomber dans la dernière pauvreté par l'insatiabilité de leur avarice?

6. Ne me dites point pour vous excuser que ces pauvres se réjouissent, lorsque vous leur prêtez votre argent, et que même ils vous rendent grâce de votre usure. C'est votre cruauté qui les oblige de trouver cette triste joie dans ce qui les réduit à la dernière pauvreté. (Gen. XII, 3.) Lorsqu'Abraham livra sa propre femme entre les mains des barbares, il se prêta à l'accomplissement de leurs mauvais desseins, mais était-ce de bon gré, ou par la crainte de Pharaon? C'est ainsi que le pauvre agit. Comme vous êtes assez dur pour ne lui pas donner gratuitement la somme dont il a besoin, il est contraint de rendre grâce à votre avarice, et de recevoir avec joie l'effet de votre cruauté. Vous ressemblez à un homme qui, en délivrant un autre d'un péril de mort imminent, exigerait de lui la récompense de ce service. Cette comparaison vous fait horreur et vous paraît injurieuse. Quoi donc, vous rougiriez d'exiger de l'argent d'un homme pour l'avoir tiré de ce péril, et vous ne rougissez pas d'en exiger si cruellement pour l'avoir assisté dans un besoin moins considérable? Ne prévoyez-vous point déjà quel châtiment vous est réservé pour une telle conduite, et ne vous souvenez-vous point avec quelle sévérité ce crime était défendu dans l'ancienne loi?

Mais quelle est l'excuse dont la plupart se couvrent? Il est vrai, disent-ils, que je prête mon bien à usure, mais c'est pour assister les pauvres. Malheureux, que dites-vous? Dieu rejette avec horreur ces détestables aumônes. Il ne veut point ces sacrifices sanglants. Ne faussez point la loi de Dieu. Il vaut mieux ne rien donner aux pauvres que de leur donner d'un bien si cruellement acquis. Vous faites même souvent qu'un argent qui n'avait été amassé que par de justes travaux, et par des voies très-innocentes, devient enfin un argent maudit de Dieu par vos usures illégitimes, et vous faites le même mal que si vous forciez un sein pur et chaste d'enfanter des scorpions et des vipères.

Mais pourquoi vous parler de la loi de Dieu? N'avouez-vous pas vous-même que l'usure est une chose très-infâme? Si vous, qui profitez de ces usures, ne les regardez néanmoins qu'avec horreur, jugez de quel œil Dieu les regarde. Que si vous consultez ceux qui ont établi les lois humaines, ils vous diront que l'usure a toujours été regardée comme la marque de la dernière impudence. Et c'est pour cette raison qu'il n'est jamais permis aux personnes constituées en dignité, ni aux magistrats de se déshonorer par ces gains infâmes. C'est la loi, dites-vous, qui le leur défend. Tremblez donc de votre indifférence, lorsque vous avez moins de respect pour les lois de Dieu, que les magistrats n'en ont pour les lois civiles, et lorsque vous témoignez estimer moins les oracles du ciel, qu'ils n'estiment les arrêts du sénat de Rome.

Mais si je vous crois, me dites-vous, et que je place mon argent au ciel, il me profitera moins que placé sur la terre. Ne rougissez-vous pas d'autoriser ainsi l'injustice de vos usures? Je l'appelle une injustice; car y a-t-il rien de plus injuste que de semer sans terre, sans pluie, sans charrue et sans semence? Que recueillent aussi ceux qui sèment de la sorte, sinon une ivraie qui sera jetée dans le feu? N'y a-t-il point d'autres voies justes et légitimes de gagner sa vie? Ne peut-on pas cultiver les champs, nourrir des troupeaux, engraisser des bœufs, travailler des mains, et ménager son revenu? N'êtes-vous pas déraisonnable? N'êtes-vous pas insensé de passer toute votre vie à labourer et à semer des épines?

Vous me répondrez peut-être que les fruits de la terre sont sujets à trop d'accidents, que

souvent la grêle, les brouillards, les eaux et les chaleurs ruinent tout. Mais y a-t-il là autant de périls à craindre que vous en courez par l'usure ? Toutes ces intempéries de l'air ne peuvent au plus que gâter le fruit sans nuire à la terre qui le porte ; au lieu qu'ici on perd très-souvent le fonds, et qu'avant cette perte, on souffre mille inquiétudes. Car l'usurier ne jouit jamais en paix de son bien. Jamais il n'y trouve de repos. Quand on lui apporte de l'argent, il ne considère point ce qu'il a, mais ce qu'il n'a pas ; et quelque grande que soit la rente qu'on lui paie, il s'afflige toujours de ce qu'elle n'égale pas le fonds. C'est pourquoi il ne peut, dans cette impatience avare, se donner le temps d'amasser quelque somme considérable. Il replace cet argent à mesure qu'il le reçoit. Il contraint ces revenus injustes de lui produire d'autres revenus semblables, comme une vipère produit encore d'autres vipères.

Je me sers de cette comparaison, parce que l'usure ronge plus l'âme de l'avare qui l'exige, que les vipères ne rongent les entrailles qui leur ont donné la vie. Ce sont là « les liens « injustes » dont parlait tantôt le Prophète, « et ces chaînes pesantes » qui accablent ceux qui les portent. Je vous donne, dit l'usurier, non afin que vous jouissiez de ce que je vous donne, mais afin que vous me rendiez plus que je ne vous ai donné. Quoi ! Dieu ne veut pas que vous redemandiez même ce que vous avez donné : « Donnez », dit-il, « à ceux dont « vous n'espérez rien recevoir (Luc, VI, 40) », et vous exigez plus même que vous ne donnez ? Vous redemandez comme une dette, un argent qui n'est point sorti de vos mains. Croyez-vous augmenter votre bien par un moyen par lequel vous ne vous amassez qu'un trésor de colère et de vengeance ?

Donc, mes frères, pour éviter de tomber sous les coups de la colère de Dieu, et dans ces abîmes de feu, renonçons éternellement à l'usure. Desséchons cette racine empoisonnée qui ne porte que des fruits de mort, et n'aspirons plus qu'à ce gain dont parle saint Paul, qui est le seul gain qui soit grand et légitime, c'est-à-dire : « La piété avec ce qui nous suffit « pour vivre ». (I Tim. VI, 6.) C'est de ce trésor que nous devons nous enrichir, afin de passer ici paisiblement notre vie et de jouir ensuite des biens éternels que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le saint-Esprit, est la gloire, la puissance et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVII.

« ET SES DISCIPLES L'INTERROGÈRENT EN LUI DISANT : POURQUOI DONC LES DOCTEURS DE LA LOI DISENT-ILS QU'IL FAUT QU'ÉLIE VIENNE AUPARAVANT ? » (CHAP. XVII, 10, JUSQU'AU VERSET 22.)

—

ANALYSE.

1. Saint Jean-Baptiste est appelé Elie parce qu'il a été le précurseur du premier avènement comme Elie sera celui du second.
2. Il se conservait depuis longtemps dans le peuple juif des traditions touchant le Christ et Elie.
3. Guérison d'un lunatique ; explication et origine de cette appellation.
4 et 5 Que le jeûne et l'oraison sont nécessaires l'un et l'autre pour chasser les démons. — Effets de ces deux vertus jointes ensemble. — Que l'abstinence de toutes sortes de plaisirs est un jeûne agréable à Dieu, et dont les personnes les plus faibles ne se peuvent dispenser. — Les mauvais effets de l'intempérance en particulier chez les femmes. — Comparaison des intempérants avec les bêtes.

1. Il est visible, mes frères, que les apôtres n'avaient point appris de l'Ecriture ce qu'ils disent ici d'Elie; mais seulement des docteurs de la loi, et que c'était un bruit commun parmi le peuple. C'est ainsi qu'il s'était répandu des traditions touchant Jésus-Christ. Ce qui fit dire à la Samaritaine : « Le Messie « viendra, et lorsqu'il sera venu, il nous an« noncera toutes ces choses ». (Jean, IV, 25.) C'est pourquoi les Juifs firent cette demande à saint Jean : « Etes-vous Elie ou le Prophète » ? (Jean, I, 21.) Car, comme je viens de le dire, ce bruit s'était fort répandu parmi les Juifs touchant Jésus-Christ et touchant Elie, mais ils ne lui donnaient pas un bon sens.

L'Ecriture nous marque deux avènements de Jésus-Christ. L'un est déjà passé, et l'autre est encore à venir. Saint Paul nous en parle, lorsqu'il dit : « La grâce salutaire de Dieu s'est « manifestée à tous les hommes pour nous « apprendre à renoncer à l'impiété et aux dé« sirs du siècle, afin de vivre avec modestie, « avec piété et avec justice. » (Tit. II, 11.) Cet apôtre décrit ainsi le premier de ces deux avènements, puis il passe ensuite au second, lorsqu'il ajoute : « Dans l'attente d'une bienheu« reuse espérance, et de l'avènement du grand « Dieu Notre-Sauveur Jésus-Christ. » (Tit. II.) Les prophètes même ont parlé de l'un et de l'autre de ces deux avènements, et ils ont dit qu'Elie serait le précurseur du second, comme saint Jean l'était du premier. C'est ce qui fait que Jésus-Christ lui donne le nom d'Elie; non parce qu'il était en effet Elie, mais parce qu'il en accomplissait le ministère, puisque saint Jean a été le précurseur du premier avènement comme Elie le doit être du second. Mais les scribes confondaient ces deux choses, et pour mieux corrompre le peuple, ils ne lui parlaient que du second avènement. Si ce Jésus, disaient-ils, était le véritable Christ, Elie serait déjà venu. Et c'est dans cette pensée que les apôtres disent ici au Fils de Dieu, « qu'il « fallait qu'Elie vînt auparavant »; c'était aussi la pensée des pharisiens, lorsqu'ils envoyèrent demander à Jean s'il était Elie. Mais voyons ce que Jésus-Christ répond à cette difficulté.

« Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit « venir auparavant, et qu'il rétablira toutes « choses. » (Matth. XVII, 11.) Il dit qu'Elie viendrait en effet avant son second avènement; mais il ajoute qu'il était déjà venu, désignant par là son précurseur Jean-Baptiste. C'est là cet Elie qui est déjà venu; car pour le prophète Elie : « Il viendra et rétablira toutes choses », c'est-à-dire toutes les choses que le prophète Malachie a marquées. « Le Seigneur dit : je vous enverrai « Elie le Thesbite, qui réunira les cœurs des pè« res avec leurs enfants, afin que lorsque je vien« drai je ne frappe point la terre d'une plai(

« qui soit incurable ». (Mal. IV ,5.) Remarquez, mes frères, l'exactitude des paroles de ce prophète. Comme la ressemblance du même ministère pouvait faire donner à saint Jean le nom d'Elie, il a soin, pour éviter cette confusion, de marquer le pays de l'un, et il l'appelle « Thesbite », pour le distinguer de saint Jean qui n'était pas de cette ville. Il les distingue encore l'un de l'autre par cette seconde marque, « afin », dit-il, « que lorsque je viendrai, « je ne frappe point la terre d'une plaie qui soit « incurable » : paroles qui nous font voir quelle sera la terreur du second avènement. Car il n'est pas venu la première fois pour « frapper « la terre ». Il dit lui-même : « Je ne suis pas « venu pour juger le monde, mais pour le sau- « ver ». (Jean, III, 16.) Le prophète Malachie marque donc cette circonstance, pour faire voir qu'Elie ne précéderait que le dernier avènement de Jésus-Christ, lorsqu'il viendrait juger le monde.

Il exprime en même temps le sujet pour lequel Elie lui servirait de précurseur. Il dit que ce serait pour persuader aux Juifs de croire en Jésus-Christ et de ne s'exposer pas au danger de périr tous lorsqu'il viendrait. C'est ce que Jésus-Christ leur rappelle lorsqu'il dit : « Quand Elie viendra, il rétablira toutes cho- « ses », c'est-à-dire qu'il rétablira la foi des Juifs qui seront alors, et qu'il les amènera de leur incrédulité passée à une foi humble et fervente. Et il faut encore remarquer l'exactitude de ce prophète. Il ne dit pas : « Il réuni- « ra les cœurs des enfants avec leurs pères », mais « le cœur des pères avec leurs enfants ». Comme les Juifs étaient les pères des apôtres, l'Ecriture marque qu'Elie réunirait les cœurs des pères, c'est-à-dire les sentiments des Juifs avec leurs enfants, c'est-à-dire avec les apôtres, et qu'il leur ferait embrasser leur doctrine sainte.

« Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, « et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité « comme il leur a plu ; ils feront souffrir de « même le Fils de l'homme (12). Alors ses « disciples reconnurent que c'était de Jean- « Baptiste qu'il leur avait parlé (13) ». Les apôtres comprennent cela d'eux-mêmes. Les docteurs de la loi, ni l'Ecriture ne leur en disaient rien. Mais comme ils devenaient plus éclairés, et plus attentifs à ce que Jésus-Christ leur disait, ils le comprennent sans difficulté, surtout après ce que Jésus-Christ leur avait déjà dit dans une autre rencontre : « Que Jean était « Elie qui doit venir ». (Matth. XI, 27.) Et il ne faut pas s'étonner si, après avoir dit « qu'Elie est déjà venu », il dit néanmoins qu'il doit venir encore pour rétablir toutes choses. L'un et l'autre était véritable. Quand il dit « qu'Elie « viendrait pour rétablir tout », il marque, comme j'ai dit, le véritable Elie et la conversion des Juifs ; et lorsqu'il dit « qu'il est déjà venu », il marque saint Jean qu'il appelle Elie, parce qu'il remplissait la mission que remplissait Elie. Les prophètes usent de cette manière de parler, lorsqu'ils donnent en beaucoup d'endroits le nom de « David » aux rois qui ont imité la piété et le zèle du véritable David ; et lorsqu'ils appellent les Juifs « princes de Sodome « et enfants d'Ethiopie (Isaïe I, 13) », à cause de la corruption et du déréglement de leurs mœurs. Ainsi, parce que saint Jean avait été le précurseur du premier avènement comme Elie le devait être du second, Jésus-Christ lui donne le nom d'Elie.

2. Il le fait encore pour montrer qu'il ne combattait point les Ecritures, et qu'il s'accordait parfaitement avec les prophètes. C'est pourquoi il ajoute : « Je vous déclare qu'Elie « est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais « ils l'ont traité comme il leur a plu ». C'est-à-dire, qu'ils l'ont mis en prison, qu'ils l'ont outragé, qu'ils l'ont fait mourir, et qu'ils ont mis sa tête dans un bassin pour être le prix de la danse d'une fille. C'est ainsi que le Fils de l'homme sera traité par eux. Vous voyez, mes frères, que Jésus-Christ fait naître l'occasion de parler encore ici de sa mort et de ses souffrances, et qu'il console la douleur que ses disciples en ressentaient, par le souvenir de ce qu'avait souffert saint Jean, et par les miracles qu'il fit aussitôt qu'il leur en eut parlé.

Car presque toutes les fois qu'il entretient ses apôtres de ce sujet, il fait quelque miracle en leur présence pour les rassurer. Lorsque l'Evangile dit : « Alors il commença à leur « déclarer qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et « qu'il y souffrît beaucoup de choses » ; il marquait par ce terme « alors », le moment que les apôtres venaient de connaître et de confesser publiquement que Jésus-Christ était le « Fils de Dieu » : de même, lorsqu'il leur a fait voir cette vision admirable sur la montagne, et que les prophètes ont dit beaucoup de choses touchant sa gloire, il leur parle aussitôt de sa passion, et après avoir rapporté

la mort funeste de saint Jean il conclut : «C'est « ainsi que le Fils de l'homme doit bientôt être « traité par eux». Ainsi, lorsqu'il eut chassé un démon que ses disciples n'avaient pu chasser, l'Evangile dit : « Jésus-Christ étant en Galilée « dit à ses apôtres : Le Fils de l'homme doit « être livré entre les mains des pécheurs qui le « feront mourir, et il ressuscitera le troisième « jour ». Il usait de cette conduite pour diminuer, par l'éclat de ses miracles, l'excès de la douleur que cette prédiction causait à ses disciples. C'est ce qu'il tâche de faire en cet endroit de notre Evangile, lorsqu'il rappelle en leur mémoire le traitement qu'on avait fait souffrir à saint Jean.

Que si quelqu'un me demande ici pourquoi, puisqu'Elie doit faire tant de biens lorsqu'il viendra, Dieu différait tant de l'envoyer ? Je réponds que les Juifs étaient si inconvertibles alors, que prenant Jésus-Christ pour Elie, ils n'en étaient pas plus portés à croire en lui. Car nous voyons que les Juifs croyaient que Jésus-Christ était ce prophète : « Quelques-« uns », disaient les apôtres, « croient que « vous êtes Elie, et d'autres que vous êtes Jé-« rémie ». D'ailleurs il n'y avait point d'autre différence entre saint Jean et Elie que celle du temps. Si cela est, me direz-vous, comment croiront-ils alors ? Car l'Evangile dit formellement « qu'il rétablira toutes choses ». Je réponds premièrement qu'ils croiront alors ce prophète, parce qu'ils le connaîtront mieux ; mais principalement, parce que la gloire de Jésus-Christ sera répandue alors dans toute la terre et qu'elle sera plus brillante que le soleil. Mais lorsqu'à ces raisons Dieu ajoutera encore la prédication de ce grand prophète qui publiera hardiment que Jésus est le Fils de Dieu, il ne faut point douter que les Juifs ne le reçoivent et qu'ils ne l'écoutent avec beaucoup de docilité.

Quand Jésus-Christ dit ici : « Et ils ne l'ont « point connu », il fait comme leur apologie, et il excuse en quelque sorte la grandeur de leur crime. Jésus-Christ donc, mes frères, console ses apôtres dans la douleur qu'ils ressentaient de sa passion future, en leur témoignant que tous les cruels traitements qu'il souffrira des Juifs seront injustes, et en enfermant ce souvenir si triste entre deux miracles : l'un qui s'est déjà fait sur le haut du Thabor, et l'autre qu'il va faire au pied de cette montagne.

Après que Jésus-Christ eut parlé de la sorte à ses apôtres, ils ne lui demandent point quand Elie viendrait. Ils étaient trop abattus par le souvenir de la passion, et ils étaient en même temps saisis d'un trop profond respect et d'une frayeur trop sainte à cause de cette gloire qu'ils venaient de voir. On peut remarquer assez souvent dans l'Evangile que, lorsqu'ils s'apercevaient que Jésus-Christ ne voulait pas s'expliquer clairement, ils ne le pressaient pas et demeuraient dans le silence. Lors donc qu'étant dans la Galilée il leur dit : « Le Fils « de l'homme doit être livré entre les mains « des pécheurs qui le tueront », l'évangéliste ajoute : « Cette parole les affligea extrême-« ment », et saint Marc dit : « Qu'ils ne savaient « ce que voulait dire cette parole, et qu'ils « n'osaient lui en demander l'éclaircissement ». (Marc, IX, 31.) Saint Luc dit de même : « Que « cette parole leur était cachée, afin qu'ils « n'en eussent aucune connaissance, et qu'ils « appréhendaient de l'interroger. » (Luc, IX, 22.) « Après qu'il fut venu vers le peuple, un « homme s'approcha de lui, et s'étant jeté à « genoux à ses pieds, lui dit : Seigneur, ayez « pitié de mon fils qui est lunatique, et est « tourmenté misérablement. Car il tombe « souvent dans le feu et souvent dans l'eau « (14). Je l'ai présenté à vos disciples et ils ne « l'ont pu guérir (15) ». L'Evangile marque ici beaucoup de circonstances qui nous font voir que la foi de cet homme était très-faible. Premièrement, Jésus-Christ lui dit lui-même, « que tout est possible à celui qui croit », comme pour lui dire que jusque là il n'avait pas cru. Cet homme lui dit ensuite : « Seigneur, « aidez mon peu de foi. » Il lui dit encore : « Si vous pouvez » (Marc, IX, 22, 23), comme doutant qu'il le pût. Si c'était donc l'incrédulité de cet homme qui empêchait la guérison de son fils, pourquoi Jésus-Christ en rejette-t-il la cause sur ses disciples, sinon pour montrer qu'ils pouvaient faire ces sortes de miracles sans y être aidés par la foi de ceux qui imploraient leur assistance ? Car si souvent la foi de ceux qui demandent ces grâces, est assez grande pour les mériter de Dieu sans la foi de ceux mêmes qui les font ; quelquefois aussi la grande foi de ceux à qui l'on s'adresse suffit seule pour les faire. On en voit des exemples dans l'Ecriture. (Act. 10.) Corneille, par la seule force de sa foi, attira sur lui la grâce du Saint-Esprit ; et Elisée ressuscita un mort, sans que personne

y contribuât, puisque ceux qui le jetèrent devant lui, ne le firent que par un transport de crainte, et non par le mouvement de leur foi. (IV Rois, 13.) L'appréhension qu'eurent les voleurs leur fit seule jeter ce corps mort auprès du sépulcre du prophète qui lui rendit aussitôt la vie par le seul attouchement de ses os. Nous devons donc conclure que les apôtres ne purent guérir ce possédé, parce qu'ils hésitèrent dans la foi, non pas tous, puisque les plus fermes colonnes n'étaient pas là.

3. Mais je vous prie, mes frères, de considérer quelle est la malignité de cet homme, qui vient devant tout un peuple accuser les apôtres de faiblesse et d'impuissance : « Je l'ai présenté », dit-il, « à vos disciples, et ils ne l'ont pu guérir ». Mais Jésus-Christ, pour excuser ses apôtres, attribue à cet homme la plus grande part de la faute et dit : « O race incré« dule et dépravée, jusques à quand serai-je « avec vous? jusques à quand vous souffrirai-je « (16) » ? Il n'adresse pas seulement ces paroles à cet homme qui le priait, mais généralement à tous les Juifs. Car il est vraisemblabe que plusieurs d'entre eux furent scandalisés de l'impuissance des apôtres, et qu'ils les méprisèrent en eux-mêmes. Lorsqu'il dit : « Jusqu'à « quand serai-je avec vous » ? il fait voir le grand désir qu'il avait de mourir, et avec quelle ardeur il souhaitait de retourner à son Père. Il montre assez que ce qui lui était pénible en ce monde, c'était, non de souffrir la croix, mais de demeurer avec ces Juifs incrédules.

Il ne termine pas là son discours, il ajoute encore : « Amenez-le-moi ici ». Il lui demande combien il y avait de temps que ce possédé souffrait de ce mal, afin d'excuser en quelque sorte ses disciples, et de faire aussi concevoir à ce père quelque espérance de la guérison de son fils, en lui persuadant qu'il lui était facile de le délivrer de cet état. Il souffre néanmoins sur l'heure que le démon le tourmente et qu'il le déchire. Ce qu'il permit, non par un vain désir de gloire, en faisant voir son autorité par le reproche qu'il fit au démon devant tout le peuple; mais pour consoler le père, afin, qu'en voyant le démon trembler à sa seule parole, il fût plus disposé à croire le miracle qu'il allait voir.

Cet homme, ayant donc répondu que son fils souffrait ce tourment depuis son enfance, et ayant ajouté aussitôt : « Mais si vous pouvez « quelque chose, aidez-nous et ayez pitié de « notre état », Jésus-Christ lui répond sur l'heure : « tout est possible à ceux qui « croient », faisant encore retomber sur son peu de foi le délai de la guérison de son fils. Quand le lépreux dit à Jésus-Christ : « Sei« gneur, si vous voulez, vous pouvez me gué« rir » (Matth. VIII, 3); et qu'il rendait par ces paroles témoignage à sa souveraine puissance, Jésus-Christ loua ce qu'il avait dit, et le confirma même en disant : « Je le veux, soyez « guéri ». Mais parce que cet homme, en disant : « Si vous pouvez, aidez-nous », parlait d'une manière indigne de la toute-puissance du Sauveur, il lui en fait un reproche : « Tout « est possible », dit-il, « à celui qui croit », comme s'il lui disait : Ma force est si infinie, qu'elle peut même communiquer aux autres la puissance de faire des miracles. Si vous croyez donc comme il faut, vous pourrez guérir sans peine, non-seulement votre fils, mais même les autres; et aussitôt après cette parole, il chasse le démon.

Mais il faut admirer la providence et la bonté de Dieu sur ce possédé, non-seulement en ce qu'il le délivra enfin du démon; mais encore plus, en ce qu'il le conserva durant une si longue possession. Car, sans une protection toute particulière, il n'est pas douteux qu'il serait mort longtemps auparavant. Le démon, qui le jetait tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau, l'eût tué sans doute, si Dieu n'eût donné un frein à sa fureur, et s'il n'eût mis des bornes à la violence de sa rage. C'est ce qui fût aussi arrivé à ces démoniaques, qui couraient nus dans les déserts, qui se frappaient eux-mêmes, et qui se déchiraient avec des pierres.

Que si l'Evangile appelle ce possédé « luna« tique », il ne s'en faut pas étonner, puisque c'est le nom que son propre père lui donnait. Vous direz peut-être que l'Evangile use encore aussitôt de ce terme, puisqu'il est dit ensuite que Jésus-Christ guérit « plusieurs lunati« ques » ? Il ne parle en cela que selon l'usage commun. Car le démon, par sa malice, voulant décrier cet astre, tourmentait plus ou moins les possédés, selon le cours et le décours de la lune; non pas, certes, que la lune exerçât aucune action sur eux; mais, encore une fois, c'était un effet de la malice du démon, qui voulait faire attribuer à la lune ce qu'il faisait lui-même. Il a réussi à faire admettre cette opinion fausse par beaucoup d'esprits, et, de

là, est venu le mot de « lunatique », appliqué à certains démoniaques.

« Les disciples vinrent après trouver Jésus « en particulier, et lui dirent : Pourquoi nous « autres ne l'avons-nous pu chasser (19) » ? Il me semble qu'ils craignaient d'avoir déjà perdu la grâce des miracles que Jésus-Christ leur avait donnée, et la puissance qu'ils avaient reçue sur les esprits impurs. C'est pour cela qu'ils viennent interroger Jésus-Christ « en « particulier ». Ce n'était point par un mouvement de honte qu'ils affectaient ce « secret». S'ils eussent cru n'avoir plus cette puissance, il leur eût été inutile de craindre que le peuple le sût de la bouche du Sauveur, lorsque les faits l'eussent dit assez d'eux-mêmes, mais ils interrogent Jésus-Christ « en particulier », parce qu'ils avaient à lui parler d'une chose grande et secrète. Que leur répond donc le Fils de Dieu ?

« Jésus leur répondit : C'est à cause de votre « incrédulité. Car je vous dis en vérité : Si « vous aviez de la foi comme un grain de « senevé, vous diriez à cette montagne : Trans- « portez-vous d'ici là, et elle s'y transporterait, « et rien ne vous serait impossible (20) ». Si vous demandez ici quand on a vu les apôtres faire ce que dit ici Jésus-Christ, et transporter les montagnes d'un lieu en un autre, je vous répondrai qu'ils ont fait bien davantage en ressuscitant une infinité de morts. Car c'est l'effet d'une bien plus grande puissance de rappeler une âme dans un corps mort, que de transporter une montagne. On dit qu'on a vu dans la suite quelques saints bien moins considérables que les apôtres faire ces sortes de miracles, et transporter les montagnes selon les besoins. Que s'il ne s'est point trouvé d'occasion semblable du temps des apôtres, il serait injuste de les en blâmer. Et il faut remarquer que Jésus-Christ ne leur dit pas en général : vous transporterez les montagnes, mais vous pourriez les transporter. S'ils ne l'ont pas fait, ce n'est point par impuissance et par faiblesse, puisqu'ils ont fait d'autres choses incomparablement plus grandes ; c'est seulement parce que l'occasion ne s'en est pas présentée, et qu'ils n'ont pas jugé cela nécessaire. Peut-être même qu'ils ont fait cette sorte de miracle, et que l'on n'en a rien marqué. Car on n'a pas écrit toutes les merveilles que les apôtres ont faites.

Mais nous pouvons dire encore qu'une des raisons pour lesquelles les disciples ne purent guérir ce possédé, c'est qu'en ce moment ils étaient dans un état d'imperfection et de faiblesse. Car ils n'avaient pas toujours une foi égale et ils n'étaient pas toujours dans la même disposition. Nous avons vu que saint Pierre est appelé par Jésus-Christ même, tantôt « heureux » et tantôt « satan », et que le Sauveur les reprend tous en général, de ce qu'ils ne comprenaient pas le mystère du « levain ». Il est donc assez vraisemblable que les apôtres étaient alors dans cette disposition de faiblesse, qui leur était assez ordinaire avant la croix du Sauveur.

La « foi » dont Jésus-Christ parle ici, est la foi des miracles, et il la compare à un grain de sénevé, pour montrer sa vigueur et sa grande force. Car encore que cette graine paraisse la plus petite de toutes, elle surpasse néanmoins toutes les autres par sa vertu et par sa puissance. Et Jésus-Christ, pour montrer qu'un peu d'une véritable foi produisait des effets prodigieux, la compare à cette graine. Mais le Fils de Dieu ne s'arrête pas encore là, et après avoir fait voir que la foi pouvait agir sur les montagnes même, il dit : « Enfin rien ne vous sera « impossible ».

4. Je vous prie, mes frères, d'admirer ici deux choses ; la vertu des apôtres, et la force du Saint-Esprit. La vertu des apôtres paraît en ce qu'ils ne rougissent point d'avouer leur impuissance ; et la force du Saint-Esprit se fait voir en ce que, trouvant des âmes qui selon Jésus-Christ n'avaient pas même un grain de foi, il les a néanmoins élevées peu à peu jusqu'à une telle perfection qu'il a répandu la foi en elles comme une source très-abondante.

« Cette sorte de démons ne se chasse que par « la prière et par le jeûne (21) ». Jésus-Christ comprend dans ce mot « de démons » non-seulement tous les lunatiques, mais en général toutes sortes de possédés. Il commence peu à peu à former ses disciples, et à les porter au jeûne. Car il ne faut point objecter ici ce qui arrive quelquefois, quoique rarement, qu'on a vu des personnes chasser des démons sans le jeûne. Si cela est arrivé à un ou à deux, il n'en faut pas faire une loi : mais on peut dire en général que si l'on peut quelquefois sans le jeûne guérir ceux qui sont possédés, il est entièrement impossible que celui qui est possédé, et qui vit dans le plaisir et dans les délices, soit jamais délivré du démon qui le pos-

sède. Car le jeûne est le remède le plus efficace et le plus nécessaire à cette sorte de maladie.

Vous me direz peut-être, mes frères : S'il faut avoir la foi pour guérir ces sortes de démons, pourquoi ne suffit-elle pas elle seule ? pourquoi y faut-il joindre le jeûne ? Je vous réponds que c'est parce que le jeûne joint à la foi redouble encore le mérite de celle-ci. Car le jeûne a une force toute particulière. Il fait que nous excellons dans toutes les autres vertus. Il change les hommes en anges, et les rend capables de combattre dans une chair fragile, contre les esprits de malice et contre les princes des ténèbres. Mais il ne faut pas que nous nous contentions de jeûner, il faut encore que la prière accompagne notre jeûne, et qu'elle tienne même le premier rang.

Les biens que produisent en nous ces deux vertus, lorsqu'elles sont jointes ensemble, sont tout à fait admirables. Celui qui prie et qui jeûne comme nous disons, n'a plus besoin de tous les faux biens de la terre, et celui qui n'a plus besoin de ces biens en est d'ordinaire fort détaché, et est toujours prêt à faire l'aumône. Celui qui jeûne a l'esprit fervent, toujours élevé au ciel. Il prie avec application. Il éteint en lui les mauvais désirs. Il fléchit Dieu et apaise sa colère. Il humilie son âme et réprime son orgueil. C'est pourquoi les apôtres jeûnèrent presque toute leur vie. Celui qui joint la prière au jeûne, se fait comme deux aîles pour aller à Dieu, qui sont plus légères et plus vites que les vents. Il ne prie point avec tiédeur ; il ne baille point, il ne s'étend point, il ne sommeille point en priant. Il est plus ardent que le feu ; il s'élève au-dessus de toute la terre.

Ce sont ces âmes, mes frères, qui sont terribles au démon, et qu'il craint comme ses ennemis qui lui font la plus rude guerre. Car en effet, il n'y a rien de si puissant que le juste qui prie bien. Si une femme, au rapport de l'Evangile, eut le pouvoir de fléchir un juge brutal qui ne craignait ni Dieu ni les hommes : combien plus fléchirons-nous Dieu, lorsque nous le prierons sans cesse, et que nous accompagnerons cette prière continuelle du jeûne et de l'abstinence de toutes les voluptés ? Que si vous dites que vous êtes d'une complexion trop faible pour souffrir la sévérité du jeûne, serez-vous trop faible au moins pour prier et pour renoncer à tous les plaisirs ?

Si vous ne pouvez jeûner, vous pouvez vous abstenir des plaisirs. Et cette seconde abstinence est une vertu que je ne distingue guère du jeûne. Elle suffit pour réprimer la violence du démon, qui n'aime rien tant que l'intempérance et la bonne chère, parce qu'elle est la source, et comme la mère des autres vices. C'est par elle qu'autrefois il jeta les Juifs dans l'idolâtrie, et qu'il embrasa les Sodomites d'une passion détestable : « L'iniquité des Sodomites, » dit l'Ecriture, « est venue de « l'intempérance ; ils ont été ce qu'ils étaient, « parce qu'ils se sont trop remplis de viandes ». (Ezéch. XVI, 47.) C'est par elle enfin qu'il a perdu une infinité d'âmes et qu'il les a livrées aux flammes éternelles. Car quel mal ne fait point l'intempérance, puisqu'elle change l'homme en pourceau, et le rend même plus impur aux yeux de Dieu ? Le pourceau se contente de se plonger dans la fange, et de se nourrir dans les ordures les plus infâmes ; mais l'intempérant va plus loin. Il se fait à lui-même d'autres plaisirs abominables ; et il se remplit l'esprit d'objets criminels dont il se repaît.

J'ose dire même qu'il n'y a point de différence entre un intempérant et un démoniaque. Ils sont tous deux également furieux, tous deux emportés, sans retenue et sans pudeur, par une même violence. La différence que j'y trouve, c'est qu'on plaint le démoniaque, au lieu qu'on n'a que de l'horreur du voluptueux. On le hait et on le déteste, parce qu'il se jette volontairement lui-même dans cet état misérable ; parce qu'il se plaît dans son malheur, et qu'il trouve ses délices à faire de sa bouche, de ses yeux, de ses narines, et de tous ses sens, des amas de saletés que l'on ne saurait souffrir. Que si l'on passe plus avant pour considérer l'état de son âme, on la verra si défigurée, si languissante, et saisie d'un froid si mortel, qu'elle n'est presque plus capable d'animer le corps.

Je rougis de m'étendre davantage sur les maux que l'intempérance cause dans les hommes et dans les femmes. Je laisse cela à la conscience de ceux qui le savent mieux que moi. Quoi de plus hideux qu'une femme qui s'enivre jusqu'à ne pouvoir marcher qu'en chancelant ? Plus le vaisseau est frêle, plus terrible aussi est le naufrage. Je ne distingue pas ici la femme libre de l'esclave. La femme libre, la maîtresse de maison, se déshonore elle-

même devant ses propres domestiques, par ce vice si infâme, et l'esclave qui y est sujette devient encore plus méprisable devant ses autres compagnes. Elles sont cause par leurs excès que les gens peu sages blasphèment contre Dieu, et qu'ils l'accusent de ses dons.

Car j'ai souvent entendu des gens qui, voyant ces excès de vin, et l'effet funeste qu'ils avaient produit, disaient hautement : Plût à Dieu qu'il n'y eût jamais eu de vin dans le monde. Qui peut souffrir cet aveuglement? Qui peut ne point condamner cette extravagance? L'homme pèche, et vous rejetez sa faute sur les dons de Dieu. Est-ce le vin qui a causé ces déréglements, ou l'intempérance de celui qui en abuse? Que ne dites-vous plutôt : Plût à Dieu que jamais on n'eût abusé du vin! Plût à Dieu qu'on ne vît jamais d'intempérants dans le monde? Si vous continuez de rejeter cette faute sur le vin, et de souhaiter qu'il n'y en ait jamais eu dans le monde, vous pourrez désirer de même qu'il n'y ait jamais eu de fer sur la terre, parce qu'on en abuse pour tuer les hommes. Vous souhaiterez qu'il n'y ait jamais de nuit, afin qu'il n'y ait plus de voleurs; vous désirerez qu'il n'y ait jamais de jour, afin que les médisants ne puissent rien voir. Et vous pourrez dire comme du vin : Plût à Dieu qu'il n'y eût point de femmes dans le monde, afin qu'il n'y eût point d'adultère! N'irait-on pas ainsi jusqu'à détruire toutes les créatures de Dieu, parce qu'on en peut abuser et s'en servir contre le dessein de Dieu qui nous les a données?

5. Quittez donc ces pensées dont le diable seul est l'auteur. Ne condamnez point le vin, mais l'abus que l'on fait du vin. Quand cette personne qui vous fait horreur sera sortie de son ivresse, représentez-lui avec force l'état infâme d'où elle sort. Dites-lui que le vin nous est donné de Dieu pour renouveler notre vigueur et non pour nous rendre l'opprobre du monde et l'horreur de tous les hommes. Que Dieu nous a fait ce don pour guérir nos maladies, et non pour nous les attirer, pour soutenir la faiblesse de nos corps, et non pour affaiblir nos âmes. Dieu vous a honoré de ce don, pourquoi vous déshonorez-vous par l'abus que vous en faites?

Ne savez-vous pas que saint Paul dit à Timothée : « Usez d'un peu de vin, à cause de la « faiblesse de votre estomac et de vos fré« quentes maladies ». (I Timoth. v, 23.) Si un si saint homme accablé de maladies, et qui passait toute sa vie dans une suite d'infirmités continuelles, n'use point de vin avant que son maître le lui conseille, quelle excuse nous peut-il rester d'en prendre avec tant d'excès lorsque notre santé est excellente? Saint Paul disait à Timothée : « Usez d'un peu de vin, à cause de « la faiblesse de votre estomac et de vos fré« quentes maladies », et il dirait à ces personnes intempérantes : Usez de peu de vin à cause de ces crimes honteux où vous tombez, et de ces adultères que produisent vos débauches.

Que si cette considération n'est pas assez puissante pour vous rendre tempérants, devenez sobres au moins par la considération des maux qui naissent de ces excès. Dieu n'a pas donné le vin à l'homme pour l'affliger, et pour lui causer du chagrin par le dérangement de la santé qui suit d'ordinaire ces débauches. Il le lui a donné au contraire pour le remplir de joie. « Le vin », dit le Prophète, « réjouit le « cœur de l'homme ». (Psal. CIII, 29.) Cependant vous lui ôtez cet effet, et vous lui en donnez un autre tout opposé. Car quelle joie peut avoir celui qui est toujours hors de lui-même, qui ressent mille douleurs, qui vit dans une agitation continuelle, qui est dans un aveuglement profond, et qui sent toujours comme les transports d'une fièvre violente.

Je ne parle pas ici de tous, mais je parle à tous. Je sais que tous ne sont pas sujets aux excès du vin. Dieu nous garde de ce malheur, mais je vois avec douleur que ceux qui sont sobres, n'ont pas assez de soin de corriger les intempérants. C'est pourquoi je m'adresse plutôt à vous qui avez horreur de ces excès, et j'imite les médecins qui ne s'arrêtent point à parler aux malades, et qui prescrivent leurs ordonnances seulement aux personnes qui les environnent. C'est donc à vous autres qui êtes sobres que je parle maintenant. Je vous conjure en premier lieu, de ne vous laisser jamais tomber dans une passion si brutale, et je vous exhorte ensuite à travailler pour en retirer les autres, et pour les empêcher de se réduire dans un état pire que l'état des bêtes. Car les bêtes se contentent de ce qui leur suffit pour vivre; elles ne désirent rien de plus. Mais les personnes intempérantes sont plus brutales, et passent au delà des bornes de la nature.

Je rougis de dire que les chiens et que les ânes sont préférables aux personnes dont nous

parlons. Ces animaux se contentent de manger et de boire autant qu'ils en ont besoin. Ils ont des bornes qu'ils ne passent point, quelque violence qu'on leur puisse faire. N'êtes-vous donc pas pire que ces animaux? Je vous en prends pour juge vous-même. Car toutes les personnes raisonnables n'en doutent pas. N'est-il pas visible que vous vous ravalez plus bas que ces bêtes, et que vous vous conduisez plus brutalement? Vous évitez de forcer ces animaux à passer les bornes de la nécessité dans la nourriture qu'ils prennent, et vous craindriez que ce superflu ne leur fît tort: cependant vous n'avez pas le même soin de vous-même. Tant il est vrai que vous vous regardez comme étant au-dessous de ces bêtes, et que vous devenez plus brutal qu'elles, en ne craignant point les maladies où votre intempérance vous jette. Car ce n'est pas au moment que vous êtes dans ces débauches, que vous en ressentez les fâcheuses suites. Elles ne se font sentir que longtemps après. Et comme lorsque la fièvre est passée, il en reste des humeurs malignes qui perdent le corps si on ne les purge; de même lorsque vos excès sont passés, il en reste un feu dans le corps qui le perd, et qui perd en même temps l'âme. Le corps en devient languissant. Il est sans vigueur, et tout brisé comme un vaisseau battu de la tempête. L'âme en est encore plus misérable. Elle sent en elle-même un feu qui la dévore, et qu'elle ne peut supporter. Lorsqu'elle paraît revenir à elle-même, et sortir de cet assoupissement brutal, c'est alors qu'elle paraît plus transportée et plus agitée de fureur; elle ne respire que le vin qui vient de la perdre, et elle ne souhaite que de se replonger dans ses excès, où sa raison vient d'être ensevelie.

Lorsqu'une tempête cesse, les pertes qu'elle avait causées ne cessent pas avec elle. Ce qu'on a jeté dans la mer y demeure et ne se peut plus réparer. Il en est ainsi des intempérants. Il faut nécessairement que leurs excès leur fassent perdre pour jamais toutes leurs vertus. S'ils avaient auparavant quelque modestie, quelque pudeur, quelque sagesse, quelque patience, ou quelqu'humilité, ils sont obligés d'abandonner toutes ces vertus si rares, comme on jette dans la mer durant la tempête ce que l'on a de plus précieux. Mais le vaisseau qui s'est ainsi déchargé, n'en est que plus léger pour achever son voyage, au lieu que l'âme qui perd toutes ses vertus en devient beaucoup plus pesante. Elle n'a plus cet or précieux, et ces diamants sans prix dont elle était si heureusement chargée. Elle est misérablement appesantie par un sable qui l'accable, et par une eau bourbeuse et infecte, qui perd tout ensemble le vaisseau et le pilote qui le conduit.

Pour éviter ce malheur, mes frères, fuyons avec horreur l'intempérance de la bouche. Souvenons-nous toujours que jamais les ivrognes n'entreront dans le royaume des cieux: « Ne vous trompez pas », dit saint Paul, « les « ivrognes et les médisants ne seront point les « héritiers du royaume des cieux ». Que dis-je du royaume des cieux? Ils ne jouissent pas même avec plaisir de ce qu'ils ont sur la terre. Leurs excès leur en ôtent le sentiment. Ils leur changent les jours en nuits, et la lumière en ténèbres. Ils ont les yeux ouverts, et ils ne voient pas. Ils souffrent des maux sans nombre. Ils tombent dans des tristesses et dans des ennuis déraisonnables. Ils deviennent comme insensés, et ressentent des faiblesses ridicules qui les rendent la fable du monde, sans qu'on puisse plaindre leur état, ou excuser des personnes qui se précipitent d'elles-mêmes dans de si grands maux. Fuyons donc, mes frères, ces excès infâmes, fuyons une maladie si dangereuse, afin que nous jouissions, et dans ce monde et dans l'autre, des biens que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVIII.

« OR, COMME ILS ÉTAIENT EN GALILÉE, JÉSUS LEUR DIT : LE FILS DE L'HOMME DOIT ÊTRE LIVRÉ ENTRE LES MAINS DES HOMMES. ET ILS LE FERONT MOURIR, ET ILS RESSUSCITERA LE TROISIÈME JOUR : CE QUI LES AFFLIGEA EXTRÊMEMENT ». (CHAP. XVII, 21, 22, JUSQU'AU VERSET 7, DU CHAP. XVIII.)

—

ANALYSE.

1. Qu'était-ce que le didrachme.
2. Pierre était du nombre des premiers-nés. — Il faut que l'humilité précède celui qui veut entrer dans le royaume des cieux.
3. Jésus-Christ, dans ses instructions, emprunte souvent des exemples à la nature ; les manichéens ont donc tort de condamner la nature comme mauvaise en elle-même.
4 et 5. Qu'il ne faut pas tirer vanité de sa naissance. — Combien ce qu'on appelle noblesse dans le monde se réduit à peu de choses. — A combien de maux sont sujets les riches. — Que la vraie liberté ne se trouve point dans les personnes du monde, mais dans celles qui sont à Dieu. — Combien les favoris des rois sont esclaves. — Que les biens du monde sont des maux ; et que les maux des justes sont des biens.

1. Jésus-Christ, mes frères, entretient ses apôtres de sa croix et de sa passion pour les empêcher de s'ennuyer en Galilée et de dire : Que faisons-nous si longtemps en ce pays ? Le Sauveur savait que ce discours leur ôterait jusqu'à la pensée de revoir Jérusalem. Mais admirez comment, après les reproches que Jésus-Christ fit à saint Pierre, après les entretiens de Moïse et d'Elie, qui appelaient la passion de Jésus-Christ son triomphe et «sa gloire», après la voix que le Père fit entendre sur le Thabor, après tant de différents miracles, enfin après l'assurance de sa résurrection qui ne devait être différée que de trois jours, les disciples néanmoins ne peuvent souffrir que Jésus-Christ leur parle de sa passion, et « qu'ils s'affligent « aussitôt » qu'il leur en parle. C'est sans doute parce qu'ils ne comprenaient pas toute la force des paroles de Jésus-Christ, comme le marquent saint Luc (chap. IX) et saint Marc (chap. IX), qui disent clairement « qu'ils ignoraient cette « parole, qu'elle leur était cachée, et qu'ils « craignaient de l'interroger ». Mais ne peut-on pas demander, puisqu'ils ignoraient ces paroles, comment ils pouvaient s'en affliger ? Il est visible qu'ils ne les pouvaient ignorer entièrement et qu'ils comprenaient assez par de si fréquentes redites que leur Maître devait mourir. Mais ils ne comprenaient pas qu'il dût ressusciter ensuite, ni quand ni comment il le ferait. Ils ne prévoyaient point les grands biens que sa mort devait apporter au monde, ni la gloire infinie qui la devait suivre. C'était cette ignorance qui causait leur douleur, parce qu'ils étaient fort attachés à leur Maître.

« Mais lorsqu'ils furent venus à Capharnaüm, ceux qui recevaient le tribut des deux « drachmes vinrent dire à Pierre : Votre Maître « ne paye-t-il pas le tribut (23) » ? Quel était, mes frères, ce tribut des deux drachmes ? Voici en un mot ce qui y avait donné lieu. Quand Dieu frappa l'Egypte de la plaie épouvantable par laquelle il fit mourir ses premiers-nés, il voulut, en souvenir de ce miracle, se réserver la tribu entière de Lévi, au lieu des premiers-nés de toutes les autres tribus. Mais comme dans la suite le nombre des premiers-nés de toutes les tribus surpassait celui des hommes de la tribu de Lévi, Dieu commanda que pour y suppléer le premier-né de chaque maison lui offrît deux drachmes. Ce qui se fit dans la suite et se pratiqua très-exactement. Comme donc Jésus-Christ était du nombre des premiers-nés et que Pierre paraissait le premier de tous les apôtres, les juifs s'adressent à celui-ci pour exiger ce tribut. Je soupçonne que chacun payait cet impôt dans

sa ville ; c'est pourquoi les Juifs saisissent l'occasion de ce que Jésus-Christ était à Capharnaüm, qui passait pour sa patrie, pour le lui demander. Ils n'osent pas s'adresser à Jésus-Christ même. Ils s'adressent seulement à saint Pierre, et même sans violence, mais avec douceur. Car ils ne parlent pas sur le ton de la récrimination ; ils interrogent simplement : « Votre Maître », dirent-ils, « ne paye-t-il pas « le tribut ? » Quoique ces gens n'eussent pas encore du Sauveur toute l'estime qu'ils en devaient avoir, et qu'ils ne le regardassent que comme un simple homme, les miracles néanmoins qu'ils lui voyaient faire ne laissaient pas de leur imprimer du respect pour sa personne.

« Il leur répondit : Oui, il le paye (24) ». L'apôtre répond à ces gens que son Maître payait le tribut ; cependant il n'en parle pas à son Maître, peut-être parce qu'il rougissait de le faire ; mais Celui qui est la douceur même et qui voit tout le prévient ainsi lui-même : « Et étant entrés dans la maison, Jésus le pré« vint et lui dit : Que vous en semble, Simon ? « De qui les rois de la terre reçoivent-ils les « tributs et les impôts ? Est-ce de leurs propres « enfants ou des étrangers ? — Des étrangers, « répondit Pierre. Jésus lui dit : Les enfants « en sont donc exempts (25) » ? Jésus-Christ parle d'abord à saint Pierre afin qu'il ne crût pas qu'il eût ouï parler de ce tribut à ceux qui avaient charge de l'exiger. Il semble vouloir donner à son disciple une ouverture pour lui parler librement d'une chose dont celui-ci craignait de l'importuner. Voici le sens de ce que dit le Sauveur : Je suis libre et je ne dois point payer le tribut. Car si les rois de la terre n'exigent rien de leurs enfants, mais seulement des étrangers, il est bien plus raisonnable que je sois exempt de tout tribut, puisque je ne suis pas seulement le fils d'un roi de la terre, mais le fils du roi et le roi même du ciel.

Remarquez, mes frères, comme il distingue ceux qui sont fils de ceux qui ne le sont pas. S'il n'eût pas été véritablement Fils de Dieu, c'eût été en vain qu'il eût rapporté l'exemple des enfants des rois de la terre. Que nul impie ne vienne dire : Je reconnais que Jésus est le Fils de Dieu, mais il n'est pas son véritable fils. Car alors il est étranger, et s'il est étranger, cet exemple n'a plus de force. Car Jésus-Christ ne parle pas simplement des enfants, mais des enfants véritables, des enfants légitimes qui ont part à l'héritage et au royaume de leur père. C'est pourquoi il marque cette différence en appelant « étrangers » ceux qui ne sont pas nés de ces rois, et « enfants » ceux qui sont sortis de leur sang. Et remarquez, mes frères, que Jésus-Christ confirme encore la révélation que Dieu avait faite à saint Pierre, en lui découvrant que Jésus-Christ était véritablement son Fils. Cependant le Sauveur ne s'arrête pas à cela. Et par une condescendance merveilleuse il consent à payer, mais d'une manière qui montre une fois de plus qui il était. Car il ajoute aussitôt : « Mais afin que nous ne les « scandalisions point, allez-vous-en à la mer, « et jetant votre ligne, prenez le premier pois« son qui se présentera, et dans sa bouche « vous trouverez une pièce d'argent de quatre « drachmes, que vous prendrez, et la leur « donnerez pour moi et pour vous (26) ». Admirez, mes frères, comment Jésus-Christ allie ensemble deux choses si différentes, et comment il trouve le moyen de ne point refuser le tribut, et de ne le point donner non plus en esclave et en tributaire. Il évite également de scandaliser d'un côté ses disciples, et de l'autre ceux qui reçoivent ces tributs. Car il ne le donne pas comme étant sujet à cette loi, mais seulement pour épargner la faiblesse de ces hommes. Nous avons vu ailleurs qu'il ne tient pas compte des scandales, comme lorsqu'il parlait du discernement des viandes, et nous voyons ici qu'il les évite, pour nous apprendre les temps et les rencontres où nous devons négliger ou apaiser ceux qui se scandalisent de notre conduite.

2. Mais il fait encore mieux voir ce qu'il est par la manière dont il s'acquitte de ce tribut. Car pourquoi affecte-t-il de le payer non de l'argent que ses disciples pouvaient avoir, mais de celui qui leur fait trouver d'une manière si surprenante, sinon pour faire voir qu'il était Dieu et le souverain maître de toutes choses, et que toute l'étendue des mers était assujétie à sa puissance ? Il avait déjà fait sentir son empire à cet élément, en lui commandant si souverainement de se calmer, en foulant aux pieds ses flots, et les faisant fouler à son disciple ; mais il montre encore ici qu'il en est le maître d'une manière qui nous étonne davantage. Car quel prodige, mes frères, de prédire que le premier poisson que le disciple pêchera dans ces vastes abîmes d'eaux, aurait dans sa bouche l'argent qu'il

fallait payer, et de témoigner ainsi que ses commandements secrets, et ses ordres invisibles étaient comme un filet qui tirerait de la mer le poisson dont il avait besoin et qui lui apporterait cette pièce de quatre drachmes? Il n'y avait qu'un Dieu qui pût ainsi commander à la mer de payer tribut, qui pût se faire obéir d'elle jusqu'à la forcer, par sa seule parole, de se taire et de se calmer, et de s'affermir sous les pieds d'un homme qui était comme elle la créature du même maître. « Donnez-le », dit Jésus-Christ, « pour moi et pour vous ». Vous venez de voir la gloire de Jésus-Christ dans cette rencontre. Voyez maintenant la grande vertu de saint Pierre. Il semble que saint Marc son disciple ait évité de parler de cette action, parce qu'elle était trop glorieuse pour son maître. Il rapporte avec soin son renoncement, et il passe sous silence ce qui le pouvait relever. Peut-être que saint Pierre lui-même l'avait prié de ne rien dire de lui, qui lui fût trop avantageux. Jésus-Christ dit à saint Pierre : « Pour moi et pour vous », parce que cet apôtre était aussi du nombre des premiers-nés. Admirez donc la puissance de Jésus-Christ en cette rencontre, mais admirez en même temps la grande foi de ce disciple, qui obéit si promptement à un commandement si extraordinaire. Aussi, pour récompense de sa foi Jésus-Christ lui fait l'honneur de le joindre à lui dans le paiement du tribut.

« En ce même temps les disciples s'approchè« rent de Jésus, et lui dirent : Quel est le plus « grand dans le royaume des cieux (XVIII, 1) »? Apparemment les disciples avaient ressenti contre saint Pierre quelque atteinte de cette jalousie si naturelle aux hommes. L'évangéliste semble le marquer en disant : « En ce « même temps », c'est-à-dire, lorsque Jésus-Christ préférait saint Pierre aux autres disciples, et même à ces deux frères, saint Jacques et saint Jean qu'il favorisait si fort. Car quoiqu'il y en eût un des deux qui fût premier-né, aussi bien que saint Pierre, Jésus-Christ néanmoins ne se met point en peine de lui. C'est ce qui leur donne occasion de faire à Jésus-Christ cette question. Mais comme ils rougissaient de découvrir ce qu'ils ressentaient en eux-mêmes, ils n'osent lui dire clairement : Pourquoi honorez-vous plus Pierre que nous? Est-il le plus grand de nous tous? Ils cachent leur secrète jalousie. Ils disent seulement en général : « Qui est le plus grand dans le « royaume des cieux » ? Quand ils ont vu trois d'entre eux plus favorisés que les autres, ils n'en ont point témoigné d'aigreur ; mais quand ils voient qu'un seul reçoit toutes ces préférences, c'est alors qu'ils en conçoivent de l'envie. Mais outre cette raison particulière, ils en rassemblaient encore plusieurs autres qui étaient passées, dont leur envie s'envenimait davantage. Ils se souvenaient que Jésus-Christ lui avait dit, il y avait fort peu de temps : « Je vous donnerai les clefs du royaume des « cieux. Vous êtes bienheureux, Simon, fils de « Jean », et ils venaient de lui entendre dire en cette dernière rencontre : « Donnez cet « argent pour moi et pour vous ». Enfin ils voyaient qu'il parlait toujours à Jésus-Christ avec une liberté et une confiance particulière.

Que si saint Marc ne dit pas que les apôtres interrogèrent Jésus-Christ, mais seulement « qu'ils pensaient en eux-mêmes, quel était le « plus grand d'entre eux, » cela ne le met point en contradiction avec saint Matthieu. Et il est vraisemblable que d'abord les disciples ressentirent en eux-mêmes ces mouvements de jalousie, et qu'enfin ils en parlèrent à Jésus-Christ. Mais il serait injuste de s'arrêter à considérer cette légère faute des disciples, et de ne pas admirer la grande vertu qu'ils font paraître. D'abord ils ne demandent rien de terrestre. Nous les voyons ensuite se défaire plus tard de ce sentiment de jalousie, et se céder volontiers entre eux le premier rang. Pour nous autres, nous ne pouvons même arriver à l'état de leur imperfection. Nous ne demandons point comme eux : « Quel est le « plus grand dans le royaume des cieux » ? Mais quel est le plus grand dans le royaume de la terre? quel est le plus riche? quel est le plus puissant? Voyons maintenant comment Jésus-Christ répond à cette demande. Il découvre ce qu'ils avaient de plus caché dans le cœur, et il répond plutôt à leurs pensées qu'à leurs paroles.

« Et Jésus ayant appelé un petit enfant, le « mit au milieu d'eux et leur dit (2) : Je vous « dis en vérité que si vous ne vous convertissez « et si vous ne devenez semblables à des pe« tits enfants, vous n'entrerez point dans le « royaume des cieux (3). C'est pourquoi qui« conque s'humiliera soi-même et se rendra « petit comme cet enfant, sera le plus grand « dans le royaume des cieux (4) ». Je vois, mes disciples, que vous êtes fort en peine de savoir

quel est le plus grand dans le ciel et vous disputez pour savoir qui de vous sera le premier, et moi je vous dis au contraire que celui qui ne se rend pas le dernier de tous, n'est pas digne d'y entrer. Il met au milieu d'eux tous, un modèle de l'humilité qu'il exige, pour les instruire par les yeux, et pour leur donner un exemple sensible de la simplicité et de la douceur à laquelle il les exhortait. Car un enfant est exempt d'envie et de vaine gloire. Il ne désire point l'honneur ni la préférence; mais il possède souverainement la simplicité qui est comme la reine des vertus. Il faut donc que nous soyons non-seulement sages et courageux comme des hommes parfaits, mais encore simples et humbles comme des enfants. Notre salut est en danger sans cette vertu, et tout nous manque quand nous manquons d'humilité. Qu'on offense et qu'on injurie un enfant, qu'on le frappe et qu'on le punisse, il n'en ressent point d'aigreur ni d'aversion. Il ne s'enorgueillit point non plus lorsqu'on le loue ou qu'on le caresse.

3. Ainsi Jésus-Christ nous instruit par la considération des ouvrages de la nature, et il nous montre que nous pouvons revenir par la vertu à l'état des petits enfants. Jésus-Christ confondait par cette conduite l'impiété détestable des manichéens qui accusent la nature en elle-même. Car si la nature était mauvaise, comme ils osent le soutenir, comment Jésus-Christ en tirerait-il des exemples pour nous porter à la vertu ? On doit croire que l'enfant qu'il leur proposait était fort petit et incapable de passion. Car les plus petits enfants ne sentent aucun mouvement d'orgueil ni d'envie, ni des autres passions semblables; et quoiqu'ils possèdent les plus grandes des vertus, l'humilité, la simplicité et l'innocence, ils ne peuvent en concevoir d'orgueil. C'est le double avantage de ces petits enfants de posséder de si grands biens et de n'en point avoir de vanité. C'est pourquoi Jésus-Christ met cet enfant au milieu de ses disciples, et ne se contentant pas de ce qu'il a dit, il ajoute :

« Et quiconque reçoit en mon nom un petit « enfant tel que je viens de dire, me reçoit « moi-même (5) ». Comme s'il leur disait : Vous devez attendre de moi une grande récompense, non-seulement si vous devenez semblables à cet enfant, mais si à cause de moi vous honorez ceux qui leur ressemblent; et je récompenserai d'un royaume l'honneur que vous leur rendrez. Il va même plus loin, en disant : « Il me reçoit moi-même ». Il ne pouvait mieux témoigner combien l'humilité lui plaît qu'en parlant ainsi. Car il marque ici par ces enfants les personnes humbles, simples et méprisées de tout le monde; mais pour imprimer davantage ces paroles dans l'esprit des hommes, après qu'il les a portés à respecter ces petits enfants par la promesse de ses récompenses, il les y porte encore par la terreur de ses menaces.

« Que si quelqu'un est un sujet de chute et « de scandale à un de ces petits qui croient en « moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on « pendît à son cou une de ces meules qu'un « âne tourne et qu'on le jetât au fond de la « mer (6) ». Si ceux qui honoreront ces petits à cause de moi posséderont le ciel et la gloire infinie que je leur prépare; ceux au contraire qui les mépriseront, en seront cruellement punis. Car par ce mot de « scandaliser », il entend ceux qui les méprisent. Que si Jésus-Christ donne à ce mépris le nom de « scan- « dale », il ne s'en faut pas étonner, puisque plusieurs sont scandalisés en effet, lorsqu'ils se voient méprisés à cause de leur simplicité. Il montre donc toute la grièveté de cette faute par la peine dont il nous menace de la punir. Et pour exprimer la grandeur du supplice qui devait la venger, il se sert d'une comparaison qui nous est connue et que nous voyons de nos yeux. C'est ainsi que lorsque Jésus-Christ veut exciter les personnes les plus incultes, il se sert toujours de comparaisons sensibles : ainsi, pour nous tracer ici l'image de la peine dont il châtierait ceux qui mépriseraient ces petits, il se sert de l'exemple de quelqu'un qui se noie une meule au cou.

La suite de son discours le porta naturellement à dire : « Celui qui ne reçoit point un « de ces petits, ne me reçoit point moi-même », ce qui était plus terrible que tout ce qu'il eût pu dire; mais parce que les esprits grossiers n'en auraient pas été touchés, il aime mieux les menacer de cette « meule » et du péril d'être précipités au fond de la mer. Il ne dit pas formellement qu'on leur attacherait en effet cette meule au cou et qu'on les jetterait dans la mer; mais « qu'il vaudrait mieux pour « eux » qu'on le fît, montrant assez par ces paroles qu'ils devaient s'attendre à souffrir un terrible tourment. Que si ce seul supplice qu'il rapporte pour exemple, est déjà si épouvan-

table, combien le doit être davantage l'autre dont celui-là n'est que comme l'ombre et la peinture? Il rend donc cette menace doublement terrible; premièrement par le supplice qu'il rapporte seulement pour exemple, et ensuite par la grandeur de l'autre auquel il nous fait songer.

C'est donc ainsi, mes frères, que Jésus-Christ s'efforce de déraciner en nous l'orgueil et la vaine gloire, et qu'il tâche de guérir une plaie qui est si profonde dans nos cœurs. C'est ainsi qu'il nous exhorte à n'aimer jamais les premières places, et qu'il apprend aux personnes ambitieuses à se faire violence, et à ne chercher jamais que le dernier rang. Car il n'y a rien de si pernicieux que l'orgueil. Ce vice éteint de telle sorte toutes les lumières de la nature, qu'il semble que ceux qu'il domine aient perdu le sens et la raison. Nous regarderions comme un fou celui qui n'étant haut que de trois coudées, se croirait aussi grand qu'une montagne; qui en serait très-persuadé, et qui lèverait même sa tête en haut, s'imaginant que les plus hautes montagnes seraient au-dessous de lui. Après cette extravagante pensée, nous ne demanderions point d'autre preuve de sa folie. Ainsi, lorsque vous voyez un homme qui s'estime plus que tous les autres, et qui se croit offensé d'être obligé de vivre avec le commun des hommes, ne cherchez point d'autre marque de sa folie. Il est plus ridicule que ceux qui ont perdu l'usage de la raison, d'autant plus qu'il se réduit volontairement lui-même à cette folie et à cette extravagance, et qu'étant infiniment misérable, il n'a aucun sentiment de la misère où il se plonge. Car quel est le superbe qui ait de ses péchés le regret qu'il en doit avoir? Quel est celui qui les puisse même connaître? Le démon ne le traite-t-il pas comme un esclave qu'il tourne et qu'il manie comme il lui plaît, de qui il fait tout ce qu'il veut, et dont il dispose souverainement? Il le traite avec insultes et avec outrages. Il en jette quelquefois dans un tel aveuglement de folie qu'il leur persuade de s'élever insolemment au-dessus de leurs ancêtres, et de mépriser leurs propres femmes et leurs enfants. Il en porte au contraire d'autres à tirer de ces mêmes personnes des sujets de vanité. Et peut-il y avoir rien de moins raisonnable que de tirer un même sujet de gloire de deux choses si opposées: les uns d'avoir des aïeux inconnus et méprisables, les autres d'en avoir d'illustres et de glorieux?

4. Par quel moyen, mes frères, réprimerons-nous la vanité de ces deux sortes de gens? Il faut que nous disions à ceux qui s'élèvent de la grandeur de leurs aïeux, que souvent si, sans trop approfondir leur généalogie, ils passaient seulement au delà de leur grand-père, ils trouveraient peut-être que ceux qui l'auraient précédé étaient des personnes de basse condition, des cuisiniers, des meuniers, des cabaretiers. Il faut au contraire que nous disions aux autres qui s'élèvent au-dessus de leurs pères, que s'ils examinaient leur race qui paraît déchue, et que s'ils remontaient jusqu'à la troisième ou à la quatrième génération, ils y trouveraient des personnes qui leur sont préférables en toutes manières. Il est aisé de prouver par l'Ecriture combien ce que je dis a été ordinaire dans les familles. Salomon était fils de David, un roi très-illustre comme tout le monde le sait, mais qui était né d'un père fort inconnu. Il avait aussi un grand-père maternel si peu considéré dans le monde, qu'il ne pouvait pas donner sa fille en mariage à un des derniers soldats; mais si l'on remontait plus haut, on trouverait peut-être que ces aïeux si peu considérables, descendaient eux-mêmes d'une très-noble famille. On peut dire la même chose de Saül et de beaucoup d'autres.

Ne nous élevons donc jamais, mes frères, pour des sujets qui le méritent si peu. Qu'est-ce donc en réalité que la noblesse? rien, rien, qu'un mot vide de chose. Vous comprendrez combien ce que nous vous disons est véritable, lorsque le dernier jour arrivera, où chaque chose paraîtra à nu, et selon ce qu'elle est aux yeux de Dieu. Je souhaiterais, mes frères, de prévenir par mes raisons, ce que ce jour nous découvrira trop tard, et je voudrais de tout mon cœur vous persuader aujourd'hui que ce que vous appelez noblesse n'est qu'un vain fantôme. Car sans m'arrêter aux autres raisons, représentez-vous seulement, lorsqu'il arrive une guerre, ou une famine, ou une peste, ou quelque autre affliction publique, combien tous ces titres de noblesse disparaissent, combien le pauvre et le riche, le noble et le roturier, le souverain et le sujet, sont alors confondus ensemble. Enfin la maladie et la mort les égalent tous, et ces différentes classes souffrent alors les mêmes maux. On peut dire même que les grands sont plus tourmentés que les autres. Comme ils sont moins accoutumés à

ces événements fâcheux, et qu'ils y pensent moins durant la vie, ils en sont beaucoup plus surpris à la mort.

Ne voit-on pas aussi que la crainte déchire davantage ceux qui sont riches que les pauvres? Ne craignent-ils pas leurs souverains, et n'appréhendent-ils pas encore le peuple, plus même qu'ils ne font les rois? Car on a vu souvent les maisons des riches renversées, tantôt par la fureur d'une populace mutinée, et tantôt par la colère d'un souverain irrité : le pauvre est à couvert également de ces deux fléaux. Ne me parlez donc plus de cette noblesse, et si vous me voulez prouver que vous êtes noble, faites-moi voir que vous êtes libre. J'entends cette liberté chrétienne et héroïque que le bienheureux Précurseur alliait avec une extrême pauvreté, et qui lui faisait dire hardiment à Hérode : « Il ne vous est pas permis « d'avoir la femme de votre frère Philippe ». (Matth. III.) Cette liberté, dis-je, que possédait le prophète Elie, à qui le saint dont nous parlons était si semblable, et qui disait si généreusement au roi Achab : « Ce n'est pas moi « qui trouble Israël, mais vous et la maison « de votre père ». (III Rois, XVIII, 18.) Enfin, cette liberté dont ont usé tous les prophètes, et ensuite tous les apôtres.

Les âmes timides des riches et des avares sont bien éloignées de cette fermeté. Ceux-là tremblent toujours, et sont aussi saisis de peur que des enfants environnés de maîtres fâcheux et sévères. Ils n'osent pas même élever leur pensée, ni leurs yeux pour entreprendre quelque action de vertu. L'amour des richesses, de la gloire et des autres passions, les tient dans une servitude honteuse, et les rend également lâches et flatteurs. Rien n'ôte tant à l'âme sa liberté et sa générosité naturelle, que l'embarras des choses du monde, et l'amour de ce qui y paraît de plus éclatant. Ceux qui sont possédés de ces passions, ne sont pas seulement assujétis à un ou deux maîtres, mais ils sont les esclaves d'une infinité de tyrans.

Pour en juger, mes frères, il ne faut que voir un d'entre les favoris du souverain, qui ait des richesses infinies, une puissance absolue, une noblesse éclatante, et qui s'attire par tant de qualités les yeux et l'admiration de tout le monde. Croyez-vous qu'il nous soit impossible de vous montrer qu'un homme en cet état, soit le dernier des esclaves? Pour le faire avec plus d'ordre, comparons-le, non simplement avec un serviteur, mais avec l'esclave de quelque autre serviteur. Cela arrive tous les jours dans les maisons des grands. Ils ont leurs officiers, et ces officiers ont d'autres personnes sous eux. Ce sont ces derniers que je considère. Je regarde un homme dans cet état le plus rabaissé de tous. Il a au moins cet avantage, qu'il n'a qu'un maître; et il lui est fort indifférent, si ce maître est libre ou s'il ne l'est pas. Il n'a que lui à contenter, et c'est le seul à qui il doive tâcher de plaire. Et s'il peut être assez heureux pour gagner son amitié, il est comme assuré de passer toute sa vie dans le plus grand repos du monde.

Ce favori, au contraire, dont vous admirez le bonheur, n'est pas assujéti seulement à un ou deux maîtres. Il en a une infinité, et qui sont tous très-pénibles et très-fâcheux. Son prince est celui de tous qui l'inquiète le plus. Car, qui ne sait quelle différence il y a entre servir un maître particulier, ou servir un souverain qui écoute toutes sortes de personnes, et qui se déclare l'ami, tantôt d'un de ses sujets, et tantôt de l'autre. C'est pourquoi, bien que ce favori ne se sente coupable de rien, il ne laisse pas de craindre tout. Il a tout le monde pour suspect, ses égaux et ses inférieurs, ses amis et ses ennemis.

Vous me direz, peut-être, que l'esclave de cet autre serviteur tremble aussi devant son maître. Cela peut être, mais je vous ai déjà dit qu'il y a bien de la différence entre craindre un seul homme, ou en craindre un si grand nombre. Au contraire, si l'on examine les choses selon la vérité, on trouvera que ce dernier ne craint personne, parce que personne ne lui porte envie. Personne ne fait des intrigues et des cabales pour le chasser de sa place, et pour l'occuper. Ce favori, dont nous parlons, est en butte à tout le monde, et tous ne s'appliquent qu'à le mettre mal auprès du prince. Ces appréhensions le forcent, malgré lui-même, à se rendre complaisant envers toutes sortes de gens. Il est contraint de ménager tous les esprits, de caresser et de flatter les grands et les petits, ses égaux et ses inférieurs. Je dis flatter, et non pas aimer. Car l'ambitieux n'aime personne, et le désir de la gloire, dont il est brûlé, ne peut subsister avec une amitié véritable. Deux hommes possédés de cette passion, ressemblent à ces artisans qui gagnent leur vie du même art. Tout le monde sait qu'ils ne peuvent être unis, ni

avoir entre eux un amour sincère. Il en est de même de ceux qui sont dans les mêmes honneurs et les mêmes ambitions. Comme ils désirent tous la même chose, il est impossible qu'ils s'entr'aiment, et qu'il n'y ait continuellement de la jalousie entre eux.

5. Mais, après avoir vu le grand nombre de maîtres importuns que ce favori est obligé de servir, voyons maintenant les autres peines qu'il souffre. Tous ceux qui sont au-dessous de lui tâchent de prendre le dessus, et ceux qui l'ont déjà pris, craignant qu'il ne les devance, se déclarent ses ennemis. Mais n'admirez-vous point, mes frères, qu'après vous avoir promis de vous faire voir de combien de maîtres ce favori était l'esclave, je trouve enfin que j'ai fait plus que je n'avais promis? Nous trouvons que cet homme a des ennemis au lieu de maîtres, ou plutôt, qu'il est environné de personnes qui sont en même temps ses maîtres et ses ennemis; puisqu'il est contraint de les honorer extérieurement comme ses maîtres, et de les craindre comme ses ennemis, évitant, ou leur fureur ouverte, ou leurs piéges secrets, selon les différents mouvements de la haine qu'ils ont contre lui.

Y a-t-il rien, mes frères, de plus déplorable que d'avoir les mêmes personnes tout ensemble pour maîtres et pour ennemis? Lorsque les serviteurs ordinaires obéissent à leurs maîtres, ils sont aimés d'eux. Ceux-ci au contraire obéissent à cent maîtres divers, et ils sont haïs de tous. Après qu'ils les ont traités en esclaves, ils les traitent en ennemis, et ils payent la bassesse de leurs services d'une inimitié mortelle; inimitié qui est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus cachée, et que, feignant d'être leurs amis lorsqu'ils les haïssent à mort, ils ne trouvent leur bonheur que dans leur malheur, et leur satisfaction que dans leur perte.

Ce n'est pas ainsi, mes frères, que les chrétiens vivent. Si l'un d'eux souffre, les autres compâtissent et souffrent avec lui: si l'un est dans la joie, tous les autres y prennent part. Saint Paul le dit clairement: « Quand « un membre souffre, tous les autres membres souffrent avec lui, et quand un membre « est dans la gloire, tous les autres membres « s'en réjouissent ». (I Cor. XII, 26.) C'est pourquoi lorsqu'il recommande aux chrétiens d'entrer dans cette disposition, il dit de lui-même: « Quelle est mon espérance ou quelle est ma « joie? n'est-ce pas vous »? (I Thessal. II, 19.) Il dit aussi ailleurs: « Nous vivons si vous « demeurez fermes dans le Seigneur ». (II Cor. II, 4.) Et ailleurs: « Je vous ai écrit dans une « grande douleur et affliction de cœur ». Et ailleurs: « Qui est faible sans que je sois « aussi faible? Qui est scandalisé sans que je « sois brûlé moi-même »? (II Cor. XI, 29.)

Pourquoi donc souffrons-nous volontairement tant d'agitations dans le monde? Pourquoi ne courons-nous pas avec ardeur dans ce port heureux et tranquille, où nous pouvons vivre dans un parfait contentement? Que ne quittons-nous ces faux biens qui n'en ont que le nom et l'apparence, pour embrasser les solides et les véritables? La gloire, la puissance, les richesses, la réputation, et les autres choses semblables, ne sont dans les gens du monde que des noms vides et stériles, mais ce sont des effets et des choses réelles parmi nous; comme au contraire, les maux, le mépris, la pauvreté et la mort ne sont que des noms parmi nous, mais des choses réelles et véritables dans le monde.

Jugez de ce que je dis en examinant quelle est la vanité de cette gloire qu'on estime dans le monde, et qu'on y désire avec tant de passion. Je ne m'arrête point à dire qu'elle ne dure qu'un moment, et qu'elle passe aussitôt. Voyons lors même qu'elle est dans son plus grand éclat, ce que c'est dans la vérité. Ne lui ôtons point le fard dont elle tâche de couvrir sa laideur, et cet ornement emprunté dont elle se pare. Faisons-la paraître dans toute sa magnificence, et voyons ensuite combien elle est laide et difforme. Parons-la donc d'abord de toute sa beauté, je veux dire de ce nombre d'officiers, de gardes, de flatteurs, de hérauts et de trompettes qui marchent devant elle, de ces honneurs, de ces soumissions, de ce silence, de cette admiration des hommes, de cette fierté avec laquelle on traite ceux qui ne font pas place, et qui ne se pressent pas pour laisser passer au large ces personnes sur qui tout le monde jette les yeux. Cela sans doute vous paraît fort magnifique: mais voyons-en la vanité, et considérez si ce n'est pas en effet la seule imagination des hommes qui donne à cette bassesse le nom de grandeur. Car quel avantage retire de ces honneurs le corps ou l'âme de celui qui les reçoit? En sera-t-il de plus grande taille? en deviendra-t-il plus robuste, plus sain ou plus vigou-

reux? En aura-t-il les sens plus pénétrants et plus vifs? Je ne crois pas qu'il y ait personne qui puisse avoir ces pensées.

Venons maintenant à l'âme. Cette déférence des hommes la rend-elle ou plus modeste, ou plus humble, ou plus sage qu'elle n'était? Ne produit-elle pas au contraire en elle des effets tout opposés? Car il n'arrive pas ici à l'âme seulement ce qui arrive dans le corps. Le corps n'a point d'autre mal que de ne tirer aucun bien de cette gloire imaginaire; l'âme au contraire non-seulement n'en retire aucun avantage, mais elle en reçoit de grands maux. Elle en devient plus insolente, plus insensée, plus colère et plus esclave des passions.

Vous me répondez qu'on voit toujours ces grands du monde dans la joie et dans les plaisirs. Mais c'est là le comble de leurs maux. C'est ce qui rend leurs maladies incurables; puisque lorsqu'ils s'en réjouissent, ils ne cherchent pas à s'en guérir, et que le plaisir qu'ils y trouvent, leur ferme l'accès aux remèdes. Ainsi, ce qui achève leur ruine c'est cette complaisance dont ils se flattent dans leurs maux. La joie n'est pas toujours bonne et louable, puisque les voleurs se réjouissent tous les jours de leurs larcins, les adultères de leurs crimes, les meurtriers de leurs violences, et les avares de leurs usures.

Il ne faut pas considérer si celui dont nous parlons se réjouit, mais si le sujet pour lequel il se réjouit est raisonnable, si sa joie n'est pas aussi criminelle que celle des adultères, des homicides et des voleurs. Car je vous prie de me dire pour quel sujet il se réjouit. Est-ce parce qu'il est honoré de tout le monde? Y a-t-il rien de plus puéril que cette joie? Si cette passion n'est pas un mal, pourquoi tous les jours blâmons-nous ceux qui en sont frappés, pourquoi les couvrons-nous de confusion et d'infamie? Cessons donc à l'avenir de détester les orgueilleux, et d'avoir en horreur ceux qui n'ont que du mépris pour les autres hommes. Que si vous ne pouvez résister à une loi que la nature même a gravée en vous, n'avouerez-vous pas que ces hommes que vous estimez sont dignes de l'aversion commune de tout le monde, de quelque grand nombre de gardes qu'ils se fassent environner? Je ne parle ici que de ceux qui usent avec modération de leur dignité et de leur puissance : car je sais que ceux qui en abusent, commettent souvent plus d'excès que les plus détestables voleurs, que les adultères les plus infâmes, et que les plus grands meurtriers. Ils volent le bien d'autrui plus effrontément. Ils tuent les hommes avec plus de cruauté. Ils tombent dans des impuretés plus sales. Ils ne volent pas une maison, mais plusieurs. Ils font servir leur puissance à leur malice, et changent leur autorité en tyrannie. Jamais ils ne sont plus esclaves que lorsqu'étant asservis à leurs passions, ils ne respectent et ne craignent plus personne.

Reconnaissons donc que les personnes véritablement nobles et libres, et qui méritent plus légitimement le titre de rois, sont celles qui sont libres de leurs passions. C'est cette liberté, mes frères, que je vous recommande d'acquérir, et c'est cette servitude que je vous exhorte à fuir. N'estimons point les grandeurs ni la puissance. Fuyons les richesses comme un fardeau insupportable. Ne croyons point qu'il y ait d'autre bonheur que celui qui se trouve dans la vertu, afin que nous puissions passer paisiblement notre vie dans ce monde, et jouir ensuite dans l'autre d'une plus heureuse paix, que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIX.

« MALHEUR AU MONDE A CAUSE DES SCANDALES ! CAR IL EST NÉCESSAIRE QU'IL ARRIVE DES SCANDALES. MAIS MALHEUR A L'HOMME PAR QUI LE SCANDALE ARRIVE ! QUE SI VOTRE MAIN OU VOTRE PIED VOUS SCANDALISE COUPEZ-LE ET JETEZ-LE LOIN DE VOUS ». (CHAP. XVIII, 7, 8, JUSQU'AU VERSET 15.)

—

ANALYSE.

1. S'il est dit dans l'Evangile : *Il faut qu'il y ait des hérésies*, il n'en faut rien conclure contre la liberté.
2. C'est par lui-même que l'homme devient mauvais, par sa propre faute.
3. Par lui-même le mal n'existe pas, il n'est pas ; c'est notre volonté qui le produit.
4. Ce qu'ajoute Jésus-Christ aux paroles citées plus haut montre bien que les maux ne viennent pas de la nécessité.
5. Combien Dieu prend le salut des hommes à cœur.

6 et 7. De la charité qu'on doit avoir pour ses frères. — Qu'il faut travailler à ramener à la douceur les plus intraitables, sans se ralentir. — Extravagance de l'homme asservi à ses passions. — Qu'il vaut mieux marier les jeunes gens de bonne heure pour prévenir les excès de la jeunesse. — Avec combien de soin un père doit choisir un précepteur pour ses enfants. — Importance de cet exemple.

1. S'il est nécessaire qu'il arrive des scandales, dira peut-être quelque ennemi de Jésus-Christ, pourquoi le Sauveur se contente-t-il de pleurer le malheur du monde, au lieu de l'aider et de lui tendre la main pour le secourir ? Car c'est ce que devait faire un sage prince et un excellent médecin : mais pleurer purement et simplement, le premier venu en ferait autant. Il est facile de répondre à ces langues impudentes. En effet, que pouvait faire davantage Jésus-Christ pour le bien du monde ? Étant Dieu, il s'est fait homme pour vous sauver. Il a pris la forme d'un esclave. Il a souffert pour vous les derniers opprobres, et il n'a rien omis de tout ce qu'il pouvait faire pour votre salut. Mais voyant que l'indifférence des hommes ne tirait aucun avantage de tous ces secours, et qu'après tant de remèdes ils demeuraient toujours dans leur infirmité, il déplore leur malheur par ces paroles que nous avons rapportées.

Il se conduit en cette rencontre comme un sage médecin qui, après avoir donné tous ses soins à son malade, voyant qu'il refuse de se soumettre à tout ce qu'il lui peut ordonner selon les règles de son art, dirait de lui en pleurant : Malheur à cet homme dans l'état où il est, parce qu'il augmente tous les jours la violence de son mal par le déréglement de sa conduite ! Mais il y a cette différence que la plainte de ce médecin ne servira de rien à son malade, au lieu qu'il nous est très-avantageux que Jésus-Christ nous prédise ainsi nos maux, et qu'il déplore notre misère. Car on en a souvent vu qui n'écoutaient pas les avis qu'on leur donnait, et qui sont enfin rentrés en eux-mêmes, lorsqu'ils ont vu les autres pleurer leur malheur.

C'est dans ce but que Jésus-Christ dit ici : « Malheur au monde » ! Il tâche ainsi d'exciter les hommes et de les faire sortir de leur profond assoupissement. Il leur témoigne sa tendresse extrême. Il est touché de ce qu'ils s'opposent à ses avis salutaires. Il voit cet endurcissement de leur cœur ; et il tâche de le guérir, soit en déplorant leur état présent, soit en leur prédisant ce qu'ils doivent craindre. Mais comment pouvez-vous allier ces deux choses, me direz-vous ? S'il est nécessaire qu'il arrive des scandales, comment les peut-on éviter ? Je vous réponds qu'il est nécessaire qu'il arrive des scandales, mais qu'il n'est pas nécessaire que ces scandales soient pour une occasion de chute et de mort. C'est la même chose que si un médecin disait : Il est nécessaire que vous tombiez dans telle maladie, mais il n'est pas nécessaire que vous en mouriez. Si vous prenez bien garde à vous, vous en guérirez.

Jésus-Christ dit encore ces paroles pour réveiller ses apôtres et pour les rendre plus vigilants. Car, de peur qu'ils ne se relâchassent, comme s'il les eût envoyés pour mener une vie paisible et tranquille, il leur prédit qu'ils auront de grands combats au dedans et au dehors. C'est ce que saint Paul exprime en ces termes : « Des guerres au dehors, des craintes « au dedans, et des dangers dans les faux frè« res ». (II Cor. VII, 5.) Et parlant aux Milésiens, il leur dit : « Il s'élèvera d'entre vous des hom« mes qui publieront des dogmes corrom« pus ». (Act. XX.) Et c'est aussi ce qui faisait dire à Jésus-Christ : « Les ennemis de l'hom« me sont ses propres domestiques ». (Matth. X, 25.)

Quand Jésus-Christ dit : « Il est nécessaire « qu'il arrive des scandales », cette nécessité ne détruit point le libre arbitre et ne force point la volonté. Ce n'est point une violence qui se fasse à l'esprit de l'homme, ce n'est qu'une prédiction de ce qui devait arriver. Ainsi saint Luc exprime la même chose d'une autre manière : « Il est impossible », dit-il, « qu'il n'ar« rive des scandales » : et si vous me demandez ce que signifie ce mot « de scandales », ce sont proprement les obstacles qu'on met devant les hommes pour les empêcher d'entrer et de marcher dans la voie droite. Ce n'est donc point la prédiction de Jésus-Christ qui fait naître les scandales. Ils n'arrivent pas parce qu'il les a prédits, mais il les a prédits parce qu'ils devaient arriver. Les scandales n'arriveraient point si ceux qui en sont la cause avaient voulu agir autrement. Et s'ils n'avaient point dû arriver, ils n'auraient point été prédits. Mais parce que Jésus-Christ savait qu'il y aurait des esprits corrompus, dont la malice serait incurable, il a prévenu les scandales qu'ils causeraient dans le monde, et il a prédit ce qu'ils devaient faire.

Vous me direz peut-être : si ceux-là se fussent convertis, il ne s'en serait plus trouvé qui eussent scandalisé le monde, et ainsi cette parole de Jésus-Christ n'aurait plus été véritable. Je vous réponds qu'il ne pouvait en être ainsi, parce que s'ils avaient dû se convertir, Jésus-Christ n'aurait pas dit qu'il est nécessaire que les scandales arrivent. Mais parce qu'il prévoyait qu'ils ne devaient point se convertir, il a prédit ce qu'il savait devoir certainement arriver.

Pourquoi donc, dira quelqu'un, n'a-t-il pas prévenu et arrêté ces scandales qu'il avait prédits ? Mais pourquoi les aurait-il prévenus ? Est-ce pour le salut de ceux à qui ces scandales sont une occasion de chute ? Mais c'est par leur propre faute et par leur seule négligence qu'ils se perdent, puisque ces mêmes scandales, bien loin de nuire, servent plutôt à ceux qui craignent Dieu véritablement.

Le bienheureux Job, le patriarche Joseph, tous les justes de l'ancienne et de la nouvelle loi, sont des preuves de ce que je dis : Que s'il y en a d'autres qui se sont perdus par les scandales, c'est parce qu'ils étaient tièdes et lâches. Car si le scandale était par lui-même mortel aux âmes, tous devraient se scandaliser et se perdre. Puis donc que plusieurs échappent à ce péril, ceux qui y périssent en sont eux-mêmes la première cause.

Car les scandales, comme je l'ai déjà dit, réveillent les hommes. Ils les rendent plus circonspects et plus vigilants. Non-seulement ils empêchent de tomber celui qui veillait déjà sur lui-même, mais ils servent même à celui qui était déjà tombé pour se relever et pour marcher ensuite plus sûrement, en se conduisant avec plus de circonspection et de sagesse. Si donc nous sommes du nombre de ceux qui sont attentifs à leur salut, nous tirerons un grand avantage des scandales, parce qu'ils nous obligeront de redoubler notre vigilance et notre ferveur. Que si lorsque l'ennemi nous assiége, et que les tentations nous attaquent de toutes parts, nous demeurons néanmoins dans un si grand assoupissement, dans quelle langueur ne tomberions-nous pas si nous étions dans une parfaite paix ?

Nous pouvons juger de ce que je dis par l'exemple du premier homme. Si n'ayant vécu que très-peu de temps, et peut-être moins d'un jour entier, dans la paix et dans les délices du paradis terrestre, il est tombé dans un si étrange aveuglement, qu'il s'est imaginé qu'il pouvait devenir semblable à Dieu, qu'il a pris celui qui le trompait pour son bienfaiteur, et qu'il n'a pu obéir à l'unique commandement qu'il avait reçu de Dieu, que n'aurait-il point fait s'il eût été ensuite exempt des peines et des misères de cette vie ?

2. Mais lorsque nous parlons de la sorte, ils nous font cette objection : pourquoi, disent-ils, Dieu a-t-il fait l'homme si misérable ? A quoi je réponds, que Dieu n'a point fait l'homme dans l'état malheureux où nous le voyons. S'il

l'avait fait tel, il ne l'en punirait pas. Car si nous n'imputons point à nos serviteurs des choses que nous avons faites nous-mêmes, Dieu, qui est infiniment juste, gardera bien plus exactement que nous cette règle de l'équité naturelle.

Comment donc, ajoutent-ils, l'homme est-il tombé dans cette misère? — C'est par sa négligence et par sa propre faute. Mais comment, disent-ils, par sa propre faute? — Consultez-vous vous-même, et vous le comprendrez aisément. Car si les méchants ne sont pas méchants par leur propre faute, pourquoi frappez-vous quelquefois votre serviteur? Pourquoi faites-vous des reproches à votre femme? Pourquoi châtiez-vous votre fils? Pourquoi accusez-vous votre ami? Pourquoi haïssez-vous celui qui vous fait une injustice? Si ces personnes sont innocentes dans le mal qu'elles font, et si elles ne sont pas elles-mêmes cause du mal qu'elles commettent, vous devez plutôt les plaindre que les punir.

C'est que je ne suis pas conséquent, direz-vous, et que je sais mal raisonner. — Et cependant lorsque vous êtes bien convaincu qu'il n'y a point de la faute de vos domestiques, quel que soit le fait, vous savez très-bien raisonner et pardonner. Quand votre serviteur par exemple ne fait pas ce que vous lui avez commandé, parce qu'il est malade, vous ne vous plaignez pas de lui, mais vous le plaignez lui-même. Vous reconnaissez donc alors que, s'il ne vous obéit pas, ce n'est que par une cause étrangère qui est la faiblesse de son corps, et non un déréglement volontaire qu'on puisse lui imputer légitimement.

Il en est de même du premier homme. Si vous étiez convaincu qu'il eût été créé dans le péché, bien loin de le blâmer de sa chute, vous le plaindriez dans son malheur. Car il ne serait pas raisonnable d'excuser votre serviteur lorsqu'il ne vous obéit point parce qu'il est malade, et de n'excuser pas le premier homme d'avoir désobéi à Dieu, s'il avait été créé dans une impuissance naturelle de lui obéir.

Mais nous pouvons encore, d'une autre manière, fermer la bouche à nos contradicteurs. La vérité n'est jamais au dépourvu. Car d'où vient, par exemple, qu'ils n'accusent point leurs serviteurs de ce qu'ils n'ont pas la mine ou la taille assez avantageuse, ou de ce qu'ils n'ont pas d'ailes; sinon parce qu'ils savent que le défaut de ces qualités vient de la nature et non de la volonté, et qu'ainsi on ne peut justement accuser ceux qui ne les ont point? Il n'y a personne qui ne demeure d'accord de cette vérité. Lors donc que vous accusez un homme, il est visible dès lors que ce que vous reprenez en lui, vient du choix de la volonté et non de la nécessité de la nature. Car si nous ne pouvons blâmer comme une faute ce qui est purement naturel, il est clair que ce que nous croyons avoir droit de condamner, ne vient pas de la nature, mais du choix libre de la volonté.

Ne m'opposez donc plus ce raisonnement si faux, et ces subtilités sophistiques, qui n'ont rien de plus solide que les toiles d'araignée. Répondez-moi seulement à ce que je vous demande. Dieu n'a-t-il pas créé tous les hommes? Je crois que personne n'en doute. Pourquoi donc ayant tous été également créés de Dieu, ne sont-ils pas tous également ou bons ou méchants? D'où vient que les uns sont vicieux et les autres vertueux? Si ces choses dépendent seulement de la nature et non de la volonté, pourquoi les uns s'appliqueraient-ils au bien et les autres au mal? Si les hommes étaient naturellement méchants, qui d'entre eux pourrait être bon? et s'ils étaient naturellement bons, qui d'entre eux pourrait être méchant? Car si la nature est une dans tous les hommes, toutes leurs inclinations auraient dû être les mêmes, et non pas innocentes dans les uns et criminelles dans les autres. Que si l'on dit que les uns sont naturellement bons et les autres naturellement méchants, il est visible que cette pensée est contraire à la raison. Car il s'en suivrait que les hommes seraient immuables dans le bien et dans le mal, comme nous voyons que les choses naturelles sont immuables. Ainsi, parce que l'homme dans l'état où il est, est naturellement passible et mortel, il ne s'en trouve aucun qui soit impassible et immortel.

Disputez et raisonnez tant que vous voudrez, vous ne changerez point ce qui est devenu naturel à l'homme. Nous voyons au contraire tous les jours que plusieurs passent du vice à la vertu, et de la vertu au vice, que les uns, de lâches qu'ils étaient deviennent fervents, et que les autres de fervents deviennent lâches. Il est donc visible que ces qualités ne sont point naturelles, puisque ce qui est naturel ne peut ni s'acquérir ni être changé par le soin des hommes. Comme l'homme n'a besoin d'aucun effort pour voir et pour entendre,

parce qu'il voit et qu'il entend naturellement: ainsi il embrasserait la vertu sans aucun effort, s'il était naturellement vertueux. — Mais pourquoi Dieu a-t-il fait les hommes mauvais, lorsqu'il pouvait les faire tous bons? — Mais il ne les a pas fait mauvais. — Quelle est donc, dites-vous, la cause du mal? Répondez-vous à vous-même sur ce que vous me demandez; pour moi, il me suffit de montrer qu'il ne vient ni de Dieu ni de la nature.

Il est donc arrivé par hasard, me direz-vous? Nullement. Il n'a donc point de principe? Dieu nous garde d'une pensée si déraisonnable et si aveugle qui nous fait rendre au péché le plus grand honneur que nous puissions rendre à Dieu. Si le mal était, comme est Dieu, sans principe et sans cause, il serait si puissant que rien ne le pourrait détruire et il ne pourrait cesser d'être mal, puisque ce qui n'a point de principe n'est sujet ni à la corruption ni au changement. Que si le mal était si puissant, comment y aurait-il tant de personnes vertueuses? Comment la fragilité humaine pourrait-elle s'élever au-dessus d'un être incréé et immortel?

3. Vous me direz peut-être que c'est Dieu même qui affaiblit dans nous la force du mal. Mais comment, d'après votre supposition, le pourrait-il faire? comment pourrait-il détruire un être éternel comme lui et une puissance aussi grande et aussi forte que la sienne? O malice effroyable du démon! Il a déshonoré Dieu sous prétexte de l'honorer et il a couvert une impiété détestable sous le voile de la piété. Dire que le péché vient de Dieu, ce serait un blasphème. Pour détourner donc les hommes de cet abîme, il les précipite dans un autre, en leur enseignant que le mal est un être sans principe et increé comme Dieu.

Mais d'où vient donc le péché, dites-vous? Il vient de ce qu'on veut ou de ce qu'on ne veut pas. Et si vous demandez encore d'où vient qu'on veut ou qu'on ne veut pas, je vous réponds que cela vient tout de nous. Vous faites la même chose par toutes vos questions, que si après m'avoir demandé pourquoi nous voyons ou nous ne voyons pas, et après que je vous aurais répondu que c'est parce que nous ouvrons, ou que nous fermons les yeux; vous me demandiez encore d'où vient que nous ouvrons ou que nous fermons les yeux; et qu'après que je vous aurais dit que cela vient de ce que nous voulons ou nous ne voulons pas faire ces actions, vous m'en demandiez encore une autre cause. Il n'y a point d'autre mal au monde que de ne vouloir pas obéir à Dieu. — Où les hommes, me direz-vous, ont-ils pu trouver ce mal? Croyez-vous qu'il ait été fort difficile à trouver? Non, me direz-vous. Mais d'où vient que l'homme n'a pas voulu obéir à Dieu? Parce qu'il a été lâche et négligent. Car, étant libre de vouloir ou de ne vouloir pas obéir, il a mieux aimé n'obéir point.

Que si cette réponse ne vous satisfait pas encore et vous laisse quelque obscurité, je ne vous ferai plus qu'une demande. Elle ne sera pas même fort embrouillée, comme toutes celles que vous me faites: elle sera simple et claire. N'avez-vous jamais éprouvé en vous du changement en bien et en mal? Peut-être que vous avez vaincu d'abord une passion, et qu'ensuite vous y avez succombé. Peut-être au contraire que vous avez été d'abord sujet au vin, et que depuis vous n'y avez plus été sujet. Vous avez été colère, et vous avez cessé de l'être. Vous avez méprisé le pauvre, et depuis vous ne l'avez plus méprisé. Vous ave été sujet à des vices honteux, et depuis vou êtes devenu chaste. Je vous demande comment ces changements se sont faits en vous?

Si vous ne me répondez point, je le fais pour vous, et je vous dirai que vous êtes passé du vice à la vertu, parce que vous vous êtes fait à vous-même une sainte violence, et que vous êtes après retombé de la vertu dans le vice, parce que vous vous êtes laissé abattre par la paresse. Je ne parle point ici à ces pécheurs désespérés qui se sont plongés tout entiers dans le vice, qui sont devenus comme insensibles par un long endurcissement, et qui ne veulent pas même entendre parler des moyens de se retirer d'un état si malheureux. Je ne parle qu'à ceux qui, ayant autrefois vécu dans le crime, vivent maintenant dans la piété. C'est à ces personnes que je prendrai plaisir de parler ici. Vous avez donc autrefois ravi le bien de vos frères, mais vous vous êtes convertis ensuite, et vous avez donné même votre bien aux pauvres. Comment s'est fait en vous ce grand changement? N'est-ce pas par vous-même et par votre propre volonté? Achevez donc, je vous en conjure, ce que vous avez si bien commencé. Appliquez-vous fermement à faire le bien, et vous ne vous mettrez plus en peine de toutes ces questions inutiles.

Si nous voulons, le mal ne sera qu'un nom

pour nous et n'aura point de réalité. Ne vous mettez donc point en peine de savoir d'où il vient, ni quel en est le principe. Reconnaissez seulement que vous n'y tombez que par votre faute, et fuyez-le de toutes vos forces. Si quelqu'un vous dit que le mal ne vient pas de nous, répondez-lui : Pourquoi donc vous vois-je si souvent en colère contre votre serviteur, contre votre femme, contre vos enfants, contre ceux qui vous font quelque injustice? Si le mal ne vient pas de ces personnes, pourquoi les en accusez-vous? Pressez-le encore, et dites-lui : Est-ce de vous-même et de votre propre volonté que vous vous mettez en colère? Car, si cela ne vient pas de vous, il n'est pas raisonnable qu'on vous en blâme. Que, si votre colère vient de vous-même, il est donc clair que ce mal n'a point d'autre principe que votre lâcheté et votre paresse. Je vous demande encore si vous croyez qu'il y ait des gens de bien dans le monde. Car, s'il n'y en a point, comment en avez-vous inventé le nom? Pourquoi leur donnez-vous tant de louanges? S'il est très-certain qu'il y en a, il est indubitable aussi qu'ils s'élèveront contre les méchants, et qu'ils les condamneront pour leur négligence. Si personne n'était volontairement méchant, ces reproches que les bons leur feraient, seraient injustes, et dès lors ils deviendraient eux-mêmes méchants. Car, n'est-ce pas une grande méchanceté que de traiter comme coupable celui qui est innocent? Que, si les bons reprennent les méchants sans cesser d'être bons, et si c'est, au contraire, une des plus grandes marques de leur vertu que de les reprendre, il suit de là clairement que nul n'est méchant par une nécessité forcée, mais seulement parce qu'il veut l'être.

Si, après tout ce que je viens de dire, vous me demandez encore d'où viennent les maux, je vous réponds encore une fois qu'ils viennent de votre lâcheté, qu'ils viennent de votre négligence, qu'ils viennent de ce que vous vivez avec ceux qui sont plongés dans le vice, et de ce que vous méprisez la vertu. C'est là la source de tous les maux : c'est là ce qui donne lieu à demander si inutilement d'où vient le mal. On ne voit point ceux qui vivent chrétiennement, et qui sont dans une piété solide, faire ces demandes vaines et curieuses. Il n'y a que les lâches et les vicieux qui, semblables à des araignées, tirent de leur cœur ces raisons frivoles pour chercher, dans des subtilités sophistiques, de quoi justifier le déréglement de leur vie. Ainsi, ne raisonnons pas seulement avec eux, mais vivons mieux qu'eux, et répondons-leur plutôt par nos actions que par nos paroles. Le mal ne vient point d'une nécessité involontaire. Si cela était, Jésus-Christ n'aurait point dit : « Malheur à l'homme « par qui vient le scandale ». Car il ne plaint que ceux qui se rendent méchants eux-mêmes. Et ne vous étonnez pas qu'il dise : Malheur à l'homme « par qui vient le scandale », car il n'entend point par là que ce soit un autre qui agisse par l'organe du méchant; mais que le méchant seul est l'auteur de tout le mal qu'il fait. L'Ecriture, en effet, a coutume d'employer la locution Δι' οὗ dans le sens de Ὑφ' οὗ; par exemple, elle dit (Gen. IV, 1) : Ἐκτησάρην ἄνθρωπον διὰ τοῦ Θεοῦ, « J'ai acquis « un homme par Dieu », exprimant ainsi, non pas la cause seconde, mais la cause première. Elle dit encore (Genès. XL, 8) : Οὐχὶ διὰ τοῦ Θεοῦ ἡ διασάφησις αὐτῶν ἐστιν. « N'est-ce point par Dieu « que leur manifestation a lieu » ? Et encore (I Cor. I, 9.) : Πιστὸς ὁ Θεὸς, δι' οὗ εκλήθητε εἰς κοινωνίαν του Υἱοῦ αυτου. « Il est fidèle Dieu par qui vous « avez été appelés à partager l'héritage de son « Fils ».

4. Mais pour voir encore plus clairement que ce n'est pas de la nécessité que vient le mal, écoutez la suite. Après avoir dit malheur à ces hommes, le Sauveur ajoute : « Que « si votre main ou votre pied vous est un sujet « de scandale, coupez-le et jetez-le loin de « vous. Il vaut bien mieux pour vous que vous « entriez dans la vie n'ayant qu'un pied ou « qu'une main, que d'avoir deux pieds et deux « mains, et d'être précipité dans le feu éter« nel (8). Et si votre œil vous est un sujet de « scandale, arrachez-le et jetez-le loin de vous. « Il vaut bien mieux pour vous que vous en« triez dans la vie n'ayant qu'un œil, que « d'avoir deux yeux et d'être précipité dans le « feu de l'enfer (9) ». Ce n'est point des membres du corps dont Jésus-Christ parle en ce lieu, mais des amis et des personnes qui nous sont unies de telle sorte, que nous les regardons comme nous étant aussi nécessaires que les membres de notre corps. Quoiqu'il ait déjà dit cela plus haut, il ne laisse pas de le redire ici encore. Car il n'y a rien de plus dangereux que la compagnie des personnes corrompues. L'amitié quelquefois a plus de pouvoir sur nous pour nous inspirer le bien ou le mal, que la

nécessité même. C'est pourquoi Jésus-Christ nous commande d'éloigner de nous nos plus intimes amis lorsqu'ils nous nuisent, marquant ainsi clairement que c'était ceux qu'il avait dans l'esprit, lorsqu'il parlait des auteurs de ces scandales.

Considérez donc, mes frères, avec quel soin le Sauveur écarte d'avance les maux que ces scandales pourraient causer, premièrement en les prédisant, en avertissant les lâches de s'y tenir préparés et de veiller sur eux-mêmes, et en marquant que de tous les maux il n'y en avait point qui fût plus à craindre. Car il ne dit pas seulement : « Malheur au monde à « cause des scandales » ; mais, pour montrer davantage la grandeur de ce mal, il prononce un double malheur contre celui qui en aurait été l'auteur, car en disant : « Mais malheur à « cet homme », et le reste, il nous fait assez juger quelle sera la sévérité de la punition qu'il en doit tirer.

Il ne se contente pas même de cela. Il augmente encore notre terreur par des comparaisons étonnantes, par lesquelles il nous apprend en même temps le moyen de fuir les scandales. Ce moyen, mes frères, est de retrancher de notre amitié tous les méchants, quels que soient les liens qui les unissent à nous. Il en apporte une raison convaincante. Car si vous continuez de les regarder comme vos amis pendant qu'ils sont en cet état, vous ne pourrez les gagner et vous vous perdrez vous-même ; mais si vous les retranchez de votre amitié, et que vous les traitiez en ennemis, vous sauverez au moins votre âme.

Si vous reconnaissez donc que l'amitié d'une personne vous soit dangereuse, retranchez-la impitoyablement. Si nous coupons souvent nos propres membres, lorsqu'ils sont pourris, de peur qu'ils ne gâtent les autres, combien moins devons-nous épargner nos amis lorsqu'ils nous corrompent ? Si le mal était naturel à l'homme, il lui serait inévitable quoi qu'il pût faire, et ainsi cet avis de Jésus-Christ serait inutile. Mais, comme il est impossible que les instructions d'un Dieu soient inutiles et hors de propos, nous devons conclure que le mal vient de notre volonté et non de la nécessité de la nature.

« Prenez bien garde de ne mépriser au« cun de ces petits ; car je vous déclare que « leurs anges voient sans cesse dans le ciel la « face de mon Père qui est dans les cieux (10) ». Il n'entend point par ce mot « de petits », ceux qui sont tels en effet, mais seulement ceux qui passent pour « petits » dans le monde, c'est-à-dire les humbles, les pauvres et les inconnus qui sont d'ordinaire méprisés des hommes. Car comment pourrait-on appeler « petit » celui qui a la gloire d'être aimé de Dieu ? Comment celui qui est plus grand que tout le monde, pourrait-il être appelé « petit » ? Ainsi il les appelle « petits », non parce qu'ils le sont en eux-mêmes, mais parce qu'ils le sont aux yeux des hommes. Il ne dit pas seulement qu'on ne les méprise pas en général, mais qu'on n'en méprise pas même « un seul ». Et en commandant ainsi de les honorer, il nous défend encore davantage contre les scandales. Car s'il nous est utile de fuir les méchants, il nous l'est aussi d'honorer les bons. Et nous tirons de là un double avantage : l'un de nous éloigner de ceux dont la compagnie ne nous pourrait être qu'une occasion de chute et de scandale ; l'autre d'avoir de l'estime et de l'amour pour ceux dont la vie doit être la règle et l'exemple de la nôtre.

Jésus-Christ ajoute une autre raison, qui nous les doit rendre encore plus vénérables. « Car je vous déclare », dit-il, « que leurs « anges voient sans cesse dans le ciel la face de « mon Père qui est dans les cieux ». On voit par ces paroles que les saints et que tous les chrétiens ont des anges. L'Apôtre dit aussi « que la femme se doit voiler la tête à cause des « anges ». (I Cor. II, 6; Deut. XXXII, 7.) Et Moïse régla les limites des nations selon le nombre des anges de Dieu. Mais ici Jésus-Christ ne parle pas seulement des anges, mais des anges les plus élevés. Car en disant « ils voient la face de mon « Père », Jésus-Christ marque la liberté et la confiance avec laquelle ces anges s'approchent de la majesté de Dieu, et par conséquent la grande gloire dont ils jouissent. « Car le Fils « de l'homme est venu sauver ce qui était « perdu (11) ». Il ajoute encore ici une autre raison plus puissante que la première, et y joint une comparaison par laquelle il fait voir que son Père est dans la même volonté que le Fils. « Dites-moi, je vous prie, si un homme a « cent brebis, et qu'une seule vienne à s'égarer, « ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf « autres pour aller sur les montagnes chercher « celle qui était égarée (12) ? Et s'il arrive « qu'il la trouve, je vous dis en vérité qu'il en « reçoit plus de joie que des quatre-vingt-dix-

« neuf qui ne se sont point égarées (13). Ainsi « votre Père qui est dans le ciel ne veut pas « qu'aucun de ces petits périsse (14) ». Considérez par combien de raisons Jésus-Christ nous exhorte à avoir de l'estime et du soin des moindres d'entre nos frères. Ne dites donc plus : ce pauvre homme est un serrurier; celui-ci un cordonnier, et celui-là un jardinier, et ainsi ce sont des gens de néant dont je ne fais pas grand compte. Voyez au contraire par combien de considérations Jésus-Christ veut que vous bannissiez ces pensées et que vous en preniez d'autres plus équitables et plus conformes à la foi, et que vous ayez égard même aux plus petits. Il prend un petit enfant, et le met au milieu de ses disciples. Il leur commande de devenir comme de petits enfants, et leur dit que quiconque en recevrait de tels en son nom, le recevrait lui-même : et que quiconque les scandaliserait, souffrirait d'épouvantables supplices. Il ne se contente pas de dire que ces auteurs de scandale seraient jetés dans la mer avec une meule attachée au cou. Il prononce encore un double malheur contre eux ; et il nous commande de les couper et de les retrancher de nous, quand ils nous seraient aussi nécessaires que nos mains ou que nos yeux.

Il nous engage aussi à honorer ces petits par le respect que nous devons aux anges qui les gardent. Il nous y exhorte encore plus puissamment par ses propres souffrances, par ce qu'il a enduré pour eux : car en disant : « Le « Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui « était perdu », il nous marque clairement sa croix. C'est dans cette même pensée que saint Paul nous défend de scandaliser notre frère « pour lequel Jésus-Christ est mort ». (Rom IV, 15). Enfin il nous y exhorte par la raison que son Père céleste ne veut pas que ces petits périssent ; et il se sert de sa comparaison familière d'un pasteur qui quitte ses brebis qui sont en sûreté pour aller chercher celle qui s'est égarée, et qui la trouvant en reçoit une extrême joie. Si Dieu donc se réjouit ainsi lorsqu'il retrouve un de ces « petits » qui s'est égaré, comment osez-vous mépriser ceux que Dieu considère tant, vous qui devriez, à l'imitation de Jésus-Christ, donner, s'il était besoin, votre propre vie pour sauver le moindre d'entre eux?

5. Vous me direz peut-être que tout ce que je dis est véritable, mais que néanmoins il est difficile de considérer un homme qui n'a rien que de vil et de méprisable. C'est pour cela même que vous devez faire de plus grands efforts pour tâcher de le sauver. Le divin Pasteur quitte quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en aller chercher une seule qui s'est égarée, sans que le soin de tant d'autres puisse lui faire négliger la perte de celle-ci. Saint Luc marque de plus qu'il rapporte cette brebis sur ses épaules, et qu'il y a une plus grande joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit et fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. Le bon Pasteur ne pouvait pas mieux marquer le soin prodigieux qu'il a de cette brebis égarée que par l'abandon qu'il fait des autres, et par la joie qu'il éprouve après l'avoir retrouvée.

Ne négligeons donc jamais les petits et ceux qui nous paraissent méprisables, puisque c'est là proprement ce que nous a voulu apprendre Jésus-Christ, par ces instructions saintes que nous avons rapportées. Jésus-Christ réprime l'orgueil des esprits altiers en les menaçant de leur fermer l'entrée du royaume des cieux, s'ils ne deviennent comme de petits enfants, et en leur disant qu'il vaudrait mieux pour eux être jetés au fond de la mer, avec une meule de moulin attachée au cou. Et certes, c'est justement qu'il traitera ainsi les superbes, puisqu'il n'y a point de vice qui détruise tant la charité que l'orgueil.

En disant encore « qu'il est nécessaire qu'il « arrive des scandales », il nous rend attentifs sur nous-mêmes; et en disant : « Malheur à « celui par qui viendra le scandale », il nous avertit tous de prendre garde à ne point tomber dans ce malheur par notre faute et par le déréglement de notre conduite. Et il nous apprend à surmonter tous les obstacles de notre salut, en nous recommandant de retrancher de nous les personnes scandaleuses. Il nous défend aussi de mépriser les petits, non pas faiblement, mais avec une grande instance, en nous disant : « Prenez « bien garde de ne point mépriser un de ces « petits, parce que leurs anges voient toujours « la face de mon Père qui est dans les cieux ». C'est pour eux, dit-il, que je suis venu, et la volonté de mon Père est qu'ils soient sauvés. Vous voyez par combien de considérations Jésus-Christ nous porte à avoir soin des faibles. Combien il craint qu'ils ne se perdent, de combien de supplices il menace ceux qui

les tromperont; combien de dons il promet à ceux qui auront soin d'eux; et combien il nous y engage par son exemple et par celui de son Père.

Imitons ce grand modèle, mes frères, et ne refusons jamais rien de ce qui regarde le service et le bien de ces petits. Que rien ne nous paraisse ou trop bas ou trop difficile, lorsqu'il s'agit de les assister. Quand celui que nous servirions, serait vil et méprisable; quand ce qu'il désirerait de nous serait pénible; quand il faudrait monter sur les plus hautes montagnes; que tout nous paraisse léger, lorsqu'il s'agit du salut de notre frère. Son âme a été si précieuse aux yeux de Dieu, que, pour la sauver, il n'a pas épargné son Fils unique. C'est pourquoi je vous conjure qu'à l'avenir, lorsque vous sortez de chez vous le matin, vous n'ayez que ce but et que ce désir durant tout le jour, de trouver l'occasion de tirer votre frère de quelque péril. Je ne parle pas seulement des périls du corps qui sont visibles à tous les yeux. J'ai peine même à les appeler périls; je parle d'autres périls bien plus dangereux, où les tentations du démon engagent les âmes. Si les marchands traversent les terres et les mers pour s'enrichir de plus en plus, si les artisans se tuent pour ajouter quelque chose au peu de bien qu'ils ont; comment pouvons-nous être si lâches que de nous contenter de nous sauver seuls, puisque nous hasardons notre propre salut, si nous n'avons point soin de celui des autres? Ainsi, dans un combat celui qui ne pense qu'à se sauver en fuyant, se perd lui-même avant de perdre les siens; mais celui qui combat hardiment pour tirer ses compagnons du péril, se sauve lui-même en les sauvant.

Puis donc que cette vie est une guerre continuelle, et que nous sommes toujours en présence des ennemis, combattons comme notre roi et notre chef nous le commande. Ne craignons ni le travail, ni les blessures, ni la mort. Conspirons tous à nous défendre et à nous sauver tous ensemble; et que notre magnanimité anime les plus hardis, et donne du cœur aux plus lâches. Car plusieurs d'entre nos frères ont reçu des plaies mortelles dans ce combat; ils sont couverts de leur propre sang, et il n'y a personne qui se mette en peine de les guérir. Ni les laïques, ni les prêtres, ni les prélats, ni les amis, ni les frères ne sont touchés de ces maux. Chacun ne pense qu'à ce qui le touche, et il se nuit en cela même qu'il ne pense qu'à lui seul.

Rien ne nous donne tant de confiance auprès de Dieu, rien ne nous rend plus agréables à ses yeux, que de ne point chercher nos intérêts propres. D'où vient, pensez-vous, que nous sommes si faibles, et que nous succombons si aisément sous les efforts des hommes ou des démons; sinon de ce que nous ne sommes attachés qu'à nous-mêmes, et que nous ne travaillons point à nous défendre et à nous secourir les uns les autres? Nous n'aimons jamais de cet amour qui naît de Dieu et qui tend à Dieu, mais nous cherchons des sujets d'aimer les hommes ou dans la liaison du sang, ou dans l'amitié humaine, ou dans les rapports de voisinage, sans être conduits par cette charité divine, qui devrait être toute la source et le principe de notre amour. De là vient que c'est d'ordinaire le hasard ou notre fantaisie et non pas la religion et la piété qui sont la règle de nos amitiés, et que nous préférons souvent dans ce choix les Juifs et les païens même à ceux qui sont comme nous les enfants de l'Eglise.

6. On croit souvent justifier une affection si irrégulière en disant qu'il y a des chrétiens fâcheux et insupportables, et des païens au contraire d'une conversation agréable et d'une humeur douce. Mais comment osez-vous appeler votre frère fâcheux et insupportable, lorsque Jésus-Christ même vous défend de lui dire une parole qui témoigne la moindre impatience? Vous ne rougissez point d'avoir ces sentiments touchant votre frère, et d'en parler de la sorte à tout le monde, lui qui est à Jésus-Christ ce que vous lui êtes; qui est membre de ce chef que vous adorez; qui a été régénéré comme vous dans le sein de la même Eglise, et qui est nourri avec vous du même pain du ciel à la même table. Si la nature vous avait donné un frère, vous vous croiriez obligé de l'assister, quand même il serait couvert de crimes, et si vous le voyiez dans l'infamie, vous croiriez avoir part à son déshonneur. Et quand Dieu vous en a donné, vous le décriez vous-même, bien loin de le défendre contre ceux qui le déshonorent. C'est un homme insupportable, dites-vous. C'est pour le guérir de cette mauvaise humeur que Dieu veut que vous l'aimiez, afin que vous tâchiez de lui inspirer de la douceur. Quand je lui parlerais, me dites-vous, je suis certain qu'il ne m'écou-

terait pas. D'où le savez-vous? L'avez-vous essayé souvent? Oui, dites-vous : je l'ai fait une ou deux fois. Quoi, vous appelez cela souvent? Quand vous n'auriez point eu d'autre application que celle-là durant toute votre vie, vous ne devriez pas vous rebuter. Ne voyez-vous pas combien de fois Dieu nous avertit lui-même par ses prophètes, par ses apôtres et par ses évangélistes? Cependant, croyez-vous que nous ayons bien reçu tous ces avis, et que nous les ayons suivis comme nous devions? Dieu a-t-il cessé pour cela de nous avertir? Est-il demeuré dans le silence? Ne nous dit-il pas encore tous les jours : « Vous ne pouvez « servir tout ensemble Dieu et l'argent » ? (Matth. VI, 24.) Cependant l'avarice règne partout, et croît tous les jours. Dieu ne nous crie-t-il pas tous les jours : « Remettez et on vous « remettra (Luc, VII, 40) » ? et nous devenons tous les jours plus inhumains envers nos frères. Dieu ne nous exhorte-t-il pas sans cesse à la chasteté et à la continence? et néanmoins, combien en voit-on qui se plongent comme des pourceaux dans les infamies les plus détestables? Cependant, Dieu ne cesse point de nous instruire et de nous reprendre, quoique nous soyons si intraitables et si indociles.

Que ne nous réglons-nous sur ce modèle, et que ne nous disons-nous à nous-mêmes : Hélas! Dieu nous parle continuellement. Il ne se lasse point de nous exhorter. Il ne se rebute jamais, quoique nous fassions un si mauvais usage de ses avis. Que ne l'imitons-nous donc en nous conduisant envers nos frères comme il se conduit envers nous? C'est cette dureté que nous témoignons pour eux, qui a fait dire à Jésus-Christ : « Qu'il y en aura peu de sau- « vés ». Car, s'il ne nous suffit pas pour être sauvés d'avoir de la vertu, et s'il faut encore que nous brûlions de zèle pour l'avancement des autres, que devons-nous attendre un jour, nous qui ne pensons ni à notre propre salut, ni à celui de nos frères? Quelle espérance nous peut-il rester?

Mais pourquoi me plaindre ici de l'indifférence que vous témoignez pour le salut de tous les hommes, puisque vous êtes si insensibles à celui des personnes mêmes avec qui vous vivez, à celui de votre femme, de vos enfants et de vos domestiques? Nous quittons ces soins de charité pour nous embarrasser en d'autres pleins de vanité et d'inquiétude. Nous nous occupons de pensées extravagantes et chimériques, comme ceux dont le vin a étouffé la raison. Interrogez-vous vous-mêmes, et vous verrez que vous pensez ou à multiplier le nombre de vos valets, ou à mieux régler le service qu'ils vous rendent, ou à acquérir plus de bien à vos enfants, ou à rechercher des habillements plus magnifiques pour votre femme. Ainsi, ce n'est pas d'eux proprement que vous avez soin, mais de ce qui les environne. Vous ne vous mettez pas en peine que votre femme ait de la piété, mais qu'elle ait de quoi se parer, ni que vos enfants soient bien élevés, mais qu'ils soient bien riches.

Vous ressemblez à quelqu'un qui, voyant une maison parfaitement bien ornée, mais dont les murailles tomberaient en ruine, ne penserait point à les relever, mais seulement à y faire des embellissements au dehors : ou à un malade qui ayant le corps abattu de langueur, au lieu de penser à se guérir, ne serait occupé que du soin de se faire faire des habits superbes : ou à une femme qui, se voyant près de la mort, ne penserait point à s'en retirer, mais seulement à avoir des servantes bien parées et de beaux ameublements. C'est ainsi que nous nous conduisons à l'égard de notre âme. Nous ne sommes point touchés de ses misères et de ses langueurs. Nous la voyons sans douleur en proie à la colère, aux emportements, aux passions furieuses, à la médisance, à la vaine gloire, aux révoltes intérieures, enfin à une infinité de bêtes cruelles qui la dévorent. Nous souffrons sans peine qu'elle soit tyrannisée par tant d'ennemis, pendant que nous ne pensons qu'à avoir de belles maisons, et un grand nombre de gens qui nous servent.

S'il arrivait qu'un ours ou qu'un lion rompît ses chaînes et sortît du lieu où on le garde, nous fermerions aussitôt toutes nos maisons pour n'être point exposés à la rage de ces bêtes. Et maintenant lorsque nos passions et nos pensées criminelles, comme autant de bêtes farouches, déchirent cruellement notre âme, nous nous laissons dévorer non-seulement sans nous plaindre, mais avec joie. Toutes ces bêtes qui peuvent tuer les hommes sont enfermées avec grand soin, ou dans les déserts, ou dans la ville, en des lieux très-sûrs, de peur qu'en s'échappant, elles ne fassent du désordre jusque dans les tribunaux des juges et dans les palais des rois : et nous souffrons que tant de bêtes cruelles renversent tout dans notre âme, où Dieu même rend ses jugements et ses

oracles, et où il est assis comme sur son trône. De là vient que tout est en désordre au dedans de nous, et que ce trouble du dedans passe au dehors. Nous sommes semblables à une ville surprise par des barbares ; ou à de petits oiseaux qui, voyant un dragon entrer dans leur nid sont frappés d'épouvante et font des efforts inutiles pour voler.

7. C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de penser à vous. Armons-nous contre ce dragon infernal. Prenons « l'épée de l'esprit » dont parle saint Paul, pour chasser ces pensées honteuses, qui, comme des bêtes cruelles se lancent dans notre âme pour la dévorer. Eloignons de nous le malheur dont Dieu menace la Judée par son Prophète : « Les onocen- « taures », dit-il, « les hérissons et les dragons « s'assembleront dans ces lieux et y sauteront ». (Isa., XIII, 21.) Il y a des hommes qui sont bien plus méchants que ces onocentaures, qui ne pensent qu'à danser et à courir çà et là dans le monde comme les bêtes sauvages dans les déserts, et c'est ainsi que vivent la plupart des jeunes gens. Ils ne sont retenus ni par la crainte ni par la raison ; ils suivent aveuglément l'ardeur et l'impétuosité de leurs passions, et n'ayant rien d'honnête qui les occupe, ils appliquent tout leur esprit à faire le mal.

Les pères sont les premières causes de ces désordres, parce qu'ils négligent l'éducation de leurs enfants. Quand ils ont de jeunes chevaux, ils ont grand soin qu'on emploie tout l'art possible pour les dresser. Ils appréhendent fort qu'ils ne deviennent vicieux, et ils veulent qu'on les accoutume de bonne heure au frein et à l'éperon, afin qu'étant prêts au moindre mouvement, ils répondent à tout ce que l'on demande d'eux. Et cependant ils n'ont pas pour leurs enfants le même soin qu'ils ont pour ces bêtes. Ils souffrent que, sans frein, sans loi et sans retenue, ils courent où la fougue de leurs passions les emporte, ou dans les maisons de jeu, ou aux spectacles, ou dans les lieux détestables que la pudeur ne permet pas de nommer. Les pères auraient pu empêcher ces désordres en choisissant de bonne heure à leurs enfants une femme modeste et prudente, qui aurait su gagner leur esprit, et qui aurait arrêté la licence de leurs passions par le lien et par l'honnêteté du mariage. Ce débordement de la jeunesse, qui est si grand aujourd'hui, est la source des adultères et de toutes les débauches. Si un jeune homme épousait de bonne heure une jeune fille chaste et prudente, il s'occuperait dans le gouvernement de sa famille, et il aurait soin de sa réputation et de son honneur.

Mais mon fils est tout jeune, me dites-vous, l'engagerai-je sitôt dans le mariage ? Je vois cette nécessité et je la déplore. Si Isaac autrefois demeura vierge jusqu'à quarante ans, et ne s'est marié qu'à cet âge (Gen. XXV, 20), il serait bien plus raisonnable d'imiter une conduite si pure dans la loi de grâce. Mais vous nous mettez dans l'impuissance de vous donner ce conseil. Vous abandonnez d'abord vos enfants, et après qu'ils se sont plongés dans le vice et dans toutes sortes d'infamies, vous les mariez, ne considérant pas que le principal point du mariage, c'est d'y entrer avec un corps chaste. Car à moins de cela, quel avantage en tirera-t-on ? Mais vous faites tout le contraire, et vous ne mariez vos enfants qu'après qu'ils se sont corrompus dé toutes manières, c'est-à-dire lorsque le mariage leur est devenu inutile. J'attends, dites-vous, qu'il ait acquis dans le monde du mérite et de l'honneur, et après cela je le marierai. Ainsi, vous avez grand soin de ses avantages temporels, mais vous n'avez pour son âme que du mépris et qu'une cruelle indifférence.

Voilà la source de tous les désordres et de tous les maux, de ne faire aucune estime du salut de son âme, de la laisser dans l'abandon comme une chose de vil prix, de négliger le principal pour ne s'occuper que de l'accessoire. Ne savez-vous pas que le plus grand trésor que vous puissiez laisser à votre fils, c'est la pureté de son corps ? Avons-nous rien de si précieux que notre âme ? « Quel avan- « tage », dit Jésus-Christ, « retirera l'homme de « gagner tout le monde s'il perdait son âme » ? (Matth. XVI, 26.) Mais l'avarice aujourd'hui renverse tout. C'est un tyran qui domine dans le cœur des hommes comme dans sa forteresse, et qui en bannit la crainte de Dieu. De là vient que nous négligeons et notre salut et celui de nos enfants. Nous ne nous mettons en peine que d'amasser et de leur laisser beaucoup de bien, afin qu'ils le laissent aussi à leurs enfants, et ceux-là à d'autres. Ainsi, nous travaillons plutôt afin que d'autres possèdent notre bien, qu'à le posséder nous-mêmes.

Nous traitons nos enfants encore plus mal que nos esclaves ; car nous corrigeons ceux-ci, et nous négligeons nos enfants, comme s'ils nous étaient plus indifférents que ceux qui ne

nous ont coûté qu'un peu d'argent. Mais c'est trop peu dire, au-dessous de nos esclaves : nous les rabaissons même au-dessous des bêtes, au-dessous des ânes et des chevaux. Si vous choisissez un cocher, un valet d'écurie, vous prenez garde qu'il ne soit pas sujet au vin, qu'il ne soit pas voleur, et qu'il sache bien panser et bien conduire des chevaux. Et si vous voulez donner à vos enfants un précepteur pour les former et pour les conduire, vous ne vous mettez point en peine de ce choix. Le premier qui se présente vous convient. Et cependant il n'y a point d'emploi, ni plus grand, ni plus difficile que celui-là ; car, qu'y a-t-il de plus important que de former l'esprit et le cœur, et de régler toute la conduite d'un jeune homme ? On estime un grand peintre et un grand sculpteur ; mais qu'est-ce que leur art au prix de l'excellence de celui qui travaille, non sur la toile ou sur le marbre, mais sur les esprits? Cependant, nous négligeons toutes ces choses. Nous ne nous mettons pas en peine de rendre nos enfants chrétiens, mais éloquents. Et ce désir même est intéressé. Car la fin que nous nous proposons, n'est pas simplement qu'ils soient éloquents, mais qu'ils s'enrichissent par leur éloquence. Que s'ils pouvaient devenir riches sans être éloquents, nous mépriserions aussi bien l'éloquence que tout le reste.

Considérez donc combien est grande la tyrannie de l'avarice ; comme elle corrompt tout, comme elle renverse tout, et comme elle domine les hommes, qu'elle rabaisse, non-seulement au rang des esclaves, mais des bêtes mêmes. Nous vous l'avons dépeinte telle qu'elle est. Nous avons bien dit des choses contre elle ; mais quel avantage en tirerons-nous? Nous la combattons par des paroles, et elle nous combat par des actions. Nous ne cesserons point néanmoins de la décrier et de vous en donner de l'horreur. Si nous sommes assez heureux pour gagner quelque chose par nos exhortations, nous nous sauverons en vous sauvant. Que si nos remontrances vous sont inutiles, nous nous serons au moins acquittés de notre devoir. Je conjure la miséricorde infinie de Dieu de vous délivrer d'une maladie si dangereuse, et de nous donner sujet de nous glorifier des règlements de votre vie, par la grâce de Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LX.

« QUE SI VOTRE FRÈRE A PÉCHÉ CONTRE VOUS, ALLEZ LE REPRENDRE EN PARTICULIER ENTRE VOUS ET LUI. S'IL VOUS ÉCOUTE, VOUS AUREZ GAGNÉ VOTRE FRÈRE ». (CHAP. XVIII, 15, JUSQU'AU VERSET 21.)

ANALYSE.

1. Quand on reprend son prochain de ses torts, il faut le faire en secret.
2. Un mot en passant contre les usuriers.
3. Des amitiés chrétiennes. — Qu'elles doivent être pures de tout intérêt. — Que les amitiés du monde ne peuvent être solides. — De la fermeté des amis chrétiens. — Belle description de la charité. — Que Jésus-Christ nous en a donné le modèle.

1. Comme Jésus-Christ avait parlé avec force contre ceux qui scandalisent leurs frères, et qu'il avait lancé contre eux de terribles menaces, il empêche ici maintenant que ceux que l'on scandalise et qui croiraient que toute la faute retomberait sur les auteurs du scandale, ne tombent dans un autre mal, et qu'ils ne glissent à l'orgueil, en prétendant que c'est

à leurs frères à réparer l'injure qu'ils leur ont faite. Considérez donc comment Jésus-Christ les rabaisse en leur commandant de ne reprendre leur frère qu'en particulier, de peur que, s'il se voyait accusé en présence de plusieurs témoins, cet outrage ne lui parût insupportable, et que le dépit qu'il en aurait ne l'empêchât de reconnaître sa faute. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Reprenez-le, mais « seul à seul ».

« Et s'il vous écoute, vous aurez gagné votre « frère ». Que veut dire cette parole : « Et s'il « vous écoute » ? c'est-à-dire, s'il se condamne lui-même, et s'il reconnaît qu'il a eu tort, « vous aurez gagné votre frère ». Il ne dit pas, vous aurez reçu une satisfaction entière; mais, « vous aurez gagné votre frère » : montrant par ce mot de « gagner », que la perte que causait cette inimitié était commune à l'un et à l'autre. Il ne dit pas : votre frère se gagnera lui seul ; mais « vous gagnerez votre frère » : pour faire voir, comme je l'ai dit, qu'ils avaient fait tous deux auparavant une grande perte : l'un, de son frère, et l'autre, de son propre salut.

Jésus-Christ nous a donné le même avis dans son sermon sur la montagne. Il n'y a que cette différence, que là c'est celui qui a fait l'offense qu'il envoie à celui qu'il a offensé : « Si lors- « que vous présentez votre don à l'autel », dit-il, « vous vous souvenez que votre frère a « quelque sujet de se plaindre de vous, laissez- « là votre don à l'autel, et allez vous réconci- « lier auparavant à votre frère » (Matt. v, 23) ; et qu'ici, au contraire, c'est à celui qui a reçu le tort qu'il commande de pardonner à celui qui l'a offensé. Car il nous a appris à dire : « Remettez-nous nos dettes comme nous les « remettons à ceux qui nous doivent ». Mais il se sert ici d'un autre moyen. Il n'oblige plus seulement celui qui a offensé son frère de l'aller trouver ; mais il veut que celui-là même qui a reçu l'injure aille trouver celui qui la lui a faite. Car, comme celui qui a fait outrage à un autre n'est pas d'ordinaire si disposé à l'aller trouver, à cause de la honte et de la confusion qu'il a de sa faute, Jésus-Christ veut que ce soit l'autre qui le prévienne, et qui lui parle le premier, non d'une manière indifférente, mais dans le désir sincère de l'aider à réparer cette faute. Il ne dit pas : faites-lui de grands reproches, punissez-le, vengez-vous vous-même ; mais seulement « reprenez-le ». Comme sa colère l'aveugle, et que la confusion qu'il en a est comme une ivresse qui le tient dans un assoupissement mortel, il faut que vous, qui êtes sain, alliez trouver le malade, et que, par cette réprimande douce et secrète, vous lui facilitiez le moyen de se guérir. Car, ce que Jésus-Christ entend ici par ce mot : « reprenez-le », ne veut dire autre chose, sinon : représentez-lui sa faute, et faites-lui comprendre le mal qu'il vous a fait. Ainsi, en l'accusant même, vous le défendrez en quelque sorte. Vous le servirez, et vous l'inviterez à se réconcilier parfaitement avec vous.

Mais que ferai-je, me direz-vous, s'il demeure inflexible et opiniâtre ? Jésus-Christ vous répond à cela : « S'il ne vous écoute « point, prenez encore avec vous une ou deux « personnes, afin que tout ce que vous ferez « soit autorisé par la présence de deux ou « trois témoins (16) ». Plus votre frère témoigne d'opiniâtreté et d'endurcissement dans le mal, plus vous devez travailler à le guérir, et non vous irriter contre lui et le regarder comme une personne insupportable. Lorsqu'un médecin voit un malade pressé d'un mal intérieur et très-violent, il ne se décourage pas, il ne s'impatiente pas ; mais il s'applique seulement avec plus de soin à le guérir. C'est ainsi que Jésus-Christ nous commande de nous conduire. Si vous êtes trop faible étant seul, prenez du secours, appelez un ou deux autres témoins. Car deux témoins suffisent pour convaincre votre frère de son péché.

Ainsi vous voyez partout, mes frères, que Jésus-Christ considère autant le bien de celui qui a fait l'offense, que de celui qui l'a reçue. Et en effet, celui qui a le plus perdu dans cette rencontre, et qui est véritablement offensé, c'est celui qui a succombé à sa colère pour offenser l'autre. C'est celui-là qui est véritablement malade, et qui est réduit à une langueur et à une faiblesse extrême. C'est pourquoi vous voyez que Jésus-Christ commande avec soin à celui qui est exempt de cette maladie, d'aller trouver le malade, tantôt lui seul, tantôt avec un ou deux témoins : et si le malade demeure toujours inflexible, il veut que toute l'Eglise vienne à son secours.

« Que s'il ne les écoute point, dites-le à « l'Eglise (17) ». Si Jésus-Christ n'avait pensé qu'aux intérêts de celui qui a reçu l'offense, il ne nous aurait pas commandé de pardon-

ner jusqu'à soixante-dix fois sept fois à celui qui témoignerait avoir regret de nous avoir offensé : et il ne commanderait pas ici qu'on employât tant de personnes pour tâcher de le faire rentrer en lui-même. Il ne nous ordonne rien de pareil à l'égard des païens et des infidèles qui sont hors de l'Eglise. Il se contente de nous dire : « Si quelqu'un vous frappe sur « une joue, tendez-lui l'autre » ; sans nous commander ensuite de les aller avertir de leur injustice, comme il fait ici. Saint Paul dit la même chose. Car parlant des infidèles il dit : « Pourquoi entreprendrai-je de juger « ceux qui sont hors de l'Eglise » ? (I Cor. v, 12.) Mais il veut en même temps que nous agissions autrement à l'égard de nos frères : Il veut que nous leur représentions leur faute, afin qu'ils aient du regret de l'avoir faite. Il veut que nous les retranchions d'avec nous s'ils demeurent incorrigibles, afin que ce retranchement leur donne lieu de reconnaître enfin le mal qu'ils ont fait.

C'est ce que Jésus-Christ nous oblige ici de faire à l'égard de nos frères. Il établit comme trois maîtres et trois juges, pour faire comprendre à celui qui a fait l'outrage, dans quels excès il est tombé, lorsqu'il s'est laissé emporter et comme enivrer par sa passion. Après que la colère l'a porté à dire et à faire beaucoup de choses impertinentes et déraisonnables, Jésus-Christ veut qu'on l'en fasse ressouvenir : comme on raconte à ceux qui se sont enivrés les extravagances et les folies que les vapeurs du vin leur ont fait dire. La colère et le péché sont une ivresse très-véritable. Elles renversent la raison plus que le vin, et elles jettent l'âme dans des extravagances bien plus dangereuses.

Qui fut plus sage autrefois que le prophète David ? (II Rois, XII, 1.) Cependant il pécha, et il ne sut pas qu'il péchait. Sa passion enivra en quelque sorte toute sa raison, et remplit son âme comme d'une épaisse fumée. C'est pourquoi il eut besoin qu'un prophète vînt éclairer ses ténèbres, et que la lumière de sa parole lui fît voir quel était le crime qu'il avait commis. C'est dans ce même dessein que Jésus-Christ oblige l'offensé d'aller trouver l'offenseur, afin de l'avertir des excès où il s'est laissé emporter.

2. Mais pourquoi veut-il que ce soit celui-là même qui a reçu l'offense, et non un autre qui s'aille plaindre à celui qui la lui a faite? Il le fait parce que celui qui est coupable est plus disposé à recevoir avis de celui même qu'il a maltraité, principalement lorsqu'il le reprend seul et sans témoin. Rien n'est si capable de le toucher ni de le faire rentrer en lui-même, que de voir que celui qui semblerait ne devoir penser qu'à se venger de son injustice, ne se met en peine au contraire que de son salut. Vous voyez donc, mes frères, que tout ce que Jésus-Christ ordonne en cette occasion à celui qui a été offensé, ne tend qu'à sauver, et non à punir son frère. C'est pour ce sujet qu'il ne veut pas que d'abord il mène avec lui deux autres témoins, mais seulement après qu'il aura seul tenté inutilement de le guérir ; il ne veut pas non plus qu'après qu'il a été rebuté lorsqu'il était seul, il mène tout d'un coup avec lui un grand nombre de personnes, mais seulement une ou deux. Que s'il rejette encore leurs remontrances, il ordonne alors qu'on en avertisse l'Eglise. C'est ainsi que Jésus-Christ nous apprend avec quelle sagesse nous devons éviter d'insulter au péché de notre frère.

Mais que veulent dire ces paroles : « Afin que « tout ce que vous ferez soit autorisé par « la présence de deux ou trois témoins », c'est-à-dire afin que vous ayez un suffisant témoignage que vous avez fait de votre côté tout ce que vous deviez faire, et que vous n'avez rien omis de ce qui était de votre devoir. « Que s'il « ne les écoute point », dit Jésus-Christ, « dites-« le à l'Eglise », c'est-à-dire à ceux qui la conduisent. « Et s'il n'écoute pas l'Eglise même, « qu'il soit à votre égard comme un païen et « un publicain (17) ». Car il sera évident que sa maladie est incurable. Considérez ici que Jésus-Christ propose partout les publicains comme les derniers des hommes. Nous avons déjà vu qu'il a dit : « Les pécheurs et les pu-« blicains ne sont-ils pas la même chose » ? (Matth. v, 45.) Et ailleurs : « Les publicains et « les femmes prostituées vous devanceront au « royaume de Dieu (Matth. XXI, 31) » ; c'est-à-dire, les personnes les plus criminelles et les plus désespérées. Ecoutez ceci, vous qui cherchez sans cesse à trafiquer de vos injustices et à ajouter tous les jours usure sur usure. D'où vient que Jésus-Christ met ici celui qui a fait violence à son frère au rang des publicains, c'est-à-dire des pécheurs désespérés, sinon pour adoucir d'un côté celui qui a souffert l'injustice, et pour épouvanter au contraire celui qui

l'a faite? Et afin que vous ne croyiez pas qu'il ne soit puni que de cette sorte, il ajoute aussitôt :

« Je vous dis en vérité que tout ce que vous « lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et que « tout ce que vous délierez sur la terre sera « délié dans le ciel (18) ». Il ne dit point à l'évêque de cette Eglise : Liez cet homme, mais seulement : « Si vous le liez ». Il laisse cela à la volonté de celui qui a reçu l'offense. Mais ce qui sera lié le demeurera toujours. Cet homme sera condamné aux plus grands supplices, et ce ne sera point celui qui l'a déféré à l'Eglise qui en sera cause, mais cette opiniâtreté qui l'a rendu inflexible dans le mal. Jésus-Christ le menace d'une double punition, des jugements de l'Eglise et des tourments de l'enfer; et il le menace des premiers, afin qu'il évite les seconds. Il veut qu'on lui fasse craindre d'être retranché de la compagnie des fidèles et d'être lié sur la terre et dans le ciel, afin que la frayeur l'adoucisse et le fasse rentrer en lui-même. Car s'il n'a point été ébranlé jusque-là, il est difficile néanmoins que cette multitude de jugements ne l'effraie et qu'elle n'arrête enfin les emportements de sa colère. C'est pourquoi Jésus-Christ établit trois différents jugements qui se succèdent l'un à l'autre. Il ne veut pas retrancher d'abord ce criminel de son Eglise. Après le premier jugement il veut voir si le second ne l'ébranlera pas, et après que le second lui a été inutile, il veut l'épouvanter par le troisième. S'il s'opiniâtre contre tous ces remèdes, il lui représente enfin l'état où il sera lorsqu'il tombera entre les mains de Dieu même, et le supplice qu'il en doit attendre.

« Je vous dis encore que si deux d'entre « vous s'unissent ensemble sur la terre, quoi « que ce soit qu'ils demandent, ils l'obtien- « dront de mon Père qui est dans le ciel (19). « Car là où deux ou trois sont réunis en mon « nom, je me trouve au milieu d'eux (20) ». Jésus-Christ se sert maintenant d'un autre moyen pour étouffer toutes les querelles et toutes les inimitiés entre les chrétiens. Il n'use plus de menaces pour les porter à la charité, mais il les exhorte par les grands biens qui doivent naître de l'union parfaite qu'ils auront entre eux. Après avoir montré d'un côté jusqu'où doit aller sa sévérité dans la punition des esprits opiniâtres, il montre de l'autre combien il sera magnifique à récompenser ceux qui vivront dans une grande union avec leurs frères, puisqu'ils obtiendront ainsi de Dieu tout ce qu'ils lui demanderont, et qu'ils posséderont Jésus-Christ au milieu d'eux.

Vous me demandez s'il se trouve quelquefois deux personnes qui s'accordent ensemble? Je vous réponds que je crois qu'il s'en trouve assez souvent et en beaucoup de lieux. D'où vient donc, dites-vous, que contre la promesse que nous fait Jésus-Christ, elles ne reçoivent pas de Dieu tout ce qu'elles lui demandent dans leurs prières? C'est parce qu'il y a d'autres choses qui empêchent que Dieu ne leur accorde ce qu'elles lui demandent. Car ou elles demandent des choses qui ne leur seraient pas utiles, et il ne se faut pas étonner alors que Dieu ne les exauce pas, puisqu'il n'écouta pas même saint Paul, lorsqu'il lui dit : « Ma grâce vous suffit, parce que ma force se « perfectionne dans l'infirmité ». (II Cor. XII, 9.) Ou bien ces personnes sont indignes que Dieu les écoute, en ne contribuant en rien de leur côté à faire en sorte qu'il les exauce. Car il ne fait ici cette promesse qu'à ses apôtres et à ceux qui devaient les imiter : « Si deux d'entre « vous », dit-il, c'est-à-dire « d'entre vous » qui vivez dans ma crainte et qui pratiquez les règles de mon Evangile. Ou bien ces mêmes personnes désirent de Dieu qu'il les venge de leurs ennemis, ce qu'il défend par un commandement contraire : « Priez », dit-il, « pour « vos ennemis ». Ou bien encore, sans avoir fait pénitence de leurs péchés, elles demandent miséricorde; ce qu'il leur est impossible d'obtenir en cet état, non-seulement quand elles la demanderaient elles-mêmes, mais quand même quelque autre, qui serait aimé particulièrement de Dieu, la demanderait aussi pour elles. C'est ainsi que Dieu dit à Jérémie qui priait pour les Juifs : « Ne me priez point pour ce « peuple parce que je ne vous exaucerai point ». Que si au contraire toutes ces circonstances se trouvent dans votre prière : si vous ne demandez que des choses utiles, si vous réglez votre vie autant que vous le pouvez, selon les règles que je vous donne, si vous vivez dans l'union et dans la charité avec vos frères, vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous lui demanderez. Car le Dieu que vous adorez est un Dieu plein de bonté pour les hommes.

3. Mais, après avoir dit ce qu'on recevrait de son Père, il montre aussitôt que ce serait aussi lui qui accorderait cette grâce avec son Père,

lorsqu'il ajoute : « Là où deux ou trois seront « réunis en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux ». Vous vous imaginez peut-être qu'il est aisé de trouver ainsi des âmes unies au nom de Jésus-Christ. Mais je vous dis au contraire que cela ne se rencontre que très-rarement. Jésus-Christ promet qu'il se trouvera au milieu de ceux qui sont unis ensemble, non d'une union humaine et extérieure, mais intérieure et divine. C'est comme s'il nous disait : Lorsque deux ou trois se lient ensemble je serai au milieu d'eux, pourvu que d'ailleurs ils aient de la piété et de la vertu, et que je sois le seul fondement de leur liaison. Mais nous voyons aujourd'hui dans la plupart des hommes des amitiés bien différentes, et qui ont un autre principe. Les uns aiment parce qu'on les aime ; les autres parce qu'on les honore, les autres parce qu'on leur est utile et pour d'autres sujets semblables. On ne s'entraîne que par des intérêts tout séculiers, et l'on a peine à trouver des amitiés véritables fondées en Jésus-Christ et formées pour Jésus-Christ.

Ce n'est pas ainsi que l'apôtre saint Paul aimait ses amis ; son amour brûlant ne respirait que Jésus-Christ. Et quoiqu'il ne vît pas dans ceux qu'il aimait une correspondance de charité, il ne les en aimait pas moins, parce que son affection avait jeté de si profondes racines dans son cœur, que rien ne la pouvait ébranler. Mais, hélas ! on ne s'aime plus de cette manière. Si l'on considère bien aujourd'hui les amitiés des chrétiens, on trouvera que l'origine en est entièrement différente de celle de ce grand apôtre. Je ne veux que vos cœurs pour témoins de ce que je dis. Si je les pouvais sonder, je vous ferais voir que dans cette grande multitude, presque toutes vos amitiés ne sont établies que sur des intérêts bas, et ne s'entretiennent que par le commerce des nécessités de la vie.

Mais, sans entrer dans cette discussion, vous reconnaîtrez ceci sans peine, si vous voulez examiner les sujets différents qui causent des divisions parmi vous, et qui vous rendent ennemis les uns des autres. Car lorsque l'amitié n'est fondée que sur des avantages humains et passagers, elle ne peut être ardente ni perpétuelle. Elle s'évanouit au moindre mépris, au moindre intérêt, à la moindre jalousie, parce qu'elle n'est point attachée à l'âme par cette racine céleste qui seule soutient nos amitiés et qui les rend fermes et inébranlables. Rien d'humain et de terrestre ne peut rompre un lien qui est tout spirituel. La charité qu'on se porte réciproquement en Jésus-Christ est solide, elle est constante, elle est invincible. Elle ne s'altère ni par les soupçons, ni par les calomnies, ni par les dangers, ni par la mort même. On verrait mille périls sans s'en étonner. Celui qui n'aime que parce qu'on l'aime, cesse d'aimer aussitôt qu'il reçoit quelque mécontentement de son ami. Mais ici cela n'arrive jamais, parce que, selon saint Paul, « la charité ne périt point ». Car quel prétexte pourriez-vous alléguer pour avoir laissé périr la vôtre ? Direz-vous que votre ami ne vous a rendu que des mépris pour des déférences, et des injures pour de bons offices ? Direz-vous qu'il a voulu vous ôter la vie ? Si votre amitié a Jésus-Christ pour objet, c'est cela même qui l'affermira. Tout ce qui ruine les amitiés humaines, redouble et fortifie les amitiés chrétiennes. Vous me demandez comment cela se peut faire ? C'est parce que l'ingratitude de votre ami vous devient le sujet d'une récompense infinie : et que plus il a d'aversion pour vous, plus vous devez être touché de compassion pour le secourir dans un si grand besoin, et pour lui procurer des remèdes dans un si grand mal.

Il est donc clair que celui qui aime véritablement dans la seule vue de Jésus-Christ, ne cherche dans son ami, ni la noblesse, ni les dignités, ni les richesses, non pas même amour pour amour, mais qu'il aime sans intérêt, sans interruption, sans refroidissement, quand même son ami lui manquerait de foi, quand il deviendrait son ennemi, quand il aurait résolu de le perdre. Jésus-Christ seul qu'il aime dans son ami soutient tout, supplée à tout et suffit pour tout. Tant que celui qui aime regarde Jésus-Christ, son amitié demeure ferme, incorruptible et inébranlable. C'est lui qui nous a donné le modèle de cette amitié toute divine. C'est lui qui a aimé des ennemis, des insolents, des blasphémateurs, des persécuteurs, des furieux qui le haïssaient à mort, qui ne pouvaient seulement souffrir de le voir, qui étaient prêts à tout moment à courir aux pierres pour le lapider, et qui les a aimés de cette charité la plus haute et la plus sublime qui va jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'on aime. Après même qu'ils l'ont crucifié, il les aime encore. Leur rage s'est épuisée contre

Lui, mais sa charité ne s'épuise point. Il les veut guérir ; il redouble sa compassion, il intercède pour eux envers son Père : « Mon Père », lui dit-il, « pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font » ; et aussitôt qu'il est ressuscité, il leur envoie ses apôtres pour les convertir et pour les sauver. Soyons sans cesse attentifs à ce modèle. Imitons cette charité d'un Dieu. Retraçons en nous cette amitié si généreuse, afin qu'ayant été les imitateurs de l'amour de Jésus-Christ, nous soyons aussi les héritiers de sa gloire que je vous souhaite, par la grâce et la bonté de ce même Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXI.

« ALORS PIERRE, S'APPROCHANT DE JÉSUS-CHRIST LUI DIT : SEIGNEUR, COMBIEN DE FOIS PARDONNERAI-JE A MON FRÈRE, LORSQU'IL AURA PÉCHÉ CONTRE MOI ? SERA-CE JUSQU'A SEPT FOIS ? JÉSUS LUI RÉPONDIT : JE NE VOUS DIS PAS JUSQU'A SEPT FOIS, MAIS JUSQU'A SEPTANTE FOIS SEPT FOIS ». (CHAP. XVIII, 21, 22, JUSQU'AU CHAP. XIX.)

ANALYSE.

1. Les bienfaits reçus de Dieu aggravent les péchés de ses hommes ingrats.
2-4. L'orateur passe en revue les principales professions de la société des hommes, et fait voir la multitude des péchés qui se commettent dans chacune, dans celle des armes, dans celle des artisans, dans celle des riches propriétaires.
5. De l'amour des ennemis, comment nous devons les gagner. — Du bien que nous retirons de ceux qui nous haïssent, lorsque nous souffrons leurs injures avec patience. — De l'exemple que nous ont donné sur ce point Jésus-Christ et les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament.

1. Saint Pierre croyait aller dire une grande chose au Sauveur, en lui demandant s'il pardonnerait à son frère « jusqu'à sept fois ». Vous me commandez, lui dit-il, de pardonner à celui qui m'offense, mais vous ne me dites pas combien je le dois faire de fois. Car si mon frère m'offense tous les jours, et qu'il en ait toujours regret quand je l'en reprends, est-ce pour toujours, ou jusqu'à un certain terme que vous me commandez de le souffrir? Je vois que vous avez mis des bornes à la patience qu'on doit avoir pour celui qui demeure opiniâtre dans son péché, et qui ne se repent pas. Vous dites de lui, lorsqu'on a épuisé tous les moyens pour le corriger, que nous le devons regarder « comme un païen et un publicain » ; mais vous ne marquez rien de semblable à l'égard de celui qui reconnaît sa faute, et vous ne dites point jusqu'où je le dois souffrir. Dites-moi donc combien de fois je lui pardonnerai. « Sera-ce jusqu'à sept fois » ?

Que répond à cela Jésus-Christ, dont la bonté n'a point de bornes? « Je ne vous dis pas jus« qu'à sept fois ; mais jusqu'à soixante-dix fois « sept fois ». Il marque par ces paroles un nombre indéfini, sans limite. C'est ce que signifie souvent dans l'Ecriture le nombre de « mille », comme le nombre de « sept » marque plusieurs. « La femme stérile », dit-elle, « a eu sept enfants », c'est-à-dire plusieurs enfants. Jésus-Christ ne veut donc point marquer, par ce mot de « soixante-dix fois sept fois », un nombre certain et déterminé pour remettre les offenses de nos frères ; mais il veut qu'on

leur pardonne toujours, sans mettre de bornes à sa douceur.

La parabole qui suit est une preuve manifeste de ce que je dis. Le Fils de Dieu ne voulant pas qu'on crût qu'il nous commandait une chose fort pénible, en nous ordonnant de pardonner « soixante-dix fois sept fois », nous propose un exemple, destiné à nous apprendre que ce qu'il venait de dire était vrai à la lettre, et nullement difficile ; et qu'en pratiquant ce commandement, nous devions nous humilier profondément, bien loin d'en concevoir quelque complaisance. Il nous rapporte donc un exemple de sa miséricorde et de sa douceur envers nous, afin qu'elle soit le modèle de la nôtre ; et il veut nous faire comprendre, par la comparaison de sa bonté avec la nôtre, que quand nous aurions pardonné à notre frère soixante-dix fois sept fois, et que nous aurions oublié de bon cœur toutes les fautes qu'il aurait commises contre nous ; néanmoins, si nous comparions cette bonté dont nous aurions usé envers notre frère, avec celle dont nous avons besoin que Dieu use envers nous, lorsqu'il nous redemandera compte de toute notre vie, nous trouverions que la miséricorde que nous aurions faite ne serait, à l'égard de celle qu'il nous doit faire, que comme une petite goutte d'eau comparée à tout l'Océan. C'est ce qu'il tâche de nous faire entendre par cette parabole :

« Le royaume des cieux est semblable à un « roi qui voulait faire rendre compte à ses serviteurs (23). Et ayant commencé à le faire, « on lui en présenta un qui lui devait dix mille « talents (24). Mais, comme il n'avait pas de « quoi lui rendre, son maître commanda qu'on « le vendît, lui, sa femme et ses enfants et « tout ce qu'il avait (25) ». Ayant enfin trouvé grâce auprès de son maître, il ne fut pas plus tôt sorti que, rencontrant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Et son maître, ému de colère, le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il devait. Remarquez, mes frères, dans ces paroles, quelle est la différence des péchés qui regardent Dieu d'avec ceux qui ne regardent que les hommes, et qu'il y a encore beaucoup moins de proportion entre ces péchés qu'il n'y en a entre dix mille talents et cent deniers. Cette inégalité si grande vient de la grande différence des personnes, c'est-à-dire de Dieu et des hommes ; et de la grande multitude des fautes que nous commettons contre Dieu presque à tout moment. Nous rougissons au moins de pécher devant les hommes, lorsqu'ils nous voient, mais nous ne rougissons point de pécher devant Dieu, qui est toujours présent, et qui pénètre jusqu'au fond de notre cœur. Nous ne craignons point de dire et de faire devant lui ce qui l'offense et ce qu'il condamne. Il est aisé de voir par là quelle est la grandeur de nos péchés. Mais les dons et les grâces infinies dont Dieu nous a honorés, les augmentent beaucoup encore.

Que si vous voulez, mes frères, que je vous explique comment il se peut faire que nous soyons redevables « de dix mille talents », et encore infiniment plus, je vous le ferai voir en peu de mots. Je crains néanmoins que d'un côté, les pécheurs qui sont enchantés de l'amour du vice, et qui ne savent que céder à leurs mauvaises passions, n'en prennent occasion de pécher avec encore plus de hardiesse, et que de l'autre je ne jette les humbles dans le désespoir, et qu'ils ne disent comme les apôtres : « Qui donc pourra être sauvé » ? Mais j'espère néanmoins vous parler de telle sorte, que j'établirai dans la paix ceux qui m'écouteront et qui feront tout ce que je dis. Il est impossible que ceux qui ont des maladies incurables et qui ont perdu le sentiment de leurs maux, sortent de leur assoupissement, si on ne leur dit la vérité. Que s'ils en prennent sujet de pécher encore davantage, ce ne sera point la vérité, mais leur frénésie qui en sera cause ; puisque les mêmes choses font un effet tout contraire sur l'esprit des personnes plus sages, qui ayant compris le grand nombre de leurs péchés, entrent ensuite dans des sentiments de componction et en deviennent plus humbles. Car si d'un côté, la masse énorme de leurs péchés les trouble, de l'autre, la pénitence les console, et ils l'embrassent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils savent qu'elle a la vertu de guérir les plus grandes plaies.

Je m'en vais donc vous représenter les péchés que nous commettons contre Dieu et contre les hommes. Je n'entrerai point dans le détail ; je le laisse à chacun de vous : je ne parlerai qu'en général. Mais il faut auparavant que je dise un mot des grâces que Dieu nous a faites. Dieu, mes frères, nous a d'abord tirés du néant, pour nous donner l'être que nous

n'avions pas. Il a fait pour nous toutes les créatures visibles, le ciel, la mer, la terre et l'air ; tout ce qui y est contenu, les animaux, les plantes et les semences. Vous voyez que nous ne faisons que marquer les principaux d'entre les dons de Dieu, parce qu'ils s'étendent jusqu'à l'infini. Il a inspiré dans l'homme une âme vivante, et l'homme a été le seul sur la terre qu'il ait honoré d'un si grand don. Il a fait pour lui le paradis terrestre. Il lui a donné une compagne pour l'aider, il lui a assujéti tous les animaux; enfin il l'a couronné d'honneur et de gloire. Après tout cela l'homme est tombé dans le péché ; et, quoiqu'il eût payé d'une si extrême ingratitude les bienfaits de son Créateur, il lui en a fait néanmoins ensuite de plus grands encore.

2. Car il ne faut pas considérer seulement la justice de Dieu, lorsqu'il a chassé l'homme du paradis; mais encore la bonté avec laquelle il l'a traité ensuite pour le rendre digne d'y rentrer. Il l'a comblé de grâces et de bienfaits dans son bannissement même, et après lui avoir procuré tant de divers secours par la lumière de la loi et par l'instruction des prophètes, il nous a enfin envoyé son Fils pour nous ouvrir le ciel, pour nous faire rentrer dans le paradis, pour nous tirer de l'esclavage du péché, et pour mettre au rang de ses enfants des ingrats et des ennemis déclarés. C'est ce qui nous oblige de nous écrier avec saint Paul : « O profond abîme des trésors de la sagesse et « de la connaissance de Dieu » ! (Rom. II, 33.) Il a ensuite lavé nos péchés dans les eaux sacrées du baptême. Il nous a délivrés de la colère et de la vengeance de Dieu. Il nous a donné part à l'héritage de son royaume, il nous a comblés de biens, il nous a tendu la main pour nous soutenir dans nos faiblesses, et il a répandu son Saint-Esprit dans nos cœurs.

Après tant de grâces et tant de bienfaits, quelle devrait être notre reconnaissance, mes frères ? Dans quelle disposition devrions-nous être à l'égard d'un Dieu si doux ? Quand nous mourrions tous les jours pour celui qui nous a tant aimés, que lui rendrions-nous qui pût être digne de lui ? Nous acquitterions-nous envers lui de la moindre partie de ce que nous lui devons ? Et cette mort, même si avantageuse pour nous, ne serait-elle pas une nouvelle faveur qui nous rendrait encore plus redevables à sa bonté ? Il serait raisonnable que nous eussions ces sentiments, mais dans quelle disposition sommes-nous ? Nous déshonorons Dieu tous les jours de notre vie, et nous violons toutes ses lois. C'est pourquoi je vous prie encore une fois, mes frères, de souffrir que je parle avec liberté et avec force contre ceux qui l'offensent et qui le méprisent. Ce n'est pas vous seuls que j'accuserai, je m'accuserai aussi moi-même.

Je ne sais d'abord par qui commencer à me plaindre ; sera-ce par les personnes libres ou par les esclaves ; par les gens de guerre ou par ceux des villes ; par ceux qui commandent ou par ceux qui obéissent ; par les hommes ou par les femmes ; par les vieillards ou par les enfants ? Je vois de grands désordres dans cette diversité d'âges, de conditions et d'états. Par où commencerai-je ? Commençons si vous voulez par les gens de guerre. Car peut-on nier qu'ils ne commettent de grands excès contre Dieu, par tant d'outrages et tant de violences qu'ils font tous les jours, s'enrichissant de vols et de brigandages, et cherchant leur bonheur dans la misère des autres ? Ce sont des loups plutôt que des hommes. Ils se repaissent de sang et de carnage, et leur âme est comme une mer qui est sans cesse agitée par les tempêtes des passions. Y a-t-il des désordres dont ils soient exempts ? Y a-t-il un vice qui ne règne en eux ? Ils sont altiers et insolents; ils sont jaloux de leurs égaux, et insupportables à ceux qui leur sont soumis ; et ils traitent en esclaves et en ennemis ceux qui ont recours à eux pour y trouver leur protection et leur sûreté. Que voit-on parmi eux, que des rapines, des violences, des calomnies, des mensonges honteux et des flatteries lâches et serviles ?

Que serait-ce si à chacun de leurs désordres nous opposions la loi de Jésus-Christ ? Si nous disons qu'il est écrit dans l'Evangile : « Qui « dira à son frère : vous êtes un fou, sera cou- « pable du feu d'enfer ; qui regardera une « femme avec un mauvais désir, a déjà com- « mis l'adultère dans son cœur ; si on ne s'hu- « milie comme un petit enfant on n'entrera « point dans le royaume du ciel » ? Ces hommes traitent ceux qui sont au-dessous d'eux, avec un orgueil et un empire effroyable, afin qu'ils tremblent toujours devant eux. Ils sont pires envers les hommes que les bêtes les plus farouches. Ils sont bien éloignés de rien faire pour l'amour de Jésus-Christ. Ils ne font rien que pour

l'argent, pour la gloire et pour le plaisir. Qui pourrait donc rapporter tous leurs excès, leur vie oisive, leurs entretiens extravagants, leurs railleries sanglantes, leurs paroles pleines d'infamie ? Je ne parle point de leur avarice. On peut dire qu'ils ne savent ce que c'est non plus que ces solitaires qui vivent sur les montagnes, mais d'une manière bien différente. Car ceux-ci ne connaissent point l'avarice, parce qu'ils en sont très-éloignés ; et ceux-là ne la connaissent point, parce qu'ils en sont possédés et comme enivrés, et qu'ils boivent l'iniquité comme de l'eau. Car cette passion s'est tellement rendue la maîtresse de leur esprit et de leur cœur, que ne sachant pas seulement ce que c'est que la vertu qui lui est opposée, ils sont comme des frénétiques qui prennent la maladie pour la santé.

Mais quittons ces hommes de sang et de désordres. Passons à d'autres qui ne sont pas si violents. Examinons la vie des artisans, qui sont ceux d'entre tous les hommes qui semblent gagner plus justement leur vie par leur peine et par leur travail. Cependant, s'ils ne prennent bien garde à eux, ils tombent aisément en beaucoup de déréglements. Souvent ils ternissent toute la gloire de leurs plus justes travaux, en jurant et se parjurant sans scrupule, et en se servant de mensonge et de tromperie pour satisfaire leur avarice. Ils ont l'esprit tout possédé du désir du gain. Ils ne pensent qu'à la terre, et sont tout occupés de leur commerce, dans lequel ils n'ont point d'autre but que d'amasser de l'argent. Ils n'ont aucun soin des pauvres, et ils ne pensent jamais à leur faire part de ce qu'ils gagnent par leur travail, parce qu'ils sont toujours dans l'ardeur d'augmenter le bien qu'ils ont. Ils ont des envies cruelles les uns contre les autres. Ils se déchirent par des injures atroces, et ils ne craignent point de mêler à leur trafic, l'usure, l'injustice et la tromperie.

3. Passons à d'autres qui paraissent un peu plus justes. Ce sont les riches qui possèdent de grandes terres, et qui en tirent de grands revenus. Qu'y a-t-il de plus injuste qu'eux ? Comment traitent-ils leurs fermiers et les pauvres gens de la campagne ? Des barbares leur seraient moins rudes qu'ils ne leur sont. Ils imposent des travaux insupportables, et des charges excessives à des misérables qui meurent de faim, et qui passent toute leur vie dans un accablement qui ne cesse point. Ils les tourmentent tous les jours par de nouvelles exactions. Ils les obligent à des ouvrages pénibles qui sont au delà de leurs forces. Ils les traitent comme des bêtes, et plus cruellement que des bêtes. Ils abusent de leurs corps comme s'ils avaient un corps de pierre et non pas de chair. Ils ne leur permettent pas de respirer. Ils ne s'informent point de la stérilité de l'année. Que la terre ait produit ou n'ait rien produit, tout leur est égal. Ils ne remettent rien de leurs vexations ordinaires, et ils ne font pas la moindre grâce.

Aussi voit-on rien de plus malheureux, et qui fasse plus de compassion que ces pauvres gens ? Après avoir souffert également de la rigueur de l'hiver et de l'été ; après avoir essuyé tous les froids et toutes les pluies de l'année et s'être épuisés par leurs veilles continuelles ; non-seulement ils se trouvent les mains vides, mais ils se voient encore accablés de dettes. Outre les maux qu'ils souffrent, et cette faim extrême qu'ils endurent, ils craignent encore la violence des exacteurs, la tyrannie des collecteurs, les emprisonnements et mille autres maux dont on les accable, sans que personne leur fasse justice.

Combien la nécessité où ils sont leur fait-elle chercher d'adresses et d'inventions pour gagner, sans qu'ils en tirent enfin aucun avantage ? Ils se tuent pour remplir de vin les celliers des autres, et ils n'en rapportent rien chez eux. Tout ce que la vigne qu'ils ont cultivée peut produire, passe à d'autres mains, et si on leur donne un peu d'argent, on les croit bien récompensés de leur peine. Ils ont affaire à des avares et à des usuriers qui les traitent d'une manière que les lois des païens n'auraient pas soufferte et pour laquelle on ne peut avoir trop d'horreur. Ils leur donnent de l'argent à prêt, non pas selon l'ordinaire à un pour cent, mais ils exigent chaque année la moitié de toute la somme. Et ils traitent avec cette dureté des gens qui ont une femme et des enfants, et qui passent toute leur vie au service de ceux même qui les tyrannisent de cette sorte. N'est-ce pas ici qu'il faut dire avec le Prophète : « O ciel ! tremblez, soyez saisi « d'étonnement, et vous, terre, frémissez d'horreur (Isaïe, 1) », parce que les hommes sont devenus pires que les bêtes les plus farouches.

Quand je parle ainsi, mes frères, je n'accuse ni les arts, ni l'agriculture, ni la profession des armes, ni la possession des terres. C'est

nous-mêmes que je blâme et l'abus que nous faisons de ces choses. Corneille était capitaine. Saint Paul faisait des tentes et s'occupait à ce métier même en prêchant. David était roi. Job était très-riche, et rien de cela n'a empêché ces grands hommes de devenir saints. Imprimons donc, mes frères, ces vérités dans nos âmes. Pensons continuellement à ces dix mille talents dont nous sommes redevables à la justice de Dieu. Ne sentons plus de difficulté à remettre à nos frères le peu qu'ils nous doivent. Car nous rendrons compte à Dieu de sa loi si sainte, dont il nous a faits les dépositaires. Il nous représentera ces règles d'équité et de justice qu'il nous aura fait connaître, et que nous aurons néanmoins négligées de telle sorte qu'il nous sera impossible de le satisfaire. Dieu ayant pitié de nous, et prévoyant cette extrémité où nous nous trouverons alors, nous offre ici un moyen court et facile pour nous acquitter tout d'un coup de nos dettes. C'est le pardon et l'oubli des injures qu'on nous a faites.

Pour que vous compreniez mieux ce que je vous dis, je vous prie de suivre l'ordre de la parabole que nous expliquons. Ce roi donc, ayant voulu faire rendre compte à ses serviteurs, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents; mais comme il n'avait pas de quoi le payer, son maître commanda qu'on le vendît, lui et sa femme et ses enfants et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Ce n'était point par un mouvement de cruauté que ce roi traitait ainsi son serviteur; puisque le tort qu'il lui faisait en vendant sa femme et ses enfants retombait aussi sur lui-même, parce qu'ils étaient ses esclaves. Ce n'était que par le mouvement d'une grande charité et d'une grande tendresse. Le maître voulait que ce serviteur fût frappé par la terreur de cette menace, et qu'ensuite il eût recours à la prière pour arrêter cette sentence rigoureuse et pour en empêcher l'exécution. S'il n'eût eu cette pensée en venant redemander compte, il ne se fût point rendu aux prières de son serviteur, et il ne lui eût point remis si gratuitement une dette si considérable. Mais d'où vient donc, dites-vous, qu'il ne lui remet pas la dette avant même que d'entrer en compte? C'est parce qu'il voulait faire comprendre à ce serviteur combien il lui était redevable, et quelle était la grâce qu'il lui faisait; afin que cette connaissance le rendît ensuite plus doux à l'égard de ses confrères. Car, si après même avoir connu la grandeur de sa dette et l'excès de la miséricorde qu'on lui faisait, il ne laissa pas néanmoins d'être si inexorable, à quelle violence ne se serait-il point emporté si on ne l'avait instruit auparavant d'une manière si sage?

Mais voyons ce qu'il dit à ce roi dans le fort de sa douleur: « Le serviteur se jetant à ses « pieds, le conjurait en lui disant: Seigneur, « ayez un peu de patience et je vous rendrai « tout (26). Alors le maître de ce serviteur « étant touché de compassion, le laissa aller et « lui remit sa dette (27) ». Admirez cet excès d'amour et de tendresse. Le serviteur ne demande qu'un peu de délai, et son maître lui donne plus qu'il ne demande en lui remettant toute sa dette. Il avait résolu d'abord de lui faire cette grâce, mais il voulait qu'il contribuât de sa part à l'obtenir par ses prières, afin qu'il ne demeurât pas sans récompense. Ce n'est pas que cette miséricorde ne soit toute gratuite, et qu'elle ne soit due tout entière à la bonté du maître; car, bien que le serviteur se jette à ses pieds, et qu'il lui demande miséricorde, on voit assez néanmoins par l'Evangile même, quelle est la cause du pardon qu'il reçoit: « Le maître », dit l'Evangile, « étant touché de compassion, lui remit toute « sa dette ». Il voulait néanmoins que ce serviteur parût avoir contribué pour quelque chose à la remise de sa dette, afin d'épargner sa pudeur; et que sa propre expérience lui apprît à être charitable envers ses frères.

4. Jusque là, on ne voit rien paraître dans ce serviteur que de très-bon et de très-louable. Il reconnaît sa dette; il promet de la payer; il se jette aux pieds de son maître; il le conjure; il condamne ses propres péchés et il reconnaît la grandeur de ses offenses. Mais ce qu'il fait ensuite est bien indigne d'un si beau commencement. Car étant sorti aussitôt après, et ayant encore présente dans son esprit la mémoire d'une si grande grâce, il en abuse malheureusement pour faire une action très-noire, et il emploie cette même liberté que son maître venait de lui rendre, pour traiter cruellement un de ses compagnons. « Car ayant trouvé un « de ses compagnons qui lui devait cent deniers, « il le prit à la gorge et l'étouffait presque en « lui disant: Rends-moi ce que tu me dois (28) ». Considérez, mes frères, la bonté du maître et la cruauté du serviteur. Ecoutez ceci, vous tous

qui tombez dans des excès semblables par votre avarice. Car, s'il n'est pas permis de traiter ainsi nos frères lorsqu'ils nous offensent, combien l'est-il moins lorsqu'ils ne nous sont redevables que de quelque argent? « Cet « homme se jetant à ses pieds, le conjurait « en lui disant : Ayez un peu de patience « et je vous rendrai tout (29) ». Il n'eut pas même de respect pour les paroles dont il venait de se servir pour obtenir miséricorde, et qui lui avaient mérité la remise de dix mille talents. Il ne reconnut plus ce port bienheureux où il s'était sauvé lui-même et cette même prière dont il venait d'user ne rappela point à sa mémoire la grande bonté de son maître. Sa cruauté et son avarice effacèrent tout de son esprit, et il se jette comme une bête farouche sur cet homme qui était son compagnon. Barbare, que faites-vous? Ne voyez-vous pas combien vous allez irriter contre vous votre maître, que vous allez vous attirer sa colère, et que vous le forcez de révoquer malgré lui l'arrêt de grâce qu'il vient de vous prononcer? Mais cette âme dure et impitoyable n'a point ces pensées. Il ne se souvient plus d'un état dont il ne fait que de sortir, et il ne remet rien à son frère de ce qu'il lui doit.

Cependant, mes frères, c'est la même prière que font ces deux hommes, mais pour deux choses bien différentes. L'un ne prie que pour cent deniers, et l'autre pour dix mille talents. L'un ne prie qu'un autre serviteur comme lui, et l'autre prie son propre maître. L'un a reçu la remise de toutes ses dettes, l'autre ne demande qu'un peu de délai, et il ne l'obtient pas. « Car « il le jeta en prison jusqu'à ce qu'il lui rendit « ce qu'il lui devait (30) ». Les autres serviteurs « ses compagnons voyant ce qui se passait, en « furent extrêmement fâchés, et vinrent aver- « tir de tout leur commun maître (31) ». Si une action si noire offensa les hommes, et leur parut insupportable, jugez ce qu'elle put paraître à Dieu; et si les serviteurs en témoignèrent une si grande compassion, jugez de ce qu'en put ressentir leur maître. « C'est pourquoi « l'ayant fait venir, il lui dit : Méchant servi- « teur, je vous avais remis tout ce que vous « me deviez parce que vous m'en aviez prié « (32). Ne fallait-il donc pas que vous eussiez « aussi pitié de votre compagnon, comme j'a- « vais eu pitié de vous (33) »? Admirez encore, mes frères, la grande douceur de ce maître. Il agit en juge contre ce serviteur ingrat et il semble qu'il rende raison de son jugement et de la rétractation qu'il fait de son don; si l'on n'aime mieux dire que ce n'est point lui qui cassa son arrêt de grâce, mais que ce fut ce serviteur qui le révoqua. « Méchant serviteur », lui dit-il, « je vous avais remis tout ce que vous « me deviez, parce que vous m'en aviez prié : ne « fallait-il donc pas que vous eussiez aussi pitié « de votre compagnon comme j'avais eu pitié « de vous »? Si vous aviez quelque peine à remettre cette dette, ne deviez-vous pas considérer la grâce que je venais de vous faire, et ce que vous deviez encore attendre de moi dans la suite? Si ce commandement vous paraissait sévère, l'espérance de ce que je vous promets aurait dû vous l'adoucir. Vous considérez que votre frère vous a offensé, et vous ne considérez pas combien vous avez vous-même offensé Dieu, et que néanmoins il vous accorde votre grâce, seulement parce que vous l'en avez prié. Si vous avez tant de peine à vous réconcilier avec un homme qui vous a fait tort, combien en auriez-vous plus de souffrir le feu de l'enfer? Comparez la première peine avec la seconde, et vous trouverez l'une très-légère en voyant le poids insupportable de l'autre. Vous devez dix mille talents à votre maître, et cependant, bien loin de vous traiter avec dureté, il n'a que de la compassion pour vous, et vous traitez aussitôt après avec une cruauté si barbare celui qui ne vous doit que cent deniers? N'est-ce donc pas avec raison qu'il vous appelle « méchant serviteur »?

Ecoutez, hommes sans entrailles, hommes cruels; sachez que ce n'est pas pour les autres, mais pour vous-mêmes que vous êtes cruels; ces ressentiments haineux que vous gardez si longtemps, vous les gardez plus encore à votre détriment qu'au détriment de vos frères; c'est le faisceau de vos propres péchés et non des péchés du prochain que vous formez et liez si laborieusement; lorsque vous tourmentez les autres, le mal que vous leur faites est passager comme vous-mêmes, et il passera bientôt; mais dans l'autre vie, Dieu vous punira par des supplices qui ne finiront jamais. « Son maître, ému « de colère, le livra entre les mains des bour- « reaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qui lui « était dû (34) ». Cela veut dire, mes frères, qu'il le livra à des supplices sans fin, puisqu'il ne devait jamais acquitter sa dette. Après qu'une libéralité si extrême n'a pu toucher cet ingrat, que restait-il autre chose que de faire succéder

la sévérité à la douceur ? Et quoique « les dons « et les grâces de Dieu soient », comme dit saint Paul, « sans repentir », et qu'il ne les rétracte jamais, néanmoins la malice a tant de force, qu'elle contraint Dieu de se faire violence à lui-même, et de violer cette loi de sa bonté. Qu'y a-t-il donc de plus dangereux que le souvenir des injures et le désir de s'en venger, puisqu'il est capable de détruire en nous ce que la grâce de Dieu nous avait donné? L'Evangile marque qu'il livra ce serviteur aux bourreaux, non pas indifféremment, mais « ému de colère ». Lorsqu'un peu auparavant il avait commandé qu'on le vendît, il n'avait témoigné aucune colère dans ses paroles, qu'il n'accomplit pas non plus ensuite, parce qu'il ne les avait dites que pour donner une ouverture favorable à sa bonté; mais ce dernier arrêt qu'il donne n'est plus accompagné de douceur comme le premier; et on n'y voit que colère, que rigueur, que vengeance. Jésus-Christ nous marque ensuite quel est le but de cette parabole, lorsqu'il dit : « C'est ainsi que vous trai« tera mon Père qui est dans le ciel, si chacun « de vous ne remet à son frère du fond du cœur « les fautes qu'il aura commises contre lui « (35) ». Il ne dit pas : C'est ainsi que vous traitera « votre » Père, mais « mon » Père, parce que des âmes si dures et si peu charitables sont indignes d'être appelées les enfants de Dieu. On voit par cette parabole que Jésus-Christ nous commande deux choses : l'une, que nous nous accusions nous-mêmes de nos péchés, et l'autre, que nous pardonnions sincèrement ceux de nos frères. Que si nous sommes fidèles au premier de ces commandements, nous nous acquitterons aisément du second. Car celui qui rappelle dans sa mémoire les déréglements de sa vie, pardonnera aisément à ses frères, non-seulement de bouche, mais « du fond du cœur ».

5. Rendons-nous, mes frères, à ce commandement de Jésus-Christ. Ne nous haïssons pas nous-mêmes, et ne tournons point contre nous-mêmes le fer dont nous croyons percer les autres. Quel mal vous peut faire votre ennemi, qui soit comparable à celui que vous vous faites vous-même, puisque l'aigreur que vous avez contre lui attire sur vous la condamnation de votre juge? Si vous lui opposez une sagesse et une modération vraiment chrétienne, vous demeurerez invulnérable à ses traits, et vous ferez retomber sur lui le mal qu'il vous fait. Mais si vous vous abandonnez à l'indignation et à la colère, vous serez blessé non par l'injure qu'il vous a faite, mais par le ressentiment que vous en avez. Ne dites donc point : Il m'a outragé, il m'a déchiré par ses calomnies, il m'a fait souffrir mille maux. Plus vous direz qu'il vous aura fait de mal, plus vous trouverez qu'il vous aura fait de bien; puisqu'il vous aura donné lieu de vous purifier de vos péchés qui sont les plus grands de tous les maux. Ainsi, plus il vous offensera, plus il vous mettra en état d'obtenir de Dieu qu'il vous pardonne toutes vos offenses.

Car si nous voulons nous servir des avantages que la foi nous donne, nul homme ne nous pourra nuire. Nous tirerons les plus grands avantages pour notre salut, de la fureur même de nos plus grands ennemis. Et qui s'étonnera que la haine des hommes nous soit si utile, puisque la rage même des démons nous est souvent avantageuse, comme on le voit dans l'exemple du saint homme Job? Que si cet esprit de malice nous sert en nous haïssant, pourquoi craindrez-vous la haine d'un homme? Considérez combien vous retirez d'avantage d'une injure soufferte humblement et avec douceur. Vous méritez par là: premièrement, que Dieu vous remette vos péchés ; ce que je regarde comme le plus grand de tous les biens. Vous vous exercez en second lieu dans la patience, et dans une vertu mâle et généreuse. En troisième lieu, vous vous fortifiez dans la douceur et dans la charité que vous devez avoir pour vos frères, puisque celui qui est incapable de se fâcher contre ses ennemis, sera bien moins en état de manquer de charité envers ceux qui l'aiment. De plus, vous travaillez ainsi à déraciner entièrement la colère de votre cœur : ce qui est le plus grand de tous les biens. Car celui qui bannit la colère de son âme en bannira aussi la tristesse, et il se délivrera de tous ces chagrins et de ces vaines inquiétudes, qui sont les tourments ordinaires de la vie. Le cœur doux et incapable de haine, est toujours paisible, et il jouit d'une joie et d'un plaisir qui ne le quittent jamais. Ainsi, en haïssant nos ennemis nous nous punissons nous-mêmes, et en les aimant nous nous aimons.

D'ailleurs, la grâce que Dieu vous fera en vous inspirant cette douceur, vous rendra vénérables à vos ennemis mêmes, quand ce

seraient les plus méchants de tous les hommes, quand ce seraient des démons. Et j'ose dire même que si vous persévérez à traiter vos ennemis avec tant de modération, vous n'en aurez plus. Mais le plus grand fruit que vous tirerez de votre douceur, c'est qu'elle attirera sur vous celle de Dieu même. Si vous l'avez offensé, il vous pardonnera vos péchés; et si vous êtes demeuré dans l'innocence, il purifiera votre vertu, et il vous fera approcher de lui avec plus de confiance. Travaillons donc, mes frères, à n'avoir jamais de haine contre personne, afin que Dieu nous fasse la grâce de nous aimer, et de nous remettre toutes nos dettes, quand même nous lui serions redevables de dix mille talents.

Mais cet homme, me direz-vous, me hait et me persécute gratuitement. Ayez donc d'autant plus de compassion de lui. Ne le haïssez pas, mais déplorez son malheur, et que son péché soit le sujet non de votre aversion, mais de vos larmes. Sa condition est bien à plaindre, puisqu'il irrite Dieu contre lui : et la vôtre est bien heureuse, puisque, si vous souffrez avec douceur, Dieu couronnera votre patience. Souvenez-vous que Jésus-Christ allant mourir sur la croix, se réjouissait de ses souffrances, et versait des larmes pour ceux qui devaient le crucifier. Plus donc nos ennemis nous persécutent, plus nous devons les pleurer; puisqu'en nous persécutant ils nous comblent de biens, et qu'ils se font mille maux.

Mais il m'a outragé, dites-vous, il m'a frappé devant tout le monde ? Il s'est donc déshonoré devant tout le monde. Il a donc rendu tous les hommes les témoins de sa brutalité et les admirateurs de votre douceur. Il a ouvert leurs bouches pour condamner ses excès, et pour publier votre patience. Mais il a médit de moi en secret ? Quel mal vous peuvent faire ces calomnies, puisque c'est Dieu qui sera votre juge, et non ceux qu'il peut avoir surpris par ses médisances ? Il est bien plus à plaindre que vous, puisqu'outre ses autres péchés, il rendra compte encore de ceux qu'il fait en vous décriant, et qu'il se nuit à lui-même sans comparaison davantage devant Dieu, qu'il ne vous peut nuire devant les hommes.

Que si ces considérations ne vous suffisent pas encore, souvenez-vous que Jésus-Christ étant le Fils de Dieu et la sainteté même, n'a pas laissé d'être décrié devant ceux qu'il aimait le plus, et par les hommes et par les démons ; selon ce qu'il témoigne lui-même par ces paroles : « S'ils ont appelé le Père de famille « Beelzébub, combien plus appelleront-ils ainsi « ses serviteurs ». (Matth. X, 21.) Le démon ne l'a pas calomnié seulement, mais il a été cru dans ses calomnies, lorsqu'il l'accusait non de crimes ordinaires, mais d'être « un séducteur « et un ennemi de Dieu ».

Que si vous me dites : Cet homme qui m'outrage c'est quelqu'un à qui j'ai rendu mille services, et qui m'a mille obligations. Je vous réponds que c'est ce qui vous doit exciter davantage à le plaindre, puisqu'il est d'autant plus malheureux qu'il est plus ingrat, et que vous devez d'autant plus vous réjouir que vous êtes devenu semblable à Dieu, « qui fait lever « son soleil sur les bons et sur les méchants ». Si vous dites que Dieu est trop élevé pour que vous puissiez prétendre de l'imiter, quoiqu'il soit vrai que sa grâce nous en ait rendus capables, imitez au moins les hommes qui ont été ses serviteurs comme vous l'êtes. Imitez Joseph qui paya les ingratitudes de ses frères d'une infinité de biens. Imitez Moïse qui pria pour un peuple rebelle qui lui faisait toujours la guerre. Imitez saint Paul qui, après avoir été persécuté cruellement par les Juifs, souhaita d'être anathème pour eux. Imitez le bienheureux martyr Etienne, qui, lors même qu'on le lapidait, priait Dieu pour ses bourreaux. Que ces grands exemples nous fassent éteindre la colère dans nos cœurs, afin de mériter que Dieu nous pardonne nos péchés, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui avec le Père et le Saint-Esprit est la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXII.

« JÉSUS AYANT ACHEVÉ CES DISCOURS, PARTIT DE GALILÉE, ET VINT DANS LES TERRES DE JUDÉE LE LONG DU JOURDAIN ». (CHAP. XIX, 1, JUSQU'AU VERSET 19.)

ANALYSE.

1. Les Pharisiens viennent faire à Jésus-Christ une question captieuse, et s'en retournent confus.
2. Loi chrétienne touchant le mariage ; c'est la loi primordiale ; la loi mosaïque sur cette matière n'était qu'une loi temporaire et de condescendance.
3. Jésus-Christ exhorte indirectement à l'état de virginité. — Réfutation des manichéens et des fatalistes.
4 et 5. Qu'il faut une grâce spéciale très-grande pour suivre l'état de virginité. — Que l'humilité nous doit rendre semblables aux petits enfants. — Qu'on voit par l'exemple de Saül et de David que l'orgueil abaisse les hommes et que l'humilité les relève.— Que les ambitieux sont des esclaves à vendre, qui sont capables des plus grandes lâchetés.

1. Obligé fréquemment de s'éloigner de la Judée par la jalousie de ses ennemis, Jésus-Christ y revient maintenant, parce que le temps de sa passion approche. Il ne va pas encore néanmoins dans la ville de Jérusalem ; mais « il vient dans la terre de Judée, le long du « Jourdain ». Il se contente de se tenir sur les frontières de la Judée. « Et de grandes troupes « le suivirent, et il les guérit (2) ». Il ne s'arrêtait pas à prêcher toujours, ou à faire toujours des guérisons miraculeuses. Il mêlait les instructions avec les miracles, et il passait de l'un à l'autre, guérissant après avoir parlé, et parlant après avoir guéri les malades. Ainsi il procurait, en diverses manières, le salut de ceux qui s'attachaient à lui et qui le suivaient. Il autorisait sa doctrine par l'éclat de ses miracles, il rendait ses miracles plus utiles par la sainteté de ses instructions, et il se servait de cette double grâce pour attirer les hommes à la connaissance de Dieu. Mais, remarquez avec moi, mes frères, que les évangélistes disent en un mot, et comme en passant, que des peuples entiers venaient à Jésus-Christ pour être guéris, sans nommer personne en particulier, pour nous apprendre à fuir la vanité dans nos actions les plus éclatantes. Jésus-Christ guérissait ceux-ci, afin que leur guérison servît et à ceux qu'il guérissait et à plusieurs autres encore. Car cette puissance souveraine, par laquelle il chassait les maladies, le faisait connaître à plusieurs, mais non pas aux pharisiens. Ils en devenaient au contraire plus furieux. Leur envie augmente à proportion qu'il fait de plus grandes choses, et ils s'approchent de lui pour le tenter. Comme ils ne pouvaient rien blâmer dans tout ce qu'ils lui voyaient faire, ils tâchent de le surprendre en lui proposant des questions pleines de malice et d'artifice.

« Alors les pharisiens vinrent à lui pour le « tenter, et ils lui dirent : Est-il permis à un « homme de quitter sa femme pour quelque « cause que ce soit (3) » ? Qui ne serait surpris de l'insolence de ces hommes, qui croient pouvoir fermer la bouche à Jésus-Christ par leurs demandes, après tant d'expériences qu'ils avaient de sa vertu et de sa sagesse infinie? Tout ce qu'il leur avait répondu quand ils l'accusaient de violer le sabbat ; quand ils l'appelaient blasphémateur ; quand ils disaient qu'il était possédé ; quand ils reprenaient ses disciples de presser des grains de froment entre leurs mains en passant par des blés ; ou de se mettre à table sans laver leurs mains ; tout ce qu'il leur avait dit en tant d'autres rencontres, s'était effacé de leurs esprits, et ils ne se souvenaient plus qu'il les avait réduits au silence, et contraints de se retirer couverts de confusion et de honte. Ils ne peuvent encore cesser de le tenter et de lui tendre des piéges.

C'est là, mes frères, le génie de la malice et

de l'envie. C'est une passion impudente et audacieuse. Elle ne se rebute jamais. Après avoir été cent fois repoussée, elle revient et elle nous attaque tout de nouveau. Mais remarquez, je vous prie, avec quel artifice ils font cette question à Jésus-Christ. Ils ne lui disent point : Vous nous avez déjà commandé de ne point répudier nos femmes, ce qu'il avait fait dans le sermon sur la montagne. Ils ne le font point souvenir de cette défense, afin de le surprendre plus adroitement, et de l'envelopper dans une contradiction manifeste. Ils ne lui disent point : Vous nous avez ordonné telle et telle chose, mais, dissimulant qu'il leur eût jamais parlé sur ce sujet, ils demandent avec une grande apparence de simplicité, s'il était permis de répudier sa femme, croyant qu'il aurait oublié ce qu'il leur avait dit autrefois. Ils se tenaient prêts, s'il eût dit que cela était permis, à le réfuter par lui-même et à lui objecter la défense qu'il en avait faite ; ou, s'il demeurait dans le même sentiment, de le décrier comme contraire à Moïse.

Que fait donc Jésus-Christ? Il ne leur dit point : « Hypocrites, pourquoi me tentez-« vous » ? quoiqu'il leur fît ce reproche ailleurs, mais il l'évite ici, afin de leur faire voir une souveraine humilité dans une souveraine puissance. Il observait en ces occasions de ne pas demeurer toujours dans le silence, de peur qu'ils ne s'imaginassent qu'il ne connaissait pas leurs mauvais desseins ; et il ne les reprenait pas non plus toujours, pour nous apprendre à souffrir avec douceur toute la malignité de nos adversaires. Que leur répond-il donc? « N'avez-vous point lu que celui qui fit l'homme « au commencement, les fit mâle et femelle « (4) ; et qu'il dit : pour cette raison, l'homme « abandonnera son père et sa mère, et il de-« meurera attaché à sa femme, et ils ne feront « tous deux qu'une seule chair (5). Ainsi ils « ne sont plus deux, mais une seule chair. « Que l'homme donc ne sépare pas ce que « Dieu a joint (6) ». Considérez, mes frères, la sagesse du Sauveur. Lorsqu'on l'interroge si le divorce était permis, il ne répond pas d'abord que non, pour ne leur pas donner lieu de se récrier tout d'un coup, et d'exciter contre lui du bruit et du tumulte. Il prévient sa réponse par l'autorité de l'Ecriture, et montre que sa loi était conforme à celle que Dieu son Père avait établie dès le commencement du monde ; et que ce n'était pas pour contredire Moïse qu'il enseignait ces choses.

Et remarquez qu'il n'autorise pas seulement cette vérité par la création de l'homme et de la femme, mais encore par le commandement de Dieu même. Car il ne dit pas seulement : Dieu n'a fait qu'un seul homme et qu'une seule femme ; mais encore il a commandé qu'un homme n'épousât qu'une seule femme. S'il eût voulu qu'un homme eût plusieurs femmes, après avoir fait l'homme, il ne se fût pas contenté de ne lui faire qu'une femme, mais il en eût créé plusieurs. Ainsi Dieu autrefois a montré clairement, par la création de l'homme et par la loi qu'il lui donna d'abord, qu'on ne doit avoir qu'une femme, et que l'union du mariage ne doit jamais être rompue. « Celui qui fit l'homme au commencement, « les fit mâle et femelle »; c'est-à-dire, qu'ils sortirent d'un même principe, et qu'ils se réunirent dans un même corps. « Car ils ne fe-« ront tous deux qu'une seule chair ».

Il frappe ensuite de terreur ceux qui oseraient blâmer ou contredire cette loi, et il l'affermit davantage en ne disant pas simplement : ne rompez donc pas le mariage ; ne séparez donc pas cette union, mais, « que l'homme « donc ne sépare pas ce que Dieu a joint ». Que si vous m'objectez l'autorité de Moïse, je vous allègue celle du Maître de Moïse ; et je m'établis sur une autorité plus puissante et plus ancienne que la vôtre. Car « Dieu créa « au commencement un homme et une « femme ». Quoiqu'il semble donc que je sois maintenant l'auteur de cette loi, vous voyez combien elle est ancienne, et qu'elle a été très-religieusement établie dès le commencement du monde. Car Dieu ne s'est pas contenté de dire qu'un homme prendra une femme ; mais « qu'il abandonnera son père et sa « mère », non pour s'unir simplement avec sa femme, mais pour s'y attacher d'un lien si étroit « qu'ils ne fassent plus tous deux qu'une « seule chair ».

2. Après qu'il a ainsi proposé la première et la plus ancienne loi, fondée dans la nature même, dans les paroles et dans la conduite du Créateur, il interprète avec autorité la loi de Moïse, en établissant la sienne : « Ils ne sont « plus deux », dit-il, « mais une seule chair ». Comme donc c'est un crime que de diviser un même corps : c'en est un de même de diviser le mari d'avec la femme. Et sans s'en tenir là, il autorise encore ce qu'il a dit par le respect

et la crainte qu'on doit à l'ordre de Dieu : « Que « l'homme », dit-il, « ne sépare pas ce que « Dieu a joint » : montrant que le divorce était également contre la loi de Dieu et contre celle de la nature ; contre l'ordre de la nature, parce qu'il séparait une même chair ; et contre l'ordre de Dieu, parce qu'après que Dieu a commandé à l'homme de ne point séparer ce qu'il avait joint, vous n'avez pas laissé de le séparer.

Après des paroles si sages, les Juifs ne devaient-ils pas garder le silence et admirer cette réponse ? Ne devaient-ils pas être frappés d'étonnement en voyant une si grande uniformité de doctrine entre Jésus-Christ et son Père ? Cependant ils sont bien éloignés d'une modération si équitable. Ils entreprennent au contraire d'attaquer le Sauveur d'une autre manière. Ils lui disent : « Pourquoi donc Moïse « a-t-il ordonné qu'un homme pût renvoyer sa « femme en lui donnant un écrit par lequel il « déclare qu'il l'a répudiée (7) » ? Quoique Jésus-Christ pût faire plus raisonnablement cette objection aux Juifs, que les Juifs ne la lui faisaient à lui-même, il ne refuse pas néanmoins de leur répondre ; et sans leur dire que cela ne le regardait point, et qu'il n'était point responsable de ce qu'avait ordonné Moïse, il veut bien satisfaire à leur demande. S'il avait été ennemi de l'ancien Testament, comme le disent quelques hérétiques, il ne se serait pas ainsi mis en peine de justifier Moïse : il n'aurait pas entrepris d'autoriser tout ce qui s'était fait dans ces premiers temps ; et il n'aurait pas tant affecté de faire voir que tout ce qu'il enseignait avait un rapport et une union parfaite avec la loi de Moïse. Mais pourquoi les pharisiens choisissent-ils ce qui concerne le mariage pour opposer Moïse à Jésus-Christ, au lieu de choisir les observances si nombreuses instituées par Moïse touchant les viandes et les sabbats ? — C'est parce qu'ils voulaient exciter contre Jésus-Christ tous les hommes. Car pour les Juifs le divorce était une chose indifférente ; ils en usaient sans scrupule. Aussi, de tous les commandements promulgués par Jésus-Christ dans le sermon sur la montagne, c'est celui-ci qu'ils choisissent de préférence pour lui tendre un piége. Mais la sagesse infinie du Sauveur sait bien trouver le moyen d'excuser Moïse.

« Moïse vous a permis de quitter vos femmes, « à cause de la dureté de votre cœur (8) ». Il ne veut laisser aucun sujet d'accuser Moïse. Comme ce prophète avait établi cette loi par l'ordre de Dieu, Jésus-Christ le justifie, et il fait retomber sur les Juifs mêmes la nécessité inévitable où Moïse était de la publier. C'est une conduite dont il use presque partout. Lorsque les pharisiens accusaient ses disciples d'arracher des épis de blé, il montre à ses accusateurs si sévères que si ses disciples étaient coupables, ils l'étaient aussi eux-mêmes. Quand ces mêmes ennemis les blâmaient de ne point laver leurs mains en se mettant à table, et de violer ainsi la loi, il leur fait voir que c'était au contraire eux-mêmes qui la violaient. Il fait la même chose dans l'accusation du violement du sabbat. C'est ce qu'il fait encore ici et presque dans toutes les rencontres semblables. Mais comme ce qu'il venait de dire pouvait paraître un peu fort, et donner lieu à ces hommes d'accuser le Sauveur de les traiter avec trop de dureté, il reprend aussitôt son premier discours de l'ancienne loi de Dieu.

« Il n'en a pas été ainsi dès le commencement (8) ». C'est-à-dire, Dieu vous a donné une loi toute contraire par l'état même dans lequel il a créé l'homme. Il semble qu'il prévienne cette objection qu'ils lui pouvaient faire. D'où savez-vous que « Moïse n'a fait cette loi qu'à « cause de la dureté de notre cœur » ? Il veut encore une fois les réduire au silence sur ce point. Car si cette loi de Moïse eût été la plus considérable et la plus naturelle, Dieu n'en aurait pas établi dès le commencement du monde une autre qui lui est tout opposée. Il n'aurait pas créé l'homme avec une seule femme, et il n'aurait pas dit, qu'ils « ne se« raient tous deux qu'une seule chair ».

« Aussi je vous déclare que quiconque « quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adul« tère, et en épouse une autre, commet l'adul« tère ; et que celui qui épouse celle qu'un « autre a quittée, commet l'adultère (9) ». Après les avoir ainsi confondus, il leur parle ensuite avec plus d'autorité. Il avait déjà gardé la même conduite, en parlant du discernement des viandes et de la violation du sabbat. Car, après avoir réfuté toutes leurs raisons sur le discernement des viandes, il appelle enfin ses disciples, et leur dit : « Ce n'est pas ce qui « entre dans l'homme qui le rend impur ». (Matth. xv.) Après avoir parlé sur le violement du sabbat, il conclut ensuite : « Il est donc « permis de faire du bien le jour du sabbat ». Ainsi il garde partout la même conduite. Mais

comme nous avons vu alors qu'après qu'il eut ainsi renvoyé les Juifs tout confus, les apôtres tout troublés vinrent avec saint Pierre dire à leur Maître : « Expliquez-nous cette parabole », ils viennent encore de même ici dans le même trouble lui dire : « Si la condition d'un homme « est telle à l'égard de sa femme, il n'est pas « avantageux de se marier (10) ». Ils regardaient comme un joug insupportable une loi qui les obligeait de retenir une femme quelque fâcheuse qu'elle fût, et de garder dans leur maison un esprit inquiet et violent, comme un serpent qui nous ronge les entrailles.

3. Et pour faire voir que ce trouble les avait étrangement frappés, saint Marc dit clairement qu'ils vinrent trouver Jésus-Christ « en « particulier », et lui dirent : « Si la condi- « tion d'un homme est telle à l'égard de sa « femme (Marc, x, 10.) »; c'est-à-dire, s'ils sont liés de telle sorte qu'ils deviennent une même chair, et que quand le mari aurait de très-justes sujets de répudier sa femme, il ne le pourrait faire sans péché, « il ne lui est pas « avantageux de se marier », il lui est plus aisé de combattre contre lui-même et contre la concupiscence de la nature que de souffrir l'importunité d'une femme de mauvaise humeur. Jésus-Christ ne leur dit point que cette conséquence était vraie, de peur qu'ils ne crussent qu'il leur proposait le célibat comme une loi et un précepte, mais il dit seulement : « Tout le monde n'est pas capable de « cela, mais ceux-là seulement qui en ont « reçu le don (11) » ; relevant ainsi le célibat, et montrant que c'était une grande chose; afin que les louanges qu'il lui donnait y attirassent à l'avenir ses disciples. Mais considérez ici une contrariété apparente qui se trouve entre les paroles de Jésus-Christ et celles des apôtres. Jésus-Christ dit que c'est une grande chose que le célibat, et un don qui n'est pas commun, et les apôtres au contraire le regardent comme une chose facile, en disant qu'il valait mieux le garder que de s'exposer à demeurer toute sa vie avec une femme de mauvaise humeur. C'est sans doute par une grande sagesse de Dieu qu'on peut remarquer dans l'Evangile cette diversité de sentiments : Jésus-Christ dit d'une part que c'est une grande chose de ne point se marier, afin de rendre plus vigilants et plus courageux ceux qui voudraient aspirer à cet état; et les apôtres disent que le célibat est plus à souhaiter que le mariage, afin d'inviter par cette facilité à embrasser une profession si sainte.

Comme plusieurs n'auraient pu souffrir qu'on les exhortât à demeurer toujours vierges, le Fils de Dieu se contente de proposer la loi indispensable de ne point rompre les mariages, afin que cette nécessité seule déterminât à une virginité perpétuelle ceux sur qui l'amour de cette vertu n'aurait pas eu assez de force. Mais pour montrer ensuite la facilité de cet état, Jésus-Christ ajoute : « Il y a « des eunuques qui sont nés tels dès le ventre « de leur mère ; il y en a que les hommes ont « rendus eunuques ; et il y en a qui se sont « faits eunuques eux-mêmes pour gagner le « royaume des cieux (12) ». Tout ce discours tend secrètement à porter les hommes à choisir l'état du célibat, par la facilité qu'il leur y fait voir. C'est comme s'il leur disait : Représentez-vous, ou que la nature même vous a obligés de le garder comme elle y oblige quelques-uns, et qu'elle vous a mis dans l'impuissance de vous marier ; ou que la violence des hommes vous a réduits dans cette nécessité. Que feriez-vous alors en ces états où vous seriez privés du mariage, sans en pouvoir espérer de récompense ? Rendez donc grâces à Dieu de ce que vous pouvez être si glorieusement récompensés d'un état dont les autres ne doivent attendre aucun avantage, et qui vous doit être même beaucoup plus aisé et plus doux qu'à eux : puisque, outre la récompense que vous attendez, vous avez la joie de faire en cela une action sainte, et que vous n'êtes pas si exposés aux tentations que le sont les autres. Car ce n'est pas tant la disposition du corps que celle de l'esprit qui nous préserve de ce mal ; ou plutôt c'est l'esprit seul qui se rend maître du corps. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ propose ici ces « eunuques » par nécessité ; il les compare avec ceux « qui se sont faits « eunuques pour le ciel », afin que l'état de ceux-ci paraisse beaucoup plus doux que celui des autres ; et, s'il n'avait eu cette fin, il n'aurait point du tout parlé des premiers.

Quand il dit « qu'il y en a qui se sont faits « eunuques eux-mêmes, il ne parle point du corps mais de l'esprit, et du retranchement de toutes les pensées et de tous les désirs déréglés ; car il est certain d'ailleurs que celui « qui se ferait eunuque » par violence, serait maudit de Dieu. C'est ce qui fait dire à saint

Paul : « Plût à Dieu que ceux qui vous trou« blent fussent retranchés ». Et c'est avec raison que ce saint apôtre parle ainsi, puisque ceux qui se mutileraient feraient sur eux-mêmes une action de meurtriers et d'homicides ; qu'ils appuieraient l'insolence de ceux qui osent accuser l'ouvrage et la sagesse de Dieu dans ses créatures ; qu'ils donneraient des armes à l'impiété des manichéens ; et qu'ils s'uniraient de sentiment avec les païens qui se traitent de la sorte.

Car il est certain qu'il n'y a que le démon qui puisse être l'auteur de cette cruauté et de cette violence, lui qui dès le commencement du monde s'est élevé contre l'ouvrage de Dieu, et qui a voulu déshonorer la plus parfaite de ses créatures, afin que portant les hommes à attribuer toutes leurs vertus, non à la grâce, mais à la nature et à la disposition du corps, ils s'abandonnassent ensuite à toute sorte de déréglements, comme s'ils n'en devaient rendre à Dieu aucun compte. Ainsi il a blessé l'homme tout ensemble et dans le corps et dans l'esprit : dans le corps, en le traitant d'une manière cruelle et honteuse ; et dans l'esprit, en lui persuadant faussement qu'il n'était pas libre pour faire le bien. Il s'est servi encore de ces principes si faux pour introduire dans le monde l'erreur pernicieuse d'une nécessité fatale et inévitable, tâchant en toutes manières de détruire la liberté que Dieu a donnée à l'homme, de lui persuader que le mal était une chose naturelle et nécessaire, et de le faire tomber d'une manière secrète et imperceptible en beaucoup d'autres opinions impies et très-dangereuses, qui naissent de ces premières comme de leur source. Car c'est ainsi que la malice du démon est ingénieuse pour couvrir le poison dont il tue les âmes.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de n'avoir aucune part à ce désordre. Car, outre ce que j'ai déjà dit, on peut ajouter encore que ce n'est point là un remède contre le déréglement de la nature, mais qu'il l'irrite au contraire encore davantage. On n'apaise point ces tempêtes par une cruauté qu'on exerce sur le corps. Quelques-uns disent que l'origine naturelle de ce mal est dans le cerveau et dans l'imagination, d'autres « dans les « reins », dont l'Ecriture parle souvent. Mais pour moi je crois que le déréglement de l'esprit, et la négligence d'une vie molle et relâchée, en est le principe et la source véritable. Car lorsque l'esprit est réglé et soumis à Dieu, il est comme dans un port qui le défend de tous ces flots et de toutes ces agitations de la nature.

Après donc que Jésus-Christ a parlé de ces eunuques, qui le seraient en vain naturellement s'ils ne réglaient en même temps tous les mouvements de leurs âmes ; et de ces autres qui se réduisent à cet état pour gagner le royaume des cieux, il ajoute : « Qui peut « comprendre ceci le comprenne (12) ». Il dit ces paroles pour animer les hommes encore davantage à la recherche de cette vertu, en leur représentant combien elle est élevée, et en ne les y obligeant point comme à une loi qu'il leur impose. C'est donc par une grande miséricorde qu'il nous parle de la sorte, et qu'il montre en même temps que ce qu'il propose est possible, afin de nous donner encore plus d'envie et plus d'ardeur pour cette vertu.

4. Vous me direz peut-être : Si le célibat, la virginité vient de notre choix et de notre volonté, comment Jésus-Christ a-t-il dit auparavant : « Tout le monde n'est pas capable de « cela, mais ceux-là seulement qui en ont reçu « le don » ? Je vous réponds que Jésus-Christ parle de la sorte pour vous montrer que cette vertu a besoin d'un grand combat ; mais non pour nous faire croire qu'elle se donne comme par le sort et par une nécessité involontaire. Dieu fait ce don à l'âme qui en a la volonté. Jésus-Christ nous enseigne donc par ces paroles, que celui qui entreprend ce combat a besoin d'une grande grâce de Dieu, qui lui sera toujours donnée d'en-haut, lorsqu'il en aura un désir et une volonté sincère.

Toutes les fois que Jésus-Christ parle de quelque grande vertu, il parle aussi du don de Dieu, comme lorsqu'il disait à ses apôtres : « Il vous a été donné de connaître les mystères « du royaume des cieux ». Et il est facile de voir en cet endroit que « le don » du ciel n'exclut nullement notre volonté. Car si la virginité était un pur « don » de Dieu, auquel les hommes ne contribuassent en rien de leur part, ce serait en vain que Jésus-Christ leur promettrait le royaume du ciel pour leur récompense et qu'il les distinguerait ainsi de ces autres « eunuques » qui ne le sont que par une nécessité involontaire. Mais considérez, je vous prie, comment des mêmes choses les uns tirent le bien, et les autres le mal. Les Juifs proposent un doute à Jésus-Christ. Il leur ré-

pond d'une manière toute pleine d'instruction et de sagesse, et néanmoins ils n'en profitent point, parce qu'ils lui avaient fait cette demande non pour s'instruire, mais pour le tenter. Les apôtres au contraire prennent sujet de la réponse qu'il fait aux Juifs pour s'instruire très-utilement. « Alors on lui présenta de petits « enfants afin qu'il leur imposât les mains et « qu'il priât pour eux. Et comme ses disciples « les repoussaient avec des paroles rudes (13), « Jésus leur dit : Laissez venir à moi les petits « enfants, et ne les empêchez point, parce que « le royaume des cieux est pour ceux qui leur « ressemblent (14). Et leur ayant imposé les « mains, il partit de là (15) ». Pourquoi les disciples repoussaient-ils ainsi ces enfants, sinon pour rendre plus de respect à leur Maître? Mais Jésus prend ces enfants et leur impose les mains; apprenant ainsi à ses apôtres à fouler aux pieds la gloire du monde et à être humbles et petits comme des enfants, parce « que le « royaume des cieux sera pour ceux qui leur « ressemblent » ; ce qu'il avait déjà dit en un autre endroit de l'Evangile.

C'est pourquoi, mes frères, si nous désirons être les héritiers du royaume des cieux, tâchons de devenir comme de petits enfants, et appliquons-nous de tout notre cœur à nous affermir dans l'humilité. Etre sage et en même temps être simple et sans déguisement, c'est le plus haut comble de la sagesse, c'est une imitation de la vie des anges. L'âme d'un petit enfant est pure et libre de toutes les passions. Il ne se souvient point du mal qu'on lui a fait, il ne désire point de s'en venger, il est prêt à caresser ceux qui viennent de lui faire outrage. Plus sa mère le châtie, plus il la recherche et il la préfère à tout. Quand il verrait une reine parée de tout ce qu'elle aurait de plus magnifique et de plus superbe, il ne la préférerait pas à sa mère, quoiqu'elle ne fût couverte que de haillons. Car il ne discerne point ceux de sa famille d'avec les étrangers par la pauvreté ou par les richesses, mais seulement par l'amitié qu'ils ont pour lui et qu'il a pour eux. Il ne prend de nourriture qu'autant qu'il lui est nécessaire; et lorsque la nature est contente il quitte la mamelle. Il ne s'afflige point comme nous pour des sujets frivoles, comme pour avoir perdu de l'argent. Il ne se réjouit point aussi pour toutes ces choses qui sont des objets de notre ambition et de notre orgueil, et la beauté du corps ne peut faire sur lui la moindre impression qui blesse son innocence.

C'est donc avec grande raison que Jésus-Christ dit : Que le royaume du ciel est pour ceux qui ressemblent aux enfants, pour nous exhorter à faire par vertu ce qu'ils font par le mouvement de la nature. Les pharisiens faisaient paraître partout un esprit double et corrompu : Jésus-Christ, au contraire, porte toujours ses disciples à être simples et humbles ; et par les instructions mêmes qu'il leur donne, il marque obscurément combien il condamne la malice et l'insolence des autres. Car rien n'élève tant les hommes que de se voir dans le premier rang, et dans ces avantages que donnent les dignités. Comme donc les apôtres allaient être respectés par toute la terre, Jésus-Christ par avance leur prépare le cœur et l'esprit, afin qu'ils ne se laissent point aller à cette faiblesse qui nous est si naturelle ; qu'ils ne désirent point que les peuples les honorent, et qu'ils ne fassent rien par ostentation et par vaine gloire.

Ces désirs d'honneur paraissent souvent un défaut léger, et ils sont néanmoins la source des plus grands maux. Ainsi les pharisiens, pour avoir aimé à être salués, à être honorés, à être toujours au premier rang, sont montés comme par degrés jusques au comble de la malice. Car, après avoir nourri longtemps leur vanité par ces déférences recherchées, ils ont conçu une passion si ardente ou plutôt si furieuse pour la vaine gloire, qu'ils n'ont point voulu reconnaître le Sauveur, et qu'ils sont tombés de l'orgueil dans l'impiété. C'est pourquoi nous voyons que, s'approchant ici de Jésus-Christ seulement pour le tenter, et par un esprit superbe et envieux, ils s'en retournent confus, et ils n'attirent sur eux que sa malédiction et sa haine ; et que ces petits enfants, au contraire, qui étaient incapables de ces passions, sont favorisés et bénis de Jésus-Christ.

Imitons ces âmes innocentes, mes chers frères. Devenons comme des petits enfants, sans orgueil, sans déguisement et sans malice. La simplicité est la porte du ciel. Il n'y en a point d'autre par où nous y puissions entrer. La malignité, au contraire, et la fourberie nous précipitent dans l'enfer, et dès ce monde dans une infinité de maux. « Si vous êtes méchant », dit l'Ecriture, « vous le serez pour vous-même ; « si vous êtes bon, vous le serez et pour vous « et pour votre prochain ». (Prov. IX, 12.)

Les exemples des siècles passés nous confir-

ment cette vérité. Y eut-il jamais une malignité pareille à celle de Saül ; ou une plus grande simplicité que celle de David ? Cependant qui des deux fut le plus puissant ? David eut entre ses mains la vie de Saül par deux différentes fois, et il le laissa aller. Il le tenait comme dans une prison dans cette grotte, où il s'était mis entre ses mains sans y penser. Ses gens le pressaient de tuer le prince, qui l'avait traité de la manière du monde la plus injuste, et néanmoins il lui pardonna. Cependant Saül persécutait David avec une armée, et David avec une petite troupe de gens fuyait devant lui, errant par les déserts les plus reculés, et se cachant tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre ; et néanmoins ce fugitif si abandonné l'emporta sur un roi si puissant, parce qu'il avait de son côté l'innocence et la justice, et que l'autre n'était animé que de fureur et d'envie.

Car ne fallait-il pas que Saül fût tout ensemble le plus injuste et le plus insensé de tous les hommes, de persécuter avec cette barbarie un homme si rare qui commandait sous lui ses armées, qui battait toujours ses ennemis, et qui, après avoir gagné des batailles, lui donnait tout l'honneur de la victoire ; ne se réservant que les périls et la gloire de le servir ? Mais c'est là proprement l'esprit de l'envie. Celui qui en est possédé devient l'ennemi de lui-même. Il se tend des piéges, il se ronge les entrailles, il s'enveloppe dans une infinité de malheurs. Tant que David demeura auprès de Saül, ce misérable prince ne se vit jamais réduit à faire cette plainte qu'il a faite depuis : « Je suis percé de douleur ; je suis « accablé d'ennuis. Les étrangers s'élèvent « contre moi de tous côtés, et le Seigneur « m'abandonne ». (II Rois, XXVIII, 15.) Tant que David demeura auprès de lui, il fut craint dans la guerre et il fut heureux, parce que la valeur du général de ses armées était la gloire de ses armes et de sa personne.

5. Car David n'eut jamais la moindre pensée d'usurper sa couronne, et de se mettre en sa place. Au contraire, il s'exposait pour lui dans toutes les occasions, comme un serviteur très-affectionné et très-fidèle. Et il est aisé de juger de la disposition où il était alors par ce que nous voyons qu'il fit depuis. Car tant qu'il demeura dans les troupes de Saül, on peut dire qu'il ne lui était pas possible de rien faire contre lui. Mais après que Saül l'eut chassé de ses Etats, qui l'eût empêché, s'il avait eu de mauvais desseins, de soulever le peuple contre lui, et de lui faire la guerre ? D'où vient qu'il ne pensa pas alors à se défaire d'un ennemi qui l'avait voulu perdre tant de fois, à qui il n'avait jamais donné le moindre sujet de se plaindre de lui, et qu'il avait toujours servi avec une fidélité inviolable ? Il était très-persuadé que tant que Saül vivrait, il ne serait jamais en repos ni en sûreté ; qu'il serait toujours obligé d'être errant et vagabond et de craindre toujours pour sauver sa vie. Cependant toutes ces considérations ne peuvent le faire résoudre à tremper ses mains dans le sang de Saül. Lorsqu'il le voit seul, qu'il est maître de sa vie, qu'il le trouve assoupi avec tous ses gens d'un profond sommeil, que tous les siens l'exhortent à se venger, et qu'ils tâchent de lui persuader que Dieu lui a présenté cette occasion pour se défaire de son ennemi mortel, il les repousse ; il les réprimande, il les menace, et il sauve la vie à celui qui la lui voulait ôter. Il accuse même les officiers du roi d'avoir eu si peu de soin de veiller auprès de leur maître, comme s'il fût venu pour le garder et non pas pour le combattre.

Y eut-il jamais rien d'égal à cette générosité et à cette douceur de David ? Mais si elle paraît grande lorsqu'on la considère en elle-même, elle le paraîtra encore davantage si on la compare avec ce que nous voyons aujourd'hui. Car la vertu des saints paraît encore plus illustre et plus éclatante, lorsque nous la comparons avec l'obscurité et le déréglement de notre vie. Je vous conjure donc, mes frères, d'imiter un si grand saint. Si vous êtes passionné pour la gloire, et que ce désir vous porte à chercher des moyens de vous venger de votre ennemi, ne voyez-vous pas qu'en vous mettant au-dessus de la vengeance, vous acquerrez beaucoup plus de gloire ? Car, comme la passion des richesses nous empêche souvent de nous enrichir, ainsi le désir d'être honoré est souvent un obstacle pour acquérir de l'honneur. Et je vous supplie, mes frères, de considérer avec moi en particulier, combien ce que je vous dis est véritable.

Car, comme toutes les considérations des biens du ciel et des supplices de l'enfer vous sont indifférentes et vous touchent peu, il faut que nous tâchions de vous exciter au moins par des considérations plus humaines et plus sensibles. Si vous jugez équitablement des

choses, ne verrez-vous pas que les hommes qu'on méprise le plus aujourd'hui sont ceux qui témoignent plus de passion pour la gloire, et qu'au contraire on honore davantage ceux qui la méprisent? Que si le désir de la gloire est un vice, et si le superbe la désire et la recherche, il est clair qu'il est dès lors vicieux et méprisable, et qu'ainsi sa passion pour l'honneur est son déshonneur. Mais les ambitieux s'exposent encore au mépris des hommes en beaucoup d'autres manières. Car cette passion pour la gloire les engage dans mille bassesses et dans des servitudes honteuses; et ils perdent ainsi ce qu'ils voulaient gagner, comme il arrive souvent aux avares.

Que si ceux qui sont possédés d'une passion brutale, en se rendant esclaves et idolâtres des femmes, n'attirent souvent que leurs insultes et leur mépris, il arrive aussi la même chose aux ambitieux. Plus ils veulent s'élever, plus on les rabaisse, et la gloire les fuit d'autant plus qu'ils la recherchent avec plus d'ardeur. Car les hommes sont superbes et jaloux naturellement : et lorsqu'ils voient un esprit glorieux qui veut s'élever au-dessus des autres, ils prennent plaisir à le combattre et à rabaisser sa présomption et son insolence. De là vient que les orgueilleux, pour conserver à quelque prix que ce soit cette fausse apparence de gloire, s'abandonnent à toute sorte de lâchetés, de complaisances et de flatteries, et qu'ils se prostituent à tout le monde comme des esclaves qui sont à vendre à quiconque les veut acheter.

Que ces vérités, mes frères, nous fassent renoncer à cette passion détestable, afin qu'elle ne nous attire point une punition sévère dans ce monde et une éternelle dans l'autre. Devenons passionnés pour la vertu qui nous rendra heureux et dans cette vie et dans l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIII.

« ET VOILA QU'UN JEUNE HOMME S'APPROCHANT DE JÉSUS LUI DIT : BON MAITRE, QUE FAUT-IL QUE JE FASSE POUR ACQUÉRIR LA VIE ÉTERNELLE » ? (CHAP. XIX, 16, JUSQU'AU VERSET 27.)

ANALYSE.

1. L'amour des richesses est la racine de tous les maux.
2. Les riches sont plus cupides que les autres hommes.
3 et 4. Que l'avarice est une source de maux, et pour ce monde et pour l'autre. — Que tous les biens de la terre ne peuvent nous rendre que malheureux, puisqu'ils nous font perdre ceux du ciel. — De la pauvreté de Jésus-Christ et des saints.

1. Quelques-uns blâment ce jeune homme et disent qu'il vient trouver Jésus-Christ avec un esprit double et seulement pour le tenter. Pour moi, je croirais assez qu'il était avare et qu'il était possédé par la passion de l'argent, puisqu'en effet Jésus-Christ nous l'a fait voir; mais je n'ose dire qu'il agisse ici avec duplicité, parce qu'il est toujours dangereux, principalement en matière de crimes, d'assurer ce qu'on ne sait pas et ce qui est douteux. Au reste saint Marc a détruit à l'avance cette opinion en disant « qu'il accourut à Jésus-Christ, qu'il fléchit le genou devant lui, et que Jésus-Christ « le regardant, l'aima ». (Marc x, 17.) Mais la

tyrannie que les richesses exercent sur les hommes est étrange, mes frères, et cet exemple en est une grande preuve : quelque vertu que nous possédions d'ailleurs, cette seule passion les ruine toutes, et c'est avec grande raison que saint Paul l'appelle « la racine de tous les « vices ». (I Tim. VI, 10.) Mais pourquoi Jésus-Christ répond-il ceci à ce jeune homme ?

« Jésus lui répondit : Pourquoi m'appelez-« vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon « (17) ». Comme ce jeune homme ne regardait Jésus-Christ que comme un pur homme et comme un des docteurs ordinaires d'entre les Juifs, Jésus voulait aussi lui répondre comme s'il n'eût été en effet qu'un simple homme. C'est ainsi que nous voyons souvent qu'il proportionne ses réponses à la disposition de ceux qui l'interrogent, comme lorsqu'il dit : « Nous « adorons ce que nous connaissons ». Et ailleurs : « Si je me rends témoignage à moi-« même, mon témoignage n'est pas vrai ». (Jean, III.) Lors donc qu'il dit : « Il n'y a que « Dieu seul qui soit bon », il n'entend pas dire qu'il ne soit bon lui-même. Dieu nous garde de cette pensée. Il ne dit point : « Pourquoi « m'appelez-vous bon »? je ne le suis pas, mais « il n'y a que Dieu seul qui soit bon » (Matth. VII, 11), c'est-à-dire, il n'y a personne entre les hommes qui soit bon. Ce qu'il ne dit pas néanmoins pour assurer qu'il n'y a personne de bon entre les hommes, mais seulement pour faire voir que la bonté qu'ils ont est bien différente de celle de Dieu. Il dit : « Il n'y a que « Dieu seul qui soit bon », et non pas : Il n'y a que mon Père seul qui soit bon, pour marquer qu'il ne découvrait pas à ce jeune homme qui il était.

C'est ainsi que le Sauveur dit ailleurs : « Quoi-« que vous soyez mauvais, vous savez bien « néanmoins donner de bonnes choses à vos « enfants ». Il les appelle « mauvais » aussi bien qu'ici, sans avoir dessein de condamner généralement toute la nature des hommes en elle-même, puisqu'il dit : « Quoique vous « soyez mauvais » ; et non pas : quoique tous les hommes soient mauvais ; ne les appelant mauvais qu'en les comparant avec la bonté de Dieu ; comme on le voit par ce qu'il ajoute : « A combien plus forte raison votre Père qui « est dans le ciel donnera-t-il de vrais biens à « ceux qui lui en demandent » ? Vous me demanderez peut-être pourquoi Jésus - Christ parle avec tant de force à ce jeune homme, et quel avantage il voulait qu'il retirât de sa réponse ? Il voulait premièrement l'élever peu à peu jusqu'à la connaissance de Dieu. Il voulait lui apprendre à ne point mêler de flatteries dans ses paroles, et le détacher insensiblement de la terre pour l'attacher à Dieu seul. Il lui persuade de ne désirer que les biens à venir, et de connaître celui qui étant véritablement bon, est l'unique source de tous les biens, afin qu'il lui rende la gloire qui lui est due. C'est ainsi que, lorsqu'il commandait à ses apôtres de n'appeler personne « maître sur « la terre (Matth. XXIII, 9) », il voulait leur apprendre à faire quelque discernement de lui d'avec tous les hommes, et à connaître qu'il était l'origine et le principe de toutes choses.

Il faut remarquer, mes frères, que ce jeune homme en venant à Jésus-Christ témoignait une disposition assez extraordinaire en ce temps-là. Tous ceux qui s'approchaient alors du Sauveur y venaient ou pour le tenter, ou pour obtenir de lui la guérison de leurs maladies, ou de quelques-uns de leurs proches. Ce jeune homme au contraire y vient dans un dessein plus louable, et dans le désir seul en apparence d'acquérir la vie éternelle. Il ressemblait à une excellente terre très-fertile en elle-même, mais toute couverte d'épines et de ronces, qui étaient prêtes à étouffer cette semence précieuse que Jésus-Christ y devait répandre. Il témoigne son obéissance, en disant : « Quel bien faut-il que je fasse pour ac-« quérir la vie éternelle » ? Tant il était préparé pour obéir à tout ce que le Fils de Dieu lui commanderait. S'il se fût adressé à Jésus-Christ avec duplicité de cœur et pour le tenter, l'évangéliste n'eût pas oublié de le dire, comme il le marque de ce docteur de la loi. Et si l'évangéliste n'en eût rien dit, Jésus-Christ n'eût pas manqué de le faire, ou en le reprenant, ou en le marquant obscurément, afin qu'il ne s'imaginât pas avoir pu tromper celui à qui il parlait, ce qui eût causé sa perte.

De plus, s'il ne se fût adressé au Sauveur que pour le tenter, la réponse de Jésus-Christ ne lui eût point causé cette profonde tristesse avec laquelle il s'en retourna. Nous ne voyons point dans l'Evangile que les pharisiens se retirent ainsi tristes d'auprès de Jésus-Christ, mais seulement dans la rage et dans la fureur d'avoir été confondus. Celui-ci au contraire s'en retourne tout abattu de tristesse. Ce qui montre assez qu'il n'était pas venu lui parler

avec un esprit de déguisement et de feinte; mais seulement qu'il était faible; et que d'un côté il désirait sincèrement la vie éternelle; mais que de l'autre il était possédé d'une passion très-dangereuse. C'est pourquoi lorsque Jésus-Christ lui eut dit : « Si vous voulez en-« trer en la vie, gardez les commandements « (17) », il lui répond sans artifice et sans le tenter : « Quels commandements » ? Il croyait peut-être que Jésus-Christ lui ferait quelques commandements nouveaux différents du décalogue, pour acquérir en les pratiquant cette vie heureuse qu'il témoignait tant désirer : « Quels « commandements ? lui dit-il. Jésus lui dit : « Vous ne tuerez point : vous ne commettrez « point d'adultère : vous ne déroberez point : « vous ne direz point de faux témoignage (18). « Honorez votre père et votre mère, et vous « aimerez votre prochain comme vous-même « (19) ». Lorsque Jésus-Christ lui eut marqué ces commandements de la loi, ce jeune homme répondit aussitôt : « J'ai gardé tous ces « commandements dès ma jeunesse (20) ». Et sans s'arrêter là, il ajoute aussitôt : « Que « me reste-t-il encore à faire » ? marquant par toutes ces circonstances un désir ardent de posséder la vie éternelle; mais particulièrement en ce qu'il croyait qu'après avoir accompli les commandements dont Jésus-Christ lui parlait, il lui manquait encore quelque chose pour acquérir ce qu'il souhaitait.

2. Que fait Jésus-Christ? Comme il ne pouvait refuser de lui dire ce qu'il lui demandait si ardemment, et qu'il prévoyait d'ailleurs que l'avis qu'il lui allait donner lui paraîtrait dur et pénible, il commence par lui en proposer la récompense. « Si vous voulez être parfait »; lui dit-il, « allez, vendez ce que vous avez, et « donnez-le aux pauvres, et vous aurez un tré-« sor dans le ciel : puis venez avec moi et me « suivez (21) ». Vous voyez, mes frères, comment Jésus-Christ en proposant le travail n'oublie pas d'y joindre le prix et la couronne. Ce qu'il n'aurait pas fait sans doute si ce jeune homme ne lui eût parlé que pour le tenter. Après lui avoir fait cette proposition, il laisse le tout à sa liberté. Et pour empêcher que le conseil qu'il lui donne ne lui paraisse trop difficile; il montre la récompense avec le travail en disant : « Si vous voulez être parfait, vendez « tout ce que vous avez et le donnez aux pau-« vres, et vous aurez un trésor dans le ciel; « puis venez avec moi et me suivez ». C'était déjà une grande récompense que la gloire de suivre Jésus-Christ.

« Et vous aurez un trésor dans le ciel ». Ce jeune homme estimait beaucoup les richesses de la terre, et Jésus-Christ, en lui conseillant de les quitter, lui montre en même temps qu'il ne lui ôtait rien, et il l'assure qu'il recevrait plus qu'il ne donnerait aux pauvres, et que les richesses qu'il lui destinait seraient élevées au-dessus de celles qu'il devait quitter, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Il se sert du mot de « trésor » pour expliquer par ce terme, autant que les paroles humaines en sont capables, que les biens qu'il lui promettait seraient immenses, stables et incorruptibles. Il ne suffit donc pas de mépriser les richesses. Il faut encore secourir les pauvres. Mais il faut sur toutes choses suivre Jésus-Christ, c'est-à-dire faire exactement tout ce qu'il nous commande, être prêt à tout souffrir, et à mourir même à toute heure. Il dit lui-même : « Si quelqu'un « veut venir après moi, qu'il se renonce lui-« même, qu'il porte sa croix et me suive (Luc. « IX, 23) », parce que c'est beaucoup plus de donner son sang et sa vie que de donner ses biens aux pauvres; et que c'est par ce renoncement aux biens de la terre qu'on peut se mettre en état d'offrir à Dieu son sang et sa vie.

« Ce jeune homme ayant entendu ces pa-« roles, s'en alla tout triste (22); » et l'Evangile marque aussitôt que ce n'était pas sans sujet, « parce qu'il avait de grands biens ». Il y a bien de la différence entre l'avarice de ceux qui n'ont que peu de bien ou de ceux qui sont accablés sous le poids de leurs richesses. Ces grands biens rendent encore beaucoup plus avares ceux qui les possèdent. Je vous ai dit cent fois et je ne cesse point de vous le redire, que plus nos richesses s'augmentent, plus nous les aimons; et que pour ainsi dire plus on est riche, plus on devient pauvre, puisqu'on en désire le bien avec plus de violence, et qu'on s'imagine avoir encore besoin de plus de choses. Considérez donc dans ce jeune homme quel est l'empire et la tyrannie de cette passion. Il s'approche de Jésus-Christ avec grande ardeur. Mais aussitôt que le Fils de Dieu lui a parlé de renoncer à ses richesses, il est si surpris et si étonné de cette parole, qu'il ne lui peut faire la moindre réponse. Il demeure dans un triste silence. Il s'en retourne tout abattu et accablé

d'un ennui mortel. Que dit à cela Jésus-Christ, mes frères ?

« Je vous le dis en vérité : il est bien difficile « qu'un riche entre dans le royaume des cieux « (23) » ; marquant par ce mot de « riche », non pas en général celui qui a du bien, mais celui qui en est l'esclave. Que s'il est si difficile que les riches entrent dans le royaume des cieux, que deviendront les avares ? Si c'est assez pour se perdre que de ne pas donner son bien aux pauvres, quel supplice s'attire-t-on lorsque l'on vole le bien des autres ? Mais d'où vient que Jésus-Christ, qui n'avait que des disciples pauvres, et qui ne possédaient rien, ne laisse pas de leur dire « qu'il est difficile qu'un « riche entre dans le royaume des cieux » ? C'était pour les exhorter à ne point rougir de leur pauvreté ? Et voulant comme justifier la défense qu'il leur avait faite de ne rien posséder, après avoir dit d'abord qu'il était difficile qu'un riche entrât dans le ciel, il montre par une comparaison que cela est même impossible.

« Un câble passera plus facilement par le « chas d'une aiguille, qu'un riche n'entrera « dans le royaume des cieux (24) ». Ceci nous fait voir qu'un riche qui use chrétiennement de ses richesses, doit espérer de Dieu une grande récompense. Mais Jésus-Christ montre dans la suite que cela ne peut être que l'ouvrage de Dieu seul, et qu'un riche a besoin d'une grâce très-puissante pour se détacher ainsi de ses richesses. Les disciples furent troublés de cette parole. « Les disciples entendant « cette parole en furent fort étonnés, et ils « disaient : Qui pourra donc être sauvé (25) » ? « Jésus les regardant leur dit : Cela est impos« sible aux hommes, mais tout est possible à « Dieu (26) ». Pourquoi les apôtres étant aussi pauvres qu'ils étaient, se troublent-ils de ces paroles ? Pourquoi en sont-ils surpris ? C'est sans doute par la compassion qu'ils avaient de la perte de tant de monde, par le zèle qu'ils avaient déjà du salut des hommes, par la tendresse qu'ils ressentaient en voyant le péril qui menaçait toute la terre, et par cet esprit de paix qui commençait déjà à les animer. Cet arrêt que Jésus-Christ venait de prononcer contre ceux qui aimaient les richesses, les faisait trembler pour le monde entier, et cette crainte les saisissait de telle sorte qu'ils eurent besoin que Jésus-Christ les consolât. C'est ce qu'il fait aussitôt lorsqu'il leur dit en les regardant : « Cela est impossible aux « hommes, mais tout est possible à Dieu ». Ce regard que l'évangéliste marque, fut un regard doux et favorable, par lequel Jésus-Christ les consola dans leur tristesse et les rassura dans leur crainte, en dissipant toute l'agitation de leur cœur. Après « ce regard » tout puissant il les relève encore par ces paroles, en leur faisant considérer quelle était la force et la vertu de Dieu et en leur donnant de la confiance par cette vue.

3. Que si vous désirez, mes frères, savoir comment « ce qui est impossible aux hommes « est possible à Dieu », je veux bien vous l'expliquer. Car Jésus-Christ n'a point dit cette parole afin qu'elle vous abatte et que vous désespériez de pratiquer cette vertu, comme vous étant impossible, mais afin que, considérant sa grandeur, vous vous y appliquiez avec courage ; que vous invoquiez la grâce de Dieu, afin qu'elle vous soutienne dans un combat si pénible et qu'elle vous fasse acquérir enfin la vie éternelle. Comment donc cela peut-il devenir possible ? Si vous renoncez tous à l'attachement aux biens, si vous méprisez les richesses et si vous foulez aux pieds une passion si basse. Nous voyons assez par la suite que Jésus-Christ ne parle pas de la sorte afin qu'en croyant que Dieu fait tout, vous demeuriez sans rien faire, mais plutôt pour vous exciter à travailler, d'autant plus que ce qu'il vous propose est plus grand et plus difficile. Car saint Pierre lui ayant fait cette demande : « Seigneur, pour « nous autres nous avons tout quitté et nous « vous avons suivi : quelle récompense donc en « recevrons-nous (27) » ? Il lui répond : « Je « vous dis en vérité que pour vous qui m'avez « suivi, lorsqu'au temps de la renaissance gé« nérale le Fils de l'homme sera assis sur le « trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur « douze trônes, et vous jugerez les douze tribus « d'Israël (28) ». Après leur avoir dit quelle récompense il leur préparait, il conclut : « Et « quiconque abandonnera pour moi sa maison, « ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou « sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses « terres, en recevra cent fois autant, et aura « pour héritage la vie éternelle (29) ». Ainsi nous voyons que Dieu rend possible ce qui paraissait auparavant impossible.

Vous me direz peut-être : comment peut-on quitter ses richesses ? Comment celui qui est possédé de l'amour de l'argent, pourra-t-il se

délivrer d'une passion si violente ? Il le pourra s'il commence par retrancher ce qu'il a de superflu. Il se mettra ainsi en état d'aller plus loin et de pratiquer plus fidèlement ce que Jésus-Christ commande ici. N'entreprenez pas de renoncer tout d'un coup à tout votre bien, si ce renoncement vous paraît trop difficile. Commencez par ce que vous pourrez, et montant ainsi de degré en degré, vous vous ferez une échelle sainte qui vous élèvera jusque dans le ciel. Lorsqu'on travaille au contraire à amasser toujours de l'argent, on ressemble à ces malades, qui croient pouvoir éteindre leur fièvre en buvant beaucoup, au lieu que cette eau la redouble et l'enflamme davantage. C'est ainsi que les avares, bien loin d'éteindre leur passion en augmentant leurs richesses, l'irritent au contraire de plus en plus. Rien n'est capable de guérir cette soif si violente de l'argent, sinon de retrancher d'abord le désir d'en acquérir de nouveau, comme la fièvre s'éteint, non en buvant, mais plutôt en ne buvant pas.

Mais c'est cela même que vous ne pouvez pas faire, et vous m'en demandez le moyen. Le moyen le plus court est d'être bien persuadé que plus vous satisferez cette soif de l'argent, plus elle s'irritera, que votre avarice croîtra à proportion de votre bien, et qu'aussitôt que vous cesserez de vouloir vous enrichir, vous arrêterez la cause du mal. Ne continuez donc point à désirer d'être riche, de peur que, désirant toujours ce que vous n'aurez jamais, vous ne rendiez votre maladie incurable, et qu'étant possédé de cette passion ou plutôt de cette rage pour l'argent, vous ne deveniez le plus malheureux de tous les hommes. Car, dites-moi, je vous prie, lequel des deux vous paraîtrait plus misérable, ou celui qui désirerait avec ardeur de manger et de boire, sans avoir jamais ce qu'il désire, ou celui qui n'aurait jamais ni faim ni soif? N'est-il pas visible que ce dernier serait heureux et le premier misérable? C'est un mal si horrible d'avoir une faim et une soif extrêmes sans les pouvoir apaiser, que Jésus-Christ nous voulant tracer une peinture de l'enfer, nous en donne cette image dans le mauvais riche qui, brûlant de soif, ne pouvait trouver une goutte d'eau.

Celui donc qui commence à mépriser le bien, arrête le cours d'un si grand mal ; mais celui qui veut toujours amasser, l'augmente de plus en plus. Quand il aurait dix mille talents dans ses coffres, il en voudrait encore autant ; et s'il les avait, il en désirerait deux fois davantage. Et son avarice croissant toujours, il souhaiterait de pouvoir changer en or les montagnes, la terre et la mer. Tant il est vrai que cette passion, ou plutôt cette manie, n'a point de bornes, et qu'elle allume dans l'âme une soif qui ne peut jamais s'éteindre. Mais, afin de vous faire mieux comprendre que le désir de la fortune se doit guérir, non en le satisfaisant, mais en l'arrêtant, je vous prie de me dire, s'il vous était venu une passion de voler en l'air comme les oiseaux, comment feriez-vous pour l'étouffer. Si ce serait en vous faisant des ailes pour voler, ou bien en bannissant de vous cette pensée comme ridicule et extravagante ? Vous en useriez sans doute de cette sorte ; puisque c'est l'âme et la raison qu'il faut toujours guérir la première dans ces occasions. Que si vous me dites qu'il est entièrement impossible qu'un homme vole, je vous réponds qu'il est encore bien plus impossible de fixer des bornes à l'avarice. Il serait plus aisé à un homme de voler dans l'air, que de guérir son avarice en augmentant ses richesses. Lorsque nos désirs ne se portent qu'à des choses qui sont faisables, il n'est pas impossible alors de les apaiser en les contentant ; mais lorsqu'ils s'attachent à ce qu'il nous est impossible d'obtenir, nous n'aurons jamais de paix qu'en coupant ce mal par la racine et en le retranchant.

Ainsi, mes frères, ne nous embarrassons point en tant de soins inutiles. Renonçons entièrement à cette passion inquiète de l'argent qui ne nous laisserait jamais en repos. Pensons à un autre monde, où nous trouverons des biens sans inquiétude, qui rendent vraiment heureux, et ne désirons que les trésors qui sont dans le ciel. L'acquisition n'en est point pénible, et la possession est le comble de tous les biens. Ce commerce n'est exposé ni aux pertes ni aux périls. Nous n'avons seulement qu'à veiller sur nous-mêmes et à mépriser tout ce que nous voyons ici-bas. Car celui qui s'attache aux richesses de la terre et s'en rend esclave, perdra nécessairement celles du ciel.

4. Pensez à ces vérités, mes frères, et bannissez de vous cette passion de l'avarice. Car je ne crois pas que vous osiez dire que si l'amour de l'argent ne donne point la félicité du ciel, il donne au moins celle de la terre. Quand cela serait vrai, ces biens apparents ne seraient-ils pas de très-grands maux ? Mais ils n'ont pas même cette apparence de bien. Ils

conduisent par de longs tourments dans ceux de l'enfer, et ils rendent malheureux et en ce onde et en l'autre. Car l'avarice est la source de tous les maux. Elle ruine les familles; elle remplit le monde de divisions et de guerres; et elle porte les hommes jusqu'à se tuer eux-mêmes. Mais avant que de les jeter dans ces dernières extrémités, elle perd insensiblement les âmes et les jette dans un honteux abaissement. Elle étouffe toute la générosité qui leur est naturelle, et elle rend ceux qu'elle possède timides, lâches, fourbes, menteurs, voleurs, médisants et esclaves de tous les vices.

Mais peut-être que vous voyant extrêmement riche, vous vous laissez éblouir par cet éclat de l'or, par cette magnificence de bâtiments, par ce grand nombre d'officiers et de domestiques, par cette déférence que tout le monde vous rend, et par cet empressement que tous les hommes ont de vous voir. Quel est donc le remède que nous pouvons apporter à une plaie si profonde? C'est, mes frères, de vous représenter à quelle langueur l'avarice réduit votre âme, quel aveuglement elle y répand, de quelles ténèbres elle la couvre, dans quelle solitude elle la laisse, dans quelle confusion elle la jette. C'est de vous souvenir par combien de maux on acquiert ce peu de bien, par combien de travaux on le garde, avec combien de périls on en jouit; si l'on peut dire néanmoins qu'on en jouisse et qu'on le conserve; puisque quand on éviterait tous les accidents de la vie, la mort enfin nous arrache toutes ces richesses pour les faire passer souvent dans les mains de nos plus grands ennemis. Elle nous ôte tout ce que nous avions, et nous jette dans des lieux où nous ne serons plus suivis de cette foule de domestiques; où nous ne verrons plus rien de toutes ces magnificences qui nous environnent ici-bas; et il ne restera rien à notre âme de tous ces faux biens, que les plaies profondes qu'elle se sera faites pour acquérir ce qui la devait perdre.

Lors donc que vous voyez un homme riche habillé magnifiquement, et accompagné d'un grand nombre d'officiers et de gardes; passez de cette apparence jusque dans son cœur, et dans le fond de sa conscience, et vous la trouverez toute corrompue aux yeux de Dieu, et toute remplie de boue et d'ordure. Souvenez-vous de saint Paul et de saint Pierre; souvenez-vous de saint Jean-Baptiste et du prophète Elie; ou plutôt du Fils de Dieu même, qui n'avait pas où reposer sa tête. Imitez ce divin modèle, imitez ceux qui ont été ses plus fidèles imitateurs. Admirez en vous-mêmes ces trésors ineffables, renfermés dans ces saints hommes.

Si vous êtes frappé d'abord de cet éclat apparent des hommes du monde, et si votre foi en est un peu troublée, écoutez cette parole effrayante de Jésus-Christ, « qu'il est impossible « qu'un riche entre dans le royaume des « cieux ». Comparez si vous voulez avec la perte du ciel, des montagnes d'or et d'argent, une terre d'or, une mer et tout un monde d'or. Tout cela ne vous rend point ce que vous perdez.

Contentez tant que vous voudrez votre avarice. Ajoutez terre à terre; maisons à maisons. Si ce n'est assez de vingt, ayez-en cent. Ayez mille valets et deux mille si vous voulez, ayez des lits, des chambres et des maisons toutes revêtues d'or et d'argent: si cela ne vous satisfait pas encore, ajoutez-y tout le monde même: ayez si vous voulez autant de serviteurs qu'il y a d'hommes sur la terre; rendez-vous maître de la terre et de la mer, que tous les peuples vous soient soumis, que toutes les villes soient sous votre obéissance, que tous les fleuves et que toutes les rivières coulent pour vous; après tout cela, je vous dirai que vous êtes le plus pauvre et le plus misérable de tous les hommes, si vous avez amassé tous ces biens pour perdre le ciel. Car si les amateurs des richesses passagères sont si tourmentés lorsqu'ils ne peuvent acquérir ce qu'ils désirent; combien le seraient-ils davantage, s'ils savaient ce qu'ils perdent en perdant les biens éternels?

Ne dites donc plus que ces grands du monde sont heureux parce qu'ils sont dans l'abondance de toutes choses. Mais dites plutôt qu'ils sont bien misérables de changer le ciel contre un peu de terre et de boue: et qu'ils sont semblables à un roi qui, ayant changé son royaume contre un fumier, ferait gloire de cet échange, comme si ce fumier valait mieux que sa couronne. Et il y a certes peu de différence entre un amas d'or et d'argent et un amas de boue qui est sur un fumier; ou plutôt ce dernier est en quelque sorte préférable à l'autre. Car le fumier au moins est utile. Etant mis sur la terre, il la rend fertile: mais à quoi sert l'or caché sous la terre? Il est entièrement inutile, et plût à Dieu qu'il ne fût qu'inutile.

Car ne servant pas pour ce à quoi il doit servir, il sert à perdre et à condamner au feu ceux qui le possèdent.

De là naissent une infinité de maux; et c'est ce qui a fait dire aux païens, que l'avarice est comme le fort et le retranchement de tous les vices. Le bienheureux Paul l'appelle d'un autre nom qui a beaucoup plus de force, lorsqu'il dit que « l'avarice est la racine de tous les « maux ». (I Tim. 6.)

Pensons à ceci, mes frères, et ne désirons plus à l'avenir ces maisons magnifiques et ces grandes terres, comme étant indignes d'avoir place dans notre cœur. Mais portons une sainte envie à ces hommes de Dieu qui ont auprès de lui une confiance et une liberté si sainte, qui ne possèdent que les biens du ciel, qui, se rendant pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, trouvent dans leur pauvreté un trésor qui les rend véritablement riches. Ainsi les ayant imités sur la terre, nous posséderons avec eux les biens éternels, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui avec le Père et le Saint-Esprit est la gloire, l'honneur et l'empire maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIV.

« APRÈS CELA PIERRE LUI DIT : POUR NOUS AUTRES, VOUS VOYEZ, SEIGNEUR, QUE NOUS AVONS TOUT QUITTÉ, ET QUE NOUS VOUS AVONS SUIVI, QUELLE RÉCOMPENSE DONC EN RECEVRONS-NOUS » ? (CHAP. XIX, 27, JUSQU'AU VERSET 17 DU CHAP. XX.)

ANALYSE.

1. La récompense que Jésus-Christ promet à ceux qui auront tout quitté pour le suivre est offerte aux pauvres aussi bien qu'aux riches.
2. Les apôtres qui quittèrent tout pour Jésus-Christ en furent récompensés dès cette vie, puisqu'ils ont été en vénération à toute la terre.
3. Explication de la parabole des ouvriers de la onzième heure.

4 et 5. Que le Fils de Dieu exhorte plus fréquemment à la pureté des mœurs qu'à la pureté de la foi. — Qu'il suffit de manquer d'une seule vertu pour se perdre. — Que les chrétiens devraient rougir de donner moins aux pauvres que les pharisiens et les juifs. — Qu'il faut imiter les bons, ne point jeter les yeux sur ceux qui ne le sont pas, et ne juger de personne.

1. Pardonnez-moi, bienheureux apôtre, si j'ose vous demander quelles sont ces choses que vous dites avoir quittées? Est-ce une barque, est-ce un filet, est-ce le reste de ce qui est nécessaire à l'art de pêcher, est-ce le métier même de pêcheur? Oui, répond ce saint apôtre. C'est ce que je dis que j'ai quitté, non pour en tirer quelque gloire, mais pour introduire et pour amener à Jésus-Christ cette troupe de pauvres, qui voudront bien tout quitter pour le suivre. Comme Jésus-Christ venait de dire à un homme riche : « Si vous « voulez être parfait, allez vendre ce que vous « avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez « un trésor dans le ciel », afin que les pauvres ne pussent dire : Que ferai-je donc? moi qui n'ai rien, ne pourrai-je être parfait? Saint Pierre fait cette demande au Sauveur, afin que vous, qui êtes pauvre, appreniez de la réponse du Fils de Dieu même que votre pauvreté ne vous empêchera point d'être parfait.

Saint Pierre fait cette demande à Jésus-Christ, afin que si cet apôtre n'eût pas eu assez d'autorité pour lever tous vos doutes par lui-même, comme étant encore imparfait, et n'ayant pas reçu le Saint-Esprit, le Maître

même de Pierre, vous les lève et vous rassure par sa réponse. Ce saint apôtre fait ici ce que nous faisons souvent, lorsque nous nous mettons en peine des autres, et que nous parlons pour leurs intérêts. Il porte à Jésus-Christ comme les humbles remontrances de toute la terre. Car il est assez visible, par ce que nous avons déjà vu, qu'il ne pouvait pas être en peine pour lui personnellement; et que celui qui avait reçu les clés du ciel, devait se promettre ensuite de jouir de tous les biens que l'on y possède.

Et remarquez, mes frères, que cet apôtre marque précisément ici les deux choses que Jésus-Christ venait de demander à ce jeune homme riche; l'une de donner tout aux pauvres, et l'autre de suivre Jésus-Christ: « Nous « avons », dit-il, « quitté tout, et nous vous « avons suivi ». Ils ont tout quitté afin de le suivre. Car il est bien plus aisé de suivre Dieu, après qu'on a tout quitté pour lui; et ce renoncement a tout rempli l'âme de confiance et de joie. Que répond donc le Fils de Dieu à saint Pierre? « Je vous dis en vérité, que pour vous « qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la re- « naissance générale, le Fils de l'homme sera « assis sur le trône de sa gloire, vous serez « aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les « douze tribus d'Israël (28) ». Quoi, mes frères, Judas sera-t-il assis sur l'un de ces douze trônes? Qui pourrait avoir cette pensée? Comment donc s'accomplira cette parole du Fils de Dieu? Jérémie nous représente un arrêt de Dieu qu'il donne lui-même aux Juifs, qui peut éclaircir ce doute: « Je parlerai », dit Dieu par ce prophète, « sur une nation et sur un « royaume, afin de le perdre et de le ruiner. « Si cette nation se convertit et se retire du « mal, je me repentirai aussi des maux que « j'avais résolu de lui faire. Je parlerai de « même sur une nation et sur un royaume « pour le rétablir et le réédifier; et s'ils font « le mal en ma présence, et qu'ils n'écoutent « point ma voix, je me repentirai du bien que « j'avais promis de leur faire ». (Jérém. XVIII, 9.) Comme s'il disait: Je change également mes ordres, soit pour le bien, soit pour le mal. Quand j'aurais promis à un peuple de le rétablir, s'il se rendait indigne de ma promesse, je ne l'accomplirais pas.

Cette conduite de Dieu a paru encore dans le premier homme. Dieu lui dit: « Votre « crainte et votre terreur sera sur toutes les « bêtes de la terre ». (Gen. III, 2.) Et cela néanmoins ne s'est point exécuté parce qu'il se rendit lui-même indigne de cette souveraineté que Dieu lui avait donnée sur les animaux. Et c'est ce qui est arrivé à Judas. Considérez en ceci, mes frères, la sagesse de Dieu. Il veut empêcher d'un côté que la sévérité de ses menaces ne désespère les hommes s'ils croyaient qu'il leur serait impossible de les éviter. Il veut empêcher de l'autre que la grandeur de ses promesses ne les jette dans le relâchement, en leur persuadant qu'ils n'ont plus rien à craindre après que Dieu s'est ainsi déclaré en leur faveur. Il les désabuse par son prophète de cette double erreur. Si je vous menace, leur dit-il, n'entrez point dans le désespoir; puisque vous pouvez comme les Ninivites me faire révoquer mon arrêt par votre conversion et votre pénitence. Que si, au contraire, je vous fais de grandes promesses, ne vous en rendez pas indignes par votre lâcheté et votre négligence; puisque si vos déréglements m'obligent de les rétracter, non-seulement elles vous deviendront inutiles, mais elles vous rendront même plus punissables. Je ne fais mes promesses qu'à ceux qui en sont dignes, et qui persévèrent dans le service qu'ils me rendent.

C'est pourquoi, lorsqu'il parle à ses apôtres, il ne leur dit pas seulement: Vous serez assis sur des trônes: mais il ajoute: « vous qui « m'avez suivi », afin de rejeter Judas de leur nombre, et de leur associer au contraire tous ceux qui dans la suite de l'Eglise quitteraient tout pour le suivre. Car Jésus-Christ ne dit pas ceci seulement pour ses apôtres, ou pour Judas qui s'est rendu indigne de ce bonheur. Il avait en vue toute son Eglise. Il promet à ses apôtres les biens à venir, quand il leur dit qu'ils seraient assis sur douze trônes. Parce qu'ils étaient déjà élevés au-dessus de toute la terre, et qu'ils ne cherchaient plus rien de tous les biens d'ici-bas. Mais il promet aux autres les biens même d'ici-bas, lorsqu'il ajoute: « Et quiconque abandonnera pour moi sa mai- « son ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, « ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou « ses terres, en recevra cent fois autant, et aura « pour héritage la vie éternelle (39) ». Il semble que Jésus-Christ appréhende que ce qu'il vient de dire à ses apôtres: « vous serez assis » et le reste, ne donne lieu aux hommes de croire qu'il réservait cette récompense seulement pour ses disciples, et que les autres n'y auraient

aucune part. C'est pourquoi il adresse ici son discours généralement à tous les hommes ; et il veut les assurer de l'avenir par l'expérience du présent. Quand ses disciples étaient encore faibles, il ne leur promettait que des choses basses. Quand il les retire de la pêche, et qu'il les fait renoncer à leurs filets, il ne leur promet ni le ciel, ni un trône comme ici ; mais il leur dit seulement « qu'ils deviendraient pêcheurs « d'hommes (Matth. IV, 19) » ; mais lorsqu'ils sont plus avancés, il leur propose les récompenses du ciel.

2. Cette parole : « Vous serez assis, et vous « jugerez les douze tribus d'Israël », ne veut dire autre chose sinon qu'ils les condamneraient. Car nous ne devons pas croire que les apôtres seront assis alors effectivement dans des trônes pour être les juges des Juifs. Jésus-Christ leur dit qu'ils condamneraient les Juifs, comme il dit ailleurs, que la reine de Saba et que les Ninivites les condamneraient. C'est de cette manière que le Fils de Dieu dit ici que ses apôtres condamneraient non tous les hommes de la terre, mais « les tribus d'Israël ». Comme les Juifs et les apôtres avaient été également élevés dans les mêmes lois, dans les mêmes coutumes et dans les mêmes cérémonies, lorsque les Juifs prétendront s'excuser par la loi de ce qu'ils n'auraient pas cru en Jésus-Christ, comme si Moïse leur eût défendu de l'écouter, le Fils de Dieu les condamnera aussitôt en leur opposant ses apôtres, qui, étant Juifs comme eux, ont bien su allier la loi avec la foi de l'Evangile, et respecter l'une sans offenser l'autre. C'est pourquoi il dit d'eux en un autre endroit, « qu'ils seraient « les juges des Juifs ».

Vous me demanderez peut-être en quoi donc consiste l'avantage des apôtres, s'il ne leur promet que ce qu'il a dit des Ninivites et de la reine de Saba ? Je vous réponds que Jésus-Christ leur a promis et leur promettra encore dans la suite beaucoup d'autres choses, et qu'ils ont encore d'autres avantages que celui-ci. Mais l'on peut dire même que le terme dont il se sert en parlant de ses apôtres, marque quelque chose qui leur est particulier. Il dit simplement en parlant du peuple de Ninive : « Les Ninivites s'élèveront et con« damneront ce peuple », et il dit la même chose de la reine de Saba. Mais il dit plus lorsqu'il parle de ses apôtres : « Quand le Fils « de l'homme », leur dit-il, « sera assis sur « le trône de sa gloire, alors vous serez « aussi assis sur douze trônes ». Ce mot de « trône » marque qu'ils régneront avec lui, et qu'ils participeront à sa gloire ; ce qui a rapport à ce que dit saint Paul : « Si nous « souffrons avec lui, nous régnerons aussi « avec lui (II Tim. II, 12) ». Car le terme de trône ici employé pour désigner la récompense des apôtres, ne veut pas dire qu'ils siégeront comme juges. Lui seul sera assis comme seul juge ; et ces trônes qu'il promet à ses disciples, marquent seulement la grande gloire dont ils seront comblés alors.

C'est donc là la récompense qu'il promet à ses disciples. Pour les autres, il leur promet « la vie éternelle dans l'autre monde, et le « centuple dans celui-ci ». Et s'il fait cette promesse au commun de ses disciples, il la fait encore plus à ses apôtres : et il l'a même vérifiée en leur personne. Car n'ayant quitté que des filets, ils sont devenus maîtres de tous les biens des fidèles. On a mis à leurs pieds le prix des maisons et des terres qu'on avait vendues ; et les serviteurs de Jésus-Christ ont été prêts à donner pour eux leur propre vie, selon que saint Paul le dit des Galates : « Si « vous eussiez pu », leur dit-il, « vous m'au« riez donné vos propres yeux ». (Gal. IV, 15.)

Quand Jésus-Christ dit ici : « Quiconque « quittera sa femme », il ne nous commande pas de rompre les mariages. Il faut entendre ces paroles dans le même sens que ces autres : « Celui qui perdra son âme pour moi, la trou« vera ». Ce qu'il ne dit pas pour nous porter à nous tuer nous-mêmes, et à arracher avec violence notre âme de notre corps : mais pour nous avertir de préférer toujours la piété à tout le reste. C'est l'avis qu'il donne ici aux hommes à l'égard de leurs femmes, et de leurs frères, et de tous leurs proches. Il me semble, que par ces paroles, il marque obscurément les persécutions qui devaient bientôt arriver dans son Eglise. Car, comme il devait y avoir beaucoup de pères qui précipiteraient leurs propres enfants dans le crime, et beaucoup de femmes qui y pousseraient leurs maris, Jésus-Christ veut que les fidèles cessent de regarder comme leurs femmes ou leurs pères, les personnes qui les pousseraient à l'impiété. C'est ce que saint Paul dit en d'autres termes : « Si l'infidèle se sépare, qu'il se sépare ». (I Cor. VII, 15.)

Après avoir donc ainsi relevé le courage de

ses apôtres, et leur avoir inspiré une sainte confiance, et pour eux-mêmes et pour le reste des hommes, il ajoute aussitôt : « Plusieurs de « ceux qui auront été les premiers, seront les « derniers ; et plusieurs de ceux qui auront été « les derniers, seront les premiers (30) ». Cette sentence, quoique générale et dite pour tout le monde, se peut particulièrement entendre des pharisiens qui persistèrent jusqu'à la fin dans leur incrédulité. Et ceci a rapport à ce qui est dit ailleurs : « Que plusieurs viendraient de « l'Orient et de l'Occident pour être dans le « bienheureux sein d'Abraham, d'Isaac et de « Jacob, mais que les enfants du royaume se- « raient jetés dehors ». (Matth., VIII, 11.)

Jésus-Christ ajoute ensuite une parabole qui est d'une extrême consolation pour ceux qui ne se sont convertis que tard. « Le royaume « des cieux est semblable à un père de famille « qui sortit dès la pointe du jour afin de louer « des ouvriers pour travailler à sa vigne. (Chap. « XX, 1.) Et étant demeuré d'accord avec les « ouvriers qu'ils auraient un denier pour leur « journée, il les envoya à sa vigne (2). Etant « sorti sur la troisième heure du jour et en « ayant vu d'autres qui se tenaient dans la « place sans rien faire (3), il leur dit : Allez- « vous-en aussi vous autres dans ma vigne, et « je vous donnerai ce qui sera raisonnable (4). « Et ils s'y en allèrent. Il sortit encore sur la « sixième et sur la neuvième heure du jour et « fit la même chose (5). Et étant sorti sur la « onzième heure, il en trouva d'autres qui se « tenaient là sans rien faire, auxquels il dit : « Pourquoi demeurez-vous là tout le long du « jour sans travailler (6) ? Parce que, lui dirent- « ils, personne ne nous a loués ; et il leur dit : « Allez-vous-en aussi dans ma vigne, et je vous « donnerai ce qui sera raisonnable (7). Le soir « étant venu, le maître de la vigne dit à celui « qui avait la charge de ses affaires : Appelez « les ouvriers, et payez-leur leur journée en « commençant depuis les premiers jusqu'aux « derniers (8). Ceux donc qui n'avaient tra- « vaillé que depuis la onzième heure s'étant « approchés, reçurent chacun un denier (9). « Or, ceux qui avaient été loués les premiers « venant à leur tour, croyaient qu'on leur don- « nerait davantage ; mais ils ne reçurent néan- « moins que chacun un denier (10). Et après « l'avoir reçu, ils murmuraient contre le père « de famille (11), en disant : Ces derniers n'ont « travaillé qu'une heure, et vous leur avez « donné autant qu'à nous qui avons porté le « poids du jour et de la chaleur (12). Mais il « répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous « fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu « avec moi d'un denier (13) ? Emportez ce qui « est à vous et allez-vous-en. Il me plaît de « donner à ce dernier autant qu'à vous (14). « Ne m'est-il pas permis de faire ce que je « veux de ce qui est à moi ? ou faut-il que « votre œil soit envieux et mauvais parce que « je suis bon (15) ? Ainsi les derniers seront « les premiers, et les premiers seront les der- « niers ; parce qu'il y en a beaucoup d'appelés « mais peu d'élus (16) ».

3. Quel est, mes frères, le but de cette parabole ? Car il semble que la conclusion que Jésus-Christ en tire soit contraire à ce qu'il a dit d'abord. Son commencement montre que tous ces ouvriers reçoivent la même récompense, et non pas que les uns soient chassés et que les autres occupent leur place. Et cependant Jésus-Christ dit le contraire et avant et après cette parabole : « Les premiers », dit-il, « seront les derniers, et les derniers seront les « premiers », c'est-à-dire qu'ils seront devant ceux qui auparavant étaient les premiers, parce que ceux-ci n'auront pas gardé leur rang et qu'ils seront devenus les derniers de tous. Ce qu'il confirme encore par cette parole : « Parce « qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu « d'élus ». Et c'est ce qui donne un double sujet à ces premiers de s'affliger de leur malheur, et un double sujet aux autres de se réjouir de leur état. Cependant le corps de la parabole ne témoigne point cela, puisqu'elle ne dit autre chose sinon que les derniers seront égalés à ceux qui avaient beaucoup travaillé : « Vous leur avez », disent-ils eux-mêmes, « donné autant qu'à nous, qui avons porté le « poids du jour et de la chaleur ».

Il faut donc tâcher d'abord de comprendre quel est le but de cette parabole, et lorsque nous l'aurons bien compris, nous éclaircirons aisément tous les autres doutes. Jésus-Christ entend par cette « vigne » les commandements de Dieu : Le « temps » d'y travailler est toute la vie présente. Ces « ouvriers » qui sont appelés à ces différentes heures, marquent ceux qui sont appelés dans les différents âges de leur vie. Tout cela est clair ; mais la difficulté est de savoir comment ces premiers, qui avaient fait beaucoup, s'étaient rendus agréables à Dieu et avaient souffert avec courage tout le travail

du jour, deviennent enfin jaloux, et s'abandonnent à la passion criminelle de l'envie. Ils ne peuvent souffrir que ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure avec eux reçoivent la même récompense. Ils s'en plaignent et disent en murmurant : « Vous leur avez donné au« tant qu'à nous, qui avons porté le poids du « jour et de la chaleur ». Ils ont tout ce qu'on leur a promis : ils ne perdent rien de leur récompense ; mais ils sont jaloux et ils s'affligent du bonheur des autres. Le père de famille ne peut souffrir cette envie, et voulant comme se justifier contre l'injustice de leurs plaintes, il fait voir en même temps l'excès de sa bonté et celui de leur malice : « Mon ami », dit-il, « je « ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas « convenu avec moi d'un denier par jour ? « Emportez ce qui est à vous, et allez vous-en. « Il me plaît de donner à ce dernier autant « qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce « que je veux, ou faut-il que votre œil soit en« vieux parce que je suis bon » ?

Que nous apprend Jésus-Christ par cette image qu'il nous représente ? Car on voit encore la même chose dans quelques autres paraboles, comme dans ce frère aîné de l'enfant prodigue, qui fut fâché de voir avec quels témoignages d'amitié son père avait reçu ce fils ingrat, pour qui il faisait ce qu'il n'avait jamais fait pour lui qui était demeuré fidèle. Comme dans la parabole des ouvriers de la vigne, les derniers sont préférés aux premiers, en ce qu'ils reçoivent avant eux leur récompense ; de même en celle-ci, le prodigue est préféré à son frère, en ce qu'il reçoit de son père plus que son aîné n'en avait reçu, comme celui-ci le témoigne lui-même.

Que dirons-nous donc ici, mes frères ? Croirons-nous que dans le royaume des cieux il y ait de ces envies et de ces murmures ? Dieu nous garde de cette pensée. L'envie n'entre point dans un lieu si pur. Si les saints qui sont encore sur la terre, bien loin d'avoir de la jalousie contre les pécheurs qui se convertissent, seraient prêts même à donner leur propre vie pour sauver leur âme, que devons-nous croire des saints du ciel ? Avec quelle joie verront-ils le bonheur des pécheurs, et ne considéreront-ils pas leur gloire comme la leur propre ?

D'où vient donc que Jésus-Christ se sert de ces expressions si figurées ? Nous devons considérer que ce qu'il nous propose est une parabole, et que dans ces figures paraboliques nous pouvons ne nous mettre pas tant en peine d'expliquer chaque mot. Mais quand nous avons une fois bien compris la fin et le but de toute la parabole, nous devons nous en servir pour notre édification, sans faire tant d'efforts pour éclaircir tout le reste.

Quel est donc le but de cette parabole ? Le dessein principal de Jésus-Christ est de s'en servir pour encourager les personnes qui se donnent tard à Dieu, et pour les empêcher de croire que la vieillesse la plus avancée puisse rien diminuer de leur récompense. S'il en fait voir en même temps d'autres qui murmurent d'un traitement si favorable à l'égard de ces personnes, ce n'est pas qu'en effet il y ait dans le royaume des cieux des envies et des murmures, Dieu nous garde de cette pensée. Il veut seulement que nous concevions que la gloire dont ces derniers jouissent est si grande que si les autres n'étaient tout à fait incapables d'envie, elle pourrait leur en donner. Nous nous servons nous-mêmes tous les jours de ces sortes d'expressions. Nous disons à nos amis : Un tel m'a querellé de ce que je vous ai fait tant d'honneur ; non pas qu'on nous ait fait un reproche sérieux ou que nous en voulions faire nous-mêmes, mais nous parlons ainsi pour faire mieux comprendre à quelqu'un la manière favorable dont on l'a traité.

Vous me demandez peut-être pourquoi on ne fait pas venir tous ces ouvriers en même temps dans cette vigne ? Je réponds que le dessein de Dieu a été de les appeler tous en même temps. S'ils ne veulent pas venir lorsqu'on les appelle, cette différence vient de la volonté de ceux qui sont appelés. C'est pourquoi Dieu appelle les uns « de grand matin », les autres « à la troisième heure », les autres « à la sixième », les autres « à la neuvième », et les autres enfin « à la onzième », lorsqu'il savait qu'ils se rendraient et qu'ils obéiraient à sa voix.

C'est ce que marque clairement l'apôtre saint Paul : « Mais quand il a plu à Dieu, il m'a sé« paré dès le ventre de ma mère ». (Gal. I, 15.) Quand est-ce que cela a plu à Dieu, sinon quand il a vu que l'apôtre lui obéirait ? Dieu eût voulu l'appeler à lui dès le commencement de sa vie, mais parce que Paul ne se fût pas rendu à sa voix, Dieu a pris le parti de ne l'appeler que lorsqu'il a vu qu'il lui obéirait. C'est ainsi que Dieu n'a appelé le bon larron qu'à la der-

nière heure; quoiqu'il l'eût pu faire plus tôt s'il eût prévu que cet homme se fût rendu à sa voix. Car si saint Paul même n'eût pas obéi à Dieu, s'il l'eût appelé plus tôt, combien ce larron l'aurait-il moins fait?

4. Que si ces ouvriers disent : « C'est parce « que personne ne nous a loués », il faut se souvenir de ce que je viens de dire ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas examiner trop scrupuleusement toutes les circonstances d'une parabole. Outre que ce n'est pas le père de famille qui dit cette parole, mais seulement les ouvriers : et si le père de famille ne les en reprend pas, c'est pour ne pas les troubler dans le dessein qu'il avait de les encourager à travailler dans sa vigne. Car il montre assez qu'il a fait tout ce qu'il a pu de son côté, afin que tous ses ouvriers vinssent dès la première heure du jour travailler pour lui en disant : « Qu'il était sorti « dès le matin pour les louer ». Ainsi, cette parabole nous fait voir dans toute la suite que les hommes se donnent à Dieu en des âges très-différents; les uns fort jeunes, les autres plus avancés en âge, et les derniers enfin dans la plus grande vieillesse. Et Dieu voulant arrêter l'orgueil de ceux qui auraient commencé à travailler de bonne heure, et les empêcher de mépriser ceux qui ne l'auraient fait que tard, promet la même récompense à des travaux si courts, que celle dont il récompensera les plus longs.

Comme il venait d'exhorter les chrétiens aux choses les plus pénibles et les plus parfaites, à renoncer à tout leur bien, à le donner tout aux pauvres, et à fouler aux pieds toute la terre; ce qui ne se peut faire que par une grande application de cœur et d'esprit et par une grande violence; pour les exciter davantage, et pour allumer en eux le feu de la charité, il leur montre que bien qu'un homme vienne le dernier de tous au service de Dieu, et seulement à la dernière heure, il peut néanmoins recevoir de lui la même récompense que ceux qui auront travaillé durant tout le jour. Il ne leur dit pas néanmoins ceci clairement, de peur que quelqu'un n'en abusât et n'en devînt plus lâche et plus négligent. Il montre que sa pure miséricorde fera cet ouvrage; que ce sera elle seule qui les soutiendra et qui fera que leur récompense ne sera pas moins grande, quoique leurs travaux aient été si courts.

C'est là le principal but de cette parabole. Que si Jésus-Christ dit ensuite : « Que les der- « niers seront les premiers, et que ceux qui « étaient les premiers seront les derniers : que « plusieurs seront appelés, mais qu'il y en « aura peu d'élus », il ne faut pas s'étonner de cela. Ce n'est point une conclusion qu'il tire du corps de cette parabole. Mais c'est comme s'il disait : Vous voyez ici une chose qui vous surprend dans l'égalité des derniers avec les autres; vous en verrez une autre qui vous frappera bien davantage. Vous ne voyez point dans cette parabole que les premiers deviennent les derniers, puisque tous ces ouvriers reçoivent la même récompense; mais vous verrez avec bien plus d'étonnement que les premiers deviendront les derniers de tous, et que les derniers au contraire seront les premiers.

Il me semble que Jésus-Christ, par ces dernières paroles, marque les Juifs et ceux d'entre les chrétiens qui, après avoir commencé avec ferveur, se sont relâchés dans la suite, et ont tourné la tête en arrière; ou ceux qui, après s'être laissés aller d'abord à toutes sortes de déréglements, se sont réveillés ensuite d'un profond sommeil, et sont entrés dans la voie de Dieu avec tant de ferveur, qu'ils ont devancé ceux qui y marchaient avec plus de zèle. Car nous avons vu souvent de ces changements heureux, soit de la part de ceux qui sont passés de l'erreur à la foi, soit de la part de ceux qui se sont convertis d'une vie mauvaise à une vie sainte.

C'est ce qui m'oblige, mes frères, à vous conjurer de demeurer fermes dans la pureté de la foi, et dans l'intégrité des mœurs. Si notre vie ne répond à la sainteté de notre croyance, nous tomberons dans d'épouvantables supplices. Saint Paul nous a marqué que cette vérité terrible avait été figurée dès le commencement de la loi, lorsqu'il dit : « Que tous les « Israélites ont bu un même breuvage spiri- « tuel, qu'ils ont tous mangé d'une même « nourriture spirituelle, et que néanmoins ils « n'ont pas tous été sauvés, mais que plusieurs « d'entre eux ont été tués dans le désert ». (I. Cor. x, 3.) Jésus-Christ nous dit aussi la même chose, lorsqu'il nous assure que quelques-uns de ceux « qui auront chassé les démons, et qui « auront prophétisé » (Matth. vii, 22,), ne laisseront pas d'être damnés. Toutes ces autres paraboles « des vierges folles et des vierges sages ; « de ce filet qui est jeté dans la mer, d'où l'on « rejette les mauvais poissons; de ces épines qui

« étouffent la semence ; et de cet arbre qui ne « produisait point de bon fruit », nous font voir qu'il faut avoir de la vertu et la témoigner au dehors par ses bonnes œuvres.

Le Fils de Dieu ne nous exhorte que rarement à la pureté des dogmes et de la foi. C'était une chose qui ne nous devait pas coûter beaucoup de peine. Mais il nous excite souvent à la pureté de la vie, et au règlement de nos mœurs, parce que cela demande un combat continuel et de grands travaux. Et il est très-remarquable qu'on ne se perd pas seulement pour n'avoir eu aucune vertu, mais même pour avoir manqué d'en avoir quelqu'une. Par exemple l'aumône n'est qu'une vertu particulière, elle est comme un membre du corps des vertus; et néanmoins si nous négligeons de la pratiquer, cette négligence seule nous mène en enfer. Les vierges folles n'ont été éternellement séparées de la couche nuptiale de l'époux, que pour avoir manqué à ce devoir. Le mauvais riche n'a été précipité dans ces flammes éternelles que pour n'avoir pas fait l'aumône. Et nous apprenons de la bouche du Fils de Dieu, que tous ceux qui ne lui auront pas donné à manger en la personne du pauvre, seront condamnés avec les démons.

Ce n'est encore qu'une partie de la vertu de s'abstenir des médisances et des injures : et néanmoins si l'on n'est exact à les éviter, on ne doit point espérer de place dans le paradis : « Celui », dit Jésus-Christ, « qui dit à son « frère vous êtes un fou, sera condamné à la « géhenne du feu ». (Matth. v, 22.) La chasteté n'est aussi qu'une vertu particulière, et cependant sans cette vertu on ne verra jamais Dieu. Saint Paul le dit lui-même : « Recherchez la « paix et la chasteté, parce que sans elle on ne « verra jamais Dieu ». (Hébr. XII, 14.) L'humilité n'est aussi qu'une vertu particulière ; et néanmoins si nous ne l'avons, quand nous ferions d'ailleurs les actions les plus éclatantes, elles seraient toutes impures et souillées aux yeux de Dieu. C'est ce que nous voyons dans le pharisien de l'Evangile, qui faisait tant de bonnes œuvres et qui perdit tout, parce qu'il était orgueilleux. Mais je vais encore plus loin et je vous dis qu'il n'est pas même nécessaire, pour être puni éternellement, d'omettre quelqu'une des vertus que Jésus-Christ nous commande. C'est assez de ne la pratiquer que faiblement et négligemment et d'une manière indigne de Dieu : « Si votre justice », dit Jésus-Christ, « n'est plus abondante que celle des « pharisiens, vous n'entrerez point dans le « royaume des cieux ». (Matth. v, 20.) C'est pourquoi quand vous donnerez l'aumône, si vous ne la donnez plus qu'eux, vous n'entrerez point dans ce royaume éternel. Vous me demandez combien ils donnaient. C'est ce que je voulais dire, afin que ceux qui ne donnent rien, soient excités à le faire à l'avenir, et que ceux qui donnaient déjà, n'en tirent point vanité, mais qu'ils pensent plutôt à donner encore davantage.

Les pharisiens, mes frères, donnaient d'abord la dixième partie de tous leurs biens ; ils en donnaient encore la dixième deux autres fois ; et ainsi ce qu'ils offraient à Dieu montait presque jusqu'au tiers de tout leur bien. Ils donnaient de plus les prémices et les premiers-nés, et beaucoup d'autres choses que la loi marquait en partie pour le péché, et en partie pour les purifications ordinaires. Ils donnaient beaucoup d'autres choses, comme dans les jours de fête, dans les jubilés, dans la remise de ce qu'on leur devait ; dans l'affranchissement de leurs esclaves ; dans les prêts qu'ils faisaient sans en rien prendre. Si donc ces hommes qui donnaient le tiers et même la moitié de tout leur bien, puisque ces additions allaient bien à peu près jusque-là, si dis-je ces hommes en donnant tant de choses ne faisaient encore rien selon que Jésus-Christ nous en assure, que deviendrez-vous, vous autres, qui ne pensez pas même à donner aux pauvres le dixième de ce que vous avez? N'est-ce pas avec raison qu'il est dit dans l'Evangile, « qu'il y en aura peu de sauvés » ?

5. Veillons donc sur nous, mes frères, et appliquons-nous sérieusement à la vertu. Si l'omission d'une seule vertu particulière nous est si dangereuse, et nous jette dans un tel malheur, quels supplices nous attirerons-nous si nous méprisons toutes les vertus, et si nous n'en avons aucune? Qui peut espérer de se sauver, me direz-vous, s'il suffit pour se perdre d'omettre une seule des règles de l'Evangile ? Quel moyen d'éviter l'enfer? C'est ce que je vous demande à vous-mêmes, et à quoi je vous prie de me répondre. Cependant, mes frères, si nous pensons bien à nous, il n'y a rien encore de désespéré; il n'y a rien d'impossible. Nous pouvons nous sauver si nous avons recours à l'aumône comme à un remède salutaire pour guérir toutes nos blessures. L'huile ne

donne pas tant de force au corps que l'aumône et la charité en donnent à l'âme. Elles la rendent invulnérable à tous les traits de nos ennemis, et invincible au démon même. Lorsqu'il la surprend et qu'il l'attaque, elle lui échappe. Cette huile sainte fait qu'elle se glisse et se délivre d'entre ses mains cruelles comme un corps frotté d'huile s'écoule d'entre les mains de ceux qui le tiennent. Fortifions donc notre âme de cette huile sainte qui la guérit lorsqu'elle est blessée, et qui l'éclaire dans ses ténèbres.

Pourquoi donc, me direz-vous, cet homme qui est si riche et qui a tant d'argent dans ses coffres, ne donne-t-il rien aux pauvres? Que vous importe cela? Si étant pauvre vous donnez plus que le riche, vous en serez d'autant plus louable. N'est-ce pas ce que saint Paul admira dans les Macédoniens (II Cor. IX, 2), non pas qu'ils fissent l'aumône, mais qu'ils la fissent étant pauvres comme ils étaient? N'arrêtez donc pas vos yeux sur ces riches qui sont avares; jetez-les plutôt sur Jésus notre commun maître qui n'avait pas où reposer sa tête en ce monde.

Pourquoi, me direz-vous encore, un tel n'imite-t-il pas cet exemple? Et moi je vous dis: Qui vous a établi son juge? Ne jugez point les autres et tâchez de vous rendre irrépréhensible vous-même. Ne savez-vous pas que vous vous attirez un plus grand supplice, si vous accusez les autres de ne point faire ce que vous ne faites pas vous-même, et si vous commettez la même faute que vous condamnez en eux? Si Jésus-Christ défend aux plus innocents de juger les autres, combien plus le défend-il aux pécheurs? Ne jugeons donc plus nos frères, et ne jetons point les yeux sur ceux qui vivent négligemment. Regardons uniquement Jésus-Christ Notre-Seigneur, et que son exemple soit le modèle de nos actions. N'est-ce pas moi, nous dit-il, qui vous ai comblés de biens? N'est-ce pas moi qui ai payé votre rançon, afin que vous eussiez toujours l'œil sur moi? Est-ce un autre qui vous a fait toutes ces grâces? Pourquoi donc détournez-vous vos yeux de votre maître, afin de les jeter sur un autre qui n'est que serviteur comme vous?

N'a-t-il pas dit: « Apprenez de moi que je « suis doux et humble de cœur » ? (Ib. XX, 26.) Et ailleurs: « Que celui qui veut être le pre« mier de tous, soit le serviteur des autres » ? Que « le Fils de l'homme n'est pas venu pour « être servi, mais pour servir lui-même les « autres » ? (Ib. 27.) N'est-ce pas lui aussi qui, pour empêcher que le mauvais exemple et le relâchement des autres ne vous pût nuire, vous a dit: « Je vous ai donné l'exemple afin « que vous fassiez comme vous avez vu que « j'ai fait moi-même » ? (Jean, XIII, 15.)

Vous me direz peut-être que vous n'avez personne sur la terre qui vous puisse servir de modèle et vous donner bon exemple. C'est en cela même que vous serez plus digne de louange, si vous embrassez la vertu sans avoir personne qui vous y porte. Ce que je vous dis se peut faire et même aisément, si nous le voulons. Car quel exemple avaient eu Noé, Abraham, Melchisédech, Job, et tant d'autres qui leur ont été semblables? S'il faut regarder les hommes, jetez les yeux sur ceux-ci que je vous nomme, et non sur ceux dont vous dites tous les jours, quand vous vous entretenez avec vos amis: Cet homme a tant de revenu en fonds de terre. Il a telle et telle maison. Cet autre bâtit tous les jours, il fait des palais magnifiques. Pourquoi jetez-vous ainsi les yeux sur les mondains? Si vous voulez vous arrêter aux hommes, considérez ceux qui ont de la vertu, qui craignent Dieu, et qui vivent selon ses préceptes, et non ceux qui l'offensent et le déshonorent.

Si vous jetez les yeux sur ces amateurs du monde, vous n'apprendrez d'eux que le mal. Vous en deviendrez plus négligent, plus superbe, plus disposé à juger et à condamner les autres. Que si vous vous proposez pour modèle ceux qui vivent saintement, vous apprenez d'eux à vous avancer toujours dans l'humilité, dans la vigilance, dans la componction et dans toutes les autres vertus. Souvenez-vous du malheur où le pharisien tomba autrefois. Au lieu de se proposer pour modèle ceux qui vivaient mieux que lui, il ne regarda que le publicain, et en s'élevant au-dessus de lui, il perdit le fruit de tous ses travaux. Souvenez-vous de cet exemple, et que cette pensée vous fasse trembler. Considérez au contraire que David est devenu si saint en s'excitant à la vertu par les grands exemples de ses pères: « Je suis étranger », dit-il, « sur la terre comme « tous mes pères l'ont été ». (Ps. XXXVIII, 16.) Ce saint prophète et tous ceux qui lui ont été semblables, ne se sont jamais arrêtés à considérer les pécheurs. Ils ont détourné d'eux

leurs yeux pour les jeter sur ceux qui excellaient dans la vertu.

Imitez, mes frères, ces hommes de Dieu. Vous n'êtes pas établi juge pour condamner ou pour punir les péchés des autres. Dieu ne vous a point commandé de faire une exacte recherche de toute leur vie. Il vous a ordonné de vous juger vous-même et non pas vos frères. « Si nous nous jugions nous-mêmes », dit saint Paul, « nous ne serions pas jugés : mais « lorsque le Seigneur nous juge, il nous châ- « tie ». (I Cor. XI.) Vous confondez cet ordre et vous faites tout le contraire. Tous vos péchés grands ou petits vous paraissent comme rien, et vous vous rendez un censeur sévère des moindres fautes des autres.

Faisons cesser, mes frères, un si grand désordre. Etablissons un tribunal dans notre cœur. Soyons nos accusateurs, nos témoins et nos juges, et punissons-nous nous-mêmes de nos propres fautes. Que si vous voulez jeter les yeux sur les actions des autres, n'envisagez que le bien et non pas le mal. Ainsi, la considération de leur vertu, le souvenir de nos péchés, et le jugement sévère que nous porterons de nous-mêmes nous tiendront lieu d'un aiguillon continuel, qui nous fera marcher plus vite dans la voie de Dieu, afin que, croissant toujours en ferveur et en humilité, nous puissions jouir de ce bonheur éternel que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXV.

« ET JÉSUS ALLANT A JÉRUSALEM PRIT A PART SES DISCIPLES PENDANT LE CHEMIN, ET LEUR DIT : NOUS NOUS EN ALLONS A JÉRUSALEM, ET LE FILS DE L'HOMME SERA LIVRÉ AUX PRINCES DES PRÊTRES ET AUX DOCTEURS DE LA LOI, ET ILS LE CONDAMNERONT A LA MORT, ET ILS LE LIVRERONT AUX GENTILS, AFIN QU'ILS LE TRAITENT AVEC MOQUERIE ET AVEC OUTRAGE, QU'ILS LE FOUETTENT ET QU'ILS LE CRUCIFIENT : ET IL RESSUSCITERA LE TROISIÈME JOUR ». (CHAP. XX, 17, 18, 19, JUSQUAU VERSET 29.)

ANALYSE.

1. Jésus-Christ prédit à ses apôtres, sa passion, sa mort et sa résurrection.
2. De la demande des fils de Zébédée.
3. Jésus-Christ leur répond de manière à élever leurs pensées, il apaise doucement les autres apôtres à qui la prétention des deux frères avaient causé quelque dépit.
4-6. Combien les apôtres étaient imparfaits avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit. — Qu'il n'y a rien de si grand qu'un homme humble, ni de si bas qu'un homme superbe. — Que l'humble est toujours dans la paix et que le superbe est déchiré par ses passions. — Que l'humilité est aimée de Dieu et des hommes, et que l'orgueil est haï de tous.

1. Jésus-Christ ne va pas à Jérusalem aussitôt qu'il sort de la Galilée. Il fait auparavant beaucoup de miracles. Il ferme la bouche aux pharisiens qui le voulaient surprendre. Il exhorte ses disciples à la pauvreté par ces paroles : « Si vous voulez être parfaits, allez « vendre ce que vous avez ». Il les excite à la chasteté en disant : « Que celui qui pourra « le comprendre, le comprenne ». Il les porte à l'humilité, lorsque leur montrant un petit enfant il leur dit : « Si vous ne vous conver- « tissez et ne devenez comme des petits en- « fants, vous n'entrerez point dans le royaume « des cieux ». Il leur promet aussi des récompenses en cette vie, lorsqu'il leur dit : « Qui- « conque quittera en mon nom sa maison,

« ses frères et ses sœurs, en recevra le centu- « ple en ce monde » ; récompenses auxquelles néanmoins il joint celles du ciel, lorsqu'il ajoute : « Et la vie éternelle en l'autre ».

Après toutes ces instructions, il va enfin à Jérusalem ; et avant que d'y aller il parle à ses disciples de sa passion. Comme ils devaient avoir aisément oublié ce qu'ils désiraient ne jamais voir arriver, il semble que Jésus-Christ ait un soin particulier de les en faire ressouvenir ; afin que, par ces avertissements réitérés, il prévienne leur tristesse et les anime à la patience. Il est marqué ici qu'il leur parle « en particulier », parce que ces prédictions des maux à venir ne se devaient pas faire devant le peuple. Car si les apôtres même en étaient troublés, combien le peuple l'aurait-il été davantage ? Vous me demanderez peut-être si Jésus-Christ n'a jamais prédit sa passion devant le peuple. Je vous réponds qu'à la vérité il en a parlé quelquefois, mais d'une manière assez obscure, comme lorsqu'il dit : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en « trois jours ». (Jean, II, 16.) Et ailleurs : « Ce « peuple demande un signe, mais on ne lui « en donnera point d'autre que celui du pro- « phète Jonas ». (Matth. XII, 39.) Et ailleurs : « Je n'ai plus que peu de temps à être avec « vous. Vous me chercherez, et vous ne me « trouverez pas ». (Jean, VIII.) Mais il ne parle point obscurément à ses disciples ; et il se découvre à eux avec plus de clarté sur ce point aussi bien que sur tout le reste.

Vous me demanderez peut-être encore de quoi il servait au peuple de lui parler de ces choses en des termes si obscurs. S'il n'était pas à propos qu'il comprît ce mystère, pourquoi lui en parlait-on ? ou pourquoi lui disait-on des vérités d'une telle manière qu'il n'y pût rien comprendre ? Jésus-Christ le faisait afin qu'après sa résurrection ce peuple pût se souvenir que le Sauveur avait prédit sa passion, qu'il s'y était volontairement offert, et qu'il n'y avait point été forcé comme à un mal imprévu et inévitable. Mais il agit autrement à l'égard de ses disciples. Il leur prédit souvent et en termes clairs, sa croix et sa mort ; afin que s'étant fortifiés dans l'attente de ce mal, il leur devînt plus supportable et qu'il ne les troublât pas, comme s'ils en eussent été surpris sans l'avoir prévu auparavant. Il s'était d'abord contenté de leur dire qu'il mourrait ; mais après les avoir un peu accoutumés à cette parole, il leur découvre les autres circonstances de sa mort ; « qu'il serait livré aux « gentils, afin qu'ils le traitassent avec mo- « querie et avec outrage ». Il leur dit ces choses afin que, lorsqu'ils verraient arriver ces maux annoncés d'avance, ils ne doutassent point de sa résurrection toujours prédite en même temps. En ne dissimulant point ses souffrances, même celles qui paraissaient ignominieuses, il méritait d'autant plus d'être cru lorsqu'il leur prédisait la gloire qui les devait suivre.

Mais considérez, je vous prie, mes frères, avec quelle sagesse Jésus-Christ ménage les esprits de ses disciples, et prend les moments favorables pour leur dire ce secret. Il ne veut pas le leur découvrir d'abord, de peur que leur faiblesse n'en fût trop scandalisée. Il ne diffère pas non plus à leur en parler au moment qu'il devait mourir, parce qu'ils en auraient été excessivement troublés. Mais, après leur avoir fait voir sa toute-puissance par un nombre infini de miracles et les avoir fortifiés par la promesse d'une vie éternelle, il leur découvre ensuite ce mystère ; et plus d'une fois, ayant soin d'en parler souvent et d'entremêler ce discours dans ses prédications et dans ses miracles.

Un autre évangéliste dit que Jésus-Christ appuya ce qu'il leur dit par le témoignage des prophètes. Et un autre marque encore que « cette parole leur était cachée », et qu'ils en murmuraient entre eux en suivant leur maître. Si donc ils ne comprenaient rien dans cette prédiction, c'était en vain, me direz-vous, que Jésus-Christ la leur faisait. Il était impossible, puisqu'elle leur était cachée, qu'elle pût les fortifier et les préparer à l'attente d'un mal dont ils n'avaient pas la connaissance. — Je dis de plus, afin d'augmenter encore cette difficulté : S'ils ne comprenaient rien dans ces paroles, comment pouvaient-ils s'en affliger ? Car un autre évangéliste dit clairement qu'ils en furent tristes. Comment s'afflige-t-on d'un mal qu'on ne connaît pas ? Ou comment saint Pierre pouvait-il dire à Jésus-Christ : « A Dieu « ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera « pas » ?

Que répondrons-nous à cela, sinon que les apôtres comprenaient bien par ce qu'il leur disait qu'il devait mourir, mais qu'ils ne voyaient pas encore ni le mystère de cette mort, ni de la résurrection qui la devait sui-

vre ; ni les grands biens que Jésus-Christ devait ainsi apporter au monde. C'est là proprement ce que l'évangéliste marque leur avoir été caché et avoir été le sujet de leur tristesse. Ils pouvaient déjà savoir que les morts pouvaient être ressuscités par d'autres ; mais qu'un mort se ressuscitât lui-même, et se ressuscitât pour ne plus mourir, c'était un mystère qui leur était inconnu. Quoiqu'on leur en parlât souvent, ils ne pouvaient le comprendre. Ils ne savaient pas même bien distinctement quel devait être le genre de sa mort ni comment on le ferait mourir. C'est ce qui les troublait dans le chemin lorsqu'ils le suivaient.

2. Toutes les assurances qu'il leur donnait de sa résurrection ne les pouvaient rassurer. Outre ce mot de « mort » en général qui les surprenait étrangement, ces circonstances particulières de « moqueries, d'outrages et de fouets », dont elle devait être accompagnée, augmentaient beaucoup leur étonnement. Le souvenir de tant de miracles qu'ils avaient vus, de tant de possédés guéris, de tant de morts ressuscités et de tant d'autres prodiges semblables, leur paraissait inconciliable avec ces souffrances dont Jésus-Christ leur parlait. Ils ne pouvaient comprendre comment celui qui faisait tant de merveilles pourrait souffrir tant d'indignités. C'est pourquoi ils se trouvaient dans une peine d'esprit et dans une irrésolution très-grande. Tantôt ils croyaient, tantôt ils ne croyaient pas, et ils ne pouvaient bien comprendre ce qu'on leur disait. C'est pourquoi nous voyons que dans ce même moment les deux fils de Zébédée s'approchent de lui pour lui demander la préséance au-dessus des autres apôtres.

« Alors la mère des enfants de Zébédée le « vint trouver avec ses deux fils, l'adorant et « lui témoignant qu'elle avait une demande à « lui faire (20). Et il lui dit : Que voulez-vous? « Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils que « voici soient assis dans votre royaume, l'un à « votre droite et l'autre à votre gauche (21) ». Saint Matthieu que nous expliquons, marque que ce fut la mère qui vint faire cette demande à Jésus-Christ, et saint Marc dit que les enfants la firent eux-mêmes. (Marc x, 35.) Il est assez probable que cela se fit de l'une et de l'autre manière ; et que les enfants employèrent leur mère, afin que ses prières eussent plus de poids auprès du Sauveur, et pour emporter ainsi ce qu'ils désiraient de leur maître. Ce qui me confirme dans ce sentiment et me prouve que c'était en effet les deux frères qui faisaient cette prière par la bouche de leur mère pour s'épargner la honte de la faire eux-mêmes, c'est que Jésus-Christ dans sa réponse s'adresse à eux et non à leur mère. Mais voyons ce qu'ils demandent à leur Maître ; dans quel esprit ils le lui demandent, et ce qui leur donna lieu de faire cette prière à Jésus-Christ. Comme ils remarquaient que partout Jésus-Christ les préférait aux autres apôtres, ils crurent qu'il leur accorderait sans peine cette demande. Un autre évangéliste nous fait voir ce qu'ils demandaient à Jésus-Christ par ces paroles. Comme ils approchaient de Jérusalem et qu'ils croyaient que le royaume de Dieu, qu'ils regardaient comme un royaume terrestre, allait bientôt arriver, ils préviennent les autres apôtres et lui font cette prière, espérant que cet honneur qu'ils demandaient les mettrait à couvert de tous les périls. C'est pourquoi Jésus-Christ en leur répondant éloigne d'abord de leur esprit cette pensée, et leur apprend qu'il faut être prêt à souffrir tout, et la mort même et une mort sanglante et cruelle.

« Jésus répondit : vous ne savez ce que vous « demandez ; pouvez-vous boire le calice que je « dois boire, et être baptisés du baptême dont « je serai baptisé ? Nous le pouvons, lui dirent-« ils (22) ». Que personne ne s'étonne de voir ici tant d'imperfection dans les apôtres. Le mystère de la Croix n'avait pas encore été consommé, et la grâce du Saint-Esprit ne s'était pas encore répandue sur eux. Si vous désirez savoir quelle a été leur vretu, considérez ce qu'ils ont fait ensuite, et vous les verrez toujours élevés au-dessus de tous les maux de la vie. Dieu a voulu que tout le monde connût combien ils étaient imparfaits d'abord, afin qu'on admirât davantage le changement prodigieux que la grâce de Dieu a fait dans leur cœur. Il est donc visible qu'ils ne demandaient rien de spirituel et qu'ils ne pensaient nullement à un royaume céleste.

Mais considérons maintenant ce qu'ils disent en faisant cette demande : « Nous voulons », disent-ils, « que vous fassiez tout ce que nous « vous demanderons ». A quoi Jésus-Christ répond : « Que voulez-vous » ? Non pas qu'il ignorât en effet ce qu'ils désiraient ; mais il voulait les forcer de parler et de découvrir cette plaie secrète qu'il voulait guérir. Alors ayant honte eux-mêmes de ce désir, comme

trop bas et trop humain, ils s'approchent de Jésus-Christ en secret : « Ils marchèrent un « peu devant », dit l'Evangile, afin de n'être point entendus, et de lui pouvoir dire avec liberté tout ce qu'ils lui voulaient dire. Et voici ce me semble ce qu'ils désiraient de lui. Comme le Fils de Dieu leur avait promis à tous de les faire seoir sur douze trônes, ils souhaitaient d'avoir les deux premiers d'entre ces douze. Ils savaient déjà que Jésus-Christ les préférait aux autres apôtres ; mais ils appréhendaient encore saint Pierre. C'est pourquoi, sans le nommer, ils disent seulement : « Ordonnez « que nous soyons tous deux assis dans votre « royaume ; l'un à votre droite et l'autre à « votre gauche ». Ils le pressent par ce terme : « Ordonnez ».

Mais Jésus-Christ voulant leur faire voir qu'ils ne demandaient rien que de terrestre et de bas, et qu'ils ne savaient pas même ce qu'ils demandaient, puisque s'ils le connaissaient, ils ne le demanderaient pas : « Vous ne savez « ce que vous demandez », leur dit-il, vous n'en connaissez ni le prix, ni la grandeur. Vous ne savez pas combien cette dignité est élevée au-dessus de toutes les puissances des cieux, « Pouvez-vous », ajoute-t-il, « boire le « calice que je dois boire, et être baptisés du « baptême dont je serai baptisé» ? Il les éloigne tout d'un coup de leur vaine prétention, en leur proposant des choses qui y étaient tout opposées. Vous ne pensez, leur dit-il, qu'à des honneurs et à des royaumes ; vous ne me parlez que de trônes et de dignités, et je ne vous propose que des combats et des souffrances. Ce n'est point ici le temps de recevoir la couronne, et ma gloire ne paraîtra point maintenant. Mais le temps de cette vie est un temps de mort, de guerre et de péril.

Et voyez comment, même par sa manière de les interroger, il les exhorte et les entraîne. Car il ne dit pas : Pouvez-vous répandre votre sang ? Mais « Pouvez-vous boire le calice que « je dois boire » ? pour les exciter ainsi à souffrir, par la gloire qu'ils auraient de participer à ses souffrances. Il donne ensuite à sa passion le nom de « baptême : Et être baptisés du « baptême dont je serai baptisé » ? pour marquer que son sang devait expier tous les crimes de la terre. Ces deux disciples, emportés par le désir qu'ils avaient d'obtenir leur demande, répondent hardiment : « Nous le pouvons », ne sachant pas même ce que c'était qu'ils promettaient, et ne pensant qu'à obtenir ce qu'ils désiraient. « Jésus leur dit : vous boirez « bien le calice que je boirai, et vous serez « baptisés du baptême dont je serai baptisé (23) ». Je vous promets de plus grands biens que vous n'en désirez de moi. Je vous prédis que vous serez honorés du martyre, et que vous souffrirez comme moi ; que vous mourrez d'une mort violente, et que vous aurez part à mon calice. « Mais pour ce qui est d'être assis « à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à « moi à vous le donner, mais ce sera pour « ceux à qui mon Père l'a préparé (23) ». Après leur avoir relevé le cœur, et les avoir fortifiés contre la tristesse qu'ils devaient ressentir à sa passion, il leur fait voir avec une grande douceur que leur demande n'était pas assez réglée.

3. On fait d'ordinaire deux questions sur ces paroles de Jésus-Christ. La première : Si Dieu en effet a préparé à quelques-uns la gloire d'être assis à sa droite. Et la seconde : Si Jésus-Christ qui est tout-puissant et le maître souverain de toutes choses, ne peut faire à qui il lui plaît cet honneur qu'ils lui demandent. Il est certain pour le premier point que personne ne peut proprement être assis à la droite ou à la gauche de Dieu. Sa gloire est trop relevée, et sa majesté est trop au-dessus non-seulement des hommes, mais des anges même, et de toutes les vertus célestes, pour que nulle créature puisse prétendre à un honneur réservé au Fils unique du Père. C'est ce que remarque saint Paul quand il dit : « Auquel des anges Dieu a-« t-il jamais dit : Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous « servir de marche-pied. Aussi l'Ecriture dit « touchant les anges : Dieu se sert des esprits « pour en faire ses ambassadeurs et ses anges ; « mais il dit au Fils : Votre trône, ô Dieu, de-« meurera dans tous les siècles des siècles ». (Hébr. I, 5.)

Quant à la seconde question, comment Jésus-Christ peut-il dire : « Ce n'est point à « moi à donner à personne la grâce d'être « assis à ma droite ou à ma gauche » ? Est-ce parce que cette place sera remplie par d'autres personnes à qui il ne l'aura pas donnée ? Dieu nous garde d'une imagination si fausse. Voici donc, ce me semble, comment nous devons entendre ces paroles de Jésus-Christ. Il répond à ses disciples selon leur pensée. Il se rabaisse et se proportionne à leur faiblesse, il évite de

leur parler de ce trône de gloire qu'il a à la droite de son père, puisque ceux-ci n'avaient garde de le pouvoir comprendre, étant encore incapables de concevoir d'autres choses beaucoup moins relevées dont il leur parlait très-souvent. Tout le but de ces deux disciples, comme je l'ai déjà dit, était d'avoir la préséance sur tous les apôtres; et après avoir ouï parler de ces douze trônes qu'on venait de leur promettre, ils tâchent d'obtenir pour eux les deux premiers, ne sachant ce que Jésus-Christ leur promettait par ces trônes.

Que leur répond donc le Sauveur? Il est vrai, leur dit-il, que vous mourrez pour moi et pour la prédication de ma vérité : il est vrai que vous aurez part à ma passion et à mes souffrances : mais cela ne suffit pas pour vous faire jouir de cette primauté que vous désirez. Car s'il se trouvait quelqu'un qui, outre le martyre qu'il aurait de commun avec vous, possédât encore toutes les autres vertus en un degré plus éminent que vous ne les auriez possédées, ne croyez pas que parce que je vous aime maintenant, et que je vous préfère aux autres, je voulusse vous mettre encore au-dessus de celui qui aurait été plus saint que vous.

Cependant, il ne leur dit cette vérité qu'obscurément, afin de ne pas trop les affliger : « Vous boirez », leur dit-il, « mon calice et « vous serez baptisés du baptême dont je serai « baptisé; mais, pour être assis à ma droite ou « à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le « donner, mais à ceux à qui mon Père l'a pré- « paré ». Et à qui le Père l'a-t-il préparé, sinon à ceux qui se signaleraient par la sainteté de leur vie?

Pour éclaircir ceci par un exemple familier, supposons qu'entre tous les athlètes il y en a deux aimés particulièrement par celui qui préside aux combats, qui le viennent prier de les préférer à tous les autres, et de leur donner le prix destiné à celui qui remportera la victoire. Ne leur pourrait-il pas répondre qu'il ne dépend pas de lui de leur donner cette récompense, mais qu'elle est réservée à ceux qui l'auront méritée par leur adresse et par leur courage? Pourrait-on dire que cette réponse serait une marque de sa faiblesse et de son impuissance? et ne dirait-on pas plutôt qu'elle serait une preuve de sa justice, puisque, dans cette distribution de récompenses, il n'a aucun égard aux personnes, mais seulement au mérite? Comme donc cet homme ne passerait point alors pour impuissant, mais pour juste, disons de même que ce n'est point par faiblesse, mais par justice que Jésus-Christ ne peut donner à quelques-uns d'être assis à sa droite ou à sa gauche.

C'est pour cette raison qu'il exhorte si souvent ses disciples, de fonder toute l'espérance de leur salut, premièrement dans la grâce et dans la miséricorde de Dieu, et ensuite dans leurs travaux et dans leur courage. C'est ce qu'il marque lorsqu'il dit ici : « Mais à ceux à « qui mon Père l'a préparé ». Car si d'autres vous surpassent en vertu, s'ils font des actions plus saintes que vous, comment les pourrais-je mettre au-dessous de vous? Croyez-vous que, parce que vous êtes mes disciples, vous serez aussi les premiers de tous, si la sainteté de votre vie ne répond au choix que j'ai fait de vous? C'est donc en ce sens qu'il faut entendre ces paroles de Jésus-Christ : « Ce n'est pas à « moi à vous donner, etc. » Car on sait assez d'ailleurs qu'il est le maître de tout « et que « tout le jugement lui a été donné », comme il dit lui-même. Il le témoigne assez par ce qu'il a dit à saint Pierre : « Je vous donnerai « les clés du royaume des cieux ». Saint Paul confirme encore cette vérité, lorsqu'il dit : « On me réserve une couronne de justice que « le Seigneur, ce juste Juge, me rendra en ce « jour-là; non-seulement à moi, mais encore « à tous ceux qui aiment son avènement ». (II Tim. IV.) C'est-à-dire le premier avènement de Jésus-Christ, lorsqu'il a été vu parmi les hommes. Puisque saint Paul dit que Jésus-Christ lui réserve la couronne de justice, il fait bien voir qu'il est le souverain Juge, et que c'est lui qui donne les premiers rangs, puisqu'il est certain que nul des hommes ne sera assis avant saint Paul.

Que si Jésus-Christ parle obscurément en ce lieu, il ne s'en faut pas étonner. Il ménage ses apôtres et épargne leur faiblesse, les voyant encore si humains dans leurs désirs, et il leur répond ainsi en peu de mots pour ne les point attrister, et pour arrêter d'abord cette vaine contestation de préséance.

« Alors les dix autres apôtres conçurent de « l'indignation contre les deux frères (24) ». Ce mot d'« alors » se rapporte visiblement au moment que Jésus-Christ reprit ses deux disciples. Tant qu'ils doutèrent des sentiments de Jésus-Christ sur ce point, ils ne témoi-

gnèrent point d'indignation : et ils ne se plaignirent point de ce que Jésus-Christ leur préférait ces deux frères. Le respect qu'ils avaient pour leur maître les tenait dans le silence, et quoiqu'ils ressentissent en eux-mêmes quelque dépit, ils n'osaient néanmoins le faire paraître. Ils avaient déjà été affectés trop humainement de ce que saint Pierre seul avait payé le tribut avec Jésus-Christ; cependant ils n'en témoignèrent point leur peine, mais ils se contentèrent de demander seulement au Sauveur quel était le plus grand d'entre eux. Mais lorsqu'ils voient ces deux disciples affecter d'eux-mêmes, et demander la primauté, ils commencent « alors » à murmurer; non pas au moment même qu'ils font cette prière à Jésus-Christ, mais lorsqu'ils voient que Jésus-Christ les en reprend, et qu'il ne veut leur accorder cet honneur qu'autant qu'ils auront travaillé à s'en rendre dignes.

4. Il est aisé de voir dans cette conjoncture que tous les apôtres étaient encore bien imparfaits; puisque deux d'entre eux désirent d'être les premiers de tous, et que tous les autres s'en fâchent et en conçoivent de la jalousie. Mais, comme j'ai déjà dit, ce n'est pas dans cet état que nous devons regarder les apôtres, mais dans celui où le Saint-Esprit les a mis depuis, lorsque, les remplissant de sa grâce, il les a guéris de toutes leurs passions. Aussi le même saint Jean, qui demande ici d'être assis à côté de Jésus-Christ dans son royaume, fait tout le contraire après la Pentecôte, et donne en toutes rencontres la préséance à saint Pierre : et nous voyons dans les Actes des apôtres comment il lui défère dans la prédication et dans les miracles. De même lorsqu'il compose son Evangile, il relève saint Pierre en tout ce qu'il peut. Il rapporte lui seul le témoignage que saint Pierre rendit à Jésus-Christ ressuscité, lorsque les autres apôtres demeuraient dans l'incertitude et dans le silence. Il marque cette entrée mystérieuse dans le sépulcre; et il a soin de le préférer à lui-même en toutes choses. Et parce qu'ils se trouvèrent tous deux à la passion dans la maison du grand prêtre, saint Jean marque expressément qu'il était connu du pontife, comme s'il craignait qu'en ce point on ne lui donnât quelqu'avantage sur saint Pierre.

Quant à saint Jacques, frère de saint Jean, il ne vécut pas longtemps. Car peu après la descente du Saint-Esprit, il fut embrasé d'une foi si vive que, foulant aux pieds toutes les choses du monde, il parvint à une si haute vertu, qu'il fut tué aussitôt, et mérita d'être le premier martyr entre les apôtres. C'est ainsi que tous les apôtres sont devenus grands ensuite, et bien différents de ce qu'ils étaient alors dans cet état de faiblesse. Mais que leur dit ici Jésus-Christ pour les apaiser ?

« Et Jésus les appelant à lui leur dit : Vous « savez que les princes des nations les domi« nent, et que les grands les traitent avec em« pire (25) ». Comme ils étaient troublés et aigris de la demande des deux frères, il tâche, avant même que de leur parler, de les adoucir en les appelant et en les faisant approcher de lui. Comme les deux frères s'étaient séparés de toute la troupe, pour s'approcher de Jésus-Christ, et pour lui parler en particulier, Jésus-Christ, pour consoler les autres, les fait tous venir auprès de lui pour leur dire ce qui se passait dans le secret de leur cœur, et pour les guérir tous de leur passion. Mais il use ici pour les humilier d'un moyen bien contraire à celui dont il s'était servi il n'y avait pas longtemps. Il n'appelle plus d'enfant pour le mettre au milieu d'eux, et le leur proposer comme un modèle. Il les étonne au contraire par un exemple bien différent. Les princes des nations, dit-il, « les dominent, et les grands « les traitent avec empire ».

« Il n'en doit pas être de même parmi vous : « mais que celui qui voudra être grand parmi « vous, soit votre serviteur (26). Et que celui « qui voudra être le premier parmi vous, soit « votre esclave (27) ». C'est ainsi que Jésus-Christ a montré que c'est un désir de païens et d'infidèles de souhaiter d'être en charge, et d'avoir le premier rang. Car cette passion est étrangement dangereuse, et elle fait sentir sa violence et sa tyrannie aux plus grandes âmes. C'est pourquoi, comme elle a besoin d'un remède plus puissant, et comme d'une incision plus profonde, Jésus-Christ s'élève contre elle avec force, et réprime ce désir empoisonné dans ses disciples par la comparaison qu'il fait d'eux avec les païens et les idolâtres. Ainsi il guérit en même temps l'envie des dix apôtres, et l'ambition des deux frères ; comme s'il leur disait : N'entrez point dans ces sentiments d'aigreur, et ne vous croyez point offensés. Ceux qui recherchent ainsi les premières places se font eux-mêmes plus de mal qu'ils n'en peuvent

faire aux autres. Ils se déshonorent par ce désir d'honneur, et leur superbe ambition est le comble de la bassesse.

Car ma conduite est bien différente de celle des hommes. Ceux qui commandent parmi les païens, sont les princes et les rois ; mais dans la religion que j'établis, celui qui est le premier par sa charge, se doit considérer comme le dernier de tous. Et pour vous faire voir la vérité de ce que je dis, considérez qui je suis et ce que je fais. Quoique je sois le roi des anges, j'ai voulu néanmoins me faire homme : j'ai embrassé volontairement les mépris, les outrages, et non-seulement les outrages, mais la mort même. « Le Fils de l'homme « n'est pas venu pour être servi, amis pour « servir et donner sa vie pour la rédemption « de plusieurs (28) ». Ainsi, je ne me suis pas contenté de souffrir la honte et l'ignominie, mais j'ai donné « ma vie même pour la ré- « demption de plusieurs ». Car qui sont ceux pour qui je suis mort, sinon les païens et les idolâtres? Quand vous vous humiliez vous autres, c'est pour vous-mêmes. Mais quand je me suis humilié, ce n'était point pour moi, mais pour vous.

Ne craignez donc point, mes frères, que votre humilité vous déshonore. Vous ne sauriez jamais, quoi que vous fassiez, vous humilier autant que votre Maître. Et néanmoins son humiliation est devenue son plus grand honneur et le comble de sa gloire. Avant qu'il se fût fait homme, il n'était connu que des anges. Mais depuis qu'il s'est revêtu de notre corps, et qu'il est mort sur une croix, non-seulement il n'a pas perdu cette première gloire, mais il y a encore ajouté celle de se faire connaître et adorer de toute la terre.

Après cela, n'appréhendez point de vous abaisser en vous humiliant. C'est ainsi au contraire que vous vous relèverez davantage, parce que l'humilité est une source d'honneur et la porte du royaume. Craignons plutôt qu'en prenant une voie tout opposée pour nous élever, nous ne nous combattions nous-mêmes dans cette injuste prétention. Car on ne devient pas grand en désirant de l'être. Mais celui qui veut être le plus grand de tous, deviendra au contraire le dernier de tous.

C'est une conduite que Jésus-Christ garde toujours dans l'Evangile, d'apprendre aux hommes que le moyen d'obtenir ce qu'ils désirent, est d'y tendre par des voies toutes contraires à leurs pensées. Nous avons déjà fait voir cela plusieurs fois, comme à l'égard des ambitieux et des avares. Le Fils de Dieu dit à l'ambitieux : Pourquoi donnez-vous l'aumône aux pauvres, sinon pour acquérir de l'honneur devant les hommes? Détruisez donc ce mauvais désir, et je vous comblerai d'honneur et de gloire. Il dit à l'avare : Pourquoi amassez-vous tant de biens, sinon pour devenir riche ? Cessez donc d'aimer ces richesses passagères, et je vous enrichirai véritablement. Il agit encore ici de la même manière. Pourquoi, dit-il, désirez-vous la première place, sinon pour être le premier de tous ? Choisissez donc d'être le dernier, et vous serez le premier. Si vous voulez être grand, ne désirez point de l'être, et vous le serez. Car ce désir d'être grand est de la dernière bassesse. Vous voyez comment il les guérit de leur passion, en leur montrant que s'ils veulent la satisfaire, ils n'obtiendront point ce qu'ils désirent, et qu'ils l'obtiendront en la combattant.

5. Il leur représente l'esprit de domination qui règne chez les païens, afin qu'ils en aient plus d'horreur, et qu'ils le considèrent comme une chose abominable, qui n'est propre qu'aux infidèles et aux idolâtres. L'orgueil, mes frères, n'est qu'une bassesse, et l'humilité est une grandeur solide. Les grandeurs du monde n'en ont que le nom et l'apparence, mais celle de l'humble est réelle et véritable. Les hommes sont grands par une déférence étrangère que la nécessité et la crainte leur fait rendre; l'humble est grand par une grandeur intérieure, qui tient de celle de Dieu même. Celui qui est grand de cette manière, demeure toujours ce qu'il est, quand il ne serait connu de personne ; mais le superbe n'est digne que de mépris, lors même qu'il est adoré de tous les hommes. L'honneur que l'on rend aux grands du monde est forcé, c'est pourquoi il périt bientôt, mais celui que l'on rend à l'humble est tout volontaire, et ainsi il ne change point.

Nous voyons une preuve illustre de ce que je dis dans tous ces saints, qui ont été d'autant plus humbles à leurs propres yeux, qu'ils étaient plus élevés aux yeux de Dieu. Leur grandeur est la même après leur mort qu'elle a été durant leur vie, et elle se conserve pour jamais dans la mémoire et dans la vénération des hommes.

Que si nous voulons consulter la raison, elle nous aidera encore à comprendre cette même

vérité. On est élevé soit parce qu'on est naturellement de haute taille, soit parce qu'on est haut placé. Voyons donc quel est celui qui se trouve dans ces conditions, ou l'homme vain, ou l'homme humble, et nous trouverons qu'il n'y a rien qui nous abaisse davantage que l'orgueil, ni qui nous élève plus que l'humilité. Le superbe veut être le premier de tous. Il regarde tout le monde comme étant au-dessous de lui. Plus on lui rend d'honneur, plus il en désire, et ne comptant point celui qu'il a déjà reçu, il en redemande toujours davantage. Il méprise tous les hommes avec une insolence insupportable, et il veut néanmoins avoir leur estime. Peut-on trouver rien de plus extravagant et qui se contredise davantage? Il aime les louanges de ceux qu'il méprise, et lorsqu'il les foule aux pieds, il veut qu'ils l'honorent. N'est-il pas visible que cet homme si altier rampe par terre, et que son effort pour s'élever n'aboutit qu'à le faire ramper. Vous voulez vous mettre au-dessus de tous les hommes, car c'est là l'esprit de l'orgueil. Vous croyez que tous les autres ne sont rien au prix de de vous. Pourquoi donc voulez-vous être honoré de ceux qui ne sont rien? Pourquoi voulez-vous être toujours environné d'une troupe de flatteurs?

Vous voyez, mes frères, que rien n'est plus bas ni plus méprisable que cette grandeur imaginaire. Considérons maintenant la grandeur véritable qui est inséparable de l'humilité. L'humble sait ce que c'est que l'homme. Il est persuadé que les hommes sont quelque chose de grand; mais il se croit en même temps le dernier des hommes; et ainsi il se croit indigne de l'honneur qu'on lui rend, parce qu'il estime beaucoup ceux qui le lui rendent. Il est toujours élevé. Il est toujours égal à lui-même, et toutes ses pensées s'accordent parfaitement. L'estime qu'il a des hommes lui en donne aussi pour l'honneur qu'il en reçoit, et les moindres déférences lui paraissent grandes. Le superbe, au contraire, estime l'honneur, et méprise en même temps ceux qui l'honorent.

De plus, l'humble n'est point esclave de ses passions. Il n'est ni troublé par la colère, ni possédé par l'orgueil, ni déchiré par la jalousie. Et qu'y a-t-il dans le monde de plus grand qu'une âme affranchie de cet esclavage? Le superbe, au contraire, est comme exposé en proie à ces différentes passions. La colère, l'envie, la vaine gloire déchirent son cœur; et il est semblable à ces insectes qui se plaisent dans l'ordure et qui s'en nourrissent. Lequel des deux vous paraît donc le plus grand? Celui qui est libre de ses passions, ou celui qui en est encore l'esclave? Celui qui les maîtrise, et qui ne s'y laisse jamais surprendre, ou celui qui tremble et qui leur obéit, lorsqu'elles lui commandent quelque chose? De deux oiseaux qu'on vous ferait voir, lequel diriez-vous qui volerait le plus haut, ou celui qui s'élève au-dessus de tous les piéges et de tous les filets des chasseurs, ou celui qui n'a pas même besoin de filets pour être pris, parce que sa pesanteur l'empêche de s'élever de terre, et que, se servant moins de ses ailes que de ses pieds, il est aisé de le prendre même avec la main? Voilà proprement l'état d'un orgueilleux. Comme il rampe toujours par terre, il est exposé à tous les piéges qu'on lui tend.

6. La chute de l'ange est une preuve claire de ce que je dis. Tant qu'il a été humble, il a été élevé au plus haut du ciel, et son orgueil l'a précipité jusques au fond des enfers. L'homme, au contraire, lorsqu'il s'humilie devient si grand et si élevé, qu'il foule aux pieds cet ange superbe selon cette parole de Jésus-Christ : « Foulez aux pieds les serpents et les « scorpions (Luc, x, 19) », et, après cette vie, il devient égal aux anges. Que si vous voulez voir parmi les hommes une preuve sensible de ce que je dis, souvenez-vous de ce barbare qui commandait une armée si redoutable, qui, ne comprenant pas ce que le sens commun apprend à tous les hommes, ne savait pas qu'une pierre fût une pierre, une idole une idole, et ainsi se rabaissait au-dessous des pierres par le culte sacrilége qu'il leur rendait.

L'humble, au contraire, qui honore Dieu et lui est fidèle, s'élèvera jusques au ciel. Ou plutôt il pénétrera jusqu'au plus haut des cieux, et passant même au-delà des anges, il se présentera devant le trône de Dieu. Mais je vous prie de me dire lequel des deux est le plus méprisable et le plus abject, ou celui que Dieu protége, ou celui à qui Dieu déclare la guerre? N'est-il pas visible que c'est ce dernier? Et cependant, voici ce que dit l'Ecriture de ces deux sortes de personnes : « Dieu résiste aux « superbes, et il donne sa grâce aux humbles». (Jacques, IV, 6.) Je vous demande encore lequel des deux vous paraît plus grand, celui qui offre sans cesse à Dieu une hostie très-agréable, ou

celui qui n'a aucun accès ni aucune confiance auprès de lui ? Vous me demandez quelles sont ces hosties et ces sacrifices que l'humble peut offrir à Dieu. L'Ecriture le dit : « L'esprit affligé « est un sacrifice à Dieu, Dieu ne méprisera « pas un cœur contrit et humilié ». (Psal. L, 17.) Vous voyez donc quelle est la pureté de l'esprit humble, et par conséquent quelle doit être l'impureté de l'esprit superbe. Car toute âme qui est infectée d'orgueil, est impure devant Dieu.

Nous voyons aussi dans l'Ecriture que Dieu proteste qu'il trouve son repos dans l'humble. « Sur qui jetterai-je les yeux », dit-il, « et sur « qui me reposerai-je, sinon sur celui qui est « doux et humble, qui tremble à la moindre « de mes paroles » ? (Is. LXVI, 2.) Ainsi l'humble demeure avec Dieu, et le superbe habitera avec le démon. C'est ce qui a fait dire à saint Paul : « Que celui qui s'enfle d'orgueil, tom« bera dans le jugement et dans la condamna« tion du diable ». (I Tim. III, 6.) Mais ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il arrive à celui qui est possédé de cette passion tout le contraire de ce qu'il désire. Il a de hauts sentiments de lui-même. Il veut être honoré de tous, il est au contraire méprisé de tous. Sa vanité le rend ridicule, il a tous les hommes pour ennemis, il n'a personne qui le soutienne, il est l'esclave de la colère, il a une source d'impureté dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus misérable qu'une telle vie ?

Mais y a-t-il au contraire rien de plus heureux que celui qui est humble ? Il est aimé de Dieu : il est honoré des hommes sans qu'il le désire. Tous le respectent comme leur père, tous le considèrent comme leur frère ; et tous le chérissent comme la prunelle de leur œil. Devenons donc humbles et petits pour devenir grands. Fuyons l'abîme où l'orgueil nous précipite. C'est cette passion qui a perdu Pharaon. En se vantant de ne point connaître Dieu, il devint plus méprisable que les rats, que les grenouilles et que les mouches qui le tourmentèrent avec son peuple : et il fut enfin abîmé dans la mer avec toute son armée.

Abraham, au contraire, en reconnaissant de tout son cœur « qu'il n'était que terre et que « cendre (Gen. 14) », défit une grande armée de barbares. Etant tombé entre les mains des Egyptiens, Dieu fit un grand miracle pour sauver sa vie et l'honneur de sa femme. Il s'attacha toujours à cette vertu, et il crût en grandeur à proportion qu'il croissait en humilité. C'est cette vertu qui l'a couronné, et qui l'a rendu et le rendra célèbre dans la succession de tous les siècles. Pharaon au contraire n'est maintenant qu'un objet d'exécration et d'horreur, et on le foule aux pieds comme de la terre et de la boue. Car Dieu ne hait rien tant que la présomption et l'orgueil. Il a fait toutes choses dès le commencement du monde, pour déraciner de notre cœur cette passion. C'est pour ce sujet que l'homme est devenu mortel, que sa vie est accompagnée de tant de douleurs et de misères, et que Dieu l'a condamné à travailler sans cesse, et à gagner sa vie à la sueur de son visage. N'est-ce pas cette même passion qui perdit le premier homme ? Elle lui fit espérer d'être égal à Dieu, et en lui promettant ce qu'il n'avait pas, elle lui fit perdre ce qu'il avait. Car c'est là l'effet ordinaire de l'orgueil. Il ne nous donne point ce qu'il nous promet faussement, et il nous ravit ce que nous avions. L'humilité fait tout le contraire ; elle conserve tous les biens de l'âme, et elle lui en donne encore de nouveaux. Aimons donc cette vertu, mes frères. Travaillons avec ardeur pour l'acquérir et la conserver, afin qu'elle nous rende heureux et dans cette vie et dans l'autre, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVI.

« ET COMME ILS SORTAIENT DE JÉRICHO, IL FUT SUIVI D'UNE GRANDE TROUPE DE PEUPLE. ET DEUX AVEUGLES QUI ÉTAIENT ASSIS LE LONG DU CHEMIN, AYANT ENTENDU DIRE QUE JÉSUS PASSAIT, COMMENCÈRENT A CRIER : SEIGNEUR, FILS DE DAVID, AYEZ PITIÉ DE NOUS. ET COMME LE PEUPLE LES REPRENAIT ET LES VOULAIT FAIRE TAIRE, ILS SE MIRENT A CRIER ENCORE PLUS HAUT : SEIGNEUR, FILS DE DAVID, AYEZ PITIÉ DE NOUS ». (CHAP. XX, 29, 30, 31, JUSQU'AU VERSET 12, DU CHAP. XXI.)

—

ANALYSE.

1. Ces aveugles, par leurs cris persévérants, nous enseignent à nous-mêmes la persévérance qui obtient tout de Dieu par elle seule.
2. La vue de Jésus-Christ est notre modèle en tout.
3-5. Qu'on donne au monde avec profusion et à Jésus-Christ avec parcimonie. Le Saint rougit d'avoir parlé si souvent de ce sujet avec si peu de fruit. Qu'on doit donner aux pauvres ce qui reste de son revenu sans vouloir augmenter son bien. Qu'il n'y a point de rente plus assurée que l'argent qu'on donne aux pauvres, ni de meilleur bien qu'on puisse laisser à ses enfants.

1. Dans le voyage que Jésus-Christ fait à Jérusalem, on peut considérer, mes frères, d'où il part, et encore plus par où il passe ; et pourquoi il ne va pas dans la Galilée, mais passe par la Samarie. Nous laissons néanmoins cette dernière question à résoudre à ceux qui s'appliquent avec soin à l'intelligence de l'Ecriture. Car si on examine bien ce que dit saint Jean, on trouvera qu'il en marque la raison, quoique d'une manière assez obscure.

Poursuivons donc notre dessein, et écoutons ces aveugles qui étaient plus éclairés que beaucoup de ceux qui voient bien clair. Quoi qu'ils n'aient point de guide, et qu'ils ne puissent voir Jésus-Christ qui venait à eux, ils ont néanmoins un désir ardent de l'aller trouver. Ils crient vers lui, et plus on les veut faire taire, plus ils élèvent la voix. C'est là la marque d'une âme ferme et constante. Plus on s'oppose à elle, plus elle fait d'efforts pour vaincre tous les obstacles. Jésus-Christ permettait qu'on les pressât si fort de se taire, pour nous faire mieux reconnaître l'ardeur de leur foi, qui les rendait si dignes d'être guéris. C'est pourquoi il ne leur demande point comme il faisait à tant d'autres, s'ils croyaient qu'il les pût guérir. Leurs cris redoublés et les efforts qu'ils faisaient pour s'approcher du Sauveur, en rendaient un assez grand témoignage. Et ceci nous fait voir, mes frères, que quelque petits et méprisables que nous soyons, si nous approchons de Dieu avec ardeur et avec foi, nous pourrons obtenir par nous-mêmes tout ce que nous désirons. Nous ne voyons point qu'aucun des apôtres ait parlé au Fils de Dieu pour ces aveugles. Plusieurs au contraire tâchaient de leur fermer la bouche et de leur imposer silence, et néanmoins, malgré tous ces obstacles, ils ont trouvé enfin moyen de se présenter à Jésus-Christ. L'Evangile même ne témoigne pas que leur vertu ait pu leur donner cette confiance. La seule ferveur qu'ils font paraître en ce moment, leur tient lieu de tout.

Imitons-les, mes frères. Et quand Dieu diffèrerait de nous donner ce que nous lui demandons, quand plusieurs s'opposeraient à nos demandes, ne cessons point de prier, puisque rien n'est plus capable d'attirer sur nous la miséricorde de Dieu que cette persévérance pleine de foi. C'est la grande instruction que nous donnent ces aveugles. Ni la pauvreté, ni la cécité, ni l'inutilité de leurs cris, qui d'abord ne sont point exaucés, ni la violence de ce peuple qui veut les forcer à se taire, ne peut ralentir l'ardeur de leur zèle. Tant il est vrai qu'une âme qui a une grande foi dans la

douleur qui la presse, se met enfin au-dessus de tout. Que fait Jésus-Christ en cette rencontre ? « Alors Jésus s'arrêta, et les appelant à « lui, il leur dit : Que voulez-vous que je vous « fasse (32) ? Seigneur, lui dirent-ils, ouvrez-« nous les yeux (33) ». Pourquoi leur demande-t-il ce qu'ils désiraient de lui ? C'est pour empêcher qu'on ne crût qu'il leur donnait autre chose que ce qu'ils lui demandaient. Car Jésus-Christ dans l'Evangile rend toujours témoignage devant tout le monde à la vertu, et à la foi de ceux qui s'approchaient de lui pour lui demander quelque grâce, et il les guérit ensuite, soit pour exciter les autres par leur exemple, soit pour montrer aussi qu'ils étaient dignes de cette grâce. C'est ainsi qu'il traita la chananéenne, le centenier, et l'hémorroïsse ; cette dernière avait fait ce qu'elle avait pu pour rester cachée, mais elle n'y réussit point, et fut découverte devant tout le monde, après qu'elle eut été guérie. Ainsi l'on voit partout que Jésus-Christ affectait de révéler devant tout le monde la foi de ceux qui s'approchaient de lui. C'est ce qu'il pratique encore en cette rencontre, après que ces aveugles lui eurent témoigné ce qu'ils désiraient de lui. « Et « Jésus ému de compassion leur toucha les « yeux, et ils virent au même moment, et le « suivirent (34) ». Cette compassion de Jésus-Christ est la seule cause de leur guérison; comme c'est la seule qui l'a fait venir dans le monde. Néanmoins, quoique ce soit sa grâce et sa bonté qui fasse tout, il cherche des personnes qui s'en rendent dignes ; or, ces aveugles l'étaient comme on le voit assez par les grands cris qu'ils font entendre et par leur persévérance à ne point se rebuter ; et enfin par cette reconnaissance si humble qu'ils témoignèrent après avoir reçu ce qu'ils souhaitaient. Ainsi leur courage paraît avant leur guérison, et leur reconnaissance après qu'ils l'ont reçue. C'est pourquoi l'Evangile ajoute « qu'ils le suivirent ».

« Et comme ils approchaient de Jérusalem « étant déjà arrivés à Bethphagé, près de la « montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de « ses disciples, leur disant (Ch. XXI, 1) : Allez-« vous-en dans ce village qui est devant vous, « et vous y trouverez aussitôt une ânesse liée « et son ânon auprès d'elle, déliez-la et me « l'amenez (2). Et si quelqu'un vous dit quel-« que chose, dites-lui que le Seigneur en a « besoin ; et aussitôt il les laissera aller (3). Or « tout ceci s'est fait afin que cette parole du « Prophète fût accomplie (4) : Dites à la fille « de Sion : Voici votre roi qui vient à vous « plein de douceur monté sur une ânesse et « sur l'ânon de celle qui est sous le joug (5) ». Jésus-Christ avait souvent été à Jérusalem ; mais il n'y avait jamais paru avec cet éclat. D'où vient donc qu'il y voulut alors entrer de la sorte ? C'est parce qu'au commencement de sa prédication n'étant pas encore fort connu, ni si près de sa passion, il se mettait indifféremment avec les autres comme un homme du commun, et cherchait plutôt à se cacher qu'à se découvrir. Car s'il eût voulu paraître plus tôt ce qu'il était, il ne se fût pas acquis tant de respect par sa modération, et on lui aurait porté plus d'envie. Mais enfin, après avoir donné tant de marques de sa puissance, et étant à la veille de sa passion, il fait paraître sa grandeur avec plus d'éclat, quoique ses adversaires ne la voient que d'un œil jaloux. Il aurait pu faire dès le commencement de sa prédication ce qu'il fait à la fin : mais cette humilité avec laquelle il s'est caché si longtemps nous est plus utile.

Considérez ici, mes frères, combien Jésus-Christ fait de miracles en un seul jour, et combien il accomplit de prophéties. Il prédit à ses disciples qu'ils trouveraient un âne, et ils le trouvent. Il les assure que personne ne les empêcherait de l'amener, et personne ne les en empêche. Et certes cette facilité était la confusion des Juifs et le sujet d'un grand reproche pour eux ; puisque ceux qui n'avaient peut-être jamais vu le Sauveur, lui accordent à la moindre parole tout ce qu'il désire ; pendant que les Juifs qui lui voyaient tous les jours faire tant de miracles et par lui-même et par ses disciples, ne peuvent se résoudre à le recevoir.

2. Ne regardez pas cette action comme une chose peu considérable. Car, qui a pu persuader à ces personnes apparemment pauvres et qui peut-être gagnaient leur vie par leur travail, de laisser ainsi emmener ces animaux sans s'y opposer, et non-seulement sans s'y opposer, mais sans demander même pourquoi on les emmenait, ou comment après l'avoir demandé les laissaient-ils aller sans aucune résistance ? Car l'un et l'autre me paraît également admirable, ou de ne point s'opposer lorsqu'on emmenait leurs bêtes, ou de se contenter qu'on leur dît pour toute raison :

« que le maître en avait besoin », sans savoir même quel était ce maître, puisqu'ils ne le voyaient pas, mais seulement ses disciples.

Après cela, qui ne croira que lorsque les Juifs ont entrepris de se saisir de sa personne, il aurait pu s'il eût voulu les arrêter tous d'un clin d'œil? Et n'apprenait-il pas par cet exemple à tous ses disciples qu'ils devaient lui donner de bon cœur tout ce qu'il leur demanderait, quand ce serait leur propre vie? Car si des inconnus obéissent au moindre mot que Jésus-Christ leur fait dire, que doivent faire les disciples de ce divin Maître? Nous pouvons dire encore que Jésus-Christ, par cette action, accomplit une double prophétie, l'une d'action et l'autre de paroles : la première en s'asseyant sur un âne, et la seconde parce que le prophète Zacharie avait prédit qu'il s'assiérait ainsi comme étant roi. Mais en accomplissant une ancienne prophétie, il donnait lieu à une nouvelle dont il traçait la figure, marquant la vocation des gentils, qui, après avoir vécu jusqu'alors comme des animaux impurs, devaient l'adorer peu après et s'assujétir à lui, afin qu'il reposât sur eux. Ainsi, l'accomplissement d'une prophétie était le commencement d'une autre.

Pour moi, je ne crois pas que ce soit pour cette seule raison que Jésus-Christ voulut faire cette entrée dans Jérusalem, monté comme il était sur une ânesse. Il a voulu par cette action si humble nous donner encore l'exemple de l'humilité et de la modération chrétienne. Car Jésus-Christ a voulu non-seulement accomplir les prophéties par toutes ses actions, et établir les dogmes et les vérités que nous devons croire; mais il a voulu encore se rendre le modèle de notre vie, et nous apprendre par toute sa conduite à nous borner toujours à la seule nécessité et à garder une grande modération en toutes choses. C'est pour ce sujet que, devant naître au monde, il ne chercha point de maisons magnifiques, et ne choisit point une mère riche et illustre, mais une femme pauvre, mariée à un charpentier. Il naît dans une grotte, et on le met dans une crèche. Il choisit pour disciples, non des orateurs, non des philosophes ou des personnes riches et de naissance, mais de pauvres gens qui étaient entièrement inconnus au monde.

Sa table était souvent couverte de pain d'orge, ou du pain que ses disciples achetaient au moment qu'ils en avaient besoin. Il se mettait sur la terre pour manger, et pour y faire manger les autres. Il s'habillait fort pauvrement, et n'avait rien dans ses vêtements qui fût différent de ceux du commun du peuple. Il n'avait point de maison qui fût à lui. Quand il allait d'un lieu à un autre, il faisait tous ses voyages à pied, jusque-là même que souvent il en était fatigué. Quand il voulait se reposer, il ne se servait ni de chaise, ni d'oreiller. Il se mettait sur la terre, tantôt sur une montagne, tantôt auprès d'une fontaine, comme lorsqu'il parla à la femme de Samarie. Voulant nous donner encore un exemple de modération jusque dans nos douleurs et dans nos tristesses, lorsqu'il pleura la mort du Lazare qu'il aimait particulièrement, il ne versa que peu de larmes, pour nous donner ainsi en toutes choses des règles de la modération chrétienne, et nous en marquer les bornes que nous ne devions jamais passer.

C'est pourquoi, prévoyant qu'il se trouverait assez de personnes faibles qui ne pourraient aller à pied, il leur apprend ici, par son exemple, quelle modération il convient en cela de garder : il choisit la monture la plus simple, quelle leçon pour ces riches qui excèdent toute mesure dans la magnificence de leurs équipages!

Mais voyons maintenant quelle est cette prophétie d'actions et de paroles dont je parlais : « Fille de Sion », dit le Prophète, « voici votre « Roi qui vient à vous plein de douceur, monté « sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est « sous le joug ». Il ne fera point cette entrée monté sur un char magnifique comme les rois, il n'imposera point de tributs, il n'exigera point d'impôts, il ne sera point fier et superbe, il ne se fera point craindre par le grand nombre de gardes qui l'accompagnent; mais il témoignera en toute chose une douceur et une humilité toute divine. Qu'on demande aux juifs quel autre roi que Jésus est jamais entré dans Jérusalem monté sur un âne? Mais Jésus-Christ voulait figurer ainsi l'avenir; et ce petit ânon marquait l'Eglise des gentils, qui, jusque-là ayant été toujours vicieuse et indomptée, allait devenir toute pure, aussitôt que Jésus-Christ se serait reposé sur elle.

Et il est bon de considérer toutes les circonstances de cette histoire, et les rapports admirables qui se trouvent entre la figure et la vérité. Les apôtres « délient » ces animaux; ce sont en effet les apôtres qui nous ont appe-

lés à la connaissance de Jésus-Christ, et à cette foi qui a donné ensuite de l'émulation aux juifs. C'est pourquoi on voit ici que cette ânesse suit l'ânon, parce que, lorsque Jésus-Christ s'est reposé parmi les gentils, les juifs, excités par leur exemple, ont voulu aussi embrasser la foi. Saint Paul marque cette vérité, lorsqu'il dit : « Qu'une partie des juifs est « tombée dans l'endurcissement, afin que la « multitude des nations entrât cependant dans « l'Eglise et qu'ainsi tout Israël fût sauvé ». (Rom. xi, 25.)

Pour faire voir encore que tout ce qui se passait ici était une prophétie, il ne faut que considérer toutes les paroles de cette histoire. Car sans cela qui croirait que le Prophète se fût arrêté à parler si particulièrement « d'un pe- « tit ânon » ? Ce qui confirme encore ceci, c'est que les apôtres ne trouvent aucune résistance, lorsqu'ils veulent « délier » ces animaux : ce qui marquait que dans l'établissement de l'Eglise, rien ne les empêcherait de rompre les liens des gentils, et de les affranchir de l'idolâtrie : « Les disciples donc s'en étant « allés, firent ce que Jésus leur avait com- « mandé (6) ; et amenèrent l'ânesse et l'ânon, « et les ayant couverts de leurs vêtements, le « firent monter dessus (7). Or, une grande « multitude de peuple couvrit le chemin de « ses vêtements. Les autres coupaient des « branches d'arbres et les jetaient par où il pas- « sait (8). Et tout le peuple, tant ceux qui al- « laient au-devant de lui que ceux qui le sui- « vaient, criaient : Hosanna, salut et gloire au « Fils de David. Béni soit Celui qui vient au « nom du Seigneur : Hosanna, salut et gloire « lui soit au plus haut des cieux (9) ».

Jésus-Christ ne s'assied sur l'ânon qu'après que les apôtres l'ont couvert de leurs vêtements. Car ils se dépouillèrent eux-mêmes de bon cœur pour le revêtir. C'est ce que marque saint Paul, lorsqu'il dit : « Pour ce qui est de « moi, je donnerai très-volontiers tout ce que « j'ai, et je me donnerai encore moi-même « pour le salut de vos âmes ». (II Cor. xii, 15.) Mais considérons encore comment cet ânon, qui n'avait point été dompté, ni assujéti au frein, ne regimbe point cependant, mais se soumet paisiblement à tout ce que lui demande Celui qui le monte. Dieu nous marquait par cette figure quelle devait être l'obéissance des gentils, et comment ils devaient passer en un moment d'une vie toute déréglée à une vie sainte. C'est cette parole toute-puissante qui fait tout : « Déliez-le et amenez-le-moi ». C'est elle qui a mis l'ordre dans le déréglement du monde, et qui a purifié les âmes impures.

3. Mais qui pourrait ne pas s'étonner de la bassesse d'esprit que les juifs témoignent. Après une multitude infinie de toutes sortes de miracles, rien ne les surprend tant que cette action. Ils admirent que tout le peuple coure après lui : « Et comme il entrait à Jérusalem, « toute la ville s'émut en disant : Qui est « celui-ci (10) ? Mais le peuple disait : C'est « Jésus le prophète qui est de Nazareth, en « Galilée (11) ». Lorsqu'ils croient élever le Sauveur, et dire quelque chose de fort considérable à sa louange, c'est alors qu'ils ne témoignent que de la bassesse. Jésus-Christ se fait rendre cet honneur par ce peuple, non parce qu'il aimait la pompe et le faste, mais pour accomplir les prophéties, et pour nous donner un modèle de vertu. Il voulait encore consoler ainsi ses apôtres, afin qu'ils crussent à sa mort qu'il ne serait outragé qu'autant qu'il voudrait, puisqu'il s'était fait rendre tous les honneurs qu'il lui avait plu pendant sa vie. Remarquez encore avec quelle exactitude le Prophète décrit toute cette histoire, et combien David et le prophète Zacharie en avaient marqué toutes les circonstances.

Imitons, mes frères, ce peuple qui reçoit aujourd'hui le Fils de Dieu en triomphe. Chantons comme lui ses louanges, et offrons-lui ce que nous avons pour l'honorer. Ce peuple donne ses vêtements, ou pour couvrir l'âne sur lequel Jésus-Christ est monté, ou pour les étendre sous ses pieds, et nous autres, nous le voyons nu lui-même en la personne de ce pauvre, sans que nous pensions à le revêtir, quoiqu'il ne soit pas besoin pour cela de nous dépouiller, mais seulement de lui donner un peu de ce que nous avons de trop. Ce peuple s'empresse pour faire honneur à Jésus-Christ, les uns en marchant devant lui, et les autres en le suivant, et nous autres, au contraire, nous le rebutons avec mépris et avec injure lorsqu'il s'approche de nous. De quels tourments devrait être puni un outrage si horrible ?

Votre Seigneur et votre Maître se trouve réduit dans un extrême besoin, il approche de vous pour recevoir quelque assistance, et vous ne voulez pas même écouter sa prière, vous le querellez, vous lui insultez, vous ren-

dez à ses demandes si humbles, des réponses aigres et outrageuses. Si vous témoignez tant de répugnance pour lui donner seulement un peu de pain ou un peu d'argent, que feriez-vous s'il vous redemandait tout ce qu'il vous a donné?

Vous voyez tous les jours des hommes qui veulent passer pour magnifiques, donner avec profusion des sommes immenses aux théâtres, à des femmes impudiques, et vous ne pouvez vous résoudre d'en donner à Jésus-Christ, non pas la moitié, mais la centième partie? Le démon vous commande d'un côté de donner par vanité à ces personnes infâmes, et vous le faites, quoique vous soyez assurés de n'avoir point d'autre récompense de ces profusions que l'enfer; Jésus-Christ vous commande de l'autre de donner aux pauvres, et vous promet le ciel même pour récompense, et non-seulement vous ne le faites pas, mais vous les outragez de paroles. Vous aimez mieux obéir au démon en vous perdant, que d'obéir à Jésus-Christ en vous sauvant. Y a-t-il rien de plus déplorable que cette folie? Le démon vous offre l'enfer, et Jésus-Christ le ciel, et vous quittez le ciel pour prendre l'enfer. Vous rebutez Jésus-Christ qui vient à vous, et vous appelez de loin le démon, afin de vous donner à lui. Ne faites-vous pas à Jésus-Christ le même outrage que vous feriez à un roi si vous le repoussiez, lorsqu'il vous offre la pourpre et la couronne, pour écouter un voleur qui vous présente une épée pour vous tuer?

Comprenons donc notre aveuglement, mes frères. Ouvrons les yeux, quoique tard, et réveillons-nous enfin de notre sommeil. Je rougis de vous avoir parlé si souvent de l'aumône et de n'en avoir pas retiré tout le fruit que j'en attendais. Je sais que quelques-uns ont fait quelque effort, mais on n'a pas fait encore ce que j'avais espéré. J'en vois quelques-uns semer, à la vérité, mais d'une main si resserrée, que je tremble quand je prévois quelle sera la moisson. Pour vous faire voir combien vous êtes resserrés dans vos aumônes, vous n'avez qu'à considérer dans cette ville quel est le plus grand nombre ou des riches ou des pauvres, et combien il y en a de ceux qui ne sont, ni extrêmement pauvres, ni aussi extrêmement riches, mais qui tiennent comme le milieu entre ces extrémités. Je crois que les personnes fort riches font la dixième partie de la ville, et que les gens fort pauvres font une autre dixième partie, et que le reste est entre ces deux états, c'est-à-dire, ni pauvre ni riche. Partageons donc ce nombre de personnes extrêmement pauvres dans toute la ville, et vous verrez dans ce partage quel sujet de confusion vous aurez de vos duretés. Le nombre des personnes fort riches est assez petit, mais celui des gens médiocrement riches est très-grand, et celui des pauvres, tout à fait pauvres, est assez restreint relativement aux deux autres classes; il s'ensuit que le nombre des gens pouvant faire l'aumône est très-considérable, et bien suffisant pour nourrir tous les pauvres; et cependant, il y a tous les jours dans cette ville beaucoup de nos frères qui s'endorment le soir avant d'avoir pu apaiser leur faim; non, je le répète, parce que nous sommes dans l'impuissance de les secourir, mais parce que notre dureté nous en ôte le désir. Car si les riches et ceux qui ont du bien médiocrement, avaient soin de partager entre eux tous les pauvres, à peine cent cinquante personnes en auraient-elles un à nourrir. Et cependant on voit les pauvres se plaindre tous les jours de leur misère au milieu de tout le monde qui les en pourrait délivrer.

Pour vous faire voir plus clairement jusqu'où va cette dureté des riches, considérez à combien de pauvres, de veuves et de vierges cette église distribue tous les jours les revenus qu'elle a reçu d'un seul riche, qui ne l'était pas même extraordinairement. Le nombre qui en est écrit sur le catalogue va jusqu'à trois mille, sans parler des assistances qu'on rend à ceux qui sont dans les prisons, de ceux qui sont malades dans les hôpitaux, des étrangers, des lépreux, de tous ceux qui servent à l'autel, de tant de personnes qui surviennent tous les jours, auxquelles elle donne la nourriture et le vêtement, sans que néanmoins ses richesses diminuent. Si seulement dix personnes riches voulaient assister ainsi les pauvres de leurs biens, on ne verrait plus un seul pauvre dans toute la ville d'Antioche.

4. Vous me direz peut-être : Si nous dépensons ainsi notre bien, que laisserons-nous à nos enfants? Vous leur laisserez au moins le fonds, et puis le revenu si bien dispensé, se multiplierait sans doute; vos aumônes sont comme en dépôt dans le ciel où vous vous amassez un trésor. Que si cela vous paraît trop rude, ne donnez aux pauvres que la moitié de

votre revenu, ou la troisième partie, ou si vous voulez la quatrième, ou tout au moins la dixième. Je crois que, par la miséricorde de Dieu, la ville d'Antioche est dans un tel état, qu'elle seule pourrait nourrir chaque jour tous les pauvres de dix autres villes.

Nous en ferions aisément la supputation, si la chose n'était si claire qu'elle parle d'elle-même. Car je vous prie de considérer combien chaque maison fournit d'argent tous les ans pour des taxes et pour des dépenses publiques, sans vous appauvrir our cela, et sans presque même que vous vous en aperceviez. Si donc chaque riche voulait ainsi se taxer lui-même pour nourrir les pauvres, il ne lui faudrait que très-peu de temps pour ravir le ciel. Après cela, quelle excuse nous restera-t-il, mes frères, lorsque nous verrons en rougissant que nous aurons été infiniment plus resserrés à donner aux pauvres que les gens du monde ne l'auront été à donner à des comédiens, quoique nous fussions assurés que cette libéralité sainte nous aurait été si avantageuse?

Quand nous devrions vivre toujours sur la terre, nous serions néanmoins obligés d'être libéraux envers les pauvres; mais devant en sortir si tôt, et en sortir nus et dépouillés de tout, comment nous excuserons-nous de ne leur donner rien de tant de biens dont nous jouissons? Je ne vous ordonne point de diminuer votre fonds. J'avoue néanmoins que je le souhaiterais, mais je vous y vois peu disposés. Tout ce que je vous conjure donc de faire, c'est de donner au moins de votre revenu, et de n'en rien épargner pour le serrer dans vos coffres. N'est-ce pas assez que ces revenus coulent chaque jour dans vos maisons comme une source abondante qui ne tarit point? Faites-en donc découler aussi quelque partie sur les pauvres, et soyez de sages économes des biens que Dieu vous a donnés.

Mais je paie, me direz-vous, tant de taxe et tant d'impôts. Négligerez-vous donc à cause de cela de donner l'aumône aux pauvres, parce que persone ne vous y contraint? Quand vos terres n'auraient rien produit, vous ne laisseriez pas de payer ces impôts sans oser même vous plaindre : et lorsque Jésus-Christ vous traite avec tant de bonté, qu'il ne vous demande de vos biens que lorsque l'année a été abondante, vous refusez non-seulement de lui en donner, mais même de lui répondre avec douceur. Après une telle dureté qui pourra jamais vous délivrer de l'enfer? Si les peines établies par la justice séculière vous rendent si exact à payer tous ces impôts que l'on exige; que ne vous souvenez-vous qu'il y a d'autres peines que celles qu'on souffre en ce monde, et qui sont infiniment plus à craindre, et qu'alors on ne vous renferme point dans un cachot, mais dans un abîme d'un feu éternel? Que ce soit donc là les premiers tributs que nous ayons soin de payer à l'avenir, puisqu'en cette occasion notre fidélité ou notre négligence doit être suivie d'une éternité de biens ou de maux. Que si vous me dites que vous avez à nourrir beaucoup de soldats, qui vous défendent contre les barbares, considérez qu'il y a une autre armée de pauvres qui vous doit défendre contre les démons. Quand vous avez soin de les assister, ils attirent sur vous par leurs prières la grâce de Dieu, ils écartent de vous ces anges de ténèbres; ils dissipent les pièges qu'ils vous tendent, ils arrêtent leurs efforts, et ils délivrent votre âme de leur tyrannie.

5. Puis donc que ce sont là les soldats qui combattent chaque jour pour vous contre le démon, exigez de vous-mêmes un tribut pour eux, et contribuez à leur subsistance. Nous avons un Roi qui est bien plus doux que ceux du monde. Il n'exige rien par violence. Il reçoit ce qu'on lui donne, quelque peu que ce puisse être, et s'il arrive que par quelque nécessité vous demeuriez longtemps sans lui rien payer, il ne vous force point de donner ce que vous n'avez pas. Ainsi n'abusons point de sa patience. Amassons-nous un trésor non de colère, mais de grâce et de salut; non de mort, mais de vie; non de confusion et de tourments, mais de joie et de gloire. Il ne sera point besoin de convertir en argent ce que vous avez, ni d'en payer le transport. Il suffira que vous le donniez aux pauvres, votre Seigneur fera tout le reste. Il le transportera dans le ciel, il vous en tiendra un compte exact; et ce sera lui-même qui aura soin pour vous de tout ce trafic qui vous doit enrichir pour jamais.

Ce que vous lui donnez n'est pas comme ce que vous donnez aux rois de la terre. Votre argent périt pour vous, lorsqu'il est employé pour faire subsister les soldats; mais il vous demeurera tout entier et avec usure. Ce que vous donnez pour les impôts ne vous revient plus; mais ce que vous donnez aux pauvres est toujours à vous, et vous le retrouverez avec un gain, non-seulement temporel, mais même

spirituel. En payant les tributs vous vous acquittez d'une dette, mais en donnant aux pauvres, vous mettez votre argent à rente. Dieu vous en passe le contrat lui-même, et il vous dit : « Celui qui a pitié du pauvre, prête à Dieu son argent ». (Prov. XIX, 16.)

Quoiqu'il soit Dieu et le Seigneur de tout le monde, il n'a pas dédaigné toutefois de nous donner des gages, des témoins et des promesses. Ces gages sont le bien qu'il nous fait en cette vie, et tant de grâces temporelles et spirituelles, qui sont comme les arrhes et les prémices des biens à venir.

Comment donc pouvez-vous différer un si heureux commerce, vous qui avez déjà tant reçu de Celui à qui vous confiez votre argent, et qui espérez d'en recevoir encore plus à l'avenir ? Avez-vous bien pensé à ce qu'il vous a déjà donné ? Il a formé votre corps, il a créé votre âme ; il vous a honoré du don de la raison et de l'intelligence. Il vous a donné l'usage de tout ce qui se voit sur la terre. Il vous a fait la grâce de le connaître. Il vous a donné son propre Fils, et l'a livré à la mort pour vous. Il vous a ouvert dans le baptême la source de tous les biens. Il vous a préparé une table sainte, il vous a promis un royaume et des richesses incompréhensibles. Après tant de biens qu'il vous a faits, et tant d'autres qu'il veut vous faire, vous craignez de lui donner un peu d'argent ? Méritez-vous après cela qu'il vous regarde ?

Quelle excuse alléguerez-vous ? Direz-vous que lorsque vous considérez vos enfants, vous ne pouvez vous empêcher d'être retenu dans vos aumônes ? Que n'accoutumez-vous, au contraire, vos enfants à cette usure sainte et spirituelle dont je vous parle ? N'est-il pas vrai que si vous aviez une rente sur une personne bien riche, et qui aurait de l'affection pour vous, vous aimeriez infiniment mieux la laisser à vos enfants qu'un argent comptant, parce qu'ils seraient assurés d'être bien payés, sans avoir besoin de retirer leur fonds, et de le placer ailleurs ? Laissez-donc à vos enfants Dieu même pour débiteur, et qu'il leur soit redevable d'une grande somme. Vous avez soin de ne point vendre vos terres afin de les laisser à vos enfants, et que le revenu leur en demeure, et vous craignez de leur laisser une rente, dont les arrérages passent le revenu de toutes les terres, et dont le fonds est aussi assuré que Dieu même ? Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour agir de la sorte, lorsque surtout, laissant à vos enfants le contrat de cette rente, vous l'emportez en même temps avec vous ? Car c'est le propre des choses spirituelles de se multiplier ainsi, et de suffire en même temps à plusieurs.

Enfin, mes frères, ne demeurons point pauvres et misérables par notre faute. Ne soyons point cruels et inhumains envers nous-mêmes. Entreprenons de grand cœur ce trafic si louable et si utile, afin que nous en recueillions le fruit après notre mort, qu'il passe encore à nos enfants, et qu'il nous fasse jouir de ces biens ineffables, que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui avec le Père et le Saint-Esprit est la gloire, l'honneur et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVII.

« ET JÉSUS ÉTANT ENTRÉ DANS LE TEMPLE DE DIEU, CHASSA TOUS CEUX QUI VENDAIENT ET ACHETAIENT DANS LE TEMPLE, ET IL RENVERSA LES TABLES DES CHANGEURS, ET LES CHAISES DE CEUX QUI Y VENDAIENT DES COLOMBES, LEUR DISANT : IL EST ÉCRIT : MA MAISON SERA APPELÉE LA MAISON DE LA PRIÈRE, ET VOUS EN AVEZ FAIT UNE MAISON DE VOLEURS ». (CHAP. XXI, 12, 13, JUSQU'AU VERSET 33.)

—

ANALYSE.

1. Que Jésus a dû chasser les vendeurs du temple par deux différentes fois. — Pourquoi Jésus maudit le figuier.
2. Jésus fait aux pharisiens une question sur saint Jean-Baptiste qui les embarrasse et les confond.
3-5. Jésus donne à entendre aux juifs qu'ils seront rejetés et remplacés par les gentils. — Qu'il faut travailler à se convertir sans perdre jamais l'espérance. — Exemple d'une courtisanne fameuse qui se retira dans une maison de vierges où elle fit une admirable pénitence. — Que les pécheurs doivent bien espérer s'ils travaillent à se convertir, et que les justes doivent craindre s'ils se relâchent. Inutilité et misère des travaux du monde.

1. Saint Jean rapporte la même histoire, mais au commencement de son Evangile; au lieu que saint Matthieu ne la rapporte qu'à la fin. Ce qui nous autorise à croire que ce fait a eu lieu par deux différentes fois. Cela paraît prouvé premièrement par la différence du temps; puisqu'un évangéliste marque que ceci se fit à la fête de Pâques, et l'autre beaucoup plus tôt. Cela paraît encore démontré par la différente manière dont se conduisent les juifs en ces deux rencontres. Saint Jean marque qu'ils dirent au Fils de Dieu : « Par quel « miracle nous montrez-vous que vous avez « droit de faire de telles choses (Jean, II, 18) » ? au lieu qu'ici, quoique Jésus-Christ leur eût parlé avec tant de force, ils demeurent néanmoins dans le silence, à cause de la grande réputation que ses miracles lui avaient acquise.

Et c'est ce qui fait voir davantage l'opiniâtreté des juifs ; puisqu'après que le Fils de Dieu leur a fait par deux différentes fois le même reproche, ils persistent dans ce trafic sacrilége, et veulent même faire passer Jésus-Christ pour un violateur de la loi et un ennemi de Dieu, lorsque ce qu'il avait fait dans le temple les devait convaincre de sa souveraine puissance et du grand zèle dont il brûlait pour la gloire de Dieu son Père. Car ils lui avaient déjà vu faire un prodigieux nombre de miracles; et ils voyaient partout que ses actions s'accordaient parfaitement avec ses paroles. Cependant, au lieu d'être persuadés par tant de preuves, ils entrent en colère, sans se vouloir rendre ni aux oracles des prophètes, ni à ces cris de louange que Dieu tire de la bouche des petits enfants. C'est pourquoi, pour leur faire un reproche plus pressant, Jésus-Christ leur cite Isaïe qui dit : « Ma maison sera « appelée une maison d'oraison ». Il ne se contente pas néanmoins de cette seule preuve pour leur faire voir quelle est sa puissance. Il la fait paraître encore plus sensiblement dans la guérison d'un grand nombre de malades.

« Alors des aveugles et des boiteux étant « venus à lui dans le temple, il les guérit (14) ». Tous ces miracles rendent un témoignage indubitable à la toute-puissance du Fils de Dieu; et cependant les juifs y demeurent sourds. « Mais les premiers des prêtres et des docteurs « de la loi voyant les merveilles qu'il avait « faites et les enfants qui criaient dans le « temple : hosanna, en conçurent de l'indigna- « tion (15), et lui dirent : Entendez-vous bien « ce qu'ils disent (16) » ? N'était-ce pas plutôt Jésus-Christ qui leur pouvait parler de la sorte, et qui leur devait dire : « Entendez-vous bien « ce que ces enfants disent » ? puisqu'ils lui chantaient des cantiques comme à Dieu. Jésus-Christ, voyant donc que rien ne les pouvait convaincre, et qu'ils combattaient l'évi-

dence même, s'élève contre eux avec force et avec zèle, et leur dit : « N'avez-vous jamais lu « cette parole : Vous avez tiré la louange la « plus parfaite de la bouche des petits enfants « et de ceux qui sont à la mamelle (16) » ? C'est avec grande raison que le Prophète dit que c'est « de la bouche » que Dieu tire cette louange ; puisqu'il est visible qu'elle ne pouvait sortir du cœur de ces petits enfants, dont Dieu déliait la langue par sa vertu invisible, afin de leur faire publier des cantiques dont ils ne comprenaient pas le sens.

Cet événement figurait ce qui devait arriver un jour aux gentils, qui, après avoir été longtemps muets pour les louanges de Dieu, devaient ensuite élever leur voix dans le transport de leur foi et de leur amour. Ceci devait encore instruire et consoler beaucoup les apôtres. Car ils pouvaient demander eux-mêmes, comment étant si grossiers et si ignorants, ils pourraient un jour annoncer des mystères si élevés, leur divin Maître les tire de cette peine, par ce qu'il leur fait voir aujourd'hui, et leur fait conclure que celui qui déliait la langue de ces enfants pour chanter ses louanges, délierait aussi la leur pour prêcher son Evangile dans le monde entier. Ce miracle leur faisait connaître encore que Jésus-Christ était le créateur et le maître souverain de la nature. Ainsi, tandis qu'on voit des petits enfants si sages avant leur âge, qui publient les louanges du Sauveur, et dont les cantiques s'accordent avec ceux des anges, on entend au contraire des hommes faits qui ont perdu la raison, et qui parlent comme des furieux et des insensés. Car c'est ainsi que la passion et la malice renversent l'esprit. Mais Jésus-Christ les épargne, et les voyant si troublés et si animés, soit par les honneurs que le peuple lui avait rendus, soit par la manière dont il avait chassé les vendeurs du temple, soit par le grand nombre de miracles qu'il avait faits, soit par les louanges qu'il avait reçues de la bouche des enfants, il les laisse et sort de la ville. « Et les « laissant là, il sortit de la ville et s'en alla en « Béthanie, où il passa la nuit (17) ». Il se retire pour apaiser par sa retraite leur indignation et leur haine ; parce que l'envie qui fermentait dans leurs cœurs leur aurait fait repousser avec animosité toutes ses paroles. « Le matin, « comme il revenait à la ville, il eut faim (18) ». Comment a-t-il faim ainsi « dès le matin » ? ou quand le Sauveur avait-il faim, sinon quand il permettait à sa chair de souffrir cette faiblesse ? « Et voyant un figuier sur le chemin, « il s'en approcha, mais n'y trouvant que des « feuilles, il lui dit : Qu'à l'avenir il ne naisse « jamais de toi aucun fruit, et au même mo- « ment ce figuier sécha (19) ». Un autre évangéliste marque que ce n'était « pas encore la « saison des figues ». Comment donc, mes frères, puisque ce n'était pas encore la saison du fruit, notre évangéliste dit-il que Jésus-Christ vient en chercher à ce figuier ? N'est-il pas visible qu'il ne parle ainsi que pour nous marquer ce que les disciples croyaient de leur maître, et que comme ils étaient fort grossiers, ils crurent qu'effectivement Jésus-Christ venait chercher du fruit à cet arbre ? Car l'Evangile nous fait voir que les apôtres avaient ainsi assez souvent des pensées fort basses touchant le Fils de Dieu. Comme ils avaient donc eu cette pensée du Sauveur, ils crurent de même ensuite que cet arbre ne fut maudit que parce qu'il n'avait point de fruit.

Vous me direz peut-être : Si ce n'est point pour ce sujet que cet arbre fut maudit, pour quelle raison l'a-t-il donc pu être ? C'était, mes frères, pour donner de la confiance aux apôtres. Car comme jusque-là Jésus-Christ n'avait fait que du bien aux hommes et qu'il n'en avait puni aucun, il fallait aussi qu'il donnât des preuves de sa toute-puissance, par la rigueur qu'il exercerait sur quelques-uns, et par la sévérité de ses jugements, afin que les apôtres et les juifs fussent très-persuadés qu'il pouvait réduire en poudre tous ses ennemis, et que c'était volontairement qu'il s'offrait de lui-même au supplice de la croix. Mais il était trop bon pour donner sur les hommes des marques de ce que pouvait sa rigueur, et pour faire sur eux l'essai de sa justice toute-puissante. Il ne choisit pour cela qu'un arbre, dans la mort duquel il fait voir jusqu'où pourra aller sa colère et sa vengeance. Il ne faut donc pas rechercher si curieusement pourquoi des arbres et des plantes innocentes sont traitées avec tant de rigueur. Il ne faut point demander pourquoi ce figuier est maudit, puisque ce n'était pas la saison d'avoir du fruit. C'est blesser la raison que de raisonner de la sorte. Considérez seulement l'effet de la puissance de Jésus-Christ, et rendez gloire à celui qui fait de si grands miracles.

Quelques-uns se sont ainsi arrêtés à demander pourquoi Jésus-Christ précipita tant de

pourceaux dans la mer, et à vouloir justifier la conduite du Sauveur dans cette rencontre. Mais il ne faut point les écouter. Ces animaux étaient sans raison comme cet arbre sans sentiment. D'où vient donc que Jésus-Christ affecte de faire voir cette figure, et qu'il prend ce prétexte pour maudire cet arbre, sinon, comme j'ai dit, que l'évangéliste suit la pensée que les apôtres avaient alors, quoiqu'elle fût sans fondement.

Que si ce n'était pas encore le temps pour cet arbre de porter du fruit, c'est en vain que quelques-uns disent que ce figuier marquait la loi, puisque le fruit de la loi était la foi, et que ce temps était venu, et qu'en effet elle l'a porté : « Les campagnes », dit Jésus-Christ, « sont déjà blanches et prêtes à moissonner. « Je vous ai envoyés recueillir ce qui n'est pas « venu par votre travail ». (Jean, IV, 35.) Ce n'est donc point le temps de la loi que Jésus-Christ veut exprimer en cet endroit; son unique but, comme j'ai dit, est de faire voir qu'il est tout-puissant non-seulement pour faire du bien, mais encore pour punir.

2. Cela est assez clairement indiqué par cette circonstance que l'évangéliste relève : « que « ce n'était point encore la saison du fruit ». Cette parole nous fait voir que Jésus-Christ n'allait pas en effet à cet arbre pour voir s'il y avait du fruit, mais seulement pour le bien de ses apôtres, que l'Evangile dit avoir été étrangement surpris de ce miracle. Quelques miracles qu'ils eussent déjà vu faire à leur Maître en tant de différentes manières, celui-ci leur paraît tout nouveau, en ce que Jésus-Christ y témoignait pour la première fois la souveraine puissance qu'il avait pour punir les crimes. Il choisit pour ce sujet celui de tous les arbres où ce miracle devait être plus surprenant, c'est-à-dire l'arbre le plus rempli de sève, et il le dessèche tout à coup. Mais, pour montrer clairement que ce miracle ne se faisait que pour les apôtres et pour leur donner de la confiance aux approches de la Passion, nous n'avons qu'à considérer la suite : « Ce que les « disciples ayant vu, ils furent saisis d'étonne« ment, et se dirent l'un à l'autre : Voyez « comme ce figuier est devenu sec en un ins« tant (20). Jésus leur répondit : Je vous dis « en vérité, si vous avez de la foi et si vous « n'hésitez point, non-seulement vous ferez ce « que vous venez de voir en ce figuier; mais « quand même vous diriez à cette montagne : « Otez-vous de là, et jetez-vous dans la mer, « cela se fera (21). Et quoi que ce soit que vous « me demandiez dans la prière, vous l'obtien« drez si vous le demandez avec foi (22) ». Comprenez-vous enfin par ces paroles, mes frères, que Jésus-Christ n'a fait ce miracle que pour remplir ses apôtres de courage, et pour les empêcher de craindre les maux dont leurs ennemis les menaceraient? C'est pourquoi il réitère ici par deux fois la même promesse pour les rendre plus ardents à l'oraison, et pour réveiller leur foi davantage : « Non-seu« lement », leur dit-il, « vous ferez ce que vous « venez de voir en ce figuier », mais votre foi et votre oraison vous donneront tant de force et tant de confiance, que vous transporterez les montagnes d'un lieu à un autre.

« Etant arrivé dans le temple, les princes des « prêtres et les sénateurs qui étaient les chefs « du peuple, le vinrent trouver comme il en« seignait, et lui dirent : Par quelle autorité « faites-vous ceci, et qui vous a donné cette « autorité (23) » ? Les Juifs toujours insolents et toujours aveugles viennent interrompre le Sauveur lorsqu'il instruisait le peuple. Ne pouvant décrier ses miracles, ils l'attaquent sur cette manière si forte, avec laquelle il s'était élevé contre ceux qui exerçaient dans le temple un trafic honteux. On voit dans saint Jean qu'ils font la même demande au Sauveur, non pas dans les mêmes termes, mais dans le même esprit. Car cet évangéliste marque qu'ils lui dirent : « Par quel miracle nous montrez« vous que vous ayez droit de faire de telles « choses » ? (Jean, XVIII.) Mais on voit que dans saint Jean, Jésus-Christ leur fait cette réponse : « Détruisez ce temple et je le rétablirai en « trois jours ». Mais saint Matthieu dit ici qu'il leur fit une autre question qui les jeta dans un étrange embarras. Ce qui nous fait voir comme je l'ai dit, que cette même action arriva deux fois : l'une au commencement des miracles et de la prédication de Jésus-Christ, et l'autre à la fin.

Cette demande donc : « Par quelle autorité faites-vous ces choses » ? revient à ceci : Avez-vous été établi dans la chaire de doctrine? avez-vous reçu l'ordre de la sacrificature, pour vous attribuer une si grande puissance? Cependant l'action de Jésus-Christ ne pouvait être blâmée comme une entreprise audacieuse, puisqu'elle ne tendait qu'à conserver l'honneur et le respect qui est dû au temple. Ils

prennent de là néanmoins un sujet de l'envier, parce que leur envie n'en trouvait point à l'autre. Ils n'osent pas même lui faire cette demande au moment qu'il chassait les vendeurs du temple, parce qu'ils étaient arrêtés par l'éclat de ses miracles. Mais le trouvant occupé à enseigner le peuple, ils l'interrompent pour le quereller. Que fait donc Jésus-Christ en cette rencontre ? Il ne répond point précisément à leurs demandes : Il n'était point nécessaire de leur dire d'où lui venait une puissance qu'ils pouvaient, s'ils eussent voulu, reconnaître par eux-mêmes. Il leur fait au contraire une autre question.

« Jésus leur répondit : J'ai une autre question à vous faire, et lorsque vous m'y aurez « répondu, je vous dirai par quelle autorité « je fais ceci (24). D'où était le baptême de « Jean ? Du ciel, ou des hommes (25) »? Quelle liaison, me direz-vous, y avait-il de cette question avec celle qu'ils lui faisaient ? une très-grande : car s'ils eussent répondu que ce baptême était du ciel, Jésus-Christ leur eût répliqué : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru, puisque si vous l'eussiez fait, vous ne seriez pas en peine maintenant de me demander d'où me vient cette puissance ? Vous savez qu'il a dit : « Je ne suis pas digne de dénouer le cordon « de ses souliers (Luc, III, 16) » ; et « Voilà « l'agneau de Dieu, voilà celui qui porte le « péché du monde (Jean, I, 29) » ; et « C'est là « le Fils de Dieu (Jean, III, 31) »; et « Celui qui « est venu d'en-haut est au-dessus de tous » ; et « Il a le van en main et il purgera son aire.» (Matth. III, 12.) C'est pourquoi, s'ils eussent cru saint Jean, il leur eût été aisé de connaître par quelle autorité Jésus-Christ aurait agi de la sorte.

« Mais eux raisonnaient ainsi en eux-mêmes : « Si nous répondons qu'il était du ciel, il nous « dira : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas « cru (25)? Et si nous répondons qu'il était « des hommes, nous avons à craindre le peuple, « car Jean passe pour un prophète dans l'es- « time de tout le monde (26). Ils répondirent « donc à Jésus : Nous ne savons. Et Jésus aussi « leur répondit : Je ne vous dirai point non « plus par quelle autorité je fais ceci (27).» Les Juifs lui disent par malice : « Nous ne savons» ; mais il ne leur répond pas : Je ne le sais pas non plus ; mais « Je ne vous le dirai pas non plus.» S'ils eussent été simplement dans l'ignorance, il n'eût pas refusé de les instruire ; mais comme ils agissaient par un esprit double et artificieux, il a raison de les laisser sans leur rien répondre.

Ce qui les empêcha de dire que le baptême de Jean était des hommes, était, comme dit l'Evangile, « la crainte qu'ils avaient du peu- « ple ». Ainsi l'on voit en toutes rencontres, combien ils étaient corrompus dans le cœur, puisque, méprisant Dieu, ils n'avaient égard qu'aux hommes. Car ils témoignent ici quelque respect pour saint Jean, non à cause de sa vertu, mais seulement « à cause du peuple », et ils ne voulaient pas de même croire en Jésus-Christ, parce qu'ils faisaient tout par des respects humains et charnels. Ce souci qu'ils avaient des hommes était l'unique cause de tous leurs maux.

« Que vous semble, ajoute Jésus-Christ, de « ce que je m'en vais vous dire ? Il y avait un « homme qui avait deux fils, et s'adressant au « premier, il lui dit : Mon fils, allez-vous-en « aujourd'hui travailler à ma vigne (28). A « quoi il répondit : Je ne veux pas : mais après, « étant touché de repentance, il s'y en alla (29). « Puis s'adressant à l'autre, il lui fit le même « commandement, celui-ci lui répondit : J'y « vais, seigneur, et il n'y alla point (30). Lequel « des deux a fait la volonté de son père ? Le « premier, dirent-ils (31) ». Il commence encore à leur parler par paraboles, pour rendre d'un côté leur désobéissance et leur opiniâtreté inflexible, et pour louer de l'autre l'obéissance si prompte et si ardente des gentils ; en effet, ce qui se passe ici à l'égard de ces deux enfants est la figure de ce qui devait arriver à ces deux peuples. Car les gentils, qui n'avaient point promis à Dieu l'obéissance puisqu'ils n'avaient pas même reçu de loi, n'ont pas laissé de lui obéir effectivement, et avec beaucoup de zèle ; et les juifs au contraire, après avoir promis par un vœu solennel « de faire tout ce que le Sei- « gneur leur dirait (Exod. XIX, 8 ; et XXIV, 3) », n'ont point fait ce qu'il leur a commandé. Afin donc qu'ils ne s'imaginent pas que cette loi leur doive servir de rien, Jésus-Christ leur montre au contraire que ce sera par elle qu'ils seront condamnés un jour. C'est ce que saint Paul a dit ensuite : « Ceux qui écoutent « la loi, ne seront pas pour cela justes devant « Dieu ; mais ceux-là seront justes devant lui, « qui observent la loi et qui la pratiquent ». (Rom. II, 13.) C'est pourquoi le Seigneur propose aux juifs une question, il veut qu'ils se

prononcent afin qu'ils se condamnent eux-mêmes par leur propre bouche.

3. C'est le dessein qu'il a dans cette parabole de la vigne, par laquelle il leur fait voir une image de leur crime dans la personne d'un autre. Comme ces pharisiens, voyant clairement que leur réponse retournerait contre eux-mêmes, refusaient de répondre, le Sauveur enveloppe la même pensée sous l'obscurité d'une parabole. Et après qu'ils se sont condamnés de leur propre bouche, il leur découvre ce qu'il leur avait caché sous ce voile. « Jésus ajouta : Je vous dis en vérité que les « publicains et les femmes prostituées vous « devanceront au royaume de Dieu (13). Car « Jean est venu à vous dans la voie de la justice « et vous ne l'avez point cru. Les publicains au « contraire et les femmes prostituées l'ont cru ; « et vous, sur cet exemple vous ne vous êtes « point repentis, et vous ne l'avez pas cru « (32) ». S'il leur eût dit d'abord que « les « femmes prostituées les devanceraient dans « le royaume des cieux », cette parole leur eût paru trop dure : mais comme il ne tire cette conclusion que des principes dont ils sont eux-mêmes demeurés d'accord, ils sont forcés malgré eux d'en reconnaître la vérité. C'est pour ce sujet qu'il ajoute cette raison : « Jean », dit-il, « est venu » à vous et non pas aux autres ; il y est venu, non simplement comme un autre homme, mais « dans la voie de la « justice ». Car vous ne lui pouvez rien reprocher, vous ne pouvez l'accuser d'aucune action mauvaise. Sa vie a été irrépréhensible. Il a fait paraître en tout une sagesse extraordinaire, « et cependant vous ne l'avez point cru ». Et ce qui augmente votre crime, c'est que les publicains mêmes et les femmes perdues ont cru en lui ; et de plus, c'est « que vous qui « avez vu leur exemple, n'avez point été tou-« chés ensuite de repentance pour croire au « moins après eux », vous qui deviez croire avant eux. Ainsi vous êtes entièrement inexcusables, comme ils sont dignes de toute louange.

Et considérez, je vous prie, combien de circonstances relèvent ici l'infidélité des uns et la foi des autres. Il est venu à vous et non à eux. Vous n'avez point cru en lui, et ils n'en ont point été scandalisés. Ils ont cru en lui, et vous n'en avez point été touchés. Ce que Jésus-Christ dit : « Ils vous devanceront dans le « royaume de Dieu », ne marque pas absolument que les autres les y suivront ; mais seulement que s'ils veulent penser à eux, ils peuvent encore espérer de se sauver. Car il n'y a rien qui réveille et qui excite tant les esprits grossiers que l'émulation et la jalousie. C'est pourquoi Jésus-Christ dit si souvent : « Que « ceux qui étaient les derniers seront les pre-« miers, et que ceux qui étaient les premiers « seront les derniers ». Et c'est pour ce sujet encore qu'il compare ici avec les pharisiens, les publicains, et les femmes débauchées, les deux états les plus désespérés et les plus odieux dans l'un et dans l'autre sexe ; les deux crimes qui nous frappent davantage et qui viennent tous deux d'un excès d'amour : l'un pour les corps et l'autre pour l'or.

Jésus-Christ montre ici en passant que c'était écouter la loi de Dieu que de croire à Jean. Il ne faut pas croire aussi que ce soit seulement la grâce de Dieu qui fasse elle seule que les femmes prostituées entrent dans le royaume de Dieu. La justice le fait aussi, puisqu'elles n'entrent point dans ce royaume en restant ce qu'elles étaient, mais en écoutant la vérité et en la croyant, en se convertissant et en se purifiant des taches de leur vie passée. Ainsi, Jésus-Christ donne de la force à son discours sans le rendre néanmoins trop odieux par cette parabole, et par la comparaison des femmes prostituées. Il ne reprend point tout d'abord les Juifs de n'avoir point cru à saint Jean : il loue auparavant les publicains de ce qu'ils l'ont fait : et il blâme les Juifs ensuite d'avoir refusé de le faire, leur reprochant leur opiniâtreté, et les accusant de tout faire par une vaine crainte des hommes et par un vain désir d'être estimés d'eux. C'était cette crainte orgueilleuse qui les empêchait de reconnaître Jésus-Christ et de croire en lui ; ils avaient peur d'être chassés de la synagogue. Et c'était aussi la même crainte et non point aucun sentiment de respect qui les empêchait de rien dire qui fût désavantageux à saint Jean. Jésus-Christ reprend donc tous ces péchés dans les juifs ; mais il les perce jusques au cœur, en disant : « Que l'exemple même « des publicains ne les avait point touchés de « repentance pour croire en Lui ». C'est un mal que de ne pas choisir le bien d'abord ; mais c'est encore un plus grand mal, de ne vouloir pas au moins rentrer dans le bien par la pénitence. C'est cette impénitence qui endurcit les pécheurs et qui fait qu'ils

se plongent dans toutes sortes de crimes.

Je suis obligé de gémir ici, mes frères, en voyant aujourd'hui tant de monde dans le désordre par cette insensibilité malheureuse. Mais je conjure tous ceux qui m'écoutent de ne se point laisser aller à cet endurcissement. Ne croyez point que vous ne puissiez vous convertir ; et en quelque état funeste que le crime vous ait réduits, ne désespérez jamais de vous-mêmes. Il est aisé à Dieu de vous retirer du fond de l'abîme de tous les vices. N'avez-vous point entendu parler de la courtisane fameuse qui, après s'être convertie, a brillé par sa piété autant qu'elle s'était signalée auparavant par sa vie abominable? Je ne vous parle point de cette bienheureuse pécheresse de l'Evangile, mais d'une célèbre courtisane de Phénicie, qui s'est convertie de notre temps. Je me souviens que lorsque j'étais encore jeune, elle paraissait sur le théâtre avec grand éclat, et qu'on ne parlait que d'elle, non-seulement en ce pays, mais dans toute la Cilicie et la Cappadoce. On sait combien de familles elle a ruinées, et combien de jeunes hommes elle a surpris. On dit même qu'elle usait de la magie, et que comme si sa beauté naturelle n'eût pas suffi pour corrompre assez de personnes, elle y ajoutait ces détestables artifices pour enchanter les hommes de son amour. Le frère de l'impératrice même s'y laissa surprendre, tant il était difficile de se défendre de ce piége du démon.

Cependant je ne sais comment tout à coup, ou pour parler plus véritablement, je sais que par une conversion sincère de son cœur et par le changement de sa volonté, elle attira sur elle tant de bénédictions et tant de grâces, que n'ayant plus que de l'horreur pour toute sa vie passée, et foulant aux pieds tous ces enchantements du démon, elle oublia la terre pour s'élever dans le ciel. Quoique d'abord il n'y eût rien de plus infâme que sa vie, et qu'elle se fût toute dévouée au théâtre, elle s'est néanmoins purifiée de telle sorte par tous les exercices de la pénitence, par le cilice qu'elle ne quittait jamais, et elle a brûlé d'un amour si ardent pour la chasteté, qu'elle a surpassé plusieurs de celles mêmes qui étaient toujours demeurées vierges. On s'efforça même de la reprendre : et celui qui avait la principale autorité dans la ville, envoya des gens armés pour se saisir de sa personne, mais ils ne purent jamais la retirer du milieu d'une troupe de pieuses vierges qui l'avaient reçue. Après avoir été baptisée, et avoir été jugée digne de la participation des mystères ineffables, elle répondit à cette grâce par une vie toute sainte, et, se purifiant par un accroissement continuel de vertu, elle persévéra dans cet état jusqu'à sa mort bienheureuse. Elle n'a jamais voulu être vue, depuis sa conversion, d'aucun de ceux qui avaient été passionnés pour elle pendant ses désordres. Mais une fois qu'elle se fut renfermée dans cette maison sainte, elle y vécut plusieurs années comme dans une prison.

4. C'est ainsi, mes frères, « que les premiers « seront les derniers, et que les derniers seront « les premiers ». C'est ainsi que si nous avons une âme fervente et embrasée de l'amour de Dieu, nous ne trouverons rien qui nous empêche de nous convertir, et de rendre même notre vertu un sujet d'admiration et d'étonnement. C'est pourquoi que nul de ceux qui vivent mal, ne se désespère et ne s'abatte, et que nul aussi de ceux qui vivent bien ne se relâche, de peur que les femmes prostituées ne le devancent dans le royaume de Dieu. Que les pécheurs ne perdent point courage, puisqu'ils peuvent devenir les premiers et surpasser les plus justes. Ecoutez ce que Dieu dit à Jérusalem : « Je lui ai dit après tant de crimes, « convertissez-vous à moi, et elle ne s'est point « convertie ». (Jérém. III, 1.) Quand nous nous convertissons à Dieu, et que nous l'aimons avec ardeur, il ne se souvient plus de toute notre vie passée. Il n'agit pas comme les hommes ; il ne nous reproche point nos premiers désordres. Il ne nous dit point : Pourquoi avez-vous été si longtemps dans ces déréglements infâmes ? Il nous reçoit avec amour lorsque nous en faisons pénitence ; il vient au-devant de nous, lorsque nous retournons à lui. Il veut seulement que ce retour soit sincère.

Allons donc, mes frères, convertissons-nous à Lui. Attachons-nous fortement à Lui, et clouons nos cœurs par sa crainte. Nous avons de ces exemples, non-seulement dans le Nouveau Testament, mais encore dans l'Ancien. Car qui fut jamais plus méchant que Manassé? Cependant il apaisa Dieu, et il fléchit sa colère par ses larmes. Qui fut jamais plus vertueux que Salomon? Cependant, pour s'être relâché dans son bonheur, il tomba dans un abîme de désordres. Mais je puis vous donner un

exemple de l'un et de l'autre changement dans une seule personne, c'est-à-dire dans David, son père, qui d'abord excella dans la vertu, et qui ensuite tomba dans le crime. Qui fut d'abord plus heureux que Judas ? Cependant il est devenu le traître de son Maître. Qui fut d'abord plus criminel que saint Paul, et néanmoins il est devenu ensuite un vaisseau choisi de Dieu ? Qui fut plus odieux que saint Matthieu, tant qu'il a été publicain, et néanmoins il a eu depuis sa place parmi les apôtres ? Qui commença mieux que Simon le Magicien ? Cependant il est devenu depuis l'exécration de tout le monde. Combien a-t-on vu d'autres changements semblables ? Combien en voit-on encore aujourd'hui ?

C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de vous redire souvent que les plus grands pécheurs, et ceux mêmes qui se seraient voués au théâtre, ne doivent point se désespérer lorsqu'ils pensent à se convertir ; et que le juste au contraire, qui vit sans reproche dans l'Eglise, ne doit point trop s'assurer de son salut. Dieu dit à l'un par son Apôtre : « Que celui qui croit « être debout, prenne garde de ne point tom- « ber ». (I Cor. x, 12.) Et il dit à l'autre par son Prophète : « Celui qui est tombé, ne « pourra-t-il se relever » ? Et par un autre : « Redressez les mains lâches et languissantes, « et raffermissez les genoux qui sont trem- « blants ». (Jérém. III, 4.) Il dit aux bons : « Veillez » ; et aux méchants : « Levez-vous, « vous qui dormez ; et levez-vous d'entre les « morts ». (Ephés. v, 14.) Les uns doivent travailler pour se conserver ce qu'ils sont ; les autres pour devenir ce qu'ils ne sont pas : les uns pour demeurer sains, les autres pour cesser d'être malades. On a vu souvent des malades devenir sains. On a vu souvent des personnes saines tomber malades par leur négligence. Jésus-Christ dit aux uns : « Vous voilà guéris « maintenant, ne péchez plus, de peur qu'il « ne vous arrive quelque chose de pis ». (Jean, v, 10.) Il dit aux autres : « Voulez-vous être « guéris ? Levez-vous, portez votre lit, et allez « en votre maison ». Le péché, mes frères, est une grande paralysie, et un mal plus dangereux que toutes les paralysies du corps. Le pécheur non-seulement ne fait pas le bien, mais il fait encore le mal. Cependant, en quelque déplorable état qu'il puisse être, s'il veut s'en relever sincèrement, tous ses péchés se dissiperont.

Quand nous aurions langui durant trente-huit ans dans le vice, comme le malade de l'Evangile, si nous voulons être guéris, rien ne nous en empêchera. Jésus-Christ vous crie encore aujourd'hui : « Levez-vous, portez « votre lit » : pourvu que vous vouliez vous lever, ne désespérez point du reste : « Vous « n'avez point d'homme », mais vous avez Dieu. Vous n'avez « personne qui vous jette « dans la piscine », mais vous avez celui qui peut faire que vous n'aurez point besoin de piscine. Vous n'avez personne qui prévienne les autres pour vous y jeter le premier, mais vous avez celui qui vous commande de porter votre lit. Vous ne pouvez pas dire ici : Lorsque je veux me jeter dans la piscine, un autre me prévient. Si vous voulez vous plonger dans cette fontaine de grâces, personne ne vous en peut empêcher. Cette source ne s'épuise point, cette fontaine coule toujours. Nous recevons tous de sa plénitude, et ses eaux guérissent nos corps et nos âmes. Approchons-nous avec ferveur de cette source du salut. Raab était une courtisane et néanmoins elle s'est sauvée. Le bon larron était un voleur et un homicide, et il est devenu citoyen du ciel. Et ce qui est étonnant et redoutable, Judas, disciple de Jésus-Christ, s'est perdu, lorsqu'un voleur sur la croix est devenu le disciple de Jésus-Christ. Ce sont là, mes frères, les miracles de la puissance de Dieu. C'est ainsi que les mages ont trouvé grâce auprès de Dieu, qu'un publicain est devenu évangéliste, et qu'un blasphémateur a été changé en apôtre.

5. Considérez donc toutes ces choses, et ne désespérez jamais. Entrez dans une sainte confiance, et excitez-vous vous-mêmes. Commencez seulement à marcher dans la voie étroite, et vous vous y avancerez en peu de temps. Prenez bien garde de ne vous pas fermer la porte de la miséricorde, et que votre défiance ne soit comme des épines qui vous en bouchent l'entrée. La vie présente est courte, et le travail est léger. Quand il serait grand, on devrait le souffrir. Si vous ne voulez pas endurer les travaux si louables et si heureux de la pénitence, vous tomberez dans les maux et dans les afflictions malheureuses que l'on souffre dans le monde. Que si d'une façon ou d'autre il faut toujours souffrir, pourquoi ne préférons-nous pas à des travaux qui nous damnent, ces peines qui sont si heureusement et si glorieusement récompensées?

Mais, dans cette vie même les travaux des chrétiens sont bien différents de ceux que souffrent les gens du monde. Car, dans les engagements du siècle, les périls sont continuels ; les pertes et les afflictions ordinaires ; l'espérance incertaine ; la servitude accablante et insupportable. On y consume son bien, son cœur et son âme même. Lors même que les travaux des gens du monde sont récompensés, ils le sont beaucoup moins qu'ils ne l'espéraient. Car souvent le succès trompe leur attente, et ayant semé ils ne recueillent rien.

Que si quelquefois ils sont plus heureux, et s'ils se voient arrivés enfin au comble de leurs prétentions et de leurs souhaits, ils ne peuvent retenir leur bonheur, et en un moment il leur échappe des mains. Car ils se trouvent tout d'un coup surpris par la vieillesse, et leurs sens affaiblis par l'âge ne sont plus capables de goûter les délices et les plaisirs. Ainsi, ils usent, pour acquérir du bien, la vigueur de leur âge et de leur corps ; elle les abandonne lorsqu'ils en ont, et ils se trouvent dans l'impuissance d'en jouir. Et quand même ils le pourraient faire, ils en voient la fin qui les menace, et la crainte de la mort, qui est si proche, les traverse dans tous leurs plaisirs. Mais il arrive tout le contraire dans la vertu. Le travail ne dure pas plus de temps que cette chair fragile et mortelle ; mais nous en recevrons une récompense éternelle dans un corps qui ne vieillira jamais, qui ne sera plus sujet à la mort ni aux autres faiblesses de cette vie. Le travail qui précède est court, mais la récompense qui le suit n'aura point de fin, et le corps jouira d'une pleine paix, sans pouvoir plus rien souffrir dans tout le cours de l'éternité. Car il n'y aura plus là de changement ni d'affliction à craindre.

Quels sont donc, mes frères, les biens que les hommes désirent tant dans ce monde ? des biens qu'on n'acquiert que par une infinité de maux, qu'on ne possède que dans une crainte continuelle de les perdre ; qui ne durent qu'un moment, et qui n'ont pas plutôt paru qu'ils s'évanouissent. Comment peut-on les comparer avec ces autres biens qui sont stables et éternels, qu'on possède sans aucun travail, et qui nous couronnent dans le combat même ? Car celui qui méprise les richesses, trouve dans ce mépris même une grande récompense, n'étant exposé ni à l'envie, ni à la haine, ni aux calomnies, ni aux embûches des hommes. Celui qui est sage et bien réglé dans toute sa vie, est couronné dès ici-bas. La paix règne dans son cœur, l'innocence dans ses actions, l'honnêteté dans ses paroles. Il ne craint ni les accusations, ni les périls, et il est à couvert d'une infinité de maux. Ainsi, chaque vertu a son prix et sa récompense dès cette vie. C'est pourquoi, mes frères, fuyons le vice et vivons saintement, pour jouir des biens et de ce monde et de l'autre, que je vous souhaite à tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVIII.

« ÉCOUTEZ UNE AUTRE PARABOLE : UN PÈRE DE FAMILLE AYANT PLANTÉ UNE VIGNE, L'ENTOURA D'UNE HAIE, ET CREUSANT DANS LA TERRE, Y FIT UN PRESSOIR ET Y BATIT UNE TOUR, PUIS AYANT LOUÉ SA VIGNE A DES VIGNERONS, IL S'EN ALLA EN UN PAYS ÉLOIGNÉ. ET LE TEMPS DES VENDANGES ÉTANT PROCHE, IL ENVOYA SES SERVITEURS POUR EN RECUEILLIR LE FRUIT. MAIS LES VIGNERONS SE SAISISSANT DES SERVITEURS, BATTIRENT L'UN, TUÈRENT L'AUTRE, ET LAPIDÈRENT L'AUTRE. IL LEUR ENVOYA ENCORE D'AUTRES SERVITEURS EN PLUS GRAND NOMBRE QUE LES PREMIERS, ET ILS LES TRAITÈRENT DE MÊME. ENFIN, IL LEUR ENVOYA SON FILS, DISANT EN LUI-MÊME : ILS AURONT AU MOINS QUELQUE RESPECT POUR MON FILS. MAIS LES VIGNERONS VOYANT LE FILS, DIRENT ENTRE EUX : VOICI L'HÉRITIER, ALLONS, TUONS-LE, ET RENDONS-NOUS MAITRES DE SON HÉRITAGE. AINSI S'ÉTANT SAISIS DE LUI, ILS LE JETÈRENT HORS DE LA VIGNE ET LE TUÈRENT. LORS DONC QUE LE SEIGNEUR DE LA VIGNE SERA VENU, COMMENT TRAITERA-T-IL SES VIGNERONS? ILS LUI RÉPONDIRENT : IL PERDRA CES MÉCHANTS COMME ILS LE MÉRITENT, ET LOUERA SA VIGNE A D'AUTRES VIGNERONS, QUI LUI EN RENDRONT LES FRUITS EN LEUR SAISON ». (CHAP. XXI, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Jésus fait comprendre aux Juifs quelle est leur ingratitude et combien ils seront punis, par la parabole du propriétaire qui a planté une vigne.

3-5. De l'amour des faux plaisirs de cette vie. — Description des maux que nous y souffrons. — Comparaison des gens du monde avec les religieux et les solitaires. — Eloge des moines qui vivaient dans les montagnes du voisinage d'Antioche.

1. Jésus-Christ découvre beaucoup de choses par cette parabole. Il fait voir aux Juifs avec quel soin la providence de Dieu a toujours veillé sur eux; qu'elle n'a rien omis de tout ce qui pouvait contribuer à leur salut; qu'ils ont toujours été portés à répandre le sang; qu'après qu'ils ont tué si cruellement les prophètes, Dieu, au lieu de les rejeter avec horreur, leur avait envoyé son propre fils. Il leur marque encore par cette figure qu'un même Dieu était l'auteur de l'Ancien et du Nouveau Testament : que sa mort produirait des effets admirables dans le monde; qu'ils devaient attendre une terrible punition de l'attentat par lequel ils allaient le faire mourir sur une croix. Que les gentils seraient appelés à la connaissance du vrai Dieu, et que les Juifs cesseraient d'être son peuple. C'est pourquoi il ne leur marque toutes ces choses qu'après qu'il leur a dit cette parabole, pour leur faire mieux comprendre que leur crime était si énorme qu'il était indigne de tout pardon, puisque, malgré tout ce que Dieu avait fait pour leur salut, les publicains et les femmes de mauvaise vie s'élevaient beaucoup au-dessus d'eux dans le royaume de Dieu.

Mais considérez, mes frères, d'un côté la vigilance du Maître de la vigne, et de l'autre la paresse et la lâcheté des serviteurs. Il fait lui-même la plus grande partie de ce que ces serviteurs devaient faire eux-mêmes. Il plante sa vigne, il l'environne d'une haie, et fait tout le reste. Il ne leur laisse à faire que fort peu de choses, c'est-à-dire à entretenir cette vigne et à conserver en bon état ce qui leur avait été confié. Car nous voyons par le rapport de l'Evangile que ce Maître si sage n'avait rien omis. Tout était préparé avec un soin admirable; et cependant tant de soins et tant de préparations ont été entièrement inutiles. Lorsque les Juifs furent délivrés si divinement de l'Egypte, Dieu leur donna une loi, il leur

bâtit une ville, il leur dressa un temple, il leur établit un autel, et il s'en alla « dans un « pays éloigné », c'est-à-dire qu'il usa envers eux d'une longue patience, parce que Dieu ne punit pas les pécheurs aussitôt qu'ils sont tombés dans le crime. Ainsi ce long éloignement marque sa douceur et sa longue patience: « Il leur envoya ses serviteurs », c'est-à-dire ses prophètes, « pour exiger d'eux le fruit », c'est-à-dire des témoignages de leur fidélité et de leur obéissance par leurs œuvres. Mais ils agissent comme les plus ingrats et les plus méchants de tous les hommes.

Après tant de grâces et tant de faveurs, non-seulement ils ne rendent point de fruit, ce qui néanmoins était une négligence et une paresse insupportable, mais ils traitent même outrageusement ceux qui leur viennent demander. N'ayant rien à donner à leur Maître qui exigeait d'eux si justement le fruit de leur vigne, ils ne devaient pas au moins se fâcher contre lui, ni s'emporter d'une si étrange colère contre tous ses serviteurs. Ils devaient plutôt avoir recours aux prières et aux larmes pour fléchir leur Maître. Cependant, non-seulement ils se mettent en colère, parce qu'on leur demande ce qu'ils devaient, mais ils trempent même leurs mains cruelles dans le sang des innocents. Ils font souffrir aux autres les peines qu'on leur devait faire souffrir à eux-mêmes : « Tous ces serviteurs, qu'on leur « envoie en divers temps » par deux ou trois diverses fois, ne font qu'irriter leur malice; et ce qui montrait un excès de douceur dans le Maître, fit voir un excès de dureté « dans « ses ouvriers ». Vous me direz peut-être pourquoi n'envoya-t-il pas d'abord son Fils propre? C'était afin que ce qu'ils avaient déjà osé faire leur ouvrît les yeux, qu'ils reconnussent leur crime, et que ce désaveu des indignités commises contre les serviteurs, les disposât à recevoir le Fils avec le respect qui lui était dû. On pourrait encore donner d'autres raisons; mais je ne m'y arrête pas pour me hâter d'expliquer la suite.

Que veut dire cette parole : « Ils auront du « respect au moins pour mon Fils » ? Il ne parle pas de la sorte comme ignorant la manière dont ils devaient le recevoir, mais pour faire mieux voir l'excès d'un crime qui était indigne de tout pardon. Car il savait trop assurément que s'il l'envoyait parmi eux, ces méchants le tueraient. Il dit donc : « Ils auront du respect « au moins pour mon Fils », pour marquer ce qu'ils devaient faire; parce qu'il est visible qu'il leur convenait d'avoir ce sentiment de respect. C'est ainsi qu'il parle au prophète Ezéchiel : « Parlez-leur pour voir s'ils vous « écouteront (Ezech. II.) » ; non qu'il ignorât qu'ils ne l'écouteraient jamais, mais pour empêcher quelques impies de dire que c'était cette prédiction inévitable de Dieu qui forçait ce peuple à demeurer dans son opiniâtreté. C'est la raison pour laquelle Dieu parle ici de la même manière, et comme s'il doutait : « Ils « auront peut-être du respect pour mon Fils ». Car s'ils s'étaient conduits si criminellement envers les serviteurs, leur respect pour le Fils aurait au moins dû les retenir.

Que font-ils donc lorsqu'ils l'aperçoivent? Au lieu de courir à lui, de se prosterner devant lui pour lui demander pardon de leurs excès, ils en commettent encore de plus horribles. C'est ce que Jésus-Christ leur disait par ces paroles : « Emplissez la mesure de vos pères ». (Matth. XXIII, 32.) Et les prophètes leur faisaient aussi ce reproche : « Vos mains sont pleines de « sang. Ils mettent le sang avec le sang ». (Isaïe, I, XV.) Et ailleurs : « Ils baptisent Sion « en versant le sang ». (Osée. IV, 2.) Ce commandement si formel de Dieu, « vous ne tue- « rez point (Mich. III, 1) », ne les retient pas. Tant d'autres observances que la loi leur commandait pour les empêcher de tomber dans l'homicide ne les touchent point. Et ils se confirment dans leur cruauté par une accoutumance détestable. Que disent-ils donc, « lorsqu'ils « aperçoivent ce Fils? Allons, tuons-le », disent-ils. Pourquoi! Qu'ont-ils à lui reprocher! Quel mal leur a-t-il fait en la moindre chose? Est-ce parce qu'il les a si particulièrement honorés, et qu'étant Dieu il s'est fait homme pour eux? Est-ce parce qu'il a fait une infinité de merveilles, qu'il leur a pardonné leurs péchés, et qu'il les invite à son royaume?

2. Mais voyez de quelle folie ils accompagnent leur impiété, et combien la raison qu'ils allèguent pour le tuer est déraisonnable : « Tuons-le », disent-ils, « afin que « l'héritage soit à nous ». Et où le veulent-ils tuer? Hors de la vigne. Ainsi vous voyez que Jésus-Christ marque jusqu'au lieu même où on le devait faire mourir : « Ils le jetèrent hors « de la vigne et le tuèrent ». (Luc. XX, 14.) Saint Luc marque que c'est Jésus-Christ qui déclara lui-même le supplice qu'on tirerait de

ces vignerons, et qu'ils lui répondirent : « Non, « que cela n'arrive pas ». Et que Jésus-Christ autorisa ce qu'il leur disait par l'oracle d'un prophète : car, les ayant regardés, il leur dit : « Pourquoi est-il donc écrit : la pierre qui a « été rejetée par ceux qui bâtissaient, est de- « venue la principale pierre de l'angle ? Celui « qui se laissera tomber sur cette pierre, se « brisera, et elle écrasera celui sur lequel elle « tombera ». (Psal. CXXVII, 21.)

Saint Matthieu marque que ce furent les Juifs eux-mêmes qui prononcèrent leur arrêt. Et l'on ne doit pas dire qu'il y ait ici aucune contradiction, il est probable que l'une et l'autre version sont vraies. Lorsque les Juifs se furent aperçus, après avoir rendu eux-mêmes cette sentence, que cette parabole les regardait, ils voulurent se rétracter, et Jésus-Christ leur fit voir par le Prophète que cela serait de la sorte. Mais comme la vocation des gentils pouvait leur donner un prétexte de le calomnier, il ne la leur énonce pas clairement. Il use à dessein de termes couverts et obscurs, en disant « qu'il « donnerait cette vigne à d'autres ». Il avait affecté de se servir d'une parabole, afin qu'ils se condamnassent eux-mêmes. C'est ainsi que Dieu traita autrefois David, lorsqu'il lui fit prononcer son arrêt par lui-même dans la parabole de Nathan. Il ne faut point d'autre preuve de la justice de ce châtiment, que de voir les coupables s'y condamner les premiers.

Et pour montrer en même temps que ce ne serait pas seulement la justice qui attirerait sur les gentils une faveur qu'ils méritaient si peu, et que le Saint-Esprit avait prédit cette grâce longtemps auparavant, Jésus-Christ rapporte cette prophétie : « N'avez-vous jamais lu « cette parole dans les Ecritures : la pierre qui « a été rejetée par ceux qui bâtissaient, est de- « venue la principale pierre de l'angle ; c'est le « Seigneur qui l'a fait, et nos yeux le voient « avec admiration (42) » ? Jésus-Christ montre de plusieurs manières qu'il rejetterait les Juifs à cause de leur incrédulité, et qu'il appellerait les gentils à la foi de l'Evangile. C'est ce qu'il avait déjà fait voir par la femme chananénne ; par cet ânon sur lequel personne n'avait encore monté, par le centenier, et par beaucoup d'autres paraboles qui prouvent la même chose que celle-ci. Il ajoute pour ce sujet : « C'est le Seigneur qui l'a fait, et nos yeux le « voient avec admiration » ; marquant ainsi que les gentils qui croiraient, et que ceux d'entre les Juifs qui seraient fidèles, ne seraient qu'une même chose, quoiqu'auparavant il y eût entre eux une si prodigieuse différence. Et, pour leur apprendre qu'il n'y aurait rien dans ce changement si étrange qui fût opposé à Dieu, qui ne lui fût au contraire très-agréable, qui ne fût miraculeux et digne d'étonnement, il ajoute : « C'est le Seigneur qui l'a « fait ». Il se donne à lui-même le nom « de « pierre » ; et il appelle les Juifs architectes. C'est ce qu'Ezéchiel exprime lorsqu'il dit : « Ils « bâtissent une muraille et la crépissent sans « art». Ezéch. XIII, 1.) Comment ont-ils « re- jeté » Jésus-Christ, sinon en disant : « Cet « homme n'est pas de Dieu, cet homme sé- « duit le peuple » ? Et ailleurs : « Vous êtes « un samaritain et vous êtes possédé du dé- « mon » ? (Jean, VII, 8, 9.)

Il leur fait voir ensuite que la punition que Dieu leur infligerait, ne se terminerait pas seulement à être rejetés de lui ; il marque les autres peines qu'ils doivent attendre. « C'est « pourquoi je vous déclare que le royaume de « Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un « peuple qui en produira les fruits (43). Celui « qui se laissera tomber sur cette pierre s'y « brisera, et elle écrasera celui sur qui elle « tombera (44) ». Il marque ici une double ruine des Juifs. La première, qui aurait lieu en ce qu'ils seraient scandalisés de Jésus-Christ, ce qui est marqué par ce mot : « Ce- « lui qui se laissera tomber sur cette pierre » : l'autre en ce qu'ils seraient captifs ; celle-ci est exprimée par ce mot : « Elle écrasera celui sur « qui elle tombera » , ce qui marque la captivité et la misère horrible dans laquelle ils devaient vivre jusqu'à la fin du monde. On peut aussi remarquer en passant que ces paroles : « Elle écrasera celui sur qui elle tombera », marquent sa résurrection. Nous voyons dans le prohète Isaïe que Dieu fait un reproche à sa vigne, au lieu que Jésus adresse ici ces reproches au prince du peuple. Il dit là : « Que de- « vais-je faire à ma vigne que je n'aie point « fait » ? (Isaïe, V, 2.) Et il lui dit par un autre prophète : « Que vous ai-je fait, et que vos « pères ont-ils trouvé de mal en moi » ? (Jérém. II, 5.) Et ailleurs : « Mon peuple, que vous ai- « je fait, et en quoi vous ai-je offensé » ? (Mich. VI, 3.) Marquant par tous ces endroits leur ingratitude étrange qui leur avait toujours fait rendre le mal pour le bien et les plus

grands outrages pour les faveurs dont Dieu les comblait.

Mais Jésus-Christ parlé ici avec beaucoup plus de force. Car ce n'est plus lui qui dit : « Que devais-je faire que je n'aie point fait » ? Mais il les contraint de prononcer cette sentence contre eux-mêmes, et d'annoncer que ce Maître n'avait rien omis de tout ce qu'il devait faire à ces ouvriers ingrats. Car lorsqu'ils disent : « Il perdra ces méchants comme ils « le méritent, et louera sa vigne à d'autres vi- « gnerons », ils se condamnent de leur propre bouche. C'est le reproche que leur fit le bienheureux martyr Etienne, et qui les frappa si vivement, lorsqu'il les accusait d'avoir toujours été ingrats envers Dieu, et de n'avoir payé que de contradictions et de murmures toutes les grâces qu'il leur avait faites. Tous ces témoignages, prouvaient clairement que c'étaient ceux mêmes qui étaient punis qui s'attiraient ces supplices, et qu'il n'en fallait point rejeter la cause sur Dieu qui les punissait. C'est ce que Jésus-Christ promet par cette parabole et par une double prophétie ; l'une de David et l'autre de lui-même. Que devaient donc faire les Juifs, en écoutant toutes ces choses? Ne devaient-ils pas se jeter aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer? Ne devaient-ils pas admirer les soins qu'il avait toujours témoigné, et qu'il témoignait encore pour eux? Et si cela n'était pas assez fort pour les toucher, la crainte de tant de punitions ne devait-elle pas les retenir? Cependant rien ne leur sert.

« Les princes des prêtres ayant entendu ces « paraboles, connurent bien que c'était d'eux « qu'il parlait (45). Et voulant se saisir de lui « ils appréhendèrent le peuple, parce qu'il en « était considéré comme un prophète (46) ». Ils comprirent enfin que tout ce discours les regardait. Quelquefois, lorsqu'ils se saisissaient de Jésus-Christ, il passait au milieu d'eux sans en être vu ; et quelquefois, sans se cacher, il se contentait de réprimer en eux-mêmes le désir qu'ils avaient de le perdre. Ce qui faisait dire par admiration : « N'est-ce pas là ce Jésus « qu'ils cherchent pour le faire mourir? Il « parle hardiment en public, et ils ne lui di- « sent mot ». (Jean. VII, 26.) Mais ici, comme la crainte du peuple les retenait assez d'elle-même, il ne voulut point faire d'autre miracle ni se rendre invisible comme autrefois. Car il voulait toujours, le plus qu'il lui était possible, agir en homme, afin de mieux établir la foi de son incarnation. Cependant, ni le respect de tout ce peuple pour le Sauveur, ni toutes les paroles de Jésus-Christ, ni tous les oracles des prophètes, ni le jugement que les autres portaient d'eux, ni celui qu'eux-mêmes avaient prononcé contre eux, n'ont pu les empêcher de devenir les ennemis et les meurtriers de Jésus-Christ; tant l'avarice, l'ambition, et l'attache aux choses de la terre étaient enracinées dans leur cœur.

3. Apprenez de là, mes frères, que rien ne fait tomber les hommes d'une chute plus déplorable que l'amour des choses présentes, et que rien au contraire ne nous fait jouir plus paisiblement des biens de cette vie et de ceux de l'autre, que le mépris que nous témoignons de tout ce qui est ici-bas : « Cherchez », dit Jésus-Christ, « le royaume de Dieu, et le reste « vous sera donné comme par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Quand il ne nous aurait pas fait cette promesse, nous n'aurions pas dû néanmoins nous mettre en peine des biens de la terre. Mais que devons-nous craindre maintenant, puisqu'en cherchant ceux du ciel, nous devons encore obtenir ceux d'ici-bas? Cependant nous voyons tous les jours des personnes incrédules qui, aussi insensibles que les pierres, quittent les vrais plaisirs pour s'attacher à ceux qui n'en ont que l'ombre. Car quel plaisir solide y a-t-il dans cette vie? J'ai résolu aujourd'hui de vous parler avec liberté. Je vous prie de le souffrir, et je vous ferai voir clairement, si je ne me trompe, que ces bienheureux solitaires qui sont crucifiés au monde et dont la vie inspire tant d'horreur, ont incomparablement plus de plaisir que ceux qui vivent dans la vie la plus molle et la plus sensuelle.

Je n'en prendrai point d'autres témoins que vous-mêmes, puisque souvent, lorsque vous êtes environnés de périls, vous souhaiteriez d'être morts, et que dans cet abattement où vous vous trouvez, vous appelez mille fois heureux ceux qui vivent sur les montagnes et dans le fond des déserts, sans être engagés dans le mariage, ni dans les affaires du monde. Je sais que les artisans même, que les gens d'épée, que ceux qui vivent de leurs revenus sans aucun embarras d'affaires, et qu'enfin ceux qui passent le jour et la nuit au théâtre, ont souvent été de ce sentiment. Quoique ces personnes semblent parfaitement heureuses, quoiqu'elles paraissent vivre dans toutes sortes de délices, et que leurs divertissements se succèdent les

uns aux autres, il est certain néanmoins qu'elles trouvent bien du fiel et de l'amertume au milieu de tous ces plaisirs. Si un homme par exemple se trouve malheureusement engagé dans l'amour d'une comédienne, il souffrira plus qu'on ne souffre ni dans la guerre, ni dans les voyages, ni dans une ville qui est assiégée.

Mais pour ne point entrer dans ces œuvres de ténèbres, laissons le souvenir de ces maux à ceux qui ont été assez malheureux pour les éprouver, et considérons ce qui se passe dans la vie des hommes de quelque condition qu'ils puissent être. Vous verrez que leur état est aussi différent de celui des solitaires, qu'un port tranquille et assuré l'est de la pleine mer au milieu de la tempête. Car je vous prie de considérer quel est leur bonheur, premièrement par le lieu qu'ils ont choisi pour leur demeure. Ils ont renoncé pour jamais au bruit des villes et de toutes les places publiques. Ils ont préféré à ces lieux pleins de tumulte le silence affreux des montagnes les plus reculées. Ils n'ont plus aucun commerce avec le monde. Rien de tout ce qui est sur la terre ne les inquiète plus. Ils ne sont plus exposés ni aux soins et aux peines de la vie, ni aux pertes qui accompagnent les richesses, ni aux ressentiments de la jalousie, ni à la violence d'un amour impur, ni enfin à toutes les autres passions qui rendent misérables ceux qu'elles possèdent. Ils ne vivent plus que pour le ciel où ils sont déjà en esprit, et ils se préparent dès ici par avance à ce royaume éternel. Ils s'entretiennent dans une solitude et une paix profonde avec les montagnes et les vallées, les fontaines et les ruisseaux et par-dessus tout avec Dieu, auquel ils parlent sans cesse dans leurs prières. Leur cellule est une demeure de silence et de paix. Leur âme, dégagée du poids des vices et des maladies des passions, est toujours libre et légère, et elle s'élève en haut comme l'air le plus pur et le plus serein.

Toute leur occupation est semblable à celle d'Adam avant son péché, lorsqu'étant revêtu de gloire, il parlait familièrement à Dieu et demeurait dans ce paradis rempli de délices. Car quelle différence y a-t-il entre ces solitaires et Adam, lorsque, avant sa désobéissance, il était dans ce jardin délicieux pour y travailler ? Il n'avait alors aucun soin de la vie comme ces bienheureux solitaires n'en ont point. Il s'entretenait avec Dieu dans la joie d'une conscience pure, et ceux-ci le font avec d'autant plus de liberté et de confiance, que la grâce de Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit les remplit, est plus grande que celle d'Adam. Vous devriez avoir vu vous-mêmes ce que nous disons, et en être plutôt les témoins que les auditeurs. Mais puisque vous négligez de le faire, et que cette occupation continuelle et ce tumulte de la ville ne vous le permet jamais, nous nous trouvons réduit à suppléer en quelque sorte à cela par nos paroles, et nous sommes même contraint de nous borner dans ce dessein, et de vous représenter seulement une partie de ce que font ces saints hommes, parce qu'il serait impossible de décrire ici toute leur vie.

On voit donc ces lumières du monde se lever au point du jour, ou plutôt avant le jour, tenir leurs esprits et leurs pensées élevées en Dieu avec un cœur ardent et une âme libre et dégagée, une vigilance modeste, et une attention respectueuse. L'ennui, les soins, les maux de tête, la pesanteur du corps, la distraction des affaires ne les importunent jamais. Ils sont sur la terre comme les anges sont dans le ciel. Ils vont tous ensemble composer un chœur sacré, pour chanter avec une sainte allégresse et d'un commun accord des hymnes et des cantiques à Dieu, faisant voir sur leur visage la joie qu'ils ressentent dans leur cœur. Ils louent le Seigneur commun de tous, et lui rendent avec ferveur de très-humbles actions de grâce pour toutes les faveurs générales et particulières dont sa bonté comble les hommes. Nous venons de comparer cette vie avec celle d'Adam dans le paradis. Mais nous ne craignons pas maintenant de la comparer avec celle des anges mêmes, uisqu'ils qne font dans le ciel que ce que ces saints hommes font sur la terre. Car ils chantent toujours comme ces esprits bienheureux : « Gloire soit à Dieu au plus haut des « cieux, et que la paix soit sur la terre et la « bonne volonté aux hommes ».

On ne leur voit point de ces habits qui traînent par terre, que la mollesse ou la vanité des hommes a inventés. Ils imitent dans le vêtement ces grands hommes d'autrefois, ces anges visibles sur la terre, ces bienheureux pères des solitaires, Elie, Elisée, et saint Jean Baptiste. Les uns ont des habits de poil de chèvres, les autres de poil de chameaux, les autres se contentent de peaux et de cuirs assez usés.

Après avoir fini leurs saints cantiques, ils

mettent les genoux en terre, ils prient Dieu à qui ils viennent d'offrir leurs hymnes, et lui demandent des grâces qui ne viennent pas même dans la pensée des gens du monde. Car ils ne lui demandent jamais rien de tout ce qui périt ici-bas; ils en ont trop de mépris pour en faire le sujet de leurs prières. Ils prient Dieu dans leurs oraisons ferventes, de leur faire la grâce de paraître un jour avec une sainte confiance devant son tribunal terrible, lorsqu'il jugera les vivants et les morts; et ils le conjurent que personne d'entre eux n'entende cette parole foudroyante: « Je ne vous connais point ». Ils lui demandent la grâce de passer cette vie pénible avec une conscience pure et dans la pratique des bonnes œuvres, et d'être assistés de son esprit parmi les tempêtes auxquelles elle est exposée. Leur père et l'abbé qui les gouverne président à cette oraison; et, se levant ensuite après ces saintes prières, ils vont, lorsque le soleil commence à paraître, chacun à son ouvrage particulier, d'où ils retirent de grandes sommes d'argent pour la nourriture des pauvres.

4. Que diront ici ceux qui passent leur vie à entendre des vers infâmes et à voir des spectacles diaboliques? Je rougis de vous parler de ces choses, mais votre faiblesse me réduit à cette fâcheuse nécessité. C'est ainsi que saint Paul disait aux fidèles: « Comme vous avez « fait servir les membres de votre corps à l'im« pureté et à l'injustice, faites-les maintenant « servir à la piété et à la justice pour mener une « vie sainte ». (Rom. VI, 19.) Comparons donc ensemble deux choses entièrement dissemblables. Une troupe de femmes prostituées et de jeunes hommes corrompus qui paraissent sur un théâtre avec cette assemblée si sainte de ces bienheureux solitaires. Et puisque les hommes du monde ne cherchent au théâtre que le plaisir, voyons s'ils y en trouvent davantage que ces solitaires dans leurs déserts. Pour moi, je vous avoue que, jetant les yeux sur ces deux troupes, il me semble que j'entends d'un côté un concert d'anges qui font de la terre un paradis, et que je vois de l'autre une multitude de pourceaux qui crient confusément et qui se roulent dans la boue.

Jésus-Christ parle par la bouche des uns, et le démon par celle des autres. Ceux-ci soutiennent leurs voix impures par le bruit des hautbois et des instruments de musique: mais les autres sont soutenus par la grâce du Saint-Esprit, qui se sert de leur langue pour faire une harmonie plus douce que celle des harpes et des luths. Le plaisir dont ils jouissent dans ces concerts sacrés est si pur et si divin, qu'il n'est pas possible de le faire concevoir à des personnes toutes plongées dans la fange. Je souhaiterais de tout mon cœur de faire voir à quelqu'un de ces jeunes gens si corrompus la troupe de ces saints solitaires. Je n'aurais pas besoin de lui parler davantage. Néanmoins, quoique je parle à des personnes noyées dans le vice, il faut faire quelque effort pour les tirer de cet abîme et les élever au-dessus d'eux-mêmes. Voyons donc ce qui se passe dans ce théâtre, et nous trouverons qu'il semble que ces gens aient été ingénieux pour inventer tout ce qui pouvait les perdre sans ressource. Comme si ces femmes impudiques n'étaient pas assez capables de les corrompre par leur seule venue, ils ont voulu qu'elles y mêlassent encore leur voix. Ainsi, le chant de ces malheureuses allume les passions les plus criminelles, et celui de ces saints solitaires a une vertu admirable pour les éteindre.

Après la vue et la voix, il y a encore un troisième piége, qui est la magnificence des habits. Et comme elle plaît d'une part aux yeux impudiques, elle blesse de l'autre les yeux des pauvres qui voient cette pompe avec indignation. Et s'il se trouve parmi les spectateurs un homme pauvre, qui vive dans l'obscurité et dans le mépris, il dit en lui-même: Des femmes perdues et des hommes infâmes, des fils de palefreniers et peut-être même des fils d'esclaves, paraissent ici avec un air et une magnificence de princes, et nous, qui sommes nés libres, de parents libres, et qui subsistons par un honnête travail, nous ne paraissons rien au prix de ces malheureux. Ainsi ils s'en vont tout tristes et tout confus.

La vue de ces saints solitaires ne fait point cette impression sur les hommes, et elle en fait plutôt une toute contraire. Car lorsqu'on y voit les enfants des personnes les plus riches et les plus illustres, porter des habits que le dernier des pauvres dédaignerait de regarder, et trouver sa joie et sa satisfaction dans cette pauvreté extrême, les pauvres y apprennent à se consoler dans tous leurs besoins, et les riches à être plus retenus et plus modérés dans leurs richesses.

Quand ces femmes impudiques paraissent sur le théâtre avec tant d'éclat, ces pauvres

soupirent en se souvenant de ce qu'ils voient chez eux, et les riches en reçoivent une plaie mortelle. L'habit, la voix, le regard, la démarche, et tout l'extérieur efféminé de ces courtisanes pénètre jusqu'au fond de leur cœur. Et comme ils retournent chez eux, l'esprit plein de ce qu'ils ont vu au théâtre, ils n'ont souvent que des rebuts et des dégoûts pour leurs femmes. C'est ce qui produit les disputes, les querelles et les inimitiés, qui quelquefois ont causé même la mort. La vie leur devient insupportable, et ils ne voient plus que des défauts dans leurs femmes et dans leurs enfants. Enfin le désordre se met tellement dans une maison, qu'il est capable de la renverser.

On n'éprouve point ce malheur, lorsque l'on considère les troupes de nos saints solitaires. La femme est surprise de voir dans son mari, lorsqu'il retourne de leurs déserts, un renouvellement de douceur et de modestie, un éloignement de tous les plaisirs déshonnêtes, et une humeur plus facile et plus douce qu'à l'ordinaire. Ce sont là les effets contraires de ces deux assemblées si différentes. L'une est la source de tous les maux, et l'autre de tous les biens. L'une change les agneaux en loups et l'autre les loups en agneaux. Vous me direz peut-être que la vie de ces solitaires est bien triste, et que toute la joie en est bannie. Mais je vous demande s'il y a rien au monde de plus agréable que de n'être jamais troublé d'aucune passion, de n'être point agité d'ennui, d'inquiétude et de tristesse? Comparons, si vous voulez, le divertissement du théâtre avec l'avantage qu'on reçoit de voir ces âmes saintes qui mettent leur joie à louer Dieu. L'un ne dure que jusqu'au soir, et laisse ensuite un aiguillon et un remords de conscience qui pique l'âme jusques au vif. L'autre demeure dans le fond du cœur, et y produit d'admirables fruits. Ceux qui ont vu ces saints solitaires, en reviennent l'esprit tout rempli de la gravité et de la modestie de leur visage, de la beauté champêtre de leur désert, de la douceur de leur conversation, de la pureté de leur vie, et de cette harmonie divine de leurs langues et de leurs cœurs, lorsqu'ils chantent les louanges de Dieu. C'est pourquoi ceux qui aiment cette vie sainte, et qui la considèrent comme un port tranquille, fuient tous les tumultes du siècle, comme des écueils et des tempêtes.

Mais ceux qui voient ces saints ne sont pas seulement touchés et édifiés de leurs chants et de leurs prières, ils le sont encore de l'ardeur avec laquelle ils lisent les livres saints. Aussitôt qu'ils sont sortis de leurs saintes assemblées, l'un s'entretient avec Isaïe, l'autre avec les apôtres, un autre voit les écrits de quelque autre auteur, un autre s'occupe l'esprit de la grandeur et de la sainteté de Dieu, de la beauté de ses créatures visibles et invisibles, de la bassesse de cette vie, et de l'éternelle félicité que Dieu nous promet.

5. Ainsi ils se nourrissent toujours d'une excellente nourriture, non de la chair des animaux de la terre, mais de la parole de Dieu qui est plus douce que ce miel dont Jean-Baptiste se nourrissait dans le désert. Ce ne sont point des abeilles sauvages qui ont recueilli ce miel sur les fleurs, et qui en ont ensuite rempli leurs ruches. C'est la grâce du Saint-Esprit même qui répand ce miel dans leurs cœurs, comme dans des vases préparés, et qui leur permet toutes les fois qu'ils le veulent d'en goûter la douceur ineffable et de s'en nourrir. Ils sont eux-mêmes des abeilles saintes. Ils volent çà et là avec un plaisir chaste et spirituel dans tous ces livres sacrés, et ils en retirent un miel excellent. Si vous voulez comprendre plus clairement quelle est la douceur de cette nourriture divine, approchez-vous d'eux, et vous verrez qu'ils ne respireront au dehors que l'odeur de cette nourriture céleste dont ils sont remplis au dedans.

Leur bouche n'est jamais ouverte ni aux discours déshonnêtes, ni aux paroles aigres, ni aux disputes. Il n'en sort rien qui ne soit digne du ciel. La bouche des gens du monde toujours agités de la furie de leurs passions, qui n'ont que le vice et le désordre dans le cœur, est semblable à ces égoûts et à ces amas de fange et de boue. Mais celle de ces saints solitaires est comme une source très-vive et très-pure qui coule le lait et le miel. Si vous trouvez étrange que je compare la bouche des personnes du monde à des choses si honteuses et si sales, sachez au contraire que je les épargne beaucoup, et que l'Ecriture va bien plus loin, lorsqu'elle dit « qu'ils ont sur « leurs lèvres un venin d'aspics, et que leur « gosier est comme un sépulcre toujours ou- « vert ». (Ps. XIII, 7.) Les lèvres de nos saints solitaires sont bien différentes de celles-là, puisqu'elles ne respirent qu'une odeur très-agréable.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai représenté dans ces solitaires que le bonheur dont ils jouissent en cette vie. Car qui peut exprimer ces délices éternelles que Dieu leur prépare en l'autre? Qui peut seulement comprendre ce repos si désirable, ce bonheur si incompréhensible, et ces biens si inestimables dont ils jouiront alors? Je ne doute pas que quelques-uns d'entre vous ne soient touchés de ce que je dis, et que vous ne conceviez quelque amour pour cette vie, lorsque nous tâchons de vous la dépeindre telle qu'elle est. Mais quel avantage retirerez-vous si ce feu que j'allume ne brûle dans votre cœur qu'autant de temps que vous êtes dans l'église, et s'il s'éteint aussitôt que vous en sortez? Pour prévenir donc ce mal, et pour empêcher que ce désir ardent ne se refroidisse, allez vous-mêmes voir ces anges de la terre, afin qu'il s'échauffe encore davantage par cette vue. Car un si saint spectacle fera sans doute plus d'impression sur vos esprits que tout ce que je vous en pourrais dire.

Ne me dites point : avant que de partir, il faut que j'en parle à ma femme, et que je mette ordre à quelques affaires, car ce retard est une marque de l'indifférence que vous avez pour ces choses. Souvenez-vous que dans l'Evangile un homme n'a désiré qu'un peu de temps pour pouvoir donner ordre à sa famille, et que Jésus-Christ ne le lui a pas permis. Que dis-je, pour donner ordre à sa famille? (Luc. IX, 60.) Un autre disciple ne voulant qu'ensevelir son père, Jésus-Christ ne le lui accorda pas; et cependant il n'y a point de devoir de la piété chrétienne qui paraisse si nécessaire que d'ensevelir un père mort. D'où vient donc que Jésus-Christ n'accorde pas ce temps si court, sinon parce qu'il sait que le démon veille toujours pour nous tenter et pour chercher une entrée dans notre cœur, et que s'il peut nous faire différer le moins du monde nos bonnes résolutions, il saura bien les détruire ensuite? C'est pourquoi le sage nous donne cet avis si important : « Ne différez point de jour en jour ». (Eccl. V, 8, 18, 21.) Car c'est ainsi que vous réglerez mieux toutes choses, et que vous apporterez un meilleur ordre aux affaires de votre famille : « Cherchez premièrement », dit Jésus-Christ, « le royaume de Dieu et sa justice, et « toutes ces autres choses vous seront données « comme par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Si nous prenons garde avec tant de soin que ceux qui négligent leurs propres affaires pour se charger des nôtres, ne manquent de rien; combien plus Dieu pourvoiera-t-il à toutes choses, lorsque nous serons à lui; puisque lors même que nous n'y sommes point, il ne laisse pas de veiller sur nous avec une bonté si particulière? Ne vous inquiétez donc plus de tout ce qui vous regarde, mais déchargez sur la bonté de Dieu tous ces soins. Votre vigilance ne peut être que la vigilance d'un homme, mais Dieu veille sur vous en Dieu. Ne vous appliquez donc pas tout entier aux choses de la terre, en négligeant celles du ciel, de peur que Dieu n'abandonne aussi toutes vos affaires. Si vous voulez qu'il en prenne soin, abandonnez-vous à lui entièrement. Car si vous ne pensez qu'à vos affaires temporelles en négligeant les spirituelles, Dieu en aura d'autant moins de soin, que celui que vous en avez est contre son ordre. Si vous voulez donc que ce que vous aimez vous réussisse, si vous voulez être en même temps délivré de soin, attachez-vous aux choses spirituelles, et méprisez les temporelles. Ainsi vous posséderez la terre et le ciel; et vous serez heureux dans le temps et dans l'éternité, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIX.

JÉSUS PARLANT ENCORE EN PARABOLES, LEUR DIT : LE ROYAUME DES CIEUX EST SEMBLABLE A UN ROI, QUI, VOULANT FAIRE LES NOCES DE SON FILS, ENVOYA SES SERVITEURS POUR APPELER AUX NOCES LES CONVIÉS, MAIS ILS REFUSÈRENT D'Y VENIR. IL ENVOYA ENCORE D'AUTRES SERVITEURS AVEC ORDRE DE DIRE DE SA PART AUX CONVIÉS : J'AI PRÉPARÉ MON DINER ; J'AI FAIT TUER MES BŒUFS, MES VOLAILLES ET TOUT CE QUE J'AVAIS FAIT ENGRAISSER : TOUT EST PRÊT, VENEZ-VOUS-EN AUX NOCES ». (CHAP. XXII, 1, 2, 3, 4, JUSQU'AU VERSET 15.)

ANALYSE.

1. Jésus-Christ, par la parabole du roi qui célèbre les noces de son fils, rappelle aux Juifs leurs crimes envers les envoyés de Dieu, et leur prédit leur châtiment.

2. La vocation divine nous vient non de notre mérite, mais de la grâce.

3 et 4. Quels sont les ornements dont il faut se parer pour approcher dignement de l'Eucharistie. — Que c'est une cruauté de se vêtir avec luxe, et de laisser mourir les pauvres de faim. — L'orateur exhorte ses auditeurs à la vertu en leur représentant la vie des solitaires. — Combien ils doivent, à leur exemple, se regarder comme des soldats sur la terre. — Description de ces armées saintes. — Que les déserts apprennent à ceux qui vivent dans les villes de combien de choses ils peuvent se passer.

1. Considérez, mes frères, et par cette parabole et par la précédente, quelle différence il y a entre le fils et les serviteurs. Considérez combien d'un côté il y a de rapports entre ces deux paraboles, et combien de l'autre il y a de différence. Elles marquent toutes deux la longue patience de Dieu, sa douceur infatigable, sa providence et sa bonté, et l'extrême ingratitude des Juifs ; elles prédisent aussi toutes deux la chute des Juifs et la vocation des gentils. Mais cette dernière a ceci de particulier, qu'elle marque avec combien de circonspection et de crainte nous devons servir Dieu et avec quelle sévérité notre négligence sera punie. C'est pourquoi celle-ci vient parfaitement bien après la première. Jésus-Christ, qui avait terminé la première par ces paroles qui en faisaient la conclusion : « On donnera « cette vigne à un peuple qui en produira les « fruits », marque dans celle-ci quel est ce peuple.

Mais on voit encore ici une tendresse de Dieu toute particulière pour le salut des Juifs, les persécuteurs et les homicides de son Fils. La parabole précédente n'avait témoigné cette bonté de Dieu sur eux qu'avant la mort de Jésus-Christ ; mais celle-ci fait voir qu'il est à leur égard dans la même disposition après même qu'ils l'ont fait mourir. Il ne cesse point encore alors de les appeler à lui ; et lorsqu'il devrait tirer vengeance de leur crime, il ne pense qu'à les inviter aux noces et à leur rendre le plus grand honneur qu'il leur pouvait faire.

On voit encore dans ces deux paraboles que ce ne sont point les gentils qui sont appelés les premiers, mais les Juifs ; et que, comme Dieu ne donne sa vigne à d'autres qu'après que les vignerons non-seulement n'en ont pas reçu le maître, mais qu'ils l'ont même fait mourir cruellement, il n'appelle aussi ces derniers aux noces qu'après que les autres ont refusé d'y venir. Y a-t-il rien de plus insensé que les Juifs ? Ils sont invités aux noces, et à des noces qu'un roi si puissant fait à son Fils unique, et ils ne daignent point y venir. Quel homme sur la terre ne se tiendrait très-heureux, si un roi lui offrait un pareil honneur.

Mais d'où vient, me direz-vous, que Jésus-Christ compare à des noces la grâce qu'il est venu apporter au monde ? Il le fait pour nous

faire mieux comprendre le soin qu'il a de nous et le désir qu'il a de notre salut. Il le fait pour empêcher que vous ne vous figuriez rien de triste dans cette vocation, et que vous reconnaissiez que tout y est rempli d'une joie céleste et de délices ineffables. C'est pourquoi saint Jean appelait Jésus-Christ « l'Epoux (Jean, « III, 29) », comme l'a fait saint Paul ensuite, lorsqu'il dit : « Je vous ai fiancé à un homme ». (II Cor. II, 2.) Et ailleurs : « C'est là un grand « mystère ; mais je dis en Jésus-Christ et en « l'Eglise ». (Ephés. V, 32.)

Vous me direz peut-être : pourquoi l'Evangile ne dit-il pas que « ces noces » sont les noces du Père, et pourquoi les appelle-t-il les noces du Fils ? C'est parce que cette divine épouse était préparée pour le Fils. Quoiqu'on puisse dire en même temps qu'elle a été aussi préparée pour le Père, parce que, comme ils n'ont tous deux qu'une même substance, l'Ecriture leur attribue assez indifféremment plusieurs choses. Mais cette dernière parabole marque clairement la résurrection du Fils ; ce que ne fait pas la précédente, qui ne représente au contraire que la mort du Fils unique, au lieu que celle-ci montre les noces du Fils après sa mort et par sa mort même, puisque c'est par elle qu'il devient Epoux.

Cependant toutes ces instructions n'adoucissent point les Juifs ; et tant de vérités étonnantes ne les font point rentrer en eux-mêmes. Ils portent leur malice jusqu'au dernier excès, et commettent trois crimes horribles qui leur attireront éternellement la haine et la condamnation du monde entier. Le premier, le meurtre de tant de prophètes ; le second, la mort du Fils unique ; et le troisième, la dureté épouvantable qu'ils témoignent contre lui après sa mort. Quoiqu'ils aient fait mourir son Fils si cruellement, Dieu ne laisse pas d'inviter encore ces meurtriers « à ses noces », mais ils refusent d'y venir, et ils prennent des excuses ridicules pour colorer ce refus. L'un dit qu'il a « acheté des bœufs », l'autre « qu'il a acquis « une terre », et l'autre enfin « qu'il s'est « marié ». Ces prétextes, qui sont spécieux, nous apprennent qu'il n'y a rien sur la terre, quelque nécessaire qu'il paraisse, qui ne doive céder à ce qui regarde le salut.

Dieu invite ces hommes, non en les surprenant tout d'un coup, mais en les appelant plusieurs siècles auparavant : « Dites aux invités », dit-il ; et après : « Allez appeler les invités », ce qui redouble encore leur crime. Vous me demanderez, mes frères, quels sont les serviteurs « qui les ont appelés ». Ce sont les prophètes, c'est saint Jean qui envoyait tout le monde à Jésus-Christ, et qui déclarait hautement que Jésus croîtrait et que lui au contraire diminuerait. Enfin, c'était le Fils de Dieu même qui les avait appelés, et qui leur disait : « Venez, vous tous qui êtes travaillés, et qui « êtes chargés, et je vous soulagerai ». (Matth. XI, 27.) Et ailleurs : « Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi et qu'il boive ». (Jean, VII, 37.)

Mais il ne se contente pas de les appeler de paroles. Il les appelle encore par des effets pleins de merveilles. Et après son ascension il les invite par saint Pierre, et par ses autres apôtres à retourner enfin à lui : « Celui », dit saint Paul, « qui a établi Pierre par sa force « toute-puissante pour être l'apôtre des Juifs, « m'a établi de même pour être l'apôtre des « gentils ». (Galat. II, 7.) Dieu, quoiqu'ils eussent tué son Fils, les appelle encore une fois par ses serviteurs. Mais à quoi les appelle-t-il? Est-ce à des supplices? est-ce à des afflictions? est-ce à des souffrances? Ou n'est-ce pas plutôt « à des noces », à des plaisirs et à des délices? « J'ai fait tuer », dit-il, « mes bœufs et « mes volailles ». Quelle magnificence ! Quelle somptuosité ! Et cependant rien ne peut toucher les Juifs, et plus la patience de Dieu redouble à leur égard, plus croît aussi leur dureté et leur résistance.

« Mais eux, sans s'en mettre en peine, s'en « allèrent l'un à sa maison des champs, et « l'autre à son trafic ordinaire (5) ». Ils refusent de venir à ces noces où Dieu les fait appeler avec tant de soin, et ils refusent d'y venir, non tant par des empêchements réels que par une pure négligence. Cette excuse des bœufs qu'ils ont achetés, ou d'une terre qu'ils ont acquise, ne sont que des prétextes de leur paresse. Dieu ne reçoit point ces excuses lorsqu'il nous appelle au salut. Il n'y a point de nécessité ni d'affaire qui doive nous en détourner. Mais leur plus grand mal n'est pas de ne point venir à ces noces ; c'est de traiter si mal ceux qui les y viennent inviter, de leur faire tant d'outrages et de les tuer.

« Les autres se saisirent de ses serviteurs, « leur firent plusieurs outrages et les tuèrent « (6) ». Ils paraissent bien plus cruels et bien plus brutaux ici que dans la parabole précédente. Ils tuaient là des serviteurs qui leur ve-

naient demander les revenus d'une vigne ; mais ici ils tuent ceux qui ne viennent à eux que pour les inviter aux noces de celui dont ils avaient été les meurtriers ; ce qui est le comble de la brutalité et de la fureur. C'est le reproche que saint Paul leur fait, lorsqu'il dit : « Ils ont tué vos serviteurs et vos prophètes ; « et ils nous ont persécutés ». (Rom. XI, 3.) Il prévient même l'excuse qu'ils pouvaient prendre en disant qu'ils ne le tuaient que parce qu'il était contraire à Dieu ; lorsqu'il dit que c'est le Père qui les invite, et qui fait ces noces auxquelles il les appelait. Quel sera donc le supplice de ces barbares, qui, après avoir refusé si orgueilleusement de venir à ses noces, répandent le sang de ceux qui les y avaient invités ?

« Le roi, l'ayant appris, entra en colère ; il « envoya ses armées, perdit ces meurtriers, « et brûla leur ville (7) ». Il brûle leur ville et envoie des troupes pour les passer tous au fil de l'épée. Il prédit par ces paroles ce qui devait arriver sous Vespasien et sous Tite, et montre par là quel outrage les Juifs faisaient au Père en traitant ainsi son Fils ; puisque c'est le Père qui les en punit. Cependant il ne les punit pas aussitôt après la mort de Jésus-Christ, mais seulement quarante ans après, afin de leur montrer jusqu'où allait sa douceur et son invincible patience. Car ils ne furent ruinés qu'après qu'ils eurent lapidé le saint martyr Etienne, qu'ils eurent coupé la tête à saint Jacques, et qu'ils eurent témoigné tant de mépris pour tous les apôtres. Mais nous devons admirer la certitude de cette prophétie, et la promptitude avec laquelle elle fut accomplie, puisqu'elle fut exécutée du vivant même de l'apôtre saint Jean, et de plusieurs autres qui l'avaient ouïe de la bouche du Sauveur.

Repassez donc encore une fois dans votre esprit, mes frères, quel soin Dieu a témoigné pour ce peuple. Il a planté une vigne, il l'a enfermée de murailles ; il a fait tout ce qu'il fallait. Il envoie ensuite des serviteurs pour en demander les fruits : les vignerons les tuent. Il en envoie d'autres ; ils les tuent encore. Il envoie son propre Fils : ils le tuent et le crucifient. Après cet outrage, et après une mort si injuste, Dieu les appelle encore aux noces, et ils refusent d'y venir. Il leur envoie d'autres serviteurs pour les presser davantage ; et ils les font mourir. Enfin, après qu'ils ont témoigné par tant de preuves que leur maladie était incurable et leur opiniâtreté inflexible, Dieu prononce l'arrêt de leur condamnation. Et il est aisé de voir que leur malice était entièrement incurable, puisqu'ils ne se sont pas convertis, lors même que les femmes perdues et les publicains ont cru en Jésus-Christ, et qu'ainsi la foi de ces pécheurs qu'ils n'ont pas voulu imiter, est une seconde condamnation de leur perfidie.

Que si l'on dit que Jésus-Christ n'a pas attendu à prêcher l'Evangile aux gentils que les Juifs eussent maltraité les apôtres, parce qu'il leur dit aussitôt après sa résurrection : « Allez, en« seignez tous les gentils », nous répondons que Jésus-Christ, et avant et après sa mort, a envoyé ses apôtres aux Juifs. Car il leur commanda formellement avant sa passion d'aller aux brebis de la maison d'Israël qui étaient égarées ; et après sa résurrection, non-seulement il ne leur défendit point de prêcher aux Juifs ; mais il leur ordonna expressément d'aller commencer par eux. Quoiqu'il leur eût dit qu'ils iraient porter son Evangile par toute la terre, il voulut qu'ils l'annonçassent d'abord à cette ville rebelle : « Vous recevrez », leur dit-il, « la force du Saint-Esprit qui « viendra sur vous, et vous me servirez de té« moins dans Jérusalem, dans toute la Judée, « et jusqu'aux extrémités de la terre ». Saint Paul dit de même : « Celui qui a agi dans Pierre « pour le rendre l'apôtre des Juifs, a agi en « moi pour me rendre l'apôtre des gentils. (Act. I, 7.) Ainsi, les apôtres d'abord prêchèrent aux Juifs, et après avoir longtemps été maltraités par eux et enfin bannis de leurs terres, ils s'en allèrent ensuite prêcher aux gentils.

2. Mais considérez ici, mes frères, la magnificence de Dieu. « Alors il dit à ses serviteurs : « Le festin des noces est tout prêt, mais ceux « que nous y avions appelés n'en étaient pas « dignes (8). Allez-vous-en donc dans les car« refours et appelez aux noces tous ceux que « vous trouverez (9). Ils se contentaient auparavant de demeurer dans la Judée, et de prêcher indifféremment à tous ceux qui s'y trouvaient, Juifs ou gentils : mais, reconnaissant que les Juifs leur dressaient toujours des piéges, saint Paul explique enfin cette parabole : « Il fallait », dit-il », qu'on vous prê« chât d'abord la parole de Dieu ; mais puisque « vous vous en êtes jugés indignes, nous nous « tournons vers les gentils ». (Act. XVII, 6.) C'est pourquoi Jésus-Christ dit dans cette parabole :

« Le festin des noces est tout prêt, mais ceux « que nous y avions appelés n'en étaient pas « dignes ». Il savait d'abord qu'ils en seraient indignes, mais il ne laisse pas néanmoins de venir lui-même les prier les premiers, et d'y envoyer ses serviteurs, afin de leur ôter un jour tout sujet d'excuse, et de nous apprendre à nous autres, qui sommes ses ministres dans l'Eglise, à faire tout ce qui est de notre devoir, quand même nous ne devrions retirer aucun fruit de nos travaux : « Puis donc », dit-il, « que ceux que nous y avions appelés, n'en « étaient pas dignes, allez-vous-en dans les « carrefours, et appelez aux noces tous ceux « que vous trouverez. Et ses serviteurs étant « allés dans les rues, assemblèrent tous ceux « qu'ils trouvèrent, bons et méchants (10) ». Comme il avait dit auparavant que les publicains et les femmes de mauvaise vie entreraient au ciel ; que les premiers seraient les derniers, et que les derniers seraient les premiers, et que cette menace était très-sensible aux Juifs qui étaient plus touchés de voir les gentils prendre leur place, que de voir toute leur ville ruinée, il montre ensuite combien ce traitement était juste. Mais, pour apprendre à ces derniers que la foi seule ne leur suffit pas, il leur parle aussitôt de son jugement et de la sévérité avec laquelle il condamnerait tous les coupables ; soit ceux qui n'auraient pas cru, parce qu'ils n'auraient pas voulu recevoir la foi ; soit ceux qui auraient cru, parce que la pureté de leur vie n'aurait pas répondu à la sainteté de leur foi.

« Ensuite le roi entra pour voir ceux qui « étaient à table, et, ayant aperçu un homme « qui n'était pas vêtu de la robe nuptiale (11), « il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous en- « tré en ce lieu sans avoir la robe nuptiale ? « et cet homme ne sut que répondre (12). Alors « le roi dit à ses gens : Liez-lui les pieds et les « mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieu- « res. C'est là qu'il y aura des pleurs et des « grincements de dents (13). Car il y a beaucoup « d'appelés, mais peu délus (14) ». Cette robe nuptiale dont l'Evangile parle ici, représente notre vie et la pureté de nos actions. Dieu nous appelle par sa seule grâce, et la vocation vient de sa pure bonté, et non point de nos mérites. Mais, afin que celui qui est appelé conserve ses vêtements blancs, il faut qu'il agisse et qu'il travaille. Puis donc qu'il nous avait prévenus par une si grande grâce, c'était à nous à la reconnaître et à ne témoigner pas tant d'ingratitude et tant de malice après un si grand honneur.

Vous me direz peut-être que vous n'avez pas reçu de Dieu tant de grâces que les Juifs. Et moi je vous réponds que vous en avez beaucoup plus reçu. Car il vous a donné en un moment ce qu'il leur avait promis durant beaucoup de siècles ; et il vous l'a donné lorsque vous en étiez tout à fait indignes. Aussi saint Paul dit : « Que les nations glorifient Dieu de « la miséricorde qu'il leur a faite (Rom, xv, « 9) » ; parce qu'elles ont reçu ce qui avait été promis aux Juifs. C'est pourquoi Dieu tirera une effroyable vengeance de ceux qui ne lui témoigneront que de l'indifférence et du mépris après tant de grâces. Les Juifs ont traité Dieu injurieusement en refusant de venir au festin de ses noces ; et vous le traitez avec encore plus d'outrage, lorsque, après y avoir été appelé par une bonté si rare, vous osez vous y présenter avec une vie tout impure et toute corrompue. Car ces habits sales et souillés marquent l'impureté de la vie.

L'Evangile ajoute aussi que cet homme « ne « sut que répondre ». On voit par là que, bien que le crime de cet homme fût si visible, Dieu néanmoins différa de le châtier jusqu'à ce que le coupable se fût condamné lui-même. Car c'était se condamner que de demeurer dans le silence. Il est jeté aussitôt dans des supplices épouvantables. Car lorsque vous entendez nommer ce mot de « ténèbres exté- « rieures », ne vous imaginez pas qu'on ait seulement jeté cet homme dans quelque lieu obscur et ténébreux, puisque Jésus-Christ assure aussitôt qu'il y « a là des pleurs et des « grincements de dents ». Il a voulu, par cette expression, nous faire concevoir des tourments épouvantables.

Ecoutez ceci, vous tous qui, invités à nos saints mystères et au festin des noces de l'Agneau, y venez avec des âmes impures et corrompues. Souvenez-vous du lieu où l'on vous a trouvés, quand vous avez été appelés à ces noces. L'Evangile vous rappelle, par les termes « de carrefours et de places publiques », ce que vous étiez lorsqu'on vous a appelés, c'est-à-dire « pauvres, aveugles et boiteux » au dedans de l'âme ; sorte de plaies bien plus dangereuses que la cécité et les autres maux du corps. Ayez du respect pour celui qui vous appelle si charitablement à ses noces. Cessez

de porter ces vêtements honteux et horribles à voir. Que chacun travaille à parer son âme d'une robe blanche et sans tache. Ecoutez ceci, hommes et femmes. Nous ne demandons point de vous que vous apportiez ici des draps d'or et une magnificence qui n'est qu'au dehors. Nous vous demandons des habillements intérieurs et spirituels. Tant que vous serez attachés à cet ornement de votre vanité, il sera bien difficile que vous ayez ceux que je vous demande. On ne peut parer en même temps l'âme et le corps. On ne peut en même temps être esclave de l'argent et obéir à Jésus-Christ comme il le désire. Renonçons donc pour jamais à cette passion si cruelle de l'avarice.

Si quelqu'un voulait orner votre maison de tapisseries rehaussées d'or et d'argent, et qu'il vous laissât cependant tout nu, ou couvert d'habits sales et déchirés, souffririez-vous cette injure ? Cependant c'est vous-mêmes qui vous faites cet outrage. Vous ornez magnifiquement votre corps, qui est comme la maison de votre âme, pendant que la maîtresse qui y doit habiter est toute déchirée et toute nue. Ignorez-vous qu'on doit plus parer le roi que la ville dont il est le souverain, et qu'on se contente de donner à la ville un ornement médiocre, lorsque le roi est couvert d'or et de pourpre ? Traitez votre âme avec la même justice. Donnez à votre corps un habit modeste, mais revêtez votre âme de pourpre. Donnez-lui une couronne d'or, et faites-la asseoir sur le trône. Mais vous faites le contraire. Vous ornez toutes les rues et tout le dehors de la ville, et vous souffrez que l'âme, qui en est reine, soit honteusement traînée captive par une infinité de passions. Ne vous souviendrez-vous jamais que vous êtes invité aux noces, aux noces de Dieu même ? Ne pensez-vous point combien doivent être précieux les vêtements avec lesquels votre âme doit entrer dans cette chambre nuptiale ; et qu'elle doit être , comme dit le Prophète , « vêtue d'une robe en broderie d'or, semée à « l'aiguille de diverses fleurs » ? (Ps. 44.)

3. Voulez-vous que je vous montre quels sont ceux qui ont ces vêtements divins, et qui sont revêtus de la robe nuptiale ? Souvenez-vous de ces saints solitaires dont je vous parlais la dernière fois ; de ces hommes austères qui sont couverts d'un cilice et qui passent toute leur vie dans le fond d'un désert. Voilà ceux qui sont parés comme Jésus-Christ veut que le soient ceux qui viennent à ses noces. Si vous présentiez à ces hommes un habillement de pourpre , ils le rejetteraient avec autant d'horreur qu'un roi rejetterait les haillons des pauvres dont on le voudrait revêtir. Ce qui leur donne un si grand mépris pour cette vaine magnificence du corps, c'est la connaissance et le désir qu'ils ont de la beauté des vêtements de leurs âmes. C'est là ce qui leur fait fouler aux pieds la pourpre et l'écarlate comme des toiles d'araignée. Le sac et le cilice dont ils sont toujours revêtus les soutiennent même dans cette pensée, puisque, dans cet état si vil et si méprisable en apparence, ils ne laissent pas d'être infiniment plus grands et plus illustres que les rois. Si vous pouviez pénétrer le dedans de ce sanctuaire, envisager de près leurs âmes, et en considérer les ornements, ce grand éclat vous éblouirait et vous ferait tomber par terre. Vous ne pourriez soutenir cette lumière si vive, et l'éclat de leur conscience toute pure et sans aucune tache vous éblouirait les yeux.

J'avoue que nous avons dans nos livres des exemples aussi admirables et des hommes aussi rares que ceux d'aujourd'hui ; mais néanmoins, comme ce qui se voit des yeux touche davantage les personnes moins spirituelles, je ne me lasse point de vous prier d'aller voir ces saints solitaires dans leurs retraites et dans leurs cellules. Vous n'y verrez rien de triste , rien qui les afflige ou qui les puisse chagriner. On croirait qu'ils ont placé leurs tentes dans le ciel même, où ils demeurent paisiblement éloignés de tous ces accidents fâcheux qui traversent la vie des hommes, combattant généreusement contre le démon, et entreprenant avec autant de joie de le combattre et de le vaincre, que s'ils allaient à des noces. C'est pour ce sujet qu'ils vont chercher dans les déserts un lieu reculé pour s'y dresser une tente, et qu'ils fuient les villes et les places publiques, parce qu'un soldat ne peut être en même temps à la guerre et dans une maison. Il cherche une tente qu'il dresse à la hâte, et où il demeure comme en devant sortir bientôt.

Ces solitaires vivent donc d'une manière qui est étrangement opposée à la nôtre. Car pour nous, bien loin de vivre comme si nous étions dans un camp, nous vivons comme au milieu d'une ville et comme dans une profonde paix. Qui s'est jamais mis en peine à l'armée de creuser des fondements pour bâtir une maison

où il habite, puisqu'on n'y fait que passer d'un lieu en un autre? N'est-il pas vrai, au contraire, que si quelqu'un voulait faire ainsi la guerre, on le regarderait comme un lâche, et qu'on le tuerait comme un traître? Quel est le soldat qui, étant dans le camp, pense à acquérir de grandes terres, ou à faire quelque trafic pour amasser de l'argent? Car il n'y est pas pour s'enrichir, mais pour combattre. Faisons de même, mes frères. Nous sommes soldats, et la terre est notre camp. Ne pensons point à trafiquer en un lieu que nous quitterons dans un moment. Quand nous serons arrivés en notre patrie céleste, nous nous enrichirons assez. Je vous dis donc à vous tous qui aimez à acquérir du bien : Attendez alors à devenir riches. Mais je me trompe : lorsque vous y serez arrivés, vous n'aurez pas besoin de travailler pour cela. Votre roi y prépare lui-même une abondance infinie de biens, dont il comblera tous vos désirs.

Vivons donc, mes frères, comme dans un lieu et un temps de guerre. Nous n'avons besoin que de tentes ou de huttes, nous n'avons point besoin de maisons. N'avez-vous point entendu dire quelquefois que les Scythes vivent dans des chariots sans avoir aucune demeure arrêtée? C'est ainsi, mes frères, que doivent vivre les chrétiens. Ils doivent parcourir toute la terre en combattant contre le démon, en retirant de sa tyrannie les captifs qu'il entraîne, et en méprisant généreusement ce qui ne regarde que la vie présente. Pourquoi donc, ô chrétien, vous bâtissez-vous avec tant de soin des maisons et des palais pour y demeurer? Est-ce afin de vous lier à la terre par des chaînes plus pesantes? Pourquoi cachez-vous votre argent dans la terre? Est-ce afin d'inviter votre ennemi à venir prendre son avantage pour vous combattre? Pourquoi élevez-vous des murailles si solides? Est-ce pour vous bâtir une prison?

Si vous croyez qu'il vous soit pénible de vous passer de toutes ces choses, allez au désert de ces solitaires; voyez leurs cabanes, et reconnaissez enfin combien il est facile de ne rien rechercher de tout ce que vous vous croyez si nécessaire. Ils ne demeurent que sous de petites tentes qu'ils quittent avec autant de facilité lorsqu'il le faut, qu'un soldat quitte sa hutte pour aller goûter la paix dans les villes. Je trouve infiniment plus de plaisir à voir un vaste désert rempli de petites cellules où demeurent ces saints solitaires, que de voir une armée campée dans un champ, les tentes dressées, les pointes des piques élevées en haut, les drapeaux suspendus aux lances et agités de l'air; l'éclat des boucliers qui, frappés du soleil, jettent des flammes et des rayons de toutes parts; cette multitude effroyable de têtes d'airain et d'hommes de fer, la tente du général, comme un palais fait en un moment, toute environnée de gardes et d'officiers; et cette confusion d'hommes mêlés ensemble, dont les uns sont sous les armes, les autres courent ou repassent çà et là au bruit des trompettes et des tambours.

Ce spectacle frappe les yeux et étonne agréablement, et néanmoins il n'a rien de comparable à celui que je vous propose. Car si nous allons dans ces déserts, et si nous y considérons les tentes de ces soldats de Jésus-Christ, nous n'y trouverons ni lances, ni épées, ni aucune arme; ni ces draps d'or dont on pare les tentes des empereurs et des généraux d'armées; mais nous serons surpris, comme si, passant dans un pays sans comparaison plus beau et plus heureux que celui-ci, nous voyions paraître tout d'un coup un ciel nouveau sur une nouvelle terre. Car les cellules de ces saints qui y sont ne cèdent pas au ciel même, puisque les anges y viennent, et le Roi des anges. Car si ces bienheureux esprits se sont tant plu autrefois avec le saint patriarche Abraham, quoiqu'il fût engagé dans le mariage, ayant sa femme et ses enfants, parce qu'il aimait à recevoir les étrangers; combien se plairont-ils davantage, et aimeront-ils plus ardemment à ne faire qu'un même cœur avec des hommes qui sont dans une vertu et une condition beaucoup plus pure, qui sont dégagés entièrement de leurs corps, et qui, dans la chair même, se sont élevés au-dessus de la chair?

Leur table a banni pour jamais toutes sortes de voluptés et de luxe. Elle est toujours pure et sobre, et toujours digne d'un chrétien. On ne voit point là, comme dans nos villes, des ruisseaux de sang des bêtes égorgées, et des animaux coupés en cent parties. On n'y voit point ni ce feu, ni ces fumées, ni ces odeurs insupportables, ni ce bruit et ce tumulte, ni tous ces raffinements pour satisfaire le goût, suites de l'art et de l'empressement des cuisiniers. On voit pour tous mets sur leur table du pain et de l'eau. Ils ont l'une d'une fontaine voisine, et gagnent l'autre par leurs justes

et saints travaux. S'ils veulent quelquefois faire quelque grand festin, cet extraordinaire se borne à quelque fruit que les arbres de leurs déserts leur produisent, et ils trouvent en cela infiniment plus de délices que d'autres n'en rouveraient dans la table des rois. Ils ne sont pas exposés en ce lieu aux craintes et aux frayeurs. Les puissances ne les inquiètent point. Ils n'ont point de femmes ni d'enfants qui les fâchent. Ils ne s'abandonnent jamais à des ris démesurés, et ils ne sont point assiégés de ces hommes lâches, qui leur puissent inspirer de la complaisance par leurs louanges et leurs flatteries.

4. Leur table est comme une table d'anges, éloignée de tout bruit et toujours dans la paix. L'herbe verte leur sert de siége, et ils retracent là tous les jours ce festin miraculeux que Jésus-Christ fit à tout un peuple dans un lieu semblable à celui où ils demeurent. Plusieurs d'entre eux n'ont pas même de cellules. Ils n'ont point d'autre toit que le ciel, ni d'autre lampe durant la nuit que la lune qui les éclaire sans avoir besoin d'y mettre de l'huile. C'est proprement pour eux que la lune luit, puisqu'ils ne se servent point d'autre lumière que de la sienne. Les anges, voyant du ciel la tempérance et la pauvreté de leur table, trouvent en eux leurs plaisirs et leurs délices. Car s'ils se réjouissent d'un pécheur qui fait pénitence, que ne doivent-ils point faire en voyant tant de justes qui les imitent, et qui vivent sur la terre de la vie du ciel ?

Il n'y a point entre eux de serviteur ou de maître. Tous sont serviteurs, et tous sont libres. Ce n'est point une énigme que ce que je dis; car ils sont véritablement serviteurs les uns des autres, et maîtres les uns des autres. Lorsque la nuit est venue, on ne les voit point plongés dans une profonde tristesse, comme on voit si souvent les gens du monde, qui repassent avec chagrin les malheurs et les pertes qui leur sont arrivées durant le jour. Après le souper, ils ne sont point en peine de se défendre contre les voleurs, de fermer leurs portes avec soin, et de prendre toutes ces autres précautions qu'on prend dans le monde. Ils ne craignent point, en éteignant leurs lampes, qu'une étincelle mette le feu au logis.

Leurs conférences et leurs entretiens sont pleins aussi d'une paix modeste et tranquille. Ils ne perdent point de temps comme nous à parler de choses vaines et superflues qui ne les regardent point. Ils ne se racontent point de nouvelles, si un particulier est devenu roi, si un prince est mort, si un autre lui a succédé. Tous ces entretiens, qui occupent les gens du monde, leur sont inconnus. Ils ne parlent et ils ne s'occupent que de l'avenir et des choses éternelles. Il semble qu'ils habitent une autre terre que la nôtre, et qu'ils soient déjà dans le ciel. Dans toutes les questions qu'ils s'adressent entr'eux, ils ont pour but de s'instruire, par exemple, de ce que c'est que le sein d'Abraham ; quelles sont les couronnes que Dieu promet aux saints, et quelle sera cette union admirable que nous aurons un jour avec Jésus-Christ. Voilà ce qui occupe toutes leurs pensées, et ce qui forme tous leurs entretiens. Car, pour ce qui regarde les choses de ce monde, ce sont des matières qui ne sont point pour eux. Et comme nous rougirions de nous mettre en peine de savoir ce que les fourmis font dans leur fourmilière, ils dédaignent de même de s'informer de ce qui se passe parmi les hommes.

Leur esprit n'est attentif qu'à ce Roi céleste; qu'à cette guerre que nous avons avec le démon; qu'à chercher les moyens d'éviter ses piéges et ses artifices, et qu'à considérer les grands exemples de vertu que nous ont donnés les saints. En effet, mes frères, quelle différence trouverez-vous entre nous et des fourmis, si nous nous comparons avec ces saints solitaires ? Car, ne peut-on pas dire que, comme les fourmis ne sont attentives qu'à ce qui regarde le corps, nous ne sommes de même occupés qu'à ces sortes de pensées, et à de plus basses encore et plus indignes de nous ? Car nous ne pensons pas seulement comme les fourmis aux choses nécessaires, mais aux superflues. Ces petits animaux passent innocemment leur vie sans faire aucun mal, mais nous passons la nôtre dans mille violences, et nous imitons non les fourmis, mais les loups et les lions. Nous sommes même pires que ces animaux si farouches. Car c'est la nature qui leur a appris à vivre de ce qu'ils ravissent ; mais nous, après avoir reçu de Dieu le don si précieux de la raison, nous ne rougissons point d'être plus cruels que les bêtes les plus cruelles.

Jetons donc les yeux sur la vie de ces saints hommes, qui, s'étant rendus égaux aux anges, vivent ici-bas comme des étrangers, et qui nous sont entièrement opposés dans l'usage qu'ils

font généralement de toutes choses, de la nourriture, des habits, du logement, de la conversation et de la parole. Si quelqu'un écoutait leurs entretiens et les nôtres, et les comparait ensemble, il verrait clairement qu'ils sont dignes d'être dans le ciel, et que nous sommes indignes d'être sur la terre.

Lorsque quelque grand ou quelque prince les va voir, c'est alors qu'on reconnaît le néant de tout ce qui paraît de plus magnifique dans le monde. On voit un solitaire accoutumé à remuer la terre, et qui ne sait rien de toutes les affaires du siècle, s'asseoir indifféremment sur un gazon auprès d'un général d'armée qui s'élève dans son cœur de l'autorité qu'il a sur tant d'hommes. Car il ne trouve là personne qui le flatte, et qui le porte à tenir son rang. Il lui arrive alors la même chose qu'à un homme qui s'approcherait d'un ouvrier en or, ou d'un lieu rempli de roses, et qui tirerait quelque éclat de cet or, et quelque odeur de ces fleurs. Ceux mêmes qui voient de près ces saintes âmes, tirent quelque avantage de l'éclat et de la bonne odeur de leur vertu, et rabaissent quelque chose de ce vain orgueil où ils étaient avant de les voir. Comme nous voyons qu'un homme fort petit ne laisserait pas de se faire voir de bien loin s'il montait sur un lieu très-élevé ; de même ces grands du monde, en s'approchant de ces saints solitaires, paraissent quelque chose autant de temps qu'ils demeurent avec eux, mais lorsqu'ils sortent de leur compagnie, ils rentrent aussitôt dans leur première bassesse.

Les rois, ni les princes ne sont rien dans l'esprit de ces saints. Ils se rient de leur éclat et de leur vaine magnificence, comme nous nous rions des jeux des petits enfants. Et en effet, si on leur offrait le plus grand et le plus paisible royaume de la terre, ils n'en voudraient point, parce qu'ils n'ont dans l'esprit que cette principauté souveraine et éternelle, qui leur fait mépriser toute la grandeur passagère de celle du monde.

Qui nous empêche donc, mes frères, de sortir de notre bassesse pour aller voir ces âmes si heureuses et si élevées ? N'irons-nous jamais voir ces anges couverts du corps d'un homme ? « Ne nous revêtirons-nous » jamais comme eux « de ces vêtements si purs et si blancs » , afin de nous présenter « à ces « noces » spirituelles, avec une bienséance digne de Dieu ? Demeurerons-nous toujours dans notre première « pauvreté » , mendiant misérablement notre vie « dans les carrefours», et ne différant en rien des pauvres qui nous demandent l'aumône , sinon peut-être en ce que nous sommes encore plus misérables qu'eux ? Un riche qui est méchant est bien plus malheureux qu'un pauvre qui est bon, et il vaut sans comparaison mieux demander l'aumône que de prendre le bien d'autrui. On excuse l'un, mais on punit l'autre. L'un n'offense point Dieu, mais l'autre offense également Dieu et les hommes ; et, après avoir bien travaillé pour amasser du bien par ses rapines, il en laisse souvent le fruit aux autres.

Comprenons ces vérités, mes frères : renonçons à l'avarice et au désir des biens de la terre. N'amassons que les biens du ciel, et ravissons, avec une sainte et généreuse violence, ce royaume que Dieu nous promet, pour y jouir du bonheur éternel que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

HOMÉLIE LXX.

« ALORS LES PHARISIENS S'ÉTANT RETIRÉS, FIRENT DESSEIN ENTRE EUX DE LE SURPRENDRE DANS SES PAROLES ». (CHAP. XXII, 15, JUSQU'AU VERSET 34.)

ANALYSE.

1. Nouvelle question très-captieuse que les pharisiens adressent à Notre-Seigneur, dans l'espoir de le compromettre envers le pouvoir politique.
2. Jésus les déjoue par la fameuse réponse : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* — Jésus réfute une objection des saducéens contre la résurrection.
3-5. Que les chrétiens doivent toujours s'occuper l'esprit des biens du ciel et les désirer. — L'orateur propose encore l'exemple des solitaires. — Quelle est la guerre que ces bienheureuses âmes livrent au démon. — De l'horreur qu'on doit avoir de la vie des gens du monde.

1. Qu'est-ce à dire « alors » ? c'est-à-dire lorsqu'ils devaient plutôt penser à entrer dans des sentiments de componction, lorsqu'ils devaient admirer la douceur de Jésus-Christ, lorsqu'ils devaient trembler de ce qui leur devait arriver, et que le passé les avait fait juger de l'avenir. Car, outre les oracles de Jésus-Christ, les faits élevaient aussi la voix pour annoncer la ruine prochaine des Juifs, puisque l'on voyait les publicains et les femmes prostituées croire au Fils de Dieu, et que les prophètes et les justes avaient été mis à mort. C'était par là qu'ils devaient juger de leur état, et regarder leur perte comme assurée et entièrement inévitable. Ils devaient au moins alors rentrer en eux-mêmes et se convertir, et croire en celui qu'ils persécutaient si cruellement. Cependant rien ne peut encore arrêter leur malignité, ni faire cesser leur envie. Elle s'augmente plus que jamais ; et comme la crainte du peuple les empêchait de se saisir de Jésus-Christ, ils usent d'un autre artifice pour le surprendre et pour le faire passer comme un criminel de lèse-majesté dans l'esprit du peuple.

« Et ils lui envoyèrent leurs disciples avec les « hérodiens qui lui dirent : Maître, nous savons « que vous êtes sincère et véritable et que vous « enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans « avoir égard à qui que ce soit ; parce que « vous ne considérez point la qualité des per- « sonnes (16). Dites-nous donc votre avis sur « ceci : Est-il permis de payer le tribut à « César, ou non (17) » ? Ils payaient déjà le tribut, puisque leur état était déjà passé sous la puissance des Romains. Mais comme ils avaient vu que Theudas et Judas avaient pour ce sujet été punis comme des séditieux, ils tâchaient d'engager insensiblement le Sauveur dans le même crime. Ils lui envoient donc leurs disciples avec les hérodiens pour lui faire cette demande artificieuse, afin que de tous côtés il fût comme environné de précipices, et que quelque réponse qu'il pût faire, il ne pût éviter le piége qui lui avait été tendu. C'était pour ce sujet qu'ils s'étaient adroitement liés avec les hérodiens, afin que s'il répondait en faveur des hérodiens, les Juifs eussent sujet de l'accuser ; ou que s'il favorisait les Juifs, les hérodiens le dénonçassent comme coupable de sédition.

Cependant Jésus-Christ avait déjà lui-même payé le tribut ; mais ils ne le savaient pas. Ils croyaient donc qu'il lui était impossible de s'échapper de leurs mains, et que de côté ou d'autre il ne pouvait éviter sa ruine. Ils aimaient mieux toutefois qu'il offensât plutôt les hérodiens que les Juifs. C'est pourquoi ils lui envoyèrent leurs disciples et ils voulurent que les scribes accompagnassent les hérodiens, afin que Jésus-Christ, intimidé de la présence de ces princes de la loi et craignant davantage

de les blesser, il se portât plutôt à offenser les hérodiens et à leur donner sujet par sa réponse de le faire passer pour un factieux. Saint Luc fait entendre ceci, lorsqu'il dit que les Juifs lui firent cette question « en présence de tout le peuple, » afin qu'il eût plus de témoins de sa réponse. Mais tous leurs artifices retombèrent enfin sur eux ; et ils ne tirèrent d'autre avantage de ce détestable conseil, que d'exposer leur malice et leur envie aux yeux d'une grande assemblée.

Et remarquez de quelle flatterie ils usent d'abord pour le surprendre : « Nous savons », disent-ils, « que vous êtes sincère et véritable ». Comment donc disiez-vous auparavant que c'était « un séducteur » ? qu'il séduisait le peuple, qu'il était possédé du démon et qu'il n'était pas de Dieu? Enfin pourquoi le voulaient-ils tuer ? N'est-il pas visible qu'ils ne lui disent ceci que pour le surprendre ? Ils se souvenaient que lorsqu'ils lui avaient un peu auparavant demandé trop insolemment et avec trop d'arrogance « par quelle autorité il faisait ce qu'il faisait », Jésus ne leur avait rien répondu. C'est pourquoi ils tâchent ici de le surprendre par une douceur feinte, ils espèrent par la flatterie pouvoir le porter à s'ouvrir enfin sur ce sujet et à dire plus librement quelque chose contre les lois et le gouvernement de l'Etat. Ils reconnaissent donc, quoique malgré eux, « qu'il « enseignait la loi de Dieu dans la vérité, sans « avoir égard à qui que ce soit », disaient-ils, « parce que vous ne considérez point la qualité « des personnes ». On voit clairement qu'ils tâchent par tout ce discours de porter Jésus-Christ à se déclarer contre Hérode et à se rendre suspect à ce tyran comme s'il voulait renverser ses lois et son empire. C'est ce qu'ils attendaient avec impatience de Jésus-Christ, afin de le faire passer ensuite pour un séditieux et pour un rebelle. Car par ces mots : « Vous « n'avez égard à qui que ce soit, et vous ne « considérez point la qualité des personnes », ils marquent visiblement Hérode et César.

« Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il « permis de payer le tribut à César, ou non « (17) » ? Hypocrites, vous demandez ici quel est l'avis du Sauveur, et vous témoignez le vouloir écouter comme votre oracle ! Que n'avez-vous donc pour lui la même déférence lorsqu'il vous instruit ? et pourquoi le méprisez-vous si souvent lorsqu'il vous parle de votre salut ? Mais remarquez bien leur artifice. Ils ne lui disent pas : Dites-nous ce qui est bon, ce qui est à propos, ce qui est juste et légitime ; mais dites-nous ce qu'il vous en semble. Leur unique but n'était que d'avoir quelque prétexte, afin de le faire passer pour un homme séditieux et ennemi des souveraines puissances. Ce que saint Marc exprime clairement, lorsque, marquant mieux ce dessein furieux qu'ils avaient de faire mourir Jésus-Christ, il rapporte qu'ils lui dirent : « Donnerons-nous le tribut à César, « ou ne le lui donnerons-nous pas » ? Tant ils respiraient la fureur au dedans d'eux-mêmes, et tâchaient de la déguiser au dehors sous des paroles respectueuses. Jésus-Christ leur répondit avec force.

« Mais Jésus connaissant leur malice, leur « dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous « (18) » ? Comme leur malice était à son comble et à découvert, il leur fait une sévère réprimande, pour les couvrir de confusion, et pour leur fermer la bouche. Il voulait aussi découvrir au dehors la corruption de leurs pensées et la malignité de ces questions. Ce qu'il faisait pour abattre leur orgueil et pour les empêcher à l'avenir de le tenter de la sorte. En effet, quoique leurs paroles fussent en apparence toutes pleines de respect et d'estime ; quoiqu'ils l'appelassent « maître », qu'ils reconnussent qu'il « était véritable », quoiqu'ils lui rendissent témoignage qu'il « n'avait égard à qui que ce « soit, et qu'il ne considérait point la qualité « des personnes » ; toutefois, étant Dieu comme il était, il ne pouvait être pris à ces piéges et à ces vains artifices. Ces méchants devaient donc conclure de la manière dont Jésus-Christ leur répondait, que ce n'était point à tort ou seulement par conjecture qu'il leur faisait ce reproche, mais par une connaissance certaine de ce qu'ils cachaient dans leur cœur. Jésus ne se contente pas néanmoins de leur avoir reproché leur « hypocrisie » ; et quoique ce fût assez d'avoir découvert ce qu'ils avaient de plus secret dans le cœur, il ajoute néanmoins encore quelque chose pour leur fermer la bouche par une réponse plus surprenante.

2. « Montrez-moi », leur dit-il, « la pièce « d'argent qu'on donne pour le tribut (19) ». Et aussitôt qu'ils la lui eurent montrée, il fit ce qu'il avait coutume de faire, c'est-à-dire qu'il se servit de leur propre réponse pour les confondre, et pour leur laisser conclure à eux-mêmes que ce tribut était permis. « Ils lui pré« sentèrent un denier, et Jésus leur dit : De

« qui est cette image et cette inscription (20) » ? Il ne leur demandait pas ce qui était écrit sur cette pièce de monnaie comme l'ignorant, mais il voulait se servir de leurs propres paroles pour les confondre. « De César, lui dirent-ils. Jésus « leur répondit : Rendez donc à César ce qui « est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu (21) ». « Il ne dit pas : donnez, mais rendez ». Car en effet ce n'était que rendre à César ce qui était déjà à lui, comme le montrait la pièce d'argent et l'inscription qu'elle portait. Mais, pour les empêcher de lui reprocher qu'il les voulait retirer de l'assujétissement à Dieu pour les rendre esclaves des hommes, il ajoute aussitôt : « Et à Dieu ce qui est à Dieu ». Ce ne sont pas deux choses qu'on ne puisse allier ensemble, de rendre aux hommes ce qu'on leur doit, et à Dieu ce qui lui est dû. C'est pourquoi saint Paul a dit : « Rendez à chacun ce « qui lui est dû ; le tribut à qui vous devez le « tribut ; les impôts à qui vous devez les im« pôts ; la crainte à qui vous devez de la crain« te ; et l'honneur à qui vous devez de l'hon« neur ». (Rom. XIII, 7.) Mais lorsque le Fils de Dieu dit ici : « Rendez à César ce qui est à « César », vous ne devez entendre ces paroles que dans les choses qui ne blessent point la piété ni ce que nous devons à Dieu, autrement ce serait payer le tribut non à César, mais au diable. « Ayant entendu cette réponse, ils l'ad« mirèrent; et le laissant ils s'en allèrent (22) » ; parce qu'il leur avait donné assez de preuves de sa divinité, en découvrant ce qu'ils avaient de caché dans le fond de l'âme, et en leur fermant la bouche par une réponse si douce et si sage. Eh bien ! crurent-ils du moins en lui ? Nullement: mais lorsque ceux-ci l'eurent quitté, les saducéens vinrent à leur tour lui proposer d'autres questions. « Ce jour-là les saducéens « qui nient la résurrection, vinrent à lui, et « lui proposèrent cette question (23) ». Qui peut assez admirer une folie si aveugle ? Ils voient que Jésus-Christ a fermé la bouche aux pharisiens, et ils osent le tenter, lorsque la confusion les en devait empêcher. Mais c'est ainsi que la hardiesse est toujours jointe à l'impudence, et qu'elle entreprend insolemment des choses impossibles. Aussi l'évangéliste, admirant un aveuglement si étrange, commence ce récit par ces mots : « Ce jour-là », c'est-à-dire le jour même que Jésus-Christ venait de confondre les pharisiens et les hérodiens, en découvrant la malice qu'ils cachaient dans le fond de leurs cœurs. Mais qui étaient ces saducéens ? C'était une secte séparée de celle des pharisiens, qui n'était pas en si grand honneur, et qui avait des sentiments différents touchant la résurrection des morts. Car les saducéens la niaient entièrement, et ils assuraient qu'il n'y avait ni esprit ni ange. Comme ils étaient plus grossiers que les autres, ils se bornaient aux choses corporelles et n'allaient pas plus loin. Il y avait ainsi plusieurs sectes différentes parmi les Juifs. C'est pourquoi saint Paul disait « qu'il était de la secte des pharisiens », secte qui était la plus célèbre. Ces saducéens donc viennent tenter Jésus-Christ pour découvrir sa pensée touchant la résurrection des morts. Ils feignent une histoire qui ne fut jamais. Ils s'imaginent ainsi embarrasser Jésus-Christ, et avoir droit ensuite de se rire de sa facilité à les croire. Ils imitent les pharisiens en s'approchant comme eux avec une douceur apparente. « Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme, et qu'il suscitât des enfants à son frère mort (24). Or il s'est rencontré sept frères parmi nous, dont le premier, ayant épousé une femme, est mort, et n'en ayant point eu d'enfants, il l'a laissée à son frère (25). Le second est mort de même, et le troisième après lui, et tous ensuite jusqu'au septième (26). « Enfin cette femme est morte aussi après eux « tous (27). Quand donc la résurrection arri« vera, duquel de ces sept sera-t-elle femme, « puisqu'elle l'a été de tous (28) ? Jésus leur « répondit : Vous êtes dans l'erreur, parce que « vous ne comprenez ni les Ecritures, ni la « puissance de Dieu (29) ». Remarquez ici, mes frères, que Jésus-Christ répond à ces hommes, non pour leur faire des reproches comme aux pharisiens, mais pour les instruire. Car, bien qu'il y eût quelque malice dans leur question, il est certain qu'il y avait encore plus d'ignorance. C'est pourquoi il ne les appelle point « hypocrites », et ne leur dit point d'injures. Ils lui avaient parlé d'abord « de « la loi de Moïse », pour empêcher qu'il ne trouvât mauvais qu'une même femme eût épousé sept frères. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'était à mon avis qu'une feinte, puisqu'il est vraisemblable que les deux premiers frères étant morts, le troisième, épouvanté de cet accident, n'eût jamais voulu prendre cette personne pour femme, et encore moins le quatrième et les autres, qui n'en eussent eu que de l'hor-

reur, la regardant comme la meurtrière de ses maris. Car c'était là l'humeur des Juifs; et si nous voyons qu'aujourd'hui même plusieurs chrétiens auraient horreur d'épouser une telle femme, combien plus en devaient avoir les Juifs? C'est pourquoi ils ne voulaient point se marier à ces belles-sœurs, lorsque leurs frères étaient morts, quoique la loi les y contraignît, comme on peut le voir à propos de Ruth la Moabite et de Thamar. Mais d'où vient que ces saducéens feignent, non pas que deux ou trois seulement, mais que sept frères ont tous eu une même femme? C'était pour avoir, comme ils le croyaient, plus de preuves contre la résurrection, et pour embarrasser davantage Jésus-Christ. Jésus-Christ éclaircit en même temps l'une et l'autre de ces deux difficultés, en ne répondant pas tant à leurs paroles qu'à leurs pensées. Il découvre toujours ce que ses ennemis cachaient dans leurs cœurs lorsqu'ils le tentaient : mais il le fait quelquefois ouvertement, et il se contente quelquefois de ne le faire qu'en secret, et de ne le témoigner qu'à ceux qui l'interrogeaient.

Admirez donc, mes frères, comment il montre que les morts ressusciteront; et fait voir en même temps que ce n'était point de la manière que les saducéens le croyaient : « Vous êtes dans l'erreur », leur dit-il, « parce « que vous ne comprenez ni l'Ecriture, ni la « puissance de Dieu ». Ils avaient cité Moïse et la loi comme étant fort intelligents dans l'Ecriture. Et Jésus-Christ leur montre au contraire que leur demande supposait une ignorance grossière et profonde, et qu'ils ne lui faisaient cette question que parce qu'ils avaient peu de connaissance de la puissance de Dieu et de l'Ecriture. Faut-il s'étonner, leur dit-il, que vous entrepreniez de me tenter, moi que vous ne connaissez pas encore, lorsque vous ne comprenez pas même quelle est la puissance de Dieu après tant de preuves que vous en avez reçues, et que ni le sens commun, ni l'intelligence de l'Ecriture, n'ont pu encore vous la faire connaître. Car le sens commun ne fait-il pas voir à tous les hommes que tout est possible à Dieu? Il répond d'abord à leur question; et comme ce qui leur faisait croire qu'il n'y aurait point de résurrection un jour, c'était qu'ils se la figuraient d'une manière toute charnelle, et qu'ils s'imaginaient que les hommes seraient alors tels que nous sommes en cette vie, le Sauveur commence par réfuter cette erreur, en leur faisant concevoir une idée bien différente de ce mystère.

3. « Après la résurrection, les hommes « n'auront point de femmes, ni les femmes de « maris ; mais ils seront comme les anges de « Dieu dans le ciel (30) ». Saint Luc dit : « comme « les enfants de Dieu ». Si donc il n'y a point de noces après la résurrection, leur question était superflue. Remarquez ici, mes frères, que ce n'est pas parce qu'ils ne se marieront point, qu'ils seront des anges, mais que c'est parce qu'ils seront comme des anges, qu'ils ne se marieront point. Jésus-Christ par cela seul détruit une infinité d'erreurs, et saint Paul comprend toutes ces vérités dans ce seul mot : « La « figure de ce monde passe ». (I Cor, VII, 31). Tel est donc l'état où Jésus-Christ marque que nous devons être après la résurrection. Mais quoiqu'il montre par ces paroles la vérité de la résurrection, il ne laisse pas de la prouver encore par l'autorité de l'Ecriture; car il ne se contente pas de répondre à leur question, mais il éclaircit même les difficultés qui tenaient leur esprit embarrassé. Lorsque ce n'était point une malice tout à fait noire qui les portait à lui faire ces demandes, et qu'il y avait en effet de l'ignorance chez eux, Jésus-Christ ne refusait pas de les instruire de la vérité à fond et avec beaucoup d'étendue : mais lorsqu'il ne paraissait que de la malignité dans leur conduite, il ne leur répondait plus. Il veut donc encore les confondre ici par l'autorité de Moïse même dont ils s'étaient appuyés.

« Quant à la résurrection des morts, n'avez- « vous point lu ces paroles que Dieu vous a « dites (31) : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac, et le Dieu de Jacob ? Or, Dieu n'est « point le Dieu des morts, mais des vivants « (32) ». Dieu ne peut être le Dieu de ceux qui ne sont plus, et qui, étant tout à fait dans le néant, ne ressusciteront jamais. Car il ne dit pas : J'étais le Dieu, mais « Je suis le Dieu « d'Abraham, etc. » c'est-à-dire de ceux qui sont encore et qui vivent. Car, si Adam, quoique vivant dans le corps, était néanmoins véritablement mort aux yeux de Dieu dès qu'il eut mangé du fruit défendu, et que Dieu lui eut prononcé sa sentence : ces saints patriarches, au contraire, quoique morts, étaient néanmoins vivants aux yeux de Dieu par la promesse qu'il leur avait faite de la résurrection. Ce que saint Paul dit ailleurs, qu'il « doit do-

« miner également sur les vivants et sur les « morts (Rom. XIV, 2) », n'est point contraire à ce que nous disons ici. Car on appelle « morts » en cet endroit, ceux qui doivent revivre un jour. Mais l'Ecriture sait qu'il y a une autre sorte de morts dont elle dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ». (Luc, IX, 60.) « Et le peuple entendant ceci était ravi « en admiration de sa doctrine (33) ». Ce ne sont point encore ici les saducéens qui tirent avantage de cette réponse, non plus que les pharisiens dans la précédente, puisqu'ils s'en retournent couverts de confusion. Toute l'utilité de cet éclaircissement retourne encore au peuple.

Puis donc, mes frères, que la résurrection des morts doit indubitablement arriver un jour, que ne nous efforçons-nous de vivre sur la terre de telle sorte que Dieu nous juge dignes alors d'être assis dans le ciel aux premières places? Que si vous voulez prévenir ce temps de la résurrection dernière, et voir dès ce monde des hommes qui sont dans la chair, comme s'ils n'avaient point de chair, et qui vivent déjà comme les anges, je vous en apprendrai encore le moyen en vous exhortant comme j'ai déjà fait tant de fois d'aller voir ces bienheureux solitaires dans leurs déserts. Car je ne puis, mes frères, me lasser de vous porter à une chose que je sais vous être infiniment avantageuse.

Appliquons-nous donc encore aujourd'hui à examiner la vie de ces troupes angéliques, et le plaisir céleste dont ces saints hommes jouissent sans qu'il soit jamais interrompu d'aucun trouble et d'aucun mouvement de tristesse. Nous avons déjà tracé dans notre dernier discours un léger crayon du camp de cette armée toute divine. On n'y voit point de piques et de lances, de casques ou de boucliers. Et cependant, ainsi désarmés, ils font de plus grandes et de plus héroïques actions que les autres n'en peuvent faire avec le fer et le feu. Si vous avez quelque sainte envie d'aller à ce camp bienheureux, je veux bien vous y conduire. Allons ensemble voir cette troupe admirable et ces saints combats.

Nous verrons tous les jours ces bienheureux solitaires occupés à une guerre invisible, puisqu'ils remportent chaque jour une illustre victoire sur leurs ennemis, je veux dire sur leurs passions, qui leur tendent toujours de nouveaux piéges. Ils vérifient dans leurs personnes cette grande parole de l'Apôtre : « Que « ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur « chair avec les désirs déréglés ». (Gal. V.) Considérez donc combien, en mortifiant tous les désirs de la chair, ils terrassent tous les jours d'ennemis par cette épée spirituelle que Dieu leur donne. C'est pourquoi on ne voit point dans leurs repas ces excès et ces superfluités qui nous font rougir dans les nôtres. Tout y est modeste, tout y est sobre. Ils ne boivent jamais de vin, et l'usage continuel de l'eau réprime en eux tous les mouvements de l'intempérance. C'est ainsi qu'ils étouffent et qu'ils noient en quelque sorte ce monstre effroyable.

Car l'hydre des poètes n'a pas tant de têtes que n'en a cette bête cruelle de l'intempérance. Elle est toujours accompagnée de la fornication, de la colère, et de tous les déréglements infâmes et abominables. Ces passions sont comme autant d'ennemis furieux que ces soldats de Jésus-Christ domptent sans peine, quoique les plus vieux soldats des princes du monde, et qui ont témoigné le plus de cœur dans les occasions de la guerre, en soient souvent terrassés. Il n'y a point d'épée ni de flèche qui ait de la force contre les têtes empoisonnées de ce monstre. Les hommes les plus braves, et les gens les plus forts, après avoir rempli toute la terre de la réputation de leur valeur, sont souvent comme enchaînés par le vin dont ils deviennent les captifs. Ils sont percés sans aucune plaie, et ils sont réduits dans un état plus déplorable que ceux qui ont le corps tout brisé de coups. Ces derniers au moins reconnaissent le malheur dans lequel ils sont, au lieu que les autres sont misérables, et ne le connaissent pas.

Vous voyez donc, mes frères, quelle est cette guerre invisible de ces saints solitaires, et combien ces athlètes de Jésus-Christ sont préférables à tous les soldats de l'empire, puisqu'ils terrassent, par leur seule volonté, des ennemis si terribles dont ces braves du monde sont les esclaves. Ils affaiblissent tellement en eux l'intempérance qui est comme la mère féconde de tous les vices, qu'elle n'ose plus exciter dans leur âme le moindre trouble. Et la tête de cette hydre étant coupée, le reste du corps tombe par terre, et ne peut plus se relever. C'est ainsi que chacun d'eux combat ce monstre et en demeure victorieux. Car il n'arrive point dans cette guerre ce qui arrive dans

toutes les autres guerres de ce monde. Lorsqu'un soldat a tué l'un de ses ennemis dans le combat, il est mort pour les autres comme pour lui, et il ne fera jamais de mal à personne. Mais dans cette guerre spirituelle, si l'intempérance est morte pour celui qui l'a bien combattue, elle est vivante pour les autres, et celui qui ne la combattra pas sans cesse lui-même en sera vaincu.

4. Qui n'admirera cette manière si extraordinaire de combattre, où chaque soldat remporte lui seul une victoire que toutes les armées du monde jointes ensemble ne pourraient gagner, et où l'on voit renversés par terre et percés de mille coups tous ces monstres que produit l'intempérance, c'est-à-dire l'emportement des paroles, le gonflement de l'orgueil, et tant d'autres maladies cachées qui nous réduisent dans un état déplorable. Car tous ces généreux soldats imitent admirablement Jésus-Christ, leur chef, dont il est dit : « Il boira de l'eau du torrent dans la voie, et « à cause de cela il élèvera sa tête dans la « gloire ». (Ps. CIX, 8.)

Voulez-vous voir combien ces soldats de Jésus-Christ terrassent d'ennemis? Examinons toutes les passions que le luxe, les délicatesses des tables et des viandes préparées avec tant de soin produisent d'ordinaire dans le monde. Je rougis de parler de ces sortes de choses en ce lieu; mais j'y suis contraint. Car, qui ignore jusqu'à quel point on porte la somptuosité des tables; et combien l'art des cuisiniers est ingénieux pour trouver tous les raffinements qui peuvent exciter le goût et l'intempérance des hommes? C'est une grande étude en ce temps que d'apprendre à bien ordonner un festin. Il semble qu'il s'agisse du gouvernement de toute une république ou de ranger une armée en bataille, tant on a de soin de régler quel service doit être le premier ou le second, ou le troisième. C'est une grande affaire que de savoir quand on doit servir chaque chose. On a disputé fort sur ce sujet. Les uns soutiennent qu'on doit servir, dès l'entrée, des oiseaux rôtis sur les charbons, et farcis de poissons; d'autres, autre chose. On fait des leçons importantes de la qualité, de l'ordre et du nombre des plats de chaque service; et ce qui est encore plus insupportable, on se pique de bien savoir ces choses, et nous faisons notre gloire de ce qui nous devrait faire rougir.

Que dirai-je de la longueur de nos repas? Les uns se vantent d'avoir fait durer le dîner une grande partie du jour, les autres d'y avoir consumé une soirée, et les autres d'y avoir passé toute la nuit. Hélas! ne considère-t-on jamais combien il faut peu de chose pour satisfaire la nécessité, et ne rougit-on point de ces excès?

On ne voit rien de pareil parmi ces anges de la terre. Toutes ces sortes de plaisirs leur sont en horreur et en oubli. Ils se mettent à table, non pour satisfaire la sensualité, ni pour se remplir de viandes, mais pour soutenir le corps et la vie. On ne voit point parmi eux de gens qui aillent à la chasse ou à la pêche. Le pain et l'eau font tous leurs repas. Tous ces autres soins et toutes ces vaines inquiétudes sont pour jamais bannis de chez eux. Leurs cabanes pauvres, et leurs corps négligés et mortifiés, les entretiennent dans une paix profonde : tandis qu'au contraire, les gens du monde sont dans une tempête continuelle. Si nos yeux étaient assez pénétrants, ou que nous le pussions sans horreur, que ne verrions-nous point dans les entrailles de ces personnes voluptueuses? Combien d'humeurs et de causes de maladies, quel amas de pourriture! quel sépulcre blanchi! Je rougis de dire les suites honteuses de ces débauches, les indigestions, et toutes les incommodités d'un corps accablé de viandes.

Mais si vous allez parmi ces solitaires, vous verrez ce monstre de l'intempérance et de l'impureté renversé par terre. Ils ont étouffé en eux cette passion infâme, qui est encore plus criminelle que l'autre. Ils l'ont vaincue et désarmée; car ses armes sont les paroles déshonnêtes. Les solitaires n'ouvrent la bouche que pour louer Dieu. Comme leur langue est pure, leur corps est pur. Ils n'ont pas seulement vaincu cette double intempérance, mais encore l'envie, le désir de l'honneur, l'amour de l'argent, et toutes les autres passions de de l'âme. Comparez maintenant votre table avec celle de ces solitaires. Je suis assuré que les plus abandonnés à leurs passions ne sauraient être assez aveugles pour oser le faire.

La table des uns conduit au ciel : celle des autres mène dans l'enfer. Jésus-Christ préside à l'une, et l'esprit impur est maître de l'autre. Le luxe et la volupté empoisonnent l'une; la vertu et la tempérance règnent dans l'autre. Enfin, Dieu est présent à l'une, et le

démon est présent à l'autre. Car partout où se trouve l'excès du vin et des viandes, et les paroles déshonnêtes, là le démon se trouve aussi, et il y prend ses délices.

5. Telle était autrefois la table du mauvais riche qui, brûlant de soif dans l'enfer, ne put trouver une goutte d'eau. Ces saints sont bien éloignés de cette intempérance et de ce malheur des riches, ils vivent déjà sur la terre comme des anges. Ils ne se marient point. Ils ne s'abandonnent point au sommeil ni aux délices ; et si on excepte fort peu de choses, ils sont comme s'ils n'avaient point de corps. Qui peut donc mettre plus aisément les démons en fuite que celui qui en remporte autant de victoires qu'il fait de repas ? C'est pourquoi le Prophète disait : « Vous avez préparé « devant moi une table contre tous les ennemis qui me persécutent ». (Ps. XXII, 6.) Cette parole s'accomplit à la table des solitaires. Car y a-t-il un plus redoutable ennemi que le démon de l'intempérance, et de tous les autres vices qui naissent de celui-là? comme l'éprouvent assez ceux qui ont quelqu'expérience dans cette guerre spirituelle?

Que si vous voulez maintenant considérer d'où l'on tire l'argent pour l'une et l'autre de ces tables, vous en verrez encore mieux la prodigieuse différence. Car qui fait subsister le plus souvent la table superbe de ces riches, sinon les dépouilles des pauvres, les larmes des veuves, et le sang des orphelins? Et qui entretient au contraire la table de ces serviteurs de Dieu, sinon leurs propres mains et leurs justes travaux? C'est pourquoi on la pourrait comparer à une honnête femme qui serait parfaitement belle, mais d'une beauté naturelle, sans aucun ornement étranger ; comme on pourrait au contraire comparer la table de ces voluptueux à une femme prostituée, laide et horrible, qui, voulant cacher sa difformité en se peignant le visage, et en se parant magnifiquement, la ferait au contraire remarquer de plus en plus à mesure qu'on s'approcherait d'elle.

Ne considérez point ceux qui sont à cette table, lorsqu'ils y entrent, mais lorsqu'ils en sortent ; et vous en comprendrez mieux le déréglement et le désordre. Celle des solitaires, toute pleine d'honnêteté, ne permet pas à ceux qui sont assis de rien dire qui ne soit honnête ; l'autre, au contraire, comme une courtisane et une prostituée, n'inspire aux conviés que le libertinage et le déréglement. L'une a pour but le soutien de la vie, et l'autre la perte de l'âme. L'une prend bien garde que Dieu ne soit offensé, l'autre ne peut souffrir qu'il ne le soit pas.

Allons donc, mes frères, voir ces hommes admirables, pour reconnaître de combien de chaînes nous sommes liés. C'est là que nous apprendrons à nous préparer une table où nous trouverons notre satisfaction et nos délices, sans dépense, sans soin, inaccessible à toutes les maladies, pleine d'une espérance sainte et toujours ornée de nos victoires sur l'intempérance. L'âme n'y sera jamais ni agitée de troubles, ni séchée d'envie, ni enflammée de colère. Tout y sera calme, tout y sera agréable.

Et ne m'alléguez point ici le silence exact de ceux qui servent à ces tables du monde ; mais considérez ce tumulte, ce bruit et ces cris de ceux qui y sont assis ; je ne dis pas ces cris qu'ils échangent entre eux, quoique cela seul soit insupportable ; mais je dis ce tumulte intérieur qui remplit l'âme, qui l'entraîne comme captive, qui met le désordre et la confusion dans ses pensées, qui excite des ténèbres dans son esprit, et qui y fait voir quelque chose de semblable à un combat qui se livre sur la mer dans une nuit profonde au milieu d'une tempête. La paix, au contraire, règne toujours dans la maison de ces solitaires. Tout y est tranquille comme dans un port. La table des gens du monde est suivie d'un assoupissement semblable à la mort, mais celle de ces saints religieux est suivie de la chasteté, de la vigilance et de la présence de l'Esprit-Saint. Enfin, les supplices de l'enfer sont la fin de l'une, comme la gloire du ciel est le prix de l'autre.

Attachons-nous donc à celle-ci, désirons-la, recherchons-la avec ardeur, afin que nous puissions mériter les biens qui en naissent, et pour ce monde et pour l'autre. C'est ce que je vous souhaite à tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXI.

« LES PHARISIENS, AYANT APPRIS QUE JÉSUS-CHRIST AVAIT FERMÉ LA BOUCHE AUX SADDUCÉENS, TINRENT CONSEIL ENSEMBLE. ET L'UN D'EUX, QUI ÉTAIT DOCTEUR DE LA LOI, VINT LE TENTER, EN LUI FAISANT CETTE QUESTION : MAÎTRE, QUEL EST LE GRAND COMMANDEMENT DE LA LOI ? » (CHAP. XXII, 34, 35, 36, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE

1. Du premier et du second commandement de la Loi; qu'ils sont semblables, et que l'un découle de l'autre.
2. Jésus confond une dernière fois les pharisiens, en leur citant un passage de David, où ce prophète proclame la divinité du Christ.
3 et 4 Combien il faut fuir l'ambition. — Que ce vice est très-dangereux, et qu'il se glisse dans les âmes par cent différentes voies. — Des mauvais effets que la vanité et le désir de la gloire produisent en nous. — Quel aveuglement c'est que de renoncer à la gloire que Dieu nous offre pour embrasser celle des hommes. — Que les personnes vaines sont exposées au mépris.

1. L'évangéliste nous marque encore ici une raison qui eût dû imposer silence aux pharisiens, et il nous fait voir en même temps quelle était leur audace. Les saducéens avaient été réfutés de telle sorte par le Sauveur qu'ils n'avaient pu lui rien répliquer, et ces pharisiens osent encore néanmoins s'attaquer à lui, lorsqu'ils devaient par tant de raisons réprimer enfin leur insolence. Ils lui envoient un docteur de la loi, non dans le dessein d'apprendre quelque chose de lui, mais seulement pour le tenter. Ils lui demandent : « Quel « est le plus grand et le plus important com« mandement de la loi » ? Comme ils savaient que c'était celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur « votre Dieu », ils croient qu'il leur donnera peut-être lieu par sa réponse de l'accuser d'avoir combattu ce commandement, et de témoigner ainsi qu'il agissait partout en Dieu. C'était là leur dessein dans cette question artificieuse. Mais Jésus-Christ leur voulant faire voir qu'il connaissait leur pensée, et que bien loin de l'aimer, ils nourrissaient contre lui une envie secrète qui les envenimait contre sa personne, il leur dit : « Vous aimerez le « Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de « toute votre âme, et de tout votre esprit (37). « C'est là le premier et le grand commande« ment (38). Et voici le second qui est sem« blable à celui-ci : Vous aimerez votre pro« chain comme vous-même (39) ». Pourquoi Jésus-Christ dit-il que ce second commandement « est semblable » au premier ? C'est parce qu'il en est comme l'effet et la suite naturelle, et que celui qui aime Dieu, doit nécessairement aimer son prochain : « Celui », dit l'Ecriture, « qui fait le mal, hait la lumière, « et il ne vient point à la lumière ». (Jean, III, 10.) Et ailleurs : « L'insensé a dit dans son « cœur : Il n'y a point de Dieu ». (Ps. LII, 1.) C'est pourquoi David ajoute aussitôt : « Ils sont « corrompus, et sont devenus abominables « dans leurs affections ». (Ps. XIII, 4.) Et ailleurs : « La racine de tous les maux est l'avarice, « qui a fait errer dans la foi quelques-uns de « ceux qui l'ont désirée ». (I Tim. VI, 10.) Et ailleurs : « Celui qui m'aime gardera mes « commandements », qui se rapportent tous à ce principal : « Vous aimerez le Seigneur votre « Dieu, et le prochain comme vous-même ». (Jean, XIV, 15, 21, 23.)

Si donc aimer Dieu c'est aimer le prochain, puisque Jésus-Christ dit à saint Pierre : « Si « vous m'aimez, paissez mes brebis (Jean, XXI, 16) », et si en aimant le prochain on garde les commandements de Dieu, n'ai-je donc pas bien raison de dire : « Toute la Loi et les pro« phètes sont renfermés dans ces deux grands « commandements (40) ». Jésus-Christ fait encore ici ce qu'il vient de faire auparavant. Lorsqu'on lui a adressé une question touchant la résurrection, il a fait plus qu'on ne lui avait

demandé ; de même ici lorsqu'on ne désire que savoir de lui quel est le premier commandement de la Loi, il y joint aussi le second qui n'était guère moins considérable que le premier, et que Jésus-Christ dit « lui être semblable ». Il leur fait remarquer en passant que toutes ces questions qu'ils lui faisaient, ne venaient que de l'envie et de l'aversion qu'ils avaient conçue contre lui : « Car la charité « n'est point envieuse ». (I Cor. XIII, 14.)

Mais pourquoi saint Matthieu dit-il clairement que ce docteur de la Loi vient à Jésus-Christ pour le tenter ; et que saint Marc dit au contraire que Jésus-Christ voyant ensuite qu'il avait si sagement répondu, lui dit : « Vous « n'êtes pas loin du royaume de Dieu ». (Marc, XII.) Il n'y a point, mes frères, de contradiction dans ces paroles, puisqu'apparemment cet homme commença d'abord à parler à Jésus-Christ dans le dessein de le tenter, mais ayant depuis assez bien parlé, il mérita par la sagesse de sa réponse d'être loué de la bouche du Sauveur. Car Jésus-Christ ne le loua pas d'abord. Il ne le fit qu'après que ce docteur eut dit : « qu'il était vrai qu'en aimant son « prochain on faisait plus que si l'on offrait à « Dieu tous les sacrifices et tous les holo- « caustes du monde ». Ce fut alors que Jésus-Christ lui dit : « Qu'il n'était pas loin du « royaume de Dieu » ; parce que ce docteur, ayant horreur lui-même de cette basse envie qui l'avait porté à le tenter, quitta cette disposition criminelle pour rentrer dans des sentiments d'admiration et de respect. Et c'est cette sorte de conversion qui est l'unique fin à laquelle se rapportent tous les préceptes de la loi, l'observation du sabbat, et les autres cérémonies.

Jésus-Christ loue ce docteur néanmoins avec assez de modération, et il ne le regarde pas encore comme parfait, puisqu'il lui déclare qu'il lui manquait quelque chose. Car en lui disant : « qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu », il lui témoignait assez qu'il n'y était pas encore, et qu'il devait travailler à acquérir ce qui lui manquait. Que si Jésus-Christ loue ce docteur seulement parce qu'il reconnaît qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, nous ne devons pas nous en étonner. Il faut au contraire juger par là que le Sauveur parlait souvent selon la pensée et selon la disposition de ses interlocuteurs. Les Juifs, il est vrai, débitaient mille propos injurieux pour le Christ, mais ils n'ont jamais osé dire néanmoins qu'il n'y avait point de Dieu.

D'où vient donc que Jésus-Christ loue ce docteur de ce qu'il a dit qu'il n'y « avait qu'un seul « Dieu » ? Voulait-il en le louant de cette parole, nier qu'il fût Dieu lui-même aussi bien que son Père ? Dieu nous garde de cette pensée : mais comme le temps de découvrir sa divinité n'était pas encore venu, il laisse ce docteur dans son premier sentiment. Il le loue de la connaissance qu'il avait de l'ancienne loi, pour le disposer aussi et le rendre plus propre à recevoir la nouvelle que lui, Jésus-Christ, était venu prêcher dans le monde. D'ailleurs, lorsqu'on dit : « Qu'il n'y a qu'un Dieu, et « qu'il n'y en a point d'autre que lui », cela ne doit point s'entendre, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, dans ce sens que l'on exclue la divinité du Fils ; mais seulement comme une marque qu'on rejette toutes les idoles : et je crois que c'est dans cette pensée que Jésus-Christ loua ce docteur, parce qu'il avait dit : « qu'il n'y avait qu'un seul Dieu ». Après donc que le Sauveur a satisfait à la question de cet homme, Jésus-Christ lui en fait une autre à son tour.

« Les pharisiens étant assemblés, Jésus leur « fit cette demande : Que vous semble du « Christ ? De qui doit-il être fils ? Ils lui ré- « pondirent : De David (41) ». Considérez, mes frères, combien de miracles et de prodiges, combien de questions et de réponses Jésus-Christ a faites avant celle-ci, combien il a donné de preuves par ses actions et par ses paroles de son égalité et de son union avec son Père, qu'il a loué même ce docteur de la loi, d'avoir dit : « qu'il n'y avait qu'un seul Dieu » ; et que c'est après toutes ces précautions qu'il leur fait enfin cette question. Il semble qu'il veuille leur ôter tout sujet de dire de lui que, malgré tous les miracles qu'il avait opérés, il n'en était pas moins visiblement opposé à Dieu et à sa loi. Il les interroge donc enfin ici pour élever insensiblement leurs esprits, jusqu'à avouer eux-mêmes qu'il était Dieu. Nous avons vu ailleurs qu'en parlant à ses disciples pour savoir leurs sentiments touchant sa personne, il leur demande premièrement ce que les autres croyaient de lui, et qu'il leur dit ensuite : « Et « vous qui dites-vous que je suis » ? Mais il n'use pas de cette conduite à l'égard des pharisiens, puisque, s'il leur avait demandé de la sorte ce qu'ils croyaient de lui, ils lui eussent

infailliblement répondu qu'il était un séducteur et un ennemi de Dieu. C'est pourquoi il leur demande en général ce qu'ils croyaient « du Christ » sans se désigner lui-même. Et comme il était près d'aller bientôt souffrir et mourir sur une croix, il leur cite une prophétie qui faisait voir clairement qu'il était Dieu.

2. « Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, par ces paroles (42) : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie « réduit vos ennemis à vous servir de marche-« pied (43) » ? Il ne leur marque cette prophétie que comme en passant. Il ne témoigne point que ce fût son principal but, mais qu'il n'en parlait que par occasion. Comme il les avait interrogés, et qu'ils ne lui répondaient pas selon la vérité, puisqu'ils assuraient qu'il n'était qu'un pur homme, il leur rapporte cette prophétie de David pour confondre leur erreur, en leur opposant ce prophète qui reconnaissait sa divinité.

C'est parce qu'ils ne le considéraient que comme un homme, qu'ils lui avaient répondu que le Christ devait simplement être « le fils « de David » : Et Jésus prouve au contraire par David même qu'il était véritablement le Dieu et le Seigneur de tous ; qu'il était véritablement le Fils unique de son Père, et qu'il lui était égal en toutes choses. Mais il ne s'en tient pas là, et, pour les effrayer, il ajoute : « Jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à « vous servir de marche-pied », se servant de toutes sortes de moyens pour les attirer à la foi. Et afin qu'ils ne pussent dire que le Prophète n'avait parlé de la sorte que par complaisance et par flatterie, considérez ce que Jésus-Christ ajoute : « Comment donc David, « parlant par l'Esprit de Dieu », l'appelle-t-il son Seigneur ? Mais admirez avec quelle circonspection il rapporte ce témoignage qui lui était si avantageux. Il leur demande auparavant : « Que vous semble du Christ ? de qui « est-il fils » ? afin de leur donner lieu de répondre qu'il était : « fils de David ». Il leur demande aussitôt en gardant une suite naturelle : « Comment donc David parlant par « l'Esprit de Dieu l'appelle-t-il son Seigneur » ? Il en use ainsi pour ne point les troubler, et ne leur donner point sujet de s'offenser en leur parlant comme de lui-même ? C'est pour cette raison qu'il ne dit pas : « Que vous sem-« ble-t-il » de moi ? mais que vous semble-t-il « du Christ » ? C'est pourquoi les apôtres, après la Pentecôte, disent encore avec tant de modestie : « Qu'il nous soit permis de dire li-« brement du patriarche David qu'il est mort « et qu'il a été enseveli ». Et Jésus-Christ, de même par cette interrogation et par la réponse qu'il y fait ensuite, établit sa divinité : « Comment donc David l'appelle-t-il en esprit « son Seigneur par ces paroles : Le Seigneur « a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma « droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos enne-« mis à vous servir de marche-pied » ?

« Si donc David l'appelle son Seigneur, « comment est-il son fils (44) » ? Ce qu'il ne dit pas pour nier que le Christ fût le fils de David, mais pour représenter aux Juifs leur erreur, lorsqu'ils croyaient qu'il n'était que le fils de David. Car lorsqu'il leur dit : « Com-« ment est-il son fils » ? il faut sous-entendre de la manière que vous vous le figurez. Les pharisiens disaient que le Christ n'était que le fils de David, et non « le Seigneur de Da-« vid ». Après leur avoir rapporté ce témoignage du Prophète, Jésus leur dit avec douceur : « Si donc David l'appelle son Seigneur, « comment est-il son fils » ? Ils ne répondent rien à ces paroles ; parce qu'ils ne voulaient pas s'instruire, mais seulement tenter le Sauveur. C'est pourquoi Jésus-Christ dit lui-même qu'il était « le Seigneur de David », ou plutôt il ne le dit que par le Prophète, parce qu'ils n'avaient aucune foi en lui, et qu'ils tiraient de toutes ses paroles des sujets de le décrier.

Et nous devons beaucoup, mes frères, considérer cette disposition des Juifs, afin de ne nous point scandaliser, lorsque nous voyons que Jésus-Christ leur parle de lui-même d'une manière si humble, et qui lui est si disproportionnée. Entre plusieurs raisons qu'il avait de se conduire de la sorte, celle-ci sans doute était une des principales, qu'il devait agir avec une grande condescendance à leur égard, et qu'il était obligé d'épargner beaucoup leur faiblesse. Et l'on voit même ici que ce n'est que sous forme d'interrogation qu'il établit sa divinité, et qu'il ne la leur découvre qu'obscurément. Car il y avait encore bien de la différence entre être « le Seigneur de David », ou être le Seigneur de tous les Juifs. Et l'occasion que Jésus-Christ prend de leur dire ceci, est admirable. Car, après avoir dit qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un Seigneur, il dit aussitôt

que c'est lui qui est ce Seigneur, et il le prouve non-seulement par ses actions, mais encore par les prophètes; montrant que son Père prendrait sa cause, et qu'il le vengerait contre eux-mêmes. « Jusqu'à ce que je réduise vos « ennemis », dit-il, « à vous servir de marche-« pied ». Ce qui fait voir clairement quel zèle le Père avait pour la gloire de son Fils, et quelle union ils avaient ensemble.

C'est ainsi qu'il termina enfin toutes ces questions que les Juifs lui faisaient pour le surprendre ; et l'on peut dire que cette fin en fut glorieuse et surprenante , et qu'elle était capable de fermer éternellement la bouche à ses ennemis. En effet, depuis ce temps ils se tinrent dans le silence; silence qui, à la vérité, n'était pas volontaire , mais forcé; parce qu'ils n'avaient plus rien à lui dire. Ses réponses précédentes, comme autant de flèches mortelles, les avaient tellement abattus, qu'ils ne lui pouvaient plus résister. « A quoi per-« sonne ne lui put rien répondre : et depuis « ce jour nul n'osa plus lui faire de questions « (45) ». Le peuple retirait un grand avantage de ce silence des pharisiens, puisque ceux-ci n'osaient plus interrompre les prédications du Sauveur. Aussi l'on voit que Jésus-Christ ne parle plus qu'au peuple dans la suite. Tous les pharisiens et les docteurs de la loi le fuient, et il semble qu'il ait mis tous ces ennemis en fuite comme une troupe de loups qui ne cherchaient qu'à le dévorer. Ces envieux ne retirèrent aucun fruit de leurs demandes envenimées; et l'amour de la vaine gloire dont ils étaient possédés, les empêcha de profiter de tant d'instructions si divines.

3. Car l'ambition, mes frères, est une passion étrange. Elle se diversifie en cent manières différentes. Les uns, pour être honorés, désirent d'être souverains, les autres d'être riches, les autres d'être forts et robustes. Cette passion tyrannique passant encore plus avant, fait que les uns cherchent la gloire par leurs aumônes, les autres par leurs jeûnes , les autres par leurs prières , les autres par leur science, tant ce monstre a de têtes et de faces différentes. On ne doit pas beaucoup s'étonner que les hommes cherchent de la gloire dans les grandeurs et dans les magnificences du monde; mais, ce qui est surprenant, et ce qu'on ne peut assez blâmer, c'est qu'on veut même tirer vanité de ses jeûnes et de ses prières. Nous tâcherons aujourd'hui de ne pas seulement nous élever contre ce vice, mais de vous en proposer aussi les remèdes. Quels seront donc les premiers que nous entreprendrons de guérir? Commencerons-nous par ceux qui tirent gloire de leurs richesses, ou de leurs habits magnifiques, par ceux qui s'enflent de leur dignité ou de leur science, qui se glorifient de quelque art, où ils excellent; ou de la force de leurs corps, ou de la beauté et de l'agrément de leur visage? Parlerons-nous aujourd'hui contre ceux qui tirent gloire de leur puissance et de leurs rapines cruelles, ou contre ceux qui ont de la vanité de leurs aumônes? En un mot, tâcherons-nous de guérir ceux qui prennent avantage des choses mauvaises, ou ceux qui se glorifient de leurs bonnes œuvres? Nous adresserons-nous à ceux qui ne sont superbes que jusqu'à la mort, ou à ceux dont l'orgueil s'étend même au delà de la vie? Car cette passion se diversifie étrangement dans ses effets, et elle est profondément enracinée dans le cœur des hommes. De là viennent ces testaments qui font dire tous les jours : Un tel est mort, et il a voulu se signaler après sa mort; il a enrichi l'un, et il a appauvri l'autre. Car la même vanité se nourrit également de ces deux effets si contraires, et elle aime à abaisser comme à élever.

Quels seront donc ceux que nous entreprendrons de guérir les premiers, puisqu'on ne peut parler tout ensemble à tant de si différentes personnes? Il vaut mieux que nous nous attachions aujourd'hui à ceux qui recherchent de la gloire dans leurs aumônes. Car je vous avoue que si j'aime extrêmement que l'on fasse l'aumône, je suis percé aussi jusqu'au cœur, lorsque je vois qu'on la corrompt par le poison de cette vanité secrète. Je suis frappé de ce malheur, et je déplore alors cette vertu, comme je verrais avec douleur la fille d'un grand roi entre les mains d'une femme impudique, qui ne prendrait le soin de l'élever que pour l'abandonner ensuite aux déréglements et aux désordres, qui lui commanderait d'abord de mépriser son père, et qui la parerait d'une manière qui lui déplairait infiniment, et plus digne d'une courtisane que d'une princesse, pour la rendre agréable à ceux qui n'auraient dessein que de la perdre et de la déshonorer.

Tâchons donc aujourd'hui de désaveugler ces personnes : et supposons d'abord qu'un homme fait de grandes aumônes pour se faire

estimer des hommes. C'est ce premier abus qui fait sortir notre princesse de la chambre du roi, son père ; son père, en effet, lui commande que sa main gauche ne sache pas ce que fait la droite, et elle se produit, au contraire, pour se faire voir des personnes les plus inconnues, et même par les derniers des esclaves. Vous jugez assez, par là, quelle est cette prostituée dont je vous parlais, qui corrompt cette vierge si pure, afin qu'elle devienne passionnée pour des impudiques, et qu'elle se pare pour paraître belle à leurs yeux.

Je pourrais même vous montrer que ce désir de la gloire ne corrompt pas seulement l'âme, mais qu'elle la met hors d'elle-même, et qu'elle la rend comme furieuse. Car n'est-ce pas une véritable fureur et une espèce de manie, à cette fille, non d'un roi de la terre, mais du Roi du ciel, de courir après des esclaves et des fugitifs, de chercher à plaire à des hommes vils et méprisables, d'embrasser ceux qui la rejettent, d'aimer ceux qui la haïssent, et de les poursuivre partout, lorsqu'ils ne la veulent pas seulement regarder, et qui rougissent même de cette passion qui lui fait perdre la honte aussi bien que l'honneur? Car les hommes ne trouvent personne de plus importun que ces ambitieux qui sont passionnés pour la vaine gloire. Ils se rient de leur vanité, et plus ils voient qu'ils s'élèvent, plus ils s'efforcent de les rabaisser. Il leur arrive le même malheur qui arriverait à la fille d'un roi qu'on aurait fait descendre du trône de son père pour l'abandonner au dernier esclave de son royaume, qui lui insulterait ensuite, et qui lui ferait mille outrages. Car, plus nous courons après le monde pour en tirer de la gloire, plus il s'éloigne et se rit de nous. Mais lorsque nous ne recherchons que la gloire de Dieu, Dieu nous reçoit, il nous embrasse, et il nous comble d'honneur et de gloire.

Pour comprendre encore un autre malheur qui vous est inévitable, lorsque vous donnez l'aumône par un mouvement de vaine gloire, vous n'avez, mes frères, qu'à vous souvenir dans quelle tristesse vous entrez alors, et dans quel abattement vous jette ce reproche continuel que Jésus-Christ vous fait dans le fond du cœur, en vous disant : « Je vous assure que « vous avez reçu votre récompense ». La vaine gloire est toujours un mal ; mais elle n'est jamais plus mauvaise que lorsque nous la cherchons dans nos aumônes. Elle combat alors l'humanité même, et, publiant l'assistance qu'elle a rendue au pauvre, elle insulte en quelque sorte à la misère d'autrui, pour donner une cruelle satisfaction à sa propre vanité. Si c'est insulter à un homme que de lui reprocher les grâces que nous lui avons faites, que sera-ce d'en rendre témoin tout le monde? Pour éviter donc un mal si horrible aux yeux de Dieu, nous devons travailler d'un côté à obtenir de lui un véritable sentiment de compassion pour les misérables, et à bien reconnaître de l'autre quels sont ceux dont nous recherchons l'estime. Car, quel est l'auteur de la charité et de la miséricorde, sinon Dieu même, qui nous l'a apprise par son propre exemple, qui la connaît et qui la pratique infiniment mieux que les hommes, et qui n'a point mis de bornes à la compassion qu'il a eue de notre misère.

Pour ce qui regarde maintenant ceux dont vous recherchez l'estime, je vous demande, si vous étiez athlète, sur qui vous jetteriez les yeux, et à qui vous désireriez de plaire, ou à quelque homme pauvre et inconnu, ou à celui qui préside à ces combats? Certes, entre la multitude qui remplit le théâtre et le magistrat qui y préside, vous n'hésiteriez pas, et si celui-ci vous admirait, lorsque tous les autres vous mépriseraient, vous seriez satisfait d'être estimé de lui seul, et vous mépriseriez le mépris des autres. Ainsi un docteur n'a point d'égard aux jugements du peuple, et se contente de plaire aux docteurs, et généralement tous ceux qui exercent quelque art que ce soit, n'ont pour but de plaire qu'à ceux qui le savent.

N'est-ce donc pas un aveuglement étrange de ne considérer dans chaque profession que celui qui y préside ou qui y excelle ; et de faire le contraire dans l'aumône, surtout lorsque ce que l'on perd en y cherchant autre chose, est sans comparaison plus considérable que tout ce que l'on peut perdre dans le monde? Car si, dans la carrière des courses publiques, vous négligez le jugement de celui qui y préside pour vous arrêter à celui du peuple, vous ne perdrez que le prix de la course. Mais, en recherchant dans votre aumône l'estime des hommes, vous perdez, non une récompense périssable, mais la gloire de l'éternité. Considérez que vous êtes devenus semblables à Jésus-Christ par la compassion que vous avez des misérables. Achevez donc

de vous rendre semblables à lui, en rendant secrètes vos aumônes, comme nous voyons dans l'Evangile, qu'après avoir guéri les malades, il leur défendait de parler de lui.

Mais vous désirez, me direz-vous, de passer pour charitable parmi les hommes. Et moi je vous demande quel avantage vous en retirerez. Vous n'avez point de bien que vous en puissiez attendre, et vous en devez craindre un très-grand mal. Ces personnes mêmes que vous voulez rendre les témoins du bien que vous faites, deviennent les larrons qui dérobent ce trésor que vous deviez vous assurer dans le ciel. Ou plutôt ce ne sont pas eux qui le volent; c'est vous-même qui vous volez, et qui vous ravissez ce dépôt que vous aviez mis entre les mains de Dieu dans la personne des pauvres. O malheur étrange! ô nouvelle espèce de larcin! Ce que ni la rouille ne peut corrompre, ni les voleurs ne peuvent voler, est corrompu et ravi en un moment par la vaine gloire. Elle est le ver qui gâte des choses incorruptibles. Elle est le voleur qui étend sa violence jusque dans le ciel, qui vous prend votre trésor, qui vous ravit un royaume, et qui vous dépouille de ces richesses éternelles et ineffables. Comme le démon sait que ce trésor que nous nous amassons dans le ciel, est à couvert de sa violence, et que ni la rouille, ni les voleurs, ni tous ses artifices n'y peuvent atteindre, il se sert pour le ravir, de la vaine gloire, et il fait par elle ce qu'il n'aurait pu faire par lui-même.

4. Vous me direz peut-être que vous désirez de recevoir de la gloire. Mais ne vous suffit-il pas que le pauvre à qui vous faites votre aumône en secret, et que Dieu pour qui vous la faites, vous estiment et vous louent de cette bonne œuvre? Est-ce que vous voudriez que les hommes vous en louassent? Prenez garde que le contraire ne vous arrive, et qu'on ne dise de vous que ce n'est point par un mouvement de compassion, mais par un désir de gloire que vous faites votre aumône. Craignez de passer pour cruel, lorsque vous insultez de la sorte à l'affliction des misérables, et que vous tirez votre gloire de leur malheur.

L'aumône est un mystère. Fermez donc les portes afin que personne ne voie un secret qu'il ne lui est pas permis de voir. Les plus augustes mystères de nos églises sont comme l'aumône et la miséricorde que Dieu fait aux hommes. Car c'est par une bonté pure et ineffable qu'il a eu compassion de nous, lorsque nous étions ses ennemis. La première oraison qui se dit à la célébration de nos mystères témoigne notre compassion, puisque nous y prions pour les possédés. Dans la seconde qui est pour les pénitents, nous demandons la miséricorde de Dieu pour eux. Dans la troisième, qui est pour nous-mêmes, nous présentons les enfants à Dieu, afin que leur innocence soit plus propre pour attirer sur nous sa miséricorde. Car, après avoir reconnu nos péchés, nous implorons la bonté de Dieu pour ceux qui en ont déjà commis beaucoup ou qui en peuvent commettre encore, mais nous faisons prier pour nous les enfants, sachant que Jésus-Christ a promis le ciel à ceux qui deviendraient comme des enfants. Ce qui nous apprend que ceux qui imitent leur simplicité et leur innocence sont plus capables d'implorer la bonté de Dieu pour ceux qui l'ont offensé. Que si nous considérons le mystère même de l'Eucharistie, ceux qui ont reçu le saint baptême, les initiés, savent qu'il est tout rempli des marques de la miséricorde et de la grâce de Dieu sur les hommes.

Lors donc que vous voulez faire l'aumône, imitez-nous et fermez les portes; qu'il n'y ait que celui qui la reçoit qui en soit témoin, et si cela se pouvait, qu'il ne sache pas même d'où lui vient la charité qu'il reçoit. Que si vous ouvrez les portes, et si vous découvrez votre mystère, souvenez-vous que celui même dont vous recherchez l'estime, vous méprisera comme un superbe, et qu'il condamnera lui-même votre vanité. S'il est votre ami, il la blâmera dans son cœur, et s'il est votre ennemi, il la décriera devant tout le monde. Ainsi il vous arrivera le contraire de ce que vous souhaitez. Vous désirez qu'on vous admire, et qu'il s'écrie en vous voyant : Que cet homme est charitable! qu'il est compatissant! et l'on dira au contraire en vous détestant : Que cet homme est vain! qu'il est aisé de voir qu'il pense plus à plaire aux hommes qu'à Dieu! Si au contraire vous cachez les charités que vous faites, c'est alors qu'il les louera devant tout le monde. Dieu ne souffrira pas qu'une action si sainte soit longtemps cachée. Si vous avez soin de l'étouffer, il la publiera lui-même et il la rendra publique, plus que vous ne l'auriez pu faire. C'est pourquoi, laissez faire Dieu, abandonnez-vous à lui, et vous en serez plus heureux en l'autre vie, et plus estimé en ce monde même.

Vous voyez donc, mes très-chers frères, qu'il n'y a rien de plus opposé à la gloire que nous recherchons, que de faire nos aumônes à la vue des hommes. C'est le moyen de faire tout le contraire de ce que nous prétendons, puisqu'au lieu de signaler notre vertu, nous serons cause que notre vanité sera connue des hommes et punie de Dieu. Gravons ces vérités dans notre cœur. Qu'elles nous servent à mépriser la gloire humaine, et à ne chercher que celle de Dieu, et nous serons estimés en cette vie et heureux en l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXII.

« ALORS JÉSUS PARLA AU PEUPLE ET A SES DISCIPLES, ET LEUR DIT : LES DOCTEURS DE LA LOI ET LES PHARISIENS SONT ASSIS SUR LA CHAIRE DE MOÏSE. OBSERVEZ DONC ET FAITES TOUT CE QU'ILS VOUS ORDONNERONT DE FAIRE, MAIS NE FAITES PAS CE QU'ILS FONT. CAR ILS DISENT CE QU'IL FAUT FAIRE, ET NE LE FONT PAS ». (CHAP. XXIII, 1, 2, 3, JUSQU'AU VERSET 13.)

ANALYSE.

1. L'Orateur fait remarquer que le nom de Loi est quelquefois appliqué dans l'Ecriture à tout l'Ancien Testament. — La Loi ne perd aucun de ses droits sur les âmes par la perversité de ceux qui l'enseignent. — Rien de plus misérable qu'un docteur qui ne prêche point l'exemple.
2. Hypocrisie des pharisiens. — De leurs phylactères qu'ils portaient plus larges que les autres.
3 et 4. Il n'y a qu'un seul Maître qui est le Christ. — Sortie contre les anoméens. — De l'excellence de la vie des solitaires. — De leur extrême humilité. — Combien elle est égale et uniforme. — Combien leur exemple nous doit inspirer d'horreur pour le faste du monde.

1. Qu'est-ce à dire « alors » ? c'est-à-dire lorsqu'il eut dit ce qui précède; lorsqu'il eut fermé la bouche à tous ses contradicteurs; lorsqu'il les eut confondus et réduits à ne plus oser le tenter par leurs questions insidieuses; lorsqu'il a fait voir que leur malice était sans remède. Après avoir tiré cette parole du psaume : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur», il en appelle encore à la Loi ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner, en effet, bien que la loi ancienne n'eût point marqué aux Juifs qu'il y eût deux personnes en Dieu, et qu'elle les assure souvent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il suffisait néanmoins que David le leur eût appris, puisque l'Ecriture même comprend quelquefois par ce nom de « Loi », toute l'étendue de l'Ancien Testament. Enfin, il leur témoigne ici quel estime il fait de la loi de Moïse, en obligeant le peuple de la respecter dans la bouche de ses plus grands ennemis. Jésus-Christ voulait montrer par toutes ces paroles qu'il est dans une union parfaite avec son Père, puisque s'il pouvait lui être opposé en quelque chose, il l'eût fait paraître en parlant contre la loi. Cependant il témoigne ici avoir pour elle une si grande déférence, que quelle que soit la corruption de ceux qui l'enseignent, il veut néanmoins que ceux à qui elle est annoncée, la pratiquent et qu'ils lui obéissent très-fidèlement. Il s'étend ensuite à parler des pharisiens et de leur conduite, parce que la principale cause qui les empêchait de croire en lui, c'était le déréglement de leurs mœurs et leur passion pour la vaine gloire.

Voulant donc ici former les peuples qui l'écoutaient, il commence par un avis très-considérable et très-important pour leur salut, en leur défendant de mépriser leurs maîtres, et de s'élever contre les ministres de Dieu qui leur annonçaient sa Loi. Il ne se contente pas de leur recommander si particulièrement ce point. Il le pratique lui-même, puisqu'il ne prive pas du pouvoir d'enseigner ces pharisiens qui en étaient si peu dignes. Il attire ainsi sur eux une condamnation encore plus sévère, et il ôte à leurs disciples tout prétexte de désobéissance. Il ne veut pas qu'ils puissent dire : Le maître qui m'instruit est tout corrompu lui-même, et je ne puis me résoudre à l'écouter, ni à pratiquer ce qu'il me dit. Il commande à ses disciples de leur obéir quels qu'ils soient. Il établit tellement ces personnes dans la dignité qu'ils possédaient, que, quelque méchants qu'ils fussent, il ne laisse pas, après ces reproches qu'il leur fait, de dire à ses disciples : « Faites tout ce qu'ils vous diront », parce qu'ils ne disent rien d'eux-mêmes, mais seulement ce que Dieu a commandé par Moïse. Mais considérez ici quelle déférence Jésus-Christ a pour Moïse, et combien il témoigne partout l'union de l'Evangile avec la Loi. Il dit qu'on doit honorer ces prêtres, à cause de la Loi de Dieu qu'ils annoncent : « Ils sont », dit-il, « assis sur la chaire de Moïse ». Ne pouvant les honorer ni les rendre vénérables par eux-mêmes, et par la sainteté de leur vie, il veut néanmoins qu'on les respecte à cause de ce siége d'honneur dans lequel ils sont assis, et de cette doctrine sainte qu'ils enseignent.

Ce mot, « faites tout », n'enferme pas généralement « tout » ce qui est dans la Loi, comme ce qui regarde les viandes, les sacrifices et les autres cérémonies. Car comment aurait-il établi ici ce qu'il a détruit ailleurs ? Mais il entend seulement par ce mot, tout ce qui regarde le règlement de notre vie, et tout ce qui peut s'accorder avec la loi nouvelle, sans nous accabler des fardeaux insupportables de l'ancienne. Vous me direz peut-être : Pourquoi le Fils de Dieu ne donne-t-il pas cette autorité plutôt aux ministres de la loi de grâce, qu'aux ministres de la loi de Moïse? C'est parce qu'il n'était pas encore temps de révéler ces mystères avant sa mort. Outre qu'il avait encore une autre raison particulière d'agir de la sorte. Comme il allait les accuser de beaucoup de crimes, il veut d'abord ôter aux personnes les plus simples, tout sujet de croire qu'il se portait à ces reproches par un secret désir de leur ministère, ou par quelque mouvement de haine et d'envie. Il prévient d'abord ce soupçon afin d'avoir ensuite plus de liberté de les reprendre.

Mais pourquoi les condamne-t-il avec tant de force? C'était pour avertir le peuple de ne point tomber avec eux dans le précipice, en imitant leur mauvaise vie. Car il y a bien de la différence entre montrer simplement le mal qu'on doit éviter, ou en montrer les dangereuses suites, par le malheur de ceux qui y sont déjà tombés, comme il y a bien de la différence entre donner d'excellents avis aux hommes pour les porter à quelque vertu, ou leur en montrer l'avantage dans l'exemple de ceux qui s'y sont rendus habiles. Jésus-Christ dit d'abord à ses disciples : « Ne faites pas ce « que vous leur voyez faire », afin qu'ils ne pussent conclure que, puisqu'ils les devaient écouter, ils devaient aussi les imiter. Ainsi, l'honneur qu'il les oblige de rendre à ces maîtres corrompus tourne à leur confusion, puisqu'il condamne les déréglements de leur vie, et qu'il assure qu'on ne peut les imiter sans se perdre. C'est donc là la principale cause pour laquelle il les accuse ici de leurs désordres avec tant de véhémence. Il voulait faire voir combien ils étaient opiniâtres et rebelles à la lumière, et montrer par avance que la croix sur laquelle ils devaient l'attacher ensuite, bien loin d'imprimer quelque tache à son innocence, serait la preuve et l'effet de leur incrédulité et de leur audace.

Considérez, mes frères, quelle est la première chose que le Sauveur blâme en eux, et qui est comme le surcroît de toutes leurs autres fautes : « Ils disent ce qu'il faut faire, et ne « le font pas ». Quiconque viole la Loi est coupable, mais personne ne l'est davantage que celui qui doit instruire les autres. Car il commet une double et une triple faute dans un seul crime. Premièrement, il viole la Loi; secondement, ayant été établi en autorité pour régler les autres, il se dérègle lui-même. Ce qui le rend beaucoup plus coupable. Troisièmement, comme sa dignité le rend vénérable, son exemple fait beaucoup plus d'impression sur les esprits, et le mal qu'il fait se communique bien plus aisément aux autres.

Jésus-Christ reprend ensuite en eux la dureté qu'ils témoignent envers ceux qui leur

sont soumis. « Ils lient des fardeaux pesants et « qu'on ne saurait porter, ils les mettent sur « les épaules des hommes, et ils ne voudraient « pas les avoir remués du bout du doigt (4) ». Ces paroles enferment un double reproche, et font voir une double malignité dans les personnes que le Sauveur accuse. La première est cette sévérité avec laquelle ils exigeaient une si grande perfection de ceux qu'ils conduisaient ; et la seconde est leur mollesse propre, et la liberté qu'ils prenaient de vivre comme il leur plaisait. Ce sont deux conditions entièrement opposées à celles que doit avoir un véritable pasteur, qui doit être comme un juge sévère et inflexible à l'égard de lui-même, et qui doit être en même temps plein de douceur et de charité pour ceux qu'il gouverne. Les pharisiens, au contraire, se conduisaient tous d'une manière tout opposée. Ils réduisaient tout leur devoir à faire de beaux discours et à parler beaucoup aux hommes. Ils n'avaient de vertu qu'en paroles. Ainsi, ils étaient durs et impitoyables envers tout le monde, parce qu'ils n'avaient pas l'expérience de cette doctrine toute sainte, qui s'apprend par l'action et par la pratique.

2. Ce déréglement, déjà si considérable par lui-même, ajoutait encore une nouvelle gravité au crime que le Sauveur vient de reprendre en eux : « Ils disent ce qu'il faut faire, et « ne le font pas » : et la manière dont Jésus-Christ l'exprime est bien remarquable. Car il ne dit pas : ils ne peuvent, mais « ils ne veu- « lent pas », non porter ou traîner ces fardeaux, mais « les remuer du bout du doigt », c'est-à-dire n'en pas même approcher pour les toucher. Ils ne sont forts et courageux que pour faire ce qui leur est défendu, « car ils « font toutes leurs actions afin d'être vus des « hommes (5) ». Jésus-Christ leur reproche par ces paroles leur ambition et leur orgueil qui les a perdus. Il avait repris en eux jusqu'à cette heure, des actions ou de cruauté, ou de paresse : mais maintenant ce qu'il y condamne principalement, c'est cette passion furieuse pour la vaine gloire dont ils étaient possédés. C'est elle qui les a éloignés de Dieu, et qui leur a fait désirer de plaire aux hommes plutôt qu'à lui. Car chacun cherche à plaire aux juges qu'il a choisis. Si un athlète combat devant des hommes de cœur, il tâche de combattre vaillamment, afin de leur plaire. Que s'il combat devant des lâches, il devient lâche lui-même. Un comédien, qui joue devant des personnes qui aiment à rire, fait tout ce qu'il peut pour les faire rire. Que si ces spectateurs sont graves et modérés, il affecte lui-même de la gravité afin de leur plaire. Mais remarquez encore combien Jésus-Christ accuse avec force dans les pharisiens la passion qu'ils avaient d'être loués. Car il ne dit pas qu'ils font dans ce dessein quelques-unes de leurs actions ; mais en général : « Qu'ils font tout ce qu'ils « font » dans cette vue. Après qu'il leur a reproché ce désir si passionné pour la vaine gloire, il leur montre aussitôt leur folie, puisqu'ils ne faisaient rien de grand qui méritât quelque louange, et qu'ils s'enflaient des choses les plus viles et les plus méprisables, étant non-seulement ambitieux, mais l'étant encore d'une ambition basse et honteuse.

« Ils ont des bandes de parchemin, plus « larges que les autres, et les franges de leurs « vêtements plus longues (5) ». Examinons ici, mes frères, ce que voulaient dire ces « bandes » et ces « franges ». Dieu voyant que les Juifs oubliaient à tous moments les grâces qu'il leur avait faites, leur avait commandé d'écrire ses miracles sur de petites bandes de parchemin pour les pendre à leurs bras. C'est pourquoi il est dit dans le Deutéronome : « Ces « merveilles que j'ai faites en votre faveur, ne « seront jamais hors de votre vue ». (Deut. VI, 7.) Ils donnaient à ces petites bandes un nom qui marquait qu'ils les portaient pour garder la loi. C'est ce que font encore aujourd'hui plusieurs femmes chrétiennes qui pendent l'Evangile à leur cou. Mais Dieu, voulant leur donner un autre moyen extérieur de conserver le souvenir de ses grâces, fit à l'égard des Juifs ce que font aujourd'hui plusieurs personnes qui, craignant d'oublier les choses, s'attachent un filet au doigt pour s'en faire comme une mémoire artificielle. Dieu, traitant les Juifs comme de petits enfants, leur commanda d'attacher au bas de leur robe un ruban, ou une frange de couleur de pourpre, afin que partout où ils marcheraient, ils se souvinssent toujours des commandements de Dieu. Ils étaient extrêmement exacts dans ces observances extérieures, et ils mettaient leur vanité à porter des bandes plus larges, et des franges plus longues que les autres hommes.

Mais pourquoi, ô pharisiens, étendez-vous ainsi ces bandes? Pourquoi affectez-vous de

porter des franges si longues? Mettez-vous la vertu dans un ruban? Dieu ne demande point de vous que vous agrandissiez ces bandes et ces rubans; mais que vous vous souveniez de ses grâces, et que vous en témoigniez de la reconnaissance par la droiture de votre vie. Que si Dieu nous défend de chercher de la gloire dans nos jeûnes, dans nos aumônes, et dans nos autres actions de piété, qui sont pénibles et laborieuses, comment vous, ô pharisiens, pouvez-vous en rechercher dans des choses extérieures, qui vous reprochent au contraire votre peu de vertu et votre insensibilité aux faveurs de Dieu? Mais la vanité de ces hypocrites ne se terminait pas là; elle s'étendait encore à d'autres bassesses bien plus grandes.

« Ils aiment les premières places dans les « festins, et les premières chaires dans les sy« nagogues (6). Ils aiment à être salués dans « les places publiques, et à être appelés maîtres « par les hommes (7) ». Quoique ces choses paraissent petites, elles sont néanmoins la cause des plus grands maux. Et elles ont souvent attiré des malheurs effroyables sur des provinces entières et sur le royaume même de Jésus-Christ. Je ne puis retenir mes larmes, lorsque j'entends parler de cet amour des préséances; de ce désir d'être salué de tout le monde. Je repasse en moi-même combien de ruisseaux funestes, sortis de cette source, ont inondé ensuite l'Eglise. Mais ce n'est pas maintenant le temps de s'arrêter à déplorer ces malheurs; et les personnes un peu âgées, qui ont vu ce qui s'est passé du temps de nos pères, n'ont pas besoin que je les en instruise.

Remarquez ici, mes frères, que les pharisiens faisaient paraître davantage leur orgueil et leur vanité au lieu même où ils devaient être plus humbles et plus modérés, puisqu'ils étaient obligés de témoigner plus de douceur et de modestie dans les synagogues, où ils n'entraient que pour former leurs disciples à la vertu. Car, pour ce qui regarde « les pre« mières places dans les festins », cela pouvait être plus excusable, quoiqu'il soit vrai que celui qui est établi pour régler et pour enseigner les autres, doit signaler sa vertu, non-seulement dans l'Eglise, mais généralement dans tous les autres lieux où il se trouve. Comme l'homme en quelque endroit qu'il soit est toujours homme, et sans comparaison supérieur aux bêtes, il faut de même que celui qui est le maître et le conducteur des âmes, se fasse reconnaître partout pour ce qu'il est, soit qu'il parle ou qu'il se taise, soit qu'il soit à table ou ailleurs, et que sa démarche, son regard, son geste, toute sa contenance et sa modestie extérieure le distinguent de tous les autres. Les pharisiens, au contraire, se rendaient ridicules partout, et s'exposaient à se faire moquer d'eux par tous les hommes, affectant ce qu'ils devaient éviter, et recherchant ce qu'ils devaient fuir: « Ils aiment », dit Jésus-Christ, « les premières places et les « premières chaires, ils aiment à être salués « et à être appelés maîtres ».

3. Si c'est un crime d'aimer ces choses, quel crime n'est-ce pas de les rechercher avec tant d'empressement? Jésus-Christ avait jusqu'ici passé assez légèrement sur les autres abus des pharisiens qui ne pouvaient nuire à leurs disciples; et il s'était contenté de les condamner et de les blâmer; mais quand il s'agit du désir des préséances et des dignités, ou de rechercher par ambition la chaire de vérité, pour instruire les hommes, le Fils de Dieu s'y arrête davantage. Il ne se contente plus de blâmer et de condamner les excès de ce genre: mais il donne à ses disciples des avis et des instructions toutes contraires à cette conduite.

« Mais, pour vous, ne désirez point d'être « appelés maîtres, parce que vous n'avez tous « qu'un Maître, et que vous êtes tous frères (8) », sans que l'un d'entre vous ait aucun avantage sur l'autre, puisqu'il n'est rien de lui-même. C'est ce qui fait dire à saint Paul: « Qui est « Paul? Qui est Apollon? Qui est Céphas? « Que sont-ils autre chose que des ministres »? (I Cor. III, 5.) Il ne dit pas: Que sont-ils autre chose que des docteurs ou des maîtres?

« Et n'appelez personne sur la terre votre « père, parce que vous n'avez qu'un Père, qui « est dans le ciel (9) ». Jésus-Christ ne leur fait point ce commandement, afin qu'ils l'observent à la lettre, et qu'ils ne donnent effectivement à personne le nom de père, mais afin qu'ils sachent quel est celui qu'ils doivent par excellence appeler leur « Père ». Car, comme il n'y a point d'homme qui soit proprement maître, il n'y en a point non plus qui soit proprement père. Dieu seul est essentiellement le Maître et le Père de tous les hommes, et c'est lui qui forme tous ceux qui sont les maîtres et les pères de son Eglise.

« Et ne vous faites point appeler docteurs,

« parce que vous n'avez qu'un docteur qui est « le Christ (10) ». Il ne dit pas « qui est moi », imitant encore cette conduite qu'il vient de garder, en disant : « Que vous semble du « Christ ? de qui doit-il être fils » ? Je demanderais volontiers ici à ceux qui, pour déshonorer le Fils de Dieu, disent si souvent du Père qu'il n'y a qu'un Dieu ; qu'il n'y a qu'un Seigneur, si le Père n'est pas aussi le Maître et le docteur des hommes ? Y aurait-il un seul d'entre eux qui osât nier cette vérité ? Et cependant le Fils de Dieu dit « qu'il n'y a qu'un « docteur qui est le Christ ». Comme donc cette parole : « Il n'y a qu'un Maître qui est « le Christ », n'exclut pas le Père, et ne veut pas dire qu'il ne soit pas aussi le Maître des hommes; de même cette parole : « Il n'y a « qu'un Seigneur, il n'y a qu'un Dieu », qui est proprement dite du Père, n'exclut pas non plus le Fils, et ne veut pas dire qu'il ne soit pas Dieu et Seigneur comme son Père. Car ces mots : « Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a « qu'un Seigneur », ne sont que pour distinguer Dieu, et le séparer des hommes et du reste des créatures. Après que Jésus-Christ a fait voir à ses apôtres la grandeur de cette maladie qui est si contagieuse, il leur apprend maintenant que c'est par l'humilité qu'il faut la prévenir et y porter remède. C'est pourquoi il ajoute aussitôt : « Celui qui est le « plus grand parmi vous sera votre serviteur « (11). Car, quiconque s'élèvera sera abaissé, « et quiconque s'abaissera sera élevé (12) ». Comme il n'y a rien qui soit comparable à la vertu de l'humilité, Jésus-Christ a soin d'en parler souvent à ses disciples. Il le fait en cet endroit. Il le fit encore dans cette autre rencontre où il mit un enfant au milieu d'eux. Il le fit lorqu'en son sermon sur la montagne, il commença par cette béatitude : « Bienheu« reux les pauvres d'esprit ». Mais il arrache ici comme la racine de ce vice, lorsqu'il dit : « Quiconque s'abaissera sera élevé ». Je vous prie de remarquer encore ici ce que je vous ai souvent fait voir, que Jésus-Christ exhorte ses disciples à acquérir ce qu'ils souhaitent, par une voie qui semble toute contraire. Il ne leur commande pas seulement de ne point désirer les premières places, mais il les porte même à rechercher la plus basse, et il les assure que c'est le moyen de posséder les premières qu'ils souhaitaient. Parce qu'il faut nécessairement que celui qui veut être le premier, devienne le dernier de tous. « Celui qui « s'abaissera sera élevé ». Mais où trouverons-nous cette humilité ? Il m'est aisé de répondre à votre demande.

Voulez-vous, mes frères, que nous montions encore aujourd'hui à cette ville bienheureuse, à cette demeure de saints, à ces montagnes et à ces vallées où habitent les vertus ? C'est là que nous verrons l'humilité dans sa grandeur et dans son éclat. Car il y a dans ces troupes saintes des solitaires, qui, après avoir été autrefois dans les dignités du monde, dans les richesses et dans la magnificence, s'humilient maintenant et se rabaissent en toutes choses, dans leur vêtement, dans leur cellule et dans leurs emplois; et qui regardent l'humilité comme la fin générale où ils rapportent tout le reste. Tout ce qui allume le feu de l'orgueil, les beaux habits, les splendides habitations, les nombreux domestiques, toutes ces choses qui nous engagent malgré nous dans la vanité, sont retranchées parmi eux. Ils vont eux-mêmes couper le bois dont ils ont besoin. Ils allument eux-mêmes leur feu. Ils font cuire eux-mêmes ce qu'ils doivent manger, et ils servent eux-mêmes ceux qui les viennent voir.

Nul en ce lieu, ni ne blesse un autre ni n'en est blessé. Nul ne commande, et nul n'a besoin qu'on lui commande. Ils sont tous serviteurs les uns des autres. Ils s'empressent de laver les pieds des hôtes qui les viennent voir. Chacun tâche de prévenir son frère dans ce devoir et ils ne disputent jamais qu'à qui sera le plus humble. On rend cet office de charité à un hôte quel qu'il soit, sans s'informer s'il est pauvre ou s'il est riche, s'il est libre ou s'il est esclave. On traite tout le monde indistinctement. Il n'y a parmi eux ni grand ni petit. Tout y est égal. Il y a donc là, me direz-vous, une grande confusion. Nullement, mes frères, mais on y voit au contraire régner souverainement l'ordre et la paix. Personne ne considère ce qu'est son frère, s'il était noble, s'il ne l'était pas. Chacun se croit le dernier de tous, et devient grand en cela même qu'il aime à se mettre au-dessous des autres.

4. Il n'y a qu'une seule table pour ceux qui servent et pour les autres que l'on sert. Ce sont les mêmes viandes pour tous ; les mêmes habits ; les mêmes cellules ; le même genre de vie. Celui d'entre eux qui se porte aux petites choses avec plus d'ardeur, est celui qui

est le plus grand de tous. On n'entend point dire là : Ceci est à moi, cela est à vous. Ces paroles qui sont la source des divisions et des guerres, sont éternellement bannies de ces lieux. Et on ne doit pas s'étonner qu'ils n'aient tous qu'un même habit, qu'une même table et qu'une même nourriture, puisqu'ils n'ont tous ensemble qu'une même âme, non parce qu'elle est d'une même substance, ce qui est commun à tous les hommes, mais à cause de leur charité qui, les unissant tous, ne fait d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme. Et comment une seule âme pourrait-elle s'élever contre elle-même ?

On ne voit donc point là, comme parmi nous, ces différences de pauvres et de riches ; ni ce discernement de personnes qu'on honore, et d'autres que l'on méprise. Cette parfaite égalité ne laisse parmi eux aucune entrée à la vaine gloire. Si l'un y est grand et l'autre petit, ce n'est qu'en vertu, et l'on n'a même aucun égard à ces différences. Celui qui est inférieur aux autres, ne se plaint point d'être méprisé, parce qu'il n'y a personne qui le méprise, et s'il s'en trouvait quelqu'un il en aurait de la joie, parce qu'ils aiment à souffrir les mépris et les injures. C'est à quoi ils s'appliquent sans cesse à s'anéantir et à s'humilier, non-seulement dans leurs paroles, mais encore plus dans leurs actions.

Ils aiment à manger avec les pauvres et les personnes les plus méprisables. Leur table est tous les jours environnée de ces sortes d'hôtes, et c'est ce qui les rend dignes du ciel. L'un y panse les plaies des blessés, l'autre sert de guide à un aveugle, l'autre porte celui qui a la jambe rompue. Il n'y a point là de flatteurs. On n'y sait pas même ce que c'est que de flatter ; et comme tout est égal entre eux, il ne s'y peut mêler aucune envie. Ainsi, ceux qui entrent parmi ces saints, y apprennent aisément la vertu, et à devenir humbles à leur exemple sans qu'on les contraigne à s'humilier devant les autres. Car comme on arrête plus aisément l'audace d'un homme superbe en lui cédant qu'en lui résistant, et que la modération d'un autre est une grande instruction pour lui, ainsi rien n'est plus propre pour guérir dans une âme la plaie de la vaine gloire, que de voir des personnes qui n'ont pour elle que de l'aversion et du mépris. C'est ce qui se pratique admirablement dans ces lieux. On voit autant d'ardeur pour fuir ou pour quitter les premières places et ces rangs d'honneur, que nous en voyons ailleurs pour y arriver. On y aime, non à se faire honorer, mais à honorer les autres.

Les ouvrages mêmes des solitaires et les occupations où ils s'emploient, les portent encore à l'humilité et étouffent en eux tous les mouvements de la vaine gloire. Car, qui peut devenir superbe en bêchant la terre, en arrosant des herbes, en faisant des paniers d'osier, et d'autres choses semblables ? Comment pourraient-ils s'élever dans leur cœur, en souffrant comme ils font la pauvreté, la faim, la soif, et toutes les autres nécessités de la vie ? Ainsi, l'humilité, comme je viens de le dire, est parmi eux une vertu bien aisée. Il est très-difficile de ne devenir pas superbe parmi les louanges et les applaudissements des hommes ; il est facile au contraire de devenir humble parmi des choses si basses, et dans le fond d'un désert. C'est là qu'on traite avec Dieu seul à seul. On n'a pour compagnie que soi-même. On n'y voit qu'un oiseau qui vole ; qu'un arbre qui est agité des vents ; qu'un ruisseau qui coule le long d'une vallée. Par où donc l'orgueil attaquerait-il un homme dans une si profonde solitude ?

Ce n'est pas néanmoins que nous soyons excusables au milieu des villes de nous laisser aller à cette passion. Abraham vivait au milieu des chananéens et ne laissait pas de dire à Dieu : « Je ne suis que terre et que cendre ». (Gen. XVII, 29.) David était dans la cour et dans les armées, et cependant il disait : « Pour moi, « je suis un vermisseau et non un homme ». (Ps. XXI, 6.) Saint Paul vivait au milieu des hommes, et cependant il était assez humble pour dire : « Je ne suis pas digne d'être « appelé apôtre ». (I Cor. XV, 9.) Après tant d'exemples, mes frères, comment serions-nous excusables d'être encore si superbes et si vains ? N'est-il pas vrai que si ces hommes admirables doivent être comblés de gloire parce qu'ils ont donné les premiers l'exemple d'une si haute vertu, et que nous serons, nous, exposés aux plus grands supplices pour ne l'avoir pas suivi, pour lire leurs actions sans les imiter, pour admirer leur humilité, sans devenir humbles ?

Que nous restera-t-il pour excuser une si grande dureté ? Direz-vous que vous ne pouvez lire l'Ecriture pour y apprendre quelle a été la vertu de ces saints hommes ? C'est déjà

une grande faute de n'avoir pas soin de vous en instruire dans l'Eglise, où vous devriez venir puiser sans cesse ces eaux si saintes et si salutaires. Mais si vous ne pouvez apprendre les vertus de ces anciens serviteurs de Dieu, ne pouvez-vous pas avoir au moins celles des saints qui vivent encore?

Je n'ai personne qui m'y mène, dites-vous. Venez me trouver, je vous y mènerai moi-même. Venez avec moi pour apprendre des choses qui vous toucheront et qui vous édifieront. Ces solitaires sont comme des lampes qui éclairent toute la terre. Ce sont comme des remparts qui vous serviront de défense. Ils ont recherché les déserts pour vous apprendre à mépriser le monde. Il faut être fort pour trouver le calme au milieu de la tempête. Mais pour vous qui êtes faibles, vous avez besoin de repos après cette agitation continuelle où vous expose l'engagement que vous avez dans le monde. Allez donc, mes frères, voir souvent ces saints, afin que leurs prières et leurs exhortations servent à vous purifier des taches du siècle, et qu'en purifiant votre vie de plus en plus, vous vous mettiez en état de jouir des biens de ce monde et de l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui avec le Père et le Saint-Esprit est la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIII.

« MALHEUR A VOUS, DOCTEURS DE LA LOI ET PHARISIENS HYPOCRITES, QUI DÉVOREZ LES MAISONS DES VEUVES SOUS PRÉTEXTE QUE VOUS FAITES DE LONGUES PRIÈRES. C'EST POUR CELA QUE VOUS RECEVREZ UNE CONDAMNATION PLUS RIGOUREUSE ». (CHAP. XXIII, 14, JUSQU'AU VERSET 29.)

ANALYSE.

1 et 2. Attaque directe et très-forte contre les pharisiens. — Qu'il faut tenir surtout à la pureté intérieure.

3 et 4. Que c'est être pharisien que de ne travailler qu'à régler le dehors et ne se pas mettre en peine du dedans de l'âme. — Que ces sortes de personnes sont des sépulcres selon la parole du Fils de Dieu. — De la mauvaise odeur que les méchants portent dans l'Eglise par leurs déréglements. — Contre ceux qui violent la sainteté de l'Eglise par des regards et des desseins criminels. — Combien la manière dont les femmes chrétiennes se conduisent aujourd'hui est différente de celle des femmes des premiers siècles de l'Eglise. — Contre ceux qui recherchent les bonnes tables.

1. Jésus-Christ s'en prend maintenant à l'intempérance des pharisiens. Le premier crime qu'il leur reproche sur ce point, et qui en effet était insupportable, c'est qu'ils ne tiraient pas de quoi satisfaire ces excès de bouche du superflu des riches, mais du nécessaire des veuves; surchargeant ainsi des personnes pauvres qu'ils devaient plutôt soulager. Car Jésus-Christ ne dit pas simplement qu'ils mangeaient, mais qu'ils « dévoraient » les maisons des veuves. La manière dont ils commettaient ce crime les rendait encore plus détestables : « Sous prétexte, dit-il, que vous faites de longues prières ». Tout homme qui fait une action criminelle mérite d'en être puni; mais celui qui se voile alors d'un prétexte de piété, et qui colore sa malice d'une apparence de vertu, mérite d'en être encore beaucoup plus puni. Vous me demanderez peut-être pourquoi, puisque ces pharisiens étaient si corrompus, Jésus-Christ ne leur ôtait pas un ministère qu'ils usurpaient si injustement? Il ne le fait

pas, mes frères, parce que le temps ne le permettait pas encore. Il les laisse cependant dans leur charge, et se contente d'avertir le peuple afin qu'il ne se laisse pas surprendre, et que la dignité de ces hommes ne le porte pas à les imiter. Après qu'il a donné en général cette règle : « Faites tout ce qu'ils vous disent », il montre ici comment elle se doit entendre, et comment il faut borner ce mot de « tout » à ce qui est exempt de péché, afin que les moins sages ne prissent pas de là sujet de croire qu'ils pouvaient leur obéir indifféremment en toutes choses.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hy« pocrites, qui fermez aux hommes le royaume « des cieux, n'y entrant point vous-mêmes, « et en empêchant l'entrée à ceux qui y en« trent (13) ». Si c'est déjà un crime que de n'être utile à personne, que doit-on attendre lorsqu'on nuit même aux autres, et qu'on leur empêche l'entrée du ciel ? Ce mot, « ceux qui « y entrent », ne veut marquer autre chose que ceux qui étaient près d'y entrer. Lorsque les pharisiens avaient à diriger les autres, ils leur faisaient des commandements insupportables. Et lorsqu'il s'agissait pour eux-mêmes de remplir leurs devoirs, au lieu de porter les hommes à la vertu par le bon exemple, ils ne servaient qu'à les induire dans le mal et qu'à les corrompre. Ces sortes de gens sont véritablement les fléaux des mœurs et la perte du monde. Ils n'instruisent les âmes que pour leur apprendre à se perdre, et ils sont opposés aux vrais pasteurs comme les ténèbres le sont à la lumière. Car, comme c'est le propre d'un pasteur et d'un docteur de l'Eglise de sauver celui qui allait se perdre, c'est le propre aussi d'un corrupteur et d'un empoisonneur des âmes de perdre celui qu'il devait sauver. Voici une autre accusation que Jésus-Christ exprime avec beaucoup de force :

« Vous courez la mer et la terre pour rendre « un seul prosélyte, et quand il l'est devenu, « vous le rendez digne de l'enfer deux fois « plus que vous (15) ». Cela veut dire : Ces grandes peines et ces longs travaux que vous endurez pour gagner une âme ne peuvent vous porter à l'épargner et à la ménager ensuite, quoique nous voyions tous les jours que nous conservons avec plus de soin ce que nous avons acquis avec plus de peine. Cependant cette considération ne fait point d'impression sur vous, et ne vous rend point plus compatissants envers ceux que vous gagnez.

Jésus-Christ reprend donc ici les pharisiens de deux grands désordres : le premier, de ce qu'ils se sont rendus inutiles pour le salut des hommes, et de ce qu'ils ont bien de la peine à en pouvoir convertir un seul ; et le second, de ce qu'ils sont si indifférents et si lâches ensuite pour conserver ceux qu'ils ont gagnés, ou plutôt de ce qu'ils les perdent au lieu de les convertir, en leur apprenant à se corrompre par leur exemple, et en étant cause que leurs disciples deviennent encore plus méchants qu'eux. Car si le maître est méchant, le disciple le devient encore davantage, et il dépasse le mauvais exemple qui lui a été donné. Lorsque nous avons d'excellents maîtres, c'est tout ce que nous pouvons faire que de les imiter et d'égaler leur vertu ; mais lorsque nous en avons de méchants, nous passons aisément au delà de leur méchanceté, parce que la nature a une facilité et une pente effroyable qui la porte au mal : « Vous le rendez », dit Jésus-Christ, « digne de l'enfer deux fois plus que « vous ». Il veut par cette parole effrayer le peuple qui écoutait les pharisiens, et en même temps châtier sévèrement les pharisiens eux-mêmes, ces docteurs d'iniquité, qui ne se bornaient pas à faire leurs disciples aussi méchants qu'eux-mêmes, mais qui les poussaient encore à un plus bas degré de perversité : ce qui est l'extrême limite du mal.

« Malheur à vous, conducteurs aveugles qui « dites : Si un homme jure par le temple, cela « n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, « il est obligé à son serment (16). Insensés et « aveugles que vous êtes ! Lequel est le plus à « estimer, ou l'or, ou le temple qui sanctifie « l'or (17) ? Et si un homme, dites-vous, jure « par l'autel, cela n'est rien ; mais s'il jure par « le don qui est sur l'autel, il est obligé à son « serment (18). Aveugles que vous êtes, lequel « est le plus grand, ou le don, ou l'autel qui « sanctifie le don (19) ? Celui donc qui jure par « l'autel, jure par l'autel et par tout ce qui est « dessus (20). Et celui qui jure par le temple, « jure par le temple et par celui qui y ha« bite (21). Et celui qui jure par le ciel, jure « par le trône de Dieu et par celui qui y est « assis (22) ». Jésus-Christ attaque ici l'aveuglement et la folie des pharisiens qui portaient les hommes à mépriser les plus importants commandements de la Loi. Il semble néanmoins que le Fils de Dieu se contredise, car il

a dit le contraire un peu plus haut, lorsqu'il leur « reprochait de mettre des fardeaux in« supportables sur les épaules des hommes ». Mais ce qu'on doit dire ici, mes frères, c'est que les pharisiens tombaient en effet dans l'un et l'autre de ces deux excès contraires. Il semble qu'ils affectaient dans leur conduite tout ce qui pouvait perdre ceux qui leur étaient soumis. Ils leur faisaient mépriser les plus grands commandements, et ils les traitaient en même temps avec une rigueur et une dureté insupportable dans les plus petits.

« Malheur à vous, docteurs de la loi et pha« risiens hypocrites, qui payez la dîme de la « menthe, de l'aneth et du cumin, pendant « que vous négligez ce qu'il y a de plus impor« tant dans la Loi, la justice, la miséricorde et « la foi. C'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans « omettre néanmoins ces autres choses (23) ». C'est avec grande raison que Jésus-Christ ajoute ces paroles, « sans omettre néanmoins ces au« tres choses », c'est-à-dire la dîme de la menthe et du reste dont il parle, parce que la dîme est une espèce de miséricorde et d'aumône, et entre en quelque sorte dans le rang de ces choses importantes dont il parle. Il faut la payer, dit-il; car, à qui a-t-il jamais nui de faire l'aumône? Mais il ne faut pas croire qu'en payant ces dîmes on garde par là toute la loi. Jésus-Christ témoigne le contraire en disant : « Il faut faire cela, sans omettre néanmoins « ces autres choses ».

Il n'ajoute pas cette dernière parole lorsqu'il leur parle de leurs purifications extérieures. Il fait une séparation exacte de ce qui était pur d'avec ce qui ne l'était pas, et il montre que la pureté du dehors n'est que l'effet et la suite de la pureté du dedans, et que la pureté du corps n'allait point jusqu'à se communiquer à l'âme. Comme il ne s'agissait dans cette exactitude à payer les dîmes que d'une chose qui était bonne en elle-même et qui était une espèce d'aumône, Jésus-Christ passe cela sans le condamner, parce qu'il n'était pas encore temps de rien faire contre la Loi. Mais il détruit plus clairement ce qui ne regardait que la purification extérieure des corps. C'est pourquoi, en parlant ici des dîmes, il ajoute aussitôt : « Il « fallait pratiquer cela sans omettre néanmoins « ces autres choses » ; mais lorsqu'il parle de ces vaines purifications, il leur dit : « Vous « nettoyez le dehors de la coupe et du plat, « pendant que le dedans demeure plein de « rapine et d'impureté. Pharisien aveugle, net« toyez premièrement le dedans de la coupe et « du plat, afin que le dehors en soit net aussi ». Il se sert ici de cette comparaison familière et commune d'un « plat » et d'une « coupe ». Mais, pour montrer ensuite qu'on ne perd rien en négligeant la purification extérieure des corps, et qu'on perdrait tout au contraire en négligeant la pureté intérieure des âmes, dans laquelle consiste toute la vertu, il compare l'une à un « moucheron » à cause de sa petitesse, et l'autre à un « chameau » à cause de sa grandeur et de son extrême importance.

2. « Conducteurs aveugles que vous êtes, « qui passez ce que vous buvez de peur « d'avaler un moucheron, et qui avalez un « chameau (24) ». Dieu, leur dit-il, n'a ordonné ces petites choses qu'en les rapportant aux grandes, c'est-à-dire à la « miséricorde » et au « jugement ». Lors donc que ces petites observances sont séparées des grandes, pour lesquelles elles ont été établies, elles ne servent plus à ceux qui les pratiquent, parce qu'alors se trouve rompu ce rapport et cette liaison nécessaire qu'elles ont avec ces règles importantes et essentielles de la loi. Ces règlements capitaux pouvaient subsister sans ces préceptes moins considérables; mais ces petits préceptes ne pouvaient servir de rien sans ces autres beaucoup plus importants. Jésus-Christ montre par là qu'avant même le temps de la grâce et de l'Evangile, ces observances n'étaient pas ce qu'il désirait le plus, mais qu'il demandait des hommes d'autres observances bien plus considérables et un culte plus spirituel. C'est pourquoi, après que la nouvelle loi de Jésus-Christ nous a donné d'autres lois plus saintes et des commandements plus divins, ces autres sont devenus superflus, et il est inutile de les observer.

Mais quoique la malice soit toujours en horreur aux yeux de Dieu, elle ne l'est jamais davantage que lorsque ceux qui en sont possédés, bien loin de croire qu'ils aient besoin de changer de vie, s'imaginent au contraire être capables d'éclairer et de conduire les autres. C'est ce que Jésus-Christ veut nous marquer, lorsqu'il appelle les pharisiens « des « conducteurs aveugles ». Si le plus grand malheur pour un aveugle c'est de croire qu'il n'a point besoin de guide, que dirons-nous de celui qui, étant aveugle lui-même, veut être néanmoins le guide des autres? Jésus-Christ

leur reproche d'une manière couverte par ces paroles la passion furieuse qu'ils avaient pour l'ambition et pour la vaine gloire, source de tous leurs maux, parce qu'ils faisaient toutes leurs actions dans le désir d'être vus des hommes. C'est cet orgueil inflexible qui les a empêchés d'embrasser la foi, et qui les a portés à détruire toute véritable vertu, et à renfermer toute leur religion dans quelques purifications extérieures qui ne regardaient que le corps, sans se mettre en peine de la pureté de l'âme.

« Malheur à vous, docteurs de la loi et pha- « risiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de « la coupe et du plat, pendant que le dedans « demeure plein de rapine et d'impureté (25). « Pharisien aveugle, nettoyez premièrement le « dedans de la coupe et du plat, afin que le « dehors en soit net aussi (26) ». Jésus-Christ voulant rappeler les pharisiens à la véritable piété qu'ils méprisaient, et les faire passer de ce soin de l'extérieur au soin du dedans de l'âme, leur parle de la « miséricorde », de la « justice » et de la « foi ». Car ce sont là les choses qui renferment toute la vie et toute la sanctification de nos âmes. La « miséricorde » nous rend doux et compatissants envers nos frères. Elle nous porte à leur pardonner aisément leurs fautes, et à ne pas témoigner trop de dureté envers les pécheurs. Nous trouvons en elle ce double avantage, qu'elle attire la miséricorde de Dieu sur nous, et qu'en nous attendrissant le cœur, elle nous rend plus prompts à assister ceux que l'on outrage et à compatir à tout ce qu'ils souffrent. La « jus- « tice » et la « foi » nous empêchent d'être hypocrites et trompeurs, et nous rendent purs et sincères.

Mais quand Jésus-Christ dit : « Il fallait faire « ces choses et ne pas omettre les autres », il ne prétend pas nous engager à toutes les observances de l'ancienne loi ; comme lorsqu'il dit « qu'il faut purifier le dedans du vase afin que « le dehors soit aussi pur », il ne veut pas nous ramener à toutes ces purifications légales. Il nous montre au contraire qu'elles sont vaines et inutiles. Car il ne dit pas : « Et purifiez en- « suite le dehors », mais, « purifiez le dedans, « et le dehors sera pur et net ». Par cette « coupe » et par ce « plat », il marque l'homme. Le « dedans » de la coupe en marque l'âme, et le « dehors » en marque le corps. Si c'est donc un désordre de ne se mettre pas en peine qu'un plat soit net au dedans pour en tenir le dehors propre, combien serait-il plus dangereux de négliger la pureté du dedans de l'âme ? Mais vous, ô pharisiens, vous faites tout le contraire. Vous gardez avec soin les petites choses qui ne sont qu'extérieures, pendant que vous négligez les importantes qui regardent le cœur. C'est de cette source que vient ce mal si dangereux, et comme cette plaie mortelle qui vous fait croire que vous avez accompli toute la loi, et qu'il ne vous reste plus rien à faire, et qu'ainsi vous ne devez point penser à corriger et à purifier votre vie.

« Malheur à vous, docteurs de la loi et pha- « risiens hypocrites, qui êtes semblables à des « sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent « beaux, mais qui au dedans sont pleins d'osse- « ments de morts et de toute sorte de pourri- « ture (27). Ainsi au dehors vous paraissez « justes aux yeux des hommes, mais au dedans « vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité « (28) ». Jésus-Christ leur reproche encore ici leur passion pour la vaine gloire en les appelant des « sépulcres blanchis ». Il condamne par là leur hypocrisie, qui était la source de tous leurs crimes et la cause de leur perte. Il ne se contente pas de dire qu'ils sont seulement semblables à des « sépulcres blanchis », mais il ajoute : « qui sont au dedans pleins « d'ossements de morts et de toute sorte de « pourriture », c'est-à-dire, comme il l'explique aussitôt, « qu'ils sont pleins au dedans « d'eux-mêmes d'hypocrisie et d'iniquité », marquant par là que leur hypocrisie était leur plus grand obstacle à la foi. Les crimes que Jésus-Christ reproche ici aux Juifs ne leur ont pas été représentés seulement par le Fils de Dieu. Tous les prophètes les en ont souvent accusés, et leur ont fait voir qu'ils étaient avares et voleurs, et que leurs princes ne rendaient point la justice. On voit partout qu'ils négligeaient le plus solide et le plus essentiel de la loi, et qu'ils s'arrêtaient à des choses inutiles. C'est pourquoi il n'y avait rien ni dans ces avis, ni dans ces reproches, ni dans cette comparaison du sépulcre, qui leur dût paraître nouveau, puisque David compare leur « bou- « che » non-seulement à un « sépulcre », mais à « un sépulcre toujours ouvert ». (Ps. LI, 10.)

3. Il y a encore aujourd'hui, mes frères, plusieurs de ces « pharisiens qui ont grand « soin de paraître purs au dehors », mais « qui « ne sont pleins au dedans que de corruption

« et d'iniquité ». Nous voyons de nos jours qu'on travaille beaucoup à régler l'extérieur, et qu'on le réforme avec beaucoup de soin, pendant qu'on néglige entièrement de régler le dedans de l'âme, et de l'établir dans la solide piété. Si l'on ouvrait maintenant les consciences de chacun de nous, on les verrait pleines de vers, de puanteur et de pourriture : je veux dire qu'on les verrait pleines de passions et de désirs déréglés, qui déchirent plus les âmes, que les vers ne rongent les corps.

C'était sans doute un grand malheur de voir les pharisiens dans cet état déplorable. Mais c'en est un bien plus grand, qu'étant comme nous sommes les membres du Fils de Dieu, nous devenions « des sépulcres pleins de « toute sorte de pourriture ». Ce mal, mes frères, est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Car, qu'y a-t-il de plus effroyable que de voir une âme qui était le temple de Jésus-Christ, et l'organe de son Esprit-Saint, où tant de mystères s'étaient accomplis, et s'accomplissaient tous les jours, devenir tout d'un coup d'un ciel vivant et animé, un sépulcre infâme ? Quelle source de larmes pourrait suffire pour pleurer dignement un si grand malheur ?

Souvenez-vous de votre divine renaissance. Rappelez en votre mémoire le titre auguste dont vous avez été honoré en votre baptême ; quelle robe vous y avez reçue, comment vous y êtes devenu un palais céleste, fondé sur l'immobilité de la pierre, enrichi, non de marbre et de jaspe, ni d'or et de diamants, mais des dons de l'Esprit de Dieu, et de toute la magnificence de sa grâce.

Considérez qu'on ne souffre point les sépulcres dans les villes, et qu'ainsi étant vous-même « un sépulcre », vous ne devez point prétendre avoir part à cette cité éternellement heureuse. On vous en rejettera avec encore plus d'horreur qu'on ne rejette les tombeaux du milieu des villes. Et comment vous y pourrait-on souffrir, puisque vous êtes devenu sur la terre même l'opprobre de tous les hommes, qui vous voient avec horreur porter une âme morte dans un corps vivant ? Si l'on voyait dans cette ville un homme porter de rue en rue un corps mort plein de puanteur, qui ne le fuirait avec dégoût ? Vous êtes vous-même cet homme, et c'est ainsi que vous portez partout une âme morte, rongée de vers, et « pleine « de pourriture ». Qui pourra avoir quelque compassion de vous, puisque vous êtes si cruel envers vous-même, et que vous vous traitez avec tant de dureté ? Que feriez-vous si on allait enterrer un corps mort au lieu où vous mangez, et où vous dormez ? Cependant vous ensevelissez votre âme morte, non pas au lieu où vous mangez et où vous dormez, mais entre les membres mêmes de Jésus-Christ, et vous ne craignez point qu'il ne lance sur vous tous ses foudres ?

Comment osez-vous, étant rempli de tant d'ordures et de corruption, entrer dans l'Eglise de Dieu, et vous présenter dans son saint temple ? On punirait du dernier supplice celui qui ferait à la majesté impériale l'injure d'aller enterrer un mort dans son palais. Que ne devez-vous donc point attendre, vous qui pouvez sans rougir aller infecter ce temple sacré de Jésus-Christ, par vos puanteurs insupportables ?

Que n'imitez-vous cette sainte pécheresse qui parfuma les pieds du Sauveur d'une « huile « précieuse, dont l'odeur excellente remplit « toute la maison » ? Vous faites tout le contraire en vous présentant à Jésus-Christ, étant plein de puanteur. Il est vrai que vous ne la sentez pas. Mais c'est en cela même que votre mal est plus incurable, et presque désespéré. Car, lorsque le corps d'un homme se corrompt, il le sent lui-même, ainsi que ceux qui l'approchent. Ainsi, il est plus aisé de le guérir, et tout le monde le plaint, parce que cette corruption est involontaire. Mais la vôtre est d'autant plus incurable qu'elle ne tombe pas sous les sens, et d'autant plus digne de haine, que vous vous y plaisez, et que vous l'entretenez volontairement.

Puis donc que votre maladie est si dangereuse, et que vous n'avez pas le moindre sentiment de cette odeur de mort que vous répandez partout, faites au moins un effort sur vous-même, et appliquez-vous à ce que je vais vous dire pour vous représenter l'état où vous êtes, et pour vous faire voir quelle est cette peste effroyable qui tue votre âme invisiblement. Mais souvenez-vous auparavant de ce que vous dites dans vos prières : « Que ma « prière s'élève à vous, mon Dieu, comme l'en-« cens s'élève en votre présence ». (Ps. CXL, 2.) Si, au lieu de cet encens, vous faites monter vers Dieu une fumée noire et puante, qui ne voit que vous ferez descendre, non la miséri-

corde, mais la colère de Dieu sur vous? Et qui sont ceux, me direz-vous, qui font monter cette fumée vers Dieu dans l'Eglise? Ce sont ceux qui ne craignent pas d'y venir, pour y satisfaire leurs regards impudiques, qui ont le démon dans le cœur, et l'adultère dans les yeux. Et l'on ne s'étonne point après cela que tous les foudres du ciel ne tombent sur la terre pour la réduire en cendre, puisque ces crimes devraient attirer également les feux du ciel et ceux de l'enfer. Cependant, comme Dieu est bon et plein de miséricorde, il suspend sa colère, et il vous invite à la pénitence.

Quoi, vous osez donc venir à l'église pour voir une femme, et vous ne tremblez pas de déshonorer la sainteté du temple de Dieu? Regardez-vous l'église comme un lieu de divertissement, et la traitez-vous avec moins de respect que les rues et les places publiques? Vous rougiriez peut-être dans ces lieux publics qu'on vous vît aller après une femme; et vous ne rougissez point dans l'église, d'occuper vos yeux de ce qui empoisonne votre cœur, et de vous entretenir de pensées infâmes, au même temps que Dieu par la voix de ses ministres vous menace de vous perdre, si vous n'avez en horreur cette passion? C'est là le fruit de ces spectacles dont vous êtes si passionnés. C'est là ce que vous enseigne le théâtre. Voilà ce que produit cette peste si contagieuse; ces objets qui corrompent et qui enchantent les yeux qui les voient, et cette source publique d'impureté dont les eaux empoisonnées et délicieuses tout ensemble, enivrent ceux qui en boivent d'un plaisir funeste, et les perdent agréablement. C'est ce que le prophète Jérémie accusait par ces paroles : « Votre œil », dit-il, « est mauvais aussi bien que votre cœur». (Jérém. XXXIV.) Combien vaudrait-il mieux être aveugle ou être malade d'une fièvre ardente que d'abuser ainsi de ses yeux?

Il serait à souhaiter aujourd'hui, à voir l'état des choses, qu'il y eût au dedans de cette église un mur qui vous séparât d'avec les femmes; mais puisque vous ne le voulez pas souffrir, nos pères ont cru qu'il fallait au moins faire une séparation avec cette clôture de bois. J'ai su, néanmoins, des personnes les plus avancées en âge, que cette séparation n'avait pas été toujours en usage, « parce « qu'en Jésus-Christ », comme dit l'apôtre, « il n'y a ni mâle ni femelle ». (Gal. III, 25.) Les hommes et les femmes, du temps des apôtres, priaient indifféremment ensemble, parce que les chrétiens alors, soit hommes ou femmes, étaient véritablement ce qu'on croyait qu'ils étaient. Mais aujourd'hui les femmes chrétiennes paraissent des courtisanes, et les hommes vivent plutôt en bêtes qu'en hommes.

Ne voyons-nous pas dans les actes, que les hommes et les femmes étaient dans une même chambre, lorsque saint Paul leur parlait? et cette assemblée néanmoins était tout angélique et digne du ciel; parce que les femmes avaient un cœur mâle et une vertu d'hommes, et que les hommes avaient une modestie et une pureté digne des plus chastes d'entre les femmes. Voyez ce qu'une femme et une vendeuse de pourpre, dit aux apôtres : « Si vous me jugez « digne du Seigneur, je vous prie de venir « chez moi, et d'y demeurer ». (Act. XVI, 15.) Considérez encore ces premiers disciples qui accompagnaient les apôtres, et qui parcouraient avec eux toute la terre. Voyez ces femmes généreuses : Priscille, Perside et tant d'autres, dont les femmes d'aujourd'hui sont aussi éloignées que les hommes, de notre temps, le sont des hommes des premiers siècles.

4. Quoique ces femmes passassent leur vie à aller de ville en ville en suivant les disciples, jamais néanmoins on ne conçut d'elles les moindres soupçons; au lieu qu'aujourd'hui celles qui demeurent toujours chez elles, et qui ne sortent jamais de leur chambre, n'en sont pas exemptes, à cause de ce soin excessif qu'elles prennent pour se parer, et pour vivre dans les divertissements et dans les délices. Les femmes alors n'avaient point d'autre soin ni d'autre désir que de voir l'Evangile s'étendre par toute la terre; et les femmes d'aujourd'hui n'ont point d'autres désirs que de s'embellir le visage, et de paraître agréables aux yeux des hommes. Elles mettent en cela toute leur gloire et tout leur bonheur. Pour ce qui regarde cet amour de l'Eglise et ce zèle pour Dieu et pour le prochain, il ne leur en vient pas seulement la moindre pensée.

Quelle femme aujourd'hui s'efforce de retirer son mari de ses excès, et de le rendre un véritable chrétien? Quel est l'homme qui cherche à rendre sa femme aussi réglée et aussi vertueuse qu'elle le doit être? Ces soins et ces empressements de charité sont aujourd'hui inconnus au monde. Les femmes s'oc-

cupent de leurs ameublements, de leurs habits, et de tout ce qui contribue aux délices et au luxe, et elles souhaitent pour cela d'être plus riches. Les hommes s'occupent aussi de ces mêmes bagatelles et de mille choses semblables, qui ne regardent toutes que l'accroissement de leur bien et les commodités de la vie.

Quel est maintenant le jeune homme qui, devant se marier, se met en peine de savoir quelle est la femme qu'il va prendre ; comment elle a été élevée, si ses mœurs sont réglées, si sa vie est sans reproches ? Tous ses soins se terminent à savoir ce qu'elle a de biens ; combien elle a en fonds de terre ou en meubles. Il semble qu'il achète une femme, et on donne même au mariage le nom « de contrat ». J'en vois plusieurs aujourd'hui qui disent : Un tel a contracté avec une telle, pour dire qu'il l'a épousée. On déshonore ainsi le nom de Dieu, et on traite un sacrement si saint, comme un trafic où l'on se vend et où l'on s'achète. Il faut même, dans ces contrats, être extrêmement sur ses gardes, parce que l'on tâche encore plus d'y tromper que dans les autres.

Mais voici, mes frères, comment on se mariait autrefois parmi les chrétiens. Je vous le dis, non-seulement afin que vous le sachiez, mais aussi afin que vous l'imitiez. On n'avait point d'égard au bien, ni aux avantages temporels. On cherchait une fille qui eût été bien élevée, qui eût de la sagesse et de la vertu, dont la vie fût réglée et honnête. Quand on l'avait trouvée, le mariage était conclu : on n'avait besoin, ni de contrat, ni d'articles, ni de notaires. On ne dépendait ni de l'encre, ni des écritures. On ne voulait point d'autre sûreté que la vertu et la piété de l'un et de l'autre.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de ne point vous arrêter à ces vues si basses, lorsque vous vous marierez ; mais de ne vous mettre en peine que de trouver des filles sages, réglées, honnêtes, et vertueuses, et elles vous seront plus précieuses que tous les trésors du monde. Si vous ne cherchez que Dieu dans le mariage, il aura soin de vous y faire trouver avantageusement tout le reste. Mais si vous n'y cherchez que des qualités du monde, sans vous mettre en peine de celles qui doivent être les plus chères à un chrétien, vous n'y trouverez enfin ni les unes ni les autres.

Vous me direz peut-être : J'en vois plusieurs qui se sont enrichis du bien de leurs femmes. Ne rougissez-vous point d'avoir ces pensées ? J'ai entendu dire moi-même à plusieurs hommes du monde, qu'ils aimeraient mieux mille fois être pauvres, que de devenir riches par leurs femmes. Car, hélas ! qu'y a-t-il de plus malheureux que d'être riche de cette manière ? Qu'y a-t-il de plus cher que ce qu'on achète à si haut prix ? Qu'y a-t-il de plus honteux pour un homme que de s'exposer à entendre dire de lui, qu'il n'est rien par lui-même, et qu'il n'a de bien que ce qu'il a de sa femme. Je ne parle point du renversement qui a lieu dans un ménage de cette sorte, où l'on voit une femme hautaine et impérieuse, un mari esclave et timide, des serviteurs hardis et insolents, qui diront quelquefois de leur maître : Qu'était cet homme-ci, avant qu'il se soit marié ? Un homme sans naissance, sans bien, sans honneur : et qu'a-t-il maintenant, sinon ce qu'il a reçu de notre maîtresse ?

Vous me direz peut-être que vous ne vous souciez guère de ces discours. Il est vrai, parce que vous avez un cœur d'esclave. Tous ces flatteurs et tous ces hommes lâches, qui cherchent un dîner aux bonnes tables, entendent tous les jours ces insultes sans en rougir. Ils se glorifient même de ce qui devrait être leur confusion ; et lorsque nous leur parlons de la sorte, ils disent en eux-mêmes ce proverbe : « Qu'on me donne un bon morceau, quand il « me devrait étrangler ». O parole du démon, qui n'a été répandue dans le monde qu'afin de le perdre !

Que dites-vous, mes frères, quand vous osez parler de la sorte ? Vous déclarez que jamais vous n'aurez nul égard à la justice ; que vous renoncez à la raison ; que vous ne cherchez que le plaisir ; que vous l'aimerez toujours quand il vous devrait coûter la vie, quand tout le monde vous devrait déshonorer, quand on vous cracherait au visage, quand on vous couvrirait de boue, et qu'on vous traiterait comme un chien. Que diraient autre chose les chiens et les pourceaux s'ils pouvaient parler ? Ou plutôt, cette parole serait indigne même d'un chien et d'une bête, et elle n'est digne que d'un homme qui a le démon sur la langue et dans le cœur.

Reconnaissez donc, mes frères, l'impiété de cette parole, et bannissez-la éternellement de votre bouche. Opposez à ces proverbes diaboliques les sentiments et les oracles de l'Ecriture, et gravez-les dans votre mémoire. Ecoutez

cette parole : « Ne suivez point les mauvais « désirs de votre cœur, et ne soyez point l'es- « clave de votre concupiscence ». (Eccl., XVIII, 30.) Voyez ce qu'elle vous dit aussi des courtisanes et des femmes débauchées, et combien elle est en cela contraire au proverbe qui règne aujourd'hui dans le monde : « N'arrêtez « point », dit-elle, « vos yeux sur une femme « corrompue. Car le miel sort de ses lèvres, et « il plaît pour un temps à votre bouche ; mais « vous le trouverez ensuite plus amer que le « fiel, et il pénétrera plus avant qu'une épée à « deux tranchants ». (Prov., V, 3, 4.) Etouffez par ces paroles saintes ces paroles exécrables dont le démon est l'auteur, qui inspirent aux hommes un cœur de bêtes et des pensées d'esclaves, et qui leur persuadent de considérer un plaisir honteux et méprisable comme le bien suprême, qu'ils doivent préférer à toutes choses. Car que vous apportera ce plaisir brutal ? Que gagnerez-vous quand vous vous en serez enivré selon votre désir ? Vous n'y gagnerez que de l'infamie en ce monde et l'enfer en l'autre.

Cessons donc d'acheter, par un plaisir qui dure si peu, des tourments qui ne finiront jamais. Méprisons le monde qui passe, et pensons à cette gloire qui doit arriver un jour. Parons notre âme de chasteté et de piété, afin qu'étant pure en ce monde elle devienne glorieuse en l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIV.

« MALHEUR A VOUS, DOCTEURS DE LA LOI ET PHARISIENS HYPOCRITES, QUI BATISSEZ DES TOMBEAUX AUX PROPHÈTES ET ORNEZ LES MONUMENTS DES JUSTES, ET QUI DITES : SI NOUS EUSSIONS ÉTÉ DU TEMPS DE NOS PÈRES, NOUS NE NOUS FUSSIONS PAS JOINTS AVEC EUX POUR RÉPANDRE LE SANG DES PROPHÈTES ». (CHAP. XXIII, 29, 30, JUSQU'AU CHAP. XXIV.)

ANALYSE.

1 et 2. Continuation des *Væ* contre les pharisiens.

3-5. Le Sauveur, s'adressant à Jérusalem, s'attendrit en lui prédisant les malheurs qui puniront ses crimes. — Qu'il faut se corriger pendant qu'on en a le temps. — Du malheur des pénitences tardives. — Que nous devons être sensibles aux maladies de nos âmes. — Que les apôtres sont les vrais médecins des hommes, et que nous trouvons dans leurs écrits les remèdes de nos maux. — Divers avis très-importants pour les riches.

1. Ce n'est point, mes frères, parce que les pharisiens bâtissaient des tombeaux aux prophètes, ou parce qu'ils accusaient la cruauté et l'injustice de leurs pères qui les avaient tués, que Jésus-Christ prononce ces malédictions contre eux ; mais parce qu'en feignant de condamner l'impiété de leurs pères, ils commettaient eux-mêmes de plus grands excès. Car saint Luc marque assez que cette condamnation qu'ils portaient contre leurs pères n'était que feinte, lorsqu'il dit « qu'ils étaient de « même sentiment avec eux. Malheur à vous, « docteurs de la loi et pharisiens hypocrites, « qui bâtissez des tombeaux aux prophètes que « vos pères ont tués. Ne témoignez-vous pas que « vous consentez aux actions de vos pères, puis- « qu'ils ont tué les prophètes, et que vous, vous « leur bâtissez des tombeaux » ? (Luc, XI, 47.)

Il condamne par ces paroles le dessein qu'ils avaient en bâtissant ces tombeaux, et il fait voir que ce n'était point pour honorer la mémoire des prophètes qui avaient été tués si injustement, mais pour leur insulter encore davantage, et pour empêcher que le temps, en détruisant leurs sépulcres, ne fît en même temps perdre toutes les traces de la violence de leurs pères. Ainsi ils renouvelaient ces tombeaux afin qu'ils fussent comme un trophée toujours nouveau de l'audace et de l'insolence de leurs ancêtres. Les excès, leur dit Jésus-Christ, auxquels vous vous portez encore aujourd'hui avec tant de hardiesse, découvrent assez que ce n'est que dans cette pensée que vous rebâtissez ces tombeaux. Quoique vous témoigniez par vos paroles être dans un autre sentiment, et condamner en apparence vos pères en disant : « Que si vous aviez été de leur temps, vous ne « vous fussiez pas joints avec eux pour répan- « dre le sang des prophètes » ; on ne peut pas ignorer néanmoins ce qui vous fait parler de la sorte ; et pour le marquer obscurément il dit ensuite : « Ainsi vous vous rendez témoi- « gnage à vous-mêmes, que vous êtes les en- « fants de ceux qui ont tué les prophètes (31). « Achevez donc aussi de combler la mesure « de vos pères (32) ». Car quel crime serait-ce à un homme d'être le fils d'un homicide et d'un meurtrier, lorsqu'il condamne la violence de son père ? N'est-il pas visible qu'un fils ne devient point coupable des excès de son père ? Ainsi Jésus-Christ ne leur fait ce reproche que pour les accuser de leur propre malice, comme les paroles suivantes le montrent :

« Serpents, race de vipères, comment pour- « rez-vous éviter d'être condamnés au feu de « l'enfer (33) » ? Comme les vipères ont le même venin que les autres vipères dont elles sont sorties, vous ressemblez de même à vos pères dans cette humeur audacieuse et cruelle, qui se plaît à répandre le sang des justes. Après avoir ainsi découvert ce qu'ils cachaient dans leur cœur, et qui était encore inconnu aux hommes, il confirme ce qu'il dit par les grands excès qu'ils allaient bientôt commettre à la vue de tout le monde. Car comme il leur avait déjà dit : « Vous rendez témoignage que vous êtes « les enfants de ceux qui ont tué les pro- « phètes », pour montrer qu'ils étaient encore plus leurs enfants par la ressemblance de leurs mœurs que par la nature, et que ce n'était que par un déguisement qu'ils disaient « que s'ils « avaient été de leur temps, ils n'auraient pris « aucune part à leurs violences », il ajoute aussitôt : « Achevez donc aussi de combler la « mesure de vos pères », non pour leur commander de le faire, mais pour leur prédire qu'ils le feraient ; entendant par ce « comble « de la mesure », la mort qu'ils lui allaient faire souffrir. Ainsi, après avoir réfuté ces paroles qu'ils disaient, « savoir que s'ils avaient « été du temps de leurs pères, ils ne se seraient « pas joints avec eux pour répandre le sang « des prophètes », et après avoir montré combien ce prétexte était vain, puisque ceux qui ont la hardiesse de tuer le maître n'auraient pas sans doute épargné ses serviteurs ; il leur parle ensuite avec force et avec des paroles mordantes : « Serpents, race de vipères, com- « ment pourrez-vous éviter d'être condamnés « au feu de l'enfer », puisqu'ayant assez de hardiesse pour commettre de si grands crimes, vous avez assez de malice pour les vouloir déguiser, et pour couvrir vos sacriléges sous des prétextes de piété ? Il ajoute aussitôt pour les condamner encore davantage :

« C'est pourquoi je m'en vais vous envoyer « des prophètes, des sages, et des docteurs ; et « vous tuerez les uns, vous crucifierez les au- « tres, vous fouetterez les autres dans vos syna- « gogues, et vous les persécuterez de ville en « ville ». Il semble que c'est pour les prévenir et pour les empêcher de dire un jour : Il est vrai que nous avons crucifié le Maître, mais nous n'aurions jamais tué les prophètes, si nous avions été de leur temps, qu'il leur dit ici ces paroles : « Je m'en vais vous envoyer des pro- « phètes, des sages, et des docteurs, et vous les tuerez ». Il veut marquer par ces paroles qu'on ne devra pas s'étonner, si ceux à qui il parle deviennent ses homicides, puisqu'ils sont les enfants barbares de ces pères si cruels, et qu'ils surpassent même en cruauté ceux qui leur en ont donné un si audacieux exemple.

Il montre encore combien leur vanité est insupportable. Car en disant : « Si nous avions « été du temps de nos pères, nous ne nous fus- « sions pas joints avec eux pour répandre le « sang des prophètes », ces hypocrites ne parlaient de la sorte que par un excès d'orgueil, et cette modération qu'ils affectaient dans leurs paroles, était détruite par leurs actions. « Serpents », leur dit-il, « race de vipères », c'est-à-dire, cruels enfants de pères cruels, vous avez encore enchéri sur la dureté et sur

la barbarie de vos pères. Vous vous êtes rendus encore plus coupables qu'eux, soit parce que vous aviez dû être plus sages étant venus après eux ; ou parce que l'attentat que vous devez commettre, sera sans comparaison plus grand que ceux qu'ils ont commis, ou parce que vous ajoutez l'orgueil à la cruauté, en disant que si vous aviez été du temps de vos pères, vous n'auriez jamais répandu comme eux le sang des prophètes. Et, en effet, mes frères, les pharisiens n'ont-ils pas comblé les excès de leurs pères ? Leurs pères n'ont tué que les serviteurs qui venaient leur demander le fruit de la vigne, mais ils ont tué le Fils même, puis les serviteurs qui les invitaient aux noces. Jésus-Christ les appelle « serpens « et race de vipères », pour leur faire voir qu'ils n'étaient point de la race d'Abraham, et pour leur montrer qu'ils ne devaient rien espérer de cette liaison charnelle qu'ils avaient avec ce saint patriarche, puisqu'ils étaient si éloignés d'imiter ses actions.

C'est pourquoi il ajoute : « Comment pour« rez-vous éviter d'être condamnés au feu de « l'enfer », puisque vous suivez les traces de ceux qui ont commis tant de violences ? Il les fait encore souvenir par ces paroles de ces reproches que saint Jean leur avait faits ; puisqu'il leur donne ici le même nom de « vi« pères », que saint Jean leur avait donné, et qu'il les menace comme lui des supplices à venir. Mais Jésus-Christ, voyant que ni la crainte de son jugement ni les menaces du feu de l'enfer ne faisaient aucune impression sur leurs esprits, cherche à les effrayer au moins par l'appréhension des malheurs de cette vie. « Je m'en vais vous envoyer », leur dit-il, « des « prophètes, des sages et des docteurs, et vous « tuerez les uns, vous crucifierez les autres, « vous fouetterez les autres dans vos syna« gogues, et vous les persécuterez de ville en « ville ; afin que tout le sang innocent qui a « été répandu sur la terre retombe sur vous, « depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang « de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez « tué entre le temple et l'autel (35). Je vous dis « en vérité que tout cela viendra fondre sur « cette génération (36) ».

2. Par combien de considérations différentes Jésus-Christ tâche-t-il de rappeler ces hommes à lui ? Il leur a dit d'abord : « Vous condamnez « vos pères en disant que vous n'auriez pas avec « eux répandu le sang des prophètes, etc. » Cette parole était déjà bien propre à les faire réfléchir ; puis il ajoute : « Mais tout en con« damnant vos pères, vous faites encore pis » ; et ce reproche était bien de nature à les couvrir de confusion. Il les assure de plus que tant de maux ne demeureraient pas impunis, et il les effraie par les menaces de l'enfer. Mais comme ces maux n'étaient que pour l'avenir, il s'efforce enfin de les effrayer par les malheurs qu'ils souffriraient dès cette vie. « Tout « cela », dit-il, « viendra fondre sur cette géné« ration ». Il montre par la manière dont il leur parle qu'ils deviendront le plus malheureux peuple qui fut jamais, et que tant de maux néanmoins ne les rendront pas meilleurs.

Que si vous me demandez, mes frères, pourquoi Dieu les punit avec plus de rigueur qu'il n'a jamais puni aucun peuple, je vous réponds que c'est parce qu'ils l'ont plus offensé qu'aucun autre peuple de la terre, et que rien n'a pu retenir leur malice ni dompter la dureté de leur cœur. Ne savez-vous pas ce qu'a dit Lamech ? « On s'est vengé sept fois de Caïn, « mais on se vengera septante fois sept fois de « Lamech ». (Gen., IV, 23.) C'est-à-dire je mérite bien plus de supplices que Caïn. Cependant il n'avait pas tué son frère comme Caïn avait fait. Mais parce que l'exemple et la punition de Caïn ne l'avait pas rendu sage, il fut puni avec cette juste sévérité. C'est ce que Dieu dit ailleurs : « Je venge les péchés des pères sur « les enfants jusqu'à la quatrième généra« tion ». (Exod. XX, 5.) Ce qui ne veut pas dire que Dieu punisse personne pour les péchés des autres, mais que celui qui a vu dans les siècles qui l'ont précédé, tant d'hommes punis avec rigueur pour les mêmes péchés qu'il commet, sans que cette considération l'ait pu retenir, souffrira lui seul les peines de tous les autres.

Jésus-Christ parle ici avec grande raison « du juste Abel », pour montrer que ce n'était aussi que l'envie qui animait les Juifs contre sa personne. Que pouvez-vous donc dire, ô pharisiens, pour vous excuser ? Ignorez-vous quelle vengeance Dieu a tirée de Caïn ? Direz-vous que Dieu ne punit point ce parricide et qu'il ne témoigna point combien il l'avait eu en horreur ? Ignorez-vous de quelle manière ont été traités vos pères pour avoir tué les prophètes ? Ne les a-t-on pas vus souffrir les dernières extrémités, et finir enfin une misérable vie par une plus miséra-

ble mort? Comment donc n'êtes-vous point devenus plus sages par ces exemples? Mais pourquoi m'arrêtai-je à vous représenter moi-même ce qu'ont fait et ce qu'ont enduré vos pères? Pourquoi vous, qui les condamnez, les surpassez-vous en malice? N'avez-vous pas prononcé la sentence contre vous-mêmes en disant de quelle manière Dieu devait traiter ceux qui n'étaient que votre figure : « Il fera « périr malheureusement les méchants » ? (Matth. XXI, 41.) Et quelle espérance donc vous peut-il rester encore, puisque vous n'avez fait que redoubler vos crimes, après cet arrêt que vous avez prononcé vous-mêmes contre vous-mêmes?

Mais quel est ce « Zacharie » dont Jésus-Christ parle? Les uns croient que c'était le père de saint Jean-Baptiste; les autres que c'était quelque autre prophète, les autres que c'était un prêtre qui avait deux noms, et que l'Ecriture appelle encore ailleurs Judas : « Que vous avez tué », dit-il, « entre le temple « et l'autel ». Remarquez, mes frères, deux sacriléges dans une action des Juifs, puisque non-seulement ils tuaient une personne sainte, mais qu'ils le faisaient même dans un lieu saint. Ces paroles devaient d'une part frapper étrangement les Juifs, et de l'autre consoler beaucoup les apôtres, en montrant à ces derniers qu'avant eux des hommes très-justes avaient été les victimes de la fureur de ce peuple : et en faisant voir aux autres que, puisque Dieu n'avait pas épargné leurs pères, ils devaient s'attendre eux-mêmes à éprouver la rigueur de ses jugements.

Il dit « qu'il leur enverra des prophètes, des sages et des scribes » , pour leur ôter toute excuse. Il ne veut pas qu'ils puissent dire qu'on ne leur avait envoyé que des gentils, et que c'était pour ce sujet qu'ils ne les avaient pas reçus. Ainsi, c'était le seul plaisir qu'ils trouvaient dans ces cruautés et la seule soif du sang innocent dont ils étaient altérés, qui les portaient à ces violences. C'est ce que les prophètes leur ont souvent reproché en leur disant : « qu'ils mêlaient le sang au sang, et qu'ils « étaient des hommes de sang ». Que si Dieu a bien voulu ordonner dans la loi qu'on lui offrît du sang en sacrifice pour nous témoigner que le sang des bêtes ne lui était pas désagréable, il nous a fait assez juger combien celui des hommes lui devait être plus précieux. C'est ce qu'il marque clairement, lorsque parlant à Noé il lui dit : « Je vengerai tout le sang qui « aura été répandu ». Il y a beaucoup d'autres endroits semblables par lesquels Dieu défend aux Juifs de verser le sang; il va jusqu'à leur défendre de manger de la chair des bêtes qui auraient été étouffées.

« Je vous envoie des prophètes, des sages et « des scribes ». O admirable bonté de Dieu, qui, prévoyant que tous ces prophètes et que tous ces sages seraient inutiles à ce peuple, ne laisse pas néanmoins de les leur envoyer, et de faire de son côté tout ce qu'il peut pour les faire rentrer en eux-mêmes! « Je vous en-« voie », leur dit-il, « des prophètes », quoique je sois assuré que vous devez les tuer. Il ne fallait que cela pour convaincre la fausseté de ce qu'ils disaient, « qu'ils ne se fussent ja-« mais joints avec leurs pères pour répandre le « sang des prophètes ». Car ils en ont aussi tué eux-mêmes dans les synagogues sans avoir aucun respect ni pour leurs personnes sacrées, ni pour la sainteté du lieu. Car ce n'était point des hommes ordinaires qu'ils sacrifiaient à leur fureur. Ils s'attaquaient aux prophètes mêmes de Dieu, et ils les tuaient cruellement pour rendre muettes ces bouches saintes, dont ils ne pouvaient plus souffrir les reproches.

Il marque par ces « prophètes » et ces « sa-« ges », ses apôtres et ceux qui les accompagneraient ou qui viendraient après eux, parmi lesquels il y en avait beaucoup qui étaient prophètes. Et pour augmenter encore la crainte de ces menaces, il ajoute : « Je vous dis en « vérité que tout cela viendra fondre sur cette « génération ». Je ferai fondre sur vous, leur dit-il, tous les maux dont j'ai puni ceux que vous imitez, et je tirerai de vous une vengeance proportionnée à votre opiniâtreté et à la dureté de votre cœur. Car celui qui, voyant les crimes et la punition de ceux qui ont été avant lui, non-seulement n'en devient pas plus sage , mais se rend encore plus coupable qu'eux, mérite sans doute d'être puni avec plus de rigueur que tous les autres. Il aurait pu beaucoup profiter de l'exemple des autres pour se rendre meilleur; mais, puisque rien ne peut le corriger, il devient d'autant plus criminel, que l'image du supplice des autres n'a pu l'empêcher de commettre les mêmes choses dont ils ont été punis.

3. Enfin Jésus-Christ adresse son discours à la ville capitale des Juifs, pour tâcher au moins de les fléchir par ce moyen : « Jérusalem, Jéru-

« salem, qui tues les prophètes et qui lapides « ceux qui sont envoyés vers toi (37) ». Cette répétition, « Jérusalem, Jérusalem », marque dans le Sauveur une grande compassion et une grande tendresse pour cette ville. Il semble qu'il se veuille justifier de tout ce qu'elle allait souffrir. Il lui représente qu'il l'a toujours aimée, et qu'il s'est efforcé de la convertir et de la rappeler à son devoir, mais qu'elle avait toujours résisté à sa voix et s'était elle-même précipitée dans les crimes qui devaient attirer bientôt sur elle une juste vengeance. C'est ce qu'il lui dit souvent par la bouche de ses prophètes : « Je vous ai dit : Convertissez-vous à « moi, et vous ne vous êtes pas convertie ».

Mais, après l'avoir appelée deux fois par son nom, il commence à lui reprocher ses crimes. « Qui tues », dit-il, « les prophètes, et qui la« pides ceux qui sont envoyés vers toi, com« bien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants « et tu ne l'as pas voulu » ? Il continue de se justifier : Quoique vous ayez toujours résisté à ma parole, lui dit-il, vous n'avez pu néanmoins ralentir cette affection ardente que j'ai toujours eue pour vous. Je n'ai pas laissé, après des traitements si injurieux que vous m'avez faits, de vous appeler encore non une ou deux, mais plusieurs fois. Car « combien de fois ai« je voulu rassembler vos enfants comme une « poule rassemble ses petits sous ses ailes, et « vous ne l'avez pas voulu » ? Il leur marque par ces paroles que c'était eux-mêmes qui se perdaient en se retirant par leurs égarements de dessous ses ailes saintes. Il use de cette comparaison pour leur témoigner l'excès de son amour, parce que rien n'égale l'affection que la poule a pour ses petits. Les prophètes se servent de cette même comparaison, et représentent l'affection tendre que Dieu a pour nous, par celle que quelques oiseaux ont pour leurs petits. Il en est parlé dans le cantique de Moïse et dans les psaumes de David.

« Le temps s'approche que vos maisons de« meureront désertes (38) » ; c'est-à-dire, lorsque je les abandonnerai et que je cesserai de vous secourir. Il veut dire par là que, comme c'était lui-même qui dans les siècles passés les avait toujours soutenus et protégés par sa puissance, ce serait lui aussi qui les punirait selon que leurs crimes le méritaient. Il les menace ici de la peine qu'ils appréhendaient le plus, en leur prédisant la ruine de leur ville. « Car je « vous dis en vérité que vous ne me verrez plus « désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni « soit celui qui vient au nom du Seigneur « (39) ». Il témoigne encore ici qu'il a une extrême affection pour les Juifs, et qu'il fait les derniers efforts pour les porter à la vertu, en rappelant dans leur esprit et le mal qu'ils ont fait autrefois, et celui qu'ils doivent souffrir. Car il marque dans ces dernières paroles le jour de son second avènement.

Vous me demanderez peut-être si les Juifs ne virent plus Jésus-Christ depuis qu'il leur eut dit ces paroles? Ils le virent jusqu'à sa passion ; et ce mot « désormais » comprend tout le temps jusque-là. Parce qu'ils le regardaient toujours comme un ennemi de Dieu et comme un homme opposé à sa Loi sainte, il voulait faire voir au contraire qu'il était uni en tout avec Dieu, pour les attirer davantage à son amour. Il use pour ce sujet des paroles mêmes des prophètes, pour leur faire mieux reconnaître que c'était lui que les prophètes avaient annoncé. Il marque obscurément sa résurrection dans ces paroles, mais il y découvre tout à fait son second avènement, et il déclare qu'alors les cœurs les plus endurcis et que les esprits les plus opiniâtres dans leur incrédulité seront forcés de l'adorer.

Il leur découvre ces mystères, en leur prédisant beaucoup de choses, en leur disant qu'il leur enverrait ses prophètes, qu'ils les tueraient, et même dans leurs synagogues; qu'ils seraient punis de ces violences par des malheurs horribles, que leurs maisons demeureraient désertes, et qu'ils tomberaient dans des maux auxquels il n'y a rien eu de semblable. Toutes ces prédictions marquaient aux plus aveugles le second avènement du Fils de Dieu et les hommages profonds que tout le monde sera forcé de lui rendre. En effet, interrogeons les Juifs, et demandons-leur si Jésus-Christ ne leur a pas envoyé des prophètes et des sages? S'ils ne les ont pas tués dans leurs synagogues? Si leurs maisons et leurs villes n'ont pas été entièrement ruinées ; et si tous les maux que le Sauveur leur a prédits ne leur sont pas arrivés? Nul d'entre eux ne le niera. Comme donc jusqu'ici toutes ces prédictions ont été vérifiées, peut-on douter que le reste n'arrive de même, que les Juifs ne reconnaissent un jour que Jésus-Christ est le vrai Dieu, et qu'ils ne soient forcés de se soumettre à sa souveraine puissance? Mais ces respects forcés, et ces hommages contraints

ne leur serviront de rien, pas plus que leurs regrets et leurs larmes autrefois ne purent empêcher que leur ville ne fût détruite.

C'est pourquoi, mes frères, pendant que nous en avons le temps, appliquons-nous à faire le bien. Comme il fut inutile aux Juifs autrefois dans la ruine de leur ville de se repentir trop tard de leurs excès passés, il nous sera inutile de même de nous repentir de nos fautes, lorsque Dieu viendra nous juger. Le pilote ne peut plus sauver un vaisseau lorsque, par sa négligence, l'eau y entre de toutes parts et le coule à fond; ni le médecin guérir un malade lorsqu'il est près de mourir. Il faut qu'il se hâte de secourir son malade avant qu'il meure, et l'autre son vaisseau avant qu'il périsse. A moins de cela tous leurs travaux seront inutiles. Puis donc qu'il n'y a plus de remède à attendre après, et que tant que nous vivons nous sommes continuellement malades, adressons-nous au Médecin de notre âme, et n'épargnons ni bien, ni travail pour la tirer de la maladie mortelle, afin que nous nous trouvions parfaitement guéris à la mort.

Ayons au moins autant de soin pour les maux de nos âmes que nous en avons pour nos serviteurs lorsqu'ils sont malades. Quoique notre âme nous doive être sans comparaison plus chère que nos domestiques, puisqu'elle est beaucoup plus excellente que le corps; je m'estimerais heureux néanmoins si vous aviez le même soin pour l'une que vous en témoignez pour les autres. Mais si nous sommes assez injustes pour refuser à nos âmes une partie de nos soins qu'elle mériterait d'avoir seule tout entiers, quelle excuse pourrons-nous trouver, lorsque Dieu viendra nous juger à notre mort?

4. Vous me direz peut-être : Mais qui est assez misérable ou assez lâche pour n'avoir pas au moins autant d'amour pour son âme qu'il en a pour son serviteur? C'est vous, mes frères, qui êtes en cet état; et, ce qui m'afflige, c'est que nous avons une telle indifférence pour notre propre salut, que nous traitons notre âme avec plus de mépris que nos serviteurs mêmes. Quand ils sont malades, nous faisons venir les médecins, nous les mettons dans une chambre commode et séparée du bruit, nous les exhortons à bien obéir au médecin qui les voit, et à suivre ponctuellement ses ordonnances; nous leur témoignons du mécontentement et de la douleur lorsqu'ils ne les ont pas gardées; nous leur donnons des gardes pour les veiller et pour les empêcher de suivre leurs désirs déréglés. Si les médecins ordonnent des remèdes de grands prix, nous les achetons aussitôt. Nous sommes fidèles à suivre toutes leurs ordonnances, et nous avons soin de les bien récompenser de leur peine. Mais lorsque nous-mêmes nous sommes malades, ou plutôt quoique nous ne soyons jamais un moment sans être malades, nous n'appelons point les médecins, nous ne voulons pas faire la moindre dépense; et nous avons plus d'indifférence pour notre âme, lorsqu'elle est si dangeureusement malade, que nous n'en aurions pour le plus grand de nos ennemis s'il était dans le même état où nous nous trouvons.

Je vous dis ceci, mes frères, non pour blâmer le soin que vous avez de vos domestiques, mais pour vous exhorter d'en témoigner au moins autant pour vos âmes. Vous me demanderez peut-être ce que vous devez donc faire pour remédier à un si grand mal. Je vous le dis en un mot. Votre âme est malade, appelez un médecin pour la guérir. Ce médecin, c'est l'évangéliste saint Matthieu. Ce médecin, c'est saint Jean, le disciple bien-aimé. Présentez-vous à ces admirables médecins, et consultez-les pour savoir quel remède il faut appliquer aux maladies de votre âme. Ils vous le diront. Ils ne vous cacheront rien, et vous pouvez suivre toutes leurs ordonnances sans rien craindre, car ces grands hommes vous peuvent secourir, même après leur mort. Tout morts qu'ils sont, ils sont encore vivants, et ils nous parlent tous les jours.

Vous me répondrez peut-être que votre âme est tout occupée de son mal, et qu'elle n'a pas la liberté d'écouter leurs sages avis. Faites-lui donc violence afin qu'elle les écoute. Excitez ce qu'il y a en elle de plus raisonnable et de plus spirituel, et réveillez-la de son assoupissement; faites paraître les prophètes devant elle, afin qu'ils l'assistent de leurs conseils. Ces médecins ne demandent point d'argent ni pour leur peine, ni pour les remèdes; mais ils vous ordonnent seulement de vous faire miséricorde à vous-même en la faisant aux pauvres. Pour tout le reste, vous verrez qu'ils vous donnent, au lieu de penser à rien recevoir de vous. Car en vous ordonnant d'être sobres, combien vous épargnent-ils de folles et d'inutiles dépenses. Ne vous enrichissent-ils pas, lorsqu'ils vous exhor-

tent à ne plus boire de vin, et à retrancher toutes les voluptés ?

Après cela, qui n'admirera l'art et la sagesse de ces médecins spirituels, qui vous donnent en même temps la santé et les richesses ? Allez donc vous présenter à eux. Apprenez d'eux la qualité et la nature de votre mal. Si vous êtes possédé de l'avarice, si vous désirez l'argent avec autant d'ardeur qu'un homme qui a la fièvre désire un verre d'eau froide, écoutez ce qu'ils vous diront pour guérir ce mal. Comme les médecins des corps vous prédisent ce qui vous arrivera si vous suivez vos désirs déréglés, saint Paul vous dit de même : « Que ceux « qui veulent devenir riches tombent dans la « tentation et dans le piége, et en diverses pas- « sions insensées et pernicieuses, qui préci- « pitent les hommes dans l'abîme de la perdi- « tion et de la damnation ». (I Tim. VI, 9.) Si vous êtes sujet à l'impatience, écoutez encore ce qu'il vous dira sur ce sujet : « Dans fort « peu de temps », dit-il, « celui qui doit venir « viendra et ne tardera point. Le Seigneur est « proche, ne soyez en peine de rien ». (Héb. X, 37, Philip. IV.) Et ailleurs : « La figure de ce « monde passe ». (I Cor. VII, 31.)

Car ce grand Apôtre ne se contente pas de nous donner seulement des avis si sages et des conseils si salutaires. Il nous console encore comme un bon père, et il adoucit toutes nos peines : et comme les médecins des corps ont des remèdes pour désaltérer leurs malades et pour suppléer à l'eau fraîche qu'ils leur défendent ; celui-ci de même substitue à nos désirs et à nos affections déréglées d'autres désirs et d'autres affections plus justes et plus innocentes. Désirez-vous, nous dit-il, de vous enrichir ? Je ne vous défends point d'être riches en toutes sortes de bonnes œuvres. Voulez-vous amasser de grands trésors ? Mettez-les en dépôt dans le ciel. Et comme les médecins disent encore que les choses froides nuisent aux os, aux nerfs et aux dents, saint Paul de même dit en un mot avec une brièveté toute divine, que « l'avarice est la source de tous les maux ». (I Tim. VI, 10.)

Que devons-nous donc faire, me direz-vous ? Ce même apôtre vous l'a marqué : Il dit qu'il faut au lieu de l'avarice aimer la modération. « C'est une grande richesse », dit-il, « que la « piété et la modération d'un esprit qui se con- « tente de ce qui suffit ». (I Tim. VI, 6.) Si vous ne suivez pas cet avis, et si le désir d'amasser du bien vous empêche de donner votre superflu, vous trouverez encore des avis pour cette maladie : « Que ceux », dit-il, « qui « se réjouissent soient comme ne se réjouissant « point ; ceux qui achètent comme ne possédant « point, et ceux qui usent de ce monde comme « n'en usant point ». (I Cor. VII, 30.) Vous voyez donc quels sont ces avis si saints que ce saint médecin du ciel nous donne pour nous guérir.

Voulez-vous maintenant que nous en consultions un autre ? On ne doit point craindre à propos de ces médecins ce qui arrive pour les médecins du corps, qui sont assez souvent cause, par leur ambition et par leur jalousie, de la mort de leurs malades. Ceux-ci n'ont point d'autre but que la santé de ceux qui les appellent et qui les consultent, et ils ne se proposent jamais pour fin leur réputation et leur propre gloire. Ne craignez donc point leur grand nombre. Ils sont plusieurs, et ils ne sont qu'un, puisque Jésus-Christ seul parle par eux tous. Ecoutons encore un autre médecin, saint Matthieu, qui parle terriblement de cette même maladie de l'avarice : ou plutôt écoutons Jésus-Christ, dont il rapporte ces paroles redoutables : « Vous ne pouvez servir en même « temps Dieu et l'argent ». (Matth. VI, 24.)

5. Mais comment cela se pourra-t-il faire, me direz-vous, et comment pourrons-nous étouffer tous ces désirs ? Voyez ce qu'il vous dit au même endroit : « Ne vous faites point « de trésors dans la terre, où les vers et la « rouille les mangent, et où les voleurs les dé- « terrent et les dérobent ». (Ibid. VI, 9.) Vous voyez, mes frères, combien Jésus-Christ s'efforce de nous éloigner du désir des biens d'ici-bas, par la considération du lieu où nous les mettons en dépôt ; de la terre et des accidents qui nous les font perdre, tels que les vers, la rouille et les voleurs, afin que cette vue nous porte à prendre pour le dépositaire de tous nos trésors, Dieu même qui nous les gardera avec une sûreté entière. Car si vous voulez mettre vos richesses dans un lieu où ni la rouille ni les voleurs ne leur puissent nuire, vous vous guérirez sans peine de votre avarice, et votre âme s'enrichira des biens véritables et spirituels.

Jésus-Christ ajoute à cela un exemple étonnant et capable de vous toucher. Il imite les médecins qui, craignant pour leurs malades, leur disent : Un tel est mort pour avoir bu de l'eau froide dans ses accès. (Matth. XIX.) C'est

ainsi que le Fils de Dieu fait paraître un riche qui, frappé de cette maladie dont nous parlons, et désirant néanmoins la santé avec ardeur, ne put la recouvrer à cause de cette étrange attache qu'il avait à ses richesses. Un autre évangéliste rapporte encore l'exemple d'un autre riche qui ne peut au milieu des flammes trouver une goutte d'eau pour désaltérer sa soif. (Luc, XVI, 24.)

Jésus-Christ, pour montrer ensuite que les ordonnances qu'il nous donne sont aisées à pratiquer, ajoute ces mots : « Considérez les « oiseaux du ciel ». (Matth. VI, 26.) Mais cet adorable Médecin des âmes a tant de condescendance pour votre faiblesse, que, bien que vous soyez riche, et par conséquent dans un état dangereux pour votre salut, il vous défend néanmoins d'en désespérer, et vous assure lui-même que « ce qui est impossible « aux hommes, est possible à Dieu ». (Matth. XIX, 26.) Ainsi, quoique vous soyez riche, vous pouvez encore vous sauver, puisque Dieu ne vous a pas tant défendu d'être riche, que de vous attacher à vos richesses et d'en devenir l'esclave et l'idolâtre.

Que doit donc faire un riche afin qu'il se puisse sauver? Il faut que tout ce qu'il possède lui soit commun avec les pauvres, comme le bienheureux Job vous dit lui-même qu'il faisait. Il faut qu'il arrache de son cœur tout l'amour de ce qui est superflu, qu'il mette des bornes à ses désirs, et qu'il ne passe point au delà des règles de la nécessité. Jésus-Christ vous montre encore l'exemple d'un publicain qui, après avoir été longtemps possédé de cette passion si basse, en fut guéri tout d'un coup. Il passa en un moment d'une avarice insatiable dans un mépris prodigieux de l'argent, parce qu'il obéit fidèlement aux avis et aux ordonnances de son Médecin. Tous les disciples que Jésus-Christ a eus ont été d'abord attaqués des mêmes maladies que nous, et ils en ont été guéris sans beaucoup de peine. Le Sauveur nous les propose tous pour modèles, afin que nous ne désespérions point de nous-mêmes. Jetez donc les yeux sur ce publicain qui est devenu Evangéliste. Voyez aussi cet autre chef des publicains, nommé Zachée, qui se résolut tout à coup à rendre au quadruple tout ce qu'il avait volé, et à donner la moitié de son bien aux pauvres pour se rendre digne de recevoir Jésus-Christ.

Mais vous avez peut-être une ardeur furieuse pour le bien : Suivez-moi donc, vous dit le Sauveur, et vous serez riches. Regardez tout le bien des autres hommes comme étant à vous. Je vous donne plus que vous ne pouvez demander. Je vous ouvre les maisons de tous les riches qui sont dans toute la terre. Car « celui qui abandonnera pour moi son père, « sa mère, ses terres ou sa maison, en recevra « le centuple ». (Matth. XXIX.) Ainsi, non-seulement vous retrouverez plus que vous n'avez quitté, mais vous éteindrez même cette soif si extrême qui vous brûle; vous supporterez plus doucement tous les accidents de la vie, et vous mépriserez non-seulement le superflu, mais souvent même le nécessaire. Ainsi, saint Paul souffrait quelquefois la faim, et il s'en réjouissait plus que des festins et de la bonne chère, parce qu'un athlète qui combat pour remporter la victoire, ne peut préférer un lâche repos à un combat qui se termine par une fin si glorieuse : et un marchand, qui a éprouvé une fois combien on gagne en trafiquant sur la mer, ne peut plus se résoudre à vivre chez lui dans l'oisiveté et dans la mollesse. Ainsi, quand nous aurons commencé à avoir quelque goût des biens du ciel, nous n'en aurons plus pour les biens de la terre, lorsque nous goûterons et nous nous trouverons saintement enivrés d'un plaisir céleste. Goûtons donc ces délices sacrées, mes chers frères, pour jouir d'une véritable paix, et dans cette vie et dans l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXV.

« ET COMME JÉSUS SORTAIT DU TEMPLE POUR S'EN ALLER, SES DISCIPLES VINRENT A LUI POUR LUI FAIRE REMARQUER LA GRANDEUR DE CET ÉDIFICE. MAIS JÉSUS LEUR DIT : VOUS VOYEZ TOUS CES BATIMENTS : JE VOUS DIS EN VÉRITÉ QU'ILS SERONT TELLEMENT DÉTRUITS QU'IL N'Y RESTERA PAS PIERRE SUR PIERRE ». (CHAP. XXIV, 1, 2, JUSQU'AU VERSET 16.)

—

ANALYSE.

1. Prédiction de la destruction du temple.
2. Signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde.
3. Prédiction du triomphe de l'Evangile s'accomplissant malgré tous les obstacles.
4 et 5. Contre l'astrologie judiciaire. — Pourquoi le démon prédit tant de choses qui se trouvent vraies dans la suite. — Combien il est avantageux d'ignorer plusieurs choses qu'il ne faut point désapprendre. — Pourquoi Dieu permet qu'il y ait des riches et des pauvres. — Que les riches qui ne se servent pas de leurs richesses selon les règles de Dieu, seront punis un jour. — Qu'il y a des péchés qui, par leurs circonstances, sont bien plus énormes que les autres. — Combien Dieu aura égard dans son jugement à toutes ces circonstances.

1. Après que Jésus-Christ eut prédit aux Juifs que leurs maisons demeureraient désertes, et qu'il les eut menacés de plusieurs maux pour l'avenir, les apôtres, surpris de ces prédictions étonnantes, s'approchèrent de lui et lui firent considérer la beauté du temple. Il semble qu'ils doutaient si des ouvrages si admirables et par le prix de la matière, et par la beauté du travail, pourraient un jour être entièrement détruits. Mais Jésus-Christ ne se contente plus de dire que ces édifices demeureraient déserts. Il déclare qu'ils seraient tellement ruinés, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre : « Vous « voyez tous ces bâtiments », leur dit-il, « je « vous dis en vérité qu'ils seront tellement « détruits, qu'il n'y restera pas pierre sur « pierre ». Vous me demanderez peut-être si cela est arrivé, ou pourquoi Jésus-Christ use d'une expression si forte. C'était pour marquer ainsi une désolation extraordinaire, ou parce qu'en effet ce qu'il prédisait devait arriver à ce temple que les apôtres lui montraient alors, parce qu'une partie du temple fut détruite jusqu'aux fondements. Mais, quoi qu'il en soit, les plus opiniâtres et les plus incrédules doivent se rendre à la vérité en voyant l'état où cette ville a été réduite.

« Et comme il était assis sur la montagne « des Oliviers, ses disciples le vinrent trouver « en particulier et lui dirent : Dites-nous quand « cela arrivera, et quel signe il y aura de votre « avènement et de la fin du monde (3) ». Ses disciples le viennent trouver « en particulier », parce qu'ils veulent l'interroger sur des choses fort secrètes. Ils désiraient avec ardeur le jour de l'avènement du Sauveur, parce qu'ils souhaitaient de voir cette gloire qu'ils croyaient devoir être pour eux le comble des biens. Ils lui font deux questions différentes; la première : « Dites-nous quand cela arrivera » ? C'est-à-dire, cette ruine du temple dont il leur parlait : « Quel signe y aura-t-il de votre avè« nement » ? Saint Luc ne rapporte qu'une seule question qui regarde la destruction de Jérusalem, parce que les apôtres croyaient que le Fils de Dieu viendrait aussitôt après cette ruine. Mais saint Marc rapporte ceci avec plus d'exactitude; il nous apprend que ce ne furent pas tous les apôtres qui s'informèrent de la désolation de cette ville, mais seulement saint Pierre et saint Jean, c'est-à-dire, ceux qui avaient plus d'accès et plus de liberté auprès du Sauveur. Jésus-Christ répond à cela :

« Prenez garde que personne ne vous séduise « (4). Car plusieurs viendront en mon nom et « diront : Je suis le Christ, et ils en séduiront

« plusieurs (5). Vous entendrez aussi parler de « guerres et de bruits de guerres. Mais gardez-« vous bien de vous troubler, parce qu'il faut « que cela arrive, et ce ne sera pas encore la « fin (6) ». Comme les apôtres écoutaient avec indifférence la prédiction de la ruine de Jérusalem, et qu'ils la regardaient comme une chose qui leur était étrangère et qui ne les touchait pas, parce qu'ils espéraient être hors de ces malheurs et de ces tumultes, et qu'ils ne se proposaient au contraire pour l'avenir que des biens dont ils espéraient jouir bientôt, Jésus-Christ leur prédit ici des maux qui leur seraient propres, afin de les y préparer et de les tenir toujours dans la crainte. Il les avertit de prendre garde à deux choses, à ne se point laisser séduire par ceux qui tâcheraient de les tromper, et à ne point céder à la violence des maux dont ils se verront accablés. Il les prépare et les encourage à une double guerre, l'une contre des séducteurs, et l'autre contre des ennemis déclarés ; et il leur marque que cette dernière serait bien plus à craindre que l'autre, parce qu'elle serait accompagnée d'un trouble et d'une consternation générale de tout l'univers.

Les conquêtes des Romains jetaient la terreur et l'effroi de toutes parts, et la prise de tant de villes et de tant de provinces qui ne leur pouvaient résister répandait l'épouvante dans tous les cœurs. C'est de ces « guerres et « de ces troubles » qui regardaient particulièrement la Judée que Jésus-Christ parle ici. Car il eut été inutile de leur parler des autres guerres qui ruinaient les autres parties du monde, puisqu'elles ne les regardaient pas. D'ailleurs c'eût été ne leur apprendre rien de nouveau que de leur prédire qu'il y aurait des guerres dans toute la terre, puisqu'il y en a toujours. Il y avait même avant cette prédiction de grandes guerres et de grands troubles dans le monde ; il est donc visible qu'il ne leur parlait que des guerres de Judée qui ne devaient pas tarder à s'allumer. Car déjà les rapports des Juifs avec Rome commençaient à leur donner de l'inquiétude. Comme ces guerres auraient pu troubler un jour ses disciples, Jésus-Christ les leur prédit pour les prémunir contre ce trouble.

Mais pour montrer encore plus clairement que ce serait le Fils de Dieu qui s'armerait alors lui-même contre les Juifs pour les combattre et pour leur déclarer la guerre, après avoir parlé de la terreur des armées romaines, il leur annonce encore beaucoup d'autres plaies qui leur viendraient du ciel, comme la peste, la famine et des tremblements de terre, montrant par ces derniers maux que ce serait lui qui conduirait ces guerres, et qu'elles n'arriveraient pas tant alors, comme elles arrivent d'ordinaire, par le caprice ou par la passion des hommes, que par un ordre particulier de Dieu et par un effet prémédité de sa colère. C'est pourquoi il dit que ces maux arriveront, non pas d'une manière commune et ordinaire, ni tout d'un coup, mais avec beaucoup de signes prodigieux.

Il leur a marqué à la fin du chapitre précédent la cause de tant de malheurs, afin que les Juifs ne la rejetassent point sur ceux qui croiraient alors en Jésus-Christ : « Je vous dis en « vérité », a-t-il dit, « que tout ceci arrivera à « cette génération », et le reste. Mais, voulant en même temps empêcher que ses disciples ne crussent que tant de maux seraient un obstacle à la prédication de l'Evangile, il ajoute : « Gar-« dez-vous bien de vous troubler, parce qu'il « faut que cela arrive ». Tout ce que j'ai dit arrivera, mais ces malheurs, qui accableront la Judée de toutes parts, n'empêcheront point le succès de mon ouvrage, et ce grand trouble du monde entier n'arrêtera point la vérité de mes paroles.

Jésus-Christ avait dit un peu auparavant aux Juifs : « Vous ne me verrez plus désormais « jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui « qui vient au nom du Seigneur », et les disciples avaient pris de ces paroles sujet de croire que la fin du monde arriverait dans le même temps que la ruine de Jérusalem. Le Sauveur réfute cette pensée et les retire de cette erreur, en leur disant : « Mais ce ne sera pas encore « la fin ». Et pour ne plus douter que c'était là leur pensée, il ne faut que considérer ce qu'ils disent : « Quand cela arrivera-t-il », c'est-à-dire « quand arrivera la destruction de Jéru-« salem, et quel signe y aura-t-il de votre avè-« nement et de la fin du monde » ? Mais Jésus-Christ ne répond pas d'abord à cette question ; il passe de suite au plus urgent, à ce qu'il convenait d'apprendre en premier ; il ne parle donc pas immédiatement de la ruine de Jérusalem ni de son second avènement, mais il parle des maux qui s'avançaient et grondaient déjà sur leurs têtes, et par là il excite leur inquiétude : « Prenez garde », leur dit-il,

« qu'on ne vous séduise, parce que plusieurs « viendront en mon nom et diront : Je suis le « Christ, et en séduiront plusieurs ». Et après ces avis importants, il leur parle enfin de la destruction de cette ville, se servant toujours du passé pour confirmer l'avenir, afin de persuader et de convaincre ainsi les personnes les plus grossières. Il entend par ces mots « de « guerres et de bruits de guerre », les premiers mouvements et les premiers troubles. Et il ne veut pas qu'ils croient que le monde finirait aussitôt après. C'est pourquoi il ajoute, comme je l'ai déjà fait remarquer : « Mais ce « ne sera pas encore la fin ».

2. « Car on verra se soulever peuple contre « peuple, et royaume contre royaume (7) », ce qu'il appelle le commencement des maux des Juifs. « Et tout cela ne sera que le commen-« cement des douleurs (8) », c'est-à-dire des malheurs dont ils seront affligés. « Alors ils « vous livreront aux magistrats pour être tour-« mentés, et ils vous feront mourir (9) ». C'est avec une grande sagesse que Jésus-Christ entremêle en parlant les maux que souffriraient ses disciples avec ceux que souffriront le reste des hommes, afin que la vue des malheurs publics leur adoucît leurs maux particuliers. Mais il ne se contente pas de leur donner cette consolation. Il en ajoute encore une autre, lorsqu'il dit que cela leur arriverait « à cause de lui et « de son nom. Et vous serez haïs de toutes les « nations à cause de mon nom (9). En même « temps plusieurs trouveront des sujets de « scandale et de chute, et se trahiront, et se « haïront les uns les autres (10). Il s'élèvera « plusieurs faux prophètes qui en séduiront « plusieurs (11). Et parce que l'iniquité se sera « accrue, la charité de plusieurs se refroidira « (12). Mais celui qui persévérera jusques à la « fin, sera sauvé (13) ». Ce mal, que Jésus-Christ leur prédit en disant « qu'ils se trahiront et se « haïront les uns les autres », est sans doute le plus grand des maux, puisque c'est une guerre intestine et domestique. Et il se mêla en effet avec les Juifs plusieurs faux frères. Remarquez donc ici trois sortes de différents maux : l'un de la part des séducteurs, l'autre de la part des ennemis, et le troisième de la part des faux frères. Voyez ce que saint Paul dit de ce dernier, et comment il déplore ce malheur : « Ce ne sont », dit-il, « que combats au dehors « et que frayeurs au dedans ». (II Cor. VII, 5.) Et il gémit en un autre endroit des dangers qu'il avait à souffrir « des faux frères. Ce sont », dit-il, « de faux apôtres, des ouvriers trom-« peurs, qui se transforment en apôtres de « Jésus-Christ ». (II Cor. XI, 13.)

Mais le Fils de Dieu les menace ensuite du plus sensible de tous les maux, lorsqu'il leur prédit que la charité des fidèles ne les consolerait point dans les maux qu'ils souffriraient en leur annonçant l'Evangile. Et pour leur apprendre encore que cette considération même ne peut nuire à une âme ferme en Dieu et qui est courageuse, il leur dit de ne rien craindre et de ne se troubler de rien. Car si vous avez, leur dit-il, de la patience, ces maux ne vous abattront pas. Et une preuve de ce que je vous dis, c'est que malgré tous ces maux « l'Evangile du royaume sera prêché par toute « la terre pour servir de témoignage à toutes « les nations, et c'est alors que la fin doit « arriver (14) ». Il semble que, pour les prévenir et pour les empêcher de lui dire : Comment pourrons-nous même vivre au milieu de tant de troubles? il les assure que non-seulement ils vivront, mais même qu'ils prêcheront son Evangile par toute la terre : « Cet Evan-« gile du royaume sera prêché par toute la « terre, pour servir de témoignage à toutes les « nations, et c'est alors que la fin doit arriver ». C'est-à-dire la fin de Jérusalem. Car saint Paul marque assez que l'Evangile avait déjà couru dans tout le monde avant même la destruction de cette ville : « Leur voix », dit-il, « s'est ré-« pandue dans toute la terre ». (Rom. X, 10.) Et ailleurs : « L'Evangile que vous avez en-« tendu a été prêché à toute créature qui est « sous le ciel ». (Col. I, 6.) C'est ainsi qu'on voit cet apôtre passer de Jérusalem dans l'Espagne pour y prêcher l'Evangile. Et si saint Paul a lui seul porté la foi dans une si grande étendue de provinces, jugez de ce que tous les autres Apôtres auront pu faire. Aussi le même saint Paul écrit-il ailleurs « que l'Evangile « fructifie et a été prêché à toutes les créatures « qui sont sous le ciel ». (Ib. 6.)

Cette parole du Sauveur : « Pour servir de « témoignage à toutes les nations », marque que l'Evangile sera prêché à tous, mais que tous n'y croiront pas, et qu'il sera annoncé aux infidèles pour être un jour leur condamnation. Ceux qui auront cru s'élèveront contre les autres, et ils porteront témoignage contre eux. Et c'est pour ce sujet que Jérusalem ne sera détruite qu'après que l'Evangile aura été

prêché dans tout le monde, afin que ces incrédules et ces ingrats ne puissent plus avoir de prétextes pour excuser leur infidélité. Car quel pourrait être ce prétexte, lorsqu'ils verront la puissance de Jésus-Christ éclater en un moment comme un éclair, et paraître jusqu'aux extrémités de la terre?

J'ai déjà fait voir que saint Paul témoigne clairement que l'Evangile avait été annoncé, lorsqu'il dit : « L'Evangile que vous avez ouï « a été prêché à toute créature qui est sous le « ciel ». C'est là la plus grande preuve de la toute-puissance et de la divinité de Jésus-Christ, de voir en vingt ou trente ans au plus l'Evangile répandu dans tout le monde. Après cela donc la destruction de Jérusalem arrivera. C'est ce que Jésus-Christ marque dans la suite. Car il rapporte la prophétie de Daniel pour leur faire mieux croire qu'infailliblement leur ville serait détruite.

« Quand donc vous verrez l'abomination de « la désolation qui a été prédite par le pro- « phète Daniel, établie dans le lieu saint : Que « celui qui lit entende bien ce qu'il lit (15) ». Il entend par cette « abomination » la statue de celui qui assiégea leur ville, et qui l'ayant prise et ruinée mit sa statue au dedans du temple. Il ajoute « de désolation », parce que cela ne se fit qu'après que Jérusalem fut désolée. Il marque que cela arriverait encore du vivant de quelques-uns de ceux à qui il parlait, lorsqu'il dit : « Quand vous verrez l'abomina- « tion, etc. ». Et c'est ce qui fait voir la puissance souveraine de Jésus-Christ et la force des apôtres qui prêchaient dans tout le monde en même temps que les Juifs étaient chassés de tout le monde, que toute la terre les persécutait comme des rebelles, et que César même les bannissait de tout son empire.

3. C'est pourquoi il me semble qu'on peut comparer l'état des apôtres dans ce temps fâcheux à l'état de navigateurs qui se trouveraient sur mer dans une grande tempête, lorsque le ciel par ses foudres, l'air par ses ténèbres et la mer par ses flots, répandent l'épouvante de toutes parts, lorsque tous les vaisseaux sont menacés du naufrage, que les passagers mêmes sont divisés, que des monstres sortent des abîmes de la mer et entrent confusément avec les flots dans les navires, et que, la division étant au dedans, les pirates menacent encore au dehors. Les apôtres, dis-je, étaient comme des hommes que l'on obligerait alors de prendre le gouvernail de ces vaisseaux sans avoir aucun art ni aucune intelligence pour les conduire, et d'aller combattre sans aucune apparence de pouvoir échapper d'un si grand péril, et néanmoins avec une espérance très-certaine de la victoire. Car les gentils d'un côté avaient pour eux cette haine générale qu'ils portaient à tous les Juifs. Les Juifs d'ailleurs les haïssaient comme les violateurs de leur loi. Ainsi tout leur était contraire. Ils voyaient partout des écueils et des précipices de tous côtés et des bancs de sable. Les provinces, les villes, les maisons, tout le monde en général et chaque homme en particulier, leur faisait une guerre acharnée. Les empereurs et les princes, les magistrats et les particuliers, les villes, les provinces et les peuples entiers les persécutaient, et l'état où ils se trouvaient réduits était au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Les Romains avaient une haine mortelle contre tout le peuple juif, parce qu'il leur suscitait mille embarras. Et cependant tout cela n'arrêta point le cours de la prédication des apôtres. Après la prise et l'embrasement de Jérusalem, après tant de maux qu'y souffrirent ceux qui s'y trouvèrent enfermés, les apôtres, qui en étaient sortis, vont imposer aux Romains, malgré eux, de nouvelles lois et de nouveaux règlements de vie.

Qui n'admirera ce prodige, mes frères? Les Romains peuvent défaire des troupes sans nombre et des armées entières de Juifs, et ils ne peuvent se défendre de douze hommes pauvres, nus, ignorants, qui viennent les combattre sans armes. Quelle langue pourrait assez relever une si grande merveille? Il y a deux choses qui sont principalement nécessaires à celui qui enseigne les autres. Il faut qu'il ait de l'autorité et qu'il soit aimé de ses disciples, et il faut aussi que les choses qu'il leur enseigne soient faciles à admettre, qu'elles leur plaisent, et qu'il les annonce dans un temps de paix et non de guerre et de trouble. Les apôtres étaient dans des circonstances toutes contraires. Car non-seulement ils n'avaient nulle autorité par eux-mêmes, mais de plus ceux qui en avaient ne s'en servaient que pour séduire les hommes et pour les porter à les haïr, au lieu de les favoriser et de les aimer. Que s'ils s'acquéraient l'estime et l'amour de quelques-uns, ces persécuteurs les tourmentaient tellement qu'ils ne leur permettaient de demeurer en aucun lieu, voulant qu'ils fussent bannis de toutes les

villes, repoussés de tous les peuples et privés des avantages de toutes les lois.

D'ailleurs la vie nouvelle que les apôtres introduisaient dans le monde était dure et pénible, et celle au contraire qu'ils tâchaient de détruire était agréable et voluptueuse. On voyait tous les jours que leurs disciples étaient exposés à mille périls, et qu'on inventait des supplices tout nouveaux pour leur faire souffrir une mort cruelle. De plus, le temps durant lequel ils ont prêché l'Evangile était plein de guerres, de troubles et de tumultes, et ce seul obstacle pouvait suffire pour en empêcher l'établissement.

Ne faut-il donc pas s'écrier ici avec le Prophète : « Qui pourra raconter la puissance du « Seigneur et faire entendre toutes ses mer« veilles » ? Si Moïse a eu tant de peine, avec tous ses miracles, à persuader ses frères les Israélites de quitter un pays où ils étaient opprimés et réduits à l'état d'esclaves travaillant à faire des briques, qui a pu persuader aux disciples des apôtres de se laisser tous les jours déchirer par les fouets, de souffrir des maux insupportables et de renoncer à une vie délicieuse, pour en embrasser une autre austère et pénible, et cela lorsqu'ils n'avaient pour maîtres que des étrangers, que des hommes inconnus et regardés de tout le monde comme des ennemis de l'Etat et comme des pestes publiques ? Que dirait-on aujourd'hui si un seul individu détesté de tous les hommes allait non dans des royaumes, ni dans des provinces et des villes entières, mais dans une seule maison pour y mettre la division, pour séparer les amis d'avec les amis, pour soulever le père et la mère contre les enfants, et le mari contre la femme ? Ne l'aurait-on pas mis en pièces avant même qu'il ouvrît la bouche ?

De plus, si on ne voyait rien en lui que de méprisable, et qu'en menant une vie austère il la voulût imposer aux autres et persuader aux riches d'abandonner leurs richesses, voulant lui seul s'opposer au torrent de la coutume et de la vie ordinaire des hommes, n'est-il pas certain qu'on le lapiderait et qu'il aurait autant d'ennemis qu'il voudrait se faire de disciples ? Cependant, mes frères, ce qui paraîtrait impossible dans une seule maison s'est fait dans toute la terre. Jésus-Christ a envoyé douze hommes comme autant de médecins du ciel, qui ont changé toute la face du monde en courant les terres et les mers, au milieu des montagnes et des précipices, des écueils et des rochers, et parmi les guerres, les séditions et les tumultes. Que si vous voulez savoir les famines, les tremblements de terre et les malheurs différents dont tout le monde était alors agité, lisez l'histoire de Josèphe.

Mais, sans en chercher d'autres témoignages, il suffit d'entendre ce que Jésus-Christ dit ici : « Ne vous laissez point troubler, il faut que « tout cela arrive ». Et « Celui qui persévérera « jusqu'à la fin sera sauvé ». Et « L'on prê« chera cet Evangile dans le monde entier ». Il dit même que ces maux ne seraient que « comme des commencements ». Comme les apôtres paraissaient étonnés et abattus de ce qu'il disait, il les rassure en leur disant que quand il arriverait beaucoup d'autres malheurs encore plus grands, il fallait nécessairement que son Evangile fût prêché dans tout le monde, et qu'alors la fin arriverait.

4. Considérez donc, mes frères, dans quel état se trouvait alors l'Eglise, lorsqu'elle n'était encore que comme dans le berceau, où elle avait besoin d'une paix profonde, combien elle était tourmentée par les divisions, par les persécutions et par les armes. Je ne me lasse point, mes frères, de vous représenter l'image affreuse de ces temps. Les séducteurs y faisaient la première guerre. « Il viendra », dit Jésus-Christ, « de faux christs et de faux pro« phètes ». Les Romains faisaient la seconde. « Car vous entendrez », dit le Sauveur, « parler « de guerre et de bruits de guerre ». La troisième fut excitée par la famine. La quatrième par la peste et par les tremblements de terre. La cinquième par la persécution des apôtres. « Ils vous feront », leur dit Jésus-Christ, « souf« frir de grands maux ». La sixième, par la haine générale de tous les peuples. La septième, par les discordes intestines qui feraient qu'on se trahirait l'un l'autre. La huitième, par les faux frères, et enfin par la ruine de la charité, le plus grand et le plus déplorable de tous ces maux, et la source même dont tous les autres sortaient. Vous êtes surpris sans doute lorsque vous voyez tant de guerres différentes, si nouvelles et si effroyables, que les apôtres ont eu à soutenir. Cependant la prédication de l'Evangile s'est élevée au-dessus de tous ces obstacles et s'est enfin répandue dans toute la terre, par la force de celui qui avait dit : « Cet « Evangile sera prêché partout l'univers ».

Où sont donc maintenant ceux qui s'arrêtent

à considérer le moment de la naissance des hommes, comme ayant un pouvoir fatal sur toute leur vie, et qui osent opposer je ne sais quelle révolution de temps aux dogmes et aux vérités de l'Eglise? Car, qui a jamais entendu dire que, par suite de cette révolution, on ait déjà vu un autre Christ et une autre prédication de l'Evangile? Ces rêveurs n'ont pas encore osé avancer cette extravagance, quoiqu'ils assurent que depuis la création du monde il s'est passé cent mille ans, et d'autres fables semblables. Quelle est donc cette révolution dont ils parlent? Quand donc a-t-on vu, dans un si grand nombre d'années, revenir les embrasements de Sodome et de Gomorre, ou les inondations d'un second déluge? Jusqu'à quand vous jouerez-vous de la crédulité des hommes, avec cette révolution imaginaire que vous dites être le principe de toutes choses?

Vous me demanderez peut-être : D'où vient donc qu'il arrive beaucoup de choses de celles que le démon a prédites? Je vous réponds que cela vient de ce que vous vous rendez indigne du secours de Dieu, que vous sortez du giron de sa providence pour vous abandonner aux impressions du démon, qui vous mène et vous manie alors comme il lui plaît, et qu'ainsi il prédit que vous ferez ce qu'il prévoit qu'il vous fera faire. Mais il n'a pas le même pouvoir sur les saints, ni même sur nous autres, quelque pécheurs que nous soyons, parce que nous n'avons pour lui qu'un profond mépris. Car, bien que notre vie soit à peine supportable, néanmoins lorsqu'avec la grâce de Dieu nous nous tenons attachés à sa vérité, nous nous mettons au-dessus de cette erreur que les démons veulent établir.

Mais enfin, qu'est-ce que cette renaissance imaginaire que vous inventez, sinon une confusion générale qui jette tout dans le désordre et qui fait que tout arrive au hasard, et non-seulement au hasard, mais même contre la raison.

Vous me direz peut-être : Si tout ne se conduisait par le hasard, d'où pourrait venir que l'un serait riche et l'autre pauvre? Je vous réponds que je ne le sais pas; car j'ai résolu de vous répondre ainsi, pour vous apprendre à n'être plus si curieux, et à ne pas croire témérairement qu'il n'y a rien de réglé dans le cours du monde. Il y a bien de la différence entre ignorer les véritables raisons des choses, ou en inventer de fausses. Une ignorance humble vaut beaucoup mieux qu'une science erronée et présomptueuse. Celui qui reconnaît qu'il ne sait pas une chose, se laisse aisément instruire. Mais celui qui, ne connaissant point la vérité, invente des faussetés, est d'autant plus éloigné de la connaître que, pour s'en rendre susceptible, il faut, auparavant, qu'il travaille à effacer de son esprit ces impressions fausses dont il est prévenu.

On écrit sans peine sur un papier blanc tout ce que l'on veut; mais lorsqu'il est déjà écrit, on a beaucoup plus de peine, et il faut auparavant effacer tout ce qu'on y avait mis. Un médecin qui ne donne aucun remède, vaut bien mieux qu'un autre qui en donne de mauvais. Un architecte dont tous les bâtiments tombent par terre, est bien plus à craindre que celui qui n'ose point bâtir. Il est bien plus facile de cultiver une terre qui est simplement en friche, qu'une autre qui est toute pleine d'épines.

Ne soyons donc point si ardents pour tout savoir. Souffrons durant quelque temps notre ignorance, afin que, lorsque nous trouverons un maître capable de nous instruire, nous ne lui donnions pas la double peine de nous retirer de l'erreur, et de nous faire entrer dans la vérité. On a vu souvent des personnes tomber dans un état qui était sans remède, pour s'être laissé aller ainsi dans l'égarement. Il y a bien plus de peine à arracher de vieilles racines d'une terre pour la semer ensuite, que de semer dans un champ où il n'y a rien. Il faut de même que ces faux savants arrachent beaucoup de mauvaises maximes de leur esprit, avant que de pouvoir recevoir les bonnes; au lieu que les autres qui sont plus humbles et moins impatients, ont toujours le cœur disposé à écouter ce qu'on leur enseigne.

Je réponds maintenant à votre question : d'où vient que, de deux hommes, l'un est riche et l'autre est pauvre? Il est aisé de vous dire pourquoi l'un est riche. C'est parce que Dieu lui a donné ces richesses, ou qu'il a permis qu'il les eût. Cette raison est, comme vous le voyez, fort courte et fort simple. Vous me demandez encore si Dieu rend riches des méchants, des impudiques, des abominables, enfin des gens qui usent si mal de leurs richesses? Je vous réponds qu'il ne les rend pas riches par lui-même, mais qu'il souffre qu'ils le soient. Car il y a bien de la différence entre

rendre une personne riche, et souffrir seulement qu'elle le soit.

Mais pourquoi le permet-il, dites-vous? C'est parce que le temps du jugement n'est pas encore arrivé, et que c'est alors que Dieu rendra à chacun ce qu'il mérite. Quel crime fut jamais plus odieux que celui de ce riche, qui ne voulait pas même donner de ses miettes au pauvre Lazare? N'en reçut-il pas aussi de Dieu le châtiment qu'il méritait, puisque la dureté qu'il eut pour les pauvres fut punie avec une justice si exacte que, soupirant lui-même pour avoir une goutte d'eau au milieu des flammes, il ne la put jamais obtenir? Lorsque deux personnes sont également méchantes, et que l'une des deux est pauvre et l'autre riche, elles ne seront pas également punies dans l'enfer, et le riche, sans doute, y souffrira beaucoup plus que l'autre. C'est ce que nous voyons dans ce mauvais riche, qui fut puni d'autant plus rigoureusement en l'autre vie, qu'il avait été plus heureux dans celle-ci.

5. Lors donc que vous voyez quelqu'un s'enrichir par ses injustices, et jouir de toutes sortes de biens, déplorez son sort et sa misère, puisque cette prospérité apparente attirera sur lui un plus grand supplice. Comme ceux qui offensent Dieu tous les jours sans en faire pénitence, « s'amassent », selon saint Paul, « un trésor de colère (Rom. II, 5) », de même ceux qui jouissent ici de toutes sortes de biens, sans y ressentir la moindre incommodité, en seront un jour beaucoup plus punis.

Je vous ferai voir, si vous le voulez, combien ce que je vous dis est vrai, non-seulement par ce qui nous arrivera dans l'autre monde, mais par ce qui arrive tous les jours dans celui-ci. Ne savez-vous pas qu'après que le bienheureux David eut commis avec Bersabée ce crime si connu de tout le monde, Dieu ne lui reprocha rien avec tant de force, que l'ingratitude qu'il lui avait témoignée après les grâces signalées dont il l'avait comblé? Ecoutez le reproche que Dieu lui en fait: « Je vous ai sacré roi, je vous ai délivré des « mains de Saül : Je vous ai donné tout ce qui « appartenait à votre maître, et toute la mai- « son de Judas et d'Israël; et si cela était peu, « j'y en eusse ajouté encore davantage. Pour- « quoi donc avez-vous commis ce crime en « ma présence » ? (II Rois, XII.) Dieu, mes frères, ne tire pas une même vengeance de tous les crimes. Il les punit différemment selon les différentes circonstances des temps, de l'âge, des conditions, des dignités, de l'éducation, de l'esprit, de l'expérience et de plusieurs choses semblables.

Pour faire mieux voir ce que je dis, examinons quelque péché. Prenons, par exemple, celui de l'impureté, et considérez combien, non pas moi, mais l'Ecriture, nous assure qu'il sera différemment puni de Dieu. Si un homme a commis ce péché honteux avant la Loi, saint Paul dit qu'il en sera châtié : « Ceux », dit-il, « qui auront péché sans la Loi, périront aussi « sans loi ». (Rom. II.) Si un autre a commis ce crime après la Loi, il en sera puni davantage, « parce que ceux qui ont péché dans la « Loi, seront jugés par la Loi ». (Ibid.)

Si un prêtre s'est laissé tomber dans cette faute, sa dignité l'aggravera beaucoup : et c'est pour cette raison qu'autrefois les autres femmes, coupables d'impudicité, étaient seulement condamnées à la mort, au lieu que les filles des prêtres, qui se laissaient corrompre, étaient condamnées au feu; Moïse laissait ainsi au prêtre à juger ce qu'il devait attendre s'il tombait dans ce même crime. Car s'il témoigne tant de sévérité contre une personne, seulement parce qu'elle est fille du prêtre, que fera-t-il contre le prêtre même? Si quelque femme commet un crime, y étant contrainte et comme forcée par une violence étrangère, la Loi ne lui impute point. Elle met aussi une grande différence entre deux femmes qui commettraient la même action d'impureté dont l'une serait riche et l'autre pauvre : on le voit par ce que nous avons déjà rapporté de David.

Que si quelqu'un tombe dans ce crime, après que Jésus-Christ est venu au monde, il est constant que quand il serait mort sans avoir encore participé aux mystères, il en sera beaucoup plus puni que ceux qui ont péché avant l'Evangile. Que si quelqu'un viole la grâce du saint baptême, et commet un crime après l'avoir reçue, il ne reste plus, selon saint Paul, aucune consolation à cet homme : « Si quel- « qu'un », dit-il, « a méprisé la Loi de Moïse, « il meurt sans miséricorde à la déposition de « deux ou trois témoins; combien donc celui- « là sera-t-il jugé digne d'un plus grand sup- « plice, qui aura foulé aux pieds le Fils de « Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et « profane le sang de l'alliance par lequel il « avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à « l'Esprit de grâce » ? (Héb. x, 28.) Enfin, si

une personne, consacrée à Dieu, commet un crime contre la pureté, le péché alors est monté à son comble.

Vous voyez donc combien il se trouve dans un seul péché de degrés différents, puisqu'il change lorsqu'on le considère ou avant la Loi, ou après la Loi, ou dans une personne consacrée à Dieu, ou dans un laïque, ou dans un riche, ou dans un pauvre, ou dans un catéchumène, ou dans un fidèle. On doit aussi beaucoup considérer la lumière et l'instruction de celui qui le commet : « Car, celui qui « connaît la volonté de son maître et ne la fait « pas, sera beaucoup châtié ». (Luc, XII, 47.) Et celui qui pèche après tant d'exemples, s'attire une bien plus grande punition. C'est pourquoi Dieu dit : « Et vous-mêmes qui avez vu « ces exemples, vous n'avez point fait péni- « tence, quoique vous ayez reçu tant de grâ- « ces ». (Sag. IV.) Aussi, entre les reproches que Jésus-Christ fait à Jérusalem, il lui dit : « Combien de fois ai-je voulu rassembler vos « enfants et vous ne l'avez pas voulu » ?

C'est encore un bien plus grand crime de pécher lorsqu'on est dans le plaisir et dans les délices, comme on le voit par l'exemple du mauvais riche et du Lazare. Le lieu quelquefois change le crime qui est commis, et Jésus-Christ marque lui-même cette circonstance, lorsqu'il dit aux Juifs : « Vous avez tué Zacha- « rie entre le temple et l'autel ». La qualité des péchés par elle-même leur donne aussi quelque différence : « Vous avez », dit Dieu, « tué vos fils et vos filles : et ce crime est plus « insupportable que toutes les fornications et « que toutes les abominations que vous avez « faites ». Et encore : « Il n'est pas étonnant « que quelqu'un soit surpris à voler, lorsqu'il « vole pour soutenir sa vie épuisée par la « faim ». (Prov. VI, 30.)

Le péché change aussi selon les personnes contre qui on l'a commis : « Si quelqu'un « pèche contre un homme », dit l'Ecriture, « on priera pour lui ; mais si c'est contre Dieu « même qu'il pèche, qui osera offrir pour lui « ses prières » ? (I Rois, II.) Le péché s'augmente encore lorsqu'on devient plus méchant que ceux qui s'étaient signalés par leurs excès comme Dieu le reproche dans Ezéchiel : « Vous « n'avez pas même gardé la justice d'un païen « et d'un infidèle (Ezéch. XVI, 20) » ; ou lorsque l'exemple des autres ne nous sert pas : « Elle « a vu sa sœur », dit Dieu, « et elle a paru « juste lorsqu'on l'a comparée avec elle ». (Ibid.)

Le crime devient encore plus grand lorsqu'on le commet après avoir reçu de plus grandes grâces de Dieu. C'est ce que Jésus-Christ dit lui-même : « Si on avait fait dans « Tyr et dans Sidon les mêmes miracles, il y « a longtemps qu'elles auraient fait pénitence. « C'est pourquoi Tyr et Sidon seront traitées « moins rigoureusement un jour ». (Sup. XI, 23.) Remarquez-donc, mes frères, avec quelle exactitude Dieu examine nos péchés, et que tous ceux qui commettent le même crime n'en sont pas punis également : lorsque nous avons une fois abusé de la miséricorde de Dieu, et que nous nous sommes rendus inutiles à nous-mêmes cette bonté qu'il avait pour nous, nous nous attirons un bien plus grand supplice. Saint Paul le marque clairement, lorsqu'il dit : « Mais vous, au contraire, par « votre dureté et par l'impénitence de votre « cœur, vous vous amassez un trésor de co- « lère ». (Rom. II, 5.)

Comprenons ces vérités, mes frères, et ne nous scandalisons de rien de ce qui arrive dans ce monde. Que l'un soit riche et l'autre pauvre ; que l'un soit heureux, l'autre malheureux, abandonnons tout à la providence, à la sagesse incompréhensible de Dieu, et ne nous exposons point sur cette mer périlleuse des raisonnements humains, où nous ne trouverons que des tempêtes et des écueils. Appliquons-nous avec soin à la vertu, fuyons le vice avec horreur pour jouir un jour des biens que Dieu nous promet par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVI.

« ALORS, QUE CEUX QUI SERONT DANS LA JUDÉE S'ENFUIENT SUR LES MONTAGNES. QUE CELUI QUI SERA AU HAUT DU TOIT, NE DESCENDE POINT POUR EMPORTER QUELQUE CHOSE DE SA MAISON. ET QUE CELUI QUI SERA DANS LE CHAMP, NE RETOURNE POINT EN ARRIÈRE POUR PRENDRE SES VÊTEMENTS ». (CHAP. XXIV, 16, 17, 18, JUSQU'AU VERSET 32.)

—

ANALYSE.

1. Que la ruine des Juifs n'a eu d'autre cause que le déicide commis par eux.
2. Jésus-Christ prédit son second avènement.
3. De l'apparition de la croix au dernier jour.
4 et 5. Le Saint représente de quelle crainte il est saisi, lorsqu'il pense au jugement de Dieu. — Que la douceur du joug de Jésus-Christ ôtera toute excuse à ceux qui n'auront pas voulu s'y soumettre. — Contre les riches qui ne veulent pas mettre leurs biens en dépôt entre les mains de Dieu. — De l'extrême bonté de Jésus-Christ envers les hommes, et quelle est l'ingratitude de ceux qui n'en sont pas touchés. — A quoi se termine enfin toute la vanité des hommes.

1. Après que Jésus-Christ a parlé des malheurs de Jérusalem et de la persécution de ses disciples, et qu'il leur a prédit qu'ils demeureraient invincibles au milieu de tant de maux, et qu'ils porteraient la lumière de l'Evangile par toute la terre, il leur parle encore des misères extrêmes où les Juifs seraient réduits, et il leur annonce que lorsqu'ils auraient, eux ses apôtres, éclairé tout le monde par leurs prédications, ce peuple alors tomberait dans le malheur prédit. Mais remarquez comment le Sauveur nous représente une guerre terrible, par des circonstances qui pourraient d'abord paraître peu remarquables: « Alors », dit-il, « que ceux qui seront dans la « Judée s'enfuient sur les montagnes. Alors », c'est-à-dire, quand ce que je viens de marquer arrivera, quand l'abomination de la désolation sera dans le Temple, et que de grandes armées assiégeront Jérusalem de toutes parts; comme vous ne devez plus alors espérer de salut, fuyez sur les montagnes. Les Juifs s'étaient souvent tirés avec avantage des plus grandes guerres. Ils avaient échappé à la fureur de Sennacherib, à la rage de l'impie Antiochus. Le courage des Machabées avait rétabli leur Etat, après même que les ennemis s'en étaient rendus les maîtres, et qu'ils avaient profané et pillé le temple. Mais Jésus-Christ ne leur permet pas ici de se promettre un bonheur semblable, lorsque Tite assiégerait leur ville. Il leur ôte d'abord toute espérance, et il leur déclare qu'ils seraient heureux s'ils pouvaient, en quittant tout, se sauver promptement sur les montagnes.

« Que celui qui sera au haut du toit ne des- « cende point pour emporter quelque chose de « sa maison (17) ». Jésus-Christ ne permet pas même à ceux qui se trouveront alors sur le toit de leur maison, d'y descendre pour en emporter quelque chose; pour marquer qu'alors la ruine sera inévitable, et qu'elle enveloppera tous ceux qui se trouveront dans la ville. « Et que celui qui sera dans la campagne ne « retourne point en arrière pour prendre ses vê- « tements (18)». Si ceux même qui seront alors dans la ville doivent en sortir, combien plus ceux qui n'y seront pas, devront-ils craindre d'y rentrer? « Mais malheur aux femmes qui « seront grosses, et qui allaiteront en ce temps- « là (19) ». « Malheur aux femmes qui seront « grosses », parce que le poids qui les chargera les rendra moins disposées à se sauver par la fuite : « Malheur aux femmes qui allai- « teront », parce que, retenues dans la ville par l'affection de leurs enfants nouveau-nés, et

que, ne pouvant les sauver d'une si grande misère, elles seront contraintes de périr aussi avec eux. Il est aisé de mépriser son argent ou ses habits, comme Jésus-Christ le commande à ces deux sortes de personnes dont il vient de parler, parce qu'on peut en retrouver d'autres dans la suite; mais ici comment peut-on renoncer à des affections que la nature même grave dans nos cœurs? Comment une nourrice peut-elle mépriser l'enfant qu'elle nourrit de son lait? Jésus-Christ montre ensuite la grandeur de ce malheur, lorsqu'il dit : « Priez « Dieu que votre fuite ne se fasse point durant « l'hiver ni au jour du sabbat (20) ». Il est visible, par ces paroles, que Jésus-Christ parle des Juifs et des maux dont ils seront affligés, puisque les apôtres ne devaient point observer le « sabbat », ni se trouver dans la Judée, lorsque Vespasien la réduirait à de si grandes extrémités. Car la plupart d'entre eux étaient déjà morts, et s'il en restait encore quelqu'un, il vivait dans d'autres contrées. Cette fuite était donc à éviter en hiver, à cause du froid et du mauvais temps, et au jour du sabbat, à cause du commandement de la Loi, et comme on ne pouvait se sauver que par une prompte fuite, ces deux sortes de temps auraient été très-incommodes. C'est pourquoi Jésus-Christ les avertit de prier Dieu.

« Car les misères de ce temps-là », dit-il, « seront si grandes qu'il n'y en a point eu de-« puis le commencement du monde jusques « à présent, et qu'il n'y en aura jamais de sem-« blables (21) ». Ceci ne doit point être pris pour une exagération, et l'histoire de Josèphe en justifie assez la vérité. On ne peut pas dire non plus que cet auteur, étant chrétien, a pris plaisir à exagérer ces malheurs pour faire voir la vérité de ce que Jésus-Christ prédit ici, puisque Josèphe était juif, et des plus zélés d'entre les Juifs qui sont venus après la naissance du Sauveur. Cependant il dit que ces malheurs ont passé tout ce que l'on peut s'imaginer de plus tragique, et il assure que les Juifs ne se sont jamais trouvés réduits à de si étranges extrémités. Car la rage de la faim fut si excessive, qu'elle fit oublier aux mères toute la tendresse de la nature, en sorte que deux s'étant accordées ensemble à manger leurs enfants, se querellèrent ensuite parce que l'une, après avoir mangé l'enfant de l'autre, ne voulut pas lui donner aussi le sien à manger. Il marque même que la nécessité forçait les hommes jusqu'à ouvrir le ventre des morts pour leur arracher les entrailles.

Je voudrais donc savoir des Juifs pourquoi Dieu a voulu les affliger d'une guerre à laquelle on n'a jamais rien vu de semblable, non-seulement dans la Judée, mais dans tout le reste du monde, et s'il n'est pas visible que c'est pour les punir de l'injuste condamnation du Sauveur du monde qu'ils ont fait mourir sur la croix. Il n'y a pas un homme tant soit peu éclairé qui ne reconnut cette vérité; ou plutôt le seul événement des choses la publierait au lieu de nous. Car, lorsqu'on considère l'excès de ces maux, ils paraissent au-dessus de toute croyance, en les comparant non-seulement avec ceux qui sont déjà arrivés, mais avec tous ceux qui arriveront jamais. Qu'on lise toutes les histoires, on n'y trouvera point de malheurs semblables. Et certes les Juifs avaient bien mérité un traitement si inouï, puisque jamais peuple ne s'était porté à de tels excès : « Les misères » donc « de ce temps-là « seront si grandes qu'il n'y en a point eu depuis « le commencement du monde jusqu'à présent, « et qu'il n'y en aura jamais de semblables ».

« Que si ces jours n'avaient été abrégés, nul « homme n'aurait été sauvé : mais ces jours « seront abrégés en faveur des élus (22) ». Jésus-Christ témoigne par ces paroles que les Juifs méritaient encore plus de tourments qu'ils n'en ont souffert. Il entend par ce mot « de jours » le temps de la guerre et du siége de Jérusalem, et il déclare que si ce siége et cette guerre eussent encore duré quelque temps, il ne serait pas resté un seul Juif. Par ce mot de « nul homme », il n'entend que ce peuple; et il y comprend également les Juifs qui seraient alors dans leurs pays, et ceux qui seraient dispersés par tout le monde. Car ce n'était pas seulement dans la Judée que les Romains persécutaient les Juifs : ils les haïssaient partout où ils les trouvaient; et l'aversion qu'ils avaient pour eux les leur faisaient proscrire et bannir dans tout l'univers.

2. Ces « élus » dont il parle sont les chrétiens qui devaient se trouver engagés au milieu des Juifs durant ce siége. Il empêchait par ces paroles qu'on ne rejetât un jour la cause de tant de maux sur ses fidèles, et il déclare que bien loin d'avoir souffert ces extrémités à cause des chrétiens qui étaient mêlés parmi eux, les Juifs en auraient au contraire souffert beaucoup davantage sans la considération de

ses élus. Si Dieu avait permis que cette guerre durât encore un peu, il ne serait pas resté un Juif. Mais il la fit cesser, parce qu'il ne voulut pas que ceux d'entre eux qui étaient fidèles périssent avec ceux qui demeurèrent incrédules et endurcis dans leur opiniâtreté. C'est pour ce sujet qu'il prédit que « ces jours seront abré- « gés à cause des élus », pour donner quelque consolation à ses fidèles qui seraient surpris dans ce siége, et pour les faire respirer dans l'assurance qu'il leur donnait par avance qu'ils ne périraient pas dans cette extrême misère.

Si donc Dieu, dans sa providence, veille avec tant de soin sur ses élus en ce monde, que, pour les délivrer de leurs maux, il veut bien, en leur faveur, en délivrer en même temps les plus méchants et les plus impies ; si la considération de ses fidèles et de ses élus le porte à ne pas perdre la race des Juifs, jugez, mes frères, ce que ses élus doivent attendre de lui au jour des récompenses.

Et remarquez que Jésus-Christ représente toutes ces choses à ses disciples pour les encourager et pour les rendre plus fermes dans les périls dont ils se verraient environnés. Et c'est dans ce dessein qu'il leur fait voir par avance un peuple accablé de maux dont il ne pourrait attendre comme eux aucune récompense à l'avenir, et qui seraient au contraire le commencement d'une éternelle misère. Mais il ne leur dit pas ceci seulement pour les consoler ou pour les encourager. Il le fait encore pour les retirer insensiblement des mœurs et des coutumes des Juifs. Car s'il n'y a plus rien à espérer pour les Juifs, et si leur temple ne doit plus être rebâti, n'est-il pas visible que leur Loi doit aussi cesser ?

Mais le Fils de Dieu ne s'explique pas si clairement aux Juifs sur tous ces malheurs à venir, afin qu'ils ne s'abattent pas avant le temps. Il n'aborde pas ce discours comme de lui-même. Il pleure d'abord sur cette ville, lorsqu'il la regarde, et il oblige ainsi ses apôtres à lui en faire remarquer les grands édifices, pour prendre occasion de leur prédire l'avenir, en répondant seulement aux questions qu'ils lui avaient faites.

Il y a sujet d'admirer ici la sagesse de l'Esprit de Dieu qui n'a pas permis que saint Jean écrivît ces choses ; comme il a survécu longtemps à la ruine de Jérusalem, on eût pu croire qu'il n'en parlait qu'après en avoir vu l'événement, et seulement parce qu'il avait vu ces choses. Mais cette guerre et ces malheurs ont été rapportés par les autres évangélistes qui sont morts longtemps avant qu'ils arrivassent, et qu'ils en eussent rien pu voir, afin qu'on remarquât mieux la force de la prédiction de Jésus-Christ.

« Que si quelqu'un vous dit alors : Le « Christ est ici, ou, il est là, ne le croyez « point (23) ». Après que Jésus-Christ a achevé de parler de ce qui regarde Jérusalem, il passe à son dernier avènement, et il marque quels seront les signes qui le devaient précéder, et qui seraient très-utiles non-seulement à ceux à qui il parlait alors, mais encore à nous. Ce mot « d'alors », comme je l'ai souvent fait remarquer, ne marque pas une suite, puisque, dans ce cas, l'Evangéliste se sert du mot : « Aussitôt après » ; comme lorsqu'il dit : « Aus- « sitôt après ces jours d'affliction » ; mais ce mot n'a rapport qu'au temps auquel les choses prédites arriveront : c'est ainsi que nous avons vu au commencement de cet évangile, que cette expression : « En ces jours-là Jean- « Baptiste vint », ne marquait pas un temps qui suivît immédiatement ce qui venait d'être rapporté, mais un autre qui n'arriva que longtemps après. C'est la coutume de l'Ecriture d'user de ces manières de parler. Elle passe donc ici tout cet intervalle de temps qui doit être compris depuis la prise de Jérusalem jusqu'à la fin du monde.

« Que si quelqu'un vous dit alors : Le Christ « est ici, ou, il est là, ne le croyez point ». « Parce qu'il s'élèvera de faux christs et de « faux prophètes qui feront des prodiges et des « choses étonnantes jusqu'à séduire, s'il était « possible, les élus mêmes (24) ». « Vous voyez « que je vous en avertis auparavant (25) ». Il commence à les avertir de se défier du lieu, en leur exposant les signes de son second avènement et les marques par lesquelles ils pourraient reconnaître ceux qui les voudraient tromper : « Si quelqu'un vous dit alors : Le « Christ est ici, ou, il est là, ne le croyez point ». Car le second avènement du Sauveur ne sera pas, comme le premier, renfermé dans un coin du monde ou dans l'obscurité de Bethléem. Il ne demeurera point inconnu aux hommes. Il sera, au contraire, si visible, qu'il n'aura besoin d'être annoncé par personne. Ce sera alors un miracle très-considérable de la part du Sauveur, de paraître de telle sorte que personne ne puisse douter que c'est lui.

Il est à remarquer que Jésus-Christ ne parle plus ici de guerre, mais de « séducteurs ». Il est vrai que ces sortes de gens ont commencé à paraître dans l'Eglise dès le temps même des apôtres : « Ils viendront », dit Jésus-Christ, « et en séduiront plusieurs » ; mais ceux qui précéderont le second avènement de Jésus-Christ seront beaucoup plus dangereux, puisqu'ils feront de si grands miracles qu'ils pourraient séduire les élus même, si cela était possible. Le Fils de Dieu marque ici l'Antechrist, et montre que quelques-uns se dévoueront aveuglément à lui pour lui servir de ministres. Saint Paul, parlant de l'Antechrist, l'appelle « un homme de péché, un enfant de perdition ». Et il ajoute ensuite : « Cet impie doit « venir accompagné de la force de Satan, avec « toute sorte de prodiges, de signes et de miracles trompeurs, et avec toutes les illusions « qui peuvent porter à l'iniquité pour séduire ceux qui sont destinés à la perdition ». (II Thess. II, 9.) Mais pesez bien, mes frères, jusqu'où doit aller la vigilance que Jésus-Christ nous oblige d'avoir sur nous-mêmes.

« Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, ne sortez point pour y aller : Le voici « dans un lieu caché de la maison, ne le croyez « point (26) ». Il ne dit point : Allez-y, mais ne les croyez pas, mais n'y allez pas même, et n'y entrez point. Car ils doivent tromper beaucoup de monde, parce qu'ils feront même des miracles pour séduire plus aisément. Après avoir ainsi parlé de l'Antechrist, et nous avoir représenté de quelle manière il viendra, et en quel lieu il sera, le Sauveur commence ensuite à parler de lui-même et à nous décrire de quelle manière se fera son second avènement.

3. « Comme un éclair qui sort de l'Orient « paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident ; ainsi « paraîtra l'avènement du Fils de l'homme « (27) ». Vous savez, mes frères, comment paraît un éclair. Il n'a besoin ni de précurseur ni de héraut pour annoncer sa venue. Il paraît en un moment à tout le monde sans qu'on en puisse douter. C'est ainsi que le Sauveur paraîtra tout d'un coup par toute la terre dans l'éclat de la gloire dont il sera accompagné. Il ajoute à cela un autre signe. « Partout où le corps se trouvera, les « aigles s'y assembleront (28) », marquant par ce mot « d'aigles », une multitude d'anges, de martyrs et d'autres saints. Il parle ensuite de signes pleins de terreur et d'épouvante.

« Mais aussitôt après ces jours d'affliction, « le soleil sera obscurci, et la lune ne communiquera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront « ébranlées (29) ». Il marque qu' « aussitôt « après ces jours », c'est-à-dire après les jours de l'Antechrist et des faux prophètes, il arrivera de grandes afflictions, à cause du grand nombre des séducteurs, quoique cela ne doive pas durer longtemps. Car si la bonté de Dieu envers ses élus a abrégé la guerre des Juifs, combien doit-on plus croire qu'il ne souffrira pas que cette dernière tentation soit longue? C'est pourquoi il dit précisément : « Aussitôt après ces jours d'affliction, etc. » Il promet le remède presque aussitôt que le mal commence, et d'assister ses élus de son secours, lorsque de faux prophètes et de faux christs tâcheront de les tromper. Car le monde se trouvera réduit alors à d'étranges extrémités.

Mais comment le Fils de Dieu fera-t-il remarquer son avènement? Ce sera par le changement qui se fera dans toutes les créatures. Car « le soleil sera obscurci » ; non parce que sa lumière sera détruite et anéantie, mais parce qu'elle sera effacée par l'éclat encore plus grand de Jésus-Christ qui viendra juger les hommes : « Les étoiles tomberont du ciel ». Car à quel usage pourraient-elles encore servir, puisqu'il n'y aura plus de nuit? « Les vertus « du ciel seront ébranlées », et avec raison, parce qu'elles verront cette révolution générale de toute la nature. Car si, lorsque les astres ont été créés, les mêmes vertus ont été frappées d'étonnement, selon cette parole de Job : « Quand les astres ont été créés, tous « mes anges ont élevé leurs voix pour me « louer (Job. XXXVIII, 2) : elles seront alors bien plus justement surprises, lorsqu'elles verront tous ces astres éclipsés, toute la terre dans l'épouvante, tous les hommes saisis de crainte en présence de leur Juge ; tout le monde rassemblé devant ce tribunal terrible, et chaque homme en particulier depuis Adam, y rendre compte de ses actions.

« Et le signe du Fils de l'homme paraîtra « alors dans le ciel (30) ». C'est-à-dire, sa croix qui paraîtra alors plus éclatante que le soleil, dont la lumière est souvent offusquée par un nuage, au lieu que celle de la croix brillera alors plus que les rayons de cet astre, sans que rien la puisse obscurcir. Mais pourquoi Jésus-Christ fera-t-il paraître alors ce signe, sinon

pour confondre l'orgueil et l'insolence des Juifs, et pour rendre sa croix même la marque de sa justification et le trophée de son innocence? Il ne se contentera pas de montrer seulement ses plaies, mais il fera voir encore ce bois sacré sur lequel on l'a fait mourir si cruellement et si honteusement, tout couvert des rayons de sa majesté et de sa gloire.

« Et alors toutes les tribus de la terre se « frapperont la poitrine (30) ». Les hommes n'auront plus besoin de témoin ni d'accusateur pour les convaincre de leur crime. La seule vue de la croix les remplira de confusion. Ils « se frapperont la poitrine » parce qu'ils n'auront tiré aucun avantage d'une mort si salutaire, et qu'ils auront méprisé Celui qu'ils devaient adorer attaché à cette croix. Considérez, mes frères, de quelle manière Jésus-Christ représente la terreur de son dernier avènement, et comme pour relever le courage de ses disciples, il dit d'abord ce qui se verra de plus triste, et rapporte ensuite ce qui doit être plus consolant. Il les fait souvenir de sa passion et de sa résurrection en leur parlant de l'éclat de sa croix; et il les encourage par ce souvenir à n'en point rougir durant cette vie, puisqu'il la fera paraître alors devant lui dans une si grande gloire, comme un signe qui marquera son prochain avènement. Un autre évangéliste dit : « Ils verront quel est celui qu'ils ont percé ». (Jean, XIX, 37.) C'est ce qui fera soupirer alors toutes les tribus de la terre, lorsqu'elles verront que leur Juge sera celui même qu'elles auront crucifié.

« Et ils verront le Fils de l'homme qui vien« dra sur les nuées du ciel avec une grande « puissance et une grande gloire ». Parce que le Sauveur avait parlé de sa croix, il marque ici qu'on le verra non sur la croix, « mais sur « les nuées du ciel avec une grande puissance « et une grande gloire ». Car il ne faut pas que cette « croix », qui paraîtra alors au milieu de l'air, nous fasse craindre encore quelque chose de triste pour le Sauveur. Il ne faut point douter qu'il ne paraisse alors revêtu de gloire. Il ne fera voir sa croix que pour condamner le crime de ceux qui l'y ont attaché sans être obligé de les en accuser lui-même. Il fera comme quelqu'un qui, ayant été frappé d'une pierre, porterait la pierre même, ou ferait voir ses habits ensanglantés pour prouver le mauvais traitement qu'il a souffert. Il descendra du ciel sur « une nuée » de même qu'il y est monté. « Toutes les tribus » voyant ces choses « pleureront », mais leur malheur ne se bornera pas à pleurer. Ces coupables pleureront seulement pour se condamner eux-mêmes, pour que leurs larmes témoignent de leurs péchés.

« Mais il enverra ses anges qui feront enten« dre la voix éclatante de leur trompette, et « qui rassembleront ses élus des quatre vents « et des quatre coins du monde, depuis une « extrémité du ciel jusqu'à l'autre (31) ». Lorsque vous entendez ces choses, mes frères, représentez-vous quel sera le regret de ceux qui ne seront point rassemblés avec les élus. Jésus-Christ déclare qu'ils ne seront pas seulement punis en cette vie, mais aussi dans l'autre. Et comme il assurait auparavant qu'ils diraient : « Béni soit celui qui vient au nom du Sei« gneur », il assure ici de même qu'ils se frapperont la poitrine.

Après avoir prédit des guerres et des maux qui seraient sans nombre, il ne veut pas que l'on croie que le malheur des méchants se terminerait à cette vie. Il déclare qu'ils passeront de la terre dans les enfers, et des misères de l'une dans les supplices de l'autre. Il prédit qu'il les séparera de ses élus, qu'il les condamnera à demeurer avec les démons, « et qu'ils « se frapperont la poitrine ». Et lorsqu'il menace ainsi les Juifs, il console ses disciples en leur faisant voir de combien de maux sa grâce les délivrera, et de quels biens elle les comblera un jour.

4. Mais puisque le Sauveur viendra si manifestement lui-même, pourquoi appellera-t-il ses élus par ses anges, sinon pour honorer « encore ses élus par le ministère de ces bien« heureux esprits » ? Saint Paul semble être contraire à ce que dit l'Evangéliste. Car il dit que les élus « seront emportés dans les nuées ». Lorsqu'il parle de la résurrection, il dit : « Le « Seigneur descendra du ciel aussitôt que le « signal aura été donné par la voix de l'ar« change ». (I Thess. IV, 16.) Mais il faut répondre à cela, mes frères, que les anges d'abord rassembleront les élus, et qu'après qu'ils les auront ainsi rassemblés, ils seront emportés dans les nuées. Et tout ceci se passera en un moment. Car il n'appellera pas ses élus en demeurant lui-même au haut des cieux. Il viendra au milieu des airs au signal de la trompette. Vous me demanderez peut-être pourquoi on entendra ces « trompettes » et

ces « sons » ? Ce sera pour réveiller les esprits, pour les animer et pour leur inspirer de la joie, pour imprimer la terreur de ce jugement, et pour représenter les regrets de ceux que ce Juge irrité rejettera, et qu'il bannira éternellement de son royaume.

Je ne puis, mes frères, m'empêcher de déplorer notre malheur, lorsque je pense à ce jour terrible. Au lieu que nous devrions être dans la joie quand on nous en parle, nous sommes au contraire saisis de frayeur et abattus de tristesse. Mais peut-être qu'il n'y a que moi qui me trouve dans cette disposition, et que pendant que je suis frappé de crainte vous n'avez que de la joie. Car pour moi, je vous avoue que lorsque je me retrace l'image de ce jugement futur, je suis pénétré de crainte, et que la douleur dont je suis percé me fait fondre en larmes.

Comme je n'ose espérer aucune part à ce bonheur que Jésus-Christ vient de promettre à ses apôtres, il me semble que je me vois dépeint dans ce qui est dit ensuite de ces vierges insensées et de ce méchant serviteur qui ne fit pas profiter le talent qu'il avait reçu de son maître. Ces exemples m'épouvantent et m'arrachent les larmes des yeux, lorsqu'ils me représentent dans quelle confusion nous serons alors, de quelle gloire nous serons privés, de quel bonheur nous serons exclus, non pour un temps qui ait ses bornes et ses limites, mais pour une éternité, et tout cela parce que nous n'aurons pas voulu endurer ici un peu de travail.

Si le joug que Jésus-Christ nous impose était pesant, et si sa loi était pénible, quoiqu'on dût encore s'y soumettre, les lâches néanmoins et les négligents pourraient alors se couvrir de quelque excuse apparente. Ils représenteraient la difficulté des préceptes, la longueur des travaux et la pesanteur de ce joug qu'on leur aurait imposé. Mais maintenant tous ces prétextes même nous sont ôtés. Nous n'avons point de travaux ni de peines dont nous nous puissions couvrir. C'est là sans doute, mes frères, ce qui nous sera plus insupportable que l'enfer même, lorsque nous reconnaîtrons que, pour avoir voulu nous épargner un travail si léger, nous nous serons attirés une éternité de peines. Le temps de cette vie est court. Le travail n'est rien, et nous nous laissons aller au relâchement et à la mollesse. C'est sur la terre que vous combattez, et c'est dans le ciel que sera votre couronne. Ce sont les hommes qui vous affligent et qui vous outragent, et ce sera Dieu qui vous consolera et qui vous couronnera de sa gloire. Vous n'avez à courir qu'un moment, et au bout de votre carrière il vous offre un prix et un repos qui ne finira jamais. Vous combattez dans un corps corruptible, et vous serez récompensé dans un corps incorruptible.

Mais nous devons considérer, mes frères, avec grande attention, que quelque répugnance que nous ayons à souffrir pour Jésus-Christ, nous souffrirons néanmoins beaucoup sur la terre. Refusez tant que vous voudrez de mourir pour celui qui est mort pour vous, vous n'en deviendrez pas pour cela immortels. Et quelque passionnés que vous soyez pour vos richesses, elles vous quitteront un jour malgré vous, et vous ne les emporterez pas en sortant du monde. Jésus-Christ ne vous demande que des choses que vous seriez contraints de quitter bientôt, et la mort au moins vous arrachera ce que vous aurez refusé de donner à Jésus-Christ. Je vous exhorte à prévenir cette nécessité par un renoncement volontaire, et de faire de bon gré ce que vous ferez enfin malgré vous.

Dieu ne vous demande qu'une chose, qu'en faisant ce que vous ferez pour l'amour de lui, vous le fassiez de bon cœur, et non par contrainte. Peut-on rien trouver de plus aisé et de plus facile ? Souffrez pour moi, nous dit-il, ce qu'il vous faudrait nécessairement souffrir. Ayez seulement cette intention, et cela me suffira. Vous voulez donner votre argent à un homme pour le faire profiter, donnez-le-moi à moi-même. Il profitera davantage et sera plus assuré. Vous voulez porter les armes pour un prince de la terre, faites la guerre sous mes étendards, et je vous récompenserai d'une gloire que tous les princes ensemble n'ont pas le pouvoir de vous donner.

Lorsque vous voulez vendre quelque chose, vous le donnez à celui qui vous en offre davantage, et vous rejetez le Fils de Dieu lorsqu'il vous offre sans comparaison plus que tout le monde ne peut vous donner. D'où vient cette aversion que vous avez pour lui ? D'où vient cette guerre que vous lui faites ? Comment vous excuserez-vous un jour de n'avoir pas préféré Dieu à un homme pour les mêmes raisons pour lesquelles vous avez coutume de préférer un homme à un homme ?

Pourquoi, vous dit-il, voulez-vous mettre en

dépôt votre trésor dans la terre? Que ne m'en rendez-vous le dépositaire? Le maître de la terre ne vous paraît-il pas plus propre pour assurer votre bien, que la terre? La terre ne vous peut rendre que ce que vous lui avez prêté. Elle en perd même, et elle en gâte souvent quelque chose. Mais Jésus-Christ ne vous ôte rien de tout ce que vous lui avez confié. Il a pour vous une bonté infinie. Si vous voulez lui donner votre argent à usure, il est toujours prêt à l'accepter. Si vous voulez semer, vous dit-il, je vous donnerai un champ où vous recueillerez au centuple; et si vous voulez bâtir, je vous donnerai un fonds où vous bâtirez pour l'éternité. Pourquoi voulez-vous traiter avec des hommes qui sont si pauvres, qui ne vous rendront point votre argent ou qui ne vous le rendront qu'en partie. Traitez plutôt avec Dieu, qui s'engage à vous donner beaucoup pour peu que vous lui aurez prêté.

5. Mais rien de tout cela ne nous touche, et nous aimons mieux un commerce bas et honteux qui est pour nous une semence de procès et une source de querelles et de calomnies. N'est-il donc pas bien juste qu'il nous punisse très-sévèrement, puisque quand il nous fait de si grandes offres nous nous opiniâtrons toujours à les rejeter? Il nous prévient et il nous dit lui-même : Je m'offre à vous pour faire ce que vous voudrez. Soit que vous désiriez d'être paré des mêmes ornements que moi, soit que vous vouliez être revêtu des mêmes armes, soit que vous souhaitiez d'être à la même table que moi, ou de marcher par le chemin où je marche, ou de régner dans la ville dont je suis moi-même l'ouvrier et l'architecte, ou de vous bâtir une maison sur un fonds qui est à moi : vous pouvez faire tout ce que vous voudrez. Non-seulement je n'en exigerai aucune récompense de vous, mais je croirai même vous en être redevable. Que pouvez-vous trouver qui égale ma bonté? Je suis moi seul votre père, votre nourricier et votre époux. Je suis la maison où vous habitez, la racine qui vous soutient, le fondement qui vous porte et le vêtement qui vous couvre. Je suis tout ce que vous voulez que je vous sois. Vous ne pouvez manquer avec moi d'aucune chose. Je serai même celui qui vous servira : puisque je suis venu au monde non pour y être servi, mais pour y servir les autres. Je suis votre ami, je suis la tête et le chef du corps dont vous êtes les membres; je suis votre frère, je suis votre sœur, je suis votre mère, je suis votre tout. Ayez soin seulement de vous unir à moi très-étroitement. Je suis devenu pauvre pour vous enrichir. J'ai souffert la croix pour vous racheter. J'ai voulu mourir et être enseveli pour vous tirer de la mort et du tombeau, et après être descendu pour vous au fond des enfers, je prie maintenant mon Père pour vous au plus haut des cieux. Vous me tenez lieu de tout. Vous êtes mon frère, vous êtes mon ami, vous êtes mon cohéritier et l'un de mes membres. Que désirez-vous davantage? Pourquoi fuyez-vous celui qui vous aime tant? Que faites-vous dans le monde par tous vos empressements, sinon de travailler à vous rendre misérable, de verser de l'eau dans un vase percé, de tirer l'épée contre le feu et de lutter contre l'air? Pourquoi courez-vous tant sans avoir un but où vous tendiez? Chaque art a le sien; mais quel est le vôtre, sinon le vide et le néant, selon la parole du Sage : « Vanité des vanités, et tout « n'est que vanité ».

Allons ensemble aux tombeaux des morts. Venez me montrer votre père ou votre femme. Faites-m'y voir ceux qui étaient ici revêtus de pourpre, qui étaient superbement traînés dans des chars de triomphe, qui conduisaient les armées, qui étaient environnés de gardes et accompagnés d'une foule d'officiers; ceux qui frappaient insolemment les uns, qui mettaient les autres en prison, qui tuaient ou sauvaient de la mort ceux qu'ils voulaient. Montrez-moi, dis-je, ces personnes. Je ne vois maintenant que des os secs et pourris, que des vers, que des araignées, qu'un peu de poussière et de pourriture. Toutes ces grandeurs sont évanouies comme une ombre, comme un songe, comme une fable et comme un tableau, si l'on peut dire néanmoins qu'il s'y trouve même la réalité d'une image. Et plût à Dieu que tout se terminât à ce néant. Mais si d'un côté toutes ces grandeurs, tous ces honneurs et tous ces plaisirs se sont évanouis comme une ombre, ils ont produit de l'autre une misère stable et réelle, qui subsistera éternellement. Les violences, les injustices, les impuretés, les adultères et tous les autres crimes ne se réduisent point en cendres comme nos corps. Toutes nos œuvres suivent nos âmes dans l'autre vie, et nos actions aussi bien que nos paroles y sont écrites sur la pierre et le diamant.

De quels yeux donc contemplerons-nous alors Jésus-Christ? Si nous n'avons pas assez

de hardiesse pour oser regarder notre Père, lorsque nous l'avons offensé, comment oserons-nous alors jeter les yeux sur celui qui a plus de tendresse pour nous que les pères de la terre n'en peuvent avoir pour leurs enfants? Comment pourrons-nous supporter ses regards lorsque nous serons au pied de son tribunal, et qu'on examinera avec tant de sévérité toutes les actions de notre vie?

Que s'il se trouve quelqu'un, mes frères, qui ne croie point ce jugement dont Jésus-Christ nous menace, qu'il considère ce qui se passe en ce monde. Qu'il voie tant de misérables dont les uns gémissent dans les prisons, les autres sont condamnés aux métaux, les autres pourrissent sur un fumier, les autres sont tourmentés par les démons, les autres tombent dans l'égarement d'esprit, les autres souffrent des maladies incurables, les autres sont accablés de la pauvreté, les autres endurent la faim et les dernières extrémités, et les autres enfin soupirent dans une très-dure servitude. Représentez-vous, dis-je, tous ces maux, et dites-vous à vous-même que Dieu ne permettrait point que tous ces hommes souffrissent tant, s'il ne devait punir de même ceux qui ne sont pas moins coupables qu'eux. Que si vous voyez quelquefois des méchants qui ne souffrent rien en ce monde, c'est une marque que Dieu réserve leur punition pour un autre temps. Etant juste comme il est, et le commun Seigneur de tous, il ne laisserait pas les uns impunis pendant qu'il traite si sévèrement les autres, s'il ne leur réservait ailleurs un très-grand supplice.

Considérons donc, mes frères, ces vérités terribles. Humilions-nous profondément devant Dieu. Que ceux qui jusqu'ici n'avaient point cru le jugement à venir, commencent maintenant à le croire et à le craindre, afin que, vivant tous ici d'une manière digne du ciel, nous évitions les supplices de l'enfer et nous méritions de posséder les biens éternels, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVII.

« COMPRENEZ CECI PAR UNE PARABOLE TIRÉE DU FIGUIER. LORSQUE SES BRANCHES SONT DÉJA TENDRES ET QU'IL POUSSE SES FEUILLES, VOUS SAVEZ QUE L'ÉTÉ EST PROCHE. DE MÊME LORSQUE VOUS VERREZ TOUTES CES CHOSES ARRIVER, SACHEZ QUE LE FILS DE L'HOMME EST PROCHE, QU'IL EST A LA PORTE ». (CHAP. XXIV, 32, 33, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

ANALYSE.

1. Parabole du figuier qui annonce l'été par ses feuilles qui commencent à pousser.— Qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces mots : *que le Père seul connaît le dernier jour*, à l'exclusion du Fils.
2. Que le dernier avènement du Christ sera aussi éclatant qu'inattendu. — Puissance éphémère de l'Antechrist.
3. Pourquoi Jésus-Christ a voulu que chacun de nous ignorât sa dernière heure. — Comment il convient d'entendre en général certaines expressions de forme dubitative dont Dieu se sert dans l'Ecriture.

4.-6. Contre les riches qui ne font point part de leurs biens aux pauvres.— Qu'ils doivent se considérer comme les dispensateurs de leurs richesses, et non comme en étant les propriétaires et les maîtres. — Que ce ne leur est pas assez de ne point voler le bien des autres; qu'ils doivent donner du leur.— Contre les dépenses de la table.— Contre ceux qui sont indifférents pour le salut de leur prochain. — Combien le soin qu'on a du salut de ses frères, plaît à Dieu. — Excellente instruction aux personnes mariées pour la conduite de leurs familles.

1. Cette parole que le Fils de Dieu avait dite à ses apôtres : « Aussitôt après ces jours d'af« fliction », leur ayant fait désirer avec ardeur de savoir quand viendrait ce temps, et particulièrement le jour du jugement dernier, Jésus-Christ leur propose à dessein cette para-

bole du figuier, pour leur faire voir que le temps qui se passerait entre ces jours d'affliction et celui de son avènement, ne serait pas long. Il leur apprend cette vérité non-seulement par la parabole qu'il leur propose, mais encore plus par ces paroles suivantes : « Sachez « qu'il est à la porte ».

Mais il faut remarquer dans cet exemple du figuier, qu'il prédit à ses élus que ce jour leur sera comme le commencement d'un printemps et d'un été spirituel qui succédera à l'hiver si pénible de ce monde, et qu'il menace au contraire les réprouvés de toutes les horreurs d'un hiver dont l'éternité malheureuse suivra la beauté si courte et si trompeuse de l'été de cette vie.

Mais le Fils de Dieu n'apporte pas cette comparaison du figuier seulement pour marquer cet intervalle qui se passerait entre les maux qu'il prédit et le jour de son jugement, il pouvait le faire d'une autre manière. Il veut encore nous faire voir combien ce qu'il dit était véritable, en marquant qu'il arriverait aussi infailliblement que l'été arrive quand le figuier commence à fleurir. Nous l'avons déjà vu ailleurs, lorsqu'il veut nous assurer qu'une chose doit certainement arriver, il se sert toujours des comparaisons prises de la nature dont le cours est réglé par un ordre stable qui ne manque jamais.

L'apôtre saint Paul a souvent imité cette conduite. Et comme Jésus-Christ en parlant de la résurrection use de cette comparaison : « Si le grain de froment ne meurt après qu'il « est tombé dans terre, il demeure seul; mais « s'il meurt, il apporte beaucoup de fruits ». (Jean, XII, 24.) Saint Paul aussi écrivant aux Corinthiens se sert du même exemple : « In- « sensés que vous êtes, ce que vous semez ne « reçoit point de vie s'il ne meurt ». (I Cor. XV, 36.) Mais pour empêcher ses disciples de lui demander quand ces choses arriveraient, il les prévient de la sorte.

« Je vous dis en vérité que cette génération « ne passera point que toutes ces choses ne « soient accomplies (34) ». Il rappelle dans leur mémoire tout ce qu'il vient de leur dire. Car qu'entend-il par « toutes ces choses », sinon les guerres de Jérusalem, la famine, la peste, les tremblements de terre, les faux christs et les faux prophètes, la prédication de l'Evangile dans tout le monde, les séditions, les troubles et toutes les autres choses qui doivent arriver avant que Jésus-Christ vienne juger le monde. Par « cette génération » il n'entend pas ceux qui vivaient alors, mais les fidèles qui croyaient en lui. Car on voit dans l'Ecriture qu'on donne ce nom de « génération » non-seulement à une certaine durée de temps, mais encore à une certaine forme de vie. C'est en ce sens qu'il est dit : « C'est là la génération de ceux qui cher- » chent le Seigneur ». (Ps. XIV, 7.) Comme donc Jésus-Christ avait dit auparavant : « Il « faut que tout cela arrive, et néanmoins cet « Evangile sera prêché partout », il confirme encore cela par ce qu'il dit maintenant, savoir que toutes ces choses arriveront, et que néanmoins « la génération » de ses fidèles ne passera pas, parce qu'elle ne pourra être ébranlée par aucun des maux qu'il a prédits. Jérusalem sera ruinée de fond en comble, presque toute la nation des Juifs sera éteinte; mais rien ne pourra nuire aux élus. Ni la faim, ni la peste, ni les tremblements de terre, ni le trouble et les mouvements de la guerre, ni les faux christs, ni les faux prophètes, ni les séducteurs, ni les trompeurs, ni les personnes scandaleuses, ni les faux frères, ni aucun autre mal semblable ne pourra les surmonter. Et pour les encourager encore davantage, il ajoute :

« Le ciel et la terre passeront, mais mes « paroles ne passeront point (35) ». Quelque solidité qui paraisse dans ces éléments, ils seront plutôt détruits que mes paroles ne passeront. Si quelqu'un, mes frères, ne croit pas cette parole du Sauveur, qu'il considère tout le reste de ce qu'il a dit, et s'il le trouve véritable, qu'il juge de l'avenir par le passé. Qu'il examine ce que Jésus-Christ a prédit, et l'événement des moindres circonstances qu'il a marquées l'assurera de la vérité de cette dernière prédiction.

Il nomme particulièrement « le ciel et la « terre » pour marquer que son Eglise serait plus stable que ces deux éléments, et pour montrer en même temps qu'il était le créateur de l'univers. Comme il parlait si affirmativement de la consommation de toutes choses, et qu'il était assez difficile de croire ces prophéties, il rappelle à la pensée de ses disciples le ciel et la terre, afin que se souvenant de la puissance infinie avec laquelle il les avait créés autrefois, ils fussent plus aisément persuadés de la vérité de ses paroles.

« Or, nul autre que mon Père ne sait ce jour

« et cette heure, pas même les anges du ciel « (36) ». Il ajoute à dessein que les anges ne savaient rien de ce jour, afin d'ôter à ses disciples le désir d'apprendre une chose que les anges même ne savaient pas; mais en disant que le Fils même ne le savait pas, non-seulement il leur ôte le désir de le connaître, mais la volonté même de s'en informer. Et pour confirmer ce que je dis, il ne faut que considérer ce qu'il dit à ses disciples après sa résurrection, et de quelle manière il arrête leur curiosité lorsqu'ils s'informaient trop curieusement de l'avenir. Car il prédit ici beaucoup de signes; mais il leur dit alors clairement : « Ce n'est pas à vous à savoir les temps et les « moments ». (Act. I, 7). Et pour qu'ils ne regardent point ce refus comme une marque de mépris, et qu'ils ne s'imaginent pas que le Sauveur les jugeait indignes de cette connaissance, il ajoute aussitôt : « Que le Père a mis « dans sa puissance [1] ». Car il a toujours au contraire témoigné avec grand soin à ses apôtres qu'il les traitait avec honneur, et qu'il ne leur voulait rien cacher. C'est pourquoi il attribue cette connaissance au « Père », et il la fait passer dans leur esprit pour une chose trop élevée au-dessus d'eux.

Si cela n'était de la sorte, et si ce que Jésus-Christ dit eût été vrai à la lettre, que le Fils de l'homme ne connaissait pas ce jour, quand commencerait-il à le connaître? Ne sera-ce que lorsque nous le connaîtrons nous-mêmes? Qui oserait prononcer ce blasphème? Le Fils connaît le Père, il le connaît aussi clairement et aussi distinctement qu'il est lui-même connu du Père, et il pourrait ignorer ce jour? L'Esprit de Dieu peut pénétrer les plus grands secrets de Dieu, et le Fils de Dieu ne pourrait connaître le jour de ce jugement dernier? Il sait quel jugement il doit porter de tous les hommes, il peut découvrir ce qu'il y a de plus caché dans les cœurs, et il ne saurait pas le jour auquel il les doit juger? Comment ce jour pourrait-il être inconnu à celui « par qui « tout a été fait et sans qui rien n'a été fait » ? Celui qui a fait les siècles n'a-t-il pas aussi créé les temps, et celui qui a créé les temps n'a-t-il pas aussi fait ce jour qui en fait une partie? Comment pourrait-il ignorer ce qu'il a fait lui-même?

2. Quoique vous ne soyez qu'un homme et qu'un peu de poudre, vous osez dire néanmoins que vous connaissez l'essence divine, et vous niez que Jésus-Christ connaisse quand le jour du jugement arrivera, lui qui est le Fils du Père éternel et qui demeure éternellement dans son sein? L'une de ces connaissances n'est-elle pas infiniment élevée au-dessus de l'autre? Comment donc vous en attribuez-vous une qui est si excellente, lorsque vous en refusez une beaucoup moindre au Fils de Dieu, « en qui sont cachés tous les trésors de la « sagesse et de la science » ? Mais quoique vous croyiez connaître l'essence de Dieu, je vous soutiens néanmoins que vous ne la connaissez pas, au lieu que le Fils de Dieu ne peut ignorer ce jour, et qu'il le connaît très-distinctement.

Après donc que Jésus-Christ nous a marqué tout ce qui doit précéder ce jour, et qu'il nous a montré ces temps comme tout proches, jusqu'à dire « qu'il était déjà aux portes », il ne veut pas nous déclarer le moment précis auquel arrivera ce jour, pour arrêter notre curiosité. Il semble qu'il nous dise : Si vous êtes assez curieux pour désirer de savoir quand viendra ce jour, je vous déclare par avance que je ne vous le dirai pas; mais si vous ne me demandez que les signes qui le préviendront, je ne vous les célerai pas, et je vous les marquerai même dans toutes leurs circonstances. Je vous ai assez fait voir que ce jour ne m'était pas inconnu. Je vous ai assez marqué les temps et particularisé les choses qui arriveront alors. Je vous ai laissé concevoir par la parabole du figuier, combien il y aurait d'intervalle depuis ce temps que je vous marque jusqu'à ce dernier des jours. Enfin, je vous ai conduits jusqu'aux portes, et si je ne veux pas vous les ouvrir, c'est pour votre bien. Mais pour leur donner encore une autre preuve que ce n'est point par ignorance qu'il refuse de leur déclarer ce jour, il ajoute encore un autre signe à celui qu'il vient de dire.

« Comme un peu avant le déluge les hom« mes mangeaient et buvaient, épousaient « des femmes, et mariaient leurs filles jus« qu'au jour où Noé entra dans l'arche (38). « Et qu'ils n'eurent aucune connaissance du « déluge jusqu'à ce qu'il fut arrivé, et qu'il eut « emporté tout le monde, il en sera de même « à l'avènement du Fils de l'homme (39) ». Il

[1] Ces dernières paroles ne sont pas de saint Matthieu, mais de saint Luc, dans les Actes des Apôtres, I, 7. Je ne trouve pas non plus dans le texte de saint Matthieu, ces mots : οὐδὲ ὁ Υἱὸς, qui sont dans le verset 36e, tel que saint Chrysostome le cite.

témoigne, par ces paroles, que, lorsqu'il viendra, il surprendra les hommes dans leurs plaisirs, et qu'ils ne s'attendront point à le voir. Saint Paul dit la même chose : « Lorsqu'ils « diront : Nous sommes en paix et en sûreté, « ils seront surpris tout d'un coup par une « ruine soudaine (I Thess. v, 3) » ; et pour montrer encore mieux combien cette ruine serait inespérée, l'Apôtre ajoute : « Comme une « femme grosse est surprise par les douleurs « de l'enfantement ». Mais comment peut-on allier ces deux choses si contraires, et comment Jésus-Christ dit-il : « Aussitôt après ces « jours d'affliction », puisque saint Paul, au contraire, dit que ce seront des jours de divertissements et de réjouissance ! Comment peut-on accorder la paix et la sûreté avec les afflictions et les maux? Je réponds que les insensés regarderont ces temps comme des temps de paix et de toutes sortes de biens. C'est pourquoi saint Paul ne dit pas : « Lorsqu'ils seront « en paix et en sûreté », mais « lorsqu'ils di- « ront : Nous sommes en paix et en sûreté », se servant à dessein de cette expression pour nous marquer leur insensibilité, qui sera semblable à celle des hommes qui vivaient du temps de Noé, lesquels ne laissaient pas de passer leur vie dans les délices, quoique menacés de tant de maux. Mais les justes n'auront rien de cette dureté si insensible et de cette étrange frénésie, puisqu'ils passeront alors toute leur vie dans la douleur et dans l'amertume.

Jésus-Christ nous apprend ici que lorsque l'Antechrist viendra, les pécheurs et tous ceux qui auront désespéré de leur salut, s'abandonneront à toutes sortes de plaisirs. Tout le monde sera plongé dans le luxe, dans les festins et la bonne chère. Et il cite un exemple qui a beaucoup rapport au sujet. Comme au temps de Noé, la vue même de l'arche qu'on bâtissait ne pouvait persuader les hommes que le déluge arriverait, et qu'ils ne laissaient pas de vivre toujours dans les délices, comme si Dieu ne les eût point menacés ; de même lorsque l'Antechrist viendra, et qu'il traînera avec lui l'horreur et l'effroi par une infinité de maux dont sa venue sera accompagnée, les hommes néanmoins n'en auront aucune crainte. Ils vivront dans une entière assurance, parce qu'ils seront possédés de leurs plaisirs comme d'une ivresse profonde qui leur ôtera tout le sentiment et toute l'appréhension de l'avenir. C'est ce qui fait dire à saint Paul que les hommes seront aussi surpris de ces malheurs, « que « l'est une femme grosse par les douleurs de « l'enfantement ».

Mais pourquoi Jésus-Christ ne rapporte-t-il pas plutôt l'exemple des Sodomites que celui de Noé? C'est parce qu'il aimait mieux rapporter l'exemple d'un malheur général et universel, afin que les cœurs les plus endurcis et les plus incrédules en fussent étonnés, et qu'ils jugeassent par le passé de ce qu'ils devaient craindre pour l'avenir. Il marque aussi, en rapportant cet exemple, qu'il est l'auteur de l'Ancien Testament et qu'il a fait tout ce qui est écrit, et il dit ensuite des choses qui font assez voir qu'il n'ignore pas quand viendrait ce jour.

« Alors de deux qui seront dans un champ, « l'un sera pris et l'autre laissé (40). De deux « femmes qui moudront dans un moulin, « l'une sera prise et l'autre laissée (41) ». Toutes ces circonstances, comme j'ai dit, font voir que Jésus-Christ n'ignorait pas quand viendrait le jour dont il parle, mais qu'il veut ôter aux apôtres le désir de s'en informer. Il connaît ce temps puisqu'il le compare aux jours de Noé ; il le connaît puisqu'il dit « que « de deux qui seront dans la campagne, l'un « sera pris et l'autre laissé » ; montrant en outre par ces paroles qu'il surprendrait indubitablement le monde, et qu'il viendrait lorsque tous les hommes seraient dans la paix et dans le repos. Il dit aussi qu'il y en aurait deux dans « le moulin », pour montrer encore le peu de crainte qu'on aurait de son dernier avènement. Enfin, il fait voir, par ces divers exemples, qu'il prendra et qu'il laissera indifféremment les esclaves et les maîtres : ceux qui vivent dans une pleine paix, ou dans le travail ; ceux qui sont dans les dignités ou dans les emplois les plus vils ; et comme il est dit dans l'Ancien Testament : « depuis celui « qui est assis sur le trône jusqu'à la dernière « esclave qui travaille dans un moulin ». (Exod. xi, 15.)

Comme Jésus-Christ avait déjà marqué avec quelle difficulté les riches se sauveraient, il montre au contraire ici qu'ils ne périraient pas tous, et que les pauvres ne seraient pas tous sauvés. Il assure qu'il s'en sauverait et qu'il en périrait de part et d'autre. Je crois qu'on peut encore conclure des paroles de Jésus-Christ qu'il viendra durant la nuit, et il sem-

ble que saint Luc autorise ce sentiment : « Je « vous dis qu'en cette nuit », dit cet évangéliste, « deux seront dans le lit, et que l'un sera « pris et l'autre laissé ». (Luc, XVII, 35.) Tout ceci, mes frères, ne fait-il pas voir combien Jésus-Christ pénétrait dans l'avenir? Enfin, pour prévenir toutes les questions superflues de ses disciples, il dit : « Veillez donc parce « que vous ne savez pas à quelle heure votre « Seigneur doit venir (42) ». Il ne dit pas qu'il ne le sait point, mais que ses apôtres ne le savent pas : « Vous ne savez pas à quelle heure « votre Seigneur doit venir ». Après les avoir insensiblement conduits jusqu'à l'heure et comme au moment auquel son avènement doit arriver, et qu'il leur en a parlé avec tant d'étendue, il quitte aussitôt ce sujet, et il les entretient d'autres choses, afin qu'ils se préparent et qu'ils s'encouragent au combat. « Veil« lez », leur dit-il, leur montrant que ce n'est que pour ce sujet qu'il leur cèle ce jour dont il leur parle.

3. « Car sachez que si le père de famille était « averti à quelle heure le voleur doit venir, il « est certain qu'il veillerait, et qu'il ne laisse« rait pas percer sa maison (43). Vous donc « aussi soyez toujours prêts, parce que le Fils « de l'homme viendra à l'heure que vous ne « pensez pas (44) ». C'est donc pour cela même qu'il les avertit de veiller et de se tenir toujours prêts, « parce qu'il viendra à l'heure qu'on ne « l'attendra pas », afin qu'étant toujours comme en suspens et dans l'attente de ce jour, ils s'appliquent à la pratique des vertus. Il semble qu'il leur dise : Si les hommes savaient précisément le jour de leur mort, ils s'y prépareraient sans doute avec grand soin, mais pour les tenir continuellement dans une appréhension qui leur est si utile, je ne veux point les avertir de ce jour, afin qu'en l'attendant à toute heure, ils soient dans une perpétuelle vigilance. Il s'appelle ici « Maître » et « Seigneur », aussi visiblement qu'en aucun autre endroit de l'Evangile. Ce qu'il fait, à ce qu'il me semble, pour confondre notre lâcheté et notre extrême indifférence. Les hommes du monde, leur dit-il, sont plus vigilants pour garder leur or, que vous ne l'êtes pour travailler à votre salut. Ils sont sur leurs gardes contre les voleurs et veillent pour n'être pas pillés, et vous, lorsque vous êtes assurés que votre Seigneur même doit venir, vous ne pouvez veiller pour l'attendre, afin de n'être pas surpris lorsqu'il viendra et qu'il vous fera paraître en sa présence. Pourquoi un père de famille, qui est averti que les voleurs veulent le surprendre, veille-t-il pour se défendre de leurs efforts, et que vous, qui êtes avertis aussi par moi-même que je dois venir, vous ne veillez pas afin que je ne puisse vous surprendre? Ce sommeil alors sera mortel, et tous ceux qui sont dans l'assoupissement tomberont indubitablement dans les maux que je vous prédis.

Après avoir parlé avec beaucoup d'étendue du jugement à venir, il adresse maintenant la parole aux docteurs et aux pasteurs de l'Eglise, et il leur marque quels supplices ils doivent craindre, ou quelle récompense ils doivent attendre. Il parle premièrement des bons, et il finit son discours en menaçant les méchants. « Qui est le serviteur fidèle et prudent « que son maître a établi sur tous ses servi« teurs, afin qu'il leur distribue la nourriture « au temps qu'il faut (45) ? Heureux ce servi« teur si son maître à son arrivée le trouve « agissant ainsi (46) ». Croyez-vous, mes frères, qu'en parlant ainsi : « Qui est le serviteur » ? Jésus-Christ ignore en effet quel il est? Tout à l'heure en entendant cette parole : « Nul ne le « sait », pas même le Fils, vous prétendiez pouvoir conclure que le Fils de Dieu ignorait littéralement le dernier jour du monde; de cette parole-ci : « Qui est » le serviteur, on pourrait tout aussi bien conclure que Jésus-Christ ignore quel est le bon serviteur. Direz-vous donc aussi que Jésus-Christ ne connaît pas qui est le serviteur prudent et fidèle? Je ne crois pas qu'il y ait personne d'assez déraisonnable pour oser le dire. On pouvait au moins se couvrir de quelque prétexte dans cette autre parole, mais dans celle-ci on ne le peut plus. Quoi donc! lorsque Jésus-Christ demandait à saint Pierre : « Pierre, m'aimez« vous (Jean, XXI, 15) » ? ignorait-il en effet que cet apôtre l'aimait? Ou lorsqu'il disait de Lazare : « Où l'avez-vous mis (Ibid. XI, 34) » ? ne savait-il pas le lieu dans lequel on l'avait enseveli? Ne voit-on pas que le Père même parle aussi de cette manière? N'est-ce pas lui qui disait à Adam : « Adam, où êtes-vous » ? (Gen. III, 9.) Et ailleurs : « Le cri de Sodome « et de Gomorrhe s'est multiplié devant moi. « Je descendrai donc pour voir s'ils agissent « en effet selon le cri qui vient à moi, ou si « cela n'est pas, afin que je le sache ». (Gen.

XVIII, 20.) Et ailleurs : Peut-être qu'ils m'é-« couteront, peut-être qu'ils deviendront sa-« ges» ? (Ezéch. XXIV, 6.) Et dans l'Evangile : « Peut-être qu'ils auront quelque respect pour « mon Fils ». (Luc, XX, 13.)

Quoique toutes ces expressions semblent témoigner quelque ignorance, néanmoins, lorsque Dieu s'en sert, ce n'est pas qu'il manque quelque chose à sa lumière, mais seulement qu'il descend jusqu'à nous et qu'il s'accommode à notre faiblesse. Ainsi, lorsqu'il demandait à Adam où il était, c'était pour lui faire connaître à lui-même ce déréglement de son cœur, qui le porta à excuser plutôt son péché qu'à le réparer. Lorsqu'il témoigne vouloir s'informer plus exactement du péché des Sodomites, c'est pour nous apprendre à ne point précipiter nos jugements, et à ne rien affirmer dont nous ne soyons très-assurés. Lorqu'il parle ainsi par Ezéchiel comme quelqu'un qui doute : « s'ils écoutent, s'ils deviennent sages », c'est pour empêcher qu'une prophétie plus claire, et qu'une assurance entière qu'ils ne l'écouteraient pas, ne fût à des âmes faibles comme un prétexte et une occasion de désobéissance, en croyant qu'après cet oracle de Dieu la désobéissance était devenue nécessaire et inévitable. Ainsi, cette parole de l'Evangile : « Peut-être « qu'ils auront quelque respect pour mon « Fils », n'est dite que pour témoigner à ses serviteurs ingrats qu'ils devaient au moins respecter ce Fils. Ce qu'il dit de même en ces deux endroits : « qu'il ne connaît pas ce jour », et « qui est le serviteur fidèle » ; il ne le dit que pour empêcher d'un côté ses disciples de s'informer de ce jour, et que pour montrer de l'autre que « ce serviteur fidèle » était quelque chose d'extrêmement rare, et d'infiniment précieux.

Et jugez, mes frères, quelle ignorance ces paroles supposeraient dans le Fils de Dieu, si on les prenait à la lettre ; puisqu'il ignorerait même celui qu'il « établirait sur toute sa fa-« mille ». Il appelle ce serviteur « heureux », et il ne saurait pas quel il est? « Qui est, » dit-il, « ce serviteur que le maître établira sur sa « maison? Heureux le serviteur que son maître « à son arrivée trouvera agissant de la sorte». Cette « fidélité » dont Jésus-Christ parle ici, ne regarde pas seulement celle qu'on doit apporter dans la dispensation de l'argent ; mais encore celle qu'on doit garder dans la dispensation de la parole, de la puissance des miracles et de tous les autres dons qu'on aurait reçus de Dieu.

On peut appliquer cette parabole aux princes et à tous ceux qui gouvernent les Etats. Car elle leur apprend à tous à contribuer au bien public autant qu'ils le peuvent, soit par leur sagesse, soit par leur autorité, soit par leurs richesses, soit par tous les autres avantages qu'ils possèdent, et non pas à en abuser pour perdre leurs sujets et pour se perdre eux-mêmes.

Jésus-Christ demande deux conditions principales et essentielles dans ce serviteur : la « fidélité » et la « prudence », car tout péché vient de quelque principe d'imprudence et de folie. Il l'appelle « fidèle », parce qu'il ne s'attribue rien de tout ce qui appartient à son maître, et qu'il ne dissipe point indiscrètement son bien. Et il l'appelle « prudent », parce qu'il sait dispenser à propos ce qu'on lui a confié. Nous avons nécessairement besoin de ces deux qualités pour être de bons serviteurs : l'une, de ne point usurper ce qui est à notre maître, et l'autre, de dispenser sagement tout ce qu'il nous donne comme en dépôt. Si l'une de ces deux qualités nous manque, le défaut de l'une rend l'autre imparfaite. Car si la fidélité de ce serviteur se bornait à ne rien voler, et qu'il consumât cependant le bien de son maître dans des dépenses inutiles, il serait sans doute très-coupable. Que si, au contraire, il ménageait cet argent, mais seulement à son avantage, et pour son propre intérêt, il mériterait encore d'être condamné.

Ecoutez donc ceci, vous tous qui êtes riches. Cette parabole ne regarde pas seulement les pasteurs et les docteurs de l'Eglise. Elle regarde aussi les riches du monde, puisque c'est entre les mains de ces deux sortes de personnes que Dieu met en dépôt toutes ses richesses. Il donne aux premiers celles qui sont les plus importantes, et il en donne d'autres aux derniers, qui, quoique moindres, ne laissent pas d'être encore fort considérables. Si donc, lorsque les pasteurs de l'Eglise vous dispensent avec une sage libéralité les richesses si précieuses de leur maître, vous ne témoignez cependant de votre côté dans l'administration d'autres richesses moins considérables que de l'ingratitude, en usant si mal d'un bien qui proprement n'est pas à vous, mais à votre maître, quelle excuse aurez-vous, lorsqu'il vous reprochera une infidélité si honteuse?

Mais avant que de parler de la punition que doit attendre ce serviteur ingrat et infidèle, parlons de la récompense de celui que son maître trouve dans le devoir, et qu'il honore de ses louanges.

« Je vous dis en vérité qu'il lui donnera la « charge de tous ses biens (47) ». Quelle plus grande gloire, mes frères, pouvons-nous nous figurer, et qui pourrait assez exprimer le bonheur de ce serviteur qui sera établi de Dieu même, le Créateur de toutes choses, et à qui tout obéit, « sur tous les biens qu'il possède »? C'est avec grande raison que Jésus-Christ appelle ce serviteur « prudent », parce qu'il a su qu'il ne devait pas perdre de si grands avantages en voulant s'en conserver de petits ; et parce qu'en vivant parmi les hommes avec une modération si sage, il a mérité de gagner le ciel. Jésus-Christ agit ensuite selon sa coutume, et après avoir encouragé ses disciples par la récompense qu'il promet aux bons, il les excite encore par la punition dont il menace les méchants.

4. « Mais si ce serviteur, méchant au con« traire, dit en son cœur : Mon maître n'est « pas près de venir (48). Et qu'il commence à « battre ses compagnons, et à manger et à « boire avec des ivrognes (49). Le maître de ce « serviteur viendra au jour où il ne l'attend « pas, et à l'heure qu'il ne sait pas (50). Et il « le séparera et lui donnera pour partage d'être « puni avec les hypocrites : C'est là qu'il y « aura des pleurs et des grincements de dents « (51) ». Si quelqu'un voulait ici rejeter sur Dieu la faute de ce serviteur, et dire que cette pensée ne lui est venue que parce qu'il ignorait le jour et l'heure où son maître devait venir : Nous lui répondrons au contraire qu'il tombe dans ce désordre, non parce qu'il ne connaissait pas ce jour, mais parce qu'il se servait de cette ignorance pour satisfaire sa passion et sa malice. Car pourquoi la même pensée ne venait-elle pas au serviteur « pru« dent » et « fidèle » ? C'est donc à vous que je m'adresse, ô homme coupable, ô serviteur ingrat et méchant! Qu'importe que votre maître ne soit pas près de venir? Pourquoi vous imaginez-vous même qu'il ne viendra point ? Et puisqu'il est certain qu'il doit venir, pourquoi ne vous préparez-vous pas à le recevoir ?

Aussi nous voyons dans son malheur, qui suit sa faute de bien près, que ce n'est point le Seigneur qui est lent à venir, et que cette longueur n'est que dans l'imagination de ce serviteur infidèle. Saint Paul nous montre clairement que le Seigneur ne sera pas longtemps à venir, lorsqu'il dit : « Le Seigneur est proche, « ne vous mettez en peine de rien ». Et : « Ce« lui qui viendra, viendra, et il ne différera « pas ». (Philip. IV, 5.) Mais écoutez ce qui suit, et remarquez avec quel soin Jésus-Christ rappelle à la mémoire de ses disciples ce jour qui leur est inconnu, témoignant ainsi que ce souvenir leur était très-avantageux, et qu'il était capable de les réveiller de leur assoupissement. Et on ne doit point s'arrêter à considérer si plusieurs n'ont retiré aucun avantage de ces pensées si salutaires, puisque bien d'autres considérations qui servent beaucoup à plusieurs, leur sont devenues entièrement inutiles. Dieu fait toujours ce qu'il doit, quoique nous ne fassions pas ce que nous devons.

Qu'ajoute donc Jésus-Christ dans la suite ? « Il viendra au jour qu'il ne l'attend pas, et à « l'heure qu'il ne sait pas » ; et il lui fera souffrir ce qu'il mérite. Considérez combien de fois Jésus-Christ représente l'incertitude et l'ignorance de ce jour ; pour faire mieux comprendre à ses disciples l'utilité qu'ils devaient retirer de ce secret, et pour les tenir toujours dans la crainte. Car il paraît que le but principal de Jésus-Christ est de nous tenir toujours dans la vigilance ; et comme les prospérités nous relâchent, et que les afflictions nous réveillent, il prédit toujours qu'il viendrait lorsque tout serait dans le calme et dans la paix. Il a exprimé cette vérité en rapportant l'exemple du temps de Noé, auquel il compare le temps de son dernier avènement, et il la confirme encore ici en assurant qu'aussitôt que ce serviteur s'abandonnera à la débauche et aux excès du vin, il tombera dans un malheur irréparable.

Mais ne nous arrêtons point, mes frères, à considérer seulement la peine dont Dieu punit ce serviteur infidèle. Rentrons plutôt en nous-mêmes pour voir si nous ne sommes point en danger de tomber dans ce malheur. Car je ne fais point de distinction entre ce méchant serviteur et ceux qui, étant riches, ne font point part de leurs biens aux pauvres. Vous n'êtes pas plus maître de votre argent que celui qui dispense les biens de l'Eglise. Vous n'en êtes que le dispensateur. Et comme il n'est pas permis à l'économe et au dispensateur de ces biens sacrés, de prodiguer ce que vous avez donné

pour les pauvres, ou de les détourner pour d'autres usages que ceux auxquels ils ont été destinés, il ne vous est pas permis de même d'abuser indiscrètement de vos richesses. A la vérité, vous avez reçu votre bien de la succession de votre père ; vous êtes entré légitimement dans l'héritage de votre famille, tout ce que vous avez vous appartient, mais tout cela néanmoins est avant tout la propriété de Dieu. Si donc vous voulez vous-même que l'argent que vous donnez soit dispensé avec tant de soin, croyez-vous que Dieu n'exige pas de vous autant de fidélité que vous en exigez des hommes, et qu'il ne veuille pas au contraire que vous soyez encore plus exact? Croyez-vous qu'il permette que vous dissipiez ces biens qu'il vous a donnés? Il a voulu vous rendre le dépositaire de grandes richesses, afin que vous en fassiez part charitablement aux pauvres selon leurs besoins. Comme donc vous donnez de l'argent à un autre homme, afin qu'il le dépense avec sagesse, Dieu de même vous en a donné afin que vous le distribuiez avec discrétion. Quoiqu'il pût vous l'ôter, il a mieux aimé vous le laisser, afin que vous eussiez toujours des occasions de pratiquer cette vertu; en rendant ainsi tous les hommes dépendants les uns des autres, il a voulu les lier ensemble par une charité très-étroite.

5. Cependant, bien loin de donner de vos biens aux autres selon le dessein de Dieu, vous les frappez même et vous les traitez avec rigueur. Si c'est un crime que de ne les pas secourir, quel crime sera-ce que de les outrager? C'est pourquoi il me semble que Jésus-Christ s'élève ici contre ceux qui traitent injurieusement leurs frères, et qui leur ravissent leur bien; il leur reproche leur cruauté lorsqu'ils s'emportent contre ceux qu'ils devraient assister, et pour qui ils devraient n'avoir que de la tendresse.

Vous avez vu aussi comment Jésus-Christ censure ceux qui se plongent dans les débauches et dans l'excès des festins. « Il mange », dit-il, « et il boit avec des ivrognes » ; il parle ainsi de l'intempérance qui doit être un jour effroyablement punie. Serviteur ingrat, vous dit-il, vous n'avez pas reçu ces biens pour les consumer dans vos excès, mais pour les distribuer en faisant l'aumône. Le bien que vous avez n'est pas à vous. C'est le bien des pauvres qui vous a été confié, quoique vous l'ayez reçu de la succession de vos pères, ou que vous l'ayez acquis par de très-justes travaux. Dieu pouvait vous ôter cet argent avec justice. Cependant il ne le fait pas pour vous rendre comme le maître de la charité que vous voulez exercer envers les pauvres.

Considérez, mes frères, combien Jésus-Christ témoigne dans toutes ses paraboles que seront punis ceux qui n'auront pas usé légitimement de leurs biens. Car on voit que les vierges folles, dont il parle ensuite, ne ravirent point le bien des autres, mais seulement qu'elles ne donnèrent point du leur à ceux qui en avaient besoin. Celui dont il parle après, qui cacha le talent de son maître, ne déroba le bien de personne. Il fut condamné néanmoins. Tout son mal fut qu'il n'avait pas fait profiter celui de son maître. Ainsi, ceux qui verront le pauvre sans le soulager seront punis de Dieu, non comme des voleurs, mais comme des personnes dures et impitoyables qui auront laissé périr leurs frères sans leur faire part du bien qu'elles avaient.

Ecoutez ceci, vous tous qui aimez les festins, et qui consumez dans ces malheureuses dépenses l'argent qui est plus aux pauvres qu'il n'est à vous. Ne croyez pas que ces biens vous appartiennent en propre, quoique Dieu soit si bon qu'il vous exhorte à les donner, comme s'ils étaient effectivement à vous. Il vous les a prêtés pour vous donner un moyen de mieux pratiquer la vertu et de devenir plus justes. Ne regardez donc plus comme étant à vous ces biens que vous possédez. Donnez à Dieu ce qui est à Dieu. Si vous aviez prêté une grande somme à un homme afin qu'il s'en servît pour gagner quelque chose, dirait-on que cet argent serait à lui? C'est ainsi que Dieu vous a donné votre bien, afin que vous vous en serviez pour gagner le ciel. N'employez donc pas, pour vous perdre, ce que vous avez reçu pour vous sauver; et ne ruinez pas les desseins de la bonté de Dieu sur vous par un excès de malice et d'ingratitude. Considérez combien il est avantageux à l'homme, après le baptême, de trouver dans l'aumône un autre moyen pour obtenir de Dieu le pardon de ses offenses. Si Dieu ne nous avait donné ce moyen pour effacer nos péchés, combien diraient : Oh! que nous serions heureux si nous pouvions, par nos richesses, nous délivrer des maux à venir! Que nous donnerions de bon cœur tout notre bien pour nous mettre à couvert de la peine que nos offenses ont si justement méri-

tée ! Mais parce que Dieu nous a accordé de lui-même ce que nous aurions si fort désiré de lui, si sa bonté ne nous avait prévenus, nous négligeons de nous prévaloir de cet avantage, et de nous servir d'un si grand remède.

Vous me répondez que vous donnez l'aumône. Mais que donnez-vous ? Avez-vous jamais autant donné que cette pauvre femme de l'Evangile qui donna deux oboles ? Elle donna à Dieu tout ce qu'elle avait, et vous ne lui donnez rien de tout ce que vous avez, mais vous le prodiguez en des dépenses criminelles. Tout votre bien s'en va en luxe et en festins. Vous traitez aujourd'hui, et on vous traite demain. Vous vous ruinez, et vous apprenez aux autres à se ruiner. Et ainsi vous êtes doublement coupables, et du crime que vous commettez, et de celui que vous leur faites commettre.

Remarquez ce que Jésus-Christ condamne en ce méchant serviteur : « Il boit », dit-il, « et il mange avec les ivrognes ». Dieu punit non-seulement « les ivrognes », mais ceux même qui leur tiennent compagnie. Et c'est certainement avec une grande justice, puisqu'en se corrompant eux-mêmes, ils corrompent aussi leurs frères. Rien n'irrite Dieu davantage que cette indifférence avec laquelle on voit périr son prochain sans s'en mettre en peine. Et Jésus-Christ voulant marquer ici quelle est sa colère contre ce serviteur qui avait blessé la charité de la sorte, dit : « qu'il « sera séparé et mis au rang des hypocrites ». Il a déclaré aussi dans l'Evangile que l'aumône et la charité seraient la marque éternelle par laquelle on reconnaîtrait ses disciples, parce qu'il faut nécessairement que celui qui a de l'amour, soit sensible à tout ce qui regarde le bien de celui qu'il aime.

Suivons, mes frères, cette voie de la charité, puisque c'est elle principalement qui nous conduit dans le ciel, qui rend les Chrétiens de parfaits imitateurs de leur maître, et qui fait que les hommes deviennent semblables à Dieu autant qu'ils le peuvent être en cette vie. Aussi tout le monde sait que les vertus qui approchent de plus près de celle-ci, et qui lui sont le plus étroitement unies, sont celles qui nous sont le plus nécessaires. Nous approfondirons aujourd'hui cette matière, et nous écouterons ce que Dieu même nous en a dit.

Je suppose donc qu'il y a deux voies pour bien vivre : que dans l'une on ne travaille que pour soi, et que dans l'autre, au contraire, on s'intéresse pour son prochain. Voyons laquelle de ces deux voies nous relève davantage devant Dieu et nous conduit à une plus haute vertu. Ne voyons-nous pas que saint Paul blâme souvent celui qui ne pense qu'à soi, et qu'il loue au contraire celui qui travaille pour son prochain ? « Que personne », dit cet apôtre, « ne cherche ses intérêts, mais que chacun « cherche les intérêts de ses frères (I Cor. x, « 24) », s'efforçant ainsi de bannir de soi cet amour-propre, et d'introduire à sa place une charité catholique et universelle. Il dit ailleurs : « Que chacun de nous tâche de plaire à « son prochain dans ce qui est bon et qui le « peut édifier ». Et il ajoute à cette pratique une louange incomparable : « Car Jésus-Christ « ne s'est pas plu à lui-même. » (Rom. xv, 2.)

Pouvons-nous douter après cela lequel des deux saint Paul approuve le plus ? Mais pour le faire encore mieux voir, considérons les vertus qui ne sont avantageuses qu'à celui qui les pratique, et celles qui se répandent encore sur les autres. Nous reconnaîtrons que les jeûnes, par exemple, les austérités du corps, le célibat, la vie réglée, sobre et tempérante, sont des vertus qui certainement servent à celui qui les possède ; mais que ces autres qui se communiquent au prochain, sont beaucoup plus relevées, comme l'aumône, la doctrine et la charité, dont saint Paul dit : « Quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture « des pauvres, et que j'abandonnerais mon « corps aux flammes, si je n'avais la charité, « tout cela ne me servirait de rien ». (I Cor. xiii, 3.)

6. Voyez-vous la charité louée et couronnée pour elle-même. Mais examinons encore ce sujet. Qu'un homme jeûne, qu'il soit tempérant, qu'il soit martyr même, et qu'il brûle dans les feux ; et qu'un autre diffère ou évite même tout à fait de souffrir le martyre, parce qu'il aime ses frères, et qu'il s'efforce de les servir et de les édifier, lequel des deux sera le plus grand après sa mort ? Il n'y a pas à délibérer longtemps sur ce point, puisque saint Paul dit clairement : « Je souhaite de mourir « et d'être avec Jésus-Christ ; car c'est ce qui « m'est le plus avantageux, mais il est encore « nécessaire à cause de vous que je demeure « en ce monde ». (Philip. i, 23.) Ainsi, il préfère l'édification du prochain au bonheur d'être uni à Jésus-Christ dans le ciel. Car le

meilleur moyen d'être bien uni à Jésus-Christ, c'est de faire ce qu'il nous commande; et son grand commandement c'est celui par lequel il nous ordonne de nous aimer les uns les autres.

Ne voyons-nous pas aussi que Jésus-Christ dit à saint Pierre : « Si vous m'aimez, paissez « mes brebis (Jean, XV) », et que par trois diverses fois, il lui dit que ce sera là la marque par laquelle il témoignera qu'il l'aime. On ne doit pas regarder ces paroles comme étant dites seulement pour les pasteurs de l'Eglise. Elles le sont pour chacun de nous, à qui Jésus-Christ n'a commis qu'un petit troupeau, mais qui pour être petit ne doit pas être négligé, puisque Jésus-Christ dit lui-même que son Père céleste y trouve son plaisir et ses délices. Chacun de vous dans sa famille a quelques brebis. Qu'il ait soin de les conduire et de les nourrir. Aussitôt qu'un père est levé du lit, qu'il ne pense à autre chose jusqu'au soir qu'à faire et à dire ce qui peut contribuer au bien et à l'avancement de sa famille. Qu'une femme ait le même soin. Il est bon qu'elle pense à son ménage, mais qu'elle s'applique encore davantage au salut de toute sa maison, et qu'elle ait soin que chacun se sauve et travaille à gagner le ciel.

Si dans les choses séculières nous avons soin de nous acquitter d'abord des droits publics et des taxes imposées par le prince, avant que de penser aux affaires domestiques et particulières, de peur qu'en négligeant ces premiers devoirs nous n'encourrions les sévérités de la loi avec la honte d'être traîné sur la place publique et mis en prison. Combien est-il plus raisonnable, dans les choses spirituelles, de nous acquitter d'abord de celles qui regardent Dieu notre Créateur et le Roi commun de tous, de peur que le mépris que nous aurions pour ce qui le regarde, ne le porte à nous jeter dans ces lieux horribles, où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents?

Appliquons-nous donc toujours à ces vertus qui nous sont si salutaires à nous-mêmes, et qui sont en même temps si avantageuses à nos frères. Pratiquons l'aumône, et ensuite la prière. Nous voyons même dans l'Ecriture que la prière tire sa force de l'aumône, et qu'elle lui donne comme des aîles : « Vos aumônes », dit l'Ange dans les Actes, « et vos prières sont « montées devant le trône de Dieu ». (Act. X, 4.) L'aumône ne donne pas seulement de la force à la prière, elle en donne même au jeûne. Si vous jeûnez sans faire l'aumône, Dieu n'agréera pas votre jeûne. Il le regardera avec plus d'horreur que les excès de ceux qui s'enivrent et qui se remplissent de viandes, et il en aura d'autant plus d'aversion, que la cruauté est encore plus détestable à ses yeux que les débauches.

Mais que dis-je, que le jeûne prend sa force de l'aumône, puisque la virginité même en tire tout son éclat, et que sans elle les vierges les plus irréprochables sont chassées de la chambre nuptiale de l'Epoux céleste? Considérez, mes frères, ce que je vous dis. Quoi de comparable à la virginité, cette vertu si rare et si excellente que Jésus-Christ n'a pas voulu, dans le Nouveau Testament même, en faire une loi pour les Chrétiens? Et néanmoins la virginité n'est rien sans l'aumône, et si une vierge n'est charitable, elle sera rejetée de son Epoux. Que si cela est ainsi, comme on n'en peut pas douter, qui peut espérer de se sauver en négligeant de faire l'aumône? Ne faut-il pas que celui qui ne la fait point en cette vie, périsse nécessairement dans l'autre? Nous voyons dans la conduite du monde que nul ne vit pour lui-même. Les artisans, les laboureurs, les marchands et les gens de guerre, contribuent tous généralement au bien et à l'avantage des autres. Combien plus devons-nous faire la même chose dans ce qui regarde les âmes et les biens spirituels? Celui-là vit proprement qui vit pour les autres. Celui qui ne vit que pour lui, sans se mettre en peine des autres, est un homme inutile au monde, ou plutôt ce n'est pas un homme, puisqu'il ne prend aucune part au bien général de tous les hommes.

Vous me direz peut-être : Me conseillez-vous donc d'abandonner mes propres affaires, pour me charger de celles des autres? Ne vous trompez point, mes frères : Celui qui prend soin des intérêts de son prochain, ne néglige point ses intérêts propres. En servant les autres il est utile à lui-même. Celui qui a soin des intérêts des autres, bien loin de blesser personne, a, au contraire, compassion de tous ceux qui souffrent; il les assiste en tout ce qu'il peut, il n'est point voleur, il ne désire rien de ce qui appartient aux autres; il ne porte point de faux témoignage; il s'abstient de tous les vices, et il embrasse toutes les vertus. Il prie pour ses ennemis: il fait du bien à

ceux qui tâchent de le surprendre, et qui lui dressent des piéges. Il ne blesse jamais l'honneur de personne, et jamais une parole de médisance ne sort de sa bouche, quoiqu'on le déchire par toute sorte d'outrages. Enfin ce sentiment de l'Apôtre est gravé dans son cœur : « Qui est faible sans que je sois faible ? Qui est « scandalisé sans que je brûle » ? (II Cor. xi, 29.) Mais comme nous ne pouvons travailler pour le bien des autres, que nous ne travaillions pour nous-mêmes, il ne s'ensuit pas qu'en nous appliquant à notre intérêt, nous procurions en même temps l'intérêt des autres.

Pensons à ces vérités, mes frères, et soyons persuadés que nous ne pouvons être sauvés qu'en contribuant autant que nous pouvons au bien de nos frères. Tremblons en considérant l'exemple de ce serviteur infidèle que Dieu « met au rang des hypocrites », et de cet autre, « qui cache son talent en terre ». Marchons par une voie toute contraire, afin de jouir du bonheur éternel que je vous souhaite à tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

Avertissement. 1

HOMÉLIE I.

Sur l'excellence et l'utilité de la doctrine de l'Evangile. 5

HOMÉLIE II.

Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. (Chap. I, 1, jusqu'au verset 16.) 14

HOMÉLIE III.

Livre de la Génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. (Chap. I, 1, jusqu'au verset 16.) 20

HOMÉLIE IV.

Donc, d'Abraham jusqu'à David, quatorze générations; de David jusqu'à la transmigration de Babylone, quatorze générations; et de la transmigration de Babylone jusqu'à Jésus-Christ, quatorze générations. (Chap. I, 17, jusqu'au verset 21.) 26

HOMÉLIE V.

Or, tout ceci s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète en ces termes : Une vierge concevra et enfantera un Fils, à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous, etc. (Chap. I, 22, jusqu'au chap. II, 23.) 39

HOMÉLIE VI.

Jésus donc étant né à Bethléem, qui est dans la tribu de Juda, au temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem. Et ils demandèrent où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né? Car nous avons vu son étoile dans l'Orient, où nous sommes venus l'adorer, etc. (Chap. II, 1, jusqu'au verset 4.) 45

HOMÉLIE VII.

Hérode ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Et ils lui dirent que c'était à Bethléem de la tribu de Juda, selon ce qui a été écrit par le prophète : Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la plus petite parmi les principales villes de Juda ; car de vous sortira le prince qui sera le Pasteur de mon peuple d'Israël, etc. (Chap. II, 4, 5, 6, jusqu'au verset 11.) 54

HOMÉLIE VIII.

Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant en terre, ils l'adorèrent, et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents, de l'or, de l'encens,

et de la myrrhe, etc. (Chap. II, 11, jusqu'au verset 16.) 61

HOMÉLIE IX.

Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient moqués de lui, entra en une extrême colère, et envoyant de ses gens, il fit tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il s'était fait marquer exactement par les Mages, etc. (Chap. II, 16, jusqu'au chap. III.) 67

HOMÉLIE X.

En ce temps-là Jean-Baptiste vint prêcher au désert de la Judée, en disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche, etc. (Chap. III, jusqu'au verset 7.) 74

HOMÉLIE XI.

Mais Jean voyant plusieurs des Pharisiens et des Saducéens qui venaient à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui vous a averti de fuir devant la colère qui est prête à tomber sur vous? etc. (Chap. III, 7, jusqu'au verset 12.) 82

HOMÉLIE XII.

Alors Jésus vint, de Galilée au Jourdain, trouver Jean pour être baptisé par lui. Mais Jean l'en empêchait en disant : C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi. (Chap. III, 13, 14, jusqu'au chap. IV.) 91

HOMÉLIE XIII.

Alors Jésus fut emmené par l'esprit dans le désert pour être tenté par le démon, etc. (Chap. IV, 1, jusqu'au verset 12.) 97

HOMÉLIE XIV.

Jésus ayant entendu dire que Jean avait été mis en prison, se retira dans la Galilée. Et laissant Nazareth, il vint demeurer à Capharnaum, qui est proche de la mer, sur les confins de Zabulon et de Nephtali, etc. (Chap. IV, 12, 13, jusqu'au chap. V.) 105

HOMÉLIE XV.

Jésus voyant tout ce peuple, monta sur une montagne, et s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui. (Chap. V, 1, jusqu'au verset 17.) 111

HOMÉLIE XVI.

Ne pensez pas que je sois venu détruire la Loi ou les prophètes. (Chap. V, 17, jusqu'au verset 27.) 126

HOMÉLIE XVII.

Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. (Chap. V, 21, jusqu'au verset 38.) 140

HOMÉLIE XVIII.

Vous avez appris qu'il a été dit : OEil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister au méchant ; mais si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut vous faire une querelle pour vous prendre votre robe, laissez-lui encore emporter votre manteau. (Chap. V, 38, 39, 40 jusqu'à la fin du chapitre.) 149

HOMÉLIE XIX.

Prenez bien garde de ne faire pas vos aumônes devant les hommes pour en être regardés. (Chap. VI, 1, jusqu'au verset 16.) 157

HOMÉLIE XX.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites qui paraissent avec un visage défiguré, afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent. Je vous dis en vérité qu'ils ont déjà reçu leur récompense. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage. Afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais seulement à votre père qui est présent dans les lieux les plus secrets, et votre père qui voit ce qu'il y a de plus secret, vous en récompensera. (Chap. VI, 16, 17, 18, jusqu'au verset 24) 169

HOMÉLIE XXI.

Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. (Chap. VI, 24, jusqu'au verset 28.) 176

HOMÉLIE XXII.

Pourquoi de même vous mettez-vous en peine pour le vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs. Ils ne travaillent point, etc. (Chap. VI, 28, jusqu'à la fin du chapitre.) 181

HOMÉLIE XXIII.

Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés. Parce que vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres, et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers eux, etc. (Chap. VII, 1, 2, jusqu'au verset 21.) 189

HOMÉLIE XXIV.

Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui-là seul y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel. (Chap. VII, 21, jusqu'au verset 28.) 202

HOMÉLIE XXV.

Jésus ayant achevé ces discours, les peuples étaient

ravis en admiration de sa doctrine. Car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les docteurs de la Loi. (Chap. VII, 28, 29, jusqu'au verset 5 du chap. VIII.) 208

HOMÉLIE XXVI.

Et Jésus étant entré à Capharnaum, un centenier vint à lui le suppliant, et lui disant : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il est extrêmement tourmenté. (Chap. VIII, 5, jusqu'au verset 14.) 214

HOMÉLIE XXVII.

Or Jésus étant dans la maison de Pierre, vit sa belle-mère qui était au lit et avait la fièvre. Il lui toucha la main et la fièvre la quitta, et, s'étant levée, elle les servait. (Chap. VIII, 14, 15.) 224

HOMÉLIE XXVIII.

Jésus étant entré dans une barque, ses disciples le suivirent; et aussitôt une grande tempête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était couverte des flots, et lui cependant dormait. (Chap. VIII, 23, 24, jusqu'à la fin du chapitre.) 231

HOMÉLIE XXIX.

Et Jésus étant entré en une barque passa au-delà de l'eau et vint en sa ville. (Chap. IX, 1, jusqu'au verset 9.) 239

HOMÉLIE XXX.

Et Jésus sortant de là, vit en passant un homme qui était assis au bureau des impôts, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi. Et lui se levant, le suivit. (Chap. IX, 9, jusqu'au verset 19.) 243

HOMÉLIE XXXI.

Comme Jésus disait ceci, le chef de la synagogue s'approcha de lui, et il l'adorait en lui disant : Seigneur, ma fille est morte présentement, mais venez lui imposer les mains, et elle vivra. (Chap. IX, 18, jusqu'au verset 27.) 252

HOMÉLIE XXXII.

Comme Jésus sortait de ce lieu, deux aveugles le suivirent, criant après lui et disant : Fils de David, ayez pitié de nous. (Chap. IX, 27, jusqu'au verset 16 du chap. X.) 259

HOMÉLIE XXXIII.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. (Chap. X, 16, jusqu'au verset 23.) 270

HOMÉLIE XXXIV.

Lors donc qu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. Je vous dis en vérité que vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu. (Chap. X, 23, jusqu'au verset 34.) 280

HOMÉLIE XXXV.

Ne pensez pas que je sois venu pour apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu pour y apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu pour séparer l'homme d'avec son père, et la fille d'avec sa mère, et la belle-fille d'avec sa belle-mère. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. (Chap. X, 34, 35, 36, jusqu'à la fin du chapitre.) 287

HOMÉLIE XXXVI.

Jésus ayant achevé de donner ces instructions à ses douze disciples, il partit de là pour s'en aller enseigner et prêcher dans les villes de cette contrée. (Chap. XI, 1, jusqu'au verset 7.) 295

HOMÉLIE XXXVII.

Mais comme ils s'en allaient, Jésus commença à dire au peuple, en parlant de Jean : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité du vent? Qu'êtes-vous, dis-je, allés voir? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse? Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des rois. (Chap. XI, 7, jusqu'au verset 25.) 301

HOMÉLIE XXXVIII.

En ce temps-là Jésus passait, un jour de sabbat, à travers les blés; et ses disciples, ayant faim, se mirent à rompre des épis et à manger. Ce que voyant les pharisiens, ils lui dirent : Voilà vos disciples qui font ce qu'il n'est point permis de faire au jour du sabbat. (Chap. XI, 1, 2, jusques au verset 9.) 311

HOMÉLIE XXXIX.

Alors Jésus dit ces paroles : Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits. Oui, mon Père, parce qu'il vous a plu ainsi. (Chap. XI, 25, 26, jusqu'à la fin du chapitre.) 316

HOMÉLIE XL.

Jésus étant parti de là, vint en leur synagogue. Et comme il s'y trouva un homme qui avait la main desséchée, ils lui demandèrent s'il était permis de guérir le jour du sabbat, pour avoir un sujet de l'accuser. (Chap. XII, 9, 10, jusqu'au verset 23.) 321

HOMÉLIE XLI.

Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné; et toute ville ou toute maison divisée contre elle-même ne pourra subsister. Que si Satan chasse

Satan, il est divisé contre lui-même. Comment donc son royaume subsistera-t-il? (Chap. XII, 25, 26, jusqu'au verset 33.) 328

HOMÉLIE XLII.

Ou dites que l'arbre est bon et que le fruit aussi en est bon, ou dites que l'arbre est mauvais et que le fruit aussi en est mauvais. Car c'est par le fruit que l'on connaît l'arbre. (Chap. XII, 33, jusqu'au verset 38.) 334

HOMÉLIE XLIII.

Alors quelques-uns des docteurs de la loi et des pharisiens lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige. Mais il leur répondit : Cette race méchante et adultère demande un prodige, et on ne lui en accordera point d'autre que celui du prophète Jonas. (Chap. XII, 38, 39, jusqu'au verset 46.) 340

HOMÉLIE XLIV.

Comme il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étaient dehors qui demandaient à lui parler. Et quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères qui sont là dehors et qui vous demandent. Mais il répondit à celui qui disait cela : Qui est ma mère et qui sont mes frères? Et étendant sa main sur ses disciples : Voici, dit-il, ma mère, et voici mes frères. (Chap. XII, 46, 47, 48, 49, jusqu'au verset 10 du chap. XIII.) 348

HOMÉLIE XLV.

Ses disciples s'approchant de lui, lui dirent : Pourquoi leur parlez-vous ainsi en paraboles? Il leur répondit : Parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais pour eux il ne leur est pas donné. (Chap. XIII, 10, 11, jusqu'au verset 24.) 355

HOMÉLIE XLVI.

Jésus leur proposa une autre parabole en disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le blé et s'en alla. (Chap. XIII, 24, 25, jusqu'au verset 34.) 360

HOMÉLIE XLVII.

Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles; je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde. (Chap. XIII, 34, 35, jusqu'au verset 53.) 366

HOMÉLIE XLVIII.

Jésus ayant achevé ces paraboles, partit de là, et étant venu dans son pays, il les instruisait dans leur synagogue, etc. (Chap. XIII, 53, jusqu'au verset 13 du chap. XIV.) 37

HOMÉLIE XLIX.

Jésus donc ayant appris ce qu'Hérode croyait de lui, partit de ce lieu dans une barque, et se retira en particulier dans un lieu désert : et le peuple, l'ayant su, le suivit à pied de diverses villes. (Chap. XIV, 13, jusqu'au verset 23.) 381

HOMÉLIE L.

Et Jésus ayant renvoyé le peuple, monta tout seul sur la montagne pour prier, et le soir étant venu, il était là seul. Cependant la barque était fort battue des flots au milieu de la mer, parce que le vent était contraire. (Chap. XIV, 23, 24, jusqu'à la fin du chapitre.) 38

HOMÉLIE LI.

Alors des docteurs et des pharisiens de Jérusalem vinrent, et lui dirent : Pourquoi vos disciples, etc. (Chap. XV, 1, jusqu'au verset 21.) 39

HOMÉLIE LII.

Après, Jésus s'en allant de ce lieu, se retira du côté de Tyr et de Sidon. Et une femme chananéenne qui était sortie de ce pays-là, s'écria en lui disant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est misérablement tourmentée du démon. (Chap. XV, 21, jusqu'au verset 32.) 40

HOMÉLIE LIII.

Or, Jésus, appelant ses disciples, leur dit : J'ai grande compassion de ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger; et je ne veux pas les renvoyer sans avoir mangé, de peur qu'ils ne tombent en défaillance sur les chemins. (Chap. XV, 38, jusqu'au verset 13 du chap. XVI.) 41

HOMÉLIE LIV.

Or, Jésus étant venu aux environs de Césarée de Philippes, interrogeait ses disciples en leur disant : Que disent les hommes de moi? Qui disent-ils qu'est le Fils de l'homme? (Chap. XVI, 13, jusqu'au verset 24.) 41

HOMÉLIE LV.

Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. (Chap. XVI, 24, jusqu'au verset 28.) 42

HOMÉLIE LVI.

Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présentement qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne. (Chap. XVI, 28, jusqu'au verset 10 du chap. XVII.) 43

HOMÉLIE LVII.

Et ses disciples l'interrogèrent en lui disant : Pourquoi donc les docteurs de la Loi disent-ils qu'il faut qu'elle y vienne auparavant? (Chap. XVII, 10, jusqu'au verset 22.) 447

HOMÉLIE LVIII.

Or, comme ils étaient en Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. Et ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour : Ce qui les affligea extrêmement. (Chap. XVII, 21, 22, jusqu'au verset 7 du chap. XVIII.) 455

HOMÉLIE LIX.

Malheur au monde à cause des scandales! Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales. Mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive! Que si votre main ou votre pied vous scandalise, coupez-le et jetez-le loin de vous. (Chap. XVIII, 7, 8, jusqu'au verset 15.) 463

HOMÉLIE LX.

Que si votre frère a péché contre vous, allez le reprendre en particulier entre vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. (Chap. XVIII, 16, jusqu'au verset 21.) 473

HOMÉLIE LXI.

Alors, Pierre s'approchant de Jésus-Christ, lui dit Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. (Chap. XVIII, 21, 22, jusqu'au chapitre XIX.) 478

HOMÉLIE LXII.

Jésus ayant achevé ces discours, partit de Galilée, et vint dans les terres de Judée, le long du Jourdain. (Chap. XIX, 1, jusqu'au verset 19.) 486

HOMÉLIE LXIII.

Et voilà qu'un jeune homme s'approchant de Jésus lui dit : Bon Maître, que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle? (Chap. XIX, 16, jusqu'au verset 27.) 493

HOMÉLIE LXIV.

Après cela Pierre lui dit : Pour nous autres, vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi, quelle récompense donc en recevrons-nous? (Chap. XIX, 27, jusqu'au verset 17 du chap. XX.) 499

HOMÉLIE LXV.

Et Jésus allant à Jérusalem prit à part ses disciples pendant le chemin, et leur dit : Nous nous en allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux docteurs de la Loi, et ils le condamneront à la mort, et ils le livreront aux gentils, afin qu'ils le traitent avec moquerie et avec outrage, qu'ils le fouettent et qu'ils le crucifient : et il ressuscitera le troisième jour. (Chap. XX, 17, 18, 19, jusqu'au verset 29.) 507

HOMÉLIE LXVI.

Et comme ils sortaient de Jéricho, il fut suivi d'une grande troupe de peuple. Et deux aveugles qui étaient assis le long du chemin, ayant entendu dire que Jésus passait, commencèrent à crier : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous. Et comme le peuple les reprenait et les voulait faire taire, ils se mirent à crier encore plus haut : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous. (Chap. XX, 29, 30, 31, jusqu'au verset 12 du chap. XXI.) 516

HOMÉLIE LXVII.

Et Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple, et il renversa les tables des changeurs, et les chaises de ceux qui y vendaient des colombes, leur disant : Il est écrit : Ma Maison sera appelée la Maison de la prière, et vous en avez fait une maison de voleurs. (Chap. XXI, 12, 13, jusqu'au verset 33.) 523

HOMÉLIE LXVIII.

Ecoutez une autre parabole : Un père de famille ayant planté une vigne, l'entoura d'une haie, et creusant dans la terre, y fit un pressoir et y bâtit une tour, puis ayant loué sa vigne à des vignerons, il s'en alla en un pays éloigné. Et le temps des vendanges étant proche, il envoya ses serviteurs pour en recueillir le fruit. Mais les vignerons se saisissant des serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, et lapidèrent l'autre. Il leur envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même. Enfin, il leur envoya son fils, disant en lui-même : Ils auront au moins quelque respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entre eux : Voici l'héritier, allons, tuons-le, et rendons-nous maîtres de son héritage. Ainsi, s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lors donc que le seigneur de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ses vignerons? Ils lui répondirent : Il perdra ces méchants comme ils le méritent, et louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur saison. (Chap. XXI, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, jusqu'à la fin du chap.) 531

HOMÉLIE LXIX.

Jésus parlant encore en parabole, leur dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi, qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler aux noces les conviés, mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres

serviteurs avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon dîner ; j'ai fait tuer mes bœufs, mes volailles, et tout ce que j'avais fait engraisser : tout est prêt, venez-vous-en aux noces. (Chap. XXII, 1, 2, 3, 4, jusqu'au verset 15.) 539

HOMÉLIE LXX.

Alors les pharisiens s'étant retirés, firent dessein entre eux de le surprendre dans ses paroles. (Chap. XXII, 15, jusqu'au verset 34.) 547

HOMÉLIE LXXI.

Les pharisiens, ayant appris que Jésus-Christ avait fermé la bouche aux saducéens, tinrent conseil ensemble. Et l'un d'eux, qui était docteur de la Loi, vint le tenter, en lui faisant cette question : Maître, quel est le grand commandement de la Loi. (Chap. XXII, 34, 35, 36, jusqu'à la fin du chap.) 554

HOMÉLIE LXXII.

Alors Jésus parla au peuple et à ses disciples, et leur dit : Les docteurs de la Loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous ordonneront de faire, mais ne faites pas ce qu'ils font. Car ils disent ce qu'il faut faire, et ne le font pas. (Chap. XXIII, 1, 2, 3, jusqu'au verset 13.) 560

HOMÉLIE LXXIII.

Malheur à vous, docteurs de la Loi et pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves sous prétexte que vous faites de longues prières. C'est pour cela que vous recevrez une condamnation plus rigoureuse. (Chap. XXIII, 14, jusqu'au verset 29.) 566

HOMÉLIE LXXIV.

Malheur à vous, docteurs de la Loi et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments aux justes, et qui dites : si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions pas joints avec eux pour répandre le sang des prophètes. (Chap. XXIII, 29, 30, jusqu'au chap. XXIV.) 573

HOMÉLIE LXXV.

Et comme Jésus sortait du temple pour s'en aller, ses disciples vinrent à lui pour lui faire remarquer la grandeur de cet édifice. Mais Jésus leur dit : Vous voyez tous ces bâtiments : Je vous dis en vérité qu'ils seront tellement détruits qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. (Chap. XXIV, 1, 2, jusqu'au verset 16.) 581

HOMÉLIE LXXVI.

Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui sera au haut du toit, ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison. Et que celui qui sera dans le champ, ne retourne point en arrière pour prendre ses vêtements. (Chap. XXIV, 16, 17, 18, jusqu'au verset 32.) 589

HOMÉLIE LXXVII.

Comprenez ceci par une parabole tirée du figuier. Lorsque ses branches sont déjà tendres et qu'il pousse ses feuilles, vous savez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses arriver, sachez que le Fils de l'homme est proche, qu'il est à la porte. (Chap. XXIV, 32, 33, jusqu'à la fin du chap.) 596

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie Louis GUÉRIN. rue de la Rochelle, 49-51.